LA

REVUE DE PARIS

NEUVIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1902

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1902

LA GIOCONDA[1]

TRAGÉDIE

Pour Eleonora Duse aux belles mains.

Cosa bella mortal passa, e non d'arte.
LEONARDO DA VINCI

DRAMATIS PERSONÆ

LUCIO SETTALA.	FRANCESCA DONI.
LORENZO GADDI.	GIOCONDA DIANTI.
COSIMO DALBO.	LA PETITE BEATA.
SILVIA SETTALA.	LA SIRENETTA.

De nos jours. —A Florence; puis, au bord de la mer, près de Pise.

ACTE PREMIER

Une pièce carrée, paisible, où la disposition de toutes choses révèle la recherche d'une harmonie singulière, indique le secret d'une correspondance profonde entre les lignes visibles et la qualité de l'âme qui les a choisies et qui les aime. Tout semble ordonné par les mains d'une Grâce pensive. L'image d'une vie douce et recueillie est suggérée par l'aspect de la demeure.

Deux grandes fenêtres sont ouvertes sur le jardin qui s'étend au-dessous. Par l'embrasure de l'une, dans le champ serein du ciel, on aperçoit la colline de San-Miniato, et sa claire basilique, et le couvent, et l'église du Cronaca, la Bella Villanella, *le plus pur vaisseau de la simplicité franciscaine.*

Une porte mène à l'appartement intérieur; une autre conduit dehors. C'est l'après-midi. Par les deux fenêtres, entrent la lumière, la brise et la mélodie d'avril.

SCÈNE PREMIÈRE

Sur le seuil de la première porte apparaissent SILVIA SETTALA et le vieux LORENZO GADDI, marchant côte à côte, pénétrant de front dans cette fraîcheur printanière.

SILVIA. — Ah! bénie soit la vie!... Si je puis bénir la vie, c'est pour avoir entretenu toujours la flamme d'une espérance.

LORENZO. — Oui, la vie nouvelle, chère Silvia, bonne et coura-

1. On espère que madame Duse viendra prochainement jouer cette pièce à Paris.

geuse créature, si bonne et si forte !... L'orage est passé. Voilà qu'après tant de choses mauvaises Lucio revient à vous, plein de gratitude et de tendresse. Il semble renaître. Tout à l'heure, il avait les yeux d'un enfant.

SILVIA. — Il recouvre toute sa bonté, lorsque vous êtes auprès de lui. Lorsqu'il vous appelle maître, sa voix devient si affectueuse que votre grand cœur paternel doit en palpiter.

LORENZO. — Tout à l'heure, il avait les mêmes yeux que je lui ai vus quand il se présenta pour la première fois devant moi et que je lui mis la glaise entre les mains... Il avait les yeux étonnés et doux ; mais, dès ce temps-là, son pouce était énergique et révélateur. Je conserve encore sa première ébauche... L'idée m'était venue de vous l'offrir le jour de vos fiançailles. Je vous la donnerai pour inaugurer la félicité nouvelle.

SILVIA. — Merci, maître.

LORENZO. — C'est une tête de femme couronnée de laurier. Je me souviens : il y avait là un petit modèle médiocre. En travaillant, Lucio regardait peu le modèle. Tantôt il semblait anxieux, et tantôt absorbé. Ce qui sortit de ses mains, ce fut une espèce de masque confus, où l'on entrevoyait pourtant des lignes héroïques. Il demeura quelques minutes perplexe et découragé, presque honteux, en face de son œuvre, sans oser se tourner vers moi. Puis, soudain, avant de quitter le travail, il indiqua par quelques touches autour de la tête une couronne de laurier. Comme cela me plut ! Il voulait couronner dans la glaise le rêve inexprimé. Il terminait sa journée par un acte d'orgueil et de foi. Depuis cet instant, je l'aimai pour cette couronne. Je vous donnerai l'ébauche. Peut-être, si vous l'examinez avec attention, saurez-vous y découvrir l'ardent visage de Sapho, la figure idéale que, quelques années plus tard, il sut conduire à la perfection d'un chef-d'œuvre.

SILVIA, *qui écoute avidement.* — Asseyez-vous, maître ; asseyez-vous. Restez encore un peu, je vous en prie ! Asseyez-vous près de cette fenêtre, là. Restez quelques minutes encore. J'ai mille choses à vous dire, et je ne saurai pas vous en dire une seule. Si je pouvais vaincre ce tremblement qui m'agite... Vous devez comprendre...

LORENZO. — La joie vous fait trembler ? *(Il s'assied près de la fenêtre. Silvia, les reins contre la barre, est tournée vers lui ; son visage se détache sur l'air bleu où, dans le lointain, apparaît la belle colline religieuse.)*

SILVIA. — J'ignore si c'est la joie... Parfois, tout ce qui fut, tout le mal, toute la douleur, et jusqu'au sang, et jusqu'à la cicatrice, tout s'atténue, disparaît, est effacé par l'oubli, cesse d'être. Parfois, tout ce qui fut, tout l'horrible fardeau du souvenir, tout se con-

dense, s'aggrave, se fait massif et impénétrable et dur comme une muraille, comme une roche que jamais je ne pourrai franchir... Il y a un moment, lorsque vous parliez, lorsque vous m'avez offert ce don inattendu, je pensais : « Voilà : je prendrai entre mes mains ce don, ce morceau de glaise où il jeta le premier germe de son rêve comme dans une glèbe féconde ; je le prendrai entre mes mains, j'irai vers lui avec un sourire, je lui rapporterai intacte la partie la meilleure de son âme et de sa vie ; et je ne parlerai pas, et il reconnaîtra en moi la gardienne de tout son bien, et jamais plus il ne voudra se séparer de moi ; et nous serons jeunes encore, nous serons jeunes encore ! » Ainsi pensais-je ; et, dans mon esprit, la pensée et l'acte se confondaient avec une facilité incroyable. Vos paroles transfiguraient le monde... Et puis, tout à coup, un souffle passe, une imperceptible haleine, un rien ; et ce rien bouleverse tout, détruit toute mon illusion ; et l'anxiété revient, et la peur, et le tremblement... O avril ! *(Subitement, elle se tourne vers la lumière avec un profond soupir.)* Comme il trouble, cet air si limpide ! Toutes les espérances et toutes les désespérances passent dans le vent avec la poussière des fleurs. *(Elle se penche à la fenêtre pour appeler.)* Beata ! Beata !

LORENZO. — La petite est dans le jardin ?

SILVIA. — Oui, elle court parmi les massifs de rosiers. Elle est folle d'allégresse... Beata !... Elle s'est cachée derrière un buisson, la gamine. Et elle rit. L'entendez-vous rire ? Ah ! quand elle rit, je connais la joie des fleurs qui s'emplissent de rosée jusqu'au bord. Tel son rire frais me comble le cœur.

LORENZO. — Ce rire, peut-être Lucio l'écoute-t-il aussi et en reçoit-il une consolation.

SILVIA, *grave et tremblante, penchée vers le maître dont elle prend la main.* — Vous le croyez donc véritablement guéri ?... guéri de toutes les blessures ? Vous croyez qu'il revient à moi de toute son âme ? Vous avez senti cela, en le regardant, en lui parlant ? C'est cela que vous dit votre cœur ?

LORENZO. — Tantôt, je lui ai trouvé l'aspect de l'homme qui recommence à vivre avec un sentiment nouveau de la vie. Celui qui a vu la face de la mort doit avoir aussi vu dans un éclair la face de la vérité. Le bandeau est tombé de ses yeux. Il reconnaît tout ce que vous êtes.

SILVIA. — O maître, maître, si vous vous trompiez, si c'était une vaine espérance, qu'adviendrait-il de moi ? J'ai usé toutes mes forces.

LORENZO. — Et qu'est-ce que vous craignez, désormais ?

SILVIA. — Il a voulu mourir ; mais *l'autre... l'autre* vit... et je la sais implacable.

LORENZO. — Mais que peut-elle, maintenant ?

SILVIA. — Elle pourrait tout, si elle était encore aimée.

LORENZO. — Encore aimée? Au delà de la mort?

SILVIA. — Au delà de la mort. Ah! comprenez mon angoisse! Il a voulu mourir pour elle, dans une minute d'égarement et de fureur. Songez combien il devait l'aimer, puisque ni la pensée de Silvia ni la pensée de Beata ne l'ont retenu... Donc, à l'heure terrible, il était tout entier la proie de cette femme, d'elle seule; il était au comble de sa fièvre et de son tourment; et le reste du monde était aboli. Songez combien il devait l'aimer! *(La voix de Silvia est basse, mais déchirante. Le vieillard courbe la tête).* Or, qui peut dire ce qui est survenu en lui après le coup, lorsque les ténèbres de la mort ont passé sur son âme? S'est-il réveillé sans souvenir? Voit-il un abîme entre sa vie qui se renouvelle et la part de lui-même qui est restée par delà ces ténèbres? Ou bien... ou bien l'Image a-t-elle remonté des profondeurs et demeure-t-elle sur l'ombre pour toujours, dominatrice, avec un relief indestructible? Dites!

LORENZO, *perplexe.* — Qui pourrait dire?...

SILVIA, *avec un accent de douleur.* — Ah! vous-même, à présent, vous n'osez plus me consoler! C'est donc vrai? Il n'y a pas de remède?

LORENZO, *lui prenant les mains.* — Non, non, Silvia... Je pensais: Qui pourrait dire quels changements apporte dans une nature comme la sienne une si mystérieuse force? Tout en lui annonce l'apparition d'un bien nouveau. Regardez-le, quand il sourit. Au moment où vous alliez vous éloigner pour me reconduire, lorsqu'il a baisé vos chères mains, n'avez-vous pas senti que tout son cœur se fondait de tendresse et d'humilité?

SILVIA, *le visage allumé d'une flamme légère.* — Oui...

LORENZO, *regardant les mains de Silvia.* — Chères, chères mains, courageuses et belles, loyales et belles! Vos mains, Silvia, sont d'une beauté extraordinaire. Si trop souvent la douleur vous les a jointes, elle vous les a sublimées aussi, elle vous les a rendues parfaites. Elles sont parfaites. Vous rappelez-vous la Femme du Verrocchio, la Femme au bouquet, celle dont les cheveux sont en grappes? Ah! la voici. *(Au regard et au sourire de Silvia, il s'est aperçu qu'une copie de ce buste est posée sur une petite bibliothèque, dans un coin de la pièce.)* Ainsi, vous aviez déjà reconnu la parenté? Ces mains sont de la même race, de la même essence que les vôtres. Elles vivent, n'est-il pas vrai, d'une vie si lumineuse que le reste de la figure en paraît obscurci.

SILVIA, *souriante.* — Oh! âme toujours jeune!

LORENZO. — Quand Lucio se remettra au travail, il devra, le premier jour, modeler vos mains. J'ai un morceau de marbre antique

trouvé dans les Jardins Oricellari. Je le lui donnerai pour qu'il les sculpte dans ce marbre et puis les suspende comme un ex-voto.

SILVIA, *sur le front de qui passe une ombre.* — Pensez-vous qu'il se remette prochainement au travail? Le désire-t-il? Vous en a-t-il parlé?

LORENZO. — Oui, tout à l'heure, pendant que vous n'étiez pas là.

SILVIA. — Que vous disait-il?

LORENZO. — Des choses vagues et délicieuses, des imaginations de convalescent. Je connais ces rêves; moi aussi, j'ai été malade... Tantôt il lui semble qu'il a perdu tout son art, qu'il n'a plus aucune puissance, qu'il est devenu étranger à la beauté. Tantôt il lui semble, au contraire, que ses doigts ont acquis une magique vertu et que, par une simple touche, les formes doivent sortir de la glaise avec la facilité des songes... Il s'inquiète un peu de l'abandon où il croit que demeure son atelier, là-bas, sur le Mugnone. Il m'a prié d'y aller voir... En avez-vous la clef?

SILVIA, *troublée.* — Il y a le gardien.

LORENZO. — Vous n'avez pas été là-bas, depuis quand?

SILVIA. — Depuis que *la chose* a commencé... Je n'ai pas encore eu le cœur de rentrer en ce lieu. Je crois que j'y verrais partout les taches de sang, que j'y découvrirais partout les traces de cette femme... Elle est encore la maîtresse, là-bas; ce lieu est encore son domaine.

LORENZO. — Le domaine d'une statue.

SILVIA. — Non, non... Vous ne savez pas qu'une clef de l'atelier est restée entre ses mains? Elle entre encore là comme chez elle... Ah! je vous l'ai dit : elle vit, et elle est implacable.

LORENZO. — Êtes-vous sûre qu'elle y soit rentrée, *depuis?*

SILVIA. — J'en suis sûre. Son audace n'a pas de limites. Elle est sans honte et sans pitié.

LORENZO. — Et lui, Lucio, le sait-il?

SILVIA. — Non, il ne le sait pas; mais il le saura, tôt ou tard, inévitablement. Elle imaginera un moyen de faire qu'il le sache.

LORENZO. — Mais pourquoi?

SILVIA. — Parce qu'elle est implacable, parce qu'elle ne renonce point à ses proies. *(Une pause. — Le vieillard est pensif. — La voix de Silvia devient tremblante et rauque.)* Et la statue... la Sphinge... est-ce que vous l'avez vue?

LORENZO, *après une courte hésitation.* — Oui, je l'ai vue.

SILVIA. — C'est lui qui vous l'a montrée?

LORENZO. — Oui, un jour du dernier octobre. Il venait de la finir. *(Une pause.)*

SILVIA, *d'une voix qui tremble et défaille.* — Elle est merveilleuse, n'est-ce pas? Dites!

LORENZO. — Oui, elle est très belle.

SILVIA. — Belle pour l'éternité! *(Un silence.)*

LA VOIX DE BEATA, *au fond du jardin.* — Maman! maman!

LORENZO. — La petite vous appelle.

SILVIA, *se ressaisissant et se penchant à la fenêtre.* — Beata!... Oh! ma sœur Francesca traverse le jardin... elle monte avec Cosimo Dalbo. Vous savez? Cosimo est revenu du Caire; il est arrivé hier soir à Florence. Lucio va être bien content de son retour.

LORENZO, *qui se lève pour prendre congé.* — Adieu donc, ma chère Silvia; et à demain, peut-être.

SILVIA. — Non, ne partez pas encore. Ma sœur sera si heureuse de vous trouver ici!

LORENZO. — Il faut que je parte. On m'attend.

SILVIA. — Quand recevrai-je le don que vous m'avez promis?

LORENZO. — Demain, peut-être.

SILVIA. — Non, pas de « peut-être », pas de « peut-être »... Je compte sur vous... Il faut que vous veniez très souvent, tous les jours. Votre présence est un grand bien. Ne m'abandonnez pas! C'est en vous que je mets ma confiance, maître. Rappelez-vous qu'une menace est suspendue sur ma tête!

LORENZO. — Ne craignez rien. Haut le cœur!

SILVIA, *se tournant vers la porte.* — Voici Francesca.

SCÈNE DEUXIÈME

Entre FRANCESCA DONI, qui s'avance vers sa sœur pour l'embrasser. — COSIMO DALBO, entré derrière elle, salue LORENZO GADDI, qui s'apprête à partir.

FRANCESCA. — Tu vois qui je t'amène? Nous nous sommes rencontrés devant la grille. Bonjour, maître. Vous partez quand j'arrive? *(Elle salue le vieillard.)*

SILVIA, *tendant la main au jeune homme avec cordialité.* — Soyez le bienvenu, Dalbo. Nous vous attendions. Lucio est impatient de vous revoir.

COSIMO DALBO, *avec une sollicitude affectueuse.* — Comment va-t-il, à présent? Peut-il se lever? Est-il guéri?

SILVIA. — Il est en convalescence: un peu faible encore; mais, d'un jour à l'autre, les forces reviennent. La blesssure est fermée tout à fait. Vous allez le voir. Il reçoit en ce moment la visite du médecin. Je vais vous annoncer. Ce sera une grande joie pour lui. Dans la journée, il m'a demandé plusieurs fois de vos nouvelles. *(Elle se*

tourne vers Lorenzo Gaddi.) Donc, à demain. *(Elle sort d'un pas vif et léger; la sœur, le maître et l'ami la suivent des yeux jusqu'au seuil.)*

FRANCESCA, *avec un sourire caressant.* — Pauvre Silvia! Depuis quelques jours, on dirait qu'elle a des ailes. A certaines minutes, quand je la regarde, il me semble qu'elle va prendre son essor vers le bonheur. Et personne ne mérite mieux qu'elle d'être heureuse. N'est-ce pas, maître? Vous la connaissez.

LORENZO. — Oui, elle est vraiment telle que vos yeux de sœur la voient. De son martyre, elle sort ailée. Il y a en elle comme un frémissement continu. Je le sentais, tout à l'heure, quand j'étais à son côté. Vraiment, elle est en état de grâce. Il n'existe pas de hauteur où elle ne soit capable d'atteindre. Lucio a dans ses mains une vie de flamme, une force sans limites.

FRANCESCA. — Vous êtes resté longtemps avec Lucio, cet après-midi?

LORENZO. — Une heure environ.

FRANCESCA. — Comment l'avez-vous trouvé?

LORENZO. — Exubérant de douceur et comme éperdu. Vous le verrez dans une minute, Dalbo. Sa sensibilité est périlleuse. Les personnes qui l'aiment peuvent lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Un mot l'agite et le bouleverse. Vous qui l'aimez, soyez attentif à toutes vos paroles... Au revoir. Il faut que je parte.

FRANCESCA. — Au revoir, maître. J'espère que je vous reverrai demain... Ici, puisque vous avez horreur de mon escalier. *(Elle accompagne le vieillard jusqu'à la porte, puis revient vers Cosimo Dalbo.)* Quel feu d'intelligence et de bonté, chez ce vieillard! Lorsqu'il entre dans une maison, il semble qu'il y apporte du réconfort pour tout le monde. Les affligés sont soulagés et les heureux deviennent fervents.

COSIMO. — C'est un animateur; il appartient à la plus noble des castes humaines. Son œuvre est une perpétuelle exaltation de la vie, un perpétuel effort pour communiquer l'étincelle, non pas seulement à ses statues, mais à toutes les créatures qu'il rencontre sur son chemin. Lorenzo Gaddi me paraît digne d'une gloire bien supérieure à celle que ses contemporains lui accordent.

FRANCESCA. — C'est vrai, c'est vrai. Si vous saviez de quelle énergie et de quelle délicatesse il nous a donné la preuve, dans cette effroyable aventure! Lorsque la chose eut lieu, ma sœur n'était pas ici; elle était avec Beata chez notre mère, à Pise. La chose eut lieu dans l'atelier, là-bas, sur le Mugnone, vers le soir. Le gardien seul entendit le coup. A peine eut-il découvert la vérité que, par instinct, il courut avertir Lorenzo Gaddi avant tout autre. Dans l'angoisse et dans l'horreur de ce soir d'hiver, parmi la confusion et l'incertitude, Lorenzo fut le seul qui ne perdit jamais le sang-froid, qui n'eut pas une seconde d'hésitation. Il conserva toujours une étrange luci-

dité, dont nous subissions tous l'empire. Seul il disposait; nous obéissions tous. Ce fut par son ordre qu'on rapporta ici le pauvre Lucio mourant. Les médecins désespéraient de le sauver; lui seul répétait avec une foi invincible: « Non, il ne mourra pas, il ne mourra pas; il ne peut pas mourir... » Je le crus. Ah! Dalbo, quelle nuit héroïque! Et ensuite l'arrivée de Silvia, le soin qu'il prit de l'avertir lui-même, la défense qu'il lui fit d'entrer dans la chambre où un souffle pouvait éteindre cette lueur de vie; et la force de l'épouse, l'incroyable résistance de l'épouse aux veilles et à la fatigue durant des semaines entières, la vigilance fière et silencieuse qu'elle exerçait devant la porte, comme pour interdire à la mort le passage...

COSIMO. — Et moi, j'étais au loin, j'ignorais tout, je jouissais de mes loisirs dans une barque, sur le Nil! Cependant, au départ, j'avais été frappé d'une sorte de pressentiment. Voilà pourquoi je pressais Lucio de m'accompagner dans ce voyage que nous avions autrefois rêvé de faire ensemble. Il venait justement d'achever sa statue, et je pensais que ce marbre admirable serait sa libération. Il me répondit : « Pas encore! » Et, quelques mois plus tard, c'est à la mort qu'il devait demander la liberté. Ah! si je n'étais point parti, si j'étais demeuré à son flanc, si j'avais été plus fidèle, si j'avais su le défendre contre l'ennemie, rien peut-être ne serait-il advenu!

FRANCESCA. — Il ne faut pas avoir de regrets, si de tout ce mal peut naître quelque bien. Qui sait le désespoir où Silvia se serait consumée, si cet acte violent ne l'eût soudainement rapprochée de Lucio? Mais ne croyez pas que l'ennemie ait déposé les armes. Elle n'abandonne pas le champ de bataille...

COSIMO. — Quoi? Gioconda Dianti...

FRANCESCA, *baissant la voix et lui faisant signe de se taire.* — Ne prononcez pas ce nom!

SCÈNE TROISIÈME

Sur le seuil apparaît LUCIO SETTALA qui s'appuye au bras de SILVIA, pâle et décharné, les yeux extraordinairement agrandis par la souffrance, avec un sourire faible et doux qui affine sa bouche sensuelle.

LUCIO. — Cosimo!

COSIMO, *se retournant et accourant.* — Ah! Lucio, cher, cher ami! *(Il prend le convalescent entre ses bras, tandis que Silvia se retire à l'écart, s'approche de sa sœur, puis sort avec elle, après avoir jeté encore un regard au bien-aimé.)* Tu es guéri tout à fait, n'est-ce pas? Tu ne souffres plus? Je te trouve un peu pâle, un peu maigri; pas trop, pourtant... Tu as l'air que tu avais, certaines fois, après une période de travail fébrile, quand tu étais resté douze heures par jour devant ta glaise, dévoré par la grande flamme. Te souviens-tu?

LUCIO, *égaré, cherchant des yeux autour de lui si Silvia est encore dans la pièce.* — Oui, oui...

COSIMO. — Alors tes yeux s'agrandissaient comme à présent.

LUCIO, *avec une inquiétude vague, presque enfantine.* — Et Silvia? Où est-elle allée, Silvia? Et Francesca, n'était-elle pas aussi dans cette pièce?

COSIMO. — Elles nous ont laissés tout seuls.

LUCIO. — Pourquoi? Silvia suppose peut-être... Non, je ne te dirai rien, je ne sais plus rien. Toi, peut-être que tu sais. Moi, non; je ne me souviens plus, je ne veux plus me souvenir... Parle-moi de toi, parle-moi de toi! Est-ce beau, le Désert? *(Il s'exprime d'une façon singulière, tel un homme qui rêverait, avec un mélange d'agitation et de stupeur.)*

COSIMO. — Je te raconterai. Mais il ne faut pas que tu te fatigues... Je te raconterai tout mon pèlerinage. Si tu veux, je viendrai te voir chaque jour; je resterai avec toi aussi longtemps qu'il te plaira, mais à condition que tu ne te fatigues point. Assieds-toi...

LUCIO, *souriant.* — Tu me crois donc si faible?

COSIMO. — Non: tu vas bien, à présent; mais il vaut mieux que tu ne te fatigues point. Assieds-toi, ici... *(Il le fait asseoir près de la fenêtre; il regarde la colline purement dessinée sur le ciel d'avril.)* Ah! mon ami! Ce sont des merveilles que mes yeux ont admirées; et, en comparaison de la lumière qu'ils ont bue, celle-ci paraît languir. Mais, quand je vois une simple ligne comme celle de là-bas, — regarde là-bas San-Miniato! — il me semble que je me retrouve moi-même après un intervalle d'erreur. Regarde là-bas cette colline bénie! La pyramide de Chéops ne fait pas oublier la *Bella Villanella* ; et plus d'une fois, dans les jardins de Koubbeh et de Gizeh, réservoirs de miel, tout en mâchant un grain de résine, j'ai pensé à quelque svelte cyprès toscan sur la lisière d'une maigre olivaie.

LUCIO, *fermant à demi les yeux sous l'haleine printanière.* — On est bien ici, n'est-ce pas? Il y a une odeur de violettes... Est-ce qu'il y a dans la chambre un bouquet de violettes? Silvia en met partout, même sous mon oreiller.

COSIMO. — Tu sais? Je t'ai rapporté entre les pages d'un Coran les violettes du Désert. Je les ai cueillies dans un monastère persan de la Thébaïde, au flanc du Mokattam, sur une éminence de sable. Là, dans une caverne creusée à même la montagne et couverte de tapis et de coussins, les moines offrent au visiteur un thé d'une saveur spéciale, le thé arabe, parfumé de violettes.

LUCIO. — Et tu me les a rapportées ensevelies dans le livre! Tu étais heureux, là-bas, quand tu les cueillais; et j'aurais pu être avec toi.

COSIMO. — Là-bas, c'était l'oubli... Je montais par un long escalier de pierre tout droit qui, du pied de la montagne, conduit à la porte des Bectaschites. Le Désert s'étendait à l'entour : une immense aridité hallucinante où ne vivent que la palpitation du vent et la vibration de la chaleur. Je ne distinguais çà et là, parmi les dunes, que les pierres blanches des cimetières arabes. J'entendais les cris des éperviers, très haut dans le ciel. Je regardais sur le Nil passer en troupes les barques aux grandes voiles latines, blanches, lentes, continuellement, continuellement, comme des flocons de neige. Et peu à peu une extase me ravissait, qu'il ne t'a pas encore été donné de connaître : l'extase de la lumière.

LUCIO, *d'une voix qui paraît lointaine.* — Et j'aurais pu être avec toi, paresser, oublier, rêver, m'enivrer de lumière... Tu as navigué sur le Nil, n'est-ce pas? dans une vieille barque chargée d'outres, de sacs et de paniers? Vers le soir, tu as descendu dans une île; tu étais vêtu de laine blanche; tu avais soif; tu t'es désaltéré à une source; tu as marché pieds nus sur les fleurs; et l'arome des fleurs était si lourd qu'il te semblait n'avoir plus faim. Ah! j'ai pensé à tout cela, je l'ai senti, sur mon oreiller... Et je te suivais aussi à travers le Désert, quand la fièvre était plus forte : un désert de sables rouges, tout parsemé de pierres brillantes qui éclataient avec des crépitations comme les sarments jetés au feu. *(Une pause. Il se soulève un peu; et, d'une voix claire, avec de grands yeux, il interroge.)* Et la Sphinge?

COSIMO. — La première fois que je l'ai vue, c'était de nuit, à la lueur des étoiles, enfoncée dans le sable qui gardait encore l'empreinte violente des tourbillons. La face et la croupe seulement émergeaient du gouffre apaisé : la forme humaine et la forme bestiale. La face, aux endroits où l'ombre cachait les mutilations, me parut très belle à cette heure-là : calme, auguste et bleue comme la nuit, presque douce! Il n'est pas de chose au monde, Lucio, qui soit plus seule que cette chose-là; mais mon âme était comme en présence de multitudes endormies dont la rosée tombante mouillerait les cils. Ensuite, je l'ai revue de jour. La face n'était pas moins bestiale que la croupe; le nez et les joues étaient rongés; la fiente des oiseaux souillait les bandelettes. C'était le monstre lourd et sans ailes imaginé par les creuseurs de fosses, par les embaumeurs de cadavres. Et dans le soleil me réapparut ta Sphinge impérieuse et pure, aux ailes emprisonnées vivantes dans les épaules.

LUCIO, *pris d'une émotion soudaine.* — Ma statue? C'est de ma statue que tu parles? Tu l'as vue, n'est-ce pas, avant de partir? Et tu l'as trouvée belle? *(Il regarde vers la porte avec inquiétude, craignant que Silvia ne puisse l'entendre; et il baisse la voix.)* Tu l'as trouvée belle, dis?

COSIMO. — Très belle. *(Lucio se cache les yeux avec les deux mains et reste quelques instants absorbé, comme pour évoquer une vision dans les ténèbres.)*

LUCIO, *découvrant ses yeux.* — Je ne la vois plus. Elle m'échappe. Elle apparaît et disparaît comme dans une lueur d'éclair, confusément. Si je l'avais à présent devant moi, elle me paraîtrait nouvelle; je jetterais un cri. Est-ce bien moi qui l'ai sculptée, avec ces mains-ci? *(Il regarde ses mains effilées et sensitives. Une agitation croissante le gagne.)* Je ne sais plus, je ne sais plus. Pendant la première fièvre, lorsque j'avais encore le plomb dans la chair et le bourdonnement continuel de la mort sur mon âme éperdue, je la voyais debout au pied de mon lit, pareille à une torche en feu, comme si je l'eusse modelée moi-même dans une matière incandescente. C'est ainsi que je l'ai vue pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, à travers mes paupières. Elle s'allumait avec ma fièvre. Quand mes poignets brûlaient, elle se faisait de flamme. Il semblait qu'en elle montât et bouillonnât tout le sang répandu à ses pieds.

COSIMO, *inquiet, regardant à son tour vers la porte, avec la même crainte éprouvée déjà par Lucio.* — Lucio, Lucio, tu disais tout à l'heure que tu ne savais plus rien, que tu ne voulais plus te souvenir de rien... Lucio! *(Il secoue doucement son ami, qui est resté les yeux fixes.)*

LUCIO, *se reprenant.* — N'aie pas peur. Tout cela s'en est allé bien loin, a disparu au fond de la mer. La statue, elle aussi, s'est abîmée avec le reste dans le naufrage. C'est pourquoi elle ne m'apparaît que comme une forme confuse, à travers les eaux profondes.

COSIMO. — Elle seule sera sauvée, vivra éternellement; et tant de douleur n'aura pas été souffert en vain, tant de malheur n'aura pas été inutile, si une chose belle doit s'ajouter encore à l'ornement de la vie.

LUCIO, *souriant toujours de son faible sourire et parlant de sa voix lointaine.* — C'est vrai. Je pense quelquefois au sort de cet homme qui, ayant fait naufrage dans une tempête, perdit tout ce qu'il possédait. Par une journée sereine comme celle-ci, l'homme prit une barque et un filet et retourna sur le lieu du naufrage, espérant retirer de l'eau quelque chose. Et, après beaucoup de labeur, il ramena sur le rivage une statue. Et la statue était si belle qu'en la revoyant il pleura de joie; et il s'assit sur le rivage pour la contempler, et il fut si content de ce bien qu'il ne voulut plus chercher autre chose; et il oublia tout le reste... ET IL OUBLIA TOUT LE RESTE... *(Il se lève avec une sorte d'impétuosité.)* Pourquoi Silvia ne revient-elle plus? *(Il écoute.)* On rit? Ah! c'est Beata, dans le jardin. Regarde! San-Miniato est d'or : il rayonne. Voit-on à Thèbes une lumière plus glorieuse?

COSIMO. — L'extase de la lumière! Je te l'ai déjà dit : jamais tu ne pourras la connaître ailleurs. Des cercles, des guirlandes, des orbes, des roses de splendeurs, un foisonnement d'étincelles... Cela remet en mémoire les vers du *Paradis*. Dante seul a trouvé les paroles éblouissantes. A certaines heures, le Nil devient le torrent des topazes, le *miro gurge*. De même qu'une pierre dans l'eau, un geste dans l'air produit des ondes infinies. Tous les objets nagent dans la lumière; toutes les feuilles en ruissellent. Les femmes qui passent le long du fleuve, avec des urnes pleines, flamboient réellement comme les milices angéliques dans le poème : illuminées « de splendeur et d'art ». *(Lucio aperçoit le bouquet de violettes sur une table, le prend et y plonge son visage pour en aspirer l'odeur.)*

LUCIO, *les narines encore dans le bouquet de violettes, les yeux à demi fermés de plaisir.* — Et les femmes? Est-ce qu'elles sont belles, dans la vallée du Nil?

COSIMO. — Certaines, les adolescentes, ont des corps d'une pureté et d'une élégance merveilleuses. Toi qui préfères les musculatures agiles et solides, une sorte de verdeur dans les formes, les jambes longues et nerveuses, tu rencontrerais là d'incomparables modèles. Que de fois j'ai souhaité ta présence! Dans l'île Éléphantine, j'avais une amie de quatorze ans : une fillette dorée comme une datte, maigre, svelte, sèche, les reins forts et arqués, les jambes droites et puissantes, les genoux parfaits — qualité si rare! Sur toute cette maigreur dure qui faisait penser à une arme de jet, précise et fine, trois choses me séduisaient par leur grâce infiniment molle : la bouche, l'ombre des cils, l'extrémité des doigts. Avec ces doigts dont les extrémités étaient rouges comme des pétales trempés dans la pourpre, elle nattait sa chevelure; et la regarder alors sur le seuil de la maison blanche, c'était la joie de mes matins. J'aurais voulu te la rapporter avec les statuettes, avec les scarabées, avec les étoffes, avec le tabac, avec les parfums, avec les armes. Mais du moins je t'ai rapporté un bel arc, que j'ai acheté à Assouan et qui lui ressemble un peu.

LUCIO, *renversant la tête en arrière, avec un léger trouble.* — Ce devait être une créature délicieuse!

COSIMO. — Délicieuse et inoffensive. Elle ressemblait à un bel arc, mais ses flèches n'étaient pas empoisonnées.

LUCIO. — Tu l'aimais?

COSIMO. — Comme j'aime mon cheval et mon chien.

LUCIO. — Ah! tu étais heureux, là-bas! Ta vie était facile et légère. Oui, c'était bien l'île Éléphantine, celle où je t'ai vu aborder, dans mon rêve. Et j'aurais pu être avec toi! Mais j'irai, je partirai. Ne désires-tu pas retourner dans ce pays? J'aurai une maison blanche

sur le Nil; je ferai mes statues avec le limon du fleuve, et je les dresserai dans cette lumière qui me les convertira en or... Silvia! Silvia! *(Pour appeler, il s'est retourné vers la porte, assailli par une soudaine impatience, par une anxieuse volonté de vivre.)* Serait-il trop tard?

COSIMO. — Il est trop tard. Voici qu'arrive le grand été.

LUCIO. — Qu'importe? J'aime l'été, la forte chaleur... Dans les jardins, tous les grenadiers seront fleuris; et, de temps à autre, il pleuvra : dans l'air étouffant, il tombera de ces gouttes larges et tièdes qui font que la terre soupire de volupté...

COSIMO. — Mais le Khamsin? Quand tout le Désert se soulèvera contre le Soleil? *(Sur le seuil apparaît Sylvia, souriante, avec une visible animation dans toute sa personne. Elle a changé de robe ; son vêtement est d'une couleur plus claire, d'une couleur de printemps, et elle tient dans ses mains un bouquet de roses fraîches.)*

SILVIA. — Que dites-vous, Dalbo, contre le Soleil?... Tu m'as appelée, Lucio?

LUCIO, *repris d'une sorte de timidité inquiète, comme un homme qui a besoin de s'abandonner, et qui n'ose pas.* — Oui, oui; je t'ai appelée, parce que je ne te voyais pas revenir... Cosimo me racontait de si belles choses sur son voyage! Et j'aurais voulu que tu les entendisses, toi aussi. *(Il regarde sa femme avec des yeux étonnés, comme s'il découvrait en elle une grâce neuve.)* Tu allais sortir?

SILVIA, *rougissant un peu.* — Ah! tu regardes ma robe? Je l'ai mise pour l'essayer, parce que Francesca était là... Ma sœur vous fait à tous deux ses excuses : si elle est partie sans vous saluer, c'est parce qu'elle avait hâte de rejoindre ses enfants. Elle espère, Dalbo, que vous ne tarderez pas à lui faire visite. *(Elle dépose le bouquet sur une table.)* Vous dînez avec nous, ce soir?

COSIMO. — Merci. Ce soir, je ne puis pas. J'ai promis à ma mère.

SILVIA. — C'est juste. Mais demain?

COSIMO. — Demain, oui. Et je t'apporterai mes cadeaux, Lucio.

LUCIO, *avec une curiosité enfantine.* — Oui, oui! Apporte-les, apporte-les!

SILVIA, *souriant d'un air mystérieux.* — Moi aussi, demain, j'aurai mon cadeau.

LUCIO. — De qui?

SILVIA. — Du maître.

LUCIO. — Quoi ?

SILVIA. — Tu verras!

LUCIO, *avec un mouvement d'allégresse.* — Et toi aussi, tu verras

toutes les belles choses que m'a rapportées Cosimo: des étoffes, des parfums, des scarabées, des armes.

COSIMO. — Des amulettes contre tous les maux, des talismans pour le bonheur. Sur le Djebel-el-Taïr, dans un couvent copte, j'ai trouvé le scarabée le plus riche de tous en vertus. Un moine me dit la longue histoire d'un cénobite qui, s'étant réfugié dans un hypogée au temps des premières persécutions, y découvrit une momie qu'il tira de son enveloppe balsamique et qu'il ranima. Et la momie ressuscitée lui fit avec ses lèvres peintes le récit de sa vie ancienne, qui avait été un tissu de félicités. Finalement, comme le cénobite voulait la convertir, elle préféra se recoucher dans ses baumes; mais, auparavant, elle lui donna le scarabée préservateur. Vous dire l'usage qu'en fit le solitaire et les vicissitudes qui, à travers les siècles, firent passer le talisman aux mains du bon Copte, ce serait trop long. Mais certainement il n'y en a pas dans toute l'Égypte un autre qui ait de plus grandes vertus. Le voici. Je vous l'offre; je l'offre à tous les deux. *(Il présente l'amulette à Sylvia, qui, d'abord, la considère attentivement, puis, avec un éclair dans les yeux, la donne à Lucio.)*

SILVIA. — Comme il est bleu! Il est plus splendide qu'une turquoise. Regarde?

COSIMO. — Le Copte m'a dit : « Petit comme une gemme, grand comme un destin ! » *(Lucio, d'un air égaré, roule la pierre mystique entre ses doigts qui tremblent un peu.)* Adieu! Le bonheur soit avec vous! Bonsoir.

SILVIA. — En échange de l'amulette, prenez cette rose fraîche. Vous la porterez à votre mère.

COSIMO. — Merci. A demain. *(Nouveaux saluts. Il sort.)*

SCÈNE QUATRIÈME

LUCIO sourit avec timidité, roulant encore l'amulette entre ses doigts, tandis que SILVIA met les roses dans une coupe. Au milieu du silence, ils sentent l'un et l'autre palpiter leur cœur inquiet. Le soleil couchant dore toute la pièce. Par l'embrasure des fenêtres, on aperçoit le ciel pâli. San-Miniato resplendit sur la hauteur; l'air est doux, d'une douceur égale.

LUCIO, *qui regarde en l'air, aux écoutes, parlant bas.* — Il y a une abeille dans cette pièce.

SILVIA, *levant le visage.* — Une abeille?

LUCIO. — Oui. Tu ne l'entends pas? *(Ils prêtent l'oreille au bourdonnement.)*

SILVIO. — C'est vrai.

LUCIO. — Tu l'as apportée avec les roses, peut-être.

SILVIA. — C'est Beata qui les a cueillies...

LUCIO. — Je l'ai entendue qui riait tout à l'heure, en bas, dans le jardin.

SILVIA. — Elle est si heureuse d'être rentrée dans sa maison !

LUCIO. — Vous avez bien fait de l'éloigner, alors...

SILVIA. — Elle est devenue plus belle et plus forte, à respirer l'odeur des pins. Comme le printemps doit être bon, aux Bouches de l'Arno! Ne voudrais-tu pas y aller un peu?

LUCIO. — Là-bas, au bord de la mer ?... Cela te plairait? *(L'un et l'autre ont la voix altérée par un léger tremblement.)*

SILVIA. — Passer là un printemps, ce fut toujours mon rêve.

LUCIO, *suffoqué par l'émotion.* — Ton rêve est le mien, Silvia ! *(L'amulette lui tombe des mains.)*

SILVIA, *qui se baisse vivement pour la ramasser.* — Ah ! tu as laissé choir l'amulette ! On dirait un mauvais présage... Regarde : je la mets sur la tête de Beata. « Petit comme une gemme, grand comme un destin ! » *(Elle met l'amulette sur le bouquet de roses, délicatement.)*

LUCIO, *tendant les mains vers elle, comme pour implorer.* — Silvia ! Silvia !

SILVIA, *accourant.* — Tu te sens mal? Tu deviens tout pâle... Ah ! tu t'es fatigué trop, aujourd'hui; tu es à bout de forces ! Assieds-toi, assieds-toi. Veux-tu boire une gorgée de cet élixir? Tu défailles? Dis !

LUCIO, *lui prenant les mains avec un transport d'amour.* — Non, non, Silvia ; je ne me suis jamais trouvé aussi bien... Toi, toi, sur ce siège, là ; et moi, à tes genoux enfin, de toute mon âme, pour t'adorer, pour t'adorer ! *(Elle se laisse tomber sur le divan, et il s'agenouille devant elle. Bouleversée, tremblante, elle pose les mains sur les lèvres de Lucio, comme pour l'empêcher de parler ; et le souffle et les paroles glissent ainsi entre ses doigts.)* Enfin ! C'était comme un fleuve débordant qui venait de très loin, un fleuve de toutes les choses belles et de toutes les choses bonnes que tu as versées sur ma vie, depuis que tu m'aimes ; et j'en avais le cœur gonflé, ah ! si gonflé que, tout à l'heure, je chancelais sous le poids et défaillais et mourais d'angoisse et de douceur, parce que je n'osais pas dire...

SILVIA, *le visage blanc, la voix éteinte.* — Ne dis, ne dis plus rien !

LUCIO. — Écoute-moi, écoute-moi ! Toutes les peines que tu as souffertes, les blessures que tu as reçues sans un cri, les larmes que tu cachais pour m'épargner la honte et le remords, les sourires dont tu voilais tes agonies, ton infinie pitié pour mon erreur, ton courage invincible devant la mort, ta lutte acharnée pour ma vie, l'espérance que tu tenais toujours allumée à mon chevet, tes veilles, tes soins, ton anxiété continuelle, ton attente, ton silence, ta joie, tout ce qu'il

y a en toi de profond, tout ce qu'il y a en toi de doux et d'héroïque, tout, je connais tout, je sais tout, chère, chère âme ! Et, si la violence a eu le pouvoir de briser un joug, si le sang a eu le pouvoir de me racheter, — oh ! laisse-moi dire ! — je bénis le soir et l'heure où l'on me rapporta mourant dans cette maison de ton martyre et de ta foi pour recevoir à nouveau de tes mains, de ces divines mains qui tremblent, le don de la vie. *(Il appuie sa bouche convulsée sur les paumes de Silvia ; elle le regarde à travers les pleurs qui mouillent ses cils, transfigurée par cette félicité imprévue.)*

SILVIA, *d'une voix éteinte et brisée.* — Ne dis, ne dis plus rien ! Mon cœur défaille, succombe... Tu m'étouffes de joie... Je n'attendais de toi qu'une parole, une seule, rien autre chose ; et voilà que tout d'un coup tu m'inondes d'amour, tu en remplis toutes mes veines, tu m'emportes au delà de mon espérance, tu dépasses mon rêve, tu me donnes le bonheur qui est au-dessus de toute attente... Ah ! que parlais-tu de mes peines ? Qu'est-ce que la douleur subie, qu'est-ce que le silence gardé forcément, et qu'est-ce qu'une larme, et qu'est-ce qu'un sourire, en comparaison de ce torrent qui me transporte ? Je sens que plus tard j'aurai le regret de n'avoir pas assez souffert pour toi, pour toi... Peut-être n'ai-je pas touché le fond de la douleur, mais je sais bien qu'à présent j'ai touché le sommet de la félicité. *(Elle caresse éperdument la tête de Lucio, qui s'est abandonné sur ses genoux.)* Relève-toi, relève-toi ! Viens plus près de mon cœur, repose-toi sur moi, abandonne-toi à ma tendresse, presse mes mains sur tes paupières, ne dis rien, rêve, recueille les forces profondes de ta vie. Ah ! ce n'est pas moi seulement que tu devrais aimer, ce n'est pas moi seulement ; c'est aussi l'amour que j'ai pour toi : tu devrais aimer mon amour ! Je ne suis pas belle ; je ne suis pas digne de tes yeux ; je suis une humble créature dans l'ombre ; mais mon amour est admirable, il est très haut, très haut, il est seul, il est sûr comme le jour, il est plus fort que la mort, il est capable d'un prodige : tout ce que tu lui demanderas, il te le donnera ! Tu pourras lui demander même ce que l'on n'espéra jamais. *(Elle lui redresse la tête, l'attire sur son cœur. Il garde les yeux mi-clos et les lèvres serrées, très pâle, enivré, exténué.)* Relève-toi, relève-toi ! Viens plus près de mon cœur ; repose-toi sur moi. Ne sens-tu pas que tu peux te livrer ? que rien au monde n'est plus sûr que ma poitrine ? que tu la trouveras toujours ? Ah ! quelquefois, j'ai rêvé qu'une pareille certitude pourrait t'enivrer aussi bien que la gloire... *(Comme il se tient le visage droit devant elle, Silvia lui plonge ses deux mains dans les cheveux pour lui découvrir le front tout entier).* Beau front puissant ! Ah ! que tous les germes du printemps s'épanouissent dans tes pensées nouvelles ! *(Tremblante, elle y imprime ses lèvres. Lucio l'étreint dans ses bras.)*

ACTE DEUXIÈME

La même pièce, à la même heure. — Par les fenêtres, on aperçoit un ciel bas, nuageux et changeant.

SCÈNE PREMIÈRE

COSIMO DALBO est assis près d'une table où il appuie le coude, soutenant son front avec sa main, grave et pensif. — LUCIO SETTALA est debout, agité, bouleversé; il se promène de long en large, d'un pas incertain, ne résistant plus à l'angoisse qui le tourmente.

LUCIO. — Oui, je veux te dire... Pourquoi devrais-je cacher la vérité? A toi!... Une lettre m'a été remise, je l'ai ouverte, je l'ai lue...

COSIMO. — De la Gioconda ?

LUCIO. — D'elle-même.

COSIMO. — Une lettre d'amour ?

LUCIO. — Elle brûlait mes doigts.

COSIMO. — Eh bien?...*(Il hésite; sa voix est altérée par l'émotion.)* Tu l'aimes encore?

LUCIO, *avec un sursaut de peur.* — Non, non, non...

COSIMO, *le regardant au fond des yeux.* — Tu ne l'aimes plus ?

LUCIO, *suppliant.* — Oh ! cesse de me torturer ! Je souffre.

COSIMO.— Mais qu'est-ce qui te trouble? *(Une pause.)*

LUCIO. — Chaque jour, à l'heure que je sais bien, elle m'attend là-bas, au pied de la statue, seule. *(Une seconde pause. Les deux hommes semblent considérer devant eux quelque chose de vivant et de fort, une Volonté évoquée par ces paroles brèves.)*

COSIMO. — Elle t'attend ! Où? dans ton atelier? Comment y pénètre-t-elle ?

LUCIO . — Elle a une clef : celle d'alors.

COSIMO. — Elle t'attend ! Elle est donc persuadée que tu lui appartiens, elle veut que tu lui appartiennes toujours.

LUCIO. — Tu l'as dit.

COSIMO. — Et que vas-tu faire?

LUCIO. — Ce que je ferai? *(Une pause.)*

COSIMO. — Tu vibres comme une flamme.

LUCIO. — Je souffre.

COSIMO. — Tu brûles.

LUCIO, *avec véhémence.* — Non !

COSIMO. — Écoute. Elle est terrible. On ne lutte contre elle que

de loin. Voilà pourquoi je voulais t'emmener, mettre la mer entre elle et toi. Mais à la mer tu as préféré la mort. Une autre — tu sais qui, et ton cœur se fend — une autre put t'arracher à la mort. Désormais tu ne dois vivre que pour celle-là.

LUCIO. — Tu as raison.

COSIMO. — Il faut partir, fuir.

LUCIO. — Pour jamais ?

COSIMO. — Pour quelque temps.

LUCIO. — Elle m'attendra.

COSIMO. — Mais tu seras plus fort.

LUCIO. — Mais son pouvoir aura grandi. Elle aura plus profondément imprégné d'elle-même le lieu qui m'est cher à cause de l'œuvre que j'y ai faite. De loin, elle m'apparaîtra comme la gardienne d'une statue où a passé le plus vif éclair de mon âme.

COSIMO. — Tu l'aimes !

LUCIO, *désespéré*. — Non, non, je ne l'aime pas ! Mais réfléchis : elle sera toujours la plus forte ; elle sait ce qui me dompte et ce qui m'enchaîne ; elle s'est armée d'une fascination à laquelle je ne pourrai soustraire ma vie qu'en arrachant la vie de mon cœur. Faut-il donc essayer une seconde fois ?

COSIMO. — Ah ! tu délires.

LUCIO. — Le lieu où j'ai rêvé, où j'ai travaillé, où j'ai pleuré de joie, où j'ai invoqué la gloire, où j'ai vu la mort, ce lieu est sa conquête. Elle sait que je ne pourrai en rester éloigné ou y renoncer, que la partie la plus précieuse de ma substance est là diffuse ; et elle m'attend, sûre d'elle-même.

COSIMO. — Mais le droit qu'elle exerce est-il donc inviolable ? N'y a-t-il personne qui puisse lui interdire le seuil de cette porte ?

LUCIO, *avec une émotion profonde*. — La faire chasser ?

COSIMO. — Non ; peut-être y a-t-il un moyen qui ne soit pas si dur, et c'est le plus simple : lui réclamer cette clef qu'elle n'a aucun droit de conserver.

LUCIO. — Et qui la lui réclamerait ?

COSIMO. — L'un de nous ; moi, si tu veux, respectueusement, au nom de la nécessité.

LUCIO. — Elle refusera : elle te considérera comme un intrus.

COSIMO. — Toi-même, alors.

LUCIO. — Moi ? Je me présenterais devant elle ?

COSIMO. — Non, tu lui écrirais. *(Une pause.)*

LUCIO, *avec un accent qui exprime l'impossibilité absolue*. — Je ne peux pas. Et d'ailleurs, tout serait inutile.

COSIMO. — Mais il y a encore un autre moyen : quitter cette

maison, l'évacuer, la vider entièrement, tout transporter ailleurs. Tu éviteras ainsi la tristesse intolérable du souvenir... Comment ne sens-tu pas que, si ta vie est vraiment renouvelée, ce changement est nécessaire, pour que la compagne que tu as retrouvée puisse assister à ton travail? Souffrirais-tu qu'elle s'assît là où l'autre s'est couchée? qu'elle eût sans cesse dans les yeux la vision de la soirée horrible?

LUCIO, *souriant, découragé, amer.* — Eh bien, oui, tu as raison : nous changerons de séjour, nous irons ailleurs, nous choisirons un beau lieu solitaire; nous ôterons la poussière des vieilles choses, nous ouvrirons toutes les fenêtres, nous ferons entrer l'air pur; nous aurons un tas de glaise, un bloc de marbre; nous élèverons un monument à la Liberté. *(Il s'interrompt. Sa voix devient étrangement calme.)* Et, un matin, la Gioconda viendra frapper à la porte nouvelle; je lui ouvrirai; elle entrera; je ne m'étonnerai point; je lui dirai : « Tu es la bienvenue... » *(Il ne contient plus son amertume.)* Ah! il semble que tu sois un enfant! Pour toi, tout se réduit à une clef. Appelle donc un serrurier, fais mettre une autre serrure; et tu auras assuré mon salut!

COSIMO, *avec douceur et tristesse.* — Ne t'irrite pas. J'ai cru d'abord que tu avais seulement à te débarrasser d'une importune. Je reconnais maintenant que mon conseil était puéril.

LUCIO, *implorant.* — O mon ami, tâche de comprendre!

COSIMO. — Je comprends; mais tu nies, toi.

LUCIO, *s'abandonnant à un nouveau transport.* — Non, je ne nie point! Veux-tu donc que je te crie : « Je l'aime! »... *(Il s'égare; il regarde autour de lui avec effarement. Il passe une main sur son front, comme un homme qui souffre. Il baisse la voix.)* On aurait dû me laisser mourir. Songe! Si moi, qui étais ivre de vie, si moi, qui étais frénétique de force et d'orgueil, si moi j'ai eu la volonté de mourir, il faut bien que j'aie reconnu là une nécessité inéluctable. Puisque je ne pouvais vivre ni avec ni sans elle, je me suis décidé à m'en aller de ce monde. Songe! Moi qui considérais le monde comme mon jardin et qui avais toutes les avidités devant toutes les beautés! Certes, il faut bien que j'aie reconnu là une nécessité inéluctable, un destin de fer. On aurait dû me laisser mourir.

COSIMO. — Tu méconnais à cette heure la sainteté d'un miracle; tu la méconnais cruellement.

LUCIO. — Non, je ne suis pas cruel. C'est par horreur des cruautés où m'entraînait la violence du mal, c'est pour ne pas fouler aux pieds une vertu qui me semblait plus qu'humaine, c'est parce que je ne pouvais supporter la douceur d'une petite voix inconsciente qui interrogeait, c'est pour m'interdire à moi-même de pires choses, comprends-tu? c'est pour cela que j'ai pris ma résolution. Et, si aujour-

d'hui je m'afflige, c'est parce que j'ai horreur de recommencer : je suis comme un désespéré qui aurait bu un narcotique et qui se réveillerait après un sommeil profond et qui retrouverait à son chevet la même désespérance.

COSIMO. — La même ! Et j'ai encore dans les oreilles tes premières paroles : « Je ne sais plus rien ; je ne me souviens plus de rien, je ne veux plus me souvenir... » Tu paraissais avoir oublié tout, dans ton aspiration vers un autre bien. J'ai encore dans les oreilles le son de ta voix lorsque tu as appelé la mère de Beata, te levant soudain, saisi d'impatience, en proie à une ardeur qui ne souffrait aucun retardement. Je vois encore ton regard sur elle, au moment où elle entra, palpitante comme une espérance. Et ce soir-là, bien certainement, tu as dû t'agenouiller devant elle, et elle a dû pleurer, et tous les deux vous avez dû sentir la bonté de la vie.

LUCIO. — Oui, oui ; ce fut comme cela, ce fut de l'adoration ! Toute mon âme prosternée à ses pieds reconnut ce qu'il y a en elle de divin, avec une ivresse d'humilité, avec une ferveur de gratitude inexprimables. Ce fut un ravissement. Tu m'as parlé d'une extase de la lumière : eh bien, je l'éprouvai à cette minute-là. Toutes les taches semblaient effacées, toutes les ombres détruites. La vie prit une splendeur nouvelle. Je crus que j'étais sauvé pour toujours... *(Il s'interrompt.)*

COSIMO.— Mais ensuite ?

LUCIO. — Ensuite, je m'aperçus qu'il y avait une autre chose à abolir en moi : cette force qui afflue à mes doigts pour reproduire...

COSIMO.— Que veux-tu dire ?

LUCIO. — Je veux dire que je serais sauvé peut-être si j'avais aussi oublié mon art. Certains jours, là, sur ma couche, en regardant mes mains affaiblies, il me semblait incroyable que je pusse encore créer ; il me semblait que j'avais perdu toute ma vertu première. Je me sentais complètement étranger à ce monde de formes où j'avais vécu... AVANT DE MOURIR... Je pensais : « Lucio Settala, le statuaire, est trépassé. » Et j'imaginais que je me faisais jardinier d'un petit jardin. *(Il s'assied, plus calme, fermant à demi les paupières, avec un air de lassitude, avec un sourire d'ironie à peine visible.)* Tailler les rosiers, les arroser, les débarrasser des chenilles, égaliser les buis avec les ciseaux, diriger le lierre sur les petits murs, dans un jardinet incliné vers le fleuve de l'Oubli ; et ne plus éprouver aucun regret pour avoir laissé sur l'autre rive un glorieux parc peuplé de lauriers, de cyprès, de myrtes, de marbres et de rêves... Me vois-tu là heureux, avec mes ciseaux luisants, habillé de coutil ?

COSIMO. — Non, je ne te vois pas.

LUCIO. — C'est dommage, mon cher.

COSIMO. — Mais, qui t'interdit le grand parc? Tu y rentres par l'allée de cyprès; et, sur le seuil, tu trouves ton génie tutélaire.

LUCIO, *se levant d'un bond comme un homme qui perd sans cesse la possession de lui-même.* — Tutélaire! Ah! les belles phrases! En vérité, il me semble, que tu mets les mots l'un sur l'autre comme on met une bande sur de la charpie, par crainte de sentir la vie palpiter. As-tu jamais posé le doigt sur une artère à nu, sur un tendon lacéré?

COSIMO.— Tu t'irrites à chaque instant, Lucio. Il y a en toi quelque chose d'âcre et de convulsif, une sorte d'exaspération qui t'empêche d'être juste. Ta convalescence n'est pas encore achevée, tu n'es pas guéri encore. Un heurt soudain est venu déranger l'œuvre douce que la nature accomplissait en toi. Tes forces qui renaissaient se sont exaspérées. Si mon conseil avait quelque autorité, je voudrais que tu t'en allasses maintenant aux Bouches de l'Arno, comme tu en avais eu le projet. Là, entre le bois et la mer, tu retrouverais un peu de calme pour examiner quelle doit être ton attitude; et tu y recouvrerais aussi la bonté, qui te donnerait la lumière.

LUCIO. — La bonté! la bonté! Ainsi, tu crois que la lumière doit me venir de la bonté, et non pas de cet instinct profond qui tourne et précipite mon esprit vers les plus superbes apparitions de la vie? Je suis né, moi, pour faire des statues. Moi, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la Nature. Je suis dans ma loi, fussé-je au delà du Bien. N'est-ce pas vrai, ce que je dis? Me l'accordes-tu?

COSIMO. — Continue.

LUCIO, *d'une voix plus basse.* — Le jeu de l'illusion m'a uni à une créature qui ne m'était pas destinée. C'est une âme d'un prix inestimable, devant laquelle je me prosterne et j'adore. Mais je ne sculpte pas les âmes. Celle-là ne m'était pas destinée. Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes.

COSIMO. — Mais tu as déjà obéi au commandement de la Nature, puisque tu as enfanté le chef-d'œuvre. Lorsque je vis ta statue, je pensai qu'elle serait pour toi une libératrice. Tu as perpétué dans un type idéal et incorruptible un exemplaire périssable de l'espèce. N'es-tu pas satisfait?

LUCIO, *s'enflammant.* — Ah! mille statues, et non pas une! Cette femme est toujours diverse, comme un nuage qui, de seconde en seconde, t'apparaît changé sans que tu voies le changement se faire. Chaque mouvement de son corps détruit une harmonie et en crée une autre plus belle. Tu la pries de s'arrêter, de se tenir immobile; et à travers toute son immobilité passe un torrent de forces obscures, comme les pensées passent dans les yeux. Comprends-tu? Comprends-

tu? La vie des yeux, c'est le regard, cette chose indicible, plus expressive que tout son et toute parole, infiniment profonde et toutefois instantanée comme l'éclair, plus rapide encore que l'éclair, innombrable, omnipotente : en un mot, LE REGARD. Eh bien, imagine répandue sur tout son corps la vie du regard. Comprends-tu? Un battement des paupières te transfigure un visage humain et t'exprime une immensité de joie ou de douleur. Les cils de la créature que tu aimes s'abaissent, et l'ombre t'enserre comme une île un fleuve; ils se relèvent, et l'incendie de l'été embrase le monde. Un battement encore : ton âme se dissout comme une goutte d'eau ; encore un autre : tu te crois le roi de l'univers. Imagine ce mystère sur tout son corps ! Imagine, par tous ses membres, depuis le front jusqu'au talon, cette successive apparition de vies fulgurantes ! Est-ce que tu pourrais sculpter le regard ? Les Anciens aveuglaient les statues. Eh bien, imagine ! tout son corps est comme le regard ! *(Une pause. Il observe autour de lui avec défiance, par crainte d'être entendu. Il se rapproche encore de Cosimo, qui l'écoute avec une émotion croissante.)* Je te l'ai dit : mille statues, et non pas une ! Sa beauté vit dans tous les marbres. Cela, je l'ai senti avec une anxiété faite de regret et de ferveur, un jour, à Carrare, tandis qu'elle était à mes côtés et que nous regardions descendre de la montagne ces grands bœufs accouplés qui traînent les chariots chargés de marbres. Pour moi, un aspect de sa perfection était enclos dans chacune de ces masses informes. Il me semblait que de cette femme partaient vers la pierre brute mille étincelles animatrices, comme d'une torche secouée... Nous étions venus pour choisir un bloc. Je me souviens : la journée était sereine. Les marbres déchargés resplendissaient au soleil comme les neiges éternelles. De temps à autre, nous entendions la sourde explosion des mines qui déchiraient les entrailles du mont taciturne. Jamais je n'oublierai cette heure, quand même je mourrais une seconde fois... Elle s'avança parmi la blancheur des cubes rassemblés, s'arrêtant devant chacun d'eux tour à tour. Elle se penchait, observait le grain avec attention, paraissait explorer les veines intérieures, hésitait, souriait, passait outre. Pour mes yeux, ses vêtements ne la couvraient pas. Une sorte d'affinité divine existait entre sa chair et ce marbre qu'en se penchant elle effleurait de son haleine. Vers elle montait de toute cette blancheur inerte une confuse aspiration. Le vent, le soleil, la majesté des montagnes, les longues files des bœufs accouplés, et la courbe antique des jougs, et le bruit des chars, et la nue qui s'élevait de la mer tyrrhénienne, et le vol d'un aigle au plus haut du ciel, toutes les apparences ravissaient mon esprit dans une poésie sans limites, l'enivraient d'un rêve qui n'eut jamais son égal en moi... Ah ! Cosimo, Cosimo, j'ai eu le courage de rejeter une vie sur laquelle brille la gloire d'un tel souvenir ! Lorsqu'elle étendit sa main

vers le marbre qu'elle avait choisi et se retourna pour me dire : « Celui-ci », toute l'Alpe, depuis la racine jusqu'aux cimes, aspira vers la beauté. *(Une ferveur extraordinaire échauffe sa voix et avive son geste. L'ami qui écoute en est séduit, et le laisse voir.)* Ah! tu comprends, maintenant! Tu ne me demanderas plus si je suis satisfait. Maintenant, tu comprends combien doit être furieuse mon impatience, lorsque je songe qu'à cette heure elle est là-bas, seule au pied de la Sphinge, et qu'elle m'attend. Pense donc : sa statue est dressée au-dessus d'elle, immobile, immuable, exempte de toute misère; et elle-même est là, anxieuse, et sa vie s'écoule, et, à chaque seconde, quelque chose d'elle périt dans le temps. Le retard, c'est la mort... Mais tu ne sais pas, tu ne sais pas... *(Son accent est celui d'un homme qui confie un secret.)*

COSIMO.— Quoi?

LUCIO. — Tu ne sais pas que j'avais commencé une autre statue...

COSIMO.— Une autre?

LUCIO. — Oui, qui n'était pas terminée, qui était ébauchée seulement dans la glaise. La glaise se dessèche, et tout se perd.

COSIMO.— Eh bien?

LUCIO. — Je la croyais perdue. *(Un sourire brille malgré lui dans ses yeux. Sa voix tremble.)* Mais non, elle n'est pas perdue : elle est encore vivante! La dernière touche de mon pouce est toujours là, est vivante encore! *(Il fait instinctivement le geste de modeler.)*

COSIMO.— Et comment?

LUCIO. — Elle connaît les choses de l'art, elle sait ce que l'on doit faire pour que la glaise reste molle. Autrefois, elle m'aidait : c'était elle qui mouillait les linges...

COSIMO.— Ainsi, pendant que tu mourais, elle pensait à tenir la glaise humide!

LUCIO. — Mais cela, n'était-ce pas aussi une façon de combattre la mort? Cela, n'était-ce pas aussi un acte de foi, un admirable acte de foi? Elle conservait mon œuvre...

COSIMO. — Tandis que l'autre conservait ta vie.

LUCIO, *s'assombrissant, la tête basse, les yeux détournés de son ami, avec une voix presque dure.* — Laquelle de ces deux choses est la plus précieuse? La vie m'est intolérable, si on me l'a rendue grevée d'une prohibition. Je te l'ai dit : il fallait me laisser mourir. Quel renoncement peut égaler celui que j'ai voulu accomplir? La mort seule était capable d'arrêter l'élan du désir qui, fatalement, conduit mon être vers son bien. A présent que je revis, je retrouve en moi le même homme, la même force. Qui me condamnera, si je poursuis ma destinée?

COSIMO, *effrayé, le saisissant par les bras comme pour le retenir.* — Que feras-tu donc? As-tu déjà pris une résolution? *(Frappé de l'effroi soudain qu'expriment la voix et le geste de son ami, Lucio s'égare, chancelle.)*

LUCIO, *enfonçant dans ses cheveux ses mains fébriles.* — Ce que je ferai? ce que je ferai?... Connais-tu un supplice plus cruel que le mien? J'ai le vertige, comprends-tu? Quand je songe qu'elle est là-bas, et qu'elle m'attend, et que les heures passent, et que ma force se perd, et que mon ardeur se consume, le vertige me saisit l'âme, et j'ai peur d'être entraîné, ce soir peut-être, demain peut-être. Le vertige, sais-tu ce que c'est? Ah! si je pouvais rouvrir cette blessure que l'on m'a fermée!

COSIMO, *cherchant à l'attirer vers la fenêtre.* — Calme-toi, calme-toi, Lucio! Ne dis rien. Il me semble que j'ai entendu la voix...

LUCIO, *tressaillant.* — De Silvia? *(Son visage se couvre d'une pâleur mortelle.)*

COSIMO. — Oui. Calme-toi! Tu as la fièvre. *(Il lui touche le front. Lucio s'appuie à la barre de la fenêtre, comme si les forces lui manquaient.)*

SCÈNE DEUXIÈME

Entre SILVIA SETTALA avec FRANCESCA DONI, qui entoure de son bras la taille de sa sœur.

SILVIA. — Ah! vous êtes encore ici, Dalbo? *(Elle ne voit pas le visage de Lucio qui est tourné vers le dehors.)*

COSIMO, *se remettant et saluant Francesca.* — Lucio m'a retenu...

SILVIA. — Il avait beaucoup de choses à vous dire?

COSIMO. — Il a toujours beaucoup de choses à dire; trop, peut-être. Et il se fatigue.

SILVIA. — Vous a-t-il dit que nous irons samedi aux Bouches de l'Arno?

COSIMO. — Oui, je sais.

FRANCESCA. — Vous n'êtes jamais allé aux Bouches de l'Arno?

COSIMO. — Non, jamais. Je connais la campagne pisane, San-Rossore, le Gombo, San-Pietro-in-Grado; mais je n'ai jamais poussé jusqu'à l'embouchure. Je sais que la plage est très belle. *(Silvia regarde fixement Lucio, qui reste abandonné contre la barre de la fenêtre, immobile.)*

FRANCESCA. — Délicieuse en cette saison: une plage ouverte, basse, toute en sable fin; la mer, le fleuve, le bois; l'odeur des algues, l'odeur de la résine; les goélands, les rossignols... Il faudra

que vous fassiez à Lucio de fréquentes visites, pendant qu'il y sera.

COSIMO. — Certainement.

SILVIA. — Nous pourrons vous offrir l'hospitalité. *(Elle se détache de sa sœur et, de son pas léger, se dirige vers son mari.)*

FRANCESCA. — Notre mère y possède une maison très modeste, mais grande : une maison blanche au dedans et au dehors, parmi un fourré de tamarins et de lauriers roses; et il s'y trouve une vieille épinette de l'Empire, qui appartenait — devinez à qui ! — à une sœur de Napoléon, à la duchesse de Lucques, à cette terrible et ossue Elisa Baciocchi : une épinette qui parfois se réveille et pleure sous les doigts de Silvia. Et, si le souvenir napoléonien manque de séduction pour vous, il y a aussi une barque, une belle barque, blanche comme la maison. *(Silvia s'arrête derrière Lucio, silencieuse, comme en suspens. Lucio reste absorbé.)*

COSIMO. — Vivre dans une barque, sur l'eau, à l'aventure : il n'est rien qui repose davantage. Pendant des semaines et des semaines j'ai ainsi vécu.

FRANCESCA. — Il faut mettre notre convalescent dans une barque et le confier à la mer, si bonne.

SILVIA, *effleurant d'un geste l'épaule de son mari.* — Lucio! *(Il sursaute et se retourne.)* Que fais-tu? Nous sommes ici. Francesca est avec nous. *(Il regarde sa femme en face, incertain; puis il essaie de sourire.)*

LUCIO. — Il va tomber une averse. J'attendais les premières gouttes : l'odeur de la terre... *(Il s'incline encore une fois vers la fenêtre et allonge au dehors sa main ouverte, qui tremble visiblement.)*

FRANCESCA. — Avril pleure et rit tour à tour.

LUCIO. — Eh! donc, Francesca, comment allez-vous?

FRANCESCA. — Bien. Et vous, Lucio?

LUCIO. — Bien, bien.

FRANCESCA. — Alors, c'est convenu : nous partons samedi?

LUCIO, *regardant sa femme, distrait.* — Pour quel endroit?

FRANCESCA. — Comment! Mais, pour les Bouches de l'Arno.

LUCIO. — Ah! oui; c'est vrai. J'ai la tête vide.

SILVIA. — Tu ne te sens pas bien, aujourd'hui?

LUCIO. — Si, si, je me sens bien. Le temps m'attriste un peu, mais je suis bien, très bien. *(Dans le ton avec lequel il prononce ces simples paroles, Lucio met un excès de dissimulation qui les rend étranges comme celles d'un fou. Il est manifeste que l'attention des trois personnes présentes lui est devenue intolérable.)* Tu t'en vas, Cosimo?

COSIMO. — Oui, je m'en vais. Il est l'heure. *(Il s'apprête à sortir.)*

LUCIO. — Je t'accompagne jusqu'à la grille. *(Il quitte la fenêtre et se hâte vers la porte.)*

SILVIA. — Tu sors nu-tête ?

LUCIO. — Oui, j'ai chaud. Tu ne trouves pas que l'air est lourd? *(Il s'arrête sur le seuil pour attendre son ami. Une peine aiguë traverse brusquement les cœurs, rend les lèvres muettes.)*

COSIMO. — Au revoir. *(Il salue, troublé; il sort avec Lucio. Silvia baisse la tête et fronce les sourcils, comme lorsqu'on délibère pour prendre une résolution. Puis, un flot subit d'énergie ranime son courage.*

FRANCESCA. — Tu as vu Gaddi?

SILVIA. — Pas encore. Il n'est pas venu ce matin.

FRANCESCA. — Par conséquent, tu ne sais pas...

SILVIA. — Quoi?

FRANCESCA. — Ce qu'il a fait.

SILVIA. — Non.

FRANCESCA. — Il est allé chez la Dianti.

SILVIA, *avec une émotion contenue.* — Chez elle! Quand?

FRANCESCA. — Hier.

SILVIA. — Et tu l'as vu, toi?

FRANCESCA. — Oui; je l'ai rencontré. Il m'a dit...

SILVIA. — Parle donc!

FRANCESCA. — Il est allé chez elle hier, vers trois heures. Il s'est fait annoncer. Elle l'a reçu tout de suite. Elle avait la figure souriante; elle s'est inclinée, n'a pas dit une parole, est restée debout en attendant que le vieillard parlât; elle l'a écouté avec respect, tranquille. Tu imagines ce qu'il a pu dire pour lui persuader de rendre la clef, de renoncer à toute nouvelle tentative, de ne plus vouloir troubler une paix rachetée au prix du sang et par tant de douleur! Lorsqu'il eut fini, elle lui demanda seulement : « Est-ce Lucio Settala qui vous a envoyé? » Puis, sur la réponse négative de Gaddi, elle ajouta, d'un ton résolu : « Veuillez me pardonner; mais je ne puis reconnaître qu'à lui le droit de réclamer ce que vous me réclamez. »

SILVIA, *pâlissant et se dressant comme pour affronter la lutte.* — Ah! cela, c'est son dernier mot? Eh bien, il existe une autre personne qui a un droit égal et qui le fera valoir. Nous verrons.

FRANCESCA. — Que penses-tu faire, Silvia?

SILVIA. — Ce qu'il faut faire.

FRANCESCA. — Mais quoi?

SILVIA. — La voir, lui tenir tête dans ce lieu même où elle est une intruse. Entends-tu?

FRANCESCA. — Oh ! tu veux aller là !

SILVIA. — Oui, je veux aller là ! Je connais son heure. Tu la connais aussi. Je l'attendrai. Elle viendra. Nous nous regarderons enfin au visage.

FRANCESCA. — Mais non, tu ne feras pas cela !

SILVIA. — Comment, non ? Crois-tu que le courage me manque ?

FRANCESCA. — Silvia, je t'en supplie !

SILVIA. — Crois-tu que je tremble ?

FRANCESCA. — Je t'en supplie !

SILVIA. — Oh ! tu peux être sûre que je ne baisserai pas les yeux, que je n'aurai pas de défaillance. Tu devrais me connaître, maintenant : car j'ai plus d'une fois été mise à l'épreuve.

FRANCESCA. — Je sais, je sais. Rien ne t'épouvante. Mais, songe donc ! Te retrouver là-bas après si longtemps, dans le lieu même où advint l'horrible chose; là-bas, seule en face de cette femme qui t'a fait tant de mal...

SILVIA. — Eh bien, qu'importe ? Ai-je une seule fois — une seule ! — évité d'accomplir ce qui me paraissait nécessaire ? Dis, m'as-tu jamais vue refuser un fardeau ? A quelle torture me suis-je soustraite ? J'ai regardé bien d'autres peines en face; tu le sais. Tu crains que je n'aie pas le cœur de mettre le pied là où est tombé Lucio... Mais j'ai eu le cœur de le regarder, ce jour-là, par la fente de la porte, étendu sur son lit de mort; et personne n'était derrière moi pour me soutenir; et, avant qu'il me fût permis de venir à son chevet, c'est par mes mains qu'ont passé les fers du chirurgien et les bandages maculés de sang.

FRANCESCA. — Oui, oui, c'est vrai ; ta force est grande. Rien ne t'épouvante. Mais songe : ce n'est pas la même chose... Ce n'est pas la même chose, de te trouver là, soudainement, vis-à-vis d'une femme que tu ne connais pas, capable de tout comme celle-ci, obstinée, impudente...

SILVIA. — Je n'ai pas peur d'elle. Ce qu'elle fait est bas. C'est parce qu'elle me croit soumise et faible qu'elle montre une pareille audace ; et c'est parce que j'ai si longtemps gardé le silence et vécu à l'écart qu'elle se croit capable de me vaincre une fois encore. Mais elle s'abuse. Alors mon bien était perdu : toute défense était inutile. Maintenant je l'ai recouvré : je le défends.

FRANCESCA. — Mon Dieu ! Tu t'engages dans une lutte corps à corps. Et si elle résiste ?

SILVIA. — Si elle résiste ?... Mais comment ?... J'ai mon droit. Je saurai la chasser.

FRANCESCA. — Silvia, Silvia, ma sœur, je t'en supplie ! Tarde

encore un peu, réfléchis encore un peu, avant de faire cela ! Ne précipite rien !

SILVIA. — Ah ! tu en parles à ton aise, toi qui es heureuse, toi qui es en sûreté, toi qui as la vie sereine et dont rien ne menace la paix. Attendre, réfléchir ! Mais sais-tu à quelle extrémité je me vois réduite, aujourd'hui ? Sais-tu ce que je défends, dans cette lutte ? C'est ma tête et celle de Beata, c'est notre existence, la lumière de nos yeux. Comprends-tu ? On ne recommence pas un supplice où déjà tous les nerfs ont été déchirés, où déjà ont été souffertes toutes les tortures. J'ai donné à la douleur tout ce que je pouvais lui donner ; j'ai senti la dureté du fer sur ma nuque et à mes poignets ; quand venait la fin de ma journée, mon sommeil était envahi par l'horreur de la journée suivante où il fallait vivre encore, et, pour vivre, continuer à épreindre un cœur qui semblait épuisé. Ah ! tu en parles à ton aise ! Lorsque tu souris dans ta maison, ton propre sourire te revient en mille rayons, comme si tu vivais dans le cristal. Pour moi, le sourire était une peine de plus ; sous mon sourire, mes dents se serraient ; mais Beata ne m'a pas vue répandre une larme. Afin de maintenir la promesse qui est signifiée par son nom, alors qu'il n'y avait pas de fibre en moi qui ne se tordît, mes mains tendues vers elle avaient toujours une fleur... Non, je ne saurais plus recommencer. J'aimerais mieux m'en aller à mon tour, chercher là-bas un coin de plage déserte et m'y coucher avec Beata, pour que la mer nous prît ensemble.

FRANCESCA, *jetant les bras au cou de sa sœur et lui baisant le visage.* — Que dis-tu ? Que dis-tu ? Mais tu n'as plus rien à craindre. Ne t'aime-t-il pas ? N'as-tu pas retrouvé tout son amour ? C'est la seule chose qui compte, et le reste n'est rien. *(Silvia ferme les yeux quelques instants, et l'illusion éclaire son visage.)*

SILVIA. — Oui, oui, j'ai retrouvé son amour... A ce qu'il semble... Comment pourrais-je douter de cette voix ? Si je ne suis pas là, il me cherche, il m'appelle ; il a besoin de ma présence ; on dirait que je dois être son guide. *(Elle s'agite, se dégage des bras de sa sœur ; elle est ressaisie par l'angoisse.)* Mais aujourd'hui... Tu l'as vu ? Tu l'as regardé ?... Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier ; il est différent... Un changement brusque... L'as-tu regardé lorsqu'il était à cette fenêtre, penché sur l'appui ? As-tu entendu l'accent de ses paroles ? As-tu vu comme son bras tremblait, lorsqu'il a tendu la main dehors ? Ah ! toi aussi, avoue-le, tu as senti qu'il se passe quelque chose, que quelque chose le bouleverse.

FRANCESCA. — Il est encore convalescent. Réfléchis : un rien peut le troubler, l'air, la température...

SILVIA. — Non, non ; ce n'est pas cela. Tu n'as donc pas vu ?

Cosimo Dalbo semblait faire aussi un effort pour dissimuler une ombre... Mes yeux ne se trompent pas.

FRANCESCA. — Non, je n'ai pas remarqué. Pourtant, nous avons causé ensemble.

SILVIA, *de plus en plus agitée.* — Mais Lucio est descendu pour le reconduire, et il n'est pas remonté encore... Serait-il rentré par l'autre porte? *(Elle s'approche de la fenêtre, épie entre les rideaux.)* Non, il est toujours là, près de la grille ; et il parle, il parle... Il a l'air d'être hors de lui... *(Elle lève les yeux vers les nuages.)* L'averse va tomber. *(Elle épie de nouveau, très attentive.)*

FRANCESCA. — Appelle-le !

SILVIA, *se retournant, comme harcelée par une pensée terrible.* — Oui, c'est cela! Oui, c'est cela !

FRANCESCA. — Que veux-tu dire?

SILVIA, *s'arrêtant, résolue, mais très pâle, d'une voix nette.* — Lucio sait que cette femme l'attend.

FRANCESCA. — Il le sait? Comment le saurait-il?

SILVIA. — Ce n'est pas douteux, ce n'est pas douteux.

FRANCESCA. — Tu le supposes.

SILVIA. — Je le sens, j'en suis sûre.

FRANCESCA. — Mais comment le saurait-il?

SILVIA. — Cela devait arriver, était inévitable: un jour ou l'autre, elle devait trouver le moyen. Quel moyen? Une lettre, sans doute... La lettre qu'il a reçue...

FRANCESCA. — Tu ne veilles donc pas ?...

SILVIA, *avec un geste dédaigneux.* — Quoi! Aussi l'espionner?

FRANCESCA. — Mais il est possible que tu te trompes.

SILVIA. — Non, je ne me trompe pas. Elle lui a écrit après la visite du vieillard. Désormais, tout retard est impossible, même d'un jour, même d'une heure. Tu comprends le danger. Fût-il revenu à moi de toute son âme, se fût-il détaché d'elle entièrement, se fût-il tourné vers une autre vie et vers un autre bien, ne sens-tu pas quelle doit être encore la fascination d'une femme qui lui dit, obstinée et sûre d'elle-même : « Je suis là, j'attends » ? Savoir qu'elle est là, que pas un seul jour elle ne manque de l'attendre, que rien ne peut lui ôter sa confiance... Conçois-tu le danger? Si Lucio a été informé ce matin qu'elle l'attend, il faut qu'il sache ce soir, et de ma propre bouche, qu'elle ne l'attend plus. *(Une indomptable énergie rend toute sa personne plus forte et plus haute.)* Cela, il le saura ce soir ; je le lui promets. *(Elle tend la main vers la fenêtre avec le geste du serment.)* Veux-tu m'accompagner?

FRANCESCA, *effarée, suppliante.* — Silvia, Silvia, réfléchis encore une minute! Pense à ce que tu vas faire !

SILVIA. — Je ne te demande pas de m'aider. Je te demande seulement de m'accompagner jusqu'à la porte. Pour le reste, je suffis, moi seule; et même il est nécessaire que je reste seule. Veux-tu? Quelle heure est-il? *(Elle se retourne pour regarder l'heure; elle s'approche de la table.)*

FRANCESCA, *la retenant.* — Je t'en supplie! Consens à m'écouter, Silvia! Mon cœur me dit que nul bien ne peut résulter de ce que tu veux faire. Consens à écouter ta sœur! Je t'en supplie!

SILVIA, *avec un geste d'impatience.* — Mais tu n'as donc pas compris encore la partie que je joue en ce moment? Laisse-moi. Je m'en vais seule. *(Elle se penche sur la table, regarde l'heure.)* Il est quatre heures. Je n'ai pas une minute à perdre. Est-ce que tu as une voiture en bas? *(Tout à coup, la pluie crépite sur les arbres du jardin.)*

FRANCESCA. — N'entends-tu pas l'eau qui tombe à torrents? Ne t'en va pas! Remets à demain, Viens, écoute. *(Elle cherche à l'attirer.)* Attends au moins que la pluie cesse.

SILVIA. — Je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que j'arrive avant cette femme; il faut qu'elle me trouve là comme si j'étais dans ma maison. Comprends-tu? Laisse-moi. Vite, mon chapeau, mon manteau, mes gants... Giovanna! *(Elle passe dans la pièce voisine en appelant sa femme de chambre. Francesca, saisie de terreur, se dirige vers la fenêtre où la pluie crépite.)*

FRANCESCA. — Mon Dieu! mon Dieu! *(Elle regarde dans le jardin; elle appelle.)* Lucio! Lucio! *(Elle revient vers la porte par où sa sœur a disparu.)*

SILVIA, *reparaissant, haletante.* — Me voici prête. J'ai laissé de l'autre côté Beata qui pleure. Elle voulait sortir avec moi. Reste, je t'en prie; va la consoler. Je pars seule. Je prends ta voiture. Au revoir. *(Elle fait un mouvement pour donner un baiser à sa sœur.)*

FRANCESCA. — Alors, tu pars? C'est décidé?

SILVIA. — Je pars.

FRANCESCA. — Je t'accompagne.

SILVIA. — Allons. *(Involontairement, elle s'arrête et promène ses yeux autour d'elle, comme pour embrasser d'un seul regard toutes les choses qu'elle aime. Les rideaux palpitent, la pluie crépite. Elle aspire la senteur humide qui entre par les fenêtres. Pendant une seconde, l'arc tendu de sa volonté se relâche.)* L'odeur de la terre... *(Elle tressaille en voyant tout à coup, sur le seuil qu'elle va franchir, apparaître Lucio, tremblant de fièvre, nu-tête, les cheveux et les vêtements trempés de pluie. Ils se regardent. Un intervalle de silence lourd.)*

LUCIO, *d'une voix brisée.* — Tu sors?

SILVIA. — Oui, je sors.

LUCIO. — Comme tu es pâle! *(Silvia passe une main sur sa joue.)* Où vas-tu? Le ciel s'est ouvert. *(Il touche ses cheveux ruisselants.)*

SILVIA. — Il faut que je sorte. Je ne tarderai pas à rentrer. Beata est à côté; elle pleure parce qu'elle voulait venir avec moi. Va la consoler; dis-lui que je lui rapporterai peut-être quelque chose de beau. *(D'un geste brusque, Lucio lui saisit les mains et la regarde fixement dans les yeux.)*

SILVIA, *maîtresse de sa force, d'une voix claire et ferme.* — Qu'est-ce que tu as, Lucio? *(Il baisse les paupières. Elle délivre ses mains en les secouant fort, comme pour prendre congé. La trempe de sa volonté vibre dans sa voix résolue.)* Au revoir! Partons, Francesca. Il est temps. *(Elle sort d'un pas rapide, suivie de sa sœur. Lucio demeure la tête courbée, chancelant sous le poids d'une pensée qui l'atterre.)*

ACTE TROISIÈME

Une salle haute et spacieuse, éclairée par un vitrage, couverte de tapisseries sombres. Dans le mur du fond est une baie rectangulaire, beaucoup plus large qu'une porte, et qui mène à l'atelier du sculpteur. Sur l'architrave sont fixés quelques fragments de la frise des Panathénées; contre les deux montants se dressent deux grandes figures ailées, « vêtues de vent » : la Victoire de Samothrace, et celle que sculpta Pæonios pour le temple dorique d'Olympie consacré à Zeus. La baie est fermée par un rideau rouge.

Dans le mur de droite, une porte, est cachée par une portière lourde et riche; dans celui de gauche, il existe un passage dérobé, que la tapisserie dissimule. De larges divans, garnis d'étoffes et de coussins, font le tour de la pièce. Les figures sont disposées avec art pour favoriser la méditation et le rêve: une botte d'épis dans un vase de cuivre est placée devant le bas-relief éleusinien de Déméter; un petit Pégase de bronze, sur une stèle de vert antique, est placé devant la Méduse ludovisienne.

Le sentiment exprimé par l'aspect de ce lieu est très différent de celui qui rend si douce la pièce de l'autre maison, en face de la colline mystique. Ici, le choix et les analogies de toutes les formes révèlent l'aspiration vers une vie charnelle, victorieuse et créatrice. Les deux Messagères divines semblent agiter et amplifier sans cesse l'air enclos par l'essor de leur vol immense.

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA est au milieu de la salle, debout, déjà débarrassée de son chapeau, de son manteau, de ses gants. Elle cherche à reconnaître les choses, à se les rendre de nouveau familières, à se remettre en communion avec elles, à chasser la sensation qu'elle est une étrangère en ce lieu. Mais elle est sous les yeux de sa

sœur et maîtrise son anxiété. FRANCESCA s'est assise, parce que ses genoux tremblent et que son cœur bat trop fort.

SILVIA, *regardant autour d'elle.* — C'est étrange : elle paraît plus grande...

FRANCESCA. — Quoi?

SILVIA. — La salle. Elle paraît n'être plus la même. *(Elle regarde autour d'elle, avec l'aspect d'une personne qui respirerait un air inaccoutumé. Un intervalle de silence.)*

FRANCESCA, *vigilante.* — Tu as fermé la porte?

SILVIA. — Oui, je l'ai fermée.

FRANCESCA. — Nous l'entendrons ouvrir...

SILVIA. — Tu as peur? Il n'est pas l'heure encore. Tu t'en iras dans une minute.

FRANCESCA. — Où?

SILVIA. — Veux-tu m'attendre dehors? dans la voiture?

FRANCESCA. — Non, c'est impossible. Je voudrais demeurer ici, être plus près... Si je pouvais me cacher!

SILVIA. — Te cacher? Ici? Non. Il faut que je sois seule.

FRANCESCA. — Aie pitié de moi! Je mourrais d'angoisse.

SILVIA. — Écoute. Il doit y avoir là une sortie secrète. *(Guidée par le souvenir, elle se dirige vers le passage dérobé; elle cherche, elle trouve, elle ouvre. Un flot de lumière l'inonde.)* Tu vois? Ce passage mène à la chambre des modèles, puis à un corridor. Au fond du corridor, il y a une porte qui donne sur le Mugnone. Veux-tu sortir par là?

FRANCESCA. — Oui; mais permets-moi d'attendre dans la chambre ou dans le corridor... J'attendrai que tu m'appelles.

SILVIA. — Vrai, tu attendras que je t'appelle?

FRANCESCA. — Oui, je te le promets.

SILVIA. — N'aie pas peur. Tu vois? Le soleil frappe sur le vitrage. *(Elles regardent l'une et l'autre par le passage entr'ouvert. La clarté répandue à l'intérieur illumine leur visage. Une raie de lumière s'allonge sur le parquet.)*

FRANCESCA. — La pluie a cessé. Regarde toutes ces primevères sur la berge!

SILVIA. — Va m'attendre sur la berge, à l'air libre. Va!

FRANCESCA. — Oh! un pauvre cheval malade, les jambes dans l'eau! Vois-tu? Et les hirondelles volent à ras de terre... Je pense à une chose... *(Elle tressaille et se retourne brusquement, attentive à épier les plis immobiles de la portière.)*

SILVIA. — Qu'est-ce que tu as?

FRANCESCA. — Il me semblait que j'avais entendu... *(Toutes deux prêtent l'oreille.)*

SILVIA. — Non, tu te trompes. Il est encore trop tôt. Et puis, la porte de l'escalier fait beaucoup de bruit quand elle se referme... Tu n'as pas remarqué, tout à l'heure? Les murs tremblaient.

FRANCESCA, *suppliante*. — Silvia!

SILVIA. — Qu'est-ce que tu as maintenant?

FRANCESCA. — Écoute-moi! Il est temps encore. Viens, partons, au moins pour aujourd'hui! Fais une expérience. Elle saura que tu es venue : nous reparlerons au gardien. Tu devrais aussi laisser quelque indice, oublier un gant, par exemple... Elle comprendra, ne reviendra plus.

SILVIA. — Tu crois qu'un gant suffirait? Ah! comme tout est facile pour ton cœur! *(De nouveau elle regarde autour d'elle, avec un secret désespoir).* Il ne reste plus rien de moi, ici. *(Francesca se tient près du passage entr'ouvert, et sa personne est éclairée à moitié par le vif reflet. Silvia fait quelques pas dans la salle. Un intervalle de silence.)* Tout paraît plus grand, plus haut, plus obscur...

FRANCESCA. — C'est l'ombre qui te fait illusion. Il y a peu de lumière. Il faut tirer le rideau du vitrage.

SILVIA.— Non, c'est mieux ainsi. *(Elle continue à regarder de tous côtés, comme si elle cherchait quelque trace.)* Dis-moi... *(L'émotion lui coupe la parole.)* Ce soir-là, on vint t'appeler et tu accourus. Tu étais ici dès la première heure... *(Elle hésite.)* Où cela est-il arrivé? Te rappelles-tu l'endroit?

FRANCESCA. — De l'autre côté, dans l'atelier, sous la statue... Non, non, n'y va pas! *(Silvia se tourne vers le rideau rouge pendu entre les deux Victoires. A ses pieds, comme une barrière, s'allonge l'étroite raie de soleil.)*

SILVIA, *à voix basse*. — La statue est là.

FRANCESCA. — N'y va pas! *(Silvia reste quelques instants immobile et muette devant le rideau fermé, dont la raie lumineuse la sépare.)* N'y va pas! *(Avec une sorte d'élan, comme pour franchir un obstacle, Silvia s'avance au delà des rayons. D'un geste rapide elle soulève un côté du rideau, se glisse entre les plis, disparaît. Le rideau se referme derrière elle, épais et lourd. Quelques instants de silence, où l'on n'entend que la respiration haletante de Francesca. Soudain, parmi la sombre couleur de la pourpre, la face pâle de l'héroïne réapparaît comme irradiée par la lumière de l'œuvre souveraine. Ses mains nues, qui écartent les bords du rideau, semblent resplendir sur la sombre couleur. Ses yeux restent attentifs, élargis par l'émerveillement, éblouis, non par une vision de mort, mais par une image de vie parfaite. Dans ses orbites tremble l'indice d'un flot qui monte. Peu à peu, se forment en leur cavité deux merveilleuses larmes, qui brillent, débordent, sillonnent les joues. Avant qu'elles arrivent à la*

bouche, Silvia les arrête avec ses doigts, les étale sur son visage ; on dirait qu'elle veut s'en laver comme d'une rosée lustrale : ce qui l'émeut, ce n'est pas le souvenir ou la trace de la sanglante action humaine, c'est l'apparition de l'œuvre belle, indemne et seule. Elle a reçu le bienfait suprême de la Beauté : la trêve à son angoisse, l'oubli momentané de ses craintes. L'éclair sublime de la joie, en traversant son âme, l'a guérie pour quelques minutes, l'a rendue cristalline comme ses larmes. Les larmes qu'elle verse ne sont que l'offrande ardente et muette de l'âme au CHEF-D'ŒUVRE.*)* Silvia, Silvia, tu pleures !

SILVIA, *à voix basse, en lui faisant signe de se taire.*— Tais-toi. *(Elle se détache du rideau. Elle interroge à voix basse.)* Tu l'as vue ? Tu l'as vue ?

FRANCESCA, *se méprenant, avec un sursaut.* — Qui ? Cette femme? Elle est là ?

SILVIA. — Non ; la statue... *(Francesca répond oui, d'un signe. Elle fait un geste qui exprime son éblouissement. On entend le bruit d'une lourde porte qui se referme. Silvia et Francesca sursautent.)* C'est elle ! Va-t'en, va-t'en !

FRANCESCA, *les bras tendus vers sa sœur, avec une suprême imploration angoissée.* — O ma sœur !

SILVIA, *retrouvant son énergie première.* — Va-t'en ! Ne crains rien ! *(Elle pousse Francesca par l'ouverture ; elle referme le passage dérobé. La raie de lumière s'évanouit ; la salle est plongée dans une ombre égale.)*

SCÈNE DEUXIÈME

SILVIA est debout, le visage tourné vers la porte, le regard fixe, comme raidie par l'attente. Au milieu du profond silence, on perçoit, distinct, le grincement d'une clef qui ouvre. Celle qui attend garde la même attitude. Une main soulève la portière. GIOCONDA entre, referme la porte derrière elle. D'abord, elle ne voit pas son adversaire, parce qu'elle arrive de la clarté dans l'ombre et qu'un voile épais couvre tout son visage. Au moment où elle l'aperçoit, elle s'arrête, avec un cri étouffé. Pendant quelques secondes, elles restent l'une en face de l'autre, sans rien dire.

SILVIA, *d'une voix ferme et claire, mais où il n'y a ni ressentiment ni menace.* — Je suis Silvia Settala. *(Sa rivale se tait, toujours voilée. Une pause.)* Et vous ?

GIOCONDA, *à voix basse.* — Vous ne le savez pas, madame ?

SILVIA, *qui se contient toujours.* — Je sais seulement que vous êtes entrée ici comme dans un lieu qui vous appartiendrait. Vous m'y trouvez, aussi sûre de mon fait que si j'étais dans ma maison. Par conséquent, l'une de nous usurpe le droit de l'autre ; l'une de nous est l'intruse. Laquelle ? *(Une pause.)* Moi, peut-être ?

GIOCONDA, *toujours enveloppée dans son voile, et à demi-voix,*

comme pour atténuer sa hardiesse. — Peut-être. *(Silvia pâlit davantage et chancelle un peu, comme si elle recevait un coup intérieur.)*

SILVIA, *se redressant, vibrante d'indignation.* — Eh bien, il existe une femme qui, par les pires séductions, a su attirer un homme dans ses filets; qui a su l'arracher à la paix du foyer, à la noblesse de l'art, à la générosité d'un rêve qu'il nourrissait depuis des années avec la fleur de sa force; qui l'a jeté dans un délire trouble et violent où il a perdu le sens de la bonté et de la justice; qui lui a infligé les plus atroces tortures que puisse inventer jamais la cruauté d'un bourreau malade d'ennui; qui l'a épuisé et desséché, en tenant sans cesse allumée dans ses veines une fièvre perverse; qui lui a rendu la vie intolérable, qui lui a armé la main, qui l'a poussé à se tuer; qui enfin l'a su moribond durant des jours et des jours, sur une couche lointaine autour de laquelle était engagée une lutte sans trêve contre la mort, et qui n'a eu ni repentir, ni pitié, ni vergogne, mais qui est rentrée dans le lieu sinistre dès avant que le sang fût lavé, préméditant de reconquérir sa proie, l'attendant au passage, calculant un à un les effets de sa témérité et de sa ténacité, se promettant le plaisir d'une nouvelle ruine. Il existe une femme qui a fait cela; qui a dit : « Une vie noble et puissante fleurissait librement dans le monde; et je l'ai saisie, je l'ai ployée, je l'ai abaissée, je l'ai tranchée d'un coup. J'ai cru que je l'avais détruite pour toujours. Et voilà qu'elle renaît, se redresse, peut refleurir! Voilà qu'autour d'elle les plaies se ferment, la douleur se calme, l'espérance renaît, la joie va sourire! Me résignerai-je à un pareil tort? Me laisserai-je ainsi déjouer? Non. Je recommencerai, j'essayerai une seconde fois, je viendrai à bout de toutes les résistances, je serai implacable! » Il existe une femme qui s'est promis à elle-même tout cela, qui a empoigné sa volonté comme une hache, qui est prête à frapper de nouveaux coups en souriant. La connaissez-vous? Elle est entrée ici le visage couvert, elle a parlé d'une voix sourde, elle a prononcé tout à l'heure une froide parole, comptant toujours sur son audace et sur la faiblesse d'autrui. La connaissez-vous?

GIOCONDA, *sans changer d'attitude.* — Celle que je connais est différente. Elle ne parle à voix basse que parce qu'elle est triste en votre présence. Elle respecte le grand et douloureux amour qui vous fait vivre. Elle admire la vertu qui vous grandit. Pendant que vous parliez, elle comprenait bien que, si vos paroles évoquaient une image si différente de la personne véritable, c'était seulement parce que vous aviez à consoler un inexprimable désespoir. Il n'y a rien d'implacable en elle; mais elle obéit elle-même à une puissance qui est peut-être implacable.

SILVIA, *amère et hautaine.*— Je sais que vous êtes experte à tous les langages.

GIOCONDA. — A quoi bon cette dureté ? Vos premières paroles avaient un autre accent; et, lorsque vous m'avez adressé votre question, vous paraissiez vouloir simplement connaître la vérité.

SILVIA. — Quelle est donc votre vérité ?

GIOCONDA. — Pour nous autres, la seule vérité qui vaille, c'est la vérité d'amour. Vous le savez bien. Mais je crains de blesser.

SILVIA. — Ne craignez pas de blesser !

GIOCONDA. — La femme contre laquelle vous avez porté tant d'accusations fut aimée ardemment, et — souffrez que je vous le dise ! — aimée d'un glorieux amour. Elle n'a pas rabaissé, au contraire, elle a exalté une vie forte. Et, puisque le dernier mot qu'elle a entendu quelques heures avant l'acte terrible fut un mot d'amour, elle croit être encore aimée. La seule vérité qui vaille, la voilà !

SILVIA, *éperdue*. — Elle se trompe, elle se trompe... Vous vous trompez! Il ne vous aime plus, il ne vous aime plus. Qui sait s'il vous a aimée jamais ?... Ce n'était pas de l'amour, c'était un empoisonnement, une servitude atroce, une sauvage démence. Tandis qu'il agonisait sur son oreiller, par moments ce souvenir repassait dans ses yeux comme un éclair de terreur. Et il a pleuré à mes genoux, et il a béni le sang qui a eu le pouvoir de le racheter... Non, il ne vous aime pas, il ne vous aime pas !

GIOCONDA. — Votre amour crie comme un naufragé.

SILVIA. — Il ne vous aime pas ! Vous avez été pour lui comme le taon; qui s'acharne; vous l'avez rendu furieux, vous l'avez poussé à la mort...

GIOCONDA. — Non, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui l'ai poussé à la mort; c'est vous-même. C'était bien pour se délivrer d'une chaîne qu'il a voulu mourir, mais non pas de celle qui m'attachait à lui : d'une autre, de la vôtre, de celle que lui imposait votre vertu ou votre loi, et qui le faisait souffrir intolérablement.

SILVIA. — Ah ! il n'est rien que vous n'osiez travestir ! C'est de lui-même, de sa bouche, à un moment où toute son âme s'élevait dans la lumière, c'est de lui-même que j'ai entendu ces paroles : « Si la violence a eu le pouvoir de briser un joug, qu'elle soit bénie ! » C'est de lui-même que je les ai entendues, alors que toute son âme se rouvrait dans la vérité.

GIOCONDA. — Mais, ici, quelques heures avant de céder à la pensée horrible, ici, — toutes ces choses en sont témoins ! — il m'adressa les plus ardentes et les plus douces paroles qu'ait jamais prononcées son amour; ici, une fois encore, il m'appela vie de sa vie; ici, une fois encore, il me dit son rêve d'oubli, de liberté, d'art et de joie. Et c'est ici qu'il m'avoua l'impatience du lien, le fardeau insupportable de la bonté qui s'impose, plus cruel que tout autre, et

l'horreur du supplice journalier, et la répugnance à rentrer dans la maison du silence et des larmes, une répugnance devenue invincible...

SILVIA. — Non! non! Vous mentez!

GIOCONDA. — C'est pour échapper à cette angoisse qu'un soir où tout lui paraissait plus triste et plus muet il a cherché la mort...

SILVIA. — Vous mentez! vous mentez! Je n'étais pas là.

GIOCONDA. — Et vous m'accusez de lui avoir infligé un supplice barbare, d'avoir été son bourreau! Ah! c'étaient vos seules mains, vos mains de bonté et de pardon, qui lui préparaient chaque soir un lit d'épines où il refusa enfin de s'étendre. Mais, lorsqu'il entrait ici, où je l'attendais comme on attend le dieu créateur, il était transfiguré. Devant son œuvre il retrouvait la force, la joie, la foi. Oui, une fièvre continue lui brûlait le sang, une fièvre dont j'entretenais l'ardeur — et cela, c'est tout mon orgueil! — mais, au feu de cette fièvre, il a façonné un chef-d'œuvre. *(Du geste, elle indique sa statue cachée derrière le rideau.)*

SILVIA. — Ce n'est pas le premier; ce ne sera pas le dernier.

GIOCONDA. — Non certes, ce ne sera pas le dernier : car un autre est prêt à jaillir de son enveloppe de glaise, un autre a déjà palpité sous le pouce animateur, un autre est là vivant à demi, et il attend le miracle d'art qui, d'une minute à l'autre, le produira tout entier à la lumière. Ah! vous ne pouvez pas comprendre cette impatience de la matière à laquelle fut promis le don de la vie parfaite! *(Silvia se tourne vers le rideau; elle fait quelques pas, lentement, comme si c'était un acte involontaire et qu'elle obéit à une attraction mystérieuse.)* Il est là; la glaise est là. Ce premier souffle que l'artiste y avait infusé, je l'ai conservé, d'un jour à l'autre, comme on arrose le sillon où repose la semence profonde. Je l'ai empêché de périr. L'ébauche est là, intacte. La dernière touche qu'y a posée sa main fébrile à la dernière heure, elle est là, visible, énergique et fraîche comme si elle était d'hier, si puissante que, dans la frénésie de la douleur, mon espoir s'y est attaché comme à un signe de vie et en a tiré de la force. *(Comme la première fois, Silvia s'arrête devant le rideau; et elle demeure immobile et muette.)* Oui, c'est vrai, pendant ce temps-là, vous étiez au chevet du moribond, engagée dans une lutte sans trêve afin de l'arracher à la mort; et pour cela vous fûtes enviée, et de cela soyez louée à jamais. Votre part, à vous, c'était la lutte, l'agitation, l'effort; vous aviez à remplir une tâche qui vous semblait surhumaine et qui vous donnait l'ivresse. Moi, frappée d'une prohibition, dans l'éloignement et dans la solitude, je ne pouvais que recueillir et resserrer — avec toute ma volonté contractée — ma douleur dans un vœu. Ma foi était pareille à la vôtre; ou du moins, elle s'est unie à la vôtre contre la mort. La dernière étincelle créatrice partie de son génie, du feu divin qui est en lui, je ne l'ai pas laissée

s'éteindre, je l'ai tenue toujours vivante, avec une pieuse et incessante vigilance. Ah! qui pourrait dire à quel point fut efficace la force préservatrice d'un tel vœu? *(Silvia fait un mouvement pour se retourner avec violence, comme si elle allait répondre; mais elle se contient.)* Je le sais, je le sais; cela est bien simple et facile, ce que j'ai fait. Je le sais : ce n'est pas un effort héroïque, c'est l'humble tâche d'un manœuvre. Mais ce qui importe, ce n'est pas l'acte, c'est l'esprit avec lequel on accomplit l'acte; la seule chose qui importe, c'est la ferveur. Il n'est rien de plus sacré que l'œuvre qui commence à vivre. Si le sentiment avec lequel je m'en suis faite la gardienne peut se révéler à votre âme, allez et voyez! Pour que l'œuvre continue à vivre, ma présence visible est nécessaire. En reconnaissant cette nécessité, vous comprendrez comment, lorsque j'ai répondu : « Peut-être » à votre question, j'ai voulu respecter un doute qui pouvait être en vous mais qui n'était pas en moi, qui n'est pas en moi. Il est impossible qu'ici vous vous sentiez sûre de votre fait comme dans votre maison. Ce n'est pas une maison, ici. Les affections de famille n'ont pas ici leur demeure, les vertus domestiques n'ont pas ici leur sanctuaire. Ce lieu est hors des lois et des droits communs. C'est ici qu'un sculpteur fait ses statues. Il y habite seul avec les instruments de son art. Or, je ne suis, moi, qu'un instrument de son art. La Nature m'a envoyée vers lui pour lui porter un message et pour le servir. J'obéis; et je l'attends pour le servir encore. S'il arrivait à cette heure, il pourrait reprendre l'œuvre interrompue, qui avait commencé à vivre sous ses doigts. Allez et voyez! *(Silvia est restée en face du rideau, sans avancer. Un tremblement de plus en plus fort agite sa personne, indice de sa grande agitation intérieure; tandis que les paroles de sa rivale, de plus en plus rapides et pressantes, finissent par devenir claires et hostiles. Tout à coup Silvia se retourne, haletante, impétueuse, résolue aux suprêmes défenses.)*

SILVIA. — Non. C'est inutile. Trop adroites, vos paroles. Vous êtes experte à tous les langages. Vous transfigurez en un acte de foi et d'amour ce qui n'est qu'un calcul et une embûche. L'œuvre qui a été interrompue était condamnée à périr. C'est de la même main qui avait imprimé dans la glaise la marque de la vie, c'est de la même main qu'il a saisi l'arme et l'a tournée contre son cœur. Il n'a pas hésité à interposer entre son œuvre et lui le plus obscur des abîmes. La mort a passé par là, et elle a coupé toutes les attaches. Ce qui a été interrompu doit périr. Maintenant il est né à une vie nouvelle, il est un homme nouveau, il aspire à d'autres conquêtes. Une lumière nouvelle s'est faite dans ses yeux; sa force est impatiente de créer d'autres formes. Tout ce qui est derrière lui, tout ce qui reste au delà de l'ombre, n'a plus aucun pouvoir, aucune valeur. Que lui importe

qu'une vieille glaise tombe en poussière? Il l'a oubliée. Il en trouvera de plus fraîche pour y répandre le souffle de sa renaissance, pour la modeler à l'image de l'idée qui l'enflamme aujourd'hui. A bas, la vieille glaise! Comment pouvez-vous être convaincue que vous êtes nécessaire à son art? Pour l'homme qui crée, personne n'est nécessaire. Il est le centre où tout converge. Vous dites que la Nature vous a envoyée vers lui pour lui porter un message. Eh bien, il l'a écouté, il l'a compris, il y a répondu par une œuvre sublime. Que pourrait-il encore tirer de vous? Et que pourriez-vous lui donner encore? Il n'est pas permis d'atteindre deux fois le même sommet, d'opérer deux fois le même prodige. Vous êtes restée en arrière, perdue dans l'ombre, lointaine, seule, sur la vieille terre; il marche à présent vers les terres nouvelles, où il recevra d'autres messages. Sa force est vierge, et la beauté du monde est infinie.

GIOCONDA, *bouleversée par cette énergie inattendue qui la repousse, d'un ton plus âpre, avec un orgueil qui s'exalte, prenant un air de défi.* — Je suis vivante et je suis présente; et il a trouvé en moi plus d'un aspect, et j'ai encore l'ivresse des paroles qu'il me disait pour exprimer sa vision différente chaque matin, lorsque je réapparaissais devant lui. Hier encore, il ignorait certainement que je l'attendisse; et son ignorance vous a fait illusion. Mais il sait, aujourd'hui. Comprenez-vous? Il sait que je suis là, que je l'attends. Ce matin, une lettre le lui a révélé, une lettre qui a été remise entre ses mains et qu'il a lue. Et je suis sûre, comprenez-vous? je suis sûre qu'il viendra. Peut-être est-il en chemin, peut-être est-il à la porte. Voulez-vous que nous l'attendions? *(Le visage de Silvia s'altère extraordinairement. Il semble que s'accomplisse en elle quelque chose d'étrange et d'horrible. Elle est comme celui qui, tout à coup, se sentirait étreint par les anneaux d'un reptile et se tordrait dans l'épouvante et la fascination, éperdu. L'antique fatalité du mensonge assaille brusquement l'âme de cette femme pure, la domine et la contamine. Aux derniers mots de son ennemie, elle éclate d'un rire inattendu, amer, atroce, provocateur, qui la rend méconnaissable. Gioconda en demeure accablée.)*

SILVIA. — Assez! assez! Trop de paroles. Déjà ce jeu a trop duré. Ah! votre assurance, votre orgueil! Mais comment avez-vous pu croire que je serais venue ici vous disputer la porte, vous interdire le passage, faire front à votre audace, sans qu'une assurance beaucoup mieux fondée que la vôtre m'en donnât la force? Je la connais, votre lettre de ce matin; elle m'a été montrée — dois-je dire avec plus de stupeur ou plus de dégoût?

GIOCONDA, *accablée.* — Non, cela n'est pas possible!

SILVIA. — Oui, cela est. La réponse, je vous l'apporte. Lucio a

perdu la mémoire de ce qui fut, et il demande qu'on le laisse en paix. Il espère que votre orgueil vous empêchera de devenir importune.

GIOCONDA, *hors d'elle-même.* — C'est lui qui vous envoie? Lui-même? C'est sa réponse? La sienne?

SILVIA. — La sienne, la sienne! Je vous aurais épargné cette dureté, si vous ne m'y aviez contrainte. Et maintenant, veuillez sortir.

GIOCONDA, *la voix rauque de colère et de honte.* — Je suis chassée? *(La fureur la suffoque et lui donne un grand frisson. En elle s'éveille la bête sauvage, vindicative et dévastatrice. Tout son corps flexible et puissant est traversé par la même force qui contracte les musculatures homicides des félins aux aguets. Le voile, qu'elle a toujours tenu baissé sur son visage comme un sombre masque, rend plus formidable l'attitude de sa personne prête à nuire par tous les moyens, avec toutes les armes).* Chassée? *(Silvia est convulsée et livide en face de cette femme furibonde; et ce qui l'épouvante, ce n'est pas le spectacle de cette fureur, c'est quelque chose qu'elle considère en elle-même, quelque chose d'horrible et d'irréparable: son mensonge.)* Ah! c'est donc là que vous l'avez conduit!... Par quels moyens? En lui mettant de la charpie sur l'âme comme sur la blessure? En la lui pansant avec vos molles mains? Le voilà brisé, le voilà fini; ce n'est plus qu'une loque inutile. Je comprends, maintenant, je comprends. Le pauvre! le pauvre! Ah! pourquoi n'est-il pas mort, plutôt que de survivre à son âme? Donc, le voilà fini: ce n'est plus qu'un pauvre innocent, que vous conduirez par la main dans les rues solitaires. Tout est ruiné, tout est perdu. Son front ne se relève plus, son œil est éteint.

SILVIA, *s'interrompant.* — Taisez-vous! taisez-vous! Il est vivant et fort, et jamais il n'a eu en lui-même autant de lumière! Dieu soit loué!

GIOCONDA, *frénétique.* — Ce n'est pas vrai. Sa force, sa jeunesse et sa lumière, c'était moi, c'était moi! Dites-le-lui, dites-le-lui! A présent, il est devenu un vieillard: un vieillard usé et sans âme. J'emporte avec moi, dites-le-lui! tout ce qu'il avait en lui de plus libre, de plus ardent et de plus fier. Le sang qu'il a versé là, sous ma statue, fut le dernier sang de sa jeunesse. Celui que vous lui avez infusé dans le cœur est sans flamme, est faible, est vil. Dites-le-lui! En ce jour, j'emporte avec moi tout ce qui fut sa puissance et sa joie et son orgueil, tout! Il a vécu. Dites-le-lui. *(La fureur l'aveugle et la suffoque. Elle est envahie par une trouble volonté destructive comme par un démon. Tout son être se contracte dans le besoin d'accomplir un acte immédiat de destruction. Une pensée soudaine précipite cet instinct vers un but.)* Et cette statue qui est mienne, qui m'appartient, faite avec la vie qu'il a exprimée de moi goutte à goutte, cette statue qui est mienne... *(Elle s'élance avec un bond de bête sauvage*

vers le rideau fermé, le soulève, passe outre.) Eh bien, je la briserai, je l'abattrai ! *(Sylvia jette un cri et se précipite pour empêcher le crime. Elles disparaissent toutes les deux derrière le rideau. On entend le halètement d'une lutte brève.)*

SILVIA, *criant.* — Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! J'ai menti ! *(Ces paroles désespérées sont couvertes par le bruit d'une masse qui s'incline et tombe, par le fracas de la statue renversée; et aussitôt s'élève un cri de Silvia, un cri déchirant que la douleur arrache du fond de ses entrailles.)*

SCÈNE TROISIÈME

FRANCESCA paraît, folle de terreur, courant vers ce cri qu'elle a reconnu, tandis que GIOCONDA se montre entre les plis du rideau, toujours voilée, dans l'attitude de celui qui aurait tué et qui chercherait à s'enfuir.

FRANCESCA. — Assassine ! assassine ! *(Elle se penche pour secourir sa sœur, tandis que l'autre s'enfuit.)* Silvia, Silvia, ma sœur, ma chère sœur ! Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Oh ! tes mains, tes mains... *(Sa voix exprime l'horreur que donne la vue d'une chose épouvantable.)*

SILVIA. — Emmène-moi, emmène-moi !

FRANCESCA. — Mon Dieu ! mon Dieu ! Tes mains sont restées dessous ? Mon Dieu ! elles sont écrasées... De l'eau, de l'eau ! Il n'y a rien ici... Attends.

SILVIA. — Ah, quelle torture ! Je défaille ! Je meurs ! Emmène-moi ! *(Elle apparaît, sort d'entre les plis rouges, le visage indiciblement convulsé par la souffrance, tandis que sa sœur, courbée, lui soutient les deux mains enveloppées dans un morceau de linge humide, — pris sur la glaise — et qui s'ensanglante.)* Quelle torture ! Je défaille. *(Elle est sur le point de s'évanouir quand tout à coup Lucio se précipite dans la salle comme un forcené. Elle tressaille et fixe sur lui de grands yeux pleins de larmes, où son âme désespérée se meurt.)* Toi, toi !

FRANCESCA, *tenant toujours les pauvres mains meurtries qui trempent de sang le linge où est cachée la mutilation irréparable.* — Soutenez-la ! soutenez-la ! Elle tombe... *(Lucio soutient entre ses bras la douce créature sanglante, qui va perdre connaissance. Mais, avant de s'évanouir, elle tourne vers le rideau un regard à demi éteint, comme pour indiquer la statue.)*

SILVIA, *d'une voix mourante.* — Elle est... sauvée !

ACTE QUATRIÈME

Une pièce au rez-de-chaussée, toute blanche, simple, avec deux parois — qui font un angle — presque entièrement ouvertes à la lumière extérieure par des vitrages pareils à ceux d'une serre. Les stores sont relevés : on aperçoit les lauriers-roses, les tamaris, les ajoncs, les pins, les sables d'or semés d'algues mortes, la mer calme semée de voiles latines, l'embouchure pacifique de l'Arno, et, par delà le fleuve, les maquis sauvages du Gombo, les Cascines de San-Rossore, les lointaines montagnes de Carrare fécondes en marbres.

Une porte, qui mène à l'intérieur, s'ouvre dans la troisième paroi. D'un côté de cette porte, sur une console, est la Femme au bouquet, — la figure bien connue d'Andrea del Verrocchio, — nouvelle habitante, venue de l'autre maison comme une fidèle compagne, et dont les belles mains, toujours intactes, sont ramenées vers le cœur par un geste de grâce. De l'autre côté, est une vieille épinette, — du temps d'Élisa Baciocchi, duchesse de Lucques, — avec sa caisse de bois sombre incrustée de bois clair et soutenue par de petites cariatides dorées, dans le style de l'Empire, avec ses quatre pieds réunis en forme de lyre.

C'est un après-midi de septembre, Le sourire de l'été qui s'en va semble enchanter toutes les choses. Dans cette pièce solitaire, on sent la présence de l'âme musicale qui dort au fond de l'instrument abandonné, comme si les cordes qu'il renferme étaient touchées, elles aussi, par le rythme qui mesure le calme de la mer voisine.

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA paraît sur le seuil, venant de l'intérieur ; elle s'arrête ; elle fait quelques pas vers les vitrages ; elle regarde le lointain ; elle regarde autour d'elle, avec des yeux infiniment tristes. Il y a dans sa démarche quelque chose d'incomplet qui éveille une vague image d'ailes coupées, qui donne le vague sentiment d'une force humiliée et mutilée, d'une noblesse avilie, d'une harmonie rompue. Elle porte un vêtement couleur de cendre, le long duquel court un petit liseré noir, tel un filet de deuil. Les longues manches dissimulent les moignons qu'elle laisse pendre à ses flancs ou que parfois elle ramène contre elle, un peu en arrière, comme pour les cacher dans les plis, avec un douloureux mouvement de pudeur.

Au dehors, parmi les lauriers touffus, se montre une figure féminine, LA SIRENETTA, qui a l'aspect d'une fée et d'une mendiante, et qui se tient dans l'attitude d'une personne aux aguets. Elle se glisse vers les vitrages, d'un pas furtif, en relevant avec une main le bord de son tablier rempli d'algues, de coquillages et d'étoiles de mer.

SILVIA, *l'apercevant et allant à sa rencontre avec un sourire spontané, imprévu.* — Oh ! la Sirenetta ! Viens, viens.

LA SIRENETTA, *s'avançant jusqu'aux vitres.* — Tu me reconnais ? *(Elle reste dehors, si bien que sa figure apparaît parmi les reflets*

des vitres, qui semblent continuer autour d'elle le frisson radieux et incessant des grandes eaux. Elle est jeune, svelte, flexible; elle a les cheveux fauves et en désordre, le visage d'un or olivâtre, les dents blanches comme l'os de la seiche, les yeux humides et glauques, le cou mince et long, orné d'un collier de coquilles; en toute sa personne, il y a quelque chose d'indiciblement frais et vif qui fait penser à une créature imprégnée d'eau saline, émergée de la mobilité des flots, sortie des profondeurs d'un antre. Son jupon de bordat blanc et azur, déteint et déchiré, descend un peu plus bas que les genoux et laisse à découvert les jambes nues; son tablier bleuâtre dégoutte comme une nasse, tout parfumé de sel; ses pieds sans chaussures contrastant avec la coloration brune que lui a faite le soleil, ont une pâleur singulière, comme les racines des plantes aquatiques. Et sa voix est limpide et puérile; et certaines paroles qu'elle prononce éclairent d'une mystérieuse félicité son visage ingénu.) Tu me reconnais, belle dame?

SILVIA. — Je te reconnais, je te reconnais.

LA SIRENETTA. — Tu me reconnais?... Qui suis-je?

SILVIA. — N'es-tu point la Sirenetta?

LA SIRENETTA. — Oui, tu m'as reconnue. Depuis quand es-tu de retour?

SILVIA. — Depuis peu.

LA SIRENETTA. — Et tu vas rester ici?

SILVIA. — Oui, longtemps encore.

LA SIRENETTA. — Jusqu'à l'hiver, peut-être?

SILVIA. — Peut-être.

LA SIRENETTA. — Et ta fille?

SILVIA. — Je l'attends aujourd'hui même. Elle viendra tout à l'heure.

LA SIRENETTA. — Beata! N'est-ce Beata qu'on l'appelle?

SILVIA. — Oui, Beata.

LA SIRENETTA. — C'est toi qui lui as donné ce nom? Beata, au lieu de Beatrice... Quand elle était ici, elle voulait avoir de moi, chaque jour, les étoiles: les étoiles de mer. Te l'a-t-elle dit?... Elle voulait m'entendre chanter. Te l'a-t-elle dit?

SILVIA. — Oui, elle me l'a dit. Elle se souvient de toi. Elle t'aime.

LA SIRENETTA. — Elle m'aime? Je le sais. Chaque jour, elle me donnait son pain.

SILVIA. — Tu auras le pain chaque jour, si tu veux. Le pain, et aussi quelque chose avec, Sirenetta, matin et soir, quand cela te fera plaisir. Ne l'oublie point.

LA SIRENETTA. — Matin et soir, je t'apporterai une étoile... Tu

en veux une? Une belle? plus grande que la main? *(D'un mouvement instinctif, Silvia, troublée, retire un peu ses bras en arrière.)*

SILVIA. — Non, non! Garde-la pour Beata.

LA SIRENETTA, *étonnée.* — Tu ne la veux pas?

SILVIA. — Dis-moi plutôt ce que tu fais de ta vie; dis-moi ta journée. Est-ce vrai, que tu parles avec les sirènes de la mer? Dis, raconte, Sirenetta.

LA SIRENETTA.

Nous étions sept sœurs.
Nous nous mirâmes aux fontaines :
toutes nous étions belles.
« Fleur d'ajonc ne fait pas pain,
mûre des bois ne fait par vin,
fil d'herbe ne fait pas toile de lin »,
dit la mère aux sœurs.
Nous nous mirâmes aux fontaines :
nous étions toutes belles,
la première pour filer,
et voulait les fuseaux d'or ;
la seconde pour tisser,
et voulait les navettes d'or ;
la troisième pour coudre,
et voulait les aiguilles d'or ;
la quatrième pour dresser la table,
et voulait les coupes d'or ;
la cinquième pour dormir,
et voulait les couvertures d'or :
la sixième pour rêver,
et voulait les songes d'or ;
la dernière pour chanter,
seulement pour chanter,
et ne voulait rien du tout.

(Elle rit d'un rire bref et clair, qui semble tinter sur ses dents brillantes.) Elle te plaît, cette histoire?

SILVIA, *séduite par la grâce de cette innocente.* — Elle est déjà finie? Tu ne continues pas?

LA SIRENETTA. — Si tu t'assieds là, je vais t'endormir comme j'endormais ta fille sur le sable. N'as-tu pas sommeil, à cette heure? Il est bon, le sommeil, en septembre.

Septembre, de la montagne
apporte à la plaine la fraîcheur
et emporte l'été au tombeau.
Amen.

SILVIA. — Non. Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA.

— L'olive brunit
et le chagrin mûrit :
huile et pleur au pressoir.
Amen.

SILVIA. — Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA. — Où en étions-nous restées?

SILVIA.

— Et ne voulait rien du tout.

(Une pause.)

LA SIRENETTA. — Ah ! voici :

« Fleur d'ajonc ne fait pas pain,
mûre des bois ne fait pas vin,
fil d'herbe ne fait pas toile de lin »,
dit la mère aux sœurs.
Nous nous mirâmes aux fontaines :
nous étions toutes belles.
Et la première fila,
tordant son fuseau et son cœur ;
et la seconde tissa
une toile de douleur ;
et la troisième cousit
une chemise empoisonnée ;
et la quatrième dressa
une table ensorcelée ;
et la cinquième dormit
dans les draps de la mort ;
et la sixième rêva
dans les bras de la mort.
La mère affligée pleura,
pleura leur triste sort.
Mais la dernière, qui chanta
pour chanter, pour chanter,
seulement pour chanter,
celle-là eut le beau sort.
Les sirènes de la mer
la voulurent pour sœur.

(Elle baisse la voix, la rend secrète et lointaine.)

Les sirènes de la mer
la voulurent pour sœur.

(Une pause.)

SILVIA. — Est-il donc vrai que tu parles avec les sirènes?

LA SIRENETTA, *l'index posé sur la bouche.* — Ne le demande pas!

SILVIA. — Est-il vrai que nul ne sait où tu dors, la nuit?

LA SIRENETTA, *avec le même geste.* — Ne le demande pas !

SILVIA. — Veux-tu que je t'offre asile ici, dans cette maison?

LA SIRENETTA, *la regardant fixement au visage, comme si elle n'avait pas entendu la question.* — Tu as les yeux affligés. Je ne savais pas quelle était ma peine quand tu me regardais. Maintenant, je vois : tu as dans les yeux une grande douleur. Il t'est mort quelqu'un.

SILVIA. — Toi seule me consoleras!

LA SIRENETTA. — Qui la mort t'a-t-elle pris?

SILVIA. — Ne le demande pas!

LA SIRENETTA. — Je te vois bien, maintenant : tu n'es plus la même. Tu m'as fait penser à une hirondelle de l'autre septembre, qui n'avait plus ses pennes directrices et qui était sur le point de se noyer dans la mer. Qu'est-ce qu'on t'a fait? On t'a fait du mal?

SILVIA. — Ne le demande pas! *(Instinctivement, elle cache ses moignons dans les plis de sa robe, avec un geste douloureux qui n'échappe pas à la créature attentive. Tout à coup, comme à dessein, la Sirenetta lâche le bord de son tablier, de sorte que son petit trésor marin tombe et s'éparpille sur le sol.)*

LA SIRENETTA, *se penchant et choisissant.* — Veux-tu une étoile? Une belle? Plus grande que la main? Regarde! *(Elle montre à la mutilée une grande astérie à cinq rayons.)* Prends-la! Je te la donne. *(La mutilée secoue la tête en signe de refus, les lèvres serrées comme pour renfoncer le nœud qui lui ferme le gosier.)* Tu ne peux pas? Tu as les mains malades? Enveloppées d'un bandage? *(La mutilée fait signe que oui avec la tête. Les paroles de l'autre se font tremblantes de pitié.)* Tu es tombée dans le feu? Tu te les es brûlées? Elles te font encore mal? Seront-elles bientôt guéries?

SILVIA, *d'une voix presque imperceptible.* — Je n'en ai plus.

LA SIRENETTA, *se relevant, effrayée.* — Tu n'en as plus? On te les a coupées? Tu es manchote? *(La mutilée fait signe que oui avec la tête, épouvantablement pâle. L'autre frissonne d'horreur.)* Non, non, non! Ce n'est pas vrai! *(Elle tient ses yeux fixés sur les plis de la robe où la mutilée cache ses moignons.)* Dis-moi que ce n'est pas vrai!

SILVIA. — Je n'en ai plus.

LA SIRENETTA. — Pourquoi, pourquoi?

SILVIA. — Ne le demande pas!

LA SIRENETTA. — Ah! la chose cruelle!

SILVIA. — Je les ai données.

LA SIRENETTA. — Tu les as données? A qui?

SILVIA. — A mon amour.

LA SIRENETTA. — Ah! le cruel amour! Elles étaient si belles, si belles! Crois-tu que je ne m'en souvienne pas? Je te les ai baisées cent

et cent fois, je te les ai baisées avec cette bouche. Elles me donnaient le pain, une grenade, une tasse de lait... Elles étaient belles comme si l'aube te les eût formées d'un souffle, blanches comme la fleur de la houle, plus fines que ces dessins faits par le vent sur le sable; elles remuaient comme le soleil dans l'eau, parlaient mieux que la langue et les prunelles; ce qu'elles disaient était comme une parole bénigne; ce qu'elles prenaient pour l'offrir devenait tout en or. Je m'en souviens : je les vois, je les vois. Un jour, elles s'amusaient avec le sable tiède : le sable passait entre leurs doigts comme à travers un crible, et elles se délectaient à ce jeu; et Beata les regardait et riait; et moi, qui les regardais, j'avais le même plaisir. Un jour, elles pelaient une orange; et elles en firent de nombreux quartiers, et j'en eus un aussi pour ma part, et il était doux comme un gâteau de miel. Un jour, elles mettaient une légère bandelette au pied de la petite, qui pleurait parce qu'elle avait été pincée par un crabe; et soudain la douleur cessa, et la petite se mit à courir sur la grève. Un jour, elles jouaient avec ses boucles si belles, et de chaque boucle elles se faisaient un anneau pour chaque doigt, et puis elles recommençaient, et puis elles recommençaient encore; et Beata s'endormit, la rosée dans la bouche...

SILVIA, *d'une voix étouffée.* — Ne dis plus rien! Ne dis plus rien!

LA SIRENETTA. — Ah! le cruel amour! *(Une pause. Elle reste pensive.)* Et où sont-elles? Loin de toi, seules, dans la terre, au fond?... Est-ce qu'on les a ensevelies? Où? Dans un beau jardin? *(Une pause. La mutilée garde fermées ses paupières et elle appuie son front contre la vitre où se reflète le tremblement de la mer.)* Tu les as vues, quand on les emportait? Comme elles étaient blanches! On les a embaumées dans un baume puissant. Et les bagues? Tu en avais une avec une pierre verte, et une autre avec trois perles, et une autre tressée d'or et de fer, et une autre toute lisse : rien qu'un petit cercle brillant; et celle-là seule était à l'annulaire. *(Une pause. Une expression indéfinissable apparaît sur le visage de la mutilée, tandis que ses bras se détendent et s'abandonnent le long de son corps.)* Tu y penses? Tu en rêves? Si elles te refleurissaient, toutes chaudes... *(La mutilée ouvre les yeux et sursaute, comme une personne qui se réveille tout à coup; ses bras tressaillent.)* Qu'est-ce que tu as?

SILVIA. — C'est étrange : en vérité, il me semble parfois qu'elles me sont rendues; il me semble que j'ai la sensation du sang qui arrive jusqu'à la pointe de mes doigts. Pendant que tu parlais, je les avais... et elles étaient plus belles.

LA SIRENETTA. — Plus belles?

SILVIA. — C'est toi qui me consoleras, Sirenetta. Je ne puis prendre ton étoile, mais je puis regarder tes yeux, écouter ta voix. Reste

près de moi, maintenant que je t'ai retrouvée. Moi aussi, je te voudrais pour sœur.

LA SIRENETTA. — Je voudrais te faire cadeau de mes mains, si elles n'étaient pas si rudes et si brunes.

SILVIA. — Elles sont heureuses, tes mains : elles touchent les feuilles, les fleurs, le sable, l'eau, les pierres, les enfants, les animaux, toutes les choses innocentes. Tu es heureuse, Sirenetta : ton âme naît chaque matin ; et tantôt elle est petite comme une perle, tantôt grande comme la mer. Tu n'as rien, et tu as tout; tu ne sais rien, et tu sais tout.

LA SIRENETTA, *se retournant soudain et l'interrompant.* — As-tu entendu ce bruit d'ailes? Vois! Vois toutes ces hirondelles sur la mer! Elles sont plus de mille : une nuée vivante. Regarde comme elles brillent! Elles vont partir, s'en aller pour un grand voyage, vers une terre lointaine; l'ombre chemine sur l'eau avec elles; des plumes tombent; le soir viendra; elles rencontreront les barques en haute mer; elles verront les feux, entendront les chants des matelots; les matelots les regarderont passer; elles passeront au ras des voiles; quelqu'une se heurtera, tombera sur le pont, de fatigue. Un soir, une nuée d'hirondelles fatiguées s'abattra sur une barque comme un vol d'étourneaux sur les filets de l'oiseleur, et la recouvrira toute. Les matelots ne les toucheront point. Pour ne pas les effrayer, ils ne bougeront point; ils ne parleront point, pour les laisser dormir. Et, comme il y en aura aussi sur la verge de l'ancre et sur la barre du gouvernail, la barque, cette nuit-là, s'en ira à la dérive sous la lune. Mais à l'aube... Ah! qui t'appelle? *(Son rêve a été interrompu par une voix qui sort des lauriers-roses; elle fait un mouvement pour fuir.)* Adieu, adieu.

SILVIA, *anxieuse.* — C'est ma sœur. Ne t'enfuis pas, Sirenetta! Reste dans le voisinage. Beata arrive.

LA SIRENETTA. — Adieu, adieu. Je reviendrai. *(Elle s'enfuit vers la mer, disparaît dans le bleu et dans le soleil.)*

SCÈNE DEUXIÈME

Apparaît entre les lauriers-roses FRANCESCA DONI, accompagnée de LORENZO GADDI.

FRANCESCA. — Tu vois qui je t'amène?

SILVIA, *anxieuse.* — Et Beata? et Beata?...

FRANCESCA. — Elle sera ici dans une minute. Je l'ai laissée avec Faustina. Je suis partie en avant pour qu'elle ne t'arrivât pas à l'improviste...

SILVIA. — Cher maître, combien je vous suis reconnaissante! *(Le vieillard fait machinalement le geste de lui tendre la main. Elle s'incline légèrement et lui offre le front, qu'il effleure de ses lèvres.)*

LORENZO, *dissimulant son émotion.* — Et moi, je suis si heureux de vous revoir, chère Silvia, et de vous revoir vaillante et guérie! La mer vous fait du bien. La mer est toujours la grande consolatrice. Là-bas, au Fort des Marbres, on pensait beaucoup à vous.

SILVIA. — Le Fort des Marbres n'est pas très éloigné.

LORENZO, *indiquant les plages reculées.* — Il est là-bas, sous Serravezza, au delà de Massa. *(Par les vitrages, ils regardent le lointain.)*

FRANCESCA. — Comme on voit bien aujourd'hui les montagnes de Carrare! On pourrait compter les sommets un à un. Je ne me rappelle pas de journée plus limpide que celle-ci... Qui donc était avec toi, Silvia? La Sirenetta? Il m'a semblé que je la voyais fuir vers la mer. D'ailleurs, voici sa trace: des algues, des coquilles, des étoiles de mer. *(Elle indique le trésor enfantin éparpillé sur le sol.)*

SILVIA. — Oui, elle était avec moi tout à l'heure.

LORENZO. — Et qui est la Sirenetta?

FRANCESCA. — Une petite folle errante.

SILVIA. — Une voyante, qui a le don du chant; une créature de rêve et de vérité, pareille à un esprit de la mer. Vous la connaîtrez, et l'aimerez comme je l'aime. A la connaître, à l'entendre parler, on comprend maintes choses profondes. Certainement vous la jugerez parfaite : elle donne toujours et ne demande jamais.

LORENZO. — En cela elle vous ressemble.

SILVIA. — Hélas, non! J'aurais voulu et j'aurais dû lui ressembler en cela; mais la lumière m'a fait défaut, et j'ai cédé à la ruse de la vie. Quel aveuglement! J'ai tant demandé que, pour obtenir, je suis allée jusqu'au mensonge, moi! J'en sors blessée, amputée : c'est la punition de mon mensonge. J'avais tendu les mains trop violemment vers un bonheur qui m'était interdit par la destinée. Je ne me plains pas, je ne gémis pas. Puisqu'il faut vivre, je vivrai. Peut-être, un jour, mon âme sera-t-elle pacifiée. Cette espérance, je la sentais croître en moi tout à l'heure, pendant que j'écoutais la voix de cette créature simple et candide qui a le pouvoir d'enseigner les choses éternelles. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle m'apporterait une étoile, chaque matin? *(Elle essaie de sourire. La sœur est demeurée près du vitrage et semble considérer avec attention les montagnes lointaines. Mais l'ombre de la tristesse envahit son visage très doux.)* Voyez, maître, la Femme au bouquet. Elle est venue avec moi. Maintenant, lorsque je la regarde, je lui trouve quelque chose de funèbre; pourtant, je n'ai pu m'en

séparer. Vous souvenez-vous, maître, de ce jour d'avril? et de la tête enguirlandée?

LORENZO. — Je m'en souviens, je m'en souviens...

SILVIA. — La vie nouvelle!

LORENZO. — En toutes ces choses, il y avait un augure.

SILVIA. — Quand je vois les chameaux qui passent chargés de fagots, là-bas, sur l'autre rive, dans le maquis du Gombo, je repense à l'arrivée de Cosimo Dalbo, à l'allégresse de ce soir-là, au scarabée que je mis sur une botte de roses cueillies par Beata... *(Elle se tourne vers sa sœur.)* Oh! Francesca, je parle; et cependant, le cœur me fait si mal que je n'y résiste plus. Où est Beata?

FRANCESCA, *étreinte par le chagrin.* — Tu veux la voir tout de suite? Tu es assez forte?

SILVIA. — Oui, oui, je suis forte, je suis prête. Retarder serait pire encore.

FRANCESCA. — Alors, je vais la chercher et je te l'amène.

SILVIA, *ne parvenant plus à dominer son anxiété.* — Attends une minute... Vous restez ce soir avec nous, maître? J'en serais si heureuse!

LORENZO. — Eh bien, oui, je reste.

SILVIA. — Nous pouvons vous offrir l'hospitalité. Je fais préparer votre chambre. Attends, Francesca; attends une minute. *(Elle est bouleversée, en proie à une insurmontable angoisse. Elle se dirige vers la porte, comme si elle courait pour cacher un sanglot près d'éclater.)*

FRANCESCA. — Veux-tu que je t'accompagne, Silvia?

SILVIA, *d'une voix étouffée.* — Non, non. *(Elle disparaît.)*

FRANCESCA. — Ah! quelle malédiction, quelle malédiction! Vous la voyez? Tant qu'elle était dans son lit, sous ses couvertures, avec ses bandages, exsangue, l'horreur de la chose n'apparaissait pas tout entière. Mais maintenant qu'elle est debout, maintenant qu'elle marche, qu'elle va et vient, qu'elle revoit les personnes amies, qu'elle retrouve ses habitudes d'autrefois, qu'elle s'apprête aux gestes qui lui étaient familiers... Pensez donc!

LORENZO. — Oui, c'est un sort trop affreux. Je me souviens toujours de ce que vous disiez d'une façon si tendre, en la regardant, ce jour d'avril: « On croirait qu'elle a des ailes! » C'était la beauté, la légèreté de ses mains qui lui donnait cet aspect de créature ailée. Il y avait en elle une espèce de frémissement continu. A cette heure, on dirait qu'elle se traîne...

FRANCESCA. — Et ce sacrifice a été inutile comme les autres, n'a servi à rien, n'a rien changé : voilà ce qui fait l'atrocité de son sort. Si Lucio lui était demeuré, je crois qu'elle serait contente d'avoir pu

lui offrir ce suprême témoignage d'amour, d'avoir pu faire aussi le sacrifice de ses mains vivantes. Mais, à présent, elle connaît toute la vérité, toute l'atroce vérité... Ah ! quelle infamie ! Auriez-vous jamais cru que Lucio fût capable d'une pareille action ? Dites.

LORENZO. — Il a son destin, lui aussi, et il s'y soumet. Il n'est pas plus le maître de sa vie qu'il n'a été le maître de sa mort. Je l'ai vu hier... Il m'avait écrit au Fort des Marbres pour me prier de monter jusqu'aux Carrières et de lui expédier un bloc... Je l'ai vu hier, dans son atelier. Son visage est si décharné qu'il semble que le feu de ses yeux le lui dévore. Quand il parle, il s'excite d'une manière étrange. Cet aspect m'a inquiété. Il travaille, travaille, travaille, avec une terrible furie : peut-être s'efforce-t-il de se soustraire à une préoccupation qui le ronge.

FRANCESCA. — La statue est encore là ?

LORENZO. — Elle est encore là, sans bras. Il l'a laissée telle quelle ; il n'a pas voulu la restaurer. Ainsi, sur son piédestal, elle ressemble vraiment à un marbre antique exhumé dans une des Cyclades. Après la divine immolation, elle a quelque chose de sacré et de tragique.

FRANCESCA, *à voix basse.* — Et cette femme, la Gioconda, elle était là ?

LORENZO. — Oui, elle était là, silencieuse. Quand on la regarde, on a beau penser qu'elle est cause d'un si grand mal, on ne peut vraiment trouver dans son cœur aucune malédiction contre elle ; non, c'est impossible, quand on la regarde... Jamais je n'ai vu dans une chair mortelle tant de mystère. *(Une pause. Le vieillard et la tendre sœur restent quelques instants pensifs, la tête basse.)*

FRANCESCA, *avec un soupir, oppressée par l'angoisse.* — Mon Dieu, mon Dieu ! Et cependant, il va falloir que j'amène Beata près de sa mère ; et elles se reverront, après si longtemps ; et la petite comprendra la vérité, saura la chose horrible... Comment la cacher à une enfant qui se rappelle toutes les caresses et qui en est folle ? Vous l'avez vue tout à l'heure, vous l'avez entendue... *(Silvia reparaît sur le seuil. Ses yeux sont rougis et toute sa personne est contractée par un douloureux effort.)*

SILVIA. — Me voici, Francesca ; je suis prête. S'il vous plaît de monter, maître, on a préparé votre chambre.

LORENZO, *allant vers elle, d'une voix que l'émotion fait trembler.* — Courage ! C'est la dernière épreuve. *(Il sort. La mutilée, haletante, s'avance vers sa sœur.)*

SILVIA. — Va, va, maintenant ! Amène-la ! J'attends ici. *(Francesca lui jette les bras autour du cou et l'embrasse, en silence. Puis elle sort du côté de la mer et s'éloigne rapidement parmi les lauriers-roses.*

SCÈNE TROISIÈME

SILVIA, haletante, regarde à travers les branches embrasées par le soleil déclinant. C'est l'heure extatique. Le jour est plus limpide que les vitres de la pièce blanche; la mer est suave comme la fleur du lin, si parfaitement immobile que les longues images des voiles reflétées paraissent en toucher le fond; il semble que le fleuve engendre ce grand repos en y versant l'onde éternelle de sa paix; les bois salubres, tout pénétrés d'or fluide, ont une légèreté merveilleuse, comme s'ils perdaient leurs racines pour nager dans le délice de leur propre parfum; les Alpes de marbre dessinent au loin dans le ciel une ligne de beauté où s'exprime le rêve qui monte du peuple caché des statues endormies. Dans le silence réapparaît LA SIRENETTA, qui fait entendre sa voix pure.

LA SIRENETTA. — Tu es seule?

SILVIA, *oppressée*. — Oui, j'attends.

LA SIRENETTA, *s'approchant*. — Tu as pleuré?

SILVIA. — Oui, un peu.

LA SIRENETTA, *avec une pitié infinie*. — On dirait que tu as pleuré une année entière. Tes yeux sont brûlés par les larmes. Ton cœur souffre trop.

SILVIA. — Tais-toi. Je ne puis contenir mon cœur. *(Elle s'appuie contre la tige du laurier le plus voisin, convulsée, incapable de supporter davantage le supplice de l'attente.)* Elle va venir! Elle va venir! *(Elle se détache de la tige et rentre dans la pièce, comme saisie de terreur, avec l'aspect qu'on a lorsqu'on cherche un refuge.)*

LA VOIX DE BEATA, *parmi les lauriers-roses*. — Maman! maman! *(La mère sursaute, se retourne, affreusement pâle.)* Maman! *(L'enfant s'élance vers la mère avec un cri de joie, la face allumée, brûlante, les cheveux en désordre, essoufflée comme après une longue course, tenant une botte de fleurs en désordre. Au moment où elle s'élance, les fleurs tombent. La mutilée se penche vers les petits bras qui lui enlacent le cou; elle offre son visage aux baisers furieux.)*

SILVIA. — Beata! Beata!

BEATA, *essoufflée*. — Ah! comme j'ai couru, comme j'ai couru! Je me suis sauvée, toute seule. J'ai couru, j'ai couru... On ne voulait pas me laisser venir. Ah! mais je me suis sauvée, avec ma botte de fleurs. *(Elle couvre de nouveaux baisers le visage maternel.)*

SILVIA. — Tu es toute moite de sueur; tu as chaud, tu brûles... Mon Dieu! *(Dans l'emportement de sa tendresse, elle va faire le geste instinctif d'essuyer la sueur; mais elle se retient, cache ses moignons dans les plis de sa robe, et un frisson d'horreur court par toute sa personne, visible.)*

BEATA. — Pourquoi ne me prends-tu pas? Pourquoi ne me serres-tu pas dans tes bras? Prends-moi, prends-moi, maman! *(Elle se*

hausse sur la pointe des pieds, pour être saisie dans les bras maternels. La mère recule, éperdue.)

SILVIA. — Beata !

BEATA, *pressante.* — Tu ne veux pas? tu ne veux pas?

SILVIA. — Beata! *(Elle essaie d'esquisser un sourire sur ses lèvres blêmes, tordues par l'indicible douleur.)*

BEATA. — Tu joues? Qu'est-ce que tu caches? Oh! donne-moi, donne-moi ce que tu caches!

SILVIA. — Beata! Beata!

BEATA. — Moi, je t'ai apporté des fleurs, une botte de fleurs. Vois-tu? Vois-tu? *(En se retournant pour ramasser les fleurs tombées, elle aperçoit son amie sauvage; elle la reconnaît.)* Oh! la Sirenetta! Tu es là? *(La Sirenetta est là, devant le vitrage, debout, muet témoin, les yeux fixés sur la mère douloureuse. De même que le souffle répété du vent passe à travers le feuillage d'un arbuste et le fait trembler, de même la douleur de la mère semble investir et pénétrer ce corps mince que le soleil oblique entoure de ses bandes d'or.)* Les vois-tu, toutes ces fleurs! Toutes pour toi! *(La petite ramasse le bouquet.)* Tiens! *(Elle s'élance encore vers sa mère, qui recule.)*

SILVIA. — Beata! Beata!

BEATA, *étonnée.* — Tu ne les veux pas? Prends-les! tiens!

SILVIA. — Beata! *(Elle tombe à genoux, vaincue par la douleur. terrassée comme par un coup plus rude; elle tombe à genoux devant sa fille effrayée; et un flot de larmes, jailli de ses yeux comme le sang d'une blessure, inonde sa face.)*

BEATA. — Tu pleures? tu pleures? *(Effrayée, l'enfant se jette sur le sein de la mère avec toutes ses fleurs. La Sirenetta, tombée aussi à genoux, penchée en avant, de son front et de ses mains étendues touche la terre.)*

GABRIELE D'ANNUNZIO

Traduction de G. HÉRELLE.

LES ORIGINES GRECQUES

I

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les articles de M. E. Pottier[1] sur le Palais du roi Minos, que vient de fouiller en Crète, à Knossos, l'heureux archéologue anglais, M. Evans. Ces découvertes crétoises ramènent une fois encore le grand public devant le problème des origines grecques, duquel nul être pensant ne peut se désintéresser. Ce peuple grec, qui eut une si prestigieuse fortune et dont pourtant nous ne connaissons l'histoire qu'à partir du VIIIe siècle avant notre ère, ce peuple tout récent, dont la légende la plus lointaine ne semble pas remonter plus haut que mille ou quinze cents ans avant Jésus-Christ, ce tard venu parmi les civilisations, cet humble cadet de l'antique Égypte et de la plus antique Chaldée, d'où vint-il? comment fut-il formé? quelle fut la source première de son existence et de sa gloire? Au seuil de notre Europe et de nos temps modernes, — car l'histoire ancienne

1. Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars. M. Pottier a bien voulu citer avec éloges les études que, depuis dix ans bientôt, je poursuis sur cette Grèce primitive. Il a annoncé aux lecteurs l'ouvrage que je prépare sur *les Phéniciens et l'Odyssée*. Le premier volume de ces Aventures véritables d'Ulysse, avec plans, cartes et photographies, paraîtra dans quelques semaines à la librairie Armand Colin. Ce sont les idées maîtresses et les résultats de ces études que je voudrais présenter aux lecteurs de la *Revue*, en écartant de parti pris toutes les discussions de détail et en renvoyant au volume lui-même pour les preuves minutieuses de chacune de mes présentes affirmations.

des Égyptiens et des Chaldéens nous reporte à quatre et cinq mille ans plus haut et l'histoire moderne de notre Europe commence vraiment aux guerres médiques, — quelles mystérieuses puissances de la nature, quelles miraculeuses rencontres du hasard ou quelles influences du génie humain éveillèrent un jour dans notre monde occidental cette pensée grecque qui désormais éclaira l'univers, humanisa toutes les barbaries et prépara, en fin de compte, le triomphe de notre minorité blanche sur les innombrables multitudes noires, rouges et jaunes?

C'est à coup sûr l'une des plus graves questions de l'histoire universelle. Si vous en considérez les résultats sur notre vie actuelle, nos conquérants et nos inventeurs modernes ne sont rien auprès de ce peuple qui, le premier, conquit la notion de lois immuables dans l'univers et, le premier, inventa la lumière du raisonnement. Dans l'histoire générale de la civilisation, les autres grands événements disparaissent auprès de cette création de la parole et de la pensée raisonnantes. La raison européenne, qui a soumis le monde, ne fut qu'un rayon de cette lumière grecque. Jusqu'à ces trois derniers siècles, jusqu'à l'apparition de notre pensée anglaise, française et allemande, notre monde ne vivait que des Grecs, si bien que notre Occident crut renaître et s'épanouir en une nouvelle jeunesse, le jour où, plus clairement, après l'éclipse du moyen âge, les savants de la Renaissance lui révélèrent cette pensée grecque à nouveau. Et même aujourd'hui, quand les Bacon, les Descartes, les Leibniz et les Kant nous ont ouvert un plus large chemin, ce sont encore les Grecs qui restent nos guides et nos maîtres dans la culture de la raison et dans la libre recherche de la vérité.

C'est là qu'est la vraie grandeur de ce peuple unique. Il a dressé des temples éternels : au pied de ses Acropoles, les siècles sont venus adorer ses Parthénons. Il fut prince dans tous les arts : il anima le verbe, la pierre et le métal et, pour jamais, il imposa à l'admiration des âges « l'immortelle beauté des vierges de Sicile ». Mais cela n'est rien encore. Si notre humanité reste à jamais son élève et sa suivante, c'est qu'il fut le premier peuple raisonnable. Le premier, il osa proclamer la légitimité, la nécessité en toutes choses du libre raison-

nement. Le premier, il déclara que les règles posées par la raison souveraine sont universelles et immuables; que tout dans ce monde est sujet à ces lois; que, sans doute, les dieux règnent dans le ciel et le régissent au gré de leur caprice; mais que la terre fut livrée à l'homme raisonnable pour y créer par les efforts de la sagesse le règne du bonheur et de la liberté. Le premier aussi, passant de la théorie à la pratique, il inventa l'une des formes de raisonnement dont nous usons à toutes les minutes de notre vie intellectuelle : le syllogisme. Le premier, enfin, il se forgea un langage aux maillons savamment articulés pour tresser les chaînes souples, mais infrangibles de ses raisonnements.

Prenez une phrase de Thucydide ou de Démosthène. Étudiez le mécanisme et le matériel de cette langue, tout entière appliquée à la perfection du raisonnement. Voyez comment, pour suivre et développer son argumentation dans les moindres replis, puis pour dresser en faisceau tous ses arguments et pour rattacher les moindres en une période continue, le Grec a non seulement le matériel verbal, conjonctions et adverbes, que nos langues modernes ont conservé, mais encore tout un jeu de menus instruments, dont nos esprits peu subtils et nos langues grossières ne savent plus faire usage. Cent fois mieux que nous, le Grec sait marquer et nuancer les moindres rapports d'une idée à la suivante : il n'a pas seulement nos conjonctions *car*, *or*, *donc*, *si*, *puisque*, *parce que*, etc., et nos locutions adverbiales, *en effet*, *sans doute*, etc., (et il a chacune de ces conjonctions ou locutions en double, triple et quadruple exemplaire); mais, en outre, il possède toute une collection de petits mots, — de particules, disent les grammairiens, — *men*, *de*, *te*, *ge*, dont nos langues modernes n'ont plus l'équivalent et qui sont, les unes comme des fils de sûreté pour doubler la grosse chaîne du raisonnement, les autres comme des glissières bien lisses entre lesquelles l'argumentation marche, court, file sans heurt et sans arrêt.

Une phrase grecque, en sa longue, pleine et multiple période, m'a toujours fait penser à l'un de nos grands convois modernes, dont les voitures, chargées de richesses, mais bien attelées les unes aux autres, pourvues d'essieux à billes et

montées sur des rouages parfaits, courent alertement au long de rails polis. Avant les Grecs, les idées écrites ne marchaient pas ainsi. Elles ne s'avançaient qu'en pauvres caravanes lentes et disloquées. Montée sur sa petite phrase, chacune cheminait à sa guise, en suivant à peu près la piste commune, en gardant l'alignement général de la file, mais sans rigueur et sans régularité : telle la caravane de chameaux, qui s'en vont à la queue leu leu, tantôt épars, tantôt compacts et pressés, unis seulement par la mauvaise corde qui, d'une tête à l'autre, se dénoue ou se rompt à chaque pas. Jusqu'à nos jours, la phrase orientale et la caravane arabe ont continué cette lente marche fantaisiste.

Pour mieux encore traduire aux yeux la différence qui sépare la période grecque et la phrase orientale, voyez à quels genres tout opposés de décorations nos artistes ont gardé les noms de *grecque* et d'*arabesque*. « L'arabesque, disent-ils, est une peinture ou sculpture décorative qui n'est qu'un assemblage imaginaire de formes, de fleurs, de monstres, d'attributs, d'éléments architectoniques, de vases, d'objets de toute sorte tirés du cerveau de l'artiste plus encore que de la réalité[1]. » Folles inventions, combinaisons imaginaires, tours et détours et retours inattendus, l'arabesque en sa complexité peut nous offrir toutes les choses et tous les êtres de ce monde, mais disloqués, en pièces, une fleur sortant d'un bec d'oiseau, une guirlande de branches soutenant une corniche... La grecque n'est qu'une série uniforme, régulière, symétrique, de lignes droites, articulées à angles droits, qui dans leur géométrie calculée et prévue finissent par enclore un panneau de muraille, un coin du monde, ou par délimiter et définir exactement un pan d'étoffe, un morceau de réalité.

Toutes les œuvres des Hellènes furent des *grecques;* toutes les œuvres des Orientaux furent des *arabesques*. Toujours pareil en son ordonnance générale, toujours symétrique en la disposition de ses organes, le temple grec n'est encore qu'une sorte de période architecturale, dont toutes les parties indissolublement unies prouvent aux yeux la piété raisonnante du peuple qui l'éleva. Chaque mosquée, chaque palais arabe est une

1. Quatremère de Quincy, *Dict. de l'Architecture*, s. v. arabesque.

surprise nouvelle de lignes, de couleurs, de tours, de cours, de fontaines, d'arbres, de miroirs, de dorures et de mosaïques. En une phrase, un temple grec peut être défini ; en cinq lignes, il peut être évoqué ; en quelques coups de crayon, l'architecte le plus inexpérimenté vous en restituera le plan et les vues principales. La Bible nous donne en longues pages une description minutieuse du temple de Salomon : les architectes les plus ingénieux ont vainement essayé de retrouver ce monument étrange ; jamais ils n'ont encore réussi à l'évoquer sûrement devant nos yeux.

C'est la vision qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit, si l'on veut comprendre le vrai rôle des Grecs dans l'histoire de notre pensée. Car certaines opérations nous sont devenues tellement habituelles, certaines douceurs sont aujourd'hui tellement nécessaires à notre vie quotidienne, que nous ne pouvons plus en supposer l'absence : nous vivons de pain blanc sans penser que nos pères étaient au régime du pain noir ou de la bouillie ; notre pensée vit de raisonnements et nous oublions qu'avant les Grecs l'humanité parlait et pensait sans doute, mais à vrai dire ne raisonnait pas. Hébreux et Arabes, c'est à juste titre que les fils d'Abraham se vantent d'avoir donné au monde la « parole de Dieu ». Mais la parole de l'homme, la parole qui explique et qui prouve, qui persuade et qui convainc, qui analyse et reconstruit, qui calcule et démontre, qui raisonne et réfute, c'est le Grec qui nous l'a donnée, le Grec qui semble l'avoir bégayée dès le berceau et qui la proféra claire et libre dès son héroïque adolescence. Au ve siècle avant notre ère, au lendemain des guerres médiques, Hérodote écrivait déjà : « Ce qui distingua toujours l'Hellène du Barbare, c'est que dès l'origine il fut plus avisé, plus dégagé de crédulité sotte. » Le Grec semble n'avoir jamais vécu sans raisonner, et son histoire ne fut qu'un long raisonnement contre les humanités dogmatiques ou crédules qui l'enserraient de toutes parts. Le même Hérodote imaginait déjà toute l'histoire comme une lutte éternelle de l'Europe contre l'Asie, de l'Hellène contre le Barbare. Regardez d'un peu haut toute l'histoire de notre monde occidental et voyez si, depuis les guerres médiques, cette histoire moderne n'est pas en vérité la lutte du Grec philosophe

contre le Barbare religieux, de l'Asie crédule contre l'Europe raisonnante... Mais cette lumière que nous ont transmise les Grecs, de qui les Grecs à leur tour l'avaient-ils héritée ou de quelle source, les premiers, l'avaient-ils fait jaillir? en furent-ils les réels inventeurs ou n'ont-ils fait que nous la transmettre, l'ayant empruntée à d'autres? Les causes profondes, le *pourquoi* intime, de ces grandes découvertes nous échappent, hélas! le plus souvent : pourquoi le génie est-il le génie? Nous ne saurons jamais exactement pourquoi le Grec fut le peuple élu du raisonnement. Mais à défaut des causes effectives, encore pouvons-nous chercher les conditions formelles de lieu, de date, de circonstances, le *quand* et le *comment*. Où, quand et comment vinrent à se former cet esprit et cette civilisation helléniques? Tel est le problème des origines grecques.

II

Pour l'examiner, il faut d'abord nous défier de nos conceptions les plus habituelles. Nous reportons involontairement les origines des Grecs aux origines mêmes des choses. Nous ne pouvons concevoir le monde sans la Grèce; nous ne pouvons imaginer l'Acropole sans la couronne du Parthénon. Nous croyons à demi que, dès la création, cette Grèce a soudainement émergé de la mer divine, avec ses villes, ses temples, ses hoplites casqués, ses orateurs drapés, ses Ioniennes aux belles tuniques et, sur le sommet des monts, l'assemblée de ses dieux. C'est de ce préjugé que sont sorties les théories des historiens les plus célèbres en ce dernier siècle, les théories des Allemands Ottfried Müller et E. Curtius. Ne considérant que la Grèce et reportant aux origines les plus lointaines les phénomènes de la Grèce classique, Ottfr. Müller et E. Curtius ont émis leurs théories dorienne et ionienne, que voici : « La Grèce classique fut le champ de bataille ou de rivalité entre deux éléments nationaux, les Doriens et les Ioniens. La civilisation grecque est le résultat de cette rencontre. A eux seuls, mais à eux deux, les Doriens et les Ioniens ont fait toute la Grèce. Auquel des deux appartient la prééminence? lequel eut le rôle le plus ancien et le plus important? » Pour Ottfr. Müller et E. Curtius, toute l'histoire des origi-

nes grecques se réduit à ce problème, et chacun d'eux le résout à son gré.

Ottfr. Müller dit : « Le Dorien religieux, vertueux, grave, chanteur d'hymnes et fondateur d'oracles, bon soldat, bon citoyen, vaillant défenseur du sol et fidèle gardien des traditions, fut le prophète de toute sagesse. Un jour, des monts de Thessalie, on vit descendre ce peuple divin, qui, derrière son grand dieu Apollon, marchait en jouant de la lyre. Calme et beau, vêtu de blanc, il apportait les grandes choses que les dieux, sur l'Olympe de Thessalie, lui avaient confiées. De ce Sinaï grec, par étapes, les Doriens descendent vers la Grèce continentale où ils fondent leur sanctuaire, qui devient le sanctuaire panhellénique, Delphes, puis vers le Péloponnèse où ils se fixent autour de leur métropole, qui devient la métropole panhellénique, Sparte... Dès que Sparte fut et tant que Sparte fut, la Grèce fut aussi. » — E. Curtius reprend : « Ce qui fit la Grèce, ce fut non pas le respect de la tradition ni l'amour du service militaire, mais le perpétuel mouvement des idées, la culture des arts pacifiques, et le commerce maritime surtout, qui tourna vers Athènes, la vraie capitale panhellénique, tous les échanges de richesses et de pensées. La Grèce, ce n'est pas la montagne et la vallée close, les jardinets de blé et les olivettes : c'est la mer et ses îles, le libre Archipel et ses ports ouverts, la mer toujours chantante, les îles toujours souriantes, et les flottes ioniennes s'en allant de port en port éveiller les idées et la joie. Le marin d'Ionie prit l'Archipel : il en fit la Grèce. Balancé sur ces flots, fixé tour à tour sur l'une et l'autre de ces rives, tantôt asiatique et tantôt européen, citoyen de Milet ou citoyen d'Athènes, l'Ionien vint à l'origine des rivages d'Asie s'installer pour un temps sur les rives d'Attique ; puis il repassa vers les îles et les détroits asiatiques, et toute sa vie ne fut qu'un perpétuel quadrille, avec des avancés vers l'Europe et des retours à pas comptés vers l'Asie. »

Ces explications d'Ottfr. Müller et de E. Curtius n'expliquent rien en somme. Car les Doriens et les Ioniens, à les vieillir au delà de toute vraisemblance, ne nous reportent même pas au premier millénaire avant J.-C. Contemporaine de l'exode ionien vers l'Asie, la poésie homérique est postérieure de

quelques générations seulement à la descente dorienne qui chassa d'Europe les Ioniens. « Homère, dit Hérodote, vivait quatre cents ans avant moi, pas plus. » Hérodote vivait vers l'an 450; ajoutez quatre cents ans et vous aurez le IXe siècle : nous trouverons par la suite quelques preuves établissant que l'un des poèmes homériques, *l'Odyssée*, fut composé vers cette date. *L'Iliade* est plus ancienne sans aucun doute. Mettez un siècle, deux siècles, trois siècles d'intervalle, si vous voulez : vous n'atteindrez jamais que le onzième ou le douzième avant J.-C. Dans l'histoire ancienne, que les monuments d'Égypte et de Chaldée reculent jusqu'au cinquième et sixième millénaires, cette année douze cent est presque l'aube des temps modernes. Qu'était la Grèce et qu'étaient les Grecs avant cet âge homérique, avant ces Doriens, avant ces Ioniens? Ni Ottfr. Müller ni E. Curtius ne songent à nous le dire. Mais les Anciens, qui faisaient commencer l'histoire grecque aux Achéens d'Homère, avaient sur la période antérieure deux théories.

Les historiens les mieux informés et les géographes les plus érudits, Hérodote, Thucydide et Strabon, entrevoyaient dans la Grèce primitive une peuplade agreste et barbare, les Pélasges qui vivaient sans villes, sans récoltes, sans autre abri que les cavernes ou l'ombre des forêts, sans autre nourriture que le gland des chênes. A ces hommes des bois, la civilisation avec le blé était un jour venue du Levant, par la mer et par des colonies d'étrangers qui se fixèrent dans les plaines maritimes ou sur les îlots côtiers. Les arts, les métiers, toutes les sciences avaient été transmis aux Pélasges par ces Danaos et ces Kadmos, originaires de Phénicie ou d'Égypte et fondateurs d'Argos et de Thèbes : l'alphabet grec gardait toujours son nom de *kadméen* du Phénicien qui l'enseigna ; c'était aux Phéniciens que les marines grecques rapportaient leur astronomie et leurs méthodes de naviguer. « Si Homère, dit Strabon, décrit exactement les contrées de la mer Extérieure aussi bien que la mer Intérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens : les Phéniciens avaient été ses maîtres. » Accrochées au rebord de la côte syrienne et coupées des grandes plaines mésopotamiques par la muraille du Liban, les villes phéniciennes, Tyr, Arad, Béryte et Sidon, n'avaient pu vivre qu'en labourant « les

champs humides » et en servant d'intermédiaires entre les ateliers des antiques civilisations, égyptienne et chaldéenne, et les marchés barbares, les pays neufs encore de la Grèce et de la grande mer Occidentale : les auteurs grecs les plus anciens revendiquent tous pour la Phénicie cette clientèle de la Grèce primitive.

Mais, dans la Grèce alexandrine et romaine, ennoblie par les conquêtes de la guerre et de la paix, l'orgueil populaire se révolta contre l'aveu d'une extraction aussi basse. Les historiens locaux de chacune des cités et les compilateurs de généalogies travaillèrent à qui mieux mieux pour chasser le Barbare de l'armorial ancestral et pour rendre aux Grecs la prééminence en tout temps et toute matière : « Certains prétendent, écrit Diodore de Sicile, que les Syriens sont les inventeurs des lettres et que, disciples des Syriens, les Phéniciens apportèrent ces lettres en Grèce. Mais les Crétois savent que réellement les lettres furent inventées chez eux et adoptées par les Phéniciens qui ne firent qu'en modifier un peu les formes. De même, ce sont les premiers habitants de Rhodes qui inventèrent les arts et les choses utiles à la vie. C'est d'Aktis le Rhodien que l'Égypte apprit les théorèmes de l'astronomie. Plus tard un déluge survint, qui détruisit en Grèce la population, les souvenirs et les documents écrits. Les Égyptiens en profitèrent pour usurper l'honneur de ces antiques découvertes. Et voilà comme, bien des siècles plus tard, Kadmos le Phénicien put rapporter en Grèce l'écriture et passer pour en être l'inventeur, même parmi les Grecs. »

Entre ces deux opinions des Anciens, les Modernes longtemps ne varièrent pas dans leur choix. Outre la valeur plus grande qu'ils attribuaient avec juste raison au témoignage de Strabon et de Thucydide, les gens du XVIIe et du XVIIIe siècles, Guichard, Bochart, Thomassin, Ernesti, etc., étaient tournés vers cette vue des choses par leurs croyances religieuses. La Bible, source universelle de vérités infaillibles, leur enseignait que toute sagesse était venue du Seigneur par l'intermédiaire du peuple hébreu : il leur semblait donc plausible, certain, que la civilisation grecque dût se rattacher au peuple de Dieu par l'intermédiaire des Phéniciens cousins d'Israël; après la tour de Babel et la confusion des langues, c'étaient

les Phéniciens qui avaient apporté aux gentils de la Méditerranée un reflet de la science divine et, dans ce reflet, pour qui savait regarder, on retrouvait les rayons, réfractés et brisés il est vrai, reconnaissables pourtant, de la vérité première : les mystères d'Éleusis ou le mythe de Prométhée — enseignent encore nos prédicateurs catholiques — ne sont qu'un symbole ou un souvenir mal compris des rites et des promesses donnés à son peuple par le Dieu du Sinaï.

Fondée sur la Bible et sur la croyance à l'infaillibilité biblique, cette vue de l'histoire s'écroula avec les philosophes du XVIIIe siècle. On sépara la religion de la science. On chassa les Sémites de l'antiquité classique. Désormais, il y eut deux humanités et deux histoires parallèles : Israël et ses proches vivaient l'histoire sainte ; les Grecs et les Romains vivaient l'histoire réelle. Entre ces deux mondes et ces deux courants, les érudits laïcs supprimèrent désormais tout rapport, toute dérivation, tout lien. Le progrès des sciences philologiques et linguistiques fit alors découvrir, vers le milieu du XIXe siècle, que la parenté entre les langues grecque et latine s'étend à d'autres idiomes ; qu'en réalité tous les peuples de l'Europe, Celtes, Germains et Slaves, parlent des langues sœurs ou cousines ; et que ces langues européennes appartiennent à la même famille que les langues de la Perse et de l'Inde. On put grouper et l'on eut raison de grouper ensemble toutes ces langues *indo-européennes* pour les mieux étudier l'une par l'autre. Mais de la parenté des langues, on conclut sans raison à la parenté des civilisations et des peuples (combien d'Américains parlent aujourd'hui la langue anglaise, sans avoir dans les veines une goutte de sang anglo-saxon !). On fit une méprise plus étrange encore. Le mot *indo-européen* signifie simplement que le groupe ainsi nommé enferme les langues de l'Inde et les langues de l'Europe. Mais on fit peu à peu un véritable contresens, en disant que ce groupe de langues et de peuples était venu de l'Inde en Europe. Et comme on attribuait aux langues et aux écrits de l'Inde ou de la Perse, de l'Asie lointaine, une antiquité presque incalculable (nous savons aujourd'hui que la plupart de ces écrits sont antérieurs de quelques siècles seulement à notre ère), on chercha vers l'Inde l'origine de toute civilisa-

tion et de toute pensée indo-européennes. Ce furent les livres sacrés des Hindous et des Perses qui expliquèrent les mythes et les légendes homériques. Le peuple grec apparut comme la fleur dernière de ce grand arbre aryen dont les branches couvraient tout notre Occident et dont les racines se perdaient dans les terres du Gange et dans les nuits des générations.

Après cinquante ans d'affirmations, d'hypothèses et de rêveries indo-européennes, il en fallut rabattre. Mieux étudiés les livres de l'Inde et de la Perse, les Védas, l'Avesta et tout « l'abominable fatras » dont parlait Voltaire, perdirent leur vénérable antiquité; ils n'apparurent plus comme les originaux de la pensée grecque. Mieux classées et datées, les langues indo-européennes semblèrent prouver aussi que leur centre de dispersion a été, non pas l'Inde, mais l'Europe centrale ou orientale ; toute une école de philologues estime aujourd'hui que l'expansion de ces langues (il ne faut pas dire : de ces peuples) s'est faite non pas d'Asie en Europe, mais d'Europe en Asie. Le sanscrit ne semble plus l'aîné et presque l'ancêtre des idiomes indo-européens : c'est au lithuanien, disent quelques-uns, qu'il faut peut-être donner cette place. Des poèmes hindous aux poèmes homériques, s'il fallait établir une filiation ou du moins une parenté, ce sont peut-être ceux-ci qui devraient nous expliquer ceux-là. Sûrement donc la civilisation homérique n'a pas son explication et son origine dans la civilisation védique... Et vers 1890 on se retrouvait ainsi à notre point de départ : d'où provient donc cette civilisation homérique?

Alors entrèrent en scène les archéologues. Les fouilles de Schliemann (1870-1890) remirent brusquement au jour les souvenirs palpables de l'époque homérique ou de l'époque antérieure aux temps homériques. On vit surgir de terre les ruines brûlées d'Ilion, les palais de Tirynthe, les tombeaux de Mycènes et, de ces monuments, sortit tout un mobilier curieux, exotique, de vases en or, de gemmes gravées, de poignards incrustés, de bijoux cloisonnés, or sur or, argent sur or, d'ivoires et de masques. Schliemann s'écria qu'il avait retrouvé la mâchoire d'Agamemnon, et les sourires des sceptiques ne désarmèrent jamais sa robuste confiance. Ces découvertes remettaient du moins sur le sol historique les cités presque mythiques que la légende enlisait dans le rêve. Ulysse, Achille,

et le Roi des Rois ne sont plus aujourd'hui des personnages moins vivants pour nous que Roland, Charlemagne et les héros de nos chansons de geste. Prenant dans les vitrines des musées les reliques de cette civilisation *mycénienne* ou *égéenne* (les archéologues lui ont donné ce double nom à cause des fouilles de Mycènes, qui les premières nous l'ont révélée, et parce que, Mycènes découverte, d'autres fouilles donnèrent de semblables reliques dans tous les pays baignés par l'Archipel, la mer Égée), le savant Helbig put illustrer vers par vers, dans les moindres détails, *l'Épopée homérique* et reconstituer le char d'Agamemnon, le bouclier d'Achille, la coiffure d'Andromaque, le collier d'Hélène et le manteau de Pénélope. Nous pouvons aujourd'hui revoir en sa majesté le vieux roi Priam et, sans peine, quelqu'un de nos bons faiseurs pourrait nous rendre les costumes à la mode du beau Pâris.

Ces reliques mycéniennes témoignaient d'une civilisation fort riche et fort habile. C'était bien la Mycènes « riche en or » du poète et, seuls, des artistes et des ouvriers passés maîtres avaient pu ciseler et cloisonner ces poignards. D'où venait donc cet art merveilleux? Penchés sur leurs vitrines, les archéologues à qui mieux mieux étudièrent le « style » de ces objets mycéniens. Il y eut un étrange désaccord : on y reconnut tour à tour un style oriental, extrême-oriental, européen, sémitique, égyptien, celtique, byzantin, goth, que sais-je?

Au mois de décembre 1873, raconte M. Salomon Reinach, M. E. Burnouf étudiait un vase que Schliemann venait de découvrir à Hissarlik. Ce vase était orné de caractères incisés que M. Burnouf essaya d'abord d'expliquer par le phénicien et l'égyptien; n'y parvenant point, il les compara « aux caractères chinois d'ancien style ». O. Rayet s'égaya de cette hypothèse; mais il se déclara frappé de « l'aspect éminemment asiatique » des trouvailles troyennes, qui lui rappelaient « certains ornements figurés sur les bas-reliefs de Ninive et de la Phrygie ». Peut-être Rayet eût-il été embarrassé de préciser les ornements ninivites auxquels il faisait allusion. Quand Schliemann découvrit les tombes de Mycènes, ce fut surtout aux Phéniciens que l'on songea. Stephani, qui en rapprocha quelques œuvres d'art de la Russie méridionale et centrale, tomba dans une erreur plus grave en attribuant ces sépultures aux Barbares qui envahirent la Grèce à la fin de l'Empire romain. Du moins eut-il le mérite de sentir vivement que la civilisation mycénienne tenait à l'Europe par autant et plus de

liens qu'à l'Asie. Déjà l'architecte éminent de l'Expédition de Morée, frappé par la singularité du décor de la porte du *Trésor d'Atrée*, avait hasardé l'hypothèse qu'il était d'origine byzantine. Il n'est certes pas donné à tout le monde de se tromper ainsi. Parler, à propos des trésors mycéniens, de civilisation celtique ou même byzantine, c'est indiquer, sous une forme naïve, cette idée très juste que ces trésors se rattachent à l'art de l'Europe centrale, où l'ornement byzantin n'est guère qu'une forme plus avancée du style celtique.

M. Salomon Reinach, comme on voit, est persuadé de l'origine européenne de cet art et de cette civilisation. Son mémoire sur *le Mirage oriental* est le manifeste de cette école antisémite, dont parle M. Helbig en son mémoire sur *la Question mycénienne*. Par contre, M. Helbig reste le protagoniste de l'école adverse : partisan convaincu de l'origine asiatique de cette civilisation, il pense que la plupart des objets mycéniens ne sont que des œuvres ou des copies phéniciennes. Après vingt ans de discussion, les archéologues encore reviennent donc à la double théorie des Anciens. Il ne semble pas que les monuments, plus que les textes antiques, puissent fournir de preuve décisive en faveur de l'une ou l'autre de ces affirmations contradictoires : « La Grèce doit tout à l'Asie. » — « La Grèce ne doit rien qu'à elle-même. » Cette preuve décisive, peut-elle nous être fournie par d'autres études? existe-t-il ailleurs des documents inexplorés qui puissent nous donner quelque certitude? Je le crois, et toutes mes études personnelles depuis dix ans ont porté sur la recherche et sur la mise en œuvre de ces faits et documents nouveaux.

III

Le savant historien E. Curtius, arrivé au terme de sa carrière et soupçonnant l'inanité de son ancienne théorie des Ioniens, écrivait un jour : « La topographie seule nous ramènera à de justes conceptions sur le rôle des Orientaux et des Hellènes dans la Méditerranée primitive. » J'aurais grande confiance, en effet, dans les arguments topographiques ou plutôt *topologiques*, s'il m'est permis de forger un mot qui

rende exactement ma pensée. La topographie n'est que la description des lieux et des sites : je crois possible de fonder une topologie, une *science des sites*, qui ne nous donne pas seulement l'aspect des lieux, avec leur situation réciproque, leurs moyens de communication ou les obstacles intermédiaires, mais qui soit capable d'expliquer ou de reconstituer l'histoire de ces différents habitats, leur origine et leur raison d'être. En présence d'un habitat, on peut toujours déterminer quelle sorte d'agglomération humaine a existé ou a pu exister là, quel état de civilisation ces hommes ont connu, quel degré de richesse et de prospérité ils purent atteindre, bref, quel ensemble de conditions matérielles et morales durent réaliser leurs sociétés successives, pour que leur cité naquît et prospérât en cet endroit.

A travers tous les siècles, un village de pêcheurs n'aura pas les mêmes besoins ni, par conséquent, le même site qu'un village de bergers. En outre, d'un siècle à l'autre, le même village de pêcheurs émigrera du bord de la mer aux pentes ou aux sommets des montagnes côtières, suivant l'état de sécurité ou d'insécurité des rivages, suivant la présence ou l'absence de pirates et d'ennemis. Pareillement, le même village de bergers s'installera au fond des vallées, s'il doit vivre de ses vaches, s'accrochera aux flancs des monts, s'il vit de ses chèvres, ou se dédoublera en village d'été près des sommets et en village d'hiver près des plaines maritimes, s'il vit de ses moutons transhumants. A seule inspection du site, vous devinerez qu'Audierne est ou fut un bourg de pêcheurs, Sion un bourg de vachers et que Corte vit de ses chèvres.

Il existe de semblables différences entre les grandes villes maritimes et continentales. Tel site n'a pu recevoir qu'une forteresse, tel autre qu'un marché ou un entrepôt commercial. A seule inspection d'un port, vous devinez quelle marine l'a pu fréquenter et quels besoins conduisaient cette marine en ce lieu. Uniquement occupée de commerce, sans ambitions de conquérants, sans besoins de terres à coloniser, telle marine s'est longtemps contentée de surveiller les grandes routes de la mer en établissant sur les promontoires une forteresse ou un dépôt : elle tient Gibraltar sans posséder l'Espagne; elle occupe Aden sans pénétrer dans l'Arabie. Telle autre marine, au

contraire, ne projette que domination et conquêtes : nulle part elle ne prend pied sans rêver aussitôt d'empire continental; elle n'occupe Alger que pour aller jusqu'au désert ou, par delà, jusqu'à l'autre rive du continent africain; elle s'installe à Saïgon et, de proche en proche, elle compte pousser en Chine. Les marines antiques présentent en ce point les mêmes différences que nos marines modernes. Sur le pourtour de la Sicile, les Phéniciens uniquement occupés de commerce, dit Thucydide, ne se soucièrent que d'entrepôts côtiers; les Hellènes colonisateurs, qui vinrent ensuite, voulurent des champs à cultiver, des vignes et des olivettes; ils durent occuper les plaines et les coteaux du rivage et, de proche en proche, ils tâchèrent de soumettre l'île tout entière.

Ainsi je crois qu'en présence de ruines sans date et sans histoire écrite, la topologie peut nous dire pourquoi et quand cet habitat fut adopté ; sous quelles conditions et combien de temps il put se maintenir ; comment, surpeuplé à une époque, il devint désert ou peu fréquenté à quelques générations de là. Regardez, sur les côtes de France, la répartition des villes autour de la presqu'île bretonne. Ces villes se classent en deux catégories. Les unes, qui furent importantes et célèbres dans l'histoire de la Bretagne médiévale, Dinan, Tréguier, Lannion, Morlaix, Landerneau, Quimper, Hennebont, Auray, Vannes et Nantes, vivent, pour une part, de la vie maritime. Mais ce ne sont que des ports fluviaux, éloignés de la mer. Leur site a été déterminé par la rencontre de deux conditions indispensables. Vivant de la mer, elles devaient être à portée du flot. Mais, redoutant aussi les incursions des gens de mer, elles devaient être à l'abri des coups de main. Elles trouvèrent ces deux conditions remplies, commodité et sécurité, au dernier point où la marée remonte dans les estuaires. Autour de la presqu'île, ces vieilles villes forment comme un chapelet régulièrement disposé sur le cours inférieur des rivières : elles sont des ports, mais elles sont aussi des ponts. Auprès d'elles, d'autres villes plus récentes ont germé et grandi qui, peu à peu, menacent de les éclipser. Saint-Malo, Paimpol, Brest, Douarnenez, Concarneau, Lorient, Quiberon, Saint-Nazaire, toutes ces villes neuves se sont rapprochées de la mer et installées sur la côte. Au bord des rades, chacune

a pris, pour le commerce nouveau, le rôle que tenait l'une des vieilles villes pour le commerce d'autrefois. La prospérité de Saint-Malo a supprimé Dinan ; que sont aujourd'hui Landerneau ou Hennebont auprès de Brest ou de Lorient ? que sera bientôt Nantes auprès de Saint-Nazaire? Ce simple classement de descriptions topographiques nous expliquerait toute l'histoire de ces habitats. Même si nous ignorions entièrement l'histoire d'Hennebont, nous pourrions, en replaçant ce grain dans le chapelet des villes bretonnantes, induire qu'au temps de la Bretagne ducale, ce port fluvial partagea vraisemblablement l'importance de Dinan, de Quimper et de Nantes.

Appliquez maintenant cette science des sites à telles et telles villes de notre Grèce primitive.

Dans la plaine d'Argolide, — si étranglée pourtant entre le golfe et les montagnes, — trois ou quatre emplacements ont vu se succéder de florissantes capitales, Mycènes, Tirynthe, Argos et Nauplie. Nous savons par l'histoire que, sur sa roche côtière, au bord d'un mouillage commode, Nauplie est la grande ville depuis que les marines étrangères exploitent en paix ces parages. Pour Argos, de même, l'histoire écrite nous montre comment, à l'écart du rivage, au pied de sa forte citadelle, au long des coteaux plantés de vignes, à la corne des monts couverts de moutons et de chèvres, au bord des champs cultivés, l'Argos hellénique ou franque a vécu de ses récoltes et de ses troupeaux. Par des témoignages écrits, nous voyons sans peine la raison de ces deux choix. Mais il resterait à nous expliquer de même le site de Tirynthe et le site de Mycènes. Eux aussi, ils correspondent à un certain genre de vie, à un certain état de société et de trafic, que nous ne connaissons plus par des témoignages écrits, mais que nous pouvons induire du seul témoignage des lieux.

Au bord de la plage marécageuse, Tirynthe, sur son îlot rocheux, émerge de l'alluvion. Les eaux du golfe sont aujourd'hui assez lointaines. Depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, la rive s'est envasée et étendue. Jadis, la mer poussait vraisemblablement non loin des murailles sa vague courte et ses pentes de halage. Tirynthe, échouée dans les roseaux et les herbes, apparaît comme une autre Aigues-Mortes. Ses

épaisses murailles et sa terrasse abrupte dominent la plaine et surveillent le golfe. Mais, étroitement enclose sur son tout petit rocher, Tirynthe n'est pas comme Aigues-Mortes une cité de commerce et une grande place de guerre. Tirynthe n'est qu'un château féodal, un palais fortifié avec des magasins bastionnés ou taillés dans le roc. Elle est semblable de tous points aux résidences de beys albanais et d'émirs druses ou arabes, que nos marines contemporaines ou récentes connaissent au long des plages adriatiques et syriennes : c'est une forteresse contenant des palais pour le seigneur et ses femmes, et des magasins pour ses récoltes et ses dîmes. Les voyageurs français du XVIIe siècle nous décrivent à Tripoli, à Beyrouth, à Caïfa, sur toute la côte syrienne, les Tirynthes construites par les émirs druses de leur temps.

Au flanc des monts, à l'angle le plus retiré de la plaine, à une étape environ de la côte, auprès de sources constantes (chose rare en cette plaine aride, dans cette « Argolide de la Soif » comme dit le poète ancien), tapie derrière les rochers et parmi les ravins, cachant son entrée et couvrant ses derrières, Mycènes est un repaire de gens d'armes. Elle est toute semblable à ces guettes d'*armatoles* ou de *dervendjis*, que les caravanes du siècle dernier rencontraient à tous les défilés, *dervend*, du Pinde, du Balkan, du Taurus ou du Liban. Car Mycènes surveille un *dervend* très passager. A ses pieds commence le défilé qui de la plaine d'Argos conduit à la plage de Corinthe. L'Acrocorinthe et Mycènes sont les deux portes de cette route étroite sur laquelle Héraklès rencontra le lion de Némée, sur laquelle aujourd'hui les locomotives mènent aux quais de Corinthe les voyageurs débarqués aux quais de Nauplie. Mycènes est la véritable clef du passage terrestre entre les deux golfes d'Argolide et de Lépante. Or ces passages terrestres étaient d'une importance capitale pour le commerce primitif, qui, peureux de la mer, évitait les traversées et préférait les routes terrestres : au lieu de contourner par mer une presqu'île ou un continent, il les coupait toujours suivant l'isthme le plus étroit. Mycènes est donc la clef de cette route isthmique.

On voit que, de part et d'autre, à Mycènes comme à Tirynthe, apparaissent nettement certaines conditions qui

furent indispensables à la fondation de ces habitats. A quoi bon, sur cette plage d'Argolide, les fortifications et les magasins de Tirynthe, si, dans le golfe, des navires étrangers ne venaient pas charger les provisions qu'entassaient chez le seigneur et maître les redevances du pays voisin? Que serviraient de même les imprenables remparts de Mycènes et d'où viendraient les richesses accumulées dans ses tombeaux, si la route du bas n'avait été fréquentée par de riches caravanes, si à cette étape, auprès de cette source, une « douane » n'était pas levée, si un trafic régulier et productif n'était pas établi entre les deux mers du Levant et du Couchant? Prenez en Albanie un terme de comparaison plus précise et voyez comment ont vécu jusqu'au milieu du XIXe siècle les beys d'Elbassan, de Bérat et de Tepeleni. A l'entrée des *dervends* qui mènent de la plaine côtière de l'Adriatique aux vallées intérieures du Pinde, ils n'ont pu construire de grands châteaux, entretenir de somptueuses résidences, que grâce aux caravanes valaques qui, des ports de Durazzo et d'Avlona, menaient en Macédoine et en Thessalie les marchandises européennes. Les vaisseaux de Trieste ou de Venise amenaient à la côte adriatique, à Raguse, Durazzo et Avlona, les ballots que les Valaques se chargeaient de convoyer à travers le Pinde vers Monastir, Larissa, Salonique et Constantinople. Quand ce trafic terrestre des Valaques disparut, quand nos grands vaisseaux se mirent à contourner la Péninsule, à travers la mer libérée de corsaires et de pirates, ce fut fait de la puissance des beys albanais et de la richesse de leurs demeures : leurs fortes murailles croulent aujourd'hui comme ont croulé les remparts de Mycènes. La fortune d'Ali-Pacha « le Bey des Beys » peut donc nous instruire de la fortune d'Agamemnon « le Roi des Rois ». Mycènes ne se peut comprendre sans les arrivages de marchandises étrangères sur les plages de Nauplie et de Corinthe.

Et que l'on ne voie pas en tout cela un simple jeu de comparaisons plus ou moins ingénieuses, mais toutes verbales et littéraires. Cette topologie, cette science des sites, est bien une science véritable puisque, des phénomènes particuliers, elle peut tirer des lois générales. Et voici l'une de ces lois que par mille exemples on pourrait établir. « Étant donnée une île,

sa grande ville côtière se déplace avec les courants du commerce maritime. » Je m'explique par un exemple. Étant données la Sicile et ses trois façades opposées, la capitale sicilienne se déplaça au cours des âges, suivant les différentes marines qui mirent cette île en relations avec le commerce extérieur. Quand les Hellènes tenaient la mer, la Sicile eut sa capitale sur la côte orientale, en face de la Grèce, à Syracuse. Vinrent les Carthaginois, et l'expansion de leur trafic créa sur la côte méridionale, en face de l'Afrique, la grande ville et le grand marché d'Agrigente. Depuis que les marines romaines, puis espagnoles, françaises, anglaises, italiennes enfin ont exploité la Sicile, c'est à la côte septentrionale, en face de l'Italie et des contrées du Nord, que s'est fondé le grand port de Palerme. La Sicile est l'exemple le plus simple et le plus typique. Mais prenez d'autres îles ; voyez comment la Corse génoise eut sa capitale à Bastia, en face de l'Italie, et comment la Corse française a sa capitale d'Ajaccio en face de Marseille : cette loi des capitales insulaires vous apparaîtra comme certaine et générale.

Or revenez aux îles de la Grèce antique. Les Hellènes eux-mêmes nous racontent que leurs premiers colons trouvèrent dans ces îles de vieilles capitales, qui tournaient le dos aux arrivages de la Grèce et qui ouvraient leurs ports vers les mers et les mouillages du monde levantin. Prenez trois îles de l'Archipel, Rhodes sur les côtes asiatiques, Santorin au centre de la mer et Salamine sur les côtes mêmes de la Grèce.

Rhodes, par sa conformation, regarde le nord-est. Là seulement, l'île possède une plaine fertile, bien arrosée, rafraîchie par le vent du nord : Anciens et Modernes en ont toujours vanté l'agrément et la salubrité. Rhodes, d'autre part, regarde encore le nord-est, de par sa situation au bord du continent asiatique : elle ne peut avoir de débouchés commerciaux que vers ce continent, et le détroit qui la sépare de l'Asie est un passage très fréquenté pour aller des mers grecques aux mers levantines. Donc, conformation de l'île et situation du détroit, ces deux forces, attelées en quelque façon à la capitale de Rhodes, devaient avoir pour résultante la direction nord-est. Nous voyons, en effet, que du jour où ces forces travaillent

librement, du jour où Rhodes civilisée prend conscience d'elle-même, elle installe sa nouvelle capitale au bout de la plaine fertile et sur le bord du canal, près de la pointe nord-est : la ville actuelle est encore en cet endroit. Mais nous savons par l'histoire écrite que cette ville nouvelle date du ve siècle avant notre ère : les Hellènes la construisirent de toutes pièces vers 410 avant J.-C. Auparavant, la vieille capitale était à Lindos sur la côte sud-orientale. Adossée aux montagnes de l'île, Lindos pointait son promontoire, non vers la Grèce ou les terres grecques d'Asie-Mineure, mais « vers le sud-est, dit Strabon, et vers Alexandrie », et la tradition n'avait pas oublié que Lindos fut le débarcadère des Danaos et des Kadmos levantins.

Au centre de l'Archipel, Santorin est d'une nature et d'une forme toutes spéciales. C'est un ancien pic volcanique dont le milieu s'est effondré sous les eaux, si bien qu'autour d'une rade presque close, les morceaux de l'ancien pic dessinent un anneau presque fermé. Le cratère sous les eaux fait encore bouillonner le centre de la rade. Cette rade est sans bords et sans mouillages. Partout des falaises tombant à pic bordent une mer sans fond. Au sommet de la falaise, les villages dominent la rive de plusieurs centaines de mètres. Le seul lieu de débarquement possible, l'Échelle actuelle, est au ras de l'eau sur une petite plate-forme naturelle, à peine assez grande pour supporter quelques magasins : au flanc de la falaise à pic, un escalier monte à la capitale actuelle dont les blanches maisons surplombent le gouffre. C'est à cette Échelle que doit arriver aujourd'hui le commerce grec ou étranger : Santorin, grecque et européenne, doit avoir son port et sa capitale du côté de la Grèce et de l'Europe. La face orientale de l'île est toute différente. Elle est faite des pentes de l'ancien volcan. Un long talus de pierre ponce descend jusqu'à la mer. De ce talus, émergent au sud-est deux hauts massifs calcaires, dont les extrémités plongent dans la mer en deux caps accores. Entre ces caps, s'ouvre en éventail une plaine bien arrosée et très fertile. Une plage unie, s'enfonçant doucement sous les flots, court en demi-cercle d'un cap à l'autre. Tournée vers le sud-est, la plage s'offre, comme le port de Lindos, au débarquement des Levantins. C'est là que Santorin eut sa

première capitale. De la vieille ville primitive, il semble ne rien subsister. Mais aux temps hellénistiques, c'est-à-dire après les conquêtes d'Alexandre, une grande cité reprit cette place, et cette ville plus récente montre encore dans ses ruines quelle fut sa prospérité en ces temps hellénistiques et à quel genre de vie elle dut cette richesse. Ses bâtiments, temples, agora et gymnase, sont l'œuvre des Ptolémées. Les marines égyptiennes avaient choisi cette relâche. Les soldats égyptiens tenaient garnison dans cette forteresse. Un préfet égyptien était «chargé d'affaires» à Santorin. A n'en juger que par ses ruines, cette ville récente est égyptienne. Or les mêmes causes ont dû produire toujours les mêmes résultats. Il ne reste pas en cet endroit de ruines préhelléniques. Pourtant les rochers voisins de la plage sont creusés de très nombreuses chambres funéraires, que l'on s'accorde à rapporter aux Phéniciens.

Nichée tout au fond du golfe de Mégare, Salamine par trois de ses façades regarde et borde de tout près les terres grecques de Mégare, d'Éleusis et d'Athènes : seule, sa façade méridionale s'ouvre vers la mer libre. En face de Mégare, le bourg moderne est au fond de la grande rade de Kolouri, en un site qui a ses avantages par la profondeur, la sûreté et l'étendue du mouillage, mais qui a le grave défaut de manquer absolument d'eau douce. Pour une capitale indigène néanmoins, qui peut se creuser des citernes ou entretenir des puits, c'est le site tout indiqué. Mais les indigènes de Salamine ont presque toujours vécu dans la dépendance commerciale et politique du voisin. Dès la première antiquité grecque, Mégare et Athènes se disputaient cette île. Athènes finit par l'acquérir. Le port de Salamine, dépendance d'Athènes, s'installa donc en face du Pirée, sur le détroit du nord-est. C'était une Échelle commode pour le passage vers la terre athénienne, commode aussi pour le transit entre les deux golfes athéniens de Phalère et d'Éleusis. Mais, au dire de Strabon, c'était là une ville nouvelle, et nous voyons bien quelles relations de politique et de commerce l'ont créée. Avant les temps grecs, avant que Salamine appartînt aux Athéniens, — aux temps homériques, elle avait été le royaume indépendant d'Ajax, — elle avait sa vieille ville, dit encore Strabon, tournée vers Égine et vers le sud. La pointe sud de l'île présente

en effet une petite rade qui, ouverte vers les arrivages du commerce oriental, reproduit encore le site et l'orientation des vieilles capitales de Rhodes et de Santorin.

Je ne puis multiplier ici ces démonstrations *topologiques*. Si le lecteur en veut de plus nombreux exemples, je le renvoie au texte de mon volume *Les Phéniciens et l'Odyssée*. Mais toutes les îles grecques prêtent aux mêmes remarques. Les vieilles capitales insulaires de l'Archipel ne sont jamais tournées vers l'ouest, le nord ou le nord-est, vers les terres d'Europe ou d'Asie peuplées par les Grecs : elles regardent toujours le sud ou le sud-est, les mers orientales, étrangères. Dans toutes les îles et sur les rivages continentaux de l'Archipel, ce ne peut être qu'un même courant commercial, venu de l'étranger, qui créa ces vieux entrepôts, et ce courant étranger, si l'on en juge par sa direction, venait de l'Orient.

Et à l'intérieur même des terres grecques, sur le continent ou dans le Péloponnèse, les vieilles capitales, Lykosoura et Thèbes, les vieux sanctuaires, Delphes et Olympie, furent aussi créés par les routes terrestres de ce même commerce étranger. Voyez seulement comment tous les sanctuaires helléniques, Delphes, l'Isthme, l'Héraion d'Argos, l'Amyclaion de Laconie, Olympie, etc., sont placés en mêmes sites, à la même distance, à la même étape courte ou longue de la mer, au point où d'habitude les caravanes montant de la côte rencontrent les convois descendus de l'intérieur, au bazar commun des peuples de la mer et des indigènes. Et voyez s'il ne faut pas ajouter quelque créance aux traditions antiques qui attribuaient la fondation de ces sanctuaires à des marins étrangers, Delphes aux Crétois, Olympie à l'Héraklès oriental, l'Héraion à Danaos l'Égyptien, etc... En résumé, les sites de la Grèce primitive me semblent prouver que cette Grèce vivait dans la dépendance commerciale de l'étranger ; pour cette Grèce primitive, les Levantins et leurs marines jouèrent le même rôle que pour la Grèce moderne les « Francs » et les marines de l'Occident. Mais quelle était l'exacte nationalité de ces Levantins ? Les Anciens sont unanimes à leur donner le nom de Phéniciens, à les faire venir des ports de Syrie et à les rattacher à une clientèle égyptienne. Mes études,

je crois, m'ont fait aussi découvrir quelques arguments probants en faveur de cette opinion. Ces Levantins étaient des Sémites: leurs établissements semblent porter des appellations sémitiques. Ce sont les noms de lieux qui vont nous fournir cette preuve nouvelle.

IV

Après les sites des capitales préhelléniques, en effet, considérez les noms de lieux de la Grèce primitive et, pour ne pas quitter nos îles grecques, étudiez en particulier l'onomastique insulaire. La plupart des îles grecques ont gardé jusqu'à nous les noms que les Hellènes leur donnaient déjà : *Paros*, *Naxos*, *Samos*, *Paxos*, *Kasos*, *Rhèneia*, etc. Or, il faut noter d'abord que ces noms, dont le sens nous échappe aujourd'hui, ne présentaient déjà aucune signification à l'oreille des Anciens: ces mots n'ont aucune étymologie valable dans aucune des langues classiques ni modernes. Il faut noter en outre que ces noms inintelligibles étaient doublés, durant l'antiquité, d'autres vocables parfaitement clairs et authentiquement grecs. La même île, qui porte le nom inintelligible de *Kasos*, s'appelait aussi *Akhnè*, ce qui veut dire en grec *l'Écume*. Le nom inintelligible de *Rhèneia* était, dans une autre île, doublé du nom grec *Keladoussa*, c'est-à-dire *la Hurlante*. Il en est ainsi dans la plupart des îles grecques : *Samè-Képhallénia*, *Thasos-Aéria*, *Amorgos-Psychia*, *Oliaros-Hylèessa*, *Thèra-Kallistè*, etc., chaque île a deux noms pour le moins, l'un sûrement grec, l'autre d'origine et de sens mystérieux. Étudiez maintenant les quatre noms *Kasos-Akhnè* et *Rhèneia-Keladoussa*.

A l'est de la Crète, l'île de Kasos est comme la première pile du pont insulaire qui, par Karpathos, Saros et Rhodes, s'en irait des derniers caps crétois aux promontoires avancés de l'Asie Mineure. Au long de ces îles, sous le vent de ces îles, une route de navigation commode unit les côtes asiatique et crétoise. Les détroits de Karpathos et de Kasos sont, en outre, les grands passages qui conduisent de la partie orientale de la Méditerranée dans l'Archipel. Kasos elle-même est très montagneuse et ses rives consistent en hautes falaises de

roche avec de grands fonds à toucher. Appliqué à une telle île, le nom d'*Écume* s'explique sans peine : l'*Etymologicum Magnum* nous dit que « le mot *akhnè* désigne toute particule ténue, tout duvet humide ou sec ». Dans *l'Iliade*, une comparaison revient souvent entre les poussières d'hommes, tourbillonnant sous le vent de la fuite, et les poussières de l'aire, où l'on vanne le blé pour séparer le grain, *karpos*, et la balle, *akhnè*. Une autre comparaison, non moins familière au poète de *l'Odyssée*, nous montre le vaisseau piquant et bondissant sur la lame, tout couvert d'écume et de poussière d'eau, d'*akhnè*. Les hautes falaises de Kasos, opposées, d'un côté, à la grande mer et aux houles du sud, et, d'autre part, au courant et aux rafales du nord, présentent souvent le spectacle décrit par les vers de *l'Odyssée* : « C'étaient des côtes accores, rocheuses et pointues, où grondait la mer, et tout était couvert par l'*akhnè* du flot. » Pourtant ce substantif, pris comme nom géographique, déroute l'esprit : au lieu du substantif isolé, *l'Écume*, on attendrait plutôt un nom composé, comme *l'Ile de l'Écume*, ou une épithète, comme *l'Écumante*. Une telle appellation ne semble donc pas avoir été un mot original, populaire.

Or l'équivalent d'*Akhnè* dans les langues sémitiques serait *Kas*, et l'on ne saurait trop insister sur cette équivalence : Homère compare les guerriers fuyants aux pailles, *akhnè*, que le vent balaie sur les aires sacrées, et la même comparaison se retrouve dans la Bible : « Comme le *kas* sous le vent du désert, je les ai dispersés », dit l'Éternel à Jérémie. *Kasos* me semble n'être en grec qu'une transcription du *kas* sémitique, et les deux noms *Kasos-Akhnè* forment ensemble ce que les géographes appellent un doublet, c'est-à-dire un seul et même vocable en deux langues différentes, le vocable grec doublé du vocable sémitique.

Pour *Rhèneia-Keladoussa*, il en est de même. Cette île, la plus voisine de Délos, est celle que les marins actuels appellent la Grande Délos : chez les Anciens, elle était tout à la fois Rhèneia et Keladoussa. *Kelados*, dit l'*Etymologicum magnum*, signifie le tumulte et le bruit. Homère emploie ce mot pour désigner le brouhaha de la bataille, le choc des armes et les hurlements des combattants. Il emploie l'épithète *keladon* pour

les torrents mugissants et pour les vents qui gémissent sur la mer. Le nom de *Bruyante* ou *Hurlante* convient bien à la Grande Délos. Sa forme déchiquetée, les baies fissurées et profondes qui la coupent presque de part en part, ses roches saillantes, ses aiguilles surplombant la mer de 150 mètres racontent la lutte des flots, qu'en tout temps le courant et le vent du nord lancent contre ses flancs. Cette île dressée sans abri, en travers de la passe de Myconos, fait face au mistral et au courant des Dardanelles. Les hurlements du flot y donnèrent toujours naissance à de terribles histoires de *vroucolacas*, de revenants. Bondelmonte signale, en ces parages, la Roche aux Chèvres, « dont les esprits immondes font leur rendez-vous : quand un navire vient à passer et à séjourner pour la nuit, c'est un tel sabbat et de tels rugissements que ciel et terre semblent vouloir crouler, et les esprits crient à pleine voix le nom des navigateurs ». Or, dans les langues sémitiques, les racines *ranea* et *ranna* existent avec leurs dérivés, pour désigner tous les bruits violents, toutes les clameurs, tous les murmures des êtres et des choses, froissements d'armes, vibrations de cordes, cris humains de joie et de douleur : l'équivalent exact du grec *kelados* est l'hébreu *rinea*, dont *Rhèneia* serait la transcription grecque très fidèle. Nous avons donc ici encore un doublet gréco-sémitique.

La plupart des îles grecques prêteraient aux mêmes découvertes d'onomastique. Nous ne pouvons examiner ici tous les doublets des mers grecques. Mais, des rives asiatiques aux côtes albanaises et des golfes de Laconie aux plages de Thrace, toutes les îles, Thasos et Corfou, Paxos et Samos, Salamine et Cythère, ont gardé quelque nom phénicien dont un doublet gréco-sémitique peut nous garantir le vrai sens et l'étymologie.

Ce phénomène des doublets n'est point particulier à la période préhellénique. Dans toute l'histoire de la Méditerranée, nous voyons les navigateurs se transmettre leurs noms de lieux, en se les expliquant, et les nouvelles marines traduire l'onomastique de leurs prédécesseurs tout en conservant parfois les noms originaux à côté de la traduction. Les Vénitiens et les Génois apprennent des Byzantins le nom de *Montagne Sainte* pour l'Athos peuplé de moines : ils acceptent le nom grec

Hagion Oros, mais ils le traduisent aussi en *Monte Santo*. La même *Ile des Cerfs* voisine de Cérigo porte le nom italien de *Cervi* et le nom grec d'*Elaphonisi*, et nos *Instructions nautiques* gardent à tel rocher son nom grec de *Pondiconisi*, qu'elles traduisent aussi en *Ile aux Rats*. Toutes les marines en ont usé de même, et, sur terre, nous donnons à la même contrée les noms de *Soudan* et de *Nigritie*, parce que *Belad-es-Soudan* en arabe et *Nigritie* dans les langues latines signifient tous deux le Pays des Noirs. Dans la toponymie hellénique, on trouve en abondance de pareils doublets, qui peuvent donner une certitude absolue sur certains problèmes des origines grecques. Quand la plupart des îles portent à la fois deux noms, quand l'un de ces noms, sûrement grec, *Akhnè*, signifie l'*Écume* et quand l'autre, d'origine inconnue, *Kasos*, peut s'expliquer par une étymologie sémitique et nous ramener au même sens d'*Écume*, on doit affirmer, je crois :

1° que *Akhnè-Kasos* forment un doublet gréco-sémitique ;

2° qu'une marine sémitique occupa jadis l'Archipel et que la phrase de Thucydide est l'écho d'une tradition digne de foi, l'expression d'une vérité historique, nullement légendaire : « Les insulaires étaient des Kariens et des Phéniciens, car ces deux peuples avaient colonisé la plupart des îles. »

Cette double affirmation contient en germe toute ma thèse. C'est une série de doublets gréco-sémitiques qui doit nous entr'ouvrir le mystère des origines grecques. C'est une série de doublets qui nous montrera les échanges de mots, de produits et d'idées entre les Phéniciens et les plus anciens habitants des terres helléniques. Et je crois cette méthode inattaquable. Si une étymologie peut toujours être discutée, mise en doute et rejetée, je crois qu'un doublet porte en lui-même sa preuve d'authenticité. Un esprit critique peut repousser l'étymologie la plus vraisemblable, sous prétexte que toutes les rencontres sont possibles et qu'un nom grec peut ressembler à un mot phénicien sans en être dérivé ou sans lui avoir servi de modèle. Mais, en face d'un doublet, la certitude s'impose à tout homme de bonne foi, pourvu que le doublet soit bien établi, pourvu que les deux termes s'appliquent bien à une seule et même chose. Or, dans la langue et dans la littérature de la Grèce primitive, les doublets gréco-

sémitiques tiennent une aussi grande place que dans sa géographie. Ils nous permettent non seulement d'affirmer la présence des Sémites dans cette Grèce des origines, mais encore d'étudier quelle fut leur influence sur l'histoire, la civilisation et la pensée même des Hellènes et dans quelle mesure ces Sémites furent les inventeurs ou les transmetteurs des notions et inventions que nous attribuons communément à la création grecque.

Thucydide et Strabon avaient raison de rapporter à l'influence levantine la plupart des acquisitions matérielles et intellectuelles, qui firent la force de l'hellénisme. Écriture, art, littératures, sciences, métiers, navigation, mythes, cultes, etc., la Grèce primitive reçut presque tout des Levantins. Avant Danaos et Kadmos, elle n'était vraiment qu'une Pélasgie barbare; après eux, elle devint l'Hellade classique. Est-ce à dire que les Levantins lui aient tout donné, la matière et l'idée, les résultats et les méthodes, les mots et la pensée, et surtout cette forme d'esprit et de raisonnement, ce génie et cette syllogistique, qui font à nos yeux la vraie grandeur du peuple grec? Je crois que l'on peut répondre à cette question encore : les Levantins donnèrent tout à la Grèce, sauf la Grèce même. Sans ordre et sans choix, à sa mode ordinaire et constante, l'Oriental avait, durant des siècles, durant des millénaires, entassé des notions, des expériences, des contradictions, des songes, des traditions, des vérités et des folies, qu'il vint un jour apporter à la Grèce. L'Hellène, entré dans ce trésor, y mit ses distinctions logiques, ses classifications rationnelles, ses raisonnements humains et, de ce chaos monstrueux, il tira notre monde intellectuel. Le Sémite fournit la matière. Le Grec inventa l'idée. C'est ce que j'expliquerai quelque jour aux lecteurs de la *Revue* (s'ils veulent me prolonger leur complaisante attention), en leur racontant les réelles *Aventures du véritable Ulysse*.

VICTOR BÉRARD

ROYALES AMOURS

Jeanne Bréant promenait en cette ville d'Italie — à quoi bon dire quelle ville c'était? — les robes mauves qui achevaient son deuil de veuve ; deuil parfaitement correct, mais sans douleur. Le défunt M. Bréant, homme paisible et ennuyeux, n'avait fixé l'attention publique sur sa personne que grâce à une longue habitude de gagner beaucoup d'argent. Jeanne, épousée sans dot aucune, et seulement pour ses indiscutables mérites décoratifs, avait apprécié l'agrément d'être une des femmes les mieux mises du tout-Paris, sans d'ailleurs se dissimuler que sa vie conjugale fût totalement fastidieuse.

Elle était honnête, à la façon des personnes qui, faiblement douées pour ressentir la passion, tiennent pourtant à l'inspirer. Aux heures tardives où elle se mettait au lit, la tête toute chaude d'avoir presque pensé, le cœur un peu las d'avoir failli sentir, il lui eût été impossible de goûter le repos si bien mérité, sans la réconfortante certitude qu'ici ou là, dans le vaste univers, plusieurs hommes s'agitaient, voués à l'insomnie, en proie aux désirs fous dont elle était l'objet central et que, naturellement, elle n'avait nulle tentation de jamais satisfaire.

Comme toutes ses congénères, madame Bréant se croyait très pure, et la certitude qu'elle en avait l'enchantait délica-

tement. C'était pour son esprit une saveur fine qu'elle dégustait avec un plaisir gourmand, assez analogue à celui qu'elle prenait à l'exquise élégance de ses « dessous ». Ces choses-là — vertu et jupons — n'étaient qu'à elle et pour elle, personne n'en jouissait qu'elle, et c'était une raison pour qu'elle en jouît avec une vivacité singulière.

Lorsque des messieurs congestionnés se jetaient à genoux sur les tapis, pour lui exprimer, en termes d'un fallacieux lyrisme, l'extrême envie que leur donnait sa charmante personne, elle avait des minutes délicieuses, où s'hypertrophiait un juste contentement de soi-même, à se voir si bien maîtresse de la situation. Elle se plaisait au dédoublement qui lui permettait d'assister en critique lucide à toute la scène, — jugeant en artiste les paroles mêmes, où alternaient la sensibilité, l'esprit, l'insolence hautaine, et qu'elle disait avec le ressouvenir de certaines intonations subtiles de madame Bartet, dont elle admirait le talent et à qui elle ressemblait un peu.

L'amour n'avait laissé en elle que des images assez ridicules d'hommes dont le désir atténuait la distinction : cela l'avait conduite à mépriser tous les hommes d'une façon déraisonnable.

Il advint que M. Bréant prit une pleurésie dont il mourut dans la semaine, lui léguant, sans commentaires, une fortune considérable. Jetée hors de ses habitudes par la soudaineté de l'événement, Jeanne éprouva un besoin inconnu de tranquillité et de silence : elle s'en alla passer quelque temps à la campagne, — non pas, sans doute, pour y penser à M. Bréant, dont il n'y avait rien à penser, mais pour méditer sur elle-même.

C'est une savante éducatrice que la mort ; on apprend toujours quelque chose en regardant le bois d'un cercueil. A contempler celui de son mari, Jeanne admit qu'elle aussi pouvait prendre une pleurésie et mourir dans la semaine. La chose valait qu'on s'y arrêtât.

Rien n'est plus favorable à l'enchaînement des idées que la solitude rurale. Dès qu'elle eut transformé sa notion vague de la destruction finale et nécessaire en quelque chose de précis et qui s'appliquait à elle, Jeanne se trouva obligée,

en traînant le crêpe de ses jupes dans les allées du parc, à faire un examen de sa vie : elle voulait savoir si, venant bientôt à disparaître, elle aurait pris aux joies de ce monde une part suffisante pour le quitter sans trop de regrets. Les résultats de ce travail la consternèrent. Les comédies sentimentales qui avaient occupé sa jeunesse découvrirent brusquement la misérable banalité de leur trame. Dans les fanfreluches de ses souvenirs elle chercha, sans la trouver, l'émotion forte qui vaut d'être rappelée. Sa fameuse pureté se révéla dans sa réalité de vaniteux égoïsme : son admiration d'elle-même subit l'inquiétude, et, comme les points extrêmes des sentiments sont mieux habitables pour les femmes que leur juste milieu, elle se prit en dégoût de n'avoir jamais éprouvé aucune des grandes émotions qui, pour une seconde, redessinent la créature déchue à l'image de son créateur.

Éprise de sa récente sincérité, elle étudia soigneusement la liste des hommes qu'elle avait désespérés ; elle chercha les raisons qu'elle avait eues de ne point aimer celui-là ou celui-ci...

Pas un moment, l'hypothèse d'une monomaniaque fidélité à M. Bréant n'intervint dans le débat : cet homme occupé apportait à pareil sujet si peu d'attention, que sa femme, évidemment, n'avait pu se priver pour lui de la joie d'aimer. Pourquoi s'en était-elle privée ?...

Parmi les messieurs qui lui affirmaient avec des serments terribles qu'elle était leur « destinée » et que, faute de son amour, leur perdition s'annonçait inévitable, il s'en était rencontré de spirituels et de tendres ; certains avaient du talent ; deux, même, étaient beaux, — et tous tenaient dans la société un de ces brillants états par quoi l'orgueil d'une femme se rassure. Elle ne les avait pas aimés pourtant, mais pas du tout ! N'était-ce pas le signe de quelque monstruosité mentale, de quelque infirmité honteuse et ridicule ?...

Cette angoisse — jointe à quelque influence paludéenne — lui donna des accès de fièvre. Elle se crut perdue, avala de la quinine, fit de l'hydrothérapie : la fièvre disparut. Jeanne éprouva le bien-être ambitieux des convalescences ; son goût d'analyse, un moment troublé, se raviva, et elle reprit ses méditations critiques. Mais son point de vue était déplacé.

Cette fois, elle tenait la vérité! Ce n'était pas faute de pouvoir ressentir la passion qu'elle avait si vainement vécu, mais faute d'un objet digne de l'inspirer. Elle fit le compte des démérites de tous ses flirts : il y en avait long! Révoltant égoïsme masculin, inintelligence brutale de ses finesses intimes, manque de charme, épaisse fatuité, banalité surtout!... Banalité, était-ce assez dire? C'est vulgaires qu'ils étaient, tous ces hommes! Pas un n'apportait l'espoir d'une émotion rare; jamais, avec eux, le cœur n'aurait l'occasion de ces grands gestes qui valent le sacrifice des préjugés, voire des pudeurs orgueilleuses. Elle n'avait rencontré que la possibilité de ces plates amours sans risques ni lendemains, où l'on s'amoindrit. Quoi de surprenant si elle se cuirassait de persifleuse indifférence contre d'aussi médiocres aventures?...

Une pitié d'elle-même l'envahit. Il lui parut que la vie s'était mise pour elle en frais de cruauté. Son attitude physique se modifia, ses mouvements se ralentirent comme sous la perpétuelle menace d'un choc et d'une blessure; son sourire eut un pli de discrète amertume; toute sa personne exprima la mélancolie, le secret douloureux. Ces changements et le repos des champs perfectionnèrent sa beauté.

Lorsqu'elle revint à Paris, le nouveau style de ses façons fit supposer qu'elle regrettait M. Bréant : on l'entoura de mines condoléantes et d'allusions attristées qui mirent le comble à son ennui. Elle aspirait à la revivifiante sensation que donnent les visages et les âmes inconnus. Quelqu'un lui parla du pouvoir des voyages à distraire les femmes solitaires : elle s'étonna de n'avoir pas songé encore à ce merveilleux antidote du spleen, s'empressa d'organiser le demi-deuil indispensable à une longue absence, et partit pour Milan.

Elle n'avait pas encore eu le loisir de voyager; elle avait parfois entrevu la Suisse et le Midi, mais la nécessité de recevoir à Paris, au printemps, et, l'automne, dans son château, ne lui avait pas permis les courses aux pays d'art. Cependant elle était trop foncièrement élégante pour n'être pas intellectuelle : elle lisait les livres sur lesquels il convient d'avoir tout dit avant que le grand public s'en empare. Elle avait de très bonne heure adopté la mode d'ad-

mirer le *quattrocento*, elle pouvait faire d'ingénieuses remarques sur les graveurs et les architectes de cette importante époque. L'Italie lui avait été rendue familière par les ouvrages d'érudition tempérée qui mettent le génie à la portée des causeries de *five o'clock*. Elle traversa les galeries et les églises d'un pas assuré qui la menait droit aux toiles illustres et aux marbres consacrés. Botticelli sut lui plaire ; mais elle était trop solidement documentée pour ne pas lui préférer Lippi, ou, mieux encore, Piero della Francesca. Sur tous elle posa la rêverie dolente de ses beaux grands yeux gris, accordant à chacun la somme d'attention à quoi il était en droit de prétendre ; elle rangea proprement dans sa mémoire une foule de ces renseignements historico-pittoresques, qui font si bon effet lorsqu'on les communique, avec l'air d'en savoir bien davantage, aux personnes ignorantes ; elle se répéta qu'elle vivait « pour l'idée », et que c'était noble et très joli... Rien de tout cela ne suffit à détourner le souci qui la harcelait : devait-elle mourir sans avoir connu l'amour ?...

*
* *

Depuis vingt-quatre heures, Jeanne était dans cette ville posée au ras du flot comme un mirage ; la journée finissait : elle suivait d'un regard vague les jeux féroces et magnifiques du soleil couchant, qui jetait des gouttes de métal et des gouttes de sang aux petits flots que froncillait un peu de brise fraîche.

Tout contre elle, une exclamation résonna où son nom était mêlé. La tête rapidement tournée, Jeanne répondit par une autre exclamation. Un moment après, sa main était enclose dans celles d'un vieillard à belle tournure, dont la pâle figure aiguisée, la coulante barbe blanche, pâlissaient et blanchissaient davantage d'encadrer l'ardente noirceur de ses yeux luisants.

— Comment ! Madonna, vous êtes ici et je l'ignore ? Quelle trahison !

— Mon cher comte, j'arrive, et je voulais aller demain, sans faute, m'informer de vous et de madame Manfrini.

— Ma femme est encore à la campagne pour quelques

semaines; mais je suis, moi, réinstallé, prêt à vous faire ma cour et à vous servir de cicerone, si vous le permettez,

Sans nul doute, elle permettait!

Le souvenir de M. Bréant traversa le comte; il prononça quelques paroles adaptées au fait de sa disparition, secoua la tête d'un air de profond découragement, avança une lippe chargée de parfaites intentions pour la mémoire du financier. Il posa en principe que nous sommes tous mortels, insinua discrètement que, puisque, fatalement, il faut que l'on cesse de vivre, le malheur n'est guère aggravé s'il arrive un peu plus tôt, et non plus tard... Après un « temps » de respectueuse convenance, comme on tourne sur le talon pour aller vers d'autres buts, il se déversa en épithètes qui exprimaient sa joie, son dévouement et la beauté de Jeanne.

Madame Bréant avait connu ce vieil homme quelques années plus tôt à l'ambassade d'Italie, et l'admiration déréglée qu'il témoignait pour elle les avait liés presque intimement durant l'hiver qu'il avait passé en France avec sa femme. Depuis ils ne s'étaient point revus.

La solitude du voyage pesait à Jeanne : elle jugeait bien, aux regards des passants, qu'elle n'était pas moins jolie, mais il y avait des semaines qu'on ne le lui avait dit avec finesse et précaution ; elle songeait, en arpentant le quai lavé par les lueurs orangées du couchant, que cette rencontre était une heureuse fortune, et que la pompeuse galanterie de l'Italien meublerait agréablement le vide de ses soirées.

Au moment où, — comme elle faisait toujours lorsqu'elle se préparait à lancer une de ces paroles aguichantes dont elle seule devait savoir l'inanité, — elle faisait remonter tout ce qu'elle avait d'âme à fleur de visage pour affirmer au comte qu'elle était heureuse de l'avoir retrouvé, — oh! tellement heureuse! — un homme passa près d'eux, d'un pas vif et saccadé.

Ses yeux se posèrent sur Jeanne, admiratifs et brutaux : l'expression en était telle que la jeune femme en eut par tous les nerfs l'éclair d'une sensation qui aboutit en choc de colère sous son petit front net. Elle avait rougi.

Le comte Manfrini exécutait un salut dont la courbe

large n'était point accomplie que déjà le promeneur les avait dépassés.

— Qui est-ce? — interrogea madame Bréant, la lèvre retroussée de dédain.

— Le prince de Santa Fé!... Don Philippe... Philippe IX, disent les loyalistes de son pays.... Vous ne l'avez jamais vu?... Il a vécu à Paris pourtant.

— Ah! c'est Don Philippe...

Le méchant pli de la lèvre s'effaça.

Pendant quelques secondes, Jeanne hésita, puis — c'était vraiment trop fort pour y résister, cette curiosité qui l'avait mordue! — elle se retourna. Mais tout de suite elle se remit à marcher : pour la seconde fois, elle venait de subir le regard qui lui avait rosi la face.

— Eh! eh! Madonna Giovanna, Son Altesse s'y connaît en beauté! — ricana l'Italien qui avait surveillé le mouvement.

Cette façon de la nommer « Madonna Giovanna», — comme une héroïne de la Renaissance, — qui, à Paris, plaisait à Jeanne par son goût de flatterie archaïque, lui parut infiniment grotesque ; elle fronça d'un air d'impatience ses minces sourcils noirs.

— J'avais oublié que c'est ici que Don Philippe s'est retiré, — dit-elle avec un ton de suprême indifférence. — Comme il doit s'ennuyer!

— Oui, c'est triste de manquer sa destinée! — dit l'Italien, d'un ton qui donnait à croire qu'il possédait là-dessus des lumières spéciales et trop éblouissantes pour le troupeau humain, et il ajouta : — Surtout, quand cette destinée est un trône.

Il enchaîna quelques idées générales que Jeanne laissa se perdre dans l'air léger du crépuscule, offrant seulement à son éloquence l'appui d'un demi-sourire qui eût fait croire à tout le monde qu'elle écoutait ses paroles... Elle était fort loin de ce quai, de ce soleil couchant et de ce vieillard aimable et verbeux. Elle fouillait dans le peu qu'elle savait de l'histoire du prince exilé, tâchait de reconstituer son personnage et son aventure. Des mots épars restés dans son souvenir lui servaient à reconstruire la guerre philippiste, — un fragment d'épopée dont la poésie âpre et chaude a un moment coloré

d'un reflet d'incendie le plat paysage de la politique contemporaine. — Comme elle aurait voulu connaître en ses détails cette lutte énergique et féroce, menée par Don Philippe à la tête de ses partisans ! Des scènes de tuerie très vagues et très horribles s'ébauchaient dans sa tête ; elle utilisait, pour donner de la réalité au drame flottant, les lueurs saignantes du ciel, et, les paupières mi-closes, elle voyait d'émouvantes gesticulations, batailles, déroutes, chevaux au galop de charge, emmêlement de bras et de jambes, culbutantes anatomies pareilles à celles que Jules Romain a prodiguées en ses peintures excessives. Puis, par une brusque rentrée dans le présent, Jeanne ressaisissait le personnage de Don Philippe tel qu'il venait de lui apparaître ; elle tentait de pénétrer l'âme d'un tel vaincu... De quelles amertumes devait-il être empoisonné ! Quelle lassitude de l'effort inutile, quels remords aussi, peut-être, au souvenir des vies sacrifiées vainement ! Combien il souffrait dans cette ombre où il s'était retiré, tragique et silencieux, dressé comme une menace et comme un espoir à l'horizon de sa patrie lointaine... Certes, le sort de celui-là n'avait pas été médiocre ! Quels fantômes venaient errer dans la nuit de son cœur ?...

— Il est veuf, n'est-ce pas ? Depuis quand ? — dit-elle, profitant d'un moment où le vieillard reprenait son souffle.

— Depuis trois ans... Il adorait sa femme, on se demandait s'il se consolerait jamais... Et puis, oui, il s'est consolé !... La vie est si belle, n'est-ce pas, Madonna ?

Jeanne eut un haussement du front qui se révoltait contre cette opinion.

— Trouvez-vous ?.

— Eh ! *per Bacco !* je crois bien que je trouve !... Regardez le ciel, et l'eau, et la divine beauté de ces vieux marbres, et... *peccato !* vous ne pouvez pas voir le soleil dans vos yeux : sans cela, vous comprendriez pourquoi c'est un bonheur de vivre !

— Racontez-moi ce qui a consolé Don Philippe, — dit Jeanne, après avoir récompensé Manfrini par un délicieux regard oblique.

— Mais la seule chose qui console ! l'amour !

— Il est amoureux ?

— Il l'a été... très souvent.

— De qui... en ce moment ?

— Oh ! en ce moment, il n'y a pas grand'chose... avec ses préoccupations politiques...

— Quelles préoccupations ? Je croyais qu'il avait renoncé à tout...

— Il l'a dit... mais son parti se remue. On assurait, la semaine dernière, qu'il allait partir.

— Pensez-vous qu'il ait des chances ?

— Eh ! qui sait ?... qui sait ?... dans ce pays-là... S'il était plus jeune...

— Quel âge a-t-il donc ?

— Quarante-neuf ans.

— Ah !... tant que ça !... Il n'en a pas l'air.

— C'est un bel homme !

Et le comte eut ce brusque avancement de la lèvre inférieure, qui, tout en donnant à leur figure l'expression du plus intense dégoût, marque ordinairement que les Italiens admirent.

Jeanne répondit à ce jeu de physionomie par un autre : elle remonta les sourcils de façon à prouver irréfutablement que, si Don Philippe était beau, cela lui demeurait, à elle, tout à fait indifférent. Ils arrivaient devant l'hôtel : madame Bréant tendit la main au comte.

— Je vous reverrai bientôt ? — dit-elle avec un sourire prometteur de félicité.

— Plus tôt que vous ne voudrez peut-être ! — répondit Manfrini, ondulant du talon au chapeau avec l'air d'offrir des choses précieuses pour plus cher qu'elles ne valent. — Mais, au fait, reprit-il, la Duse joue demain soir : me permettez-vous de vous offrir ma loge et d'avoir l'honneur de vous accompagner ?

— Je crois bien !

Le comte s'attardait, conservant dans la sienne la main de Jeanne, qu'il massait doucement ; il y avait d'innombrables petits plis de sensualité joyeuse autour de ses yeux restés jeunes. La silhouette de Don Philippe s'interposa devant la dernière flambée du soleil couchant : il marchait

de son pas brusque, mais moins vite. Pour la troisième fois, madame Bréant reçut son regard. Il avait de beaux yeux sombres, larges, et que leur fixité rendait hautains.

Les plis faunesques se gravèrent plus fins et plus profonds aux tempes du comte Manfrini et sa moustache remua sous la courbe de son nez mince, mais il évita le commentaire.

— A demain donc, Madonna ! — fit-il, en se décidant à lâcher la main de Jeanne.

Et il reprit sa flânerie sur le quai, dont les façades pâlissaient dans la défaillance du jour.

*
* *

Après son dîner, madame Bréant s'était mise au balcon ; elle regardait, dans la noirceur huileuse du flot, mourir et renaître le reflet des étoiles dont le ciel était criblé. Les battements d'une vie trop forte lui emplissaient la poitrine d'un étouffement délicieux, envoyaient dans tout son corps un sang très chaud qui charriait de la joie.

Décidément, elle adorait l'Italie ! Cette terre incomparable avait de quoi guérir son mal de vivre. Elle se sut bon gré d'être assez artiste pour qu'il lui fût possible de fuir sa misère en se réfugiant dans la beauté des apparences. Une foule d'idées subtiles, ingénieuses, lui vinrent, qui eussent mérité d'être dites, écrites même, et dont elle décida qu'elles ne seraient jamais ni l'un ni l'autre. Elle jouit en voluptueuse de cette suprême élégance : avoir de l'esprit en tête à tête avec soi-même, sans désir d'admirations étrangères. Puis elle s'accorda quelques félicitations pour son goût des idées générales, qui faisait dire à ses intimes qu'elle avait un « cerveau d'homme ».

Ce soir-là, plus que de coutume, elle était amenée à constater sa virilité intellectuelle par une série de réflexions fortes sur les révolutions, les guerres civiles, le droit divin des rois, et leurs devoirs — divins pareillement.

Don Philippe l'occupa : elle trouvait de la grandeur à sa légende, et qu'il avait beaucoup de « chic » personnel.

On l'aurait bien étonnée en lui rappelant sa première impression du premier regard osé par le prince : « Pourquoi ce rastaquouère se permet-il de me regarder ainsi ? »

Elle se sentait avec lui dans un état de sympathie mystérieuse... Qu'y avait-il de commun entre les raisons de souffrir de Don Philippe et celles de madame Bréant? Rien, apparemment. Si fait, tout ! au contraire. Ils avaient l'un et l'autre manqué leur vie ; mais le droit ne leur était point dénié de contraindre enfin le sort à réaliser leur rêve. N'était-elle pas fraternelle à celle de Jeanne, l'infortune de cet homme que le passé accumulé vouait au trône et qui, vaincu, traînait dans l'exil de lentes journées provinciales? A tous deux, une couronne était due : à lui, celle de ses ancêtres; à elle, celle du bonheur ; et leurs tempes frissonnaient d'être nues.

Don Philippe était seul, comme nul autre qu'un roi sans royaume ne peut l'être ; elle le comprenait comme nulle autre qu'une femme sans amour ne pouvait le comprendre.

Sa rêverie fut traversée d'un souvenir : le matin, elle avait regardé dans une vitrine des photographies de souverains et de cabotins illustres. Celle de Don Philippe était là aussi peut-être? Une puérile envie de s'en assurer la prit.

Elle mit des vêtements de rue, et partit avec une impatience d'arriver qui lui rajeunissait les nerfs. Sur son passage, des têtes se tournèrent ; des coups d'œil vifs, des compliments indirects l'effleurèrent. D'habitude, elle avait une horreur peureuse d'être suivie ; ce soir-là, elle s'en amusait. Un promeneur la frôla en murmurant : « *Carina !* » Elle faillit sourire. C'était un grand garçon à figure pâle, à barbe bleuâtre : — il ressemblait à Don Philippe.

Jeanne s'arrêta devant la vitrine. Elle ne s'était pas trompée : il était là, en uniforme, son large torse étalant des ordres, la tête rejetée de profil en un mouvement impérieux et décoratif.

Il parut à madame Bréant que cette photographie tenait une place énorme, envahissait la montre, y éclatait... Pendant quelques minutes, elle demeura intimidée. Elle promenait des yeux vagues sur les autres portraits, mais sans les voir distinctement, et revenait à celui du prince, dont la militaire

crânerie aplatissait les faces inquiètes des personnages royaux, guindés, en banales postures d'apparat, et qui semblaient réunis là seulement pour faire cortège à l'exilé hautain.

Elle se décida enfin à entrer dans la boutique et demanda le portrait de Don Philippe d'une voix un peu hésitante, L'indifférence de l'employé qui la servit lui parut extraordinaire : on eût dit que, le jour durant, cet homme ne faisait pas autre chose que de débiter l'image du prince. Elle aurait voulu demander s'il venait beaucoup de monde pour acheter cette photographie, mais elle n'osa pas, et sortit avec l'impression offensée que donne la découverte de pas anonymes sur le sable d'un jardin, lorsqu'un moment on s'est dit : « C'est mon jardin. »

Les paroles du comte Manfrini sur les multiples amours de Don Philippe revinrent à sa mémoire... Quelles femmes étaient-ce? Des Italiennes!... Que pouvait savoir une Italienne des affres de ce héros!

Rentrée chez elle, sans même se déganter, elle cassa la ficelle, déchiqueta le papier qui lui cachait sa prise, et, en pleine lumière, se mit à examiner le prince.

Carré d'épaules, le thorax excessif, le cou trapu, avec ses cheveux drus brossés en arrière et l'ombre mystérieuse que portait, sur ses grands yeux immobiles, la forte saillie des arcades sourcilières, il lui parut très beau. Il avait des joues épaisses, marquées d'un pli profond qui descendait le long du nez, et se perdait dans la barbe haut plantée, abondante et courte. A s'empâter, le masque avait gagné un style césarien que Jeanne imagina sur des pièces d'or; elle fut émue en observant que, dans la face lourde de ses quarante-neuf ans, demeurait une hésitation de modelé qui permettait de reconstituer le visage du bel enfant qu'il avait dû être. Elle regretta que la pose de profil dirigeât dans l'espace vague le pesant regard qu'elle souhaitait ressentir encore.

Elle ferma les yeux, cherchant à retrouver le pincement au cœur qui gênait sa respiration lorsqu'elle évoquait ce regard, puis elle revint au portrait.

Elle entrait en intimité avec la figure du prince : il avait des tempes larges et claires, où les cheveux avançaient en une pointe aiguë ; elle se dit qu'il serait plaisant de

l'embrasser là... Ah! si elle avait rencontré plus tôt un pareil homme!... Sa lèvre se crispa, dédaigneuse, au souvenir de tous les « autres », évoqués pêle-mêle, en paquet. Pauvres gens! Comme ils supportaient mal la comparaison!

Il était tard : elle rentra dans sa chambre, ôta son manteau, son chapeau, se regarda de près dans la glace, et se sourit. Puis elle dégrafa son corsage : le miroir s'éclaira de refléter la forme rigoureusement pure et les tons perlés de ses épaules, sa peau de brune blanche. A mesure que tombaient ses vêtements, son visage prenait plus de fierté, ses yeux devenaient plus graves et plus profonds.

***

Cette nuit-là, elle rêva que, Don Philippe étant monté à cheval pour aller conquérir son royaume, elle s'attachait à son espérance et le suivait. Survenait un péril extrême et mal défini : le prince la chargeait de porter à quelqu'un dont la personnalité demeurait imprécise une lettre d'où dépendaient une foule de choses qu'elle ignorait d'ailleurs. Après de confuses allées et venues au travers d'opaques ténèbres où suintait l'épouvante, elle se trouvait, sans savoir comment, aux mains d'un vieux monsieur, qui à toutes les apparences accoutumées du comte Manfrini ajoutait un air de repoussante férocité. Il y avait, à ce moment, une lune rougeâtre sur une crête de montagne, un grand feu allumé, le bruit d'un invisible torrent, et, avant que personne eût ouvert la bouche, Jeanne était sûre qu'on allait la tuer. Des canons de fusil se braquaient sur elle : elle avait joliment peur, mais elle ne disait rien. Tout à coup une voix éclatait comme un tonnerre : « Qui ose toucher à cette femme? Elle m'appartient! » Il n'y avait plus ni fusils ni feu, ni lune ni torrent : il faisait clair comme dans les apothéoses de féerie ; Jeanne se trouvait seule en face de Don Philippe, qui, sans qu'elle en éprouvât le moindre étonnement, était habillé comme Mounet-Sully au quatrième acte d'*Hernani*. Il écartait son manteau, il lui ouvrait les bras, et tandis que, vibrante à défaillir, elle s'y laissait tomber, une voix ricanait avec un

fort accent italien : « Eh ! eh ! Madonna, Son Altesse s'y connaît en beauté !... »

Le front appuyé à la clavicule du prince, Jeanne goûtait cette plénitude de bonheur qu'on ressent parfois au cours des songes, et qui jette sur la journée suivante comme une traînée de joie attendrie et désireuse.

Au réveil, dans sa lente reprise de conscience, elle s'efforçait à retenir des miettes de son rêve, mêlées à ses pensées éparses, comme des brindilles odorantes aux mèches d'une chevelure dénouée dans du foin. Elle restait immobile, les yeux clos, pour mieux respirer l'arome de bonheur qui s'évaporait doucement. Lorsque enfin ses idées se firent plus claires, elle s'amusa de ces imaginations absurdes; mais, bien que la crainte d'être ridicule en face d'elle-même la portât le plus souvent à railler ses propres chimères, elle fut indulgente à celles-ci. Elle n'était pas en goût de juger, mais bien d'être heureuse, ce qui est tout différent.

En s'habillant, elle reconnut un caractère providentiel à sa rencontre avec Don Philippe à l'heure précise où, sans doute, il allait jouer sa dernière partie politique, où elle se résolvait à jouer sa première partie amoureuse.

Un impétueux désir d'action tendit ses fibres. Il fallait revoir le prince de Santa Fé, le connaître, au plus tôt. Malgré cet afflux d'énergie, elle s'effara en songeant aux moyens. Que penserait-il, si elle faisait dans sa direction un mouvement trop précipité ? Il la prendrait pour une femme vulgaire en quête d'aventures illustres... L'horreur d'une telle possibilité glaça, un moment, toute sa verve vitale. Elle sentit combien lui manquaient son hôtel, ses voitures parfaites, ses magnifiques chevaux, ses relations et sa cour si bien triée, tout enfin ce qui constituait, à Paris, son prestige de femme chic. Seule ici, elle n'était pas en valeur. Son découragement fut intense, mais bref : elle se souvint du regard qui avait bouleversé sa vie, et de nouveau l'espoir frémit jusqu'aux pointes de ses ongles.

De bonne heure elle fut dans les rues, gainée d'un costume tailleur, le plus convenable à une jolie femme qui toute la nuit a fait en rêve la guerre civile. Elle marchait, les épaules effacées, écoutant avec plaisir le martèlement énergique de

ses talons sur les dalles, portant son ombrelle, la pomme vers la terre, comme un casse-tête. Elle inclinait à prendre l'humanité en un bienveillant mépris, et regardait de très haut les passants frivoles, ignorants de tout le terrible et de tout le grandiose qui, en costume tailleur, les frôlait dédaigneusement.

Elle ne doutait pas qu'au premier coin de rue elle dût apercevoir Don Philippe, et que de cette deuxième rencontre les chroniques de l'avenir fussent dans l'obligation de parler. Mais elle marcha longtemps, et Don Philippe ne parut point.

Lorsqu'elle revint à l'hôtel pour déjeuner, elle était fort lasse et, surtout, de mauvaise humeur. Bientôt arriva le comte Manfrini, qui proposa un tour de musées. Elle l'avertit qu'elle avait la migraine; un instant même, elle faillit le renvoyer. Mais non! il fallait s'informer du prince, apprendre tout ce qu'elle ignorait de lui.

Dès qu'elle voulut poser sa première question, elle s'aperçut que déjà il lui était impossible de parler de Don Philippe aussi tranquillement qu'il était nécessaire pour que le vieil Italien ne lût pas en elle plus loin qu'elle ne le souhaitait. Par des manœuvres qu'elle estimait habiles, elle conduisit la conversation tout au bord du sujet dangereux; mais le Manfrini mit tant de persévérance à ne pas entrer dans ses chemins qu'elle y dut voir une préméditation taquine. Elle se crut devinée. L'idée qu'on pouvait juger ses préoccupations en changea la couleur. N'était-ce pas absurde d'être à ce point agitée parce qu'un homme l'avait regardée insolemment? Car c'était là-dessus qu'elle avait bâti cette romanesque histoire! Était-elle donc une pensionnaire qu'enflamme et déconcerte le premier désir inspiré? Elle se récita quelques-unes des éloquentes phrases d'amour qu'on lui avait dites. Ce n'était probablement pas Don Philippe qui saurait trouver des expressions d'une telle qualité! Elle s'avoua qu'il était vraiment trop gros, fut sur le point de se rappeler qu'à première vue elle l'avait jugé « rasta », et sa mauvaise humeur n'eut plus de bornes.

L'après-midi entier, elle marcha devant les chefs-d'œuvre, qui lui parurent n'être que de vieilles choses sales. Elle reprocha son manque d'émotion à Véronèse, fut désobligeante

pour le dessin du Titien, appela Tintoret « avaleur de sabres », traîna Tiepolo dans la boue, et, bien qu'elle eût relu Ruskin le mois précédent, elle ne consentit pas à être désarmée par la simplicité retorse de Carpaccio.

— Vous êtes mal disposée, Madonna! — remarquait Manfrini, de temps à autre.

Elle finit par le réduire au silence en lui déclarant que l'art italien s'arrête aux fresques de Pise ; qu'ensuite on n'y trouve plus que virtuosité vaine et goût exécrable...

Elle but du thé faible et fade dans une pâtisserie, et, comme l'Italien parlait d'une fatigue dont peut-être elle voudrait aller se reposer à l'hôtel, elle découvrit subitement que ce dont elle souffrait, c'était d'avoir passé sa journée dans des endroits clos ; et elle traîna son guide sur le quai, où le soleil couchant brûlait déjà le ciel.

— Quelle bonne marcheuse vous êtes! — dit le comte, en réglant son pas sur le pas vif et rageur de Jeanne.

Elle crut percevoir une raillerie dans sa voix : elle se prit à le détester. D'ailleurs, en ce moment, elle haïssait toute la terre. Jamais elle n'avait constaté si nettement la faillite de sa vie.

Pendant une demi-heure, elle alla, le long du flot palpitant. Elle vit passer des chapeaux inadmissibles, posés comme pour des paris sur de superbes chevelures grasses ; elle vit des mendiants sans nombre et sans pudeur ; des officiers outrecuidants, qui exhibaient leurs gigots sciés par l'étroitesse des pantalons gris ; des fillettes drapées aux plis amincis de leurs châles jaunes ou noirs, comme de précieuses petites statues ; des vieillards dont les figures ciselées semblaient des effigies de gloires anciennes ; des gens joyeux, des gens pensifs, des Anglais inflexibles, des Allemands gourds et gauches, des Français bruyants et sûrs d'eux, — mais elle ne vit pas Don Philippe. Elle commençait à se demander si son voyage d'Italie n'avait pas assez duré.

En somme, que lui importait Don Philippe? Rien! vraiment rien!... Ça l'aurait amusée de le revoir, mais l'envie même s'en était dissipée. Elle prit une résolution : une fois encore elle irait jusque-là, où la colonne de granit gris paraissait un colossal geste du Passé, lancé du sol vers le ciel ; puis, c'était fini, elle rentrerait.

Mais, en arrivant au pied de la fatale colonne, elle découvrit Don Philippe sur la place, et tout à coup se mit à répondre avec une cordialité débordante au bavardage de Manfrini, qui tout à l'heure la dégoûtait comme un médicament nauséeux.

... Elle s'était trompée : ce n'était pas Don Philippe!... Allait-elle rentrer?... Un dernier retour à la colonne, mais bien le dernier, par exemple! Elle en avait assez, elle était recrue de fatigue, et la migraine alléguée commençait à devenir réelle. Il ne viendrait pas, évidemment. S'il avait eu quelque curiosité d'elle, senti un peu de cet intérêt ému qui pousse l'un vers l'autre les êtres dont les vies doivent se mêler, n'aurait-il pas été là, à cette place et à cette heure où, la veille, ils s'étaient aperçus?...

Au pied de la colonne, découragée même de regarder autour d'elle, Jeanne vira sur les talons, et, si près d'elle qu'en passant elle le frôlait, vit le prince de Santa Fé.

Son cœur frappa sa poitrine, comme un camarade pousse du coude pour appeler l'attention. C'était bien lui! La vie apparut tout en or, comme les façades ciselées où coulaient largement les lueurs de l'astre.

Madame Bréant ralentit sa marche et passa, les yeux baissés, avec une expression de fierté dévotieuse.

Don Philippe causait avec un petit homme sec, basané, comme récemment roussi des pieds à la tête, et dont les gestes anguleux, vifs, rapides, semblaient malgré leur exiguité remuer d'abstraites et considérables choses.

Bien qu'elle parût ne rien regarder, Jeanne avait vu l'étrange personnage. Elle profita de ce qu'elle était encore tout près pour étouffer sa voix en demandant :

— Avec qui est Don Philippe?

— Le marquis d'Olarès... *Per Bacco!* j'avais raison de vous dire hier qu'il se tramait quelque chose!...

L'Italien avait articulé cette phrase avec une agitation singulière.

— Pourquoi? — fit Jeanne.

— Mais parce qu'Olarès est là-bas le grand chef du parti philippiste. C'est lui qui mène tout... Et pour qu'il se soit dérangé, il faut qu'il y ait du nouveau, et du grave, sans doute!

— Mais quoi?... Vous ne devinez pas, vous ne savez rien?...

— Eh! qui sait, qui sait?...

Toute la vitalité du vieux visage blême s'était concentrée à la pointe du nez maigre, relevé pour flairer dans l'air l'odeur des secrets pressentis, et qui s'effilait plus aigu, comme pour piquer les renseignements au passage. Madame Bréant, toute la journée, avait regardé des tableaux où les visages exprimaient des vices et des vertus : elle se dit que celui de Manfrini ferait une excellente allégorie de la curiosité.

— Vous connaissez cet Olarès? — demanda-t-elle, tout à fait rassurée quant à ses propres secrets par l'intérêt qui précipitait l'Italien sur une autre piste.

— Un peu. Je vous le présenterai, si vous voulez. Il deviendra tout de suite amoureux de vous.

— Ça aime, les conspirateurs?

— Mais oui, comme les autres!

— Dans les drames!... Après tout, ce n'est peut-être pas un conspirateur sérieux?

— Pas sérieux, Olarès?... *Santissimo!*... Terrible, féroce... La vie des hommes ne pèse rien pour lui... Il a exercé des vengeances atroces... Vous savez, la cruauté sombre de la race... Le duc César, dont nous avons vu le portrait tout à l'heure, avait de ce sang-là!

— Vraiment? ce petit homme noir serait à ce point effrayant?

Jeanne eut l'air de penser qu'elle voudrait bien voir qu'il se permît d'être quoi que ce fût de pareil.

— Oui, oui... Beaucoup de gens estiment qu'il a compromis la cause par des sauvageries inutiles. Il a une influence capitale sur Don Philippe, qui est plutôt faible de caractère.

— Je ne l'aurais pas deviné : il a l'air tellement énergique!

— Heu! heu!... Peut-être, dans les grandes circonstances, mais pas de la même manière qu'Olarès... C'est ce petit homme noir, comme vous l'appelez, qui a ordonné certaine exécution de prisonniers...

Suivit une histoire assez hideuse, en effet : Jeanne écouta si religieusement qu'elle ne s'aperçut pas d'avoir ralenti le pas, au point de ne presque plus marcher. Cette distraction permit au prince de Santa Fé et au marquis d'Olarès de regagner

leur distance ; ils dépassèrent la jeune femme et son compagnon. Don Philippe ne vit pas Jeanne : il contemplait les dalles avec une attention farouche qui lui noircissait la physionomie. Il écoutait les paroles jetées en saccades par Olarès comme si, pour les bien comprendre, il avait eu besoin de toute sa musculature contractée. Son dos s'arrondissait, la tête lui rentrait dans les épaules, et ses bras, pris de découragement à se sentir inutiles en cette heure d'effort cérébral, pendaient le long du corps, pareils à des manches vides.

Jeanne ne jugea point qu'elle dût s'offenser de n'avoir pas été remarquée : c'était de l'histoire qui venait de passer contre sa jupe. Tout se magnifia pour elle sous l'éclairage d'une telle idée. Évidemment, dans ce paysage de marbre, au ciel lamé d'or, des événements se préparaient dont l'Europe allait retentir. Madame Bréant s'exalta : elle se sentit reine de quelque chose. Le regard désireux que Don Philippe avait posé sur elle, la veille, c'était son sacre. Elle appartenait à l'épopée dont un nouveau chant allait commencer. Don Philippe ne l'avait pas vue, c'était tout simple ; mais il la verrait, il fallait qu'il la vît surgir devant lui : promesse et incitation ! Elle résolut de piétiner le quai tout le temps qu'il faudrait pour obtenir ce résultat.

Cela se fit au prochain croisement. Le prince avait relevé la tête : il l'aperçut, venant droit sur lui. Sans doute il était perdu dans ses tumultueuses pensées, car, en s'arrêtant sur elle, ses yeux eurent d'abord un air stupide. Puis sa figure marqua un remue-ménage intérieur où une idée disparaissait du premier plan, laissait la place à une autre. L'opération s'exécuta sans rapidité, mais enfin aboutit : le pesant regard cessa d'exprimer l'ahurissement pour avouer clairement que déjà il avait rencontré cette jolie femme-là quelque part, et qu'en tout cas, elle était jolie, diablement jolie !

Jeanne avait ramassé toute sa volonté : ses beaux yeux gris s'ouvrirent largement, les ailes de son nez se gonflèrent d'un désir de donner sa vie, là, tout de suite, n'importe comment, devant une foule éperdue d'horreur et d'amour, et sa bouche vibra comme sous un baiser.

Don Philippe ne devina pas, peut-être, que l'expression violente de ce visage charmant signifiait que cette passante s'associait en énergie et en dévouement à ses destins et les voulait immenses; mais il ne put en méconnaître la sympathie vivace : un demi-sourire détendit sa face immobile.

— Je rentre, — dit lestement Jeanne au comte Manfrini; — à ce soir!

Elle ne voulait pas affaiblir en la renouvelant la joie que déchaînait dans sa tête, en tourbillon, cette glorieuse certitude : entre elle et Don Philippe, un lien était formé, où s'entortillait l'avenir d'un peuple.

*
* *

A peine dans sa chambre, elle se jeta sur un fauteuil, et appuya sur ses yeux ses mains nouées l'une à l'autre avec des crispations. Elle était heureuse, heureuse à en souffrir. Don Philippe lui apparaissait sublime. Elle imaginait la joie merveilleuse de son baiser. Sa pensée, jusque-là sereine, de coquette froide, s'échauffait singulièrement. Elle se découvrait une sensibilité qui l'effrayait et l'enorgueillissait. Puis sa rêverie devenait plus large : évidemment, elle n'était si longtemps demeurée indifférente à l'amour que pour se garder à cette royale aventure; quelque chose d'averti, en elle, l'avait toujours prévue. Un roi! Cet être dont les paroles ne s'évaporent pas dans l'air; qui, d'une pensée, peut détruire un peuple; dont les volontés, les douleurs et les plaisirs semblent s'inscrire à la voûte du ciel pour que, de partout, la postérité les puisse lire. Il est au centre de ses pompes, comme la relique par quoi l'or et les gemmes d'une châsse s'illuminent d'une gloire sacrée. Et, sur toutes choses, il est le descendant d'hommes qui à travers les siècles, ont senti qu'ils représentaient Dieu... C'est pourquoi madame Jeanne Bréant, qui avait toujours eu de braves sens, paisibles et silencieux, éprouvait une mortelle, une exquise faiblesse en rêvant au baiser de Don Philippe. Baiser prodigieux, où mille années de prestige et de gloire devaient se goûter comme un fruit...

Tout s'arrangeait, en sa tête, avec une incroyable rapidité. Elle serait dans l'ombre aux côtés du prince, amie virile des

heures anxieuses, puis, après le triomphe, elle ménagerait l'oasis de tendresse où il viendrait cueillir le bonheur conquis. Elle s'accordait assez de finesse pour savoir qu'elle ferait une parfaite conseillère politique, et se voyait fourrant une main hardie et adroite en des affaires dont le monde resterait surpris. L'image précise de sa main remuant ces nobles cuisines l'enchanta. Elle décroisa le geste dont elle se bandait les yeux, et, levant dans la lumière cette main qu'attendaient de si hautes destinées, elle se prit à l'examiner avec une légitime satisfaction. Pointue, très blanche, la minceur de ses doigts faisant paraître lourdes les bagues, sa main, sa chère petite main, quelle bonne besogne elle allait faire! De reconnaissance à la voir si jolie, à la sentir tellement forte, elle la baisa. Puis, toute égayée, elle songea aux potins de Paris, lorsqu'elle annoncerait sa résolution de passer la plus grande partie de l'année au pays de soleil où son ami serait le roi. Elle entendait dire, avec des lèvres froncées d'envie, à une aimable rosse qui s'habillait chez sa couturière :

— Vous savez, Jeanne a une passion pour Philippe IX!

A quoi, naturellement, il se trouvait quelqu'un pour répondre :

— Mais oui, je crois bien!... Il paraît que c'est elle qui mène tout, là-bas... Il en est fou, ma chère!

Ah! le beau rêve, et, quel qu'en dût être le prix, le bon rêve!

Elle roula doucement la tête sur le coussin où elle s'appuyait et rit tout bas. Mais bientôt elle secoua son engourdissement : Don Philippe serait au théâtre, sans doute; il fallait s'habiller pour être jolie et lui plaire. Car, enfin, elle ne le connaissait pas encore!

Elle fut jolie, dans une robe toute blanche, avec un immense chapeau où s'entassaient, en touffes souples et belliqueuses, énormément de plumes, blanches aussi. Çà et là, pour serrer son col haut et pour fixer le flou des dentelles anciennes à son corsage, elle épingla le scintillement sec de quelques gros diamants à monture invisible.

Dès son entrée dans le salon, le comte Manfrini mima l'éblouissement que lui causait cette vision claire, et ses excla-

mations invoquèrent plusieurs dieux du paganisme, les adjurant d'intervenir pour soutenir son courage. Jeanne, moqueuse, mais indulgente, mit son manteau et l'on partit.

Lorsqu'ils arrivèrent au théâtre, la salle était comble déjà ; madame Bréant subit, avec le sang-froid blasé de l'actrice habituellement applaudie, l'unanime mouvement de lorgnettes que détermina son apparition. Tout de suite elle avait observé que, seule, la grande loge de face était inhabitée.

— Nous ne sommes pas en retard : il y a encore des places vides ! — dit-elle, tout en s'occupant de caser son éventail, son flacon, sa boîte à pastilles et sa lorgnette.

— Ah ! oui, là... c'est la loge de Don Philippe : il n'arrive jamais qu'après le lever du rideau.

Jeanne s'intéressait à la salle et harcelait le comte de questions multiples. Elle était parfaitement placée pour voir dans la loge de face, pour en être vue aussi : elle trouvait la vie claire et joyeuse.

L'orchestre, à contre temps, joua une polka, puis s'arrêta sans raison apparente, comme si, tous ensemble, les musiciens se fussent rappelés qu'ils avaient à faire une course dont l'urgence ne leur permettait pas de rester là une minute de plus. Le rideau se fendit lentement ; la Duse était en scène : des clameurs éclatèrent, et, tandis qu'elle saluait, pliant très bas sa taille sans corset, puis, saluait encore et encore, la main à la poitrine, le sourire maladif et passionné, comme écrasée de gratitude, Don Philippe apparut debout sur le fond rouge de sa loge.

Jeanne, ivre de bruit, le regardait. Était-ce pour la Duse ou pour lui ce véhément tapage ? Les yeux troubles, elle croyait le voir dans la splendeur d'un sacre : à ses puissantes épaules, les hermines lourdes ; à sa poitrine bombée, l'or et les diamants des ordres souverains... La couronne sur la tête, il se dressait, en sa sérénité, devant la foule enthousiaste... Il s'assit pesamment, comme un soldat qui s'est bien battu, et prit sa lorgnette. L'instant d'après, à travers le mystère des deux tubes noirs, madame Bréant sentait sur elle son examen. D'abord elle se contraignit à une attitude insoucieuse, se pencha tendrement vers Manfrini pour lui demander qui était cette dame, là-bas, à gauche, avec cet étonnant

chapeau rouge. Puis, courageuse, elle fixa sur cette lorgnette un regard volontaire qui devait signifier : « Apprenez bien ma beauté, il le faut, car je suis votre destinée comme vous êtes la mienne. »

Ses artérioles battaient vivement au bout de ses doigts ; la salle entière lui semblait noyée de brume ; il n'y avait plus qu'une clarté précise et fulgurante : elle émanait de cet homme dont la lorgnette ne se détournait pas, et vers qui, par ses prunelles immobiles, elle dardait toute sa vie.

La Duse déblayait prestement des tirades ou s'attardait sur les mots avec des mines de gourmandise, courbait en arc la souplesse de son corps, se laissait tomber comme un paquet mou sur des canapés, en rebondissait à la manière d'un volant sur une raquette, ondulait, pareille à un chiffon dans le vent, et, à chaque minute, repoussait d'un geste maniaque ses cheveux de son front. Le public vibrait sous la prise de l'artiste si merveilleusement fraternelle à ses véhémences méridionales, des murmures de plaisir se gonflaient, vite rabattus sous les chuts sifflants des écouteurs avides. Le prince de Santa-Fé posa la lorgnette sans pour cela cesser de regarder Jeanne.

Quelle suprême dignité lui donnait ce regard inexpressif ! Elle l'aima de l'examiner ainsi, comme un objet. Elle percevait, grâce à la lucidité des sympathies prophétiques, ce qui se passait par delà cette royale impassibilité. En tête à tête avec lui, elle n'eût éprouvé aucune surprise si, après l'avoir regardée quelque temps de cette manière, il s'était, sans autre préface, emporté à des actes d'irrespectueuse admiration.

Le rideau tomba. La salle hurlait. La Duse reparut, radieuse et vaincue sous l'ovation. Le comte s'était levé :

— Madonna, je vais faire un tour. Il y a ici des personnes dignes de vous être présentées... Je ne veux pas me faire des ennemis mortels en vous accaparant ; je ne veux pas vous ennuyer non plus : je vais vous chercher d'autres adorateurs.

Elle répondit, en retroussant joliment ses lèvres sur ses dents claires, qu'il était absurde, qu'elle n'avait besoin de nul autre. Il sortit cependant ; l'ironie pétillait sur sa figure de faune bien élevé.

Don Philippe avait disparu. Jeanne, restée seule, étouffait

d'espoir et de crainte, inattentive au bruit du public que la joie de l'acclamation agitait encore.

La porte de la loge s'ouvrit avec un claquement sec, et madame Bréant ressentit comme un choc qui la rendit défaillante.

Don Philippe était là, devant elle...

Sans savoir comment, elle fut debout, appuyée à la cloison rouge, essayant de feindre une respiration normale.

— Chère madame, — disait la voix de Manfrini, lui-même invisible, l'ample carrure du prince bouchant toute la porte, — Son Altesse veut bien me faire l'honneur d'accepter l'hospitalité dans cette loge : laissez-moi vous présenter à Elle.

Le prince fit un pas, ce qui permit au vieillard d'insinuer une faible partie de sa personne dans le cadre de la porte.

— Madame Jeanne Bréant, — monseigneur ! — murmura-t-il avec une ferveur qui s'adressait peut-être à Jeanne, peut-être au prince, à moins que ce ne fût à tous les deux.

Et Jeanne, à ce moment, haït le défunt banquier dont elle portait le nom : avait-on idée de s'appeler Bréhant ! Elle connut son néant et perdit le sang-froid.

Un assez long temps, Don Philippe resta sans rien dire. Chez tout autre, un tel silence eût suggéré l'hypothèse de la perplexité. Enfin il s'assit, faisant craquer la banquette, et, d'un geste, invita Jeanne à s'asseoir de même. Elle obéit. Ses jambes tremblaient.

— C'est la première fois que vous venez en Italie ? — dit le prince, d'une façon soudaine.

— Oui, monseigneur.

— C'est un beau pays... Un très beau pays.

Il avait une voix de basse, légèrement éraillée, et parlait le français avec un accent rude.

Jeanne imagina la beauté léonine de cette voix rugissant des ordres de combat.

— Un très beau pays, — reprit-il ; — des objets d'art... des monuments... Mais je préfère encore la France. J'aime les Français.

Il se décidait à sourire, ses yeux parurent plus doux : un peu de courage revint à Jeanne.

— Votre Altesse Royale sait sans doute quelles ardentes et

nombreuses sympathies elle a en France, — risqua-t-elle en souriant aussi, mais avec respect.

Il y eut un nouveau silence ; Don Philippe parut chercher dans sa tête quelque chose qui sans doute y était, mais qu'il ne pouvait retrouver. Enfin :

— J'espère que je puis vous compter parmi ces personnes qui ont de la sympathie pour moi ? — dit-il avec un rire gros et court.

— N'en doutez pas, monseigneur!

Jeanne se trouvait stupide ; mais cette timidité nouvelle avait pour elle un charme singulier.

— Mon cher comte, — dit le prince avec une bonne grâce très majestueuse, — je ne veux pas que ma présence dans votre loge gêne en rien votre liberté...

— Son Altesse est trop bonne... J'ai quelques mots à dire au baron Ferletti, et, si Elle le permet...

— Allez, mon cher, allez.

Le prince, de sa main courte et forte, fit un geste qui donnait l'espace au vieillard comme un cadeau pour sa fête.

La porte se referma.

— C'est bien vous que j'ai rencontrée sur la Riva hier et cet après-midi? — commença Don Philippe.

Son sourire paraissait installé pour longtemps, comme si un coup de froid, en l'y gelant, l'eût fixé sur son masque.

— Oui, monseigneur, mais je ne pensais pas avoir été aperçue par Votre Altesse Royale : Elle semblait si gravement préoccupée !

— Préoccupée... Oui, c'est possible... En effet, j'étais préoccupé.

Aussitôt le sourire fondit, les sourcils du prince se réunirent en barre sombre.

— Que Votre Altesse Royale daigne excuser la remarque que je me suis permise... et qui lui a déplu, je le crains ! — dit Jeanne avec douceur et soumission.

— Déplu ? Pas du tout !... Vous avez bien deviné... Ah! madame, comme il y a des moments où j'envie le sort des gens qui n'ont rien à faire... qu'à être heureux!

Cela marchait, cela passait tout espoir : il devinait déjà la consolatrice.

— La plus belle façon d'être heureux, monseigneur, n'est-ce pas d'accomplir les destinées dictées par Dieu ?...

La jolie petite tête s'érigea triomphale ; un feu sacré brilla dans ses yeux.

— Peut-être... mais elle n'est pas toujours claire, la volonté de Dieu !

Le visage du prince se figea dans un mortel ennui. Jeanne s'aperçut qu'elle venait de faire une gaffe, et son cœur s'appesantit.

— Comment trouvez-vous la Duse ? — reprit Don Philippe qui dissimula un bâillement.

Jeanne exprima en termes littéraires une opinion compliquée. Il l'écoutait comme on écoute un problème d'algèbre, lorsqu'on ne sait pas l'algèbre.

— Elle est dramatique, très dramatique ! — dit-il, quand madame Bréant se tut.

Le comte Manfrini rentrait dans la loge : l'orchestre recommença ses bruits étranges, puis de nouveau le rideau se fendit, et la salle, à force d'attention, devint solennelle.

Jeanne n'écoutait pas... Elle s'était attendue à sentir, dans son premier entretien avec Don Philippe, cette pointe de tragédie fine et un peu déchirante, qui perce à travers les moindres paroles quand s'abordent deux êtres marqués pour une grande passion. Au lieu de cela, rien !

Il n'avait pas compris l'hommage de sa gaucherie. Peut-être avait-il cru, simplement, qu'elle n'avait pas l'habitude de parler à des personnages de son rang. Quelle misère !

Il contemplait la Duse avec l'application d'un enfant fasciné par Guignol... Des larmes gonflaient les paupières de Jeanne : elle prit son mouchoir.

Ce mouvement fit se retourner Don Philippe.

— Ah ! vous êtes émue !... N'est-ce pas qu'elle est dramatique ?...

Secoué lui-même, il se moucha violemment. Il paraissait très content et répéta : « Vous êtes émue... » comme s'il considérait que cette émotion fût une gentillesse à lui adressée.

Il allongea sa jambe gauche de telle façon que madame Bréant ne pouvait risquer le plus faible mouvement sans la toucher.

Jeanne revenait à des sentiments moins amers : tout n'était pas perdu, peut-être. A travers les soies minces et le drap, elle croyait sentir la tiédeur de la jambe royale, et, bien qu'elle s'ankylosât en son immobilité, ce voisinage si proche lui donnait un plaisir diffus dont elle eût souhaité que l'engourdissement ne cessât jamais.

A l'entr'acte, Don Philippe se leva.

— J'espère avoir le plaisir de vous revoir, madame... Vous êtes ici pour quelque temps ?

Elle s'était aussi levée.

— Pour tout l'hiver, monseigneur, — répondit-elle en appuyant ses regards aux prunelles noires du prince.

Et elle reconquit, pour lui dire adieu, ses ordinaires façons de câlinerie libre, aisée, gracieuse et chic infiniment.

— Comment trouvez-vous Son Altesse ? — demanda le comte.

— Mais... très aimable... Est-ce son habitude de venir ainsi dans votre loge ?

— Eh ! oui, quelquefois il vient... dans les grandes circonstances...

— Dites-moi, mon cher comte, qui est ce jeune homme à côté de qui le prince vient de s'asseoir ?

— Son fils, Don Ignace.

Jeanne prit distraitement sa lorgnette, puis, pour utiliser son geste, sans doute, elle la braqua sur Don Ignace.

Il ressemblait à sa mère, — une princesse allemande : — il en avait la pâleur blonde, avec des yeux très clairs dont le regard, généralement dirigé de bas en haut, par habitude de pencher la tête en avant, paraissait remonter des profondeurs de son âme. Jeanne lui donna une quinzaine d'années à peine. Elle fit le calcul. Elle aurait presque pu avoir un fils de cet âge-là ! Elle s'attendrit en y pensant ; — mais l'idéal garçon qu'elle évoquait n'avait pas M. Bréant pour père. — Elle rêvait maintenant à la belle princesse blonde et pâle que Don Philippe avait adorée ! Sans doute, lorsqu'ils se retrouvaient, après les heures historiques de leurs séparations, elle levait vers le prince des regards humbles et tendres, les mêmes qui luisaient, en cette minute, aux yeux de son fils.

Comme Jeanne enviait cette femme d'avoir pu vivre une

telle vie! De la passion, des drames, la superbe joie d'avoir donné cet enfant au prince, à son pays, à l'avenir, — puis la mort en pleine beauté...

Son existence à elle, quel abîme de riens! Des couturières, des flirts ridicules avec des gens dont l'Europe ignorerait toujours le nom et qui pouvaient à leur gré mourir ou vivre sans que le monde en retentît... Son spleen même lui parut pitoyable. Et son cœur s'élargit pour contenir une mélancolie prodigieuse.

*
* *

Le lendemain, un apaisement se fit dans le tumulte alternatif de ses sensations.

A la chute du jour, elle alla sur le quai où, tout de suite, elle aperçut Don Philippe qui flânait avec l'air de chercher quelqu'un. Il s'approcha vivement et proposa de marcher jusqu'au jardin public qui termine la cité par un gigantesque bouquet de feuilles, penchées sur l'eau plate.

Elle accepta ce but avec la docilité qu'il sied d'avoir pour la volonté des souverains, et accorda son pas au rythme violent du pas royal : Don Philippe marchait vite, avec une secousse de la jambe à chaque foulée ; on aurait dit toujours qu'il montait à l'assaut.

Jeanne se souvenait d'avoir lu dans des volumes de psychologie que les grands hommes d'action aiment les puérilités. C'est l'affaire de ceux qui restent clos dans leur cabinet, usant leurs coudes et leur substance nerveuse sur une table et sur des théories, de remuer en causant les problèmes où se débat le sort de l'humanité; mais lorsqu'on est soi-même facteur dans un de ces problèmes, et que l'on traduit les systèmes en actes, on doit en mépriser la vaine discussion. Pénétrée de cette idée, elle donna aussitôt à la conversation un tour léger, et raconta gaiement des potins sur quelques nationaux du prince, honorablement situés, qu'elle avait la chance de connaître.

Don Philippe goûta fort ce procédé, s'intéressa, désireux d'en savoir plus long, cita des noms lui aussi, posa des questions. Puis, plein d'émulation, il conta des anecdotes de moins preste allure que celles de Jeanne. Elle rit comme

rient les courtisans, assez pour plaire. Lorsqu'ils arrivèrent au jardin, l'entente était parfaite.

— J'avais toujours trouvé ce vieux Manfrini très ennuyeux, mais savez-vous que je commence à l'aimer? — dit le prince, comme ils entraient dans la verdure d'une allée.

— Pourquoi, monseigneur? — interrogea-t-elle avec une candeur touchante.

— Parce que je lui dois de vous connaître.

Elle répondit, dans un murmure :

— Votre Altesse est trop bonne...

Et elle détourna les yeux d'un air fin et très pur.

— Vous savez bien que c'est quelque chose de tout à fait exceptionnel de rencontrer une femme comme vous!

— Votre Altesse s'ennuie?

— Oui, très souvent. Il n'y a rien à faire ici... Mais pourquoi demandez-vous cela?

— Parce que, monseigneur, je crois que c'est à votre ennui que je dois la bienveillance que Votre Altesse veut bien me témoigner.

— Comment!... comment pouvez-vous dire!... Mais pas du tout, vous êtes une femme charmante, tout à fait charmante... Ça vous plaît, ce pays?

— Infiniment.

— Je comprends cela... c'est pittoresque, très pittoresque... Vous avez dit hier que vous pensiez rester tout l'hiver?

— Oui, monseigneur... Je m'y suis décidée.

Le prince ne parut pas remarquer la volonté qui alourdit ce dernier mot : il suivait une idée.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? — reprit-il. — Vous devriez acheter le palais Manzoni, qui est à vendre, justement.

— Acheter un palais? Et pourquoi, mon Dieu?

— Pour vivre ici, et me donner le plaisir de vous voir tous les jours.

Son gros rire cordial ôtait toute portée à sa phrase. Pourtant Jeanne sentit que le terrain s'affermissait sous ses pas : elle ne put se tenir d'en éprouver la solidité.

— Ce serait probablement un mauvais moyen! — fit-elle à mi-voix.

Et ses yeux, devenus vagues, erraient sur l'horizon marin.

— Je ne comprends pas?...

— Votre Altesse s'en ira... un jour ou l'autre... bientôt, peut-être.

— M'en aller?... Et pourquoi faire?

— Pour régner! — souffla-t-elle.

Détournée de lui, elle cassa d'un petit geste brusque le bout d'une branche et le fit virer entre ses doigts.

— Régner!... Ah! je vous en prie, ne parlons pas politique: vous allez me gâter tout le plaisir de cette promenade.

L'accent dont il dit cela rétablit entre eux la distance oubliée. Jeanne eut un serrement de cœur.

— Pardon! — fit-elle doucement.

— Non, ne me demandez pas pardon... il ne faut pas me demander pardon! — s'écria le prince, parlant beaucoup plus vite qu'il n'avait coutume. — Non!... Seulement, il y a tant de gens déjà qui m'assomment de tout ça, et je voudrais tellement échapper!... oublier!... C'était si gentil, notre conversation de tout à l'heure!

— Je serais trop heureuse, si je pouvais penser que mes sottises soient une distraction aux préoccupations de Votre Altesse...

— Mais vous ne dites pas de sottises!... au contraire, vous êtes très spirituelle... Vous le savez bien!... J'aimerais beaucoup causer souvent avec vous... pourvu que ce ne soit pas de politique!

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

— Comme vous dites ça!... Qui vous parle d'ordres?... Est-ce qu'il s'agit d'ordres?... C'est seulement si vous voulez bien, si ça ne vous déplaît pas...

Elle protesta, d'un geste et d'un sourire éloquents.

— Oui, — continua Don Philippe, qui comprit l'intention, — je crois que nous pourrions être très bons amis... Voulez-vous venir ce soir, dans ma loge, entendre la *Cavalleria*?...

— Je serai très honorée de me rendre au désir de Votre Altesse Royale...

— Mais, je vous en prie, ne me répondez pas comme ça!... Qu'est-ce que vous avez?... Il y a une minute, vous étiez si gentille, si simple, et voilà maintenant que vous prenez des manières.. officielles... oui, c'est bien ça, des manières

officielles... Ce n'est pas ce que je veux, pas du tout... Pourquoi vous obstinez-vous à me rappeler mon rang à chaque parole que vous prononcez?...

— Je ne puis pourtant pas appeler Votre Altesse « Philippe », tout court! — hasarda madame Bréant qui, tout de suite, se repentit de cette gaminerie.

Le prince se rapprocha

— J'aimerais mieux ça, — fit-il, — mais c'est vous qui ne voudriez pas.

— En effet! — riposta Jeanne vivement, avec un sérieux qui se communiqua jusqu'à l'ombrelle qu'elle portait.

En silence, ils sortirent du jardin et regagnèrent le quai où circulait la foule. A chaque instant, ils étaient séparés. Le masque de Don Philippe était redevenu morne.

Devant l'hôtel ils s'arrêtèrent.

— Venez-vous ce soir, décidément? — fit le prince d'un ton bref.

— J'ai déjà répondu à Votre Altesse que j'étais à ses ordres, — fit Jeanne avec quelque hauteur.

— Et c'est votre manière de dire que cela vous ennuie!... Très bien, madame, je n'insiste pas.

Il salua et partit, sans lui donner le temps d'une autre parole.

Jeanne rentra. La satisfaction d'avoir préservé sa dignité suffit à la maintenir, tant que durèrent sa toilette et le dîner, dans un état d'esprit qui n'était pas sans charme. Mais, remontée chez elle, toute seule, elle fut prise d'inquiétudes.

Sans doute, Don Philippe la désirait, mais l'aimerait-il jamais du grave amour qui devait lui donner la force d'accomplir sa tâche altière?... Elle glissa au découragement, l'imagina installé dans sa loge, lorgnant des femmes... Deux larmes coulèrent sur ses joues froides.

On frappait à la porte; vivement elle s'essuya les yeux, prit un livre et dit : « Entrez! » d'une voix parfaitement calme.

Le chasseur de l'hôtel parut. Avec lui pénétra dans la pièce la bouffée brusque d'un parfum lourd. Il tendit une botte de fleurs et une lettre:

— *Per la signora...*

Et il sortit.

« C'est de Manfrini », pensa Jeanne en défaisant le papier du bouquet : une gerbe de tubéreuses entourée de fougères.

Les fleurs de cire blême exhalaient un arome dominateur, dont la chambre fut pleine en quelques secondes.

Jeanne ouvrit la lettre, la lut, la relut, la relut encore : elle n'était pas de Manfrini.

« Madame, voulez-vous me faire le plaisir de me donner une tasse de thé chez vous, demain, à cinq heures?

» PHILIPPE. »

Il parut à Jeanne que le volume de son sang, subitement accru, tendait péniblement ses veines ; elle se sentit un vase fragile dont un formidable bouillonnement allait fendre et briser la mince paroi. Et tout cela fut délicieux.

Incomparable plénitude de la seconde où l'on sait qu'on a dompté un homme, qu'on est « la plus forte ! » Rien de ce dont elle avait l'expérience ne ressemblait à ce spasme qui la prenait au cœur, comme si sa joie eût été un poison.

Elle étreignit la gerbe de tubéreuses, la mordit, y roula son visage, et, tout à coup, elle eut les jambes cassées, le dos pesant, la tête cerclée : elle se trouvait mal, usée par l'inhabituelle dépense d'émotion faite depuis deux jours.

Glissant sur son siège, elle gardait contre les lèvres les fleurs de cire, à peine plus blanches que sa figure. C'était là vivre enfin, vivre !... Comme il avait raison, le vieil Italien ! quelle ivresse que la vie !

***

Il y a toujours une heure où les personnes les mieux éduquées en ironie sacrifient à la nature : madame Bréant dormit avec le billet du prince caché sous son oreiller.

Dès le réveil elle le relut, et s'absorba dans l'examen de l'écriture trapue, un peu enfantine et sans majuscules. Elle admira l'énorme trait qui soulignait la signature, — ce « Philippe » royal, le même qui, s'étalant au bas d'une loi nouvelle, chan-

gerait les conditions de la vie pour tout un peuple, et qui, là, signifiait que ce futur monarque appartenait à Jeanne Bréant!

Et, pour expier tant d'années passées dans la crainte du ridicule, Jeanne baisa la grandiose signature.

Elle décida qu'elle ne sortirait pas, pour ne pas se fatiguer, puis elle hésita longtemps sur la robe à mettre... Les toilettes d' « intérieur » donnent aux femmes l'air d'attendre l'amant... Le mieux, cela seul qui était digne de lui et d'elle, c'était de recevoir Don Philippe en robe de ville.

Travaillée par le mal de l'attente, elle oublia que le prince eût mauvais caractère, de grosses joues, un goût trop vif pour les anecdotes scandaleuses, comme elle avait oublié qu'en l'apercevant pour la première fois elle lui avait trouvé l'air un peu « rasta ». Lorsque enfin il parut, il était plus que jamais le héros magnifique pour qui on voudrait mourir toute la journée.

Elle se leva et, la figure grave, plongea dans une révérence de cour. Il vint à elle, brusque et pressé, prit ses mains gelées d'émotion, les réunit et, les haussant jusqu'à sa bouche, y mit un baiser.

Un très long baiser... Il avait les lèvres douces et chaudes, et la caresse qu'il appuyait, — assez pour qu'elle sentît un peu ses dents, — aux doigts glacés de Jeanne, lui semblait remonter en vibrant le long de ses bras et l'envahir tout entière. Elle rougissait de plus en plus, et ne savait pas bien exactement si elle souhaitait que cette sensation durât éternellement, ou cessât le plus vite possible.

— Avouez que je suis moins méchant que vous! — dit le prince qui, avec un regret visible, finit par lâcher ses mains.

— Vous êtes très bon, — répondit-elle d'un ton grave.

— Je vois que vous êtes encore fâchée.

— Fâchée?... Fâchée de quoi, monseigneur?

— Mais de ce que je me sois mis en colère hier soir. C'est vrai, j'étais en colère... très en colère.

— J'avais dû être, moi, très maladroite.

— Mais non, mais non... Et puis ça ne faisait rien : vous êtes assez jolie pour dire ce qu'il vous plaît... Qu'est-ce que c'est que ça?

Jeanne suivit des yeux la direction de son geste et re-

trouva la rougeur qui venait à peine de s'éclaircir sur ses joues. « Ça », c'était la photographie de Don Philippe, oubliée sur une table. Pendant quelques secondes, madame Bréant fut encore plus jolie que de coutume, dans la sincérité de son embarras.

— Qui vous a donné mon portrait?

Il l'avait pris et, le tenant à bout de bras, il l'examinait, le sourcil froncé, la bouche dénigrante : il ne se trouvait pas flatté.

— Je l'ai acheté! — dit Jeanne, avec une mine de fillette surprise en pleine attaque de l'armoire aux confitures.

— Ah! vraiment!... Et pourquoi?

Ils restèrent, un bon moment, à se dévisager, fort empêchés de continuer le dialogue après cette question inutile.

— C'est gentil d'avoir acheté ma photographie, très gentil! dit enfin le prince.

Et, pour rendre à la situation sa souplesse compromise, il se jeta sur les mains de Jeanne, comme si elles eussent été comestibles, et lui affamé.

Cela dura un peu plus que la première fois : le baiser gagna les poignets et atteignit les avant-bras. Madame Bréant avait de plus en plus chaud. Lorsque le prince décolla sa bouche, elle sentit qu'il l'attirait un peu; elle résista, cambrant la taille; il lâcha ses mains, s'assit et honora d'une attention muette les préparatifs du thé.

— Savez-vous une découverte que j'ai faite? — s'écria-t-il, de cette manière soudaine qu'il avait de se précipiter hors des silences, comme si les idées eussent procédé en lui par explosions espacées.

Elle leva les yeux, et, sans quitter l'anse de la théière :

— Non, monseigneur, je ne m'en doute pas.

— J'ai découvert le moyen de vous plaire,

— Oui, dit-elle.

Et ce monosyllabe, ainsi prononcé, aurait été pour un Parisien le plus joli des aveux; mais Don Philippe était né de parents exotiques.

— Parfaitement!... Le moyen de vous plaire, c'est de vous parler politique; et, comme je suis décidé à vous plaire, je vous parlerai politique... Qu'est-ce que vous dites de ça, madame?

— Je dis, monseigneur, que nous parlerons de ce que vous voudrez : car, si vous tenez à me plaire, je désire, moi, et très vivement, ne pas vous déplaire.

— Vous êtes une coquette, madame Bréant... (C'était un supplice, décidément, de l'entendre prononcer ce nom de banquier.) Une vraie coquette !... Vous savez bien que vous me plaisez ; ce que vous ne savez peut-être pas, c'est à quel point vous me plaisez...

Quoiqu'elle eût des mains adroites, Jeanne faisait caramboler les ustensiles du thé. Heureusement, tout était assez prêt pour qu'elle pût répondre à la phrase du prince comme elle fit, par :

— Votre Altesse prend-elle de la crème, du rhum ou du citron ?

— Du citron.

Don Philippe soupira profondément.

Elle lui offrit une tasse, mais il préféra prendre d'abord les avant-bras de Jeanne et les enferma dans ses mains fortes.

— Jamais une femme ne m'a plu comme vous me plaisez ; comprenez-vous ça ?

Elle protesta, la moue sceptique, les yeux brumeux de rêve.

Don Philippe insista :

— Non, vraiment, je vous le jure. Il y a en vous quelque chose... je ne sais quoi... Enfin vous me plaisez tout à fait, voilà !

Et comme, pour mieux faire entrer en elle la conviction nécessaire, il lui serrait les bras plus fort, la tasse qu'elle tenait toujours bascula et se vida presque à moitié sur le pantalon du prince.

— Oh ! mon Dieu ! — cria-t-elle.

— Il est chaud, votre thé !

Il porta vivement la main à son genou, d'où montait une vapeur.

Jeanne n'avait aucune envie de rire : l'absurdité de l'incident lui semblait amère. Malgré les protestations de Don Philippe, elle s'agenouilla pour éponger ce genou fumant. La majesté abdominale du prince rendait tout mouvement de haut en bas difficile : au moins, s'il tentait de la surprendre, elle aurait le temps de le voir venir.

— Merci bien ! — dit-il, lorsqu'elle se fut relevée.

Il était contrarié ; il prit, avec une physionomie de soir de défaite, la tasse qu'elle avait de nouveau remplie.

Elle restait debout, guindée par cette gêne que cause le ridicule d'autrui.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?

Elle s'assit, et, pour avoir une attitude, se versa du thé.

— Alors, vous ne tenez plus à parler politique, — fit Don Philippe en mouillant un biscuit.

— J'ai observé que, chaque fois que nous abordions ces sujets, Votre Altesse en éprouvait de l'irritation.

— Eh ! sans doute, cela m'irrite. Il y a d'autres choses à dire, avec une jolie femme... convenez-en !

— Probablement, monseigneur. Mais ne m'excuserez-vous pas si le respectueux intérêt que je me permets d'avoir pour Votre Altesse me contraint à penser, en dépit de moi-même, à ce qui doit si gravement la préoccuper ?

— Vraiment ? vous vous intéressez à moi ? Vous aviez pensé à moi avant de me connaître ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis très longtemps ! — affirma Jeanne.

Elle aurait juré, en toute conscience, qu'elle avait toujours tenu les yeux fixés sur les faits et gestes du prince.

— Comme c'est curieux, la vie !

Il y songea ; puis, déjà las de l'effort :

— Vous saviez que vous me trouveriez ici, naturellement...

Et l'idée soudain éclata dans son cerveau :

— Peut-être êtes-vous venue pour me voir ?

— Je n'osais compter sur l'honneur d'être présentée à Votre Altesse ! — répondit Jeanne en maniant les boutons émaillés de son corsage.

Malgré son désir d'enraciner dans le passé sa sympathie pour Don Philippe, elle ne se trouvait pas le courage d'avouer cette préméditation.

— Vous aviez tort... On me présente un tas de gens !...

— Je ne l'aurais pas deviné... Il n'y avait d'ailleurs aucune raison pour que je fisse partie du tas !

Mais Don Philippe ne se douta pas qu'elle fût offensée.

— Allons, je vois que vous n'êtes pas venue pour moi ! — dit-il, simplement.

Et sa large face parut mélancolique.

Il y eut un silence gauche.

— Vous êtes veuve ? — demanda-t-il, après un long moment de réflexion.

— Oui, monseigneur.

— Depuis quand ?

— Dix-huit mois.

— Ah !... Vous aimiez votre mari ?

— Il était parfait pour moi.

— Je vois, je vois... vous ne l'aimiez pas... pas d'amour, je veux dire.

— Je n'ai jamais aimé personne ainsi. — répliqua-t-elle avec un sérieux hautain, qui lui allait comme une jolie robe foncée.

— Est-ce possible ?... On a dû vous faire la cour, cependant !

— On fait la cour à toutes les femmes.

— Oui... Mais comme c'est drôle, tout de même !... Comment ! c'est vrai, vous n'avez jamais aimé personne, personne du tout ?

La figure du prince s'éclaira, comme si l'atonie sentimentale confessée par la jeune femme eût été particulièrement flatteuse pour sa personne.

Il se leva, résolu, attira une chaise et s'installa tout contre la jupe de Jeanne.

— Et pourquoi n'avez-vous jamais aimé ? Il doit y avoir une raison : dites-la-moi, comme à un ami...

— La raison ?... Aucun des hommes que j'ai rencontrés ne m'a paru digne d'amour.

— Ah !... bien... Et que faut-il faire pour être digne d'amour, selon vous ?

— Mais... c'est difficile à définir... on ne sait pas cela au juste, on le sent plutôt... Il me semble que l'amour exige une particulière exaltation, qu'il faut admirer un homme pour s'attacher à lui... le savoir supérieur, capable d'accomplir de grandes choses où l'on puisse au moins s'associer, de tout son dévouement... Je crois que j'aurais pu adorer un être en qui j'aurais reconnu la vocation et la force

de dominer les autres, un être énergique et volontaire, qui aurait su créer des événements à la mesure de son orgueil.

— Oui... oui, je vois, je comprends... Ce n'est pas étonnant que vous n'ayez pas trouvé tout ça ! — fit le prince.

Et il se renversa au dossier de la chaise.

Il la regardait avec application, comme un objet inconnu et un peu inquiétant. Elle avait prononcé toute sa tirade sans gestes, employant toute sa puissance nerveuse à mettre plus d'accent dans ses paroles, et maintenant il restait à son visage une buée d'émotion.

— Vous êtes bien jolie ! — remarqua Don Philippe.

Et, de nouveau, il soupira puissamment.

Elle n'objecta rien.

— Écoutez ! — commença le prince, qui venait de se résoudre à une démarche importante. — Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire ; il faut que je vous le dise... Vous m'impressionnez... extraordinairement !... Ç'a été comme ça tout de suite. Tenez, en vous rencontrant pour la première fois, sur le quai... Vous ne vous en êtes pas aperçue : vous étiez trop occupée à faire la coquette avec le vieux Manfrini... Eh bien ! rien qu'à vous regarder, j'ai été remué... mais tout à fait, vous savez !... Je vous ai trouvée jolie, naturellement ; mais ce n'était pas seulement ça : il y avait autre chose, je ne sais pas quoi, par exemple... Et puis hier, quand je suis parti, j'étais furieux contre vous, je ne voulais plus vous revoir : eh bien ! je n'avais pas marché cinq minutes que je n'étais plus furieux du tout ; et j'avais besoin de vous revoir, et le plus tôt possible... Et si vous saviez comme j'avais peur que vous ne soyez vraiment fâchée !... C'est extraordinaire ! je ne vous connais pas, vous me contrariez tout le temps : eh bien ! malgré ça, je ne peux pas me passer de vous !... Je vous jure que je n'y comprends rien... D'habitude, quand une femme fait la pimbêche, je m'en dégoûte tout de suite... oh ! oui... elle a beau être jolie... il y en a tant, de femmes qui sont jolies !... Vous, c'est différent... Et tout à l'heure, quand vous avez dit que vous n'aviez jamais aimé personne... vous ne pouvez pas concevoir l'effet que ça m'a fait... il m'a semblé que peut-être... Allons, c'est trop bête ! vous m'intimidez... Je

voulais dire que peut-être, enfin, vous pourriez m'aimer, moi... Est-ce que je me trompe... tout à fait?

Il est peu probable qu'aux temps où il menait ses partisans au feu, Don Philippe se fût jamais donné autant de peine pour un discours. Les vaisseaux de son masque pâle s'étaient engorgés : il était pourpre jusqu'aux cheveux, et sous le vernis de ses yeux lourds des choses occultes bougeaient.

Au début de ce long couplet, madame Bréant avait rivé son regard sur la pointe des petits souliers qui, croisés bien sagement, dépassaient le bord de sa robe. Son immobilité parfaite agit contagieusement sur Don Philippe : lorsqu'il cessa de parler pour aller chercher loin le souffle nécessaire à la prolongation de sa vie, au lieu de continuer à interroger le mystère de la figure inclinée, il tomba, lui aussi, dans l'hypnose et contempla les pointes scintillantes des deux petits souliers.

Le silence aurait pu durer toujours, si madame Bréant n'avait décroisé ses pieds : Don Philippe remua sa chaise. Et Jeanne répondit :

— Les paroles de Votre Altesse m'émeuvent et me troublent profondément; mais elle comprendra, j'en suis sûre, l'impossibilité où je suis de répondre à sa question. Elle ne pourrait que juger très mal un mot qui m'engagerait. Je La supplie de se rappeler qu'il y a trois jours Elle ignorait encore mon existence. Le respect de moi-même et l'extrême sérieux des sentiments auxquels Elle a fait allusion me commandent plus d'examen et de réflexion.

Rien n'aide au sang-froid dans une crise morale comme l'emploi de la troisième personne. Jeanne, qui venait d'en éprouver les bienfaits, ne put se tenir de penser que les domestiques lui doivent de pouvoir répondre poliment à leurs maîtres, alors justement qu'ils éprouvent l'envie passionnée de leur dire leur fait.

Don Philippe avait perdu la royale assurance avec laquelle naguère il paraissait monter à l'assaut d'une redoute. Il n'était plus qu'un méridional déconcerté par les coquetteries habiles du Septentrion.

Jeanne ne goûtait qu'à demi son triomphe. Elle tenait à

imprimer dans l'esprit du prince l'image d'une madame Bréant savamment dosée de madone, d'héroïne et de femme élégante : elle y réussissait visiblement. Cependant si Don Philippe, au lieu de subir aussi facilement ses fantaisies, l'avait prise dans ses bras pour lui imposer les siennes, peut-être eût-elle éprouvé une satisfaction plus nette. L'âme humaine, laquelle est la fleur du corps, a parfois de ces illogismes apparents...

— Vous avez raison, — dit lugubrement le prince ; — pourquoi m'aimeriez-vous, d'ailleurs?...

— Il y a bien des raisons pour que l'on vous aime, — fit Jeanne avec douceur ; — mais convenez qu'il serait imprudent à moi de m'abandonner si vite et sans examen à ma sympathie...

— Pourquoi imprudent?... Et puis est-ce qu'on calcule ces choses-là? Je vous aime bien, moi!

— Oh! pas encore!

— Si! je vous le jure. Vous m'avez pris tout de suite, et tout entier.

Elle fit encore une tentative pour lui rappeler que leurs relations dataient de la veille.

— Et qu'est-ce que ça fait? — s'écria Don Philippe ; — ce n'est pas en réfléchissant qu'on devient amoureux.

— En effet, c'est plutôt le contraire qui se produit généralement! — répliqua-t-elle avec sagacité.

— Enfin, voyons, soyez sérieuse : supposez-vous qu'un jour vous puissiez m'aimer?... Si je le croyais, je ne vous tourmenterais pas ; j'attendrais... Mais je ne veux pas que vous vous moquiez de moi... Dites franchement votre pensée.

— Oui, monseigneur, je la dirai ; je l'aurais déjà dite, si vous aviez montré un peu plus de patience... Mon désir très vif, je l'avoue, serait de vous inspirer une estime assez profonde pour que vous me traitiez en amie. J'ai souvent pensé à votre vie héroïque. Je devine que vous avez beaucoup souffert, je me suis laissée aller à rêver de vous consoler... A mesurer ma sympathie pour vous, je me suis même persuadée que je pourrais vous être une aide, en des heures graves comme celles que vous avez encore à vivre!... Votre Altesse voit que mes chimères sont très audacieuses, mais aussi que mes sentiments pour elle sont exempts de banalité.

— Oui, je vois que décidément vous tenez à parler politique !

Il se leva, marcha vers la fenêtre et se mit à regarder la marine, comme pour en fixer solidement, une fois pour toutes, le détail dans sa mémoire.

Jeanne vint auprès de lui :

— Je ne veux pas du tout parler politique, mais je veux que vous m'aimiez assez, vous, pour m'en parler ! — dit-elle, en ajoutant par l'inflexion de sa voix à la câlinerie que mettait en sa phrase la familiarité des pronoms et l'oubli volontaire du titre.

Il se tourna un peu : ses yeux étaient mélancoliques, et, sous l'épaisseur de la moustache, on devinait la chute des coins de sa bouche.

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, — dit-il avec un mouvement d'épaules découragé ; — seulement, pas tout de suite : attendez encore un peu... Je suis en ce moment si préoccupé, si agité !... J'ai des ennuis terribles... Si vous saviez ce que c'est que ma vie !... Vous dites que je suis triste : vous avez bien raison. J'ai une telle existence !... Ces luttes, pour rien... Pendant mes plus belles années, pas une heure de liberté... Vous comprenez, on appartient à son parti... Vivre pour soi ? est-ce qu'on a le temps ?... Et puis, après des chagrins... affreux... et l'ennui... quand je voudrais au moins qu'on me laisse tranquille, on me harcèle... Vous dites que vous aimeriez à me consoler... Ce ne serait pas difficile : eh bien, non ! Je voudrais penser à vous, à votre beauté : vous ne le permettez pas... Il faut que, vous aussi, vous veniez me parler de toutes ces histoires... Ce qui vous intéresse, ce n'est pas moi, c'est mon rang, rien que ça !

— Certes non, monseigneur ! — protesta Jeanne. — Mais l'idée de votre rang est trop mêlée à celle de votre personnalité pour que l'on puisse l'en séparer... Et vraiment je ne vois pas pourquoi vous vous plaignez de ce que je vous souhaite heureux !

— Aimez-moi d'abord !

— Je vais tâcher, monseigneur ! — fit-elle avec une malice mignonne d'enfant précoce.

— Vrai ?

— Oui.

— Mais combien de temps vous faut-il pour vous décider? Est-ce que ce sera long?

— Je ne sais pas. Cela dépendra probablement de Votre Altesse.

— Que dois-je faire?

— D'abord être sage! — dit-elle très rapidement, car il lui avait empoigné les mains avec des intentions d'une évidente hostilité.

— Vous ne voulez rien faire pour moi?... Pour me donner confiance, m'encourager?...

Jeanne ne voyait pas d'utilité à l'encouragement immédiate qu'il sollicitait. En dompteuse d'hommes, connaissant les pratiques de la profession, elle le maintenait sous la fixité de son regard. Tout à coup elle aperçut ce chavirement des prunelles dont elle avait eu parfois l'occasion d'étudier les suites.

— Laissez mes mains! — ordonna-t-elle d'un ton coupant.

Il obéit. Ses bras coulèrent le long de son torse avec cet aspect de manches vides qu'ils avaient la veille, quand il arpentait le quai, escorté par le marquis d'Olarès.

Jeanne le devinait presque vaincu : elle se rapprocha. Le sentiment d'un peu de danger au bout de quoi il y avait le triomphe assuré de sa volonté excitait en elle une petite fièvre heureuse. Elle posa ses index aux épaules du prince, et, d'un air finement équivoque :

— Vous êtes sage, bien sage?... Je crois que je vais vous aimer un peu.

Et, prodigieusement chaste, elle tendit le front...

Bien que ce geste fût exécuté avec toute la méfiance désirable, elle faillit le regretter dans la seconde qui suivit : elle sentait à ses épaules les bras du prince rejoints et raidis en étau, qui l'écrasaient contre ce torse puissant, vibrant d'une respiration accélérée. Avec une dextérité que sa posture fâcheuse rendait plus méritoire, elle défendit sa bouche, et, la tête basse, aveuglée par la barbe de Don Philippe, elle dit rageusement :

— Ah! monseigneur, comme vous me faites cruellement repentir de mon imprudence!

Il la lâcha, se recula d'un pas et reprit son souffle aux dernières profondeurs de ses poumons. Tous deux se regardaient, silencieux, attentifs comme des lutteurs qui se mesurent.

Elle remit de l'ordre dans ses cheveux.

— Vous voyez comme je vous obéis ! — fit Don Philippe, l'air incertain. — C'est bien cela que vous voulez? c'est bien cela?...

— Je veux que vous me respectiez assez pour que je puisse vous aimer ! — riposta Jeanne avec emphase.

— Bien ! très bien !... Alors, je m'en vais...

Il prit son chapeau :

— Vous m'en voulez?... Comme c'est injuste!

Elle avait mis de l'émotion dans sa voix :

— Non, non, je ne vous en veux pas... Seulement, si vous tenez à ce que je garde mon sang-froid, vous vous y prenez drôlement...

N'était-ce pas là toute l'ingratitude masculine? Elle était bonne, simplement, et il le lui reprochait. Jeanne s'offensa, d'autant plus que la réponse spirituelle, un peu cinglante qu'il fallait faire, tardait à se formuler dans sa tête.

— Adieu, madame, — dit le prince. — Je reviendrai après-demain à la même heure, si vous le permettez... D'ici là, je n'aurai pas le temps.

— Je serai toujours charmée de recevoir Votre Altesse.

A la porte, sans lui toucher les doigts, Don Philippe salua du front, et devant lui, comme à son entrée, Jeanne plongea dans une révérence solennelle.

JACQUE VONTADE

(La fin au prochain numéro.)

LA BELGIQUE

ET

L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO[1]

On est mal fondé à ne plus croire aux fées, aux métamorphoses soudaines, aux pays mystérieux, où s'attardaient les convoitises de nos ancêtres. La colonisation n'est-elle pas devenue, pour les peuples modernes, ce que le royaume de Torelore ou les confins de l'Arbre-Sec furent pour l'imagination littéraire du Moyen Age ?

La fée qui a conduit l'ambition supérieure de Léopold II, roi des Belges, jusqu'à la rive du fleuve Zaïre, — le Congo actuel — a été une bonne fée, et c'est à elle qu'il doit d'avoir conquis, aux yeux de la diplomatie européenne, le prestige quasi magique d'un roi de Golconde. Prestige explicable après tout. Car ce gouverneur d'un petit État, dont il a plu au reportage pari-

1. La bibliographie congolaise est très touffue. Parmi les plus beaux récits d'exploration, il faut citer ceux de Livingstone et de Stanley. L'histoire diplomatique de l'État indépendant a été résumée par M. Banning dont il est utile de lire les deux volumes intitulés : *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles* (1877), — *Le partage politique de l'Afrique* (1888), ainsi que l'étude parue dans la *Revue de Belgique* du 15 avril 1885. La question politique, envisagée au point de vue belge, est le véritable sujet de cet article ; elle a été esquissée par le même publiciste, effleurée par M. Edmond Picard dans un livre très littéraire : *En Congolie*, et longuement débattue devant les Chambres belges, notamment en 1896. Le meilleur ouvrage d'ensemble est celui de M. A. J. Wauters, *L'État indépendant du Congo*, Bruxelles, Falk, 1899. On pourra consulter aussi le volume de D. C. Boulger, *The Congo State*, Londres, Thacker et Cie, 1898 ; l'un et l'autre sont franchement apologétiques.

sien de faire un boulevardier accompli, apparaît tout de suite à un observateur moins frivole comme un politique avisé et un très remarquable homme d'affaires.

Pour les plus attentifs de ses compatriotes, il n'est pas seulement le premier citoyen d'un pays libre, exerçant avec un détachement très calculé la difficile prérogative que lui confère la Constitution ; il est aussi un grand laborieux, que son personnalisme absorbant, impatient, intolérant même, empêche d'abdiquer une seule de ses volontés entre les mains d'autrui et contraint à une application froide, précise, multiple, jamais lasse, dont la constance est rendue plus surprenante par de continuels déplacements ; il est surtout un être d'initiative ardente et persévérante, toujours présent à son jeu, dont les combinaisons rapides, imprévues, indéfiniment multipliées, déroutent, dit-on, les professionnels de la diplomatie. Et ce n'est pas tout. Car, si vous interrogez un financier ou un industriel sur les aptitudes techniques de ce prince qui régit deux États, il vous apprendra que, visant très haut et voyant très loin, ce manieur d'hommes est, en même temps, un manieur de millions singulièrement actif et perspicace, qui, doué d'une rare ubiquité, sait, lorsqu'il le faut, épier le flux et le reflux du marché mondial avec le même soin qu'il met à éplucher un budget ou un projet de loi.

Tous ces dons ne ressemblent guère aux vertus d'un autre âge. Mais que deviendraient un Aristide ou un Brutus devant les tâches infiniment complexes d'un civilisateur moderne, qui est aussi le chef d'un très vieil État? Encore si ce chef d'État s'appelait Louis XIV ou Catherine II ; si ses ministres étaient des commis; s'il avait les facilités d'action et les ressorts secrets de l'absolutisme, il pourrait régler ses volontés sur ses appétits.

Le souverain de l'État Indépendant du Congo n'était, lui, qu'un petit roi constitutionnel, lorsqu'il entreprit d'ouvrir au trafic européen le centre de l'Afrique. Mais ce roi avait de qui tenir. Il avait dans le sang un rare mélange d'hérédités diverses et peut-être inconciliables. Son père était Allemand, allié à la famille régnante des Nassau d'Angleterre, il avait exercé un haut commandement dans l'armée des Alliés, entre 1813 et 1815. Sa mère était la fille de Louis-Phi-

lippe Ier. Son père Léopold Ier lui transmit le goût admiratif de l'individualisme britannique, et ce goût voisina, chez lui, avec de vieilles ferveurs pour la discipline militaire et avec un haut sentiment du droit divin des rois. D'autre part, la sagesse bourgeoise de son aïeul maternel devait recouvrir l'humeur féodale des Cobourg, comme ferait, sur un roc orgueilleux, une couche de bon sens, traversée d'un filon d'ironie. Il y avait, dès la première jeunesse, grave et studieuse, de Léopold II, place dans cette conscience de roi pour les contradictions forcées d'un esprit autoritaire, et toutefois maître de son vouloir, et d'une âme bien moderne, ouverte aux acceptations opportunistes des fils de la Révolution.

Ainsi s'élabora, sous le monarque constitutionel, le futur détenteur d'un pouvoir absolu. Mais ce qui devait assurer l'unité des visées en lui, et lui communiquer la vertu triomphante des forts, ce fut la pensée obsédante qui le hanta dès le berceau. Du jour où il pensa, Léopold, qui n'était que duc de Brabant, trouva sa prison royale bien étroite. Il rêva, et pour lui-même, et pour sa patrie, des espaces, des influences et des débouchés plus vastes. Ce Belge de hasard se trouva être le moins Belge des hommes, c'est-à-dire le moins fait pour accepter la placidité satisfaite et le particularisme tatillon et frondeur de ses compatriotes.

Dès l'adolescence, le désir le prit des pérégrinations lointaines. Ses goûts intellectuels, c'est-à-dire ses libres méditations et ses lectures, furent dirigés par ce désir captivant. Il devint, assure-t-on, une sorte d'explorateur en chambre, toujours penché sur des mappemondes, des récits de voyageurs et des livres de géographie, jusqu'au jour où il entreprit, enfin, le grand voyage de circumnavigation, qui est de style dans l'éducation des futurs rois.

Alors son œil put mesurer l'œuvre des siècles de colonisation, en étudier la diversité, les périls, les profits et les chances de durée. Le temps des conquêtes brutales était passé. L'Angleterre et les Pays-Bas devaient à un régime de douceur, ou même à la concession d'un self-government, dans l'ordre économique, juridique et administratif, la possession paisible et fructueuse de territoires beaucoup plus vastes que la mère-patrie. Au contraire l'exploitation à outrance, appuyée sur la

force militaire, n'avait abouti, dans les colonies dont l'Espagne et le Portugal étaient les métropoles, qu'à de piteux résultats. Les nouvelles colonisations auraient désormais un double but, à la fois moral et matériel, ou bien elles seraient précaires.

*
* *

En Afrique, de telles préoccupations avaient un caractère d'actualité particulièrement grave. Cette malheureuse terre, dont le Nord avait subi, dès la période antique, toutes les conquêtes, était devenue peu à peu la grande pourvoyeuse de bras serviles. La traite n'y avait, d'ailleurs, jamais disparu depuis le XVIe siècle. Elle n'avait jamais cessé d'alimenter les marchés de l'Amérique. C'est vainement que le Congrès de Vienne en avait, dès 1815, proclamé l'abolition une « mesure... conforme à l'esprit du siècle et aux principes généreux » des souverains représentés. C'est en vain qu'à Vérone, en 1822, cette platonique déclaration avait été renouvelée ; que les États-Unis avaient, plus tard, aboli officiellement l'esclavage. La traite africaine n'en gardait pas moins toute sa flagrante horreur ; elle menaçait de dépeuplement un continent immense, riche en hommes et en productions naturelles, et elle contribuait à la démoralisation d'un autre continent, où le travail servile devait entraîner les pires conséquences sociales.

Si les marchands d'esclaves s'étaient montrés économes de vies humaines, ils auraient pu prolonger impunément leur abominable trafic. Mais ils furent aussi imprévoyants que cruels. Livingstone a calculé que, dans certaines régions, sur dix nègres réduits en esclavage, neuf ne voyaient même pas le rivage, où les attendait à l'ancre la prison flottante qui devait les emporter et les conduire à la pire servitude. Les razzias s'opéraient de plus en plus loin de la côte occidentale de l'Afrique ; elles étaient sans cesse plus meurtrières et moins abondantes. Dans la grande forêt équatoriale, il se livrait de véritables combats. Il fallait prendre d'assaut les villages fortifiés des indigènes ; les hommes valides étaient tués, les femmes et les enfants emmenés ensuite, troupeau bêlant et apeuré,

qui allait vers la mort, à travers les solitudes immenses, sous la garde féroce de gens de proie.

Tantôt c'étaient les trafiquants de race arabe, tantôt les princes indigènes eux-mêmes, qui se chargeaient de l'horrible besogne. Le docteur Nachtigal, témoin muet et impuissant d'une de ces expéditions homicides, la raconte ainsi :

Je me souviens toujours avec une nouvelle horreur du 31 mai 1872, jour où nous attaquâmes le village de Koli. Quand, au sortir de la sombre forêt, nous atteignîmes la clairière où s'étalait le paisible village, le soleil levant nous fit assister aux préparatifs de cette fatale journée. Les habitants, après avoir incendié leurs demeures, se retiraient derrière un rempart d'argile, à hauteur d'épaule ; au centre un épais fourré, entouré d'un fossé et d'un second rempart, recueillait les femmes et les enfants. Après la sommation, qui fut repoussée avec une froide résolution, commença le combat qui se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi et me remplit d'admiration pour les défenseurs. Les armes à feu et les flammes décidèrent de l'issue de la journée. Les rangs des hommes s'éclaircissaient, le feu dévorait les huttes, le fourré était rempli des nôtres ; une sortie désespérée mit fin à la résistance.

Alors commença une nouvelle tragédie. Des hommes blessés, à moitié morts, expiraient sous les coups des vainqueurs avides, qui s'en disputaient la possession ; des femmes et des filles défaillantes étaient entraînées avec la plus extrême brutalité ; on se les arrachait avec fureur ; de pauvres enfants, enlevés violemment des bras de leurs mères, roulaient, les membres brisés, sur le sol. Cette lutte atroce entre les agresseurs pour la possession de malheureux, qui avaient tout perdu, surpassait en horreur et en dégoût les barbaries même du combat.

Mais ce n'était pas tout. Les nègres une fois capturés, il s'agissait de les mener à destination, et c'est peut-être alors que le gaspillage de vies humaines devenait le plus affreux... Les explorateurs rapportent d'innombrables traits de cruauté, brutale ou raffinée, de la part des conducteurs de bétail humain. On manquait de tout, des soins élémentaires pour les blessés ou les malades, de vivres pour les êtres valides ; le soleil et la soif coopéraient à la destruction ; les malheureux qui ne pouvaient plus poursuivre leur marche étaient impitoyablement assommés ; peu à peu les rangs s'éclaircissaient, et, lorsqu'on atteignait le rivage, la caravane était réduite au tiers ou au quart de son effectif.

Le consul Holmwood fixait, en 1874, à un minimum de mille par mois le chiffre des esclaves qui passaient par Monbaza, c'est-à-dire par une des nombreuses routes de caravanes[1]. En une seule année (octobre 1873-octobre 1874), il compte 32 768 têtes, et ces estimations sont confirmées d'autre part. Pour d'autres régions, les calculs sont plus pessimistes encore. M. Banning rapporte ceux du consul général Rigby, évaluant à 19 000 le nombre des nègres exportés annuellement de la région du Nyassa vers le Nord ; 20 000 esclaves, d'après le lieutenant Young, auraient, en 1875, traversé le lac Albert dans la même direction ; Baker estime à 50 000 « le nombre des nègres que la traite enlève, chaque année, dans la vallée du Nil, non compris ceux qui restent sur le champ de bataille ou en route ». Pour les autres contrées, les calculs diffèrent peu.

Une fois arrivés à la côte, les survivants de ces razzias étaient jetés pêle-mêle dans la cale infecte de bateaux de rebut, équipés pour les transporter en Amérique. C'est peut-être là que la mort causait les pires ravages. Baker nous a tracé un tableau saisissant de la prise d'un de ces bateaux d'esclaves, qui avait l'apparence rassurante d'un transport ordinaire chargé de blé :

Le blé fut enlevé, dit-il ; les planches qui entouraient l'avant et l'arrière furent brisées, et on vit alors une foule pressée de créatures humaines, garçons, filles et femmes, amoncelés comme des harengs dans une tonne. Malgré leur atroce situation, sous l'empire des menaces qui leur avaient été faites, ces pauvres gens avaient gardé jusque-là le silence le plus absolu. La voile de la grande vergue semblait pleine et lourde dans sa partie inférieure. Examen fait, on y trouva une jeune femme, cousue dans la toile, et qu'on avait hissée sur le mât pour empêcher qu'elle ne fût découverte.

Dès que le fait m'eût été rapporté, je donnai l'ordre de décharger le bâtiment. Nous y trouvâmes cent cinquante esclaves, arrimés dans une aire d'une inconcevable exiguité. Au premier mouvement qu'ils firent, une odeur suffocante se répandit dans l'atmosphère.

1. Les routes de caravanes du Soudan occidental sont au nombre de treize, d'après un rapport officiel annexé aux *Actes* de la seconde conférence de Bruxelles ; celles du Soudan oriental sont au nombre de onze ; toutes convergent vers l'Est et ne servent qu'aux transports vers la Mer Rouge, le golfe d'Aden et l'Océan Indien.

Beaucoup d'entre eux étaient chargés de chaînes; ils furent bientôt délivrés par les forgerons...

*
* *

Pour décrire tant d'horreurs, il eût fallu une autre Beecher Stowe, dont le cri indigné retentît à travers les deux mondes. Les récits des voyageurs et des missionnaires ne pouvaient avoir cette répercussion. Au surplus, l'action des gouvernements européens fut lente et maladroite. L'Angleterre montra seule une admirable ténacité. Ce fut elle qui, en vue de la répression de la traite, s'entendit successivement, à partir de 1817, avec les principales nations dont les intérêts coloniaux pouvaient justifier l'intervention et la rendre efficace, le Portugal et l'Espagne, puis les Pays-Bas, enfin la France et les États-Unis. Toutefois, d'action commune il ne fut plus question après le stérile congrès de Vérone, c'est-à-dire à partir de 1822 ; chacun voulut avoir sa propre police et exercer la surveillance à son gré. Pendant cinquante années, l'Angleterre ne réussit point à provoquer un mouvement unanime d'opinion, plus fort que les rivalités et les défiances nationales. De plus, la répression maritime fut la seule qui préoccupât les puissances européennes ; or, nous avons vu que le nombre des esclaves embarqués était relativement minime, si on le comparait à celui des noirs, victimes des razzias dans l'intérieur de l'Afrique, et dont la mort se chargeait d'éclaircir les rangs avant qu'ils arrivassent à leur destination lointaine. Il en était beaucoup, enfin, parmi les survivants, qui, vendus sur les marchés du Soudan, trouvaient acquéreurs dans les États du nord de l'Afrique, et ce ne fut, Tunis excepté, qu'après la conférence de Bruxelles, due à l'initiative de Léopold II, que ces États consentirent successivement à seconder la propagande anti-esclavagiste.

On peut donc, sans trop s'avancer, reconnaître l'insuffisance de la tâche accomplie en 1876. Certes la traite maritime, particulièrement sur la côte occidentale, avait perdu son intensité meurtrière ; mais le Nord et l'Est restaient ouverts au trafic humain, et, pour l'anéantir il n'y avait qu'une méthode sûre : pénétrer au cœur de l'Afrique, y créer des

établissements durables, dont la chaîne se prolongeât jusqu'à la côte et décourageât la cruelle ingéniosité des Arabes et des princes indigènes.

Voilà le dessein que Léopold II osa former, et à la réalisation duquel il conviait, en septembre 1876, à Bruxelles, une assemblée de savants, de voyageurs et de diplomates. Tout semblait, d'ailleurs, favoriser son initiative. Car, malaisée chez les grandes nations engagées dans les complications internationales, une entreprise d'humanité avait des chances de réussite très sérieuses, si elle s'organisait en un pays neutre, ne portant point ombrage à ses puissants voisins et sans responsabilité d'aucune sorte dans les maux qu'il s'agissait d'éteindre. La personne même du roi devait exercer une action déterminante. Elle avait le prestige qui s'attache plus que jamais, par ce temps de démocratie, à une pensée généreuse de prince, que ce prince soit le tsar de toutes les Russies et propose au monde d'instaurer un régime de paix, ou bien qu'il soit le roi des Belges, et que l'objet de sa sollicitude soit un peuple abruti par des misères imméritées, décimé par un crime sans nom.

Il vaudrait la peine de transcrire le discours prononcé par Léopold II, à l'ouverture de la conférence de Bruxelles, le 12 septembre 1876. La modestie de ses vœux, la générosité de ses ambitions, la modération de son langage, tout y dénote la clairvoyance d'une pensée persévérante et forte. La Belgique, y lit-on, « est heureuse et satisfaite de son sort ». Pourtant le roi voudrait que Bruxelles « devînt en quelque sorte le quartier général de ce mouvement civilisateur ». Cela veut-il dire qu'on ne puisse, en dehors de la nouvelle association qu'on va fonder, tenter d'utiles efforts pour ouvrir à la civilisation l'Afrique centrale? Nullement : « l'Association internationale ne prétend pas résumer en elle tout le bien que l'on peut, que l'on doit faire en Afrique ». Ainsi parlait encore Léopold II devant le comité local belge, réuni au Palais de Bruxelles deux mois plus tard ; mais il était sous-entendu que cette association serait le moteur central. Et c'est ce qu'attestait, dès le premier jour, la présence, à Bruxelles, des présidents de toutes les grandes Sociétés de géographie de l'Europe occidentale, et la présence, plus significative encore, d'explora-

teurs fameux, — Cameron, Grant, les docteurs Schweinfurth et Nachtigal. Quelques diplomates et hommes d'État avaient aussi répondu à l'invitation du souverain, le baron d'Hofmann, ministre des Finances d'Autriche, le comte Zichy, le commandant Negri, et sir Bartle Frere, vice-président du Conseil de l'Inde.

*
* *

Ainsi se trouve constituée, en 1876, l'Association internationale africaine. Ses statuts, votés d'enthousiasme, établissent nettement ses limites et ses moyens d'action. Elle n'est ni un concile, ni un État ; elle n'a pas de trésor, ni d'armée. Toutefois elle aura besoin d'hommes et de ressources, et des comités nationaux se chargeront de les lui fournir. Son but? Multiplier les enquêtes géographiques et révéler à la science et à la civilisation les mystères du continent africain. Pour cela, des stations seront fondées par des voyageurs que commissionnera l'Association. Ces stations seront les relais d'une lente et sûre conquête, destinée à extirper l'esclavage, à initier les noirs aux bienfaits de la civilisation. Chacune d'elle deviendra un centre d'observations scientifiques, un abri pour les explorateurs et, aussitôt qu'on pourra, un poste armé, relié aux autres postes et entretenant les relations avec la mère-patrie. Dans la pensée du roi, elles étaient certainement les jalons d'une domination plus effective, qu'il eût été, d'ailleurs, aussi vain qu'impolitique de proclamer à ce moment-là ; c'était aux Belges, plus directement associés à l'œuvre, qu'il appartenait de réaliser par eux-mêmes le rêve, encore enfermé dans le cerveau de leur souverain.

Que ce rêve ait bien été tel, il n'en faut pas douter. Léopold II, dès 1876, entrevoyait avec une étonnante perspicacité le partage de l'Afrique, et, dans la réunion préparatoire tenue par les délégués belges à Bruxelles, le mot fut prononcé. Mais les avis furent nettement défavorables à toute idée de colonisation, et le roi, bon gré mal gré, dut réserver pour des temps meilleurs une entreprise dont la pensée était tenace en lui.

Au surplus, souverain constitutionnel, et comprenant les

difficultés de son rôle, il ne pouvait s'adresser directement aux foules, organiser lui-même ce vaste mouvement d'opinion, auquel il faisait allusion dans la séance d'installation du comité belge, le 6 novembre 1876; pour « toucher le cœur des masses », comme il disait, il n'avait d'autre ressource que de convertir les représentants attitrés de la bourgeoisie, groupés en partis. C'est donc à eux qu'il s'adressa d'abord. Ils se montrèrent très réservés, ménagers qu'ils étaient de leurs intérêts électoraux et de leur fragile popularité. Quant à l'opinion moyenne, en Belgique, elle fut hésitante et rebelle; elle était d'ailleurs comme devant la lanterne de la fable, qu'on avait omis d'éclairer. Les rares journaux favorables à l'initiative royale n'en dissertaient que médiocrement et à longs intervalles. Leurs lecteurs, semble-t-il, ne réclamaient ou ne toléraient pas davantage. La bourgeoisie était, électoralement, la classe dirigeante, puisqu'elle garda le privilège du cens jusqu'en 1894. Elle eut d'abord très peur pour son épargne, très peur aussi pour ses fils, et elle envisagea longtemps avec scepticisme les éventualités prospères d'un trafic aussi lointain. Seules, quelques banques et quelques maisons du haut commerce, mieux informées, se rendirent aux premières ouvertures qu'on leur fit officieusement.

L'armée, au contraire, s'intéressa tout de suite aux aspects aventureux de la nouvelle entreprise. Depuis 1830, elle végétait au milieu de l'indifférence d'une population dense, industrieuse et pacifique, couverte par sa neutralité; les vertus militaires, qui avaient été historiquement des vertus nationales, étaient devenues, par la force même des choses, en Belgique, un simple ornement. L'armée n'y était plus guère qu'une grande administration, reconnaissable à sa discipline plus stricte et au chatoiement de ses uniformes. L'idée d'une conquête morale, doublée d'une conquête guerrière, lui sourit : elle y entrevit d'abord de la gloire, plus tard aussi des avancements rapides et peut-être la fortune; il n'est que vrai de dire qu'elle y trouva l'occasion de déployer des talents insoupçonnés chez beaucoup de ses membres.

Quand il fallut des explorateurs, on s'adressa à ceux-ci et dès le premier jour. De 1877 à 1883 six expéditions belges furent organisées, et toutes comptèrent des officiers à leur tête. Ce

furent le capitaine Crespel et le lieutenant Cambier, qui ouvrirent la marche ; la station de Karéma fut ainsi fondée ; en mai 1879 le capitaine Popelin débarquait à Zanzibar ; puis ce fut le tour du capitaine Ramaekers et des lieutenants Becker et Deleu ; en 1885 le lieutenant Storms fondait la station de Mpala, sur la rive occidentale du lac Tanganika. Quand Stanley, dont il va bientôt être question, fut entré au service de l'Association internationale et qu'il remonta le cours du Congo, à partir de l'embouchure, il confia à des militaires belges, dont il avait éprouvé la bravoure et les qualités d'endurance, la plupart des relais qu'il improvisa et laissa derrière lui : à Manyanga le lieutenant Braconnier prit le commandement d'un poste militaire ; le capitaine Hanssens fonda les stations de Bolobo et de Kuamouth ; ce fut lui qui, en l'absence de Stanley, ramené en Europe par des complications internationales, prit le commandement provisoire de l'expédition qui venait d'explorer la région du Kassaï. Après la découverte de l'Uellé, l'Association internationale confiait, en 1886, au capitaine Van Gele le soin d'en reconnaître le cours. Ainsi se révélait et se dépensait sur les deux rives du fleuve Congo, et jusqu'au lointain de ses affluents, l'activité chercheuse et intrépide des soldats belges.

Cependant, le roi ne s'adjoignit pas seulement des savants, des explorateurs et des officiers. Il chercha, dans l'administration centrale du pays, des collaborateurs d'arrière-plan, non moins utiles que les autres, puisqu'un organisme politique naissait, et que tout le poids en reposait sur lui-même. De plus en plus, comme on le devine aisément, l'Association s'effaçait devant son fondateur ; le comité belge tendait à en être l'âme, comme Léopold II était l'âme du comité belge. Toute la correspondance et les archives des missionnaires, la description des territoires parcourus, les traités conclus avec les chefs indigènes, une paperasse énorme et précieuse s'amoncelait au palais royal, où des bureaux avaient dû être installés, et où une sorte de ministère se créait, avec une hiérarchie, des règlements et des traditions. En fait, c'était un petit État qui naissait sans son de cloches, mais avec des assurances de vie de plus en plus nettes et des apanages de plus en plus vastes. Il fallait donc à cet État des agents expérimentés, juristes,

diplomates et administrateurs tout à la fois, capables de comprendre vite et d'exécuter sans retard. Parmi les choix que fit Léopold II dans le personnel belge, il en est trois qu'on ne peut pas ne pas mentionner : ce sont ceux du baron Lambermont, de M. Van Eetvelde, qui devait, un jour, gouverner le Congo devenu État indépendant, enfin et surtout celui d'Émile Banning, ouvrier de la première heure et qui sut réaliser le type idéal de secrétaire intime du roi dans ses nouvelles fonctions.

Attaché au ministère des affaires étrangères, où il avait conquis tous ses grades, Émile Banning fut le grand éclaireur du mouvement colonial en Belgique. Élevé dans les traditions de la vieille diplomatie, érudit et lettré, on le vit déployer de rares qualités d'observation, de réflexion et d'activité créatrice, constituer le « dossier de l'affaire », comme on dit au Palais, préparer toutes les tâches, sonder l'opinion, être un écho et, en même temps, être la tête qui pense et la plume qui écrit. Ses *Réflexions* posthumes, plus encore que les nombreux mémoires publiés, mais pas toujours signés par lui, attestent une érudition intarissable, un jugement parfait et la plus noble modestie d'esprit ; elles attestent aussi la philosophie vaguement désenchantée d'une belle âme, dont le contentement resta inachevé dans cette sorte d'ensevelissement volontaire, où le relégua une étrange disgrâce. De tous les serviteurs de la monarchie belge, c'est peut-être celui-là qui a le plus fait pour elle, et le moins pour soi.

***

Jusqu'ici il n'a été rien dit des fins mercantiles de l'œuvre. Allait-on, en établissant une domination mal définie, et encore moins dénommée, sur d'immenses territoires, la plupart fertiles, se désintéresser des productions d'un sol resté vierge jusque-là? Les rapports avec les indigènes eux-mêmes reposaient sur la loi de l'échange, et un embryon de trafic résultait de chaque pas en avant, des agents de l'Association. Celle-ci commerçait sans qu'elle le voulût ; elle ne pouvait s'arrêter en si belle voie.

On l'avait prévu, dès 1876. L'année suivante, dans une

lettre adressée au *Times*, sir Rutherford Alcock, président de la Société géographique de Londres, justifiait l'intérêt qu'il portait à la nouvelle œuvre, en déclarant que les statuts de cette Société « lui interdisaient formellement d'exercer son action sur un autre terrain que celui de l'exploration », donc de se livrer à des entreprises commerciales, et il expliquait, par les avantages pratiques d'une action commune, l'entrée en relation de ses collègues avec la Commission internationale, siégeant à Bruxelles. En Belgique, M. Banning, chargé d'affaires officieux du roi, laissait entrevoir l'avenir : « Les stations, écrivait-il, auront-elles un personnel nombreux et armé?... Leur organisation restera-t-elle strictement circonscrite dans le domaine de la civilisation et de la science, ou doit-elle se développer, en outre, dans le sens religieux et commercial? La solution de la plupart de ces questions est réservée à l'avenir. » (1877.) Et il rapportait le propos tenu par le docteur Nachtigal, que c'était par le commerce qu'on avait les meilleures chances de civiliser l'intérieur de l'Afrique.

Au surplus les Français et les Allemands, qui avaient fondé des comités nationaux, n'avaient pas perdu de vue le côté utilitaire de leur tâche, et M. de Brazza au nord, MM. Böhm et Reichard au sud-est, semblaient plus préoccupés de conquête militaire et de profits commerciaux que de croisade scientifique [1]. On le vit bien en 1881, quand M. de Brazza s'avança du Gabon vers le Pool à marches forcées, et mit un instant en question la possession du grand fleuve, sans laquelle c'en était fait de tout projet d'autonomie politique pour le futur Etat du Congo.

C'est le lieu de nommer Stanley, qui devait, une fois entré au service de Léopold II, donner une si forte impulsion à l'entreprise. Il n'entre pas dans mes intentions de raconter ici l'épopée dont Stanley avait été le héros, comment il avait retrouvé Livingstone, les péripéties émouvantes, et quasi fabuleuses de la première traversée du « continent mystérieux » en 1874, ni les autres voyages d'exploration, dont il a lui-même

1. On sait ce qu'est aujourd'hui le Congo français. Quant aux tentatives d'exploration des Allemands, elles devaient aboutir à l'établissement du protectorat impérial sur toute la région comprise entre la Rovouma, au sud, les grands lacs, à l'ouest, et au nord, le massif montagneux de Kilimandjaro.

écrit le récit dramatique. Il convient toutefois de noter le contre-coup qu'eut l'admirable initiative d'un journaliste sur la destinée du Congo. Ce serait évidemment exagérer que de soutenir, comme on l'a fait, que l'État Indépendant n'eût jamais été fondé si Stanley n'était devenu, après son premier retour en Europe, l'hôte et le collaborateur du roi des Belges. Mais on peut concéder que sans la rapidité de vues et d'action de l'explorateur, sans la rare énergie de ce bel aventurier peu ménager de son existence et de celle des autres, férocement pratique jusque dans le paroxysme de la grandeur héroïque et de la mâle abnégation, il eût fallu un temps dix fois plus long, et des sacrifices dix fois plus lourds, pour arracher son secret au « continent mystérieux ».

Cependant les événements se précipitaient. Stanley avait réussi à fixer les jalons d'une domination qui inquiétait les puissances voisines, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal. Ce dernier, après une longue interruption de l'œuvre colonisatrice, qui lui avait, en ces régions, si mal réussi jadis [1], se décidait à reprendre l'offensive. Ne pouvant lutter de vitesse avec les missionnaires de l'Association internationale, il renonçait à poursuivre l'exploration vers l'intérieur et s'avançait le long de la côte, de façon à occuper l'estuaire du Congo et à fermer ainsi tout débouché maritime à sa rivale. L'Angleterre l'y aidait, et, après deux ans de négociations toujours interrompues et toujours reprises, elle signait avec le cabinet de Lisbonne la convention provisoire du 26 février 1884, par laquelle elle reconnaissait la souveraineté du Portugal sur les deux rives du Congo, depuis l'embouchure jusqu'à Noki.

C'était, pour l'Association internationale, un coup sensible,

1. Les Portugais, après un siècle et demi de domination sur la côte occidentale, avaient, en 1627, rétrogradé jusqu'à Saint-Paul de Loanda ; ce n'est qu'en 1798 qu'un des leurs, le docteur Lacerda, s'aventura dans la région méridionale, en partant du Zambèze. Plus tard d'autres essais n'aboutirent qu'à des résultats partiels, et les explorateurs anglais, Livingstone en tête, furent les premiers qui pénétrèrent jusqu'au cœur de l'Afrique centrale et qui en reconnurent la configuration orographique. Désormais il était établi qu'un vaste territoire, abondamment peuplé et sillonné de fleuves, dont la plupart étaient navigables, constituait le bassin du Congo, dont le cours l'encadrait, en quelque façon, par le haut. Entre le Nil arabe et le Zambèze anglais et portugais, il y avait place pour une domination intelligente, appuyée sur une œuvre civilisatrice.

peut-être un coup mortel. Son président Léopold II ne perdit toutefois pas courage. Il se souvint fort à propos de la vieille maxime romaine, et il se retourna vers la France, qui avait, en somme, des intérêts connexes aux siens. Le 23 avril 1884, il signait avec elle un accord, aux termes duquel il lui reconnaissait le droit de préemption sur tous les territoires acquis à l'Association, pour le cas où celle-ci voudrait, ou devrait, s'en dessaisir. Aucune réserve ne fut exprimée, pas même en faveur de la Belgique, et ce ne fut que plus tard que l'union personnelle de la Belgique et du Congo, en la personne de son roi, fut reconnue comme impliquant ladite réserve de droit.

Mais était-ce assez d'une telle riposte à l'arrangement anglo-portugais? Il fallait encore que l'opinion s'agitât, qu'elle réclamât, au nom des intérêts commerciaux de l'Europe entière, peu favorables à la primauté d'une seule nation sur la rive du Congo. Et l'on vit les chambres de commerce de Londres, de Rotterdam et de Hambourg unir leurs protestations à celles des trafiquants français et belges ; la presse joignit sa voix à tant d'autres; on soupçonna l'Angleterre de vouloir renouveler en Afrique centrale l'exploit qui lui avait valu Gibraltar, Malte et l'Égypte ; il eût été fâcheux que, déjà maîtresse du sud de l'Afrique et de la route des Indes, elle le devînt aussi de toutes les voies commerciales dont le fleuve Congo était la clef.

C'est alors que le prince de Bismarck consentit à intervenir, et que fut convoquée la Conférence de Berlin. La Belgique, ou plutôt l'État Indépendant, y délégua ses meilleurs diplomates, le baron Lambermont et Émile Banning. Comme plus tard MM. Beernaert et Descamps à la Conférence de la Paix, ces deux représentants d'un petit État devaient jouer les premiers rôles. Rapporteurs, secrétaires, négociateurs toujours en éveil, ils prouvèrent une connaissance supérieure de toutes les questions engagées dans ce grand débat international ; ils surent aussi tirer un habile parti des divergences de vues et des conflits d'ambition entre les puissances, pour lesquelles, depuis les voyages de Stanley, le Congo était devenu une proie désirable. La beauté du dessein de Léopold II ne fut pas non plus sans impressionner l'assemblée; les résultats acquis frappèrent par leur ampleur et leur

nouveauté, et chaque État parut s'appliquer, avec ardeur, à favoriser le nouveau venu au banquet colonial, plutôt que de consentir à l'enrichissement de ses rivaux.

Le prince de Bismarck eut, pour ce nouveau venu, des phrases dont le miel fut doux au loyalisme belge. Il fit des vœux « pour l'accomplissement des nobles aspirations » de Léopold II. Il mit en relief l'utilité des tâches assumées par l'État Indépendant et neutre, et il déploya une véritable coquetterie à jouer le rôle de parrain. Le fit-il sans arrière-pensée, et mérita-t-il les louanges dont certains publicistes belges se montrèrent prodigues alors? Questions vaines, puisque les événements ont eu, s'il en fit, la malice de déjouer les calculs du célèbre chancelier.

***

L'acte de Berlin eut pour premier effet de réduire à néant les prétentions du Portugal. Ensuite, il borna, en les définissant, celles des autres voisins du nouvel État, dont il proclamait le droit à l'existence. Enfin, indirectement, il donna un chef à cet État. Les éloges du prince de Bismarck, ratifiés par la plupart des diplomates présents à la conférence, étaient déjà une désignation suffisante pour Léopold II. Président de l'Association Internationale Africaine, le roi des Belges allait-il se dérober, au moment où les plus hautes ambitions de sa pensée étaient satisfaites?

Une seule considération pouvait le détourner d'accepter de nouveaux devoirs, et c'était celle des engagements qu'il avait pris en montant sur le trône de Belgique. Il y avait là un peuple auquel il se devait tout entier. Sans doute il avait cru être utile à ce peuple, à son bon renom, à son développement moral et à sa prospérité économique, en prenant l'initiative qui avait conduit la diplomatie européenne à Berlin; mais encore fallait-il que les Belges fussent d'accord avec lui, que le sentiment populaire ratifiât son désir de souveraineté africaine. Léopold II dut connaître alors l'amertume d'un malentendu qui exista, on l'a vu, dès l'origine, et qui allait s'aggravant depuis dix ans. Il fallut renoncer, comme en 1876, à consulter la nation, et parler aux seuls représentants officiels de la Belgique.

Dans un article de revue, publié en avril 1885, M. Banning, fidèle interprète de la volonté royale, préparait habilement les voies: « L'État du Congo n'a pas de chef, disait-il... Les personnes qui, dans les négociations récentes, ont traité en son nom, n'avaient point par elles-mêmes de puissance souveraine ; elles ont agi comme mandataires du roi des Belges, agissant lui-même dans une qualité que le droit international ne prévoit pas, celle de fondateur d'une Association privée, devenue souveraine de fait, mais non *ipso facto* de droit. » Et M. Banning de conclure que c'était là une situation ambiguë qu'il était de l'intérêt et de la dignité de tous de faire cesser au plus tôt. Il n'était, d'ailleurs, pas question alors d'une union réelle entre le Congo et la Belgique, mais d'une union personnelle, en vertu de laquelle Léopold II serait roi à Bruxelles et à Boma.

C'est le parti auquel se rallia le Parlement belge. Le 15 avril 1885, le jour même où M. Banning publiait son appel à l'opinion éclairée, le roi priait le ministère de solliciter de la Législature l'autorisation pour lui de prendre le titre et les attributions de souverain de l'État Indépendant du Congo. Le 28 avril, la Chambre des députés acquiesçait au vœu royal, et le 30 avril, c'était le tour du Sénat.

L'État Indépendant était reconnu ; il avait un roi. Il restait à lui donner l'organisation prévue par l'Acte de Berlin et à le mettre à même de remplir les engagements que celui-ci lui imposait. Ces engagements étaient nombreux et lourds. On dirait, à relire les résolutions adoptées par les représentants des puissances, qu'ils s'étaient acharnés comme à plaisir à rendre lents et incertains les premiers pas du jeune État: Plus de traite tolérée sur terre ni sur mer ; pas de privilège civil ni commercial d'aucune sorte pour les sujets naturalisés du nouvel État, quelle que fût leur nationalité originelle[1] ; le

1. En fait, les compatriotes de Léopold II devaient être avantagés, sans qu'il fût nécessaire de le stipuler, ni possible de l'empêcher. Tout les favorisait dans un État, dont les créateurs et les principaux fonctionnaires étaient leurs frères et dont le siège était à Bruxelles. Aussi voit-on le chiffre des importations belges décuplé en moins de dix ans. Il était de 1 913 238 fr. 76 en 1892, de 17 270 483 fr. 72 en 1900. La proportion n'est guère aussi favorable pour les autres nations, à la tête desquelles marche l'Allemagne, dont le chiffre d'affaires, dans le même intervalle, a été porté de 410 972 fr. 77 à 1 174 859 fr. 48.

devoir ardu de protéger les missionnaires des différentes confessions, les étrangers de toute provenance, et de civiliser les populations noires du bassin du Congo; partout le contrôle — illusoire il est vrai — des puissances signataires, mais particulièrement sur la grande artère du trafic à travers le continent; ni douane fluviale, ni droits d'entrée ou de transit; enfin, une complète neutralité politique.

La plupart de ces prescriptions étaient subordonnées à une occupation plus effective de certaines portions des nouveaux territoires. La plus importante peut-être fut la première: les anti-esclavagistes avaient été les promoteurs de l'œuvre africaine; ils en restèrent les fervents, et aussi les gardiens. On a vu qu'en 1886 le capitaine Van Gele avait été chargé de reconnaître le cours d'un des grands affluents du Congo. Comme Stanley aux Falls, dès 1883, l'officier belge se trouva bientôt en face des esclavagistes, et sa tâche scientifique se doubla de difficultés qu'on n'avait pu prévoir toutes à Bruxelles. Car, au lieu de noirs armés d'arcs et de javelots, on avait, cette fois, affaire à des adversaires que leurs rapports commerciaux avec les Arabes avaient préparés à d'autres luttes. On temporisa, mais en vain. L'Arabe n'était pas loin de ses pourvoyeurs; il les excita contre les blancs dont il redoutait le voisinage. Alors commença une longue et difficile campagne, pareille à celle que Gordon mena victorieusement au nord-est de cette région peu connue, c'est-à-dire en plein Soudan. Cette campagne ne se termina qu'en juin 1893; un homme s'y illustra particulièrement, M. Dhanis, vainqueur de forces vingt fois supérieures aux siennes, et qui prit Nyangwé, Kasongo et Kabambari à des Arabes et à des noirs armés de fusils, fortifiés à l'européenne et maîtres du terrain depuis un temps indéfini.

Mais ces victoires coûtaient gros. Une dernière campagne de dix-neuf mois, dont d'autres avaient été le prélude, supposait un trésor de guerre qui manquait totalement au nouvel État. La générosité jamais lasse de Léopold II n'y put suffire. Dès 1887 un emprunt de 150 millions avait été contracté à Bruxelles, et il avait fallu obtenir l'autorisation gouvernementale. En 1889, la construction du chemin de fer projeté de Matadi à Léopoldville entraîna la participation officielle de

la Belgique pour la somme de 10 millions. Puis ce fut, en 1890, un nouveau prêt de 25 millions, et puis d'autres encore, qui se heurtèrent à des résistances politiques de plus en plus nettes et de plus en plus nombreuses.

Lorsque, en 1885, on autorisa le roi à prendre le titre de souverain de l'État Indépendant, un seul député de l'opposition, M. Neujean, s'était montré récalcitrant; il avait exprimé ses doutes sur le succès final et s'était plaint amèrement de l'ignorance où l'on était des ressources du nouvel État. Il revint à la charge en 1887, et il ne fut pas tendre pour le Congo, qu'il traita d'« État embryonnaire qui n'est, en quelque sorte, que tracé sur la carte, dont le crédit est nul et les ressources problématiques ». Comme on vantait la générosité de quelques banquiers et industriels, qui avaient souscrit un million en faveur de l'œuvre royale, il répliquait avec une ironie mal dissimulée : « Ces citoyens ont posé un acte patriotique en faisant peut-être quelque chose d'utile pour eux-mêmes ». Et il entraînait neuf votes négatifs, au lieu d'un seul, et sept abstentions, dont celles des deux hommes les plus considérables du parti libéral, Frère-Orban et Bara.

En 1889 et 1890, les nouvelles demandes d'intervention avaient eu encore un moindre succès, et, quand la revision constitutionnelle eut ouvert le Parlement aux socialistes, souffla la tempête violente des critiques, des protestations et des reproches. La droite était mal préparée pour la soutenir. Elle-même se trouva désunie ; le banc d'Anvers s'abstint ou vota avec la gauche; d'autres catholiques n'osèrent plus seconder le gouvernement qui, selon la fiction constitutionnelle, avait consenti (pour la quantième fois?) à prêter ses bons offices au souverain en partie double. Lors du prêt consenti, en 1896, à la société du chemin de fer, il n'y eut plus que 61 « oui », contre 57 « non », et 20 abstentions, dont la plupart ressemblaient fort à des « non », qui n'avaient pas voulu s'affirmer.

*
* *

Telle fut, jusqu'à l'achèvement heureux de la ligne destinée à transporter voyageurs et marchandises du Stanley-Pool à Matadi, c'est-à-dire le long de la partie du fleuve obstruée

par les récifs, l'attitude du Parlement belge à l'égard de l'État Indépendant et de son royal fondateur. Ainsi s'explique que le projet d'annexion, qui était dans la pensée de ce dernier dès l'origine, fût laissé dans les cartons ministériels. Mais, le 2 août 1889, deux jours après que la compagnie du chemin de fer eut été constituée, Léopold II rédigeait un testament politique, par lequel il déclarait « léguer et transmettre... à la Belgique tous *ses* droits souverains sur l'État Indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions et traités intervenus depuis 1884 entre les puissances étrangères, d'une part, l'Association internationale du Congo et l'État Indépendant du Congo, d'autre part, ainsi que tous biens et avantages attachés à cette souveraineté ».

Le testament fut communiqué à la Chambre des représentants le 9 juillet 1890. Elle fit, en somme, un piètre accueil à cette magnifique générosité. Certains se défièrent des présents d'Artaxercès; d'autres, hantés par la crainte du petit électeur, se réservèrent. Lorsqu'il fallut consentir le prêt de vingt-cinq millions, cette même année, et, cinq ans plus tard, un autre prêt, les discussions se firent de plus en plus orageuses, et les sympathies de plus en plus clairsemées.

C'est surtout le chemin de fer, clef de toute la navigation fluviale du Congo, qui rencontra, en raison de certaines erreurs de calcul et de certains mécomptes, une violente opposition parlementaire. Il faut confesser, d'ailleurs, qu'attaqué avec plus de passion que de compétence, ce « joujou » ruineux, comme on l'appela, fut défendu sans grand éclat oratoire par les ministres catholiques[1]. Un leader de l'extrême-gauche, M. Vandervelde, eut du brillant dans l'attaque ; il sut formuler l'idéal socialiste en matière de colonisation avec une habileté très documentée[2]. Seul, à droite, M. Helleputte,

1. M. Beernaert, qui, en sa qualité de ministre des finances, puis de chef du cabinet, avait tenu le premier emploi dans les négociations auxquelles donna lieu l'affaire, eut le tort de trop peu en découvrir, au début, les véritables aspects. En 1885, alors qu'il ne pouvait ignorer l'intime pensée du roi, il disait encore à la Chambre : « L'union des deux pays est strictement personnelle ; d'ailleurs, enthousiaste de l'œuvre du Congo, le pays a cependant expressément marqué l'intention d'y demeurer étranger. » C'était mal préparer les esprits à l'idée toute proche de la reprise, inscrite en 1889 dans le testament du roi.

2. Il se garda avec soin du sentimentalisme pleurard de certains collègues, qui s'attendrissaient sur les mauvais traitements infligés aux nègres par des agents

député de Maeseyck, montra, dans sa réplique, de la science et de l'esprit d'à-propos. Ses développements techniques impressionnèrent la Chambre; il fut, en outre, agressif à souhait, et il dépensa une adresse d'avocat à pallier les torts très réels des constructeurs et des administrateurs du chemin de fer, à mettre en relief l'utilité de celui-ci et à en exalter les futurs bénéfices.

*
* *

Stanley avait dit un jour que, sans un railway allant jusqu'à Léopoldville, le Congo ne valait pas deux shillings. Le propos fut répété et retourné suivant les besoins des causes adverses. Il était strictement juste, et on le vit bien, lorsqu'eut lieu, le 1er mai 1898, l'ouverture à l'exploitation de toute la ligne[1].

peu scrupuleux de l'État ou des sociétés commerciales. Qu'il y ait eu, en effet, des excès commis, surtout dans la période d'implantation, c'est indéniable; mais n'est-ce pas là l'inévitable rançon de toute prise de possession, qui ressemble à une conquête, et fallait-il oublier si vite les misères, autrement grandes, de l'époque où la traite des noirs fleurissait? Quant à l'anthropophagie des soldats indigènes, qui s'exerça plus d'une fois aux dépens des nouveaux venus, il est puéril de s'en indigner. Rien ne prouve que le goût de la chair humaine soit natif ni essentiel chez le Congolais; il constitue une dépravation devenue héréditaire; ce ne sera pas trop de plusieurs siècles de contacts répétés pour l'anéantir.

1. La France y fut représentée et parmi la demi-douzaine de volumes que les invités de l'État écrivirent au lendemain de cette fête, et du voyage dont elle avait été le complément, il en est deux dus à des Français, l'un à M. de Mandat-Grancey l'autre à M. Pierre Mille. Ce dernier est d'autant plus instructif qu'il vise au parallèle entre le Congo français et le Congo « Léopoldien ». Tous les deux sont d'accord pour rendre justice à la grandeur de l'effort accompli. Quant aux résultats financiers du chemin de fer, ils sont fort encourageants. Voici les recettes comparatives de 1897 à 1901; on verra qu'elles confirment les prévisions optimistes de M. Helleputte :

	RECETTES TOTALES	A LA DESCENTE	VOYAGEURS
	—	—	—
1897-1898	5 304 690,92	963 039,54	580 994,76
1898-1899	10 108 541,09	1 947 667,84	1 034 257,94
1899-1900	13 182 800,84	2 697 816,50	1 194 887,36
1900-1901	12 940 029,86	3 346 897,50	1 206 639,98

L'État Indépendant médite maintenant la création de toute une série de nouvelles lignes ferrées, notamment celle des Stanley-Falls, qui doit tourner la succession de rapides, barrant le fleuve entre Ponthierville et Stanleyville; celle allant de Nyangwé au lac Tanganika par la porte d'Enfer et la vallée de la Lukuga, etc. S'il se confirmait, enfin, que le filon aurifère de la Rhodésia se prolonge jusqu'aux parties rocheuses du Katanga, une nouvelle ligne deviendrait nécessaire au sud-est de l'État.

C'est du 1er mai 1898, en effet, que date réellement la prospérité matérielle du nouvel État. L'élan commercial n'avait pas attendu jusque-là, il est vrai, pour se manifester sous la seule forme qui fût compatible avec l'éloignement, les risques à courir et la nécessité de gros capitaux. Les Compagnies à chartes sont là-bas aussi vieilles que l'œuvre de Léopold II, et en 1898 on en comptait vingt-cinq, exploitant ce immense territoire avec un succès inégal. Leur siège était établi en Belgique, en Hollande ou en Portugal. Désormais il s'en créera d'autres sur place, qui disputeront le trafic aux aînées. L'État lui-même aura son domaine privé, dont il tirera des profits de plus en plus larges. En 1899, son historien presque officiel, M. A. J. Wauters, le représente comme « le plus grand trafiquant d'ivoire du monde ». Les chiffres soulignent éloquement cette déclaration. En 1896 le produit brut des ventes des domaines de l'État était de 1 200 000 francs. En 1897 le produit net s'élevait à 3 500 000 francs; il atteignait 6 700 000 francs en 1898. A partir de l'année suivante, cette progression se répercute dans l'exportation totale de l'État Indépendant (commerce spécial) qui se chiffre à 36 067 959,25 (au lieu de 22 163 481,88) et, en 1900, à 47 377 401,33. C'est la récolte du caoutchouc qui a surtout contribué à ce rapide accroissement des recettes.

En 1895,	elle était de	576 517	kilogrammes.
En 1896	—	1 317 366	—
En 1897	—	1 662 380	—
En 1898	—	2 113 465	—
En 1899	—	3 746 789	—

Pour arriver à ce brillant résultat, il a été besoin d'un contrôle sévère et constant et d'un système très perfectionné d'administration mercantile. L'État Indépendant n'a négligé ni l'un ni l'autre. M. Pierre Mille a recueilli sur place des notes très intéressantes, concernant les méthodes d'encouragement employées par les agents de Léopold II. Prestations, primes, prohibitions contre le vandalisme du sauvage, tout a été mis en œuvre et tout a servi, et peu à peu l'usage de cette dîme en nature a été acceptée par une race longtemps rebelle à l'effort, que les officiers belges avaient déjà assou-

plie, en l'accoutumant à la discipline militaire, et qui est maintenant devenue apte à des travaux suivis et fructueux. Ainsi a été préparée « l'ère des cultures riches, café, cacao, plantations de caoutchouquiers ».

*
* *

Il n'est pas dans mon dessein de m'étendre davantage sur les résultats commerciaux de l'exploitation privée ou publique dans le bassin du Congo. Mais comme ces résultats constituent pour l'opinion belge un élément considérable d'appréciation, je ne pouvais m'en désintéresser tout à fait.

Beaucoup de gens crurent avoir tout dit, lorsqu'ils déclarèrent que l'annexion de l'État Indépendant serait une mauvaise affaire : pour ceux-là il devient chaque jour plus malaisé de maintenir loyalement une opposition raisonnée. Pour d'autres — les socialistes par exemple — l'opposition est de principe, et il ne faut pas songer à les convaincre ou à les convertir. Les libéraux, au contraire, en très grande majorité, et les catholiques se rallieraient maintenant à la thèse annexionniste, et M. Vandervelde lui-même n'a-t-il pas indiqué que celle-ci lui sourirait davantage que le régime actuel, s'il devait se prolonger avec des interventions financières et une responsabilité morale du gouvernement belge, désarmé et dénué de tout contrôle sur une pseudo-colonie?

C'est pour mettre un terme à ces critiques, pour répondre à ces acquiescements, et peut-être aussi à des désirs exprimés par le monde des affaires, que l'an passé M. Beernaert proposa la reprise pure et simple du Congo par la Belgique dans le délai de deux années. Il le fit à l'heure où le gouvernement, dont il n'était plus membre, demandait aux Chambres d'adhérer à un projet ainsi conçu : « Voulant conserver la faculté qu'elle tient du roi souverain d'annexer l'État Indépendant du Congo, la Belgique renonce, quant à présent, au remboursement des sommes prêtées audit État..... ainsi que la débition des intérêts sur ces mêmes sommes. Les obligations financières contractées par l'État Indépendant... ne reprendraient leur cours que dans le cas et à partir du moment où la Belgique renoncerait à la faculté d'annexion susvisée. »

Il parut que cet arrangement, tout en dégageant l'État Indépendant vis-à-vis de la Belgique, maintenait pourtant le *statu quo* des rapports réciproques. En fait, l'État reprenait sa liberté, qu'il avait en partie aliénée à la suite des prêts consentis et du patronage accordé à plusieurs reprises ; en revanche, la Belgique restait liée par les conventions passées, par les liens commerciaux, par la présence de ses fils sur cette terre lointaine.

Il y eut de vives protestations, et peut-être, malgré le cabinet lui-même, l'annexion eût-elle été votée au lieu et place de cet arrangement boiteux, si l'intervention directe et personnelle du roi n'eût jeté le désarroi parmi les adhérents de M. Beernaert et forcé celui-ci, non sans qu'il se mêlât quelque amertume à sa volte-face, d'abandonner son projet. Le roi, ou, si l'on veut, le gouvernement de l'État explique son attitude dans une note dont voici le passage essentiel : « Il y a des moments où il faut agir au lieu de délibérer, où il faut décider sans avoir à solliciter et à attendre des approbations, où l'inaction risque de compromettre l'intérêt public. Voilà pourquoi, résolu d'accomplir sûrement la mission qu'il assume envers la Belgique en même temps qu'envers lui-même, l'État Indépendant repousse des lisières qui, loin d'offrir à la Belgique d'utiles garanties, ne pourraient que lui être particulièrement funestes. Lorsque le développement de l'Étal sera arrivé au point où la transmission de ses pouvoirs à la Belgique constituera pour le pays un avantage certain, l'État Indépendant sera le premier à en avertir patriotiquement la Belgique. »

Faut-il s'étonner, s'indigner même de cette espèce d'ultimatum, dicté évidemment par un maître, et qui, formulé en termes de chancellerie, n'en a pas une moindre précision pour cela? On s'est indigné, en Belgique, ce qui prouve qu'on y a la mémoire courte. Car l'attitude constante des partis politiques y justifie, autant que les débats parlementaires résumés ici, la circonspection alarmée dont a fait preuve l'État Indépendant en une conjoncture aussi décisive. Que Léopold II veuille reculer l'échéance, à laquelle il devra soumettre son œuvre au contrôle de ses détracteurs de jadis, cela se conçoit fort bien, et aussi que le roi des Belges

entende parachever cette œuvre à loisir, ou du moins y apporter quelques perfectionnements de plus. On ne peut donc lui faire un crime de choisir son heure et de consigner provisoirement à sa porte un héritier, rechignant hier, trop empressé aujourd'hui, qu'il a eu, avouons-le, quelque mérite à désigner, bon gré mal gré, dès 1889.

Dans ces conditions, il semble prématuré de disserter sur le meilleur régime qu'il conviendrait, après l'annexion, d'appliquer à la nouvelle colonie. Un projet gouvernemental a été élaboré ; des spécialistes[1] y ont joint leurs observations plus ou moins critiques. Il sera temps d'y revenir lorsque la volonté royale aura dit son dernier mot.

1. Voyez les études de M. Speyer dans la *Revue de Belgique* (15 mars et 15 avril) et celles, encore inachevées, de M. Dupriez (*Revue générale*).

MAURICE WILMOTTE
Professeur à l'Université de Liège.

AU CRÉPUSCULE[1]

Mars 1902.

Quoique les branches soient encore toutes nues,
Le printemps est déjà dans l'air des avenues.

Pas une fleur n'émeut le gazon des talus,
Les bois sont durs et noirs; pourtant l'hiver n'est plus.

Prenons-nous par la main et marchons sans secousse;
Notre cœur sans parole est triste et l'heure est douce:

Aimons, dans le silence où s'étouffent nos pas,
La beauté des couchants qui ne nous trompe pas.

Goûtons tout le bonheur de notre solitude:
Une voix bercera cette béatitude...

Car un pur rossignol que nous ne pouvons voir
Chante à mourir au fond des arbres et du soir,

Et sa grande âme, vers la lune qui se lève,
Monte de ses poumons plus menus qu'une fève.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Ferveur*.

SUR

LES CÔTES DE MEUSE

C'était en hiver. Pas de vent. Dans l'espace immobile une faible lueur descendait. Il semblait que le soleil était parti bien loin. Le ciel gris, très bas, lourdement se posait sur l'horizon, fermait les lointains embués. A mesure que je montais la côte, le pays s'abaissait, se découvrait. Tout près, rien que des toitures enchevêtrées, pressées, dévalant, couvrant la petite ville que je venais de traverser, m'en cachant les détails. Après, c'est la vallée où la Meuse coule, sinueuse, paisible, reflétant cette clarté pâle étendue dans l'espace. Un pont joint les deux rives, unit des routes, un chemin de fer. Quelques maisonnettes blanches amorcent un faubourg et, subitement, toute une ville militaire apparaît. Ce sont des baraquements, des casernes hautes, bâtiments énormes, échelonnés, suivant le pied des côtes, se conformant au relief du sol. Ici, les voici orientés face à la route, là, tout de travers, de biais, de flanc. Ils s'implantent partout, effaçant les jardins, débordant, englobant un petit village qui regarde vers la vallée.

D'ici on ne perçoit guère la vie très intense qui s'agite en ces demeures ; même on dirait de grands jouets étalés, des choses découpées, un amusement d'enfant. Mais dans l'air, très lointains, passent des appels de clairons et de trompettes.

Après, c'est la campagne, une trouée où s'en vient finir une petite vallée accourant de derrière l'horizon, puis les collines se redressent, élevant sur le ciel le moutonnement de grands bois aux teintes mouillées, violettes ou fauves. A leurs pieds, s'aperçoivent des fermes, des hameaux, d'autres petits villages blancs aux toits rouges, ponctués d'un clocher grêle, effacé, presque imperceptible dans l'éloignement. Là, au moins, pense-t-on, c'en est fini de ces visions de guerre. C'est le calme, la vie des campagnes, la joie des travaux des champs, les intimités pieuses, le seuil des portes où les aïeules s'attardent, berçant des petits enfants à moitié endormis qui les écoutent comme en un rêve. Cependant, parmi les frondaisons sombres ondulées qui dominent, des espaces dénudés se montrent. Sur le torrent inculte, une masse large, trapue, se cramponne. C'est un fort. Plus loin, d'autres masses nettement profilées se découvrent, tassées sur les crêtes, silencieuses, sentinelles perdues attendant. Ils regardent de toutes leurs embrasures la crête des Hauts de Meuse, surveillant les ravins, la lisière des bois, les sentiers, les routes menant vers la Woëvre, tiennent tout le pays sous leur canon immobile.

On devine la frontière toute proche, le combat préparé. C'est le pays aux hécatombes promises, la terre où viendra peut-être aboutir toute l'énergie, l'effort suprême. On peut errer en tous sens, chercher. Pas un lambeau n'y échappera. Ce coin de terre, avec ces grands couverts aux taillis traîtres, ces ravins cachés, ces routes blanches aux flancs des bois, tous ces fonds dominés par cet horizon de bataille, sent le traquenard, l'embuscade, la lutte extrême, sans merci.

Ici seront les sentinelles, les grand'gardes; là, les réserves; plus loin, dans ces replis, les corps massés prêts à bondir, et, derrière, d'autres masses en mouvement, en traînées larges, profondes, dévalant par les champs et les bois, se ruant — la houle accourant du large pour s'épandre, inonder, écraser et hurler.

Et de ce décor passionnant, tout subit l'empreinte. Ici, tout a une intensité de vie extraordinaire.

*
* *

Dès l'aube les clairons sonnent.

Peu de temps après, par les routes et les chemins rayonnant des quartiers, les troupes défilent. Une rumeur passe, un bruit de pas cadencés, des piétinements de chevaux, des roulements de voitures, des cliquetis d'armes — et puis, plus rien. Les habitants, un instant réveillés, referment leurs volets machinalement entr'ouverts, par habitude, au passage des soldats, et la petite ville reprend son air calme. Mais là-haut, dans les bois, dans les ravins, des patrouilles vont, alertes, explorant l'étendue. Des corps manœuvrent. Partout des cavaliers, des canons subitement apparus, défilant silencieux. Pas un sentier qui n'ait été étudié, repéré; pas une haie qui n'ait été franchie. Quelle que soit la difficulté, elle est vaincue. C'est que, toujours, la même idée au cœur de tous demeure présente et forte : ici, un jour, il y aura l'ennemi embusqué et il faudra passer quand même.

En ce milieu formidable toujours prêt, équipé, solide, paré comme pour une revue d'empereur, parmi ces êtres, officiers et soldats, n'ayant qu'un même culte : la patrie, un seul cœur, une seule âme tendus vers le but immuable, il semble que les sentiments de tous se soient étrangement haussés et développés. Il n'a pas fallu de grandes théories morales pour en arriver là. Avec ce métier errant, tout de plein air, le temps a dû faire défaut, mais la vie de chaque jour a suffi. Les hommes n'ont eu qu'à regarder.

A voir leurs officiers toujours au milieu d'eux, attentifs, subissant leur part des fatigues communes, la pluie, la neige, les nuits froides, ne comptant pour rien leurs efforts, leur vie sacrifiée à l'avance, ils la devinent sans peine, la saine morale. La leçon, répétée chaque jour, se lit d'elle-même. Aussi je comprends le ton de fierté avec lequel les officiers de là-bas parlent de leur corps. C'est que mieux que partout ailleurs, par le maniement d'effectifs sérieux, ils ont vécu en communion intime avec leur œuvre, y ont découvert des beautés réelles. A pénétrer dans les âmes, frapper à chaque cœur, ils ont senti la masse vibrer, subir leur influence totale,

et à se sentir si forts, eux, les humbles officiers de troupe, ils sont devenus meilleurs, c'est-à-dire, ont éprouvé l'impérieux besoin d'être bons et de se donner tout entiers à l'exaltation des cœurs.

*
* *

Elle ne s'attendait pas à prendre jamais cette allure belliqueuse, la petite ville blanche qui, si longtemps, fut presque inconnue, oubliée en ce coin de Meuse.

Elle n'eut d'abord qu'un régiment de cavalerie. Il vint quelque temps après la guerre. La municipalité, très flattée, lui fit un accueil enthousiaste et le logea en un vieux couvent abandonné dont elle se souciait peu d'avoir indéfiniment à réparer les murs et planchers délabrés. Et puis, c'était charmant. Cela mettait un peu de vie par les rues silencieuses. Donc, tout le monde était heureux et se félicitait, quand un incident de frontière, pas loin de là, éclata.

Aux premiers jours l'alerte fut vive en toute la France, dans la petite ville plus que partout ailleurs. Les cavaliers étaient consignés au quartier, en tenue de campagne. La moitié des chevaux étaient constamment sellés. Une foule stationnait inquiète à la porte du quartier. Vers le soir, en ayant pris l'habitude, les bons bourgeois venaient voir les soldats qui, derrière les grilles, passaient et repassaient, insouciants, rieurs. Ce ne fut qu'un moment. Il n'en resta qu'un souvenir désagréable, mais bientôt apparut un détachement du génie qui, sur un terrain vite acheté, en très peu de temps, contruisit des baraquements. Nouveau but de promenade pour les bourgeois. Qui allait venir? L'incertitude ne fut pas longue. Deux bataillons de chasseurs, clairons sonnants, défilèrent par la ville et s'arrêtèrent.

Dès lors, ce fut comme un courant. Il vint des soldats de toute sorte et de partout. A la suite des baraquements on éleva de hautes casernes qu'un régiment d'infanterie vint occuper aussitôt. Après quoi on continua de bâtir.

De l'autre côté de la Meuse un faubourg nouveau se créa comme par enchantement. Le petit village eut une aile entière entourée de grands murs, englobée dans la cour d'une caserne. La route qui y mène, longeant les quartiers, fut bordée

de trottoirs, semée de chétifs becs de gaz. Dans les recoins laissés libres, des masures en planches aux toits de toile goudronnée, des bicoques légères en galandages, des roulottes converties en demeures fixes, se posèrent, fleurirent comme des champignons, mauvaise graine semée par le vent, et toute une population s'y abattit : mercantis, marchands de goutte, usuriers, filles à soldats.

Pour finir, des généraux et de nombreux états-majors apparurent un beau jour, et, très vite, sans presque s'en apercevoir, la petite ville devint grande garnison.

L'enthousiasme des habitants, un peu trop envahis, se refroidit. Ils aimaient leur vie simple, sans fracas, toutes leurs aises. Cependant il fallut en prendre leur parti. Je dois dire que cela se fit sans douleur. En dormant, la fortune leur était venue. En effet, si l'on avait pensé aux troupes, fait de belles casernes, on s'était fort peu soucié des officiers. Les habitants y pourvurent avec une science parfaite de l'utilisation du terrain, comme nous disons entre nous. Ils ne bâtirent pas, — si près de la frontière, à la merci d'une destruction possible, c'eût été un dangereux placement, — mais, fraternels, ils offrirent à des prix défiant tout raisonnement les masures déclassées dont ils n'avaient pas l'emploi, où les rats tenaient cour plénière. Ils s'ingénièrent même. Des hangars, fermés à la hâte, divisés par des cloisons légères et ainsi plus ou moins bien agencés, devinrent maisons. Jusqu'aux greniers recrépis vaille que vaille, tout fut offert de même, et forcément occupé.

Comme d'habitude, les officiers payèrent et furent considérés, suivant le dicton.

Seulement il y eut fort peu d'attraction entre les deux éléments en présence. Une petite défiance de bons paysans garda de toute avance cette population de propriétaires et de fournisseurs. Longtemps on ne connut d'eux que le geste noble qui émarge en fin de trimestre.

Les officiers avaient établi leur cercle en une grande bâtisse blanche dont les terrasses descendaient jusqu'à la rivière, et chaque soir ils se retrouvaient là. Au milieu d'eux, hors l'occupation et la contrainte du service, j'ai passé des heures parfaites. Tous ces rudes travailleurs, entraîneurs d'hommes, sont d'excellents camarades. J'ai ébauché là de sincères

amitiés, comme on en a parmi nous. Des uns aux autres les idées s'échangent, s'élargissent dans la discussion, mais toujours gardées en une même unité, une hauteur de vue qui n'est pas sans beauté, venant d'êtres que le terre à terre du métier aurait dû plier à son niveau.

*
* *

Au cercle, la salle la plus fréquentée est la bibliothèque. J'étonnerais bien des gens si je citais les auteurs lus et discutés. Ne pas nous croire adonnés aux seuls romans. Les livres les plus demandés sont ceux qui soulèvent quelque problème nouveau, passionnant les âmes. Pourquoi serions-nous plus que d'autres condamnés à l'éternelle cuisine de l'adultère et de l'amour en cabinet particulier? Il faut une autre nourriture à des êtres que guettent l'embuscade, la mort stupide derrière une haie, en un fossé, et non la douceur de tomber en plein jour, en pleine gloire d'une belle bataille.

Quant aux distractions qu'offrent les « grands centres », on arrive à n'y plus y penser. On se fait au milieu et y modèle son existence. On vit en soi-même; on se cherche en la pensée des Maîtres. Ici, aux bords de la Meuse, je me rappelle les camarades d'Afrique perdus dans les sables du Sud, en quelque petit poste, et qui, pour se distraire, garder leur intelligence, la sauver, refont leurs classes, leur rhétorique, leur philosophie et, vers le soir, accroupis sur la même natte, discutent gravement avec le marabout de l'endroit un point de controverse religieuse.

On admet communément que tout a marché en France. On s'extasie sur les progrès accomplis, même là où ils sont fort médiocres. Mais de nous, les officiers, on ne sait rien, ou plutôt on ne veut rien voir. Pour beaucoup nous en sommes restés au type banal de l'officier roulant de garnison en garnison, l'officier de jadis, buvant sec, jurant et sacrant. Vous connaissez la fameuse lettre de Paul-Louis Courier :

« J'ai perdu huit chevaux, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent. Je ne regrette que mon *Homère*, et, pour le ravoir, je donnerais la seule chemise qui me reste. C'était ma société, mon unique entretien dans les

haltes et les veillées. Mes camarades en rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes pour voir la mine qu'ils feraient. »

Certes, ils n'étaient pas tous taillés sur le même patron, les officiers d'autrefois, mais la légende s'est créée. Quand il s'est agi d'expliquer nos revers, on a ressuscité le vieux cliché avec une inconscience qui n'excuse pas l'ingratitude commise envers de braves gens. N'oublions pas qu'ils eurent, pour finir, une tenue superbe. Beaucoup dorment pas bien loin de nous. Et Reichshoffen, Sainte-Marie-aux-Chênes, Saint-Privat, ont fait la vieille armée immortelle.

Pour nous la vie fut tout autre. A cela nous n'avons nul mérite que celui d'avoir satisfait au vœu de tous et su nous faire notre place.

Nous sommes nés, nous, les officiers d'aujourd'hui, nous avons été élevés en un temps et des conditions tout autres que nos devanciers. Maintenant, avons-nous failli aux espérances qu'on a mises en nous? En regardant ce qui se passe ici aux bords de la Meuse, je suis tranquille. La réponse à la question, un jour, si Dieu veut, nos soldats la feront pour nous.

Beaucoup d'entre nous se rappellent les jours tristes d'hiver d'il y a trente ans, les nuits surtout où le ciel s'embrasait tout à coup d'aurores boréales, de lueurs ensanglantant la neige des campagnes, les grands arbres noirs debout dans la tempête. Chez moi, les paysans apercevant cela, se signaient. « On dirait du sang, disaient-ils... Mon Dieu, ayez pitié! » Combien de fois l'ai-je entendue, cette oraison!

Or, en ce temps-là, on allait répétant que la défaite était bien plus l'œuvre du maître d'école allemand que celle du fusil à aiguille. Une fièvre saisit le pays relevant ses ruines. On ne voulut plus rien de ce qui avait été avant. Ceux qui nous avaient précédés n'avaient pas su travailler. Et très jeunes, dociles, nous nous sommes courbés sur les bouquins. Ah! on n'enseignait pas le football à cette époque! On avait autre chose en tête, quelque chose de très grave. Et toute une génération inquiète s'est ruée à la conquête des diplômes. Une nouvelle armée se dressa, instruite, entraînée, menée par des chefs encore jeunes revenus pâles des prisons d'Allemagne.

Autour de nous, dans la vie, nos camarades de collège ont

suivi d'autres carrières. Beaucoup ont pris place parmi les maîtres. A leur tour, ils ont noté, écrit, édifié pour les générations à venir. A leur tour, ils enseignent. On les lit, les discute, se passionne aux problèmes délicats qu'ils soulèvent. On reconnaît leur œuvre, et on l'admire. Ce qui est juste. Mais nous, humbles, perdus dans la masse, êtres numérotés, quelconques, donnant tous nos efforts à un métier dont on ne voit qu'un côté, décrit en images — grotesques la plupart du temps — l'appel, la corvée, la marche, la revue, etc., se doute-t-on seulement de l'œuvre faite par nous?

Eh bien! cette œuvre, la voici telle que notre pauvre intellectualité, tant moquée, l'a conçue, telle que notre cœur l'accomplit.

Un général nous disait dernièrement, à nous capitaines, qu'il n'y avait dans l'armée que trois grades : général en chef, chef de corps, commandant de compagnie. C'est vrai. Ceux-là seuls ont en main un levier : l'action morale directe, constante. Et parmi eux le commandant de compagnie est le plus puissant, parce qu'il est maître de sa petite famille.

Autour de lui, écoutant sa voix, lisant sa pensée en ses yeux, tous ses soldats se groupent. Et très vite, dans la tâche de chaque jour, ils se plient à son autorité, parce qu'ils sentent réellement qu'il est le père. Combien de fois, en marche, ayant mis pied à terre, ai-je appelé un homme, l'ai-je choisi comme compagnon de route! Et très vite, étonné, gagné déjà, le petit paysan parlait, disait toute son âme, son désir de bien faire, d'être bon soldat pour faire plaisir aux vieux restés là-bas, pour me faire plaisir, à moi aussi. Combien l'ai-je entendue de fois, dite en un ton d'indéfinissable résignation, cette phrase : « Ah! mon capitaine, la vie a été dure, allez!... Le père mort... cinq enfants... la mère souvent malade... Oui, on en a eu, de la misère! »

Il faut si peu de chose pour être bon et se les attacher, ces pauvres gars qui nous arrivent un peu inquiets, très tristes, ne sachant trop pourquoi on les a pris à leurs labeurs, à leurs fermes si lointaines maintenant. Et voici notre rôle : recueillir toutes ces bonnes volontés, les guider vers le bien, le but sacré, — la résurrection, l'aube promise.

C'est de nos mains, des mains des gradés de la compagnie,

ces modestes serviteurs trop ignorés, que le petit paysan sortira soldat, instruit, équipé, armé, prêt à être utile. C'est dans la compagnie qu'il apprendra que la patrie n'est pas seulement bornée à l'horizon de sa lande, mais qu'elle est faite de beaucoup d'autres landes, d'autres champs, d'autres pays qu'il ignore, qu'elle est partout où est le drapeau. Alors, de se voir appelé à l'honneur de défendre tout cela, peu à peu se développera en lui la conscience de sa valeur personnelle, aussi infime soit-elle en l'immense faisceau de forces nationales. Il en prendra un peu de fierté peut-être. Tant mieux !

Dans son rôle de sentinelle, d'éclaireur lancé en avant, isolé, percevant la fraternité du combat qui lui commande de se dévouer parce que c'est son tour de veiller et de souffrir pour tous, par simple déduction, il concevra que cela, c'est la vie, la solidarité de la vie, et qu'un jour, son temps de soldat fini, il aura encore à combattre, veiller, à secourir qui appelle à l'aide.

Ce jour-là, notre rôle est achevé. Le petit paysan peut partir, retourner en sa lande si chère.

Parti, il ne nous oubliera plus. Combien en ai-je vu, par les campagnes, à l'époque des grandes manœuvres qui, au passage du bataillon, accouraient pour nous saluer, nous serrer la main ! Beaucoup avaient fait des lieues et des lieues pour revoir leur compagnie. Et quel plaisir de causer avec eux !

— Bonjour, le Hir.

— Bonjour, mon capitaine.

— Ça va toujours ?

— Toujours... Merci, mon capitaine.

— Tu n'as rien oublié ?

— Rien !... Non, rien... Vous savez bien qu'on ne peut pas, quand on a vu les grands bois de là-bas et de la frontière.

Voilà ce que, un jour, l'un d'eux me répondit clairement, le regard fier, s'étant raidi en la vieille attitude militaire très respectueuse. A celui-là, comme à tant d'autres, nous avons appris les choses qui les élèvent au-dessus des servitudes retrouvées et mettent de la grandeur dans leurs pauvres existences.

La classe partie, une autre arrivera. Alors nous recommencerons. Et des ans et des ans cela durera, jusqu'à ce que l'heure sonne de céder la place à de plus jeunes. Ce jour-là, nous ne serons peut-être pas arrivés bien haut en la hiérarchie militaire ; nous aurons connu, subi bien des épreuves, bien des tristesses, et les êtres chers qui nous entourent auront avec nous souffert... Qu'importe ! il y a de la douceur à pouvoir se dire : « Ma vie n'a pas été inutile. J'ai été le bon ouvrier de la parabole ! »

*
* *

Mais retournons aux rives de la Meuse. La preuve de l'utilité de notre vie, combien de fois je l'ai rencontrée sans la chercher !

Un jour, je cheminais dans une tranchée large. Depuis quelque temps j'apercevais autour de moi, glissant dans les fourrés, des hommes isolés, des patrouilles. On manœuvrait en ce coin, mais impossible de voir davantage. Tout se faisait en grand silence. J'arrivai à l'extrémité du chemin. Devant moi, la grande tranchée finissait, s'ouvrait dans le ciel, un grand vide au bord duquel les arbres se suspendaient. J'étais à la crête des Côtes de Meuse, et là, je trouvai une compagnie massée autour de son capitaine. Je m'approchai.

Sous moi, le versant raviné, couvert de vignes, piqueté d'échalas noirs alignés, descendait presque à pic sur la plaine, et l'on voyait les petits murs, placés en travers, que les vignerons élèvent pour soutenir la terre croulante. Dans le bas, une route serpentait suivant le pied des Côtes, desservant tous les petits villages nichés en les fonds abrités. Au delà, c'était la Woëvre.

La Woëvre s'en allait, montant doucement vers l'horizon indécis, avec ses labours enchevêtrés, ses prairies étalées, maigres, glissant en des fonds où un peu de buée pâle se traînait ; ses forêts, ses grands bois à travers lesquels des lacs immobiles, pâles, transparaissaient. Par ci, par là, d'autres villages à demi cachés surgissaient de ravins inaperçus, mettaient la teinte plus vive de leurs toits rouges frangés de blanc. Sur les lointains voilés pointaient quelques clochers.

Au bord des chemins, des fermes se posaient. Parfois, en des verdures sombres, pressées, s'apercevaient d'antiques bâtisses aux murs tristes, à la toiture grise, quelque château, quelque ancien couvent peut-être, tapi au fond d'un parc abandonné.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les routes s'enfuyaient, s'emmêlaient, jalonnées d'arbres, disparaissaient, reparaissaient grimpant vers l'horizon, s'effaçant dans la brume. A travers champs, en des sentiers invisibles, passaient quelques-uns de ces grands chariots lorrains long-jointés, noirs, geignant, traînés lentement. Et l'air était si calme qu'on percevait, sans en rien voir, un peu de la vie des êtres et des choses répandus sur cette terre. On entendait distinctement des claquements de fouet, des cris de laboureurs guidant leurs attelages, des forgerons qui, quelque part, martelaient le fer, frappaient l'enclume. Des voix s'appelaient à travers champs, des petites cloches chantaient balancées en des tours très lointaines.

Du haut de son cheval, mon camarade expliquait le pays à ses hommes attentifs. Il y en avait de perchés sur des rocs, d'autres équilibrés sur des tas de bois ou se soulevant aux branches basses de chênes voisins.

Cette ligne bleue de l'horizon, indistincte, c'était la frontière.

Les hommes se taisaient, attentifs à ce que le capitaine leur disait de la topographie de ces lieux à peine aperçus, noyés dans le brouillard gris du froid. Ils se tendaient vers ces terres, ces villages, cette route large plantée de grands ormes et de peupliers où la bataille avait passé. Quand, par hasard, un peu d'éclaircie crevait le voile, là-bas, on les entendait s'exclamer, crier tout haut les noms qu'ils avaient retenus.

Et le capitaine disait :

— Oui, c'est cela... Non, mon petit, ce point blanc c'est tel ou tel village. Cette ligne de bois semblant sortir de terre cache le ravin de Gorze par où, au matin du 14, le IIIe corps allemand déboucha sur la route... Voici Mars-la-Tour... là, ce clocher carré... La route, cette ligne de grands arbres... c'est la route de Metz... Attention ! Suivez bien l'éclaircie... Rézonville apparaît... C'est la bataille du 14... le corps français surpris... Plus près, Flavigny... la grande batterie alle-

mande... au delà... cette masse... le bois de Saint-Marcel... A la lisière passe la voie romaine... c'est là que vint aboutir la charge... celle qu'ils ont appelée : la chevauchée de la mort, car bien peu en revinrent... Plus loin, Gravelotte... puis, les grands bois où, le 16, trois corps allemands s'accumulèrent, tourbillonnèrent, incapables d'en déboucher, toujours rejetés... Au-dessus, les arbres de la route suivent la crête, tournent, s'en vont. C'est le Point-du-Jour... la position du 2e corps français que rien ne put entamer, seul tout le jour devant les masses allemandes... Par delà les collines, mes enfants, c'est Metz !...

La voix de mon ami se durcissait, hoquetait. Et silencieux, le regard dur, mauvais, enfoncé en ces visions évoquées, tout l'être exalté, frémissant, les soldats comprenaient cette leçon d'histoire qui s'inscrivait inoubliable en leurs cœurs angoissés.

Ce capitaine au clair regard, de haute allure, bien planté sur sa bête, campé en ce décor passionnant, tissé de grands bois et de brumes, c'est le type du chef que j'ai rencontré là-bas, instructeur de soldats, certes, puisque c'est sa fonction, mais instructeur d'hommes surtout.

*
* *

Et maintenant que j'ai dit ce que je voulais dire, ce qui devait être dit, laissez-moi conter encore, au hasard de ma mémoire, les souvenirs que j'ai gardés du pays de Meuse.

Le temps des grandes randonnées par les campagnes était venu. Les hommes étaient suffisamment ployés aux exercices du champ de manœuvre. Il fallait élargir le cadre, se donner plus d'espace. Le bataillon fit ses marches d'épreuve. Pour enlever à cet exercice tout son caractère fastidieux, le commandant avait obtenu l'autorisation de manœuvrer.

Le thème était simple. Un jour, le bataillon devait opérer en reconnaissance, le lendemain il escortait un convoi ou agissait en flanc-garde d'une colonne plus importante, etc... Tous les clichés habituels. Moi, encore au cadre complémentaire, sans compagnie, je reçus le commandement des éclaireurs du bataillon. Un lieutenant me fut adjoint, tous les gradés nécessaires, et à la tête de cette petite troupe, je devais

figurer un corps de partisans occupant le pays, chargé d'inquiéter le bataillon isolé.

Pour corser le programme, les choses devaient se passer comme en temps de guerre. Pendant quatre jours je ne devais avoir aucun contact avec le bataillon. Je devais le harceler sans cesse, l'assaillir de jour, de nuit, quand et comme il me plairait. Carte libre.

Ce furent quatre jours délicieux.

J'adorais cette existence inquiète, incertaine, si fertile en incidents. Je ne dormis guère, c'est vrai, mes hommes pas beaucoup plus ; mais ils étaient fiers d'avoir été choisis, heureux de cette belle vie où leur fantaisie se donnait carrière. Et si vous aviez vu avec quel entrain, quelle intelligence ils marchèrent et surent se tirer de situations difficiles !

Souvent, sa mission accomplie, une patrouille trouvait la route barrée, faisait de grands détours pour me rejoindre, ou, attendant la nuit, cachée dans les bois, elle se lançait à travers la ligne ennemie, y jetant le désarroi, puis s'éclipsait, me rapportant plus de renseignements que je ne lui en avais demandé. Pas un malade, pas un traînard. Éreintés, mais contents, ils marchaient quand même.

La dernière de ces belles journées, la manœuvre finie, le bataillon se rangea. Les grands arbres de la route de Metz s'échelonnaient sur notre gauche, disparaissant, reparaissant, au delà des bois, grimpant les collines, hauts dans le ciel, nettement découpés, immobiles, marquaient les étapes passées, inoubliables, les étapes futures, peut-être. Le commandant fit présenter les armes et, comme si sur ces lointains bleus que n'égayent plus la sonnerie claire de nos fanfares, un drapeau se fût levé, lentement, il tendit son épée, salua, criant : « Chasseurs !... à la Lorraine ! » Et les clairons sonnèrent aux champs.

Chaque année, dans tous les corps, en grande cérémonie, on présente le drapeau aux jeunes soldats ; de même, chez nous, chasseurs de la frontière, à nos recrues nous présentons ces champs, ces bois, ces villages, ces routes cheminant vers la Lorraine perdue, et, en même temps, nous saluons, nous aussi, un drapeau, trop de drapeaux, hélas ! ceux qui, là-bas, pendent aux voûtes de leurs prisons allemandes.

*
* *

Je me revois, au 16 août, à Mars-la-Tour, la messe anniversaire finie, à la sortie du village, sur la route de Metz. Nous étions cinq ou six camarades qui avions décidé de pousser jusqu'à la frontière, et d'aller voir, au seuil de la terre défendue, le poteau allemand. Nous marchions sur les bas-côtés gazonnés, laissant la chaussée libre aux bicyclettes et aux voitures.

Des voitures regagnaient Metz, emportant les annexés venus au pieux pèlerinage. Les véhicules les plus inattendus défilaient. Tout ce que Metz avait de locatis en réserve avait dû être réquisitionné. Bien des têtes se tournaient vers nous. Des visages se penchaient, souriaient, d'autres, très graves, les yeux en une fixité étrange, nous regardaient. A la portière d'une tapissière geignante, disloquée, une jeune femme tenait un enfant, un bébé qui nous envoya des baisers à pleines mains. Passe un large landau où tout une famille en deuil était entassée, sur le siège, un vieux serviteur conduisait, ayant à côté de lui un petit garçon. Dans la voiture se tenaient une vieille dame, une autre plus jeune aux grands yeux noirs, puis des enfants. En nous apercevant, les chevaux qui trottaient doucement, par ordre, avaient été mis au pas. Quand la voiture fut à notre hauteur, la vieille dame nous dit bien haut : « Bonjour, messieurs les officiers français! » Nous saluâmes et dîmes merci, très respectueux. Alors nous ayant déjà dépassés, elle acheva : « Quand viendrez-vous nous voir?... On vous attend toujours, là-bas. » — Et je sentis mon cœur grelotter.

Sans parler nous avons repris notre marche.

L'année suivante, au cours des petites manœuvres de printemps, j'arrêtai ma compagnie en un village, pas très loin de Mars-la-Tour. Les habitants firent fête à mes hommes. Moi, j'allais de maison en maison, de grange en grange, voir comment ils étaient établis, remerciant, très touché.

Je parlais du passé, sollicitais les souvenirs. « Ah ! monsieur, me dit une femme, allez, c'est pas à souhaiter que ça revienne. Ils étaient là à manœuvrer dernièrement. On les a

vu de près. Comme en 1870, il en est passé des quantités. Il y avait des canons, des cavaliers, des tas de soldats... Ah! non, c'est pas à souhaiter. Ce serait encore comme l'autre fois peut-être. » Et ma tristesse accrue me sembla plus lourde à porter. Mais, comme je sortais, un fils de la maison, un grand gars qui n'avait rien dit, sortit avec moi. Il me tint le cheval et me proposa de m'accompagner un moment. « Voyez-vous, mon capitaine, me dit-il, faut pas lui en vouloir, à la mère. Elle a eu tant de mal dans le temps! Mais tout ça, c'est pas mes idées à moi. Je suis ici de passage, en permission de trente jours, car je suis soldat à Nancy, à la division de fer, et vous, à l'autre, celle de la Meuse. Et moi j'ai confiance. N'est-ce pas mon capitaine, qu'il n'y a pas à avoir peur? » Et ces paroles me réconfortèrent. La vieille, c'était la paix, la défaite, l'angoisse survivante. Le fils, c'est l'avenir, le ferme espoir, la vaillance retrouvée.

Je ne suis plus en ce pays de la frontière. La destinée m'a mené en d'autres lieux. Mais je n'ai rien oublié de ces heures de pleine foi. J'en ai le regret parfois, la nostalgie secrète, parce que, là, dans toute la pure acception du mot, j'ai vécu.

Les reverrai-je jamais, les Côtes de Meuse, cette Woëvre calme, imposante, où de beaux lacs immobiles regardent comme de grands yeux clairs pleins de larmes, où les bois échelonnés en l'étendue, touffus, s'emplissent, certains jours, de rumeurs, de cliquetis d'armes, d'appels de clairons sonnant la fin de la manœuvre, le refrain du bataillon? Reverrai-je ces horizons de bataille où, désespérées, inconsolables, — je vous le jure, — se traînent, en la buée tremblante des soirs rouges, les âmes des vaincus de jadis?...

JEAN SAINT-YVES

PETITES ÉPOUSES[1]

XXVIII

La mort de Bertold avait creusé un grand vide dans l'existence d'Alain.

Il lui semblait que ce Cochinchinois malgré lui avait emporté dans sa tombe tout ce qu'il y avait de plus français sur ce sol étranger. C'était, en son esprit, comme l'effacement d'une dernière vision de la patrie, comme la rupture d'un dernier lien qui l'avait rattaché à la France ; et, pour la première fois, il éprouva un sentiment d'abandon et d'exil.

Certes, d'autres camaderies s'offraient ; mais il estima prudent de réserver désormais son amitié, dans un pays où l'on ne séjourne qu'avec l'espoir de partir, où le voisinage de la mort décourage des attachements durables...

Autour de lui, bien des figures nouvelles s'étaient succédé en l'espace de deux ans. Il s'en était effrayé d'abord ; puis, l'habitude émoussant la sensibilité, il accompagnait ses collègues indifféremment, au paquebot ou au cimetière, un peu plus affligé par les obsèques, parce qu'il devait alors extraire de la malle de camphrier sa redingote de drap...

Sa solitude le resserra davantage à Frisson, et surtout à son fils.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

Mais Bébé-Alouette était un enfant grave que les caresses occidentales ne réussissaient pas à égayer. Il ne riait jamais et ne pleurait que rarement. La plupart du temps il méditait; et ses yeux bleus roulaient des bottines de son père aux coques vernies de sa mère, du grand lit emmousseliné à l'autel de madame Kouanine, comme s'il cherchait à résoudre le mystère des destinées qui l'avaient égaré au milieu de ces cochinchineries.

Alain lui apportait souvent des jouets français : polichinelles, soldats de plomb, chemins de fer, tout ce qui fait la joie du petit monde blanc; mais Zim-Zi-Zi détournait dédaigneusement sa tête d'ivoire et jugeait plus divertissant de pincer la queue du singe entre les doigts de son pied. Ses véritables amis étaient ses deux polissons d'oncles adoptifs. Ils venaient parfois le voir à Saigon, vêtus somptueusement de pantalons cerise et de vestes céladon : l'effet produit, ils les accrochaient à quelque bouton de porte pour mieux courir dans le jardin à la chasse des libellules. Zim-Zi-Zi, installé à terre, suivait avec intérêt tous les mouvements des jambes cagneuses, des ventres rebondis et des queues de rat frétillant sur les occiputs. Quand ces personnages estimaient suffisant le nombre des bestioles qu'au fur et à mesure ils serraient dans leurs bouches,— étant nus, ils n'avaient pas d'autres poches,— ils revenaient s'asseoir près de leur neveu et, lentement, avec précaution, pour ne point gâter le tissu délicat des membranes, les petits monstres amputaient les jolies demoiselles de toutes leurs pattes, puis, les couchant sur un convoi de termites, ils regardaient, charmés, s'en aller ce long cortège aux oscillations nacrées, — chenilles ailées, pétales mouvants d'opale ou voiliers microscopiques, emportés sur un fleuve noir et grenu.

Et Bébé-Alouette, si indifférent aux joujoux européens, regardait, lui aussi, cet amusement de subtile barbarie : ses cils battaient à l'unisson des ailes convulsées, sa bouche se ridait sournoisement, son nez camard se plissotait jusqu'au front, et quand, à la fin, toutes les libellules avaient disparu dans la fourmilière, il faisait signe aux deux petits bourreaux de recommencer.

Alain l'emportait dans ses bras, et, le cœur angoissé, il

songeait aux prodiges de l'atavisme qui avaient déjà transmis à ce cerveau — celui de son enfant ! — le sens de l'artifice et la cruauté d'Asie.

Souvent à l'heure de l'absinthe, deux ou trois de ses collègues venaient s'attabler chez lui autour d'un whist. Alors Frisson faisait les honneurs, tendait la main, à l'européenne, offrait des rafraîchissements, zézayait en français. On l'admirait beaucoup; mais Alain, quoique fier d'elle, avait une impression étrange et presque douloureuse quand elle jouait à la dame. Il l'aimait mieux quand, lassée de ce rôle, elle venait, comme autrefois, s'accroupir sur un coin de la table et travailler à de drôles de petits ouvrages, en faisant de drôles de petites manières, cousait avec trois doigts de la main gauche, ou tirait l'aiguille avec les dents.

Parfois, on lui demandait de couper le jeu : sans déranger sa couture, elle avançait ses jolis pieds nus et, agile comme un singe, elle plaçait, déplaçait et battait même les cartes à l'aide de ses orteils mobiles.

XXIX

Quelques atteintes de fièvre valurent au fonctionnaire un congé : par une aube de rosée, la petite famille se mit en marche vers la villégiature de Bien-Hoa, dans le district de l'Est.

Frisson, redevenue sa propre garde-robe, Zim-Zi-Zi, vêtu d'une griffe de tigre, et le singe aux pendeloques de jade se tapirent dans un *malabar*. Alain suivait dans sa charrette, avec Tinn, qui lui recommandait en chuchotant de ne pas révéler au cheval — les chevaux comprennent l'annamite et connaissent la géographie — le terme de ce long voyage, pour ne pas l'indisposer dès le début.

Ensuite, usant d'un stratagème, il cria :

— N'est-ce pas, missié, ça aller Goviap ?

Et, trompé, le poney, qui avait une petite amie à Goviap,

dressa les oreilles et se mit au trot allègrement sur la route de Bien-Hoa.

Autour d'eux, les villas se réveillaient paresseusement, l'une après l'autre, entr'ouvraient leurs yeux innombrables : les auvents claquaient, les stores s'étiraient ; des *boys* noctambules rentraient furtivement au logis de leurs maîtres ; de petites *congaïes* en sortaient, paupières fripées, chignons aplatis.

Dans les jardins aux haies diamantées, les bananiers agitaient les lueurs de leurs banderoles ; les palmes s'inclinaient avec une souplesse neuve, et les flamboyants égrenaient sur la petite voiture verte leurs chapelets de coraux...

Et, par ce matin de printemps annamite, qui est l'automne de France, Alain se réconciliait avec la Cochinchine. La grisaille de son esprit se dissipait avec les vapeurs bleues qui s'envolaient des tamariniers ; son cœur se berçait avec les panaches mauves des cannes à sucre et s'irisait avec les filandres qui flottaient au soleil levant...

La route s'enfonce sous la houle argentée des bambous, sous le réseau ondulant des lianes, dans le silence des allées sans cris, des arbres sans chansons, des portiques sans maisons, où les sabots nus des chevaux s'assourdissent dans la poussière rouge, où le rêve se promène vers des contrées de légende.

A l'approche d'un marché, de longues files d'Annamites en robes fauves débouchent des sentiers sous les feuilles. Hommes et femmes oscillent entre deux plateaux suspendus à une tige qui fléchit sur leurs épaules : on dirait des balances en marche. Au passage de l'Européen, tous descendent dans le fossé, en riant comme des enfants ; et les bambins qui chevauchent sur les hanches de leurs mères dévisagent, avec une gravité de petits bouddhas, Zim-Zi-Zi dans sa voiture de luxe.

Mandarin à turbans rouges, notables à barbiches de chèvre, saluent d'un coup de parasol ; un chariot à buffles, pour se garer, pénètre à reculons dans une paillotte, des chiens jaunes aboient, des cochons violets grognent, de petites filles fument la cigarette, et, au bord de la route, des

momies à la bouche sanglante peignent leurs chevelures de reine...

Puis de nouveau le chemin fuyait à travers des rizières où des marabouts promenaient leurs silhouettes humaines, par l'accablement des champs funèbres, où des sphinx sans tête s'écaillaient sur le secret des tombes, sous la frêle colonnade des aréquiers dont les plumeaux tristes époussetaient le ciel.

Devant Alain, le petit attelage drolatique cahotait toujours : de sa *congaïe* il n'apercevait, découpés dans le châssis d'arrière, que l'échafaudage de ses coques lustrées et l'ivoire de sa nuque serrée entre les grains de ses chapelets d'or.

Mais, aux tournants de la route, l'équipage se présentait de profil et montrait, sur le timon, le petit cocher coiffé d'un abat-jour qui, à chaque soubresaut, piquait une tête dans la croupe du cheval, et, à la portière, le singe qui regardait avec nostalgie les hauts cocotiers...

Tout à coup, dans la plaine vibrante de chaleur, monta une stridulation étrange, longue, déchirante, qui s'arrêta net, sur une note aiguë, puis recommença.

Étonné, Alain demanda :

— Qu'est-ce ?

Et Tinn, à voix basse, un doigt sur la bouche :

— *Macui* (le diable).

Ils avancèrent, et ils aperçurent un rassemblement sur les bords d'un étang de lotus. Et dans l'étang même, au milieu des corolles roses, s'élevaient des tréteaux sur lesquels un homme agenouillé dodelinait de la tête et exhalait, par intervalles réguliers, ces plaintes lancinantes. Des cierges blancs et des vapeurs d'encens l'environnaient ; lui-même était vêtu de blanc, — la couleur de deuil ; — et ses cheveux dénoués tombaient à ses talons comme un manteau noir.

A l'entour, les assistants, le front ceint de foulards clairs, dodelinaient aussi de la tête et agitaient, entre leurs mains jointes, des baguettes odoriférantes, qui piquaient des points d'or dans la clarté du jour.

Intrigué, Alain descendit de voiture ; mais Thi-Moï, la figure enveloppée dans sa tunique, se blottit avec Zim-Zi-Zi sous la banquette.

Un bonze au masque de vieille femme s'approcha de l'étang. On lui tendit un coq noir. Il l'égorgea au-dessus de l'eau avec des gestes rituels, en miaulant les paroles prescrites Des gouttes de sang éclaboussèrent les lotus, tandis que deux bonzillons aux crânes lisses sonnaient du tam-tam.

Cette incantation accomplie, la foule se retira lentement, après avoir planté en terre tous ses petits bâtonnets d'encens; et Alain apprit, non sans difficulté, que le père de l'homme aboyeur, qui restait agenouillé sur ses tréteaux, s'était noyé, la veille, en se baignant, et que cette cérémonie devait exorciser l'étang, où apparemment le diable avait élu domicile.

Et déjà le petit cortège continue sa route vers Bien-Hoa, et l'on ne cesse pas d'entendre les vocalises perçantes et les sonorités des gongs qui s'élèvent de la rizière et délirent dans le silence de midi, comme la mélopée de quelque ancien rite démoniaque.

Au bac de Thu-Duc, on fit halte avant de passer le fleuve.

La marée était si haute qu'elle avait envahi les cases assises au bord de l'eau, et leurs habitants, réfugiés en brochettes sur les tables, attendaient placidement le reflux pour cueillir sur le plancher leur déjeuner d'algues et de poissons.

Dans une hutte, les canards nageaient autour de l'autel ancestral, et, plus loin, des cochons à dos concave barbotaient au milieu d'enfants nus, dans un sampan que les flots avaient jeté en travers de la route.

Dans l'auberge riveraine, bâtie sur des pilotis plus élevés et enfouie sous une gerbe de palmes, l'eau avait à peine pénétré : mais une rigole bourbeuse en rendait l'accès difficile. Les hommes la franchissaient d'un bond agile ; les femmes, relevant jusqu'aux cuisses leurs larges pantalons de soie, préféraient patauger dans le limon, puis s'essuyaient, aux yeux de tous les voyageurs, avec des feuilles de bananier. Une vieille, qui voulut tenter le saut, tomba assise au milieu de la vase et provoqua l'hilarité de l'hôtellerie et les glapissements des chiens. Mais Frisson, elle, ne bronchait pas ; engoncée parmi ses robes, elle trônait dans son *malabar*, comme une idole en sa châsse, heureuse d'exciter autour d'elle la jalousie des *congaïes* et l'admiration des hommes.

Un caporal de tirailleurs annamites surtout la regardait, appuyé sur le canon de sa mince carabine.

Alain s'apprêtait à entrer dans l'auberge, pour chercher quelques friandises à sa poupée, lorsque le petit *linh-tap* lui offrit ses services, en le saluant militairement. Le fonctionnaire accepta, et le caporal allait et venait du hangar à la voiture, sautait la rigole, en se ramassant sur les jarrets, apportait des gâteaux, pelait des pamplemousses, présentait à Thi-Moï et à Zim-Zi-Zi le lait ambré d'une noix de coco verte. Frisson, devant lui, baissait pudiquement les cils, évitait la rencontre de leurs doigts; mais Bébé-Alouette, tout de suite familier, le tirait par le cimier de son assiette de rotin et s'extasiait devant les pans flottants de son écharpe rouge.

Et Alain revoyait la stature vigoureuse des spahis, la figure mâle des turcos, et les comparait à ce caporal de tirailleurs annamites, à ce soldat de l'armée française, aux membres fluets, au sourire efféminé, qui nouait les brides de son chapeau sous le chignon. Et pourtant, il était charmant ainsi, adossé contre la petite voiture peinturlurée, où trônaient la jolie figurine et son bamboche, dans ce décor de palmes berceuses et de huttes submergées, parmi ce peuple alangui et paisible, ce petit monde où tout est menu, léger, drôle, où tout semble fantaisiste et prête à sourire, même ce qui touche aux grandes idées de patrie, de gloire et de mort...

Mais déjà le radeau revenait de l'autre rive, lofant avec peine contre le courant.

Pêle-mêle s'entassaient là-dessus, autour d'une diligence moyen âge, petits chevaux tout crins, cochons suspendus dans des hamacs, cages à poules, pyramides de cocos, et tout un aéropage de mannequins en robes puce...

Tout cela semblait flotter à même le fleuve, se mouvoir sur de la lumière liquide; et les mariniers courant avec leurs perches sur l'extrême bord des planches, avaient l'air de bateleurs dansant sur la trame des eaux.

A peine eut-il accosté, le bac se délesta. On procéda au nouvel embarquement. En un tour de main, le caporal et Tinn dételèrent et encapuchonnèrent les poneys effarouchés, poussèrent les voitures. Mais la place pour les deux équipages

manquait sur le radeau. Alain résolut de faire passer d'abord le *malabar*, confiant sa *congaïe* au *linh-tap* : le petit fantassin montait la garde à la portière, où Zim-Zi-Zi et le singe grignotaient le même gâteau.

Les autres passagers et leurs basses-cours se parquent comme ils peuvent, les rameurs se courbent sur leurs longs avirons et le radeau vogue au chant des mariniers, que les voyageurs reprennent en chœur :

— *Oh!... tcho... tchong!... Oh!... tcho... tchong!...*

Resté sur la berge, Alain regarde le bac s'en aller, entre le ciel d'or et le fleuve d'argent : des troncs d'arbres, déracinés par la tempête et fleuris en route, flottent avec lui et l'entourent d'un filet gracieux de lianes. Des sampans à tête de caïman se garent parmi les roseaux, et toujours résonne, rejeté d'une rive à l'autre, le chant rythmique des passeurs :

— *Oh!... tcho... tchong!... Oh!... tcho... tchong!*

Et, à voir ce radeau filer si vite, si vite, emportant le petit caisson vert, Alain sent subitement un serrement de cœur, une angoisse d'être si loin de sa petite famille, — séparé, par toute l'immensité du fleuve, de son ménage de poupée...

Au delà du fleuve, la route se poursuit, sanguinolente et monotone, sous les mêmes tunnels de bambous, entre les mêmes plaines accablées, où oscille le même petit monde impersonnel et insexuel avec ses faces glabres et ses tuniques fauves. Et ce sont toujours les chariots mérovingiens, les cochons couleur d'aubergine, les buffles immergés dans la vase, les chiens jaunes roulés au milieu du chemin.

Alain traverse encore des villages identiques, avec leurs cases éparpillées dans les fourrés, leurs marchés en plein vent, leurs pagodes couronnées d'épouvantails, et leurs tigres menaçants, grossièrement décalqués sur un mur crépi.

Durant des lieues se perpétuent la rigidité grise des plantations d'ananas, les remous vaporeux des cannes à sucre, les alignements maussades des cotonniers et, contre l'azur figé du ciel, les hauts parasols des aréquiers.

Une dernière escale, un dernier radeau, et le petit cortège arrive au poste de Bien-Hoa.

XXX

Quelques maisons blanches égrenées au bord du Donnaï, un bureau de télégraphe, une factorerie, une chapelle, des allées balayées, des pentes douces, — oh! combien reposantes à l'œil, ces pentes, parmi ces plaines infinies ! — telle était la villégiature de Bien-Hoa, réputée pour sa brise attiédie et la grâce de ses parcs de palmiers.

Plus loin, au delà des rizières, s'étendait la forêt sauvage, la jungle, où la fièvre et l'ombre s'agitent parmi la végétation inextricable, où rôdent aussi les fantômes et les tigres.

De la ville jaune on ne voyait rien, mais on la devinait dispersée derrière les îles mouvantes de bambous ; on la devinait à une odeur de saumure et au bruit des pilons de riz.

Une caserne de tirailleurs annamites, un groupe de pavillons roses, faisait face à la case d'Alain suspendue sur des pilotis et entourée d'une véranda où grimpaient des liserons.

L'appel des fifres réveillait le petit ménage, et, à travers les lamelles du store, il pouvait assister à la toilette des *linh-taps*. Leurs torses grêles penchés sur des baquets, ils s'arrosaient frileusement ; d'autres peignaient leurs longues chevelures luisantes ou la roulaient en chignon sur leurs nuques de fillettes.

Au fond de la cour, s'alignaient les « compartiments » pour les recrues mariées : on voyait derrière les mailles du hamac conjugal les ustensiles de cuisine accrochés autour de la divinité du foyer.

Des *congaïes* vaquaient à leurs menues affaires, au milieu des soldats, et des marmots se traînaient parmi les fournitures jusqu'aux pieds de leurs pères.

Le petit caporal aux yeux doux, rencontré en route, ne manquait jamais de saluer militairement vers la véranda, et Zim-Zi-Zi, d'ordinaire si grave, gambadait alors en piaillant de joie.

Dans sa bicoque, parmi des lilas du Japon et des euca-

lyptus, Alain vivait la vie insouciante des tropiques, en indigène presque, vêtu de crépon et chaussé de sandales en paille de riz.

Le matin, ils s'en allaient tous deux, lui et son épouse, en se tenant par un doigt. Ils marchaient dans les hautes herbes brillantes de rosée, et Frisson, pour ne pas mouiller ses brodequins, les piquait dans sa ceinture et relevait jusqu'aux genoux son large pantalon de soie. Elle avait l'air ainsi d'un garçonnet joli.

Sous le vieux banian, chez la marchande de thé, l'on s'arrêtait et déjeunait pour trois sapèques. Elle emportait un gâteau enjolivé de trois caractères en sucre rouge, — « bonheur, longue vie, prospérité » — elle le savourait le long du chemin, attentive à ne pas absorber plus d'un vœu par bouchée...

Longeant la berge, ils obliquaient vers la ville annamite et son quartier chinois.

Elle stationnait chaque fois devant le marchand de cercueils et, extasiée, convoitait les bières laquées rouges, les catafalques incrustés d'émaux, les bannières paraphées, les affiches de faire-part sur papier bleu.

Souvent, il fallait entrer chez l'apothicaire chinois: Zim-Zi-Zi avait eu le hoquet, ou bien elle un cauchemar, la nuit passée; puis, il y avait, là-bas, dans la jungle... Oui, oui, Alain sait : Son Altesse le tigre...

— Eh bien, entrons !

Déjà le vieux Chinois aux grosses besicles et aux ongles en spirales furète parmi ses tubes de bambou, ses sachets d'amulettes, ses pots de faïence.

— Voici, pour le hoquet, la poudre de corne de cerf... Contre les cauchemars, une peau de serpent cuite... Et rien ne préserve contre la personne en question, comme la pierre lumineuse de scolopendre.

Et tandis qu'Alain considère les chapelets de vertèbres, et les girandoles de griffes et de dents de fauves, tous ces talismans puérils, tous ces fétiches païens, sa *congaïe* chuchote mystérieusement avec le charlatan. C'est, sans doute, un nouveau philtre d'amour qu'il lui faut; et le jeune homme sourit de cette précaution superflue...

Parfois, on allait à la recherche du barbier ambulant qui faisait sa besogne devant tous, assis au beau milieu de la rue. On lui confiait la tête délicate de Zim-Zi-Zi, et, en un rien de temps, il avait tranformé le crâne hirsute de Bébé-Alouette en un véritable jardin, où il y avait des allées ratissées, des ronds-points de gazon, et de-ci, de-là, quelques touffes d'herbes folles. Puis, avec tout un trousseau d'instruments cocasses, il laquait les sourcils, raidissait les petites queues, curait les oreilles, raclait la langue, émaillait les ongles ; et cela si doucement que l'enfant ne songeait même pas à résister.

Au marché, devant l'étal des bouchers, ils ne s'attardaient pas : rien ne les tentait parmi les chiens vernis, les quartiers de caïmans, — et moins encore les chauves-souris, crucifiées toutes palpitantes sur des baguettes.

Alain choisissait quelques fruits, des mangoustes à la pulpe neigeuse et des pamplemousses à chair rose. Chez la marchande de légumes, Frisson faisait sa provision de jeunes pousses de bambou et d'algues blondes, tout en regrettant les cornets de bétel défendus, et, chez la fleuriste, — une gamine toute nue, — elle achetait un bouquet de lotus pour madame Kouanine.

Le soir, ils s'asseyaient au bord du fleuve. Une grande tristesse planait. La lumière et la verdure s'éteignaient ensemble. La nuit s'effondrait sur la terre d'Annam. Les palmes et les bambous, massés en murs de noirceurs fléchissantes, grandissaient encore dans l'ombre et dans le silence. Seul, le Donnaï reflétait une lueur pâle, où des jonques ventrues oscillaient lourdement sous la sombre immobilité des palétuviers.

Alors erraient des fantômes. Frisson s'apeurait. Alain l'enlaçait, et, la bouche sur ses lèvres, il aimait à sentir frémir contre lui ce corps d'enfant et ce cœur d'oiselet...

Derrière eux bruissaient les grands cocotiers tristes.

XXXI

Parfois, dans la paix des journées chaudes, pendant qu'Alain rêvassait sous la véranda et que Frisson et Bébé-Alouette se balançaient sous les liserons, une musique flottait au loin, légère, légère et infiniment triste, comme l'âme éplorée des bambous. Et cette musique s'approchait toujours, cadencée par quelque marche imperceptible...

Et c'était, au son des fifres, la compagnie de tirailleurs annamites qui passait.

Zim-Zi-Zi, subitement éveillé, gigotait dans son hamac, et Frisson soulevait ses lourdes paupières.

Le caporal aux yeux doux souriait vers les liserons. Et Alain regardait, à travers la fumée de sa cigarette, s'en aller les petits *linh-taps*, avec leur large pantalon de femme et leur chapeau noué sous le chignon, les petits *linh-taps* imberbes et nu-pieds, qui rythmaient leur pas militaire aux sons languissants des roseaux.

De menus nuages roses s'élevaient derrière eux, et les longues brides rouges de leurs chapeaux s'envolaient parmi la verdure.

Maintenant le petit caporal de tirailleurs venait souvent sous la case d'Alain. Le Français prit en amitié ce soldat annamite au parler bas et aux manières mignardes.

Bébé-Alouette, surtout, lui prodiguait son admiration et allait même jusqu'à frotter tendrement son soupçon de nez contre les pommettes saillantes de ce nouvel ami ; et celui-ci consacrait toutes ses heures inoccupées au divertissement de Zim-Zi-Zi. Et il y réussit merveilleusement, car l'enfant semblait réveillé d'un grand sommeil taciturne.

Avec des riens, en quelques minutes, le caporal fabriquait des jouets qui le transportaient d'aise et amusaient presque autant sa mère. C'étaient des vessies de poissons, dont il faisait une ribambelle de cochons se tenant par la queue, et que l'on pouvait transformer aussi en gros poussahs de Chinois

reliés par leurs tresses; ou bien il fabriquait des cerfs-volants fantastisques, dauphins à gros yeux, chauves-souris à ailes éployées, dragons convulsifs; une fois, même, il avait créé avec du papier de riz et des tiges de bambou une forme vague et gracieuse, un peu libellule et un peu déesse, et qui avait le visage de Frisson.

A ces phénomènes il attachait des tubes de roseau, et, quand les cerfs-volants prenaient leur essor, le vent sifflait dans ces pipeaux aériens, et la mère et l'enfant écoutaient, ravis, ces petites voix flûtées qui semblaient venir du ciel.

XXXII

C'était au crépuscule radieux et bref qui précède la nuit, subite comme la tombée d'un rideau pesant. La petite famille était réunie sous l'eucalyptus. Au loin, les chars à buffles gémissaient sur leurs taquets, afin d'éloigner les tigres, dont les molaires s'agacent de ce grincement. Du village parvenait le rythme sourd des pilons de riz, et, du Donnaï proche, le bruit des filets qui s'enfonçaient dans l'eau en frémissant comme des feuilles mortes. De temps en temps, la capsule mûre d'un cotonnier éclatait dans le jardin, les libellules promenaient le chatoiement de leur vol autour des lilas du Japon; Frisson et Bébé-Alouette étaient assis dans une lueur expirante de soleil.

Le caporal tira sa flûte de dessous son écharpe rouge.

Et les sons s'égrenaient, frêles, hachés, sautillants, — voix de bambous, voix de rizières, — puis filaient doux et mélancoliques et se traînaient dans la tiédeur du soir comme un long regret d'amour.

Et Alain aimait ce chant monotone et plaintif, car il lui semblait retrouver, dans ce petit *linh-tap* et son roseau, l'âme tout entière de la terre d'Annam, si verte et si triste, et de sa race, incertaine, souriante, vaincue...

Le tirailleur avait cessé de jouer. Immobile, les dix doigts

appuyés sur sa flûte, il regardait Frisson, et, soudainement, Alain se dit :

« Mais il l'aime... ! Il aime ma *congaïe!...* »

Cette idée ne lui donna aucune souffrance, peut-être parce qu'il se savait le maître de leurs destinées...

Il continua de penser :

« Oui, certes, le caporal est amoureux de Thi-Moï; comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt? Et elle, l'aime-t-elle?... »

Mais l'ombre avait envahi le visage de Thi-Moï, ses longues paupières murèrent son regard, et il ne sut lire sa pensée...

Il s'était écarté d'eux. Quel groupe délicat et harmonieux ils formaient, assis sous le feuillage verni, sur ce sol d'ocre rouge!... Et l'enfant, oui, son propre enfant, leur appartenait plus qu'à lui-même...

Et, dans le crépuscule plus dense, Alain se plut à ébaucher pour sa *congaïe* une vie nouvelle, une vie conforme aux exigences de ses sens chinois, conforme à ses idées de ouistiti!

Pourquoi ne les marierait-il pas?... plus tard!... avant son départ pour la France... Il leur achèterait cette case, une rizière, des buffles... Le caporal deviendrait sous-officier... Il chérissait l'enfant : il l'adopterait, le rendrait heureux, — et, à son tour, Bébé-Alouette deviendrait un *linh-tap*, avec une carabine de dame sur l'épaule et un peigne d'écaille dans les cheveux...

La pensée d'abandonner sa fraîche fleur d'Annam l'avait souvent affligé, tourmenté : vite, sans lui, elle se perdrait à Saigon... Eh bien! il pourrait la laisser entre les mains de ce petit tirailleur... Oui, il l'y laisserait, pas maintenant, mais plus tard, dans un an...

Et, conscient de son égoïsme, il se fit cet aveu mélancolique :

« Oui, quand j'aurai épuisé son charme, quand je n'aurai plus besoin d'elle, quand la certitude de la savoir heureuse avec un autre me dispensera de remords... »

XXXIII

Tinn s'était beaucoup émancipé à Bien-Hoa.

Sous prétexte de conduire son cheval aux pâturages, il rôdait, par limons et *arroyos*, à conter fleurette aux repiqueuses de riz, à faire voile avec les jolies sampanières.

La nuit même, — il ne croyait pas aux fantômes, — il alléguait la pêche aux flambeaux pour jouer au *bacouan* dans les bouges du quartier chinois. Il y laissa ses gages de plusieurs mois d'avance, sa livrée, ses amulettes et jusqu'au foulard rouge qu'il nouait d'habitude en oreilles de lapin sur sa tête. Avec un bout de pagne autour des reins, et une feuille de latanier qui lui servait tour à tour de chapeau, de panier et d'éventail, il avait l'air d'un vrai petit sauvage ; et Alain le menaça d'un renvoi s'il ne récupérait pas ses nippes.

Alors Tinn eut une idée de génie : dès le lendemain, il devint éleveur et entraîneur de grillons...

Le combat de grillons, avec le combat de coqs et de poissons, est le divertissement préféré des Chinois et des Annamites ; ils y apportent une véritable frénésie ; on cite même des amateurs jaunes qui se sont ruinés pour ce sport lilliputien.

Chaque animal a son nom, sa couleur, sa réputation plus ou moins flatteuse. On ponte sur eux, on engage des paris, on retient ses places d'avance autour du bocal. Il y en a dont les biceps sont restés légendaires ; on nomme des propriétaires de grillons qui ont fait fortune.

L'écurie de Tinn — une petite boîte percée de trous — fut bientôt célèbre à Bien-Hoa. Il avait un coup d'œil pour découvrir les champions musclés, un coup de pouce merveilleux pour les entraîner à la lutte.

Oubliées, les sampanières et les repiqueuses de riz ! On ne le rencontrait plus que grimpant aux arbres ou le nez dans l'herbe, pouce et index joints dans la position de la capture.

Zim-Zi-Zi, acquis à ce sport, et qui trouvait plus naturel de ramper que de marcher, se traînait sur le sol, cherchant, lui

aussi, des bestioles, et ses doigts mignons faisaient sans cesse le geste d'en attraper.

Bientôt toute la maisonnette se passionna pour les manèges de Tinn, qui voulut bien offrir quelques représentations privées, quand il n'avait pas d'autres engagements en ville. Et souvent, Frisson-de-Bambou, le caporal, l'enfant et même Alain se penchaient sur un bocal, et suivaient avec un intérêt poignant les péripéties tragiques d'un combat de grillons.

Derrière eux, les Annamites se faufilaient à travers la haie du jardin, se haussaient sur la pointe des pieds, allongeaient le cou pour mieux voir.

Tinn, en véritable propriétaire, portait maintenant des souliers vernis et un chapeau en paille de riz, dont les glands de soie verte retombaient jusqu'à ses genoux.

XXXIV

A l'orée de la jungle, dans un pagodin élevé en son honneur, on célébrait la « fête du tigre ».

Bien-Hoa était en liesse, et, sous les bercements des palmes, de longues files d'Annamites s'en allaient porter leurs offrandes propitiatoires au redoutable carnassier. Les hommes, vêtus de blouses transparentes et coiffés de turbans et de peignes d'écaille, se dandinaient d'un côté du chemin, tandis que les femmes, la cigarette à la main, se déhanchaient de l'autre. Les petites épouses des fonctionnaires arboraient l'orgueil de leurs ombrelles parisiennes ; autour d'elles frémissaient le cliquetis des anneaux et des griffes de tigre montées en breloques. Les enfants, vêtus ce jour-là, portaient autour du cou et du ventre des rangées d'amulettes : yeux, crins, dents de fauves cousus dans des scapulaires...

Alain aussi fit le pèlerinage vers la jungle, car Frisson tenait à se concilier par des sacrifices l'ennemi héréditaire de sa famille.

En route, il fallait s'arrêter partout, tantôt pour piquer un fagotin d'encens dans un banian, tantôt pour s'essayer au tir

de l'arc, ou encore pour assister à un combat de coqs ou déguster une marmelade d'algues devant un restaurant ambulant.

Mais Alain s'apercevait bien que sa *congaïe* voulait avant tout se laisser admirer, car elle savait qu'elle était fine et jolie extrêmement, et de plus en plus elle se balançait en faisant claquer ses brodequins et trembloter son aigrette de filigrane, tandis que ses soutanelles multicolores et fendues aux deux côtés se déployaient en éventail.

Son mari et le caporal, celui-ci portant Bébé-Alouette, la suivaient sur l'étroit ruban de terre grasse qui se dévidait sous les voûtes étagées de la forêt paludéenne. Une ombre humide pesait à leurs épaules ; des odeurs musquées les obsédaient ; sous l'enchevêtrement des lianes et des fougères arborescentes, ils entendaient tout un monde mystérieux grouiller, ramper, vibrer, et, dans les pâleurs vertes qui tombaient des palmes, luisaient des papillons merveilleux, se repliaient des orchidées inquiétantes.

Ils arrivèrent à la pagode, dont les clochetons rouges se retroussaient parmi le feuillage des ficus. Tout autour, des racines sorties de terre s'étreignaient, s'élançaient vers les cimes, redescendaient en filaments vers le sol et tissaient autour du temple une toile de fibres que les chauves-souris faisaient résonner en passant.

A l'intérieur, dans une demi-clarté, un tigre blanc était peint sur un mur noir, et, devant lui, des ossements s'émiettaient parmi les offrandes, les parfums et les fleurs.

C'était le *ong-cop*, une divinité inoffensive, personnifiant le principe mâle et qui, selon la légende annamite, vit mille ans dans une montagne enchantée et n'a rien de commun avec le tigre ordinaire de la jungle. Seulement, comme il faut toujours adorer ceux que l'on craint, on avait érigé à celui-ci un autel en face de l'autre, et Alain observa que sa *congaïe* faisait à peine attention au Dieu, tandis qu'elle brûlait ses rouleaux de papier d'or en l'honneur de l'animal vulgaire ; et, pour attirer sa faveur sur elle et Bébé-Alouette, elle heurtait un gong, à chaque prière consumée en cendres, puis se confondait en *lays*, les ongles joints et les yeux hypocritement baissés.

Autour d'elle, de semblables *congaïes* et de semblables marmots allument des cierges, offrent des babioles, se cassent en *tchin-tchins* à droite, à gauche, de tous côtés, se poussent, se cognent, entrechoquent leurs petits derrières pointus, s'excusent, s'accusent, miaulent, minaudent, pouffent de rire.

Et, de son autel, le divin carnassier sourit débonnairement à ses petites cousines les chattes, dont la chair ne le tente pas...

Dehors, sous les ficus, on offrait au redoutable voisin, sur un immense plateau, un porc rôti et laqué, pourvu du sceau du village et accompagné d'un pacte où les notables de Bien-Hoa s'engageaient à lui constituer des sacrifices annuels, s'il voulait, à son tour, promettre de rester dans sa jungle.

De minute en minute, un bonzillon frappait sur un gong dont les vibrations sonores se répercutaient jusqu'au fond de la forêt sauvage et devaient porter l'annonce : « Messieurs les tigres sont servis. »

Et un peu ahuri par les cocasseries de ce culte, Alain soupira malgré lui les paroles d'exorcisme :

— *O mi tô fô! O mi tô fô!*

Ils revenaient par les rizières, divisées en carrés, noires et graisseuses, ou vertes et tendres, séparées par des digues ou réunies par des rigoles qui couraient comme des lézards. Au milieu de la plaine, un tombeau se dressait, gracieux et formidable ; et, dans un étang de nénuphars, paissait un troupeau de buffles. Des oiseaux blancs se promenaient sur leurs dos, comme de petits flocons de neige égarés.

Une paix infinie coulait sur ce paysage ; peu à peu les aréquiers s'estompaient dans la brume du soir ; les cases en feuilles sèches s'effaçaient déjà dans l'ombre. Le soleil tomba dans le fleuve, derrière la caserne rose ; l'angélus tintait à la chapelle catholique, et, malgré la bouffonnerie de ce petit monde bouddhiste qui passait des actes notariés avec les bêtes féroces, Alain eut un moment l'impression délicieusement poignante d'une quiétude française sur un sol ami.

Mais tout à coup un des buffles, ayant flairé le vent, poussa un beuglement de haine et bondit à travers les rizières dans la direction des promeneurs. Et, derrière lui, le troupeau en-

tier, effroyable, mugissant, galopa dans la vase avec des clapotements sinistres.

Alain n'eut même pas le temps de se garer; mais déjà le petit *linh-tap* s'était jeté en avant du monstre, et, le saisissant par les cornes, il le repoussait à reculons dans le marécage, où les autres bestiaux, narines fumantes, et les yeux fous braqués sur l'Européen, étaient restés en arrêt.

Il les harangua en annamite: alors, redevenus soudainement dociles, ils baissèrent leurs museaux et pataugèrent gauchement vers l'étang, où bientôt s'enfoncèrent leurs masses grises parmi les nénuphars.

Confus et encore pâle, Alain remercia le tirailleur, qui, avec ses poignets de fillette, venait de lui sauver la vie; et il songeait que ce petit soldat efféminé pourrait à l'occasion déployer plus de courage et plus de force que bien des Français.

Frisson souriait ironiquement...

XXXV

C'était leur dernier soir à Bien-Hoa. Les doigts enlacés à ceux de Frisson, Alain errait sur la grève.

La lune s'épanchait sur le Donnaï et donnait aux palétuviers immobiles des aspects de madrépores. Dans le sable rose, les coquillages luisaient, Alain les confondait avec les orteils de sa petite épouse, nus et émaillés.

Ils ne parlaient pas; ils écoutaient: les bambous murmuraient leur chanson endormeuse, accompagné par le ressac.

Un sampan glissait à la dérive sur le fleuve. Deux corps, pareils à des momies, l'un contre l'autre, étaient allongés sous le toit bas : le sampan avait l'air d'un cercueil.

Alain rêvait à la douceur de voguer ainsi étroitement enlacés, entre les berges de palmiers, au fil de l'eau et de la mort — sous la lune...

Dans sa main, la main de Frisson était froide. Il s'attrista : sûrement il laisserait quelque chose de son bonheur à Bien-Hoa...

En rentrant dans leur case — pour la dernière fois — ils entendirent une voix de flûte se lamenter dans la nuit.

XXXVI

A Saigon, l'hiver fut morose.

La saison sèche, plus salubre, a moins de splendeur et d'imprévu.

Bébé-Alouette était redevenu un petit bonhomme grave, ét souvent on le trouvait debout, devant la psyché, à interroger ses yeux clairs avec un mélancolique étonnement.

Frisson-de-Bambou songeait aussi, depuis le retour de Bien-Hoa; sous les ailes baissées de ses cils, elle semblait revivre des rêves, et à ses chansons de cigale, qu'elle modulait devant son luth, se mêlait parfois comme une douce plainte de roseau...

A l'Administration, Alain, le cou moite et la cervelle lourde, avait une besogne double : il lui fallait remplacer un collègue brusquement rapatrié.

D'autres soucis encore l'assaillirent.

Ses dépenses s'étaient beaucoup accrues, au cours de ces deux années. Il avait mené trop large vie. Ses fiançailles, les générosités quotidiennes, le billet de madame Araignée, son goût pour la bimbeloterie chinoise avaient excédé ses ressources. Son budget restreint, le métis et le jardinier remerciés, il lui restait encore des dettes, et il ne sut faire face aux échéances. Alors il commit la même faute que tant de jeunes fonctionnaires : il s'adressa aux *chettys*, ces banquiers de la Cochinchine, vêtus d'un carré de mousseline, coiffés de bouse de vache, qui se nourrissent de bananes, vivent dans des tanières, et tracent sur des feuilles de palmiers des traites de cinquante mille piastres.

Les *chettys* lui consentirent les sommes voulues au taux discret de quarante pour cent.

Dans ces circonstances, il vit sans déplaisir approcher les fêtes du *tet*, — jour de l'an bouddhiste, que Chinois et Annamites célèbrent pompeusement durant une semaine : — elles apporteraient de la gaieté dans son petit ménage. Il est vrai que ces réjouissances n'allaient pas sans de nouvelles dépenses : un porc laqué pour ses beaux-parents adoptifs, tuniques

de soie pour Frisson, sonnailles pour Zim-Zi-Zi — et, aux mânes d'ancêtres problématiques, des cannes à sucre, leurs bâtons de vieillesse... Mais sa petite épouse était si bizarrement jolie, avec sa coiffure des grands jours et son maquillage savant, qu'Alain n'osa rebuter un seul de ses enfantillages, même pas lui refuser le grand ballon qu'elle fit suspendre, devant le perron et qui portait — en araignées rouges — cette inscription : « la lanterne du ciel ».

Elle avait paré de fleurs nouvelles et de mets délicats son autel et la pagode minuscule de Bébé-Alouette. Elle offrit à sa déesse un trousseau complet et des bijoux en papier ; et, se disant que peut-être madame Kouanine aimerait à faire un tour au paradis pour voir ses aïeux, elle avait déposé devant elle — découpés en carton — un palanquin, une voiture et même un sampan : il se pouvait que la déesse préférât le chemin des *arroyos*.

Afin d'honorer l'année nouvelle, Bébé-Alouette inaugura son premier vêtement : pantalon aux cinq couleurs d'Annam, petite veste de soie verte à boutons de corail. Sur l'occiput de son crâne en boule d'ivoire se dressait, raide, sa première queue de rat terminée par un papillon d'or. Des anneaux d'argent tintaient à ses poignets, à ses chevilles ; une griffe de tigre montée en dauphin pendait à son cou ; il avait des bagues à tous les doigts des mains et des pieds. Sa mère lui avait mis une rondelle de cinabre sur chaque joue et peint une pièce d'or sur le menton.

Et Alain se demandait si cette icone adorablement burlesque était véritablement son fils.

Par la ville aussi, tout prenait un aspect neuf. Partout on laquait, dorait, vernissait. Des nattes fraîches brillaient sur les planchers ; les claies de rotins se placardaient de vœux et de sentences ; des lampions sautillaient aux branches des arbres, et à l'entrée de chaque case pendaient, accrochés à une perche de bambou, deux paniers, dont l'un contenait de la monnaie de papier, — le tribut réservé au diable, — et l'autre des victuailles pour les spectres affamés des morts qui n'avaient plus de famille.

Et des couleurs éclatantes partout : le petit peuple impersonnel a délaissé ses tuniques fauves, ses robes noires ; et ce

ne sont que soutanelles bleues, roses, violettes, qui se dandinent sous les hautes palmes vers les pagodes, turbans rouges et chapeaux à cimier d'écaille, glands de soie, qui vont de porte en porte déposer leurs pancartes de visite sanglantes et historiées d'or.

Le premier jour de la première lune, où les dieux lares réintègrent, après une courte excursion vers l'au-delà, la maison fraîchement parée, Alain, Frisson et Bébé-Alouette s'acheminent vers Goviap, pour rendre les hommages aux vivants et aux morts.

Tout le long de la route, de petits vieux et de petites vieilles aux bouches cadavériques, aux doigts crochus, se courbent, se creusent, les uns devant les autres, se cassent en quatre et se souhaitent « dix mille années de beauté et la rosée d'un printemps perpétuel ». Mais des gamines aux joues crépies et des bambins en pantalons d'Arlequin s'appellent « mon vénérable grand-père » ou « ma tante très antique ».

Et, par delà les tunnels de bambous, par delà les étangs de lotus, les gongs résonnent, sous les toits à clochetons...

Accroupie devant le seuil de sa porte, la famille Nguyen attend, les yeux retroussés vers le ciel, le retour des génies du foyer. L'arrivée d'Alain l'en distrait un instant, et toutes les figures, fendues de contentement, semblent lui dire : « C'est bien cela, c'est très bien, pour un mandarin occidental, d'être venu parmi nous et nos spectres !... Eh mais, il n'est pas barbare du tout, ce grand mari moustachu de la petite Thi-Moï ! »

Des vibrations de tam-tam annoncent l'approche des esprits.

On pénètre dans la salle, où des cierges consument leurs pâleurs autour des dieux lares. Le vieillard le plus recroquevillé chancelle vers l'autel, s'incline, frappe son front contre le plancher, puis invoque les aïeux, les supplie d'accepter les offrandes et de communier avec leurs descendants.

Toute la famille Nguyen s'est prosternée. Un silence se répand, lourd, anxieux. Les vapeurs des cassolettes s'élèvent en voiles bleus et donnent à cette assemblée, dévotement courbée, quelque chose d'irréel et de mystique.

Et, saisi d'une émotion religieuse, Alain oublie le ridicule

de toutes ces têtes de magots, où ne subsiste plus que l'expression d'une grande ferveur, d'un solennel espoir, et lui, le chrétien, ploie un genou et tourne ses regards vers l'autel, où président des mânes séculaires, qui peut-être ont transmis un peu de leur âme à sa petite épouse et à Zim-Zi-Zi, lequel, le nez contre le sol, semble déjà comprendre l'idée sublime de cette union familiale et immortelle.

Un instant, il croit voir les dieux lares sourire et les tablettes ancestrales osciller, tandis que s'évaporent les nuages parfumés, mêlant la pensée des morts à la prière des vivants..

Les ombres des aïeux s'étant contentées de l'arome des mets, on replaça sur la table tout le festin offert sur l'autel. Des gongs, des violons, des crécelles et des chapeaux chinois luttaient de cacophonie, tandis que circulaient les fioles de *samchou* et que les baguettes s'agitaient devant un défilé de plats innommables.

Placé devant un chien rôti qu'estampille le nom du restaurateur, Alain regrette que l'étiquette annamite relègue dans l'appartement des femmes sa jolie *congaïe* ; mais Bébé-Alouette, qu'aujourd'hui on numérote comme un homme, fume en communauté avec ses oncles — dont l'aîné n'a pas six ans — un cigare gros comme son bras.

XXXVII

Le soir, le délire jaune atteignit son paroxysme.

Les pétards éclataient de chaque pouce de terre, des arbres, des sampans, des pagodes, des tombeaux, avec un crépitement de mousqueterie. Une odeur de poudre et de ripaille se mêlait aux parfums de santal qui s'échappaient du fond des paillottes. Torches monumentales et mannequins enduits de résine éclairaient de lueurs d'incendie les théâtres, les salles de jeux, les restaurants et les fumeries d'opium installées en plein vent.

Des processions de bannières chatoyantes et de monstres illuminés se succédaient, se croisaient, se perdaient et se rejoignaient, traçant, au-dessus de la foule compacte, des voies

de lumière et des remous de pourpre. Suivait, au son des tam-tams, la farandole des crédenciers et des échansons qui balançaient sur leurs civières des pyramides de gâteaux et des échafaudages de gobelets. Aux carrefours, les cortèges s'attroupaient; et, tandis que les figurants des uns se restauraient aux victuailles des autres, le public soutenait les étendards, et la marmaille grouillait dans le ventre des monstres affalés.

Alain menait sa *congaïe* au théâtre de Cholen. Péniblement ils avançaient dans la ville chinoise, traînés par des *djinns*, qui, arrêtés à chaque instant, sautillaient sur place. Autour d'eux, des palanquins exhibaient des jeunes gens travestis en femmes et des jeunes filles déguisées en fleurs; puis défilait la sarabande de tous les dieux et de tous les diables, les fées, les gnomes, les bêtes apocalyptiques ; enfin le *macui* en personne, le génie du mal, grimaçait dans le vide. Lorsqu'il passa devant Frisson, ses antennes retombantes la frôlèrent : elle eut un cri de terreur et se recroquevilla au fond de son véhicule.

Un rire français sonna derrière elle. Alain se retourna et vit un casque blanc émergeant de la cohue des abat-jour ; puis les *djinns* se remirent à trottiner dans le charivari des masques, sans qu'il parvînt à reconnaître le rieur.

Des femmes, hérissées d'épingles, portaient haut des bambins aux crânes polis ; des enfants traînaient des tigres en bambou et bourrés de pétards qui éclataient à chaque pas; précédés de leur fumerie et suivis de parasols, des Chinois se trémoussaient, l'éventail à la main et la tresse sur le bras.

Et par-dessus cette profusion de chatoiements et de grimaces, de splendeurs et d'oripeaux, c'était la foison fantastique des enseignes dorées, laquées, découpées, qui dégringolaient des murs, enjambaient les rues, dansaient des rondes sur les toits. Et c'était surtout l'éblouissement prodigieux de tous les soleils et de toutes les lunes, globes incandescents ou pâlots, la folie et la fête des lanternes...

Alain avait loué une loge dans l'unique tribune située en face de la scène. De là, il dominait la salle vaste et enfumée.

La pièce, commencée le matin, se continuait infatigablement, et les spectateurs, leur tabouret à la main, entraient et sortaient, se plaçaient et se déplaçaient à volonté. Quelques-uns même escaladaient la scène et s'installaient autour des acteurs ou parmi l'orchestre épars sur les planches. Chacun apportait une petite lanterne, qu'il posait là, au bord, contribuant ainsi à l'éclairage. Parfois l'une d'elles fumait : alors quelqu'un se levait pour l'éteindre, et quand plusieurs personnes s'en allaient en même temps, emportant leurs lumignons, la scène s'obscurcissait. Torses nus et pliés sur leurs pipes d'eau, les Chinois, mangeaient, buvaient et chiquaient ; de sa place, Alain les comparait à des cadavres coupés en deux par la raie noire de leur tresse. Des adolescents aux déhanchements faciles offraient de petits carrés d'étoffe trempés dans de l'eau bouillante, que les spectateurs appliquaient sur leur front : aussitôt une petite vapeur s'élevait au-dessus des crânes, comme si toutes ces cervelles de magots s'en allaient en fumée.

Des Chinoises, reléguées dans les baignoires, sur les côtés, Alain ne voyait que de fugitifs éclats d'or et un ou deux ongles passés à travers le grillage ; mais il s'amusait des acteurs travestis qui jouaient de l'éventail, des sourcils et de leurs petits pieds, en exhalant sur un mode suraigu leurs chagrins et leurs joies.

Guerriers, dieux, étudiants, maris trompés, évoluaient dans un invariable décor au centre de la scène. Des bambins, munis de drapeaux, figuraient l'armée des cent mille braves. Un bonhomme sautait par-dessus une chaise : il avait franchi une montagne. Une femme tombait : elle s'était noyée dans un fleuve. Et quand, sur deux amoureux, on baissait un rideau de gaze peinte, la salle jetait des sapèques aux acteurs en guise d'applaudissements, et, sur les échines opiacées, les tresses frétillaient d'aise...

Joues et lèvres retroussées, Frisson oubliait de s'éventer, et son mari vit poindre à travers ses couches de maquillage blanc une rougeur de plaisir.

Il était diverti, lui aussi, mais moins par la pièce que par la mise en scène, et surtout par le souffleur qui courait s'accroupir successivement aux talons de chaque artiste.

Soudain, quelqu'un l'interpella.

Il se retourna et reconnut Morin et Véronique-Euphrosine.

— Je ne vous savais pas à Saigon !

— J'y suis venu pour les fêtes ; mais je compte bien y rester. J'en ai assez, du Haut-Laos : on ne s'y amuse guère, je vous assure.

Il s'était assis derrière Frisson et la détaillait en connaisseur.

— Elle a embelli encore !... On dirait un être factice, une idole sournoise et perverse, quelque rêve d'opium... Ne trouvez-vous pas ?

— Non, je ne trouve pas.

L'administrateur avait appuyé la pomme de sa canne sur la nuque découverte de Thi-Moï, et, au contact froid du métal, elle tressaillit, avec un joli mouvement des épaules.

Il se pencha sur elle, si près de l'oreille que sa moustache la frôla.

— Te fais-je peur, petite poupée ? Me prends-tu pour un *macui*, comme celui de la rue ?

Elle rit, gênée, mais déjà distraite du spectacle.

Alain se rembrunit. Il n'aimait pas les familiarités de ses collègues avec sa *congaïe*, et celles de Morin, particulièrement, l'agaçaient.

La métisse, habillée à la française, papotait à côté de lui ; l'administrateur débitait des plaisanteries d'un goût très laotien.

Un malaise régnait. Alain trouva la pièce stupide, la chaleur intolérable, les émanations de sueur et d'huile de coco écœurantes.

— Je m'en vais. Viens-t'en, Frisson !

— Oui, allons-nous-en ! — dit Morin. — On étouffe. Dehors, nous serons mieux.

Et ils sortirent.

Dans la foule pressée, Alain ne put rester à côté de sa *congaïe*, dont l'étiquette annamite lui défendait de prendre le bras. Il la perdait, à tout moment, pour la retrouver sous la sauvegarde indiscrète de Morin, tandis que la métisse se cramponnait à lui, provocante.

Enfin il aperçut une voiture et la héla.

— Vous n'allez pas nous quitter, j'espère ! Il faut terminer la soirée ensemble, — s'écria Morin. — Je vous conduirai dans une maison spéciale où j'ai mes entrées. On s'y divertit fort, on y fume de l'opium et nos épouses pourront perdre tout ce qu'elles voudront au *bacouan*. Venez !

— Non, merci.

Et Alain entraîna Frisson.

Dans la voiture, il la regarda.

Elle boudait, les prunelles mornes et les lèvres pincées.

Il crut la voir pour la première fois. Morin avait raison : elle ressemblait à une idole sournoise et perverse...

Sournoise, surtout... Ses relations secrètes avec l'administrateur et Euphrosine lui revinrent à la mémoire. Comme elle avait bien dissimulé !... et menti aussi, probablement... Oui, certes, elle avait dû mentir... Qu'en savait-il ? Il avait souffert et pardonné, mais aujourd'hui encore il ignorait la vérité, comme sans doute il l'ignorerait toujours.

Oui, les pensées de ce front étroit lui étaient aussi indéchiffrables que les inscriptions sur ces bannières qui passaient ; oui, cette âme était incertaine comme l'eau de cet *arroyo* où les pétards s'enfonçaient en sifflant.

Il se sentit loin d'elle, séparé d'elle par tout le mystère d'une race, par des siècles de traditions inconnues ; mais il se sentit surtout séparé d'elle par trois années d'intimité où jamais ils ne s'étaient compris...

Déjà rassérénée, elle grignotait des sucreries offertes par Morin. Alain la vit grotesque : elle n'avait rien de divin ; c'était simplement une petite Chinoise qui trempait son nez dans une masse gluante, écarquillait les yeux vers un épouvantail qui se tordait sur des échasses.

Une colère le souleva, la colère de la voir si indifférente quand il souffrait, — car il souffrait pour cette petite vaincue jaune et ridicule : — et, lui arrachant des mains ses bonbons, il les lança dans la foule...

Elle ne se plaignit point du rudoiement, mais se tapit dans le coin de la voiture.

Les quais devenaient plus déserts. La rumeur s'apaisa, et,

avec elle, l'emportement d'Alain. Une grande tristesse l'envahit. Dans la solitude soudaine de la route, la solitude de son cœur lui parut lamentable.

Une victoria passa, emportant un chapeau fleuri et un bruit de baisers... Alors des souvenirs de France ressuscitèrent, désespérément doux. Des visions de femmes blanches et blondes errèrent sous les cocotiers. Il se rappela des caresses émues, des paroles sincères et mutuelles : défaillant de nostalgie, il étendit les bras vers le vide, vers toutes les amantes de sa race, vers toutes les sœurs de sa tendresse.

Mais le petit animal jaune qui l'épie de sa prunelle oblique gêne ses évocations, profane son recueillement. Il voudrait le déposer sur une borne du chemin : d'être sans elle, il serait moins seul. Puis, la sensation d'avoir gaspillé son amour pour cette créature étrangère à son âme le remplit d'amertume et il voudrait pleurer...

La lune se leva derrière une paillotte. Une douceur infinie noya la route et la berge. Les bambous prenaient des grâces somnolentes; un îlot de sampans flottait comme une ville enchantée sur l'eau couleur de songe.

Une douceur aussi se leva dans le cœur d'Alain. Il eut pitié. N'était-elle pas, comme lui, une pauvre exilée, exilée au milieu même de sa patrie, dans l'amour et dans la maison d'un Français?

Elle aussi était malheureuse, peut-être. Que savait-il de ses rêves? N'avaient-ils pas franchi le Donnaï pour rejoindre, à Bien-Hoa, le petit *linh-tap* et son roseau?

Elle était très pâle sous la clarté de l'astre; ses cils se rabaissaient, mélancoliques, comme des voiles de deuil sur sa pensée, et son aigrette de filigrane, secouée tout à l'heure, gisait à ses pieds.

Elle lui parut touchante de résignation.

Il s'approcha :

— Frisson, ma Frisson!

Sans rancune, elle se câlina contre lui.

Alors toutes ses tristesses se dissipèrent. Il n'était plus seul, et, la berçant dans ses bras, il lui dit :

— Ma première-née, ma petite première-née...

Puis il lui parla gravement, en cherchant des mots puérils :

— Morin est un *macui*, comme celui qui t'a fait peur... Comprends-tu?... Euphrosine aussi est méchante... Toi, tu n'es pas seulement une petite épouse bien sage, tu es une petite maman, la petite maman de Bébé-Alouette... Il ne faut plus jamais revoir le *macui* et sa *congaïe*. Me promets-tu?

Mais Frisson ne promit rien, car on était arrivé devant la maison, et, heureuse d'être distraite par la lanterne qui brillait à travers les arbres, elle répondit :

— Regarde ! grand frère chéri, regarde notre « lanterne du ciel ! »

XXXVIII

Morin était resté à Saigon. Ses intrigues lui avaient valu d'être mis à la tête du bureau où Alain n'était que sous-chef. Il se déchargeait sur lui de son service, quand il s'absentait, et il s'absentait souvent. Leurs relations se bornèrent là. Morin, depuis le soir de Cholen, affectait de la froideur, et Alain s'en félicitait, à cause de Frisson...

Outre sa demeure officielle, l'administrateur avait loué une maison à plusieurs kilomètres de Saigon, dans la direction de Goviap. Elle avait été construite jadis par un richissime Chinois de Canton, pour servir de décor à ses visions d'opium.

Et d'une maison mystérieuse elle avait toute l'apparence, avec son portique ouvert sur le vide, et les chimères hérissées de son toit, seules visibles par delà les remparts de verdure. Derrière, s'étendait la rizière; devant, dormait un cimetière abandonné. Aucune route alentour. On n'y pouvait accéder que par un *arroyo*, perdu sous la végétation lacustre. Et parfois, quand le flux montait, les sampans qui amenaient les visiteurs accostaient aux stèles funèbres; et ces gondoles à gueule de dragon, jetées au milieu de ces tombes en ruine, suscitaient l'idée d'un débarquement à quelque lugubre Cythère.

Véronique-Euphrosine, droite et souriante dans sa petite charrette, explorait les bouges de Cholen et les sampans

annamites, où la misère est à l'ancre. Devant la veilleuse de pauvres autels domestiques, se scellaient des pactes étranges, se concluaient des trafics équivoques...

Morin avait paré sa maison comme un bateau de joie. Dorures et miroitements couraient sur les murs; des dentelles de bois séparaient les chambres, où se balançaient des *pankas* rouges agités par des mains invisibles.

Sur des lits incrustés de nacre, il avait installé des fumeries d'opium; et des cendriers s'élevaient des nuages aphrodisiaques, qui avivaient la subtilité des rêves.

Là, Véronique-Euphrosine apprivoisait sa nichée; là, se retrouvaient les amis de Morin et leurs *congaïes* ; là, se perdait dans les remparts de feuillage la rumeur de certaines ivresses...

Et quand, parfois, on le taquinait sur son luxe de maharadjah, Morin répondait finement :

— J'ai découvert une mine d'argent au Haut-Laos.

XXXIX

Selon la coutume annamite, Zim-Zi-Zi, devenu un homme, — il avait déjà deux ans, — fut envoyé à Goviap, chez la vieille Thi-Tam, pour y être élevé.

Sa mère l'allait voir, une fois par semaine d'abord, puis plus fréquemment. Elle partait le matin et revenait avant le retour d'Alain ; jamais elle ne s'attardait jusqu'au soir, car elle redoutait les fantômes.

Cette vie à deux, comme au premier temps de leur mariage, les rapprochait et les éloignait à la fois.

Frisson se révéla tout autre. Elle n'était plus l'enfant insoucieuse, la petite épouse passive. Elle manifestait maintenant des curiosités et des tristesses, des exubérances et de sourds agacements. Il s'opérait en elle comme un retour vers sa race, comme une éclosion subite de sentiments natifs jusque alors réprimés. Sa nature annamite l'emportait sur sa nature chinoise : Alain constatait son esprit malin, son

adresse en faux-fuyants, et son goût de plus en plus marqué pour les piastres qui disparaissaient magiquement.

Au retour de ses promenades, elle avait des heures d'expansion. Alors, sans y être invitée, elle babillait de ses faits et de ses dires : elle se moquait des gens rencontrés en route, imitait les dames françaises, rapportait des bribes de conversations, saisies en passant devant les cafés. Il s'amusait de son caquetage, s'étonnait de la justesse ironique de ses observations et, parfois, l'émancipation trop rapide de son intelligence l'inquiétait.

Et quand surtout elle parlait français, zézayait en avançant les lèvres, elle lui rappelait désagréablement Véronique-Euphrosine.

Pourtant il s'habituait vite à ce changement, et la considérait comme une petite compagne avec laquelle on pouvait converser.

Mais souvent, après ces épanchements, Frisson devenait taciturne : elle éludait toutes les questions, et ses prunelles fuyaient entre ses cils...

Alors une gêne inexplicable oppressait Alain. Il lui semblait que quelque chose d'isolant grandissait dans le silence et se dressait entre eux comme un mur.

Un jour, le caporal de tirailleurs vint de Bien-Hoa apporter un cerf-volant à Zim-Zi-Zi et une gerbe de lotus à Thi-Moï.

Alain le retint pour la dînette de sa *congaïe*. Il les observait.

Elle semblait indifférente ; seulement, elle évitait de tendre une soucoupe au *linh-tap* ou de rencontrer son regard. Alain la devinait nerveuse, aux palpitations de ses cils, et il se demandait : « L'aime-t-elle ou ne l'aime-t-elle pas ? »

Après le départ du *linh-tap*, elle disposa longuement les fleurs sacrées dans ses vases d'autel, puis elle s'accroupit devant, et resta à rêver jusqu'au soir...

Le lendemain, le surlendemain, elle n'alla pas à Goviap. Elle rôdait par la maison, mélancolique, détachée de tout. Alain tenta de la distraire, mais elle répondait par des sourires ironiques.

Alors, un soir, l'asseyant sur ses genoux :

— Tu es ma petite sœur chérie, conte-moi toute ta peine.

Elle détourna la tête et fit un mouvement des épaules comme pour dire :

« A quoi bon ? tu ne comprendrais pas... »

Et il ne put en savoir davantage.

Comme elle demeurait triste, il lui dit encore, un autre jour :

— Je connais ton chagrin : tu aimes le petit caporal, et il t'aime. Il aime aussi Zim-Zi-Zi... Et moi, je vous aime tous les trois... Tu sais que, l'année prochaine, je dois retourner dans mon pays. J'aurais voulu te garder jusque-là, car tu es ma petite fleur d'Annam qui parfume mon exil... Puis vous vous marierez et vous habiterez notre case de Bien-Hoa. Le soir, vous vous assoirez sous l'eucalyptus, et ton mari te jouera des mélodies douces, et vous vous souviendrez de moi sans amertume. Et de ma patrie lointaine, ma pensée voguera sur les océans jusque vers vous, et je me réjouirai de votre bonheur... Mais, si tu ne peux attendre mon départ, si tu languis trop vers ton fiancé, tu retourneras dès maintenant chez Thi-Tam pour attendre la lune nouvelle de tes véritables épousailles... Dis tout à ton grand frère, veux-tu, petite sœur chérie, veux-tu ?

Frisson ne prononça pas un mot ; elle eut le même sourire décevant et le même geste découragé : « A quoi bon ? »

Et Alain se dit : « Je me suis trompé ; elle ne l'aime pas », et il en fut presque heureux.

Mais, la nuit, il l'entendit pleurer et, comme elle se blottissait contre son cœur, il songea : « Elle pleure peut-être à l'idée de mon départ », et il l'en aima avec un regain de tendresse.

XL

Une après-midi, en rentrant à la maison, Alain n'y trouva pas Frisson. Il l'attendit toute la nuit ; il l'attendit encore le lendemain ; mais elle ne revint pas.

Affolé, il chercha partout. Il courut à Cholen, à Goviap, à Bien-Hoa : il ne la trouva pas.

Les jours suivants, il mit sur pied coolies et sampaniers ; il fit explorer les rizières, sonder les *arroyos*, fouiller les cases.

Il était torturé d'inquiétude. Il redoutait un assassinat, un enlèvement, la morsure d'un serpent, l'attaque d'un tigre. Ou bien, atteinte du choléra, est-ce qu'elle n'agonisait pas dans quelque paillotte? Les hypothèses les plus fantasques se renouvelaient dans son esprit. Mais elles laissèrent sceptique le jeune Tinn, qui l'accompagnait. Un sourire ironique, presque semblable à celui de Thi-Moï, frisait ses lèvres; à chaque nouvelle supposition de son maître il répondait par un coup de fouet en l'air comme pour dire : « Elle est envolée, envolée!... »

Le soir du quatrième jour, Alain s'était jeté sur son lit, exténué de fatigue et de chagrin.

Il avait renoncé aux recherches inutiles. Partout il s'était buté à l'inertie narquoise et craintive des Annamites, qui d'abord s'amusent à vous intriguer par un creux verbiage et des gestes lourds de sous-entendus, et qui, soudain, devant une question précise, un regard droit, se taisent, rentrent en eux-mêmes et vont s'accroupir dans un coin, plus impénétrables que des sphinx.

Il ne croyait plus à un accident. Il ne voulait plus savoir ce qu'il croyait, et, en vérité, il ne croyait rien. Il savait seulement qu'elle était partie, et il avait un pressentiment net et infiniment douloureux qu'elle ne reviendrait plus...

Au dehors, la tempête se déchaînait. Les bambous grinçaient et grelottaient contre le mur de la maison, les cocotiers craquaient comme des mâts. C'était une nuit où, selon la croyance annamite, les fantômes en furie s'accouplent aux arbres ployants, et les font gémir ; où ils baisent les fleurs et les saccagent, et se font retrousser par le vent leurs robes en palmes sèches.

Alain dormait par à-coups. Il rêvait qu'il était un fantôme et tenait dans ses bras une tige souple et frissonnante ; puis il se réveillait, effaré.

Il se rappela leurs soirées de Bien-Hoa.

« Mon Dieu, où est-elle, elle si peureuse, par cette nuit d'épouvante ?... »

Soudain, le singe s'élança dans la galerie, bondit d'une baie à l'autre, puis resta accroché au verrou de la porte, en hurlant.

Alain se leva; il poussa un des battants : elle était là, debout, pâle, presque sans vie... Était-ce son spectre ?...

Il prit sa main glacée, l'entraîna dans la véranda, sous la lanterne.

Ses cheveux étaient dénoués, ses pieds nus ; sa robe mouillée se plaquait sur elle; ses yeux creusaient deux grands cercles bleus dans un masque de cire.

— D'où viens-tu ?

Elle demeura muette.

— D'où viens-tu, Frisson ? — dit-il avec douceur.

Alors ses yeux se noyèrent, ses lèvres tressaillirent, comme pour parler, ses colliers d'or palpitèrent sur sa poitrine; elle s'affaissa sur les dalles, ainsi qu'une marionnette cassée...

Toute la nuit, il la veilla. Elle s'endormait d'un sommeil lourd, puis se réveillait avec des gémissements d'enfant et des sanglots pareils à des hoquets. Il lui offrait ses bras ouverts; elle s'y réfugiait, frémissante, éperdue, comme pour échapper à quelque hantise ou à elle-même.

Et quand elle s'était calmée un peu, il demandait :

— D'où viens-tu ?... Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ?...

Mais un sourire amer crispait ses lèvres et ses yeux imploraient le silence. Alors, il ne l'interrogeait plus, et il pensait :

« Elle est revenue, elle est revenue vers moi ; qu'importe le reste ?... »

Maintenant elle souffrait. La fièvre, tour à tour, la glaçait ou la brûlait. Ses veines se tendaient comme des fils de fer, son cœur battait à peine. Puis le délire dissolvait son inertie, brisait son mutisme; des syllabes trébuchaient sur sa bouche : Alain approchait l'oreille pour surprendre enfin son secret.

Mais les paroles étaient incohérentes et leur sens inconnu...

A l'aube, elle ouvrit les yeux et reconnut Alain. Elle lui sourit et se câlina contre sa poitrine, comme jadis.

Il lui dit :

— Frisson, m'aimes-tu ?

Elle ne répondit pas, mais elle baisa son cœur. Tristement charmé, il l'étreignit.

Des pâleurs vertes se glissaient sous les auvents. Elles dansaient, autour de la véranda, semblables aux fées des rizières, qui se donnent la main. La déesse Kouanine, toute frêle, toute ondulante, s'agitait doucement, comme si, elle aussi, voulait entrer dans la ronde ; mais les lotus, au-dessus des vases sacrés, laissaient pendre leurs têtes.

Les petites fées s'approchèrent du grand lit blanc ; une d'elles, la plus svelte, se hissa sur la barre de cuivre et regarda sous la moustiquaire...

— Frère, grand frère chéri, elle me jette son voile humide !

Et, dans un long frissonnement, Frisson expira.

Le médecin français se pencha sur elle et déclara :

— La mort est due à la fièvre des rizières ou à une grande frayeur... ou... à autre chose... je ne sais pas...

Le médecin chinois la flaira, puis il décida :

— Elle a été emportée par le vent.

Mais Tinn, qui avait pénétré dans la chambre mortuaire, dit :

— C'est le *macui* qui est venu la chercher.

Resté seul, Alain s'agenouilla devant le lit. Il enfouit sa tête sous les draps, et il pleura :

— Oh ! ma petite fleur d'Annam, ma petite fleur d'Annam, emportée par le vent !

Puis il s'assit en face d'elle et contempla sa jolie tête inclinée, ses lèvres, dont la mort avait figé le mystérieux sourire, ses pesantes paupières scellées par deux papillons de deuil, et son front poli, où dormait à jamais l'énigme de de son âme.

Et il pensa :

« De sa vie, je ne savais rien; de sa mort, j'ignore tout. »

On l'enterra, le lendemain, au cimetière de Goviap.

Alain lui avait fait don de toutes les splendeurs funèbres tant convoitées naguère. Zim-Zi-Zi conduisait le deuil ; il

était suivi de tables portatives, où s'entassaient, reproduites en papier, toutes les choses qu'elle avait aimées sur la terre. Lui-même tenait entre ses menottes un bambin à sa ressemblance, qu'il brûla sur le cercueil de sa mère, pour qu'elle ne fût pas au ciel sans son Bébé-Alouette...

Le soir, des chauves-souris rousses — âmes des morts — erraient parmi les stèles. Soudain, elles furent attirées par des sanglots de vieille femme, et elles virent une petite chose jaune accroupie sur une tombe... C'était le singe de Frisson qui pleurait...

XLI

Un jour, madame Araignée, de Cholen, se présenta chez Alain, après avoir laissé à la porte ses babouches et son parapluie. Elle se cassa graduellement, les coudes dans les hanches et les mains en boule. Finalement, des coques de ses faux cheveux, elle extirpa un papier de riz roulé en cigarette, et le lui remit.

C'était un nouveau billet signé par Thi-Moï et contresigné, cette fois, de son nom, à lui, admirablement imité.

Il jeta la vieille dehors. Ramassée devant la grille, elle attendit deux heures, le temps accordé par les Annamites à une colère française pour se dissiper; puis elle revint, muette et courbée, agitant ses poignets et tendant son papier.

L'emportement d'Alain s'était s'était changé en tristesse.

— Dis-moi, d'abord : pourquoi t'a-t-elle emprunté ces sommes ?... Que faisait-elle ? Où allait-elle ?... Tu dois savoir... parle...

Elle se recroquevilla davantage et rentra son regard au fond de ses orbites.

Elle ne savait rien.

— Où est-elle allée avant sa mort ?... Mais parle donc ! Je veux savoir...

Elle ne savait rien.

— Je ne puis te donner de l'argent : je n'en ai pas.

De l'argent, elle n'en voulait pas; elle se contenterait des robes et des parures.

Alain se leva : ses robes, ses parures, la vieille pouvait bien les emporter! Il n'y tenait pas. Il ne tenait plus à rien de ce qui lui venait d'elle.

Il entra dans la chambre de Frisson, il écarta les panneaux de satin. L'Araignée le suivait à tâtons. La déesse Kouanine le regarda de son autel, et il fut frappé de sa ressemblance avec Frisson.

Lentement il se dirigea vers le petit coffret : il en tira ses fins bracelets, qu'elle glissait sur ses mains d'infante ; ses colliers à grains d'or, qui avaient mordu sa nuque gracile; les anneaux de ses chevilles, grands comme des bagues, les aigrettes et les pendeloques qui jadis tintaient à leurs baisers.

Puis il alla vers l'armoire. Il déplia à regret les tuniques de soie multicolores, dont ses doigts impatients avaient tant de fois égrené les boutons de jade. Il se rappela comment, le premier soir de son arrivée, elles étaient tombées autour d'elle, une à une, légères et nuancées, — enveloppes de chrysalide, — jusqu'à la dernière, d'où avait jailli son corps d'idole-fillette.

Devant la rangée de ses brodequins minuscules, il s'attendrit. Comme ils étaient rapides à trottiner à sa rencontre, sous l'allée des cocotiers!

Une paire manquait. C'était la plus jolie, — son dernier cadeau, — qu'il lui avait donnée pour la fête de l'an. Où pouvait-elle être? Il la chercha, un moment; mais, tout à coup, il se souvint que, l'autre nuit, elle était rentrée pieds nus. Mon Dieu! où avait-elle pu laisser ses souliers mignons? chez qui donc les avait-elle oubliés?

— Emporte, sorcière, emporte! Emporte tout... Vite, plus vite, file et ne reviens jamais!

Et tant il bouscula la prêteuse sur gages qu'elle s'enfuit avec son ballot, abandonnant devant la porte son parapluie.

Les jours suivants, d'autres billets affluèrent, mais il ne put obtenir le moindre éclaircissement; et toujours ces questions l'obsédaient : « Pourquoi ces dettes?... Que faisait-elle de son argent?... Et il finit par conclure : « Elle le jouait, ou bien elle l'enterrait dans quelque trou, à Goviap, pour pouvoir s'asseoir dessus, comme une poule, quand elle serait vieille. »

XLII

Quelques semaines après, une nouvelle étonnante effara Saigon.

Morin était arrêté. On crut d'abord à une affaire de mœurs, provoquée par le chantage de quelque *boy* ou le remords d'une matrone. Mais bientôt on apprit qu'il s'agissait de détournements de fonds. On avait découvert une fraude incroyable d'audace. Durant son séjour au Haut-Laos, Morin avait contracté l'habitude de substituer aux piastres de sa caisse résidentielle des rondelles découpées en bois de fer, de dimension et de poids équivalents. Seules authentiques, les premières pièces de chaque rouleau laissaient croire à la vérité du tout. Ces rouleaux bien cachetés et empilés dans des caisses, il les avait expédiés au trésor de Saigon, où le contrôleur, après un examen sommaire, ne vérifiait sérieusement que le poids. Longtemps après, quand il eut quitté le Haut-Laos, la supercherie fut découverte. Le résident-ébéniste s'était ainsi approprié plus de douze mille piastres. On s'expliqua dès lors sa générosité pour les petites sampanières et le luxe de sa maison d'opium.

Il comparut en cour d'assises, et, avec lui, Véronique-Euphrosine, sa complice.

Les débats se poursuivirent durant plusieurs jours dans une vaste salle du palais de justice, où les mondaines en toilettes vaporeuses s'étaient fait réserver des chaises. Les *compradors* chinois, gros poussahs drapés de soie noire, savouraient, en s'éventant, ce procès scandaleux, et les dignitaires annamites aux ongles en spirales louchaient de toute l'admiration de leurs yeux de taupe vers ce résident occidental dont la délicatesse concordait si bien avec la leur.

Sanglé dans un dolman blanc à boutons d'argent, Morin ne s'efforça même pas de se disculper; mais Véronique, la gorge saillante sous ses chapelets d'or, souriait cyniquement au jury et aux magistrats qui suffoquaient dans leurs vêtements de drap, malgré les boissons glacées et la brise des pankas.

Témoins et interprètes jaunes glissaient à pas de loup devant les avocats, et, aux baies de la galerie circulaire, les petites *congaïes* compatissantes passaient leurs museaux aplatis.

La cour acquitta Morin, non pas que son innocence fût établie, mais parce que, dans ce pays de concussion indigène, il importait de maintenir l'impeccabilité des mandarins français. La métisse n'eut pas à regretter d'anciennes complaisances : elle fut renvoyée indemne elle aussi.

Le lendemain, tous les deux s'embarquèrent pour Marseille, et, quand le paquebot eut disparu dans le dernier tournant de la rivière, Alain trouva plus respirable l'air colonial.

XLIII

Les tracas d'argent recommencèrent.

Il avait contracté de nouveaux emprunts. On avait mis opposition sur ses appointements. Les *chettys* le harcelaient, réclamaient des sommes exorbitantes : sans quoi, ce serait la saisie.

Il préféra la saisie. Depuis la mort de Frisson, sa maison était si vide et son cœur si désert qu'il enviait même le séjour dans une chambre d'hôtel.

Ils vinrent donc un matin, les Shylocks brahmanistes, en file indienne et tête nue, un vieux parapluie d'une main et de l'autre un bordereau en feuilles de palmier. Avec leurs jambes d'échassier, leur nez en bec d'aigle, leurs prunelles de chacal et leur front de vautour, ils s'échelonnaient comme une bande de rapaces hybrides.

Interprètes tamouls, marchands chinois, scribaillons annamites rôdaient à pas comptés, reniflaient la vente avec des narines de chiens de chasse.

Et, par ces griffes jaunes et noires, Alain vit s'en aller son mobilier si joyeusement installé, ses bibelots, ses bahuts, ses crédences, ses panneaux, ses vases, ses robes de mandarin. Il ne se réservait que la psyché au cadre en bois de fer sculpté où s'était si souvent mirée sa famille...

Le soir même, il occupa une chambre dans un hôtel de la rue Çatinat. Elle était confortable et fraîche, précédée d'une galerie et pourvue d'un *panka*. Il s'était démuni de son équipage, mais il conserva Tinn, peu encombrant, vivant de riz pour deux sapèques, et heureux de coucher sur le seuil de la porte afin de s'évader plus facilement...

Un jour, à table d'hôte, on parla de Morin et de sa fameuse maison, de Véronique-Euphrosine et de ses petites amies.

— Votre *congaïe* a eu une bonne idée de mourir ! — fit subitement un des convives en se tournant vers Alain.

— Ma *congaïe* ?... Et pourquoi ?

— Cela a mieux valu. Elle était bien jolie ! mais folle, folle !...

Toute la table trembla.

— Vous dites ?

— Je dis... je disais que votre *congaïe* était la plus jolie fille de Saigon... Mais, au fait, je ne suis pas sûr de l'avoir connue... je dois confondre... ces petits animaux se ressemblent tous...

— Vous devez confondre, — dit Alain, devenu plus blême que le mur.

Et il eut tout juste la force de monter dans sa chambre.

Il se jeta sur son lit. En lui et autour de lui, tout tourbillonnait. Il grelottait de froid dans cette étuve.

— Folle, folle ! — murmura-t-il. — Ma *congaïe* était la plus jolie et la plus folle de Saigon... Le lieutenant l'a connue... ils l'ont tous connue... Morin l'a connue... Morin !

Et, soudain, une effroyable angoisse lui étreignit le cœur : un soupçon affreux exaspérait sa jalousie, le travaillait, le suppliciait...

Il bouleversa sa malle, fouilla dans ses papiers, et, l'acte de naissance de Zim-Zi-Zi d'une main, et, de l'autre, un ancien calendrier, il compara les dates, calcula des mois, des jours, des heures, se remémora les moindres incidents, la soirée chez Bertold, les visites de Frisson chez la métisse, ses aveux, ses mensonges, son repentir et son baiser, — le premier baiser de ses lèvres encore mouillées de ses premières larmes, ce baiser dans lequel il croyait avoir reçu toute son âme et con-

tre lequel il croyait avoir donné son sang... Si l'enfant n'était pas né de cette étreinte?... S'il était né d'un autre?...

Il lui fallait une certitude.

Il sauta dans une voiture et se fit conduire à Goviap.

Le jour déclinait déjà, et la lumière expirante muait les plaines cochinchinoises en paysages d'inquiétude et de mystère.

L'espoir aussi, ranimé un instant par la rapidité de la course, agonisait dans le cœur d'Alain. Il s'effraya du grand silence sournois des choses. Sous la voûte sombre des banians, dont les racines rampaient à travers le chemin, dans les couloirs bruissants des bambous, où se faufilaient des ombres, à travers les rizières, où clapotaient des êtres invisibles; devant les pagodes, qui dressaient vers le ciel noir l'aberration de leurs chimères, — partout il se sentait environné, cerné, par l'hostilité railleuse qui épiait sa souffrance et attisait ses doutes...

A l'entrée du village, un crapaud-buffle aboya sa note néfaste et persiflante : Alain fut encore plus découragé.

Il pénétra dans la *cagnia*, où toute la famille Nguyen était accroupie autour de bols de riz. Les dernières lueurs de soleil, oscillant par les claies de rotins, éclairaient vaguement hommes et femmes, torses décharnés et gorgerettes ballottantes. Dans des bouches noires comme des grilles d'égout, s'escrimaient des bâtonnets laqués.

Zim-Zi-Zi, tout nu, dormait, sa petite tête mélancolique appuyée sur le rebord du plateau.

On le réveilla doucement : tout de suite, il sourit à son père du demi-sourire de Frisson.

Attendri, Alain le prit par la main et le conduisit dehors : il avait besoin de toute la lumière et de toute la solitude pour ce qu'il voulait savoir.

Le contact de ces petits doigts chauds dans les siens froids et ce babil étonné calmaient sa peine.

Il s'assit sur la meule à broyer le riz, et, Bébé-Alouette sur les genoux, il examina son visage en le comparant à celui de Morin, tel qu'il l'avait reconstruit dans sa mémoire tout le long de la route.

Lui ressemblait-il? Etait-il le fils de Morin, ou le sien?...

Mais l'enfant avait tous les traits de sa mère ; seulement, ses yeux étaient bleus.

Or, les yeux de Morin aussi étaient bleus... « Plus clairs, pourtant, que ceux de Zim-Zi-Zi », se dit Alain. Mais déjà il fait sombre dans le jardin, et son souvenir hésite...

— Je ne saurai donc jamais la vérité ! — gémit-il, la tête enfoncée dans les mèches ébouriffées de son fils.

Et celui-ci, comme s'il l'eût compris, se serre contre lui, cajoleur à la manière de Frisson.

— Cher petit Alouette ! — murmure Alain, en l'embrassant.

Puis, comme l'enfant s'alourdissait dans ses bras, il le porta dans la case.

On avait allumé la lampe à huile de coco. Déjà les hommes, roulés dans leurs vêtements, dormaient, pareils à des cadavres, sur l'estrade nue.

Alain, d'un geste, refusant les invites des femmes, demeura debout contre le pilier.

Elles se raccroupirent devant leurs soucoupes, le regardèrent en dessous avec malice. Un essaim de moustiques sifflotaient à ses oreilles, et, derrière les bâtonnets d'encens, le bouddha ébauchait sa grimace équivoque.

La vieille Thi-Tam avait couché l'enfant ; et, par-dessus le hamac, apparaissait sa tête de grenouille aux yeux de taupe, guettant le visage du fonctionnaire avec une curiosité alarmée.

Il attendait le sommeil du petit pour causer avec elle. Il songeait :

« Elle doit savoir ; elle sait sûrement... mais parlera-t-elle? »

L'enfant sommeillait maintenant, mais elle ne bougeait pas, repliée derrière le hamac, comme derrière une barricade : elle devinait, sans doute, la raison de cette visite.

Il comprit la vanité de sa démarche.

« A quoi bon la questionner?... Elle connaît la vérité, ils la connaissent tous, mais ils ne la diront jamais... Je pourrais les menacer, les châtier : ils me raconteront des histoires, imagineront des faux-fuyants, embrouilleront les évé-

nements à plaisir, et s'amuseront à compliquer mes doutes. Mais la vérité, ils ne la diront pas, parce que l'hypocrisie est la défense naturelle de ces âmes soumises, parce que la malice est la seule revanche qui reste à ces vaincus contre nous, les « vainqueurs... »

Une envie rageuse lui vint de saisir par les talons toutes ces momies et tous ces pantins, et d'écraser leurs caboches pour voir enfin dans leurs cervelles.

Et, sans mot dire, il s'enfonça dans la nuit.

XLIV

Cet hiver-là, il relâcha beaucoup sa vie.

Il fréquentait les cafés, les cercles, les coulisses du théâtre subventionné, et même certaines arrière-boutiques de la rue Catinat.

On le rencontra aussi à Cholen, dans les maisons de fleurs et les salles d'opium. Les fleurs chinoises ne le charmèrent point : — il était encore étourdi du parfum d'une autre, d'une fleur d'Annam ; — mais l'opium trompa son désœuvrement.

Il s'était procuré une fumerie et, aussitôt revenu de l'Administration, il fumait.

Il fumait, étendu sur son lit, les yeux hypnotisés par sa psyché. Et, à mesure que les spirales se déroulaient vers les volants du panka, ses sens subtilisés se complaisaient au recul du temps : son existence en Cochinchine, son bonheur et sa peine s'estompaient dans des lointains nébuleux, et des souvenirs émergeaient du passé, des formes oubliées redevenaient tangibles.

Il reprenait son existence au jour même où il avait quitté Marseille il en remontait voluptueusement le cours ; il revivait ses rêves de France. L'incertitude, l'incertitude terrible qui l'avait torturé ne s'acharnait plus, et son âme libérée rendait grâces à l'opium divin.

Pourtant, comme il abusait de cette puissance d'évocation,

elle faiblissait, le présent recouvrait son droit ; et une apparition qu'il n'appelait jamais surgissait maintenant des profondeurs de la glace comme des abîmes d'un lac enchanté, et cette image se substituait vite à toutes les autres images.

Plus il fumait, plus elle revenait : tantôt elle l'affolait par sa nudité de statuette en cire ancienne, ou bien, blottie avec Alouette dans le hamac, elle l'attendrissait jusqu'aux larmes. D'autres fois, il la voyait serpentant parmi les herbes hautes comme un garçonnet joli, ou bien encore, sous les grands cocotiers tristes, elle frissonnait de peur et d'amour sur son cœur. Mais, quand elle apparaissait dans la pose méditative et ironique, tenant son singe sous le bras, elle l'irritait à l'extrême. Alors l'angoisse de ne pas savoir l'assaillait de nouveau. Comme des coups de couteau, les questions se plantaient dans son cœur: « Qu'a-t-elle fait?... D'où venait-elle?... Qui a-t-elle aimé?... »

Peut-être aurait-il pu savoir, en questionnant ses collègues; mais l'opium, en décuplant ses pensées, le laissait hésitant pour l'action.

Bientôt il dut renoncer à la lutte contre l'intruse : elle s'imposait chaque fois, et chaque fois reprenait un peu de sa place dans son cœur, tandis que s'évanouissaient les souvenirs de France. Il l'évoquait, et s'impatientait, même, quand elle n'obéissait pas à son appel. Ses doutes, ses jalousies, ses tristesses, il s'obstinait à les revivre en face de sa vision, car il savourait l'espoir qu'elle parlerait un jour, par la magie du paradisiaque poison.

Mais elle resta muette et Alain cessa de la questionner.

Même, à la longue, celle de ses images qui l'avait tant exaspéré, l'image de sphinx, lui devenait la plus chérie : car il comprit que ce qu'il aimait d'elle maintenant, c'était son mystère...

XLV

Il devait partir le lendemain pour la France.

Une dernière fois, il se rendit à Goviap : il voulait régler

avec ses beaux-parents l'adoption de Zim-Zi-Zi et certaines questions d'intérêt.

En Cochinchine, où les petits poussent nus parmi les plantes, comme des fleurs paludéennes, et gagnent leur riz à trois ans, on ne mène pas grand bruit autour d'une vie supplémentaire. D'ailleurs, Alain connaissait l'amour des Annamites pour les enfants : il était rassuré sur le sort du sien qui, malgré ses yeux de Français, envisageait le monde en véritable petit homme jaune.

A cette heure, l'enfant était dans les rizières avec les gardeurs de buffles, et Thi-Tam promit à son père de l'amener à Saigon, le lendemain, pour qu'il pût l'embrasser avant son départ.

Devant le cimetière Allain s'arrêta. Il voulait dire un suprême adieu à la tombe de sa petite épouse.

Le temps et la « fumée noire » avaient apporté l'oubli ; l'amertume s'en était allée, une mélancolie adoucissait les souvenirs.

Il n'était plus jamais revenu là. Il s'égara dans l'immense nécropole où la mort s'étale fastueuse et durable en ses palais de pierre et ses arcs de triomphe ; et il médita sur ce peuple qui végète dans des sampans et des cagnias, considérant la vie comme une migration rapide entre deux éternités.

Et il se dit :

« Oui, ils ont raison : la vie n'est qu'un songe ; un songe de nuit d'Annam, une vapeur d'opium, un frissonnement de bambou... »

Une musique plaintive et qui flottait dans l'espace le réveilla de ses réflexions. Et il vit, à quelques pas de lui, attachée à un latanier, une grande forme blanche, un peu libellule et un peu déesse, et qui avait le visage de Frisson.

C'était un cerf-volant éolien.

Il s'approcha de la tombe. Des lotus s'épanouissaient dans des vases sacrés ; un plateau incrusté de nacre offrait, à quelque petite âme gourmande, des gâteaux à trois vœux et des coupes de thé parfumé. A l'autre bout, il y avait des ligatures de sapèques et un jeu de *bacouan* pour poupée.

Alain s'assit sur une pierre. Une émotion douce amollit son cœur.

Il se souvint de la première petite épouse qu'il avait vue disposer des offrandes sur le sépulcre de son ami. Et il pensait :

« Si j'étais mort avant Thi-Moï, elle serait venue brûler des baguettes d'encens sur mon tombeau... »

Et il regretta presque de n'être pas mort...

Puis il la revit avec le tirailleur et Zim-Zi-Zi sous l'eucalyptus, dans la grande délivrance du soir.

Pourquoi n'avait-il pas renoncé à elle, alors? Peut-être, aujourd'hui, le petit trio jaune eût-il vécu heureux dans la case de Bien-Hoa, à bénir sa mémoire devant l'autel de madame Kouanine et le kakémono du tigre...

Tous les enfantillages de Thi-Moï passèrent dans son esprit. Comme elle l'avait charmé, avec sa puérilité païenne! En cela peut-être avait résidé sa séduction, la séduction de toutes les filles d'Annam... Et comme il était touchant aussi, ce petit *linh-tap* pour opérette, ce caporal de l'armée française, qui s'évadait de sa caserne pour venir tendre des cerfs-volants et préparer des dînettes sur la tombe de sa petite amie!...

« L'a-t-elle seulement aimé? » se demandait Alain.

Et, au-dessus de lui, les pipeaux aériens pleuraient à la brise.

« L'a-t-elle aimé?... »

Il cueillit une fleur de lotus et l'emporta.

Il revint par le « tour de l'Inspection ».

C'était un de ces beaux soirs où le ciel de la Cochinchine s'enlumine comme un éventail chinois, où la transparence humide de l'air est telle que l'on croirait voir le monde réfléchi dans une goutte d'eau. Une tendresse nouveau-née traînait sur les choses, mettait du rose dans la lumière et du mauve dans l'ombre; les paillottes s'irisaient, les arbres se découpaient en étages, la route purpurine semblait éclairée intérieurement, et, dans les rizières divisées en carrés, les Annamites se déplaçaient comme des pions sur un échiquier.

Alain songeait que, le lendemain, à pareille heure, il voguerait vers l'Occident. Un regret lui vint de quitter ce pays

des éternels bercements et de l'éternelle verdure, et, une dernière fois, il emplit ses prunelles de tout ce qu'il avait aimé dans cette lointaine France : — les bambous onduleux qui s'agitaient avec un doux murmure de marée ; la fuite d'un sampan sous les palmes, tandis que, debout sur la proue, un homme peignait sa chevelure de reine ; la draperie parfumée des lianes ; un groupe d'adolescents qui tiraient à l'arc devant une pagode ; un tombeau solitaire se mirant dans un étang de lotus ; une Cambodgienne à tête rase qui, assise dans un fossé, respirait son enfant comme une fleur ; et les petites cases où, derrière le treillis de rotin, les personnages évoluaient comme des araignées derrière une toile...

Sa curiosité, émoussée par plusieurs années de vie exotique, se raviva soudain, et les étrangetés le frappèrent comme au premier jour.

Il s'étonna des victorias conduites par des Malais en livrée blanche, où des dames, aux teints fanés, étalaient leurs toilettes parisiennes en face de nounous chinoises et de bébés déjà anémiés. Des cyclistes voûtés pédalaient à l'ombre des cocotiers parmi les théories d'Annamites qui oscillaient sous leurs paniers-balances. Les dolmans clairs des officiers se croisaient avec les colliers d'or des *congaïes*, et, toute la langueur des tropiques dans les yeux, les créoles en longues robes flottantes souriaient, de la balustrade enguirlandée de fleurs... Dans un *malabar*, un fonctionnaire français promenait sa nichée métisse ; des Indiens en pagne rouge marchaient avec lenteur dans le poudroiement d'or de la route... Et, à gauche, à droite, grouillait la vie jaune, avec ses êtres accroupis, ses étalages grotesques, ses cochons concaves et sa marmaille nue...

Il approchait de la ville.

La musique militaire jouait devant le cercle. L'électricité s'allumait dans les tamariniers.

Des figures terreuses et des corps maigres s'alignaient aux terrasses des cafés. Une odeur d'absinthe et d'opium flottait, et, dans les rues, passaient et repassaient, droites et parées sur leurs charrettes, les petites *congaïes* aux sourires moqueurs...

Alain se vit réfléchi dans la glace d'une devanture. Dé-

charné, livide, les yeux bistrés, il ne ressemblait guère au jeune homme vigoureux et frais qui, quatre années plus tôt, était parti à la conquête de « la belle aux cocotiers dormant... »

Et, avec amertume, il songea que cette Cochinchine, si pacifique, restait pourtant meurtrière : quand elle n'exterminait pas par ses fièvres et sa torpeur, elle tuait par son poison divin et la fragilité de ses filles...

XLVI

Ses préparatifs de voyage étaient terminés.

Il emportait peu de choses : sa fumerie, et, pour des amis, quelques bibelots. Aucun souvenir de sa maison blottie dans le jardin de palmiers.

Du fond d'un coffret, il avait exhumé une feuille rouge, longue d'une aune, où des caractères chinois traçaient un convoi de fourmis : c'était la carte de visite de Frisson.

Il la serra dans son portefeuille, avec le lotus cueilli sur la tombe.

Un bout de papier indéchiffrable, une fleur mystique, c'était tout ce qui lui restait de sa petite épouse...

A l'aube, le paquebot appareillait.

Cette dernière nuit cochinchinoise s'était écoulée en fête. Beaucoup de fonctionnaires s'embarquaient, et leurs *congaïes*, un peu grises et le chignon sur l'oreille, escortaient à bord leurs maris occidentaux.

Il y eut des rires, des miaulements et des larmes de marionnettes...

La famille jaune d'Alain se ployait sur l'appontement. La vieille Thi-Tam agitait sa tête de grenouille hors de son goître et de son carcan d'or. Duc, le maître d'école, avait enfoui sa chique de bétel dans un coin de sa joue, et les petites belles-sœurs se confondaient en simagrées. Le caporal

de tirailleurs annamites était venu de Bien-Hoa pour les adieux. Seul, Tinn manquait, retenu pour quelque délit à la prison de Saigon.

Morne comme un bouddha, Zim-Zi-Zi frotta son rien de nez contre la joue de son père; puis le bateau remonta ses passerelles, lâcha ses amarres...

Lentement, le navire oscilla vers le large, en jetant devant lui l'appel de sa sirène. Une flottille de sampans s'écrasa contre les berges; des mouchoirs et des pans de tuniques s'agitèrent... Alain, penché sur le bastingage, vit Bébé-Alouette, subitement réveillé de sa torpeur, gambader sur les épaules du *linh-tap*.

Enveloppés de leurs mousselines blanches, les *chettys* noirs s'éloignaient sur les quais, semblables à une file de marabouts, et Saigon s'évanouit peu à peu derrière sa moustiquaire de verdure...

MYRIAM HARRY

UN EXEMPLE

DE

GOUVERNEMENT DIRECT

On entend parfois certains démocrates très avancés réclamer le gouvernement direct du peuple par le peuple. Un tel système fonctionne tout près de nous, non pas sans doute à titre d'expérience récente, imaginée par des théoriciens, mais comme une survivance d'usages très anciens et d'époques barbares. Au temps du lointain moyen âge, chez maints peuples européens, tous les hommes libres se réunissaient pour délibérer des affaires communes ; ainsi, tous les citoyens de Glaris, d'Unterwald, d'Appenzell et d'Uri se réunissent aujourd'hui encore en *Landsgemeinde*, pour élaborer leurs lois et régler leur gouvernement. Ces assemblées populaires se tiennent à cette époque de l'année, et de brèves dépêches les signaleront peut-être aux journaux. Il peut sembler à propos d'indiquer la façon dont elles fonctionnent. Comme, en dépit des différences locales, elles se ressemblent toutes, le plus simple est d'en raconter une. C'est ce que je voudrais faire ici, mais sans discuter le moins du monde les mérites de ce régime, sans chercher à faire ressortir tout ce qu'il suppose, chez les hommes qui le pratiquent, d'habitude invétérée des affaires, de respect des traditions et de calme discipline, sans même insister sur les différences qui séparent un grand État moderne et un simple canton de vingt à trente

mille âmes. Je bornerai mon rôle à celui d'un narrateur fidèle.

*
* *

Donc, le 5 mai 1901 au matin, c'était, par les rues et les places d'Altorf, un va-et-vient constant : bourgeois du lieu et paysans de la montagne, quelques étrangers, voire des journalistes et les inévitables photographes. Une tradition séculaire, confirmée par l'article 24 de la Constitution, veut en effet que la Landsgemeinde se tienne le premier dimanche de mai, et la réunion n'en saurait passer quasi inaperçue, comme chez nous les séances des Chambres ou même l'ouverture de leurs sessions. L'assemblée est censée comprendre tous les citoyens de la république, et, si beaucoup s'abstiennent par tiédeur politique ou par ennui du voyage, ceux qui viennent sont assez nombreux toutefois pour animer la minuscule capitale. En outre, la Landsgemeinde ne peut prolonger ou multiplier ses sessions. Pâtres, ouvriers, paysans ou bourgeois ne consentiraient pas à abandonner longtemps ni trop souvent leurs troupeaux, leur travail ou leurs affaires. Ici donc, comme dans les autres cantons restés fidèles à l'antique système, l'usage a prévalu de ne se réunir, sauf circonstances exceptionnelles, qu'une après-midi par an, si bien que la rareté du spectacle contribue aussi à en faire une manière d'événement,

Les curieux se portent d'abord vers l'Hôtel de Ville. Tout petit, mais assez coquet, avec un air de gentille maison bourgeoise du XVIIIe siècle, il s'élève sur la place où, suivant la légende, Guillaume Tell abattit la pomme de la tête de son fils. Auprès de la fontaine qui marque, dit-on, l'endroit où se tenait l'enfant, une compagnie d'infanterie est rangée, avec une musique et la bannière du canton. Un peu après onze heures, les trompettes sonnent aux champs, la bannière s'incline : à pied, en simple redingote, son paletot sur le bras, le Landamman, qui est le président de la petite république, arrive sur la place. Il entre un instant à l'Hôtel de Ville, en ressort bientôt accompagné de quelques personnes, — les conseillers d'État, le commissaire épiscopal, qui représente l'évêque de Coire, — et aussitôt le cortège se forme. En tête, portant

sur l'épaule de grandes cornes dans lesquelles on a, paraît-il, soufflé jadis, marchent les deux « Tells », deux soldats vêtus de costumes du XVIe siècle : larges fraises blanches, grands feutres à plumes, pourpoints et hauts-de-chausses tailladés, le tout aux couleurs du canton, mi-partie jaune et noir. Derrière eux, la musique et les soldats encadrant la bannière ; enfin, les personnages officiels, dans quatre landaus de louage. Sur les sièges, à côté des cochers en veston, des huissiers, drapés dans de larges capes aux couleurs cantonales, tiennent les attributs de la souveraineté. Le premier huissier porte une masse surmontée du globe; le second, le glaive de justice; le troisième, une bourse où sont renfermés les sceaux de l'État; pareil à l'officier de la chanson, le quatrième ne porte rien.

Précédé et encadré des flots du peuple gai mais silencieux, le cortège traverse les rues encaissées de la ville, dépasse les faubourgs enclos de murs, et s'engage sur la grande route, dans la campagne épanouie au soleil de mai. Entre les prés déjà hauts et fleuris, au travers des villages où toutes les fenêtres sont garnies de têtes, il chemine ainsi pendant quelques kilomètres, en remontant la large vallée de la Reuss, jusqu'à l'endroit nommé Bötzlingen sur la Gand. Là, il quitte brusquement la route, et s'arrête à gauche, dans un pré.

Au moyen de tréteaux et de planches non rabotées, des charpentiers ont dressé une sorte d'estrade légèrement inclinée, formant une enceinte circulaire interrompue par trois entrées. Sa hauteur est vers le centre celle d'un siège ordinaire et, vers l'extérieur, de deux mètres environ. Au milieu de l'enceinte, une table quelconque, couverte de reps vert, et deux chaises. A cela se bornent tous les préparatifs de la solennité et tous les frais de décoration. Pas la moindre tente, pas de draperie rouge à frange d'or, ni tapis, ni allées sablées. Quelques fleurettes croissent librement, çà et là, et des signes non équivoques témoignent que des vaches ont pâturé récemment. Avec son herbe rase et drue, sa clôture de pierres sèches écroulée par endroits, et, dans un coin, le groupe des pommiers en fleurs, le pré demeure un vrai pré de montagne, malgré l'honneur qui lui échoit ainsi une fois par an. Et ne cherchez pas à savoir pourquoi la Landsgemeinde d'Uri se réunit ici plutôt

qu'ailleurs. L'endroit n'est pas spécialement bien situé. Une installation aussi rudimentaire s'accommoderait de n'importe quel enclos. Celui-ci n'appartient même pas à l'État, c'est une propriété privée, grevée d'une curieuse servitude au profit du peuple qui a le droit de s'y réunir librement le premier dimanche de mai. Peut-être un pur hasard fit-il qu'aux temps lointains du moyen âge, les rares habitants disséminés dans ces vallées reculées s'y rassemblèrent un jour, et cela suffit sans doute pour qu'ensuite ils s'y donnassent rendez-vous à nouveau. L'habitude née, les générations successives s'y soumirent tour à tour. Et c'est ainsi qu'après des siècles écoulés, le bon peuple d'Uri vient encore à Bötzlingen pour s'occuper de sa politique, simplement parce que ses pères l'y ont précédé.

Aussitôt dans le pré, chacun s'empresse. Les simples curieux, femmes, enfants ou étrangers, grimpent sur des talus ou se perchent sur les clôtures ; les citoyens âgés de plus de vingt ans et les confédérés majeurs ayant six mois de résidence dans le canton s'installent sur l'estrade, le rang le plus près du centre assis au rebord des planches, les autres rangs debout, à moins qu'ils ne préfèrent se masser aux entrées, complétant ainsi le « Ring », le cercle traditionnel. Et chacun dans ce cercle se met à sa guise; aucune place ne se distingue des autres. Cependant le clergé, curés et capucins du couvent d'Altorf, se groupe. De même tous les conseillers d'État s'asseyent côte à côte, ayant auprès d'eux les « hôtes d'honneur », c'est-à-dire quelques visiteurs étrangers auxquels une cause ou une autre a valu la faveur de pénétrer dans le Ring. Pendant qu'on se place, des soldats ont mis la bannière sur deux tambours, au centre, auprès de la table. Sous cette table, les Tells ont couché leurs cornes, tandis que la bourse renfermant les sceaux était posée dessus par les huissiers qui appuyaient en outre contre elle, d'un côté et de l'autre, la masse et le glaive. Puis, gagnant un banc assez élevé d'où ils dominent l'assemblée, ces mêmes huissiers somment de se retirer tous ceux qui n'ont pas le droit de délibérer. Le Landamman s'approche alors de la table, suivi du secrétaire, qui s'assied. Lui reste debout, se découvre et se met à parler.

Car l'usage exige que toute Landsgemeinde commence par un discours du Landamman. Ce discours n'est pas, à propre-

ment parler, un message gouvernemental préparant les délibérations. On a entendu, par exemple, en certains endroits, des Landammans à court d'idées raconter des choses quelconques, s'étendre sur les événements d'Amérique ou dévoiler les menées lointaines des grandes puissances. Mais aujourd'hui rien de semblable. Le Landamman d'Uri est un orateur de premier ordre. Grand, de belle prestance, il tourne lentement sur lui-même, pour s'adresser à toutes les parties de l'assemblée, et scande de gestes sobres ses phrases dites d'une voix bien posée, dont aucun mot ne se perd, et qui méritent d'être entendues. Dans un allemand suffisamment teinté de dialecte local pour être parfaitement compris, il parle de la situation du pays et de l'importance de la solennité qui rassemble les citoyens. Nos parlements retentissent fréquemment d'invocations à la souveraineté nationale et de considérations sur les volontés du peuple. Mais dans l'atmosphère close d'une salle de séances, en face d'un nombre restreint de députés, ces formules sonnent comme une rhétorique un peu creuse. Ici, au contraire, le peuple lui-même se tient là, autour de nous, et rassemblé expressément pour dire sans délai ce qu'il veut, si bien que les moindres allusions à ses volontés souveraines évoquent des idées précises et prennent un relief singulier. Il en est de même aussi quand le Landamman parle de l'agriculture et des promesses de la récolte prochaine, car la terre nourricière étale sous nos yeux sa variété splendide, le vert tendre des jeunes champs, le vert moiré des prés fleuris où poiriers et pommiers mettent des taches blanches, et, sur les pentes des montagnes, au-dessus du vert sombre des forêts de sapins pressés, le vert mat des alpages, des grands près où les troupeaux vont monter jusqu'au pied des roches tachetées de névés qui découpent sur le ciel bleu. Enfin, quand, pour se conformer à l'usage ancien, le Landamman termine son discours en appelant la bénédiction de Dieu, et invite les assistants à réciter mentalement cinq *Pater* et cinq *Ave*, c'est encore la beauté du décor qui contribue à rehausser la scène. L'habitude n'est point ici de venir en armes comme en d'autres cantons ; les costumes locaux ont complètement disparu, et l'on aperçoit à peine, de-ci, de-là, quelques blouses noires discrètement brodées ; pas le moin-

dre détail franchement pittoresque, rien de grandiose non plus dans la mise en scène : simplement dix-huit cents ou deux mille paysans ou bourgeois, en vestons ou en jaquettes, qui se tiennent debout, en cercle, têtes nues, immobiles et silencieux. Mais il y a dans leur attitude un sérieux profond et sincère ; tous paraissent sentir l'importance de l'objet qui les a réunis, et dans le lieu même où leurs pères sont venus si souvent, si bien que les souvenirs confus d'un long passé se mêlent aussi au recueillement religieux des hommes et à la sérénité de la nature splendide.

*
* *

L'existence même de la Landsgemeinde prouve, chez le peuple, la volonté d'exercer directement ses droits souverains. Ce peuple ne saurait néanmoins tout faire constamment par lui-même. Sans remonter bien haut dans l'histoire, durant les périodes troublées du XVIIIe siècle, par exemple, au temps où les rivalités des Rudes et des Doux déchiraient les pays de Schwyz, de Zug et d'Appenzell, des Landsgemeinden fonctionnent comme des tribunaux, jugent de véritables procès, infligent des amendes, et, détail assez piquant, volontiers au profit personnel de leurs membres : impossible cependant de songer à réunir les citoyens pour chaque litige, ou de leur soumettre tous les litiges dans leurs assemblées ordinaires. Il faut, de même, pour assurer la marche normale de l'État, prendre sans cesse des décisions de détail, veiller au bon fonctionnement des services, expédier ces bienheureuses « affaires courantes » qui sont le pain quotidien d'une administration : autant de besognes que l'ensemble du peuple est incapable d'accomplir. De là, à côté de la Landsgemeinde, d'autres organes encore, dont j'ai d'ailleurs cité déjà quelques-uns. Laissons de côté la hiérarchie des tribunaux, tant criminels que civils, dont les fonctions n'ont pas besoin d'être définies : voici le Landamman qui préside la République et le vice-président qui l'assiste ; voici encore le Conseil d'État dont les cinq membres sont des façons de ministres ; voici enfin le Conseil cantonal composé de députés issus d'élections analogues à celles qui se pratiquent partout. Ce der-

nier corps est chargé d'étudier les projets de lois à soumettre à l'assemblée populaire, puis de promulguer, par décrets, ceux qu'elle a votés, de remplir dans certains cas les fonctions de juge, de répartir les taxes, de vérifier les comptes et de faire maintes autres choses encore : à la fois assemblée délibérante, tribunal et agent d'exécution, il cumule ainsi des fonctions que nous estimons devoir séparer. Mais à cela, rien de surprenant, car une constitution qui s'est spontanément développée au cours des siècles respecte naturellement assez peu ces grands principes que nos théoriciens ont déclarés un beau jour des dogmes intangibles. L'influence de ces théoriciens se fait pourtant sentir jusqu'ici et la constitution actuelle proclame la séparation des pouvoirs. Toutefois cette séparation, médiocrement conforme aux habitudes anciennes, n'est que très approximativement maintenue. Ce que je viens de dire du Conseil cantonal suffit à le prouver, et la Landsgemeinde en offre un autre exemple plus frappant encore.

Nous sommes ici en présence du régime que les auteurs spéciaux appellent la démocratie pure. Le principe de la souveraineté populaire est posé sans restrictions; ni survivance de formes anciennes, ni traditions de régimes différents ne viennent, d'autre part, en atténuer les conséquences. Ainsi en matière de lois le droit d'initiative appartient à chaque citoyen. A l'origine, ce droit, je pense, demeurait absolu et s'exerçait au cours même d'une Landsgemeinde. Bientôt cependant, pour éviter des surprises et des motions irréfléchies, des restrictions intervinrent. On imagina d'abord, semble-t-il, le système dit du *Siebengeschlecht*, des Sept Familles, suivant lequel une proposition, pour être immédiatement discutée, devait être présentée par sept citoyens de noms différents. On imposa ensuite des délais en obligeant à saisir d'abord le Conseil cantonal, et c'est à lui que, dans l'état actuel, les propositions doivent être adressées, au plus tard le 31 décembre. Ce sont là, remarquez-le bien, de pures règles de procédure qui ne limitent pas les droits véritables des citoyens, ni ceux de l'assemblée qui les réunit. Celle-ci ne se borne point à exercer une sorte de referendum, en se prononçant par oui ou par non sur les propositions qui lui sont soumises ; nous verrons tout à l'heure qu'elle en délibère. Et ce

serait même une erreur de ne voir en elle qu'une sorte de parlement, plus nombreux ou plus pittoresque que les autres, délégué à l'accomplissement de certaines besognes limitées. Elle est le peuple lui-même, et le peuple est souverain. Elle concentre donc tous les pouvoirs de la souveraineté. Seules, des raisons de fait l'empêchent d'user directement de tous ces pouvoirs, et l'obligent à en déléguer une partie en choisissant elle-même des mandataires, qu'elle ne désigne, chose très caractéristique, que pour un temps relativement court. A l'exception du Conseil cantonal, toutes les autorités sont nommées par elle : le Landamman, pour un an, les conseillers d'État pour deux, les magistrats pour quatre. Une Landsgemeinde ordinaire doit donc procéder à deux séries d'opérations : nommer d'abord des fonctionnaires de divers ordres, ensuite discuter les lois émanant du gouvernement ou des particuliers et que lui adresse le Conseil cantonal.

L'ordre du jour est généralement arrêté assez longtemps à l'avance, afin que les citoyens aient le temps de l'étudier. On imprime une petite brochure contenant la liste des fonctionnaires dont le mandat expire et les rapports du Conseil cantonal sur les projets de loi. Dans l'assemblée que je raconte, chacun savait donc qu'il aurait à délibérer d'une proposition émanée de l'initiative populaire et demandant l'abolition d'une loi récente sur le repos dominical ainsi que d'un projet élaboré par le gouvernement et relatif à la construction d'un collège. L'ordre du jour n'indique aucune discussion budgétaire et l'assemblée se séparera sans être inquiétée un seul instant de quoi que ce soit qui y ressemble. Au premier abord, la chose paraît bizarre. Il nous semble qu'un peuple, petit ou grand, admis à participer à son gouvernement, doive songer d'abord à ses intérêts financiers et qu'il ne saurait sauvegarder ceux-ci sans établir périodiquement son budget. Dans les pays dont l'histoire nous est un peu familière, nous voyons les citoyens s'occuper des affaires pour échapper aux exactions, et réclamer dans ce but le droit de voter les impôts, avec, comme corollaire, celui de collaborer à l'établissement périodique des listes de recettes et de dépenses. Sans doute, mais les pays auxquels nous nous reportons ainsi étaient des monarchies. Les assemblées intervinrent d'abord simplement comme agents de contrôle, et les

parlements modernes conservent, dans leur manière de procéder, des souvenirs évidents de situations anciennes. Telles règles qui nous paraissent fondées en raison sont de simples survivances historiques, assurément respectables comme telles, mais que ne justifie point la logique pure. Voyez, en effet, comment les choses se passent à Uri. La Landsgemeinde vote seule les lois : or les impôts ne peuvent être établis que par des lois, et ce sont des lois aussi qui règlent l'organisation des services de l'État, unique source des dépenses. Ces lois une fois votées, le peuple se contente de laisser aller les choses, rassuré par le fait que c'est toujours à lui qu'il faudra s'adresser si une modification quelconque devient nécessaire, et son droit d'initiative lui permettant d'intervenir, d'autre part, aussitôt qu'il le jugerait à propos. La Landsgemeinde demeure donc maîtresse absolue des finances publiques, bien qu'elle ne dresse point chaque année de longues prévisions de recettes et de dépenses. Un tel travail lui causerait une gêne sérieuse en l'obligeant à prolonger ses réunions au delà d'un terme raisonnable, étant donné qu'elle n'expédie point les affaires de façon particulièrement simple ni rapide.

J'ai entendu dire parfois qu'un gouvernement foncièrement démocratique est porté, par son essence même, à une simplicité très grande, très pratique, voire un peu rude. En théorie, peut-être; en fait, la Landsgemeinde d'Uri, assurément aussi démocratique que possible, se montre, par-dessus toutes choses, amoureuse des formes et respectueuse des traditions. Ses façons de procéder, une fois réunie, cadrent bien avec le cérémonial méticuleux observé pour sa réunion même, et cette assemblée de pâtres et de paysans délibère suivant les règles d'un protocole très minutieux.

A chaque proposition ou motion nouvelle, le Landamman commence par donner la parole à un membre du Conseil cantonal, les désignant à tour de rôle, selon l'ordre de leur inscription sur la liste du Conseil. L'orateur ainsi appelé s'avance de deux ou trois pas dans le cercle, ôte son chapeau, s'écrie : « Très honoré monsieur le Landamman, très honorés messieurs chers concitoyens », et prononce un petit discours pour exposer son avis. Cet avis n'est naturellement pas, le plus souvent, partagé unanimement. Un

contradicteur demande donc la parole et s'avance à son tour dans le cercle. Un troisième orateur succède de même au second, et ainsi de suite jusqu'au moment où personne ne souhaite plus rien dire. La question du Landamman demandant si quelqu'un réclame encore la parole étant ainsi demeurée sans réponse, le chef des huissiers dit : « Qu'est-ce qui convient au très honoré Landamman ? » Le Landamman répond et donne son opinion, en prononçant aussi un discours. Aucun règlement n'empêche de lui répliquer; chacun a le droit formel de réfuter ses arguments comme ceux du premier citoyen venu : la coutume néanmoins veut que l'on s'en abstienne, si bien que le discours du Landamman est immédiatement suivi du vote.

Celui-ci se fait à mains levées, mais là encore des rites. Il ne suffit point de lever la main. Une fois son bras dressé, chaque votant doit se mettre à agiter rapidement les doigts, comme pour jouer une gamme sur un invisible clavier; en même temps, avançant les lèvres, il pousse un sorte d'hululement aigu et légèrement modulé. Et plus le vote l'intéresse, plus il tient à faire triompher son opinion, plus les hululements se renforcent, plus les gammes s'accélèrent au point de devenir affolées. Inutile d'ailleurs de chercher à démêler la raison de ces actes bizarres: les choses se passent ainsi parce qu'il est d'usage qu'elles se passent ainsi. Les bras abaissés et le silence brusquement rétabli, on attend, dans le plus grand calme, la décision des huissiers qui, fonctionnaires assermentés, possèdent seuls le droit de prononcer sur les votes. Du haut de leur siège, ils ont apprécié de leur mieux le nombre des mains frénétiques; maintenant ils se concertent quelques instants; parfois leurs avis sont partagés, et j'aurai occasion tout à l'heure de dire comment les choses se passent en ce cas. Le plus souvent le doute n'est pas permis, et l'huissier-chef peut prononcer sans tarder la formule sacramentelle : « Le premier (ou le second) scrutin est acquis. »

S'agit-il non plus d'une motion quelconque ou d'une loi, mais d'une élection, les choses se passent de façon analogue; mais c'est alors que l'amour du protocole et des politesses cérémonieuses paraît poussé à ses dernières limites. Car la tradition exige que les nominations se fassent une à une,

chacune précédée d'au moins trois discours. Et ces discours ne servent généralement à rien. Au cours de la réunion que je raconte, une seule élection demeurait incertaine : le Landamman sortant de charge voulait réellement rentrer dans la vie privée et ne céda que devant l'insistance des orateurs. Pour les trente autres, le résultat était connu d'avance, et d'autant mieux que tout le monde s'accordait le plus souvent pour renouveler simplement le mandat du titulaire en exercice. Cependant, même quand il en va de la sorte, il faut que la proposition de renouvellement fasse l'objet d'une première harangue. Aussitôt qu'il l'a entendue, le fonctionnaire en charge doit, dans une deuxième harangue, exprimer sa reconnaissance et marquer son dévouement, faire observer ensuite qu'il se sent fatigué et que le bien de l'État exige des forces nouvelles, conclure enfin en adjurant l'assemblée de reporter ses suffrages sur tel autre citoyen qu'il désigne. Celui-ci s'élance incontinent dans le cercle pour supplier le « très honoré Landamman » et les « chers concitoyens » de n'en rien faire ; lui aussi est confus et reconnaissant, mais vraiment ses forces trahiraient sa bonne volonté ; l'expérience en outre lui manque : pourquoi songer à lui, quand il suffit de maintenir dans la charge l'homme qui depuis plusieurs années l'occupe si dignement ? Comme tel est généralement l'avis unanime, personne naturellement ne proteste et l'on passe au vote. Le Landamman invite successivement le partisans de M. X et ceux de M. Z à lever la main ; le chef des huissiers prononce, et le Landamman proclame l'élection. Puis le chef des huissiers reprend la parole pour souhaiter à l'élu « bonheur et santé » pour la durée de sa charge, et l'on peut alors passer à la nomination suivante, — à moins toutefois que ce ne soit le Landamman que l'on vienne d'élire ou de réélire, car il faut, en ce cas, des formalités supplémentaires. Le commissaire épiscopal vient d'abord serrer silencieusement la main de l'élu, ce qui signifie qu'il lui transmet les félicitations du clergé. Il faut ensuite procéder à la prestation du serment: le secrétaire lit le texte ; le vice-président, qui s'est placé devant le Landamman, dicte la formule d'adhésion, et le Landamman, debout, trois doigts de la main droite levés dans un geste de bénédiction épis-

copale, jure, « devant Dieu et les saints, d'être fidèle à la patrie, de respecter les lois, de veiller sur l'honneur et l'intérêt du pays et de remplir tous les devoirs de sa charge selon sa science et sa conscience ».

*
* *

Grâce à ces formalités minutieuses, les nominations ont duré plusieurs heures, et les ombres commencent à s'allonger un peu sur les pentes quand l'assemblée en arrive enfin à l'objet principal de sa réunion : le projet de collège. Le canton ne possède aucun établissement d'enseignement secondaire complet. En construire un sur un terrain précisément libre près d'Altorf reviendrait au plus à deux cent vingt mille francs. Les disponibilités de l'État permettent de faire face à la dépense. Une société, d'autre part, est prête à se constituer, qui, moyennant certains arrangements de détail, consentirait à prendre à sa charge les frais d'installation et d'exploitation. L'entreprise ne serait donc nullement onéreuse, peut-être même fructueuse. Car qui sait si un collège bien organisé, situé dans un pays remarquablement salubre, n'attirerait pas des étudiants étrangers dont la présence deviendrait une source de profits pour le commerce local? Des considérations variées, financières aussi bien que morales, militent donc en faveur du dessein, et c'est pourquoi le Conseil cantonal croit devoir, dans un rapport d'une vingtaine de pages, inviter la Landsgemeinde à voter le projet de loi. Projet et rapport figurent l'un et l'autre dans la brochure officielle, et les journaux leur consacrent depuis quelques jours des articles copieux. Toute lecture de documents, tout exposé de l'affaire, se trouve donc inutile, et la tradition, heureusement, ne l'impose pas néanmoins. Rompant avec ses habitudes cérémonieuses et lentes, la Landsgemeinde se dispense de nouveaux délais, et, sitôt que le Landamman a donné la parole au premier orateur, la discussion s'engage au fond, chacun s'anime et l'attention redouble.

L'affaire peut nous paraître, à nous, insignifiante : elle est d'importance pour une république minuscule. S'agit-il d'enseignement, la question la plus technique incite en outre aux

considérations très générales, et surtout lorsque les choses se présentent comme ici : le projet de collège est, de notoriété publique, une des idées préférées du Landamman et de ses amis, à tel point qu'en l'attaquant, c'est toute leur politique que l'on attaque. « Les succès de l'opposition, me déclarait quelques heures avant la séance un des principaux personnages du canton, dépendent ici du temps qu'il fait. » Comme je marquais de la surprise : « Oui, reprit-il, pour la raison bien simple que l'assemblée se tient en plein air. S'il pleut, les citoyens ont un désir naturel de rester à l'abri. Ceux de la majorité le font volontiers, comptant sur leurs amis pour aller défendre leurs idées. Sachant cela, les membres de la minorité se donnent garde de déserter, si bien qu'ils peuvent arriver parfois à se trouver en plus grand nombre. Notre politique dépend ainsi de l'état du ciel. Aujourd'hui, par exemple, je suis, quant à moi, bien tranquille. Pas un nuage, un vent de beau temps ; en dépit des attaques, le gouvernement l'emportera sur toute la ligne. » De fait, la première partie de la réunion avait paru confirmer ces prévisions optimistes. L'unanimité enthousiaste avec laquelle on réélisait le Landamman pouvait même faire croire au spectateur mal instruit des habitudes locales que l'assemblée ne comptait que des partisans du gouvernement et qu'un projet patronné par lui l'emporterait sans débat. Cependant, la discussion à peine ouverte, des attaques passionnées, violentes, se produisirent ; l'assemblée, tout à l'heure unanime, apparut complètement divisée, et, du coup, je ne me sentis plus dépaysé, car les motifs de division ressemblaient étrangement à ceux que l'on observe en d'autres pays.

Les jalousies locales, d'abord, et les rivalités de clochers. Le collège, je l'ai dit, devait s'élever près d'Altorf : les commerçants de la ville y gagneraient sans nul doute, mais quel profit en retireraient les paysans des villages éloignés, ceux du district d'Urseren notamment, perdus là-bas, dans les vallées du Saint-Gothard? Pour eux, la construction du collège n'offrait aucun intérêt, tandis que certaine route, à l'étude depuis longtemps et qui doit traverser leurs montagnes, les touche directement. Leurs orateurs vantèrent donc la route au détriment du collège, déclarant que celui-ci pouvait

attendre tandis que celle-là ne le pouvait pas. Les partisans du collège ripostèrent que leur projet à eux était prêt, alors que l'autre ne l'était pas encore, et prirent enfin l'engagement solennel de voter plus tard la route si l'on votait maintenant le collège, de telle sorte que chacun put se convaincre que si les principes constitutionnels ou les idées sur les rapports des pouvoirs varient selon les lieux, la politique de marchandage est, elle, de tous les temps et de tous les pays.

Bientôt, toutefois, le débat s'élève et les affirmations de principes entrent en jeu. Chacun, bien entendu, est démocrate complètement et sincèrement, car il n'y a pas ici d'autres souvenirs que ceux de la souveraineté populaire. Mais précisément parce qu'elle est traditionnelle et qu'elle n'a pas eu à renverser d'autres systèmes politiques pour s'installer en conquérante sur leurs ruines, cette démocratie ignore des alliances et des tendances que l'histoire a plus ou moins imposées à d'autres démocratie, et que nous sommes dès lors trop portés à considérer comme fatales. La courtoisie cérémonieuse et le respect méticuleux des formes anciennes nous ont fourni déjà des indices à cet égard ; aussi ne faut-il point s'étonner de ce que les orateurs s'écrient maintenant dans leurs discours : « Nous autres démocrates uranais, catholiques et conservateurs. » Mais si personne ne se permet d'attaquer ni l'Église ni ses représentants, tout le monde n'est cependant pas disposé à lui faire les mêmes sacrifices ni à lui consentir la même influence. Personne ne songe à faire rompre la république avec ses habitudes séculaires pour la doter d'une organisation simplement conforme à un idéal abstrait, mais chacun s'estime néanmoins libre de préconiser des changements plus ou moins radicaux, des progrès plus moins rapides. Les principes démocratiques eux-mêmes déterminent enfin des aspirations diverses, les uns souhaitant seulement que le peuple s'applique à former une élite de citoyens, les autres préférant voir assurer à tous une médiocrité suffisante. Le gouvernement et ses amis représentent les éléments les plus conservateurs et les plus catholiques, et prônent par conséquent l'instruction supérieure, l'Église incarnant ici la science et recommandant la diffusion des connaissances. Leurs adversaires, qui dans un Parlement formeraient l'oppo-

sition, sont les démocrates les plus impatients, les utilitaires les plus convaincus et les hommes les plus indépendants à l'égard de l'Église.

Et tandis que les discours se succèdent et se répondent, deux choses sont frappantes : le sérieux convaincu et souvent éloquent des orateurs, le silence attentif des assistants. De très loin en très loin seulement, quelques marques d'approbation, mais discrètes et qui ne hachent point les périodes; aucune de ces clameurs confuses que les comptes rendus parlementaires qualifient, par euphémisme, de « mouvements divers ». Jamais même la moindre interruption. Un des principaux orateurs estima qu'un adversaire travestissait ses arguments de façon outrageante ; il le laissa finir cependant, et demanda la parole pour faire entendre une protestation véhémente et indignée, tout en demeurant parfaitement courtoise. Et cette courtoisie imperturbable est d'autant plus méritoire que la discussion, animée dès le début, devient bientôt passionnée. Deux ou trois conseillers d'État, un député au Conseil national de Berne, le commissaire épiscopal défendent tour à tour le projet ; un paysan de Wasen, un hôtelier d'Altorf l'attaquent, et chacun révèle naturellement dans son discours sa tournure d'esprit particulière. Le commissaire épiscopal prononce un sermon; le conseiller national plaisante avec esprit et lance des épigrammes ; l'hôtelier, un orateur vraiment remarquable, s'emporte avec la fougue véhémente d'un tribun. Inutile d'ailleurs d'insister sur leurs arguments. Les détails du projet, les avantages ou les inconvénients de la combinaison financière ne sauraient intéresser que des citoyens d'Uri; quant aux considérations plus générales, chacun peut les deviner, car les mêmes tendances s'expriment partout de même. Tandis que les démocrates conservateurs célèbrent selon les formules consacrées les bienfaits de l'éducation supérieure et insistent sur la nécessité de lui consentir des sacrifices, les démocrates radicaux opposent les ripostes habituelles, demandent l'amélioration plus urgente de l'enseignement primaire, et surtout, puisque des fonds sont disponibles, des indemnités pour les victimes des inondations. Radicaux et conservateurs, toutefois, mettent dans leurs explications une précision et une franchise égales,

soutenant leur avis avec une conviction sincère, parlant uniquement pour persuader et jamais, semble-t-il, pour se livrer à des manifestations stériles, susciter du tumulte ou provoquer les applaudissements. Les orateurs ont tous quelque chose à dire; tous témoignent d'une réelle connaissance de la question et d'une netteté de vues parfois remarquable, si bien que cette assemblée en plein air où les paysans dominent, discute et écoute avec un sérieux et une tenue dignes d'être cités en exemple à plus d'un Parlement.

La discussion est close. Interrogé par l'huissier, le Landamman a de sa voix calme et nette recommandé avec force l'adoption du projet, et voici maintenant qu'il pose la question pour le vote. Il ne s'agit point de se prononcer brutalement pour ou contre le collège. On connaît, même ici, ces petites roueries et ces tactiques subtiles chères aux vieux routiers du parlementarisme ; un des opposants a développé une motion préjudicielle d'ajournement, capable de rallier un certain nombre d'hésitants en atténuant un peu dans la forme la brutalité du rejet. Les partisans de l'ajournement sont donc d'abord invités à lever la main : quelques centaines de bras se dressent au milieu des cris aigus. L'avis contraire : nouveaux cris, d'autres mains, non moins convulsées, en nombre sensiblement égal. Elles s'abaissent à la fois, le silence complet se rétablit brusquement et chacun attend l'annonce du résultat, Le soleil, cependant, commence à s'abaisser; en face de nous, de l'autre côté de la vallée, les ombres violacées estompent plus profondément les ravines et gagnent les gazons, tandis que les névés déjà teintés de rose se détachent moins brutalement sur le ciel adouci. Mais personne, parmi ces montagnards qui d'habitude regardent si complaisamment leurs montagnes, ne songe à lever les yeux vers les rochers connus et les prés familiers, personne même parmi les étrangers venus des grandes villes ne subit le charme avant-coureur du soir qui vient. Malgré l'absence de gestes et de cris, une impatience légèrement fiévreuse étreint l'assemblée entière, jusqu'aux simples spectateurs peu à peu surexcités par les discours véhéments, et cela d'autant plus que l'attente se prolonge. Les huissiers se concertent longuement à voix basse, paraissant hésiter. Enfin, le chef prend la parole, mais pour dire simplement :

— Nous ne sommes pas d'accord.

Le Landamman ordonne un second scrutin : de nouveau, des mains frénétiquement dressées et soudain rabaissées, des cris plus aigus peut-être, auxquels succède sans transition un nouveau silence recueilli. Les huissiers reprennent leur conciliabule :

— Nous ne sommes pas encore d'accord, — déclare le chef.

A la troisième épreuve, l'assemblée perd visiblement de son flegme ; les assistants ont sauté de l'estrade, le cercle s'est resserré, les cris sont devenus assourdissants, et les mains pianotent si frénétiquement l'espace, que le Landamman a peine à les faire s'abaisser. Personne, à coup sûr, n'a dû s'abstenir. Le résultat demeure néanmoins incertain :

— Nous ne sommes toujours pas d'accord, — proclament les huissiers.

L'impatience de l'assemblée grandit, quelques signes de désappointement se laissent apercevoir et les voix bourdonnent, tandis que le Landamman rappelle la procédure du vote par tête. Ni trouble, cependant, ni confusion ; avec un ordre parfait l'enceinte est évacuée, et les citoyens reviennent, suivant leur opinion, par l'une ou l'autre des portes désignées, tandis que des scrutateurs les comptent au passage. En cinq ou six minutes, tous sont rentrés. Les scrutateurs additionnent et comparent rapidement les chiffres de leurs carnets, et le Landamman proclame enfin le résultat : 870 oui, 830 non. L'ajournement est donc prononcé : en d'autres termes, le peuple d'Uri repousse le projet que lui soumettait son Gouvernement.

Quand pareil fait se produit dans un pays parlementaire, le ministère, considéré comme déchu de la confiance du pays, doit se retirer sans délai. Ici, rien d'analogue. Il n'y a pas de ministère proprement dit; mais ni le Landamman ni ses collaborateurs immédiats qui ont préparé et chaleureusement défendu le projet repoussé ne songent à céder la place à d'autres : et cela est parfaitement conforme à la logique du système constitutionnel. Nommés à chaque fois pour un temps déterminé, leur mission n'est pas de diriger la politique en se conformant aux indications plus ou moins confuses

résultant des circonstances de leur arrivée au pouvoir ; fonctionnaires véritables, aux attributions limitées, ils doivent veiller à l'exécution des ordres du peuple souverain tout comme le chef de bureau qui applique les décisions d'un ministre qu'il désapprouve. Et précisément parce qu'ils n'incarnent pas, en face de la Landsgemeinde, un pouvoir distinct et plus ou moins rival, la soumission absolue aux ordres qu'ils reçoivent ne saurait les déconsidérer. Le Landamman dont l'assemblée vient de repousser les desseins est celui-là même qu'elle renommait à l'unanimité trois heures auparavant ; au moment de sa réélection, nombre de citoyens étaient décidés déjà à repousser le projet qu'il avait élaboré ; mais la divergence de leurs opinions ne les empêchait pas d'honorer son caractère et d'estimer son talent. Maintenant encore, ils l'acclameraient avec le même enthousiasme. Le rejet du projet de collège n'est donc aucunement le prélude d'une crise ; rien ne se trouve changé dans le pays et, aussitôt le résultat proclamé, le même Landamman, sans incident ni manifestation d'aucune sorte, met en délibération le second projet à l'ordre du jour : la demande d'abrogation de la loi sur le repos dominical.

De cette délibération je ne dirai rien, et toujours pour la même cause. Les détails de la législation uranaise importent peu aux étrangers. Que leur importe aussi que le gouvernement et les ultra-conservateurs, battus sur la question du collège, l'emportent maintenant haut la main ? Les spectateurs qui, comme moi, sont venus de loin, ne songent aucunement à dégager la portée de ces votes successifs, à rechercher les tendances qu'ils révèlent ni à essayer d'apprécier l'importance respective des partis. Le spectacle les intéresse surtout, et celui-ci demeure le même. Les discours se succèdent avec la même véhémence disciplinée, au milieu du silence toujours attentif, jusqu'au vote final, acquis cette fois dès la première épreuve.

Aussitôt le résultat proclamé, le cercle se rompt ; les citoyens se séparent, et le cortège se reforme. Au son des mêmes fanfares, encadré comme à l'aller de flots de peuple, les landaus officiels s'en vont au pas, dans le soir qui tombe, le long des prés qui s'embrument, puis entre les jardins des

faubourgs, jusqu'à la grande place d'Altorf, où ils s'arrêtent devant l'hôtel de ville. Tout est fini ; les moindres rites sont accomplis, et chacun n'a plus qu'à retourner chez lui. Cependant une certaine animation règne encore dans la ville et règnera sans doute aussi ce soir dans la plupart des villages du canton. Sur les visages de certains passants se reflète un reste de l'animation de tout à l'heure, et j'aperçois au seuil de l'hôtel qu'il dirige l'un des plus violents orateurs, encore échauffé, les yeux brillants, les gestes nerveux et la voix brève, mais vaquant déjà à ses affaires. Chacun demain en fera de même, car, si tout le monde s'occupe ici de politique, personne n'a le droit de se laisser complètement absorber par elle, et, avec ce calme discipliné qui rend seul possibles les institutions qu'ils ont conservées, les citoyens attendront paisiblement la Landsgemeinde de l'année prochaine.

CHRISTIAN SCHEFER

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

MONNA VANNA[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

GUIDO COLONNA, commandant de la garnison pisane.
MARCO COLONNA, père de Guido.
PRINZIVALLE, capitaine à la solde de Florence.
TRIVULZIO, commissaire de la République Florentine.
GIOVANNA (MONNA VANNA), femme de Guido.
BORSO, lieutenant de Guido.
TORELLO, lieutenant de Guido.
VEDIO, secrétaire de Prinzivalle.

Seigneurs, soldats, paysans, hommes et femmes du peuple, etc.

Le premier et le troisième actes à Pise; le deuxième devant la ville.

FIN DU XVe SIÈCLE

ACTE PREMIER

Une salle dans le palais de Guido Colonna.

SCÈNE PREMIÈRE

GUIDO, BORSO et TORELLO.

Ils causent près d'une fenêtre ouverte d'où l'on voit la campagne pisane.

GUIDO. — L'extrémité où nous sommes réduits a forcé la Seigneurie à m'avouer des désastres qu'elle nous avait longtemps cachés. Les deux armées que Venise envoyait à notre aide sont elles mêmes assiégées par les Florentins, l'une à Bibbiena, l'autre à Elci. Les passages de la Vernia, de Chiusi et de Montalone, Arezzo et tous les débouchés du Casentin, sont aux mains de l'ennemi. Nous sommes isolés du reste de la terre, et livrés sans défense à la haine de Florence, qui ne pardonne pas lorsqu'elle ne tremble plus. Nos soldats et le

1. *Copyright in the United States of America by Maurice Maeterlinck.*

peuple ignorent ces défaites, mais des bruits de plus en plus inquiétants se répandent. Que feront-ils quand ils sauront la vérité? Leur colère et leurs terreurs désespérées retomberont sur nous et sur la Seigneurie... Ils sont exaspérés et conduits au délire par trois mois de siège, d'héroïsme inutile, de famine et de souffrances telles que peu de villes en ont jusqu'ici supportées. L'unique espoir qui maintenait encore leur obéissance irritée va s'écrouler sur eux; ce sera la révolte, l'irruption de l'ennemi et puis la fin de Pise.

BORSO. — Mes hommes n'ont plus rien... plus une flèche, plus une balle, et l'on retournerait en vain tous les tonneaux des souterrains pour y trouver quelques onces de poudre.

TORELLO. — J'ai lancé avant-hier notre dernier boulet contre les batteries de Sant'Antonio et de la tour de Stampace, et, n'ayant plus que leurs épées, les Stradiotes mêmes refusent de se rendre aux remparts.

BORSO. — Voyez d'ici la brèche que les canons de Prinzivalle ont achevé de faire ce matin aux murs que défendaient les auxiliaires vénitiens. Elle a cinquante brasses : un troupeau de moutons y passerait sans crainte... Personne n'y peut tenir et les fantassins romagnols, les Esclavons et les Albanais m'ont déclaré qu'ils déserteront tous, si la capitulation n'est pas signée ce soir.

GUIDO. — Depuis dix jours, à trois reprises, la Seigneurie a envoyé trois anciens du collège pour traiter de la capitulation; nous ne les avons pas revus...

TORELLO. — Prinzivalle ne nous pardonne pas le meurtre de son lieutenant Antonio Reno, massacré dans nos rues par les paysans furieux. Florence en profite pour nous mettre hors la loi, et compte nous traiter en barbares.

GUIDO. — J'ai envoyé mon propre père pour expliquer et excuser l'erreur d'une foule affolée que nous n'avions pu contenir. C'était un otage sacré; il n'est point revenu...

BORSO. — Voilà plus d'une semaine que la ville est ouverte de toutes parts, que nos murs sont en ruines et nos canons silencieux. Pourquoi donc Prinzivalle ne donne-t-il pas l'assaut? Redoute-t-il quelque piège? Manque-t-il de courage, ou bien Florence a-t-elle transmis des ordres mystérieux?

GUIDO. — Les ordres de Florence sont toujours mystérieux. Mais ses desseins sont clairs : depuis trop longtemps Pise est l'alliée fidèle de Venise, et donne aux petites villes de la Toscane un exemple alarmant; il faut que la République pisane disparaisse... Peu à peu, savamment et sournoisement, Florence a envenimé cette guerre, en y provoquant des cruautés et des perfidies inaccoutumées, afin de justifier une vengeance prochaine. Ce n'est pas sans raison que je soupçonne ses

émissaires d'avoir poussé nos paysans à massacrer Reno. Ce n'est pas non plus sans raison qu'elle a lancé contre nous le plus barbare de ses mercenaires, ce sauvage Prinzivalle, qui s'illustra sinistrement au sac de Plaisance, où, après avoir exterminé, par mégarde, a-t-on dit, tous les hommes armés, il mit en vente comme esclaves, cinq mille femmes libres.

BORSO. — On se trompe sur ce point. Ce n'est pas Prinzivalle, mais les commissaires de Florence qui ont ordonné le massacre et la vente. Je n'ai jamais vu Prinzivalle, mais un de mes frères l'a connu. Il est d'origine barbare: son père était Basque ou Breton, paraît-il, et avait ouvert à Venise une boutique d'orfèvrerie. Il est de petite naissance, c'est certain, mais n'est pas le sauvage que l'on croit. On le dit violent, fantasque, débauché, dangereux, mais loyal; et je lui remettrais sans crainte mon épée.

GUIDO. — Ne la remettez pas tant qu'elle peut vous défendre. Nous le verrons à l'œuvre, et nous saurons alors qui de nous a raison. En attendant, il nous reste à tenter la dernière chance de ceux qui ne veulent pas se laisser égorger sans redresser la tête et sans lever le bras. Il faut d'abord apprendre aux soldats, aux citoyens, aux paysans réfugiés, l'entière vérité. Il faut qu'ils sachent bien qu'on ne nous offre pas de capitulation, qu'il ne s'agit plus d'une de ces guerres pacifiques où deux grandes armées combattaient de l'aurore au coucher du soleil pour laisser trois blessés sur le champ de bataille, ni d'un de ces sièges fraternels où le vainqueur devenait bientôt l'hôte et l'ami le plus cher du vaincu. C'est une lutte sans merci où la vie et la mort restent seules en présence, où nos femmes, nos enfants...

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCO.

Entre MARCO. GUIDO l'aperçoit et court à sa rencontre pour l'embrasser.

GUIDO. — Mon père!... par quel bonheur dans notre grand malheur, par quel miracle heureux, êtes-vous revenu quand je n'espérais plus? Vous n'êtes pas blessé?... Vous marchez avec peine!... Vous ont-ils torturé?... Avez-vous échappé?... Que vous ont-ils donc fait?

MARCO. — Rien! Dieu merci! Ce ne sont point des barbares, Ils m'ont accueilli comme on accueille un hôte qu'on vénère. Prinzivalle avait lu mes écrits; il m'a parlé des trois dialogues de Platon que j'ai retrouvés et traduits. Si je marche avec peine, c'est que je suis bien vieux et reviens de bien loin... Savez-vous qui j'ai rencontré sous la tente de Prinzivalle?

GUIDO. — Je m'en doute : les commissaires impitoyables de Florence.

MARCO.— Oui, c'est vrai ; eux aussi, ou l'un d'eux, car je n'en ai vu qu'un... Mais le premier que l'on m'ait nommé là, c'est Marcile Ficin, le maître vénéré qui révéla Platon... Marcile Ficin, c'est l'âme de Platon reparue sur la terre !... J'aurais donné dix ans de ma vie pour le voir avant de m'en aller où s'en vont tous les hommes... Nous étions comme deux frères qui se retrouvent enfin. Nous parlions d'Hésiode, d'Aristote et d'Homère... Il avait découvert dans un bois d'oliviers, près du camp, sur les bords de l'Arno, enfoui dans le sable, un torse de déesse si étrangement beau que, si vous le voyiez, vous oublieriez la guerre. Nous avons creusé plus avant : il a trouvé un bras, j'ai déterré deux mains si pures et si fines qu'on les croirait formées pour créer des sourires, répandre la rosée et caresser l'aurore... L'une d'elles avait la courbe que prennent les doigts légers quand ils effleurent un sein ; l'autre serrait encore le manche d'un miroir.

GUIDO. — Mon père, n'oublions pas qu'un peuple meurt de faim: il n'a que faire de mains fines et de torses de bronze...

MARCO. — C'est un torse de marbre...

GUIDO.— Soit, mais plutôt parlons des trente mille vies qu'une imprudence, une minute de retard peuvent perdre, ou qu'une parole adroite, une bonne nouvelle vont peut-être sauver... Ce n'est pas pour un torse ou des mains mutilées que vous êtes allé là... Que vous ont-ils appris ? Florence ou Prinzivalle, que vont-ils faire de nous ? Dites vite !... Qu'attendent-ils ? Entendez-vous ces malheureux qui crient sous nos fenêtres ? Ils se disputent l'herbe qui pousse entre les pierres.

MARCO. — C'est juste. J'oubliais que vous faites la guerre, quand renaît le printemps, quand le ciel est heureux comme un roi qui s'éveille, quand la mer se soulève comme une coupe de lumière qu'une déesse d'azur tend aux dieux de l'azur, quand la terre est si belle et aime tous les hommes... Mais vous avez vos joies ; je parle trop des miennes. Puis, vous avez raison, et j'aurais dû vous dire tout de suite la nouvelle que j'apporte... Elle sauve trente mille vies pour en affliger une, mais elle offre à celle-ci la plus belle occasion de se couvrir d'une gloire qui me semble plus pure que les gloires de la guerre... Voici... Mais n'allez pas vous perdre aux premiers mots... vous couper la retraite et faire de ces serments qui enchaînent la raison qui voudrait revenir sur ses pas...

GUIDO, *faisant un geste pour congédier les officiers.* — Laissez-nous.

MARCO. — Non, restez... C'est notre sort à tous qui va se décider... Je voudrais, au contraire, que la salle débordât de toutes les victimes que nous épargnerons, que tous les malheureux que nous

allons sauver écoutassent aux fenêtres pour recueillir ainsi et fixer à jamais le salut que j'apporte: car j'apporte le salut, si la raison l'accepte ; et dix mille raisons balanceront à peine une erreur très pesante et dont je crains le poids d'autant plus que moi-même...

GUIDO. — Mon père, je vous en prie, laissons là ces énigmes. Qu'est-ce donc qui demande tant de mots? Nous pouvons tout entendre, et nous touchons aux heures où rien n'étonne plus.

MARCO. — Donc, j'ai vu Prinzivalle, et je lui ai parlé. Que l'image d'un homme peinte par ceux qui le craignent est étrange et trompeuse!... J'allais comme Priam sous la tente d'Achille... Je croyais rencontrer une sorte de barbare, arrogant et stupide, toujours couvert de sang ou plongé dans l'ivresse, une espèce de fou comme on le représente, dont le génie avait, sur les champs de bataille, des éclairs foudroyants, venant on ne sait d'où... Je croyais affronter le démon des combats, aveugle, incohérent, cruel et vaniteux, perfide...

GUIDO. — Et Prinzivalle est tel, sauf qu'il n'est pas perfide.

BORSO. — C'est juste, il est loyal, bien qu'il serve Florence, et nous l'a prouvé par deux fois.

MARCO. — Or, j'ai trouvé un homme qui s'est incliné devant moi, comme le disciple ému s'incline devant le maître. Il est lettré, disert, soumis à la sagesse et avide de science. Il sait écouter longuement, et se montre sensible à toutes les beautés. Il sait sourire avec intelligence, il est doux et humain et n'aime pas la guerre. Il cherche la raison des passions et des choses. Il sait regarder en lui-même; il est plein de conscience et de sincérité, et sert à contre-cœur une République perfide. Les hasards de la vie, peut-être le Destin, l'ont tourné vers les armes et l'enchaînent encore à une gloire qu'il déteste et qu'il veut délaisser... mais pas avant d'avoir satisfait un désir, un funeste désir, comme en ont certains hommes qui sont nés, semble-t-il, sous l'étoile dangereuse d'un grand amour unique et irréalisable...

GUIDO. — Mon père, n'oubliez point combien l'attente est lourde à ceux qui meurent de faim ! Passons ces qualités dont nous n'avons que faire et dites-nous enfin la parole de salut que vous avez promise.

MARCO. — C'est vrai, je la retarde peut-être sans motif ; et, quoiqu'elle soit cruelle aux deux êtres que j'aime le plus sur cette terre...

GUIDO. — J'en prends déjà ma part, mais pour qui sera l'autre?...

MARCO. — Écoutez-moi, je vais... En arrivant ici, cela semblait étrange et difficile ; mais, d'un autre côté, la chance de salut était si prodigieuse...

GUIDO. — Parlez !

MARCO. — Florence a résolu de nous anéantir. Les décemvirs de guerre l'ont jugé nécessaire, et la Seigneurie approuve leur décret. L'arrêt est sans recours. Mais Florence, hypocrite et prudente, ne voudrait pas porter, aux yeux du monde qu'elle civilise, le blâme d'une victoire trop barbare. Elle soutiendra que Pise a refusé la capitulation clémente qu'elle offrait. La ville sera prise d'assaut. On lancera contre elle les mercenaires espagnols et allemands. Il est superflu de donner à ceux-ci des ordres spéciaux quand il s'agit de viols, de pillage, d'incendie, de massacre... Il suffit qu'ils échappent au bâton de leurs chefs; et leurs chefs, ce jour-là, auront soin de paraître impuissants. Voilà le sort qu'on nous réserve : et la ville au lis rouge, si le désastre est plus sanglant qu'elle n'ose l'espérer, le déplorera la première, et l'attribuera tout entier à l'indiscipline imprévue de soldats de hasard, qu'elle licenciera avec des gestes de dégoût, lorsqu'après notre ruine elle pourra se passer de leur aide.

GUIDO. — Je reconnais Florence.

MARCO. — Voilà les instructions verbales et secrètes que les commissaires de la République ont transmises à Prinzivalle. Depuis huit jours, ils le pressent de livrer cet assaut décisif... Jusqu'ici, il l'a retardé sous divers prétextes. D'autre part, il a intercepté des lettres où les commissaires, qui épient tous ses gestes, l'accusent de trahison devant la Seigneurie. Pise détruite et la guerre terminée, le jugement, la torture et la mort l'attendent à Florence, comme ils y attendirent plus d'un général dangereux. Il connaît donc son sort.

GUIDO. — Bien. Que propose-t-il?

MARCO. — Il répond d'une partie des archers, que lui-même enrôla. En tout cas, il est sûr d'une garde de cent hommes qui formera le noyau de sa troupe, et lui est entièrement dévouée. Il vous propose donc de faire passer dans Pise, pour la défendre contre l'armée qu'il abandonne, tous ceux qui voudront bien le suivre.

GUIDO. — Ce ne sont pas les hommes qui nous manquent; et nous n'avons pas besoin de ces dangereux auxiliaires. Qu'on nous donne des balles, de la poudre et des vivres.

MARCO. — Bien! Il a prévu que vous rejetteriez une offre qui peut sembler suspecte. Il vous propose donc d'introduire dans la ville un convoi de trois cents chariots de munitions et de vivres qui vient d'arriver dans son camp.

GUIDO. — Comment fera-t-il?

MARCO. — Je ne sais, mais il fait ce qu'il veut. Malgré les commissaires de Florence, il est l'unique maître de son camp, tant que la Seigneurie ne l'a point révoqué. Et elle n'oserait le révoquer à la veille d'une victoire, au milieu d'une armée qui tient déjà sa proie, et a confiance en lui. Il faut donc qu'elle attende son heure...

GUIDO. — Soit ! Je comprends qu'il nous sauve pour se sauver lui-même et se venger d'avance. Mais il pourrait le faire d'une manière plus éclatante ou plus habile. Quel intérêt a-t-il à combler ses ennemis ? Que demande-t-il en échange ?

MARCO. — Voilà l'instant, mon fils, où les mots sont cruels et puissants ; voilà l'instant, mon fils, où deux ou trois paroles, empruntent tout à coup la force du Destin, et choisissent leurs victimes... Je tremble quand je pense que le son de ma voix, la manière de les dire, peut causer tant de morts ou sauver tant de vies...

GUIDO. — Je ne devine pas... Les mots les plus cruels ajoutent peu de chose à des malheurs réels.

MARCO. — Je vous l'ai déjà dit : Prinzivalle paraît sage, raisonnable et humain. Mais quel est l'homme sage qui n'a pas sa folie, et quel est l'homme bon qui n'a jamais nourri une idée monstrueuse ? A droite est la raison, la pitié, la justice ; à gauche, c'est autre chose, le désir, la passion, que sais-je ? la folie où nous tombons sans cesse ! J'y suis tombé moi-même, vous y tomberez peut-être et j'y retomberai. Car l'homme est ainsi fait... Une douleur, qui ne devrait pas être une douleur humaine, est sur le point de vous atteindre. Et moi, qui vois si clairement qu'elle ne sera pas proportionnée au mal qu'elle représente, j'ai fait de mon côté une promesse plus folle encore que cette douleur qui sera folle... Et cette promesse folle sera tenue très follement par le sage que je voudrais être et qui vient vous parler au nom de la raison... J'ai promis, si vous rejetez l'offre, de retourner au camp de l'ennemi... Que m'arrivera-t-il ? Il est probable que la mort ou la torture m'y attend... Et néanmoins j'irai... J'ai beau me dire que c'est un reste de folie que j'habille de pourpre pour me faire illusion : je ferai la folie que je blâme... car je n'ai pas non plus la force nécessaire pour suivre ma raison... Mais je ne vous dis pas... Ah ! tenez, je me perds, j'entrelace des phrases, j'accumule des mots pour reculer un peu le moment qui décide... Mais peut-être ai-je tort de tant douter de vous ! Eh bien, ce grand convoi, ces vivres que j'ai vus, des chariots qui débordent de blé, et d'autres pleins de vin, de fruits et de légumes, des troupeaux de moutons et des troupeaux de bœufs, de quoi nourrir un peuple pendant des mois entiers, tous ces tonneaux de poudre et ces lingots de plomb, de quoi vaincre Florence et faire refleurir Pise, tout cela entrera dès ce soir dans la ville, si vous envoyez en échange, pour la livrer à Prinzivalle, durant une seule nuit, car il la renverra aux premières lueurs de l'aurore, mais il exige, en signe de victoire et d'abandon, qu'elle vienne seule et nue sous son manteau...

GUIDO. — Qui ? Mais qui donc doit venir ?

MARCO. — Giovanna.

GUIDO. — Qui?... Ma femme... Vanna?

MARCO. — Oui, ta Giovanna, je l'ai dit!

GUIDO. — Mais pourquoi ma Vanna, s'il a de tels désirs?... Il y a mille femmes...

MARCO. — C'est qu'elle est la plus belle et qu'il l'aime.

GUIDO. — Il l'aime?... Où l'a-t-il vue?... Il ne la connaît pas.

MARCO. — Il l'a vue, la connaît, mais n'a pas voulu dire depuis quand ni comment...

GUIDO. — Mais elle, l'a-t-elle vu? Où l'a-t-il rencontrée?

MARCO. — Elle ne l'a jamais vu, ou ne s'en souvient pas.

GUIDO. — Comment le savez-vous?

MARCO. — Elle-même me l'a dit.

GUIDO. — Quand?

MARCO. — Avant que je vinsse vous trouver.

GUIDO. — Et vous lui avez dit?...

MARCO. — Tout.

GUIDO. — Tout... Quoi?... Tout le marché infâme?... Et vous avez osé?...

MARCO. — Oui.

GUIDO. — Et qu'a-t-elle répondu?

MARCO. — Elle n'a pas répondu: elle est devenue pâle et s'est éloignée sans parler.

GUIDO. — Oui, j'aime mieux cela... Elle aurait pu bondir, vous cracher au visage ou tomber à vos pieds... mais j'aime mieux cela .. Pâlir et s'éloigner!... Les anges l'auraient fait... Il ne fallait rien dire; et nous, à notre tour, nous ne parlerons plus... Nous reprendrons bientôt notre poste aux remparts; et s'il faut y mourir, nous y mourrons du moins sans salir la défaite.

MARCO. — Mon fils, je vous comprends, et l'épreuve est pour moi presque aussi tragique que pour vous, mais le coup est porté; laissons à la raison le temps de remettre à leur place notre douleur et nos devoirs.

GUIDO. — Il n'y a qu'un devoir devant cette offre abominable; et toute réflexion ne fera qu'ajouter à l'horreur qu'elle inspire.

MARCO. — Pourtant, demandez-vous si vous avez le droit de livrer à la mort un peuple tout entier, pour retarder de quelques tristes heures un mal inévitable: car, lorsque la ville sera prise, Vanna sera livrée au pouvoir du vainqueur.

GUIDO. — Non... Ceci me regarde.

MARCO. — Soit! mais des milliers de vies, dites-vous que c'est beaucoup! que c'est trop peut-être, et que ce n'est pas juste... Si

votre bonheur seul dépendait de ce choix, vous choisiriez la mort et je le comprendrais... bien que moi, arrivé au terme d'une vie qui a vu bien des hommes, et, par conséquent, bien des douleurs humaines, je trouve qu'il n'est pas sage de préférer la mort, l'horrible et froide mort, avec son silence éternel, à n'importe quelle souffrance physique ou bien morale qui la peut retarder... mais il s'agit ici de milliers d'existences; il s'agit de frères d'armes, de femmes et d'enfants. Faites ce qu'un insensé vous demande, et ce qui vous paraît monstrueux paraîtra héroïque à ceux qui survivront, et qui verront votre acte d'un œil plus apaisé et d'un regard plus juste et plus humain. Croyez-moi, rien ne vaut une vie que l'on sauve, et toutes les vertus, tout l'idéal des hommes, tout ce qu'on nomme honneur, fidélité, que sais-je? n'est qu'un jeu puéril en face de cela. Vous voulez rester pur dans une affreuse épreuve et la traverser en héros, mais c'est un tort de croire que l'héroïsme n'a d'autre sommet que la mort. L'acte le plus héroïque est l'acte le plus pénible; et la mort est souvent moins dure que la vie.

GUIDO. — Êtes-vous mon père?

MARCO. — Et je suis fier de l'être. Si je lutte aujourd'hui contre vous, je lutte aussi contre moi-même, et je vous aimerais moins si vous cédiez trop vite.

GUIDO. — Oui, vous êtes mon père, et vous l'avez prouvé : car vous aussi vous choisirez la mort; et puisque je rejette l'abominable pacte, vous allez retourner au camp de l'ennemi, pour y subir le sort que Florence vous réserve.

MARCO. — Mon fils, il n'est ici question que de moi-même, un vieillard assez inutile, qui n'a plus guère à vivre, qui n'importe à personne... C'est pourquoi je me dis que ce n'est pas la peine de combattre en moi une vieille folie, et de lutter longtemps pour élever ce qu'il me faudrait faire à la hauteur de ce qui serait sage... Je ne sais pourquoi j'irai là... mon âme dans mon vieux corps est demeurée trop jeune et je suis d'une époque trop éloignée encore de l'âge de la raison... mais je déplore que tant de forces du passé m'empêchent de violer une promesse folle...

GUIDO. — Je suivrai votre exemple.

MARCO. — Que voulez-vous dire?

GUIDO. — Que je ferai comme vous, que je serai fidèle à ces forces du passé qui vous semblent absurdes, mais qui, heureusement, vous dominent encore.

MARCO. — Elles ne me dominent plus quand il s'agit des autres, et s'il vous faut, pour éclairer votre âme, le pauvre sacrifice de ma vieille parole, je renonce en mon cœur à tenir ma promesse, et, quoi que vous fassiez, je n'irai pas là-bas...

GUIDO. — Mon père, c'est assez... Je vous dirais des mots qu'un fils ne doit pas dire à son père qui s'égare...

MARCO. — Mon fils, dites-moi tous les mots que l'indignation soulève en votre cœur... Je les accueillerai comme les témoignages d'une juste douleur. L'amour que j'ai pour vous ne dépend pas des mots que vous pourrez me dire. Mais, en me maudissant, laissez donc la raison et la bonne pitié prendre la place des injures qui vous quittent...

GUIDO. — Que ceci nous suffise... Je n'écouterai pas davantage. Réfléchissez et représentez-vous ce que vous voulez me faire faire. C'est vous, en ce moment, qui manquez de raison, de raison haute et noble, et la crainte de la mort trouble votre sagesse! Pour moi, je regarde cette mort avec moins d'inquiétude, et sais me souvenir des leçons de courage que vous m'avez données avant que les années et la vaine étude des livres eussent affaibli le vôtre. Nous sommes seuls dans cette salle: personne ne fut témoin de votre défaillance, et mes deux lieutenants garderont avec moi un secret que nous n'aurons, hélas! pas à porter bien loin... Que ceci soit enseveli dans nos cœurs, et parlons maintenant de la dernière lutte...

MARCO. — Non, mon fils, cela ne peut s'ensevelir: car les années et les vaines études m'ont appris qu'il n'est jamais permis, pour aucune raison, d'ensevelir ainsi une seule vie d'homme. Si vous croyez que je n'ai plus le courage que vous honorez, il m'en demeure un autre, moins éclatant peut-être et moins célébré par les hommes, car il fait moins de mal, et les hommes vénèrent ce qui les fait souffrir; il me permettra d'accomplir le reste de mon devoir.

GUIDO. — Et quel est donc ce reste?

MARCO. — Je vais achever ce que j'ai vainement commencé. Vous étiez un des juges, vous n'êtes point le seul, et tous ceux dont la vie ou la mort se décide à cette heure ont droit à connaître leur sort et de quoi dépend leur salut.

GUIDO. — Je ne comprends pas bien; du moins, j'espère ne pas comprendre encore... Vous dites?...

MARCO. — Je dis qu'au sortir de cette salle, j'irai faire part au peuple de l'offre que vous fait Prinzivalle et que vous rejetez.

GUIDO. — C'est bien; cette fois, j'ai compris. Je regrette que les mots inutiles nous aient entraînés là et je regrette aussi que votre égarement me force de manquer au respect que je dois à votre âge; mais le devoir d'un fils est de protéger contre lui-même son père qui se trompe. D'ailleurs, tant que Pise est debout, j'y demeure le maître, et suis gardien de son honneur... Borso et Torello, je vous confie mon père: vous veillerez sur lui jusqu'à ce que sa conscience s'éclaire... Il ne s'est rien passé. Personne ne saura rien. Mon père, je vous pardonne. Vous me pardonnerez lorsque la dernière heure

ranimera en vous le souvenir des jours où vous m'avez appris à devenir un homme sans crainte et sans faiblesse volontaire.

MARCO. — Mon fils, je vous pardonne avant la dernière heure : j'aurais fait comme vous. Vous m'emprisonnerez, mais mon secret est libre, il est déjà trop tard pour étouffer ma voix...

GUIDO. — Qu'est-ce à dire ?

MARCO. — Qu'en ce moment même, la Seigneurie délibère sur la proposition de Prinzivalle.

GUIDO. — La Seigneurie ?... Qui donc lui a fait part ?...

MARCO. — Moi-même, avant de vous apprendre...

GUIDO. — Non, il n'est pas possible que la crainte de la mort, et les ravages que la vieillesse a faits dans votre cœur, aient pu vous affoler jusqu'à livrer ainsi mon unique bonheur, tout mon amour, toute la joie et toute la pureté de notre double vie, à des mains étrangères qui s'en vont le peser et le mesurer froidement, comme elles pèsent le sel, comme elles mesurent l'huile au fond de leur boutique !... Je n'y crois pas encore... Je n'y croirai vraiment que lorsque j'aurai vu... Et lorsque j'aurai vu, je vous regarderai, vous, mon pauvre vieux père que j'aimais, que je croyais connaître, auquel je m'efforçais de ressembler un peu, je vous regarderai avec plus de surprise, avec autant d'horreur que je regarderais le monstre obscène et lâche qui nous plonge aujourd'hui dans toutes ces ordures !...

MARCO. — Vous dites vrai, mon fils, vous ne me connaissiez pas assez ; et c'est un tort dont je m'accuse. Lorsque la vieillesse est venue, je ne vous fis point part de ce qu'elle m'apprenait chaque jour sur la vie, sur l'amour, la douleur et le bonheur des hommes... On vit souvent ainsi, tout près de ceux qu'on aime, sans leur dire les seules choses qu'il importe de dire... On va bercé par le passé ; on croit que tout se transforme en même temps que soi, et, quand un malheur vous réveille, on voit avec étonnement qu'on est bien loin les uns des autres... Si je vous avais dit plus tôt tout ce qui changeait en mon cœur, toutes les vanités qui s'en détachaient une à une, toutes les réalités qui s'ouvraient à leur place, je ne me trouverais pas aujourd'hui devant vous comme un pauvre inconnu que vous êtes sur le point de haïr !

GUIDO. — Je suis heureux de vous avoir connu si tard... Pour le reste, tant pis. Je sais d'avance ce que la Seigneurie choisira. Il est en vérité trop facile de se sauver ainsi aux dépens d'un seul homme, et c'est une tentation à laquelle de plus nobles courages que ceux de ces bourgeois qui regrettent leurs comptoirs ne résisteraient point. Mais je ne leur dois pas cela ! Je ne dois cela à personne. Je leur ai donné mon sang et mes veilles, toutes les fatigues, toutes les souffrances de ce long siège : c'est assez et c'est tout. Le surplus m'ap-

partient. Je n'obéirai pas, et je me souviendrai que je commande encore. Il me reste du moins mes trois cents stradiotes qui n'entendent que ma voix et n'écouteront pas les conseils des lâches!

MARCO. — Mon fils, vous vous trompez. La Seigneurie de Pise, ces bourgeois que vous méprisez avant de savoir ce qu'ils décideront, ont donné, au contraire, dans la détresse, un admirable exemple de noblesse et de fermeté. Ils n'ont pas voulu que leur salut dépendît du sacrifice imposé à la pudeur et à l'amour d'une femme et, au moment où je les quittais, ils appelaient Vanna pour lui dire qu'ils mettaient en ses mains le sort de la cité.

GUIDO. — Comment!... ils ont osé!... quand je n'étais pas là, ils ont osé répéter devant elle les immondes paroles de ce satyre forcené? Ma Vanna!... Quand je pense à son tendre visage qu'un regard fait rougir, où toutes les pudeurs vont et viennent sans cesse, comme pour rafraîchir l'éclat de sa beauté!... Ma Vanna!... devant eux, vieillards aux yeux luisants et petits marchands pâles au sourire hypocrite, qui avaient peur d'elle, ainsi que d'une chose sainte... Ils vont donc lui redire : « Va là-bas, seule et nue comme il l'a demandé... » Va lui livrer ce corps, que personne n'effleurait d'un désir, tant il paraissait vierge; et que moi, son époux, je n'osais dévoiler qu'en priant mes deux mains, en suppliant mes yeux de rester purs et chastes, de peur de le ternir d'un frisson défendu... Et pendant que je parle, ils sont là qui lui disent... Ils sont fermes et nobles... ils ne l'obligent point à partir malgré elle... Comment donc feraient-ils, tant que je serai là?... Ils ne demandent rien que son consentement... Et mon consentement, qui me l'a demandé?...

MARCO. — N'est-ce pas moi, mon fils? Si je ne l'obtiens point, ils viendront à leur tour...

GUIDO. — Ils n'ont que faire de venir; et Vanna leur aura répondu pour nous deux.

MARCO. — Je l'espère, si vous acceptez sa réponse.

GUIDO. — Sa réponse? Vous en doutez donc?... Et vous la connaissez; et vous l'avez vue tous les jours, depuis la première heure, où toute couverte encore des fleurs et du sourire de son unique amour, elle a franchi le seuil de cette même salle où vous venez la vendre, où vous osez douter de la seule réponse qu'une femme puisse faire à un père qui s'oublie jusqu'à souhaiter que sa fille!...

MARCO. — Mon fils, chacun voit dans un être ce qu'il voit en lui-même; et chacun le connaît d'une façon différente, et jusqu'à la hauteur de sa propre conscience...

GUIDO. — Oui... c'est pourquoi, sans doute, je vous connaissais mal... Mais si mes yeux devaient s'ouvrir ainsi, à deux reprises, sur deux erreurs aussi cruelles, j'aimerais mieux, mon Dieu, les fermer pour toujours!...

MARCO. — Ils s'ouvriraient, mon fils, à des clartés plus grandes. Et si je parle ainsi, c'est que j'ai vu en elle une sorte de force que vous n'avez pas vue, qui fait que je ne doute pas de sa réponse.

GUIDO. — Si vous n'en doutez pas, je n'en doute pas non plus. Sa réponse, je l'accepte, ici même et d'avance, aveuglément, obstinément, irrévocablement. Si elle n'est pas la même que la mienne, c'est que nous nous sommes trompés l'un et l'autre, depuis la première heure jusqu'à ce dernier jour. C'est que tout notre amour n'était qu'un grand mensonge qui s'effondre, c'est que tout ce que j'adorais en elle ne se trouvait qu'ici, dans cette pauvre tête, trop crédule et qui deviendrait folle, dans ce malheureux cœur qui n'avait qu'un bonheur et n'aurait aimé qu'un fantôme !...

SCÈNE III

LES MÊMES, VANNA.

On entend le murmure d'une foule qui répète au dehors le nom de « Monna Vanna ». La porte du fond s'ouvre, et VANNA, seule et pâle, s'avance dans la salle, tandis que, sur le seuil, se pressent en se dissimulant des hommes et des femmes qui n'osent pas entrer.

GUIDO. *(Ayant aperçu Vanna, il s'élance au devant d'elle, lui prend les mains, lui caresse le visage et l'embrasse avec une ardeur fiévreuse).* — Ma Vanna !... Qu'ont-ils fait ?... Non, ne me redis pas les choses qu'ils ont dites !... Laisse-moi voir ton front et plonger dans tes yeux. Ah ! tout est resté pur et loyal comme l'eau où se baignent les anges !... Ils n'ont rien pu souiller de tout ce que j'aimais et toutes leurs paroles tombaient comme des pierres qu'on lance vers le ciel, sans troubler un instant la clarté de l'azur ! Quand ils ont vu ces yeux, ils n'ont rien demandé, j'en suis sûr : ils n'ont pas exigé de réponse. Leur clarté répondait. Elle mettait un grand lac de lumière et d'amour, que rien n'eût pu franchir, entre leurs pensées et la tienne... Mais, maintenant, regarde, approche-toi... Il y a un homme ici que j'appelle mon père... Vois, il baisse la tête, ses cheveux blancs le cachent... Il faut lui pardonner... Il est vieux et se trompe... Il faut avoir pitié, il faut faire un effort : tes yeux ne suffisent pas à le dissuader, tant il est loin de nous. Il ne nous connaît plus ; notre amour a passé sur sa vieillesse aveugle comme une pluie d'avril sur un rocher crayeux... Il n'a jamais saisi un seul de ses rayons, il n'a jamais surpris un seul de nos baisers... Il croit que nous aimons comme ceux qui n'aiment pas... Il lui faut des paroles pour comprendre ; il lui faut ta réponse... Va, dis-lui ta réponse...

VANNA, *s'approchant de Marco.* — Mon père, j'irai ce soir.

MARCO, *la baisant au front.* — Ma fille, je savais...

GUIDO. — Quoi?... Que lui as-tu dit?... Parles-tu pour lui ou pour moi?

VANNA. — Pour toi aussi, Guido... J'obéirai ce soir...

GUIDO. — Mais à qui?... Tout est là. Je ne sais pas encore...

VANNA. — J'irai ce soir au camp de Prinzivalle.

GUIDO. — Pour te donner à lui, comme il l'a demandé?

VANNA. — Oui.

GUIDO. — Pour mourir avec lui? Pour le tuer avant?... Je n'avais pas songé... Cela, du moins, cela, et je comprendrai tout!...

VANNA. — Je ne le tuerai pas: la ville serait prise.

GUIDO. — Quoi! c'est toi!... Mais tu l'aimes!... Tu l'aimais?... Depuis quand l'aimes-tu?

VANNA. — Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

GUIDO. — Mais tu sais comme il est?... Sans doute, ils ont parlé... Ils ont dit qu'il était...

VANNA. — Quelqu'un m'a dit tantôt que c'était un vieillard; je ne sais rien de plus...

GUIDO. — Ce n'est pas un vieillard; il est jeune, il est beau... Bien plus jeune que moi... Mais pourquoi n'a-t-il pas demandé autre chose?... Je serais allé là, les mains jointes, à genoux, pour sauver notre ville... Je serais parti seul, seul, et pauvre avec elle, pour errer jusqu'au bout et demander l'aumône par les chemins déserts, s'il l'avait exigé... Mais cet ignoble rêve d'un barbare!... Jamais, dans aucun temps ni dans aucune histoire, le vainqueur n'eût osé!... *(S'approchant de Vanna et l'embrassant.)* Oh! Vanna! ma Vanna!... Je n'y crois pas encore!... Ce n'est pas toi qui parles!... Je n'ai rien entendu et tout est réparé... C'est la voix de mon père qui sortait des murailles... Dis-moi que je me trompe et que tout notre amour et toute ta pudeur disaient non, criaient non, puisqu'il fallait braver la honte d'un tel choix!... Je n'ai rien entendu qu'un écho attardé... C'est un silence vierge que tu vas déchirer... Vois, tout le monde écoute, personne ne sait rien, et tu dois encore dire la première parole. Dis-la vite, Vanna, pour qu'ils te reconnaissent; dis-la, Vanna, pour qu'ils sachent notre amour, pour dissiper le songe... Dis celle que j'attends et qui doit être dite, pour soutenir enfin tout ce qui croule en moi!

VANNA. — Je le sais bien, Guido, que tu portes la part la plus lourde.

GUIDO, *l'écartant instinctivement.* — Mais je la porte seul!... Tu ne m'as pas aimé... Cela ne coûte rien à ceux qui n'ont pas d'âme; c'est de l'inattendu... c'est peut-être une fête... Ah! mais je saurai bien empêcher cette fête... Je suis le maître encore, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse ... Et que dirais-tu donc si je me révoltais, si

je t'enfermais là, dans la bonne prison, dans la prison bien chaste et les cachots bien frais qui sont sous cette salle, avec mes stradiotes devant toutes les grilles; et si j'attendais là que ton feu s'éteignit et que ton héroïsme fût un peu moins ardent!... Allez donc, prenez-la, j'ai dit. J'ai donné l'ordre... allez... obéissez!

VANNA. — Guido, tu le sais bien...

GUIDO. — Ils n'obéissent pas... Personne ne l'a fait?... Toi, Borso, Torello... vos bras sont-ils de pierre? Ma voix ne s'entend plus?... Et vous, là-bas, les autres, qui écoutez aux portes, entendez-vous ma voix? Je crie à fendre un roc!... Entrez donc! prenez-la, elle est à tout le monde... Je comprends, ils ont peur... Ah! c'est qu'ils veulent vivre!... Ils vivent, et moi je meurs!... Seigneur! c'est trop facile... un seul contre la foule... un seul qui paie pour tous... Pourquoi moi, et non vous?... vous avez tous des femmes *(Tirant à demi son épée et s'approchant de Vanna.)* Et si je préférais ta mort à notre honte... Tu n'avais pas pensé... Mais si... mais si... regarde... il ne faut plus qu'un geste.

VANNA. — Guido, tu le feras, si l'amour te l'ordonne.

GUIDO. — Si l'amour te l'ordonne!... Parle donc de l'amour que tu n'as pas connu... Tu n'as jamais aimé... Je te vois aujourd'hui plus sèche qu'un désert où j'ai tout englouti... Rien... pas même une larme... Je ne fus qu'un refuge dont on avait besoin... Si durant une minute...

VANNA. — Guido! tu le vois bien, je ne peux plus parler... regarde mon visage... Je me raidis, je meurs...

GUIDO, *la prenant brusquement dans ses bras.* — Viens dans mes bras, Vanna... C'est là que tu vas vivre!

VANNA, *s'écartant et se raidissant.* — Non, non, non, non, Guido... Je sais... Je ne puis dire... Toute ma force tombe, si je dis un seul mot... Je ne peux pas... Je veux... J'ai réfléchi, je sais, je t'aime, je te dois tout... je suis peut-être horrible... et cependant j'irai! j'irai! j'irai!

GUIDO, *la repoussant.* — C'est bien! va-t'en, va-t'en, éloigne-toi, vas-y... Je donne tout, vas-y, je t'abandonne... *(Frappant sur la garde de son épée.)* Il me reste ceci...

VANNA, *lui saisissant les mains.* — Guido!

GUIDO, *la repoussant.* — Ah! ne me retiens pas de tes mains chaudes et molles... Mon père avait raison, il te connaissait mieux... Mon père, la voici... Mon père, c'est votre œuvre... achevez-la, votre œuvre, allez donc jusqu'au bout!... Menez-la sous la tente... Je resterai ici... je vous verrai partir... mais ne croyez pas que je prendrai ma part du pain et de la viande qu'elle va lui payer!... Il me reste une chose, et vous saurez bientôt...

VANNA, *s'attachant à lui.* — Guido, regarde-moi... ne cache pas tes yeux... C'est la seule menace... Regarde... Je veux voir.

GUIDO, *la regardant et l'écartant plus froidement.* — Regarde... Éloigne-toi, je ne te connais plus... Le temps presse, il attend, le soir tombe... N'aie pas peur, ne crains rien... Ai-je les yeux d'un homme qui va faire des folies?... On ne meurt pas ainsi dans l'amour qui s'effondre. C'est pendant que l'on aime que la raison chancelle... La mienne est raffermie. J'ai vu l'amour à fond, l'amour et la pudeur... Je n'ai plus rien à dire... Non, non, ouvre les doigts... ils ne retiendront pas un amour qui s'éloigne... C'est fini, bien fini... Il n'en reste pas trace... Tout le passé s'abîme, et l'avenir aussi... Ah! oui, ces petits doigts, ces yeux purs et ces lèvres... J'y ai cru dans le temps... Il ne me reste rien *(Repoussant chacune des mains de Vanna.)* Rien, plus rien, moins que rien... Adieu, Vanna, va-t'en, adieu... Tu vas là-bas?

VANNA. — Oui...

GUIDO. — Tu ne reviendras pas?...

VANNA. — Si...

GUIDO. — Nous verrons... Ah! c'est bien... Nous verrons... Qui m'eût dit que mon père la connût mieux que moi!... *(Il chancelle et se retient à une des colonnes de marbre. — Vanna sort seule et lentement, sans le regarder.)*

ACTE DEUXIÈME

La tente de Prinzivalle. — Désordre somptueux. — Tentures de soie et d'or. — Armes, amas de fourrures précieuses, grands coffres entr'ouverts, débordants de bijoux et d'étoffes resplendissantes. — Au fond, l'entrée de la tente fermée par une portière en tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

VEDIO, PRINZIVALLE.

PRINZIVALLE debout près d'une table range des parchemins, des plans et des armes. — Entre VEDIO.

VEDIO. — Voici une lettre du commissaire de la République.

PRINZIVALLE. — De Trivulzio?

VEDIO. — Oui. — Messer Maladura, le second commissaire, n'est pas encore revenu.

PRINZIVALLE. — Il faut croire que l'armée vénitienne qui menace Florence par le Casentin ne se laisse pas vaincre aussi facilement

qu'ils l'avaient espéré... Donne la lettre. *(Il prend la lettre et lit.)* Il me transmet pour la dernière fois, sous peine d'arrestation immédiate, l'ordre formel de donner l'assaut dès l'aurore... Bien ! la nuit m'appartient... Arrestation immédiate !... Ils s'imaginent donc qu'on épouvante encore, à l'aide de vieux mots, l'homme qui attend l'heure unique de sa vie... Arrestation, jugement, quoi encore ? Je sais ce que cela veut dire... Voilà longtemps qu'ils m'auraient arrêté, s'ils pouvaient, s'ils osaient...

VEDIO. — Messer Trivulzio, en me remettant l'ordre, m'a dit qu'il me suivait pour venir vous parler.

PRINZIVALLE. — Il s'y résout enfin ?... Ce sera décisif, et le petit scribe chafouin qui représente ici toute la puissance occulte de Florence et n'ose pas me regarder en face, le petit homme blême qui me hait plus profondément que la mort, passera une nuit qu'il n'avait pas prévue... Il faut que les ordres soient graves pour qu'il vienne affronter le monstre dans sa cage... Quels gardes sont à ma porte ?

VEDIO. — Deux vieux soldats de votre bande de Galice. Il m'a semblé reconnaître Hernando ; et l'autre est, je crois, Diego...

PRINZIVALLE. — C'est bien ; ils m'obéiraient même si je leur ordonnais d'enchaîner Dieu le Père... Le jour baisse. Fais allumer les lampes. Quelle heure est-il ?

VEDIO. — Huit heures passées.

PRINZIVALLE. — Marco Colonna n'est pas revenu ?...

VEDIO. — J'ai donné ordre aux sentinelles de vous l'amener dès qu'il franchirait le fossé.

PRINZIVALLE. — Il devait être ici avant huit heures si l'on repoussait l'offre... C'est l'heure qui décide... et ma vie tient en elle, comme ces grands navires aux voiles éployées que les prisonniers introduisent, en même temps que leurs songes, dans une bulle de verre... C'est étrange que l'homme puisse mettre son destin, sa raison et son cœur, son bonheur, son malheur, dans une chose aussi brève que l'amour d'une femme... J'en sourirais moi-même, si ce n'était plus fort que mon sourire... Marco ne revient pas... C'est qu'elle doit venir... Va voir si le fanal qui m'annonce qu'on dit oui, va voir si la lumière qui précède dans le ciel les pas tremblants de celle qui se donne pour tous et qui vient me sauver en même temps que son peuple... Ah ! non, j'y vais moi-même... Il ne faut point que d'autres yeux, même des yeux amis, sachent avant les miens, retardent d'une minute, le bonheur que j'attends depuis les premiers jours de ma première enfance... *(Il va à l'entrée de la tente, soulève la portière, et regarde dans la nuit.)* La lumière ! Vedio !... Regarde, elle resplendit, elle éblouit la nuit !... C'est bien le campanile qui devait la porter... il se penche sur l'ombre... C'est la seule lumière qui

brille sur la ville... Ah ! Pise n'a jamais élevé vers l'azur une fleur plus splendide, plus longtemps attendue et plus inespérée !... Ah ! mes braves Pisans ! vous fêterez ce soir une heure inoubliable ; et j'aurai plus de joie que si j'avais sauvé ma cité maternelle !...

VEDIO, *lui saisissant le bras.* — Rentrons sous la tente. Messer Trivulzio s'avance de ce côté...

PRINZIVALLE, *rentrant.* — C'est juste ! il faut encore... L'entretien sera bref... *(Allant à la table et remuant les papiers qui s'y trouvent.)* As-tu ses trois lettres ?...

VEDIO. — Il n'y en a que deux...

PRINZIVALLE. — Les deux que j'ai saisies et l'ordre de ce soir...

VEDIO. — Voici les deux premières ; et voilà la dernière, que vous avez froissée.

PRINZIVALLE. — Je l'entends... *(Un garde soulève la portière.— Entre Trivulzio.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, TRIVULZIO.

TRIVULZIO. — Avez-vous remarqué la lumière insolite qui lance des signaux du haut du campanile ?

PRINZIVALLE. — Vous croyez que ce sont des signaux ?

TRIVULZIO. — Je n'en doute pas... J'ai à vous parler, Prinzivalle...

PRINZIVALLE. — Je vous écoute. Laisse-nous, Vedio ; mais ne t'éloigne pas. J'aurai besoin de toi. *(Sort Vedio.)*

TRIVULZIO. — Vous savez, Prinzivalle, l'estime où je vous tiens. Je vous en ai donné plus d'une preuve que vous devez connaître ; il en est beaucoup d'autres que vous ignorez, car la politique de Florence, qu'on appelle perfide et qui n'est que prudente, exige que bien des choses demeurent longtemps cachées, à ceux même qu'elle met dans ses plus intimes secrets. Nous obéissons tous à ses ordres profonds, et il faut que chacun supporte avec courage le poids de ses mystères qui sont la force intelligente de la patrie... Qu'il vous suffise de savoir que je ne fus jamais étranger aux décisions qui, coup sur coup, malgré votre jeunesse et votre origine inconnue, vous choisirent pour vous mettre à la tête des plus belles armées de la République. On n'eut, du reste, pas à regretter le choix. Mais, depuis quelque temps, un parti s'est formé contre vous. Je ne sais même si, en vous révélant ce qui s'y trame, l'amitié très réelle que je vous ai vouée n'empiète pas un peu sur mon devoir étroit. Mais le devoir étroit est souvent plus funeste que la générosité la plus téméraire.

Je vous confierai donc qu'on accuse âprement vos lenteurs et vos hésitations. Quelques-uns doutent même de votre loyauté. Des délations précises sont venues confirmer leurs soupçons. Elles ont produit une impression très vive sur une partie de l'assemblée qui vous était déjà défavorable. On alla même jusqu'à délibérer de votre arrestation et de votre mise en jugement. Heureusement, on me prévint à temps. Je partis pour Florence, et je n'eus pas de peine à opposer des preuves aux preuves qu'on offrait. J'ai répondu de vous. Maintenant, c'est à vous de justifier ma confiance, qui n'eut jamais le moindre doute : car nous sommes perdus si vous n'agissez pas. Mon collègue, messer Maladura, est tenu en échec à Bibbiena par les troupes du provéditeur vénitien. Une autre armée est en marche sur Florence par le nord. Il y va du salut de la ville. Tout peut se réparer si vous livrez demain cet assaut qu'on espère. Il nous rendra notre meilleure armée et le seul capitaine que la victoire ait toujours couronné ; et il nous permettra de rentrer dans Florence, la tête haute, dans la pompe d'un triomphe qui fera de vos ennemis d'hier les plus fervents de vos admirateurs et de vos partisans.

PRINZIVALLE. — Vous avez dit tout ce que vous aviez à me dire ?...

TRIVULZIO. — A peu près... bien que j'aie passé sous silence l'affection très sincère, qui, depuis que je vous connais, n'a fait que s'affermir en moi... Elle a su s'affermir malgré la situation difficile où nous mettent souvent des lois presque contradictoires, qui veulent que le pouvoir du général en chef soit parfois balancé, aux moments dangereux, par la mystérieuse puissance de Florence, dont je suis, en ce jour, l'humble représentant, parmi l'éclat des armes...

PRINZIVALLE. — L'ordre que voici, et que je viens de recevoir, est bien de votre main ?

TRIVULZIO. — Oui.

PRINZIVALLE. — C'est bien votre écriture ?

TRIVULZIO. — Incontestablement. Pourquoi en doutez-vous ?

PRINZIVALLE. — Et ces deux lettres-ci, les reconnaissez-vous ?

TRIVULZIO. — Peut-être... Je ne sais... Que contiennent-elles donc ?... Il me faudrait savoir...

PRINZIVALLE. — C'est inutile, je sais.

TRIVULZIO. — Ce sont donc les deux lettres que vous avez interceptées comme je le désirais ?... Je vois que l'épreuve était bonne...

PRINZIVALLE. — Vous n'avez pas affaire à un enfant. N'usons pas entre nous d'aussi misérables défaites ; et ne prolongeons pas un entretien que j'ai hâte de finir pour recevoir enfin une récompense qu'aucun triomphe dans Florence n'égalera jamais !... Vous dénoncez là tous mes actes, bassement, faussement, sans motif avouable, uni-

quement pour le plaisir de nuire, et pour fournir d'avance l'excuse indispensable à l'avarice ingrate de Florence, qui craint une fois de plus que sa reconnaissance envers un mercenaire victorieux ne lui coûte trop cher... Tout y est travesti avec une habileté si perfide que j'en viens par instants à douter de ma propre innocence !... Tout y est déformé, avili, empesté par votre envie débile et clignotante, par votre haine affreuse, depuis la première semaine de ce siège, jusqu'à l'heure bienheureuse où j'ai ouvert les yeux, et où je veux enfin justifier vos soupçons. J'ai fait copier soigneusement ces lettres ; je les ai envoyées à Florence. J'ai surpris ses réponses. On vous croit sur parole. On vous croit d'autant mieux qu'on vous avait fourni le thème de vos accusations. On me juge sans m'entendre et me condamne à mort... Je sais qu'après cela, quand je serais couvert de l'innocence des archanges, je n'échapperais pas aux preuves qui m'accablent... C'est pourquoi je bondis, je brise vos petites chaînes, et je prends les devants... Je n'ai pas trahi jusqu'ici ; mais, depuis les deux lettres, je prépare votre ruine... Ce soir, je vais vous vendre, vous et vos tristes maîtres, aussi cruellement, aussi mortellement que je le pourrai faire... Je croirai ne jamais avoir accompli un acte plus salutaire qu'en abaissant ainsi, autant qu'il est en moi, la seule ville qui mette la perfidie au nombre des vertus civiques et veuille que la ruse, l'hypocrisie, l'ingratitude, la vilenie et le mensonge gouvernent l'univers !... Dès ce soir, grâce à moi, votre ennemie séculaire, celle qui vous empêche et vous empêchera, tant qu'elle sera debout, de sortir de vos murs pour corrompre le monde, dès ce soir, grâce à moi, Pise sera sauvée et se redressera pour vous braver encore... Oh ! ne vous levez pas, ne faites pas de gestes inutiles... Mes mesures sont prises, tout est inévitable ; vous êtes en mon pouvoir, et de même que je vous tiens, il me semble tenir le destin de Florence...

TRIVULZIO, *tirant sa dague et en portant un coup à Prinzivalle.* — Pas encore... Tant que mes mains sont libres...

PRINZIVALLE. *(En parant le coup, d'instinct, avec le bras, il a relevé la lame: elle l'atteint au visage. Il saisit le bras de Trivulzio.)* — Ah ! ceci !... Je ne m'attendais pas à ce sursaut de la terreur... Vous voilà dans mes mains : vous sentez que l'une d'elles vaut toute votre personne... Et voici votre dague... Je n'ai qu'à l'abaisser... On dirait que d'elle-même elle cherche votre gorge... Vous ne sourcillez pas... Vous n'avez donc pas peur ?...

TRIVULZIO. — Non... Enfoncez la dague, vous en avez le droit. J'avais donné ma vie...

PRINZIVALLE, *relâchant son étreinte.* — Ah ! vraiment ?... Mais alors, c'est curieux, ce que vous avez fait... Et c'est même très rare... Il n'en est pas beaucoup parmi nos hommes d'armes qui eussent été

capables de se jeter ainsi à la tête de la mort; et je n'aurais pas cru que dans ce petit corps...

TRIVULZIO. — Vous autres qui portez sans cesse l'épée nue, vous croyez volontiers qu'il n'est d'autre courage que celui qui éclate au bout d'une longue lame...

PRINZIVALLE. — Vous avez peut-être raison... C'est bien... vous n'êtes pas libre, mais il ne vous sera fait aucun mal... Nous servons des dieux différents... *(Essuyant le sang qui lui coule sur la face.)* Ah! je saigne... Le coup n'était pas malhabile... Un peu précipité, mais assez vigoureux... C'est égal, il s'en est fallu de bien peu... Et vous, que feriez-vous si vous teniez ainsi celui qui eût failli vous envoyer d'un bond dans un monde où personne n'a le désir d'aller?...

TRIVULZIO. — Je ne l'épargnerais point...

PRINZIVALLE. — Je ne vous comprends pas... vous êtes bien étrange... Avouez que vos lettres étaient d'ignobles choses... J'avais versé mon sang dans trois grandes batailles; je faisais de mon mieux, tout vous appartenait, je servais bravement ceux qui m'avaient choisi, sans qu'une seule pensée déloyale pénétrât dans mon cœur... Vous devez le savoir, puisque vous m'épiiez. Et pourtant dans vos lettres, par haine, par envie ou par économie, vous travestissez tous les actes qui ne tendaient qu'à vous sauver, vous trompez sciemment, vous accumulez les mensonges...

TRIVULZIO. — Les faits étaient menteurs; cela n'importe guère. Ce qu'il fallait saisir, c'est l'heure dangereuse où le soldat, enflé de deux ou trois victoires, ne va plus obéir aux maîtres qui l'emploient et qui ont une mission plus haute que la sienne. Cette heure avait sonné; celle-ci me le prouve. Le peuple de Florence vous aimait déjà trop. C'est à nous d'écarter les idoles qu'il se forme. Il nous en veut un peu sur le moment; mais il nous a créés pour contrarier ainsi ses caprices hasardeux. Il connaît sa mission mieux qu'on ne le suppose; et quand nous détruisons ce qu'il adorait trop, il sent que malgré lui, c'est sa volonté même que nous accomplissons. C'est pourquoi j'ai jugé que l'heure était venue de signaler l'idole. J'avertissais Florence; elle savait d'avance ce que mes mensonges voudraient dire...

PRINZIVALLE. — L'heure n'était pas venue, ne serait pas venue, si vos lettres affreuses...

TRIVULZIO. — Elle aurait pu venir, et cela suffisait.

PRINZIVALLE. — Quoi! un homme innocent, sur un simple soupçon, sacrifié sans regrets au danger qui peut-être aurait pu menacer...

TRIVULZIO. — Un homme ne compte pas en face de Florence.

PRINZIVALLE. — Mais vous y croyez donc, au destin de Florence,

à son œuvre, à sa vie?... Elle est donc quelque chose que je ne comprends pas?...

TRIVULZIO. — Oui; je ne crois qu'en elle; le reste ne m'est rien...

PRINZIVALLE. — Après tout, c'est possible... Et vous avez raison, puisque vous y croyez... Je n'ai point de patrie... je ne peux pas savoir... Il me semble parfois qu'il m'en eût fallu une... Mais j'ai tout autre chose que vous n'aurez jamais; et qu'aucun homme n'a eu au point où je l'ai, moi!... Je l'aurai tout à l'heure, à l'instant, ici même. Cela suffit à tout... Allez; séparons-nous; nous n'avons pas le temps de peser ces énigmes... Nous sommes loin l'un de l'autre, et nous nous touchons presque... Chaque homme a son destin... Les uns ont une idée, les autres un désir... Et vous auriez autant de mal à changer votre idée que j'en aurais moi-même à changer mon désir... On les suit jusqu'au bout, quand on a plus d'ardeur que le commun des hommes... Et ce qu'on fait est juste, puisqu'on est si peu libre... Adieu, Trivulzio: nous prenons des routes différentes... Donnez-moi votre main.

TRIVULZIO. — Pas encore... Je vous tendrai la mienne lorsque le châtiment...

PRINZIVALLE. — Soit! Vous perdez aujourd'hui, vous gagnerez demain... *(Appelant.)* Vedio!... *(Entre Vedio.)*

VEDIO. — Maître!... Quoi! vous êtes blessé?... Le sang coule...

PRINZIVALLE. — Peu importe... Appelle les deux gardes. Qu'ils emmènent cet homme, sans le brutaliser, sans lui faire aucun mal... C'est un ennemi que j'aime... Qu'ils le mettent en lieu sûr, sans que personne le voie... Ils répondent de lui. Ils le délivreront quand je l'ordonnerai. *(Vedio sort, emmenant Trivulzio.—Prinzivalle, devant un miroir, examine sa blessure.)*

PRINZIVALLE. — Il est vrai que je saigne comme si la blessure avait atteint l'artère... La plaie n'est pas profonde; mais il m'a lacéré la moitié du visage... Qui eût cru que cet homme si chétif et si frêle?... *(Rentre Vedio.)* C'est fait?...

VEDIO. — Oui. Maître, vous vous perdez...

PRINZIVALLE. — Je me perds!... Ah! je voudrais me perdre ainsi jusqu'à la mort!... Je me perds, Vedio!... Mais jamais un homme au monde n'aura conquis ainsi, dans une juste vengeance, le seul bonheur qu'il rêve depuis qu'il sait rêver!... Je l'aurais attendu et je l'aurais guetté, je l'aurais poursuivi à travers tous les crimes, car il me le fallait et il m'appartenait; et maintenant que mon étoile heureuse vient me l'offrir sur ses rayons d'argent, au nom de la justice, au nom de la pitié, vous vous dites: « Il se perd!... » Pauvres hommes sans flamme! Pauvres hommes sans amour!... Mais tu ne

sens donc pas que mon destin se pèse à cette heure dans le ciel, et qu'on y accumule la part de cent bonheurs, la part de mille amants ! Je touche à la minute où ceux qui sont marqués pour un noble triomphe ou pour un grand désastre se trouvent tout à coup au sommet de leur vie, où tout les y soulève, où tout les y balance, où tout se donne à eux!... Et qu'importe le reste et tout ce qui suivra ?... Nous savons bien que l'homme n'est pas fait pour ces choses, et que ceux qui les portent succombent sous leur poids...

VEDIO, *s'approchant avec des linges blancs.* — Le sang coule toujours... Laissez-moi vous bander le visage...

PRINZIVALLE. — Faites, puisqu'il le faut... Mais tâchez que vos linges ne couvrent pas les yeux, n'entravent pas les lèvres... *(Se regardant dans le miroir.)* Ah! j'ai l'air d'un malade qui fuit le chirurgien, lorsque je suis l'amant qui bondira bientôt au-devant d'un amour... Pas ainsi, pas ainsi... *(Il écarte une partie des bandages. On entend au loin le bruit d'un coup de feu.)* Qu'est-ce?...

VEDIO. — On tire aux avant-postes...

PRINZIVALLE. — Qui donc a donné l'ordre?... Ce doit être une méprise... Mais si c'était sur elle?... Avais-tu prévenu?...

VEDIO. — Oui... Ce n'est pas possible... J'ai posté plusieurs gardes qui vous l'amèneront dès qu'elle paraîtra...

PRINZIVALLE. — On n'entend plus rien... L'heure approche... Mais toi, mon Vedio, mon pauvre Vedio, que deviendras-tu donc?...

VEDIO. — Maître, je vous suivrai.

PRINZIVALLE. — Non; abandonne-moi... Je ne sais où j'irai, ce que je deviendrai... Tu t'échapperas seul, nul ne te poursuivra, tandis qu'avec ton maître... J'ai de l'or dans ces coffres; prends-le, il t'appartient; je n'en ai plus besoin... Les chariots sont attelés, les troupeaux assemblés?...

VEDIO. — Ils sont devant la tente.

PRINZIVALLE. — Bien!... quand je ferai signe, tu feras ce qu'il faut... Va donc voir si...

SCÈNE TROISIÈME

PRINZIVALLE, VANNA.

Sort VEDIO. PRINZIVALLE reste un seul instant. VEDIO soulève la tapisserie de l'entrée et dit presque à voix basse: « Maître...» Puis il se retire et MONNA VANNA, enveloppée d'un long manteau, paraît et s'arrête sur le seuil. PRINZIVALLE tressaille, et fait un pas à sa rencontre.

VANNA, *d'une voix étouffée.* — Je viens comme vous l'avez voulu...

PRINZIVALLE, *s'approchant.* — Je vois du sang sur votre main. Vous êtes blessée?...

VANNA. — Une balle m'a effleuré l'épaule.

PRINZIVALLE. — Quand et où?... C'est affreux...

VANNA. — Quand j'approchais du camp.

PRINZIVALLE. — Mais qui donc a tiré?

VANNA. — Je ne sais... l'homme a fui.

PRINZIVALLE. — Montrez-moi la blessure.

VANNA, *entr'ouvrant le haut de son manteau.* — C'est ici.

PRINZIVALLE. — Au-dessus du sein gauche... Elle n'a pas pénétré... La peau seule est atteinte... Souffrez-vous?

VANNA. — Non.

PRINZIVALLE. — Voulez-vous que je fasse panser votre blessure?

VANNA. — Non. *(Une pause.)*

PRINZIVALLE. — Vous êtes décidée...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Faut-il vous rappeler les termes du...

VANNA. — C'est inutile, je sais.

PRINZIVALLE. — Vous ne regrettez pas?...

VANNA. — Fallait-il venir sans regrets?

PRINZIVALLE. — Votre mari consent?...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — J'entends vous laisser libre... Il en est temps encore, voulez-vous renoncer?...

VANNA. — Non.

PRINZIVALLE. — Pourquoi le faites-vous?

VANNA. — Parce qu'on meurt de faim, et qu'on mourrait demain d'une façon plus prompte.

PRINZIVALLE.— Et sans autre raison?...

VANNA. — Quelle autre pourrait donc?...

PRINZIVALLE. — Je comprends ... et qu'une femme vertueuse...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Et qui aime son mari...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Profondément?...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Vous êtes nue sous ce manteau?

VANNA. — Oui. *(Vanna fait un mouvement pour dépouiller le manteau : Prinzivalle l'arrête d'un geste.)*

PRINZIVALLE. — Vous avez vu, rangés devant la tente, des chariots et des troupeaux ?

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Il y a là deux cents chariots remplis du meilleur froment de Toscane. Deux cents autres qui portent des fourrages, des fruits et du vin des environs de Sienne; trente autres pleins de poudre qui viennent d'Allemagne ; et douze, plus petits, qui sont chargés de plomb. Il y a autour d'eux six cents bœufs d'Apulie et douze cents moutons. Ils attendent votre ordre pour pénétrer dans Pise. Voulez-vous les voir s'éloigner ?

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Venez à l'entrée de la tente. *(Il soulève la tapisserie, donne un ordre et fait un signe de la main : on entend s'élever une vaste et sourde rumeur ; des torches s'allument et s'agitent, des fouets claquent ; les chariots s'ébranlent, les troupeaux mugissent, bêlent et piétinent. Vanna et Prinzivalle, debout au seuil de la tente, regardent l'énorme convoi s'éloigner à la clarté des torches dans la nuit étoilée.)* Dès ce soir, grâce à vous, Pise n'aura plus faim. Elle devient invincible et chantera demain dans l'ivresse de la joie, dans la gloire d'un triomphe que nul n'espérait plus. Cela vous suffit-il?...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Refermons la tente. Le soir est tiède encore, mais la nuit sera froide. Vous êtes venue sans armes, sans un poison caché ?

VANNA. — Je n'ai que mes sandales et ce manteau. Dépouillez-moi de tout, si vous craignez un piège.

PRINZIVALLE. — Ce n'est pas pour moi que je crains, mais pour vous.

VANNA. — Je ne mets pas ces choses au-dessus de leur vie...

PRINZIVALLE. — C'est bien, et vous avez raison... Venez, voici mon lit. C'est le lit d'un guerrier. Il est âpre et farouche, étroit comme une tombe et peu digne de vous. Couchez-vous sur ces peaux d'aurochs et de béliers qui ne savent pas encore combien le corps d'une femme est doux et précieux... Mettez sous votre tête cette toison plus moelleuse... C'est une peau de lynx qu'un roi d'Afrique me donna le soir d'une victoire... *(Vanna s'assoit, étroitement enveloppée de son manteau)* La clarté de la lampe vous tombe sur les yeux... Voulez-vous que je la déplace ?...

VANNA. — Peu importe...

PRINZIVALLE, *s'agenouillant au pied de la couche et saisissant la main de Vanna, avec un sanglot étouffé.* — Giovanna !... *(Vanna se redresse, étonnée, et le regarde.)* Oh ! Vanna ! ma Vanna ! Car, moi aussi, j'avais coutume de vous nommer ainsi... Maintenant, je

défaille en prononçant ce nom... Il resta si longtemps enfermé dans mon cœur qu'il n'en peut plus sortir sans briser sa prison... Il est mon cœur lui-même et je n'en ai plus d'autre... Chacune de ses syllabes contient toute ma vie ; et quand je les prononce, c'est ma vie qui s'écoule... Il m'était familier, je croyais le connaître ; je n'en avais plus peur à force de le nommer ; et voilà des années qu'à chaque heure de chaque jour je me le répétais comme un grand mot d'amour qu'il faudrait avoir le courage de prononcer enfin, ne fût-ce qu'une fois, en présence de celle qu'il évoquait en vain... Je croyais que mes lèvres en avaient pris la forme, qu'au moment espéré elles sauraient le redire avec une telle douceur, avec un tel respect, avec un abandon si profond et si humble, que celle qui l'entendrait comprendrait la détresse et l'amour qu'il contient... Mais voilà qu'aujourd'hui il n'appelle plus une ombre... Ce n'est plus le même nom. Je ne le connais plus, quand il sort de ma bouche, tout coupé de sanglots et tout meurtri de craintes... J'y ai mis trop de choses ; et toute l'émotion, toute l'adoration que j'y ai renfermées, viennent briser ma force et font mourir ma voix...

VANNA. — Qui êtes-vous?

PRINZIVALLE. — Vous ne me connaissez pas?... Vous ne revoyez rien?... Ah! comme le temps qui passe efface des merveilles!... Mais ces merveilles-là, je les avais vues seul... Au fait, c'est mieux peut-être qu'elles soient oubliées... Je n'aurai plus d'espoir, j'aurai moins de regrets... Non, je ne vous suis rien, je ne suis qu'un pauvre homme qui regarde un instant le but même de sa vie... Je suis un malheureux qui ne demande rien, qui ne sait même plus ce qu'il faut demander, mais qui voudrait vous dire, si la chose est possible, pour que vous le sachiez avant de le quitter, ce que vous avez été, et ce que vous serez jusqu'au bout de sa vie...

VANNA. — Vous me connaissez donc?... Qui êtes-vous?...

PRINZIVALLE. — Vous n'avez jamais vu celui qui vous regarde, comme on regarderait, dans un monde de fées, la source de sa joie et de son existence... comme je n'espérais pas vous regarder un jour?...

VANNA. — Non... du moins je ne crois pas...

PRINZIVALLE. — Oui, vous ne saviez pas... et j'étais sûr, hélas! que vous ne saviez plus... Or vous aviez huit ans, et moi j'en avais dix, quand je vous rencontrai pour la première fois...

VANNA. — Où cela?

PRINZIVALLE. — A Venise, un dimanche de juin. Mon père, le vieil orfèvre, apportait un collier de perles à votre mère. Elle admirait les perles... j'errais dans le jardin... Alors, je vous trouvai sous un bosquet de myrtes, près d'un bassin de marbre... Une mince bague d'or était tombée dans l'eau... Vous pleuriez près du bord...

J'entrai dans le bassin; je faillis me noyer ; mais je saisis la bague et vous la mis au doigt... Vous m'avez embrassé et vous étiez heureuse...

VANNA. — C'était un enfant blond nommé Gianello... Tu es Gianello?...

PRINZIVALLE. — Oui...

VANNA. — Qui vous eût reconnu?... Et puis votre visage est caché par ces linges... Je ne vois que vos yeux...

PRINZIVALLE, *écartant un peu les bandages*. — Me reconnaissez-vous, lorsque je les écarte?...

VANNA. — Oui... peut-être... il me semble... car vous avez encore un sourire d'enfant... Mais vous êtes blessé et vous saignez aussi...

PRINZIVALLE. — Oh! pour moi ce n'est rien... Mais pour vous, c'est injuste...

VANNA. — Mais le sang perce tout... Laissez-moi rattacher ce bandage... Il était mal noué... *(Elle rajuste les linges.)* J'ai soigné bien souvent des blessés dans cette guerre... Oui, oui, je me souviens... Je revois le jardin avec ses grenadiers, ses lauriers et ses roses... Nous y avons joué plus d'une après-midi, quand le sable était chaud et couvert de soleil...

PRINZIVALLE. — Douze fois, j'ai compté... Je dirais tous nos jeux et toutes vos paroles...

VANNA. — Puis, un jour, j'attendis... Car je vous aimais bien... Vous étiez grave et doux comme une petite fille, et vous me regardiez comme une jeune reine... Vous n'êtes pas revenu...

PRINZIVALLE. — Mon père m'emmena... Il allait en Afrique... Nous nous sommes égarés là-bas, dans les déserts... Puis je fus prisonnier des Arabes, des Turcs, des Espagnols, que sais-je ?... Quand je revis Venise, votre mère était morte, le jardin n'était plus... J'avais perdu vos traces, puis je les retrouvai, grâce à votre beauté qui laissait partout un sillage dont on se souvenait...

VANNA. — Vous m'avez reconnue tout de suite, lorsque je suis entrée?...

PRINZIVALLE. — Si vous étiez venues dix mille sous ma tente, toutes vêtues de même, toutes également belles, comme dix mille sœurs que leur mère confondrait, je me serais levé, j'aurais pris votre main, j'aurais dit : « La voici... » C'est étrange, n'est-ce pas ? qu'une image bien-aimée, puisse vivre ainsi dans un cœur... car la vôtre vivait à ce point dans le mien qu'elle changeait chaque jour comme dans la vie réelle. Et celle d'aujourd'hui effaçait celle d'hier... Elle s'épanouissait. elle devenait plus belle; et les années l'ornaient de tout ce qu'elles ajoutent à l'enfant qui se forme... Et quand je vous revis, il me sembla d'abord que mes yeux me trompaient... Mes souvenirs étaient

si beaux et si fidèles!... Mais ils avaient été trop lents et trop timides... Ils n'avaient pas osé vous donner tout l'éclat qui venait brusquement m'éblouir... J'étais comme celui qui se rappelle une fleur qu'il n'a vue qu'une fois, en passant, dans un parc, par un jour indécis, et qui en voit cent mille, tout à coup, dans un champ inondé de soleil... Je revoyais ce front, ces cheveux et ces yeux, et je retrouvais l'âme du visage adoré; mais comme leur beauté venait faire honte à celle que j'accumulais en silence depuis des jours, des mois qui ne finissaient pas, et des suites d'années qui pour toute lumière avaient un souvenir qui prenait une route trop longue et que la réalité dépassait!...

VANNA. — Oui, vous m'avez aimée comme on aime à cet âge; mais le temps et l'absence embellissent l'amour...

PRINZIVALLE. — Les hommes disent souvent qu'ils n'ont ou qu'ils n'ont eu qu'un amour dans leur vie; et c'est rarement vrai... Ils parent leur désir ou leur indifférence du merveilleux malheur de ceux qui sont créés pour un amour unique; et quand l'un de ceux-ci, usant des mêmes mots qui n'étaient qu'un mensonge harmonieux sur les lèvres des autres, vient dire la vérité profonde et douloureuse qui ravage sa vie, les mots trop employés par les amants heureux ont perdu toute leur force, toute leur gravité; et celle qui les écoute rabaisse, sans y penser, les pauvres mots sacrés et bien souvent si tristes, à leur valeur profane et au sens souriant qu'ils ont parmi les hommes...

VANNA. — Je ne le ferai pas. Je comprends cet amour que nous attendons tous au début de la vie, et auquel on renonce, parce que les années — quoique j'aie peu d'années — éteignent bien des choses... Mais quand, après avoir repassé par Venise, on vous mit sur mes traces, qu'était-il arrivé?... Il était donc trop tard?... Vous n'avez pas cherché à vous retrouver en présence de celle que vous aimiez ainsi?...

PRINZIVALLE. — A Venise, j'appris que votre mère était morte ruinée, et que vous épousiez un grand seigneur toscan, l'homme le plus puissant, le plus riche de Pise, qui allait faire de vous une sorte de reine adorée et heureuse... Je n'avais à vous offrir que la misère errante d'un aventurier sans patrie et sans gîte... Il me sembla que le Destin lui-même exigeait de l'amour le sacrifice que je lui fis... J'ai tourné bien des fois autour de cette ville, n'osant pas y entrer et reprenant ma route, pour ne pas succomber au désir de vous voir, et pour ne pas troubler le bonheur et l'amour que vous aviez trouvés... Je louai mon épée, je fis deux ou trois guerres; mon nom devint célèbre parmi les mercenaires... J'attendis d'autres jours, sans plus rien espérer, jusqu'à ce que Florence m'envoyât devant Pise...

VANNA. — Que les hommes sont faibles et lâches quand ils aiment!... Ne vous y trompez point : je ne vous aime pas, et je ne saurais dire si je vous eusse aimé... Mais cela fait bondir et crier dans mon cœur l'âme même de l'amour, lorsque je vois qu'un homme qui prétendait m'aimer comme il eût pu se faire que j'eusse aimé moi-même n'eut pas plus de courage en face de l'amour!...

PRINZIVALLE. — J'avais eu du courage... Il m'en avait fallu plus que vous ne croyez pour pouvoir revenir... Mais il était trop tard...

VANNA. — Il n'était pas trop tard quand vous quittiez Venise. Il n'est jamais trop tard quand il s'agit de l'amour qui remplit une vie... Il ne renonce point. Quand il n'attend plus rien, il espère toujours... Quand il n'espère plus rien, il s'évertue encore... Si j'avais aimé comme vous, j'aurais fait... Ah! l'on ne peut pas dire ce qu'on aurait pu faire... Mais je sais bien que le hasard ne m'eût pas arraché sans lutte mon espoir!... Je l'aurais poursuivi jour et nuit. Ah! je ne me serais guère souciée de l'autre amour ni de l'autre bonheur!... J'aurais dit au Destin: « Va-t'en, c'est moi qui passe... » J'aurais forcé les pierres à prendre mon parti, et il eût bien fallu que celui que j'aimais l'apprît et prononçât lui-même la sentence, et la prononçât plus d'une fois!

PRINZIVALLE, *cherchant la main de Vanna.* — Tu ne l'aimes pas, Vanna?...

VANNA. — Qui?

PRINZIVALLE. — Guido?...

VANNA, *retirant sa main.* — Ne cherchez pas ma main. Je ne la donne pas. Je vois que mes paroles doivent être plus claires. Quand Guido m'épousa, j'étais seule, presque pauvre. Une femme seule et pauvre, surtout quand elle est belle et ne peut se plier aux mensonges habiles, devient bientôt la proie de mille calomnies... Guido n'y prit pas garde; il eut confiance en moi, et cette foi me plut. Il m'a rendue heureuse, autant que l'on peut l'être quand on a renoncé aux rêves un peu fous qui ne semblent pas faits pour notre vie humaine... Et vous verrez aussi — car je l'espère presque — — que l'on peut être heureux sans passer tous ses jours dans l'attente d'un bonheur que personne n'a connu... J'aime maintenant Guido d'un amour moins étrange que celui que vous croyez avoir; mais, sans doute, plus égal, plus fidèle et plus sûr... Cet amour est celui que la vie m'a donné ; je n'étais pas aveugle lorsque je l'acceptai ; je n'en aurai pas d'autre; et si quelqu'un le brise, ce ne sera pas moi... Vous vous êtes mépris. Si j'ai dit des paroles qui expliquent votre erreur, ce n'était pas pour vous, ce n'était pas pour nous que je parlais ainsi; c'est au nom d'un amour que le cœur entrevoit à la première aurore, qui existe peut-être, mais qui n'est

pas le mien et qui n'est pas le vôtre, car vous n'avez pas fait ce qu'un tel amour aurait fait...

PRINZIVALLE. — Vous le jugez bien durement, Vanna, et sans savoir assez tout ce qu'il a subi, tout ce qu'il a dû faire, pour amener enfin cette minute heureuse qui désespérerait tous les autres amours... Mais quand il n'eût rien fait, quand il n'eût rien tenté, je sais bien qu'il existe, moi qui suis sa victime, moi qui le porte ici, moi dont il prend la vie et en qui il éteint tout ce qui fait la joie et la gloire des hommes... Depuis qu'il m'a saisi, je n'ai pas fait un pas, je n'ai pas fait un geste qui eût un autre but que de m'en rapprocher, ne fût-ce qu'un instant, pour interroger mon destin sans vous nuire... Ah! croyez-moi, Vanna, et vous devez me croire, car on croit volontiers ceux qui n'espèrent et ne demandent rien... Vous voilà maintenant sous ma tente et toute à ma merci... Je n'ai qu'un mot à dire, à étendre les bras, et je possède tout ce que peut posséder un amour ordinaire... Mais aussi bien que moi vous paraissez savoir que l'amour dont je parle a besoin d'autre chose : c'est pourquoi je demande que vous n'en doutiez plus... Cette main que je prenais parce que je croyais que vous alliez me croire, je n'y toucherai plus ni des doigts ni des lèvres, mais que du moins, Vanna, quand nous nous quitterons pour ne plus nous revoir, vous soyez convaincue que c'était cet amour qui vous a tant aimée, et ne s'est arrêté que devant l'impossible!...

VANNA. — C'est parce que quelque chose lui parut impossible que j'espère encore en douter... Ne croyez pas que je me fusse réjouie à le voir surmonter des obstacles affreux, ni que je sois avide d'épreuves surhumaines... On raconte que, dans Pise, une femme jeta un jour l'un de ses gants dans la fosse aux lions, derrière le campanile, et pria son amant de l'y aller chercher. L'amant n'avait d'autre arme qu'une cravache de cuir. Pourtant il descendit, écarta les lions, prit le gant, le rendit à la femme en s'agenouillant devant elle, s'éloigna sans rien dire... et ne revint jamais... Je trouve qu'il fut trop doux, et, puisqu'il avait sa cravache, il eût dû s'en servir pour inculquer à celle qui se jouait ainsi d'un sentiment divin, une notion plus exacte et plus vive des droits et des devoirs de l'amour véritable... Je n'exige donc pas que vous me fournissiez des preuves de ce genre ; je ne demande qu'à vous croire... C'est pour votre bonheur et pour le mien aussi que je voudrais douter... Il y a dans un amour exclusif comme le vôtre quelque chose de sacré qui devrait inquiéter la femme la plus froide et la plus vertueuse... C'est pourquoi j'examine ce que vous avez fait et serais presque heureuse de n'y rien rencontrer qui portât le grand signe de cette passion mortelle et rarement bénie... Je serais presque sûre de l'y point trouver, si votre dernier acte, où vous avez jeté follement dans un gouffre votre passé,

votre avenir, votre gloire, votre vie, tout ce que vous avez, pour me faire venir une heure sous cette tente, ne me forçait à dire que vous ne vous trompez peut-être pas...

PRINZIVILLE. — Ce dernier acte est le seul qui ne prouve rien.

VANNA. — Comment?...

PRINZIVALLE. — J'aime mieux vous avouer la vérité... En vous faisant venir ici pour sauver Pise en votre nom, je n'ai rien sacrifié.

VANNA. — Je ne comprends pas bien... Vous n'avez pas trahi votre patrie? Vous n'avez pas détruit votre passé? perdu votre avenir? vous ne vous êtes pas condamné à l'exil et peut-être à la mort?...

PRINZIVALLE. — D'abord, je n'ai point de patrie... Si j'en avais eu une, quel que fût mon amour, je ne l'eusse pas trahie, je pense, pour cet amour... Mais je ne suis qu'un mercenaire, fidèle quand on lui est fidèle, et qui trahit lorsqu'il se sent trahi... J'ai été accusé faussement par les commissaires de Florence, et condamné sans jugement par une république de marchands, dont aussi bien que moi vous connaissez les habitudes. Je me savais perdu. Ce que j'ai fait ce soir, loin de me perdre davantage, me sauvera peut-être, si un hasard quelconque peut encore me sauver...

VANNA. — De sorte que vous m'avez sacrifié peu de chose?

PRINZIVALLE. — Rien. Je devais vous le dire,.. Je suis heureux que l'occasion s'en soit offerte... Il ne me plairait pas d'acheter par un mensonge un seul de vos sourires...

VANNA. — C'est bien, Gianello, et ceci vaut mieux que l'amour et ses plus belles preuves... Tu n'auras pas besoin de chercher plus longtemps la main qui te fuyait. La voici...

PRINZIVALLE. — Ah! j'aurais mieux aimé que l'amour l'eût conquise!... Mais qu'importe, après tout!... Elle est à moi, Vanna, je la tiens dans les miennes, j'en regarde la nacre, j'en respire la vie, je m'enivre un instant d'une illusion trop douce; j'en étreins la tiède fraîcheur, je la prends, je l'étends, je la ferme, comme si elle allait me répondre dans la langue magique et secrète des amants; et je la couvre de baisers sans que tu la retires... Tu ne m'en veux donc pas de la cruelle épreuve?...

VANNA. — J'aurais fait la même chose, peut-être mieux ou pis, si j'avais été à ta place.

PRINZIVALLE. — Mais quand tu acceptas de venir sous ma tente, tu savais qui j'étais?

VANNA. — Personne ne le savait... Il courait, sur le chef de l'armée ennemie, des bruits assez bizarres... Pour les uns, tu étais un vieillard effrayant; pour d'autres, un jeune prince d'une beauté merveilleuse...

PRINZIVALLE. — Mais le père de Guido, qui m'avait vu, ne t'avait donc rien dit?

VANNA. — Non.

PRINZIVALLE. — Tu ne l'as pas interrogé?

VANNA. — Non.

PRINZIVALLE. — Mais alors, quand tu vins sans défense dans la nuit, te livrer au barbare inconnu, peut-être répugnant, ta chair n'a pas frémi, ton cœur n'a pas tremblé?

VANNA. — Non. Il fallait venir.

PRINZIVALLE. — Et quand tu m'aperçus, tu n'as pas hésité?

VANNA. — Tu ne te rappelles pas?... Je ne vis rien d'abord, à cause de ces linges...

PRINZIVALLE. — Oui, mais après, Vanna, quand je les écartai?...

VANNA. — C'était tout autre chose, et je savais déjà... Mais toi, quand tu me vis pénétrer dans la tente, quel était ton dessein?... Comptais-tu donc vraiment abuser jusqu'au bout de l'affreuse détresse?

PRINZIVALLE. — Ah! je ne savais pas ce que je comptais faire!... Je me sentais perdu, et je voulais tout perdre... Et je te haïssais à cause de l'amour... Certes, je l'aurais fait, si ce n'eût été toi... Mais toute autre que toi m'aurait paru odieuse... Il aurait fallu que toi-même ne fusses plus semblable à ce que tu étais... Je m'y perds, quand j'y songe... Il eût suffi d'un mot qui fût différent de tes mots; il eût suffi d'un geste qui ne fût pas ton geste; il eût suffi d'un rien pour enflammer la haine et déchaîner le monstre... Mais, dès que je te vis, je vis en même temps que c'était impossible...

VANNA. — Moi, je le vis aussi et ne te craignis plus : car nous nous entendions sans avoir besoin de rien dire... C'est curieux, quand j'y pense... Je crois que j'aurais fait tout ce que tu as fait, si j'aimais comme toi... Il me semble parfois que je suis à ta place, que c'est toi qui m'écoutes, et que c'est moi qui dis tout ce que tu me dis...

PRINZIVALLE. — Et moi aussi, Vanna, dès le premier moment, j'ai senti que le mur qui nous sépare, hélas! de tous les autres êtres devenait transparent, et j'y plongeais les mains, j'y plongeais les regards comme dans une onde fraîche, et les en retirais ruisselants de lumière, ruisselants de confiance et de sincérité, comme si je les plongeais dans ma propre conscience et dans mon propre cœur... Il me semblait aussi que les hommes changeaient, que je m'étais trompé sur eux jusqu'à ce jour... Il me semblait surtout que je changeais moi-même, que je sortais enfin d'une longue prison, que les portes s'ouvraient, que des fleurs et des feuilles écartaient les barreaux, que l'horizon venait emporter

chaque pierre, que l'air pur du matin pénétrait dans mon âme et baignait mon amour...

VANNA. — Moi aussi, je changeais... J'étais bien étonnée de pouvoir te parler comme je t'ai parlé dès le premier moment... Je suis très silencieuse... Je n'ai jamais parlé ainsi à aucun homme, si ce n'est à Marco, le père de Guido... Et, même auprès de lui, c'était bien différent... Puis il a mille rêves qui le prennent tout entier; et nous n'avons causé que trois ou quatre fois... Les autres ont toujours un désir dans les yeux qui ne permettrait pas de leur dire qu'on les aime, et qu'on voudrait savoir ce qu'il y a dans leur cœur... Et dans tes yeux aussi il y a un désir, mais il n'est pas le même; il ne répugne point et il ne fait pas peur... J'ai senti tout de suite que je te connaissais sans que je me souvinsse de t'avoir jamais vu...

PRINZIVALLE. — Aurais-tu pu m'aimer, si mon mauvais destin ne m'eût fait revenir lorsqu'il était trop tard?...

VANNA. — Si je pouvais dire que je t'aurais aimé, ne serait-ce pas t'aimer déjà, Gianello? Et tu sais comme moi que ce n'est point possible... Mais nous parlons ici comme si nous étions dans une île déserte... Si j'étais seule au monde, il n'y aurait rien à dire... Mais nous oublions trop tout ce qu'un autre souffre, tandis que nous sommes là, à sourire au passé... Quand je sortis de Pise, la douleur de Guido, l'angoisse de sa voix, la pâleur de sa face... Je ne peux plus attendre... L'aurore doit être proche, et j'ai hâte de savoir... Mais j'entends que l'on marche... Quelqu'un frôle la tente; et le hasard lui-même a plus de cœur que nous. On chuchote à l'entrée... Écoute, écoute... Qu'est-ce?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, VEDIO.

On entend des chuchotements et des pas précipités autour de la tente, puis la voix de VEDIO, qui appelle du dehors.

VEDIO, *du dehors*. — Maître!...

PRINZIVALLE. — C'est la voix de Vedio... Entre!... Qu'est-ce?...

VEDIO, *à l'entrée de la tente*. — J'ai couru... Fuyez, maître!... Il est temps... Messer Maladura, le second commissaire de Florence...

PRINZIVALLE. — Il était à Bibbiena...

VEDIO. — Il est revenu... Il amène six cents hommes... Ce sont des Florentins... Je les ai vus passer... Le camp est en émoi... Il apporte des ordres... Il vous proclame traître... Il cherche Trivulzio... Je crains qu'il ne le trouve avant que vous puissiez...

PRINZIVALLE. — Viens, Vanna...

VANNA. — Où me faut-il aller ?

PRINZIVALLE. — Vedio, avec deux hommes sûrs, te conduira dans Pise.

VANNA. — Et toi, où iras-tu ?...

PRINZIVALLE. — Je ne sais... peu importe... le monde est assez vaste pour m'offrir un refuge...

VEDIO. — Oh ! maître, prenez garde... Ils tiennent la campagne tout autour de la ville ; et toute la Toscane est pleine d'espions...

VANNA. — Viens à Pise.

PRINZIVALLE. — Avec toi ?...

VANNA. — Oui.

PRINZIVALLE. — Je ne puis.

VANNA. — Ne fût-ce que quelques jours... Tu échapperais ainsi aux premières poursuites...

PRINZIVALLE. — Que fera ton mari ?

VANNA. — Il sait autant que toi ce qu'il doit à un hôte.

PRINZIVALLE. — Il te croira lorsque tu lui diras ?...

VANNA. — Oui. S'il ne me croyait pas... Mais ce n'est pas possible... Viens...

PRINZIVALLE. — Non.

VANNA. — Pourquoi ? Que crains-tu ?

PRINZIVALLE. — C'est pour toi que je crains.

VANNA. — Pour moi, que je sois seule ou que tu m'accompagnes, le danger est le même. C'est pour toi qu'il faut craindre. Tu viens de sauver Pise : il est juste qu'elle te sauve.... Tu y viens sous ma garde ; et je réponds de toi...

PRINZIVALLE. — Je t'accompagnerai.

VANNA. — C'est la meilleure preuve que ton amour me donne... Viens...

PRINZIVALLE. — Ta blessure ?...

VANNA. — La tienne est bien plus grave...

PRINZIVALLE. — Ne t'en occupe point... Ce n'est pas la première... Mais la tienne... On dirait que le sang... *(Il avance la main pour écarter le manteau.)*

VANNA *arrêtant son geste et serrant plus étroitement le manteau sur sa gorge.* — Non, non... Gianello... Nous ne sommes plus ennemis... J'ai froid...

PRINZIVALLE. — Ah! j'allais oublier que tu es presque nue pour affronter la nuit, et c'est moi le barbare qui l'ai voulu ainsi... Mais voici les grands coffres où j'entassais le butin de la guerre... Voici des robes d'or, des manteaux de brocart...

VANNA, *prenant au hasard des voiles dont elle s'enveloppe.* — Non; ces voiles suffisent... J'ai hâte de te sauver... Viens, ouvre-moi la tente... *(Prinzivalle, suivi de Vanna, se dirige vers l'entrée de la tente, et l'ouvre toute grande. Une confuse rumeur, que domine un bruit de cloches exaltées et lointaines, envahit brusquement le silence de la nuit, tandis que, par la baie mouvante de la tente, on voit à l'horizon Pise tout illuminée, semée de feux de joie, et projetant dans l'azur encore sombre un énorme nimbe de clarté.)*

PRINZIVALLE. — Vanna! Vanna!... regarde!...

VANNA. — Qu'est-ce, Gianello?... Ce sont les feux de joie qu'ils viennent d'allumer pour célébrer ton œuvre... Les murs en sont couverts, les remparts sont en flamme, le campanile brûle comme une torche heureuse... Toutes les tours resplendissent et répondent aux étoiles... Les rues forment des routes de lumière dans le ciel... Je reconnais leurs traces; je les suis dans l'azur comme je les suivais ce matin sur les dalles... Voici la Piazza et son dôme de feu; et le Campo Santo qui fait une île d'ombre... On dirait que la vie, qui se sentait perdue, revient en toute hâte, éclate le long des flèches, rejaillit sur les pierres, déborde des murailles, inonde la campagne, vient à notre rencontre et nous rappelle aussi... Écoute, écoute donc... N'entends-tu pas les cris et le délire immense qui montent comme si la mer avait envahi Pise, et les cloches qui chantent comme au jour de mes noces?... Ah! je suis trop heureuse, et deux fois trop heureuse, en face de ce bonheur que je dois à celui qui m'a le mieux aimée!... Viens, mon Gianello. *(Lui donnant un baiser sur le front.)* Voici le seul baiser que je puisse te donner...

PRINZIVALLE. — Oh! ma Giovanna!... Il passe les plus beaux que l'amour espérait!.. Mais qu'as-tu? Tu chancelles et tes genoux fléchissent... Viens, appuie-toi sur moi; mets ton bras sur mon cou...

VANNA. — Ce n'est rien... Je te suis... C'est l'éblouissement... J'avais trop demandé aux forces de la femme... Soutiens-moi, porte-moi, pour que rien ne retarde mes premiers pas heureux... Ah! que la nuit est belle dans l'aurore qui se lève!... Hâtons-nous, il est temps... Il nous faut arriver avant que la joie soit éteinte... *(Ils sortent enlacés.)*

ACTE TROISIÈME

Une salle d'apparat dans le palais de Guido Colonna. — Hautes fenêtres, colonnes de marbre, portiques, tentures, etc. — A gauche, au second plan, une vaste terrasse dont les balustrades portent de grands vases fleuris, et à laquelle donne accès un double escalier extérieur. — Au centre de la salle, entre les colonnes, de larges degrés de marbre conduisent à cette même terrasse, d'où l'on est censé découvrir une partie de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

GUIDO, MARCO, BORSO et TORELLO, entrant.

GUIDO. — J'ai fait ce que vous avez voulu, ce qu'elle a voulu, ce que tous ont voulu; il est juste que ma volonté ait son tour. Je me suis tu, je me suis caché, j'ai retenu mon souffle, comme ferait le lâche pendant que les voleurs saccagent sa maison... Et j'ai été honnête dans mon avilissement!... Vous avez fait de moi un marchand scrupuleux... Tenez, voilà l'aurore... Je n'ai pas bougé jusqu'ici... J'ai pesé l'infamie... Il fallait faire honneur au marché et payer tous vos vivres. . Il fallait que l'acheteur eût les dernières minutes de cette noble nuit! Ah! ce n'était pas trop pour prix de tant de blé, de bœufs et de légumes... Maintenant j'ai payé et vous avez mangé... Maintenant je suis libre, je redeviens le maître, et je sors de ma honte.

MARCO. — Mon fils, je ne sais pas ce que vous comptez faire, et personne n'a le droit de se mettre en travers d'une douleur comme la vôtre... Personne, non plus, ne la peut soulager ; et le bonheur immense qui en est né, qui vous entoure de toutes parts, ce bonheur même, je le comprends assez, ne peut que rendre plus brûlantes les premières de vos larmes... Maintenant que la ville est sauvée, nous-mêmes regrettons presque ce salut qui vous coûta si cher; et malgré nous, pour ainsi dire, nous baissons la tête en présence de celui qui porte seul, injustement, toute la peine... Et cependant, si hier pouvait recommencer, il me faudrait encore agir comme j'ai agi, désigner les mêmes victimes et pousser à la même injustice : car l'homme qui voudrait être juste passe toute sa vie à choisir tristement entre deux ou trois injustices inégales... Je ne sais que vous dire; mais si ma voix, que vous avez aimée, peut pénétrer une dernière fois jusqu'à ce cœur qui l'écoutait toujours, je vous en prie, mon fils, ne suivez pas aveuglément les premiers conseils de la colère et du malheur... Attendez tout au moins que passe l'heure si dangereuse qui nous fait

dire des mots qu'on ne peut révoquer... Vanna va revenir... ne la jugez pas aujourd'hui, ne repoussez personne, ne faites rien d'irréparable... Et tout ce que l'on fait, et tout ce que l'on dit dans une douleur trop grande, est si naturellement, et si cruellement irréparable!... Vanna va revenir, désespérée. Ne lui reprochez rien. Ne la revoyez pas dès son retour, si vous ne sentez pas en vous la force de lui parler comme vous lui parleriez si depuis bien des jours elle était revenue... Il y a pour nous, pauvres hommes, qui sommes les jouets de tant de grandes choses, il y a tant de bonté, de justice, de sagesse, dans quelques moments qui s'écoulent !... Et les seuls mots qui comptent et qu'il faudrait prévoir quand le mal nous aveugle, ce sont ceux qu'on prononce après qu'on a compris, lorsqu'on a pardonné et qu'on aime de nouveau...

GUIDO. — Est-ce tout?... Enfin ! ce n'est plus l'heure des paroles mielleuses ; et il n'est plus personne qu'elles puissent encore tromper... Je vous ai laissé dire une dernière fois ce que vous aviez à me dire : car je voulais savoir ce que votre sagesse avait à m'apporter en échange de ma vie qu'elle a si bien détruite... C'est cela qu'elle me donne !... Attendre, patienter, accepter, oublier, pardonner et pleurer!... Eh bien, non ! C'est trop peu !... J'aime mieux ne pas être sage ; et je veux autre chose que des mots pour sortir de ma honte !... Ce que je vais faire est bien simple. Il y a quelques années, vous me l'auriez dicté. Un homme a pris Vanna : Vanna n'est plus à moi tant que cet homme existe. Moi, je suis d'autres règles que celles qui régissent le verbe et l'adjectif. Je suis la grande loi qui domine tout homme dont le cœur vit encore... Pise a de quoi manger et de quoi se défendre. Elle a reçu des armes : j'en veux ma juste part. A compter de ce jour, ses soldats m'appartiennent ; tout au moins les meilleurs, ceux que j'ai recrutés et payés de ma bourse. Je ne lui dois plus rien ; et je reprends mon bien. Ils ne lui reviendront qu'après qu'ils auront fait ce que j'ai le droit d'exiger à mon tour... Pour le reste, voici : Vanna... je lui pardonne ou lui pardonnerai, quand il ne sera plus... Elle a été trompée ; elle s'est affreusement, mais, somme toute, héroïquement égarée... On s'est odieusement joué de sa pitié et de sa grandeur d'âme... C'est bien ; ceci peut sinon l'oublier, peut-être s'évanouir si loin dans le passé que l'amour qui le cherche ne le retrouve plus... Mais il y a quelqu'un que je ne verrai plus sans honte et sans horreur... Il y a ici un homme dont la seule mission était d'être le guide et le soutien d'un noble et grand bonheur ; il en est devenu l'ennemi et la ruine. Et vous allez voir cette chose effrayante et nouvelle, et juste cependant : un fils qui, dans un monde un moment renversé, juge son propre père, le maudit, le renie, le chasse de sa présence, le méprise et le hait !...

MARCO. — Mon fils, maudissez-moi, pourvu que vous lui pardonniez. S'il y eut à vos yeux une faute impardonnable dans un acte héroïque qui sauva tant de vies, la faute est toute à moi, l'héroïsme est aux autres... Mon conseil était bon ; mais il était facile, puisque je ne prenais point part au sacrifice... Aujourd'hui qu'il m'enlève ce qui m'est le plus cher, il me semble meilleur... Vous avez bien jugé selon votre conscience, comme j'aurais jugé si j'avais moins d'années... Je m'en vais, mon enfant, vous ne me verrez plus : je comprends que ma vue vous devienne douloureuse ; mais j'espère vous revoir sans que vous me voyiez... Et puisque je m'en vais sans oser espérer que je vive jusqu'à l'heure où vous pardonnerez le mal que je vous fis, — car je n'ignore pas, ayant vécu moi-même, que le pardon est lent quand on est comme vous au milieu de la vie, — puisque je pars ainsi, sans que rien me demeure qu'on me puisse envier, que du moins je sois sûr d'emporter toute la haine, et toute la rancune, et tous les souvenirs cruels de votre cœur ; et qu'il n'en reste point pour celle qui va venir... Je ne vous ferai plus qu'une seule prière... Qu'il me soit permis de la voir une dernière fois se jeter dans vos bras... Ensuite je m'en irai sans me plaindre et sans vous croire injuste... Il est bon que dans les misères humaines le plus vieux prenne sur ses épaules tout ce qu'il peut porter, puisqu'il n'a plus que quelques pas à faire pour qu'on le soulage du fardeau... *(Déjà, durant les dernières paroles de Marco, on entendait s'élever au dehors un bruit confus et puissant. Dans le silence qui les suit, ce bruit augmente, se rapproche, se précise. C'est d'abord l'attente murmurante, puis les acclamations encore éloignées d'une foule qui se déplace. Bientôt, perçant de toutes parts l'innombrable et informe rumeur, on distingue de plus en plus nettement les cris mille fois répétés de : « Vanna! Vanna! Notre Monna Vanna!... Gloire à Monna Vanna ! Notre Monna Vanna !... Vanna ! Vanna! Vanna !... » — Marco, enfin, s'élançant vers les portiques qui donnent accès à la terrasse :)* C'est Vanna !... Elle revient !... Elle est là !... Ils l'acclament ! Ils l'acclament !... Écoutez !... *(Borso et Torello le suivent sur la terrasse, tandis que Guido reste seul, appuyé contre une colonne, et regarde au loin. — Durant toute cette fin de scène, les clameurs du dehors redoublent et se rapprochent rapidement. — Marco reprend, sur la terrasse :)* Oh ! la place, les rues, les branches, les fenêtres sont couvertes de têtes et de bras qui s'agitent !... On dirait que les pierres, les feuilles et les tuiles se sont changées en hommes !... Mais où donc est Vanna ?... Je ne vois qu'un nuage qui s'ouvre et se referme !... Borso, mes pauvres yeux trahissent mon amour... La vieillesse, les larmes, la crainte les aveuglent... Ils ne retrouvent pas le seul être qu'ils cherchent !... Où est-elle ?... La vois-tu ?... De quel côté faut-il que j'aille à sa rencontre ?...

BORSO, *le retenant.* — Non, ne descendez pas... La foule est trop épaisse et ne se contient plus... Ils écrasent les femmes, ils renversent les enfants... Du reste, c'est inutile : Vanna serait ici avant que vous puissiez... Elle approche, elle est là... Elle relève la tête, elle nous a aperçus... Elle marche plus vite, elle regarde et sourit...

MARCO. — Mais vous la voyez donc quand je ne la vois pas !... Ah ! mes yeux presque morts qui ne distinguent rien !... Pour la première fois, je maudis la vieillesse qui m'apprit tant de choses pour me cacher celle-ci ! Mais si vous la voyez, dites, comment est-elle ?... Voyez-vous son visage ?

BORSO. — Elle revient en triomphe... On dirait qu'elle éclaire la foule qui l'acclame...

TORELLO. — Mais quel est donc cet homme qui marche à côté d'elle ?...

BORSO. — Je ne sais... Je ne le connais pas... Son visage est caché...

MARCO. — Écoutez le délire !... Tout le palais tressaille, et les fleurs des grands vases tombent sur les balustres... On croirait que les dalles et les marches de marbre se lèvent sous nos pieds pour nous emporter tous dans la joie qui s'étale !... Ah ! je commence à voir !... La foule atteint les grilles... Je vois qu'elle se divise tout à coup sur la place...

BORSO. — Oui : la foule s'entr'ouvre au-devant de Vanna, à mesure qu'elle s'avance, pour lui faire une haie de triomphe et d'amour... Ils lui jettent des fleurs, des palmes, des bijoux... Les mères tendent les bras pour qu'elle touche leurs enfants ; et les hommes se couchent pour baiser les pierres que ses pieds ont frôlées... Prenez garde... Ils approchent... Ils ne se possèdent plus... Nous serons renversés, s'ils montent l'escalier... Heureusement, les gardes accourent de tous côtés pour barrer les entrées... Je vais leur donner l'ordre de repousser le peuple et de fermer les grilles s'il en est encore temps...

MARCO. — Non ! non ! Laissez la joie s'épanouir ici comme elle fait dans leur cœur !... Qu'importe ce qu'il renverse quand l'amour est si grand !... Ils ont assez souffert pour que leur délivrance arrache toutes les bornes !... O mon pauvre et bon peuple !... Moi-même, je suis ivre et je hurle avec toi !... O Vanna ! ma Vanna ! Est-ce toi que je vois sur la première marche ?... *(Il s'élance pour descendre à la rencontre de Vanna, mais Borso et Torello le retiennent.)* Monte ! monte, Vanna !... Ils me retiennent ici... Ils ont peur de la joie !... monte, monte, Vanna, plus belle que Judith et plus pure que Lucrèce !... Monte, monte, Vanna, monte parmi les fleurs !... *(Il court aux vases de marbre, il en arrache à pleines mains les fleurs,*

qu'il jette au pied de l'escalier.) Moi aussi, j'ai des fleurs pour saluer la vie!... Moi aussi, j'ai des lis, des lauriers et des roses pour couronner la gloire! *(Les acclamations deviennent plus délirantes.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, PRINZIVALLE, VANNA.

VANNA, accompagnée de PRINZIVALLE, paraît au haut de l'escalier, et se jette dans les bras que lui tend MARCO sur la dernière marche. — La foule envahit l'escalier, la terrasse, les portiques, mais se tient cependant à une certaine distance du groupe formé par VANNA, PRINZIVALLE, MARCO, BORSO et TORELLO.

VANNA, *se jetant dans les bras de Marco.* — Mon père, je suis heureuse!...

MARCO, *l'embrassant étroitement.* — Et moi aussi, ma fille, puisque tu nous reviens!... Laisse-moi te regarder à travers nos baisers... Te voilà plus radieuse que si tu revenais des sources de ce ciel qui chante ton retour!... Et l'horrible ennemi n'a pas pu enlever un rayon de tes yeux, un sourire à tes lèvres...

VANNA. — Mon père, je vous dirai... Mais où donc est Guido?... Il faut que je le délivre avant tous... Il ne sait pas encore...

MARCO. — Viens, Vanna, il est là... Viens : moi, l'on me repousse, et c'est peut-être juste; mais toi, l'on te pardonne ta magnifique faute, et je veux te jeter dans ses bras, pour que mon dernier geste et mon dernier regard vous retrouvent dans l'amour... *(A ce moment, Guido s'avance d'un pas au-devant de Vanna. — Celle-ci va parler et fait un mouvement pour s'élancer dans ses bras; mais Guido, d'un geste brusque, l'arrête et la repousse.)*

GUIDO, *à ceux qui l'entourent, d'une voix brève, stridente et impérieuse.* — Laissez-nous!

VANNA. — Non, non!... Attendez tous!... Guido, tu ne sais pas... Je veux te dire, je veux leur dire à tous... Guido, je reviens pure, et personne ne peut...

GUIDO, *l'interrompant, la repoussant et élevant la voix dans la colère qui le gagne.* — Toi, ne m'approche pas ; ne me touche pas encore!... *(S'avançant vers la foule qui a commencé d'envahir la salle et qui recule devant lui.)* Avez-vous entendu?... Je vous prie de sortir et de nous laisser seuls. Vous êtes maîtres chez vous ; moi, je suis maître ici. Borso et Torello, faites venir les gardes... Ah! je vous comprends bien!... Il vous manque un spectacle après la grande fête!... Mais vous ne l'aurez pas; il n'est pas fait pour vous, vous n'en êtes pas dignes... Vous avez de la viande et du vin; j'ai payé pour vous tous : qu'attendez-vous encore?... C'est bien le moins, je pense, qu'on me laisse ma douleur... Allez-vous-en, mangez! Allez-

vous-en, buvez!... Moi, j'ai d'autres soucis; et je garde des larmes que vous ne verrez pas... Allez-vous-en, vous dis-je !... *(Mouvements silencieux dans la foule, qui disparaît peu à peu.)* Il en est qui s'attardent?... Allez-vous-en !... *(Prenant violemment son père par le bras.)* Vous aussi! vous surtout! vous plutôt que les autres, puisque c'est votre faute!... Vous ne me verrez pas pleurer ces larmes-là!... Ah! je veux être seul, plus seul que dans la tombe, pour que je sache enfin ce que je dois savoir !... *(Apercevant Prinzivalle qui n'a pas bougé.)* Et vous ?... Qui êtes-vous, qui restez là comme une statue voilée?... Êtes-vous donc la honte ou la mort qui attendent?... N'avez-vous pas compris qu'il faut vous en aller?... *(S'emparant de la hallebarde d'un garde.)* Faut-il que je vous chasse à coups de hallebarde?... Vous tâtez votre épée?... Moi aussi, j'ai la mienne; mais je ne l'emploierai pas à cet usage... Elle ne servira plus que contre un homme, un seul... Celui-là... Mais qu'est-ce que ces voiles qui cachent votre tête?... Je ne suis pas d'humeur à m'amuser d'un masque... Vous ne répondez pas?... Je veux voir qui vous êtes, attendez!... *(Il approche pour arracher les voiles. Vanna se jette entre Prinzivalle et lui et l'arrête.)*

VANNA. — Ne le touchez pas !...

GUIDO *s'arrêtant, surpris.* — Ah! Vanna?... Toi, Vanna?... D'où vient-elle, cette force?...

VANNA. — C'est lui qui m'a sauvée...

GUIDO. — Ah! ah! il t'a sauvée !... Il t'a sauvée après... quand il était trop tard... Il a fait une belle œuvre... Il aurait mieux valu...

VANNA, *fébrilement.* — Laisse-moi te dire enfin!... Guido, je t'en supplie... D'un seul mot tu sauras... Il m'a sauvée, te dis-je! épargnée, respectée... Il ne m'a pas touchée... Personne ne m'a touchée... Il revient sous ma garde... J'ai donné ma parole, ta parole, la nôtre... Je reviens aussi pure que je t'avais quittée... Attends que ta colère... Laisse-moi te parler... Ne crains rien... Il vaut mieux que nous tous... Il n'a pas dit un mot, il n'a pas fait un geste qui ne fussent...

GUIDO. — Mais qui est-ce? qui est-ce ?...

VANNA. — Prinzivalle.

GUIDO. — Qui?... Lui?... Qui? celui-là?... Prinzivalle, celui-ci?...

VANNA. — Oui, oui; il est ton hôte... Il a confiance en toi!... Il est notre sauveur...

GUIDO, *après un instant de stupeur et avec une violence et une exaltation croissantes qui ne permettent pas à Vanna de l'interrompre.* — Oh! ceci, ma Vanna!... Oh! ceci tombe enfin comme une rosée chaste des cieux mêmes du ciel!... Oh! Vanna, ma Vanna!... Tu es grande, et je t'aime, et je comprends enfin!... Oui,

tu avais raison : puisqu'il fallait le faire, il fallait faire ainsi !... Ah ! je comprends ta ruse plus puissante que son crime ! Mais je ne savais pas, je n'avais pas prévu... Une autre l'eût tué comme Judith mit à mort Holopherne... Mais son crime est plus grand que celui d'Holopherne et voulait une plus grande vengeance... Il fallait le conduire au milieu des victimes qui seront ses bourreaux... Le triomphe est splendide !... Il suivait tes baisers, doucement, tendrement, comme un agneau suit une branche de fleurs !... Qu'importent les baisers qu'on donne dans la haine !... Le voilà pris au piège... Oui, tu avais raison : si tu l'avais tué, là-bas, seule sous sa tente, après l'horrible crime, cela n'eût pas suffi ; un doute fût resté ; on ne l'aurait pas vu... Tout le monde savait l'abominable pacte ; il faut que tout le monde apprenne ce qu'il en coûte d'outrager à ce point notre nature humaine... Mais comment as-tu fait ?... C'est le plus grand triomphe que l'honneur d'une femme... Ah ! tu vas le leur dire !... *(Courant à la terrasse et criant à tue-tête.)* Prinzivalle ! Prinzivalle !... Nous tenons l'ennemi !

VANNA, *s'attachant à ses pas et s'efforçant de le retenir.* — Non, non, écoute-moi... Non, ce n'est pas cela... Guido, je t'en supplie... Non, Guido, tu te trompes...

GUIDO, *se dégageant et redoublant ses cris.* — Laisse-moi ; tu verras... Il faut qu'ils sachent tous... *(Appelant la foule.)* Maintenant, vous pouvez, vous devez revenir... Et vous aussi, mon père, dont la tête s'écrase entre ces deux balustres pour épier mon sort, comme si vous attendiez qu'un dieu surgît enfin pour réparer le mal que vous avez causé et rapporter la paix !... Revenez ! c'est la paix et c'est un grand miracle !... Ce qui va se passer, il faut que les pierres mêmes l'entendent et le contemplent !... Je ne me cache plus et ma honte s'éloigne !... Je vais sortir d'ici plus pur que les plus purs, et plus heureux que ceux qui n'avaient rien perdu !... Maintenant, vous pouvez acclamer ma Vanna ! Je l'acclame avec vous et plus haut que vous tous !... *(Poussant dans la salle ceux qui se pressent sur la terrasse).* Cette fois, vous aurez un spectacle !... Il y a une justice !... Ah ! je le savais bien ; mais je n'aurais pas cru qu'elle dût être si prompte !... Je comptais l'épier des années, des années !... J'allais passer ma vie à la guetter partout, au détour des sentiers, dans les bois, dans les rues... Et voilà qu'elle se trouve tout à coup dans cette salle, qu'elle est là devant moi, devant nous, sur ces marches !... Par quel miracle énorme ?... Nous allons le savoir ; c'est Vanna qui l'a fait !... Mais puisqu'elle est entrée, c'est pour faire son œuvre... *(A Marco, en le prenant par le bras.)* Vous voyez bien cet homme ?...

MARCO. — Oui. Qui est-ce ?...

GUIDO. — Vous l'avez vu pourtant ; vous lui avez parlé, vous, son

messager complaisant... *(Prinzivalle tourne la tête vers Marco, qui le reconnaît.)*

MARCO. — Prinzivalle!... *(Mouvement dans la foule.)*

GUIDO. — Mais oui, c'est lui, bien lui, il n'y a pas de doute... Approchez donc, voyez, touchez-le, parlez-lui : peut-être a-t-il quelque nouveau message... N'avais-je pas le droit de promettre un miracle!... Approchez, n'ayez crainte; il ne s'en ira point... Mais fermez bien les portes!... Il ne faut pas qu'un miracle contraire nous l'enlève!... Mais n'y touchons pas tout de suite... Nous le réserverons pour de plus longs plaisirs... O vous, mes pauvres frères, qu'il a tant fait souffrir, qu'il voulait massacrer, dont il avait vendu les femmes et les enfants, regardez-le, c'est lui; il est à moi, il est à vous, il est à nous, vous dis-je!... Mais il ne vous a pas fait souffrir comme moi... Vous l'aurez tout à l'heure... *(S'adressant plus directement à la foule.)* Vous voilà tous ici, et vous serez témoins... Il faut que ce soit clair... Avez-vous bien compris le miracle héroïque?... Cet homme a pris Vanna. Il n'y avait rien à faire, tous vous l'aviez voulu... et vous l'aviez vendue... Je ne maudis personne; ce qui est fait est fait; et vous aviez le droit de préférer la vie à mon pauvre bonheur... Mais qu'auriez-vous trouvé pour recréer l'amour avec ce qui le tue?... Vous avez su détruire; il faut réédifier!... Eh bien! Vanna l'a fait... Elle a trouvé bien mieux que Lucrèce ou Judith!... Lucrèce s'est tuée; Judith tue Holopherne... Ah! c'est vraiment trop simple et trop silencieux!... Vanna ne tue personne dans une tente bien close; mais elle amène ici l'holocauste vivant, l'holocauste public... C'est nous tous qui allons effacer l'infamie où nous avons pris part... Comment a-t-elle fait?... Elle va nous le dire...

VANNA. — Oui, je vais vous le dire, mais c'est tout autre chose!...

GUIDO, *interrompant Vanna et s'approchant d'elle pour l'embrasser.* — Que d'abord je t'embrasse afin que tous apprennent...

VANNA, *le repoussant avec force.* — Non, non, non, pas encore!... Non, non, plus jamais si tu ne m'entends pas!... Écoute-moi, Guido... Il y va, cette fois, d'un honneur plus réel et d'un autre bonheur que ceux-là qui t'égarent!... Ah! je suis bien heureuse que tous soient revenus!... Ils m'entendront peut-être avant que tu m'entendes; ils comprendront peut-être avant que tu comprennes... Écoute-moi, Guido... je n'irai dans tes bras que lorsque tu sauras...

GUIDO, *l'interrompant et la pressant encore.* — Je saurai, je saurai; mais avant tout je veux...

VANNA. — Écoute-moi, te dis-je!... Je n'ai jamais menti; mais aujourd'hui je dis la vérité profonde, celle qu'on ne dit qu'une fois et qui tue ou fait vivre... Écoute-moi, Guido, et regarde-moi donc, si tu ne m'as pas vue jusqu'à cette heure-ci, la première et la seule où tu

puisses m'aimer comme je veux être aimée... Je te parle à présent au nom de notre vie, de tout ce que je suis, de tout ce que tu m'es... Sois capable de croire ce qui n'est pas croyable... Cet homme ne m'a pas prise... Il pouvait tout, puisqu'on m'avait donnée... Et je sors de sa tente comme je serais sortie de la maison d'un frère.. Il ne m'a pas touchée...

GUIDO. — Pourquoi?

VANNA. — Parce qu'il m'aime!

GUIDO. — Ah! c'était donc cela que tu devais nous dire... C'était là le miracle!... Oui, oui, j'avais déjà, aux premières paroles, entendu quelque chose qu'on ne comprenait pas... Ce n'était qu'un éclair; je n'avais pas pris garde... J'avais cru que le trouble et l'ivresse de l'horreur... Mais je vois, à présent, qu'il faut y voir plus clair... *(D'une voix subitement plus calme.)* Ainsi, quand il t'a eue presque nue, sous sa tente, et seule, toute la nuit. Cet homme ne t'a pas prise?...

VANNA, *avec force.* — Non!

GUIDO. — Il ne t'a pas touchée, ne t'a pas embrassée?...

VANNA. — Je ne lui ai donné qu'un baiser sur le front; et il me l'a rendu...

GUIDO. — Sur le front! sur le front!... Regarde-moi, Vanna... Ai-je donc l'air d'un homme qui croit que les étoiles sont des grains d'ellébore, et qu'on éteint la lune en crachant dans un puits!... Depuis quelle aventure?... Ah! je ne veux pas dire... Je ne veux pas encore nous perdre sans retour... Je ne vois pas ton but, ou si c'est le délire de cette horrible nuit qui renverse ta raison ou la mienne...

VANNA. — Ce n'est pas le délire, c'est la vérité...

GUIDO. — La vérité, grand Dieu!... mais je ne cherche qu'elle!... Mais il faudrait pourtant qu'elle fût presque humaine!... Quoi! Un homme te désire à ce point qu'il trahit sa patrie, qu'il vend tout ce qu'il a pour une seule nuit, qu'il se perd pour toujours, qu'il se perd bassement, et qu'il fait une chose qu'on n'avait jamais faite, et se rend à jamais le monde inhabitable; quoi! l'homme qui te tient là, seule et nue sous sa tente, qui n'a que cette nuit qu'il achète à ce prix, cet homme-là se contente d'un baiser sur le front et s'en vient jusqu'ici pour nous le faire croire?... Non, il faut être juste et ne pas se moquer trop longtemps du malheur... S'il demandait cela, qu'avait-il donc besoin de plonger tout un peuple dans une pareille nuit, et de m'anéantir dans une angoisse telle que j'en sors presque fou et vieilli de dix ans?... Ah! s'il n'avait voulu qu'un baiser sur le front, il eût pu nous sauver sans nous torturer tant!... Il n'avait qu'à venir comme un dieu qui délivre... Mais ce n'est pas ainsi qu'on exige

et prépare un baiser sur le front!... La vérité se trouve dans nos cris de douleur et notre désespoir... Non, je ne juge pas; car c'est ma propre cause et je n'y vois plus clair... Mais que les autres jugent et répondent pour moi!... *(Interpellant la foule.)* Avez-vous entendu?... Je ne sais pas pourquoi elle nous parle ainsi... Mais ce qu'elle dit est dit; et vous allez juger... Vous, vous devez la croire puisqu'elle vous a sauvés!... Dites, la croyez-vous?... Que tous ceux qui la croient sortent donc de la foule et viennent jusqu'ici donner un démenti à la raison humaine !... Je voudrais les connaître et voir comme ils sont faits!... *(Marco sort seul de la foule, où l'on n'entend que quelques murmures timides et indistincts.)*

MARCO, *s'élançant au milieu de la scène.* — Je la crois.

GUIDO. — Vous êtes leur complice... Mais les autres, les autres!... Où sont-ils, ceux qui croient?... *(A Vanna.)* Les as-tu entendus?... Ceux que tu as sauvés reculent devant le rire qui remplirait la salle, ceux même qui murmuraient n'osent pas se montrer... Et moi, moi, je devrais?...

VANNA. — Eux ne doivent pas me croire; mais toi, puisque tu m'aimes...

GUIDO. — Ah! moi, puisque je t'aime, je dois être la dupe!...

VANNA. — Regarde-moi, Guido... Je mets toute ma force, toute ma loyauté, tout ce que je te dois dans ce dernier regard... Cet homme ne m'a pas prise!... Voilà la vérité...

GUIDO. — Bien, c'est bien, c'est très bien... Il ne me reste rien... A présent, je sais tout... Oui, c'est la vérité, ou plutôt c'est l'amour... Je comprends maintenant... Tu voulais le sauver... Je ne sais ce qu'une nuit a pu faire d'une femme que j'avais tant aimée... Mais ce n'est pas ainsi qu'il fallait le sauver... *(Élevant la voix.)* Écoutez-moi, vous tous! C'est la dernière fois!... Je vais faire un serment!... Je me retiens encore au bord de quelque chose qui n'aura pas de fond!... Il me reste une minute avant que mes mains s'ouvrent... Je ne veux pas la perdre... M'entendez-vous encore?... Ma voix n'a plus sa force... Approchez, s'il le faut... Vous voyez cette femme et vous voyez cet homme?... Il est certain qu'ils s'aiment... Eh bien! n'oubliez pas : —je pèse chaque mot avec autant de soin que l'on pèse un remède au chevet d'un mourant ; — ils sortiront d'ici, de mon consentement, librement, sans outrage, sans subir aucun mal; et ils emporteront tout ce qu'il leur plaira... Ouvrez-vous devant eux et jetez-leur des fleurs, si vous le désirez... ils iront où l'amour conduira leur délire... pourvu que cette femme, qui fut jadis ma femme, me dise la vérité qui est la seule possible et qui est la seule chose que j'aime encore en elle et qu'elle me doive enfin pour

ce que je lui donne... As-tu compris, Vanna?... Cet homme t'a-t-il prise? Oui ou non... Réponds-moi; c'est tout ce que je veux... Ce n'est pas une épreuve et ce n'est pas un piège. J'en ai fait le serment. Ils en sont tous témoins...

VANNA. — J'ai dit la vérité... Il ne m'a pas touchée...

GUIDO. — C'est bien! Vous avez dit; vous l'avez condamné. Il n'y a plus rien à faire. Maintenant je m'éveille... *(Se rapprochant des gardes et leur désignant Prinzivalle.)* Cet homme m'appartient: prenez-le, liez-le; descendez avec lui jusqu'aux derniers cachots qui sont sous cette salle... J'y descends avec vous. *(A Vanna.)* Vous ne le verrez plus; et je viendrai vous dire la dernière vérité que ses dernières paroles révèleront bientôt...

VANNA, *se jetant au milieu des gardes qui saisissent Prinzivalle.* — Non! non! Il est à moi!... J'ai menti! j'ai menti! il m'a prise! il m'a prise! il m'a eue! il m'a prise!... *(Écartant les gardes.)* Écartez-vous, vous autres! Ne prenez pas ma part... Il n'appartient qu'à moi!... Je veux que mes mains seules!... Lâchement, bassement, il m'a prise, il m'a prise, il m'a prise!...

PRINZIVALLE, *s'efforçant de couvrir sa voix.* — Elle ment! elle ment! Elle ment pour me sauver, mais aucune torture...

VANNA. — Taisez-vous!... *(Se tournant vers le peuple.)* Il a peur!... *(S'approchant de Prinzivalle comme pour lui lier les mains.)* Donnez-moi donc les cordes, les chaînes et les fers!... Maintenant que ma haine a trouvé son issue, c'est moi qui le garrotte et c'est moi qui le livre! *(A voix basse, à Prinzivalle, tandis qu'elle lui lie les mains.)* Tais-toi!... il nous sauve!... Tais-toi, il nous unit!... Je t'appartiens, je t'aime!... Laisse-moi t'enchaîner... Je serai ta gardienne; je te délivrerai... nous fuirons... *(Criant comme si elle voulait forcer Prinzivalle à se taire.)* Taisez-vous!... *(S'adressant à la foule.)* Il m'implore à voix basse!... *(Découvrant le visage de Prinzivalle).* Regardez ce visage!... Il porte encore les marques de cette affreuse nuit!... *(Entr'ouvrant son manteau sur son épaule ensanglantée.)* J'en ai le signe aussi!... L'horrible nuit d'amour! Regardez-le, c'est lui!... Il est hideux et lâche!... *(Voyant que les gardes font un mouvement pour emmener Prinzivalle.)* Non, non, laissez-le-moi!... C'est ma proie! Je la veux pour moi seule!... Gardez-le!... Tenez-le!... Vous voyez qu'il veut fuir!...

GUIDO. — Pourquoi est-il venu?... Pourquoi as-tu menti?...

VANNA, *hésitant et cherchant les mots.* — J'ai menti... je ne sais... je ne voulais pas dire... Écoute, c'est maintenant... Oui, oui, tu vas comprendre... On ne sait ce qu'on fait... On ne voit pas d'avance... Lorsque j'allai là-bas, non, je n'y pensais pas... Mais les choses arrivent... Oui, oui, tu vas savoir, le voile est déchiré! Tant

pis pour ta douleur, puisque tu l'as voulu... Ah! j'ai eu peur de toi... J'ai eu peur de l'amour et son désespoir. Maintenant tu le veux... bien! je vais te le dire... *(D'une voix plus calme et plus assurée.)* Non, non, je n'ai pas eu l'idée que tu as dite... Je ne l'ai pas mené au milieu des bourreaux pour nous venger ensemble... L'idée que j'ai suivie n'était pas aussi belle, mais t'aimait davantage... Je voulais le conduire à une mort cruelle; mais je voulais aussi que l'ignoble mémoire de cette ignoble nuit ne pesât point sur toi jusqu'au bout de nos jours... Je me serais vengée toute seule, dans l'ombre: je l'aurais fait mourir, lentement, tu vois bien... peu à peu, jusqu'à ce que son sang, en tombant goutte à goutte, eût effacé son crime... Tu n'aurais jamais su l'affreuse vérité; et l'affreux souvenir ne se fût pas dressé entre nos chers baisers... J'ai craint, je le confesse, qu'en voyant cette image tu ne pusses plus m'aimer... J'étais folle, je le sais; j'avais trop demandé... J'ai voulu l'impossible... Mais tu vas tout apprendre... *(S'adressant à la foule.)* Puisque nous en sommes là, et puisqu'il n'est plus temps d'épargner notre amour, il faut comprendre aussi... Il faut que je dise tout et vous serez mes juges... Voici ce que j'ai fait : cet homme m'a donc prise, bassement et lâchement, comme je vous l'ai dit... J'ai voulu le tuer et nous avons lutté... Mais il m'a désarmée... Alors j'ai entrevu une vengeance plus profonde et je lui ai souri... Il a cru à mon sourire... Ah! les hommes sont fous!... Il est juste qu'on les trompe!... Ils adorent le mensonge!... Quand on montre la vie, ils croient que c'est la mort! Quand on leur tend la mort, ils la prennent pour la vie!... Il avait cru me prendre et c'est moi qui l'ai pris!... Le voilà dans sa tombe et je la scellerai! Il fallait l'amener en l'ornant de baisers comme un agneau docile... Le voilà dans mes mains qui ne s'ouvriront plus! Ah! mon beau Prinzivalle! nous aurons des baisers comme on n'en a pas eu!

GUIDO, *s'approchant.* — Vanna!...

VANNA. — Regarde-le de près!... Il était plein d'espoir! Il m'a crue tout de suite, lorsque je lui ai dit : « Prinzivalle, je t'aime!... » Ah! il m'aurait suivie jusqu'au cœur de l'enfer!... Je l'embrassais ainsi... *(Elle l'embrasse ardemment.)* Gianello, je t'aime!... Rends-moi donc mes baisers!... Ce sont ceux-ci qui comptent!... *(Se tournant vers Guido.)* Il me les rend encore!... Ah! le rire est trop près d'une pareille horreur!... Maintenant, c'est mon homme!... Seigneur!... Il est à moi devant Dieu et les autres!... Je le veux, je l'aurai!... C'est le gain de ma nuit, et c'est un gain splendide!... *(Elle chancelle et se retient à une colonne.)* Prenez garde, je tombe!... Je porte trop de joie!... *(D'une voix haletante.)* Mon père, je vous le donne jusqu'à ce que mes forces... Qu'on l'emmène avant que... Que l'on trouve un cachot, un cachot si profond que personne ne

puisse... Et j'en aurai la clé!... Et j'en aurai la clé!... Je la veux tout de suite!... Que personne n'y touche!... C'est ma part, c'est ma part et je la veux intacte!... Guido, il m'appartient! *(Faisant un pas vers Marco.)* Mon père, il est à moi et vous en répondez!... *(Regardant Marco fixement.)* Mon père, vous comprenez? Vous êtes son gardien : que l'ombre d'une injure n'effleure pas sa face, pour qu'il me soit rendu lorsque j'aurai la force de me venger enfin!... *(On emmène Prinzivalle.)* Adieu, mon Prinzivalle... Ah! nous nous reverrons!... *(Tandis que Guido se trouve au milieu des soldats qui emmènent brutalement Prinzivalle, Vanna pousse un cri, chancelle et tombe dans les bras de Marco qui s'est précipité pour la soutenir.)*

MARCO, *très vite et à mi-voix, tandis qu'il se penche sur Vanna qu'il soutient.* — Oui, j'ai compris, Vanna... J'ai compris ton mensonge... Tu as fait l'impossible... Et la vie a raison... Reviens à toi, Vanna... Il faut mentir encore, puisqu'on ne nous croit pas... *(Appelant Guido.)* Guido, elle t'appelle... Guido, elle se réveille...

GUIDO, *accourant et prenant Vanna dans ses bras.* — Ma Vanna... Elle sourit... Ma Vanna, réponds-moi... Ouvre les yeux, Vanna... Viens, viens, regarde-moi... Je n'ai jamais douté... Maintenant, c'est fini ; et tout va s'oublier dans la bonne vengeance... C'était un mauvais rêve...

VANNA, *ouvrant les yeux, d'une voix très faible.* — Où est-il?... Oui, je sais... Mais donnez-moi la clé... la clé de sa prison... Il ne faut pas que d'autres...

GUIDO. — Les gardes vont venir... Ils te la remettront...

VANNA. — Je la veux pour moi seule, afin que je sache bien... afin que personne autre... C'était un mauvais rêve... Le beau va commencer... Le beau va commencer...

MAURICE MAETERLINCK

LA MAISON DU PÉCHÉ

A mon amie Marceline Hennequin.

I

Des rideaux blancs, suspendus sur la profonde embrasure de la fenêtre, tamisaient un jour laiteux, déjà pâlissant. Ils enfermaient, comme dans une claire chapelle, l'enfant qui lisait et rêvait.

Le salon provincial, orné de boiseries et de solives, meublé d'acajou ancien, semblait plus vaste et plus froid, à cette heure crépusculaire. Les cadres symétriques des portraits, accrochant un reflet de jour, montraient çà et là le profil d'un rinceau brillant et la nervure d'une acanthe. Mais l'ombre, déjà épaisse aux angles des murs, gagnait insensiblement. La lumière défaillante, reculait, reculait encore, et, retenue par les mousselines de la fenêtre, languissait un instant dans leur trame avant de s'évanouir.

De l'enfant penché vers son livre, on ne distinguait que le vêtement noir, éclairé par la ligne pâle du col, et, sur les cheveux d'un blond de cendre, un peu d'or frissonnant qui s'éteignait.

Près de la cheminée, une forme de femme assise remua confusément, dans les demi-ténèbres. Une voix murmura :

— J'entends la trompe du courrier. L'omnibus traverse la place. Écoutez, Augustin...

Une vibration sourde, venue de loin, mourait contre les vitres.

— Oui, — dit l'enfant, — M. Forgerus arrive à Hautfort.

— Je regrette qu'il n'ait pu venir, ce matin, à la messe de première communion, mais il était fatigué par ce grand voyage. C'est un homme de faible santé.

Augustin ne répondit pas. Il feuilletait le vieux volume in-quarto, lourd à ses mains frêles. C'était un *Martyrologe* de 1638, illustré de gravures au burin. On y voyait des brasiers flambants, des colonnades, des proconsuls à casque et à cuirasse, des martyrs boursouflés, des lions à perruques, et de grands anges porteurs de palmes, précipités la tête en bas, dans leurs draperies volantes.

— Fermez votre livre. La nuit vient. Jacquine apportera la lampe tout à l'heure, — reprit la voix. — Vous pouvez rejoindre monsieur et mademoiselle Courdimanche sur la terrasse, si cela vous fait plaisir.

— Non, maman. Je suis très bien ici, avec vous.

— Soit ! Un jour de première communion, il faut éviter même les plaisirs innocents. Reposez-vous en pensant à Dieu, mon fils.

— Oh ! cette fois, j'entends la voiture ! — s'écria Augustin.

Le front appuyé aux vitres fraîches, il guettait l'apparition du nouvel hôte dans le chemin roide qui grimpait entre deux haies, vers la maison. Ce logis patrimonial des Chanteprie, bâti sur l'extrême bord d'un plateau, domine la pente rapide où s'étage Hautfort-le-Vieux. A droite, le donjon couronne de ses tours ruinées la masse verdoyante du jardin municipal. La porte Bordier, autre fragment de la forteresse, enjambe la rue qui descend à pic vers la place de l'Église et l'hôpital du comte Godefroy. Ce cintre de pierre moussue découpe un morceau de paysage, — toits enchevêtrés, pavés disjoints, fonds bleuâtres, — précis comme un dessin d'Albert Dürer. A mi-côte, Saint-Jean de Hautfort élève un portail Renaissance, un vaisseau soutenu par des arcs-boutants gothiques, un clocher restauré au XVIIe siècle. Entre les arcades de briques d'un petit cloître, les chapelles et les cyprès du cimetière apparaissent à vol d'oiseau. Çà et là, parmi les groupes des maisons,

on devine les coudes, les lacets des rues, les petites places plantées de tilleuls en charmilles. La cendre du soir éteint dans une harmonie grise le sombre violet des ardoises, le vermillon des tuiles neuves, le brun rougeâtre des vieux toits. Des fumées montent. Sous la pâleur irisée du vaste ciel, à droite et à gauche, des ondulations boisées s'étendent, en demi-cercle, et, vers le nord, s'échancrent largement pour découvrir un horizon de plaine, infini et bleuissant comme la mer.

Pas un bruit : pas un roulement de chariot, pas un sifflement de machine ; le silence... Le silence des couvents et des villes mortes où la vie semble figée dans le souvenir et l'attente.

Augustin de Chanteprie aimait la petite cité féodale sans commerce, sans industrie, et, toute proche de Paris, tombée à la torpeur de la province, mais qui retenait dans ses ruines l'âme héroïque et pieuse du passé. Ce paysage aux molles vallées, aux plaines nuancées d'azur, aux bois de châtaigniers et de chênes, c'était bien la « douce France » des trouvères. Et la maison même, sauvée des embellissements ridicules et des sacrilèges restaurations, n'avait point changé depuis 1636, — depuis que Jean de Chanteprie, maître des requêtes, était venu s'y établir.

Les noms et les visages des messieurs de Chanteprie étaient familiers à l'enfant, conservés dans sa mémoire, comme en un musée. C'étaient Jean de Chanteprie, le grand ancêtre, le premier ami de Port-Royal, le magistrat qui, pendant la Fronde, avait conduit, en robe de palais, avec MM. de Tillemont et de Bernières, la procession des religieuses jansénistes jusqu'à Saint-André-des-Arcs. C'étaient ses trois fils et ses trois filles, ses neveux, ses descendants : Thérèse-Angélique, morte religieuse à Port-Royal; Gaston, réfugié en Hollande près d'Antoine Arnauld et du P. Quesnel; Agnès, la convulsionnaire, guérie d'une paralysie des jambes sur le tombeau du diacre Pâris, — et tant d'autres : Adhémar, le « renégat », l'ami des Encyclopédistes ; Jacques, député à la Constituante, et ces Chanteprie de Hollande réunis à la branche française par le mariage de deux cousins, Jean et Thérèse-Angélique, dont Augustin était l'unique enfant.

Seul, maintenant, avec sa mère, il représentait cette race des Chanteprie, race obstinée et violente qui s'enferma dans sa foi comme dans une prison, et, roide d'orgueil sous le cilice, sut disputer, combattre et souffrir.

Et lui, que serait-il, que ferait-il ? La France se passionnait-elle encore pour des controverses théologiques ? Pouvait-on défendre la foi par l'épée, comme Simon de Hautfort, ou par la plume et la parole, comme Gaston de Chanteprie ?... Écraser l'hérésie, gagner des âmes, connaître Dieu et le faire connaître, l'aimer et le faire aimer, c'était l'ambition naïve, le grand rêve qu'Augustin de Chanteprie avait avoué à son confesseur...

Une étoile brillait. Des vitres s'illuminèrent. Par le chemin qui contourne l'escarpement du donjon, un homme s'avançait. Il longea le mur de la terrasse et s'arrêta devant la porte charretière. Le heurtoir de bronze retentit.

— Maman, — dit Augustin, un peu troublé, — c'est M. Forgerus.

II

Une servante, âgée, très haute, très maigre, coiffée d'un bonnet noir, entra dans le salon. Elle déposa sur la cheminée une lampe de porcelaine commune dont la lueur fit bleuir les fenêtres et réveilla l'or des cadres, les bronzes des meubles Empire. M. Forgerus restait immobile, un peu gêné, son chapeau à la main.

C'était un homme de cinquante ans, chauve, à barbe grise, le nez aquilin, les sourcils gros, le regard ferme et circonspect. Il tenait de l'universitaire et de l'ecclésiastique. Sa redingote était fort démodée, et le cordon de son binocle cassé et renoué en plusieurs endroits.

— Soyez le bienvenu, monsieur, — dit madame de Chanteprie. — Vous n'êtes pas trop fatigué, de ce long voyage ?... M. de Grandville se porte bien ?... Il ne songe pas à revenir en France ?

— L'abbé de Grandville est en parfaite santé, malgré son

grand âge, — répondit M. Forgerus. — Il appartient corps et âme à son cher collège de Beyrouth. Certes, si j'avais mieux supporté le climat de la Syrie, je n'aurais pas quitté mon vénérable ami. Mais j'espère lui revenir, madame, dans sept ou huit ans, quand votre fils n'aura plus besoin de mes leçons.

Madame de Chanteprie appela :

— Augustin ! Venez saluer et remercier M. Forgerus, qui veut bien se charger de vous.

— Nous serons de bons amis, j'en suis sûr, — dit Forgerus, en posant les mains sur les cheveux blonds de son élève comme pour prendre possession d'Augustin.

— Je tâcherai de mériter vos bontés, monsieur.

L'enfant paraissait accablé de fatigue et d'émotion, et ses cils tombaient sur ses prunelles bleues pareilles à des violettes fanées.

— Montez dans votre chambre, jusqu'au dîner : Jacquine vous donnera de la lumière...

— Oui, mon fieu, — dit la servante. — Venez.

Madame de Chanteprie s'était rassise, le buste droit, les coudes à peine appuyés. Sa figure fine, entre des bandeaux blonds, n'exprimait aucun autre sentiment qu'une douceur impassible. Elle avait le teint jaune des recluses, plus jaune près de l'éclatante blancheur d'un col uni, un front haut et arrondi, serré aux tempes, un nez délicat, une bouche scellée par l'habitude du silence, des yeux sans lumière et sans couleur, dont le regard semblait tourné en dedans, vers le mystère intérieur de l'âme.

— Je vous dois la vérité, madame, — dit M. Forgerus. — Lorsque M. de Grandville me proposa de revenir en France pour faire l'éducation de votre fils, j'éprouvai quelque répugnance. Quitter ce collège que nous avions fondé ensemble, abandonner mes élèves, mes travaux, pour une misérable raison de santé... M. de Grandville insista. Il me dépeignit votre caractère, votre existence, la difficulté où vous étiez de trouver un homme qui pût instruire, élever votre enfant, près de vous. Il affirma que j'étais cet homme, malgré mes imperfections, et que je ne pouvais refuser une tâche imposée par Dieu.

— L'abbé de Grandville a raison. Vous ferez œuvre utile, monsieur, et vous augmenterez vos mérites devant le Seigneur, si, par vos soins, mon fils remplit mes espérances. Dès ce jour, ma maison vous est ouverte; ma gratitude vous est acquise... Vous connaissez l'histoire des Chanteprie? Vous savez comment ils sacrifièrent affections, repos, honneurs, fortune, à ce qu'ils croyaient être la vérité? Eh bien, ce n'est pas leur doctrine, c'est leur constance qu'il faut donner en exemple à Augustin. Fils des Chanteprie, il doit rester Chanteprie, attaché à sa foi plus qu'à ses biens, plus qu'à sa fortune, plus qu'à sa vie. Oui, dans ce siècle d'impiété et d'insolence où tant de chrétiens se relâchent et se déshonorent par des compromissions, je veux que mon fils soit un chrétien véritable, chrétien par ses sentiments et par ses actes, scrupuleux, tenace, intransigeant.

— Eh! madame, — dit M. Forgerus en souriant, — il n'y a pas deux manières d'être chrétien.

— Cet enfant n'est point gâté. Vous trouverez en lui une âme simple et fervente. J'ajoute qu'Augustin est fort ignorant. Un ami, le capitaine Courdimanche, lui a enseigné tant bien que mal les premiers principes des sciences et du latin. Il n'a rien lu que le *Martyrologe*, *la Vie des Pères du Désert*, des *Récits tirés de la Bible*, et quelques ouvrages d'histoire. Jamais il n'a quitté Hautfort-le-Vieux. Il n'a pas de camarades de son âge, et son plus grand plaisir est de travailler au jardin... Faites donc comme il vous plaira votre plan d'études. Je désire qu'Augustin reçoive une instruction générale, et une éducation religieuse... Je ne vois en lui ni un futur savant, ni un futur officier, ni un futur magistrat: qu'il devienne un homme et un chrétien. Dieu lui révélera, plus tard, sa vocation particulière.

M. Forgerus sourit.

— J'ai connu des mères de famille qui choisissaient, vingt ans à l'avance, la carrière de leurs fils. Ils portaient encore les lisières, que l'orgueil des parents prophétisait déjà : « Tu seras préfet!... Tu seras général!... Tu entreras à l'Academie!... » Ou plus simplement : « Tu feras fortune! » Et ces parents étaient chrétiens... Préoccupés de donner un élève de plus aux Écoles, un fonctionnaire de plus aux Admi-

nistrations, ils ne songeaient guère à donner un soldat de plus au Christ et un défenseur à l'Église. L'éducation religieuse, la formation d'une conscience chrétienne, cela regarde M. le vicaire chargé du catéchisme de la paroisse. Qu'est-ce qu'un jeune homme « bien pensant »? C'est un garçon qui a fait sa première communion, qui garde une certaine sympathie pour le culte et pour le clergé. Mais sa tendresse pour la religion ne va pas jusqu'à la défendre — ni même jusqu'à la pratiquer.

— Oui, — dit madame de Chanteprie, — ces jeunes gens ont appris les sciences, la littérature, les beaux-arts, mais ils connaissent peu, ou point, la doctrine chrétienne; ils n'ont jamais lu les livres des saints docteurs... Nourris à l'école des poètes et des philosophes païens, ils ignorent les Pères de l'Église : saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin. Regardez ce portrait, monsieur: c'est Gaston de Chanteprie. Il fut instruit aux Petites Écoles du Chesnai, par M. de Beaupuis. Nos *Mémoires* de famille, racontent qu'il fut chrétien austère et grand savant. Il possédait à merveille les ouvrages de saint Augustin, et pouvait tenir tête à quatre jésuites... Avec toute sa vertu et toute sa science, il était simple comme un enfant.

M. Forgerus souleva la lampe vers le cadre. Un pourpoint sombre, des cheveux sombres se perdaient dans le bitume du fond, mais la face émergeait, la face d'une pâleur ardente, où vivaient les yeux bleus.

— C'est une peinture de Philippe de Champaigne, — dit le précepteur. — Je reconnais le dessin précis, la couleur sobre du vieux maître.

— Après l'exode des Chanteprie en Hollande, ces portraits tombèrent aux mains de mon arrière-grand-oncle Adhémar, qui les donna par testament à mon trisaïeul. Cet Adhémar affligea sa famille par le libertinage de son esprit et le désordre de ses mœurs. Il prétendait que l'homme était naturellement bon, et préconisait le « retour à la nature ».

— C'était un disciple de Rousseau, un « homme sensible »!

— Oui, le sophiste de Genève avait corrompu son esprit et son cœur. La lecture de l'*Héloïse* acheva de le dépraver. Il fit construire un pavillon au fond du jardin et planter un bou-

quet d'arbres qu'il appela le « bosquet de Julie ». Ce pavillon devait abriter une danseuse, une certaine Rosalba-Rosalinde, transfuge de l'Opéra, et que les gens du roi recherchaient pour la conduire aux Repenties. Pendant trois ans, M. de Chanteprie et cette créature vécurent ensemble, secrètement, occupés de musique et de jardinage. Ils cultivaient toutes les variétés du pavot, la fleur préférée d'Adhémar. Puis, un soir, le vieux laquais qui les servait trouva M. de Chanteprie étendu sur un banc du bosquet... mort d'apoplexie... La Rosalinde passa en Angleterre...

— Et le pavillon existe encore? — demanda M. Forgerus.

— Assurément. J'ai fait réparer le premier étage, et vous y trouverez un logement agréable... Ainsi cette maison de péché deviendra une maison d'étude et de prière. J'ai résolu de ne point intervenir dans l'éducation de mon fils : la femme ne sait pas élever l'homme... Vous vivrez donc chez vous, servi par Jacquine, libre de sortir à votre fantaisie et de recevoir qui vous jugerez bon de recevoir.

M. Forgerus comprit que madame de Chanteprie ne voulait pas loger sous son toit un homme, célibataire, qui n'était point son parent.

— Je vous remercie mille fois, madame. Mais je n'userai guère de cette liberté que vous m'accordez. Je n'ai plus de famille, je n'ai pas d'amis, et j'aime la solitude. Vous ne me verrez qu'autant qu'il vous plaira.

Soudain, un bruit de voix retentit dans le vestibule, et la porte s'ouvrit, livrant passage à un ecclésiastique. Un vieux monsieur et une vieille dame suivaient.

— Nous sommes allés jusqu'aux ruines, — dit le prêtre, — et mademoiselle Cariste a senti l'heure du dîner...

— Monsieur le curé, — dit madame de Chanteprie, — voici M. Élie Forgerus, professeur au collège français de Beyrouth, qui veut bien faire l'éducation de mon fils... M. le curé de Hautfort... Mademoiselle Cariste Courdimanche... Le capitaine Courdimanche...

Jacquine annonçait :

— Madame est servie.

Après des saluts et des paroles cérémonieuses, la compagnie passa dans la salle à manger.

Cette grande pièce, dallée de losanges blancs et noirs, tapissée d'un papier verdâtre, s'ouvrait quatre fois l'an, aux jours des quatre fêtes principales. Thérèse-Angélique de Chanteprie — Madame Angélique, comme on l'appelait familièrement — n'y recevait jamais que l'abbé Letourneur, curé de Hautfort, et le couple fraternel des vieux Courdimanche.

Le capitaine, âgé de soixante-cinq ans, prêtait à rire, par l'exagération d'un nez saillant et d'un menton osseux qui faisaient penser à Don Quichotte. Et c'était un Don Quichotte, en effet, pacifique et tendre, qui n'avait d'autre amour que l'amour des pauvres, et d'autre folie que la folie de la Croix. Dans la cour de son logis, il nourrissait des lapins, par centaines, et la vente de ces bêtes augmentait le « budget des charités ». Tel qu'il était, avec son profil comique, son œil gauche crevé par un coup de baïonnette et noyé dans un larmoiement perpétuel, avec ses rudes cheveux gris, sa moustache en brosse, son cuir tanné et coloré, avec sa piété puérile, avec ses manies, avec ses lapins, le capitaine Courdimanche eût mérité une petite place, dans le ciel, à côté du Père Séraphique, amant de Dame Pauvreté et charmeur d'oiseaux.

On disait bien qu'il avait vécu dans l'indifférence jusqu'à son tardif mariage, et que la mort de sa pieuse jeune femme avait opéré le miracle de sa conversion. Mais le capitaine n'avait jamais oublié tout à fait la religion pratiquée dès l'enfance, négligée pendant la jeunesse, retrouvée dès le premier deuil de l'âge mûr. Il avait besoin d'adorer, de vénérer, de servir. Esprit simple, et simple cœur, incapable de raisonner et de discuter, il n'était pas *redevenu* chrétien, il n'avait jamais cessé de l'être.

La sœur du capitaine ne lui ressemblait pas.

Elle gardait, à cinquante ans, un charme puéril et candide, et ce n'était guère qu'une vieille enfant. A force de traîner dans les chapelles, ses robes conservaient une odeur d'encens, de jacinthe, de roses blanches. Ses joues étaient pâles comme des hosties. Ses mains semblaient modelées dans la cire des cierges neufs. Mademoiselle Cariste ne soupçonnait même pas l'amour, la curiosité, l'ambition, cette « triple con-

cupiscence » qui est l'effet du péché originel. Cette âme, engourdie dans l'innocence et l'ignorance, était toute fraîche encore du baptême. Ses jours s'égrenaient comme un chapelet d'ivoire, marqués par des pratiques pieuses, de petits chagrins, de petits plaisirs. Elle brodait des nappes d'autel, faisait des sirops et des confitures, reprisait les housses des meubles et les rideaux éblouissants des fenêtres. Chaque fois que l'heure sonnait, elle poussait une oraison jaculatoire qui lui valait cinquante jours d'indulgence... Et c'était le bonheur, un bonheur tiède comme une chaufferette de vieille fille, clos comme un béguinage, pâle comme un printemps du Nord.

L'abbé Letourneur, placé à sa gauche, s'empressait à la servir. Jeune encore, avenant, de belle taille, le menton gras et la joue rose, l'œil à fleur de tête, les cheveux argentés, il représentait le type accompli du curé de grande paroisse, excellent fonctionnaire et gentleman correct. Depuis quelques années, il collaborait à un journal du chef-lieu, *la Croix Rambolitaine*, où il prêchait la concorde, l'indulgence et l'union « entre tous les gens honnêtes, mécontents du régime actuel».

Il raconta qu'il avait fait une conférence chez son doyen, le curé du Petit-Neauphle et qu'un sien confrère, le jeune curé de Rouvrenoir, lui avait reproché d'être trop bénévole et conciliant.

— L'abbé Vitalis est tout frais émoulu du séminaire et son zèle apostolique est parfois imprudent. A trop presser les âmes paresseuses, on risque de les fatiguer... et de les dégoûter. Dieu ne veut pas la mort du pécheur...

— Il veut sa conversion, — dit madame de Chanteprie.

— Je sais que vous êtes sévère pour les tièdes, — répondit M. Letourneur sur un ton d'affectueux respect. — Oui, oui, par l'esprit, par le tempérament, vous êtes un peu janséniste... Oh ! je ne mets pas en doute la pureté de votre foi !... Mais, je reconnais en l'admirant votre... votre intransigeance, naturellement opposée à mon opportunisme, si j'ose employer ce mot emprunté au jargon parlementaire. — Moi, je suis plein de miséricorde pour les gens qui veulent bien donner un peu d'eux-mêmes au bon Dieu... Quand ils ont mis le petit doigt dans l'engrenage, je sais bien que le corps tout

entier y passera... Il y a beaucoup de ces âmes qui tiennent encore à nous par le lien de la tradition, de l'habitude et... faut-il le dire?... de la couardise. Elles ne font guère d'efforts pour gagner le paradis, mais elles sont capables de faire un petit effort pour éviter l'enfer... Faut-il les envoyer au diable?... Ah ! que non point... Ces indifférents, ces médiocres, composent la masse flottante où se recrute le petit nombre des élus. Ces âmes-là, je n'en veux décourager ou rebuter aucune... En temporisant, en profitant des circonstances favorables, je conduis mes gens où ils ne croyaient point aller, peut-être pas tout près du bon Dieu, au premier rang des saints, mais fort loin du diable.

— Pourtant, — dit Forgerus, — Jésus n'aimait pas les tièdes. Il a dit: « Je les vomirai de ma bouche... » Je ne suis pas sûr que l'extrême indulgence des prêtres fortifie la foi des pénitents. Considérez la rigueur des évêques et des papes, dans l'Église primitive, lorsque la légèreté des paroles, l'imprudence des écrits, le mépris des sacrements étaient tenus pour des crimes, et sévèrement châtiés. Alors les jeûnes étaient fréquents et rigoureux, les pénitences publiques et terribles. Cette rude discipline faisait des âmes vigoureuses.

— Il faut marcher avec son temps, — répliqua M. Letourneur, embarrassé. — Mais cette discussion doit ennuyer notre jeune ami, le troubler peut-être... Eh bien! mon petit Augustin, le voilà donc achevé, ce grand jour, cet heureux jour...

M. Forgerus admira la diversion. L'habile prêtre ne voulait pas blesser madame Angélique, critiquer les « ancêtres »; et, du même coup, il donnait une leçon de convenances à ce professeur laïque qui osait le contredire devant Augustin, son catéchumène d'hier.

« C'est un moliniste égaré en pays étranger, — pensa Forgerus amusé de la comparaison. — Que fait-il ici?... Nous sommes en plein XVIIe siècle. N'est-ce pas une sœur des Agnès et des Angélique qui préside le repas ? Augustin ne resssemble-t-il pas à M. de Séricourt ou à M. de Luzanci enfant ? Est-ce mademoiselle Courdimanche ou mademoiselle de Vertus, qui est assise près de moi ? Le capitaine n'offre-t-il pas quelques traits de M. de Pontis, ou de ce M. de la Petitière qui, par humilité, se fit le cordonnier de Port-Royal?... »

Les grâces dites, mademoiselle Cariste demanda son châle, et les convives présentèrent leurs compliments à madame de Chanteprie. Augustin avait disparu.

La vieille servante, balançant contre sa jupe une lanterne allumée, vint chercher M. Forgerus pour le conduire au pavillon. Ils traversèrent ensemble un vestibule à carreaux blancs et noirs, et descendirent un perron de trois marches. Alors, le faisceau lumineux éclaira la cour sablée, une avenue de tilleuls qui faisait dans l'ombre deux grands murs d'ombre plus opaque. Forgerus devina une longue terrasse surplombant un gouffre noir, un balustre demi-ruiné, des vases de pierre...

L'odeur de la nuit était fraîche et sauvage ; les fleurs refermées n'y mêlaient pas leurs parfums, mais tous les aromes verts et rustiqnes de l'herbe, des sèves, des feuilles, composaient en s'unissant un accord indéfinissable. C'était comme une longue vibration embaumée où se mariaient des philtres et des baumes, l'odeur âpre du thym, l'odeur glacée de la menthe, l'odeur fade du sureau.

— Vous voilà chez vous, monsieur, — dit Jacquine.

Levant sa lanterne, elle montrait le pavillon aux balconnets cintrés, aux œils-de-bœuf ronds sous un toit d'ardoises. A travers les vitres fêlées des quatre fenêtres et de la porte, des volets intérieurs apparaissaient, blancs avec leurs filets d'or ternis par la poussière d'un siècle.

La porte grinça. Forgerus pénétra dans une salle qui occupait toute la longueur du rez-de-chaussée. Les moulures des boiseries imitaient un treillage qui s'arrondissait en dôme aux angles du plafond. Des amours brandissaient les attributs du jardinage ou retenaient les festons d'une guirlande tressée de myrte et de pavots. Le pavot couronnait le fronton de la porte, ceignait le piédestal d'une Flore mutilée, fleurissait les entrelacs de la mosaïque, — emblème du sommeil enchanté que dorment les vieilles maisons.

Le précepteur comprenait quelles raisons de convenances l'avaient fait exiler, avec son élève, au fond du jardin, derrière le « bosquet de Julie »; mais il n'avait pas prévu la beauté romanesque du pavillon, ce décor de fêtes galantes, ces images païennes qui surgissaient... Il regretta la maison du maître

des requêtes, le logis où madame Angélique vivait et priait seule, et que n'avait jamais profané l'amour.

Cependant l'Homme aux Pavots n'eût pas reconnu sa retraite. Des cordes tendues supportaient des herbes sèches, des oignons en bottes, des chapelets de mousserons. Sur la mosaïque, des pommes de terre s'entassaient parmi les faïences et les ferrailles. Une araignée, en boule, pendait à un long fil invisible, et des papillons pelucheux, étourdis par la clarté, restaient collés contre les vitrages. Sous les pieds de Jacquine, une souris fila. La vieille femme ne s'en émut guère. Éclairée de bas en haut par la lanterne qui projetait au plafond son ombre comique et démesurée, on eût dit la marraine de Cendrillon cherchant la citrouille magique ou le gros rat moustachu. Chacun de ses mouvements, déplaçant l'ombre et la lueur, éveillait des reflets nacrés sur la pelure des oignons et révélait les objets entassés par terre : chaudrons vêtus par la suie d'un beau noir velouté, cuivre jaune d'un flambeau, cuivre rouge d'une bouilloire pansue, cabossée à plaisir pour les jeux errants de la lumière.

— Ah ! — dit la vieille, — notre Augustin, mon cher fieu, il venait jouer dans cette salle quand il était encore tout petit. Bien souvent je l'ai mené au grenier, par l'échelle, pour lui faire voir les bric-à-brac de l'ancien temps, les tableaux crevés, les sièges défoncés, les musiques qui ne chantent plus. Il y en a, là-haut, des choses !... des choses d'avant la Révolution !... Tout ça, c'était à l'ancêtre de madame, l'Homme aux Pavots, comme on dit.

Elle ouvrit une porte dissimulée dans un panneau et démasqua le couloir qui conduisait à l'escalier.

— Dites, monsieur le maître, — reprit-elle en montant, — vous ne le ferez pas trop travailler, mon petit fieu? C'est un enfant délicat, qui n'a pas beaucoup de sang... son pauvre père est mort de la poitrine. Il est habitué à la douceur, notre Augustin.

— Rassurez-vous, Jacquine, je suis doux et patient.

— Quand je dis la douceur..., faut s'entendre... Madame ne l'a jamais battu et jamais caressé. C'est une sainte, madame ; ce n'est pas une mère comme les autres. Elle ne voulait pas

le mariage; elle voulait le couvent. Toute sa vie, elle pleurera de n'être pas religieuse... Allons, vous voilà arrivé, monsieur le maître. Votre chandelle est là, sur le carreau, et voici des allumettes. Bien le bonsoir...

Elle salua Forgerus comme un égal. Son pas décrut dans l'escalier sonore; la porte du rez-de-chaussée gémit sourdement, et tout rentra dans le silence.

III

Levé dès l'aube, M. Forgerus visita son nouveau logis. L'unique étage de la maison comprenait trois pièces dont les fenêtres ouvraient sur la même façade et les portes sur le même palier. A droite et à gauche, les deux chambres, plus longues que larges, montraient une disposition identique. Celle du précepteur était meublée, très simplement, d'un lit, d'une table et d'une commode d'acajou massif; mais l'autre chambre avait des boiseries délicates, fleuries de myrte et de pavots, une cheminée de marbre blanc, un petit lit ancien peint en gris tendre, sous un baldaquin de gourgouran safrané. Dans la pièce du milieu, vaste et carrée, on voyait deux profonds placards-bibliothèques aux portes grillagées et doublées de taffetas vert. Il y avait sur la cheminée des instruments de physique presque hors d'usage, une sphère poussiéreuse contemporaine de M. de la Pérouse, et, sur les panneaux des murs, quatre gravures au burin encadrées de noir représentant M. Litolphi Maroni, évêque de Bazas, M. Goudrin, archevêque de Sens, M. Choart de Buzenval, évêque de Beauvais, et M. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, en Languedoc.

Forgerus descendit, traversa le « bosquet » de bouleaux, d'acacias, de frênes et de peupliers argentés. La grande maison apparut, muette et close, à l'autre bout du jardin. Les lignes parallèles des tilleuls fuyant vers elle, semblaient se rapprocher, et rétrécir la perspective. Entre ces murs de feuillage, le tapis des parterres se déroulait, brodé par les

rubans sombres des buis, et découpé par les allées en rectangles innombrables. C'était un jardin à la française, ordonné comme une tragédie, pompeux comme une ode, où la science du jardinier avait tout prévu, tout réglé, sans rien laisser à la fantaisie de la nature. Naguère, plein de soleil et d'ennui, avec ses gazons ras et ses eaux jaillissantes, avec ses quinconces et ses charmilles, on avait dû l'admirer comme le chef-d'œuvre de M. d'Andilly. Ruiné par le temps, il s'embellissait de sa ruine. Le gazon n'était plus qu'une herbe de pré, drue et vivace, qui débordait sur les allées, parmi les feuilles mortes et les cailloux. Des branches mal taillées rompaient la ligne des charmilles, et çà et là des gaines de marbre, qui avaient porté des torses robustes ou charmants, se dressaient comme des monuments funéraires.

A pas lents, sur la terrasse, M. Forgerus marchait. Un rayon dorait obliquement les troncs des tilleuls et l'on entendait chanter les cloches légères. La salutation angélique montait comme la voix virginale de cette aube et de ce printemps. La ville étalée en croix sur la pente, l'horizon de bois et de collines semblaient transparents, irréels, peints en grisaille sur une gaze d'azur. Les nuances incertaines du vert et du mauve, les roses naissants s'y confondaient par des transitions si délicates que les yeux séduits ne s'attardaient point à les reconnaître : ils n'en retenaient qu'une impression d'ensemble, la douceur d'une vision bleue, suavement bleue, prête à s'évanouir.

— Hé ! — cria quelqu'un, — vous voilà bien matineux, monsieur le maître !

Forgerus aperçut Jacquine, agenouillée près d'un carré de verdure. Il remarqua le visage singulier de cette femme, son nez mince et courbé, ses sourcils touffus, ses yeux d'or, un peu enfoncés, fixes et fascinants comme les yeux des chouettes.

— Vous avez faim, peut-être ?... Je vas vous porter votre déjeuner.

— Je ne prends rien avant midi, Jacquine. Ne vous inquiétez pas de moi.

— Pourquoi ? — dit-elle, d'un air méfiant. — C'est par dévotion ?

Forgerus sourit :

— Peut-être...

— Comme madame, alors.... Oui, vous êtes un homme pieux, et madame est une sainte. On l'appelle la Sainte, dans le pays. Mais, dites voir, est-ce que vous lui permettrez de déjeuner, au petit fieu?

— Certainement.

— Vous ferez bien. Il a le tempérament du père, cet enfant-là.

— Vous avez connu M. de Chanteprie, Jacquine?

— Je suis venue à Hautfort, quand j'avais quinze ans, avec mon maître, un médecin, un savant qui m'a appris beaucoup de choses. Quand il a été pour mourir, il m'a placée chez la mère de madame Angélique, et je n'ai plus quitté la maison. Pourtant, je ne me plaisais point dans ce pays. Les gens m'ont fait des misères. Ils venaient me chercher pour soigner les malades que les docteurs abandonnaient, — parce que je sais des plantes qui guérissent, et des paroles... — et puis après, ils m'appelaient sorcière, et porte-malheur, et vieille Chavoche...

— Chavoche?

— Une chavoche, c'est une chouette... Tout de même j'ai élevé madame Angélique; je lui ai attaché son voile de noces; j'ai reçu son enfant quand il est né; j'ai enseveli le pauvre père... Un jeune homme de vingt-cinq ans, chétif, pâle, qui toussait toujours... Un beau parti pour une fille!... Je le disais bien à feu madame, qu'un mariage entre cousins, ça ne donne rien de bon; mais ils sont obstinés, dans la famille... La demoiselle pleurait son cher couvent; mais on lui a dit que « sa vocation n'était pas certaine ». Alors, pour obéir aux parents, elle a consenti. Et notre Augustin est né... Oh! je l'ai chéri, cet enfant-là, avant même qu'il fût au monde... J'étais vieille déjà... Je pensais que la jolie petite créature remettrait de la joie dans la maison; mais il était trop tard!... Monsieur allait mourir. Madame tombait dans la sainteté. C'est une femme qui ne pense qu'à la mort.

— Il faut penser à la mort, Jacquine, pour vivre chrétiennement,

— Allez, allez, — dit la vieille, — on n'a qu'une vie : faut la

vivre comme on peut, et laisser les morts tranquilles... Les pauvres morts sont bien morts.

Accroupie sur ses talons, elle arracha une poignée d'herbes qu'elle tria soigneusement.

— Quelles plantes cueillez-vous là ?

— Ça, c'est des bonnes herbes, des herbes de pharmacie, meilleures que toutes les drogues des médecins. Je les cultive, je les récolte, j'en fais des sirops et des infusions, des baumes pour les compresses, des remèdes pour les entorses et les brûlures.

— Vous êtes jardinière, ici?

— Jardinière, lingère, cuisinière, femme de chambre... madame Angélique dépense tous ses revenus en charités : elle ne peut pas avoir plusieurs domestiques. Il y a une femme qui m'aide pour la lessive, et un homme qui fait quelquefois les gros travaux.

Elle se releva, serrant dans ses mains noueuses les pans de son tablier plein de feuilles et de fleurs. Une mèche, échappée de son bonnet, glissait le long de sa tempe et se tordait comme une vipère d'argent. Un anneau, pendant à son oreille gauche, retenait une petite turquoise, et le bleu pur de la pierre paraissait plus bleu contre la joue brune.

Haute, maigre, avec ses yeux jaunes dont la paupière ne clignait pas, elle avait l'inhumaine majesté des Sibylles. Gardienne des herbes-fées, maîtresse des philtres et des baumes, elle paraissait vraiment une sorcière surprise par le matin et conservant dans sa forme féminine quelque chose des métamorphoses de la nuit. Allait-elle prendre racine parmi les belladones ou s'envoler, vers les ruines, sur des ailes de hibou ?

— Je vas réveiller mon fieu. C'est la dernière fois... Ce soir, il couchera dans la chambre que j'ai arrangée à l'ancienne mode, avec les meubles qui étaient dans le grenier du pavillon. Au revoir, monsieur le précepteur.

— Au revoir, Jacquine.

Forgerus remonta la terrasse et trouva une porte de sortie, derrière le pavillon. En quelques pas il fut dans le jardin municipal, près de la vieille tour du xe siècle, masse éventrée, sous le lierre arborescent. Au loin, s'élevait l'autre tour, en

briques rouges, crénelée, percée de fenêtres en ogive. A travers les ormes et les châtaigniers, on découvrait, tout en bas, la campagne immense, les foins bottelés, les pommiers au milieu des champs, les platanes rangés au bord des routes, et les lignes vertes des haies qui descendent sur la déclivité du plateau.

Une allée tournante conduisit Forgerus jusqu'à la ruelle qu'il avait suivie, la veille, au crépuscule. Il passa sous la porte Bordier. Les bourgeois à leur fenêtre, les marchandes accroupies autour de la fontaine et devant le portail de l'église, un bonhomme en pantalon blanc, coiffé d'un panama, une femme qui revenait de la messe, les mains jointes sous sa pèlerine, les maisons inégales, les boutiques pauvres, les enseignes naïves, rappelaient à Forgerus les décors provinciaux et les personnages de Balzac.

Il eut la curiosité de visiter le cimetière, dont la porte gothique attira son regard.

Dès l'entrée, on apercevait les marbres pressés dans l'enclos, un carré de ciel, un pan de colline surplombante, les tuiles rouges et brunes des toits étagés. Le cloître fermait trois côtés seulement. La charpente de la voûte, incurvée et toute pareille à l'ossature du Léviathan marin, retombait sur des piliers de briques. Le soleil frappait les vitraux d'une petite chapelle adossée aux arcades et projetait sur les dalles une lumière bleue qui tremblait.

Forgerus examina les plaques commémoratives fixées au mur. La plus ancienne portait une longue épitaphe latine. Sous les dalles, foulés aux pieds des passants, reposaient *in spem resurectionis* messire Jean de Chanteprie, maître des requêtes, dame Catherine Le Féron, son épouse, messire Jacques de Chanteprie, messire Gaston de Chanteprie, mort à Utrecht en 1709, et la « sœur Thérèse-Angélique de Chanteprie, morte à Port-Royal, le 14 de may 1661, exhumée le 4 avril 1711 ». Des inscriptions plus récentes rappelaient les noms de M. Pierre de Chanteprie, de dame Juliette Silvat, son épouse, et de Jean de Chanteprie, leur fils.

« Adhémar n'est pas enseveli dans le caveau de famille », pensa M. Forgerus.

Il sortit pour voir l'église, toute proche, consacrée à saint

Jean. La messe venait de finir. Il n'y avait plus, devant l'autel, qu'une femme, prosternée, et un sacristain en surplis trop court qui arrangeait des pots de fleurs blanches.

Dans la nef centrale, une lumière dorée tombait des hautes fenêtres aux vitres dépolies, mais les nefs latérales étaient baignées d'ombre, et les fameuses verrières de la Renaissance y scintillaient, d'un éclat doux et chaud, plus vivant que l'éclat des pierreries.

Au fond, au chevet de l'église, l'arbre de Jessé, montant du flanc d'Abraham endormi, étendait ses branches chargées de patriarches et de rois ; et sur les côtés, les légendes de la Bible, les paraboles de l'Évangile, les Actes des saints s'inscrivaient en figures lumineuses serties par un linéament de plomb.

On voyait le bon Samaritain et la Madeleine, les prophètes dans le désert, le Christ au tombeau. Les personnages portaient des vêtements du XVIe siècle, et l'on reconnaissait dans les attitudes théâtrales, dans l'exagération des musculatures et la splendeur des draperies, l'influence des maîtres italiens. Des bourgeois chevauchaient, vêtus de velours et de fourrures. Des apôtres à barbe frisée avaient des robes jaunes, modelées en violet, et gonflées de vent. Les saintes femmes étaient délicieuses, avec leurs cheveux dont le blond verdissait sous un chaperon pointu et le blanc gris de leurs collerettes tuyautées. Les paysages tourmentés et minutieux montraient à la fois des rochers, des cèdres, les méandres déroulés d'un fleuve, les petits sentiers à travers la plaine, les petits arbres en boule, et toutes les maisons des villes, et toutes les fenêtres des maisons. Dans la partie inférieure du vitrail, le donateur et sa femme, agenouillés, étaient reproduits scrupuleusement, dans leur laideur authentique.

Élie Forgerus ne s'arrêta guère à les regarder. Il se reprochait déjà sa trop longue promenade et la joie qu'il avait éprouvée devant le miracle quotidien de l'aube. Voilà qu'il avait retardé l'heure de sa méditation, séduit par les prestiges de la lumière, cette « reine des couleurs », dont saint Augustin a dit la douceur et la puissance. Ses yeux, depuis longtemps détournés de la nature, ne cherchaient plus que la lumière incréée, la lumière que voyaient Jacob et Tobie

aveugles. Et plus que la nature, l'art — même l'art chrétien — inquiétait Forgerus.

Il se rappelait d'étranges sensations de son enfance, lorsque sa mère le traînait d'église en église, dans la ville demi-espagnole qu'ils habitaient. Madame Forgerus était une femme brune, sèche, laide, avec des yeux magnifiques où brûlaient tous les bûchers de l'Inquisition. Elle aimait son mari et son fils d'un amour prompt aux caresses et aux injures, aisément dominateur et qui jouissait d'être humilié. Et elle aimait Dieu de la même façon, avec des raffinements et des violences. La nuit des cryptes, le brasillement des cierges, les images effroyables de la mort et de la pourriture, les extases ruisselantes de pleurs, toute la matérialité du culte l'attiraient. Elle attachait sa dévotion comme un ex-voto espagnol, un cœur d'or brillant et creux, au socle des Vierges noires.

Élevé par cette femme, Forgerus avait manqué d'être l'adolescent faussement pieux et faussement sentimental qui demande des excitations passionnelles aux hymnes sacrés, aux fleurs, à l'encens, au sourire même de la Vierge, — et ce souvenir l'emplissait de honte. Maintenant il repoussait l'intrusion sacrilège de la littérature dans la religion, la fausse grandeur, le charme malsain qu'elle y ajoute. L'art n'est-il pas le piège où l'âme, en quête d'émotion pieuse, trouve, avec l'illusion de la ferveur, un charnel et dangereux plaisir ?

Forgerus se promit d'accoutumer son élève à la piété véritable qui n'a pas besoin du secours des sens pour s'échauffer et s'entretenir. Et l'image d'Augustin, évoquée à cette pensée, attendrit le maître. Élie aimait les enfants : leur état lui apparaissait terrible, digne de toute sollicitude et de toute compassion. L'enfant, c'est la ville naissante, sans portes ni remparts, que le Saint-Esprit n'habite pas encore, et que la raison encore infirme ne défend pas. Le Mal rôde autour de lui ; et il ne combat pas le Mal, parce qu'il l'ignore, et il est vaincu par le Mal, parce qu'il est le fils pécheur d'Adam. Le maître doit veiller sur lui, l'instruire par l'exemple plus que la parole, et le sauver en se sauvant avec lui.

« Seigneur, — priait Forgerus, — je sais bien qu'il est témé-

raire de prétendre conduire les autres lorsqu'on n'a point su se conduire soi-même. Mais, quand l'effet de mes soins répondrait à mon espérance, oserais-je m'enorgueillir? Le jardinier taille la jeune plante, la redresse, l'assujettit au tuteur; il la défend contre la gelée et l'ardeur de la canicule; il détruit les insectes nuisibles. Mais ce n'est pas lui qui fait germer la graine, et monter la sève, et s'ouvrir la fleur. Agréez donc l'humble service du jardinier. Ménagez à la frêle plante humaine la pluie et le vent, le soleil et l'ombre. Je travaillerai pour elle : elle fleurira pour vous. »

IV

La vie nouvelle commença.

Chaque jour, dès six heures, M. Forgerus réveillait son élève. Les leçons orales, les exercices de piété se succédaient, assez brefs, assez variés, pour ne point lasser l'attention de l'enfant, coupés de récréations et de promenades. Jamais de visites, jamais de vacances : les jours se suivaient, tous pareils, sans heures stériles.

C'était une éducation à l'ancienne mode, et telle que M. Lancelot l'avait pu donner aux jeunes princes de Conti. M. Forgerus avait passé du collège au séminaire, et du séminaire au collège. Effrayé par la grandeur du sacerdoce, effrayé par la corruption du monde, il était demeuré demi-laïque, et demi-clerc. Il n'avait rien su des passions que par les livres, et n'avait rien aimé avec excès que la théologie et les belles-lettres.

Les mathématiques l'intéressaient, et les ouvrages de mécanique, mais il demeurait assez indifférent au progrès des sciences, et peut-être, au fond du cœur, condamnait-il « cette recherche des secrets de la nature qui ne nous regardent point, dit Jansénius, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement ».

Madame de Chanteprie, avait approuvé le programme et la méthode du précepteur. Elle pensait que d'excellentes humanités, une forte éducation morale et religieuse, quelque teinture

des sciences, suffisent à former un « honnête homme ». Augustin de Chanteprie n'était pas destiné à briller dans les salons. S'il n'avait pas la vocation sacerdotale, il resterait, comme son père et son grand-père, simple gentilhomme campagnard, occupé de travaux rustiques et de bonnes œuvres.

Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi matin, elle recevait M. Forgerus, et, tous les jours, à heure fixe, Augustin était admis près d'elle. L'enfant contemplait avec un sentiment de terreur et de respect la chambre pareille à une cellule, le christ janséniste aux bras étroits, le mobilier misérable, et la femme presque toujours malade qui lisait des ouvrages pieux, et cousait pour les pauvres. Entre elle et lui, jamais de privautés, peu d'élan, peu de caresses. A peine osait-il lui parler... Et pourtant, Augustin, relégué au pavillon, regrettait sa mère. Il souffrait de ne plus vivre à l'ombre de sa robe, sous la bénédiction de ses mains, dans le grand silence qu'elle répandait autour d'elle. Il l'adorait. Elle était l'être vénérable, doux dans sa majesté, terrible dans sa douceur, Mère, Reine et par-dessus tout, Sainte!

Cette image magnifiée de sa mère, Augustin l'associait, spontanément, depuis sa petite enfance, à toutes ses émotions religieuses. D'un bout à l'autre de l'année, les cérémonies se succédant enfermaient dans un cercle mystique les âmes unies de la mère et du fils. Ensemble, ils saluaient l'étoile de l'Épiphanie ; ensemble, ils voyaient le prêtre marquer de cendre le front humilié des fidèles ; ensemble, ils respiraient, au tombeau de Jésus, l'odeur funèbre exhalée par les fleurs qui s'effeuillent et la cire ardente qui fond ; ensemble, ils guettaient le retour des cloches dans l'air argenté du printemps pascal. Les fêtes catholiques étaient les seules dates importantes de leur vie, et Jésus, la Vierge, les Saints étaient présents à leur pensée et familiers comme des proches.

Ni le dévouement de Jacquine, ni l'amitié des Courdimanche n'avaient pu distraire Augustin de cette filiale adoration. Et pourtant, près de Jacquine, chez mademoiselle Cariste, le petit rêveur, trop doux et trop grave, redevenait un gamin babillard. La servante rouvrait la nature à cette imagination naissante qui s'en allait toujours vers l'église, l'enfer ou le pa-

radis. Augustin se plaisait dans le jardin des simples, dans l'office plein de vases étranges, de bassines et d'alambics. Jacquine savait tant d'histoires de gendarmes et de braconniers, tant de complaintes où il est question de rossignols, de marjolaines et de filles prises d'amour ! Penchée sur le sirop bouillant, elle chantait la « Maumariée » avec un branlement de tête et un sourire de mère-grand. Sa voix était frêle comme un son d'épinette, ses doigts plus noueux que des sarments. Le soleil, filtrant par les carreaux, à travers la buée odorante, faisait briller le serpent argenté de ses cheveux et la turquoise pendue à son oreille... Elle était si caressante, si amusante, la Chavoche, et si effrayante aussi !...

Les gens qui la détestaient venaient la querir, parfois, en grand mystère, car elle connaissait des emplâtres merveilleux contre les douleurs, et des racines qu'on met sous l'oreiller des enfants en convulsions, et des tisanes qui guérissent la colique et la fièvre. Et même on disait qu'un homme de son pays lui avait appris à découvrir les sources avec une baguette de coudrier ! Mais Jacquine n'osait avouer et employer tous ses talents... Elle obligeait volontiers le monde, pour rien, pour le plaisir, — mais elle redoutait que sa réputation de thaumaturge ne vînt aux oreilles de madame de Chanteprie.

Mademoiselle Courdimanche n'aimait pas la Chavoche. Jacquine allait à l'église, — comme tout le monde, « parce que les gens ne sont pas des chiens ». Elle croyait peut-être en Dieu... Et pourtant, elle n'était pas « bien catholique » ! Ces mots, entendus cent fois, troublaient Augustin. Il priait ardemment pour sa vieille bonne et suppliait Jésus de l'éclairer, de la sauver. « Mon Dieu, disait-il, si vous voulez que je sois heureux dans votre paradis, mettez-y tous ceux que j'aime : maman, mademoiselle Cariste, M. Courdimanche et Jacquine... »

Assurément, madame de Chanteprie irait au ciel tout droit, et aussi les Courdimanche. Mademoiselle Cariste collectionnait les indulgences depuis plus de quarante ans ! Elle ne laissait pas sonner l'heure sans murmurer l'oraison : « Cœur de Jésus, sauvez-moi ! » qui lui valait cinquante jours d'indulgences. Parfois, elle avait eu le désir de faire ce

que l'abbé Letourneur appelait l'« acte héroïque », l'abandon de toutes ces indulgences en faveur des âmes du purgatoire, — mais une lâcheté puérile avait retenu sur ses lèvres la formule de renonciation. Elle craignait l'enfer, mademoiselle Cariste ! Prudemment, elle portait deux scapulaires, des médailles et un chapelet bénit à son poignet. Les jours d'orage, elle allumait un bout de cierge offert par M. le curé. Augustin avait passé de bonnes heures dans son petit salon, blotti contre sa jupe, écoutant des anecdotes tirées des *Annales de la Sainte-Enfance* ou des *Annales de la Propagation de la Foi*. Ces récits enivraient l'enfant... Il rêvait d'être le missionnaire à grande barbe, qui évangélise des sauvages coiffés de plumes et trouve la palme du martyre dans une ville chinoise, très loin... Déjà il voyait le poteau du supplice, les tenailles ardentes, les hommes jaunes assemblés, le mandarin en chapeau pointu, — et, de toute sa petite âme, il pardonnait à ses bourreaux.

— Tu seras prêtre, — disait mademoiselle Cariste, — tu seras évêque... peut-être même cardinal... Quelle gloire pour la ville!

Et l'enfant secouait sa tête blonde :

— Je veux être martyr.

Attendrie, la vieille fille l'embrassait et lui prêtait des ciseaux émoussés pour découper des images. La vierge blanche souriait, sur la cheminée, entre les lampes de porcelaine. Des carrés de parchemin montraient des devises pieuses, inscrites sur des banderoles roses dans une couronne de myosotis. La lumière était pâle et tiède, et, quand tombaient dans le silence les notes graves du coucou, un soupir s'élançait, un « Cœur de Jésus, sauvez-moi ! » achevé en murmure...

Mademoiselle Cariste faisait son salut à domicile, la tête fraîche, les pieds chauds, en lisant la *Semaine Religieuse* ou le *Pèlerin*. Le capitaine faisait son salut par les œuvres. Hiver comme été, il visitait les pauvres, il veillait les malades, il aidait à ensevelir les morts. Son dévouement excitait parfois la risée. Les misérables même qu'il assistait le prenaient pour un maniaque. Vainement M. Letourneur avait essayé d'intéresser le bonhomme au succès des candidats patronnés par le clergé. M. Courdimanche ne savait pas faire de la charité une

manœuvre électorale. Indifférent aux encycliques, aux mandements, aux affaires temporelles de l'Église, il ne voyait que les membres souffrants de Jésus-Christ, — les pauvres.

Augustin respectait mademoiselle Cariste; il vénérait le capitaine, mais la vertu de ce vieillard était si humble, si simple, que l'enfant n'en sentait pas toute la grandeur. Attiré par la piété contemplative, il revenait toujours vers sa mère comme vers la terrestre image de la Perfection.

Cette force de l'emprise maternelle avait ému le précepteur. Forgerus se rappelait la significative parole de madame de Chanteprie : « La femme ne sait pas élever l'homme. » Lui-même considérait la femme avec une méfiance toute chrétienne. Elle était l'ennemie... A jamais détaché d'elle, il la craignait toujours et ne l'aimait pas. Souvent, il se rappelait l'indiscrète tendresse de sa mère, ses gâteries, ses colères, ses violentes effusions dont il restait étourdi et troublé. Elle l'avait jeté au séminaire par jalousie, sans s'inquiéter de sa vocation, souhaitant le donner à Dieu plutôt qu'à la rivale — la maîtresse ou l'épouse... — Et quelle fureur quand il s'était repris!... Oui, la femme conçoit dans le péché; la concupiscence d'Ève passe, avec son sang et son lait, dans la chair de l'Adam futur. Plus que la fille où revit le père, la femme chérit l'enfant mâle; elle l'aime d'un amour qui, par son ardeur même, trahit l'obscur attrait du sexe. C'est le fils qu'elle essaie de pétrir à l'image de son rêve; c'est en lui qu'elle essaie de recommencer une vie plus forte et plus libre. Il est la vivante revanche de sa faiblesse et de son asservissement. Vingt ans, elle le couve, et, quand il s'arrache d'elle, il emporte la nostalgie de ses bras et de son sein... Fils de la femme, il retourne à la femme.

Cette pensée obsédait Forgerus lorsqu'il observait son élève, devenu le fils bien-aimé de son esprit. Ce n'était qu'un enfant, paisible et pur; mais le maître voyait surgir, parfois, la figure charmante du jeune homme que si peu d'années allaient accomplir. Peu d'années, vraiment, trop peu... A peine fortifié par le chrême symbolique, il lui faudrait dompter les sens rugissants. Bientôt, troublé par l'ardeur des midis et la langueur des soirs, distrait sans cause et triste sans raison,

il entrerait dans cette terrible saison de la jeunesse dont les premiers rayons affolent comme les soleils de mars. Bientôt l'impure Ennemie viendrait rôder autour de cette âme en fleur...

Passionné pour son œuvre, Élie souhaita tenir Augustin dans sa main, le former à sa guise. Il se donna tout entier à son pupille pour le posséder tout entier. Prêt à tous les sacrifices, à tous les dévouements, il s'irritait des moindres résistances.

Par son ordre, Augustin dut renoncer à la compagnie de Jacquine, aux travaux du jardin, aux chansons, aux cuisines magiques du laboratoire. La niaiserie de mademoiselle Cariste pouvait être dangereuse et déprimante : adieu, les visites au petit salon blanc, les goûters sucrés, les historiettes pieuses! M. Courdimanche fut admis, de loin en loin, aux récréations... Et désormais, sans réserve, le disciple appartint au maître. La mère elle-même parut s'effacer.

V

Les années passèrent. On vit fleurir sept fois et s'effeuiller les pavots blancs dans les urnes de la terrasse. Madame Angélique ne sortait plus. Mais toutes les filles de Hautfort savaient que M. de Chanteprie avait des cheveux d'un blond cendré et des yeux doux comme des violettes, et elles regrettaient qu'il fût dévot.

On le rencontrait rarement en ville, et presque toujours avec son précepteur, dont la mine effarouchait les coquettes. « Voilà les messieurs de Chanteprie », disaient les petits enfants. Alors Julie, la modiste, venait au seuil de sa boutique, en corsage rose. Berthe, Jeanne, Cora, les bras enlacés, barraient la rue et faisaient de grands rires... Marthe, la repasseuse, soulevait son rideau de mousseline, et devant la cour du maréchal, pleine de cris, d'étincelles et de ruades, une poitrinaire de seize ans, la petite Mélie, frissonnait plus fort sous ses châles et suivait le jeune homme d'un regard triste et jaloux.

Augustin ne regardait pas les filles. Et toutes le disaient fier et sauvage, un peu « toqué », sans doute, comme ses parents : — de la « graine de curé, qu'on mettrait bientôt au séminaire ».

Mademoiselle Courdimanche avait répandu ce bruit dans la ville. Il lui paraissait impossible que le « petit ange » n'eût pas la vocation. Elle tâcha de confesser le jeune homme. Augustin répondit tout net : la fonction du prêtre, si belle, si haute, l'effrayait. Il n'avait pas senti encore le mouvement intérieur, l'impulsion décisive de la grâce. A dix-neuf ans, ses études achevées, il commençait d'administrer son patrimoine, avec une gravité de jeune Romain, roi dans sa maison, roi sur sa terre. Testard, le métayer du Chêne-Pourpre, l'initiait à l'agriculture. Et ces travaux rustiques, en fortifiant sa santé, lui laissaient le loisir de la méditation et de la lecture. Augustin se trouvait parfaitement heureux. Sa foi n'était pas moins vive, sa piété moins scrupuleuse qu'au lendemain de sa première communion. Dur pour lui-même, doux pour les autres, il méprisait naïvement les plaisirs du « monde », qu'il ignorait, les voluptés des sens, qu'il devinait avec un dégoût mêlé de crainte. L'amour divin comblait son âme et trompait la nostalgie naissante d'un autre amour.

M. Forgerus, satisfait de son œuvre, pensait au départ. Avant de rejoindre M. de Grandville, il voulut faire une courte retraite dans l'abbaye cistercienne de Saint-Marcelin, dont le prieur était son ami d'enfance. Et ce fut la première séparation, depuis sept ans, — ce que le maître et l'élève appelaient mélancoliquement « l'épreuve préparatoire ».

— Je reviendrai dans huit jours, et je resterai quelques semaines encore près de vous, — avait dit Forgerus en embrassant M. de Chanteprie, sur le quai de la gare.

Augustin s'en retourna seul à Hautfort-le-Vieux. La vieille voiture à deux roues sautait rudement au trot du petit cheval gris. Des platanes, lisses et tachetés, filaient sur chaque bord de la route départementale, et la campagne, entre les courbes des coteaux, s'étendait, blonde et poudreuse, dans la rougeur du couchant.

A l'entrée de la ville, M. de Chanteprie fit un détour pour éviter la montée trop roide et l'affreux pavé des rues. Une

allée bordée de bois et de jardins le reçut dans son ombre, et, pendant que le cheval gravissait la côte, le jeune homme se prit à rêver. Comme un dormeur éveillé, il regardait ses pensées danser dans le soleil, papillons éblouissants et vagues...

Soudain une voix claire, impérieuse, et presque enfantine, appela :

— Monsieur !... monsieur !...

D'un geste involontaire, Augustin tira sur les rênes. Le cheval s'arrêta court, et M. de Chanteprie, se détournant, vit une jeune fille qui suivait la voiture.

— Monsieur, — répéta-t-elle, — s'il vous plaît, c'est bien là-haut, le carrefour des Trois-Routes ?

— Tout droit devant vous.

— Il y en a pour longtemps ?

— Un quart d'heure.

— Et ça monte toujours ?

— Toujours.

— Ah ! que je suis lasse ! — gémit la passante, d'un ton navré.

Elle portait un gros paquet noué dans un torchon, et, comme elle rejetait son buste en arrière, on voyait sous la robe d'indienne bleue le ferme relief de sa jeune gorge et la rondeur de sa hanche. Le col dégrafé bâillait sur un triangle de chair grasse, moite de sueur. Et sous le chapeau de paille commune, noué d'un cordon noir, le visage potelé, encadré de cheveux roux, semblait une rose ardente.

— Oh ! que je suis lasse !... et que c'est lourd !... et que j'ai chaud !

Le jeune homme s'apitoya.

— Vous venez de loin ?

— Du Petit-Neauphle.

— Et vous allez ?

— A Hautfort-le-Vieux, voir ma tante.

— Donnez-moi votre paquet. Vous le reprendrez quand nous serons au carrefour.

Il prit le ballot, qu'il plaça dans la voiture. Puis une honte lui vint, à voir cette créature — une enfant, une pauvresse — s'écorcher les pieds aux cailloux.

— Montez donc vous-même, puisque vous êtes si fatiguée. Vous vous reposerez un moment.

— Ah! bien volontiers, monsieur. Ça n'est pas de refus. Vous êtes bien aimable.

D'un bond, elle fut près de lui, et lui, d'un bond, sauta par terre, et se mit à conduire le cheval par la bride, sans parler à la jeune fille, sans la regarder.

Elle murmura :

— Monsieur?...

— Mademoiselle?...

— Si c'était un effet de votre bonté, monsieur, pourriez-vous me dire où demeure ma tante?

— Vous ne savez pas où demeure votre tante?

— Je ne l'ai pas vue depuis dix ans. Elle est en service à Hautfort-le-Vieux, chez des nobles. Je vas la saluer avant que j'aille en place, dans un château. Elle s'appelle Jacquine, ma tante, Jacquine Férou.

— Jacquine!

— Un drôle de nom, pas vrai? Moi, je m'appelle Georgette.

Augustin la regarda.

C'était une fille de seize ans, déjà femme. Sa figure semblait plus jeune que son corps. Il y avait quelque chose d'enfantin dans le contour du menton, dans les yeux verdâtres, dans la tendre nuance des joues, où le sourire creusait des fossettes délicieuses.

— Je vais vous conduire chez votre tante, — fit le jeune homme.

Et il ne dit plus une parole.

La voiture s'arrêta au carrefour des Trois-Routes, derrière la maison des Chanteprie. Augustin siffla. Un petit palefrenier accourut, stupéfait de voir le « patron » avec une demoiselle inconnue, très mal mise, ramassée sur le chemin.

— Honoré, va chercher Jacquine, dis-lui que sa nièce est arrivée... Bonjour, mademoiselle. Vous pouvez attendre ici.

Il s'en alla, gêné, contrarié, furieux contre Georgette et contre lui-même.

Une heure plus tard, il retrouva sa mère dans la salle à manger. Jacquine servait. Qu'avait-on fait de Georgette? L'avait-on renvoyée, sans lui accorder le moindre repos?

— Jacquine a reçu une visite aujourd'hui, — dit madame Angélique; — sa petite nièce est venue la voir.

Augustin rougit et demeura coi, le nez sur son assiette.

— Notre pauvre vieille est souffrante, — reprit la mère. — Elle voulait prendre une femme de journée pour l'aider à faire les confitures, car voici la Saint-Jean: les groseilles ont fini de mûrir. La fillette va rester quelques jours chez nous, et notre pauvre vieille se reposera.

— Madame est bien bonne, — dit Jacquine; — l'enfant couchera dans ma chambre et ne gênera personne ici.

— Surveillez-la bien. Vous en êtes responsable, Jacquine. Ne la laissez pas sortir toute seule, et courir les rues de Hautfort... Et rappelez-vous qu'elle ne doit jamais aller au pavillon: Augustin n'aime pas qu'on le dérange.

— Oui, oui, je comprends... On ne le dérangera pas, notre Augustin.

Madame de Chanteprie ne reparla plus de la fille rousse; mais, le lendemain, Augustin aperçut Georgette dans le potager. Elle avait quitté sa camisole, peu décente, et portait une robe de Jacquine, une robe noire, trop longue, trop étroite, et qui la serrait cruellement. Un tablier bleu noué à la taille, un panier au bras, le chapeau rabattu sur le front, elle cueillait les groseilles mûres. De loin, par-dessus la haie qui séparait le potager du jardin, on apercevait son chignon roux, flambant dans la lumière.

La cueillette des groseilles dura deux jours: deux jours, Augustin vit resplendir entre les arbres la chevelure miraculeuse. Le troisième jour, il ne vit pas Georgette, et, le quatrième jour, il se demanda si elle n'était pas déjà partie... Il désirait qu'elle s'en allât, sans comprendre la singulière répulsion que lui inspirait cette pauvre fille... une enfant!

Interroger sa mère, interroger Jacquine?... Il n'osait pas. Mais, comme il se promenait dans le jardin, il se dirigea vers le potager par une allée si ombragée qu'elle restait sombre et fraîche en plein midi. La haie d'épine la fermait au bout dans sa largeur, et c'était comme un long couloir obscur où pleuvaient çà et là des gouttes de clarté mouvante.

M. de Chanteprie regarda furtivement par-dessus la haie.

Sous le ciel incandescent, le sol craquait, les plantes se tordaient, agonisantes de soif. Les choux, dévorés par les chenilles, étalaient leurs feuilles boursouflées, grisâtres, brodées à jour. Sur les brindilles de bois fichées en terre, les fleurs des pois simulaient un vol de papillons arrêtés tous ensemble, tué par l'incendie solaire, et dont les petites ailes blanches ne palpitaient plus.

Assise contre la haie, Georgette égrenait dans un bassin de cuivre les groseilles déjà meurtries. De vieux arbres versaient sur elle une ombre humide et flottante. Ses cheveux, accrochés aux épines, tissaient autour de sa tête une toile d'araignée tout en fil d'or, dont le chignon était le centre lumineux et mobile. On entendait, dans le silence, son petit souffle accablé.

Augustin se pencha. Il vit la joue enfantine, le cou pâle, plus pâle dans le reflet vert des arbres, les manches retroussées, les bras et les mains tachés de rose par le sang vermeil des fruits... Et, se penchant encore, il vit la robe noire dégrafée au corsage, une blancheur de linge et, dans l'entrebâillement de la chemisette, la gorge nue, un peu basse, veinée de mauve, savoureuse comme un fruit, et tendre comme une fleur.

Il n'osait ni rester ni fuir. Et, si Georgette s'était retournée à ce moment, il fût mort de honte.

Soudain il crut qu'elle remuait, et, rejeté en arrière par une terreur inexplicable, parmi les feuilles froissées et les branches rompues, il courut vers le pavillon.

Les volets, clos depuis le matin, entretenaient dans la chambre une fraîcheur de grotte sylvestre. Une ligne de jour les séparait, un long fil de clarté brillante. Les rideaux couleur de safran, suspendus à une couronne de bois sculpté, s'évasaient mollement au-dessus du lit, contre la boiserie gris perle. Et rien n'était plus charmant que l'accord de ce gris si pâle et de ce jaune si doux.

Augustin tremblait. Son cœur battait lourdement... Qu'avait-il fait de mal? Pourquoi cette fuite éperdue, ce trouble?... Hélas! quelque chose avait traversé sa vie, quelque chose d'extraordinaire et d'effrayant qu'il n'oublierait pas et dont il garderait l'obsession. Son âme avait frémi tout à coup,

fascinée, attirée dans le doux sillon de chair palpitante... Et ce vertige de l'âme, cette fièvre du sang, c'était cela le Désir, le Péché, la Concupiscence, dont parlent les livres saints.

A genoux, devant le crucifix, Augustin pria, frappant sa poitrine, déplorant sa curiosité coupable. Et son émotion s'apaisa. Il baigna d'eau froide son front et ses tempes. Mais, malgré lui, parmi ses meubles aux nuances assoupies, aux courbes féminines, dans l'atmosphère de cette chambre faite pour la volupté, d'étranges pensées, d'étranges visions l'assaillirent. Il crut voir, entre la fenêtre et le lit, passer une figure incertaine, transparente comme une vapeur et couronnée de pavots, un fantôme !...

On lui avait conté cette histoire et comment, dans le pavillon, Adhémar de Chanteprie avait caché une danseuse, Rosalba-Rosalinde. La morte revenait. Avec ses atours poudreux et ses guirlandes flétries, elle revenait à la maison d'amour, à la maison de péché, réveillée d'un sommeil de cent ans par l'odeur de la jeunesse.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

LE TRANSPORT

ET

LA DISTRIBUTION DE L'ÉNERGIE

Dans l'incessante évolution du langage, certains mots vieillisent et disparaissent; d'autres, au contraire, revêtent une pensée nouvelle, et prennent une seconde jeunesse. Tel est le mot *énergie*; synonyme, autrefois, de vigueur physique ou de ressort moral, il a pris, par le développement des idées scientifiques, une acception plus large et cependant très précise : il représente aujourd'hui la quantité de travail qu'on peut extraire d'un corps ou d'un système quelconque.

Les progrès de la physique au cours des cinquante dernières années nous ont appris que la chaleur, la lumière, l'électricité, le travail mécanique, et aussi cette puissance mystérieuse que les anciens chimistes nommaient l'affinité, et qui éclate lors des réactions chimiques, pouvaient se transmuter les unes dans les autres, et n'étaient au fond, malgré la multiplicité trompeuse des apparences, qu'une seule et même chose : l'énergie qui réside dans les corps, qui anime leur matière et qui, dans tous les phénomènes, change de forme sans jamais se perdre. Quand la jeune Amérique nous envoie son pétrole et son blé, c'est un peu de sa surabondante énergie qu'elle déverse sur notre vieux continent : le pétrole pour nous donner lumière, chaleur, force motrice, autant de formes de

l'énergie; le blé pour entretenir dans nos corps ces réactions chimiques d'où sortent le travail de nos ouvriers et sans doute aussi l'énergie intellectuelle de nos penseurs. Et en retour, avec ses émigrants, c'est une autre forme d'énergie que l'Europe déverse par delà les mers. Ainsi, fiction d'abord, simple généralisation scientifique, l'idée d'énergie prend peu à peu une forme concrète; les savants, les ingénieurs, la saisissent et la suivent sous ses perpétuelles métamorphoses, tantôt assoupie et comme en réserve sous la forme d'énergie chimique, tantôt vivante et en acte, comme dans une chute d'eau, un courant électrique.

Longtemps, l'humanité a trouvé, en chaque lieu, dans le travail du vent, des animaux et dans son propre labeur, assez de force motrice pour satisfaire à ses modestes besoins; l'énergie était alors consommée sur place. Mais avec l'industrialisme des temps modernes, ces besoins se sont accrus et surtout localisés, parfois au voisinage des mines de houille, des grandes chutes, mais parfois aussi ailleurs, dans les grandes villes, à proximité de gisements métallifères ou d'industries diverses. Alors sont nés véritablement le commerce de l'énergie et son transport des pays de production aux centres d'utilisation. A ce compte nos vapeurs, nos trains chargés de houille, de pétrole, de blé, sont des transporteurs d'énergie, et, l'énergie étant en toutes choses, tout déplacement est en fait un transport d'énergie. Contentons-nous, toutefois, d'avoir indiqué cette forme très générale du problème, et restreignons-le maintenant à son acception la plus limitée, celle-là même qu'il reçoit dans la langue de l'industrie.

Une roue qui tourne, c'est encore de l'énergie; c'en est même la forme industrielle par excellence : en elle se résolvent pratiquement la puissance des cours d'eau ou du vent, la chaleur des combustibles, le travail des animaux et des hommes. Ainsi la question à résoudre a pris la forme suivante : étant donné, en un point, un mouvement de rotation, le transformer en un ou plusieurs autres mouvements de rotation réalisés en des points différents du premier.

Ainsi se présente, industriellement, le problème du transport et de la distribution de l'énergie. En examinant les différentes solutions qu'on lui a données, nous suivrons l'ordre historique,

et nous verrons que cet ordre chronologique est en même temps l'ordre logique, et que l'humanité a marché pendant des siècles vers un but qu'elle ne voyait pas, qu'elle voit maintenant, qu'elle atteindra peut-être un jour.

*
* *

La première solution est celle que permettent de réaliser les liaisons solides : l'arbre de couche, qui, en tournant sur ses paliers, transporte d'un bout à l'autre de l'usine la puissance du moteur, les engrenages, les cônes de friction, les manchons d'accouplement en sont les auxiliaires bien connus. Cette solution, qui utilise la propriété caractéristique des solides, à savoir la rigidité, est si claire dans son principe qu'il suffit de l'énoncer pour comprendre qu'elle dut, la première, se présenter à l'esprit humain : elle se rencontre dans les premières machines que l'homme ait réalisées, et il n'est pas d'usine ou d'atelier moderne qui n'en présente l'application. Elle a pour elle l'autorité des siècles. Discutons-la pourtant.

Recommandable par sa simplicité même, elle n'en présente pas moins deux graves inconvénients. Tout d'abord, c'est une solution bien étroite du problème, valable dans un court rayon de quelques décamètres; pour des distances supérieures, la torsion des axes exige qu'on en exagère le diamètre, c'est-à-dire le poids, qu'on accroisse l'épaisseur des murs qui les soutiennent, par suite les frais d'établissement et d'entretien. Les changements de direction entraînent des complications coûteuses; enfin l'installation, une fois faite, ne peut pas être modifiée sans de notables dépenses. Ce défaut d'ampleur et d'élasticité est caractéristique de cette solution par liaisons solides, mais il n'est pas le seul.

En industrie comme partout, rien n'est gratuit, et à propos de chaque transformation nous avons le devoir de nous demander : combien coûte-t-elle? — autrement dit, quel en est le rendement? Or une longue expérience a prouvé que, parmi toutes les transmissions, il n'en est pas de plus onéreuses que les rigides; il n'est pas rare de trouver des usines où trente et même quarante pour cent du travail du moteur sont

dilapidés le long des arbres, des courroies et des engrenages. Et ce n'est pas seulement du travail perdu, mais du travail nuisible, puisqu'il s'est employé à user les pièces en mouvement et, par suite, à détruire l'installation elle-même. C'est le frottement, plus sensible entre solides que partout ailleurs, le frottement, ce parasite du travail industriel, qui est responsable de cet énorme déchet; c'est par sa faute qu'en dépit de tous les lubréfiants et de tous les graisseurs, un tiers du travail de l'usine est employé à détruire l'usine elle-même; c'est à cause de lui, et par suite de l'imperfection des transmissions rigides, que la fabrique s'est ramassée autour du générateur de force, au mépris de l'hygiène et de la division rationnelle du travail, au lieu d'étendre au large, en plein air et en pleine lumière, la série de ses ateliers.

Cependant, à mesure que la concentration industrielle allait en s'aggravant autour de la machine à vapeur, d'autres solutions s'esquissaient, sorties non d'un rêve humanitaire, mais de tentatives intéressées. En Suisse, comme dans tous les pays montagneux, les cours d'eau roulent souvent au fond de gorges si étroites que, s'il est possible d'installer sur leurs bords des turbines ou des roues hydrauliques, en revanche il ne faut pas songer à y bâtir l'usine où la force captée pourra être utilisée; ce n'est souvent qu'à plusieurs centaines de mètres plus loin, par delà le talus à pic du torrent, qu'une usine peut fonctionner, accessible aux ouvriers et aux marchandises. C'est pour relier la station génératrice, située en bas, à l'usine d'utilisation, placée plus haut, que les ingénieurs suisses ont créé, il y a cinquante ans, les câbles télédynamiques, ou transmissions funiculaires, dont l'emploi, débordant les frontières de leur pays, s'est étendu à de nombreux établissements placés dans des conditions analogues, et en particulier à ceux qui s'égrènent sur les rives de l'Ain, dans un pays d'industrie où abondent les minoteries, les fabriques d'objets tournés en bois, en caoutchouc durci, en celluloïd.

En principe, le câble funiculaire est le développement de la courroie. Fait de fils métalliques tordus, roulant sans fin sur des poulies à gorge, il se prête à des transmissions de

plusieurs centaines de chevaux à quelques hectomètres de distance. Déjà, cette solution n'a plus la rigidité de la transmission par axes; le solide qui transmet la force travaille par sa flexibilité, c'est-à-dire par celle de ses propriétés qui le rapproche des fluides. Quand on étudie les transmissions télédynamiques, on est tenté d'abord de voir en elles la solution parfaite du problème posé; pour l'économie de son installation, pour la valeur élevée de son rendement, elle paraît n'avoir point de rivales; et c'est pourquoi on s'étonne qu'elle n'ait pas joué, dans la transmission de l'énergie, le rôle important auquel elle semblait destinée. Il semblerait presque qu'une sorte de fatalité dût amener cette solution à son heure, pour la faire disparaître aussitôt devant d'autres. Bien entendu, la fatalité n'est qu'un mot, et si les industriels ont abandonné, après essai, les transmissions funiculaires, ce n'est pas pour avoir l'honneur de frayer le chemin du progrès; c'est parce qu'ils leur ont reconnu, à l'user, un grave inconvénient : celui d'exiger de fréquentes réparations, coûteuses, non par elles-mêmes mais parce qu'elles arrêtent chaque fois la marche de l'usine. Pourtant, les câbles télédynamiques gardent encore certaines clientèles spéciales: c'est eux, souvent, qu'on charge de transporter aux usines les minerais extraits du flanc des montagnes; ils sont donc des chemins qui marchent dans les airs; et c'est à eux encore que l'on a confié, sans doute pour peu d'années, la conduite des signaux le long des voies ferrées.

Ainsi, cette solution, créée il y a un demi-siècle, est déjà vieillie, et d'autres venues après elle ont passé également sans même avoir le temps de conquérir ces heures prospères auxquelles leur donnait droit l'ingéniosité de leurs inventeurs, et qu'elles eussent sans doute connues si le progrès avait continué à marcher du même pas qu'aux siècles passés.

Il était dans l'ordre des choses qu'après avoir employé les solides pour transmettre la puissance, on eût ensuite recours aux liquides; mais la distribution hydraulique d'énergie devait, en pratique, venir comme surcroît d'une modification plus profonde.

Depuis que les hygiénistes ont proclamé et fait triompher le droit à l'eau pure, toutes les agglomérations urbaines se

sont complétées par une canalisation d'eau. Puisée aux sources et aux rivières, élevée en des réservoirs par des machines, elle constitue une réserve non pas seulement de propreté et santé, mais encore d'énergie, utilisable partout où un tuyau de plomb peut amener le liquide sous pression. On peut la transformer en travail mécanique à l'aide de moteurs à eau, turbines, roues hydrauliques, moteurs à cylindre et à piston construits sur le modèle des machines ordinaires à vapeur ; et ces transformateurs sont en général d'excellents appareils dont le rendement est largement suffisant. Ainsi, nous arrivons à concevoir une solution plus large du problème posé : l'énergie produite en un point par de puissantes machines serait transmise et distribuée, dans un rayon de plusieurs kilomètres, à tout un peuple de travailleurs.

Pourtant cette solution si simple, toute faite, peut-on dire, puisque partout existent des canalisations d'eau, n'a pas vécu. C'est à peine si, dans de grandes villes, il existe çà et là quelques moteurs hydrauliques, et tous desservent, non pas une industrie privée, mais des services publics, moins sévèrement asservis aux règles de l'économie. De fait, cette solution est coûteuse : dans un but d'assainissement et d'hygiène, on est allé chercher, souvent fort loin, les sources les plus pures ; mais les moteurs hydrauliques n'ont pas besoin d'eau pure ; ils exigent de l'eau à bon marché et sous une forte pression. C'est qu'en effet le frottement est l'éternel parasite des transports d'énergie ; tout le long des tuyaux, et d'autant plus qu'ils sont plus étroits, il use la puissance du flux liquide en ralentissant sa vitesse et en diminuant sa pression. Cette usure, proportionnelle à la vitesse, est d'autant plus faible, pour une puissance donnée, que cette puissance est transmise sous une moindre vitesse du flux liquide. Il fallait donc, si on voulait diminuer cette perte de puissance en cours de transmission, ou bien élargir les tuyaux et consommer un grand volume d'eau, solution inacceptable pour des raisons d'économie qui sautent aux yeux, ou bien augmenter la pression de l'eau distribuée, ce qui permettait d'effectuer un travail notable avec une faible dépense de liquide. Une épreuve pratique des transmissions hydrauliques exigeait donc une installation spéciale avec pressions atteignant quinze ou vingt atmosphères :

on ne l'a pas fait, et le système des transmissions hydrauliques de puissance perdait par là même toute valeur économique.

A défaut de cette tentative, un autre essai du même ordre a du moins subi l'épreuve des applications industrielles; je veux parler de la distribution de puissance par l'air comprimé. Lancée par des spéculateurs très osés, elle a partiellement réussi, et son succès eût sans doute été plus grand si l'électricité ne fût, au même moment, entrée en scène. De fait, elle présente, par rapport aux transmissions hydrauliques, de notables avantages. Il est inutile, pour obtenir la pression, d'employer des réservoirs surélevés. Un jeu de pompes refoule l'air ambiant dans de grands récipients en tôle sous une pression voisine de sept atmosphères, d'où il chemine, par des canalisations souterraines, jusqu'aux points d'utilisation; l'air y travaille par sa détente dans des cylindres dont il actionne les pistons, et, une fois encore, le problème posé a reçu une solution; solution plus économique que la précédente, parce qu'elle est d'installation moins coûteuse et qu'elle supporte une moindre perte par frottement dans les conduites.

Elle aussi, pourtant, a sa tare, et, si la théorie permettait de la prévoir, l'expérience seule devait en faire estimer l'importance. On sait que la compression des gaz dégage de la chaleur, et que leur détente en absorbe; il résulte de là qu'en transportant l'énergie mécanique de l'usine génératrice aux moteurs où elle reçoit son application, on a réalisé en même temps un transport en sens inverse de chaleur de ceux-ci à l'usine centrale. La compression de l'air dans les réservoirs y provoque, d'une façon continue, un dégagement de chaleur qui peut être agréable en hiver et qui, dans aucun cas, ne constitue un grave inconvénient; mais il n'en va pas de même à l'autre bout, où la décompression provoque un phénomène inverse; ce n'est pas que des réclames intéressées ne l'aient représentée comme destinée à entretenir dans les ateliers une délicieuse fraîcheur, mais en réalité elle a pour effet principal de provoquer la condensation de l'humidité contenue dans l'air qui travaille à la détente; cette eau accumulée dans les coudes des canalisations y gêne la transmission; elle peut même, en hiver, s'y congeler et arrêter la marche des moteurs.

C'est un peu par ces raisons, beaucoup par la concurrence de l'électricité, que les transmissions par l'air comprimé, en dépit d'un brillant départ, ont vu bientôt leurs progrès rester stationnaires, puis leurs applications se limiter. En tout cas, il est certain qu'elles ne doivent pas disparaître tout entières, et ce serait avoir une idée bien superficielle de l'évolution industrielle, que de croire qu'elle doive imposer partout des règles uniformes; il n'est pas de découverte inutile, et la diversité des cas particuliers est telle, qu'il en existe toujours pour toutes les solutions. Il y aura toujours des transmissions par axes rigides, par courroies, par l'eau ou l'air sous pression : c'est ainsi que le forage des tunnels, ou des galeries de mines, opération chaque jour plus fréquente, fournit aux transmissions pneumatiques une carrière naturelle, car elles assurent en même temps le renouvellement de l'air au fond des galeries, et contribuent à y rafraîchir une température souvent excessive.

***

L'histoire du progrès humain nous montre qu'il est des découvertes qui doivent être faites une seconde fois, parce qu'elles ont passé inaperçues, et qu'elles sont venues avant l'heure où leurs conséquences pouvaient se développer; cinq cents ans après Erik le Roux, il a fallu que Christophe Colomb retrouvât l'Amérique, pour qu'elle fût vraiment découverte. Ainsi telle idée, qui repose oubliée au fond des livres, attend plusieurs années qu'un homme prononce le mot magique qui porte en lui le pouvoir de la réveiller, de la faire vivre et de fixer sur elle l'esprit des autres hommes.

Tel fut le sort de la transmission électrique de la force. Depuis Gramme, l'inventeur de la dynamo, on savait que cet admirable outil de transformation est réversible, c'est-à-dire qu'il peut à volonté fournir de l'énergie électrique en absorbant du travail mécanique, ou inversement absorber la première en régénérant le second; et en 1873, Hippolyte Fontaine, un des créateurs de l'électrotechnique, avait montré à l'Exposition de Vienne cette réversibilité sous une forme saisissante : deux dynamos étaient liées par un même circuit électrique,

et la première, la génératrice, produisait en tournant un courant que la deuxième, la réceptrice, utilisait pour fonctionner comme moteur. Les visiteurs regardèrent, et passèrent. Il fallut qu'en 1880 Marcel Deprez trouvât pour l'idée le mot qui devait l'enfoncer dans les esprits, exciter les controverses, susciter les expériences : le transport de la force par l'électricité.

Ce serait toutefois rendre bien mauvaise justice à ce remueur d'idées qu'est Marcel Deprez que de restreindre son rôle à la trouvaille d'un mot. Homme de laboratoire, il a, avec plusieurs autres, entre autres l'Allemand Fröhlich, abordé par le calcul et par l'expérience le problème de la transmission électrique du travail ; il a vulgarisé par des articles et des conférences les résultats obtenus, il en a exprimé les lois sous des formes simples compréhensibles à tous, et les a condensées dans des formules capables de frapper l'attention. Mais il a fait plus encore ; il a osé, le premier, passer des expériences de laboratoire aux applications industrielles, et montrer à tous, ce qui vaut mieux que tous les raisonnements, des transmissions effectuées à grande distance dans des conditions économiques de rendement. En 1882, à l'Exposition de Munich, une dynamo Gramme, attelée à une pompe rotative, alimentait une chute d'eau artificielle ; cette dynamo réceptrice recevait son énergie d'une autre dynamo, la génératrice, située à 57 kilomètres de là, dans l'usine d'un industriel de Miesbach, et la transmission du courant électrique se faisait, aller et retour, sur des fils télégraphiques en fer galvanisé du modèle ordinaire ($4^{mm},5$ de diamètre) soutenus, sans précautions spéciales, sur des poteaux en bois. On en est, après ce qu'on sait aujourd'hui sur la transmission des courants à haute tension, à se demander par quel miracle une expérience aussi hardie a pu réussir dans de pareilles conditions ; on ne peut, en tout cas, qu'adhérer au jugement rendu, à la suite de ces mémorables épreuves, par l'Académie des sciences et par le jury même de l'Exposition allemande, qui déclarait : « Nous n'hésitons pas à proclamer la réussite du transport de force de Miesbach à Munich, transport en tout cas important dans l'histoire de l'électrotechnique. » — L'année d'après, sur la demande de l'intelligente municipalité grenobloise, ces expé-

riences étaient reprises dans nos Alpes, entre Grenoble et Vizille : une puissance de sept chevaux était transportée, sur des fils de bronze de 2 millimètres de diamètre, à 14 kilomètres de distance, et le travail récupéré atteignait 62 p. 100 du travail fourni à la génératrice. Ces essais, ayant la valeur d'une démonstration, devenaient le point de départ d'une foule d'installations industrielles qui ont transformé les Alpes françaises. Vingt ans d'efforts ont amené le triomphe complet des idées préconisées par Marcel Deprez. Il convient maintenant d'analyser les raisons et les conditions de ce succès.

Au point de vue de la commodité, le doute n'est pas possible. Il faut n'avoir jamais visité un atelier moderne pour ignorer les avantages de ces moteurs électriques par lesquels se fait aujourd'hui la commande des machines, depuis les trains de laminoirs jusqu'aux machines à coudre, pour n'avoir pas compris aussi l'avantage de ces conducteurs qui, suspendus en l'air, enterrés, ou accrochés aux murs, portent l'énergie avec une égale facilité dans tous les sens, en effectuent la distribution quelle que soit la forme de l'atelier, et peuvent en quelques heures se déplacer pour permettre de modifier cette distribution. Par là, l'industriel a dans les mains un outil d'une extraordinaire souplesse, et l'élan admirable de l'industrie électrique, en multipliant les appareils et les procédés, l'a mis à même de choisir pour chaque cas la solution la meilleure.

Mais ce n'est là qu'un des côtés de la question. Le problème de la distribution et du transport de l'énergie est avant tout d'ordre économique. En définitive, il se pose à chacun, depuis le grand industriel dans son usine jusqu'à l'ouvrier dans son atelier, sous la forme simple suivante : à quel prix minimum est-il possible d'obtenir, au lieu donné, une force motrice constante de puissance déterminée ? Et toutes les autres considérations, par rapport à celle-là, sont d'ordre accessoire. Pour résoudre le problème, il faut évidemment prendre l'énergie aux points où elle est au meilleur marché, sur le carreau de la mine ou au pied du torrent, et la transporter avec un courtage minimum aux points d'application, dans les villes et les centres industriels. C'est donc à des distances considérables que la force motrice doit, en général, être transportée, puisque mines et torrents sont le plus souvent éloignés des

agglomérations urbaines, installées au centre des plaines fertiles nécessaires à leur alimentation. Ainsi posé, le problème du transport des forces motrices a pu être résolu par l'emploi des courants à haute tension.

Pour l'électricité, en effet, comme pour l'eau ou l'air comprimé ou toute autre espèce de transmission, il serait illusoire de penser que le transport de l'énergie soit gratuit. Il est toujours frappé d'une double taxe, l'une immobilière, représentée par l'intérêt et l'amortissement de l'installation, l'autre mobilière, figurée par la perte en énergie transportée; et il semblait, aux premiers temps de l'électricité, que l'on ne pût être dégrevé de l'une d'elles que sous peine d'être accablé par l'autre : des transmissions peu coûteuses, par fils fins, entraînent d'un bout à l'autre de la ligne des pertes énormes de puissance, et, si l'on veut réduire ces pertes, on est amené à employer des câbles de cuivre de grande section et d'un prix exagéré.

Mais il faut se défier des dilemmes; leur apparente rigueur laisse souvent oublier la troisième solution qui permet de passer entre leurs deux cornes, et c'est ici le cas. La perte d'énergie en cours de ligne augmente rapidement avec la quantité d'électricité transportée par seconde, qu'on appelle l'intensité du courant, et qu'on mesure en ampères. La question est, par suite, de savoir si l'on peut transporter une grande quantité d'énergie avec une faible intensité. Or il n'y a là rien d'impossible. L'énergie dépend de deux facteurs, l'intensité et la tension, cette dernière évaluée à l'aide d'une unité qui, du nom de Volta, le créateur de la pile, a été appelée volt; si bien qu'un courant de 10 ampères sous 100 volts transporte autant d'énergie qu'un courant d'un ampère sous 1000 volts. Il faudra donc recourir aux courants de haute tension, puisqu'eux seuls permettent de concilier les deux termes du problème : emploi de conducteurs peu coûteux, faibles pertes d'énergie en ligne; et nous arrivons, pour l'électricité, à la même solution que nous avons déjà reconnue nécessaire pour l'économie des transmissions hydrauliques ou pneumatiques.

Précisons ces notions par un exemple. Nous cherchons à transporter 100 chevaux-vapeur de Paris à Évreux, sur une distance de 108 kilomètres, avec une perte de 20 p. 100, c'est-

à-dire de telle sorte que la génératrice, de 125 chevaux, placée à Paris, produise à Évreux une puissance de 100 chevaux. Si nous voulons effectuer le transport sous une tension de cent volts, au départ, il faudra employer un cylindre de cuivre de 31 centimètres de diamètre, pesant 75 000 tonnes et coûtant 150 millions. Mais si l'on accepte pour le transport une tension initiale de 20 000 volts, le conducteur de cuivre n'aura plus que 1^{mm} 6 de diamètre, un poids de 2 000 kilos et une valeur approximative de 4 000 francs. Bien entendu, les frais d'installation ne se limitent pas à cette somme, loin de là ; mais l'exemple choisi nous montre pourtant à quelles impossibilités financières on se heurterait, si l'on n'avait pas la liberté d'employer couramment, et d'une façon industrielle, les tensions élevées.

Cette liberté, la possède-t-on? A coup sûr, puisque depuis quelques années on emploie couramment des tensions égales et même supérieures à 20 000 volts ; mais elle n'a été acquise qu'au prix de longues luttes. Sous ces formidables tensions, l'électricité a de plus en plus de tendance à s'échapper des conducteurs métalliques pour se frayer une voie, souvent meurtrière, à travers les corps voisins ; les conditions d'isolement doivent donc être minutieusement étudiées, non seulement pour la ligne, mais pour les dynamos, génératrice et motrice. En fait, l'établissement de dynamos capables de supporter ces hautes tensions eût soulevé des difficultés insurmontables si, par fortune, le courant alternatif ne se fût trouvé là, prêt à fournir la solution du problème. Ici s'arrête l'œuvre de Marcel Deprez, et commence celle d'initiateurs aussi hardis, nos contemporains, qui sont Tesla, Gaulard, Elihu Thomson, Ferraris et d'autres encore. L'ère des précurseurs est finie, et c'est partout maintenant, au laboratoire et à l'usine, que se mènent les expériences ; il en est résulté ces deux instruments merveilleux qui sont l'alternateur polyphasé et le transformateur statique.

Faire du courant alternatif, dont le sens de circulation s'intervertit un grand nombre de fois par seconde, est chose toute simple : tout circuit conducteur qui tourne dans le voisinage d'un aimant ou d'un électro-aimant, est le siège de semblables courants. L'alternateur, ou producteur de courants

alternatifs, a donc logiquement précédé la dynamo génératrice de courant continu, mais il est resté sans application jusqu'au jour où la nécessité de réaliser de hautes tensions a appelé à la vie industrielle ce nouveau type de courant. L'alternateur peut en effet être construit pour des tensions élevées, atteignant plusieurs milliers de volts, et que les dynamos à courant continu ne sauraient supporter impunément. Et de plus, le transformateur statique permet, à volonté, d'élever ou d'abaisser cette tension. Son prototype, connu depuis longtemps dans les laboratoires, est la bobine de Ruhmkorff, dans laquelle un courant interrompu ou alternatif, circulant dans un gros fil, engendre dans un fil fin et long, enroulé parallèlement au premier, un courant alternatif de haute tension, capable de fournir ces étincelles qui sont pour beaucoup la seule forme sensible des phénomènes électriques. Le transformateur statique, invention géniale de ce pauvre Gaulard qui mourut misérable et presque inconnu, n'est que la transposition industrielle de ce classique appareil; avec lui, par exemple, un courant alternatif de 100 ampères et 100 volts pourra être transformé en courant alternatif ayant une tension cent fois plus grande, 10 000 volts, et une intensité cent fois moindre; l'opération est automatique, l'appareil fonctionne sans surveillance, et pourtant avec une probité si scrupuleuse qu'il ne prélève pas plus de 3 p. 100 pour cette transformation d'énergie.

Ainsi, semble-t-il, nous touchons au but de nos efforts : les alternateurs produisent l'énergie électrique sous 1 500 ou 2 000 volts; les transformateurs l'amènent à 10 ou 20 000 volts; les fils de ligne la transportent économiquement; de nouveaux transformateurs, placés aux points d'utilisation, abaissent sa tension à des valeurs moins dangereuses; il ne reste plus qu'à en faire l'emploi. Là commencent par malheur de nouvelles difficultés; — par bonheur, devrais-je dire, car l'ingéniosité humaine en a profité pour susciter des solutions nouvelles qui sans cela, peut-être, ne fussent point apparues.

L'alternateur, excellent comme générateur électrique, est médiocre comme moteur; il est quinteux au démarrage, et souvent, en pleine marche, s'arrête, se décroche brusquement. Sans prétendre expliquer ce point par des raisonnements élémentaires, nous pouvons cependant comprendre qu'il s'agit,

comme dans la machine à vapeur où le mouvement alternatif du piston est converti en rotation continue, d'engendrer une rotation avec le va-et-vient du courant électrique; et, comme pour la machine à vapeur il existe des points morts, qui sont ceux où le piston s'arrête aux deux bouts de sa course, tout pareillement ici il existe des moments où le courant, s'annulant avant de changer de sens, cesse d'agir pour entraîner le moteur; il faut donc que ce moteur ait acquis préalablement une vitesse qui lui permette de franchir les points morts, et même qu'il s'établisse entre les périodes d'alternances du courant et la vitesse du moteur une certaine concordance sans laquelle le sens de rotation tendrait à se renverser. Toutes ces conditions sont difficiles à réaliser, plus difficiles qu'avec la machine à vapeur, parce qu'ici le nombre des alternances est beaucoup plus rapide : une machine à vapeur en présentera 100 à 200 par minute, et un courant électrique alternatif en aura pratiquement 1 500 à 6 000 dans le même temps.

Voilà donc le problème des transmissions électriques, au moment d'être résolu, accroché à une difficulté nouvelle; mais notre comparaison, poursuivie jusqu'au bout, nous mettra sur la voie de la solution.

Comment, avec les machines à vapeur, arrive-t-on à éliminer l'action du point mort? En accouplant, sur le même arbre tournant, les bielles de plusieurs pistons dont les mouvements, de même sens et de même vitesse, soient cependant décalés les uns par rapport aux autres, de telle sorte que, lorsqu'un des pistons passe par un point mort, les autres soient dans le plein de leur force et entraînent l'arbre au delà de cette position critique; nombreuses sont aujourd'hui les applications de cette méthode, qui assure aux moteurs une vitesse plus régulière. C'est en application du même principe que le professeur italien Ferraris imagina d'associer plusieurs courants alternatifs décalés les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire ne s'annulant pas en même temps; deux de ces courants, dont l'un passe par son intensité maximum lorsque l'autre s'annule, constituent un système diphasé; trois courants, s'annulant tour à tour à des intervalles de temps égaux, forment un système triphasé; et si ces deux combinaisons

sont à peu près uniquement employées, il ne serait pas malaisé d'en imaginer et d'en réaliser autant qu'on le voudrait.

Ces principes une fois posés, la réalisation pratique n'en soulève pas de grosses difficultés. L'alternateur ordinaire est tout prêt, avec quelques changements dans les connexions, à fournir du courant di ou triphasé ; trois fils de cuivre, au lieu de deux, suffiront à le conduire au point voulu ; les transformateurs statiques s'adaptent parfaitement à cette combinaison de courants ; enfin le moteur électrique qui les utilise est un appareil sans reproche, robuste, industriel, d'un bon rendement, et qui échappe aux inconvénients du moteur à courant alternatif simple. Il n'en a pas moins fallu, pour donner la vie industrielle à ces conceptions théoriques, créer tout un appareillage et réaliser ces expériences à grande échelle qui donnent la consécration aux travaux de laboratoire.

Dans cette œuvre, la Suisse s'est placée au tout premier rang, grâce sans doute à cet admirable Polytechnicum de Zurich, véritable pépinière d'ingénieurs et de savants : c'est par eux que Zurich est devenue, depuis dix ans, pour les électriciens, comme une ville sainte, un lieu de pèlerinage où les fervents de l'électricité viennent s'initier à ses rites et contempler ses miracles. C'est à eux aussi que l'industrie européenne doit les mémorables expériences de Lauffen-Francfort, qui ont été, en 1891, pour le courant alternatif, ce que les expériences de Miesbach-Munich avaient été, neuf ans plus tôt, pour le courant continu. Une puissance de 300 chevaux, engendrée à Lauffen par un alternateur triphasé, était transportée à Francfort, à 175 kilomètres de là, sous une tension normale de 15 000 volts, qui put même sans aucun accident être portée à 30 000 ; la ligne était formée de trois fils de cuivre nu, portés sur des poteaux en bois, ayant un développement total de 530 kilomètres et pesant ensemble environ 60 000 kilogrammes ; le rendement de l'opération atteignit 74 p. 100, c'est-à-dire que sur cent chevaux produits à Lauffen, 74 étaient récupérés à Francfort ; et ces expériences, prolongées plusieurs mois de suite, pendant la durée de l'exposition, et étudiées par des ingénieurs venus de tous les pays, attestèrent le triomphe définitif des transports d'énergie à grande distance.

En même temps, sur l'autre face du globe, un peuple

qui ne veut être distancé par aucun autre créait, non plus comme expérience, mais comme application permanente, la plus grandiose installation de captation et distribution d'énergie qui puisse être rêvée, non pas tant par la distance parcourue que par la quantité d'énergie produite et distribuée : cinquante mille chevaux à l'origine, cent mille chevaux actuellement, c'est-à-dire une puissance égale à celle que produisent toutes les machines à vapeur d'une ville comme Paris. Je veux parler de l'utilisation des chutes du Niagara. On sait que cette énorme masse d'eau qui s'effondre dans un abîme de cinquante mètres de profondeur est la plus grande source d'énergie naturelle qui soit localisée en un point du monde ; on peut évaluer à cinq millions de chevaux-vapeur la puissance engendrée par cette cataracte. Les Américains ont jugé qu'une telle énergie ne pouvait rester oisive en ce pays où tout le monde travaille, et, en 1891, une puissante Société, *The Cataract construction Company*, entreprit pour son utilisation des travaux qui devaient durer trois ans. Au bout de ce temps, un canal était creusé, qui dérivait, en amont de la chute, une partie des eaux du Niagara; ces eaux tombaient dans dix puits, profonds de 43 mètres, au fond desquels se trouvaient dix turbines; chacune d'elles, entraînée par la trombe d'eau, de douze mètres cubes par seconde, qui tombait sur ses aubes, dérobait à la cataracte une puissance de cinq mille chevaux, remontée par l'axe vertical de chaque turbine jusqu'au niveau du sol, où elle entraînait un générateur électrique de même puissance. Et cette puissance totale de cinquante mille chevaux, représentée par du courant diphasé à 2 300 volts, était répandue sur toute la région dont elle centuplait la puissance industrielle; tout autour de Niagara Falls, elle créait une cité, aujourd'hui une des plus importantes de l'Union; puis, portée à 11 000 volts par des transformateurs statiques, elle partait sur une ligne de 43 kilomètres de long, jusqu'à Buffalo, où elle allait éclairer les rues, actionner les tramways et les usines, et, tout récemment encore, fournir la vie à l'Exposition panaméricaine.

Plus encore qu'une expérience d'exposition, la gigantesque entreprise du Niagara avait une portée économique, car elle ne démontrait pas seulement la possibilité industrielle des

transports à grande distance; elle permettait d'en évaluer le prix de revient, d'établir le bilan de toutes les entreprises analogues. Aussi est-ce depuis ce temps, qui n'est pas loin de nous, que les industriels ont été vraiment conquis; tout le massif des Alpes s'est couvert d'une frondaison d'usines hydro-électriques, et l'on envisage avec une telle confiance l'emploi des tensions élevées, qu'une de ces sociétés espère pouvoir convoyer jusqu'à Orléans la puissance empruntée aux torrents du Dauphiné.

Voilà où l'on en est aujourd'hui, dix ans après les expériences de Francfort, vingt ans après celles de Munich. N'est-il pas visible, dès lors, que nous allons à une extrême diffusion de l'énergie, devenue si mobile, qu'elle est toujours prête à se porter partout où l'on a besoin d'elle, partout où s'offre une exploitation avantageuse? La révolution économique qui s'accomplit ainsi sous nous yeux dans les conditions du travail n'est comparable qu'à celle qui s'est produite pour le capital, d'abord champ ou maison, puis pesante monnaie d'airain, puis monnaie d'argent et d'or, prenant enfin, sous forme de papier-monnaie et d'effets de commerce, une mobilité telle, qu'un morceau de papier du poids de quelques grammes peut avoir autant de valeur qu'un pâté de maisons ou que tous les champs d'une commune. Et, de même qu'à la suite de cette mobilité donnée au capital, il s'est créé toute une classe de banquiers ou de capitalistes, vivant de la circulation et du travail de leurs richesses, de même actuellement toute une nouvelle classe se forme d'hommes, banquiers d'énergie, qui s'occupent d'aménager nos chutes d'eau, de recueillir leur puissance et d'en trafiquer, la louant aux uns et aux autres aux mieux de leurs intérêts.

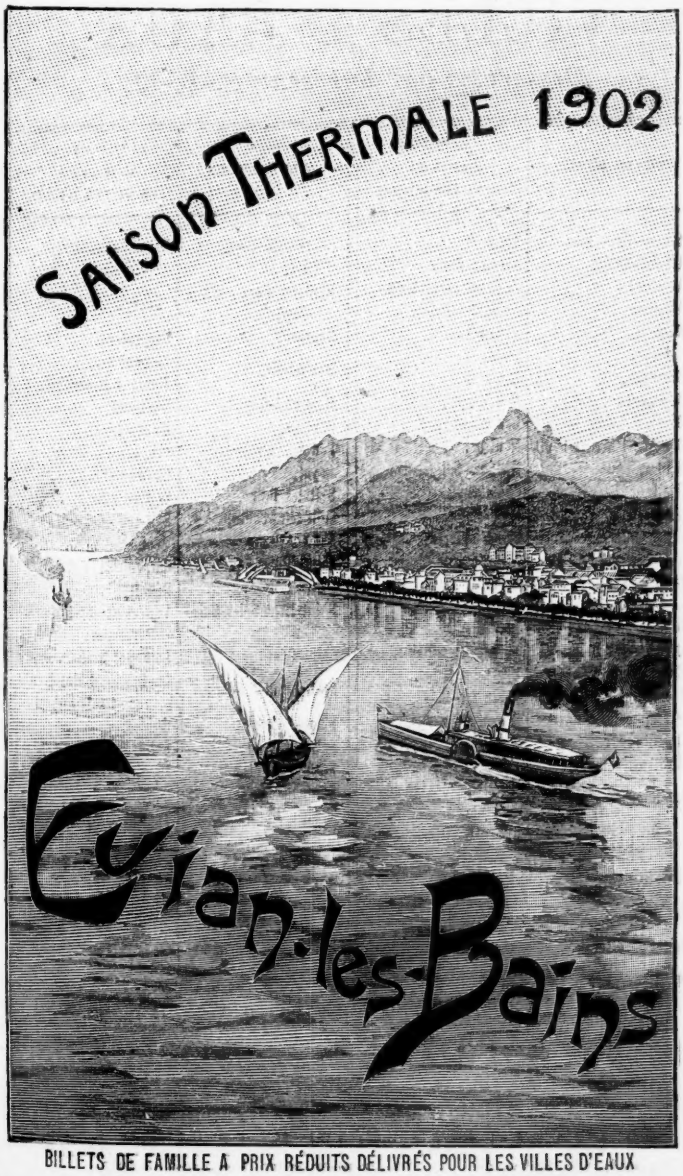
*
* *

Après ce qui vient d'être dit, on peut juger que nous sommes au bout de notre sujet, que l'humanité, en possession d'une solution définitive, n'a plus maintenant qu'à aménager son domaine suivant le plan dont nous venons de tracer les grandes lignes. Il est vraisemblable, en effet, que les choses vont se passer ainsi, et que nous sommes bien à une fin de

chapitre; mais nous ne sommes pas à la fin du livre, et déjà on voit poindre une chose nouvelle, par laquelle le transport de l'énergie pourrait bien se trouver, un jour à venir, encore une fois renouvelé : je veux parler des expériences de Hertz et de la télégraphie sans fil.

Heinrich Hertz mourut à trente-sept ans; cette vie si courte lui a suffi pour immortaliser son nom par une découverte, la plus belle peut-être des temps modernes. Donnant un corps aux idées théoriques de Clerk Maxwell, Hertz a fait véritablement la synthèse de la lumière, et il l'a faite par des moyens si simples, qu'il n'est pas de laboratoire où l'on ne puisse répéter ses expériences. Il fait éclater l'étincelle de la bobine de Ruhmkorff entre les deux extrémités rapprochées de deux crayons métalliques, terminés d'autre part par des sphères de cuivre. L'étincelle fournie par cet appareil, que Hertz nomme excitateur, présente un singulier caractère : elle est oscillante, c'est-à-dire qu'elle change de sens un grand nombre de fois par seconde; chacune de ces périodes élémentaires faites d'un aller et d'un retour de la décharge, dure de un cinquante millionième à un cinquante trillionième de seconde, suivant les dimensions des appareils. Et ce qu'il y a d'important, c'est que les vibrations produites au point d'éclatement de l'étincelle se propagent de proche en proche dans l'espace environnant : tel l'ébranlement produit par le va-et-vient d'un bâton plongé dans l'eau donne les ondes qui progressent à partir du centre d'ébranlement à la surface et dans l'intérieur du liquide. Ces ondes émises par l'excitateur constituent encore un phénomène électrique, car elles peuvent être saisies au passage par un léger cerceau métallique, interrompu en un point, et nommé résonnateur; au point d'interruption, on voit éclater des étincelles qui manifestent ainsi l'énergie transportée, à travers l'espace, de l'excitateur au point où se trouve le résonnateur. Mais ces ondes ont déjà toutes les propriétés essentielles de la lumière : elles traversent les milieux transparents, le vide, l'air, l'eau, l'huile, et sont arrêtées par les métaux, opaques pour elles comme pour les ondes lumineuses; elles se propagent dans l'espace avec la même vitesse que la lumière, soit 300 000 kilomètres par seconde; enfin, comme la lumière, elles peuvent être con-

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée



BILLETS DE FAMILLE A PRIX RÉDUITS DÉLIVRÉS POUR LES VILLES D'EAUX
desservies par le réseau P.-L.-M.

VILLES D'EAUX

Desservies par le réseau P.-L.-M.

VILLES D'EAUX	GARES desservant LES VILLES D'EAUX	VILLES D'EAUX	GARES desservant LES VILLES D'EAUX
Aix-en-Provence.	Aix.	Lons-le-Saunier.	Lons-le-Saunier.
Aix-les-Bains.	Aix-les-Bains.	Marlioz.	Aix-les-Bains.
Allevard	Pontcharra-sur-Bréda.	Menthon (Lac d'Annecy) *.	Annecy.
Amphion.	Evian-les-Bains.	Montbrun.	Carpentras.
Bagnols.	Villefort.	Montmirail.	Carpentras. Sarrians-Montmiail.
Balaruc.	Cette.	Montrond-Geyser.	Montrond.
Besançon.	Besançon.	Palavas.	Montpellier.
Bondonneau.	Montélimar.	Pougues-les-Eaux.	Pougues-les-Eaux.
Bourbon-Lancy.	Bourbon-Lancy.	Royat.	Clermont-Ferrand.
Bourbon-l'Archambault	Moulins.	Sail-les-Bains.	St-Martin-Sail-les-Bains
Brides.	Moutiers-Salins.	Sail-sous-Couzan.	Sail-sous-Couzan.
Challes.	Chambéry.	Saint-Alban.	Roanne.
Champel.	Genève	Saint-Didier.	Carpentras.
Charbonnières.	Charbonnières.	Saint-Honoré-les-Bains	Rémilly. Vandenesse-St-Honoré-les-Bains.
Châteauneuf.	Riom.	Saint-Gervais.	Le Fayet-St-Gervais.
Châtelguyon.	Riom.	St-Laurent-les-Bains.	La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains.
Cusset.	Vichy.	Saint-Nectaire.	Coudes.
Digne.	Digne.	Salins (Jura).	Salins.
Divonne-les-Bains.	Divonne-les-Bains.	Salins (Savoie).	Moutiers-Salins.
Euzet-les-Bains.	Euzet-les Bains.	Santenay.	Santenay.
Evian-les-Bains.	Evian les-Bains.	Thonon-les-Bains.	Thonon-les-Bains.
Fonsange-les-Bains.	Sauve.	Uriage.	Grenoble.
Gréoulx.	Manosque.	Vals.	Vals-les-Bains-Labégude.
Guillon-les-Bains.	Baume-les-Dames.	Vichy.	Vichy.
La Bauche.	Lépin-lac-d'Aiguebelette.		
La Caille.	Groisy-le-Pelot-La Caille.		
Lamalou.	Montpellier.		
La Motte.	Saint-Georges-de-Commiers.		
Les Fumades.	St-Julien-de-Cassagnas		

* Le prix d'un billet à destination de Menthon s'obtient en ajoutant au prix d'un billet pour Annecy 1 fr. 20 c., pour les deux premières classes, et 0 fr. 80 c., pour la troisième classe.

NOTA. — Pour la nature des eaux, consulter les pages 4, 5, 6 et 7 du présent prospectus.

Le Fayet
St-Gervais-les-Bains
(Haute-Savoie)

GRAND HOTEL DE LA SAVOIE (au pied du Mont-Blanc)
Premier ordre, inauguré en 1900.
Ascenseur, Électricité. — CASINO
Saison du 15 Mai au 15 Octobre.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

DÉLIVRÉS POUR LES VILLES D'EAUX

desservies par le réseau P.-L.-M.

CONDITIONS ESSENTIELLES

Il est délivré, du **15 mai au 15 septembre**, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres **aux familles d'au moins quatre personnes** voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes pour les stations thermales dénommées à la page précédente.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires (pour les trois premières personnes) le prix d'un billet simple pour la quatrième personne, la moitié de ce prix pour la cinquième et chacune des suivantes.

Enfants. — Deux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un voyageur à place entière. Pour un seul enfant ou un enfant en excédent sur un nombre pair, le prix est la moitié de celui que paierait un voyageur à place entière.

Validité. — La durée de validité des billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de **trente-trois jours.**

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la période précédente et donne lieu à la perception d'un supplément égal à 10 0/0 du prix total du billet.

Trains. — Tout train comportant des voitures de la classe du billet d'aller et retour est à la disposition du porteur de ce billet, à la condition toutefois que, pour le parcours à effectuer, l'affiche de la marche des trains dispose que les voyageurs de même classe, à plein tarif, ont accès dans le train.

ARRÊTS FACULTATIFS

Les demandes de billets d'aller et retour collectifs de villes d'eaux doivent être faites quatre jours au moins avant celui du départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

BILLETS DE VACANCES A PRIX RÉDUITS

La Compagnie P.-L.-M. émet, **du 15 juillet au 15 septembre**, des billets d'aller et retour collectifs de vacances de 1re, 2e et 3e classes, au départ de Paris pour toutes les gares situées sur son réseau. Ces billets sont délivrés aux familles d'au moins trois personnes effectuant, ensemble, un parcours simple minimum de 500 kilomètres, ou payant pour ce parcours.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples pour les deux premières personnes, le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes. Ces billets sont **valables jusqu'au 1er novembre.**

Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs compris dans un billet collectif de vacances et en même temps que ce billet, une **Carte d'identité** sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille entre Paris et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

Ces voyages isolés pourront être faits dans des voitures de la classe du billet collectif ou d'une classe inférieure.

ARRÊTS FACULTATIFS

Faire la demande de billets quatre jours au moins à l'avance, à la gare de Paris P.-L.-M.

AIX-EN-PROVENCE (Bouches-du-Rhône)

Eau thermale, bicarbonatée calcique.— Boisson, bains.
Gare d'Aix. — 892 kilom. de Paris ; 381 kilom. de Lyon ; 29 kilom. de Marseille

AIX-LES-BAINS (Savoie)

Eau thermale, sulf. calcique — Boisson, bains, douches, massage, vaporarium, piscines.
Gare d'Aix-les-Bains. — 581 kilom. de Paris ; 124 kilom. de Lyon ; 461 kilom. de Marseille.

ALLEVARD (Isère)

Eau froide, sulfurée calcique. — Boisson, bains, douches d'eau et de vapeur, inhalations.
Gare de Pontcharra-sur-Bréda. — 617 kilomètres de Paris.

AMPHION (Haute-Savoie)

Eau froide, ferrugineuse bicarbonatée ou bicarbonatée mixte. — Boisson, bains, douches.
Gare d'Evian: — (Voir Evian)

BAGNOLS (Lozère)

Eau thermale, sulfurée sodique. — Boisson, bains, douches, inhalations.
Gare de Villefort. — 627 kilom. de Paris ; 302 kilom. de Lyon; 219 kilom. de Marseille.

BALARUC (Hérault)

Eau thermale, chlorurée sodique. — Boisson, bains, douches, gargarismes.
Gare de Cette. — 868 kilom. de Paris (viâ Lyon) et 891 kilom. (viâ Clermont-Ferrand); 357 kilom. de Lyon ; 160 kilom. de Marseille.

BESANÇON (Doubs)

Eau froide salée, chlorurée sodique forte, iodo-bromurée. — Bains, douches.
Gare de Besançon. — 406 kilom. de Paris. — 289 kilom. de Lyon ; 610 kilom. de Marseille (viâ Lyon).

BONDONNEAU (Drôme)

Eau froide, bicarbonatée mixte. — Boisson, bains, douches.
Gare de Montélimar. — 662 kil. de Paris ; 151 kilom. de Lyon ; 201 kil. de Marseille.

BOURBON-LANCY (Saône-et-Loire)

Eau thermale, chlorurée sodique, ferrugineuse. — Boisson, bains, douches.
Gare de Bourbon-Lancy.— 334 kilom. de Paris (viâ Nevers-Decize) et 364 kilom. (viâ Moulins) ; 185 kilom. de Lyon ; 536 kilom. de Marseille.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT (Allier)

Eau therm., chlor. sodique, iodo-bromurée ou froide, ferrug. bicarb.—Boisson, bains, douches
Gare de Moulins.— 313 kilom. de Paris ; 194 kilom. de Lyon ; 532 kilom. de Marseille.

BRIDES-LES-BAINS (Savoie)

Eau thermale, sulfatée mixte. — Boisson, bains, douches.
Gare de Moutiers-Salins. — 672 kilom. de Paris ; 182 kilom. de Lyon ; 416 kilom. de Marseille.

CHALLES (Savoie)

Eau froide, sulfurée sodique, iodo-brom. — Boisson, bains, douches, gargarisme, inhalat.
Gare de Chambéry. — 595 kilom. de Paris ; 107 kil. de Lyon ; 394 kilom. de Marseille.

CHAMPEL-LES-BAINS (Canton de Genève)

Eaux thermales. — Bains, douches, etc.
Gare de Genève.— 625 kil. de Paris ; 168 kil. de Lyon ; 516 kil. de Marseille (viâ Lyon).

CHARBONNIÈRES (Rhône)

Eau froide, ferrugineuse bicarbonatée. — Boisson, bains, douches.
Gare de Charbonnières. — 493 kilom. de Paris ; 9 kilom. de Lyon-Saint-Paul.

CHATEAUNEUF (Puy-de-Dôme)

Eau thermale ou froide, ferrugineuse, bicarbonatée, gazeuse. — Boisson, bains, douches.
Gare de Riom. — 406 kilom. de Paris; 194 kilom. de Lyon (viâ Tarare) et 105 kilom. au départ de Lyon-Saint-Paul; 440 kilom. de Marseille.

CHATELGUYON (Puy-de-Dôme)

Eau therm. ou froide, chlor. sodique, bicarbon., ferrugin., gaz.— Boisson, bains, douches.
Gare de Riom. — (Voir Châteauneuf.)

CHAUDESAIGUES (Cantal)

Eau thermale, bicarbonatée sodique, ou froide ferrugineuse bicarbonatée. — Boisson bains, douches, étuves, inhalations.
Gare d'Arvant (Neussargues). — 479 kilom. de Paris ; 230 kilom. de Lyon 367 kilom. de Marseille.

CUSSET (Allier)

Eau froide, bicarbonatée sodique, ferrugineuse. — Boisson, bains, douches.
Gare de Vichy. — (Voir Vichy).

DIGNE (Basses-Alpes)

Eaux sulfurées calciques.
Gare de Digne. — 820 kilom. de Paris ; 318 kilom. de Lyon ; 151 kilom. de Marseille

DIVONNE-LES-BAINS (Ain)

Hydrothérapie, bains, douches. Piscines à eau courante, etc.
Gare de Divonne-les-Bains. — 588 kilom. (viâ Nantua) et 638 kilom. (viâ Culoz) de Paris ; 181 kilom. de Lyon.

EUZET-LES-BAINS (Gard)

Eaux froides sulfurées calciques.— Boisson, bains, douches, étuves.
Gare d'Euzet-les-Bains. — 771 kilom. de Paris (viâ Givors-le-Teil) ; 822 kilom. (viâ Lyon-Tarascon) ; 260 kilom. de Lyon ; 186 kilom. de Marseille.

EVIAN-LES-BAINS (Haute-Savoie)

Eau froide, bicarbonatée mixte. — Boisson, bains, douches.
Gare d'Evian-les-Bains.— 669 kilom. de Paris ; 212 kilom. de Lyon ; 559 kilom. de Marseille.

FONSANGE-LES-BAINS (Gard)

Eaux sulfurées.
Gare de Sauve. — 735 kilom. de Paris ; 350 kilom. de Lyon (viâ Tarascon) ; 197 kilom. de Marseille.

GREOULX (Basses-Alpes

Eau thermale, sulfurée calcique, iodo-bromurée.— Boisson, bains, douches, pulvérisation
Gare de Manosque. — 810 kilom. de Paris ; 329 kilom. de Lyon ; 98 kil. de Marseille

GUILLON-LES-BAINS (Doubs)

Eau froide sulfurée.
Gare de Baume-les-Dames. — 438 kilom. de Paris ; 270 kilom. de Lyon ; 617 kilom. de Marseille.

LA BAUCHE (Savoie)

Eau froide, ferrugineuse bicarbonatée.
Gare de Lépin-lac d'Aiguebelette.— 614 kilom. de Paris (viâ Chambéry) et 600 kil. (viâ Lyon-Pressins) ; 89 kilom. de Lyon ; 432 kilom. de Marseille.

LA BOURBOULE (Puy-de-Dôme)

Eau thermale ou froide, chlorurée sodique, bicarbon., arsenicale.— Boisson, bains, douch.
Gare de Clermont-Ferrand.— (Voir Royat).

LA CAILLE (Haute-Savoie)

Eau thermale, sulfurée calcique. — Boisson, bains, douches.
Gare de Groisy-le-Plot-La Caille. — 666 kilom. de Paris (viâ Annemasse) et 637 kilom. (viâ Aix-les-Bains) ; 213 kilom. de Lyon (viâ Culoz-Annemasse) et 179 kilom. (viâ Aix-les-Bains) ; 559 kilom. de Marseille.

Nouvelles Galeries " A LA MÉNAGÈRE "

20, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Nouveautés, Ménage, Ameublements, Articles de jardin, Bains de Mer, Articles de voyages.

LAMALOU-LES-BAINS (Hérault)

Eau thermale ou froide ferrugineuse, bicarbonatée. — Boisson, bains, douches.
On va de Paris à Lamalou, soit par DIJON, LYON, MONTPELLIER, soit par ARVANT-NEUSSARGUES-BEDARIEUX, soit par CLERMONT-FERRAND-MONTPELLIER.
Gare de Montpellier. — 840 kilom. (viâ Tarascon) ; 773 kilom. (viâ Clermond-Ferrand) de Paris ; 329 kilom. de Lyon ; 154 kilom. de Marseille.

LA MOTTE (Isère)

Eau thermale chlorurée sodique. — Boisson, bains, douches, étuves.
Gare de St-Georges-de-Commiers. — 654 kilom. de Paris; 140 kilom. de Lyon ; 237 kilom. de Marseille.

LE MONT-DORE (Puy-de-Dôme)

Eau therm. ou froide, bicarb. mixte, arsenic. ou ferrug. bicarb. — Boisson, bains, douches, etc.
Gare de Clermond-Ferrand. — (Voir Royat.)

LES FUMADES (Gard)

Eaux froides sulfurées calciques bitumineuses. — Boisson, bains, douches.
Gare de St-Julien-de-Cassagnas. — 689 kilom. de Paris ; 239 kilom. de Lyon ; 179 kilom. de Marseille.

LONS-LE-SAUNIER (Jura)

Eaux froides salines.
Gare de Lons-le-Saunier. — 430 kilom. de Paris ; 147 kilom. de Lyon ; 498 kilom. de Marseille

MARLIOZ (Savoie)

Eau froide sulfurée sodique. — Boisson, bains, douches, gargarismes, inhalations.
Gare d'Aix-les-Bains. — (Voir Aix-les-Bains)

MENTHON (Lac d'Annecy)

Eaux sulfurées, alcalines. — Boisson, bains, douches.
Gare d'Annecy. — 621 kilom. de Paris.

MONTBRUN-LES-BAINS (Drôme)

Eau froide, sulfurée calcique. — Boisson, bains, inhalations, pulvérisation, hydrothérapie.
Gare de Carpentras. — 749 kil. de Paris ; 238 kil de Lyon ; 149 kil. de Marseille.

MONTMIRAIL (Vaucluse)

Eau froide, sulf. magnésique ou sulf. calcique. — Boisson, bains, douches, inhalations, etc.
Gare de Carpentras. — 749 kil. de Paris ; 238 kil. de Lyon ; 149 kil. de Marseille.
Gare de Sarrians-Montmirail. — 727 kil. de Paris.

MONTROND-GEYSER (Loire)

Eaux bicarbonatées sodiques.
Gare de Montrond. — 473 kil. de Paris ; 64 kil. de Lyon-St-Paul ; 420 kil. de Marseille

NERIS (Allier)

Eau thermale, bicarbonatée sodique. — Boisson, bains. douches, piscines, étuves, etc.
Gares de Moulins ou **Gannat.** (Chamblet-Néris).
Moulins. — (Voir Bourbon-l'Archambault).
Gannat. — 379 kilom. de Paris ; 177 kilom. de Lyon ; 532 kilom. de Marseille.

PALAVAS (Hérault)

Eaux ferrugineuses, alcalines, gazeuses.
Gare de Montpellier. — (Voir Lamalou-les-Bains).

PIOULE (Var)

Eaux bicarbonatées mixtes et sulfatées calciques.
Gare du Luc et Le Canet (Var). — 983 kil. de Paris : 472 de Lyon ; 121 kil. de Marseille.

POUGUES-LES-EAUX (Nièvre)

Eau froide, bicarbonatée calcique, ferrugineuse, gazeuse. — Boisson, bains, douches.
Gare de Pougues. — 241 kil. de Paris ; 267 kil. de Lyon ; 605 kil. de Marseille

ROYAT (Puy-de-Dôme)

Eau therm. bicarb. mixte, ferrugin. gazeuse. — Boisson, bains, douches, inhalations, etc.
Gare de Clermont-Ferrand (Royat). — 420 kilom. de Paris ; 194 kilom. de Lyon (viâ Tarare) ; et 182 kil. au départ de Lyon-Saint-Paul ; 426 kilom. de Marseille.

SAIL-LES-BAINS (Loire)

Eau thermale, bicarbonatée mixte, ou sulfurée, ou froide, ferrugineuse, bicarbonatée.
Gare de Saint-Martin-Sail-les-Bains. — 389 kil. de Paris ; 119 kil. de Lyon : 470 kilom. de Marseille.

SAIL-SOUS-COUZAN (Loire)

Eau froide, bicarbon. mixte ou ferrugineuse, gazeuse. — Boisson, bains, douches, etc.
Gare de Sail-sous-Couzan. — 447 kilom. de Paris ; 103 kilom. de Lyon ; 463 kilom. de Marseille.

SAINT-ALBAN (Loire)

Eau froide, ferrug. bicarbon., gazeuse. - Boisson, bains, douches, inhalations, hydrothérapie.
Gare de Roanne. — 421 kilom. de Paris ; 85 kilom. de Lyon ; 439 kilom. de Marseille.

SAINT-DIDIER (Vaucluse)

Hydrothérapie, bains résineux.
Gare de Carpentras. — (Voir Montbrun-les-Bains).

SAINT-GERVAIS (Haute-Savoie)

Eau therm., sulf. calcique ou chlor. sod. ferrug. — Boisson, bains, douches, étuves, pulvér.
Gare du Fayet-Saint-Gervais.— 691 kilom. de Paris ; 238 kilom. de Lyon.

SAINT-HONORÉ-LES-BAINS (Nièvre)

Eau therm. sulfurée sodique. — Boisson, bains, douches, inhalations, pulvérisation.
Gare de Vandenesse-Saint-Honoré-les-Bains. — 315 kilom. de Paris (viâ Nemours-Decize) et 302 kilom. (viâ Cravant-Clamecy) ; 255 kilom. de Lyon ; 603 kilom. de Marseille (viâ Lyon-Chagny).
Gare de Rémilly (Nièvre). — 321 kilom. de Paris (viâ Nevers) ; 230 kilom. de Lyon (viâ Chagny) ; 579 kilom. de Marseille (viâ Lyon-Chagny).

SAINT-LAURENT-LES-BAINS (Ardèche)

Eau thermale, bicarbonatée sodique. — Boisson, bains, douches, étuves.
Gare de La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains. — 607 kilom. de Paris ; 322 kilom. de Lyon ; 244 kilom. de Marseille.

SAINT-NECTAIRE (Puy-de-Dôme)

Eau therm. ou froide, chlor., sod., bicarbon., ferrug., gazeuse. - Boisson, bains, douches, etc.
Gare de Coudes. — 444 kil. de Paris ; 219 kil. de Lyon ; (viâ Tarare), et 233 kil. au départ de Lyon-Saint-Paul ; 401 kilom. de Marseille.

SALINS (Jura)

Eau froide chlorurée sodique. — Boisson, bains, douches.
Gare de Salins. — 400 kilom. de Paris ; 179 kilom. de Lyon-Croix-Rousse 531 kilom. de Marseille (par Lyon-Croix-Rousse).

SALINS (Savoie)

Eau thermale, chlorurée sodique. — Boisson, bains, douches.
Gare de Moutiers-Salins. — (Voir Brides-les-Bains).

SANTENAY (Côte-d'Or)

Eaux froides.
Gare de Santenay. — 371 kilom. de Paris (viâ Chagny) ; 149 kilom. de Lyon ; 500 kilom. de Marseille.

THONON-LES-BAINS (Haute-Savoie)

Eaux froides, alcal., résineuses, balsam. ou ferrug. — Boisson, bains, douches, fumig.
Gare de Thonon-les-Bains. — 660 kilom. de Paris ; 203 kilom. de Lyon ; 551 kilom. de Marseille (viâ Lyon).

URIAGE (Isère)

Eau thermale, chlor. sodique, sulfurée. — Boisson, bains, douches, inhalations, pulvéris.
Gare de Grenoble. — 632 kil. de Paris ; 121 kil. de Lyon ; 331 kil. de Marseille

VALS (Ardèche)

Eau froide, bicarbon. sodique, gazeuse ou ferrug., arsenicale. — Boisson, bains, douches.
Gare de Vals-les-Bains-Labégude. — 708 kilom. de Paris (viâ Lyon-Givors-Le Teil) et 713 kilom. (viâ Lyon-Livron-Le Teil) ; 197 kilom. de Lyon ; 258 kilom. de Marseille.

VICHY (Allier)

Eau therm. ou froide, bicarb., sod., gazeuse, ferrugin. — Boisson, bains, douches, inhalat.
Gare de Vichy. — 365 kilom. de Paris ; 163 kilom. de Lyon (viâ Tarare) et 181 kilom. au départ de Lyon-Saint-Paul ; 501 kilom. de Marseille.

En voyage, à la Campagne, en Excursion

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

Permettant de faire soi-même instantanément son *Eau alcaline gazeuse*, 2 francs le flacon de 100 comprimés. — Exiger : **Vichy-Etat.**

BAINS DE MER DE LA MÉDITERRANÉE

Billets individuels et billets collectifs (de famille) valables 33 jours

1° Billets individuels

Il est délivré, du **1er juin** au **15 septembre** de chaque année, des billets d'aller et retour individuels de Bains de Mer de 1re, 2e et 3e classes, à prix réduits, pour les stations balnéaires suivantes :

Agay, Aigues-Mortes. Antibes, Bandol, Beaulieu, Cannes, Golfe-Juan-Vallauris, Hyères, La Ciotat, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Saint-Raphaël-Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Ces billets sont émis dans toutes les gares du réseau P.-L.-M et doivent comporter un parcours minimum de 300 kilomètres aller et retour. — Prix : Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire et d'après un barème faisant ressortir des **réductions importantes.**

2° Billets collectifs

Il est également délivré, **du 15 mai au 1er octobre**, des billets d'aller et retour collectifs de Bains de Mer, à prix réduits, de 1re, 2e et 3e classes, aux familles d'au moins deux personnes, pour les stations balnéaires désignées plus haut, ainsi que pour **Cette** et **Juan-les-Pins.** Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de deux billets simples (pour la première personne), le prix d'un billet simple pour la deuxième personne, la moitié de ce prix pour la troisième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs — *Faire la demande de billets quatre jours au moins avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé.*

BILLETS DIRECTS

De PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de **Paris à Royat** est la voie de Nevers-Clermont-Ferrand.

			1re classe.	2e classe.	3e classe.
De PARIS à	ROYAT..	Prix.	47 70	32 20	21 »
	VICHY ..	—	40 90	27 60	18 »

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

et à coupons combinables

Sur le Réseau P.-L.-M.

Il est délivré **toute l'année**, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau, en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des **réductions très importantes** qui peuvent atteindre pour les carnets de famille, **50 O/O** du Tarif général.

La **validité** de ces carnets varie suivant l'importance du parcours. Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs. Faire la demande des carnets cinq jours à l'avance à la gare où le voyage doit être commencé ; ce délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

AVIS IMPORTANT

Les renseignements les plus complets sur les **Voyages circulaires** (prix, conditions cartes et itinéraires), ainsi que sur les **billets simples** et **d'aller et retour, cartes d'abonnement, horaires, relations internationales, etc.**, sont renfermés dans le **Livret-Guide officiel P.-L.-M.**, mis en vente au prix de **50 centimes**, dans les gares, bureaux de ville, et dans les bibliothèques des gares de la Compagnie ; ce livret est également envoyé contre **85 centimes** adressés en timbres-poste, au Service de l'Exploitation (Publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

Passez l'ÉTÉ à AIX-les-BAINS

la Reine des Villes d'Eaux

Imp. C. Lamy, 124, Boulevard de la Chapelle, Paris

centrées par un miroir parabolique semblable aux réflecteurs de nos phares, et dirigées en ligne droite dans une direction donnée. On obtient ainsi un rayon électrique comparable au rayon lumineux, capable comme lui d'être réfléchi par un miroir et renvoyé dans une autre direction, capable aussi d'être réfracté par un prisme et dispersé en formant un spectre.

Pourtant, ce rayon, notre œil ne le voit point, et il a fallu pour le révéler cet œil artificiel que nous avons nommé résonnateur. Mais la lumière que nous voyons n'est qu'une fraction très petite de celle qui existe réellement; elle correspond à des vibrations à fréquence comprise entre 500 trillions par seconde, pour le rouge, et 730 trillions pour le violet; il en existe bien d'autres, beaucoup plus rapides ou plus lentes, et dont les instruments des physiciens, à défaut de notre œil, savent nous révéler l'existence. Les plus lentes de ces vibrations lumineuses connues sont encore deux cents fois plus rapides que les radiations électriques les plus brèves qu'on ait encore réalisées, mais il n'y a entre elles qu'une différence de degré, et on peut dire que les vibrations électriques sont aux vibrations lumineuses ce que les larges vagues qui traversent les océans sont aux rides légères qui viennent frissonner à leur surface.

Malgré l'identité de leur nature, ces vagues de l'éther ont des propriétés qui varient d'une façon continue avec la fréquence de leurs vibrations; et parmi ces propriétés, il en est une, dont l'étude constitue une des plus précieuses contributions récentes de la science à la philosophie naturelle.

La lumière, dit-on, se propage en ligne droite. Cette propriété n'est qu'approximative, et un rayon lumineux possède, encore qu'à un degré très faible, le pouvoir de contourner les obstacles; c'est à ce phénomène qu'on a donné le nom de diffraction. La diffraction est d'autant plus prononcée que les vibrations considérées sont moins rapides; elle est donc plus grande pour le rouge que pour le violet, plus grande encore pour les radiations calorifiques ou infra-rouges; enfin elle est beaucoup plus accentuée pour les vibrations électriques de Hertz. Ces vibrations pourront donc, en se propageant au niveau du sol ou de la mer, en suivre les sinuosités, contourner les vagues ou les collines et passer

où un rayon lumineux aurait été arrêté; c'est là une des propriétés qui ont assuré le succès de la télégraphie sans fil, et qui font préférer pour cet objet des vibrations relativement lentes. Ainsi, à mesure que les oscillations deviennent moins rapides, elles tendent à quitter la ligne droite pour épouser la surface des conducteurs. Plus lentes encore, elles pénètrent dans ces conducteurs et abandonnent le milieu isolant qui les entoure; enfin, les courants alternatifs ordinaires, ou les courants continus, qui ne sont en définitive que du courant alternatif dont la période d'oscillation est infinie, se distribuent uniformément dans la masse même des conducteurs, où ils résident exclusivement. Une loi de progression continue relie donc des phénomènes qui semblaient tout d'abord entièrement différents, parce qu'on n'en connaissait que les apparences extrêmes, formées par les courants électriques ordinaires et la lumière visible.

Toutes ces idées fussent restées sans doute enfermées dans les laboratoires des physiciens si l'audace de Marconi ne leur eût trouvé une application pratique. Les radiations que la télégraphie sans fil expédie et recueille ainsi à travers des centaines de kilomètres, sont les mêmes que Hertz avait produites et dirigées dans les quelques mètres de sa salle d'expérience; la seule différence, c'est qu'on a pu créer des excitateurs plus puissants, des résonnateurs plus sensibles. Marchant un peu au hasard, car la théorie de ces vibrations éthérées est loin d'être achevée, on a réalisé ces communications lointaines que célèbre la presse quotidienne, mais à un prix qu'il est nécessaire de signaler. Si on sait lancer, sans fil, de l'énergie dans l'espace, on ne sait pas mieux que Hertz la diriger; émanée de mâts conducteurs, ou antennes, reliés aux appareils d'émission, elle va où elle veut, comme elle peut; sans doute elle s'étend comme une large nappe suivant a peu près la surface du sol ou de la mer; elle ne progresse donc qu'à condition de se disséminer. L'énergie qu'on peut recueillir en un point donné n'est par suite, à grande distance, qu'une fraction insignifiante de celle émise au départ; l'étincelle de l'excitateur représente, pendant sa très courte durée, une puissance de plusieurs chevaux-vapeur, et pourtant l'onde transmise à quelques dizaines de kilomètres de là

est si faible que, sans l'admirable sensibilité des récepteurs, elle n'eût jamais pu être décelée; elle possède, par bonheur, la propriété de rendre momentanément conducteur un petit cylindre de limailles métalliques, faiblement tassées et enfermées dans un tube de verre. Cette propriété, découverte par M. Branly, permet de déceler au passage ces ondes minuscules. Le tube à limaille, ou cohéreur, ferme un circuit comprenant une pile et un récepteur télégraphique ordinaire; au passage de l'onde, le cohéreur, devenu subitement conducteur, cesse d'arrêter le courant de la pile qui actionne le récepteur; un signal est ainsi enregistré, mais il est visible que l'énergie, pourtant minime, nécessaire à cette inscription, n'a pas été fournie par l'onde transmise, mais par la pile; le cohéreur a fonctionné comme relais, c'est-à-dire qu'il a seulement produit le déclenchement qui a mis en marche le système inscripteur.

On n'en demande pas plus, si le but qu'on se propose est la télégraphie sans fil : les considérations de rendement sont alors sans valeur et l'essentiel est d'assurer par un moyen quelconque la réception des signaux. Mais il est vraisemblable qu'on ne s'en tiendra pas là. Les courants électriques, jusqu'au milieu du XIXe siècle, ne semblèrent bons eux aussi qu'à la télégraphie, et il eût alors semblé ridicule de leur confier le transport d'une énergie appréciable; ils ont montré depuis de quoi ils étaient capables. Tout pareillement, les ondes électriques transmises sans conducteur à travers l'espace s'essayent pour l'instant à la transmission des signaux, mais nous sommes loin d'avoir épuisé leur propriétés; déjà M. Tesla les a employées, bien que d'une façon encore peu pratique, à produire la lumière, en plaçant sur leur chemin des tubes contenant des gaz raréfiés, qui rayonnent alors une lueur phosphorescente. Un jour viendra, sans doute, où l'on saura, mieux qu'aujourd'hui, les diriger, soit qu'on les laisse glisser le long d'un fil conducteur si ténu qu'il ne servira que de guide, soit au contraire qu'employant des vibrations presque aussi rapides que celles de la lumière, on les laisse filer en ligne droite, quitte à les renvoyer par réflexion dans les directions choisies. Ce jour-là, on aura su créer tout un appareillage industriel, qui ne ressemblera guère sans doute à

celui d'aujourd'hui, pour émettre les radiations choisies, et aussi des récepteurs appropriés pour transformer en travail mécanique l'énergie vibratoire qui leur parviendra à travers l'espace. Nous sommes très loin de ce but, mais qui peut dire aujourd'hui qu'il soit inaccessible? Il paraît en tout cas être dans l'ordre logique du développement humain.

Maintenant que nous avons suivi le chemin tracé par le labeur des savants dans le passé, et que nous avons jeté un regard sur le sentier à peine frayé qui se dirige vers l'avenir, nous pouvons juger combien, par la logique même des choses, le progrès s'est fait et se poursuit en droite ligne.

Le transport de l'énergie est allé se délivrant progressivement de toute entrave matérielle, se dématérialisant, si l'on peut dire.

D'abord on utilise les solides rigides, les arbres de transmission, les engrenages, puis les solides élastiques et déformables, les courroies et les câbles télédynamiques. Plus tard, le problème de la transmission et de la distribution de l'énergie est résolu à l'aide des liquides, c'est-à-dire de l'eau, puis au moyen des gaz, autrement dit de l'air sous pression. Tous ces procédés ont un caractère commun : le transport d'énergie est toujours accompagné d'un mouvement de matière; les arbres, les engrenages, les courroies tournent, les câbles glissent sur leurs galets; l'eau ou l'air cheminent dans des tuyaux, transportant l'énergie attachée à leur substance.

Avec l'électricité commence un nouveau stade : plus de transport de matière qui accompagne le transport d'énergie; les fils de bronze qui relient les stations génératrices et réceptrices sont immobiles, et si leur présence matérielle est nécessaire au transport, on peut réduire la quantité de matière employée jusqu'à des limites insoupçonnées il y a peu d'années; nous verrons peut-être un jour, selon la prophétie de Tesla, la puissance entière du Niagara conduite à New-York sur un câble métallique du diamètre de nos fils télégraphiques.

Mais nos successeurs verront peut-être autre chose encore : sans fils, ou avec des fils si ténus qu'à peine ils seront visibles, l'énergie progressera à travers l'espace, au-dessus du sol, et sans doute avec un rendement meilleur qu'aujour-

d'hui, car à mesure que moins de matière est mise en mouvement, les pertes par frottement diminuent. Ce jour-là, l'éther qui baigne les mondes sera le grand, l'unique convoyeur de puissance, assez parfait peut-être pour qu'il soit indifférent de capter l'énergie ici où là, de l'utiliser en un point ou en un autre ; mais cet état de perfection représente un idéal vers lequel la science et l'industrie tendront sans jamais l'atteindre.

Jusqu'ici l'humanité a marché presque en aveugle à la recherche d'une solution meilleure, et ce n'est guère que d'aujourd'hui qu'on peut comprendre la logique inconsciente qui l'a guidée sur sa route. Car la solution vers laquelle elle marche est celle-là même que la nature emploie depuis l'origine des temps : c'est par des vibrations infiniment rapides de l'éther que l'énergie progresse dans l'espace; c'est par là que la radiation solaire, qui alimente la puissance de notre monde, nous arrive, en quantité colossale, puisqu'elle serait capable de fondre chaque année une couche de glace de cinquante mètres d'épaisseur. Il était donc dans l'ordre des choses que le mécanisme même par lequel la nature effectue le transport de l'énergie dans l'univers, fût également celui que l'homme, mieux informé, serait amené à choisir, pour résoudre à son tour le même problème.

Quel que soit le sens de l'évolution qui se prépare, les hommes des siècles à venir n'oublieront pas, sans doute, la période de cent cinquante ans que nous venons de parcourir et dans laquelle la science a donné à l'organisation sociale un si prodigieux élan; l'époque où, après tant de siècles de tâtonnements et d'indolence, les termes du problème se sont précisés, où tant de solutions ont subi tour à tour l'épreuve de l'expérience; ils l'oublieront d'autant moins que l'évolution qui s'accomplit n'est pas seulement d'ordre matériel, mais d'ordre social et intellectuel, et que c'est elle, mieux que tous les discours, qui fera de l'homme, au lieu de la brute attachée à la terre, le conducteur conscient de toutes les forces de la nature.

L. HOULLEVIGUE

LETTRES A MA NIÈCE[1]

SUR

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DES

JEUNES FILLES

III

Vous confesserai-je, ma nièce, que dimanche passé, en me rendant chez votre mère où je devais dîner entre elle et vous, comme c'est mon privilège à vos jours de sortie, je n'étais pas rassuré sur l'accueil que me réservait votre ironie coutumière ?

Il me semblait que vous ne failliriez pas à vous moquer de ma dernière lettre. Je n'avais pas voulu la relire, cette lettre, avant de vous l'envoyer, craignant, si je la relisais, de la jeter définitivement au panier, comme un fatras lourd et pédantesque, mal approprié à la grâce juvénile de la destinataire... Je vous l'envoyai cependant, mais ce fut par un scrupule de conscience. Vous m'aviez demandé mes idées sur l'enseignement des jeunes filles ; je vous les exposais loyalement : si l'exposé manquait d'élégance et de légèreté, c'était peut-être un peu la faute du sujet.

J'arrivai donc chez vous avec un certain malaise. Rien n'est plus sensible aux hommes de mon âge que la moquerie des jeunes filles : vous avez sur nous trop d'avantages ; nous ne pouvons nous défendre...

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

La porte du salon me fut ouverte ; je vous vis, haussée sur la pointe de vos pieds, mettant bon ordre à la révolte d'un abat-jour sur une des bougies de la cheminée. Et nos regards se rencontrèrent dans la glace.

O surprise ! Vous quittâtes aussitôt bougie et cheminée, vous vîntes me tendre votre front, et, tandis que je l'effleurais d'un baiser, vous me dites :

— Savez-vous, mon oncle, que vous êtes très gentil ?...

A parler vrai, je ne le savais pas ; mais j'étais tout disposé à le croire, si seulement vous me donniez quelques bonnes raisons. Je vous les demandai.

— Vous m'avez écrit une lettre !... — répliquâtes-vous, — oh ! une lettre qui m'a fait tant de plaisir !...

J'interrogeai vos yeux et les lignes de votre visage : non, décidément, vous ne vous moquiez point. L'idée me traversa l'esprit que peut-être la poste avait commis une erreur, et vous avait remis une lettre destinée à une autre nièce par un autre oncle, exquis. Je vous questionnai timidement.

— C'est... de la lettre... sur... (lâchement j'hésitais devant les gros mots d' « enseignement secondaire », sur... vos études... que vous parlez ?

— Mais, bien sûr, mon oncle ! La lettre sur l'enseignement secondaire... où vous me développez votre doctrine.

Et, avec une amusante gravité, vous ajoutâtes, comme si vous faisiez une conférence :

— L'enseignement secondaire a pour objet la culture générale de l'esprit : on ne peut donc réduire le nombre de ses matières, puisque alors il ne serait plus général... D'autre part, comme cette culture générale doit persister tout le long de la vie, ce qu'enseigne l'enseignement secondaire doit être appris très à fond, appris pour être *su*, dans le sens absolu du mot, pour être retenu. Il faut, par conséquent, limiter ledit enseignement aux notions essentielles, aux « clartés de tout... » Est-ce bien cela, mon oncle ?

Si c'était cela !... Mais c'était cela divinement, bien mieux que je n'aurais su le dire ! Ah ! les mots ne vous font pas peur, à vous !... Jusqu'au moment où l'on servit le dîner, il fut impossible de parler d'autre chose que de culture, de « période tainienne », du sens du verbe « savoir », de la

méthode d'enseignement « en surface », des objections à la méthode d'enseignement précis et bref... Le dîner imposa une courte trêve à ces entretiens. Mais ils reprirent ensuite de plus belle, tandis que votre mère s'endormait paisiblement sur le tricot de laine commencé pour quelque petit pauvre... Et quand je vous reconduisis à la pension, je dus noter par écrit, avant de vous quitter, les sujets que vous dictiez à mes prochaines correspondances.

Ils sont inscrits là, au dos d'une de mes cartes de visite que j'ai placée en évidence sur ma table de travail, afin qu'elle me rappelle mes promesses :

Dire ce que doit savoir effectivement une femme cultivée.

Dire comment devraient être faits les livres de classe.

Dire comment il faut apprendre pour retenir, et comment distribuer le temps des études.

Les lignes qui précèdent sont griffonnées de ma main; au-dessous, m'ayant ôté des doigts le crayon et la carte, vous avez ajouté vous-même ces quatre mots :

Avec beaucoup de détails.

Aujourd'hui, chère enfant, assis à ma table avec le dessein de satisfaire vos désirs, je regarde cette carte, et sa vue m'inspire pour vous, souffrez que je vous le dise, des sentiments d'admiration sincère. Vous m'avez assuré que vos studieux soucis vous étaient communs avec beaucoup de vos compagnes : j'admire combien la jeune Française moderne est peu frivole, combien est vif chez elle le goût des choses et de l'esprit et des importants problèmes de la vie. Je ne me trompe pas : quelque chose a réellement changé depuis moins de vingt ans dans l'être qu'on désigne par ces mots charmants et mystérieux : une jeune fille. Il se passe parmi nous, avec moins de fracas et d'excès parce que la France est un pays de liberté et de mesure, à peu près ce qui se passa en Russie vers 1860, quand les jeunes filles de l'aristocratie, désertant les fêtes et les bals, coururent aux Universités. Et pour écrire *Mères et Filles*, pendant de l'immortel *Pères et Fils* de l'écrivain russe, il ne manque qu'un Tourguéniev français.

*
* *

Le romancier qu'une pareille œuvre tenterait pourra lire ce qui suit, à titre de notes sans prétention. C'est une conversation que j'eus le surlendemain du jour où je dînais chez vous, ma nièce, avec une charmante femme de la société parisienne, votre aînée d'une quinzaine d'années, ce qui ne la fait pas bien vieille, mais ce qui lui permet cependant de compter déjà deux lustres de mariage, et d'habiller de la façon la plus ingénieusement ridicule une fillette de six ans.

Par un effet assez étrange, mais que j'ai déjà observé plusieurs fois, et que les théoriciens de l'influx psychique expliqueraient sans doute par la télépathie, depuis que, grâce à vous, je médite sur des questions d'éducation, une foule de gens me parlent d'éducation, qui, jusque-là, ne m'en avaient jamais ouvert la bouche. Voici comment nous vînmes, madame X... et moi, à ce sujet, ordinairement inusité entre nous.

Juliette — c'est sa fille — venait de faire, dans le petit salon où nous bavardions, une entrée et une sortie compassées, sous la garde de la miss quelconque qui préside à son développement intellectuel et moral. Il y eut quelques instants de silence.

— Juliette est ravissante, dis-je. Elle commence à ressembler à sa mère.

— Oui, elle sera assez bien, je crois, — fit madame X... — Elle aura les traits plus réguliers que moi; seulement, elle manque un peu d'expression... Vouliez-vous dire qu'elle sera mieux que moi ?

— Je n'aurais garde, chère amie. Il faut être mal élevé comme Horace pour complimenter une jeune fille aux dépens de sa mère.

— Horace ?... Quel Horace ?... Le poète latin ?

— Précisément... Vous savez tout !

— Je ne sais pas le latin, bien sûr, — répliqua madame X... d'un ton un peu piqué. — Je laisse cela aux demoiselles nouveau style que vous vantez dans vos livres.

Cela fut dit, vous pensez bien, d'un ton assez malveillant,

et pour les demoiselles que je suis censé vanter, et pour moi-même. Je tâchai de réparer mon impair :

— Dieu sait, chère amie, que je n'ai aucun goût pour les pédantes! Seulement, je n'ai jamais compris pourquoi les langues anciennes, prétendues indispensables aux hommes cultivés, seraient interdites aux femmes. S'il existe un rapport entre le sexe de l'élève et le fait de connaître un certain idiome, ce rapport m'échappe.

Madame X... répliqua :

— Les hommes ont besoin du latin et du grec pour leurs professions.

— Quelles professions?

— Pour être avocats, médecins, pharmaciens, que sais-je?

— D'abord les femmes peuvent être avocates, doctoresses, pharmaciennes...

— Quelques folles!...

— Prenez garde! Ce sera peut-être la vocation de Juliette.

— Si je prévoyais une chose pareille, je lui défendrais même d'apprendre à lire.

— D'ailleurs, chère amie, il me semble que vous ne vous faites pas une idée exacte de l'objet des études latines. On n'apprend pas le latin et le grec aux hommes pour qu'ils puissent lire dans le texte Justinien ou Aristote, ni pour qu'ils puissent écrire sur des bocaux : « *Acetum boricum* » au lieu d' « acide borique ».

— Alors, pourquoi?

— Si vous tenez à le savoir, je vous dirai, sans vous fatiguer par l'exposé de doctrines courantes, mais incontestables, sur l'hérédité, que nous sommes des Latins, et que toutes les notions générales de vie sociale, d'histoire, de politique et même d'industrie, entrent d'une façon particulièrement aisée dans l'esprit d'un bambin français par l'intermédiaire du latin.

— Mieux que par l'intermédiaire du français?

— Oui, en ce sens que l'enfant comprend les choses de plus loin, remonte plus avant dans leurs origines. On peut évidemment acquérir ces notions sans l'aide du latin, mais de la même façon qu'on peut lire un roman dans un volume où manquent les cinquante premières pages.

— Et le grec?

— De grâce, épargnez-moi : et croyez-moi sur parole si je vous dis que le grec, balbutiement divin des premières civilisations, des premiers arts où les nôtres ont pris leur source, est également des plus favorables à la culture complète d'un esprit français.

— Alors, d'après vous, Juliette doit apprendre le latin et le grec ?

Je soutins du mieux que je pus le feu du regard un peu méprisant que me jetait madame X..., et répondis :

— Laissons la question du latin et du grec : ce n'est, après tout, qu'un chapitre du programme de la culture. Juliette, si elle veut être cultivée, doit apprendre tout ce qui contribue à la culture de l'esprit, absolument comme un garçon. A bagage égal, une femme n'est pas instruite et un homme ignorant. Le fait d'avoir des cheveux longs, le teint plus clair, de plus jolis yeux, et de porter une jupe au lieu de pantalon n'empêche pas qu'on ignore ce qu'on ne sait point.

Madame X... éclata de rire.

— M. de la Palice ne s'exprimerait pas plus clairement ! dit-elle. Seulement, il va falloir envoyer Juliette à l'École normale ou à Polytechnique, sous prétexte qu'elle y eût peut-être été si Dieu l'avait créée garçon?...

— Non, madame. Ne me faites pas dire ce qui n'est pas ma pensée. Les écoles dont vous me parlez donnent un enseignement spécial, supérieur, qui n'a rien de commun avec la culture générale. Un jour viendra, sans doute, où filles et garçons recevront indifféremment cette culture supérieure. Pour le moment, tenons-nous en à uniformiser la culture secondaire des deux sexes. Il n'y a vraiment pas de raisons valables pour qu'à seize ans un garçon et une fille n'aient pas acquis les mêmes connaissances.

— Mais alors les filles n'auront pas le loisir d'apprendre la couture ni la conduite d'une maison ?

— Si fait ! Elles y consacreront les heures attribuées par les garçons aux exercices violents, escrime, gymnastique, etc. Il y a là des différences d'éducation nécessaires, indiquées par la nature elle-même, au moins pour le temps présent.

Madame X... médita. Puis :

— Vous croyez sérieusement, me dit-elle, qu'une mal-

heureuse fillette, jusqu'à l'âge de dix-sept ans environ, aura le temps d'apprendre, outre la couture et le ménage, tout ce qu'on enseigne aux garçons, grec, latin, mathématiques, etc?...

— Permettez-moi d'y ajouter encore un métier pratique, facile, tel que la dactylographie, par exemple, ou la reliure. Et encore certaines notions qui ne figurent dans aucun programme d'enseignement secondaire et qui cependant sont bien plus utiles que la connaissance de la troisième dynastie égyptienne...

— Lesquelles?

— Un peu d'histoire de l'art... Les styles d'architecture, de mobilier, de décoration... L'organisation de la cité, de l'État modernes... L'hygiène usuelle. Voilà qui fait essentiellement partie de la culture générale, c'est-à-dire de celle qui rend la vie plus utile et plus agréable.

— Dites tout de suite que le cerveau de ces pauvres petites doit être une encyclopédie... Et l'on parle de supprimer le surmenage! Vous n'êtes guère dans le mouvement, cher ami.

Madame X... se leva; sa jupe décrivit sur le tapis un gracieux paraphe; son index pressa le bouton électrique voisin de la cheminée. Un valet de chambre ayant paru, elle lui demanda le thé, qui fut apporté aussitôt sur un petit meuble à tablettes, chargé de petits fours, de brioches et de sandwiches.

Ces friandises ne me désarmèrent point.

— Madame, — repris-je, ma tasse à la main, — vous me calomniez. Je suis un ennemi juré du surmenage. Ou plutôt, je ne crois point au surmenage, du moins pour la plupart des enfants. Vous pouvez les faire tenir assis devant un pupitre durant treize heures par jour; les faire travailler, c'est autre chose. De mon temps, le surmenage était à la mode: on versait, versait encore dans l'outre des programmes le vin amer de la science; l'outre s'enflait à en crever. Mais je vous donne ma parole que, philosophes impassibles, nous n'en buvions pas une goutte de plus... Si donc j'étais pédagogue, je n'imposerais pas plus de trois heures de travail quotidien à mes élèves.

— Trois heures! avec un programme aussi étendu que le vôtre!...

— Mon programme ne serait pas étendu. Il comprendrait, évidemment les douze ou quinze chapitres entre lesquels peut se partager la culture générale d'un esprit. Mais chacun de ces chapitres serait très court... Voulez-vous des chiffres, des nombres de pages, pour fixer vos idées ? J'admets que la quantité d'histoire générale, idées et faits, qui peut raisonnablement habiter l'esprit d'un homme cultivé, non spécialiste, n'atteint pas les trois cents pages de ce roman jaune que j'aperçois là, sur le guéridon Louis XVI... Je me charge de faire tenir en trente pages l'arithmétique élémentaire, pratique et théorie. L'histoire naturelle utile et « retenable » vaut à peine cinquante pages. (Les manuels ordinairement en usage en ont quatre cents, pour le moins). Un atlas de quarante pages renferme infiniment plus de science géographique que la plupart des cerveaux d'intellectuels : d'ailleurs cet atlas existe, signé Foncin...

— Je comprends !—interrompit madame X...,—c'est le système du docteur Mattei, le système des granules !.. Un granule de mathématique, un de géographie, un de grammaire... Tout de même, avec leurs cinquante pages d'histoire naturelle, ils n'iront pas loin, vos élèves !

— Plus loin que vous et moi, madame, qui ne saurions présentement ni expliquer la circulation du sang, ni classer de façon satisfaisante une sole ou une araignée.

— Et le latin, et le grec, et les langues vivantes?...

— Il n'y a pas de langue, vivante ou morte, qui ne puisse être bien apprise en deux ans. Un garçon de café, une domestique issue de la campagne n'en mettent pas tant pour posséder le vocabulaire. Et quand la grammaire générale a été bien enseignée à un enfant, il passe aussi aisément d'une grammaire à une autre qu'un violoniste au violoncelle ou à la cithare... Ah! le tout est de bien enseigner, j'en conviens, et surtout de ne pas changer de méthode tous les six mois.

Madame X... ne répondit pas aussitôt. Elle réfléchissait, ce qui donnait à son agréable visage un charme très nouveau, très piquant.

— Savez-vous, — me dit-elle enfin, — que j'ai envie de vous confier Juliette? Il est certain que son Anglaise ne lui apprend

que des pauvretés, les mêmes d'ailleurs que j'ai apprises moi-même... Pourquoi riez-vous?

— Parce que j'ai déjà deux disciples : une délicieuse jeune fille de dix-sept ans, ma nièce... et la fille que celle-ci est bien résolue à avoir un an après son mariage et dont je suis, moi, résolu à être le parrain.

— Eh bien ! vous demanderez à votre filleule si elle veut de Juliette pour compagne d'école.

Je promis de faire la commission, et, comme un visiteur entrait, je pris congé.

***

Que ma filleule ne soit pas jalouse : Madame X..., j'en suis certain, a déjà oublié son projet et notre conversation ; Juliette restera aux mains de son Anglaise, jusqu'au jour où elle suivra des cours réputés pour l'élégance de leur clientèle. Et, à moins qu'elle ne s'affranchisse elle-même un jour, comme les petites Russes, elle sera à son tour une madame quelconque, ignorante et compréhensive, frivole et charmante, comme sa mère.

Et c'est vous seule, ma nièce, qui, lisant le récit de cet entretien mémorable, y picorerez adroitement les indications que je vous avais promises sur la culture d'un esprit féminin.

IV

A plusieurs reprises, ma chère enfant, je vous ai exprimé le peu d'admiration que m'inspirent les livres classiques usités dans les écoles. Voici le moment de justifier ces critiques. La question a son importance. Pour enseigner l'élève, un bon livre importe autant qu'un bon maître. J'allais dire qu'il importe plus ! Car l'esprit de l'élève (comme celui de tout être humain, d'ailleurs) se distrait moins de ce qu'il lit que de ce qu'il entend. Une fois envolée, la parole du maître est perdue si l'oreille ne l'a recueillie. Au contraire, l'œil revient de lui-même sur le passage difficile, mal saisi à première lecture.

Le livre est un maître toujours présent, toujours prêt à renouveler sa leçon.

Par malheur, les livres des classes secondaires, à peu d'exceptions près, ont deux défauts habituels.

Le premier, c'est qu'ils n'ont pas l'air de se douter de leur véritable objet. Ce sont des ouvrages d'érudition, des ouvrages que seul un esprit déjà cultivé peut lire, consulter avec intérêt et avec profit.

Le spécialiste qui les a composés, étant par métier très documenté sur la matière, n'a fait grâce à l'élève d'aucun des détails de sa science. Tel cours d'histoire à l'usage des classes de lettres comprend environ six volumes de cinq cents pages, soit trois mille pages, d'ailleurs excellentes. Trois mille pages ont dû passer sous les yeux de l'élève pour la seule matière historique, pendant ses classes secondaires ! On s'en rapporte à lui pour avoir extrait de ces trois mille pages le résidu qu'il doit retenir. C'est cela qui est absurde.

Je répéterai encore une fois, je répéterai opiniâtrément en toute occasion, que l'élève, entre dix et seize ans, n'est pas capable de faire de choix, et n'en a pas le loisir. L'heure n'a pas encore sonné où la meilleure manière d'étudier sera pour lui de se laisser guider par sa fantaisie à travers une vaste bibliothèque. Entre dix et seize ans, l'enseignement est encore, est surtout, une éducation, une tutelle : il doit être résolument protectionniste, au besoin restrictif. Il doit présenter à l'esprit qui se forme des éléments choisis à l'avance. Autrement, l'esprit adolescent se perd dans le labyrinthe des idées et des faits, ne sait que choisir, choisit mal ou abdique tout effort de choix, et, finalement, ne retient rien de précis ni de coordonné.

Le second défaut des livres de classe ordinaires, c'est qu'ils sont trop. — Et j'avoue que ce défaut-là, il faut plutôt le reprocher à ceux qui les emploient qu'à ceux qui les font. Un élève ou une élève qui a suivi le cours complet des études classiques a bien manié, rien que pour la géographie et pour l'histoire, une douzaine de bouquins différents, a pâli sur trois

ou quatre grammaires françaises. Chaque éditeur classique envoie ses produits récents aux professeurs, à chaque renouveau scolaire : pour peu que le bouquin plaise au professeur, voilà l'élève obligé de déménager une chambre de son esprit. Cela aussi est absurde. Un étudiant dont la culture générale est achevée peut avec plaisir, avec avantage, feuilleter, comparer des traités divers. Il a dans l'esprit un plan intérieur, qu'il compare inconsciemment avec le plan de l'auteur qu'il lit ; il décide entre l'un et l'autre, corrige, au besoin, son plan intérieur et le développe. L'élève de dix ans n'a dans l'esprit qu'une page blanche : si vous gravez dessus plusieurs épures successives, il en résulte un gribouillage où nul dessin ne se reconnaît.

On vous dira, ma nièce, qu'il faut bien changer de livre, de temps à autre, parce que le même ne saurait convenir à dix ans et à quinze. N'en croyez rien. Le livre scolaire bien fait convient à tous les âges, moins approfondi d'abord, pénétré plus tard jusqu'au fond. Pour ma part, je lis avec agrément, à un âge où mon adolescence n'est plus, hélas ! qu'un souvenir assez reculé, l'histoire de France que M. Guizot racontait à ses petits-enfants. Le modeste atlas de Foncin, signalé dans ma dernière lettre, reste à portée de ma main ; et toujours mon ignorance y rencontre le secours qu'elle cherche... S'adapter aux âges divers de l'écolier, voilà le vrai signe du bon livre scolaire. Il marque également les œuvres de littérature vraiment *classiques*, vraiment formatrices de l'âme adolescente. Dans les fables de La Fontaine, le lecteur le plus cultivé, voire le plus décadent, trouvera un ragoût sans pareil ; et le petit enfant qui commence à lire s'y divertira.

Le patrimoine littéraire de notre pays est riche en œuvres littéraires, classiques dans cette acception essentielle du mot. Mais les livres scolaires proprement dits sont chez nous presque inconnus. Avouons qu'ils sont très difficiles à faire. Pour y réussir il faut joindre deux conditions rares l'une et l'autre, plus rarement conjointes : être un grand savant et un grand pédagogue. Il faut être parvenu à ce sommet de la connaissance d'où l'importance relative des notions apparaît

au premier coup d'œil, d'où nul rapport ne vous échappe. En même temps, il faut se rappeler les difficultés qu'on eut à apprendre soi-même. Cette alliance exceptionnelle constitue le « bon professeur ». Voulez-vous me permettre un souvenir personnel? Durant les deux années que j'ai passées à l'École polytechnique, je n'ai eu, naturellement, que des professeurs éminents ; mais deux seulement étaient, à proprement dire, de bons professeurs : M. Sarrau et M. Grimaux.

***

Je vous exposais dans ma première lettre, chère enfant, l'avantage qu'il y a, pour élaborer des programmes de réforme, à n'être point ministre. Il n'en va pas de même quand il s'agit d'exécuter les réformes conçues dans le silence du cabinet : et voilà que je me prends, aujourd'hui, à regretter de n'être point, pour quelques semaines, grand maître de l'Université. Car, si je l'étais, je tâcherais aussitôt de découvrir, dans chaque science, un Guizot, un Foncin, un Sarrau, un Grimaux, et je leur commanderais à chacun un précis de leur spécialité. Ce précis ne devrait rien avoir de commun avec une nomenclature. Le précis-nomenclature est un mauvais précis. Malheureusement, presque tous ceux qui fabriquent des précis leur donnent la forme d'une nomenclature, qu'ils bourrent d'ailleurs de divisions, de noms, de chiffres et de faits, tant qu'il en tient dans l'espace assigné. Alors, parce qu'ils ont supprimé des membres de phrases, adopté une disposition typographique conventionnelle, — tableaux synoptiques ou autres, — ils s'imaginent qu'ils ont simplifié la science! Ils ont seulement raccourci l'écriture. Certains micrographes se chargeraient peut-être de faire tenir l'histoire universelle de Cantù dans cent pages d'un volume ordinaire : ce volume n'en serait pas pour cela devenu un précis.

Les précis que, ministre de l'Instruction publique, je demanderais aux maîtres de la science, ne seraient point des tables de matières. Ils seraient des « discours » sur la science. — C'est-à-dire qu'ils seraient construits en phrases ordinaires, non seulement correctement, mais élégamment

écrites. Ils devraient offrir à l'élève, en même temps que le raccourci de chaque science, un modèle de la façon d'exposer cette science. Ils seraient courts, très courts, aussi courts que possible, — non pas parce que l'auteur s'exprimerait en « petit nègre » ou recourrait à des artifices de typographie, mais parce qu'il aurait éliminé résolument tout ce qui n'est pas essentiel. Cette élimination, seul un vrai savant, très savant et très intelligent, ose et peut la pratiquer. Le demi-savant hésitera toujours à sacrifier ceci ou cela, parce qu'il n'est pas certain de l'importance relative des notions.

Une fois constitués, pour l'ensemble des matières de l'enseignement secondaire, et tenus au courant des progrès ou des changements de la science, les « précis » magistraux deviendraient la base de l'enseignement officiel. Chacun d'eux serait le seul livre imposé à l'élève, durant toutes ses classes : sur ce thème unique porteraient les explications et les commentaires. Leur contenu serait seul l'objet des examens. L'examinateur aurait évidemment le droit de « pousser » l'élève, de s'assurer par des questions latérales qu'il a retenu et compris ; mais toute question à laquelle le livre, bien retenu et bien compris, ne donnerait pas la réponse, serait interdite.

N'auriez-vous pas aimé, ma nièce, au lieu de ces bouquins indigents de science, vulgaires de style et laids d'apparence, que vous allez abandonner avec dégoût en quittant la pension, emporter de vos classes une dizaine de volumes de format, de dimensions maniables, d'aspect élégant et uniforme, rédigés d'après les mêmes idées générales, et qui résumeraient l'ensemble de votre acquit scolaire ? Des savants, des artistes contemporains auraient créé pour vous une Encyclopédie élémentaire, mesurée à votre jeune esprit et au temps de vos études. Le contenu de ces livres vous serait parfaitement familier : non pas qu'on vous eût imposé l'exercice ridicule d'en apprendre le texte par cœur ; on n'aurait fait appel à votre mémoire que pour retenir les faits et leur ordre. Il y a, dans chaque connaissance humaine, une armature dont nous devons conserver l'image dans notre mémoire, sous peine de ne

rien savoir avec sûreté. Mais la substance de tous ces petits livres serait incorporée à votre cerveau, comme les mots de votre langue maternelle. Leur style scientifique, leur procédé d'investigation, leur mode de raisonner, vous pourriez à votre tour les exercer sur des objets analogues. J'imagine d'autre part, qu'à la fin de chaque volume, l'auteur — par hypothèse très savant — aurait placé quelques pages de bibliographie, indiquant les sources où l'étudiant pourrait puiser, s'il voulait plus tard acquérir plus de science. Ces pages ne seraient pas enseignées ; l'élève ne devrait pas les apprendre; elles seraient des pages à consulter, lues avec profit dans les loisirs. De toute façon, même si vous vous en teniez, chère enfant, à votre bibliothèque de « discours sur les connaissances humaines », elle contiendrait vraiment, pratiquement, le résumé de votre culture générale.

Ainsi votre jeune esprit arriverait à « la période tainienne » dans les plus favorables dispositions : — assez renseigné sur les principes de toutes les connaissances humaines pour diriger sciemment ses préférences, averti des méthodes et des sources, rompu aux procédés du travail, exercé au « discours » scientifique, ayant l'horreur de la phraséologie superflue, le goût et l'habitude d'enclore beaucoup de choses en peu de mots... Est-il un meilleur état pour aborder les études supérieures et spéciales, pour commencer à apprendre, non plus ce que tout le monde doit savoir, mais ce qui est l'apanage d'un petit nombre, ce que vous choisiriez d'acquérir ?...

En vérité, je ne crois pas qu'on puisse nier de bonne foi les avantages de ce système de culture intensive... Il ne présente d'ailleurs aucune difficulté pour l'enseignement des sciences, sciences de faits ou de raisonnement. Il paraîtra peut-être d'une application plus délicate pour la culture littéraire. Attardons-nous un peu sur ce point.

*
* *

Je suis, pour ma part, tellement convaincu de l'inutilité de l'enseignement dispersé, vague, superficiel, que même en matière littéraire, je ne craindrais pas d'écrire sur le fronton des classes secondaires, l'adage essentiel : *Timeo hominem unius*

libri. D'illustres exemples recommandent ce système. Blaise Pascal n'avait reçu dans son jeune âge aucune culture littéraire. Adolescent, il lut les *Essais* de Montaigne : mais il les lut à fond. Toute sa culture antique sort de là : à lire les *Pensées*, elle paraît énorme... La *Cyropédie*, un livre de l'*Iliade* et un de l'*Odyssée* possédés par un élève de seize ans, constituent, à mon sens, une bonne culture grecque. De même, pour la culture latine, les *Mœurs des Germains*, un livre des *Géorgiques*, deux ou trois épitres d'Horace. Aux pédagogues de l'enseignement vague, qui diraient : « Alors l'élève ignorera le plus grand nombre des chefs-d'œuvre littéraires ? » — je répondrai qu'il en est ainsi, même à présent. Rien n'est plus arbitraire (et souvent plus bouffon) que le choix des auteurs imposés alternativement par les programmes. Pourquoi Denys d'Halicarnasse et pas Théocrite ? Pourquoi Ovide et pas Juvénal ? N'est-il pas inouï, si vous prétendez à un enseignement intégral, qu'un jeune homme ou une jeune fille, issus de l'enseignement secondaire, ignorent Gœthe ou Shakespeare, sauf de nom ? C'est pourtant ce qui arrive, selon que l'élève a suivi les cours d'anglais ou ceux d'allemand. Dans les deux cas, l'élève ignore Stendhal, Chateaubriand, Sand, Balzac, — pour ne parler que des Français... Vous voyez bien que vous choisissez. Seulement vous choisissez au hasard.

Puisqu'il faut se borner, puisque le temps et la capacité intellectuelle de l'élève nous contraignent à choisir, je recommande encore le système du petit livre, du précis, qui prend dans ce cas le nom charmant, d'« anthologie », — choix de fleurs. — Oui, résolument, pour l'instruction littéraire de ma filleule, il me plairait toujours, si j'étais ministre, —de commander à des maîtres le volume très court qui contiendrait seulement des passages de choix d'auteurs de premier plan.

Le jour où je mettrais pour la première fois cette anthologie entre les mains de ma filleule, je lui dirais :

— Mon enfant, voici un livre comme il en existe un grand nombre : c'est un livre de morceaux choisis. Ce titre n'a pas une très bonne réputation : c'est qu'il y a beaucoup de « morceaux choisis » très mal choisis. Rien n'est plus aisé,

en effet, pour un paresseux ou pour un sot, que de fabriquer un bouquin en taillant à tort et à travers dans des œuvres illustres. Le recueil que je vous offre a ceci de spécial qu'il a été composé par de vrais érudits, pour un objet déterminé. D'abord le choix des auteurs n'a rien d'arbitraire. Tous ceux qui sont nommés ici, ou bien sont « des maîtres », ou bien ont l'importance de faits historiques. Tous les morceaux qu'on a choisis dans leurs œuvres, ou bien sont célèbres, habitent traditionnellement la mémoire des hommes cultivés, ou bien sont caractéristiques de la manière des auteurs, ou bien présentent un modèle particulièrement précieux, — ou enfin, si nulle autre raison de choix ne s'est imposée, vous offrent un enseignement historique, géographique, scientifique, par surcroît de l'enseignement littéraire...

» Vous comprenez mon enfant, qu'un tel livre a été infiniment difficile à composer. Aussi, pour le composer nous sommes-nous adressés aux princes de la littérature et de la critique, et non pas à M. Durand, Colas ou Jeannot, payé cent francs pour ce travail par un éditeur économe.

» Maintenant, petite élève de dix ans, sachez bien qu'il y aurait quelque chose de meilleur encore que l'anthologie : ce serait de réunir dans une bibliothèque l'œuvre complète de tous les auteurs cités et de vous faire connaître toute cette œuvre à fond. Ce serait meilleur, si ce n'était impossible, et parce que vous êtes trop jeune, et parce que le temps nous presse. Donc ne parlons même pas de cette solution pour la regretter : autant regretter de n'avoir pas double cerveau, et vie deux fois plus longue... L'anthologie bien possédée vous acquiert des « clartés de tout », rien de plus.

» Afin que votre jeune esprit se rende compte de ce qu'est « une œuvre », à côté de fragments notables, mais isolés, on mettra entre vos mains une ou deux œuvres entières, pas davantage, car les journées sont brèves, et vous ne sauriez tout connaître entre dix et dix-huit ans.

» Enfin, on ne cessera, pendant les années d'enseignement secondaire, de vous exhorter à poursuivre, plus tard, par d'abondantes et libres lectures, les études dont vous apprenez ici les éléments et la méthode.

» Il faut que votre savoir, au sortir de notre enseigne-

ment secondaire, ressemble à un corps de logis principal, bien bâti en honnêtes pierres de taille, bien distribué, bien aéré, mais faisant partie d'un plan architectonique plus général. Édifice assez solide pour qu'on puisse l'exhausser par d'autres étages, et portant aux chaînes de ses pignons les pierres d'attente où viendront s'encastrer les chaînes des autres ailes, que, plus tard, vous construirez selon votre goût...

V

« Mon oncle, m'écrivez-vous, tout cela va fort bien. Mais vous n'êtes pas ministre de l'instruction publique; vous ne le serez jamais. Donc, quand « ma fille » arrivera à l'heure de l'enseignement secondaire, les fameux « discours », les précis savants, les merveilleuses anthologies n'existeront pas. Comment, hors des hypothèses et dans le réel de l'existence, éduquerons-nous cette petite? Votre admirable méthode me paraît ressembler à la jument de Roland: elle a, comme ce quadrupède légendaire, toutes les qualités ; son unique défaut est de ne point exister... »

Rassurez-vous, ma nièce, notre méthode n'a pas besoin des pouvoirs publics. Je vous ai exposé son application à un enseignement officiel idéal. Pour l'appliquer à ma filleule, il n'est pas indispensable que tous les outils de l'enseignement officiel soient achevés et disponibles. Quelque chose est plus précieux que les outils, c'est la méthode même.

Si le professeur de ma filleule est résolu à appliquer ladite méthode, et s'il n'est pas un sot, il fera déjà en bien moins de temps une élève infiniment plus instruite. Seulement, il faudra qu'il s'impose à lui-même le soin de préparer à son élève la nourriture concentrée que nous recommandons. Il faudra qu'il prenne le meilleur traité élémentaire de chaque science et que, selon le cas, il le complète ou l'allège. Ainsi l'enfant travaillera sur des textes assurément moins parfaits que nous ne les rêvions ; mais du moins on lui offrira une quantité de notions d'avance mesurée, précisée, et ces notions on les lui fera *posséder* de façon définitive. Là est l'im-

portant de la méthode. L'excellence des textes n'est qu'un surcroît.

Vous m'écrivez encore, ma jolie nièce, qu'une autre objection vous préoccupait tandis que je vous exposais le plan d'enseignement secondaire destiné à ma filleule... Comment devait-on distribuer le travail de l'élève? En un mot, comment la méthode s'accommoderait-elle avec les heures de la journée? Cela importe à définir : tant de méthodes excellentes ne prévoient pas les nécessités pratiques de la vie!...

Afin de vous expliquer cette harmonie de la méthode et des heures, je vais simplement imaginer une journée de la jeune élève et la répartir. Soucieux de traiter le cas général, nous supposerons la fillette en pension... Elle a une douzaine d'années, sa santé est moyenne, je veux dire qu'il ne la faut point surmener. Votre amour-propre de future maman ne se froissera point, si je prévois à cette hypothétique demoiselle une intelligence et un goût de travail simplement ordinaires.

*
* *

Le Père Gratry, ma chère nièce, dans un très aimable récit de sa propre jeunesse, s'indigne contre l'excès de travail « que les hommes imposent aux enfants, alors qu'ils refuseraient de se l'imposer à eux-mêmes ». Le Père Gratry a raison. Un plan de journée dans lequel treize heures, ou même onze heures, sont destinées à l'effort, et deux ou quatre à la récréation, n'a pu être imaginé que par un garde-chiourme de profession ou par un moine tortionnaire. C'est barbare, et, d'ailleurs, c'est imbécile. On ne travaille pas treize heures, ou du moins on ne fournit pas treize heures d'effort intensif, à moins d'être un phénomène promptement voué à l'usure et à la mort — comme Balzac. — Ceux qui assignent treize heures d'étude à l'enfant s'en doutent bien : ils ne sont, en fait, ni des garde-chiourmes, ni des tortionnaires. Mais ils appliquent au travail de l'élève les mêmes principes lâches et vagues qu'à la composition du programme. Toujours l'illusion scolaire! Sur les treize heures de prétendu travail, heureux si l'élève n'en consacre que douze à la flânerie, au sommeil furtif, ou

simplement à cet ennui spécial, dissolvant, endémique dans les pensionnats!

Quand j'évalue le temps que j'ai perdu ainsi, au sens absolu du mot, sans profit ni pour mon esprit ni pour mon corps, pendant les années de ma jeunesse, l'envie me prend d'aller demander des comptes aux mânes de M. de Cumont, en ce temps-là ministre de l'instruction publique.

On ne travaille pas treize heures, ma chère nièce, ni dix, ni huit, ni sept. La moyenne des jeunes cerveaux ne peut donner plus de TROIS heures de travail quotidien. Trois heures au lieu de treize : vous voyez que nous ne procédons point par demi-mesures... Savez-vous toutefois que trois heures pendant sept années scolaires, cela fait près de *six mille* heures? Qui de nous a employé utilement six mille heures de son adolescence d'écolier?

J'appelle heures de travail les heures d'effort intellectuel intensif, consacrées soit à écouter un enseignement déterminé, soit à comprendre des raisonnements, à retenir des faits, soit enfin à s'exercer pratiquement à un art ou à une science : — faire une composition française, par exemple, ou résoudre un problème d'arithmétique. — Je n'appelle pas heure de travail intensif, celles où l'élève écrit une lettre à sa famille, ni celles où il lit un livre, même sérieux et utile, écoute une conférence, même profitable, si l'enseignement du livre et de la conférence n'est pas destiné à être su, possédé par l'élève.

Tout cela bien établi, voici comment je distribuerais la journée de ma filleule.

Elle ne se lève pas avant sept heures, et guère avant huit heures en hiver. La coutume du lever avant l'aube est un legs des moines : convenable pour des moines, elle ne l'est pas pour de jeunes laïques. Il faut se lever quand la lumière du soleil rayonne dans les logis, et, autant que possible, à peu près à la même heure, chaque jour, en telle ou telle saison.

Ce n'est pas trop pour une pensionnaire de consacrer soixante minutes, après le lever, à la toilette matinale. La fillette s'habituera ainsi à ne commencer le travail de la journée qu'une fois nette et honnêtement parée. L'habitude lui

en restera plus tard, et on ne la verra pas traîner, jusqu'à midi, jeune fille, jeune femme, en robe de chambre, les cheveux brouillés.

Il est neuf heures. Notre petite élève, sa chevelure bien lissée, sa jeune peau bien brillante et ses idées bien claires, descend au réfectoire, où elle prend son premier repas avec ses compagnes, en pleine liberté de parler, de remuer, de rire. A mon avis, le repas matinal le mieux adapté à l'appétit de l'enfant est le déjeuner anglais, dont le type est : des œufs, de la confiture, arrosés de thé ou de café au lait. Vers neuf heures et demie, le déjeuner est fini. Les élèves vont en classe.

Une classe d'une heure est déjà longue. Une classe qui dure plus d'une heure et demie est un non-sens. Hommes faits, accoutumés au travail, nous n'écoutons pas attentivement un de nos semblables, s'il parle une heure et demie. On impose aux enfants des classes de *deux heures*... Encore un effet de ce que nous avons naguère appelé l'illusion scolaire !

Nous tiendrons une heure seulement en classe ma filleule et ses mignonnes compagnes. Ou plutôt nous ne limiterons pas la classe d'une façon si étroite. Un laps total d'une heure et demie sera prévu pour elle, mais avec une heure seulement d'effort intensif : la demi-heure restante sera consacrée à la conversation entre le maître et les élèves. Toutes les fois que cette conversation sera jugée inutile par le maître, les élèves y gagneront quelques minutes de loisir. Mais l'heure minimum réservée à la classe sera ce que nous appelons intensive : le maître y fera *vivre* devant les élèves la science qui est dans leurs livres. Par des explications, par des commentaires, au besoin par des lectures appropriées à l'âge de son auditoire, il complétera et diversifiera ce qu'un enseignement borné à un livre unique aurait de sec et de monotone.

C'est juste après la classe que je placerais l'heure d'étude consacrée à *apprendre* ce qui vient d'être enseigné. Une « heure intensive » y suffira, utilement prolongée par une demi-heure de travail en commun des élèves, où la conversation soit permise, où les plus faibles puissent aller s'asseoir à côté des plus fortes et se faire renseigner, aider par elles, avec le sentiment de la liberté, de l'effort spontané.

Tout ce bel exercice a mené les fillettes jusqu'aux environs de midi et demie. On leur donne une demi-heure pour faire un brin de toilette, et, à une heure, on leur sert à déjeuner.

Il n'y a pas à recommander la frugalité aux repas des pensionnats : je tiens de vous, ma nièce, quelques renseignements concluants là-dessus. De cette frugalité, les jeunes filles se plaignent rarement : la jeune fille gourmande, en France, est un phénomène. Tout de même, la nourriture ayant son importance pour la formation des jeunes filles, comme pour celle des jeunes gens, il conviendrait peut-être que des inspecteurs de l'enseignement secondaire exerçassent là-dessus un sérieux contrôle, tant dans les établissements libres que dans ceux de l'État. — Mais ce n'est pas la question présente. Admettons que, vers une heure et demie, toutes les petites pensionnaires aient déjeuné, bien déjeuné. Qu'allons-nous en faire jusqu'à la fin de la journée ?

D'abord, nous allons les libérer de tout travail intensif jusqu'à cinq heures environ. Durant trois heures et demie, pas de cours intellectuels, pas d'études, pas de devoirs : repos pour la tête. Ce n'est pas trop que trois heures et demie par jour soient dévolues aux exercices du corps, à la lecture libre et agréable, aux arts d'agrément, à la science du ménage. Sur ces trois heures et demie, j'en prévois une seule par jour, prélevée alternativement pour ceux des exercices corporels qui exigent un enseignement, — la gymnastique, par exemple, — pour les travaux féminins par excellence, — couture, cuisine, etc., — pour les leçons d'arts d'agrément. Les deux heures et demie restantes seront laissées à l'élève pour lire, jouer, s'exercer dans les arts qu'elle cultive, coudre s'il lui plaît. En somme, je veux que pendant l'après-midi la jeune fille fasse — bien entendu, sous les yeux et, au besoin, avec l'aide des maîtres — l'apprentissage de son rôle de femme.

La vie scolaire proprement dite ne recommencera que vers six heures, après un léger goûter. Nous profiterons alors de ce que toute une après-midi de repos intellectuel aura derechef rendu dispos l'esprit des élèves, pour placer à ce moment la troisième heure de travail intensif.

Elle sera avantageusement consacrée à un exercice pratique : résoudre un problème d'arithmétique, élaborer une composition française, faire un thème, une version, un travail d'histoire ou de géographie.

Autant que possible, ces exercices devront correspondre à la classe, à l'étude matinales du même jour. Et, quelle qu'en soit la matière, on leur appliquera les mêmes méthodes de brièveté et d'intensité. On n'imposera pas *trois* problèmes, mais *un* problème unique; seulement, on exigera de l'élève, outre la solution, un résumé, écrit sans livre, de toute la théorie invoquée pour le résoudre. Pareillement, une version de dix lignes, à laquelle s'adjoint un commentaire continu d'analyse grammaticale, apprend plus à l'élève qu'une traduction approximative de cinquante lignes. Plusieurs fois par semaine, durant l'heure du travail vespéral, l'élève devra récapituler brièvement par écrit, sans livre, ce qu'elle sait en telle ou telle matière, depuis les éléments jusqu'au point où elle est arrivée. Et, comme toujours, une rallonge d'une demi-heure, après l'étude du soir, servira à la libre communication des élèves entre elles, ou avec la personne qui les surveille.

A sept heures et demie, brin de toilette; à sept heures trois quarts, dîner.

Je trouve fâcheuse, à tous égards, la coutume de coucher les élèves aussitôt après le dîner : c'est encore une habitude de religieuses, qu'elles seront forcées d'abandonner dès qu'elles participeront à la vie ambiante. J'aime infiniment mieux leur donner dès l'école la sensation de la « soirée », utile ou divertissante, qu'elles auront dans le monde; — exception faite, naturellement, pour les élèves particulièrement délicates, auxquelles les médecins prescrivent un surcroît de repos.

N'est-il pas surprenant que les bâtiments scolaires du système courant, en France, école de filles ou école de garçons, ne contiennent pas une pièce commune, destinée à abriter les élèves quand ils ne sont pas en classe, à l'étude, au réfectoire et au dortoir? La cour, l'horrible cour puante et pelée, doit suffire à tout, avec un hangar en cas de pluie, comme pour des moutons ou des poules...

Vous m'interrompez :

— Sachez, mon oncle, — me dites-vous, — qu'il y a, dans ma pension, une très vaste salle où l'on nous rentre quand il pleut, quand il neige, quand il fait bien froid... Seulement, comme cette salle consiste en quatre murs nus, qu'on ne peut s'y asseoir que par terre, et qu'elle est horriblement humide en hiver, nous préférons remonter dans nos études...

Une telle salle, ma nièce, ne sert à rien : il faudrait d'abord la chauffer et la meubler. Je prétends que chaque école doit avoir son hall couvert, habitable, où les élèves s'habituent à se comporter, quand ils — ou elles — sont libres de se distraire, comme se comportent des gens convenablement élevés dans un club ou dans un salon. Pour des jeunes filles, ce hall pourra être aussi orné, aussi attrayant, aussi féminin qu'on le jugera à propos. Et c'est là qu'elles se tiendront, les soirs d'automne, d'hiver et de printemps, lorsqu'on ne saurait sortir.

J'aimerais qu'un soir sur deux, ce hall servît à une conférence touchant des questions pratiques, artistiques, des faits d'actualité, — à la lecture d'une pièce célèbre ; à une représentation familière. Mais j'aimerais aussi qu'il y eût des soirs où les élèves fussent tout simplement assises par groupes, à causer, ou isolément, à lire, à faire de la musique, comme de « grandes personnes ».

A dix heures, coucher.

La prière du soir en commun est d'usage dans la plupart des établissements d'instruction. Il me plairait qu'on la fît précéder d'une sorte de méditation, également en commun, — sur l'emploi qui a été fait de la journée finie et celui qu'on fera du lendemain. Une élève tirée au sort pourrait être chargée de faire à haute voix cette méditation, dirigée par une maîtresse ou un maître qui redresserait ses jugements et son élocution. — Après quoi, tout le monde s'en irait reposer jusqu'au matin suivant.

*
* *

Voilà, ma chère nièce, ce que serait une journée de pensionnaire.

Vous voyez que cette façon d'entendre l'enseignement, loin de restreindre l'initiative de l'élève, la favorise la développe bien plus généreusement que les méthodes actuelles. Discipline du corps, discipline de l'esprit sont réduites au strict minimum. En revanche, ce minimum est imposé avec une rigueur absolue.

— Alors, mon oncle, un collège où les heures et les travaux seraient ainsi distribués représente pour vous le collège idéal ?

— Non, chère enfant. Je vous ai décrit simplement l'application, à un collège ordinaire, d'une méthode que je crois bonne. On peut, sans frais et sans fracas, l'inaugurer dans un établissement scolaire quelconque de garçons et de filles, du jour au lendemain : par exemple, dans votre pensionnat. Mais n'allez pas croire que cela suffise pour transformer en un collège idéal ce pensionnat, qui sera toujours une grande prison, clémente à ses prisonnières, je le sais, aimée d'elles, — un grand couvent, si vous trouvez le mot plus juste.

Le collège idéal n'est ni une prison ni un couvent ; c'est une FAMILLE.

Vous êtes cent quatre-vingts élèves : il n'y a pas de famille si nombreuse, et, s'il y en avait, on serait forcé de la discipliner à la mode des prisons ou des cloîtres. Ce n'est pas non plus l'ordinaire que les familles, surtout quand elles sont nombreuses, soient composées exclusivement de filles : il y a des frères et des sœurs, et ce mélange influe sur l'éducation de l'un et de l'autre sexe.

A l'époque où il sera temps de mettre ma filleule en pension, existera-t-il en France des pensions constituées sur le modèle de la famille ? J'en doute, et c'est dommage, car peut-être le collège familial donnerait-il en France ses meilleurs effets... La réforme que je préconise est plus facile, n'exigeant aucun bouleversement des mœurs et ne choquant aucune timidité. Une maîtresse d'école un peu énergique peut la tenter sous l'inspiration de quelques mères avisées. Tout simplement, une mère dévouée à sa fille peut l'accomplir chez elle, sur le sujet que la Providence lui a confié...

Vous vous arrêterez sans doute à ce dernier parti. Tant que les collèges de filles ressembleront à des couvents et les

collèges de garçons à des maisons d'arrêt, je crois bien que vous aurez raison.

Et me voilà, ma jolie nièce, au terme de cette longue exposition d'une doctrine un peu sèche, un peu sévère. Il faut être une jeune personne aussi sérieuse que vous pour l'avoir désirée, demandée, écoutée d'un bout à l'autre.

Mais le temps est passé, Dieu merci, des Agnès nigaudes et sournoises, et même des petites demoiselles de Labiche, que les parents envoient chercher un peloton de fil dès qu'il est question du mariage et des enfants.

Votre génération a des curiosités plus franches et une plus large intelligence. Jeunes filles, vous voulez qu'on vous parle de votre prochain rôle de femmes. Tandis qu'on achève tant bien que mal de vous instruire selon les procédés d'une tradition un peu routinière, vous rêvez déjà d'être des éducatrices mieux informées, — le jour où une autre fillette, chair de votre chair, levant sur vous ses yeux puérils, vous demandera :

— Mère ! comment faut-il apprendre ?

MARCEL PRÉVOST

UN ÉPISODE DE LA TERREUR A LOCHES

LA MÈRE D'ALFRED DE VIGNY

Un jour que nous visitions ensemble, à l'École des Beaux-Arts, l'exposition posthume des œuvres de Paul Baudry, Élie Delaunay, ayant remarqué mon étonnement devant les nombreuses variantes de la *Vérité sortant du puits* qui est au Musée du Luxembourg, me dit avec ce sourire légèrement railleur qui donnait tant de finesse à sa physionomie songeuse et plutôt triste :

— Mon ami, ceci vous représente le tourment continuel du peintre d'histoire.

Et comme j'avais l'air de ne pas comprendre :

— Parfaitement ! — ajouta-t-il, — et si jamais vous faites de l'histoire, vous sentirez mieux tout ce qu'il y a de poignant dans cette recherche perpétuelle de la vérité. Baudry nous donne là une fière leçon à tous : la vérité tient effectivement du mirage ; on n'est jamais plus loin de l'atteindre que lorsqu'elle vous apparaît rayonnante au bord de son puits.

Que de fois, depuis que je m'occupe d'histoire, me suis-je souvenu des paroles d'Élie Delaunay ! Que de fois ai-je éprouvé, moi aussi, le tourment de la vérité vraie, absolue, définitive ! L'émoi que m'ont causé de loin en loin certaines

découvertes inespérées m'a rendu si hésitant, si circonspect, que j'ai pris l'habitude de ne marcher qu'appuyé sur des documents.

Quand par hasard je me suis trouvé en présence d'une lacune profonde, ce n'est qu'en tremblant que j'ai franchi le trou qui était ouvert devant moi, tant j'avais peur d'en voir sortir, une fois passé, quelque pièce officielle authentique, capable d'infirmer mon jugement.

Et voilà comment les livres d'histoire sont si rarement définitifs.

Le chapitre que j'ajoute aujourd'hui à mon livre sur *Alfred de Vigny*[1] le complète sur un point très important.

Quand j'écrivis les pages qui ont trait aux origines maternelles du poète, j'étais si heureux d'avoir mis la main sur la généalogie des Baraudin, et d'être instruit des circonstances dans lesquelles Alfred de Vigny était né à Loches et en était parti, encore au berceau, que je n'en cherchai pas plus long. Ou plutôt, si ! je cherchai bien, mais je ne trouvai pas. J'aurais voulu connaître les événements dramatiques qui, sous la Terreur, s'étaient passés dans sa famille, mais de toutes les personnes que j'interrogeai à Loches, à Tours, à Paris ou ailleurs, pas une ne put m'en faire un récit qui méritât créance. C'est à peine si les plus vieux habitants de Loches se rappelaient le nom de Baraudin. Pourtant, du moment que les parents de Vigny y avaient été emprisonnés, il devait exister quelque part des pièces se rapportant à leur arrestation.

Mon livre était à peine paru, que ces pièces sortirent de leur cachette, et la cachette était la sous-préfecture même de Loches où l'on m'avait dit qu'il n'y avait rien[2]... On juge de mon désappointement et aussi de ma joie quand je décachetai le pli qui renfermait ces documents. Cette fois, j'étais servi à souhait. Non seulement les points obscurs de la vie des parents du poète s'éclairèrent subitement d'une lumière très vive, mais la figure de sa mère, que je n'avais entrevue jusque-là que

1. *Alfred de Vigny et son temps* (1797-1863).

2. Ces pièces avaient été copiées autrefois par le peintre Emmanuel Lansyer, qui a légué, en mourant, sa collection de tableaux à la ville de Loches, et c'est un de ses amis qui, de son propre mouvement, me les a communiquées.

dans le vague et comme estompée de mélancolie, prit du même coup un admirable relief et s'enleva à mes yeux sur un fond d'or.

I

Lorsque Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin épousa Léon-Pierre de Vigny, en 1790, elle avait trente-trois ans, et il avait passé la cinquantaine. Cette différence d'âge permet de supposer qu'elle s'était mariée plus par raison que par amour; — à moins qu'elle ne se fût sentie attirée vers M. de Vigny par les souffrances que lui causaient les blessures qu'il avait reçues dans la guerre de Sept ans. Il y a, en effet, des natures de femme qui ne sympathisent qu'avec la souffrance et le malheur, et le dévouement que madame de Vigny eut pour son mari et pour son père, tant qu'ils vécurent, dénote qu'elle avait l'étoffe d'une sœur de charité.

Dix-huit mois après son mariage, une paralysie enleva à son mari l'usage des deux jambes et d'un bras. Il n'est donc pas étonnant que ses trois premiers enfants aient été rachitiques et qu'elle les ait perdus coup sur coup. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sa première peine.

L'année même de ses noces, elle perdit son oncle paternel, Jacques-Louis de Baraudin, le vénérable chanoine-doyen de l'église collégiale de Saint-Ours, qui avait fait son éducation et lui avait donné la bénédiction nuptiale.

L'année suivante, presque en même temps que son premier-né, la mort lui ravit sa belle-sœur, madame Adélaïde-Élisabeth-Henriette-Pauline de Vigny, épouse de Louis-Gaëtan de Thiene, qui avait fait, lui aussi, la guerre de Sept ans. Ce Louis-Gaëtan de Thiene descendait de la famille de saint Gaëtan dont M. de Maulde la Clavière nous a raconté la vie très noble dans un livre récent[1].

1. Gaëtan de Thiene, fils de Maria da Porto et de Gaspard de Thiene, ancien capitaine au service de l'Empire, naquit à Vicence, pays de sa mère, au mois d'octobre 1480 et mourut à Naples le 7 août 1547. Fondateur de l'ordre des Théatins, ami de Bembo et de Sadolet, ces grands humanistes, il fut une des plus belles

Ces deuils successifs avaient fait une lune de miel assez triste à la fille de l'ancien chef d'escadre Didier, marquis de Baraudin. Mais elle avait pour se consoler beaucoup de religion, l'affection profonde que lui portait son mari, et les mille et une prévenances dont elle était l'objet de la part des siens, à savoir :

Son père qui, depuis 1790, avait quitté sa terre du Maine-Giraud, en Angoumois, pour venir habiter à Loches, auprès d'elle;

Sa sœur, Marie-Élisabeth-Sophie, ancienne chanoinesse de Saint-Antoine de Malte, que la Révolution avait rendue à la vie civile;

Son beau-frère, Louis-Gaëtan de Thiene et sa famille;

Son oncle, Joseph Nogerée, frère cadet de sa mère, qui avait épousé mademoiselle Rose-Charlotte Monsabré, dont il avait eu cinq enfants;

Sa cousine, Marguerite-Charlotte de Baraudin, mariée à M. Mayaud de Boislambert, dernier gouverneur de Loches;

Et tout près de cette ville, au château de Marolles, son autre cousin Alexandre-Gaëtan de Thiene, sa femme et ses filles.

C'est dire que les Baraudin formaient une petite tribu dans la ville qu'ils avaient administrée de père en fils durant deux cent cinquante ans et où ils jouissaient encore, malgré la perte de leur crédit, de l'estime générale.

Cependant le ciel de Touraine s'assombrissait de plus en plus sur leurs têtes. Dès 1792, le vieux Didier de Baraudin avait été inquiété à cause de son fils, Louis, lieutenant de vaisseau, qui avait émigré avec son corps à la fin de l'année

fleurs du jardin de la Renaissance italienne. Les Thiene, venus à Loches au XVIe siècle, en même temps que les Baraudin, avaient encore des intérêts et de la famille à Vicence, au moment de la Révolution. Une lettre, en effet, de madame Élisabetta Thiene-Montenari, datée de Vicence, 4 mai 1793, et saisie par le comité révolutionnaire de Loches, informait M. Alexandre-Gaëtan de Thiene, au château de Marolles, près de cette ville, que son fils se rendant à Augsbourg, venait d'arriver en Italie et qu'elle lui avait remis une lettre de change de 500 francs. « Nous nous flattons enfin depuis tant de temps d'avoir le plaisir de le voir, et qu'il ne lui sera pas désagréable de reconnaître ici ses parents et les vôtres, et ses affaires qui le demandent. On enregistrera à votre débit vis-à-vis des rentes futures la somme que je lui ai envoyée, et j'attendrai au plus vite votre précis consentement et votre approbation par rapport aux dépenses et aux sommes du denier qui seront nécessaires pour son maintien dans cette ville. »

précédente, et le parti révolutionnaire, composé à Loches comme ailleurs d'esprits d'autant plus exaltés, qu'ils étaient la plupart incultes et qu'ils avaient à faire leurs preuves de patriotisme, le parti révolutionnaire commençait à les regarder d'un mauvais œil.

Quand la loi sur les émigrés parut, madame de Vigny prit peur, non pour elle, certes, car elle était pleine de courage, mais pour son père, pour son mari, pour tous les siens, qui risquaient d'être compris dans les mêmes poursuites. Et sans attendre que la foudre tombât sur eux, elle écrivit la lettre suivante au Comité de surveillance de Loches :

Citoyens,

La citoyenne Devigny, uniquement occupée depuis trois ans de ses devoirs d'épouse et de mère et que sa conduite et ses sentimens doivent mettre à l'abri de toute suspition, craint cependant, en qualité de parente d'émigré, d'être sujette à la loy d'arrestation dont vous allez vous occuper ; elle vous représente que le citoyen Vigny, son mari, étant depuis deux ans dans l'état le plus déplorable, impotent, en proye aux douleurs les plus aiguës, est hors d'état d'être transporté ailleurs que de son lit à son fauteuil, ce qu'il ne peut faire sans le secours de deux personnes qui le portent ; que de plus le seul adoucissement qu'il trouve à ses maux sont les bains domestiques qu'il prend tous les jours, et qu'il seroit impossible de luy procurer ailleurs que chez luy, qu'il a besoin d'être veillé la nuit et de loger seul avec sa garde dans un endroit très clos et où il ait ses commodités. La citoyenne Devigny représente, en outre, que le jour n'est pas assez long pour tous les soins qu'exige d'elle le malheureux état de son mari dont elle est toute la consolation, qu'elle seule a le pouvoir de luy faire prendre patience dans ses souffrances, et que sa séparation de luy ne pourrait que luy causer une révolution funeste. Elle observe encore que non seulement elle ne peut abbandonner à des soins mercenaires et insuffisans son mari infirme, mais un enfant de neuf mois à la veille d'être attaqué de la plus dangereuse maladie, de celle dont la conduite exige des attentions qu'une nourrice seule ne peut avoir ; c'est au nom de l'humanité, c'est au nom de la nature que la citoyenne Vigny demande à rester chez elle ; si elle doit être comprise dans cette loy, elle donnera sa parole d'honneur et la signera de n'en sortir que lorsque les autorités luy en donneront la liberté.

BARAUDIN-DEVIGNY

Le 10 octobre 1793, l'an Ier de la République.

Mais la loi du 17 septembre 1793 était formelle : toute famille dont un membre avait émigré devait être arrêté comme suspect. Or, il n'y avait pas que le frère de madame de Vigny qui eût pris le chemin de l'émigration : son cousin germain, le fils de Joseph Nogerée, et son neveu par alliance M. de Saint-Chamans, qui avait épousé mademoiselle de Thiene, s'étaient engagés comme lui dans l'armée de Condé.

Un matin du mois d'octobre 1793, toute la famille Baraudin, y compris madame Mayaud de Boislambert, qui avait soixante-treize ans et qui était infirme[1], fut incarcérée au donjon de Loches. Seule, madame de Vigny obtint de rester en détention à son domicile particulier, rue Gesgou, « comme utile à son mari et pour lui donner ses soins, et en considération de la jeunesse de son enfant ». Sa lettre au Comité de surveillance avait donc produit son effet.

II

Cependant les jours et les mois s'écoulaient sans apporter le moindre changement au triste sort des Baraudin. A la fin d'août 1794, malgré la chute de Robespierre, l'ancien chef d'escadre était encore sous les verrous, et madame de Vigny et son mari toujours gardés à vue dans leur maison. Profitant du 9 Thermidor, et des sympathies que la perte récente de son second enfant lui avait gagnées dans toute la ville, elle s'enhardit à prendre une plume et protesta de toutes ses forces, au nom de son mari et au sien, dans une lettre adressée à Menuau, représentant du peuple en mission à Loches, contre les motifs de leur arrestation :

Il est vrai que je suis sœur d'émigré ; mais j'ay toujours été séparée de mon frère que je n'ai pas vu un an dans toute ma vie.

1. Toutefois, quelques jours après, sur sa demande appuyée par le marquis de Baraudin, qui l'avait rédigée de sa belle et ferme écriture, et d'un certificat du citoyen Girardin, officier de santé, madame Mayaud de Boislambert fut « renvoyée chez elle en arrestation comme attaquée d'une maladie de nerfs et d'une dyssurie », — ce qui donna lieu, dans une réunion du Comité révolutionnaire, à une violente protestation du citoyen Oudot.

Je n'avais même aucune correspondance suivie avec luy avant son émigration et n'en ai eu aucune depuis.

Quant aux sentiments d'aversion qu'on l'accusait d'avoir témoignés en toute circonstance pour la Révolution :

Qu'on me montre, ajoutait-elle, un dénonciateur et qu'il dise par quels propos et en quelle occasion j'ai exprimé ces sentiments. Jamais, il est vrai, je ne me suis donné le ridicule d'afficher publiquement des opinions politiques ; d'ailleurs j'ay toujours vécu dans la retraite par devoir et par goût ; il n'est pas étonnant que je sois si peu connue, *mais loin d'éprouver cette aversion, j'ay été révolutionnaire dès le principe, j'aimais les républiques jusqu'à l'enthousiasme et je n'ai certainement pas changé d'avis parce que la France s'en est donné une. Personne n'y sera attaché de meilleure foy que moy, lorsque j'y jouirai de tous mes droits naturels à l'égal des autres citoyens.*

Inséparable d'un mari infirme depuis quatre ans, toujours malade ou garde-malade, je n'ai pu former d'autres liaisons que celles de mon mari. J'avais des parens et des amis avant la Révolution, je n'en ai point changé. C'est la société naturelle à laquelle j'ay été forcée de me borner.

Citoyen représentant, jetez un œil d'humanité sur deux malheureux oubliés de la nature entière depuis six mois, et qui viennent d'éprouver le coup du sort le plus affreux, la perte d'un fils unique [1]. Jamais la libre communication avec leurs semblables ne leur fut plus nécessaire qu'en ce moment. Nous vous observons de plus, Citoyen, que notre détention entraînant la perte de tous nos revenus à cause du décret qui exige un certificat de non détention, pour être payé des rentes viagères sur l'État, des condamnés et séquestrés, toute notre fortune est de cette espèce, et nous sommes au moment d'éprouver la plus affreuse misère si la liberté ne nous est pas promptement rendue : toutes nos ressources sont épuisées, et cependant, quoique détenus, nous avons besoin comme les autres hommes d'être nourris, chauffés, éclairés, vêtus et blanchis. Mon mari infirme a de plus autant de besoin d'être servi que de manger, il faut nourrir et payer les deux servantes dont il ne peut se passer. Vous sentirez sûrement que nous ne pouvons fournir à tout cela et payer les dettes que nous avons été obligés de contracter avec les marchands sans recouvrer nos modiques revenus. J'abbandonne ces réflexions et nos motifs d'arrestation à votre justice et à votre impartialité.

Cette lettre était signée : Léon Vigny et Baraudin-Vigny.

1. Adolphe-Marie-Victor de Vigny, né le 9 janvier 1793, était mort le 3 thermidor an II.

Le mari avait dicté ce post-scriptum à sa femme :

J'ay adressé au citoyen Ichon, lors de son dernier passage ici, une notte attestée par les administrateurs du district, qui certifie en détail tous les sacrifices que j'ay faits : autant que ma fortune a pu me le permettre, j'ay contribué à tout ce qui pouvait être avantageux à la République, mes infirmités me mettant dans la cruelle nécessité de ne jouer qu'un rôle passif[1].

Alfred de Vigny disait donc vrai, lorsque dans son *Journal*, parlant de la noblesse, il racontait comment son père, « avec son esprit juste et charmant », lui en avait donné l'idée la plus exacte et en avait détruit à jamais en lui le faux orgueil. Et je comprends mieux à présent pourquoi, lors de la chute de Charles X, il écrivait : « On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant [2]. » Évidemment, c'était son père qui, du fond de la tombe, parlait ce jour-là par sa bouche.

Nous venons de voir que madame de Vigny appelait tout particulièrement l'attention du représentant du peuple sur la misère affreuse qui les attendait si leur détention ne prenait fin bien vite. J'ai sous les yeux l'état des ressources de toute la famille de Baraudin. Comme il était alors facile de le vérifier, on peut le tenir pour exact. Eh bien, M. de Vigny qui avait été réformé comme capitaine à cause de ses blessures, n'avait obtenu de ce chef qu'une pension de trois cents francs. Encore avait-elle été réduite par différents édits, et lui était-il dû deux années d'arrérages au mois d'août 1794. Et comme il n'avait apporté en mariage que des valeurs mobilières

1. Et il n'était pas le seul de la famille qui eût rempli ses devoirs civiques. Tous avaient pris part, selon leur fortune, aux emprunts, forcés ou volontaires, levés par la Convention pour faire face à l'invasion étrangère. Louis Gaëtan de Thiene, son beau-frère, y avait contribué pour une somme de 413 fr. 17 c., bien que sa maison du Razay, district d'Amboise, eût été dévastée, en 1792, par les citoyens du voisinage, et que les biens de sa fille, madame de Saint-Chamans, eussent été séquestrés. Très généreux de sa nature, Louis-Gaëtan avait notamment adopté, à la mort de son père, un petit garçon nommé Lefèvre, à qui il avait fait apprendre à ses frais le métier d'arquebusier, « pour qu'il fût utile en même temps à la patrie ».

2. *Journal d'un Poète*, p. 56.

d'un revenu à peu près nul, et que tous les biens de sa femme avaient été mis sous séquestre, ils vivaient depuis deux ans du peu d'argent qu'elle avait économisé sur sa dot.

Le chef d'escadre de Baraudin était logé à la même enseigne. Avant la Révolution, il avait un revenu annuel de quatre mille francs dans l'Angoumois, et l'État lui servait une pension de retraite de pareille somme. Depuis la Révolution, cette pension avait été restreinte à trois mille livres qui lui étaient payées d'une façon très irrégulière, et le rapport de ses terres était tombé à sept cents francs, qu'il ne touchait pas. Encore quelques mois de ce régime, et ce vieillard et ses enfants, qui naguère occupaient une si belle situation à Loches, allaient être réduits à mendier leur pain.

C'est pour échapper à cette cruelle nécessité, que M. et madame de Vigny venaient d'écrire au représentant du peuple dans les termes que l'on sait. Un mois après, le vieux marquis de Baraudin, perdant courage à la maison d'arrêt, écrivait, de son côté, la lettre suivante « aux Citoyens formant le Comité de surveillance à Loches », sur du papier ayant comme en tête — amère ironie ! — les mots : *Liberté, Égalité ou la Mort :*

Citoyens,

Je ne puis croire qu'avec l'esprit de justice qui vous anime, témoins de tous les temps de mon existence et de ma conduite, l'ayant examinée scrupuleusement depuis quatre ans et particulièrement depuis onze mois que je suis arresté, ayant sous les yeux mes défenses aux motifs d'accusation qui vous ont engagés à me mettre une seconde fois en arrestation le 20 octobre de l'année dernière; je ne puis croire, dis-je, que vous ne vous portiez auprès du représentant du peuple investi des pouvoirs de me juger, pour le décider à m'accorder ma liberté.

Où chercherais-je auprès de lui, Citoyens, un appuy pour l'obtenir, si ce n'est en vous qui m'avez vu naître, qui êtes Lochois comme moy; qui savez que je suis âgé de soixante et onze ans! sous les yeux de qui j'ay vescu de tous temps et particulièrement depuis quatre ans sans le moindre reproche fondé [1], [moi] qui croyais n'avoir d'autres

1. Comme il fallait bien qu'on l'accusât de quelque chose, on lui reprochait d'avoir dans tous les temps témoigné son mépris pour la garde nationale qu'il tournait en ridicule ». (EXTRAITS DES MOTIFS D'ARRESTATION DONNÉS PAR LE COMITÉ DE SURVEILLANCE, le 30 thermidor an II.)

ennemis que ceux de la chose publique et du nouveau gouvernement. Oui, Citoyens, je le crois, vous m'obtiendrez justice, vous considérerez mon grand âge, la misère à laquelle je suis réduit par la privation de mon peu de revenu; ma séparation douloureuse d'avec mes enfants; vous considérerez l'impossibilité où j'ai été de faire plus pour la Révolution que je n'ai fait et de donner de plus grandes preuves de civisme à un âge où mes forces épuisées par mes anciens travaux m'ont mis dans l'impossibilité de répondre à mon zèle et à mes vœux.

Veuillez, Citoyens, fixer votre attention un moment sur ma deffense: vous y verrez que je ne puis estre aux yeux de la loi réputé père d'émigré, puisque mon fils, avec lequel je n'ay jamais été domicilié, est âgé de trente-quatre ans et qu'il est attaché à un corps qui l'a entraîné[1], que sage dans ma conduite comme dans mes propos, je suis égallement à l'abry de tous reproches sur l'observation des lois.

Je dois donc espérer, Citoyens, que vous vous intéresserez auprès du représentant pour me faire obtenir ma liberté que vous ne m'avez enlevée que par une prudence que je respecte, et que vous ferez rentrer dans votre sein un compatriote qui, autant que sa vieillesse luy permettra, donnera les plus grandes preuves de son amour pour sa patrie et pour le nouvel ordre de choses.

A Loches, 27 fructidor an 2e de la République française une et indivisible.

BARAUDIN.

Cette lettre si digne et qui semblait si sincère aurait dû fléchir le Comité de surveillancee. Mais les dieux d'alors

1. « Je ne sais où est mon fils, écrivait-il encore à cette époque au représentant du peuple chargé de juger les détenus; il avait trente-quatre ans quand j'ai cessé d'en recevoir des nouvelles, et je prouve par le certificat de ses services dans la marine délivré à Brest le 22 juillet 1788 que, depuis 1777 jusque et y compris 1789, il a toujours été en activité et à la mer pendant ces douze années.

» Depuis et compris la fin de 1788 jusqu'au 3 juillet 1791, je prouve par le certificat délivré par l'administration de la marine de Rochefort du 22 pluviôse joint icy, qu'il a toujours été en pleine activité dans le même corps de la marine et qu'à cette époque il était lieutenant de vaisseau de 1re classe.

» Enfin le même certificat justifie que son absence du corps n'est constatée qu'à l'époque du 13 mars 1792.

» Ainsy il est constant que depuis plus de quinze ans mon fils a eu son domicile à Brest et à Rochefort.

» Les certificats sont joints à mes moyens justificatifs, et il y en a un de la commune de Blanzac, en Angoumois, en date du 22 nivôse, qui justifie que j'ai toujours demeuré dans cette commune depuis 1780 jusqu'en 1790, époque à laquelle je suis venu faire ma résidence dans cette ville de Loches, lieu de ma naissance, et où des affaires de famille m'ont fait prolonger mon séjour jusqu'à présent... »

étaient sourds, et les citoyens qui rendaient la justice, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, paraissaient prendre plaisir à torturer les gens qu'ils traitaient d'aristocrates.

Le marquis de Baraudin et sa fille ne furent mis en liberté qu'au mois de janvier 1795, grâce à l'intervention généreuse de Boucher-Saint-Sauveur, député de Paris, à qui M. de Vigny s'était adressé en désespoir de cause. Et quand ils furent libres, le sort continua de les poursuivre, comme s'ils avaient été maudits.

Le 21 juillet de la même année, Louis de Baraudin, lieutenant au régiment d'Hector dans l'armée de Condé, qui, en émigrant, avait plongé tous les siens dans cet abîme de maux, était fusillé à Quiberon.

L'année suivante, madame de Vigny perdit son troisième enfant, et le quatrième — qui fut Alfred de Vigny — était à peine né, que le marquis de Baraudin mourait à son tour.

Toutes ces tribulations étaient bien faites pour la dégoûter à tout jamais de Loches. Aussi, dès qu'elle eut arrangé ses affaires et que son enfant fut sevré, elle prit la route de Paris, qu'ils habitèrent dorénavant et où elle mourut dans la quatre-vingtième année de son âge, après avoir fermé les yeux à son mari, en 1814, et à sa sœur Sophie, en 1827.

III

Et voilà comment Alfred de Vigny ne revit jamais sa ville natale et lui refusa connaissance jusqu'au jour où, rencontrant les beaux yeux de sa cousine Alexandrine du Plessis, il avoua, un peu beaucoup par amour d'elle, qu'il était effectivement Tourangeau. Ne le blâmons pas. Il a dit quelque part qu'il avait « vécu dans son enfance tous les souvenirs de sa mère ». Cela suffirait presque à justifier l'espèce de répulsion qu'il éprouvait pour la ville de Loches, où sa mère avait été si malheureuse.

Quand elle mourut, il écrivit les lignes suivantes, que je relève dans son *Journal*, à la date du 27 décembre 1837 :

La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiégent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier*.

Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître. Le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché-d'Aguesseau, où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur ses quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent faciles, et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor...

Hélas! il ne devait pas les aimer toujours. Les plus beaux noms du langage humain ne sont souvent que des fleurs sur une tombe. Ceux du calendrier républicain qui avaient charmé l'esprit de nos pères n'eurent même pas assez de vertu pour sauver la tête de Fabre d'Églantine, leur inventeur... Et il vint un jour où le poète des *Destinées*, en regardant tourner l'aiguille de la pendule noire de sa mère, ne vit plus que des larmes et du sang sous les noms chantants et dorés des mois tragiques de la Révolution. Mais la date la plus funeste et la plus triste de sa vie, qui fut jalonnée de tant de deuils et traversée de tant d'épreuves de toutes sortes, fut encore celle du jour où la tête blanchie de sa pauvre mère se fêla comme une cloche qu'on a trop violemment secouée, où sa raison sombra dans cette folie douce qu'on appelle l'enfance... Ce jour-là, j'en suis convaincu, Alfred de Vigny se crut abandonné du ciel et, dans son désespoir, lui cria : « Pitié ! »

LÉON SÉCHÉ

ROYALES AMOURS[1]

Longtemps Jeanne, debout et immobile, considéra la porte qui s'était refermée sur Don Philippe comme si les veines de faux bois qu'elle y voyait peintes avaient dissimulé des hiéroglyphes au sens mystérieux et menaçant. Ne découvrant pas, sans doute, ce qu'elle y cherchait, elle fut à la fenêtre et, penchée au balcon, elle regarda le prince, qui était loin déjà: il lui parut que le dos ample de Don Philippe exprimait l'indignation.

Elle rentra lentement, se jeta dans un fauteuil et s'absorba dans la contemplation d'une dame couronnée de créneaux et qui, assise sur un nuage, jetait des fleurs dans tout le ciel du plafond.

Une mauvaise fatigue l'écrasait; ses nerfs irrités conduisaient à son cerveau une mélancolie anxieuse. La visite du prince lui laissait, non pas la joie escomptée, mais une amertume. Elle avait voulu qu'il l'aimât, et si peu d'heures avaient suffi pour obtenir ce résultat; elle rêvait de le dominer, et il lui obéissait puérilement; cependant elle demeurait mal satisfaite, avec la conviction que tout était manqué. Avait-elle eu tort de se défendre?... Si elle avait subi sans révolte

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

l'étreinte dont elle sentait encore le froissement à ses épaules, que serait-il arrivé? Il aurait, au lieu de son front, baisé sa bouche... Et ensuite?... ensuite?...

Elle se leva et arpenta la pièce, les bras croisés. Quelque chose d'inexplicable se passait en elle. Une envie de pleurer lui serrait la gorge, sa figure brûlait; elle souffrait, par alternances, d'une agitation qui l'obligeait à se mouvoir sans but, et d'une langueur oppressante, dont elle avait les jambes molles.

Un souvenir rôdait autour de sa pensée comme pour y entrer; elle ne le discernait pas, il l'inquiétait pourtant. Qu'avait-elle, enfin? Elle passa sur son visage ses mains irritées. Sa marche s'arrêta net : le souvenir se déclarait, tout chaud d'anxiété délicieuse. Au lieu de leur parfum coutumier, ses mains en gardaient un autre : l'odeur saine qu'ont les peaux brunes et soignées, avec un mélange d'essences discrètes et de tabac d'Égypte : l'odeur respirée tandis que, si rudement, Don Philippe l'étreignait.

Jeanne s'assit, étouffée par les secousses de son cœur. Elle colla sa figure aux paumes de ses mains pour retrouver, prolonger, exaspérer son trouble.

Pourquoi était-il parti? Comment n'avait-il pas compris que, loin de le détacher, il fallait serrer plus fort l'étau de ses bras, et la contraindre à ce baiser que follement elle refusait, Pour n'avoir pas senti l'excès de sa faiblesse dans la violence même de sa résistance, il fallait qu'il l'aimât bien peu! Ce que jamais aucun homme n'avait obtenu d'elle, il l'avait eu, ce royal maladroit, il ne s'en doutait pas: — ce quelque chose qui parlait en sa chair vibrante plus haut que l'orgueil vaincu, ce quelque chose qui peut-être était l'amour...

L'amour!... Elle connaissait donc la griserie maîtrisante, la fleur de vie qui éclôt de tout le travail de la vie... Et il n'avait pas compris. Il était parti!

L'exaltation si neuve ne dura guère. Jeanne épuisa vite ses forces psychiques à se soulever ainsi au-dessus d'elle-même. Pour retenir encore quelque chose de cette félicité vibrante, elle se fouetta l'imagination, tenta de s'halluciner, de concevoir comme actuelle, la réalité probable et prochaine. S'il revenait — et quoi d'invraisemblable à cette hypothèse?— s'il entrait,

s'il l'enveloppait encore dans la chère rudesse de ses bras..., cette fois, elle se déciderait à vaincre ses instincts de défense... Sa pensée s'attachait aux suites, pesait sur les détails. Elle eut un petit froid désagréable à fleur de peau, et ôta ses mains de son visage. Devant elle une chaise longue avachie s'étirait avec cet aspect révélateur des meubles vieillis; le velours rouge, ignoblement fané, semblait indécent et stupide sous la lumière encore vive. Jeanne regardait cette chaise longue, notant les places où l'étoffe trop foulée se pelait davantage et l'affaissement du dossier à l'endroit où tant de têtes s'étaient appuyées. Qu'avait-elle enduré déjà, cette chaise longue? Voyages de noces, adultères en escapade, passants pressés... Toute la banalité obscène de la chambre d'hôtel apparut en une seconde, et la pensée d'un tel cadre à l'abandon où elle voulait se résoudre la pénétra d'un dégoût profond. Toutes ses fibres refusaient de consentir.

C'est doux et noble, c'est même un peu divin comme la charité, cette expression : « se donner » ! Mais lorsque — après le bel élan d'âme que d'abord cela suppose — on examine les gestes particuliers que cela comporte aussi, et qu'on leur voit un décor de banalité répugnante, il peut advenir que le premier enthousiasme résiste mal.

Quelle chute qu'un abandon pareil après tous ces rêves empanachés ! Jeanne s'avouait qu'il faudrait un jour en venir, avec Don Philippe, aux pires extrémités de l'amour; elle acceptait courageusement la nécessité d'être la maîtresse du prince; même, pendant un quart d'heure, cette fin inévitable lui était apparue comme assez « sympathique ». Mais il y a, dans les circonstances, de quoi magnifier ou avilir les actes. Se donner sans hâte, avec une dignité d'épouse, en ayant conscience d'engager sa vie devant l'histoire attentive, ou se laisser prendre, dans une minute d'affolement nerveux, sur une horrible chaise longue à la pourpre déshonorée, c'était vraiment deux choses différentes.

La persistante odeur restait à ses mains : elle alla dans sa chambre les brosser, baigna sa figure d'eau fraîche, vaporisa sur ses cheveux un parfum aigre et gai. Un bien-être calme lui vint. Cette crise lui avait comme nettoyé l'âme : elle se retrouvait maîtresse d'elle-même, la tête plus claire.

Elle organisa l'avenir. Que ferait-elle après avoir décidé le prince à recommencer la lutte ? Le suivrait-elle ? C'était chose grave, elle pesa des raisons nombreuses ; enfin elle se résolut : oui, elle le suivrait, à distance, discrètement, mais de façon à pouvoir le rejoindre lorsqu'il aurait besoin de conseils et de stimulants. Elle songea aux malles qu'elle renverrait à Paris avec sa femme de chambre. Elle partirait seule : ce serait gênant, mais elle n'hésiterait pas à sacrifier son confortable. Elle écrivit quelques lettres pour préparer ses amis à une prolongation d'absence, et d'autres à des fournisseurs pour faire venir des robes pratiques, des chaussures avec lesquelles on peut marcher longtemps, une pharmacie compliquée. Elle disposa tout pour être en mesure d'assister commodément à une guerre civile.

Les heures filèrent à ces besognes qui l'amusaient, et quand, le lendemain, le comte Manfrini vint la prendre pour lui faire visiter le musée de l'arsenal, elle était de bonne humeur et pleine d'entrain.

Il avait appris la visite de Don Philippe : la curiosité frétillait dans ses yeux, et aussitôt il mêla le nom du prince à divers propos. Madame Bréant évita de répondre à ses insinuations, et le désir de savoir s'aiguisa chez le vieil Italien.

Dans la solitaire salle du musée, il interrompit l'histoire d'un amiral qui avait pris Tunis sans autre flotte qu'un radeau, et dit brusquement :

— A propos de batailles, est-ce que je ne vous ai pas entendu dire que vous souhaitiez connaître le marquis d'Olarès ?

Jeanne ne put s'empêcher de trahir par un mouvement vif l'intérêt soudain éveillé en elle. Mais elle se ressaisit promptement :

— Le marquis d'Olarès ?...

Elle parut chercher un moyen de se rappeler qui cela pouvait bien être, et, l'ayant trouvé, répondit avec une banale animation de pure politesse :

— Ah ! oui, parfaitement !... Est-ce qu'il est encore ici ?

— Pour quinze jours encore, et très désireux de vous être présenté.

— Vraiment !...

Il était visible que ce gros canon qui avait travaillé à Lépante la passionnait bien plus que le marquis.

— Mais comment sait-il même que j'existe ?... C'est beau, ces vieux étendards !

— Il vous a vue avec moi ; il m'a demandé qui vous étiez... Vous lui avez tourné la tête !

— Il est bien aimable d'avoir la tête si légère...

Elle fourra son petit poing ganté de blanc dans la gueule du canon et ajouta :

— Comme il a l'air méchant !

— Olarès ?

— Mais non ! ce canon... Regardez quelle mauvaise figure il me fait !

— Ah ! c'est le canon... Je pensais que c'était Olarès... C'est un homme si terrible !... Qui sait s'il ne vous fera pas fusiller un jour ou l'autre ? — dit le comte, en riant d'un rire contenu.

— Est-ce que c'est la coutume en Italie que les étrangers se fusillent entre eux ? — demanda Jeanne avec un air de curiosité comique.

— En Italie, non ; mais si vous allez dans son pays ?...

— Et pourquoi irais-je dans son pays ?... Est-ce que, par hasard, il compte m'enlever ?

— Ça se pourrait bien !... Il est capable de tout... Mais vous pourriez y aller sans cela... Supposez, par exemple, que Don Philippe, devenu roi, vous invite à lui rendre la visite qu'il vous a faite à l'hôtel.

— Ce serait un peu loin, — dit Jeanne sans manifester aucune surprise de voir le comte si bien instruit. — Et puis Don Philippe n'est pas roi, et, même s'il l'était et qu'il me conviât à l'aller voir, ce serait encore une raison insuffisante pour que M. d'Olarès me fît fusiller... convenez-en ?

— Olarès a toujours eu beaucoup d'antipathie pour les femmes qui plaisent trop à son maître.

— Vraiment ?... Brave Olarès !... Mais comme vos hypothèses sont contradictoires, mon cher comte ! Vous semblez penser que ce personnage souhaite me mettre quelques balles dans le corps, et vous dites que je lui ai tourné la tête et qu'il désire m'être présenté... Tout cela ne va pas très bien ensemble.

— Eh! eh! qui sait?... Il veut peut-être se rendre compte par lui-même de la sorte de femme que vous êtes et de l'influence que vous pouvez prendre sur le prince?

— Écoutez, — fit Jeanne légèrement, — c'est un imbécile, votre Olarès, en ce cas-là. Je ne prendrai aucune influence sur Don Philippe, que je connais à peine et que probablement je ne connaîtrai pas davantage; mais, si j'en devais prendre, si cela m'amusait, il pourrait bien se mettre en travers du chemin, cela ne m'empêcherait pas de passer... Qu'est-ce que c'est que ce casque?

— Ça?... C'est ce que les gardiens du musée intitulent le casque d'Attila, sans se troubler pour si peu... En réalité, c'est une pièce du XIIIe siècle, la plus belle de toute la collection d'armes, tout à fait une rareté... Alors, vous ne voulez pas que je vous présente Olarès?

— Ça m'est égal.

— Bien!... je ne vous le présenterai pas.

— A votre guise... C'est admirable, toutes ces épées! J'adore les épées, figurez-vous. Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est exaltant à regarder, ces lames claires, froides, bien rangées dans des vitrines, et qui gardent le secret des meurtres qu'elles ont accomplis?

— Madonna, ces épées vous ressemblent! J'ai toujours eu le pressentiment que, sous votre air doux, vous cachiez un peu de la férocité qui fait les héroïnes.

Elle rougit de plaisir, à cette platitude, puis se mit à rire.

— Vous vous moquez de tout, aujourd'hui, méchante! — fit Manfrini; — mais tant mieux! je préfère vous voir ainsi, gaie comme un oiseau. Avant-hier vous étiez toute mélancolique... Je suis sûr que notre climat est excellent pour vous.

— Oui, parfait. Mais pourquoi dites-vous que je me moque de tout? De quoi me suis-je moquée?

— Du pauvre Olarès... et de moi.

— Encore Olarès! Cet homme vous hante!... Lui aviez-vous promis formellement de me le présenter?

— Oui, parce que je croyais que ça vous amuserait; mais n'importe... je lui raconterai je ne sais quoi... j'inventerai quelque chose.

— Non, n'inventez rien : puisque vous avez promis, présentez-le-moi. Je ne veux pas vous mettre, à son égard, dans une attitude désagréable.

— Vous êtes si bonne ! — murmura dévotieusement l'Italien, qui à aucun moment n'avait mieux ressemblé à un beau vieux faune sculpté dans la pâleur rancie d'un marbre antique.

Jeanne regardait ailleurs, et perdit l'occasion d'admirer combien l'ironie donnait de style à la figure de son cicerone.

Ils continuèrent leur promenade sans plus parler d'Olarès, jusqu'au moment où, près de la quitter, Manfrini dit à madame Bréant :

— C'est convenu, je vous amènerai mon conspirateur demain, à cinq heures.

— Non : je serai sortie.

— Pour faire votre tour au soleil couchant?... Eh bien, alors, nous vous rejoindrons sur le quai.

— Non : je préfère un autre jour ; j'ai des projets.

— Vous savez qu'après quatre heures, églises, musées, palais, tout ferme ici.

— Oui, oui, je sais... Voulez-vous venir après-demain, à deux heures?

— Parfaitement ! Je tâcherai d'ici là de calmer l'impatience du marquis... et ma jalousie.

— Vous dites?...

— Je dis, Madonna, que nous autres Italiens, qui sommes très fats, comme vous savez, nous avons coutume de croire, quand une belle dame refuse de nous recevoir parce qu'elle a des projets...

— Eh bien ! pourquoi ne finissez-vous pas vos phrases?... Qu'est-ce que vous autres Italiens, très fats, en effet, avez coutume de croire dans la circonstance?

— Nous croyons que la belle dame s'occupe avec quelqu'un qui lui plaît plus que nous.

— Vous êtes quelque chose de plus que fats, et c'est... très mal élevés, — dit Jeanne d'un ton sec ; — mais il faut croire ce qu'il vous plaît... Je vais vous dire ce que nous faisons, nous autres Françaises, lorsqu'on se permet sur nous des opinions insolentes : nous les méprisons, et voilà tout.

— Ne vous fâchez pas, *carissima !* je plaisantais.

— Oui, mon cher comte, mais les plaisanteries sont plus ou moins bonnes.

— C'est bien, c'est bien ! je ne recommencerai plus ! ne faites pas ces beaux yeux cruels ! Vous savez bien que je vous admire, que je vous adore ! Mais vous ne pouvez pas vouloir que je sois content lorsque vous m'exilez... *Diva,* vous êtes en colère ?

— Pas même... Après-demain, deux heures. C'est entendu. Adieu.

*
* *

Jeanne avait un peu de malaise, à se sentir devinée par Manfrini ; mais c'était aussi une satisfaction de constater que son roman eût assez de consistance déjà pour prendre vie dans la pensée d'autrui. Ce n'était plus dans le rêve seulement qu'elle se mouvait. L'occulte force qui poussait Don Philippe vers elle était perceptible : Olarès avait prévu qu'elle jouerait un rôle dans l'histoire du prince. Qui sait ? Il la craignait peut-être. Elle se sentit une importance gigantesque.

Elle ne parlerait pas à Don Philippe de la visite annoncée. Il fallait dompter Olarès d'abord, lui faire éprouver sa force. Quant à son entrevue prochaine avec le prince, elle résolut de n'y être que jolie et gaie, pour désarmer sa méfiance et le séduire définitivement.

Mais Don Philippe manqua au rendez-vous du lendemain. Il s'excusa par un mot où se devinait une sincère exaspération d'être retenu, mais où il disait aussi l'impossibilité de fixer un autre rendez-vous avant quelques jours.

Jeanne dut se rappeler que les princes sont des gens avec lesquels il faut compter : elle était indignée, à son tour. S'il avait de grandes affaires, il pouvait au moins les lui dire !

Cela fit qu'elle gardait beaucoup de mauvaise humeur pour l'arrivée du marquis. N'était-il pas prodigieux qu'il eût le temps de faire des visites quand son maître ne l'avait pas ?

Jeanne était pleine de méchancetés latentes lorsque le marquis entra dans son salon derrière le Manfrini.

— Madame, voici M. le marquis d'Olarès qui désire vivement l'honneur de vous être présenté.

Elle salua sans rien dire, très grave, et indiqua des sièges.

Le marquis non plus ne dit rien, mais le vieil Italien suffit à meubler le silence par un flux de paroles inutiles et précipitées.

Olarès et Jeanne s'examinaient sans nul effort mondain pour se cacher l'un à l'autre leur curiosité.

Il était singulier, ce conspirateur. Petit, maigre, l'air consumé, le cheveu sec, des yeux rapides, d'un éclat de pierre dure; sa peau d'amadou collait sur l'ossature aiguë de son visage complètement glabre ; la mâchoire saillait en avant comme celle des singes, montrant sous des lèvres violâtres une denture aussi régulière qu'un ratelier, féroce, trop blanche et qui arrêtait trop de lumière au bas de cette figure de nuit. Toute sa personne laide et forte avait cet aspect d'énergie occulte qui inquiète dans le repos des puissantes bêtes des solitudes.

« Il a l'air d'une horrible vieille femme qui aurait beaucoup assassiné ! » se dit Jeanne, tandis qu'il la couvrait des coups pénétrants de ses yeux jaunes. Elle le prit en horreur.

— Vous trouvez, madame, que je suis très indiscret d'avoir pour ainsi dire forcé votre porte ; et ce ne sera pas assez, sans doute, d'invoquer la grande admiration que vous m'avez inspirée pour obtenir mon pardon ? — fit tout à coup Olarès, coupant sans scrupule une phrase de Manfrini par le milieu.

— Notre ami a dû vous dire, monsieur, que moi aussi. je souhaitais vous connaître : vous n'avez donc pas été indiscret, mais obligeant, de satisfaire à mon désir, — répondit Jeanne, qui s'étonna d'entendre cette phrase et l'inflexion câline qu'elle lui avait donnée.

La voix d'Olarès agissait sur ses nerfs si rapidement qu'elle n'en avait pas même pris conscience : une admirable voix onctueuse et sonore, voix de caresse et de conviction. Il parlait le français sans nul accent, et, en disant ces quelques mots, il avait singulièrement adouci l'éclat de ses yeux jaunes.

— Voici, madame, un mensonge exquis dont je vous garderai reconnaissance, — dit-il en s'inclinant.

Et c'était comme si toute la chevalerie de sa chevaleresque patrie se fût en lui courbée devant elle, déclarant à l'avance son servage.

— Ce n'est pas un mensonge ! — fit Jeanne, que cet homme émouvait. — Vous êtes de ceux dont les aventures intéressent les femmes. Nous aimons toutes à voir de près, et avec l'illusion qu'ils nous sont pour un instant sans danger, les hommes terribles comme vous.

— Qui vous a dit, madame, que j'étais un homme terrible ?

— L'histoire ! — répondit-elle, sans simplicité.

— Bah ! vous savez bien ce que c'est que l'histoire ! Un roman qui se fabrique dans la cervelle des peuples lorsqu'ils n'ont plus rien à faire.

— Vous ne nierez pas que vous soyez le monsieur qui fait fusiller les gens ! — dit-elle avec un air gentiment blagueur.

— Et c'est pour si peu que vous me jugez terrible ! Vous êtes indulgente... D'ailleurs, vous vous trompez. Il a pu m'arriver de transmettre l'ordre de fusiller quelques personnes, mais je n'ai en cela, pas plus que dans le reste, aucune responsabilité... J'obéissais à mon maître. Et je suis sûr, madame, que vous ne trouvez pas Don Philippe terrible ?...

Il avait un curieux sourire : ses lèvres violacées découvraient le scintillement de ses dents blanches ; une ironie subtile éclairait son œil jaune.

Jeanne rit franchement.

— Oh ! non, — dit-elle, — pas terrible du tout.

— Il est très bon, — dit le marquis.

Et sous la consécration de cet éloge, il parut à Jeanne que l'image de Don Philippe, qui habitait sa pensée, venait de prendre du ventre.

— Il doit l'être, — fit-elle, gênée. — Vous l'aimez beaucoup ?

— Comme on aime une idée pour laquelle on est toujours prêt à mourir, madame.

Quel bizarre personnage ! Encore une fois il ne se ressemblait plus. A la câlinerie suspecte de ses manières avait succédé une gravité hautaine : Jeanne aperçut quelque chose de la grandeur que peut conférer à l'homme une certaine qualité de vouloir.

Manfrini intervint :

— Avez-vous vu Don Philippe aujourd'hui, Madonna ?

— Non, — répondit Olarès ; — le prince a été retenu par des affaires.

Madame Bréant estima que le marquis aurait pu s'en remettre à elle du soin de répondre aux questions qu'on lui faisait, mais elle fut surtout occupée du ton singulier dont il avait accentué sa phrase. Évidemment, il savait tout : l'amour de Don Philippe, ses intentions, à elle, — et il était hostile... Elle chercha quelque parole chargée de sens qui fît comprendre à cet ennemi que, quoi qu'il tentât, elle serait la plus forte. Mais, avant qu'elle eût trouvé, Olarès reprenait :

— Je dois même vous faire des excuses à ce sujet, madame, car c'est ma faute si vous êtes privée de la compagnie du prince, dont la personnalité intéresse votre intelligence, je le devine. Je suis venu troubler sa vie d'une foule de choses relatives à ces pauvres gens de là-bas, qui envoient vers lui toute l'ardeur de leur dévouement et qui, pour vivre, ont besoin qu'il témoigne parfois de penser à eux. Voilà pourquoi vous n'avez pas vu Don Philippe.

— Je n'ai l'honneur de connaître qu'à peine le prince de Santa Fé, — répondit Jeanne, cérémonieuse tout à coup ; — il a bien voulu perdre quelques heures à causer avec moi, mais il est probable que nous n'aurons plus guère l'occasion de nous rencontrer, car je vais partir.

— Vous partez !... Comment ?... Qu'est-il arrivé ?... Je croyais que vous étiez ici pour tout l'hiver !... Mais c'est horrible !...

Manfrini proféra des doléances en chapelet, tandis qu'Olarès, dont les sourcils s'étaient rejoints, puis distendus, disait en adoucissant encore la caresse de sa voix :

— Oh ! madame, vous ne ferez pas cela !

— Et pourquoi non ?

— Pour ne pas désoler ceux qui vous aiment. Voyez, Manfrini en perd déjà la tête.

— Mais vous savez bien, si vous le connaissez, qu'il ne la perd que dans des endroits où il sait qu'il peut aller la chercher quand il en a besoin.

— Il n'est pas le seul que votre départ doive bouleverser.

— Qui donc, encore ? Je ne vois pas... A moins que ce ne soit vous ?... ce que j'admettrai difficilement.

— Vous avez tort : moi plus que personne.

— Vous êtes mille fois bon ! — dit Jeanne avec un rire faux, car le sérieux qui plombait les paroles du marquis l'avait déconcertée.

— Je croyais que vous quittiez l'Italie dans quelques jours ? — reprit Jeanne.

— En effet, madame.

— Alors, que vous importe mon retour en France?

— Vous avez trop d'esprit, madame, pour ne pas lire dans les pensées secrètes des gens avec qui vous avez causé dix minutes : à quoi bon leur en demander compte?

— Je vous remercie de cette excellente opinion, que je ne mérite guère dans le cas présent... D'ailleurs il n'est pas nécessaire d'être sotte pour ne pas deviner les pensées d'un homme tel que vous.

— J'aimerais beaucoup que vous les devinassiez. Vous devez être une si merveilleuse collaboratrice !

— Il faudrait savoir à quoi. Mais, du reste, qui vous fait croire ceci ?

— Madame, on est convenu d'admirer chez les femmes comme un charme ce qui fait précisément leur infériorité : je veux dire leur facilité à s'émouvoir, à perdre leur sang-froid... Eh bien, vous... j'imagine que vous ne perdez jamais le vôtre.

— D'où vous concluez ?...

— Que vous dominez et qu'on ne vous domine pas. J'ai été frappé en vous voyant, l'autre soir, au théâtre, de la froideur, de la dureté, qui apparaît sous toute votre grâce. J'ai pensé que vous deviez savoir à merveille ce que vous voulez... Et, madame, qui peut résister à une femme qui sait ce qu'elle veut ?

— Voilà qui va bien ! — s'écria le comte Manfrini. — Je vous l'avais dit, que le marquis vous ferait la cour ; mais j'espérais qu'il n'irait pas si vite et me ménagerait davantage, par reconnaissance. Je regrette cruellement de l'avoir amené ; d'autant plus qu'il me faut abandonner la place ! Je viens d'entendre sonner trois heures : je dois aller à la commission des Beaux-Arts, où je suis attendu. Pardonnez-moi, et prenez garde à ce séducteur d'Olarès !

Il se leva en riant de ses propres paroles, comme si elles

eussent vraiment contenu tout l'esprit qu'il y souhaitait, et sortit en monologuant.

— Ces Italiens ont des façons bien particulières ! — dit Jeanne lorsqu'il eut disparu.

— Jamais je ne lui en ai trouvé de meilleures ! — répondit Olarès. — Il a deviné qu'il était ennuyeux.

— Mais non, il n'était pas ennuyeux, pauvre Manfrini ; mais, par exemple, bien ennuyé de ne pouvoir parler.

— Enfin il est parti, laissons-le, — dit Olarès avec un peu d'impatience.

— Volontiers. De quoi allons-nous causer ? Manfrini était une transition commode, mais vous n'en voulez pas : dirigez la conversation.

— Avec plaisir... Parlons de vous.

— Très bien ! Que devons-nous dire de moi ?

— Nous irons un peu vite, si vous le permettez, comme on fait quand on n'a que des minutes à soi... J'ai besoin de votre amitié.

— Ah !... Pourquoi faire ?

— Bien des choses. Puis-je être franc avec vous ?

— Je n'y tiens pas beaucoup. Lorsqu'on a des gracieusetés à dire, on ne demande pas cette permission-là.

— Je n'ai, en effet, rien de gracieux à vous dire, mais des choses importantes.

— Dites-les.

— D'abord, depuis quatre jours, je vous étudie très soigneusement.

— Où ?

— Je vais vous dire les endroits et les moments. Cela a commencé lorsque, marchant avec Don Philippe sur le quai, je vous ai croisée. Puis au théâtre, où je n'ai guère regardé la Duse, vous pouvez m'en croire : là, j'ai acquis sur vous des notions précieuses. Ensuite, le lendemain, par un de ces hasards qui s'offrent toujours aux gens qui savent leur métier, je vous ai rencontrée au moment même où Don Philippe vous abordait, et je vous ai suivie jusqu'à ce que vous rentriez ici.

— En France, nous appelons cela « filer », quelqu'un et le métier que vous dites si bien savoir a nom : espionnage.

— Je n'ai pas plus peur des mots que des balles!... Le lendemain de ce jour-là, je ne vous ai pas vue, mais j'ai retrouvé Don Philippe à vingt pas d'ici, d'où il sortait, et j'ai passé la soirée avec lui.

— Ah!... Il vous a donné des renseignements sur moi?

— Il n'a pas prononcé votre nom; mais, comme vous dites très bien, il m'a renseigné sur vous.

— Eh bien?...

— Hier, je me suis arrangé pour l'empêcher de sortir, parce que je voulais vous avoir vue avant lui.

— Tout cela est obscur... Il y a une conclusion, je pense?...

— Certes, la conclusion, c'est que je veux, je vous l'ai déjà dit pendant que ce vieux fou était là, faire de vous ma collaboratrice.

— Croyez que ce m'est un véritable regret d'avoir l'intelligence trop infirme pour vous comprendre.

— Mais si, vous comprenez très bien, ne perdons pas nos paroles!

Ils échangeaient les mots comme des coups dans une lutte. Jeanne ne cherchait plus ses intonations, elle parlait d'une voix tout unie. Olarès était grave; à peine si parfois un éclat de raillerie pailletait sa parole ferme.

Madame Bréant avait chaud et froid, sous la voix prenante du marquis et sous la glace taillée en couteau de sa volonté. Il lui faisait peur et la séduisait.

— Je vais m'expliquer, — recommença-t-il après avoir un peu, très peu, attendu une réponse qui ne vint pas. — Je vous dirai d'abord, pour que toute chose soit claire entre nous, que si je vous avais rencontrée en d'autres circonstances, je vous aurais aimée follement... Oh! ne prenez pas cet air moqueur: vous me trouvez très laid, peu importe, vous m'auriez peut-être aimé, vous aussi, plus que vous n'en aimez... ou n'en aimerez d'autres, parce que, madame, je sais vouloir comme personne, et c'est avec la volonté seule que l'on conquiert les femmes de votre sorte... Non, ne vous inquiétez pas, il ne va rien vous arriver: je ne vous aimerai jamais, je ne le veux pas... ce serait dommage.

— Mais enfin, monsieur, — s'écria Jeanne, — je vous prie

de vous rappeler que vous êtes chez moi, et d'apprendre que je n'ai pas coutume de tolérer qu'on me manque de respect!

— Oh! madame, ceci est peu digne de vous!... Mais venons au fait. J'ai vu la façon dont le prince vous regardait. Une demi-heure après, je faisais causer Manfrini sur vous. Je suis allé au théâtre, comme je vous l'ai dit; là, je me suis aperçu que l'amour de Don Philippe... Ne protestez pas, c'est inutile, il vous aime autant qu'il peut aimer... J'ai vu, dis-je, que l'amour de Philippe vous était autre chose qu'un amusement de voyage. Il y avait en vous quelque chose que je ne devinais pas encore. Pas de la tendresse, non : vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimerez jamais, pauvre prince! Du reste, cela importe peu; ce qu'il faut, c'est qu'il vous aime... J'ai cherché ce qui pouvait vous intéresser si vivement en lui; et je n'ai pas trouvé d'abord. Quand, après vous avoir fait sa visite, il est sorti de chez vous, le sang à la tête et l'air outré, j'ai supposé que vous l'aviez moins bien traité qu'il n'espérait. Or une femme jolie, comme vous l'êtes, accoutumée par conséquent aux hommages, et aussi visiblement intelligente, accoutumée par conséquent à les juger, devait se rendre compte de ce qui l'attendait avec Don Philippe. C'est un homme à tempérament puissant; il a, très vif, le sentiment de son rang, et traite tout le monde, et particulièrement les femmes qui lui plaisent, en sujets dont le premier devoir est l'obéissance à ses désirs. Vous n'avez dû éprouver aucune surprise si, comme je le présume, vous l'avez trouvé disposé à brûler les étapes et à marcher aussi vite en amour... que moi, en amitié... Vous allez croire peut-être que l'horreur des préambules est une manie nationale... Ah! madame, je vous en supplie, n'ayez pas cette expression : elle vous défigure! Il ne faut jamais permettre la surprise ni l'effarement à votre adorable visage : il doit rester toujours un peu arrogant, railleur, avec ces petits mouvements de tendresse qui lui vont si bien. Là, c'est parfait ainsi... Mais parlez un peu, voulez-vous? Dites-moi que je ne vous fais pas tant horreur qu'il semble.

— Je vous avoue, en toute sincérité, que je n'ai pas beaucoup l'habitude des façons qui paraissent vous être familières...

Je suis embarrassée, plus pour vous que pour moi-même : car, malgré la différence des latitudes sous lesquelles nous sommes nés et qui vous autorise à être différent de moi, il ne peut y avoir un aussi grand écart entre la bonne éducation des gens de mon pays et celle des gens du vôtre... et quand vous vous ressouviendrez des choses que vous m'avez dites aujourd'hui, j'imagine que vous aurez des moments pénibles.

— Non, madame : une de mes rares qualités est de ne jamais regretter rien de ce que je fais. Cela simplifie beaucoup la vie. D'ailleurs je suis certain que, lorsque je sortirai d'ici, vous me tendrez la main comme à un ami.

— C'est douteux !

— Puis-je reprendre mes explications ?

— Je ne vois aucun moyen de vous en empêcher.

— Vous avez raison : il n'en existe pas, à moins de me mettre à la porte... et de cela vous n'avez aucun désir... J'ai donc constaté que Don Philippe était furieux et malheureux, et, comme je vous l'ai dit, je ne vous ai pas fait l'injure de vous supposer de vaines et sottes pruderies. En accueillant le prince, vous saviez à quoi vous vous engagiez. L'aguicher pour lui dire ensuite : « A bas ! » comme à un chien trop familier, c'était un jeu de coquette froide, et vous êtes froide et coquette ; mais cette interprétation ne pouvait me satisfaire, Don Philippe vous tenait par quelque fibre, je l'avais vu. Et puis, sans un but plus sérieux qu'un flirt élégant, vous n'auriez pas risqué de perdre le prince que vous teniez à peine. Vous savez trop les hommes pour n'avoir pas compris qu'en décourager brusquement un du type de celui-ci, c'était aventurer tout. Son désir est violent, mais court ; il a la volonté intermittente, mal assise ; il est incapable de s'attacher à un point fixe, d'y concentrer toute sa vitalité jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il souhaite,

— Comme vous faites, par exemple ?...

— Comme je fais... Et croyez bien qu'en ce moment je n'ai pas un médiocre mérite à ne vouloir que ce que je veux !

Ses yeux jaunes dardèrent une flamme qui sans doute était un regard, mais dont Jeanne reçut une sensation tactile : il lui parut que ces yeux la saisissaient aussi fortement qu'auraient pu faire les terribles mains du marquis, ces mains où les

artères saillantes, les tendons et les plis de la peau faisaient sur les os la plus effroyable géographie, ces mains simiesques qui ne devaient pas lâcher ce qu'elles avaient broyé.

— Eh bien ! — dit-elle, la bouche tiraillée par un sourire nerveux, — la synthèse de toute cette belle analyse ?...

— C'est que vous n'avez tout risqué que parce que vous voulez tout.

— Peut-être bien... mais qu'est-ce, « tout » ?

— Vous voulez dominer le prince, l'envahir, en faire votre chose ; mais, ensuite, où comptez-vous le mener ? Cela, je l'ignore et je suis venu vous le demander.

— Avec la candide certitude que, si j'ai vraiment un secret, je vais vous le livrer, comme ça, à première vue ?

— Avec la certitude que vous avez un secret et que vous me le livrerez.

— Eh bien ! vous vous êtes trompé.

— Non ! Car, ou vous aimez Don Philippe, et alors nous sommes alliés par prédestination, ou vous lui voulez du mal, et...

— Lui vouloir du mal, grand Dieu !...

— Voilà une jolie exclamation, madame : nous allons nous entendre... Vous voulez acquérir de l'influence sur Don Philippe pour ?... Voyons, vous avez un menton et un front d'ambitieuse... Pour lui donner des conseils, le diriger, vous occuper de ses affaires politiques... Je suis sur la bonne route... très bien ! Ne détournez pas vos yeux, s'il vous plaît. Regardez-moi, et dites... Êtes-vous bien au courant des intérêts de Don Philippe ?

— Comme tout le monde, pas davantage.

— Bien !... Maintenant exprimez nettement votre opinion sur la tournure que vous désirez voir prendre à ses affaires.

— Puisque vous vous obstinez à continuer cette étrange plaisanterie, je me résigne : ce sera plus amusant. Je vous dirai donc que je suis trop mal informée pour avoir une opinion sur le détail des choses, mais que les derniers événements qui se sont produits dans votre pays me paraissent de nature à modifier du tout au tout la situation de Don Philippe.

— Vous êtes bien vague, madame : est-ce peur de vous compromettre ou véritable ignorance ?

— L'un et l'autre, — répondit Jeanne, qui cambra son cou d'un air brave.

— Eh bien ! je vais en peu de mots vous éclairer ce coin d'histoire. Soyez tranquille, je n'en ai pas pour longtemps.

Il fut bref, comme il avait dit. Ses phrases courtes et claires démêlaient tout lestement. Il parlait sans gestes, toute sa vie concentrée dans la lumière aiguë de ses yeux, et Jeanne sentait sa volonté captée tout entière par ce petit homme noir et laid. Il avait prouvé, en peu de paroles, les droits de Don Philippe, raconté la guerre philippiste en indiquant d'une touche hâtive et suffisante les fautes commises ; il montrait l'état du pays depuis la douteuse paix des partis, expliquait en ses causes profondes la situation présente.

En l'écoutant, Jeanne ne disait plus : « C'est bon de vivre », mais bien : « C'est terrible de vivre », et, à tout prendre, c'était le terrible qu'elle préférait. Elle était venue à penser : « Si Don Philippe avait le cerveau d'Olarès... » Mais elle n'eut pas le temps de tirer la conséquence ; le marquis terminait son cours de révolution sur cette demande :

— Maintenant vous pouvez dire votre opinion... Je désire la savoir.

— Eh bien ! il me semble que l'occasion est unique et doit être saisie. Il faut que Don Philippe parte, qu'il aille s'offrir de nouveau à son pays, et contraindre ce qui résiste.

— Oh ! oh ! vous allez vite. C'est recommencer la guerre civile, cela, et dans ce moment...

— C'est justement l'heure de sauver le pays, fût-ce malgré lui.

— Vous êtes très belle toujours, mais plus encore avec ce rien d'exaltation... Alors, si vous aviez un conseil à donner au prince ?...

— Je lui dirais de partir ce soir !

— A la bonne heure !... Il n'y a rien de pareil à une femme intelligente pour faire de la politique... Et, s'il partait..., viendriez-vous assister à la bataille ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? que vous importe ?

— Dois-je l'avouer ?... Oui : je vous ai promis franchise entière... Ce serait ma seule chance de vous revoir et...

— Je croyais que vous ne deviez pas me faire la cour ?

Olarès balaya son front d'un geste brusque :

— Oui, vous avez raison... Je vous ai dit que j'avais besoin de vous, parce que vous seule pouvez agir sur le prince. Par moments, il oppose des entêtements invincibles aux conseils du dévouement le plus chaleureux ; on ne peut rien lui faire comprendre, rien exécuter... Il me met souvent dans d'affreux embarras... Ah! comme il aurait fallu près de lui, pendant la guerre, une femme intelligente! Ça aurait marché autrement.

— Mais la princesse de Santa Fé?...

— La princesse était de sang germain; c'est tout dire. Elle n'a servi de rien, au contraire, tandis qu'une femme comme vous!...

— Enfin que voulez-vous que je fasse? — demanda Jeanne.

Ce rapprochement et cette comparaison, faits avec une telle simplicité, la livraient décidément à Olarès.

— Vous êtes trop supérieure pour avoir de puériles curiosités si je vous dis que je suis obligé, quelques jours encore, à un silence que même avec vous, oui... même avec vous, je ne puis rompre... Vous ne vous en étonnerez pas... Vous n'aurez pas la cruauté d'essayer de me faire dire ce que je dirais peut-être, grâce au trouble qu'il est en votre pouvoir de créer en moi... Vous ne voulez pas que je me déshonore en manquant à une parole donnée? Vous êtes assez grande pour avoir confiance sans que je m'explique. Dans dix jours, je le pourrai; aujourd'hui, ce serait un crime... Me croyez-vous?

— Oui! — répondit Jeanne avec toute l'énergie glorieuse qu'elle eût mise à répondre devant un tribunal assemblé pour délibérer sa mort.

— Alors, vous consentez à rendre à Don Philippe et à ma patrie un immense service?

— Oui! — dit-elle encore.

— Eh bien, il faut pendant... deux semaines, au plus... m'obéir sans chercher à me comprendre... Une femme ordinaire refuserait, questionnerait... Vous...

— Je répète : que dois-je faire ?

Olarès eut un vif mouvement qui le rapprocha d'elle, mais il n'acheva pas le geste ébauché de lui saisir la main et la contempla quelque temps avec un regard étrange.

— Vous venez de me donner une des grandes joies de ma vie, — dit-il enfin. — Faisons notre plan... Vous avez parfaitement raison, il faut que Don Philippe parte ; mais, s'il partait maintenant, cela gâterait tout... C'est ici que commence l'impossibilité de dire les pourquoi, mais n'importe !... Avez-vous déjà eu le temps d'observer que, comme la plupart des gens chez qui une sensibilité impulsive tient lieu de caractère, il a le goût de la contradiction ?

— Oui, je m'en suis aperçue.

— Ah ! — dit le marquis avec un air étonné, — vous êtes prodigieusement pénétrante. Eh bien ! en ce moment, le prince hésite sur le parti à prendre, et ne sait à quoi se résoudre. S'il devinait votre ambition... Je sais bien que c'est pour lui seul que vous avez cette ambition-là, mais lui ne le penserait pas. Les princes tiennent à ce qu'en eux on n'aime que l'homme. S'il discernait votre désir de le voir régner, il est probable qu'il vous aimerait moins ; en tout cas, il se défierait.

— Oui, cela s'est déjà marqué.

— Ah ! vraiment ?... vous lui avez parlé de ?... Ah ! c'est fâcheux, très fâcheux...

— Pourquoi ?

— Tout peut être compromis... Comment, avec votre admirable lucidité, n'avez-vous pas senti qu'il fallait attendre, que c'est un homme à tout abandonner s'il s'imagine que l'on veut l'influencer ?

— Que faire, alors ?

— Ne l'entretenir que de futilités, l'amuser, vous faire aimer de plus en plus, en lui montrant dans votre gaieté, dans votre esprit... dans votre beauté, hélas ! la contre-partie de ses préoccupations maussades ; être mon antithèse, enfin !... Madame, songez à l'effroyable importance des paroles, des moindres paroles que vous pouvez lui dire : vous tenez, grâce à cet amour, sa destinée dans vos mains. Aurez-vous l'énergie de jouer votre rôle, de ne pas vous laisser deviner ?

— Comptez sur moi. Je vous demande pardon de mes méfiances et je vous remercie de m'associer à votre œuvre : j'étais lasse de vivre, vous me faites entrevoir des buts qui m'inspirent un courage capable de suffire à tout !

— Il faut donc persuader au prince que vous l'aimez pour la couleur de ses yeux ou pour son charme, oublier que demain il sera roi, le lui faire oublier à lui-même. Quand vous l'aurez lié si fort qu'il ne pourra plus se passer de vous, sans transition vous frapperez le grand coup : vous l'enverrez à la bataille... Je vous conjure seulement, quels que soient les progrès que vous fassiez dans son esprit, de ne pas risquer cela avant que je vous aie donné le signal... L'heure à laquelle il se mettra en mouvement a une importance décisive.

— Je comprends. Ne me donnerez-vous pas de conseils plus précis?

— Si fait! Persuadez à Don Philippe non seulement que vous êtes près de lui pour quelques semaines, mais que vous songez à vous y installer définitivement.

— Comme vous le devinez bien! Figurez-vous qu'à notre seconde rencontre il m'a conseillé d'acheter un palais ici.

— Ah! je le reconnais!... C'était un piège qu'il vous tendait. Vous l'avez évité, naturellement?

— Hélas, non! J'ai ri de l'absurdité du projet. Comment deviner qu'il pût avoir des intentions aussi compliquées?

— Oh! si, il en a... j'en suis parfois surpris moi-même... Il faut jouer serré. Allez visiter tout ce qui est à vendre dans la ville, convoquez des architectes, faites ce qu'il faut pour qu'il s'imagine bien que ce que vous voulez seulement, c'est rester où il est... Dans quinze jours, madame, je vous livrerai tous les secrets du plan grâce auquel, avec votre aide, j'espère rendre à mon pays son souverain légitime...

Olarès s'était levé.

— Quand vous reverrai-je? — demanda Jeanne en lui tendant la main.

— Qui sait? Jamais, peut-être... Il importe que Don Philippe ignore notre entente. S'il vous parle de moi, montrez-vous hostile et ironique. Dites combien vous me trouvez laid. Plaignez-le des ennuis que je lui cause; exprimez votre espoir de le voir un jour délivré de mon antipathique personne. Faites qu'il ne puisse se douter qu'entre nous s'est formé un lien... Car je ne me trompe pas? C'est bien ainsi, madame?...

Il tenait la main de Jeanne enclose dans sa noire et effrayante patte de singe. Tout près d'elle, piquant les beaux yeux gris de l'éclair fixe de ses yeux jaunes, il dit, apaisant presque en murmure le métal riche de sa voix :

— Non, je ne me trompe pas. Même, il me semble qu'en ce moment, si je vous demandais de sceller notre pacte par un baiser que je mettrais sur votre beau front volontaire, vous ne refuseriez pas cette grâce à... votre complice... Mais je ne le demande pas. Je ne demanderai rien, même lorsque nous aurons accompli notre œuvre bienfaisante pour ce prince qui nous inspire un dévouement... si pareil...

Il sembla vouloir porter la main de Jeanne à ses lèvres, mais la laissa retomber, et sa bouche violâtre, en un sourire d'amertume, montra ses dents cruelles.

Jeanne restait devant lui, enfantine et domptée. Toutes ses fiertés étaient au pouvoir de cet homme, pour qu'il en usât à son caprice.

Et, après qu'il fut parti, une fois encore elle pensa :

« Ah! si Don Philippe avait le cerveau d'Olarès!... »

*
* *

Le prince vint la voir le lendemain après s'être annoncé par un mot. Il avait la figure fatiguée, l'air distrait, absorbé en une pensée qui stupéfiait sa physionomie. Jeanne, comparait à cette vaste carrure, à cette forte tête, à cet aspect de vigueur qui rendait plus sensible encore l'irrésolution évidente, le petit homme maigre, brûlé par sa trop chaude volonté, avec qui elle avait conclu un pacte. Une pitié lui venait du pauvre prétendant, las de prétendre, et son admiration croissait pour le conspirateur passionné de conspiration.

S'il avait eu le don d'observer ses semblables, le prince eût été frappé par l'excès de dignité avec lequel Jeanne lui donna sa main à baiser. Mais Don Philippe n'usait pas le temps à tirer des conséquences de l'attitude des personnes.

Jeanne dit tout de suite son envie d'acheter une maison dans cette ville merveilleuse, qui l'attachait plus à chaque minute : elle avait visité plusieurs palais à vendre, mais son choix ne se fixait pas encore, il faudrait en voir d'autres.

Le prince se réveilla quelque peu :

— Vraiment,— dit-il,— vous songeriez à vous établir ici?

— Ce n'est pas impossible. Paris m'ennuie, et...

— Et?... Quoi? Que voulez-vous dire?

— Et si Votre Altesse veut bien me continuer sa sympathie, ce serait une grande raison pour me décider que la pensée de vivre dans son voisinage.

— C'est sérieux?

Il se réveillait de plus en plus.

— Parfaitement sérieux.

— Il serait possible qu'à cause de moi, vous songiez à rester ici... toujours?

— Pourquoi non? Je n'ai plus de famille proche; je n'ai que des amis que je n'aime guère : je suis libre.

— Mais alors, c'est donc que vous m'aimez un peu, moi?

— Qui sait? — fit-elle avec un sourire.

— Je vous en supplie, ne plaisantez pas!... Si vous vous rendiez compte de l'importance que peut avoir pour moi une décision comme celle dont vous parlez...

— Oh! monseigneur, quelle exagération!

— Pas du tout, pas du tout, je n'exagère rien... Vous m'avez troublé à fond... Seulement, vous avez eu avec moi des manières qui m'ont refroidi : j'ai cru que vous vouliez seulement vous amuser, me prendre tout à fait, et puis vous en aller.

— Vous me jugez mal, monseigneur!

— Tant mieux!... tout ce que je désire, c'est de m'être trompé... J'ai si besoin qu'on m'aime, je suis tellement seul!... Vous m'avez fait l'effet d'être le dernier bonheur avant que ce soit tout à fait fini, la jeunesse... Mais je n'ose pas avoir confiance... Cependant, si je savais que je peux arriver à vous plaire, il me semble que ma vie s'arrangerait.

— Espérez! — fit Jeanne, très grave.

— Vrai?... Vous dites bien ce que vous pensez, vous seriez capable de venir vivre auprès de moi, pour moi?

— Peut-être.

— Mais... c'est que je voudrais une promesse formelle...

— Monseigneur, je vous supplie de ne pas exiger plus que je ne puis accorder. Voyez quels malentendus a déjà produits

entre nous votre impatience ! Ce que vous me demandez comporte de ma part des sacrifices considérables... Il me faut vous mieux connaître, prendre confiance. Je ne suis pas assez sûre de vous inspirer plus qu'un caprice.

— Non ! Il ne faut pas dire ça... Vous êtes le bonheur, si vous restez... Aimez-moi un peu, je vous en prie !

Son air de tristesse n'allait pas avec la coupe de sa figure. Sa grosse voix ne se prêtait pas à l'expression des nuances sentimentales ; il avait de la gaucherie, mais Jeanne lui trouva de la grâce, cette grâce des grands qui s'humilient, et quand, un peu pesamment, il se leva de cette même chaise où, la veille, Olarès s'était assis, et qu'il vint se mettre à genoux devant elle, madame Bréant ne fit point d'objection à une telle attitude ; même, tout attendrie, elle se laissa prendre la main, puis la taille, sans marquer l'envie de résister.

Don Philippe posa sa tête sur la poitrine de Jeanne et resta là, les yeux clos, immobile. Il était visiblement dans une de ces heures où l'homme a besoin de la maternité d'une femme autour de son énergie en déroute. Elle sentait parfaitement qu'il n'y avait aucun danger immédiat : elle passa son bras gauche autour des épaules du prince et, du bout des doigts, lui caressa doucement la tempe.

— J'entends battre votre cœur, — dit-il d'une voix très basse.

Elle sourit : elle le trouvait un peu bête, mais touchant. Elle continua la promenade lente et effleurante de ses doigts sur le visage de Don Philippe. Plus bas encore, il dit :

— Embrassez-moi, voulez-vous ?...

Jeanne, avec une grâce de souveraine complaisante, se courba et mit ses lèvres sur le front blanc et droit du prince ; puis, redressée, elle murmura :

— Êtes-vous content ?

Il la serra plus fort contre lui et demanda :

— Et moi, puis-je vous embrasser ?

Il avait l'air si tranquille, elle se sentait tellement forte ! On pouvait peut-être risquer cela... Elle se demanda, en un rapide bond de la pensée, ce qu'eût dit Olarès : Olarès aurait approuvé, sans nul doute. Elle répliqua :

— Oui, mais sagement et pas plus d'une fois.

Il lui baisa la joue, d'une manière enfantine, et, avec un gros soupir :

— Merci !

— Maintenant retournez sur le fauteuil, là-bas, pour me prouver que je n'ai pas tort de vous gâter autant.

Il se leva, respira avec force, et :

— Vous êtes bonne. Si vous saviez comme je vous adore !...

Mais, quand il fut assis, un doute lui vint :

— C'est peut-être seulement pour ne pas me faire de peine que vous êtes si gentille aujourd'hui ?...

Quelle rage ont les hommes de ne jamais se satisfaire avec ce qu'on leur donne, et de vouloir toujours entretenir leur vanité ou leur « tracassin » en cherchant à savoir le pourquoi de tout !... Mais Olarès avait dit qu'elle ne perdait pas le sang-froid, quelle que fût la circonstance ; Jeanne dompta l'agacement que lui causait la question et répondit avec un sourire délicieux :

— Non, ce n'est pas pour cela.

— Pourquoi, alors ?

— Parce que j'essaye d'apprendre à vous aimer, — dit-elle d'un ton railleur qui faisait une plaisanterie de cette vérité.

— Alors venez là, près de moi.

— Que souhaite Votre Altesse ?

— D'abord, que vous ne m'appeliez plus ainsi.

— Ensuite ?...

— Ensuite, — fit Don Philippe d'un accent lamentable, — je voudrais encore vous embrasser.

Jeanne eut un éclat de rire.

— C'est assez pour une fois, — dit-elle avec une mine doucement pédante. — Vous m'embrasserez encore demain, si vous le méritez.

— Comment faire ?

— Renoncer à avoir cet air désolé, être heureux de penser que vous avez une grande amie tendre qui pense à vous sans cesse, et qui veut arranger sa vie pour rester auprès de vous, à seule fin de vous distraire et... de vous aimer.

— Vous êtes adorable...

De nouveau, il l'avait prise à la taille, mais sans intentions ambitieuses. Elle était debout à côté du fauteuil où il

était assis, et, la tête appuyée contre elle, il l'écoutait égrener des câlineries et, souriant à demi, mordillait un ruban de son corsage. De temps en temps, ses mains jointes pesaient un peu sur la taille de Jeanne pour en éprouver la cambrure.

Une horloge sonna, puis des volées de cloches peuplèrent le crépuscule de leurs appels.

— Comme il est tard déjà ! Il faut que je parte, — fit Don Philippe en se levant.—Vous voyez comme je suis sage : je ne demande plus rien; je vais vous baiser la main, et puis c'est tout, n'est-ce pas?... c'est tout?...

— Oui... pour aujourd'hui, — répondit Jeanne, d'un accent qui donnait un espoir incomparable. — Vous verrai-je demain?

— Si vous le voulez bien... à la même heure?

— C'est entendu. Adieu, monseigneur... Si vous vous ennuyez, pensez à moi.

— Je n'y penserai que trop!...

Quand il fut parti, madame Bréant bâilla, peut-être parce que c'était le moment où il convient d'avoir faim, peut-être pour d'autres raisons. Les femmes qui sont parfaitement femmes supportent mal le découragement et l'hésitation chez l'homme qu'elles ont élu dans l'intention de l'admirer. Jeanne se souvenait de la première impression de force brutale que lui avait donnée Don Philippe : était-ce le même homme qui venait toute une heure de se frotter à elle comme un enfant malade, sans même l'énergie d'un désir précis? Quel lent travail avait dissocié chez lui les éléments de l'ardeur combative à tel point qu'il apparût veule et désemparé lorsqu'il s'agissait de reprendre, avec des chances nouvelles, la lutte pour son trône? Tout cela lui semblait singulièrement inexplicable. Comme elle eût aimé causer avec Olarès, chercher à débrouiller ces choses confuses ! Mais elle ne devait jamais, peut-être, revoir Olarès...

Le lendemain matin, elle reçut de lui un billet où il n'y avait qu'un mot : « Bravo ! » et sa signature.

C'était un homme de peu de paroles, mais il les choisissait essentielles.

Jeanne eut une grande joie austère à penser que son « complice » était content d'elle. Comme il arrive parfois dans les affaires où l'on se met passionnément, elle commençait à s'intéresser plus aux moyens qu'au but de l'entreprise : l'approbation d'Olarès lui était plus précieuse que ne l'eût été la nouvelle d'un incident décisif, survenu au loin, en faveur de Don Philippe.

La visite que lui fit le prince, ce jour-là, fut puérile, tendre et vague autant que celle de la veille. Ils s'embrassèrent un peu plus, mais non d'une façon plus dangereuse. En la quittant, il lui dit :

— Vous ne pouvez pas deviner le bien que vous me faites et quelle influence vous aurez eue sur ma vie... et sur d'autres choses encore... Bientôt je pourrai m'expliquer, et vous saurez alors combien je vous aime.

C'était clair ! Il avait compris son désir, et qu'elle le voulait roi : pour elle, il se décidait à livrer sa dernière bataille ; mais, défiant encore, il voulait s'assurer du désintéressement de son amour. Il jouait donc ce jeu de feindre qu'il la voulût près de lui dans ce coin d'Italie. Et quand il serait persuadé enfin, il viendrait lui dire : « Nous partons ! A cause de vous, je me suis résolu à la gloire : venez la partager... »

Sans doute, elle eût préféré lui trouver l'esprit assez libre et haut pour lui épargner cette épreuve médiocre ; elle eût aimé l'exalter par les discours si souvent faits et refaits dans ses heures de solitude : elle perdait l'occasion de placer quelques très belles formules qui, une fois l'action engagée, ne s'adapteraient plus ; mais l'important était de satisfaire Olarès et de gagner, à la fin, son admiration.

La vie de Jeanne avait pris à ses yeux l'importance d'un chef-d'œuvre à exécuter. Tout son passé était tombé d'elle comme un vêtement mal fait que l'on se hâte de dégrafer. Elle était fière de sentir qu'elle s'était purifiée de toutes les faiblesses vaniteuses de la femme, qu'elle dégageait librement sa personnalité sagace et brave d'ambitieuse qui voit de loin et marche droit.

Les lettres qui lui arrivaient de France, le matin, la confondaient par l'incroyable insignifiance de tous les sentiments

qu'elles exprimaient. Il y avait des potins et des mots d'amitié écrits par des femmes, des mots d'amour et des potins écrits par des hommes — et tout cela lui faisait pitié. Elle répondait de très loin, de très haut, en personne dont les facultés s'emploient mieux qu'à la discussion des minces anecdotes passionnelles ou des scandales exigus dont s'embellit la vie mondaine. Elle admettait maintenant, comme une bonne loi, ce déni des petits brimborions de joie, qu'oppose le destin aux êtres qu'il a marqués pour les grandes aventures. Jamais elle ne s'était si bien portée ; elle était impatiente d'employer sa formidable vigueur. Elle avait un nouveau port de tête, relevait le menton comme si son front eût été tiré en arrière par le poids d'une invisible couronne, et cette attitude lui seyait parfaitement.

Pendant deux jours elle ne vit pas Don Philippe et, sur la demande qu'il en fit, elle lui écrivit de longues lettres dont elle soigna la forme, en songeant aux gens qui dans l'avenir se feraient les éditeurs de son histoire. Elle écrivait bien, appliquant avec un art particulier la seconde moitié d'une définition célèbre, laquelle affirme que l'éloquence est « l'art de rendre grandes les choses petites ». Don Philippe répondit de courts billets qui disaient tout uniment qu'il l'aimait. Toujours préoccupée des biographes, elle les classa avec soin.

Lorsque Don Philippe revint, le troisième jour, elle le trouva en meilleur état d'esprit. Il insista si impérieusement pour lui baiser les lèvres qu'elle dut y consentir. Préoccupée de connaître les raisons de cet heureux changement, elle ne prit aucun plaisir à la significative caresse dont le prince parut intimement réjoui. Même il renonça un peu à la farouche réserve qu'il gardait sur tout ce qui touchait de près ou de loin à ses projets politiques : il parla d'Olarès de façon à faire comprendre que, s'il était d'humeur tellement plaisante, c'est que ce personnage était pour huit jours absent de la ville.

Jeanne en ressentit un prodigieux étonnement : car enfin, s'ils étaient d'accord, — et comment douter qu'ils le fussent? — pourquoi Don Philippe semblait-il si heureux d'en être un peu débarrassé?

Elle fut d'une prudence admirable.

— Le marquis d'Olarès?... — dit-elle. — N'est-ce pas cet individu à tête de singe que j'ai aperçu, une fois, se promenant avec vous?

Le prince éclata de son rire de reître.

— Une tête de singe, c'est sûrement lui! — dit-il. — Vous le trouvez laid?

— Hideux! Comment supportez-vous de le regarder?

— Je n'y prends aucun plaisir, je vous l'assure, il ne m'est agréable en rien... Seulement, il m'a été très dévoué jadis.

— Est-ce qu'il ne l'est plus?

— Il a sa manière!... Ce n'est pas moi qu'il aime, ce sont ses idées... et son ambition aussi... Ah! ma Jeanne chérie, vous ne savez pas comme on est déçu, trahi, comme on finit toujours par découvrir que les gens qu'on croyait les plus sûrs ne pensent qu'à eux, et vous passeraient sur le corps pour aller à leur but... A un certain niveau, on est terriblement seul!

— Vous ne m'aimez plus?

— Dieu, si! Je n'aime que vous.

— Et votre fils, monseigneur?...

— Mon fils?... Il fera comme les autres: il me préférera son intérêt... C'est une nature très froide... Donnez-lui une occasion de choisir entre moi et son ambition, et vous verrez!

— Mais il est peu probable que le cas se présente. Pourquoi imaginer des invraisemblances attristantes?... Vous étiez si heureux tout à l'heure!... C'est l'horrible Olarès qui a tout gâté... Ne parlons plus d'Olarès ni de ce qu'il représente pour vous... Voulez-vous aller demain faire une excursion dans les environs? Nous partirions le matin...

— Mais non, je ne peux pas... Je vous expliquerai plus tard... En ce moment, il serait inconvenant que j'aie l'air d'avoir le droit de faire des choses qui m'amusent.

— Vous avez raison, il faut surveiller votre attitude.

— Mon attitude... Ah! comme j'en ai assez!

Il cria cela avec une violence sincère qui lui donna l'expression la plus animée que Jeanne lui eût encore vue.

Si le marquis ne lui avait pas signalé ce goût de contradiction qui était si vif chez le prince, tout ce qu'il disait,

ce jour-là, l'eût inquiétée; mais, puisque Olarès s'attendait à cette réaction chez son maître et qu'il n'y voyait qu'un fait normal, tout était bien, sans doute, et Jeanne se soumettait, avec cette espèce de gêne qui rend les gestes plus lourds dans les ténèbres.

Don Philippe, lui aussi, paraissait subir quelque crise profonde : pendant cette entrevue, il fut vraiment étrange. Quelquefois, il faisait mine de manifester ses sentiments par les moyens qu'emploie le commun des mortels ; mais la plus légère résistance de Jeanne suffisait à faire dévier ses pensées : il tombait en des rêveries où il paraissait oublier complètement la présence de madame Bréant. Il semblait à Jeanne que l'homme faible et câlin, si pareil à d'autres exemplaires qu'elle connaissait du type sanguin-nerveux, subissait une inexplicable poussée intérieure, se transformait en un personnage nouveau pour elle. Il avait des redressements presque indignés de son grand corps lourd; des contractions de sourcils renforçaient son regard qui, tout à coup, sans tenir compte de l'obstacle opposé par les murs, paraissait dominer quelque immense horizon. Pendant une de ces métamorphoses, familière avec cette grandeur, Jeanne se dit : « Qu'est-ce qui lui prend. Il a l'air de poser pour sa statue! ».

Subitement, Don Philippe se leva.

— J'ai mal à la tête; je vais prendre l'air! — dit-il, d'un accent tragique,

Et il sortit.

Quelque disposée qu'elle fût à tout endurer avec patience, madame Bréant commençait à juger la situation absurde. Si Don Philippe l'aimait vraiment, que ne se confiait-il à elle? Cette persévérance à se méfier l'insultait. Mais l'aimait-il vraiment? Il montrait un goût toujours pareil d'être embrassé, et cependant demeurait en un calme plein de découragement rêveur qui n'était pas fait pour rassurer. Sans doute, il ne pouvait en même temps penser fortement à deux choses différentes : les soucis politiques apaisaient ses véhémences sentimentales ; que serait-ce donc lorsque la lutte s'engagerait activement, s'il suffisait des préoccupations présentes pour l'assagir à ce point?

Quand Olarès fut de retour, la figure de Don Philippe exprima

des affres nouvelles, et de plus en plus il négligea d'abuser de l'affectueuse familiarité qu'autorisait Jeanne, pour s'en tenir aux attitudes formidables et indignées qui conviennent aux images équestres des conquérants. Jeanne aurait voulu écrire à son « complice », mais elle avait vu trop souvent reproduites par des journaux des lettres qui racontaient justement ce que leurs auteurs souhaitaient le plus garder par devers eux pour risquer une telle imprudence. Elle savait — que ne savait-elle pas? — qu'on ne doit jamais écrire. Et, nerveuse, inquiète, perdue aux inextricables tournants des conjectures, elle attendit.

Le lendemain d'une visite pendant laquelle Don Philippe avait témoigné d'une apathie très voisine de l'injure grave, elle jugea que, tout de même, il importait de « faire quelque chose » : elle reçut le prince dans une toilette dont les échancrures combinées par une grande artiste en robes suggéraient des sensations de chaleurs tropicales, de siestes à l'ombre des palmiers, de dégrafages lassés; elle assura l'effet par un demi-décoiffage qui donnait toute leur valeur à ses admirables cheveux, et, à elle, l'air de s'être longtemps roulé la tête dans les dentelles de ses oreillers.

Don Philippe arriva en retard, lui baisa distraitement la main, se jeta sur un fauteuil en homme accablé, ne s'aperçut pas de la toilette destinée à changer le cours de ses idées.

Il était pâle, avec des yeux cerclés de bleu, et Jeanne devina la crispation de sa bouche sous la moustache.

— Êtes-vous souffrant? — demanda-t-elle d'une voix affectueuse.

— Je n'ai pas dormi de la nuit!

— Avez-vous pensé à moi?

— Si je ne pensais pas à vous, je deviendrais enragé.

Elle fit un énergique effort pour retenir une question, et offrit du thé.

— Oui, si vous voulez... ça m'est égal, — répondit le prince d'un air de renoncer à tout.

— Comment va Olarès le singe? — fit Jeanne après un silence.

— Oh! très bien!... Il va toujours bien quand il réussit.

Jeanne eut une violente palpitation de cœur. Elle comprenait : l'angoisse de Don Philippe, c'était l'hésitation dernière. Elle fut grisée par la réussite et, dans sa joie, une vaste tendresse pour le prince devenu vraiment sa propriété ruissela soudain.

— Je ne veux pas que vous soyez triste,— dit-elle d'un ton impérieux et passionné ; et elle lui mit sur l'épaule une main despotique.— Il faut que vous sentiez que l'avenir est plein de bonheur pour vous, que les heures cruelles sont finies, qu'il n'y a plus ni tracas, ni efforts stériles, rien que de la joie devant vous.

— Oh ! dites cela ! dites-le encore, ma petite chérie... Vous devinez que je vais prendre une résolution immense qui va tout changer pour moi... Et vous l'approuverez lorsque vous la saurez ; vous resterez à côté de moi, dites-le, j'ai si besoin de l'entendre !

Jeanne devint presque terrible de solennité.

— De toute mon âme, sans avoir besoin que vous m'en disiez davantage, monseigneur, j'approuve ce que va faire Votre Altesse Royale. Cela ne peut être que digne d'Elle, et je sais trop maintenant quelle est sa hauteur d'âme pour n'être pas assurée qu'Elle n'hésitera jamais devant n'importe quel héroïsme ni quel sacrifice pour la cause qu'Elle représente... A tout cela je m'associe passionnément...

— Comme vous me faites du bien ! Quand on pense que j'ai pu un moment douter de vous !... Pardonnez-moi !... Oui, je vous crois ; vous serez ma récompense après le terrible effort que je fais et auquel — vous ne l'auriez pas deviné — vous n'êtes pas étrangère... Vrai, la pensée que vous m'aimeriez m'a aidé... C'était comme un dédommagement... Si je n'avais pas eu d'espoir en vous, je crois que jamais je n'aurais eu le courage... Ah ! si Olarès savait combien vous l'avez aidé !... Mais il ne s'en doute pas, il se figure toujours qu'il fait tout seul tout ce qu'il veut !...

Il parut à madame Bréant que son cerveau dilaté pesait aux parois de son crâne; elle se laissa glisser à genoux devant le prince, et, en proie à quelque chose de frénétique qui lui faisait sentir presque douloureusement la puissance de ses muscles, elle prononça d'un ton ardent et grave :

— Je vous aime.

Il l'enveloppa d'une étreinte douce, et baisa longuement ses paupières closes, puis, l'écartant un peu de lui pour la regarder, il dit, sa grosse voix éraillée d'attendrissement :

— Ma chérie, ma bonne chérie... ma petite Jeanne...

Et elle, goûtant la merveilleuse saveur de l'instant auguste, répondit dans un murmure :

— Philippe!...

Son émotion était sublime: elle *savait qu'elle venait de lui mettre au front sa couronne...*

Ils restèrent longtemps silencieux, appuyés l'un contre l'autre. L'aveu de la jeune femme, au lieu d'irriter les nerfs du prince, les avait détendus: l'astucieuse toilette restait sans effet; Jeanne en fut heureuse avec des délices raffinées. Cet ébranlement de l'âme où les sens n'intervenaient pas l'exalta : tout serait noble dans cet amour; nulle hâte salissante ne la ravalait au niveau des vulgaires conquêtes, le prince l'unissait dans sa pensée à la gloire prochaine. Elle avait atteint son rêve. L'image d'Olarès, mêlée à son tumulte intime, en augmenta la violence : en ce moment, elle se voyait égale à lui!

Don Philippe la quitta, peu après, sur ces mots dits avec un air de mystère et de volupté :

— Demain à midi, vous aurez une lettre de moi; vous saurez tout, et vous verrez combien il va falloir m'aimer.

Elle lui tendit ses lèvres dans un mouvement magnifique, et Don Philippe répondit à cette marque de confiance avec un réveil d'énergie qui prouva que décidément il l'aimait. Même il faillit rester; mais ce fut elle qui le rappela au devoir avec un : « A demain! » qui promettait tout.

La soirée fut pour elle une de ces étapes en plein ciel où le bonheur s'appuie sur la certitude de sa durée, où l'organisme surexcité échappe au sentiment de la destruction, où l'on est tellement heureux que l'on se sent immortel.

*
* *

A midi, le lendemain, on lui remit deux lettres. Elle sourit d'un fier sourire, en reconnaissant l'écriture d'Olarès sur l'une des deux enveloppes: il avait voulu la saluer à l'aube

de son triomphe! Elle eut une figure de reine satisfaite. Malgré son désir de savourer les louanges passionnées du sujet, elle sentit qu'elle devait ouvrir d'abord la lettre du maître. Elle décacheta et lut :

« Ma bien-aimée amie,

» Vous aviez raison, comme toujours : je suis heureux ; la décision qui m'a tant coûté à prendre était la bonne. Je viens de signer une renonciation à mes droits en faveur de mon fils: Olarès, qui était venu pour obtenir de moi ce grand sacrifice, l'emporte tout à l'heure. Me voici libre de tout, n'ayant plus rien à faire qu'à vous aimer, à vous appartenir. A tout à l'heure!

» Votre

» PHILIPPE. »

Madame Bréant avait à peine lu les dernières lignes ; elle arracha l'enveloppe du billet d'Olarès :

« Madame,

» Permettez-moi de vous remercier de l'incomparable service que vous venez de rendre à la cause sacrée à laquelle j'ai dévoué ma vie. Sans votre influence si subtile et si forte, je n'aurais sans doute pas réussi à décider mon maître à renoncer à ses droits. Jamais Don Philippe n'aurait régné; Don Ignace régnera. Je serai seul à savoir que c'est à votre rare esprit et à votre incomparable beauté que mon pays aura dû le meilleur acte politique de toute la carrière du prince de Santa Fé.

» Je garde, avec le souvenir ému de votre radieuse personne, une reconnaissance qui ne mourra pas.

» Laissez-moi à vos pieds.

» OLARÈS. »

Jeanne avait dans les oreilles des sonorités bizarres : rumeurs de foule en fuite, sifflements de chaudières, puis, tout à coup un silence opaque... Elle cherchait à reprendre

sa pensée éparse : que venait-il d'arriver pour qu'elle eût ainsi la poitrine resserrée, le souffle gêné?

Cet état de demi-syncope cessa brusquement, au bruit d'une porte qu'on fit claquer dans le couloir. Elle regarda les deux lettres tombées à terre et sa figure s'empourpra. Elle ramassa les papiers et les relut lentement.

Ce besoin de croire que l'on s'est trompé, que l'on n'a pas compris, si violent dans les crises où la vie se fait insupportable, — analogue au geste instinctif par lequel on comprime un membre blessé pour empêcher la conscience de la douleur d'atteindre le cerveau, — ne résista pas longtemps à la netteté du fait.

Non, elle n'avait pas mal compris, elle ne se trompait pas ! Olarès avait fait d'elle l'appât grossier qui devait distraire Don Philippe de la vileté de son abdication. Elle avait joué le rôle des filles que l'on envoie aux commandants de forteresse pour que, après quelques nuits d'amour, elles en ouvrent les portes à l'ennemi. Mais, plus dégradée encore dans la pensée de ce diabolique individu, elle n'avait même pas vu quel personnage on lui faisait figurer. Elle avait été un misérable jouet aux habiles mains de cet homme qui, un moment, l'avait tenue faible et troublée sous son regard de maître... Elle n'avait rien compris, rien su... Sans doute, si elle ne s'en était pas mêlée, l'autre, le gros homme, n'aurait pas trouvé le courage d'une décision quelconque... L'intérêt dynastique ! Il s'en moquait bien, cet égoïste, cet ambitieux raté... Il avait fallu que l'on fît danser devant lui cette marionnette, qu'on lui promît qu'il l'aurait à sa discrétion, après... quand il aurait cédé...

Jeanne eut un rire hystérique qui lui contractait la gorge, lui endolorissait les côtes et finit dans l'étranglement d'un sanglot.

Mais elle se raidit. Au moins elle n'aurait pas le ridicule de pleurer ! Elle tamponna ses yeux, contraignit sa respiration, but deux grands verres d'eau, marcha quelques instants autour de la pièce d'un pas lent et régulier, puis sonna.

— Rose, — dit-elle d'une voix presque tranquille à la femme de chambre qui s'était fait attendre, — préparez ma valise et mon nécessaire, et demandez ma note au bureau. Je

viens de recevoir des nouvelles de France : je suis obligée de partir par le train de deux heures ; vous prendrez celui du soir avec les malles et vous irez directement à Paris.

Elle s'assit et, pendant que la femme de chambre commençait à enlever des tables tous les bibelots familiers, elle écrivit :

« Monseigneur,

» J'aurai le regret de ne pas féliciter Votre Altesse Royale, comme je souhaiterais pouvoir le faire, de la décision qu'Elle a prise, et qui, je veux l'espérer, Lui donnera toutes les satisfactions qu'Elle en espère. Je suis rappelée à Paris, et il me faut partir sans avoir eu l'honneur de présenter mes devoirs à Votre Altesse Royale.

» Je La supplie de daigner accepter l'expression de ma reconnaissance pour l'intérêt qu'Elle a bien voulu me témoigner, et l'assurance du profond respect avec lequel je demeure

» De Votre Altesse Royale,

la très humble servante,

» JEANNE BRÉANT. »

Elle cacheta, griffonna un adieu pour le comte Manfrini, qui était hors de la ville depuis une semaine, et, comme on lui apportait sa note, elle se mit à compter les petits morceaux de papier crasseux qui sont la monnaie d'Italie. Ces ignobles chiffons, représentatifs du métal sublime, lui parurent être le symbole précis de son aventure : elle les froissa du bout de ses doigts nerveux et dégoûtés.

Puis elle descendit pour déjeuner, et, lorsqu'elle fut rentrée dans son salon, pendant que la femme de chambre, affairée, allait et venait, donnant des tours de clé et serrant des courroies, Jeanne s'approcha de la fenêtre pour jeter un dernier coup d'œil à cet horizon marin devant lequel, pendant ces semaines qu'elle venait de vivre là, elle avait vu flotter tant et de si héroïques images. Un brouillard froid atténuait les contours, le paysage semblait malade d'ennui. Madame Bréant s'étira avec un bâillement spasmodique : elle était courbatue et misérable, toute frissonnante et souffreteuse de ce malaise qui suit les nuits passées en chemin de fer. Elle

venait de se réveiller d'un état qui n'était pas le bon sommeil où la vie se reconstitue, mais l'engourdissement malsain qui enfièvre. Toute cette lamentable histoire se dessinait en elle avec des couleurs salies et des lignes confuses comme ces monuments déformés par le brouillard : était-ce bien elle à qui ces choses étaient advenues?...

— Madame n'a plus que quarante minutes avant le départ du train... — risqua la femme de chambre.

— Bien. Donnez-moi mon chapeau... Et puis prenez ces lettres : celle-ci pour la poste; vous porterez l'autre vous-même au palais du duc de Santa Fé. Vous demanderez le chemin au portier de l'hôtel... Il n'y a pas de réponse.

Dans la presse hurlante de la gare, madame Bréant aperçut de loin la silhouette sèche et le sombre visage du marquis d'Olarès, qui était en retard et se hâtait : il parut à Jeanne qu'une poche de fiel crevait en elle et que ses veines charriaient des toxiques. Elle se jeta dans un wagon presque complet où des hommes fumaient d'affreux cigares. Presque aussitôt le train démarra, emportant avec elle la renonciation au trône que le duc de Santa Fé, pour l'amour d'elle, avait signée ce matin-là...

*
* *

— Eh bien ! belle Jeanne, et ce grand enthousiasme pour l'Italie s'est donc calmé enfin ! Nous commencions à craindre que vous ne revinssiez jamais !

C'était à un thé de cinq heures ; madame Bréant faisait une entrée sensationnelle : sa robe était vraiment admirable.

— Ma chère, — répondit-elle, dès qu'elle se fut dégagée de l'étreinte qui suivit ces paroles d'une amie particulièrement chère, — quand vous croirez que vous êtes lasse de Paris, allez dans ce pays-là, et vous verrez comme cela vous rendra le goût de ce cher pays-ci.

— Vraiment, vous êtes sévère, madame !... Pourtant les musées... — dit un jeune homme qui avait passé huit jours à Rome au moment du carnaval.

— Bah ! — fit Jeanne avec un sourire nerveux, — tous les tableaux sont repeints, les statues resculptées, les palais

et les églises rebâtis... L'Italie, voyez-vous, c'est un préjugé créé et entretenu par les snobs et les Anglais. Personne ne s'y est jamais lavé, tout y a un goût cadavéreux ; les roses même trouvent le moyen d'y sentir la pourriture. C'est le plus absurde des pays... J'imagine qu'il a dû y mourir plus de fous qu'ailleurs : le sol est fait de leurs vieux ossements pulvérisés ; les jours de vent, il y en a des particules dans l'air, et on respire l'aliénation mentale au coin de chaque rue... C'est pour ça qu'on y reste longtemps, sans doute... et aussi qu'on est tellement aise d'en être revenu...

La maîtresse du logis, qui versait du porto, remarqua d'un air sagace que le climat italien est fiévreux au dernier point, tout le monde en tomba d'accord.

Et, conciliante, elle ajouta :

— En somme, pour voyager, il n'y a encore que la Suisse.

JACQUE VONTADE

« PELLÉAS ET MÉLISANDE »

« Un musicien s'est avisé de mettre en musique un drame en prose que son auteur avait écrit sans songer un instant qu'il pût travailler pour la scène lyrique. Cette prose n'a aucun rythme. Les périodes n'ont pas été construites ni les accents distribués en vue d'une traduction musicale. Comme pour mieux entraver tout essor mélodique, le dialogue se compose de réparties brèves et hachées. Jamais le lyrisme ne s'y épanche en de longues effusions. Les monologues même sont pour ainsi dire déchiquetés. C'est donc un récitatif modulé qui, de la première à la dernière scène, a pris la place du chant, — faible ressource pour dessiner des personnages et vivifier un drame. — Quant à la symphonie, elle se prive aussi de thèmes caractéristiques ; elle suit l'action, mais se renouvelle sans cesse ; la trame de l'orchestre wagnérien est déchirée, mise en lambeaux. Point de morceaux ; point de leitmotiv ».

Si, avant la représentation de *Pelléas et Mélisande*, quelqu'un avait ainsi défini l'œuvre de M. Debussy, je crois que, même parmi les admirateurs de cet artiste, on eût trouvé la gageure téméraire et que l'on eût allégué contre un pareil dessein les règles les plus certaines de l'esthétique musicale. Aujourd'hui, des critiques et des musiciens affirment encore

que M. Debussy a perdu la partie, et démontrent irréfutablement qu'il ne pouvait la gagner, son système étant absurde. Ce sont des personnes désireuses de découvrir un argument de principe à l'ennui que leur cause toute musique nouvelle ; ou bien, douées de plus d'intelligence que de sensibilité, elles chérissent moins leur plaisir que leurs idées. Mais d'autres, s'abandonnant au charme du drame et de la musique, ont tout simplement avoué que l' « esthétique musicale « était une grande duperie et, joyeuses d'absoudre ce que leur raison aurait dû condamner, elles ont assisté gaiement à la déroute de leurs théories d'hier.

***

Il faut nous y résigner : les théoriciens auront toujours tort. Poésie, sculpture, peinture n'ont jamais rien produit de grand qui ne fût un démenti de leurs doctrines. Mais de tous les arts la musique est celui qui joue à ses législateurs les tours les plus méchants. Elle est incomparable pour faire divaguer ceux qui prétendent la connaître et la diriger. L'histoire de l'opéra et du drame lyrique nous offre une suite de querelles saugrenues et de disputes incohérentes au milieu desquelles on voit inopinément surgir des chefs-d'œuvre conçus d'après des maximes contradictoires. *Armide* justifie Gluck, quand il déclare que « la véritable fonction » de la musique est de « seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations ». Mozart soutient le contraire : « La poésie dans l'opéra doit être absolument la fille obéissante de la musique » et celle-ci veut y « dominer en souveraine » : théorie excellente, puisque nous lui devons *Don Juan*. Enfin Wagner estime que le drame lyrique sera une synthèse de tous les arts, qu'il faut établir une sorte de fusion entre le poème, le chant et la symphonie : pensée féconde, *Parsifal* et quelques autres chefs-d'œuvre en sont la preuve. Au fond, les doctrines d'un artiste ne sont autre chose que la confession de son génie particulier. Étudions-les pour mieux connaître ses œuvres, c'est-à-dire pour les mieux aimer : *l'amor è tantopiù fervente quanto la cognizione è più certa*. Mais convenons que la théorie, lorsqu'elle a enfanté les chefs-

d'œuvre du maître, est désormais épuisée, à jamais stérile. Il faut admirer le plus souvent que l'on peut ; mais il est niais et dangereux de codifier ses admirations. C'est mesurer d'avance ses jouissances futures. Si une œuvre ne ressemble à aucune autre, ce n'est point une raison pour qu'elle soit belle. Ce n'est point davantage une raison pour qu'elle soit méprisable. Ne nous fions qu'à notre sensibilité, l'esprit libre.

*
* *

Si l'on écoute ainsi *Pelléas et Mélisande* en toute simplicité, si l'on évite de s'empêtrer d'esthétique et de s'interroger sur la légitimité du « système », je doute que l'on puisse longtemps rester rebelle à la séduction de la musique et du drame. « Poussière de notes ! » disent les musiciens. « Balbutiements de fantômes ! » disent les auteurs dramatiques. Laissez-les dire. A travers cette poussière vous apercevrez des tableaux d'une exquise délicatesse, d'une poignante vérité; ces fantômes vous passionneront comme ne vous passionnèrent jamais les personnages dessinés — avec la précision que l'on sait — par nos meilleurs librettistes.

Dès le premier acte, on reconnaît le musicien charmant de l'*Après-midi d'un faune* et des *Nocturnes*. C'est sa grâce frissonnante et subtile, c'est l'élégance de son style à la fois le plus rare et le plus souple, c'est sa merveilleuse adresse à rendre par les harmonies les plus neuves les nuances les plus fugitives dont se colorent les eaux, le ciel et la prairie, c'est l'art inimitable avec lequel il sait peindre en de brèves rêveries musicales des lueurs et des ombres qui passent, des crépuscules qui meurent et des midis étincelants. L'orchestre enveloppe la scène d'une nuée sonore et transparente. Le rideau levé, il centuple la beauté des décors dressés sur le théâtre, il les anime et, par un sortilège irrésistible, il les remplit pour nous de bruissements, de parfums et de lumières. Le rideau baissé, la symphonie se continue entre les divers tableaux, douce, fluide, presque tâtonnante comme un songe, et nous croirions alors voir passer un rideau de brumes fines, mouvantes, éclairées par un astre pâle et lointain... Et tout cela nous ravit. Mais de M. Debussy nous n'attendions pas moins.

Il était, nous le savions, le poète, le peintre et le musicien qu'il fallait pour traduire la lourde mélancolie d'un soir orageux descendant sur la mer où s'allument les phares, — les ténèbres mystérieuses d'une grotte et le ressac des vagues sous un rayon de lune, — le tournoiement d'un vol de colombes qui s'enfuient épouvantées dans la nuit, — la joie exultante d'un jour d'été et, sous la brise marine, les parfums d'un jardin en fleurs, — et tous les paysages que le poète avait indiqués d'un trait au cours de la tragédie. M. Debussy a traité tous ces tableaux de main de maître, en quelques touches rapides et justes, sans maniérisme, avec un parti pris de simplicité qu'il n'avait point toujours montré dans d'autres partitions d'orchestre.

Mais, à mesure que l'action devenait plus tragique, nous découvrions en même temps que ce musicien pittoresque, si habile à transmuer les couleurs en sonorités, possédait aussi l'art d'exprimer le drame des passions. Sa musique n'est point seulement la fine parure du conte de M. Maeterlinck, elle le pénètre. Elle s'associe à l'action d'une manière si étroite qu'on ne saurait l'exécuter par fragments, sans les prestiges de la scène, et que dans un concert elle deviendrait inintelligible et fastidieuse. Elle s'attache aux personnages; elle éclaire leurs figures; elle suit leurs mouvements; elle se conforme à l'accent de leurs discours; elle jette au fond de leurs consciences obscures de grandes lueurs inattendues. Elle est leur âme et leur vie.

*
* *

Lorsque M. Maeterlinck a publié naguère une édition complète de son théâtre, il a jugé lui-même ses œuvres de jeunesse avec une impartialité méritoire, tout en se refusant à les modifier. « Le meilleur et le pire, disait-il, y confondent leurs racines, et, souvent, à tenter de les démêler, on perdrait l'émotion particulière et le charme léger et presque inattendu qui ne pouvait fleurir qu'à l'ombre d'une faute qui n'avait pas encore été commise. »

Parmi ces petits drames, *Pelléas et Mélisande* était celui dont l'écrivain aurait eu le moins à sacrifier s'il avait tenté des

corrections. On y rencontre fort rarement ces « naïvetés dangereuses », ces « répétitions étonnées qui donnent aux personnages l'apparence de somnambules un peu sourds, constamment arrachés à une songerie douloureuse ». (Ces derniers mots sont de M. Maeterlinck lui-même). Les paysages et les hommes y sont dessinés d'un trait plus précis ; les symboles y sont plus clairs. Si les deux premiers actes sont un peu traînants et indécis, bientôt l'allure se précipite et les événements se déroulent avec une logique impérieuse. Que nous importent alors des façons de parler d'une bizarrerie déconcertante, des étrangetés d'un *hamletisme* un peu puéril, des préciosités qui, vieilles de dix ans seulement, n'ont pas encore eu le temps d'acquérir la grâce des choses surannées ? Nulle part d'une façon plus troublante et plus persuasive, M. Maeterlinck n'a exprimé la pitié pour la créature humaine accablée sous le poids des fatalités inconnues : « Des destinées innocentes mais involontairement ennemies se nouent et se dénouent pour la ruine de tous, sous les regards attristés des plus sages qui prévoient l'avenir mais qui ne peuvent rien changer aux jeux cruels et inflexibles que l'amour et la mort promènent parmi les vivants. »

Le conte est d'une simplicité enfantine. Égaré dans une forêt, Golaud, petit-fils d'Arkel, roi d'Allemonde, a trouvé la petite princesse Mélisande qui pleurait auprès d'une source. Bien que ses tempes déjà grisonnent, il épouse Mélisande et la ramène au château d'Arkel. Mais Pelléas est plus jeune et plus beau que son frère Golaud. C'est alors l'éternelle tragédie : les angoisses de Pelléas qui décide de s'éloigner et jamais ne part, les naïves coquetteries de Mélisande, les soupçons de Golaud et le meurtre des amants. Et ces personnages sont des êtres presque irréels dont nous ne savons rien. Tous pourraient faire la réponse de Golaud à Mélisande : « Je suis un homme comme les autres. » Au premier abord, leurs masques semblent immobiles, leurs gestes rares et peu variés ; le timbre de leurs voix est monotone ; on cherche les fils qui font mouvoir ces marionnettes ; on croit derrière la scène entendre la voix du poète à peine déguisée. Mais, un moment plus tard, cette impression s'efface, tant les mots ont de beauté, les sentiments de profondeur, tant, pour tout dire, il y a

d'humanité dans le drame. Nous ignorons quel fut le destin de Mélisande jusqu'à sa rencontre avec Golaud ; cependant, pour que nous conservions inoubliable dans notre mémoire la figure de la petite princesse, c'est assez de ceci : « PELLÉAS: Est-ce vrai ce que tu dis ? — Tu ne me trompes pas ? — Tu ne mens pas un peu pour me faire sourire ? — MÉLISANDE: Non, je ne mens jamais, je ne mens qu'à ton frère. » Tout ce que nous savons du vieil Arkel, c'est qu'il est roi d'Allemonde : médiocre signalement ; mais soudain lui-même nous dévoile une longue vie d'amour, de douleur et de sagesse, en laissant tomber cette parole de miséricorde : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. »

C'est ainsi que M. Maeterlinck crée des êtres vivants, sans nous dire aucune de leurs particularités physiques ou morales. Son art semble éclairé, non du dehors, mais par un foyer mystérieux et intime : on dirait une de ces verreries précieuses au fond desquelles on cache une petite lampe pour faire apparaître sur les flancs transparents du vase les fleurs et les feuillages du décor.

*
* *

C'est ce poème en prose que M. Debussy a traduit avec une miraculeuse fidélité, respectant tous les mots, toutes les intentions du dramaturge[1]. Jamais musicien n'a suivi plus docilement le verbe et la pensée d'un poète. On jurerait que paroles et notes sont sorties du même cerveau. D'ailleurs les accents sont si vrais et les intonations si naturelles que pas une syllabe n'échappe à nos oreilles. A aucun moment, l'orchestre ne domine les voix. On n'entendit jamais le dialogue

1. Quelques pages du drame de M. Maeterlinck ont disparu dans l'œuvre lyrique. Ces coupures ne sont pas toutes regrettables. Néanmoins il faut déplorer que M. Debussy n'ait pas mis en musique la scène des servantes, par laquelle s'ouvre le cinquième acte : elle forme le prélude douloureux de cet admirable tableau. — Quelques personnes ont pensé qu'il eût mieux valu, dans une représentation théâtrale, omettre la scène où, affolé de jalousie, Golaud fait espionner Pelléas et Mélisande par son petit garçon. Sans doute la présence d'un enfant sur la scène est toujours pénible. En outre, le contraste de cet organe fruste et incertain avec la voix exercée d'un chanteur de profession déconcerte un peu l'auditeur. Mais la situation est si tragique et elle est enveloppée d'une musique si poignante !

avec une pareille netteté dans aucun drame lyrique, même dans les drames de Richard Wagner où, sans cesse du fond de l'orchestre, déferlent de grandes vagues sonores qui submergent la scène.

Cette admirable déclamation rigoureusement adaptée à la prose de M. Maeterlinck a soulevé l'éternelle critique : « Où est la mélodie? Qu'est-ce que la musique sans la mélodie? » — Ah ! si l'on pouvait une fois définir la mélodie!... Il n'y a pas un seul musicien, depuis deux siècles, que l'on n'ait accusé de l'avoir égorgée. Les Lullistes reprochèrent ce crime à Rameau, les Piccinistes à Gluck, les Grétristes à Mozart, les Bellinistes à Berlioz, les Halévistes à Gounod, les Adamistes à Bizet, les Meyerbeeristes à Wagner et les Wagnéristes à M. Debussy. Et laissons toute illusion : dans quelques années, les Debussistes le reprocheront à un autre musicien. Mais depuis le temps que l'on immole l'innocente mélodie, comment se trouve-t-il encore quelqu'un pour évoquer son souvenir et pleurer son trépas? Ou bien serait-ce que la mélodie, la mélodie en soi, n'existe pas et que dire d'un musicien : « Il manque de mélodie », cela signifie tout bonnement : « Je n'aime pas sa musique » ? J'accorde -- s'il existe encore un dilettante à qui cette concession puisse faire plaisir — que *l'Africaine* regorge de mélodies. Mais, enfin, il y a aussi des mélodies dans le *Graduel* de Grégoire le Grand et dans un cahier de *Lieder* de Schumann! Le plus sage est peut-être d'appeler mélodie toute forme musicale qui nous charme, nous touche ou nous transporte et qui — s'il s'agit d'un drame lyrique — communique une vie plus haute et plus intense aux créations du poète. Définition un peu vague et incertaine, mais la seule admissible, à moins de pousser l'ascétisme esthétique jusqu'à se priver bénévolement de la plus grande part des joies que nous peut donner l'immense trésor de la musique.

Appelez à votre gré « déclamation lyrique », « récitatif dramatique » ou bien « psalmodie » les notes que chantent Mélisande, Arkel, Golaud et Pelléas. Ce chant a-t-il accru le pathétique de leur parole et la beauté de leur figure? Tout est là. On connaissait depuis dix ans le très beau drame de M. Maeterlinck ; on l'avait même vu représenter en 1893 sur

la scène d'un théâtre de Paris. Cependant, sans la musique de M. Debussy, aurait-on jamais deviné tout ce qu'il recélait de tendre et de tragique? Sans elle, aurait-on jamais été ému avec tant de force par les fureurs jalouses de Golaud, la mélancolique sérénité d'Arkel, la grâce muette et fragile de la pauvre petite Mélisande?

Il faut faire la même réponse aux « professionnels », s'ils affirment que les harmonies de M. Debussy sont incorrectes et ses rythmes déraisonnables. Nous, les profanes, nous sommes incapables de dire si la « rythmique » de *Pelléas et Mélisande* pèche contre les règles; mais nous sentons bien que cette musique assouplie et brisée est merveilleusement apte à exprimer la fugacité des nuances et des passions; après tout, on peut, sans blasphème, rêver d'un art qui ne traduira pas toujours le délire amoureux par un mouvement de marche militaire, la rêverie par une berceuse, et ne fera point s'envoler des oiseaux sur un air de danse. Quant aux harmonies, que faut-il penser des « appoggiatures » de M. Debussy? Prépare-t-il congrûment ses accords? A-t-il trop de goût pour le chromatique? Ne me le demandez point. Mais ce que je sais, c'est qu'en écoutant cette musique, jamais l'oreille n'est choquée par une dureté, c'est que ces harmonies, peut-être irrégulières, ne sont jamais laides, c'est que du commencement à la fin, l'orchestre enchante l'imagination par sa couleur nouvelle, ses timbres imprévus et sa sonorité sans fracas.

*
* *

Pelléas et Mélisande a un mérite singulier, surtout si l'on songe que c'est le début de l'auteur dans la musique dramatique : l'œuvre est d'une prodigieuse unité. Elle est tout entière écrite du même style. La déclamation conserve le même caractère de simplicité et de sincérité, quelle que soit la situation, quel que soit le personnage. La symphonie, rythmes et harmonies, se développe constamment avec la même fertilité de ressources. Il n'y a pas une disparate. Si, au fond de

notre souvenir, nous préférons une scène à une autre, c'est que, dans l'œuvre originale de M. Maeterlinck, cette scène-là présentait au musicien une matière plus riche ou plus variée. M. Debussy, ayant adopté un système, y est demeuré fidèle jusqu'au scrupule. C'est une entreprise dont, depuis longtemps, aucun musicien n'était venu à bout. Il est rare qu'un artiste suive un système sans un effort visible ou sans une défaillance : ou bien le parti pris donne à l'œuvre quelque chose de haletant et de tendu ; ou bien la volonté fléchit et, çà et là, l'imitation des maîtres ou l'influence de la mode devient plus forte que la discipline acceptée. Dans *Pelléas et Mélisande* tout demeure d'une charmante spontanéité ; l'inspiration reste heureuse et la verve jaillisante ; d'autre part, jamais l'originalité ne s'y dément, les réminiscences sont rares et fugitives ; rien ne sent l'école ; rien n'est concédé aux routines du public. Accepté par une intelligence clairvoyante, pratiqué par une conscience probe, le système assure à l'œuvre entière une tenue admirable et la suprême vertu d'unité.

Cette œuvre nous plaît enfin par une autre vertu, qui, aujourd'hui, nous paraît neuve et inattendue, après un siècle de romantisme : la sobriété. Si M. Debussy n'est point un musicien classique, au sens où l'on entend ce mot dans les Conservatoires, il n'en a pas moins le goût vraiment classique d'un art concis, sans emphase ni verbiage. Sa musique est brève et pleine. Elle a des raccourcis délicats ou terribles. Elle redoute d'insister et craint de tout dire. Elle ne s'attarde pas à décrire : — la *descriptivité*, maladie romantique, a empoisonné la littérature et, plus gravement encore, la musique. — Elle se contente d'évoquer en quelques mesures, parfois en quelques accords. Elle ne se déchaîne pas en d'interminables paroxysmes ; sa passion est profonde et concentrée, les éclats en sont rapides et tragiques (troisième acte : scène de l'épée). Elle a des véhémences effrayantes, mais ne va jamais jusqu'aux cris (quatrième acte : scène d'amour). Elle est attendrissante et fait couler les larmes, mais sans tricheries de fausse sensibilité (cinquième acte : mort de Mélisande). Et je suis loin de méconnaître que ces qualités-là étaient dans le poème avant de passer dans la musique ; mais le musicien contribue à nous les faire sentir et mieux goûter. Qu'il en soit

remercié : il n'en est pas de plus nobles ni de plus rares en ce temps-ci.

Ce serait une grande injustice de ne point ajouter que nous devons une part de notre plaisir à la façon très remarquable dont fut exécuté le drame de MM. Maeterlinck et Debussy sur la scène de l'Opéra-Comique. Jamais l'art du théâtre n'a rien accompli de plus parfait et de plus harmonieux. L'orchestre, conduit par un chef délicat et ardent, sait exprimer les nuances les plus fines de la merveilleuse symphonie. Dociles à la pensée du musicien, les chanteurs sont les personnages mêmes de la tragédie. Enfin le grand talent des peintres et du metteur en scène a réalisé d'incomparables tableaux dont les lignes et les couleurs se confondent avec les dessins et les sonorités de l'orchestre. Tout s'accorde, tout est à sa place. Et il est délicieux de penser que le goût n'est pas encore chose abolie !

ANDRÉ HALLAYS

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'AFFAIRE SUD-AFRICAINE

Sans parler de quelques incidents (agitation religieuse en Arabie, rébellions chinoises et congolaises, etc.), on peut enregistrer à l'actif du mois d'avril quelques graves événements. L'assassinat d'un ministre russe et la démission de deux autres, les grèves universitaires, quelques incidents militaires mal connus, mais significatifs, et des jacqueries provinciales ont troublé le gouvernement et l'Empire du Tsar. En Belgique, les discussions pour le droit de suffrage, les manifestations dans la rue et la fusillade de Louvain ont amené une effusion de sang, qu'il faudra expier quelque jour. En face de ces événements, les politiques, occupés d'ailleurs par les élections françaises, n'ont eu le temps de prendre qu'un moindre intérêt à la convention de Mandchourie, enfin signée entre la Russie et la Chine, à la convention de Panama, annoncée entre les États-Unis et la Colombie, à la démonstration franco-russe devant Tanger, aux préparatifs ostensibles de l'Italie vers la Tripolitaine, même aux bruits d'armes en Macédoine et aux querelles serbo-bulgares autour du siège épiscopal d'Uskub.

C'est que ces crises russe et belge sont d'une gravité indéniable. Leurs effets pourraient s'étendre bien au delà des frontières de l'Empire et du Royaume. En quelles anxiétés, en quelles compétitions internationales une révolution belge pourrait jeter l'Europe entière ! Et pour nous autres Français, pour nos intérêts publics et privés, qui peut savoir au juste la conséquence d'un changement de

système en Russie? Le système actuel paraît avoir donné tout ce qu'il pouvait donner. Il a grandement servi l'expansion extérieure de l'Empire. Mais la situation intérieure est par lui compliquée de jour en jour. Qu'on le veuille ou non, il est des nécessités qu'il faut prévoir. L'État moderne doit se charger de tant de besognes, rendre tant de services, soulager tant de misères et satisfaire tant d'intérêts généraux ou locaux, individuels ou communs, que la pensée et la volonté d'un seul, fût-il le plus consciencieux et le mieux informé, le plus attentif et le mieux intentionné, le plus énergique et le plus généreux des souverains, ne peuvent plus suffire à la tâche. La Russie d'aujourd'hui n'a qu'une police : il lui faudra demain d'autres services publics. Je crois que la nécessité d'organisations locales et de pouvoirs disséminés s'imposera, en un jour prochain, aux esprits les plus réfractaires. Mais quand, par qui, sous quelle forme pourra s'opérer ce changement profond? La Finlande aurait pu servir de modèle pour la constitution de provinces analogues, au fur et à mesure des besoins nouveaux. Par une aberration que l'on regrettera trop tard, on renverse aujourd'hui cette première pierre de l'édifice futur et l'on nivelle la Finlande au rang des autres propriétés impériales : si l'on voulait transformer cette loyale Finlande en une ruche irritée, toute prête à essaimer au dehors ou à livrer le combat suprême, on ne s'y prendrait pas d'autre façon.

Mais pour le grand public, on peut dire que même ces affaires russe et belge sont restées au second plan : ce mois-ci, tout était aux nouvelles de l'Afrique du Sud ; le monde a vécu dans l'espoir de la paix anglo-boer. Que cette paix survienne ou que les hostilités continuent, il est temps de regarder en ses causes cette guerre sud-africaine : quand la paix viendra, nous serons mieux à même d'en mesurer les effets[1].

*
* *

M. A. Conan-Doyle, auteur de *la Grande Guerre Boer*, vient de publier à l'usage du public français une brochure résumée sur *la Guerre dans l'Afrique Australe*. La préface en est courte, mais indique nettement le but de l'ouvrage :

C'est sur l'esprit chevaleresque, c'est sur l'esprit de justice qui a

1. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les articles publiés ici même sur l'*Angleterre et le Transvaal* (1er novembre 1899), par XXX, sur *Cecil Rhodes* (1er et 15 mars 1900), par M. A. Viallate, et sur *les Boers* (15 juin 1900), par M. P. Mille. Pour le détail des faits et événements, je renvoie le lecteur à ces lumineux exposés.

toujours distingué la nation française, que je compte, en lui offrant cette traduction de mon petit ouvrage. Il n'y a rien dans ce livre qui puisse froisser les Français, car nous ne ressentons aucune amertume envers des rivaux pleins d'honneur, mais seulement envers ceux qui nous ont combattus non point à coups de fusil, mais par la calomnie. Nous avons prouvé que nous sommes convaincus que notre cause est juste, car depuis deux ans nous versons notre sang et nous dépensons notre argent sans nous plaindre.

Voici donc le plaidoyer anglais pour défendre ou pour excuser la déclaration et la conduite de cette guerre. Il vaut la peine d'être lu. Tout homme impartial y trouvera matière à réflexion. Mais il vaut ce que valent tous les plaidoyers. Il est difficile à un avocat de tout voir et de tout dire. En son chapitre VIII, *le Soldat anglais dans l'Afrique du Sud*, l'auteur essaie de prouver que l'armée anglaise fut pleine de mansuétude et que « les officiers et les simples soldats ont amoindri et adouci la dureté de la guerre, toutes les fois que cela leur a été possible » : les récentes condamnations ou fusillades d'officiers australiens viennent de montrer, hélas! combien cette affirmation s'éloigne de la cruelle vérité. Le chapitre VII, *les Camps de concentration*, est en pareille contradiction avec tels et tels documents officiels, que le Parlement anglais exigea de son ministère après les révélations de miss Hobhouse.

On sait qu'au début de 1901, une Anglaise, miss Hobhouse, ayant fait le voyage du Transvaal, visita les camps où les autorités militaires concentraient les femmes, les vieillards, les enfants et les fugitifs de l'ennemi, et qu'elle en rapporta de terribles accusations contre ces parcs de maladie, de famine, de mort. Il faut rendre cette justice à la nation anglaise (je crois qu'en beaucoup d'autres pays le public et le gouvernement n'auraient tenu aucun compte de semblable protestation) que la franchise de miss Hobhouse amena une enquête, des réformes et, au bout de quelques dix mois il est vrai, une amélioration dans le traitement des prétendus « réfugiés ». Depuis l'automne de 1901, le régime des camps de concentration est un peu moins atroce : M. Conan-Doyle peut citer aujourd'hui les témoignages de visiteurs impar-

tiaux, qui ne reconnaissent plus dans les camps actuels les enfers décrits par miss Hobhouse : il est heureux de nous apprendre « qu'outre d'autres amusements, les réfugiés ont la musique militaire deux fois par semaine ». Mais on doit avouer aussi — et la seule lecture des documents officiels anglais, des *Livres bleus*, fournit un ample témoignage — que, si ce régime fut inventé, ce ne fut pas pour la sauvegarde de ces malheureux ; que, s'il fut maintenu, ce fut pour des raisons où la philanthropie n'avait aucune place ; et que, s'il fut amélioré, ce fut malgré les désirs et les volontés de ses premiers organisateurs.

Or, cette question des camps de concentration vaut qu'on s'y arrête, non pour le plaisir littéraire ou brutal de contempler et de décrire une belle horreur, ni pour la satisfaction chauvine de dénigrer une fois encore la perfide Albion ; mais en ces camps, je crois, on peut saisir sur le vif le caractère véritable de cette guerre, telle assurément que la majorité du peuple anglais ne pouvait pas la prévoir, telle peut-être qu'en pleine connaissance de cause, l'élite ne l'eût pas tolérée, mais telle que réellement elle fut désirée et conduite par ceux qui la décidèrent et l'entreprirent.

Pour la formation première de ces camps, tout le monde reconnaît aujourd'hui, et M. Conan-Doyle lui-même, que ce fut une simple manœuvre de guerre : « Les Boers détruisaient les convois de vivres destinés à nos troupes... On décida de détruire les fermes où ils pouvaient se ravitailler... Il est fort pénible que l'on ait eu à détruire les moissons et les troupeaux des Boers ; après tout, ce n'était que leur rendre la pareille. Mais du moment que l'on fut obligé de *détruire tous les vivres sur de vastes espaces, afin d'entraver les opérations des commandos,* on n'avait à choisir qu'entre trois alternatives :

1° Renvoyer les femmes et les enfants boers chez l'ennemi,
2° Les abandonner où ils étaient,
3° Les recueillir et les soigner de notre mieux[1]. »

On ramassa donc pêle-mêle toute la population du bas

1. Conan-Doyle, *La Guerre dans l'Afrique*, pp. 104-105.

pays [1]. En troupeaux on la poussa, bon gré mal gré, vers les montagnes de l'est [2] et on l'enferma en des enceintes de fils de fer barbelés. Dénués de tout, sans souliers, sans couvertures, sans habits même, sans provisions, sans combustible, ces misérables [3], qui venaient des plaines chaudes, ne purent s'habituer aux nuits orageuses de ces hauteurs, où le soldat anglais trouvait au contraire salubrité et confort [4]. Ils se plaignirent : on les taxa d'ingratitude et de mauvais vouloir envers leurs sauveurs [5]. Ils tombèrent malades : on continua d'entasser les nouveaux arrivants dans ces parcs de fièvre typhoïde, de rougeole et de bronchites infectieuses, en cherchant d'abord l'économie de place et d'argent [6]. Ils moururent par centaines : on dressa soigneusement les tableaux de mortalité, en calculant le taux annuel par mille ; voici deux

1. Chacun des mots qui vont suivre est emprunté à quelque rapport officiel anglais. Ces rapports ont été présentés aux membres du Parlement en trois volumes *on the Working of the Refugee Camps*, Cd. 819, 853 et 902. Je désignerai, pour la commodité du renvoi, Cd. 819 par *premier rapport*, Cd. 853 par *second rapport*, Cd. 902 par *troisième rapport*.

2. Cf. *Premier Rapport*, pp. 7, 66, 78, 79, 231, etc. En mai 1901, à Klerksdorp, *972 persons, comprising : 147 men, 369 women, and 456 children, were brought in by columns operating to the west and north-west of Klerksdorp.* A Middelburg, *the number of the inmates on the 31st May was 6 637, showing an increase of 3 512 since the beginning of the month. This large increase was occasionned by the operations of various columns operating in various directions, which brought in hundreds of families at frequent intervals.*

3. Cf. *Premier Rapport*, pp. 231, 24, 58, 69, 94, etc. *Those arriving recently are for the most part brought in from the laagers which were surprised by the military operations around us. As it was impossible for the convoys to bring in all their belongings, they were brought in with very few goods, some without any but a little bedding... The rush of new arrivals soon exhausted the stock of provisions and great anxiety was occasionned on this head. The supply of coal was insufficient for the increased number... A number came here with very scanty clothing. Some of the women had sacks tied round them for want of better covering and the children were in a worse state, a good many of them being covered with vermin... The fuel supply is very bad, etc. etc.*

4. Botha écrit à Kitchener : « *The camps are situated in the coldest winter and most stormy places in our land, at Belfast, Middelburg, Standerton and Volksrut* » (*Troisième Rapport*, p. 121), et des médecins anglais avouent : *the climate is very bracing and suits healthy people, but it is rather too severe for those people who have come from the low country, weakened by malaria and privations* (*Premier Rapport*, p. 69).

5. *Premier Rapport*, p. 58 : *the better they are fed and the more they are cared for, the more ungrateful they are.*

6. *Premier Rapport*, p. 94 : *the general aspect of the camp strikes me as having been started on a wrong plan and guided too much by economy.*

extraits de ces tableaux, tels qu'on les peut lire aux pages 107 et 209 du *Premier Rapport*:

MOIS DE JUIN 1901

Camp.	Population.	Morts.	Taux annuel par 1 000.
Vredefort Road	1365	18	156
Bloemfontein	4753	137	336
Springfontein.	2667	42	180
Kroonstad	3797	44	132
MOIS DE JUILLET 1901			
Norval's Pont.	3395	62	218
Bloemfontein.	5036	102	242
Springfontein.	2620	101	462
Kroonstad	4094	157	459

Les médecins ajoutent : « La contagion augmente. Il n'y a pas un individu au camp de Belfast, homme, femme ou enfant, qui n'ait été atteint de rhumes, d'influenza, de dysenterie, de pneumonie, etc. [1] Au camp de Prétoria [2], si les autres semaines ressemblent à celle-ci, il faudra compter qu'au bout de l'an chaque individu aura passé six fois entre les mains du docteur. » *Every man, woman and child would come under the doctor's hands six times per annum !* Les enfants ne peuvent résister à tant de passages : ils meurent au second ou au troisième; la rougeole et la diarrhée les emportent en nombre que les *Livres bleus* n'osent pas imprimer : « La mortalité infantile, écrit le médecin du camp de Potchefstroom en juin 1901, a été énorme »; le rapport officiel supprime les statistiques de ce camp, alors qu'il donne celles de tous les autres [3]. Au milieu de ces chiffres, certains mots prennent toute leur valeur : « Le nouveau camp de Middelburg est en grande amélioration. Il est seulement un peu éloigné de la ville. Mais le cimetière n'est qu'à huit cents

1. *Premier Rapport*, p. 157.

2. *Premier Rapport*, p. 28.

3. *Premier Rapport*, p. 77 : *the health among the women and children during the past month has been anything but satisfactory and the mortality amongst children has been very great.*

mètres, à la bonne distance : *the graveyard is about half-mile away and just a nice distance from the camp* ».

En décembre 1901, après les révélations de miss Hobhouse et dix mois d'enquête, M. Chamberlain pense enfin que ce régime des camps a fait ses preuves ou sa besogne. Il écrit au gouverneur du Cap, lord Milner : « On nous dit ici que, dans la colonie du Cap, il y a un grand nombre de familles désireuses de recevoir et de loger les femmes et les enfants boers, avec ou sans rémunération. Voyez-vous quelque sérieux danger à cette présence des femmes qui, de la colonie, renseigneraient peut-être l'ennemi? A défaut des femmes, ne pourrait-on pas envoyer les enfants [1]? » Cette lettre est du 28 décembre 1901. Il y avait plus de six mois que les Hollandais du Cap s'offraient à recueillir les enfants, les femmes, surtout les orphelins. Mais les surintendants des camps ont répondu par la bouche d'un certain G. F. Esselen : « Je ne vois aucune objection à l'établissement, dans la colonie du Cap, d'orphelinats officiels sous le contrôle des autorités anglaises. Mais il me semble impossible de retirer les enfants de nos camps de concentration pour les confier à des Hollandais du Cap, comités ou familles, qui sont ou peuvent être des sujets déloyaux de Sa Majesté et qui, sous couvert de charité chrétienne, entreprendraient de jeter dans ces jeunes esprits les pires semences de haine et de déloyauté : la colonie du Cap n'est pas un endroit convenable pour ces orphelins, même s'ils n'y doivent être que de passage [2]. »

L'atmosphère loyaliste du camp de concentration était sûrement préférable pour ces jeunes esprits : on avait entrepris de leur inculquer le respect de Sa Majesté, la pratique de la langue anglaise et la crainte des ordres et des soldats anglais. Dès février 1901, on avait conçu le plan :

La formation des camps, écrit en juillet 1901 le directeur de l'enseignement à Prétoria [3], offrait une chance unique d'éduquer ce peuple : en concentrant ainsi dans nos mains presque toute la population agricole du Transvaal, les singuliers développements de la

1. *Premier Rapport*, p. 239.

2. *Troisième Rapport*, p. 123.

3. *Premier Rapport*, p. 170.

guerre actuelle pouvaient seuls nous fournir cette chance. Les enfants des fermes isolées et des districts écartés n'avaient jamais eu pareille occasion d'apprendre ; même dans les districts urbains, la masse infantile était forcée jadis de déserter les écoles à l'époque des semailles ou de la moisson. Dès février, la première école s'est ouverte dans l'un de nos camps de l'Oranje ; tous les enfants eurent ainsi la possibilité d'apprendre l'anglais et de continuer leurs autres études. Dans les camps du Transvaal, les écoles ne s'ouvrirent que deux mois plus tard. Toutes fonctionnent aujourd'hui. L'instruction est donnée autant que possible en anglais ; on use des livres anglais les plus élémentaires, et les maîtres, avant d'être nommés, doivent faire preuve d'une connaissance familière de l'anglais ; le hollandais n'est employé que pour l'instruction religieuse, et seulement dans la mesure nécessaire à la lecture intelligente de la Bible.

Enfants et parents, il ne semble pas que la population des camps ait d'abord apprécié cette chance unique d'éducation anglaise. Il fallut user de rigueur pour peupler les écoles[1]. Alors, parmi ce ramassis de misérables, qui (disent les rapports anglais) vivent comme des bêtes dans la saleté et l'ordure, couverts de crasse et de vermine, sans se laver, sans se peigner, parmi ces femmes, qui, pour soigner leurs malades (disent ces mêmes rapports), usent des remèdes les plus grotesques et les plus répugnants, urine d'animaux et crottes de chèvres, — tout ce qui savait ou ne savait pas lire une ligne, écrire un mot, épeler une lettre, ouvrit en cachette des écoles hollandaises. Ce même G. F. Esselen (le nom de cet homme mérite de ne pas être oublié), surintendant général des camps, écrit en septembre 1901, et je traduis mot pour mot sa lettre, car je doute que, depuis les grands inquisiteurs espagnols ou depuis nos Conventionnels en mission, on ait jamais écrit de telle encre :

Mon expérience des camps m'ayant convaincu de l'importance de l'école qui doit passer avant tout, je tiens à vous en raconter quelques anecdotes.

Le brigadier de ma police indigène me demandait l'autre jour si je voyais quelque objection aux désirs d'une jeune femme, qui voulait se charger des tout petits enfants, des enfants trop petits encore, disait-elle, pour suivre notre école : dans sa propre tente, elle leur

1. *Premier Rapport*, p. 277.

enseignerait l'ABC. Je ne fis aucune objection ; je réservai seulement mon droit de visite. Mais dix jours de suite j'essayai vainement d'inspecter cette école aux heures de classe ; chaque fois, disait-on, les enfants venaient de partir. Enfin je fis comparaître la maîtresse : cette jeune femme était une fillette de douze ans ; elle avait seize élèves, et l'aîné de ces enfants trop petits pour suivre nos écoles était un garçon de douze ans.

Autre histoire. J'ai mis à la disposition des femmes un hangar pour des réunions de chant, d'instruction religieuse et d'ouvrage manuel. Lors de ma dernière inspection, je trouve sous ce hangar une école hollandaise en plein exercice : trois classes pleines, sous la direction de trois petites Hollandaises, dont pas une ne saurait diriger la moindre école mutuelle. Sans doute je n'avais pas défendu d'enseigner le hollandais à l'intérieur des camps ; mais j'avais averti que nulle école hollandaise ne saurait être ouverte sans l'autorisation du Gouvernement. Or, voilà comment à mon insu, sans mon autorisation, ces gens enseignaient le hollandais ! Je rapporte ce petit fait pour bien montrer la notoire impudence et le dérèglement de tout ce monde, pour bien montrer aussi comme il est nécessaire d'enfoncer dans leurs esprits, pendant cette vie aux camps, le sentiment qu'il leur faut désormais se courber à notre discipline, respecter l'ordre et la loi, et ne plus espérer de secours ni d'échappatoire par quelque porte de derrière.

Claire intelligence des hommes pratiques ! éloquence des esprits simples ! Les historiens présents et futurs de la guerre sud-africaine auraient en vain cherché, je crois, une formule aussi brève et, tout ensemble, aussi pleine pour définir avec exactitude non seulement cette opération des camps de refuge, mais la guerre entière et même toute la politique des Rhodes et des Chamberlain au cours des six années dernières. Et voici qu'en dix mots un honnête surintendant nous en donne toute l'explication : aux peuples boers que l'on avait, peu à peu, renfermés dans une enceinte infranchissable, on voulait inculquer le respect de la loi britannique, *they must bow to discipline and will have to respect law and order*, et le sentiment que désormais ils n'avaient plus ni porte d'accès pour un secours ni porte de sortie pour une délivrance, *there will be no more back-door influences or escapes*. A la lumière de ces dix mots, comme les affaires sud-africaines s'illuminent ! remontrances et négociations, *raids* armés et discussions juridiques, comme toutes les phases de la querelle

prennent ici leur signification véritable ! et comme cette guerre vient d'elle-même se remettre à sa place historique, dans le casier judiciaire où la postérité prochaine la classera !

***

Dans le casier de notre génération, cette guerre figurera parmi les preuves éminentes de la barbarie qu'en ce XIXe siècle finissant toutes les nations chrétiennes remirent en honneur par leurs théories et pratiques coloniales. A sa vraie place, cette guerre ne sera plus seulement le gros mélodrame qui, depuis trois années, attendrit, révolte, enthousiasme, fait applaudir, siffler, rire et pleurer le populaire des deux mondes. Assurément, cette pièce à grand spectacle et à grosses émotions, avec ses meurtres, ses hurlements, son sang rouge, son orchestre de fusillades et ses défilés militaires, restera longtemps encore le modèle du genre : la foule passionnée retrouvera toujours ici les personnages, les situations, les gestes et les décors de ses spectacles favoris, le traître en habit rouge et la vertu en loques, la richesse corrompue et la misère chevaleresque, le lord cruel et l'*outlaw* généreux, les Delareys attendus et les Methuens inespérés, les sacs d'or et « les petits cercueils de tailles différentes ». Mais, en un jour prochain, je crois qu'historiens et philosophes verront autre chose encore dans cette guerre : elle leur semblera, à eux aussi, le modèle, le dernier chef-d'œuvre d'un genre, qui depuis longtemps sans doute existait, qui avait déjà produit quelques pièces maîtresses, mais qui n'atteignit sa perfection qu'en cette fin du XIXe siècle et sur ce continent africain.

Inventeurs des courses de taureaux, les Espagnols avaient été les inventeurs aussi de ces *corridas* coloniales : dans les arènes du Mexique et du Pérou, leurs *conquistadores* jouèrent de la banderilla et de l'épée avec la conscience et la férocité de *matadores* andalous. Après eux, durant trois siècles, bien des nations européennes se livrèrent à ce jeu d'extermination coloniale, mais avec des sautes de furie et des répits de lassitude, avec des remords avoués et des réserves hypocrites : de Colbert à John Bright, quelque grande voix élevait toujours sa protestation en France ou en Angleterre, au milieu même

des tueries colonisatrices. Il était réservé à notre XIXe siècle finissant de mettre ce sport à la mode chez tous les peuples chrétiens d'Europe et d'Amérique, d'en étendre le terrain de jeu sur les deux hémisphères, et non seulement d'en découvrir la pratique la meilleure et les perfectionnements derniers, mais d'en proclamer encore la théorie scientifique et l'excellence morale et religieuse. Anglais, Allemands, Français, Russes, Américains, Belges même, depuis 1850 il n'est pas un peuple chrétien qui n'ait à son actif quelque belle tuerie de peuples ou de peuplades, savamment préparée et exécutée de sang-froid, aux Philippines, au Congo, au Touat, dans l'Ouganda ou la Mandchourie, pour ne prendre que les exemples les plus récents. Mais, en ce sport comme en quelques autres, l'Angleterre détient la coupe, et, si l'on veut mesurer la supériorité anglaise en ce jeu, il est même inutile de comparer le nombre ou la valeur des parties gagnées (que sont les tonkinades ou soudaneries françaises auprès de l'Inde, de l'Égypte, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des Afridis, des Maoris, des Somalis, des Achantis, des Zoulous, des Basoutos, des Ma-tabélés, des Cafres d'Afrique et d'Asie, tout saignants encore de la rencontre britannique?): il suffit de considérer le peuple anglais lui-même, le grand public de ces joutes, non pas même les joueurs ou le personnel de l'arène, mais la majorité du public, du bon public, les premiers spectateurs venus de n'importe quel rang.

Tout le monde avoue que les seuls Espagnols savent regarder, comme il convient, une *fiesta de toros*, applaudir aux bonnes passes de l'homme ou de la bête, critiquer les écarts et les mauvais coups, et conserver jusqu'au bout la patience et le sang-froid de véritables connaisseurs. Les autres peuples, même les *aficionados* de Nîmes ou de Bayonne, huent, sifflent ou louangent à tort et à travers, s'apitoient bruyamment sur un cheval éventré, qui fait le tour de la piste en galopant dans ses entrailles, s'impatientent pour un taureau manqué, qui crache le sang ou beugle la mort, et tombent en pamoisons épileptiques pour un homme blessé, une tête fêlée, un ventre perforé ou une artère giclante! Depuis trois ans que l'Angleterre officielle, penchée sur la course africaine, regarde de tous ses yeux, a-t-elle eu une seule minute d'impatience ou

de nervosité? attentive aux passes, sourde aux cris des blessés et aux râles des agonisants, indifférente à deux ou trois cent mille chevaux ouverts, à quelque cent mille hommes couchés sur le *veld* ou sur la paille des hôpitaux et à six milliards gaspillés, elle n'a songé qu'à tout bien voir, à bien apprécier les coups pour applaudir au bon moment, et à féliciter chacun selon ses mérites : « Bravo, taureau ! » crient les Espagnols, quand un matador, même favori, tombe sous la corne d'une bête agile ou matoise; ce n'est pas autrement que, dans son impartialité de connaisseur, l'Angleterre voyant la chute et la blessure de lord Methuen a d'un seul cœur applaudi Delarey.

« Ce n'est pas notre peuple qui garde au spectacle une si bonne tenue », disent avec envie nos coloniaux français, qui se souviennent de Langson. Cette humble confession ne part que d'une juste défiance de nous-mêmes. Malgré l'Algérie, le Sénégal, la Cochinchine, la Tunisie, Madagascar, le Soudan et le Tonkin, nous ne restons toujours que de médiocres amateurs, et il ne faut pas espérer que nous arrivions jamais à de meilleures « performances ». Car ce n'est pas seulement la faute de notre pauvre tempérament et de nos faibles nerfs. Notre cerveau surtout n'a pas voulu s'imprégner des théories scientifiques et des croyances religieuses qui, seules, arrivent à mater l'instinct et, comme on dit, à donner du cœur au ventre. Les Anglais, eux, se sont mis à l'école de Darwin, qu'ils ont mal compris, et à la lecture de la Bible, qu'ils ont trop bien retenue, et leur bon sens national en a rapporté quelques convictions simples mais robustes, qui donnent pleine sécurité à leurs esprits, pleine tranquillité à leurs consciences.

Darwin ne disait pas, mais les Anglais lui ont fait dire, que la force doit gouverner le monde, que le faible doit disparaître devant le fort et le petit devant le gros, et que le seul rôle des humbles est de servir à la pâture des puissants; moutons afridis, chèvres du Cachemire, kangouroos australiens, taureaux boers ou buffles cafres ne doivent attendre de la vie que l'honneur d'être croqués un jour par le lion britannique : telle est, enseignent les universités des Trois-Royaumes, la loi de vie, la règle de toute société végétale, animale ou humaine. Et la loi divine, en ceci comme en

tout le reste, avait depuis longtemps devancé les visions de la science. Car le Seigneur a dit à Israël : « Sois sans crainte, je te livre ce roi de Bazan, et tout son peuple, et toute sa terre, pour en faire ce que tu fis du roi d'Esebon ». Et Israël frappa le roi, tous ses fils, tout son peuple, sans en laisser un seul de vivant, et il hérita de cette terre... Et le Seigneur a dit à Moïse : « Vous passerez le Jourdain et vous irez en Chanaan. Vous en supprimerez tous les habitants, et vous habiterez cette terre que je vous donne en héritage. Et si vous n'en supprimez pas tous les habitants, un jour les survivants seront une pointe en votre œil, un javelot à votre flanc, et ce sont eux, je l'ordonne, qui feront contre vous ce que je vous ordonne aujourd'hui de faire contre eux [1] ».

Pas un Anglais ne doute aujourd'hui que le peuple britannique soit l'Israël des temps nouveaux, le peuple élu du Seigneur pour l'achèvement de Ses éternels desseins. A des yeux moins prévenus, il apparaît avec plus d'évidence encore que l'histoire rangera cette Afrique du Sud parmi les Chanaans, je veux dire : parmi les terres de miel, de lait... et d'or, mais aussi parmi les terres de massacres accomplis au nom du Seigneur. Ce dernier rôle, surtout, il semble que de toute éternité l'Afrique du Sud fût appelée à le remplir : depuis des siècles, elle le remplit en effet. Avant les Anglais, les Boers ; avant les Boers, les Cafres ; avant les Cafres, les Hottentots ; avant les Hottentots, d'autres peut-être arrosèrent ce coin du monde de leurs tueries profanes et sacrées. C'est pour ce rôle que la nature semble avoir aménagé cette extrémité du Continent Noir. Prenez une carte et voyez si cette Afrique au sud du Zambèse n'est pas comme une arène naturelle, une sorte de Colisée gigantesque dont l'enceinte continue enferme une piste aplanie.

Des forêts du Zambèse aux flots de la mer Australe, et de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, sur deux mille kilomètres de long à vol d'oiseau (la distance entre Lisbonne et Hambourg) et sur quinze cents kilomètres de large (la distance entre Brest et Berlin), ce cirque elliptique dresse à douze ou quinze cents mètres au-dessus de la mer (l'altitude de nos

1. *Nombres*, XXI, 34 ; XXXIII, 51.

Cévennes ou de notre Jura) le fond de sa plaine uniforme, presque unie, qu'encercle tout autour une clôture de montagnes surplombantes. A l'extérieur, cette clôture plonge trois façades abruptes, vers l'est, le sud et l'ouest, dans les eaux de l'Océan Indien, de la mer Australe et de l'Atlantique ; vers le nord seulement, elle est mitoyenne d'autres compartiments africains, des plaines du Congo et du haut pays des grands lacs. Nous connaissons fort mal encore cette façade septentrionale ; mais il semble qu'un glacis de forêts, de marais et de lacs, et les fossés du Zambèse et de la Kunéné l'aient de tout temps rendue presque inabordable. La façade occidentale, sur l'Atlantique, n'offre pareillement aucune porte d'accès : c'est une muraille continue, qui, toute bordière du littoral, surgit d'un seul jet jusqu'à deux mille mètres en moyenne et que crénèlent encore des pics *(hoek)* dépassant deux mille cinq cents mètres ; la côte n'est qu'une bande de sables au pied de l'énorme falaise du Pays des Namakouas. A voir la carte, il semblerait que la vallée de l'Oranje ouvre une route de pénétration : ce n'est en réalité qu'une brèche étroite, une cluse impraticable à l'homme ; les eaux et les rapides emplissent le fond obscur ; les berges à pic, hautes de quatre et cinq cents mètres, encaissent le fleuve bondissant entre deux murs de granit.

Les deux façades du sud et de l'orient, qui bordent la mer Australe et l'Océan Indien, sont, par contre, un peu plus accessibles, quoique plus hautes encore. Au long de la mer Australe, la muraille des Montagnes Noires et des Monts de la Neige est parallèle à la côte ; mais elle en est séparée par cent cinquante ou deux cents kilomètres de gradins, et ce gigantesque escalier, qui mène du rivage au rebord du cirque, a des paliers superposés, de tailles différentes mais de nature identique : ce sont les *karrous,* plaines et plainettes aujourd'hui asséchées grâce aux rivières qui ont, à travers monts et ravins, forcé l'issue jusqu'à la mer ; jadis, les eaux saumâtres de lacs fermés et de marécages couvraient ces *karrous*, qui restent encombrés de sables, de galets et de terres infécondes. Empruntant les trouées des rivières, escaladant la rampe en lacets repliés, deux grandes routes ont, de ce côté, conduit les peuples de la mer jusqu'aux portes ou

« ports » de l'arène. Deux chemins de fer, partis du Cap et de Port-Élisabeth, suivent aujourd'hui ces trouées et, de gorges en *karrous*, atteignent, à douze cents et à seize cents mètres d'altitude, *Nets-Poort* et *Naauw-Poort*. Au long de l'Océan Indien, nouvel aspect. La clôture ne s'abaisse jamais au-dessous de deux mille mètres et souvent elle dépasse trois mille six cents. Elle est si continue que, durant quatre ou cinq cents kilomètres, elle garde le nom unique de Montagne des Dragons, *Draken-bergen*. Elle est si régulière que, de Port-Élisabeth aux rives du Zambèse, sa courbe elliptique de deux mille cinq cents kilomètres semble dessinée au compas. Elle est si haute qu'en maints endroits sa façade abrupte, depuis les contreforts du pied jusqu'aux nuages de la cime, offre une muraille lisse de mille mètres à pic.

Mais, entre cette muraille et le rivage parallèle, deux cents kilomètres de talus, de gradins et d'éboulis prêtent aussi à l'escalade. Au lieu d'une rampe en paliers, c'est un tohu-bohu de rocs, de forêts de chaînons, de terres coulantes, de gorges et de fissures. Les pluies énormes de l'Océan Indien jettent contre cette façade des torrents d'eau qui redescendent à la mer en masses puissantes, et chacune de ces courtes rivières creuse et déblaie sa vallée verdoyante qui peut mener les routes humaines des ports maritimes aux « ports » montagneux, du rivage accore aux cols (*necks*) perdus dans les nuages. Au sud et vers le centre des Drakenbergen, deux vallées fluviales offrent des routes fréquentées, quoique difficiles : parti d'East-London, un chemin de fer emprunte la coupure du Kei (*le Grand Fleuve*) et escalade le Stormberg à dix-sept cents mètres d'altitude; partie de Durban ou de Port-Natal, une autre ligne emprunte la trouée plus célèbre de la Tugela, atteint au pied des monts la fameuse Ladysmith et bifurque pour élever ses deux embranchements jusqu'aux *necks* de Laing et de Westown, à seize cent quatre-vingts mètres d'altitude. Mais c'est plus au nord, par les vallées spacieuses de la Komati, de l'Olifant, du Limpopo et du Sabi que notre cirque a ses grandes entrées naturelles : le Limpopo surtout, qui prend sa source au loin dans l'intérieur du cirque, ouvre la seule porte vraiment royale, d'accès commode et de traversée spacieuse, par une brèche de cent kilo-

mètres de large. Les pluies tropicales ont de ce côté si fortement battu la muraille de notre enceinte que, découronnée, croulante, elle a laissé tomber à ses pieds un haut et long talus de débris, dont les eaux diluviales ont nivelé la pente, si bien que du rivage on peut gravir sans secousse et sans peine jusqu'au rebord du cirque. Mais, au-devant de ce talus, les alluvions ont aussi créé une bande marécageuse de rivages humides, de lagunes et de marigots : les fièvres, les forêts, les jungles et les fauves de ce rivage pestilentiel ont longtemps fermé cette porte; ce n'est que tout récemment que les ingénieurs ont ouvert par ici leurs chemins de fer de Lourenço-Marquez à Prétoria et de Beira à Salisbury.

Ainsi clôturé de toutes parts vers l'extérieur, le Colisée sud-africain présente à l'intérieur l'exacte disposition des *plazas* espagnoles. Car il n'a pas seulement une pente de gradins circulaires qui convergent vers le centre, — longue pente sans brusque inclinaison : partie des deux mille mètres de l'enceinte, elle met cinq ou six cents kilomètres pour descendre au fond de l'arène, qui reste encore à mille mètres d'altitude. Mais notre Colisée, en outre, a, comme les *plazas* espagnoles, ses deux côtés *de sombra* et *de sole*, de l'ombre et du soleil.

Palcos de sombra : dans la moitié orientale, sous l'ombre des Drakenbergen, la fraîcheur, les eaux courantes, les forêts et la verdure font des vallées supérieures de l'Oranje, du Vaal, de l'Olifant, et du Limpopo un charmant pays, sain, fertile, agréable. Le talus des monts et la pente des gradins, parsemés de collines, têtes (*kopjes*) ou lignes de partage (*rands*), sont coupés de rivières constantes, abreuvés de pluies régulières, et le retour alternatif de saisons chaudes et froides, d'hivers et d'étés, y rend la vie facile à tous les êtres, plantes, bêtes et gens : les troupeaux et les peuples y pullulent et y gagnent en force et en grandeur. Les carnassiers, hommes ou fauves, se disputeront toujours ce côté de l'ombre : les plus forts seuls pourront s'y maintenir. *Asientos de sole* : en face, dans la moitié occidentale qui se relève du fond de l'arène à la clôture atlantique, c'est le soleil dévorant, desséchant, assoiffant. Sans eau, sans ombre, c'est le désert, le *Kalahari*, le Champ de la Soif, *Dorstveld*, où les vents soulèvent en vagues mou-

vantes les sables de la dune, où les pluies capricieuses ne tombent qu'en déluges intermittents mais terribles, pour s'évaporer aussitôt ou croupir quelques jours en des lagunes salées. Sables rouges, traînées de galets, bancs de roches, plaques de sel ou mares de boues salines, parfois vastes marais superficiels et temporaires : sur neuf cents kilomètres du nord au sud et sur quatre cents kilomètres de l'est à l'ouest, ce Sahara sud-africain n'a jamais pu servir que de refuge aux fugitifs chassés de l'ombre, aux bêtes et aux peuples traqués par les plus forts, aux animaux et Gens de la Brousse, *Bushmen*, qui, rabougris de taille, rabaissés de courage et d'intelligence, toujours diminués en nombre et en force, achèvent la vie la plus misérable dans un halètement continuel de soif et de crainte : les chèvres n'y rencontrent l'abreuvoir qu'à plusieurs mois d'intervalle et les antilopes, dit-on, y sont habituées à vivre sans boire. Pourtant, réunissant le Vaal, le Calédon et toutes les eaux descendues des Drakenbergen, le fleuve Oranje draîne par ici tout le côté de l'ombre et traverse ce désert pour atteindre la falaise atlantique. Mais son cours est à demi souterrain : le fleuve a, dans le plateau, creusé une rigole profonde, où il se précipite par les Cent Chutes et où il disparaît presque aux yeux entre deux berges de cent mètres : rien de lui, ni fraîcheur ni poussière d'eau, ne monte jusqu'aux steppes arides qui le bordent.

*
* *

Tel est en ses grandes lignes notre cirque sud-africain et voici, dans la série des *corridas*, celles que l'histoire écrite peut enregistrer. La liste en est bien courte : l'histoire écrite ne remonte qu'à trois siècles. Dès une antiquité reculée cependant, ce pays attira des convoitises lointaines : au long de l'Océan Indien, un peuple de mystérieux navigateurs vint débarquer aux bouches du Sabi et du Limpopo pour remonter le cours de ces fleuves, atteindre la grande porte des monts et exploiter les *placers* d'or que nos *prospecteurs* retrouvent aujourd'hui dans le pays des Ma-tabélés. Sur cette route, les ruines d'une grande ville préhistorique à Zimbabya et de nombreux postes à des étapes régulières ont suscité les

théories des archéologues : Phéniciens d'Hiram et de Salomon, Arabes ou Himyarites de la mer Rouge et de l'Hadramaout, quels sont les marins qui laissèrent, en cette place, ces forteresses de granit, ces enceintes de tours, ces murs énormes et ces monolithes ? Les Anglais ont pensé que l'Ophir de Salomon était en réalité ce pays de Gasa, et ce souvenir biblique n'a pas médiocrement servi chez eux la renommée de cet Eldorado.

La première conquête historique fut amenée par l'expansion religieuse des Arabes. Descendant les côtes de Zanzibar, l'Islam et les Arabes chassèrent devant eux les peuplades noires qui refusaient la religion, les « infidèles », les « mécréants » : *Kâfir*, disaient les Arabes ; nous disons encore les *Cafres*. Venus du nord, au long de la côte orientale, il semble que ces Cafres nègres aient pénétré dans notre cirque par la grande porte du Sabi et du Limpopo : en même temps, poursuivant leur marche côtière, leurs bandes contournaient l'enceinte des monts, par l'est et par le sud et s'avançaient de fleuve en fleuve jusqu'à la baie d'Algoa et jusqu'aux rivages de la mer Australe. A l'intérieur du cirque, les Cafres, suivant le mode qui préside à l'histoire de ce pays, s'emparèrent du côté de l'ombre en expulsant et massacrant les premiers détenteurs. Ceux-ci n'étaient pas noirs, mais cuivrés. Fier de son éclat d'ébène, de sa beauté physique et de sa férocité morale, le Cafre avait mille raisons de mépriser et de détruire cette race inférieure de peau-cuivrés, que nous appelons Hottentots, mais qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Khoï-Khoïn*, « les Hommes ». Car leur bel éclat de cuivre, leur solide charpente et leur haute taille leur permettent de se considérer, à leur tour, comme les seuls hommes, en comparaison d'autres peuples qu'ils ont exterminés ou dépossédés jadis, les misérables « Gens de la Brousse », *Bushmen*, comme nous disons, les « incirconcis », les « abjects », *Bachimanes*, disent aujourd'hui les indigènes sud-africains : on donne en ethnographie le nom de *Sans* à cette humanité primitive, rabougrie, déteinte, sans taille, sans couleur, sans forces, presque sans formes, tant sa peau demi-fauve, ridée et ravinée par le jeûne ou distendue par la graisse, dessine mal les traits et la silhouette d'êtres humains !

Sans, Hottentots et Cafres, il est impossible d'expliquer la distribution de ces races ou peuples dans l'Afrique australe, si l'on n'imagine pas leur histoire inconnue de la manière que voici. Les Cafres trouvèrent le cirque entier aux mains des cuivrés. Mais déjà les Hottentots avaient accaparé le côté de l'ombre et rejeté vers le soleil les malheureux Sans : tout l'occident du cirque, la steppe au sud comme le désert au nord du fleuve Oranje, est encore nommé « Pays des Bushmen ». Dépossédés par les Cafres, les Hottentots durent à leur tour quitter l'ombre et prendre le chemin de la soif, vers le sud et le sud-ouest : sur les deux revers de l'enceinte méridionale, ils occupèrent et les gradins des *karrous* qui regardent la mer, et les steppes arides, mais non pas entièrement désolées, qui descendent vers le cours inférieur du fleuve Oranje ; de ce pays des Bushmen méridionaux, les Hottentots chassèrent encore les Sans, qu'ils réduisirent aux parties les plus affreuses du désert, vers le nord et le nord-ouest, au long de l'enceinte atlantique. Le cirque fut désormais partagé entre ces trois groupes : Sans au désert du nord-ouest, Hottentots aux pentes sèches du sud-ouest, Cafres aux vallées et plaines verdoyantes de tout l'orient.

Noirs sur cuivrés, cuivrés sur fauves, ce furent durant des siècles de belles bousculades et des massacres, dont nous avons pu voir encore les derniers. Il y a trente ans à peine, les Ma-chonas du Zambèse chantaient à la danse :

Chantons ! Dansons ! Vive la joie !
Les Ma-tabélés viendront demain,
Et nous courrons à nos trous,
Mais avant d'y pouvoir entrer,
Les Ma-tabélés nous mangeront.

Les Cafres étaient de beaucoup les plus nombreux, les mieux armés, les mieux dressés à la guerre et les plus féroces. Et ils étaient les mieux convaincus de la supériorité de leur race et de leur peau. Et ils avaient les religions les plus favorables au plein exercice de leurs facultés guerrières : tels d'entre eux n'adoraient que la sagaie et le bouclier. Et sans cesse, pour boucher les vides de la guerre, de nouveaux renforts leur montaient des fourmillières noires de la région côtière.

Là, dans les forêts et les jungles bordières de l'Océan Indien, depuis le Zambèse jusqu'à la baie d'Algoa, cette Cafrerie grouillante croissait toujours en nombre et en force par la précocité prolifique de cette race et par l'habitude impitoyable de supprimer les enfants mal venus. Or, entre les montagnes et la mer, chaque tribu produisant à son tour quelque « Grand Lion » mangeur d'hommes, une bande, un camp ou un empire militaires se formaient, dont les ravages étendus au loin couvraient les deux revers des monts : tels les féroces Ama-Zoulou, « les Gens de Zoulou », qui, sous la conduite de Tchaka, leur « Grand Lion », gagnèrent une si terrible renommée au début du XIXe siècle et, durant cent ans, exercèrent leur apostolat de massacre ; tels les Ma-tabélés qui, dans l'angle nord-est du cirque, entre les monts du Sabi et les chutes du Zambèse, établirent leur terrible domination sur toutes les tribus mi-noires ou cuivrées, claires ou foncées, et, des Ba-Nyais, des Ma-Kalakas, des Ma-chonas, etc., firent des Ma-cholés, « des Esclaves » ; tels encore les Ba-Mangouatos qui sur la rive gauche du Limpopo, autour du grand camp de Chochong, fondèrent leur empire nègre de Khama. Les Cafres auraient fini par exterminer ou asservir toutes les autres races, si, par les portes méridionales du cirque, un nouveau peuple élu n'avait fait son entrée : les Boers.

Mélange de sang hollandais, français et, pour une part aussi, hottentot, les Boers vivaient depuis deux siècles sur l'extrême bordure du continent, au long des rivages atlantique et austral. En 1652, la Compagnie hollandaise des Indes avait établi en la baie de la Table un poste de relâche pour ses navires tournant le cap. Simple entrepôt, cette petite ville du Cap ne devait que fournir aux vaisseaux des vivres frais et des provisions : un cercle de villages et de cultures lui fit une banlieue, dans laquelle on massacra soigneusement les indigènes hottentots et où l'on établit des colons, amenés des Frises, avec des esclaves nègres ou malais, amenés du Soudan ou de Java. En 1688-1689, des huguenots français survinrent en assez grand nombre (comparés aux Hollandais fort peu nombreux) et avec leurs femmes (la plupart des Hollandais, célibataires, avaient dû verser dans le métissage hottentot) : ils furent installés sur le pourtour de la ville et banlieue

hollandaises, en des fermes et établissements agricoles, qui formèrent une seconde zone, plus large, moins dense, dans laquelle on extermina non moins soigneusement les indigènes et où l'on planta aussi du « bois d'ébène » et du « bois des îles ». Enfin, un troisième cercle se forma des gens d'aventure ou de commerce, qui se détachaient vers l'intérieur pour la chasse à l'homme ou à la bête, pour le trafic avec les Cafres et les Hottentots, pour la pâture et l'achat des bestiaux, — sorte de zone militaire où les aventuriers, campés sous la tente et les hangars, ne vivaient guère que de leur gibier et de leurs troupeaux.

Citadins hollandais, fermiers français, aventuriers mélangés et de plus en plus métissés : entre ces trois zones concentriques, la Compagnie avait assuré la cohésion en imposant l'unité de langue et de bible; dès le XVIIIe siècle, bon gré mal gré, les huguenots français avaient dû adopter l'idiome et le culte néerlandais. Ces trois zones d'ailleurs ne couvraient qu'une très faible superficie, la seule bordure côtière jusqu'aux premiers gradins de l'enceinte. Les *karrous* arides avaient arrêté la pénétration vers l'intérieur et le nord : c'est au long du rivage, vers l'est et la Cafrerie, que marchaient colons et aventuriers. Leur avant-garde atteignait la baie d'Algoa sur l'Océan Indien, quand les Anglais, après une courte occupation (1795-1801), annexèrent définitivement cette Nouvelle-Hollande (1804). L'annexion eut pour premier résultat de barrer aux Boers l'entrée de la Cafrerie. Car, voulant remplacer la capitale hollandaise, le Cap, assise au bord de l'Atlantique, les Anglais entreprirent de fonder sur la baie d'Algoa Port-Élisabeth, qu'ils peuplèrent de colons anglais et autour de laquelle une banlieue anglaise ou allemande s'étendit bientôt jusqu'au pied des montagnes : cette partie orientale de la colonie est restée jusqu'à nos jours le domaine des *Britishers*, en face des *Afrikanders* qui tiennent les côtes australe et atlantique.

Le voisinage de ces Britishers ne pouvait convenir aux aventuriers de la troisième zone, qu'il gênait dans leur pâture et dévastation du sol, et dans leurs massacres des indigènes. Dans la seconde zone, les fermiers, inquiétés par une série de mesures touchant l'église et la langue, furent révoltés par l'affranchissement des esclaves et par les fourberies des fonc-

tionnaires. En 1832, le Parlement anglais exigea de tous les colons la libération de leurs esclaves moyennant une somme de 76 millions à répartir entre les maîtres : le gouvernement anglais et ses fonctionnaires, détournant 46 millions, n'en distribuèrent qu'une trentaine. Les pères de ces fermiers jadis avaient fui la tyrannie de Louis XIV : les fils n'oubliaient pas cet exemple. Confiants dans les promesses du Seigneur à ses peuples élus, ils résolurent de fuir cette terre d'Égypte et la loi inique de Pharaon. Comme Israël, ils se jetèrent au désert, en poussant devant eux leur avant-garde d'aventuriers et, de *karrous* en *karrous*, hissant leurs lourds wagons à bœufs, traînant leurs bêtes et leurs familles, ils allèrent vers le Chanaan ignoré, que le Seigneur leur devait quelque part (1835).

Par les portes du sud, ils entrèrent dans le cirque. Après les sables des karrous et les rochers des monts, la verdure de l'Oranje leur apparut. Ils allèrent tout droit à ce côté de l'ombre et, suivant les préceptes et exemples bibliques, ils traitèrent en Amalécites les Cafres qui l'occupaient. Ils exterminèrent rois et peuples, hommes et enfants. Pendant quarante ans, dans cette Cafrerie de l'intérieur, du droit de leur peau blanche et de leurs fusils, les Boers allongèrent leur trouée sanglante, de l'Oranje au Vaal et du Vaal au Limpopo, et ils l'élargirent des pentes des Drakenbergen aux confins du désert. Grikouas, Basoutos et Betchouanas, toutes les peuplades qu'ils rencontrèrent furent coupées en deux, et les débris en furent rejetés à droite et à gauche, d'un côté sur les deux revers des monts orientaux, de l'autre dans les premières steppes du Kalahari. Entre ces deux haies de Cafres décimés, le Boer serait allé jusqu'à l'autre bout du cirque, jusqu'au Zambèse, si, derrière le Limpopo, les Ma-tabélés, qu'il chassait devant lui, ne s'étaient enfin retournés pour lui tenir tête. Confédérés aux autres Zoulous de la côte et de l'intérieur, ils dressèrent une muraille vivante que le Boer ne put jamais franchir. Mais, de l'Oranje au Limpopo, l'espace ne manquait pas : onze cents kilomètres de long sur trois cent cinquante de large, en gros l'espace de Dunkerque à Perpignan et de Perpignan à Bayonne.

Sur cette terre sanctifiée par l'hécatombe de vingt peuples et par trente ans de chasse aux « créatures », *schepsel* (disent

les Boers en parlant des Cafres, Hottentots et autres bêtes humaines), les « hommes », *menschen* (c'est le nom que les Boers se réservent à eux-mêmes), restaurèrent la sainte vie des patriarches. Ces fermiers redevinrent des semi-nomades. Ces descendants d'Européens ne furent plus que des *Afrikanders*. Ils tournèrent le dos à la culture européenne et à la civilisation moderne, pour ne contempler que les modèles bibliques et la simplicité de Chanaan. Dans sa ferme isolée, sur son plancher de terre battue, cimentée de sang de bœuf et cirée de bouse de vache, le Boer vécut en pleine vertu, en pleine obéissance à la loi mosaïque, mais en pleine négligence aussi de nos lois profanes et même de nos règles les plus élémentaires d'hygiène et de propreté. Avec sa barbe inculte, ses cheveux en broussaille, sa figure jamais lavée, ses mains et ses pieds terreux, il perdit de jour en jour au regard de l'Anglais la blancheur de peau, seul indice d'une race supérieure et digne de vivre. Nous retrouvons ici l'un des principes fondamentaux du droit des gens sud-africain : c'est par la grâce de la supériorité de peau que les Hottentots bien jaunes ont massacré les Sans ; que les Cafres bien noirs ont massacré les Hottentots ; que les Boers demi-blancs ont massacré les Cafres : aujourd'hui, l'Anglais, rose et blond, acquiert de son *tub* quotidien le droit de massacrer les Boers.

A l'égard de « ses » Boers, l'Anglais a toujours nourri un autre sentiment : à ses yeux, ce ne sont toujours que des esclaves fugitifs, des peuples *marrons*, évadés de son domaine, sur lesquels ni le temps écoulé ni les contrats intervenus ne peuvent périmer ou abolir ses droits de légitime propriétaire. Au lendemain même de leur évasion, il a pensé les rattraper. Car, dans le premier élan de leur fuite, remontant les pentes orientales du cirque et franchissant l'enceinte des Drakenbergen, les Boers avaient sauté dans la vallée de la Tugela et, massacrant les Cafres de la côte, ils redescendaient vers l'Océan Indien : l'Anglais, maître de la mer, débarqua aussitôt à cette côte de la Tugela et en fit sa colonie du Natal (1840). Les Boers reprirent le chemin du *veld* libre : remontant la Tugela, ils rentrèrent dans le cirque. L'Anglais, de ce côté, n'osa pas les suivre ; mais, pour leur fermer toute issue, il conquit au nord et au sud du Natal, en quarante

ans de guerre (1840-1879) contre les Zoulous, les Grikouas, les Basoutos, etc., toute la Cafrerie côtière : des Britishers de Port-Élisabeth aux Portugais de Lourenço-Marquez, quinze cents kilomètres de côte anglaise (sauf le petit Tonga allemand) interdisent aux Boers l'accès de l'Océan Indien.

Mais vers le sud, l'Anglais, plus confiant en l'appui de Port-Élisabeth, entreprit la poursuite de ses fuyards. Il gravit les karrous, franchit les passes des monts et même les gués de l'Oranje, et il proclama sa souveraineté au nord du fleuve (1848). Devant lui, les fuyards déguerpirent encore et, derrière lui, la double haie des Cafres menaçait de se refermer : en 1854, l'Anglais repassa l'Oranje et abandonna aux Boers la rive droite du fleuve. Il semblait reconnaître officiellement la pleine indépendance des deux États fondés par eux, l'État libre d'Oranje, entre ce fleuve et le Vaal, et la République Sud-Africaine ou Transvaal, entre le Vaal et le Limpopo. Mais ce n'était qu'avec des réserves d'intention et des sous-entendus de mots, qui éclatèrent au grand jour quand la découverte des mines de diamants, puis des mines d'or, vint aiguiser d'une pointe de cupidité et d'envie le mépris de race et la rancune d'ancien maître que l'Anglais gardait toujours à « ses » Boers.

*
* *

Les mines de diamants, découvertes vers 1870, firent passer aux Anglais le fleuve Oranje et annexer par eux les Grikouas occidentaux. Ces Grikouas métissés de cafre, de boer et d'hottentot, étaient semi-indépendants ; une part de leur territoire tout au moins avait été reconnue par l'Angleterre à l'État d'Oranje; car, sur la rive droite du fleuve, les Grikouas occupaient les deux bords du Vaal ; or, il était indiscutable que le confluent des deux rivières était pays boer. Néanmoins l'Angleterre annexa ce district entre Oranje et Vaal, où s'éleva la capitale du diamant, Kimberley. C'était un vol pur et simple que les Anglais eux-mêmes reconnurent : en 1876, ils en offrirent le remboursement et versèrent deux millions deux cent cinquante mille francs à l'État d'Oranje; mais Kimberley et les mines leur restèrent.

Cette annexion des Grikouas remit en contact l'Anglais

et les deux États boers. L'État d'Oranje, faible, mal peuplé, cerné partout de possessions anglaises, n'inspirait à l'Angleterre aucune inquiétude : elle comptait en devenir souveraine à la première nécessité. Mais elle sentait dans le Transvaal un ennemi puissant et irréconciliable. Cet État du nord était vraiment la Boerie *irredenta*. Il avait été le refuge de tous les fuyards du Cap, du Natal et de l'Oranje, de ceux qui jamais n'avaient consenti le moindre pacte avec les envoyés de Pharaon et qui, dans cette grande étendue de terres fertiles, avaient décuplé le nombre de leurs familles prolifiques : les souvenirs du Natal, surtout, où l'Anglais (pensaient les Boers) avait usé d'une duplicité et d'une dureté féroces, créaient une haine inexpiable. Aussi, laissant l'État d'Oranje à son obscure tranquillité, c'est vers « ses » fugitifs du Transvaal que l'Anglais tourna son effort. En 1877, une occasion s'offrit. Le Transvaal avait essayé de gagner les approches de l'Océan Indien par une longue guerre contre les Zoulous et par la construction du chemin de fer de Lourenço-Marquez ; les pertes d'hommes et les dettes contractées au dehors avaient ruiné l'État et découragé une partie des citoyens, qui voulurent tenter un nouvel exode à travers le Kalahari : cette lassitude permit à un commissaire anglais, sir Th. Shepstone, d'occuper avec trente hommes la capitale Prétoria.

Le Transvaal fut officiellement annexé. Mais les Boers prirent la campagne : après quatre ans de luttes, leurs victoires (dont la dernière et la plus célèbre fut celle de Majouba) et l'honnêteté de Gladstone leur rendirent en 1881 « l'indépendance sous la suzeraineté de l'Angleterre ». Puis un nouveau traité en 1884 supprima, par omission, cette suzeraineté britannique et, dans son langage douteux, traduisit exactement les conceptions de l'Anglais au sujet de « ses » Boers *marrons*, qu'en fait il ne pouvait pas remettre à la chaîne, et dont pourtant il ne voulait pas admettre l'indépendance en théorie. Ce traité de 1884 ouvrit une période d'attente qui devait durer jusqu'en 1895 et durant laquelle de nouveaux procédés furent mis en œuvre pour essayer par la patience ce que la force n'avait pu réussir. Du côté des Anglais, Cecil Rhodes ; du côté des Boers, le président Kruger : toute la pièce allait se jouer entre ces deux hommes.

Il est difficile parfois de mettre en système les idées ou les impulsions des hommes politiques, qui le plus souvent n'obéissent qu'au hasard et aux nécessités du moment. Il semble pourtant que Kruger et Cecil Rhodes, outre leurs intérêts égoïstes, aient toujours personnifié deux théories adverses. Le premier est le Boer de l'exode, qui n'aperçut jamais d'autre avenir pour son peuple que l'indépendance et la vie du *veld*, restreinte mais libre, pauvre mais biblique, demi-barbare mais nationale. La défiance de la nouveauté, le mépris de la civilisation et la haine de l'Anglais, d'une part, la croyance au Dieu de la Bible et la confiance aux destinées de son peuple élu, d'autre part, empêchèrent toujours Kruger de mesurer la juste valeur de ce qu'il voulait défendre dans le présent, au regard de ce qu'il compromettait peut-être dans l'avenir, et donnèrent à sa politique une continuité admirable, mais aussi une raideur infléchissable, qui ne pouvait aboutir qu'à la rupture.

Cecil Rhodes, par contre, n'était l'homme ni d'un pays, ni d'un peuple, ni même d'une race, mais de toute une civilisation. Il fut l'homme du Cap, sans doute, auquel il devait la santé, la fortune et la puissance. Il fut l'homme de l'Angleterre, auquel il devait le jour et la renommée. Il fut l'homme du panbritannisme et de cette race « britonne », qui saluait en lui l'un de ses « surhommes », l'un de ses types représentatifs. Mais, plus encore, il fut ou voulut être l'homme d'un continent et l'homme d'une conception politique et religieuse : comme d'autres jadis ont donné l'Amérique du Sud à la civilisation espagnole ou plutôt latine et catholique, comme d'autres aujourd'hui veulent donner l'Asie à la civilisation russe ou plutôt slave et orthodoxe, Cecil Rhodes voulut donner l'Afrique, du Cap au Caire, à la civilisation saxonne ou plutôt germanique et protestante (car Anglais, Américains ou Allemands, qu'importaient à ses yeux ces prénoms d'une seule et même famille et ces variantes, à peine nuancées, d'une seule et même conception de la vie !). Ses contemporains le saluaient du nom de Napoléon du Cap ; il voulait de la postérité le titre d'Alexandre de l'Afrique. Comme Alexandre groupa toutes les forces rivales de la Grèce pour helléniser l'Asie et donner à cet Orient barbare la liberté et la dignité grecques, Cecil

Rhodes espérait grouper en sa main toutes les forces saxonnes pour imposer aux barbaries africaines la discipline ennoblissante de la raison germanique et la foi moralisante du protestantisme darwinien.

Vingt ans, il marcha vers ce rêve ; mais il ne suivit pas toujours les mêmes chemins. Parti d'abord sur la grand'route de la paix, il obliqua soudain (1895) vers le sentier de la guerre. Car de 1881 à 1895 il mit d'abord sa confiance dans les moyens pacifiques et il voulut faire la fortune de l'Afrique par les mêmes moyens que la sienne propre. Toute sa fortune personnelle reposait sur le syndicat des mines de diamants. Arrivé pauvre et malade en 1871, il était en 1881 le riche et grand Cecil Rhodes parce qu'il avait « amalgamé » en une société unique une multitude de petites compagnies qui, sur les champs de Kimberley, se faisaient une mortelle concurrence. Par la persuasion, mais par la pression aussi et la menace et la demi-contrainte, par le calcul des intérêts communs, mais par la démonstration aussi des forces mobilisables, il avait imposé cette coopération. Ce furent les mêmes théories et les mêmes procédés qu'en 1881, devenu député, puis ministre du Cap, il transporta dans la politique africaine. Toute l'Afrique, du Cap au Caire, lui apparaissait déjà comme un gigantesque champ de diamants, récélant des richesses incalculables qu'il s'agissait de mettre au jour. Mais il voulait commencer par l'Afrique du Sud et quand, en 1884, Gordon lui demandait de l'accompagner à Khartoum : « Ma besogne n'est pas à ce bout de la carte, répondait Cecil Rhodes. Quelque jour, j'espère vous rejoindre à Khartoum; mais ce doit être par le sud. »

Or cette Afrique du Sud était divisée entre de petites sociétés nationales ou politiques, le Cap, le Natal, l'Oranje, le Transvaal, etc., dont les rivalités et la concurrence étaient le plus grand obstacle à la prospérité commune. Il fallait, avant tout, les syndiquer toutes de gré ou de force. De leur plein gré, le Natal et le Cap viendraient à cette fédération. De mauvais gré, l'Oranje y consentirait encore. Seuls, le Transvaal et Kruger auraient besoin d'être contraints ; mais la contrainte morale, pensa d'abord Cecil Rhodes, serait suffisante. A ce vieillard et à ce pays pauvre, il suffirait de démontrer qu'ils n'échapperaient

pas ; qu'ils avaient contre eux la jeunesse et la richesse du grand « promoteur » ; et que la résignation leur était tout à la fois le parti le plus sage et le plus avantageux. Il fallait d'abord donner à ces éternels fuyards la sensation qu'on les tenait et qu'ils ne s'échapperaient plus par quelque nouvel exode. Car ils mettaient toujours leur espérance en quelque nouveau *trek*, et du côté du nord-ouest, à travers le royaume de Khama et le Kalahari, quelques-uns déjà avaient essayé de fuir encore vers les côtes atlantiques et les terres portugaises. L'annexion des Betchouanas occidentaux (1885) et la fondation de la fameuse *Chartered Company* (1889), qui conquit et réunit sous le nom de Rhodésia les territoires de Khama, des Ma-tabélés, des Ma-chonas et, par delà même le Zambèse, des Barotsés, coupèrent le Transvaal du reste de l'Afrique : le chemin de fer, poussé de Kimberley à Mafeking, puis à Boulouwayo, puis à Salisbury, et qui redescend aujourd'hui vers Beira, fut comme la grande parallèle qui devait enclore la citadelle boer.

Le futur associé était circonscrit de toutes parts : il ne pouvait plus fuir. Cecil Rhodes pensa qu'avec de bonnes paroles on en viendrait maintenant à bout. Il ne cachait pas ses désirs de mettre le futur syndicat sud-africain sous les couleurs anglaises ; mais il proclamait que l'étiquette n'empêcherait nullement le produit d'avoir ses qualités et son action spécifiques : sous le drapeau anglais, l'Afrique du Sud resterait *afrikander*. Cecil Rhodes gagna la confiance de l'*Afrikander Bond*, qui cherchait à maintenir la communauté de langue et de sentiments entre tous les Hollandais du continent austral. Cecil Rhodes disait et pensait que l'Afrique du Sud fédérée devrait, comme l'Irlande (car il était alors *home-ruler* et ami de Parnell), faire partie de l'union impériale, mais sans rien sacrifier d'elle-même : en gardant ses droits et sa personnalité, elle serait actionnaire du grand syndicat panbritannique, comme à l'intérieur même de sa propre fédération les États et colonies seraient actionnaires de son petit syndicat sud-africain. Et même, dans le syndicat panbritannique, l'avenir réservait peut-être aux Afrikanders un rôle notoire et une influence prépondérante. Plus voisins par la race et par la langue des autres Saxons d'Allemagne, plus voisins aussi par leurs frontières de l'Empire allemand et de ses colonies sur l'Atlantique et sur

l'Océan Indien, peut-être les Afrikanders seraient quelque jour la pierre angulaire d'un plus vaste édifice, les négociateurs du syndicat parfait qui engloberait tous les peuples germaniques, toutes les forces de la civilisation nouvelle, tous les serviteurs du vrai Dieu : entre les Anglo-Saxons d'Angleterre, d'Amérique, d'Australie, etc., et les Saxons du continent européen ou des colonies allemandes, les Afrikanders un jour seraient le trait d'union.

Et mieux qu'en ces promesses d'avenir, Cecil Rhodes mettait son espoir dans les intérêts présents. Il pensait que la richesse britannique viendrait à bout des préférences ou des consciences nationales. Il disait que chaque homme — et il croyait que chaque peuple — a son prix : l'Angleterre aurait assez d'or pour acheter l'Afrique du Sud. Entourés de colonies et de possessions britanniques, les Boers prendraient l'habitude d'y venir gagner une vie plus large : déjà, dans la Rhodésia, un grand nombre s'enrôlaient à la solde anglaise. De nouveaux besoins, des mœurs moins rustiques et une économie moins étroite entraîneraient pour le Transvaal des relations plus fréquentes avec le voisin, c'est-à-dire avec l'Anglais, et une dépendance plus directe du capital étranger. Tôt ou tard, dans la conscience publique et privée des Boers, l'or anglais arriverait à introduire la notion des intérêts communs... Mais voici qu'un hasard renversa tout ce calcul. La découverte des *placers* vint en 1887-1890 mettre l'or entre les mains des Boers. Tout changeait : cet or, que Cecil Rhodes appelait le grand levier du monde, passait à l'ennemi ; la destinée semblait trahir le Napoléon du Cap pour son rival, le président Kruger.

*
* *

Si l'on veut mesurer l'influence de cette découverte des *placers* sur la conduite des affaires sud-africaines, il faut relire certaines confidences de Cecil Rhodes à son ami W. Stead [1].

Cecil Rhodes, à Oxford (il y vint reprendre ses études de vingt-cinq

1. Je résume ici deux articles de la *Review of Reviews*, novembre 1899 et avril 1902.

à vingt-huit ans, en 1876-1878, une fois sa fortune faite), avait été frappé d'une phrase d'Aristote : « La vertu consiste à donner à la vie une tâche assez grande pour la remplir ». Rentré en Afrique, il fit l'examen et le plan de sa vie présente et future. Roi du diamant et premier ministre du Cap, il vit bientôt que la richesse et la politique, le maniement de l'or et des choses humaines, ne peuvent suffire qu'à la médiocre vie de la foule. Fils de clergyman et, malgré tout, imbu de religiosité, il en vint à se convaincre que, seuls, pour un homme qui pense, le service de l'Éternel et la coopération aux œuvres de Dieu méritent d'être vécus. Si l'on pouvait croire vraiment au Dieu de l'Évangile et à la mission de Son Église, nulle vie ne serait comparable à celle d'un Ignace de Loyola, qui, de sa volonté personnelle et de sa milice toujours renouvelée, restaura et soutient encore l'édifice divin. Mais il est impossible de croire aux billevesées catholiques. Cependant faites le calcul des chances et probabilités : il y a tout au moins cinquante chances sur cent pour que Dieu existe, non pas le Dieu mesquin du populaire, mais le Dieu grandiose des savants, Celui dont Darwin surprit les secrets et la loi, quand il nous révéla le dogme de l'évolution. Celui qui fit le monde et les êtres pour qu'une amélioration constante, par le simple fonctionnement de la sélection naturelle, éliminât les faibles et les impuissants et ne laissât subsister, en fin de compte, que les nobles, les beaux, les forts.

Voilà Celui qu'il faut servir et voilà l'œuvre divine à laquelle il faut coopérer. Or il est évident, à voir l'histoire universelle, que, pour la course à la survivance, le grand *Handicapper* a favorisé la race blanche; qu'Il semble lui avoir réservé le succès final; et que, dans cette race blanche, Il a désigné les peuples saxons pour remporter la victoire dernière. Car justice, paix et liberté sont les trois marques de l'Ouvrier divin sur les choses humaines. Quel est le peuple qui a répandu sur la plus vaste étendue de territoires la liberté, la paix et la justice ? C'est l'Anglais... Et Cecil Rhodes arrivait ainsi à cette conclusion inévitable : « Si réellement il est un Dieu et s'Il désire que je coopère à Son œuvre, je crois ne rien pouvoir davantage pour Le servir que travailler partout à l'unification et au triomphe des peuples britanniques et travailler particulièrement à peindre le maximum de la carte d'Afrique en rouge-anglais, *if there be a God, I think that what He would like me to do is to paint as much of the map of Africa british red as possible.*

Mais quels moyens choisir ? La paix est le facteur essentiel du succès, parce qu'elle est aussi l'une des marques indispensables de l'œuvre divine : seule, elle conduit au règne de la justice et de la liberté. Ce n'est pas le fer guerrier, mais l'or pacifique qui vraiment est le métal divin : c'est la richesse, fruit du libre commerce et du juste travail, qui remplira les desseins de Dieu. Au lieu d'un ordre

de Jésuites, c'est un syndicat de milliardaires qui parviendra quelque jour à transformer le monde selon les vues divines : l'âge de l'or sera vraiment l'âge de Dieu.

Les mines d'or aux mains du Transvaal contrecarraient manifestement l'œuvre du Seigneur et les efforts de Son collaborateur dévoué. Du jour où cette abondante source de richesses échappait aux Anglais, non seulement c'était une énorme force distraite au fonctionnement du chantier divin; mais c'était en outre l'abandon de cette force aux adversaires de l'œuvre divine, aux éternels coupe-route de la marche anglaise, et à celui-là même que son inintelligence des choses éternelles, sa méconnaissance du Dieu darwinien et son culte de l'idole biblique et nationale faisaient le pire ennemi de tout progrès, à ce Kruger qui ne voyait dans le monde que son Afrique du Sud, et dans cette Afrique que son morceau de Transvaal, et dans ce Transvaal (ajoutait Cecil Rhodes) que les intérêts de sa rapacité : en 1886, avant l'exploitation des mines, Kruger pour son œuvre diabolique ne disposait que d'un budget de quatre millions de francs ; en 1896, les mines allaient enfler ses revenus jusqu'à cent vingt millions.

Et l'on estimait à dix-sept milliards le capital encore enfermé dans ce coffre-fort naturel : était-il possible, était-il moral de laisser le divin outil en ces mains criminelles ? Déjà l'on pouvait voir l'usage qu'elles en comptaient faire. Non seulement on devinait — les preuves manquaient pourtant — que Kruger escomptait une rupture de la sainte paix et qu'il préparait son peuple à la guerre par des achats secrets d'armes et de munitions. Mais l'on voyait plus clairement encore quel avenir il assurait à l'Afrique du Sud, en formant au Transvaal une nouvelle génération digne de lui. Partout des écoles nationales ouvertes et le hollandais restauré : en 1876, le Transvaal n'avait que 13 écoles que fréquentaient 156 élèves ; en 1886, il en avait déjà 96 avec 2 600 élèves ; en 1896, il en aura plus de 500 avec 13 000 ou 14 000 auditeurs. Au lieu de se plier à la langue, à la discipline et à la civilisation britanniques et de devenir ainsi les collaborateurs de la bonne tâche, et les participants de la vie vertueuse, ces Boers fanatisés allaient s'enfoncer dans leur vie

égoïste, se confiner dans leur train-train national ou ne sortir de leur barbarie que pour convertir à leur schisme leurs frères de l'Oranje et leurs cousins du Cap : au lieu de cette grande Afrique de Dieu, où l'Anglais eût assuré la paix et distribué la justice, on verrait quelque jour une terre hollandaise de discordes et de petitesses humaines...

Quelque temps, Cecil Rhodes espéra du moins que le Dieu de Darwin, qui ordonna l'élimination des vieux au profit des jeunes, le débarrasserait, lui jeune homme de quarante ans à peine, de ce vieillard qui dépassait soixante-dix années. Mais le temps coula, et le grand vieux vivait toujours, et il poursuivait avec une obstination sénile sa petite tâche impie, et l'or sortait toujours plus abondant de la Ligne des Eaux Blanches, *Witwatersrand*. Tout près du Betchouanaland anglais, à deux étapes de la frontière britannique, une ville anglaise s'était élevée sur ce coin de Transvaal. Car c'étaient des étrangers, *uitlanders*, des Anglais ou des Britishers surtout, qui étaient venus exploiter les mines, fonder la capitale minière Johannesburg et travailler au profit de Kruger. Ne fallait-il pas que ces mines, exploitées par des Anglais, fussent anglaises ? En 1895, Cecil Rhodes crut pouvoir renouveler sur ces mines d'or le coup de 1870 sur les mines de diamant ou le coup de 1876 sur Prétoria; en pleine paix, son fidèle Jameson, à la tête de sept cents hommes de main, entra dans le district minier et marcha sur Johannesburg que les *Uitlanders* révoltés, pensait-il, allaient lui remettre. Mais les Boers battirent Jameson et le cernèrent : le coup était manqué.

Cecil Rhodes ayant ainsi rompu la période d'attente, la guerre était inévitable : car la paix est désirable, pensait Cecil Rhodes, à condition qu'elle serve vraiment les desseins de Dieu ; mais contre Ses ennemis irréductibles, quand tous les moyens de douceur ou de demi-contrainte ont échoué, la guerre est le premier des devoirs, et les préceptes de la Bible deviennent alors le commandement suprême en ces matières délicates : « Vous tuerez le peuple de Macéda et vous ne laisserez rien subsister de cette race impie ». Si tout aussitôt la guerre n'éclata pas, c'est qu'il fallait trouver pour le peuple anglais des prétextes ou des raisons. Réduit à ses seules forces, Cecil Rhodes sentait maintenant la tâche inégale : il

ne disposait que de bandes sans importance et sans valeur; Kruger avait derrière lui tout un peuple armé. Cecil Rhodes pouvait en Angleterre compter sur de puissants amis. Le ministre des Colonies, J. Chamberlain, avait été le confident et le complice de son *raid* Jameson. La famille royale et la haute aristocratie, par nombre de leurs membres, émargeaient au budget du Syndicat des Diamants ou de la *Compagnie à Charte*. Tout près du trône, Cecil Rhodes avait pu vérifier son axiome que tout homme a son prix, et dans les deux partis libéral et unioniste, à la Chambre des communes, à la Chambre des lords, dans la presse, au *Times* même, il avait encore vérifié cette loi expérimentale. Certaines portions du grand public, certaines villes étaient aussi gagnées d'avance par leurs intérêts dans les mines d'or et de diamants: à la suite de J. Chamberlain, tout son peuple de Birmingham s'était lancé dans l'agio et, depuis 1887, cette capitale des bijoutiers ne rêvait que fortunes soudaines dans la *bleue* de Kimberley ou dans les *goldfields* de Johannesburg.

Mais pour le grand public anglais, pour l'Écosse, pour Manchester, pour les travailleurs et les honnêtes gens des Trois Royaumes, il fallait découvrir ou créer des raisons légitimant contre le Transvaal l'emploi des forces impériales. Atrocités contre les indigènes; injustice contre les *Uitlanders*; mauvais sentiments et mauvaise foi contre l'Angleterre; souvenirs de Majouba: la presse soldée par Cecil Rhodes se chargea pendant trois années (1896-1899) de réunir et de populariser tous les griefs possibles contre Kruger et son peuple. Elle enfla surtout la voix pour déplorer « la vie si amère » que la tyrannie boer faisait aux malheureux *Uitlanders*. Il faut lire dans la brochure de M. Conan-Doyle (pp. 25 et suivantes) le résumé de ce réquisitoire contre cette « oligarchie boer des plus corrompues, des plus vénales et des plus incapables », qui « suçait le sang des *Uitlanders* » et qui « riait au nez de cet infortuné *Uitlander* tondu par tout le monde » : amas d'épithètes, mauvaises raisons. Que, dans cette question des *Uitlanders* comme dans celle des indigènes, le Transvaal fût sans tort: l'énoncé d'une telle affirmation ferait sourire; pour ma part, je n'ai jamais connu de peuple sans crime. Mais, bonnes ou mauvaises, toutes les accusations contre les

Boers prennent dans une bouche anglaise une valeur comique, presque bouffonne : les meurtriers des Cafres, des Zoulous, des Basoutos et des Grikouas, le lion britannique qui sur trois continents dévora moutons et bergers, accusant la cruauté du Boer, qui tondit en Afrique la largeur de son veld ! et ces unionistes, qui en Irlande refusent aux indigènes, aux légitimes et seuls maîtres du pays, le droit de se gouverner, réclament une autonomie et des droits presque souverains pour les étrangers, — car tel est le sens de *Uitlander*, — non pas même fixés, mais à peine domiciliés au Transvaal !

Que l'on relise avec soin le réquisitoire de M. Conan-Doyle, et l'on verra, surtout après les confidences que l'honnête G. F. Esselen nous a faites tout à l'heure, qu'en réalité toute cette affaire des *Uitlanders* avait son nœud vital en un quatrième point :

4° Les *Uitlanders* n'avaient aucune part à la direction de l'instruction publique. M. John Robinson, directeur général du conseil d'instruction publique à Johannesburg, a estimé que la somme allouée aux écoles uitlanders se montait à 15 250 francs sur 1 575 000 francs consacrés à l'instruction publique, ce qui fait 2 fr. 90 c. par tête et par an pour les enfants uitlanders et 10 fr. 65 c. par tête pour les enfants boers.

Tout le reste n'est que mauvaise querelle. Car, fermiers du Boer qui possède les mines d'or, les *Uitlanders* payaient sans doute une très forte redevance à leur propriétaire, et c'est le propriétaire seul qui prétendait fixer à son gré cette redevance, et seul en disposait à son gré. Mais tout notre droit européen et civilisé repose sur un pareil fondement. Je ne dis pas que ce soit là l'équité parfaite ; je crois qu'un jour le fermier-travail discutera plus librement avec le capital-propriétaire et que le partage entre eux sera plus équitable. Mais, pour le moment, la justice universelle admet ces usages : le Transvaal ne faisait donc qu'un emploi légal et légitime de sa propriété, en la louant moyennant les plus grosses redevances à ces étrangers qui étaient libres de l'affermer ou de s'en aller ailleurs. Et les *Uitlanders* gagnaient si rapidement à ce fermage des fortunes si considérables qu'ils n'eussent pas songé à se plaindre, si l'on n'avait pris soin d'ulcérer « ces

petits bobos d'une poignée d'Anglais » (comme dit M. Stead) en leur inoculant le virus politique. L'exploitation des *Uitlanders* par le « rapace » Kruger n'eût semblé illégitime à personne, si elle n'eût pas servi à fonder des écoles hollandaises et à réveiller la nationalité boer...

Trois ans de campagnes dans la presse anglaise amenèrent enfin le résultat souhaité : l'opinion publique réclama une intervention en faveur des pauvres *Uitlanders* ; M. Chamberlain put adresser des remontrances, entamer de rogues négociations avec le président Kruger et, de subtilités en arguties, de mauvaises paroles en prétentions injustifiées, acculer peu à peu son adversaire aux résolutions irréparables. Que M. Chamberlain ait délibérément souhaité, voulu, imposé la guerre : ce n'était dès 1899 déjà un secret pour personne. On savait que l'homme d'État (et j'ai longuement exposé la chose aux lecteurs de la *Revue*) avait besoin de cette guerre pour l'achèvement de sa politique impérialiste. Mais, en outre, on a découvert par la suite que l'homme privé avait aussi mis dans la guerre ses intérêts et ceux de sa famille, que mines d'or et fournitures militaires lui devaient procurer un bénéfice énorme et immédiat, et que le spéculateur en lui collaborait avec le *monopolist*. Aux yeux de Kruger, d'autre part, que la guerre n'ait pas semblé déplorable, ni même déplaisante, ni peut-être inopportune : je doute que l'on puisse encore le nier. Je crois seulement que la responsabilité de cet état d'esprit doit remonter plus haut qu'à Kruger lui-même, jusqu'à cet étrange chevalier d'Allemagne, qui, de son nom impérial de Guillaume II, signa la fameuse dépêche au lendemain du *raid* Jameson. Si Kruger n'avait pas cru sentir derrière lui ce tout-puissant protecteur, peut-être eût-il montré plus de patience encore et, dans la forme, cédé aux exigences de M. Chamberlain. Jamais en cette abominable tuerie on n'exagérera la responsabilité de l'empereur allemand.

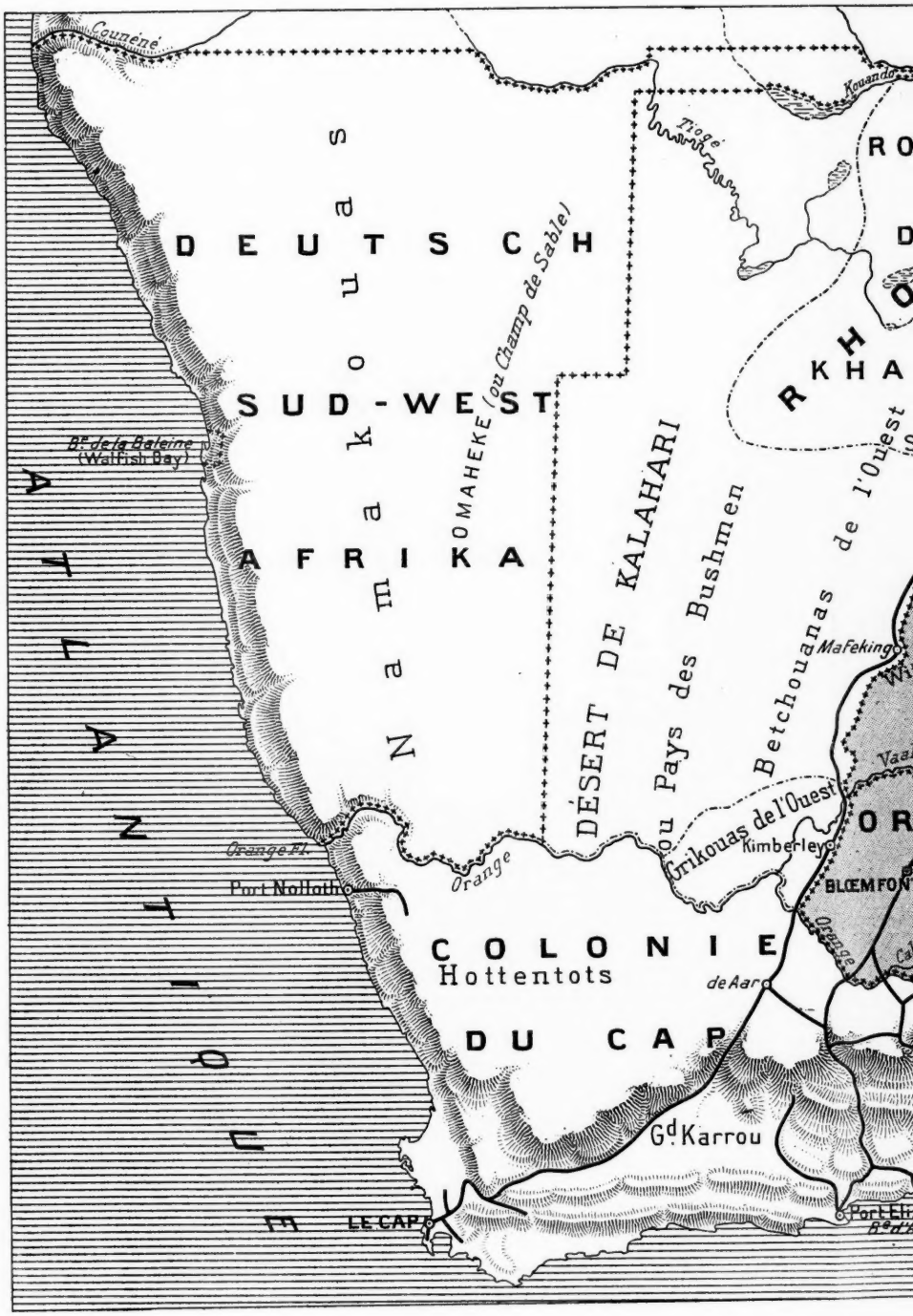
*
* *

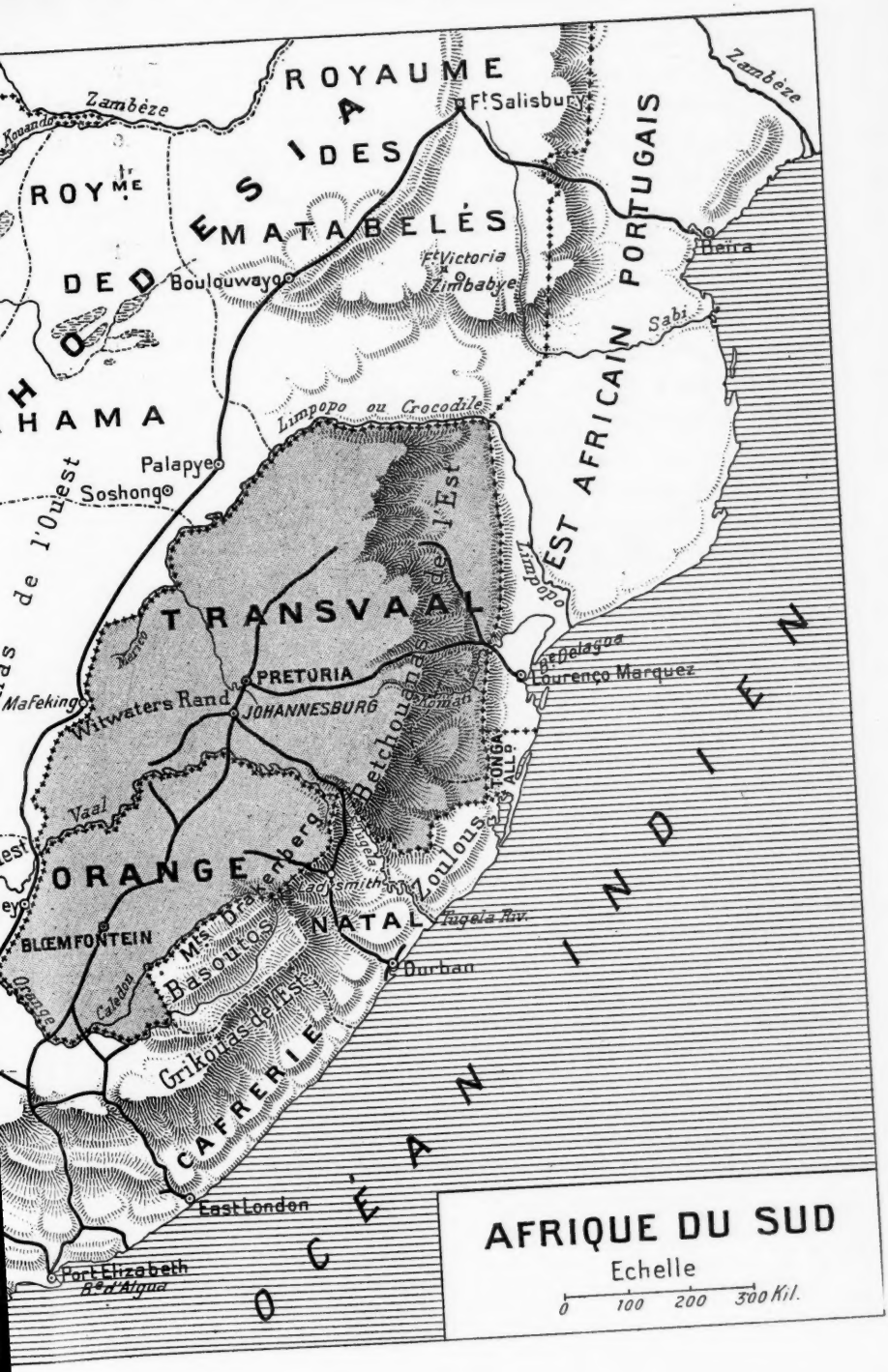
La guerre fut déclarée... Depuis trois ans, elle dure : la paix viendra-t-elle enfin? Les Anglais nous disent aujourd'hui par la bouche de M. Conan-Doyle qu'ils sont convaincus de

la justice de leur cause. Au début de la guerre, ils ne s'embarrassaient pas de telles raisons : ils disaient simplement que cette exécution était brutale, sommaire, sujette à critique et à regret, mais utile, nécessaire et, par conséquent, inévitable. Sûrs de leur force invincible, ils ne plaidaient que la simple franchise : « On ne fait pas d'empire sans casser des peuples » ; tous leurs journaux, de septembre 1899 à juillet 1900, ne tinrent pas d'autre langage. Les revers leur ont donné quelques inquiétudes de conscience. Ils éprouvent maintenant le besoin de se dire et de dire aux autres qu'ils sont les défenseurs de la justice. Nous n'avons pas le droit de mettre en doute leur propre conviction. Mais encore avons-nous le droit de leur faire remarquer simplement que leur conception actuelle de la justice est celle plutôt d'un Cafre ou d'un *matador* que d'un Gladstone et d'un Bentham. Pour plaire au Dieu de Darwin et de Cecil Rhodes, les Anglais font aujourd'hui ce que jadis faisait le Cafre pour plaire à son dieu de la sagaie et du bouclier, et, que dans l'intervalle, pour plaire au Dieu de Moïse, le Boer ait fait aussi la même chose, ce ne leur est pas une excuse aux yeux de la justice humaine, qui n'a rien de commun avec ces hécatombes religieuses.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.


Couneiné
Kouando
Tiogé
DEUTSCH
SUD-WEST
AFRIKA
Namaqua
OMAHEKE (ou Champ de Sable)
DÉSERT DE KALAHARI
ou Pays des Bushmen
Betchouanas de l'Ouest
Griquas de l'Ouest
Kimberley
Mafeking
BLŒMFONT
Orange
Orange Fl.
Port Nolloth
B.e de la Baleine
(Walfish Bay)
COLONIE
Hottentots
DU CAP
de Aard
Gd Karrou
LE CAP
Port Elis
B.e d'A
ATLANTIQUE


ROYAUME DES MATABELÉS
ROYME DE
HAMA
Zambèze
Kouando
Ft Salisbury
Ft Victoria
Zimbabye
Boulouwayo
Beira
Sabi
PORTUGAIS
EST AFRICAIN
Limpopo ou Crocodile
Limpopo
Palapye
Soshong
de l'Ouest
TRANSVAAL
Marico
PRETORIA
Mafeking
Witwaters Rand
JOHANNESBURG
Delagoa
Lourenço Marquez
Betchouanas de l'Est
Aromo
TONGA
ALLO.
Vaal
ORANGE
Drakenberg
Tugela
Ladysmith
Loulous
NATAL
Tugela Riv.
BLOEMFONTEIN
Mts Basoutos
Durban
Caledon
Orange
Grikouas de l'Est
CAFRERIE
East London
Port Elizabeth
R.e d'Algoa
OCÉAN INDIEN
AFRIQUE DU SUD
Echelle
0 100 200 300 Kil.

LETTRES A L'ABBÉ DELOR[1]

I

Villersexel (Haute-Saône), ce 16 novembre 1837.

Monsieur l'abbé,

J'aurais mille fois pardon à vous demander d'avoir tardé si longtemps à répondre à votre lettre du *19 novembre* dernier (il y a presque un an) et à celle du 12 juin dernier. Mais j'aime à croire que mon pardon est tout acquis auprès de vous : vous aurez compris combien il m'était difficile de remplir fidèlement toutes les obligations d'une immense correspondance au milieu des nouveaux devoirs d'époux et de père qui me sont survenus depuis un an, au milieu aussi des exigences d'une position politique et d'une série d'études religieuses, l'une et l'autre essentielles au but que j'ai choisi pour ma vie, et qui est de servir la justice et la vérité personnifiées dans l'Église. Mais aussi vous aurez compris, j'espère, que les relations déjà établies entre nous d'une manière si merveilleuse, puisque nous ne nous sommes jamais vus, et par la seule force des sympathies, me sont et me seront toujours extrê-

1. M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre, à Limoges, mort en 1899 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a parcouru une carrière dont sa ville et le pays limousin gardent un respectueux souvenir; mais sa vie resta volontairement enfermée dans le rayon des œuvres sacerdotales. Qu'il nous suffise de dire que ce prêtre, âme de douceur et de force, conquit de nobles amitiés et sut imposer un respect sympathique à tous ceux, même parmi les adversaires de ses idées, avec lesquels l'occasion l'amenait à correspondre. — Nous devons ces lettres à l'obligeance de son neveu, M. Jean Gouyon, de qui sont les notes qui accompagnent le texte.

mement chères, que j'y tiens comme au plus précieux débris des efforts que j'ai faits autrefois pour une cause que je croyais sincèrement être la bonne[1]...

Quand votre lettre du 19 novembre m'a été remise, déjà bien des mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été écrite ; car j'étais alors à Rome, où j'avais été me consoler aux pieds du Souverain Pontife de la profonde douleur que m'avait causée la publication des *Affaires de Rome*[2]. J'étais resté en correspondance avec M. de Lamennais jusqu'à ce moment fatal : fidèle à la résolution que j'avais prise de le suivre jusqu'aux frontières du Catholicisme, *mais pas au delà ;* en le voyant lever la bannière de la révolte et de la calomnie contre l'Église, malgré les instances tant de fois renouvelées que je lui avais faites de vive voix et par écrit de supprimer ce funeste écrit, en le voyant consommer ainsi sa séparation des enfants de Dieu, je reconnus qu'il n'y avait plus rien à espérer : depuis ce moment je n'ai plus eu de relations avec lui. En réponse aux questions si touchantes et si douloureuses que vous m'adressez sur lui, je suis bien forcé d'avouer que je ne vois aucune chance de retour pour lui dans ce moment. Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, que la grâce ne frappera pas un jour ce rocher ; mais tant que dureront ses dispositions actuelles il n'y a rien à espérer. En proie à toute l'aigreur des passions démagogiques, aveuglé par ce même orgueil individuel qu'il

1. Allusion aux doctrines politiques et religieuses de *l'Avenir*. Sous ce titre, M. de Lamennais avait fondé, en 1830, avec le concours de MM. Lacordaire, Montalembert, Gerbet, Harel du Tancrel, de Coux, etc., un organe catholique dont on connaît l'étonnante autant qu'éphémère fortune. *L'Avenir* entreprit de réconcilier l'esprit moderne avec l'Église. Il prenait pour devise les mots : *Dieu et liberté*, rompait avec le vieux parti royaliste, prêchait l'union du catholicisme et de la démocratie, dénonçait le Concordat, réclamait la séparation de l'Église et de l'État pour assurer à celle-là plus d'indépendance et attaquait le Gallicanisme au profit de l'autorité Romaine. Les hardiesses du journal effrayèrent l'épiscopat. Monseigneur de Quélen et un grand nombre d'évêques sollicitèrent contre certaines thèses de *l'Avenir* une condamnation de Grégoire XVI. MM. de Lamennais, Lacordaire et Montalembert se rendirent à Rome pour défendre leur œuvre. Le pape, après de longs atermoiements et sur une sorte de mise en demeure des intéressés, dut se prononcer. Le journal fut désapprouvé, puis condamné en 1832 à la suite de nouvelles violences. Les rédacteurs se soumirent, à l'exception, on le sait, de M. de Lamennais, et *l'Avenir* disparut.

2. *Les Affaires de Rome*, œuvre de Lamennais publiée en 1836. Ce livre, qui exposait les démêlés de l'auteur avec Rome au sujet de *l'Avenir*, contenait de violentes attaques contre la papauté.

avait si glorieusement foudroyé chez les autres, il s'est fait un dieu, une Église, une société de sa façon; il a oublié toute sa vie passée, tous ceux qui l'ont aimé si ardemment, tous ceux qu'il a si déplorablement trompés en brisant leurs plus chères espérances, en déracinant leur confiance la plus sacrée. Je n'ai point vu chez lui trace, je ne dis pas d'un remords, mais même d'un souvenir. Prions donc, c'est la seule ressource qui nous reste, pour que Dieu ne laisse point s'éteindre dans sa chute actuelle cette lumière naguère si vive et si pure!

Du reste, quelque désolante que soit cette chute pour lui et pour nous qui l'aimions, il s'en faut cependant que l'âme catholique n'y puisse démêler comme en tout l'éternel triomphe de l'Église. M. de Lamennais a rendu à l'Église et à la vérité les plus éclatants services; il a, quoi qu'on en dise, porté au Gallicanisme, cette plaie de notre patrie et de notre Église, des coups mortels, et il a obligé un évêque, pour venir à bout de ses excès, d'avoir recours à l'autorité suprême en renonçant à toutes leurs anciennes habitudes d'autorité individuelle[1]. En un mot, les Gallicans n'ont pu l'emporter sur lui qu'en cessant d'être Gallicans. La victoire de la sainte Église romaine n'en est que plus éclatante. Et puis d'ailleurs quel triomphe sans pareil pour cette mère divine que de voir cet homme, si puissant par le génie, l'éloquence, l'amour qu'on lui portait, dans un temps où il y a tant d'attraits et d'encouragements pour la révolte, et où il semblait y avoir pour lui tant de facilités à créer une secte, de le voir, dis-je, tomber de toute sa hauteur à la seule voix du chef de l'Église, et abandonné de tous ses nombreux adhérents, *sans exception;* jamais, en fouillant dans les annales de l'Église, on ne trouve un exemple d'une victoire aussi complète, aussi solennelle de l'autorité.

Certes, sa défection fait beaucoup de mal. Elle autorise et justifie une foule de préventions dangereuses, et surtout cet esprit d'inaction, de tiédeur et de défiance qui neutralise à un si haut point les forces de l'Église en France: mais le bien qu'il a fait durera plus longtemps que le mal : la victoire de

1. Nous avons rappelé plus haut les démarches des évêques auprès de Grégoire XVI pour arrêter *l'Avenir*.

l'Église sur un aussi redoutable adversaire immortalisera le pontificat de Grégoire XVI; le jeune clergé a reçu une impulsion puissante; le Gallicanisme, je le répète, a été blessé à mort; il expirera lentement sous le poids des événements comme sous celui des saines études; et l'abbé de Lamennais, après avoir donné au monde, avec plus de grandeur et d'éloquence que personne, la théorie du néant de l'orgueil et de la raison individuelle, a été choisi par Dieu pour prouver la vérité de cette théorie par son exemple.

Ce qu'il y a de plus important en ce moment, c'est que le clergé se dégage des liens funestes où l'enserre l'esprit de parti, afin de pouvoir profiter des bonnes dispositions du gouvernement, de l'admirable position que les événements lui ont faite, de ce merveilleux retour des esprits, depuis l'expulsion de la branche aînée, sinon vers la foi et la pratique, du moins vers les études religieuses et le sentiment de ce besoin suprême de l'humanité. Pour cela, il faut savoir répudier le joug du légitimisme, et ne plus laisser exploiter la doctrine et l'histoire du catholicisme, par les mensonges systématiques de M. de Genoude[1] et autres, qui viennent effrontément lier chaque jour dans leurs journaux les destinées immortelles de l'Église du Christ avec les destinées passagères d'une race usée. Dieu a donné deux fois d'admirables démentis à ces théories impies, d'abord en faisant rétablir la religion en France par celui que les royalistes appellent l'*Usurpateur*, ensuite par ce qui se passe en France depuis la révolution de Juillet, par la différence qu'il y a entre 1837 et 1827. Ah! combien l'on entend mieux à Rome tout cela qu'en France, dans un certain monde : voici ce que me disait, le 12 février dernier, le Saint-Père en réponse à mes plaintes sur la tenue politique de M. l'archevêque de Paris : *Je déplore extrêmement que le clergé français ait cette attitude politique... je ne le veux pas... L'Église est amie de tous les gouvernements, quelle que soit leur origine ou leur nature, monarchique, aristocratique, ou démocratique, pourvu qu'ils n'oppriment pas sa liberté... Je suis on ne peut plus content du roi Louis-Philippe, je voudrais que tous les rois de l'Europe lui ressemblassent.*

1. M. de Genoude, directeur de la *Gazette de France*, organe du parti légitimiste.

L'érection du prieuré de Solesmes en abbaye exempte, et la création d'une Congrégation de Bénédictins pour la France, dont le P. Gueranger[1] est abbé à vie, voilà un fait salutaire destiné à exercer la plus heureuse influence sur notre avenir, en ravivant parmi nous les traditions du clergé régulier, toujours si essentiel à l'Église, et les fortes études d'histoire ecclésiastique si propres à dissiper les erreurs et les préjugés gallicans.

Adieu, monsieur l'abbé, je me suis laissé aller au plaisir de causer avec vous : peut-être ai-je été trop loin ; aussi je vous prie de ne pas trop communiquer cette lettre. Vous y verrez, j'espère, une nouvelle preuve du prix que j'attache à votre attachement. Je vous prie de croire au mien ainsi qu'à mon dévouement respectueux.

CH. DE MONTALEMBERT

II

Château de Frelen (Nord), le 8 avril 1839.

Monsieur l'abbé,

. . . . . .

La liberté d'enseignement qui vous préoccupe si justement est aussi l'objet de mes vœux constants : c'est sous cette bannière que je suis entré dans la vie publique, à peine sorti de l'enfance, et je ne la déserterai jamais. Mais j'ai peu d'espoir tant que les évêques, le clergé et les pères de famille catholiques suivront leur système actuel : c'est-à-dire, tant qu'ils se tiendront à l'écart, s'isolant du mouvement social et des habitudes politiques du pays, attendant le retour d'un ordre de choses que je crois détruit pour toujours, au lieu de descendre dans l'arène, et adressant aux autorités compétentes des milliers de pétitions oiseuses. Il n'y a rien à attendre : le gouvernement maintiendra un monopole qui lui est précieux ; le faux libéralisme se gardera bien de réclamer une liberté qui profiterait surtout au catholicisme, et la voix isolée de

1. Dom Prosper Gueranger, restaurateur de l'ordre des Bénédictins en France, auteur apprécié d'ouvrages de théologie et de liturgie catholiques.

quelques pairs ou députés catholiques se perdra dans l'orage des passions égoïstes et bruyantes qui dominent les Chambres. La question de la liberté d'enseignement est tout entière entre les mains des évêques : ils y sont plus intéressés que personne, et c'est à eux que Dieu en demandera compte.

Conservez-moi, monsieur l'abbé, je vous en supplie, votre fraternelle bienveillance et priez souvent pour moi et pour ma pauvre histoire de saint Bernard, qui avance tout doucement, et veuillez compter sur mon sincère et respectueux dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT

Je vous recommande beaucoup *l'Univers*, qui est maintenant à peu près sous ma direction et que je compte maintenir de plus en plus dans la ligne *exclusivement* catholique. Je me flatte que vous aurez trouvé sa rédaction un peu améliorée depuis un mois.

III

Longny (Moselle), ce 2 juillet 1840.

Monsieur l'abbé,

Je chercherais à m'excuser auprès de vous de mon long silence, si je ne vous avais maintes fois expliqué les tristes et impérieux motifs qui mettent chaque jour des entraves à ma correspondance, surtout pendant mon séjour à Paris. J'avais un motif spécial pour différer de répondre à votre lettre du 13 mars dernier : c'était le désir de faire précéder cette réponse par l'insertion dans *l'Univers* de l'article que vous aviez le droit d'attendre sur votre excellente brochure relative à la liberté d'enseignement; et malgré l'autorité que je devrais par plusieurs raisons exercer à *l'Univers*, rien n'est plus difficile que d'obtenir dans ce journal l'insertion de ce qu'on désire, tant il y a encombrement de matière, et tant le nombre et le loisir des rédacteurs est borné. Je dois vous dire en passant que l'exemplaire de votre *Mot aux familles*, que vous aviez la bonté de me destiner, ne m'a jamais été remis, du moins directement : j'en ai trouvé un à *l'Univers*, dont je me

suis emparé, et que j'ai lu avec une vive et véritable satisfaction; j'y ai puisé plus d'un bon argument pour la discussion future de ce grave et suprême intérêt. M. Dulac, rédacteur en chef de *l'Univers*, s'est alors chargé, sur mes instances, de faire l'article que vous avez dû lire il y a quelque temps dans *l'Univers*, et dont l'insertion a été retardée par suite de ses innombrables occupations. Moi-même, qui avais l'intention de vous écrire dès le lendemain pour prendre acte de l'accomplissement de vos vœux et des miens, j'en ai été empêché par les embarras qui accompagnent toujours les préparatifs d'un voyage lointain et prolongé comme celui que j'entreprends en ce moment. Ce n'est qu'après avoir quitté Paris, et secoué le joug de tant d'affaires qui m'accablent, que je peux prendre la plume pour vous dire combien votre lettre du 13 mars m'a intéressé et m'a touché. Je ne suis pas surpris des préoccupations que vous a values votre excellente publication : ce n'est qu'à ce prix que la vérité peut se faire jour et triompher. Ce qui m'étonne et m'afflige bien plus que la malveillance de nos adversaires, c'est l'indifférence et la tiédeur d'une partie si notable du clergé et même de l'épiscopat pour cette question vitale de la liberté d'enseignement. Les dispositions actuelles du ministre de l'instruction publique[1] sont bonnes et je crois qu'on peut, sauf quelques points à discuter, s'en contenter; mais ces dispositions ne changeront-elles pas, et lui-même sera-t-il ministre assez longtemps pour les appliquer? Voici ce que la session prochaine nous apprendra.

Je pars en ce moment pour faire un voyage en Orient; ce sera pour moi un repos plutôt qu'une fatigue. Je ne reviendrai que vers la fin de l'année. Je vous demande avec instance la continuation et même un surcroît de vos bonnes prières pendant cette absence, et vous prie de croire aux sentiments de dévouement fraternel et de respectueuse considération avec lesquels je serai toujours votre très humble et obéissant serviteur.

CH. DE MONTALEMBERT

1. Victor Cousin, bientôt remplacé par Villemain.

IV

Paris, ce 24 novembre 1841.

Monsieur l'abbé,

En revenant à Paris pour la discussion des fortifications, j'ai trouvé votre envoi du 16 mars. J'ai lu avec beaucoup de sympathie vos réflexions sur la liberté d'enseignement et je les ai envoyées à *l'Univers*. Mais je ne pourrai influer en rien sur leur insertion, car MM. les rédacteurs actuels de cette feuille[1] m'ont exilé depuis plusieurs mois de sa direction, tout en gardant soigneusement les fonds considérables que je leur avais avancés pour sauver et consolider leur journal. Veuillez donc ne plus me regarder, en aucune façon, comme solidaire de ce qui s'y fait ou de ce qui s'y dit.

Quant au fond de la question, je suis aussi partisan, comme vous le savez, que qui que ce soit de la liberté d'enseignement la plus absolue ; mais il faut tenir compte des obstacles presque insurmontables qui se trouvent : 1° dans le manque d'union et de direction chez l'Épiscopat ; le voilà heureusement descendu dans la lice[2], mais quelle peine n'a-t-il pas fallu se donner pour cela, et n'est-ce pas déjà trop tard ? 2° dans la répulsion violente de la majorité des députés et en général du *pays légal*, pour toute liberté qui doit profiter au catholicisme. Si nous obtenons quelque chose de pareils ennemis, nous serons bien heureux : il faut nous contenter de peu au moins pour commencer, ce qui n'empêche pas du tout de

1. MM. Louis Veuillot, Dulac, etc.

2. A propos du projet de loi sur l'Enseignement déposé en 1841 par M. Villemain, ministre de l'Instruction publique. Ce projet autorisait l'ouverture de collèges libres sous de sérieuses garanties de savoir et de moralité. Les directeurs des établissements particuliers devaient être licenciés ou posséder les deux diplômes du baccalauréat et les professeurs l'un d'entre eux. Ils devaient en outre subir devant un jury spécial composé de membres de l'Université et de la magistrature un examen de capacité particulier. La nouvelle loi étendait ses exigences aux Petits Séminaires dont les évêques jusque-là choisissaient librement le personnel. Cette mesure restrictive de l'autorité diocésaine souleva les protestations de l'Épiscopat : l'évêque de Chartres, monseigneur Clausel de Montals, le cardinal de Bonald, monseigneur Gousset et plus de cinquante prélats à leur suite firent entendre publiquement leurs doléances. Combattu d'autre part dans le monde parlementaire par M. de Salvandy, même par M. Guizot président du Conseil, le projet fut retiré.

réclamer beaucoup, et de porter la discussion sur le terrain des véritables principes, comme vous l'avez fait. Recevez de nouveau l'assurance de mon respectueux dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT

V

Château de Frelen (Nord), ce 23 octobre 1844.

Monsieur l'abbé,

Vous devez me trouver des torts envers vous. Depuis plusieurs années vous m'écrivez des lettres pleines d'affection et d'intérêt, et je n'ai pas trouvé le temps de vous répondre jusqu'à ce jour! Et cependant je compte tout à fait sur votre indulgence. Je suis convaincu que vous aurez apprécié les motifs de mon silence, mon long et lointain exil d'abord[1], puis les innombrables occupations et embarras de toute sorte qui m'ont assailli depuis mon retour de Madère, et qui m'accablent encore aujourd'hui. Toutefois, je veux absolument payer en partie ma dette, et vous dire que j'ai toujours été infiniment touché de votre sympathie, qu'elle est souvent venue à propos pour me consoler et m'encourager, et que je vous supplie de m'en continuer l'expression toutes les fois que vous le pourrez. Quand ma réponse tardera, veuillez vous dire que ce retard n'est jamais dû à une autre cause qu'à l'encombrement de mes affaires et de mes devoirs publics et privés.

Je vous rends grâce de l'affectueuse cordialité avec laquelle vous avez suivi ma lutte à la Chambre au printemps dernier. J'ai été quelquefois heureux ; mais ces succès passagers sont entremêlés de cruelles souffrances dans un cœur qui comme le mien recherche surtout le triomphe de la vérité. J'ai vu après tout triompher le mal, et j'ai par devers moi mille preuves que ce triomphe est dû beaucoup moins à l'énergie ou à l'habileté des méchants qu'à la pusillanimité des bons, à leur lâche condescendance pour le mal, à leur sotte et aveugle confiance dans les petites finesses de la diplomatie

1. Un séjour de sept mois à Madère pendant l'hiver de 1842 pour la santé de madame de Montalembert.

mondaine ! Voilà ce qui me désole : voilà la triste pensée qui me ronge sans cesse. Je ne puis encore me faire à ce *manque de foi* dans la force surnaturelle de l'Église et de la vérité qui caractérise la majorité des évêques et la presque totalité des chrétiens. C'est là, à mon avis, le signe incontestable de notre décadence et le présage du plus triste avenir. Du reste, je me plais à reconnaître que les évêques, vu la manière dont ils ont été la plupart du temps choisis par le pouvoir, ont admirablement bien fait leur devoir. Je ne sais s'ils persévèrent, mais je leur rends pleine justice pour le passé. Malheureusement les simples fidèles, les chrétiens de toute condition, les pères de famille surtout ne font rien pour seconder l'attitude noble et indépendante que le clergé a prise. Ils s'obstinent, malgré tant d'avertissements, malgré votre *Mot aux familles* si souvent répété par d'autres, à jeter leurs enfants au Moloch universitaire : ils tendent les mains aux fers qu'on forge pour eux ; ils s'occupent de *tout* avec intérêt et avec suite, excepté de ce qui importe le plus à leur conscience, à leur avenir, à leur paix domestique. Je ne puis pas m'étonner de la scélératesse d'un Thiers, d'un Sue, d'un Robinet, quand je vois l'incurable et inexplicable mollesse de ceux qui, éclairés des lumières de la foi, ne font *rien* pour sauver l'âme de leurs enfants et la liberté de leur conscience.

Ne croyez pas du reste que je sois découragé. Je suis souvent *désespéré* mais jamais découragé, je ne combats pas pour vaincre mais pour faire mon devoir. Je suis un soldat d'avant-garde, d'autres que moi profiteront de la victoire, si victoire il y a : mais du moins je n'aurai pas la honte d'avoir contribué à la défaite et pactisé d'avance avec les oppresseurs.

J'ai reçu avec le plus vif intérêt les détails si précieux que vous me donniez sur l'évêque de Tulle[1]. Comme vous avez dû le comprendre, il m'eût été impossible d'intervenir en sa faveur[2]. C'eût été le dénoncer comme homme de courage et d'honneur ; c'eût été ajouter un dernier titre d'exclusion à tous ceux qu'il réunissait déjà. Je ne sais d'ailleurs si à Tulle il ne pourra pas faire autant de bien et plus qu'à Limoges. J'ai appris

1. Monseigneur Berteaud, ami de l'abbé Delor.

2. L'abbé Delor sollicitait la translation de l'évêque de Tulle au siège de Limoges.

avec bonheur qu'il avait noblement tenu tête au préfet dans l'affaire des Carmélites[1], mais combien n'est-il pas à regretter qu'il n'ait pas eu recours à une publicité plus étendue ! La publicité est aujourd'hui notre seule force, notre seule sauvegarde *humaine*. J'ai lu avec une vive satisfaction votre discours à la distribution des prix et je vous félicite d'être sorti du cercle des banalités ordinaires. Je vous remercie de vos bontés pour *Saint-Anselme*, je vous recommande beaucoup le *Correspondant* où ce fragment a paru : ce recueil paraît se consolider de plus en plus. J'ai été stupéfait d'apprendre que dans votre établissement[2] on recevait un journal aussi scandaleux que la *Gazette*[3] ; mais par le temps qui court on ne peut ni s'étonner ni douter de rien. Veuillez de même ne jamais douter de ma respectueuse et affectueuse considération.

CH. DE MONTALEMBERT

VI

Paris, le 28 janvier 1846.

Monsieur l'abbé,

Je suis très heureux que les billets pour la Chambre des pairs que j'ai eu l'honneur de vous envoyer aient pu vous être agréables, et je ne saurais être que très flatté du regret que vous exprimez de ne m'avoir pas entendu moi-même.

J'aime à applaudir, monsieur l'abbé, au zèle que vous manifestez pour la cause catholique ; elle a bien besoin de ce dévouement pour réveiller tant d'esprits endormis. La propagation du *Correspondant* est assurément un des meilleurs

1. En 1844, mademoiselle C., de Tulle, était entrée aux Carmélites contre le gré de ses parents. L'affaire, exploitée par les passions politiques, souleva grand tapage. Le conseil municipal demanda la fermeture du couvent, et le ministre de l'Intérieur, M. Martin (du Nord), à l'instigation du préfet de la Corrèze effrayé par l'attitude surexcitée de la foule, songeait à disperser de vive force les religieuses. Monseigneur Berteaud prit leur défense et écrivit au ministre : « Vous en avez le pouvoir, mais les grilles ne s'ouvriront pas, il faudra les rompre et vous me trouverez derrière en habits sacerdotaux. » Cette attitude fit hésiter le pouvoir, le bruit se calma, et les Carmélites ne furent pas inquiétées. On trouvera plus loin, sous les lettres de L. Veuillot, une note plus étendue au sujet de monseigneur Berteaud.

2. Le Collège de Felletin (Creuse), où professait l'abbé Delor.

3. La *Gazette de France*.

moyens d'arriver à ce but. J'ai fait part aux directeurs de ce recueil de l'avis que vous ouvrez pour en abaisser le prix. Malheureusement il n'est pas réalisable, car le prix matériel est supérieur à celui auquel vous proposez de le laisser. J'aime à espérer, monsieur l'abbé, que cette circonstance n'arrêtera point votre zèle en faveur du *Correspondant*. Un recueil de cette nature se prête facilement à des abonnements pris en commun par deux ou trois confrères ou amis qui se le font passer successivement ; c'est le meilleur moyen de le populariser. M. Lenormant [1] va être placé, comme rédacteur en chef, à la tête de ce recueil, qui ne tardera pas, sans doute, à acquérir de nouveaux titres à la confiance des catholiques, et ce sera en même temps une sorte de compensation offerte à l'homme généreux que les antipathies universitaires contre la religion viennent d'éloigner de sa chaire [2].

Croyez, je vous prie, monsieur l'abbé, à l'assurance de ma respectueuse considération et de mon entier dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT

P.-S. — Les premières discussions de la Chambre des députés [3] ont signalé à la réprobation publique les manœuvres employées pour favoriser l'élection de M. Cuvillier-Fleury. On a oublié d'y parler de la plus honteuse des manœuvres, celle qui a pu concilier partiellement l'appui du clergé à l'homme dont les articles signés de lui-même dans le *Journal des Débats* respirent la haine et le mépris pour tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus menacé dans l'Église. M. Cuvillier-Fleury a osé écrire que le R. P. de Ravignan apportait *la peste* à Paris ! et c'est lui que certains curés recommandaient aux votes des électeurs catholiques !

1. Charles Lenormant, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, collaborateur de Champollion en Égypte et auteur de savants ouvrages de numismatique et d'archéologie. Neveu par alliance de madame Récamier, il prit dans le parti catholique une part active aux luttes de l'époque.

2. Charles Lenormant était alors suppléant de M. Guizot en Sorbonne. A la suite de la suspension des cours de MM. Michelet et Quinet au Collège de France, la jeunesse libérale des écoles se livra en guise de protestation à des manifestations bruyantes contre M Lenormant. Le professeur dut démissionner. Il reçut, l'année suivante, une chaire au Collège de France.

3. Discussions relatives aux réformes électorales réclamées par la gauche de l'Assemblée.

Permettez-moi à cette occasion de vous recommander de nouveau l'œuvre du *comité électoral*[1] et les prédications qu'il fait. Deux prélats distingués viennent de nous honorer de leur souscription, l'archevêque de Bordeaux[2] et l'évêque de Saint-Flour[3].

•

VII

Paris, le 9 février 1847.

Monsieur le curé,

Je ne saurais résister au besoin que j'éprouve de vous exprimer ma reconnaissance et mon émotion, après avoir lu votre article dans *l'Avenir national*[4]. Vous m'y traitez avec cette indulgence excessive qui vous a toujours animé pour moi. Mais je ne veux voir dans vos paroles qu'un encouragement à persévérer dans la voie si laborieuse où je suis entré, et de faire de même que par le passé. Cet encouragement m'est précieux, et le sera surtout, si vous continuez à m'accorder le tribut de vos prières.

Je suis heureux d'apprendre votre translation à Limoges et votre élévation au rang de curé inamovible[5]. Cette promotion me donne bonne idée de monseigneur de Limoges. Maintenant que vous voilà au centre du diocèse et dans une position indépendante, ne pourrez-vous rien pour créer un commencement d'action catholique à Limoges? Vraiment, il est hon-

1. Comité organisé vers la fin de 1845 en vue des élections de 1846 sous ce titre: *comité de défense religieuse*, et composé de MM. de Montalembert, président, de Vatimesnil, Louis Veuillot, Ch. Lenormant, de Coux, Pinard, de Riancey, de Champigny, etc. Des comités départementaux y étaient rattachés. L'*Univers* en devenait l'organe officiel. Lors des élections la lutte s'engagea sur le terrain de la liberté d'enseignement, et près de 150 députés favorables à ce programme furent élus dans les différents collèges électoraux. Vivement combattu par le comité de défense religieuse, M. Cuvillier-Fleury ne fut pas nommé à Guéret malgré les efforts de l'administration.

2. Monseigneur Donnet.

3. Monseigneur Marguerye.

4. Article de l'abbé Delor à l'occasion du discours de M. de Montalembert sur la Pologne.

5. L'abbé Delor venait d'être nommé curé de l'important doyenné de Saint-Pierre à Limoges.

teux que le Limousin soit en arrière de toutes les autres provinces pour tout ce qui touche au développement de la liberté religieuse parmi nous ! Je suis personnellement humilié de la stérilité absolue des efforts que j'ai tentés lors de mon passage dans votre ville. Je crains d'avoir déplu et étouffé les germes qui doivent exister là comme ailleurs, mais qui ne se manifestent pas.

Le Comité pour la défense de la liberté religieuse, qui a si heureusement réagi contre la candidature de M. Cuvillier-Fleury dans la Creuse, n'a pas un seul correspondant, pas un seul souscripteur dans la Haute-Vienne ! Aussi, dans le *compte rendu* si important des dernières élections, les efforts des catholiques de ce département figurent *en blanc*.

Puisse l'avenir nous amener un meilleur état des choses ! Cette torpeur, cette mollesse, cette lâcheté incurable des catholiques est, bien plus que la mauvaise tendance du gouvernement, la cause réelle de tous les maux de la France. Si les gens religieux savaient mettre à la défense des intérêts publics et sociaux le même zèle qu'au soin de leurs intérêts particuliers, la société et la patrie seraient sauvées de l'abîme qui les attend.

Croyez à ma respectueuse considération.

CH. DE MONTALEMBERT

VIII

Paris, le 26 septembre 1848.

Monsieur le curé,

Je me reprochais depuis longtemps de n'avoir pas trouvé assez de loisir pour vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser il y a trois mois, lorsque j'ai reçu vos félicitations si cordiales et si indulgentes au sujet de mon dernier discours[1]. Malgré les travaux et les préoccupations de toute nature dont je suis accablé, je ne résiste pas au besoin de vous dire combien j'ai été sensible à ce dernier témoignage de votre ancienne et si précieuse sympathie. Il

1. Discours des 18 et 20 septembre 1848 contre le projet de loi sur l'enseignement primaire qui supprimait le catéchisme dans les écoles.

m'a d'autant plus touché que je ne saurais vous dissimuler la tiédeur ou, pour mieux dire, la froideur de la plupart des catholiques de l'Assemblée et de Paris à mon égard pendant et depuis cette dernière lutte, la plus orageuse et la plus pénible de ma vie.

Les catholiques, tout comme les autres Français, adorent le succès. Après avoir salué, avec un empressement aussi servile qu'inexplicable, l'avènement de la République, beaucoup d'entre eux sont tentés de savoir mauvais gré au vieux soldat qui, fidèle à sa devise et à son habitude, croit devoir dire la vérité aux pouvoirs nouveaux comme il la disait aux grandeurs aujourd'hui déchues, sans peur et sans espoir.

Les séances du 18 et du 20 septembre[1] auront du moins l'avantage d'éclairer un certain nombre d'esprits élevés et religieux sur la fausse tendance de *l'Ère nouvelle*, et de ceux qui prétendent identifier la cause catholique avec la démocratie, tout comme les royalistes de 1814 prétendaient l'identifier avec la monarchie des Bourbons. Quant à moi, soutenu par des sympathies comme la vôtre, monsieur le curé, et surtout par le secours de vos prières que je vous demande instamment, je persévérerai dans la ligne où je suis entré depuis dix-sept années et je consacrerai tous mes efforts à maintenir intactes la liberté et la dignité de notre foi.

Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT

IX

Paris, le 6 janvier 1850.

Monsieur l'abbé,

Je ne saurais vous dire à quel point je suis touché de votre dernier témoignage de sympathie. Vous m'avez habitué à une grande indulgence, mais je vous avoue qu'elle ne m'a

1. A l'occasion du projet de loi Carnot, M. de Montalembert avait opposé les doctrines sociales du catholicisme aux thèses que M. Proudhon était venu soutenir à la tribune dans la séance du 30 juillet. Il fut violemment interrompu et put à peine achever son discours. Même accueil, disons-le, avait été fait aux revendications socialistes de Proudhon qu'il venait combattre.

jamais été plus précieuse qu'en ce moment où je me vois non seulement en butte à un redoublement de haine et d'insultes de la part des *rouges*, mais encore abandonné par une grande portion de mes anciens amis et partisans. Les calomnies de *l'Univers* [1] pendant la discussion de la loi d'enseignement ont commencé cette œuvre que les ambitions et les rancunes politiques achèvent. Mais Dieu me donne la grâce de rester inébranlablement attaché aux principes qui ont dirigé ma vie politique jusqu'à présent, et qui m'ont permis de maintenir le drapeau de la cause catholique en dehors des prétentions égoïstes et téméraires de l'esprit de parti. Quelques amis fidèles comme vous, monsieur le curé, suffiraient au besoin pour m'encourager et me relever dans mes moments de tristesse...

Croyez, monsieur l'abbé, à la sincérité de mes remerciements et à ma considération très respectueuse.

CH. DE MONTALEMBERT

X

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), le 2 septembre 1852.

Monsieur l'abbé,

J'ai reçu avec reconnaissance et j'ai lu avec intérêt le petit écrit que vous avez eu la bonté de m'envoyer à Vichy après mon départ de ces eaux. Je serai très flatté de voir mon nom associé à une œuvre de vous, et au souvenir de ce collège de Felletin, d'où datent nos premières relations. Mais ne vous le dissimulez pas, monsieur l'abbé, ce nom est peu en faveur aujourd'hui. Je suis resté ce que j'étais : l'humble soldat de l'Église, mais aussi l'ami résolu de la liberté. C'est par amour pour elle, comme pour la vérité, que j'ai si énergiquement combattu, depuis 1847, les misérables qui, sous le couvert de

1. *L'Univers* combattait le projet Falloux que L. Veuillot ne trouvait pas de nature à satisfaire les catholiques. Il accusait M. de Montalembert d'abandonner le programme du *Comité* dont on a vu le but et l'action dans les lettres précédentes.

son nom, propageaient la révolution démocratique et sociale. Mais voici que les catholiques, entraînés par *l'Univers*, ne veulent plus de la liberté, qui leur a cependant valu tant de succès imprévus : ils se prosternent devant la force et devant la victoire, et rallument les encensoirs qui ont brûlé sous la Restauration pour le pouvoir de ce temps-là. Je veux *me tenir debout*, et ne suis plus, par conséquent, l'homme du mouvement actuel.

Sous le bénéfice de ces observations, je me mets à votre disposition, et je vous prie de recevoir la nouvelle expression de la vive sympathie et de la respectueuse reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

CH. DE MONTALEMBERT

Vous avez reçu, j'espère, le petit discours sur le *budget* que j'ai eu l'honneur de vous envoyer.

XI

18 janvier 1853.

Monsieur l'abbé,

J'avais gardé votre article sur les *Chansons d'Avril* [1] dans l'espoir de le faire passer moyennant quelques ratures, mais je ne pouvais, je le vois bien, le rendre assez sévère sans vous affliger, ni le laisser tel que vous l'avez fait sans me fâcher moi-même. Vous me pardonnerez de n'avoir pas pour le poète les mêmes entrailles que vous. A travers tous vos éloges, il m'apparaît comme une pauvre tête dont vous avez trop espéré. J'ai bien peur que Paris et son maître actuel [2] ne l'aient pour toujours gâté, et j'en désespère autant qu'on peut désespérer s'il a une comédie au Théâtre-Français. Votre

1. Les *Chansons d'Avril*, par Octave Lacroix. La comédie dont il est question plus bas est *l'Amour et son train*, jouée avec succès en 1854 au Théâtre-Français. L'auteur est resté le délicat et sincère poète qu'il annonçait à ses débuts, et jusqu'à la mort de l'abbé Delor a été fidèle à son vieux maître.

2. Sainte-Beuve, dont M. Octave Lacroix était le secrétaire.

Éliacin fera des vaudevilles. Comment, en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé? Vous posez la question, mais vous n'y répondez pas. Selon toute apparence, vous lui avez donné à boire trop de littérature profane, et voilà un exemple du beau résultat qu'obtiennent, avec cette alimentation, les maîtres les plus vigilants et les plus chrétiens. Ce n'est pas le seul. Il y a une quinzaine de mauvais garnements sur le pavé de la littérature et de la politique qui sont sortis des petits séminaires : Esquiros, Félix Pyat, Barnabé, Chauvelot, Constant[1], etc. Musset vient de Stanislas ainsi que le plus actif rédacteur du *Journal des Débats*. Vous voyez tout de suite que l'extrême bienveillance de votre article n'est pas la seule chose que je n'y apprécie point.

Vous avez espéré qu'en traitant si doucement ce jeune homme vous feriez naître quelque bon sentiment dans son âme. Cela est possible à la rigueur, mais j'ose vous dire que vous ne le connaissez pas. Il a marché sur sa foi pour obtenir des éloges, il marchera bien sur d'autres scrupules, et votre douleur ne l'arrêtera pas. Être pleuré publiquement, c'est une gloire. Il ne verra que les regrets qu'il excite, et s'enflera de valoir un regret. La meilleure manière de punir ces étourneaux, c'est le silence. Souhaitez que le titre même de son livre ne soit pas prononcé, voilà ce qui peut le sauver. C'est ce qui m'a souvent retenu de les siffler : le plus affamé d'entre eux donnerait encore son dîner pour un coup de sifflet. Ils savent bien que le ridicule ne tue pas et qu'au contraire, il fait vivre.

Adieu, monsieur l'abbé, pardonnez-moi ces duretés, et croyez que je les prends dans la meilleure partie de mon cœur qui vous est tout dévoué.

LOUIS VEUILLOT

1. Esquiros, auteur de *Charlotte Corday*, du *Magicien*, de *l'Évangile du Peuple*, etc., devint en 1871 député des Bouches-du-Rhône. Félix Pyat, membre de la Commune, auteur du *Chiffonnier de Paris*, joué en 1847, etc., fut exilé après le coup d'État et ne rentra en France qu'après l'amnistie de 1869. Il collabora au *Siècle* et au *Rappel*, Félix Pyat appartenait à une famille légitimiste et catholique. B. Chauvelot, rédacteur au *Siècle*. Sans doute, l'abbé Constant.

XII

21 octobre 1853.

Mon cher abbé,

Je vous dois une réponse depuis longtemps, mais vous savez qu'il me faut beaucoup pardonner sous le rapport de l'exactitude. Je suis de plus en plus accablé et tout s'en mêle. J'ai eu quatre enfants malades à la fois cet été pendant près de deux mois; j'ai des affaires de tutelle à régler, etc. Au milieu de tout cela, le journal à servir[1] et les libraires à contenter[2] : voyez s'il me reste du temps pour les correspondances. Votre lettre m'a cependant fait grand plaisir et j'espère que vous n'en doutez pas. Elle a coïncidé avec un article de l'abbé Michou[3] qui n'est pas tout à fait de votre sentiment sur mes mérites, et j'en ai bien ri. Vous m'avez décidé à reproduire cet article dans *l'Univers;* j'ai voulu vous le faire lire. Savez-vous que cet abbé Michou écrit tout son journal dans ce ton-là et qu'il est fort bien reçu à l'archevêché ? ce n'est pas tout à fait la même mesure que pour nous.

Conservez votre zèle pour M. de Montalembert, qui en est fort digne; mais demandez à Dieu de lui donner des sentiments plus calmes et un plus grand oubli de lui-même. Je trouve qu'il s'égare tout à fait en politique. Il voudrait absolument que nous le suivions dans sa guerre contre le gouvernement en faveur du système parlementaire. Il met à cela la fougue qu'il met à tout et il déclame de toutes ses forces contre le pauvre *Univers* qui ne fait plus rien de bon à son gré. Jamais homme n'eut moins de patience contre les hommes et contre les événements; et c'est pourquoi, malheureusement, avec un talent admirable, une foi ardente, un désintéressement parfait dans les affaires en tout ce qui n'est pas son opinion, il ne fera jamais qu'une belle voix.

1. *L'Univers,* dont Louis Veuillot était le rédacteur en chef.

2. *La Bienheureuse Germaine Cousin* et *le Droit du Seigneur,* de Louis Veuillot, ont paru en 1854. L'auteur fait sans doute allusion à ces ouvrages.

3. L'abbé Jean-Hippolyte Michou, un des principaux rédacteurs du journal *l'Ami de la Religion.*

Je n'ai pas pu cette année encore faire mon pèlerinage de Tulle[1]. J'ai quitté Paris pendant huit jours seulement pour une visite obligée dans le Berry, et il a fallu reprendre le collier. Quand vous verrez Monseigneur[2], exprimez-lui mes regrets ; et quand il publiera quelque mandement n'oubliez pas de me l'envoyer. Adieu, mon cher abbé. Priez pour votre tout dévoué.

LOUIS VEUILLOT

XIII

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), ce 8 avril 1854.

Monsieur le curé,

Au retour d'un petit voyage et d'un séjour en Franche-Comté je trouve les deux exemplaires du volume de poésie[3] que vous me faisiez l'honneur de m'annoncer par votre lettre du 11 juillet. Je me suis empressé de les lire et mon premier besoin est de vous remercier de l'acte de *courage* que vous avez fait en plaçant mon nom à la première page de ce recueil. Cela vous fera mal noter, soyez-en sûr, non pas tant par les agents du pouvoir qui en auront peu de souci, que par ces tristes catholiques qui encensaient et invoquaient la liberté, quand ils la croyaient triomphante, et qui aujourd'hui la sacrifient sans remords et sans embarras aux influences

1. Une visite à monseigneur Berteaud, évêque de Tulle, que son ami l'abbé Delor avait mis en rapport avec L. Veuillot.

2. Monseigneur Berteaud. Son nom revient souvent dans cette correspondance. Le prélat, mort en 1878, fut une des figures les plus originales de l'épiscopat français. Son éloquence spontanée, ardente, capricieuse, servie par une mémoire et une érudition rares, sa charité désordonnée envers les pauvres qui avaient libre accès à l'évêché, ses rapports paternels avec son clergé, certaines particularités même de son caractère et quelques préjugés où il s'entêtait, tout concourait à lui donner ce relief. Il faisait revivre, à notre époque sans légende, ces évêques du passé dont la tradition populaire garde le souvenir. Louis Veuillot professait à l'égard de monseigneur Berteaud une admiration qu'il n'accorda peut-être au même degré à nul autre ; l'évêque de Tulle avait voué de son côté au puissant journaliste une amitié enthousiaste. Sous le titre : *Un Évêque d'autrefois*, M. le chanoine Breton a publié chez Bloud et Barral une biographie très intéressante de monseigneur Berteaud et des fragments de ses œuvres.

3. *Felletin, poésies d'un collège chrétien*, recueillies par l'abbé Delor. L'ouvrage était dédié à M. de Montalembert.

nouvelles et à la mode du jour. Quant à moi, je n'aurai pas d'autre dédommagement à vous offrir que le souvenir reconnaissant d'un naufragé. C'est moins que rien par le temps qui court. Mais laissez-moi vous dire en toute sincérité que ce souvenir sera très fidèle et cette reconnaissance très profonde. Après la grande et douloureuse surprise que m'a value le spectacle de l'abaissement général et des défections de tant d'hommes sur lesquels je croyais pouvoir compter, il me reste d'autres surprises plus consolantes. Ce sont celles que j'éprouve en voyant de temps à autre se dresser modestement une tête indépendante, en retrouvant des cœurs généreux et dévoués là où je pouvais craindre l'oubli ou la contagion du servilisme régnant. Veuillez donc être persuadé que cette persévérance de votre part et de celle de vos jeunes amis dans des sentiments si honorables pour moi, m'aura donné à la fois une consolation dont j'avais besoin et une jouissance que je prise infiniment.

Parmi ces vers il en est d'ailleurs qui, jugés pour eux-mêmes, m'ont paru pleins de charme et d'élan. Ils m'ont rappelé mes jours de jeunesse et de confiance. C'est le plus doux éloge que je puisse leur décerner. Je vous prie d'en remercier très cordialement ceux d'entre vos jeunes collaborateurs qui connaissent mon existence. Recevez pour vous-même, monsieur le curé, la nouvelle et bien sincère expression de mon affectueuse gratitude.

CH. DE MONTALEMBERT

XIV

Paris, le 13 janvier 1859.

Monsieur le curé,

J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 janvier, votre notice sur monseigneur l'évêque de Tulle. J'ai lu avec intérêt cette notice consacrée aux éminentes qualités d'un prélat dont j'ai quelquefois reçu des lettres et qui me semble bien digne d'être apprécié et honoré comme il l'a été par vous.

Je suis charmé que mon travail, publié par le *Correspondant*, sur saint Benoît, ait obtenu votre suffrage. Vous savez quel est le prix que j'y attache depuis longtemps. Nos dissidences sur des sujets bien graves[1], puisqu'ils touchent à l'honneur de l'Église et de la France, ne me rendent pas insensible au bienfait que vous voulez bien me conférer en me promettant de vous souvenir de moi au saint sacrifice. Je vous demande de prier surtout pour que je puisse achever prochainement le trop vaste travail que j'ai entrepris depuis si longtemps.

Agréez, monsieur le curé, avec mes remerciements, l'assurance de ma respectueuse considération.

CH. DE MONTALEMBERT

XV

5 janvier 1860.

Mon cher ami,

Vous m'annonciez le 27 décembre un opuscule de votre beau-frère. Je ne l'ai pas reçu. Quand il sera en ma possession, je lui consacrerai mon premier moment de loisir. S'il ne faut que vous en dire mon avis pour plaire à votre chère sœur, elle peut considérer la chose faite. Je veux que tous les Delor et tous leurs tenants et aboutissants me regardent comme ami.

Toujours rien de Tulle, et dans quel moment[2]! Nous en sommes consternés! Troyes lui-même vient de parler. Il est vrai qu'il eût mieux fait de se taire. Il profite de l'occasion pour nous dire des injures. Mais Tulle, dans une pareille occasion ne rien dire! Quelle croix!

Il n'y a plus que lui et Séez[3] qui aient gardé le silence. La

1. L'abbé Delor, très lié avec Louis Veuillot, partageait les opinions du grand journaliste sur la direction à donner au parti catholique. De graves divergences séparaient sur ce sujet MM. de Montalembert, très opposé à l'Empire depuis 1851, et Veuillot qui le soutenait encore.

2. La guerre d'Italie et la politique de Cavour avaient ouvert la question romaine.

3. Monseigneur Cœur.

raison de Séez, c'est qu'il demande des fonds pour son petit séminaire. Quelle est la raison de Tulle? Ah! j'en pleurerais et je voudrais enfin ne plus l'aimer. Adieu.

LOUIS VEUILLOT

XVI

11 octobre 1860.

Très cher ami,

Voulez-vous avoir la bonté de faire passer cette lettre[1]. Vous pouvez la lire; elle vous donnera ce que j'ai de nouvelles; je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'ai de douleurs.

Je commence aujourd'hui ma quarante-huitième année. Voilà bien du temps dont il faudra rendre compte. Priez pour moi.

Recevez les amitiés de ma sœur en même temps que les miennes et distribuez-en une part autour de vous. Ma sœur ne parle que des cœurs de Limoges. Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT

XVII

30 octobre 1860.

Mon très cher ami,

Je vous ai adressé, il y a quelques semaines, une petite lettre pour notre *homme*[2]. Vous est-elle parvenue et la lui avez-vous fait parvenir? Je n'en ai aucune nouvelle, ni de vous ni de lui. Je le pressais de ne point rester en arrière pour les morts de la sainte Église[3]. Je n'ai point vu qu'il ait fait même un service et j'en suis désolé. Il est de ceux qui avaient l'obligation de parler avant les autres dans une occurrence[4] qui ne

1. Une lettre à Monseigneur Berteaud.

2. Monseigneur Berteaud.

3. Les soldats de l'armée pontificale morts à Castelfidardo.

4. Les Romagnes venaient d'être détachées des États de l'Église. L'épiscopat protesta contre cette atteinte portée au Pouvoir Temporel.

réclame pas seulement qu'on parle, mais qu'on parle haut. Si vous savez ce qu'il se propose, dites-le-nous. Nantes, Poitiers et Perpignan[1] et d'autres encore ont été admirables. Ils ont dit des choses qu'on ne peut surpasser; mais l'accent de Tulle n'est suppléé par personne. Il fallait un peu de tonnerre.

Je suis dans l'angoisse, dans la désolation et dans toutes les âpretés de la colère impuissante : quels lâches aveuglements partout! J'ai cru longtemps que quand les maisons brûleraient on verrait clair. Elles brûlent et on ne veut pas voir. Je prie Dieu de faire et je tremble de ce qu'Il fera. Procurez-vous, si vous ne l'avez déjà, le troisième volume de l'évêque de Poitiers, et lisez le panégyrique de Benoît Labre. Dans notre stérilité, il nous donne un Fénelon plus vivant. Il nous aurait donné aussi un Bossuet plus ardent; mais Bossuet ne veut pas. N'est-il point désolant de ne pouvoir arriver même à remettre en vigueur les choses faites et qui sont oubliées ou inconnues[2]? J'ai un éditeur tout prêt, je l'annonce, on n'attend qu'un *oui*, et point de réponse...

Adieu, mon bien cher ami, recevez nos tendres amitiés et ne nous oubliez auprès de personne de votre famille.

Bien à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT

(*La fin prochainement.*)

1. NN. SS. Jacquemet, Pie, Gerbet.

2. Louis Veuillot pressait M. Berteaud de publier en volumes ses mandements et offrait un éditeur; l'évêque de Tulle ne répondait point à cette insistance de son enthousiaste admirateur.

LA MAISON DU PÉCHÉ[1]

VI

Le chien aboya, tirant sur sa chaîne, avec un grondement furieux, et la mère Testard, inquiète, sortit de la cabane aux lapins. Elle aperçut une jeune femme qui essayait d'ouvrir la porte de la cour, — quatre ais disjoints retenus par une barre transversale. — Le loquet résistait, le chien hurlait, et sur la route du Chêne-Pourpre, toute blanche de soleil, une vieille dame agitait son ombrelle et criait :

— Fanny ! prends garde !... Il est féroce, ce chien !

— Féroce ?... Il fait son métier de chien et je l'estime ! N'ayez pas peur, ma tante, il ne nous mangera pas.

La mère Testard, sabots claquants, s'élança parmi les volailles éperdues. La porte céda, le chien se tut, et les deux femmes entrèrent. C'étaient des « Parisiennes » : pour la mère Testard, tous les gens bien habillés étaient des Parisiens. Une voilette de dentelle cachait la figure de la plus jeune. La plus âgée avait un petit visage tout en rides, amusant et fatigant par sa mobilité. Elle portait un sac de nuit, une face-à-main, une ombrelle, et tous ces objets, secoués, heurtés, entrechoqués sans cesse, menaçaient la mère Testard, qui recula.

— Quoi que vous demandez ?

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

— Je veux voir M. de Chanteprie.

— M. de Chanteprie? Il n'est pas ici.

— Que me disait donc le facteur?... Il m'a envoyée ici... C'est pour la petite maison, vous savez?

— Oh! madame vient pour acheter les Trois-Tilleuls?... Si madame veut entrer un moment et se reposer?... Not'maître va venir tout de suite... Not'maître, M. de Chanteprie... Nous sommes ses métayers.

— Il demeure loin, votre maître?

— Pas bien loin, mais pas tout près : à Hautfort-le-Vieux. Dans c'te saison, il vient presque tous les jours. C'est un homme qui aime la culture... Il surveille tout... Il met la main à l'ouvrage, comme un paysan...

Et la mère Testard répéta :

— Si ces dames veulent entrer?

— Viens-tu dans la maison, Fanny?

— Non, ma tante. Allez-vous reposer à l'ombre. Moi, ça m'amuse de regarder la cour.

— C'est pourtant pas beau, — dit la fermière. — C'est tout en *démence*, ces bâtiments-là. Faudrait des réparations. Ah! si not'maître était un homme comme les autres... mais il aime la *vieuxture*. Il respecte l'ancien.

— Il est vieux, votre maître?

— Il a p't-êt' ben vingt-trois ans.

— Et il est riche?

— Pas très riche, pas pauvre non plus... Est-ce qu'on sait?... Sa mère, elle donne tout aux curés. C'est des nobles.

— Je vois le monsieur, — dit en riant la jeune femme : — un élève des Jésuites, joli comme un cœur, sage comme une image; un bon petit jeune homme qui a des cheveux plats et de grands pieds.

— Quelle idée, Fanny!... Tu restes?... Je vais me reposer dans la maison. Ne vous mettez pas en peine de moi, ma bonne femme.

Mais la mère Testard, obséquieuse et plaintive maintenant, s'attachait aux pas de la vieille dame. Elles entrèrent dans la cuisine de la ferme.

Fanny s'accouda sur la barrière branlante. De l'autre côté de la route, la plaine mi-blé, mi-bruyère, ceinte de forêts,

exhalait son parfum de printemps, ce parfum vert qui grise les bêtes et les hommes. Et Fanny, un peu alanguie par la marche et le grand air, s'engourdissait au soleil tiède, et regardait le cercle immense des bois, les humbles maisons du Chêne-Pourpre, égrenées toutes sur le même bord du chemin, et, très loin, la tache mouvante d'une voiture qui arrivait.

La voiture s'arrêta devant la ferme. Un jeune homme en descendit, et passa devant la jeune femme. Il était grand, mince, vêtu d'un costume de velours brun. En dix secondes, il avait salué l'étrangère, poussé la porte, traversé la cour. Et le chien, d'un aboi joyeux fêtait le maître.

Dans la maison, maintenant, c'était un brouhaha de voix, d'explications confuses et soudain, la vieille dame sortit, escortée par le jeune homme.

— Fanny! — cria-t-elle, — M. de Chanteprie s'offre à nous montrer la maison... Trois pièces, un bûcher, un jardin, un bois; du silence, de l'ombre, une vue charmante. Cela te plaît-il?

— Il faut d'abord que cela vous plaise, ma tante. Je ne serai pas chez moi, mais chez vous... et seulement pendant les mois d'été.

— Tu seras chez toi en étant chez moi, ma bonne petite, et pour tout le temps qu'il te plaira... Oui, monsieur, si j'achète votre maison, je n'y habiterai guère. J'ai un fils marié à New-York; je traverse Paris tous les quatre ou cinq ans... M. Lassauguette, mon mari, était un savant, un astronome, un génie, monsieur, que la France a méconnu... Je n'aime plus rien en France, monsieur, rien, excepté cette enfant-là, ma filleule, que j'appelle ma nièce par amitié... C'est pour elle que j'achèterai votre maison, pour qu'elle ait un refuge assuré, en cas de malheur, et pour qu'elle puisse travaillller à l'aise... C'est une artiste... une véritable artiste... Madame Fanny Manolé, la fille du grand peintre Corvis... Vous n'avez pas vu ses pastels, au Salon?... Mais parle donc, Fanny, dis quelque chose!... A quoi penses-tu?

— Je pense, ma bonne tante, que nos histoires n'intéressent pas M. de Chanteprie. Il faut nous hâter.

Augustin considérait la jeune femme. Debout, dans le soleil

matinal, sur un fond de bruyère et de ciel léger, avec sa robe et son chapeau de la même nuance mauve, sa petite martre blonde autour du cou, ses yeux noirs, ses dents claires brillant sous le tulle brodé, elle ressemblait à une violette vivante, et, comme le paysage, elle sentait le printemps.

— Allons ! — dit M. de Chanteprie.

Après la ferme, le chemin continuait tout droit, puis s'abaissait brusquement, formait un coude et descendait vers la vallée de Rouvrenoir. A gauche, des prairies plantées de pommiers couvraient la pente rapide, parmi des bouquets de bois. Des bois, pressés dans la profondeur, abritaient quelques masures dont le chaume avait le ton brun et chaud d'un vieux velours. Sur le versant opposé du vallon, des bois encore se mêlaient aux cultures, et rejoignaient une haute muraille de forêts, barrant l'horizon.

La maison était bâtie au tournant de la route, contre un massif de châtaigniers et de chênes. On voyait d'abord une barrière à claire-voie, un mur que dépassaient trois tilleuls en charmille, et qui s'enfonçait, en contrefort oblique, suivant la déclivité du chemin. Sur un côté de la cour, un petit escalier de pierre accédait à un étroit jardin en terrasse ; de l'autre côté, à l'entrée du bois, un châtaignier de trois cents ans élevait son tronc rugueux, ses énormes branches qu'on avait rognées pour nicher en plein feuillage le toit de la vieille maison. Longue, basse, volets clos sous la dentelle d'une vigne, elle semblait dormir, face au soleil.

L'intérieur du logis était fort délabré : des carreaux décolorés, des poutres apparentes où pendaient des toiles d'araignées, par lambeaux. Madame Lassauguette demanda le prix de la propriété, fit la grimace, et déclara qu'elle dépenserait des « sommes folles » en réparations.

— Oh ! je vous en supplie, ma tante, — dit la jeune femme, — ne remettez pas tout à neuf. Je m'arrangerai fort bien de ces carreaux, de ces solives, de ces bonnes vieilles fenêtres. Voyez comme tout ici paraît solide, simple, paisible. Cette maison a une âme, et les maisons neuves n'en ont pas. Il y a une sympathie entre elle et moi, ma tante... Je sens sa bienvenue...

— Bon !... bon !... Tout ça, c'est des idées d'artiste... Moi,

je suis une personne pratique, et, quand je fais une affaire, je ne fais pas du sentiment... Enfin, cette horreur te plaît?

— Mais oui, ma tante !

— Tu ne t'ennuieras pas?

— J'aurai mes pastels, un piano, des livres, et ma bicyclette.

— Personne ne viendra te voir, ici; c'est au diable !

— Je n'ai besoin de personne.

— Pas même de M. Barral?...

— Vous vous moquez de moi, ma tante !

Augustin écoutait ce dialogue. Il aimait l'humble maison des Trois-Tilleuls, déserte depuis cinq ans et que madame de Chanteprie voulait vendre. Un ancien garde-chasse et sa femme l'avaient habitée longtemps, et Augustin se souvenait d'y être venu, tout petit, avec Jacquine. Maintenant, le vieux et la vieille étaient morts, et, quand le jeune homme passait devant la barrière à claire-voie, le souvenir de ces bonnes gens l'attendrissait. Oui, comme madame Manolé l'avait dit, joliment, délicatement, — il y avait une âme dans ces murs centenaires... Si jamais des bourgeois en mal de villégiature venaient s'établir là, ils auraient peut-être l'horrible fantaisie de transformer ce logis vénérable en chalet suisse ou en donjon moyenâgeux !... M. de Chanteprie eut la vision de tourelles gothiques, de balcons en bois découpé, d'une boule en verre étamé au milieu de la pelouse...

— Madame a raison, — dit-il, — des réparations trop complètes gâteraient le charme du lieu...

Il pensait : « Puisqu'il faut vendre, je préfère vendre à cette inconnue qui comprend l'âme des vieilles maisons. » Mais madame Lassauguette s'agita éperdument.

— Eh ! monsieur, vous aussi vous faites du sentiment... Veuillez remarquer pourtant, monsieur, qu'il n'y a pas de fourneau dans la cuisine !...

— Il serait facile d'en mettre un, madame.

— A mes frais, monsieur... Et l'atelier? Où ma nièce fera-t-elle son atelier?... Les trois pièces ont la même exposition, au midi. Le soleil y donne toute la journée.

M. de Chanteprie ne trouva rien à répondre. La jeune femme le regardait, à la dérobée, d'un air presque suppliant,

comme pour lui dire : « Soyez ingénieux. Ne laissez pas partir ma tante. Et, puisqu'il me faut un atelier, inventez-moi un atelier... Cela me ferait tant de plaisir! » Madame Lassauguette parlait de s'en aller tout de suite, sans visiter le bois et le jardin. Alors, Augustin devint éloquent. Il promena ces dames de la cave au grenier, parla de trouer les murs, de percer des « jours » et des fenêtres ; et proposa enfin d'aménager en atelier un « fournil », petit bâtiment couvert en chaume, situé sur la lisière du bois, tout près de la maison.

— A mes frais, — répéta madame Lassauguette. — C'est à voir, monsieur ; mais, dès à présent, je vous demande un rabais de mille francs sur le prix de la propriété.

— Je parlerai à ma mère, et si elle consent... peut-être...

— Il n'y a pas de peut-être. Je verrai votre mère aujourd'hui ; nous irons demain chez le notaire, et, dans quatre jours, je prendrai le paquebot du Havre. Réfléchissez, monsieur... Où est le chemin du verger?... Dépêchons !

Ils prirent un sentier à travers le petit bois et gagnèrent un verger rectangulaire, clos de haies. Pendant que madame Lassauguette comptait les arbres à fruits, évaluait le rendement des coupes et la quantité de légumes qu'on pouvait espérer, bon an mal an, Fanny relevait son voile pour mieux contempler, dans l'ensemble et dans les détails, le magnifique paysage.

— Que c'est beau ! — disait-elle. — Quelle surprise ! Quelle merveille !...

A travers les troncs fourchus et les branches fleuries des pommiers, on apercevait une vaste pente de prairies qui descendait majestueusement. Les versants boisés des collines, avançant à droite et à gauche, s'abaissaient d'un même mouvement harmonieux, comme pour se réunir. Des arbres isolés se dressaient çà et là. Des toits émergeaient. On devinait l'église de Rouvrenoir dans la masse moutonnante des frondaisons que le premier printemps teintait des pourpres de l'automne. Et plus loin, baignée dans la suave transparence de l'air, c'était la plaine, étendue pendant des lieues et des lieues jusqu'à l'extrême horizon ; la plaine avec ses traînées de bois, ses grandes places blondes où flotte l'ombre des nuages, ses labours rougeâtres, ses villages égrenés, ses

clochers pointants, ses peupliers rangés au bord des routes ; la plaine infinie sous le ciel infini, l'espace qui fascine le regard, l'azur vertigineux où court le vent libre et dont s'enivrent les oiseaux.

Fanny, muette de plaisir, retenait d'une main les plis de son voile au bord de sa toque. Elle ne voyait pas, ou semblait ne pas voir que M. de Chanteprie l'observait... Belle et jolie, très brune, les cheveux massés sur les tempes en boucles compactes et luisantes comme des grappes de raisin noir, elle avait quelque chose d'italien, dans le contour des joues, dans la forme des sourcils droits, du nez fin, de la bouche en arc... Oui, elle rappelait les figures ambiguës, mi-anges, mi-bacchantes, qui tiennent une croix comme un thyrse et sourient mystérieusement dans les fonds enfumés d'anciens tableaux.

— Il doit faire bon vivre, ici... — dit-elle.

Et ses yeux à longues paupières, à larges prunelles veloutées, ses beaux yeux interrogateurs et caressants, rencontrèrent les yeux d'Augustin. Elle semblait remercier le jeune homme... Pourquoi?...

Il vit une intention moqueuse dans ce regard, dans ces paroles, et se détourna, raide et gêné. Car Augustin de Chanteprie, à vingt-trois ans, avait tout l'ombrageux et douloureux orgueil des adolescents qui croient les femmes toujours occupées d'eux, ironiques et malveillantes.

— Eh bien, monsieur, — dit madame Lassauguette, — je verrai votre mère, cette après-midi. Pourrait-on déjeuner chez votre fermier? Nous sommes très fatiguées, ma nièce et moi, et je n'ai pas la force de faire quatre kilomètres à pied, l'estomac vide.

— Je déjeune moi-même chez Testard, — dit Augustin. — Voulez-vous partager l'omelette et la salade que la bonne femme a préparées? Nous irons ensuite à Hautfort.

— Volontiers, — dit la vieille dame. — Nous causerons de notre affaire pendant le repas, et nous finirons par nous entendre si vous êtes raisonnable...

Augustin n'était pas commerçant. Il fut si raisonnable que madame Lassauguette fut enchantée.

Après déjeuner, la voiture les emportait tous trois sur le chemin de Hautfort. La tante bavardait, la nièce rêvait, et M. de Chanteprie, assis entre les deux femmes, commençait à s'effrayer des engagements qu'il avait pris. Gêné, perplexe, il redevenait sauvage et s'écartait de ses voisines autant qu'il le pouvait, les coudes serrés, la tête haute, les yeux fixés sur le cheval.

Fanny avait baissé son voile. Sous la toque de velours, sous le tulle crème, ses beaux yeux brillaient doucement... D'où venait cette femme?... Était-elle mariée?... Sans doute, puisqu'on l'appelait madame, puisqu'elle portait l'alliance d'or à sa main gauche... Pourquoi n'avait-elle jamais parlé de son mari?... Son langage, ses manières, révélaient une bonne éducation, mais on y sentait l'habitude de la liberté, cette aisance particulière que n'ont pas les honnêtes provinciales, les femmes soucieuses de rester « convenables » et de ne pas attirer l'attention... « C'est une étrangère, une Italienne, probablement, et une artiste », pensa le jeune homme... Peut-être une jeune veuve, pauvre, et chargée d'enfants, qu'une parente charitable voulait héberger tous les étés au Chêne-Pourpre... Mais elle n'avait pas parlé de ses enfants!

La route plate, unie, longeait les champs qui offraient toutes les nuances du vert, vert frais des jeunes blés, vert azuré des jeunes seigles, vert plus sombre des prairies. Au bord du chemin, des coucous jaunes fleurissaient, et l'on voyait des traînées de violettes pâles, courtes sur queue et sans parfum.

— Vous connaissez Hautfort-le-Vieux? — demanda Augustin à madame Lassauguette.

Non, elle était venue par Gariguières, sur le conseil d'un ami qui lui avait indiqué Rouvrenoir comme un pays très pittoresque où la propriété ne coûtait pas cher. Alors M. de Chanteprie vanta sa ville natale. Il engagea ces dames à visiter les ruines, l'église, le cimetière. Mais madame Lassauguette n'aimait pas les antiquités.

— Tu te promèneras dans Hautfort, Fanny, pendant que je verrai madame de Chanteprie...

On arrivait. Augustin montra le chemin de l'église à la jeune femme et suivit madame Lassauguette dans la maison. Un moment après, il ressortit... Madame Manolé était assise à l'ombre des tilleuls, sur un banc de pierre.

— J'ai eu peur de me perdre dans la ville, — dit-elle en riant. — Je n'ai pas bougé! J'avais tant de plaisir à regarder le paysage!...

— Eh bien, je vous mettrai dans la bonne route. Je vais précisément place de l'Église, chez un ami.

Il resta debout près d'elle, tête nue : ses cheveux étaient blonds dans le soleil, d'un blond sans éclat, or et cendre; le front très haut conservait une pureté enfantine... Et comme les yeux étaient froids!

Fanny murmura :

— C'est beau, c'est aussi beau qu'au Chêne-Pourpre. Mais là-bas, on ne voit que la nature, les champs, la forêt, le ciel : on peut oublier qu'il y a des hommes... Ici, malgré soi, on pense aux hommes du passé, à ceux qui élevèrent ces tours, à ceux qui hantèrent ces logis mornes, ces rues désertes. Oh! comme les jours devaient leur sembler longs et lente la vie!...

— C'étaient des gens heureux, — dit Augustin. — Ils ne voyageaient guère : beaucoup d'entre eux mouraient sans avoir vu Paris ou Versailles. Ils lisaient peu : l'Écriture sainte et Plutarque composaient parfois toute leur bibliothèque. Mais ils n'avaient pas la curiosité de l'inconnu. Leur vie était réglée, uniforme, honnête. Fidèles au roi et à la religion, respectueux des traditions et des coutumes, ces braves gens obscurs, petits gentilshommes et bourgeois, étaient la force et la santé de la France... Je les envie.

— Vous les enviez, monsieur?... Allons donc! Je suis bien sûre que vous êtes à Paris plus souvent qu'à Hautfort.

— Ne soyez pas sûre, madame... Vous pourriez vous tromper.

Il coupa net la conversation, fâché d'avoir livré un peu de lui-même, et tous deux, en silence, descendirent le raidillon, vers la porte Bordier. Quand ils entrèrent dans l'église, M. de Chanteprie offrit l'eau bénite à la jeune femme. Surprise, elle toucha la main du jeune homme, ébaucha un geste vague tandis qu'il faisait un grand signe de croix, et un grand salut au maître-autel.

— Au revoir, madame.

— Au revoir, monsieur.

Il s'éloigna, mais, avant de franchir le seuil de l'église, il jeta un coup d'œil furtif en arrière : madame Manolé ne s'était

pas agenouillée ; elle errait comme dans un musée, regardant les vitraux et les ornements... Une protestante, sans doute : elle ne savait pas faire le signe de la croix.

Madame Lassauguette retrouva Fanny sur le banc de pierre.

— Déjà revenue?... Eh bien, c'est fait. Nous irons demain chez le notaire. Es-tu contente?

— Très contente, et très reconnaissante,

— Tu seras tout à fait chez toi, et moi, à l'autre bout du monde, je saurai que tu as enfin, quoi qu'il arrive, un refuge... Ne me remercie pas. Je te devais bien ça, ma pauvre enfant, et au souvenir de ton père... Sais-tu que madame de Chanteprie a fait d'abord toute espèce de difficultés ? Elle a dit que son fils s'était engagé sans réfléchir ; qu'il n'avait pas pu, sérieusement, me promettre des avantages invraisemblables... Ah! cette mère!... Une femme jaune, séchée, glacée, terrible... Et cette maison! De grandes pièces mal éclairées, humides, où des portraits vous regardent dans le noir... Je plains le jeune homme qui est obligé de vivre là!

— Ne le plaignez pas! Je crois qu'il est très heureux.

— Il te l'a dit?... Vous en êtes aux confidences?... Voyez-vous le jeune hypocrite, qui est ressorti exprès pour te parler!

— Ne riez pas, ma tante. M. de Chanteprie m'a accompagnée jusqu'à l'église, et, quand il m'a présenté l'eau bénite, je n'ai su que dire ni que faire... Alors, il est parti brusquement... Je crois que nous ne serons pas bons amis, M. de Chanteprie et moi.

— Bah!— dit madame Lassauguette,— qu'est-ce que ça fait? Tu n'as pas besoin de son amitié... Veux-tu que je te dise ma pensée sur ce jeune homme? Eh bien, c'est un petit sot de province, réactionnaire et clérical... Oui, clérical!... De l'eau bénite!... Il se croit donc au moyen âge, ce garçon-là?

VII

— Cette vieille dame est partie, — disait madame Angélique à son fils. — J'ai trouvé ses prétentions exorbitantes, mais vous aviez promis, j'ai dû céder.

— Vraiment, — répondit Augustin, — depuis ce matin je me gourmande moi-même d'avoir si mal défendu vos intérêts. J'étais mal à mon aise aujourd'hui, ennuyé, préoccupé, tout à fait stupide... Et puis, cette madame Lassauguette m'a tellement harcelé!...

— Vous êtes allé chez mademoiselle Courdimanche lui présenter mes excuses?

— Oui, je lui ai dit que vous n'étiez pas en état de sortir, ce soir... Vous aurez bien le temps de voir les Loiselier et leur fille, si... si je me décide...

— Nous ne connaissons personne; nous vivons comme des reclus : si vous désirez vraiment vous marier, il faut bien nous en remettre à la complaisance de nos amis qui vous ont cherché une fiancée. M. et mademoiselle Courdimanche disent que l'abbé Chavançon, leur cousin, ami intime des Loiselier, estime infiniment cette famille...

— Si je désire me marier! — s'écria Augustin, — on dirait que j'ai supplié mademoiselle Courdimanche de me donner une femme, de ses mains. Depuis quinze jours, elle ne me parle que des vertus, des talents, des grâces de mademoiselle Loiselier. Et le capitaine, l'abbé Le Tourneur, M. Chavançon et vous-même, ma bonne mère, tout le monde me répète en chœur : « Marie-toi!... Marie-toi!... » C'est obsédant!

— Ah! mon enfant, que dites-vous! Que je vous presse de vous marier?... Certes, je ne suis pas l'ennemie du mariage, bien que je connaisse les grandes peines inséparables de cet état. Mais vous n'avez pas la vocation du sacerdoce, et l'Église voit avec déplaisir le célibat des laïques... Il faut donc penser à vous marier.

— C'est l'avis de M. Forgerus... Il m'écrit une lettre de conseils et de félicitations, comme si j'étais déjà fiancé... Voyez plutôt...

Il tendit la lettre à sa mère. Madame de Chanteprie lut, à mi-voix :

« J'ai longtemps prié avant de vous écrire, mon cher enfant. Le conseil que vous implorez ne peut vous venir que de Dieu; mais je voudrais, en éclairant votre conscience, vous préparer à bien entendre ce conseil.

» Je ne pense pas que vous souhaitiez le mariage comme le souhaitait votre patron saint Augustin, lorsqu'il n'était pas encore saint, lorsqu'il aspirait seulement « à satisfaire la passion qui n'est jamais satisfaite, et qu'il était moins amoureux du mariage qu'esclave de la volupté ». Vous étiez plutôt, ce me semble, dans les sentiments d'Alype, cet Alype qui s'accommodait si bien du célibat, et ne voulait point se marier afin de vivre, avec ses amis, dans l'amour de la sagesse. Je ne pense pas non plus que vous recherchiez dans le mariage l'occasion et le moyen d'augmenter votre fortune... Je sais, mon cher ami, je sais que votre jeunesse a rempli les promesses de votre enfance et que vous êtes chaste, fidèle, heureux de votre condition, appliqué à vos devoirs. Pourquoi donc m'inquiété-je, à cette heure où vous montrez cependant une disposition de cœur si parfaitement conforme à la volonté de Dieu ?

» Je m'inquiète pourtant et je prie; je prie pour vous, avec ferveur et tremblement, et je demande à Dieu, pour vous, les grâces de clairvoyance et de force qui vous sont nécessaires, au moment de vous engager dans un nouvel état.

» Je demande la grâce de clairvoyance. Vous ignorez la femme, mon cher fils. Les quelques femmes que vous fréquentez revêtent à vos yeux, par l'âge, la vertu, la parenté, un caractère vénérable. C'est une mère en qui vous admirez une nouvelle Monique ; c'est une amie qui conserve, dans sa vieillesse, l'ignorante pureté d'un enfant ; c'est une paysanne, une servante, corps flétri par le travail, esprit naïf, conscience obscure... Aimez-les, respectez-les ; — craignez la femme. Une Ève innocente et corrompue nous apparaît toujours, et nous devons lutter contre elle. Éternel combat, dont les vieillards ne se souviennent pas sans épouvante. Dans le mariage, comme dans l'amour illégitime, la femme est l'ennemie de l'homme, et le saint, qui pèche sept fois par jour, pèche six fois à cause d'elle.

» Ne vous trompez pas, mon enfant, sur la nature et l'issue de ce combat mystérieux dont je vous parle. Il ne s'agit pas seulement du conflit entre la passion et le devoir, entre la chair et l'esprit. Par une bénédiction spéciale, vous n'avez point connu ces luttes grossières où succombent presque tous les jeunes gens de votre âge. La tentation ne s'est pas appro-

chée de vous qui ne l'avez point cherchée. Ne vous enorgueillissez pas d'une vertu qui ne vous appartient pas en propre, puisque vous la tenez toute de Dieu. Ni le vice brutal, ni la fausse tendresse, plus dangereuse mille fois, n'ont cueilli les prémices de votre jeunesse. Remerciez Dieu, qui vous a tant aimé !

» Aujourd'hui, la femme entre dans votre vie, sous l'aimable et rassurant aspect d'une jeune fille chrétienne. Faut-il vous fier entièrement à ces apparences de sagesse, de prudence, de douceur, qui vous enchanteraient plus encore que la passagère beauté ? Et ne faut-il pas vous défendre de cette beauté même ?... Prenez garde, mon enfant, que les charmes de votre fiancée ne vous emportent à quelque excès d'affection qui serait préjudiciable à tous deux, en dénaturant le caractère du mariage ; prenez garde d'aimer la créature autant que Dieu, ou de ne point l'aimer en Dieu. Redoutez ces ruses de la tendresse féminime, ces jalousies, ces prières, qui, sous couleur d'amitié conjugale, incitent l'homme à une espèce d'idolâtrie non moins criminelle que celle des païens. Ne mettez point sur l'autel intérieur de votre âme un être pécheur comme vous, mortel comme vous. Aimez votre femme et n'adorez que Dieu. « L'homme est le chef de la femme. » L'autorité lui appartient, autorité réglée par la justice et tempérée par l'affection. Vous devrez gouverner votre épouse, mon cher Augustin, la maintenir dans son devoir, la défendre contre les tentations, la protéger contre sa propre faiblesse. Vous êtes responsable de son salut, puisque vous êtes son chef, puisqu'elle ne doit que vous obéir et vous suivre. Mais comment la gouverner, si vous ne vous savez pas vous gouverner vous-même ? comment la conduire, si vous vous égarez ? comment la reprendre, si vous cédez à ses caprices, à ses larmes, à ses caresses ?... Elle sera vertueuse et soumise, direz-vous. Hélas ! elle sera toujours femme, et sa beauté, sa vertu même, sa faiblesse surtout, lui donneront des armes mystérieuses dont vous éprouverez la puissance.

» Voilà pourquoi je demande à Dieu qu'il vous donne la grâce de clairvoyance et la grâce de force. Je le prie ardemment de bénir votre mariage, afin que ce mariage accroisse vos mérites en assurant votre bonheur. Demeurez

éloigné de la passion autant que de l'égoïsme. Et si vous trouvez dans votre épouse une foi chancelante ou mal instruite, alors, ô mon enfant, affermissez-la, éclairez-la, par la parole, par l'exemple, par une sollicitude de chaque moment. Saisissez cette âme avec une sainte violence ; triomphez d'elle pour la sauver, emportez-la par les chemins de l'éternelle vérité jusqu'à la vie éternelle. Apprenez-lui, apprenez au monde ce que peut l'amour d'un chrétien... »

— Voilà de belles et sages paroles qu'il faut méditer, — dit madame de Chanteprie. — Si votre choix tombait sur une personne dissipée, mondaine et qui ne fût pas sincèrement attachée à notre sainte religion, je m'opposerais de tout mon pouvoir à votre mariage. Mais puisqu'on dit tant de bien de ces Loiselier...

Augustin se mit à rire :

— Ah! ma chère mère, où irais-je prendre une personne « mondaine et dissipée »? Il faudrait donc qu'elle vînt me chercher ici!... Et c'est peu probable... Mademoiselle Cariste et ses cousins Chavançon ont grande envie de marier mademoiselle Loiselier. Ils ont pensé que je ferais volontiers, comme Racine, un de ces mariages où « l'intérêt et la passion n'ont point de part », un mariage de raison, de sagesse... Et puis, vous le savez, quand bien même mademoiselle Loiselier serait riche et jolie à éblouir, je ne me marierais pas sans votre approbation et votre bénédiction.

— Vous êtes un bon fils, — dit madame Angélique. — Si M. Forgerus vous entendait, il serait content de vous.

Une odeur de tarte à la frangipane remplissait la maison des Courdimanche. On entendait un crépitement de friture, des cliquetis de porcelaine et de cristal. Quand la cuisinière embauchée pour la circonstance ouvrait la porte de la salle à manger, la table apparaissait très grande, avec ses flambeaux allumés, ses pyramides de fruits et de mousse, sa nappe raide, cassée aux coins.

Dans le salon, les fauteuils de reps vert garnis de housse au crochet étaient rangés en bel ordre. Le bronze de la pendule brillait comme un astre, entre deux bouquets de roses

artificielles. Et la compagnie s'ennuyait convenablement, dans cette pièce minuscule, un peu sombre, un peu humide, qui sentait la cave et la sacristie.

La compagnie, c'était M. et mademoiselle Courdimanche, l'abbé Le Tourneur, l'abbé Chavançon, vicaire d'une grande paroisse de Paris ; c'était l'abbé Vitalis, curé de Rouvrenoir, c'était M. Loiselier, fabricant d'images religieuses, membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, madame Loiselier, présidente de l'« Association des Mères chrétiennes » de son arrondissement, et mademoiselle Eulalie Loiselier, leur fille.

Ils étaient venus à Hautfort, invités par Cariste Courdimanche, qui les connaissait à peine, et présentés par l'abbé Chavançon, qui les connaissait beaucoup. L'abbé, bon garçon, d'humeur avenante et de belle mine, dirigeait ces dames Loiselier, qui en avaient fait le conseiller indispensable, l'oracle de la maison. Il régnait ainsi sur quelques familles où son couvert était mis à un jour marqué de la semaine, où l'on n'achetait pas un meuble, où l'on n'ouvrait pas un livre, où l'on ne mariait pas une fille sans consulter M. l'abbé... M. l'abbé plaisait aux dames parce qu'il était indulgent, spirituel, « homme du monde »; il ne déplaisait pas aux maris parce qu'il aimait les bons vins et les bons mots, et faisait oublier sa soutane, un peu gênante quelquefois. Trop léger pour être hypocrite, trop bien portant et trop gai pour être vicieux, Chavançon était, comme M. Le Tourneur, un fonctionnaire clérical qui ne valait ni plus ni moins qu'un autre fonctionnaire. Il faisait proprement son service, touchait ses appointements, intriguait à l'archevêché, et vivait content de soi et des autres. Chaque été, il partait pour un grand voyage, ravi d'échanger sa robe contre des vêtements civils : alors, il allait au théâtre, au concert, heureux de son escapade comme une femme du monde qui se compromet. Et il était si peu prêtre, par l'accent et l'allure, qu'on le prenait partout pour un acteur.

Cette incorrigible gaminerie, cette bonne humeur débraillée avaient charmé les Loiselier. Monsieur était un de ces hommes dont on ne dit rien, qu'on voit à peine, un quinquagénaire effacé, timide, qui était toujours de l'avis de tout le monde. Un sang pauvre colorait mal ses joues rasées, et, avec ses

cheveux rares et pâles, avec ses chairs blêmes, M. Loiselier avait l'air d'un navet malade. Il tremblait devant madame Loiselier, son épouse, une maîtresse femme, qui était le maître de la maison. Grande, vigoureuse, d'une beauté de belle caissière qui a séduit le patron, madame Loiselier portait des robes cossues, des gourmettes d'or aux poignets, des chapeaux à plumes. Elle aimait l'argent, et tenait à sa réputation. Impitoyable aux servantes qui « fautaient », elle terrifiait les employés, quand elle traversait la boutique, parmi les Jésus peinturlurés et les ostensoirs de vermeil.

Assise sur le canapé, cette majestueuse personne écoutait en bâillant les discours du capitaine et songeait que le gendre promis ne se hâtait point d'arriver. Impatiente, elle tançait « Fillette » qui oubliait de se tenir droite, oubli fâcheux, car Eulalie Loiselier avait naturellement la poitrine creuse et le dos rond. « Fillette », vivant portrait de son père, anémique et blondasse, le teint presque aussi beige que sa robe beige, « Fillette » faisait penser à ces malheureux petits brins d'herbe sur lesquels on a marché. Docilement, elle se redressait, tendant sur sa gorge plate les draperies du corsage-châle et les bretelles de ruban qui avaient la prétention d' « avantager ».

— Dites donc, cousine, — fit l'abbé Chavançon, — est-ce que votre jeune ami n'aurait pas oublié l'heure, à courir les bois?

— Augustin ne court pas les bois. Il est à Hautfort et je l'ai vu aujourd'hui même, très affairé, parce qu'il était en pourparlers avec deux dames, deux Parisiennes qui vont acheter les Trois-Tilleuls.

L'abbé Chavançon se tourna vers un prêtre très grand, très mal vêtu, le visage énergique et creusé, les cheveux bruns, droits sur la tête.

— Des paroissiennes pour vous, Vitalis.

— Si elles ressemblent à mes autres paroissiens, il me restera du loisir pour cultiver mon jardin ! — dit le prêtre au visage sombre.

— Oui, Rouvrenoir est une cure de tout repos... Beau pays de chasse, par exemple !

— Gâté par les braconniers. Il y a encore du faisan, mais le lièvre disparaît !... Et le perdreau se fait rare.

— Et dites donc... le casuel ?... Il n'est pas fameux, le casuel ?

— Plutôt chétif. Mais j'ai peu de besoins, et ma mère est si économe !

— Ah ! vous avez votre mère avec vous ! C'est bien commode. On a tant d'ennuis avec les servantes ! Les meilleures s'abîment à Paris.

— Ne dites pas de mal de Paris ! — dit l'abbé Le Tourneur, soupirant à ce nom magique.

— Paris a ses avantages... l'indépendance, les relations agréables...

— Le gros casuel...

— Le gros casuel... Oui... Mais le service est dur dans nos grandes paroisses... Et puis, le sentiment religieux se perd. Que de gens, dans les faubourgs, se marient et se font enterrer civilement, par économie !...

— Oui, — dit M. Le Tourneur. — Quelle époque !...

La servante annonça :

— Monsieur de Chanteprie.

Le capitaine s'élança, saisit Augustin par la manche et le présenta aux dames Loiselier. Puis, tout bas :

— Offre ton bras à la demoiselle.

On passait dans la salle à manger. L'abbé Chavançon commença aussitôt l'histoire de ses dernières vacances, pour « rompre la glace ». M. de Chanteprie, placé entre madame et mademoiselle Loiselier, jetait de timides coups d'œil sur ses voisines.

La mère lui plut médiocrement. Trop forte, trop fraîche, les joues pleines, les dents carrées, les yeux couleur de vieil or, les cheveux frisés sur le front bas, elle avait un faux air d'ogresse. C'était un bel animal humain, bien nourri, harnaché d'étoffes chatoyantes, de pierres et de métaux. Et près d'elle sa fille semblait une ébauche de femme, que la mère égoïste avait créée avec un minimum de chair et de sang, et pas finie.

— On m'a dit que vous vous intéressiez à la culture ?

M. de Chanteprie devina qu'il allait subir une espèce d'examen, et, résigné :

— Je m'en occupe par nécessité et par goût. Notre petite fortune est presque toute en terres que nous louons à des métayers. Je suis obligé de diriger un peu ces braves gens,

fort routiniers et réfractaires aux beautés de l'agronomie. Ça ne leur plaît pas toujours..., et Testard ne se gêne pas pour me renvoyer à mes livres.

— Vous vivez toute l'année à Hautfort-le-Vieux ?

— Toute l'année.

— Vous ne voyagez jamais ?

— Jamais.

— Oh ! vous devez vous ennuyer mortellement, car, à votre âge, on a... des curiosités, des aspirations...

Madame Loiselier attendait une réponse mi-sentimentale, mi-galante, une allusion aux tristesses de la solitude, aux félicités espérées de l'amour.

— Voilà précisément ce qu'une dame, une Parisienne, me disait aujourd'hui... Et, quand je lui ai répondu que j'étais parfaitement heureux dans mon trou, elle m'a regardé d'un air de compassion.

— La dame du Chêne-Pourpre? Celle qui doit acheter les Trois-Tilleuls ?

Augustin s'écria vivement :

— Vous la connaissez ?... Une jeune femme très brune, mince, pâle, avec de grands yeux... N'est-elle pas Italienne ?

— Je ne la connais pas du tout. Ces messieurs ont parlé d'elle.

— Ils la connaissent donc ?

— Pas que je sache ! — dit madame Loiselier avec humeur. — Mais, dans ces petites villes, un jeune homme ne peut pas parler à une dame sans que tous ses concitoyens en soient avertis.

— Je ne fréquente guère mes concitoyens, madame.

— Vous êtes un sauvage.

— A peu près... Je reste quelquefois huit jours sans lire un journal.

— Ne vous en vantez pas, mon ami ! — cria l'abbé Le Tourneur, à travers la table. — C'est un péché, un grand péché, de s'asseoir au bord de l'arène, en spectateur, pendant que les lutteurs du bon Dieu s'agitent... Madame, il faut gronder ce jeune homme. Il faut le persuader d'« entrer enfin dans l'action ».

La voix éclatante de l'abbé Chavançon couvrit tous les discours :

— ... J'ai dit au curé : « Ce n'est pas une raison parce que je suis le plus jeune vicaire pour qu'on m'inflige toutes les corvées... »

Le capitaine découpait la dinde rôtie. L'abbé Vitalis écoutait mademoiselle Courdimanche qui gémissait sur la cherté du beurre et l'impiété de la femme de ménage. M. Loiselier expliquait que la France allait à sa ruine. « Fillette » regardait en dessous le jeune homme; et madame Loiselier, se rapprochant d'Augustin, murmurait tout bas :

— Oui, certes, il faut entrer dans l'action... Qu'attendez-vous? l'occasion propice? Elle s'offrira, tôt ou tard... Douteriez-vous de vos capacités?

— Je ne suis pas ambitieux.

— Parce que vous n'avez pas confiance en vous-même. Vous avez besoin d'être rassuré, encouragé... Voyez les hommes célèbres : ils s'appuyaient tous sur une affection...

M. de Chanteprie devint glacé. La dame avait l'air de parler pour son propre compte... Oubliait-elle la triste Eulalie et le projet de mariage? S'offrait-elle comme belle-mère, ou comme Égérie? Ses yeux d'ogresse s'attendrissaient.

Alors, sans négliger de répondre à madame Loiselier, Augustin se tourna plus souvent vers mademoiselle Eulalie. Il essaya de la faire causer, mais « Fillette » ne répondait que par monosyllabes. Et M. de Chanteprie, plus attentif, remarqua l'oreille de la jeune fille, une oreille large et plate, découverte par les cheveux plantés trop haut, une oreille anémique, une oreille bête!...

Maintenant, madame Loiselier jouait consciencieusement son personnage de mère noble. Elle parlait de sa vie à Paris, une vie remplie par les devoirs mondains et les bonnes œuvres. Elle citait les noms de prêtres, d'évêques, de philanthropes professionnels... Ah! « Fillette », dans un tel milieu, avait été bien élevée!... M. de Chanteprie écoutait sans entendre, obsédé, agacé par l'oreille plate et pâle dont il ne pouvait détacher son regard. Et, soudain, il revit le profil de Fanny Manolé sous la dentelle, et l'oreille délicate, rose, toute petite, mi-cachée par le feston du tulle et la masse bouclée des cheveux noirs.

Et la pensée du jeune homme s'évada, bien loin des

Loiselier et des Courdimanche, vers les arbres blancs, les prés en fleur, les chemins bordés de violettes, et l'immense horizon bleuâtre... Il se rappela, mot pour mot, toutes les paroles de madame Manolé. Comme elle avait bien su parler de la nature, des bois, du ciel! Comme elle avait compris le charme rustique de la vieille maison!

M. Le Tourneur disait les grâces. Augustin, tiré de son rêve, conduisit « Fillette » au salon.

— Mon cher abbé, — disait tout bas madame Loiselier à M. Chavançon, — vous ne m'aviez pas dit que M. de Chanteprie se destinait à la vie érémitique!

— Bah! quand il sera marié, il sortira de son ermitage.

— S'il se marie jamais!... M. Loiselier ne voudra point donner Fillette à ce sauvage. Voyez-vous ce jeune rustre qui croit nous honorer de son alliance!...

— M. Loiselier voudra ce que vous voudrez. Mais, chère amie, il n'a donc pas fait sa cour à Fillette et à vous, ce jeune rustre?

— Il m'a parlé grande culture, drainage, assolements et phosphates.

Mademoiselle Cariste servait le café. L'abbé Chavançon se mit à conter les potins du presbytère, où il avait son appartement. Puis il demanda la permission d'allumer une cigarette.

— Comment, Victor, vous fumez! — s'écria le capitaine.

— Cousin, — répliqua l'abbé, — ne soyez pas scandalisé: la cigarette est licite dans l'intérieur des maisons. Est-ce que la tabatière vous paraît plus canonique, la traditionnelle tabatière, attribut du curé de village, et compagne inséparable du mouchoir à carreaux?

Cette réplique fit rire tout le monde, et Chavançon reprit:

— Je parierais cent sous que notre ami Vitalis a une pipe dans la poche de sa soutane, une grosse pipe en terre, patiemment culottée pendant les loisirs que les gens de Rouvrenoir font à leur pasteur.

— Ne pariez pas, vous gagneriez! — répondit Vitalis en exhibant un court « brûle-gueule » qu'il fit disparaître aussitôt. — Cette pipe, une vieille amie, n'offense pas la vue de mes ouailles; bien au contraire! Tant que j'ai fait du zèle, — je vous parle de mes lointains débuts à Rouvrenoir, — j'aurais

rougi de vivre comme tout le monde, et j'affectais, naïvement des allures de réformateur. Je tenais les gens à distance pour ne pas compromettre mon prestige, et les gens, me croyant fier, se divertissaient à mes dépens. Aujourd'hui, j'ai perdu cette ardeur de jeunesse, et mes illusions; je demande peu pour recevoir moins encore, et mes paroissiens, ravis de n'être plus « embêtés », comme ils disent, vivent avec moi en bonne intelligence... Un curé qui brasse le cidre, qui taille les arbres, et qu'on rencontre, le matin, tendant des pièges aux petits oiseaux, un curé qui fait des sermons très courts et n'attaque pas le gouvernement, on le respecte, on l'estime... Et personne ne s'avise plus d'imiter le corbeau derrière lui.

— Eh! mon cher, — dit l'abbé Le Tourneur, — je savais bien que ça ne durerait pas, ce prosélytisme passionné, intransigeant. Mais vous allez aux extrêmes... Vous vous laissez tondre la laine sur le dos par le conseil municipal...

Au coup de dix heures, la famille Loiselier prit congé, Les adieux furent brefs et tièdes.

Pendant que les Courdimanche reconduisaient leurs hôtes jusqu'à la diligence, Augustin et Vitalis montèrent ensemble la rue Bordier.

— Eh bien? dit le prêtre avec une malice affectueuse, y aura-t-il promesse de mariage entre mademoiselle Eulalie Loiselier et M. Augustin de Chanteprie?

Le jeune homme se prit à rire :

— Vous n'avez donc pas regardé la belle-mère?... Elle cachait mal sa rancune contre l'innocente mademoiselle Cariste. Ces gens regrettent d'être venus si loin pour voir un sauvage, un huron, un iroquois!

— Dame!... vous n'étiez pas brillant, ce soir. On aurait dit que vous pensiez à tout autre chose qu'à des fiançailles.

— Mon cher ami, les Loiselier sont peut-être meilleurs et plus intelligents qu'ils n'en ont l'air, mais nous n'avons rien de commun, eux et moi : ni les goûts, ni les idées, ni les habitudes. Ils m'ont ennuyé; je leur ai paru très ridicule...

— Et la jeune fille?

— Elle n'a presque rien dit; je l'ai vue à peine... Elle n'existe pas pour moi... Tout de même, je me sens joyeux,

Loiselier et des Courdimanche, vers les arbres blancs, les prés en fleur, les chemins bordés de violettes, et l'immense horizon bleuâtre... Il se rappela, mot pour mot, toutes les paroles de madame Manolé. Comme elle avait bien su parler de la nature, des bois, du ciel! Comme elle avait compris le charme rustique de la vieille maison!

M. Le Tourneur disait les grâces. Augustin, tiré de son rêve, conduisit « Fillette » au salon.

— Mon cher abbé, — disait tout bas madame Loiselier à M. Chavançon, — vous ne m'aviez pas dit que M. de Chanteprie se destinait à la vie érémitique!

— Bah! quand il sera marié, il sortira de son ermitage.

— S'il se marie jamais!... M. Loiselier ne voudra point donner Fillette à ce sauvage. Voyez-vous ce jeune rustre qui croit nous honorer de son alliance!...

— M. Loiselier voudra ce que vous voudrez. Mais, chère amie, il n'a donc pas fait sa cour à Fillette et à vous, ce jeune rustre?

— Il m'a parlé grande culture, drainage, assolements et phosphates.

Mademoiselle Cariste servait le café. L'abbé Chavançon se mit à conter les potins du presbytère, où il avait son appartement. Puis il demanda la permission d'allumer une cigarette.

— Comment, Victor, vous fumez! — s'écria le capitaine.

— Cousin, — répliqua l'abbé, — ne soyez pas scandalisé: la cigarette est licite dans l'intérieur des maisons. Est-ce que la tabatière vous paraît plus canonique, la traditionnelle tabatière, attribut du curé de village, et compagne inséparable du mouchoir à carreaux?

Cette réplique fit rire tout le monde, et Chavançon reprit:

— Je parierais cent sous que notre ami Vitalis a une pipe dans la poche de sa soutane, une grosse pipe en terre, patiemment culottée pendant les loisirs que les gens de Rouvrenoir font à leur pasteur.

— Ne pariez pas, vous gagneriez! — répondit Vitalis en exhibant un court « brûle-gueule » qu'il fit disparaître aussitôt. — Cette pipe, une vieille amie, n'offense pas la vue de mes ouailles; bien au contraire! Tant que j'ai fait du zèle, — je vous parle de mes lointains débuts à Rouvrenoir, — j'aurais

rougi de vivre comme tout le monde, et j'affectais, naïvement des allures de réformateur. Je tenais les gens à distance pour ne pas compromettre mon prestige, et les gens, me croyant fier, se divertissaient à mes dépens. Aujourd'hui, j'ai perdu cette ardeur de jeunesse, et mes illusions ; je demande peu pour recevoir moins encore, et mes paroissiens, ravis de n'être plus « embêtés », comme ils disent, vivent avec moi en bonne intelligence... Un curé qui brasse le cidre, qui taille les arbres, et qu'on rencontre, le matin, tendant des pièges aux petits oiseaux, un curé qui fait des sermons très courts et n'attaque pas le gouvernement, on le respecte, on l'estime... Et personne ne s'avise plus d'imiter le corbeau derrière lui.

— Eh ! mon cher, — dit l'abbé Le Tourneur, — je savais bien que ça ne durerait pas, ce prosélytisme passionné, intransigeant. Mais vous allez aux extrêmes... Vous vous laissez tondre la laine sur le dos par le conseil municipal...

Au coup de dix heures, la famille Loiselier prit congé, Les adieux furent brefs et tièdes.

Pendant que les Courdimanche reconduisaient leurs hôtes jusqu'à la diligence, Augustin et Vitalis montèrent ensemble la rue Bordier.

— Eh bien? dit le prêtre avec une malice affectueuse, y aura-t-il promesse de mariage entre mademoiselle Eulalie Loiselier et M. Augustin de Chanteprie?

Le jeune homme se prit à rire :

— Vous n'avez donc pas regardé la belle-mère?... Elle cachait mal sa rancune contre l'innocente mademoiselle Cariste. Ces gens regrettent d'être venus si loin pour voir un sauvage, un huron, un iroquois !

— Dame!... vous n'étiez pas brillant, ce soir. On aurait dit que vous pensiez à tout autre chose qu'à des fiançailles.

— Mon cher ami, les Loiselier sont peut-être meilleurs et plus intelligents qu'ils n'en ont l'air, mais nous n'avons rien de commun, eux et moi : ni les goûts, ni les idées, ni les habitudes. Ils m'ont ennuyé; je leur ai paru très ridicule...

— Et la jeune fille?

— Elle n'a presque rien dit; je l'ai vue à peine... Elle n'existe pas pour moi... Tout de même, je me sens joyeux,

allègre, délivré ... Je respire!... Oui, comme si je venais d'échapper à un grand péril!...

— Prenez garde, — dit l'abbé. — Prenez garde de ne pas tomber de Charybde en Scylla. Il n'y a pas que des demoiselles Loiselier au monde... Voici votre porte, allez rassurer votre mère. Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir.

VIII

Augustin aperçut madame Manolé debout contre la porte à claire-voie, en plein soleil. Elle regardait la route et semblait attendre quelqu'un.

— Monsieur de Chanteprie!... Vous venez de Hautfort?

— Oui, madame, je vais aux Roches.

— Vous n'avez pas rencontré un bicycliste en détresse?

— Non, madame.

— C'est extraordinaire!

Elle se mit à rire, d'un rire léger, sonore, enfantin.

— Je vois Barral, égaré, fourbu, poussant sa machine et cherchant sa route... M. Barral est un ami, — expliqua-t-elle; — je l'attends pour déjeuner, ou plutôt je ne l'attends plus.

— Il aura manqué le train.

— C'est possible... Mais puisque vous voilà, monsieur de Chanteprie, je veux vous faire visiter la maison, cette maison que vous aimiez tant. Vous verrez que je ne l'ai pas enlaidie. La mère Testard ne cesse de dire : « La Parisienne est comme le maître... Elle aime l'ancien ! »

Elle ouvrit la barrière. Augustin entra dans la cour nettoyée, sablée, fleurie.

— Je suis en robe du matin... Ne faites pas attention... A Paris, je n'oserais pas me montrer dans ce négligé, mais nous sommes de bons campagnards...

D'une main, elle relevait sa longue blouse en soie de Chine, couleur de maïs, une blouse sans ceinture, ample et molle, dont les plis caressaient son corps nonchalant. Un chapeau

de bergère, en paille rustique, couronné de coquelicots, s'abaissait un peu sur sa nuque, et les cheveux étaient plus noirs sous la guirlande des fleurs pourpres. Le jeune homme, accoutumé aux robes étriquées, aux chapeaux surannés des dévotes, s'étonnait à voir ce costume chaste et hardi.

Depuis que Fanny Manolé habitait les Trois-Tilleuls, il la rencontrait presque chaque jour, dans la campagne. Elle peignait, assise sur un pliant, devant un petit chevalet, et le parasol fiché en terre traçait autour d'elle un cercle d'ombre. Attentive, elle levait et baissait ses grands cils, sans remuer la tête, et sur le papier ses doigts délicats, maniant les crayons colorés, laissaient une poussière plus fine que celle des papillons, une poussière qui devenait des frissons de ciel et des frissons de feuillage. Quand elle apercevait M. de Chanteprie, elle le saluait d'un sourire. Il osait s'approcher, quelquefois...

— Vous ne m'avez pas reconnue, l'autre jour, quand j'ai passé près de vous, à bicyclette? — dit-elle gaiement.

— Sur la route des Yvelines?... C'était vous?

— C'était moi... Vous devez trouver que c'est très vilain, une femme à bicyclette!... N'ayez pas peur de dire votre opinion!...

— Je n'aime pas beaucoup ce genre d'exercice, pour une femme... Mais, la prochaine fois, je vous reconnaîtrai, madame, et je ne manquerai pas de vous saluer.

— Vous êtes trop bon... Alors, si vous aviez une sœur, ou une fiancée, vous ne lui permettriez pas de monter à bicyclette?

— Jamais de la vie!

Elle entra dans la salle à manger, mi-obscure, très fraîche, meublée d'une table massive, d'une vieille huche et d'un bahut de noyer. La fenêtre avait des rideaux à carreaux rouges et blancs, et la tenture des murailles, d'un ton de brique, doux et chaud, s'accordait avec le bois brun des solives.

— C'est charmant, — dit Augustin.

— Il ne me manque plus que des cuivres et des faïences, çà et là. J'en trouverai chez les Martin, à Gariguières, m'a-t-on dit. J'aime ces vieilleries. Mon père possédait une col-

lection de faïences, très belles, qu'on a dû vendre après sa mort. Quand j'étais petite, il m'emmenait avec lui dans des hameaux bretons et normands, et nous faisions des découvertes merveilleuses... Mon pauvre père ! Il était si gai, si vivant ! Il ressemblait à sa peinture... Vous connaissez la *Fête galante* qui est au Luxembourg ?

— Je ne suis jamais allé au Luxembourg... seulement au Louvre, une fois...

— Une fois !...

— Pas davantage.

— Qu'avez-vous donc fait depuis que vous êtes au monde ? — demanda-t-elle, avec un accent de commisération qui fit sourire Augustin.

— Je devine votre pensée, madame... Mon ignorance vous paraît si invraisemblable que vous ne savez plus si je suis un « monsieur » ou un paysan.

— Si nous avions cent ans de moins, je répondrais : « Ni un paysan ni un monsieur, mais assurément un gentilhomme. »

— Soit ! — dit Augustin, qui sentait toute la délicatesse de cette réponse, — un gentilhomme campagnard, un peu plus lettré que Testard, mais guère plus civilisé.

Elle l'écoutait avec tant de bonne grâce qu'il perdit soudain sa timidité et parla comme il eût parlé à un homme de son âge. Il raconta brièvement l'histoire de sa famille, son éducation, sa vie régulière et cachée... Madame Manolé ne souriait plus.

— Je comprends — dit-elle — que vous soyez devenu ce que vous êtes : un catholique fervent. Mais combien vous ressemblez peu à tous les autres catholiques, à ceux du moins que j'ai rencontrés !

Et soudain, entraînée aux confidences, elle reprit :

— Moi, j'ai été élevée par mon père, dans un monde d'artistes et de gens de lettres. On a remué beaucoup d'idées devant moi... Des hommes célèbres m'ont tutoyée et tenue sur leurs genoux quand j'étais une gamine rêveuse et rieuse... Que de paradoxes bizarres, que de discours singuliers et profonds j'ai entendus quelquefois !... Ah ! les beaux jours de mon passé, les beaux espoirs, les beaux songes !... Je revois

mon père assis devant sa toile, dans ce costume qu'il aimait : la blouse rouge des paysans slaves... Ses cheveux gris frisaient tout droit sur son front ; ses yeux bleus flambaient ; sa forte voix ébranlait les vitres... Cher père ! Quelle nature puissante, heureuse, oui, heureuse, faite pour recevoir le bonheur et le répandre !...

— Vous l'avez perdu ?

— Trop tôt... J'avais quinze ans. Notre vieille amie madame Lassauguette m'a prise chez elle et mariée à Pierre Manolé, un musicien... Depuis quatre ans, je suis veuve.

— Dieu vous a bien éprouvée, madame.

Elle soupira :

— J'avais un petit enfant... Lui aussi...

Ses paupières battaient. M. de Chanteprie, ému, se reprochait de ne savoir rien dire... Fanny, veuve désolée, malheureuse, ne l'effrayait plus : il aurait souhaité lui exprimer sa sympathie, mais une invincible pudeur lui ferma la bouche. Et il se trouva ridicule et sot.

La jeune femme secoua la tête, comme pour écarter un souvenir.

— Dans ce monde où j'ai vécu, et que vous ne connaissez pas, il y avait assurément quelques personnes « bien pensantes ». Je songeais à elles, tout à l'heure, en vous écoutant, et je faisais la comparaison... Oui, il y avait des artistes qui se disaient « mystiques » ; c'étaient des chevaliers du Graal, des âmes de cygne, des rose-croix. Mon père s'en amusait... Il y avait aussi des catholiques par convenance, par tradition, qui vivaient en francs païens, je vous assure... Mon père les méprisait.

— Moi aussi, je les méprise, — dit Augustin. — Mais comment des gens qui ont la foi peuvent-ils vivre dans un pareil monde, et, s'ils n'ont pas la foi, pourquoi se disent-ils chrétiens ?

— Croyez-vous que des gens du monde peuvent conserver intacte leur foi ?

— C'est difficile, mais Dieu garde ceux qu'il a choisis.

Il pensait : « Et vous, Madame, avez-vous la foi ? » La terrible question brûlait ses lèvres.

— Je m'étonne — reprit-il — que l'évidence de la vérité

n'éblouisse pas les âmes, j'entends les âmes sincères, qui cherchent leur voie en gémissant. Et je m'étonne plus encore que l'on puisse connaître la doctrine de l'Église sans l'admirer, l'admirer sans l'aimer, l'aimer sans la pratiquer.

— Il y a des âmes réfractaires...

— Il y a surtout des âmes obscures : leur mal vient de leur ignorance. Un jour, par hasard, un mot tombe sur elles comme un rayon, comme un éclair : elles s'illuminent ; elles se reconnaissent...

Assise dans un fauteuil de paille, le coude sur le genou et le menton sur la main, Fanny regardait dans le vide. Augustin crut qu'elle allait répondre, qu'elle allait prononcer la parole révélatrice... Pourquoi l'attendait-il, cette parole, avec une angoisse inconnue? Il avait oublié l'occasion futile de sa visite, le début de la conversation, et sa timidité farouche, et ses méfiances. Comment étaient-ils venus à parler de Dieu? Augustin ne savait plus. Ce nom prononcé les obligeait tous deux à révéler le profond secret de leurs âmes. Car il n'y avait plus que deux âmes en présence, deux âmes ennemies ou fraternelles... Non, Fanny Manolé ne pouvait être irrémédiablement une ennemie! Elle avait souffert, elle avait aimé et pleuré. Elle était par instinct chrétienne. Augustin n'en voulait pas douter.

Lourdement, gravement, le coucou sonna l'heure... Midi. Augustin s'excusa.

— Je suis attendu à déjeuner chez M. le curé de Rouvrenoir, —dit-il. — Vous me pardonnerez, madame, de vous avoir retenue si longtemps?

Ils se levaient, redevenus cérémonieux.

— C'est moi qui dois m'excuser, — dit Fanny : — je vous ai mis en retard. Mais je m'ennuie un peu, dans ma solitude, et c'est si bon de causer!

— Vous lisez beaucoup? — dit Augustin qui avait remarqué des volumes traînant un peu partout sur les meubles.

— Oui, mais j'ai tout lu.

— Il faut relire.

— Relire des romans?

— Vous lisez des romans!

— Dame! nos contemporains n'écrivent pas autre chose.

Et vous, monsieur?... Oh! je suis certaine que vous ne lisez pas de romans...

— Dieu m'en garde!... J'ai pourtant une belle bibliothèque, avec des livres reliés en veau et en peau de truie, des livres imprimés sur papier de Hollande et illustrés de gravures au burin. C'est mon luxe.

— Ce sont des livres jansénistes?

— Pas tous.

— Je voudrais bien lire un livre janséniste.

Augustin vit la jeune femme, coiffée de coquelicots, étendue sur les toiles brodées de sa chaise longue, à l'ombre des tilleuls, et lisant l'*Augustinus!*

— Vous n'y comprendriez pas grand'chose, — dit-il en riant. — Il faut une initiation préalable.

Il sortit. Elle le suivit.

— Je voudrais tout connaître, et il me semble que je pourrais tout comprendre, — dit-elle sérieusement. — Ce que vous m'avez raconté de votre famille a surexcité ma curiosité... Ces messieurs de Port-Royal, c'étaient des hommes terribles.

— C'étaient de grandes âmes et de vrais chrétiens.

— Vous auriez voulu vivre de leur temps?

— Oui! madame!... J'aurais fait comme mon aïeul Gaston.

Fanny secoua la tête.

— Que vous êtes jeune, monsieur de Chanteprie!... Allons, je vous rends la liberté... Merci et au revoir.

— Au revoir, madame.

Le grelot d'une bicyclette résonna sur la route, et un homme parut, retenant la machine, dont les nickels brillaient au soleil. Fanny s'écria :

— Vous, Barral!... D'où sortez-vous? Je ne vous attendais plus.

Le cycliste répondit :

— Chère amie, je suis à vos pieds... Mais, de grâce, faites-moi donner un verre de bière. Je suis fourbu.

Fanny présenta les deux hommes :

— Monsieur de Chanteprie, monsieur Georges Barral... Ah! Georges, que vous êtes insupportable!...

— Vous me gronderez tout à l'heure, quand j'aurai moins soif.

Augustin examinait le nouveau venu. Il était beau, d'une beauté d'athlète, sans le charme conventionnel qu'on appelle « distinction ». Les muscles de ses jambes tendaient le tricot noir des bas à côtes; ses pieds, chaussés de cuir jaune, pesaient fortement à chaque pas. Sous le veston ouvert et la chemise lâche, on devinait l'ampleur du torse, le relief des pectoraux. Le cou hâlé, la bouche grande, les dents saines, la barbe brune taillée carrément, le nez aux fortes narines exprimaient une sorte de puissance animale et de sensualité joyeuse. Les cheveux, très épais, très courts, découvraient un front large, aux lignes nobles, un front énergique et intelligent, et il y avait de la malice sans méchanceté dans le regard des yeux gris limpides.

Après un bref salut, Augustin s'éloigna, emportant dans sa mémoire la double image de Barral et de Fanny Manolé, debout côte à côte devant la barrière. Pendant qu'il cheminait vers Rouvrenoir, Barral demandait :

— Quel est ce jeune homme?

— C'est le fils de l'ancienne propriétaire, la dame mystérieuse dont ma tante vous a parlé.

— Vous le voyez souvent?

— Non. Il est assez timide, et je crois que les femmes lui font peur. C'est par hasard qu'il est entré, aujourd'hui.

— Pauvre diable!

— Vous le plaignez?

— S'il est venu, il reviendra... Je vous connais, Fanny, terrible enjôleuse !

— Hein? Vous êtes fou, Barral!

— Vous vous ennuyez déjà, Fanny. Ça vous amuse, d'ensorceler ce hobereau de village?

— « Hobereau de village »! Soyez poli, mon cher. Vous ne savez pas de qui vous parlez.

— Qu'est-ce qu'il fait, ce M. de Chanteprie?

— Il lit saint Augustin.

— Pas possible!...

— Je vous assure...

— Oh! madame, vous choisissez bien mal vos galants.

— Et vous, Georges, vous choisissez bien mal vos plaisanteries. Je connais à peine ce jeune homme... Allons venez.

Barral appuya sa bicyclette au tronc d'un tilleul et suivit la jeune femme. Quand ils eurent achevé le « tour du propriétaire », Fanny pria son hôte de l'attendre sous le châtaignier, où elle avait placé une petite table et des chaises rustiques.

— La femme de service qui vient deux heures par jour a préparé le déjeuner sous ma direction, mais il faut que j'y mette la main, — dit-elle. — Permettez-moi de ceindre un tablier.

— Fanny, je suis confus... Pourquoi votre servante ne reste-t-elle pas toute la journée ?

— Parce que... Ce sont des affaires domestiques sans intérêt, un peu ridicules et qui ne vous regardent pas... Voici des livres, des journaux. Prenez patience.

Seul, dans l'étroite clairière, à l'ombre du grand châtaignier, Barral ne toucha point aux journaux. Il rêvait.

Georges Barral avait trente-cinq ans. Il était assez riche pour que le travail lui fût un plaisir. Çà et là, il écrivait d'ironiques « chroniquettes » dont il ne tirait point vanité. L'art d'écrire l'intéressait moins que l'art de vivre. Barral savait vivre, pratiquait ce qu'il appelait l'égoïsme supérieur. Aucune des humbles joies que les prétendus délicats affectent de négliger ne lui paraissait méprisable. Il vantait, avec une égale éloquence, la bonne chère, les belles femmes et les beaux livres. Il voyait « en beauté » les choses les plus vulgaires de l'existence, et savourait précieusement les mille petites voluptés quotidiennes qui composaient son bonheur.

Les sots le disaient « matérialiste ». Barral connaissait les sens baroques de cette épithète, et il s'en amusait infiniment. On prétendait aussi qu'il vivait dans la débauche, ayant abandonné femme et enfant, et cette légende, colportée partout, avait ému Fanny Manolé elle-même. Barral, pour rassurer son amie, avait dû lui confier la vérité. Très jeune, il avait épousé une très jeune fille, élevée en province, et dévote jusqu'au fanatisme, — le type idéal de l'« oie blanche ». Ils s'étaient séparés, de leur plein gré. Madame Barral, heureuse de recouvrer sa liberté sans discussions, sans formalités judiciaires, était retournée avec sa fille dans sa petite ville, et dépensait charitablement la pension que lui faisait son mari. Trois ou quatre fois par an, Georges allait voir sa femme en camarade. Elle le recevait fort bien.

Dans les intervalles de ces visites, ils s'écrivaient régulièrement, et l'épouse faisait des neuvaines pour la conversion du païen... Ni l'un ni l'autre n'avait jamais songé au divorce, elle par scrupule, lui par indifférence.

Divorcer, à quoi bon ?... Georges n'avait pas l'intention de se remarier. Il ne désespérait pas de rencontrer une femme intelligente et libre, sans préjugés, qui consentît à devenir son amie et sa maîtresse. Pourvu qu'elle ne l'obligeât point à mettre des juges dans ses affaires, et à passer une seconde fois devant le monsieur ceinturé de tricolore, Georges saurait bien lui faire un bonheur exquis et solide, un chef-d'œuvre de bonheur... Mais il fallait trouver la femme...

Barral rêvait à ces choses. Fanny parut, les manches retroussées jusqu'au coude, portant une pile d'assiettes qu'elle disposa sur la petite table. En cinq minutes, le couvert fut prêt.

— Vous avez faim, mon pauvre Georges, — dit Fanny. — Je n'ai pas un copieux déjeuner à vous offrir. Voyez : j'ai tout mis sur la nappe. La femme de ménage est partie. Nous ferons notre service nous-mêmes.

— Mais comment n'avez-vous pas de servante?

— Je n'en ai pas pour le moment.

— Oh ! si j'avais su... Je me suis invité bien étourdiment. Pardonnez-moi...

— Ne vous excusez point. Je suis charmée de vous voir... Mon ami, la peinture se vend mal. Je n'ai pas de chance et pas de génie... Voilà pourquoi ma tante Lassauguette a voulu me réserver un toit pour abriter ma tête, pendant les mauvais jours... un toit inaliénable, insaisissable, un toit qui défie les créanciers !

Elle riait. Ils s'assirent, face à face, et Barral s'écria :

— Que j'aime votre belle humeur et votre vaillance ! Mais je suis peiné, oui, peiné, de vous voir réduite à ce métier de ménagère, vous, une femme délicate, une artiste...

— Évidemment, je préférerais commander mon dîner à un maître d'hôtel... Si vous croyez que ça m'amuse, le ménage !... Mais j'en ai vu bien d'autres, avec mon mari.

— Il avait les dents longues, Pierre Manolé !

— Certes !... Il n'a pas mis trois ans à manger ma petite dot ! C'est vrai qu'il ne la mangeait pas tout seul... On l'aidait.

— Je me demande comment vous avez pu lui pardonner quand il est revenu, après son aventure...

Elle murmura :

— Il était irresponsable, vous le savez bien... Il était fils d'alcoolique, et il avait visité de bonne heure tous les paradis, naturels et artificiels. Il avait de l'esprit sans raison, du génie sans talent, de la sensibilité sans bonté. Parfois naïf et câlin comme un enfant, il devenait tout d'un coup sombre, inquiet, taciturne... Il avait d'abominables fantaisies... Vous ne pouvez pas savoir, Barral !

— Je sais...

— Non... personne au monde... Mais pourquoi parler de ce malheureux ? Je ne pouvais plus l'aimer, mais je ne pouvais oublier que je l'avais aimé...

— Vous êtes bonne...

— On le dit... Tant mieux !... Mais on dit aussi du mal de moi.

— Et que dit-on ?

— Des infamies... Je suis seule ; je n'ai ni mari, ni père, ni frère pour me défendre : alors, les méchants ne se gênent pas... On raconte, par exemple, que je suis une... femme d'amour !

Barral les connaissait, ces « infamies », qui étaient surtout des sottises. Il avait rencontré Fanny trois ans plus tôt, chez madame Lassauguette, et, avant d'entrer dans l'intimité de la jeune femme, il avait entendu des gens — et quelles gens ! — porter sur elle les jugements les plus divers.

Personne n'ignorait l'histoire de madame Manolé, fille naturelle de Jean Corvis et d'un modèle italien, mariée à un compositeur presque fou, qui l'avait ruinée et abandonnée et qui était revenu mourir dans ses bras. Des amis et des camarades vantaient la bonté, le courage, la générosité de cette jeune femme ; ils vantaient même sa beauté et son talent. Et cet éloge, souvent maladroit, provoquait les dénigrements systématiques des imbéciles qui étaient surtout des envieux — et des envieuses. — Fanny Manolé avait du talent ?... Dame ! elle avait été à bonne école, élevée au milieu des rapins et des modèles. N'avait-elle pas, elle-même, posé demi-nue et peut-être toute nue, devant son père qui l'aimait un

peu, beaucoup, passionnément ? — Elle était jolie ?... N'était-ce pas fort heureux pour elle, qui, sans fortune, avait grand besoin de sympathies actives ? — Elle était bonne et dévouée ?... Assurément, elle savait s'attacher les hommes. — Et pour conclure, ne pouvait-on la définir, la qualifier d'un seul mot qui contenait tous les griefs, toutes les critiques, tous les insultants hommages ? C'était une « femme d'amour ».

Ce mot, Barral l'avait entendu cent fois, et il se le répétait dans sa pensée comme le plus rare, le plus délicieux éloge qu'on pût faire d'une femme. Que lui importaient les racontars ? Il ne voulait pas savoir si, depuis son veuvage, et même pendant son mariage, Fanny était restée « vertueuse » ; il n'attachait pas à ce détail plus d'importance qu'il ne fallait : Fanny était maîtresse d'elle-même, en attendant qu'elle devînt sa maîtresse, à lui, Barral. Et pourquoi pas ? N'étaient-ils pas merveilleusement assortis, créés l'un pour l'autre, ayant l'un et l'autre assez souffert du mariage pour comprendre le charme de l'amour libre, pour mépriser les sanctions ? Non, Barral n'aimait pas Fanny romantiquement, ni romanesquement. Il n'était pas un collégien sentimental. Il ne versait pas des torrents de larmes en pensant à *Elle* ; il ne lui dédiait pas des sonnets : il était tout à fait incapable d'aller lui chercher des fleurs à la cime du Mont-Blanc. Et même, si Fanny ne voulait pas l'aimer, si elle aimait un autre homme, Barral était presque sûr de ne pas mourir de désespoir. Mais il estimait la probité de son caractère, il chérissait sa vive et souple intelligence comme une source de rares et durables plaisirs ; il désirait son corps, ce corps svelte, résistant, élastique, qu'il devinait si beau dans la volupté... « Sympathie intellectuelle, échange de sentiments délicats et de sensations délicieuses, c'est ça, l'amour, — pensait Barral ; — ça n'a rien de sublime, mais c'est très doux, et c'est très amusant... Pourquoi ne peut-on faire accepter aux femmes cette simple définition d'une chose très simple ? Il leur faut du drame, de l'élégie, des festons et des astragales... C'est puéril... Il n'y en a pas une, une seule, qui veuille bien descendre de l'empyrée, et convenir qu'elle a des sens, comme tout le monde... Pas une !... Et je ne suis pas certain que Fanny... »

Il se prit à rire, tout haut, en secouant la tête. Fanny s'étonna :

— Qu'avez-vous ?

— Je pense — dit-il — que les mêmes imbéciles nous associent dans la même réprobation, et cela m'enchante. Vous êtes une « femme d'amour », je suis un père dénaturé, un mari cruel, un libertin. Le méchanceté des sots et la sottise des méchants nous rapprochent.

— Riez tant que vous voudrez, votre fortune vous défend contre les mauvais desseins des envieux ; mais je ne suis pas seulement une artiste... Je donne des leçons pour vivre, et quand une calomnie, lancée négligemment, m'a fait perdre quelques élèves, je n'ai point envie de rire, moi.

— C'est vrai... Et je vous plains de tout mon cœur. Mais, dites-moi, chère amie, là, franchement, pourquoi êtes-vous si fâchée d'être appelée une « femme d'amour » ?

— Question ridicule !

— Pas tant que cela ! Réfléchissez.

— Une femme d'amour, c'est une fille.

— Mais non ! c'est simplement une femme qui aime l'amour, une femme qui est faite pour l'amour... Et, soit dit sans vous offenser, ma chère, vous représentez exactement ce type de femme, au physique et au moral.

Fanny devint pourpre :

— Est-ce un compliment ou une impertinence, Barral ?

— Ni l'un ni l'autre, mon amie ; c'est une constatation... Et, dans mon esprit, c'est une louange... Vous êtes un être d'amour. Vous respirez l'amour, et vous l'inspirez. Ne vous étonnez donc pas qu'on cherche, autour de vous, l'objet de cet amour, réel ou imaginaire. Moi-même, qui suis votre meilleur, votre plus fidèle ami, je me suis quelquefois demandé comment vous supportiez votre solitude, anormale et cruelle, oui, cruelle, et j'ai pensé...

— Que j'aimais quelqu'un ?

— Oui.

Elle pencha la tête, et il ne vit plus que ses doigts posés sur ses tempes et la masse de ses cheveux noirs.

— Vous ne voulez pas me répondre ?

— Que sais-je ?...

Il eut un vif battement de cœur. Et, par-dessus la table, il voulut saisir les mains de Fanny, les écarter, dévoiler son visage. Passionnément, il désira la conquérir, dénouer ses cheveux, connaître le goût de ses lèvres, la douceur de sa chair. Et la chaleur de l'étreinte qu'il rêvait lui montait au cerveau. Il fut ivre.

Mais Fanny se leva brusquement :

— Assez de bavardages, — dit-elle. — Le temps passe. Voulez-vous que nous fassions une promenade à bicyclette? Je vais m'habiller.

Déconcerté, il répondit :

— Oui, madame.

Elle rentra dans la maison. Barral jura :

— Maladroit que je suis! Je l'ai blessée. Elle n'a pas su me comprendre.

Il était venu avec cette arrière-pensée obscure de lui parler, de l'interroger, de risquer la suprême épreuve. Mais c'était difficile. Comment lui dire tout net : « Ma chère amie, je suis riche et vous êtes pauvre. Je voyage pour mon plaisir et vous devez gagner votre vie... C'est injuste, c'est révoltant. Et, comme je vous aime, à ma façon, comme je vous désire, je vous offre la sécurité, le bien-être, un peu de luxe, et ma très sincère affection, pour vous consoler du mépris des imbéciles. Mais je ne puis vous épouser!... »

Barral s'apercevait, à ce moment, que Fanny pouvait considérer cette déclaration comme un outrage. Si libre de préjugés qu'elle fût, elle ne renoncerait pas aisément à la considération du monde, — de ce monde qui ne distingue pas l'amoureuse libre de la fille entretenue.

« Il faut patienter. Il faut la préparer, la persuader, lui suggérer les choses, par allusions... Mais zut! ça n'est pas dans mon caractère... »

Elle revenait, charmante, avec sa courte jupe en mohair noir, ses bas de soie noire, ses souliers plats, sa chemisette de mousseline blanche et son grand « canotier » blanc. Ce n'était plus Fanny Manolé; c'était un être indécis, d'une grâce plus jeune et plus iritante. Barral déclara :

— Vous avez quatorze ans et demi.

— Merci, mon oncle! — dit-elle en riant.

Sur la route du Chêne-Pourpre, ils partirent, côte à côte, penchés sur le guidon, dans la caresse de l'air et le bourdonnement des quatre roues qui fuyaient en bruissant comme des abeilles. D'un même mouvement rythmique, leurs pieds pressaient les pédales, et ils s'élançaient, toujours plus légers, toujours plus rapides.

Autour d'eux, c'était la plaine, seigles bleuâtres, avoines argentées, et les blés qui bientôt allaient jaunir, et, plus loin, un espace de lande, tout en bruyères, et, plus loin encore, le cercle compact et sombre : la forêt. Le soleil était haut dans le ciel. Les aciers des machines lançaient de longs éclairs, et le couple filait, sans effort, en silence.

Ils descendirent l'allée en pente qui s'enfonce dans la forêt ; ils virent fuir, à leur gauche, les terrains réservés aux chasses, les garennes où s'ébattaient des lapins, — et, à leur droite, la façade prétentieuse d'un château Louis XVI, trop neuf, les arbres des boulingrins, les pièces d'eau, les faisanderies... Ils remontaient en plaine, glissaient sur la route à travers champs, laissaient derrière eux les derniers chaumes d'un village. Et c'était encore la forêt.

— Reposons-nous ! — cria Fanny.

Elle sauta lestement. Barral la rejoignit, et, guidant leurs machines, ils pénétrèrent sous bois.

Ils étaient dans une avenue forestière, très droite, si longue qu'ils n'en voyaient pas la fin. Des chênes aux racines énormes, tordues, tenaces comme des griffes, élevaient une frondaison vigoureuse, d'un vert solide. Il y avait des hêtres jumeaux, au tronc lisse, qui semblaient des hamadryades embrassées, et, de distance en distance, dans l'enchevêtrement du taillis, des bouleaux gouachés de blanc, qui échevelaient leur feuillage pâle. Une odeur forte, une odeur mouillée, montait des fonds de fougères, et sur le bord des talus, la mousse spongieuse, plus foncée que l'olive, plus éclatante que l'émeraude, était semée de champignons.

Georges et Fanny s'assirent sur le piédestal bosselé que formaient les racines d'un chêne. Devant eux, les bicyclettes renversées avaient un air disloqué, piteux, de choses mortes.

Barral prit la main de la jeune femme.

— Écoutez-moi bien, chère amie, et ne répondez qu'après

m'avoir bien compris. J'ai un conseil à vous demander, un conseil que je veux très clair, très sincère, parce que je le suivrai, résolument.

— Georges!...

— Écoutez-moi! — reprit-il. — C'est très simple. Vous connaissez ma situation, Fanny. Je suis marié. J'ai promis à ma femme de ne jamais divorcer; cela me serait légalement impossible... Du reste, je n'y tiens pas le moins du monde. Je me sens libre, je suis libre. Ne le croyez-vous pas, dites, Fanny?

— Je le crois.

— Eh bien, ma chère Fanny, me voici donc libre, à trente-cinq ans, assez jeune pour jouir longuement de ma liberté, assez mûr pour l'estimer à son prix, assez sage pour n'en point abuser. Je me suis arrangé, à peu de frais, sans léser ni gêner personne, l'existence la plus agréable et la mieux remplie. Je travaille, non par nécessité, non pas même par vanité, mais par plaisir. S'il me plaît de voyager, je boucle ma valise et je pars; s'il me convient de vivre quelque temps solitaire, je ferme ma porte aux indiscrets. Si j'ai besoin de dépenser ma force, je quitte mes bouquins, et me voilà redevenu la brute heureuse des âges primitifs, chasseur, pêcheur, nageur, passionné pour les voluptés violentes de tous les sports. Ayant un bon estomac, j'ai un bon caractère. Ayant un bon caractère, je suis optimiste, indulgent, presque aimable et peut-être bon... J'ai des amis. Et je serais le plus fortuné des hommes si...

— Si... quoi?

— Si je trouvais une femme, une vraie femme, une femme à moi, comprenez-vous?

— Ce n'est pas difficile à trouver, Barral. Il y a tant de femmes!

— Ma pauvre amie!... Si vous saviez!... « Tant de femmes... » Pas une sur cent, pas une sur mille!... Il n'y a rien de plus rare qu'une vraie femme, ma chère Fanny. D'un côté, les « régulières », l'armée des régulières, épouses, fiancées, mères et sœurs... De l'autre côté, les révoltées, les réfractaires et... les commerçantes de l'amour. Ma situation m'interdit l'approche des régulières : les jeunes filles m'ennuient, et, quant aux femmes mariées, elles ressemblent plus ou

moins à ma propre femme, et cela suffit à m'en dégoûter... Je ne suis pas le pantin qu'il faut à la moderne poupée parisienne, toute en nerfs, ni le sentimental nigaud cher aux provinciales... Donc, ne parlons pas des régulières. Que reste-t-il ?

— Les autres... les « commerçantes ».

— Ma foi, il y a de bonnes filles dont je reconnais les mérites. Elles peuvent me donner ce que je leur demande, mais je ne leur demande que ce qu'elles peuvent donner : pas grand'chose... Et, franchement, ça ne me suffit pas. Car, si je ne suis pas un sentimental, je ne suis pas davantage...

— La brute des âges primitifs ?

— Je suis un homme, Fanny, et je cherche une femme... non pas une anémique et prétentieuse marionnette que je casserais en la touchant ; non pas un inconscient animal de volupté : une femme, un être jeune, beau, robuste, avec du sang au cœur et aux lèvres, et qui n'aurait pas peur de mon désir, qui se donnerait joyeusement, royalement, sans grimaces ; un être intelligent, raffiné, caressant, un peu mystérieux toujours, et cependant simple, et sincère...

— Vous n'êtes pas difficile ! — dit Fanny troublée par le regard de Barral, un regard appuyé, insistant, plus éloquent qu'une parole et plus hardi qu'une caresse.

— Cette femme, elle existe, Fanny !

— Vraiment ?... Est-elle une « régulière », comme vous dites, ou une commerçante ou une... réfractaire ?

— Si elle consent à m'aimer, elle passera dans le clan des réfractaires... Et c'est ici que je vous attends, madame. Cette femme dont j'admire l'esprit, la grâce, l'énergie, cette femme qui réalise exactement mon idéal de maîtresse-amie, je ne peux pas l'épouser. Je partagerais tout avec elle ; je lui ferais une vie heureuse et sûre, je la chérirais, je la protégerais, je la défendrais contre le mépris du monde, mais il faudrait qu'elle consentît à mépriser ce mépris, à rompre avec les sots préjugés, les sottes pudeurs, les sots respects, et qu'elle fût, bravement, gaiement, devant tous, ma maîtresse.

Fanny retira sa main. Elle s'isolait dans sa pensée impénétrable, tout son visage durci, presque hostile... Barral ôta son chapeau, essuya son front où perlait la sueur. Et,

Fanny se tournant vers lui, brusquement, leurs regards se défièrent.

Madame Manolé se leva, redressa sa bicyclette, et, droite, appuyée au guidon, dominant Barral, elle répondit:

— Mon cher, quand on aime une femme, on brise tout, on l'épouse.

Georges pâlit :

— C'est impossible quelquefois... et c'est toujours inutile... Et, d'ailleurs, je vous répondrai à mon tour : « Quand on aime un homme, on le suit, on se donne, sans conditions, sans marché. »

Elle répéta ironiquement:

— Quand on l'aime !...

— Fanny !

— Eh bien, qu'il se fasse aimer, s'il peut !— cria-t-elle.

Son rire nerveux retentit, fouettant Barral d'une provocation. Et, d'un bond, sautant sur sa bicyclette, elle s'élança, disparut...

Dans la nef verdoyante, si longue, sous l'arceau des feuillages criblant le soleil, tour à tour dans l'ombre et dans la lumière, la femme fuyait, hirondelle noire au corsage blanc. Elle fuyait, allégée, impondérable, fendant l'air qui glissait en un double et frais courant sur sa face obstinée, sur sa gorge gonflée, sur ses jambes rapides. Un grand fleuve fluide la baignait, la soulevait tout entière, et, sans savoir où ni comment, elle fuyait, poussée par l'instinct obscur, par l'atavique peur de l'homme, avec le délice et l'orgueil et l'effroi d'être poursuivie...

Et, derrière elle, il accourait. D'abord surpris, puis irrité, puis charmé, il s'enivrait maintenant de cette course à l'amour qui réveillait en lui, surexcitait l'instinct sauvage. Le jeu de ses muscles, le rythme égal de son souffle, la chaleur du sang à ses tempes lui furent un plaisir physique qui dilata son cœur mâle. Sûr de la victoire, il éprouva la plénitude de sa force, pressant les pédales à coups réguliers, sans émotion, sans anxiété, sans hâte. Mais Fanny, très loin, le sentait venir. Elle entendit le grelot sonore, tintant aux ressauts de la roue, et, décuplant la vitesse, elle s'acharna, se précipita. Barral eut une sourde exclamation... Il cessa de se

contempler dans son rôle d'anthropoïde poursuivant la brune femelle, à travers la forêt des premiers âges. Toute pensée s'abolit, et il sentit naître en lui une âme inconnue, une âme de faucon. Éperdument, férocement, il souhaita la belle proie. Avec un rauque soupir, les dents serrées, les veines enflées, il fila comme une flèche, il descendit l'allée vertigineuse... Et soudain le sol s'abaissa, se déroba. Un poteau indiquait la côte dangereuse : n'importe ! Sur la pente, vers l'abîme possible, la femme et l'homme, l'hirondelle et le faucon, passèrent, apparus, disparus, fantastiques... Un paysan qui ramassait du bois resta les bras écartés, la bouche ouverte par un cri qu'on n'entendit pas... Les maisons d'un hameau se levèrent dans la profondeur d'un cirque sombre... Des volailles effarées s'enfuirent... Des enfants pleurèrent... Puis ce fut la solitude, l'âpre odeur résineuse, la colonnade rougeâtre des pins. Et peu à peu, la femme s'épuisa. Elle se pencha, l'haleine sifflante, le visage enflammé, les sourcils contractés dans l'effort suprême. La distance diminuait, diminuait encore. L'homme arrivait, comme un éclair. Fanny le sentit plus près, tout près. Le grelot sonna, les roues vibrèrent. Sur l'épaule de la femme, une main rapace s'abattit. Les deux bicyclettes emportées roulèrent côte à côte, ralenties... Barral sauta.

Elle était à bout de forces. Elle descendit, confuse, avec un air de soumission et de défi. Georges appuya les machines aux troncs des pins. Il souriait :

— Venez ici, reposez-vous.

— Non.

— Je le veux. Par droit de conquête !

Il prit le bras de Fanny, la fit assseoir sur le talus, dans la bruyère, et ils demeurèrent un instant silencieux. La jeune femme, haletante, les jarrets brisés, regardait fixement devant elle la grande houle bleuâtre de la forêt, le fond d'outremer où se détachaient les fûts réguliers des pins, leurs fourches orangées par le soleil, leurs parasols d'un vert intense. Des piverts criaient en frappant le bois, à petits chocs. Une faisane partit, d'un vol pesant, froissant les broussailles. Dans le ciel tendre, l'ouate argentée des nuages s'effilochait.

Le bras de Georges soutenait la taille de Fanny. Elle

s'abandonnait un peu contre l'épaule puissante. Lasse, la bouche frémissante et les yeux révoltés, elle goûtait pourtant l'étrange douceur de sa défaite. Hostile encore, elle ne songeait plus à fuir.

Elle examinait Barral, avec ce regard de côté qu'ont les femmes, ce regard qui glisse entre les cils, se dérobe indifférent et revient insaisissable. Elle comprenait, elle avait toujours compris que Georges la désirait, mais elle le savait incapable d'aimer,— d'aimer comme elle pouvait aimer, elle, et comme elle voulait qu'on l'aimât.— Il avait tant dit qu'il était égoïste, matériel, brutal! Elle avait fini par le croire, n'ayant pas dépassé l'âge où l'illusion sentimentale, le mensonge romanesque sont la condition nécessaire de l'amour. L'expérience lamentable du mariage ne l'avait pas éclairée. Elle était si jeune encore, à vingt-six ans! Ce n'étaient pas les préjugés, ni la peur du monde, qui retenaient son cœur. C'était plutôt un sentiment de déception, une involontaire rancune contre cet homme qui ne savait pas, qui ne voulait pas prendre l'attitude conventionnelle de l'amant. Il était trop calme aussi, trop fier de sa force, trop heureux. Il n'avait pas besoin d'elle. Fanny rêvait d'un ami plus doux, tendre, triste, qu'elle eût consolé d'un grand chagrin, réconcilié avec la vie, — et qui l'eût adorée infiniment.

Pour cet amant qui viendrait, — tout différent du mari capricieux et dur, des camarades spirituels et flirteurs, sans vraie tendresse, — Fanny, jalouse, se gardait. Pourquoi Georges s'interposait-il entre eux? Il était, lui, Barral, l'amour tout simple, l'amour dépouillé de ce qu'il appelait plaisamment « les festons et les astragales », l'amour qui ne flatte pas l'imagination, mais qui s'impose comme une force de la nature et qui trouble.

A son insu, Fanny subissait cette force. Elle bravait le désir de Georges avec colère et volupté. Mais elle défendait son âme, résolue à ne point aimer Georges, à n'aimer que l'Autre, celui qui la prendrait tout entière en se donnant tout entier. La répugnance que Barral témoignait pour un divorce, pour un second mariage, fortifiait la rancune de Fanny. Elle se moquait bien du mariage, en vérité! Mais elle haïssait les réserves, les réticences... Elle trouvait Barral

insolent, indélicat, cyniquement égoïste! Et cependant elle tremblait près de lui, sur la bruyère, les nerfs détendus, les yeux amollis, la paume des mains brûlante.

— Allons-nous-en!

— Où?

— Au Chêne-Pourpre.

— Je vous quitterai donc au carrefour. Je dois prendre le train de six heures.

— Bien.

Ils se levèrent très calmes, très polis, redevenus un monsieur et une dame,

— Nous partons?

— Oui.

Elle allait vers les bicyclettes, ajustant l'épingle de son chapeau, les bras en l'air. Soudain, Barral l'étreignit, l'enveloppa, froissant la chemisette de mousseline, cherchant la bouche qui se refusait. Elle fit un « Ah! » d'indignation. Le baiser glissa sur les cheveux, suivant la rondeur de la joue, rencontra les lèvres fermées, serrées obstinément.

— Je vous aime. Vous m'aimerez. Je veux que vous m'aimiez!

Il répétait : « Je veux! » avec une obstination enfantine dont Fanny devait bien rire, le lendemain. Mais, furieuse de cette violence, elle ne riait pas. Elle luttait, petite hirondelle noire et blanche, prise aux serres du faucon.

— Laissez-moi. Vous m'offensez.

Il obéit. Sur sa gorge meurtrie par des caresses brusques, elle arrangea sa chemisette. La cravate de dentelle, tout arrachée, pendait lamentablement. Barral vit le désastre. Ce détail le terrifia. Il se trouva stupide et grossier.

— Je suis une brute... Fanny, je vous demande pardon... Je suis désolé, Fanny! Je ne recommencerai plus, plus jamais.

Il était penaud, si navré, que la jeune femme se mit à rire :

— Vous avez l'air d'un gosse qui a déchiré la robe de sa maman... Vous êtes si ridicule que ça me désarme... Mais n'y revenez plus..

Ils repartirent, à une allure modérée, sur le même rang.

Ils traversèrent le village, remontèrent la côte, l'avenue, et se retrouvèrent à l'entrée de la forêt, sur le plateau. Barral murmura :

— Fanny, vous n'êtes pas fâchée?

— Je vous ai pardonné! Je suis généreuse.

— Et vous avez compris?

Elle hocha la tête. Il y avait longtemps qu'elle comprenait.

— Alors?

— Alors... Eh bien, je ne sais pas... je ne puis rien dire encore... Il me faut du temps pour réfléchir, m'interroger...

— Je pars la semaine prochaine pour l'Allemagne. Je vais avec un ami visiter les sept châteaux du roi de Bavière... Un beau voyage... que nous ferons ensemble, un jour, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien.

— Je vous écrirai, Fanny, et je reviendrai bientôt, dans un mois.

— Alors, bon voyage et adieu, mon cher, car voici votre chemin.

— Adieu, chère, chère amie...

Il lui tendit la main en passant; elle tendit la sienne. Ce fut une étreinte rapide. Barral s'éloignait vers Hautfort...

Et Fanny, le regardant fuir, soupira, toute songeuse.

IX

Une après-midi de mai, Fanny, couchée sur une chaise longue, dans sa chambre aux tentures fleuries, lisait une lettre de Barral. Soudain, elle entendit claquer la barrière... Quelqu'un entrait dans la cour.

Elle pensa :

— C'est M. de Chanteprie.

Depuis quelques jours, il venait souvent aux Trois-Tilleuls; ses visites plus fréquentes, plus longues, amusaient la coquetterie de la jeune femme. Elle le trouvait barbare, sauvage et charmant.

Vite, elle agrafa le col de son peignoir, et passa dans la salle à manger. M. de Chanteprie attendait, debout sur le seuil; un prêtre l'accompagnait, un prêtre très grand, très fort, tout noir dans le soleil, les cheveux crépus bouffant en sombre auréole.

— Bonjour, madame. Je vous présente mon meilleur ami, monsieur le curé de Rouvrenoir, qui vient vous faire sa visite pastorale.

Fanny regarda Vitalis :

— Mais je connais fort bien monsieur le curé... Nous nous sommes rencontrés l'autre semaine, un matin, dans le bois...

— Oui, — dit l'abbé, — je m'étais installé sur la lisière du bois communal, avec mes gluaux. J'étais fait comme un sorcier... Tout à coup, j'entends un cri : et j'aperçois madame...

— Ah ! vous m'avez fait une belle peur ! — dit Fanny.

Elle riait, enchantée... Un curé chasseur, un curé qu'on rencontrait au petit jour, dans la bruyère, un curé si peu curé par l'allure, la mine, le ton, n'était-ce pas un type amusant, imprévu, sympathique ?

— Vous aimez la chasse, monsieur le curé ?

— Hélas ! oui, madame. C'est une passion héréditaire, une coupable et malheureuse passion. Je suis fils de braconnier, un peu braconnier moi-même, et, quand j'entends le frou-frou du faisan qui part ou le *tireli* de l'alouette qui monte, tout mon sang de maraudeur s'émeut... Je suis chasseur d'oiseaux et chasseur d'âmes.

Madame Manolé fit asseoir les deux hommes. L'abbé examinait curieusement les meubles, les études accrochées au mur, la maîtresse du logis elle-même. Il avoua qu'il n'était pas artiste : la peinture ne l'intéressait pas, ni la sculpture, — mais il adorait la musique.

— J'ai joué de l'harmonium, autrefois, au séminaire, mais, à présent, je suis devenu plus paysan que les paysans.

— Vous aimez la terre... C'est le voisin Vittelot qui me l'a dit, et, dans sa pensée, il ne faisait pas de vous un mince éloge.

L'abbé déclara que Vittelot n'avait pas menti. Oui, il aimait

la terre; il aimait les durs travaux, les longues marches, cette vie régulière et saine qui fait l'homme vraiment homme. Il haïssait les névrosés et les sensitifs. Et, comme il parlait des paysans, il compara ceux de Balzac, de George Sand, de Zola, aux paysans véritables, qu'il connaissait par une expérience de toute sa vie. On sentait qu'il avait lu, au hasard, beaucoup de livres très profanes, et qu'il s'était fait un petit bagage de notions scientifiques et littéraires, bagage incomplet dont il était fier et gêné tout ensemble. Fanny se laissait entraîner au charme de la causerie. L'abbé trouvait à qui parler; il ne s'en plaignait point. Son grand œil fauve, pareil à l'œil d'un chien braque, s'allumait d'une joie secrète. Il voulait bien passer pour un rustaud, mais non pour un imbécile.

La conversation déviait. L'abbé parlait politique, sans fanatisme religieux, l'air détaché; puis, brusquement, il sautait de la politique à la critique des mœurs, et de la critique des mœurs à la religion. Et Fanny, simplement, avouait son ignorance...

— Vous ne pratiquez pas?... Oh! je n'en suis qu'à moitié surpris. Trop de femmes de votre âge s'éloignent de l'Église, et ce serait une belle et fructueuse entreprise que de les convaincre et les ramener...

— Mais je ne suis pas éloignée...

— Vraiment?

— C'est-à-dire... Je puis vous parler franchement, monsieur le curé?

— Certes. Je n'ai pas l'âme d'un Torquemada!

— Je n'ai reçu aucune instruction religieuse. Je vis dans une ignorance heureuse.

— Heureuse! — s'écria Augustin.

Elle se tourna vers lui:

— Cela vous étonne?

— Oui... et cela m'attriste un peu... Je suis...

Il rougit... Fanny l'observait, et une pensée qu'elle avait écartée déjà, comme importune et ridicule, rôdait vaguement dans l'esprit de la jeune femme. M. de Chanteprie paraissait bizarrement troublé.

Le curé soupira :

— Oui... il est fort triste que... mais la bonté de Dieu,

l'indulgence de Dieu enseignent aux hommes la tolérance... Enfin, madame, vous n'êtes pas, à proprement parler, une ennemie de la religion ?

— Ni ennemie, ni amie... Je suis indifférente.

— Vous avez fait votre première communion ?

— Non, monsieur l'abbé.

— Mais vous êtes baptisée ?

— Je suis baptisée, mais ça ne prouve rien, — répondit-elle, naïvement.

— Cela ne prouve rien ? — dit Augustin. — Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que le baptême ?

Fanny le regarda d'un air effaré... Non, elle ne savait pas... Elle était baptisée : un prêtre avait versé de l'eau bénite sur son front d'enfant, en prononçant des paroles latines. Et cela signifiait qu'elle était chrétienne — comme tout le monde.

— Comme tout le monde !... C'est vrai, vous ne pouvez savoir ! — dit M. de Chanteprie. — Ce n'est pas votre faute... Mais que vous soyez heureuse, qu'un être intelligent puisse être heureux sans connaître Jésus-Christ et sans l'aimer, non, c'est impossible : ce bonheur ne doit être qu'une illusion.

L'abbé toussota : Augustin allait trop vite ; la dame pouvait s'offenser de son intervention... Mais Fanny, rêveuse, ses grands cils flottant sur l'ambre pâle de sa joue, Fanny se tournait lentement, invinciblement vers le jeune homme.

— Vous me plaignez ? — dit-elle.

Il répondit :

— Oui, madame, je vous plains. Vous êtes trop sensible aux belles choses pour demeurer dans l'indifférence, si vous connaissiez, si vous pressentiez seulement la divine beauté de la religion... Tant de consolations vous sont refusées ! Tant d'émotions vous restent inconnues ! Comment ne souffrez-vous pas de sentir autour de vous, en vous, le mystère, l'effrayant mystère que la science humaine n'a point pénétré ? Comment pouvez-vous être heureuse, ignorant d'où vous venez, où vous allez, qui vous êtes, menacée de toutes parts dans votre santé, dans votre intelligence, dans vos intérêts, dans vos affections ? Ah ! madame, il y a le mal, il y a la mort, il y a le redoutable lendemain de la mort ! Et vous, suspendue sur l'abîme,

dans les ténèbres, sans autre lumière qu'une raison vacillante et prête à s'éteindre, vous osez vous prétendre heureuse, et vous me regardez avec surprise, moi, chrétien, parce que je vous plains de toute mon âme, parce que j'ai infiniment, oui, infiniment pitié de vous.

Fanny hocha la tête, et la douceur triste de ses prunelles fut comme une caresse physique sur le visage d'Augustin. Elle murmura :

— Vous dites vrai, monsieur. Je ne suis pas heureuse.

Il ouvrit les lèvres, mais il ne put parler, et tous deux se contemplèrent comme si un voile était tombé, comme s'ils se voyaient pour la première fois... Qu'elle était mystérieusement docile et douce, avec ses grands yeux voilés, avec la double volute noire de ses cheveux sur les tempes, avec le sourire de sa jolie bouche un peu contractée comme la bouche d'un enfant qui va pleurer !... Une onde de souffrance vibrait en elle, au choc des paroles prononcées par Augustin... Heureuse, hélas ! elle osait se dire heureuse, mère sans enfant, femme sans amour ! Heureuse !...

Tout ce qu'elle ne disait pas, tout ce qu'avouaient son silence et son attitude, Augustin le devinait. Une pitié passionnément attendrie, un désir d'être doux, d'être bienfaisant, gonflaient sa poitrine. Et il maudissait presque la présence du curé qu'il avait traîné chez Fanny, bon gré mal gré, pour tenter une expérience dont Vitalis ne se souciait guère.

— Bah ! — dit joyeusement l'abbé, — la brebis égarée n'est pas la brebis perdue. Vous rentrerez, ou plutôt vous entrerez dans le bon chemin, chère madame.

Il regarda le coucou :

— Trois heures ! Je m'en vais. Le père Vittelot est malade. Je dois le réconforter. C'est un devoir professionnel. bien que le bonhomme voit sans plaisir la robe noire... Ces paysans craignent toujours que je ne précède le fossoyeur... Au revoir, madame... charmé de vous connaître... Vous ne venez pas, cher ami ?

— Je vous rejoindrai tout à l'heure chez Vittelot, — dit Augustin.

Fanny accompagna l'abbé jusqu'à la barrière. Quand elle revint, M. de Chanteprie était debout devant les rayons de

bois verni qui formaient une bibliothèque, dans un angle de la salle à manger.

Elle s'approcha sans bruit et, quand elle fut près du jeune homme, elle se mit à rire :

— Que regardez-vous là ?

Il tressaillit, très confus.

— Oh ! pardon, madame...

— Ça vous intéresse, n'est-ce pas, parce que vous voulez savoir ce que je lis, ce que je pense, ce que j'aime ?... Oh ! que vous êtes curieux, monsieur de Chanteprie !

— Madame...

— Je ne vous fais aucun reproche, — dit-elle d'un ton affectueux.

Augustin nommait tout haut les livres. C'étaient des romans, beaucoup de romans, des vers, quelques tomes de « jeunes revues ». C'étaient des livres sérieux et des livres tendres, des livres mélancoliques et des livres galants, la bibliothèque d'une femme artiste, « moderne » qui se plaît aux idées et que la hardiesse du mot n'effraie pas.

— Ces livres vous font horreur ?... Est-ce qu'ils sont à l'index ?

— Probablement !

Il souriait. Elle reprit :

— Je voudrais bien voir les vôtres... Vous m'aviez promis...

Augustin montra un paquet, sur la table.

— Je n'ai pas oublié ma promesse, et je vous ai apporté deux petits volumes très précieux pour moi et, peut-être, très ennuyeux pour vous.

— Comment !

— Ils vous intéresseraient cent fois davantage si vous connaissiez un peu de théologie... ou tout au moins un peu de catéchisme... Mais...

— Est-ce que c'est bien difficile, la théologie ? Vous pourriez m'expliquer... Mais, d'abord, laissez-moi voir !

Elle coupait la ficelle, dépliait le papier et prenait deux volumes reliés en veau brun, imprimés sur vélin jaunâtre. La première page portait en grosses lettres rouges et noires le titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal,*

par M. Fontaine. Et sous un cartouche représentant le monastère de Port-Royal vu à vol d'oiseau, on lisait :

A Cologne
Aux dépens de la Compagnie
MDCCXXXVIII

Fanny regardait le signet de soie rouge décoloré, tournait les feuillets, lisait tout haut les en-têtes des pages : *Abrégé de la vie de M. Fontaine... Mémoire de M. Le Maistre... Exercices des solitaires de Port-Royal des Champs... Mémoire sur les Ecoles... Mémoires sur Messieurs de Port-Royal.*

— Ce petit livre — disait Augustin — appartenait à mon aïeule Agnès, la miraculée. Mon arrière-grand'mère le rapporta d'Utrecht avec beaucoup d'autres : le *Nécrologe, la Fréquente Communion,* le célèbre *Augustinus*... Si vous avez la patience de lire le récit du bon M. Fontaine, malgré ses longueurs, ses lenteurs, ses perpétuels retours, ses gaucheries, vous sentirez bien vite le charme austère de Port-Royal... Et plus tard, quand vous serez plus familière avec les « Messieurs », j'achèverai de vous les faire aimer...

— Mais je ne pourrai pas lire... Je ne comprendrai rien! s'écria Fanny. Port-Royal!... Je connais vaguement Port-Royal... C'était un couvent, dans la vallée de Chevreuse, où quelques savants s'étaient retirés pour travailler et instruire des jeunes gens... Il y avait un certain Lancelot qui défendait à Racine de lire un roman grec, trop amoureux au gré du bonhomme, un roman qui s'appelait, qui s'appelait...

— *Théagène et Chariclée.*

— Parfaitement!... Et Racine apprit par cœur le livre défendu, n'est-ce pas?... Plus tard, il se brouilla avec ses anciens maîtres... à cause de ses tragédies, et à cause de la Champmeslé... Puis, après *Phèdre,* il se réconcilia avec Port-Royal... Voilà toute mon érudition : ce n'est pas grand'chose... Ah! je sais encore que Louis XIV, à l'instigation des jésuites, fit détruire Port-Royal... Mais, dites-moi, monsieur, qu'est-ce qu'ils faisaient de mal, les jansénistes?

Elle était assise sur le divan, tenant le vieux livre à demi ouvert entre ses doigts, dans les plis légers de sa robe écrue.

Sa tête se détachait sur le fond de brique pâlie que faisait la tenture, et ses yeux souriaient et suppliaient :

— Racontez-moi.

Il céda. Et, s'efforçant de rendre son langage clair et simple, comme s'il eût parlé à un enfant, il dépeignit la vallée sinueuse entre les collines boisées, l'abbaye construite dans un entonnoir marécageux, le frémissement des peupliers, les routes défoncées ou de lourds carrosses, cahotant, geignant sur leurs essieux, amenaient les princessses pénitentes...

Là, en 1609, une abbesse de dix-sept ans, touchée de la grâce, avait établi dans son intégrité la règle de saint Bernard, et sa contagieuse passion pour la pénitence avait gagné ses religieuses, sa famille même, — l'orgueilleuse famille Arnauld. — Autour de la mère Angélique, viennent se ranger tour à tour ses jeunes sœurs, — Agnès Arnauld, fière et vive, la rêveuse Anne-Eugénie, qui, regardant le ciel au-dessus de la vallée, croyait l'y voir « plus serein que partout ailleurs »; Marie-Claire, dont Saint-Cyran disait qu'elle était du nombre de ces esprits « qui sont excessifs dans l'amour de la vérité et dans l'exercice de la Pénitence », Madeleine-Sainte-Christine, et madame Le Maistre, malheureuse dans le mariage et bénie dans la maternité, — et la fille de madame Le Maistre, — la fine, l'énergique Angélique de Saint-Jean, — et madame Arnauld elle-même, qui, voyant tous ses enfants et petits-enfants à Port-Royal, s'y vint rendre religieuse « pour y devenir, selon l'esprit, la fille de celle dont elle était la mère selon la chair ».

Dans les bâtiments des Granges, les pères, les fils, les neveux, tous les Arnauld se réfugient, prêtres ou laïques, hommes d'épée, de robe ou de cour, soupirant après la bienheureuse solitude. M. Antoine Le Maistre, avocat célèbre, conseiller d'État à vingt-neuf ans, âme orageuse, toute pleine d'éclairs et de ténèbres, étonne le monde par le « scandale » de sa conversion. Il quitte le palais, ses charges, ses espérances, et se réduit à n'être qu'un pénitent, sous la conduite de M. du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, ami de Jansénius et directeur spirituel des religieuses. M. Le Maistre de Séricourt, tout jeune officier, fort épris de gloire militaire, vient rendre visite au grand avocat, son frère aîné : il le trouve vêtu d'un petit costume gris,

logeant dans une cellule sans feu, couchant sur la dure, coupant les blés, sciant le bois, et gardant un silence volontaire, comme pour expier les triomphes du barreau. Et M. de Séricourt brise son épée, se jette aux pieds de Saint-Cyran, et s'enferme dans l'ermitage des Granges avec ses frères Antoine Le Maistre et Isaac Le Maistre de Saci. Leur « petit oncle », le docteur Antoine Arnauld, y préparera ses thèses de Sorbonne et les fameux livres qui attireront la colère du roi et du pape sur Port-Royal. M. Arnauld d'Andilly, grand seigneur, lié avec la marquise de Rambouillet et mademoiselle de Scudéry, faiseur de vers, convertisseur de belles personnes, âme demeurée innocente et presque enfantine dans le monde et dans les périlleux honneurs, rejoint ses frères et fils et réjouit Port-Royal de sa magnifique vieillesse. Il est le surintendant des jardins; il « envoie à mademoiselle des pêches de Pavie, monstres par la grosseur », et il traduit saint Augustin dans un style élégant et noble... Cependant une foule de savants et de gentilshommes imitent l'exemple des Arnauld : M. Pallu, M. de la Petitière, venus là par humilité, le chevalier de Sévigné, le terrible M. de Pontchâteau, si âpre à la pénitence, qui chercha partout le repos et ne le trouva que « dans un petit coin, avec un livre... » Et c'est encore M. Le Nain de Tillemont, M. Hamon, médecin et professeur, le bon Lancelot, maître de Racine, l'humble Fontaine, et le successeur spirituel de Saint-Cyran, l'austère et prudent M. Singlin... Pascal vient converser avec M. de Saci, sur Épictète et Montaigne. Boileau sera l'ami discret de la maison, et Racine adolescent chantera les poiriers « de pompe et de plaisirs » et l'étang frôlé par les hirondelles.

Que font les « Messieurs de Port-Royal » ? Ils vivent indépendants, sans vœux, soumis librement à une règle que chacun pratique selon ses forces. Et, partageant leurs journées entre l'étude, le travail manuel et la prière, ils tâchent de restaurer la simplicité, la pureté du christianisme primitif. Ils attendent le jugement de Dieu, comme ils attendent sa grâce, « avec tremblement et tranquillité », âmes robustes qui plient sous la terrible doctrine de la prédestination, — la doctrine de Jansénius, la doctrine de saint Augustin. — Ils savent l'homme déchu, malade dans sa volonté, incapable de vouloir le bien

sans une faveur spéciale de Dieu, faveur gratuite que Dieu dispense comme il lui plaît, et qu'il ne doit à personne, car tous les hommes sont coupables, tous sont tombés : la réprobation n'est que la stricte justice, et la prédestination est le choix mystérieux, incompréhensible, que Dieu a fait de ses élus, avant leur naissance...

Fanny écoutait Augustin. Un monde inconnu s'ouvrait pour elle, un monde obscur, peuplé de coupables et de pénitents, traversé par les brusques éclairs de la grâce, et dominé par la Croix, par la triste Croix où saignait un Dieu dont tout le sang ne lavait pas tous les hommes. Elle ne comprenait pas très bien la redoutable doctrine, mais des images, éveillées par Augustin, rassuraient son inquiétude. Que lui importaient l'*Augustinus*, et les « cinq propositions », et les erreurs « semi-pélagiennes » que M. de Chanteprie essayait de lui expliquer?... Elle voyait les peupliers pâles dans la profondeur du vallon, l'enceinte du couvent représenté sur la première page des « Mémoires » de Fontaine. Des religieuses en robe blanche portant une croix rouge sur le cœur, défilaient lentement sous le cloître. M. Le Maistre, en habit gris, sciait du bois dans la cour. Le jeune Racine, errant par les bois déserts, appelait tout bas Chariclée... Et des carrosses descendaient le chemin roide, creusé d'ornières. La blonde Longueville s'avançait, et la pieuse duchesse de Luynes, et la fidèle mademoiselle de Vertus, et la fantasque madame de Sablé, et cette madame de Guéménée dont l'âme était comme un pavé glacé, ouvert à tous les vents, où tremblait la petite étincelle de la grâce... Tous et toutes sortaient de l'arche, évoqués par Augustin, figures tragiques et charmantes que Fanny souhaitait retenir ou ressusciter dans sa mémoire.

— Je ne vous ennuie pas?

— Oh! je vous en prie, continuez.

Augustin continuait, il disait la persécution, la dispersion des religieuses qui refusaient de signer le « formulaire » condamnant un livre qu'elles n'avaient pas lu. Il disait la profanation suprême de 1709, les bâtiments rasés, les tombeaux violés, les morts dévorés par les chiens, et, débordant d'émotion, tel un fils qui raconterait l'outrage fait à son

père, il s'animait, le sang aux joues, la flamme aux yeux, la voix plus vibrante, en vrai Chanteprie qu'il était.

— Il n'y a plus de jansénistes, maintenant?

— Il existe une Église janséniste en Hollande, qui forme les diocèses d'Utrecht, de Harlem et de Deventer. Quelques religieuses jansénistes, les sœurs de Sainte-Marthe, achèvent de mourir à Magny-les-Hameaux, près des ruines que parfume le souvenir des deux Angélique... Mais la plupart des jansénistes actuels se souviennent moins des leçons de Saint-Cyran, que des folies des convulsionnaires... Je préfère ne pas parler d'eux.

— Vous n'êtes donc pas janséniste?

— Moi?... Mais pas du tout! Je suis catholique.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire que je me soumets aux enseignements de l'Église : je crois au libre arbitre, et je ne doute point que nous ne puissions tous nous sauver, avec la grâce de Dieu...

— Avec la grâce!... répéta Fanny.

Il essaya de définir la grâce, d'en expliquer l'origine, la nature, la démarche mystérieuse dans l'âme. La jeune femme s'appliquait à comprendre. Il craignit de la rebuter.

— Voulez-vous que je vous prête des livres qui vous renseigneront mieux que mes paroles? — dit-il.

— Je veux bien. Ce n'est pas trop embrouillé?... Je vous demanderai des explications.

— Mais je ne mérite pas...

Il se troublait soudain, son âme scrupuleuse prise d'angoisse... Cette curiosité de Fanny, ce désir de s'instruire, n'était-ce pas, précisément, le premier petit mouvement de la grâce agissant en elle?... Comment la guider, l'éclairer, lui, indigne?... Parler d'un prêtre? il n'osait pas. Et d'ailleurs, Fanny était comme le père Vittelot, que la robe noire effrayait.

— Je ferai de mon mieux, — dit Augustin.

Elle le remercia. Ses mains, ses jolies mains touchaient le vieux livre, impatientes. Augustin, brusquement, prit congé.

Dehors, il s'arrêta sur le plateau, devant la maison où l'abbé Vitalis l'attendait. Une joie légère, délicieuse, paisible, faite d'espoir, de crainte, de tendresse et d'immense étonne-

ment, dilatait, soulevait son âme. Et il restait quasi stupide, regardant les fleurettes jaunes au bord du chemin.

— Eh bien, vous dormez debout? — dit la voix railleuse du prêtre.

— Je faisais un si beau rêve! — répondit Augustin.

— Vous retournez à pied jusqu'à Hautfort?

— Oui, j'aurai plaisir à marcher... M'accompagnez-vous?

— Jusqu'à la route.

Côte à côte, ils allèrent, salués par les paysans. Et l'abbé déclara :

— Mon cher ami, vous m'avez prié de vous suivre chez cette dame pour lui faire subir, adroitement, une sorte de petit examen moral... J'ai tiré d'elle tout ce que j'ai pu. Vous savez maintenant que madame Manolé est une franche païenne.

— Une païenne!... Oh! vous êtes dur!...

— Elle ne sait pas un mot de catéchisme ; elle n'a pas fait sa première communion. Elle se trouve heureuse dans son indifférence...

— Heureuse, non.

— Elle vous a fait des confidences?

— A moitié!... Non, monsieur le curé, madame Manolé n'est pas heureuse.

Il dit tout ce qu'il savait de la jeune femme. Il plaignit ses malheurs, loua son courage et vanta son caractère comme s'il était lié avec elle depuis longtemps.

— Elle est très intelligente ; elle a un regard franc, direct, un beau regard qui plaît, qui attire, — dit le curé. — C'est une personne charmante, mais c'est une païenne, mon pauvre Augustin.

— Elle a été abandonnée ; elle a vécu dans un monde abominable... Comment pourrait-elle aimer Dieu qu'elle ne connaît pas?... Il faut, monsieur le curé, il faut aider cette âme qui s'efforce vers la lumière...

— Je ne vois pas du tout qu'elle s'efforce, — grommela le curé.— Après tout, si ça vous fait plaisir... Oh! cette alouette! Si j'avais un fusil...

— N'est-ce pas un devoir de charité, de paternité chrétienne? reprit Augustin. Qui sait?... Un livre prêté, une parole

dite à propos peuvent agir sur cette âme, l'émouvoir, la tourner vers Dieu, insensiblement... Ah! si je savais!

— Oui, fit l'abbé, je comprends :

> Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne!
> Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

— Eh bien, oui! — dit résolument Augustin. — Elle a des vertus que j'ignore, mais que je pressens par une intuition du cœur... Moquez-vous de moi, monsieur le curé, je vous le permets, encore que ce soit peu généreux et presque choquant de votre part. Je ne sais pourquoi il m'est si pénible de penser que madame Manolé n'est pas chrétienne, mais j'avoue que je ferais tout au monde pour la convertir.

— Essayez donc, — dit l'abbé.

— Moi!... Quelle responsabilité!...

— Essayez.

— Je vous ai conduit chez elle, — dit le jeune homme, — parce que votre langage et vos manières devaient rassurer une femme apparemment peu bienveillante pour le clergé : vous sentez si peu le séminaire et la sacristie!...

— Est-ce un blâme ou un compliment?

— L'un et l'autre. Je vous aime, monsieur le curé, mais...

— Oui... il y a beaucoup de *mais*... Passons. Donc, je devais rassurer la dame, qui eût trouvé l'abbé Chavançon peu sérieux, et l'abbé Le Tourneur trop solennel... Je ne suis pas le traditionnel papelard, ni le simple et naïf curé de campagne. Je suis une espèce de brute...

— Oh! monsieur le curé...

— Allez, je ne me fais pas d'illusion sur les sentiments que j'inspire. Je ne suis pas votre confesseur, Augustin, et je ne voudrais pas l'être... Je puis donc vous parler en ami, presque en camarade...

— Certes!

— Voulez-vous un conseil, non de prêtre à laïque, mais d'homme à homme?

— Oui.

— Convertissez madame Manolé... ou fuyez-la!

— Pourquoi?

— Parce que... parce que vous l'aimez... Oui, vous l'ai-

mez, ça éclate!... Il n'est que temps de vous crier: « Casse-cou! »

— Que me dites-vous là, monsieur le curé?... Vous prétendez que j'aime cette femme!...

— Je prétends?... J'en suis sûr!... Ce n'est pas un crime... Elle est veuve, elle est libre. Vous pouvez l'aimer honnêtement et l'épouser.

M. de Chanteprie ne répondit pas. L'abbé le regardait, d'un air de compassion moqueuse.

— Je suppose, — dit-il, — que le mariage...

— Moi, j'aime madame Manolé? moi! moi! — répéta Augustin. — Qu'est-ce qui vous fait imaginer?...

— Mon pauvre enfant, vos regards, votre langage, tout, jusqu'à cette inquiétude, à ce désir que vous avez de savoir si cette femme partage vos croyances et vos sentiments... tout révèle l'amour...

— L'amour!

— Ce mot vous fait peur? Mais n'y a-t-il pas un amour chaste et noble qui a le mariage pour fin, et que Dieu bénit? Jésus n'assistait-il pas aux noces? Vous oubliez, mon cher Augustin, que le mariage est un sacrement.

— Le mariage!... (Augustin secoua la tête.) Oh! je n'y pensais pas... Mais peut-être avez-vous raison. Peut-être me suis-je abusé sur la nature du sentiment qui me rendait cette âme chère entre toutes... Je ne dis pas: « cette femme »; je dis: « cette âme ». Car mon affection, de quelque nom que vous la nommiez, s'adresse à l'âme plus qu'à la personne physique... Épouser madame Manolé! Je ne songeais qu'à la tirer de l'abîme où elle est plongée. L'idée de sa misère morale et de son abandon m'est insupportable... Mais cette sollicitude dont je ne puis rougir devant Dieu, ce n'est pas l'amour, monsieur le curé.

— Qu'est-ce que l'amour, Augustin?... Vous ne répondez pas... Allons, soyez tout à fait sincère: pourquoi n'avez-vous pas épousé mademoiselle Loiselier?

— Parce que je la sentais trop différente de nous, étrangère à nous... parce que...

— Vous n'aviez donc point souci de son âme? L'âme de mademoiselle Loiselier, une jeune fille pure, simple, obéis-

sante à ses parents, chrétienne par l'éducation, sinon par le cœur, cette âme vous paraît donc moins précieuse que l'âme de madame Manolé, une étrangère aussi, différente de vous, hostile à ce que vous aimez, et païenne?...

— Mademoiselle Loiselier a des parents, ses protecteurs naturels... L'autre est seule, toute seule...

— Vous avez vu les parents de mademoiselle Loiselier. Quelle espèce de protection, de direction morale, peut-elle attendre de ce père abruti, de cette mère coquette et vaine?... Évidemment, madame Manolé vous serait odieuse si vous la considériez de sang-froid. Elle est l'ennemie de votre Dieu...

— Non pas l'ennemie... Rappelez-vous ses paroles!

— Jésus a dit: « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

— Je veux la persuader, la conquérir...

— Pour diminuer la distance qui vous sépare d'elle... Vous n'avez jamais pensé à conquérir mademoiselle Loiselier.

— Ah! comme vous me harcelez! — s'écria le jeune homme douloureusement. — Moi, j'aime Fanny Manolé!... Je viens de rester près d'elle, seul à seule, et savez-vous de quoi nous avons parlé?... De Port-Royal... Ce n'est pas un sujet de conversation qui prête à la galanterie...

— Il n'est pas question de galanterie! — dit l'abbé en haussant les épaules. — A la femme que vous aimez le mieux vous parlez de ce qui vous intéresse le plus... Voyons, mon enfant... (Et l'abbé posa sa main rude sur l'épaule d'Augustin.) Comprenez-moi. Je vous estime et je vous aime. Il me déplairait que vous fussiez la proie d'une aventurière. Je crois donc faire mon devoir, non pas seulement de prêtre, mais d'ami, en vous aidant à prendre conscience d'un amour qui naît, qui grandit, au plus profond, au plus obscur de votre âme... C'est un monstre qu'il faut tirer à la lumière, qu'il faut regarder en face pour le dompter ou l'anéantir...

— Encore une fois, vous avez peut-être raison... Mais pourquoi ce mot d'« aventurière »? Elle est veuve, elle a perdu son enfant, et elle gagne péniblement sa vie en donnant des leçons de dessin.

— Veuve! Il y a tant de fausses veuves... Vous ne connaissez pas la malice de ces animaux-là.

— Quels animaux?

— Les femmes.

— Madame Manolé est incapable...

— Comme vous l'aimez déjà!... Soyez prudent. Surveillez l'élan trop spontané, trop généreux de votre cœur... Voici votre chemin. Au revoir, mon ami. Je vous reverrai bientôt?

— N'en doutez pas.

— Adieu. Mes respects à votre mère.

L'abbé Vitalis s'éloigna par un chemin de traverse, et sa forme noire disparut entre les buissons. Augustin continua sa route.

Le soleil baissait quand il descendit la rue tournante qui côtoie le jardin municipal de Hautfort-le-Vieux. Il traversa la petite ville et se réfugia dans l'église.

Un jour décoloré par les grisailles supérieures circulait entre les piliers blêmissants, et dans les bas-côtés la joaillerie des vitraux s'éteignait, indigos violacés, pourpres noircies d'où se retirait lentement la vie charmante de la lumière. Le pas d'un visiteur invisible retentissait. La lampe de l'autel scintillait à peine. Et, dans cette pâleur, dans cette suavité du crépuscule, l'oraison devenait la confidence familière, s'enhardissait par la Présence plus sensible, balbutiait à l'oreille de Dieu.

Augustin rêvait et priait. Il tâchait de revivre les jours précédents, d'y suivre l'amour à la trace; mais sa passion n'avait pas d'histoire. Un jeune homme, fervent chrétien, rencontre une jeune femme, belle et désirable : il ne voit pas sa beauté; il ne la désire pas; il souffre de la sentir réticente, réfractaire, et, par d'innocents subterfuges, il s'efforce de lui arracher un aveu. Bientôt le salut de cette créature lui devient plus cher que sa propre vie. Il veut la jeter dans le giron de l'Église, l'associer à la communion des saints. Et ce prosélytisme ingénu, cette sollicitude qui s'ignore, cet inconscient appétit de sacrifice, c'est l'Amour.

L'Amour... Ce mot, proféré devant l'autel, prenait un sens tout mystique dont Augustin ne s'effrayait plus. L'orage intérieur s'apaisait. Qu'il y eût, dans un sentiment si désintéressé en apparence, qu'il y eût un ingénieux mensonge de l'égoïsme, une ruse secrète du démon, c'était invraisemblable, c'était

impossible, puisqu'au lieu de le détruire, la prière fortifiait cet amour. Augustin se rappelait le trouble affreux qui l'avait saisi devant le sein nu de Georgette, cette tristesse physique qui l'affligeait encore aux heures de tentation. Les leçons de Forgerus lui avaient donné la peur et le dégoût de l'« animal féminin ». Mais Fanny ne représentait pas l'« animal féminin », ni même la séductrice, ni l'épouse. Elle était seulement une âme.

L'heure passa. Sous les treillis noirs du plomb, les verrières opaques disparurent. Une à une, les formes prosternées çà et là se relevèrent, glissèrent entre les bancs vides et, après une lente génuflexion, s'évanouirent dans l'ombre. Il n'y eut plus rien de vivant que la petite lampe dont le cœur de rubis palpite toujours.

Sans paroles, sans pensées, Augustin priait, laissant son âme se dissoudre, couler, s'évaporer, myrrhe épandue sur le pavé du sanctuaire, parfum exhalé en silence, dans le soir.

Et l'offrande était toute pure. L'amour humain et le divin amour se confondaient en un sentiment de joie angélique. La figure terrestre de Fanny, devenue transparente, irréelle, n'était plus que la châsse de cristal où rayonnait l'Esprit. Fasciné par cette splendeur, Augustin croyait la posséder, à travers le temps et l'espace, dans un mystique embrassement. Il s'offrait, victime volontaire, pour le bonheur et le salut de la pécheresse; il se donnait, il s'immolait avec une hâte frémissante, heureuse, un grand élan de tout son être vers quelque ineffable douleur.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

MASSON ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (6e)

Pr. no 282.

Vient de paraître :

LE

LINCEUL DU CHRIST

ÉTUDE SCIENTIFIQUE

PAR

PAUL VIGNON
DOCTEUR ÈS SCIENCES NATURELLES

Un volume in-4°, avec 38 figures dans le texte et 9 planches hors texte.
Cartonné . . . . . **15** *francs.*

Il n'est bruit, depuis quelques jours, dans la presse scientifique comme dans la presse politique, que d'une note présentée à l'Académie des Sciences par M. Yves Delage, professeur de zoologie à la Sorbonne, au nom de M. Paul Vignon et concernant l'étude scientifique de ce dernier sur le Saint-Suaire de Turin.

Il existe en effet à Turin, précieusement enfermé dans un coffret à serrures multiples, un long drap de lin. C'est une étoffe d'un ton jaune nankin, qui porte diverses empreintes. Les unes sont des traces noires de brûlures; les autres, les cernes clairs d'un filet d'eau. D'autres enfin, d'un rouge brun, reproduisent l'image effacée, incomplète et déformée d'un corps humain. Cette image même est faite de deux images : l'une de face, l'autre de dos, qui se succèdent sur le prolongement l'une de l'autre, et réunies par la tête. Cette pièce de toile est vénérée comme étant le linceul de Jésus-Christ.

Cette relique, d'une authenticité suspecte (on ne trouve aucune trace de son existence avant le XIe siècle) et ordinairement cachée avec un soin jaloux, fut montrée au public en 1898. Elle fut alors photographiée par le chevalier Pia. On sait qu'un cliché développé porte une image négative, c'est-à-dire à valeurs inversées. Or, il se produisit cette chose surprenante : sur le cliché, le négatif des taches brunes du linceul figurait très exactement l'image *positive* d'un homme étendu, nu, les mains croisées devant le corps.

A la suite de cette constatation, des polémiques ardentes s'engagèrent. Les uns soutinrent que ces images extraordinaires et même uniques étaient surnaturelles; les autres affirmèrent que le Suaire portait une vulgaire peinture, datant de 1353. Les photographies du chevalier Pia tombèrent entre les mains de M. Vignon, qui reconnut aussitôt l'intérêt exceptionnel du problème ; ces documents, étudiés d'abord à la Sorbonne avec un scepticisme complet, par des hommes de science dont le rôle n'est pas de se fier aux vieilles traditions, revus ensuite avec une attention croissante, parurent bientôt dignes d'une étude minutieuse.

Ce sont les résultats de cette étude, poursuivie pendant un an et demi, que nous présentons aujourd'hui au public instruit, non seulement aux hommes de laboratoire et aux archéologues, mais aux historiens, aux physiciens, aux artistes et aussi à tous ceux qu'intéressent les faits qui se rapportent à la formation de notre monde moderne.

L'auteur a conduit ses recherches avec une indépendance absolue, avec un égal respect des convictions contraires. Pour aborder plus sûrement aux rives sereines des discussions académiques, il a fait, aussi longtemps que la chose a été possible, abstraction du personnage historique qui est en cause. A partir du moment où il a compris que la science, pour expliquer les empreintes laissées par un cadavre sur l'étoffe de Turin, a besoin de connaître les circonstances spéciales qui ont accompagné la mort de l'homme auquel cette étoffe a servi de linceul, M. Vignon a demandé aux textes de lui fournir certains renseignements indispensables. En

consultant ces textes, il s'est borné à s'appuyer sur les faits que chacun, quels que soient ses sentiments intimes, peut considérer comme historiquement prouvés. Nous insistons sur ce point : l'auteur a fait table rase de tout ce que les hommes ont pu penser dans le cours des siècles au sujet de l'origine du linceul de Turin. Cette étoffe reste aux yeux de l'homme de science un document anonyme, tant que la preuve de son authenticité, comme linceul du Christ, ne se dégage pas de l'étude expérimentale elle-même. En revanche, à partir de ce moment précis, le Saint-Suaire pénètre sur le terrain des faits scientifiques : il y trouve un lieu d'asile, où il est à l'abri des attaques du moyen âge.

Dans une série de chapitres, M. Vignon étudie l'aspect et la disposition des images visibles sur le Saint-Suaire, l'impossibilité d'une peinture en négatif, l'impossibilité d'une transformation chimique, les caractères des impressions par contact et l'impossibilité de cette impression dans le cas actuel, l'action des vapeurs de zinc sur la plaque sensible, l'action des vapeurs ammoniacales sur l'aloès, l'examen des stigmates marqués sur le corps, la comparaison avec les textes relatifs à l'ensèvelissement du Christ. La deuxième partie du volume est consacrée à l'étude archéologique des copies et descriptions du Saint-Suaire, à l'examen de ce Suaire au point de vue esthétique, au point de vue historique, et c'est par les strictes et minutieuses méthodes des sciences naturelles, par une suite d'expériences confirmées par d'ingénieuses et élégantes démonstrations que l'auteur a été conduit à conclure que la relique de Turin est réellement authentique et que ce linceul a bien servi à envelopper le corps du Christ.

Le volume *Le Linceul du Christ* est tiré sur beau papier, et revêtu d'un élégant cartonnage ; il contient 38 figures dans le texte et 9 planches hors texte, dont 4 en héliogravure représentent les fac-similés photographiques (positif et négatif) du Suaire de Turin et un agrandissement (positif et négatif) de la tête du Christ, d'après le Saint-Suaire.

Il a été publié séparément

DEUX PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE

TIRÉES SUR CHINE

(GRAND FORMAT)

PLANCHE I

LE SAINT-SUAIRE DE TURIN

PORTANT L'IMAGE DU CORPS DU CHRIST

Une planche avec grandes marges (format 90 × 63 cent.) : **15** fr.

PLANCHE II

LA TÊTE DU CHRIST

D'APRÈS LE SAINT-SUAIRE

(REPRODUCTION GRANDEUR NATURELLE)

Une planche avec grandes marges (format 64 × 50 cent.) : **15** fr.

Quelques exemplaires de ces deux gravures ont été tirés avant la lettre.

LES DEUX PLANCHES AVANT LA LETTRE SONT VENDUES ENSEMBLE : 50 FR.

Ces gravures sont également en vente chez :

GEORGES PETIT

12, rue Godot-de-Mauroi, 12

PARIS (9e)

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1935.

LE CENTENAIRE

DE LA

LÉGION D'HONNEUR

C'est le 29 floréal an X (19 mai 1802) que fut instituée la Légion d'honneur. Or une institution qui a duré cent ans, et qui semble devoir durer longtemps encore, a évidemment, ne fût-ce que par cette durée même, exercé sur les mœurs de la nation une influence assez grande pour qu'il soit intéressant d'en rechercher les origines historiques. Voici donc, non pas une étude approfondie des précédents et de la création de la Légion d'honneur — cette étude demanderait tout un volume, — mais quelques faits qui, choisis parmi les plus authentiques et disposés chronologiquement, nous aideront à comprendre ces précédents et cette création en nous replaçant dans l'état d'esprit où se trouvaient, par rapport aux distinctions honorifiques, les Français de 1802.

*
* *

En 1802, les Français semblaient encore tout pénétrés des passions et des habitudes égalitaires de la Révolution. Ils se souvenaient très bien que sous l'ancien régime les distinctions honorifiques avaient été un privilège de naissance ou

de religion, une des plus irritantes manières d'être de ce qu'on appelait en 1789 la « féodalité ». Les émigrés, encore en armes contre la France, continuaient à arborer, comme par une protestation insolente, ces décorations qui rappelaient un passé haï, insignes de Saint-Michel, insignes du Saint-Esprit, croix de Saint-Louis.

L'ordre de Saint-Michel avait été créé par lettres du 1er août 1469 pour honorer et augmenter le noble ordre et état de chevalier, « à ce que la sainte foi catholique, l'état de notre mère sainte Eglise et la prospérité de la chose publique soient tenus, gardés et défendus ainsi qu'il appartient ». L'insigne était un grand collier d'or pour les circonstances solennelles, et, dans la vie privée, « l'image Saint-Michel pendant à une chaînette d'or ». Cet ordre ne pouvait être donné qu'à des gentilshommes de race. — L'ordre du Saint-Esprit avait été institué, à peu près dans la même vue, par édit de décembre 1578, c'est-à-dire « pour toujours fortifier et maintenir davantage la foi et religion catholique, pareillement aussi pour décorer et honorer de plus en plus l'ordre et état de noblesse en cestuy notre dit royaume ». Cette distinction était réservée aux nobles de race et aux seuls catholiques.

Ces ordres, dont les titulaires étaient peu nombreux, créaient une noblesse dans la noblesse, un privilège dans le privilège. Plus démocratique, dirions-nous, fut la création de l'ordre militaire de Saint-Louis, par l'édit d'avril 1693, ordre auquel les roturiers purent prétendre, et qui reçut une dotation de 300 000 livres de rente, de manière à servir à une partie des chevaliers 800 à 2000 livres de pension, aux commandeurs 3000 à 4000, aux grand-croix 6000. Cet ordre était presque populaire, très apprécié. Sans doute, on se plaignit parfois de faveur, de vénalité, et Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, dit que, dès le commencement du ministère de Chamillart, la croix de Saint-Louis se vendait cinquante écus dans les bureaux de la guerre, mais aussi, dans le même ouvrage, il appelle cet ordre « récompense honorable, plus briguée souvent que la fortune ». Toutefois on ne donnait la croix de Saint-Louis qu'à des officiers, et, comme Louis XVI décida que pour être officier il faudrait prouver quatre quartiers de noblesse, il s'ensuit qu'à la veille de la

Révolution nul roturier ne pouvait prétendre à aucune distinction honorifique.

D'ailleurs, la croix de Saint-Louis était réservée aux seuls catholiques, et l'exclusion des protestants français se trouva encore confirmée par l'ordonnance du 10 mars 1759, qui créa un ordre du *Mérite militaire* « en faveur des officiers des régiments suisses et étrangers qui, faisant profession de la religion protestante, ne peuvent être admis dans l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ».

D'autre part, si les « philosophes », les écrivains réformateurs admettaient généralement — et avec une condescendance un peu dédaigneuse — l'idée de récompenser, par une distinction honorifique, les militaires de profession, ils riaient des cordons, croix et crachats dont les rois paraient leurs courtisans. Un homme libre, disaient-ils, un citoyen doit mépriser ces colifichets, instruments et marques d'esclavage. Aussi n'est-ce pas sans surprise qu'on apprit que les hommes libres, les citoyens par excellence, que ces Américains si applaudis des Français venaient de donner dans ce travers. A la fin de l'année 1783, le *Journal militaire* de Gournay publia les statuts d'une espèce d'ordre de chevalerie que des militaires non professionnels, les officiers de l'armée de Washington, avaient formée sous le nom de Société des Cincinnati, ainsi appelée en souvenir du retour de Cincinnatus à sa charrue. L'insigne était une médaille d'or en forme d'aigle, suspendue à un ruban bleu foncé et liséré de blanc (ce blanc rappelait la participation de la France à l'indépendance des États-Unis). Le titre des Cincinnati était héréditaire. Violemment blâmée, cette hérédité fut abolie en 1784. L'institution n'en fut pas moins décriée par les philosophes d'Amérique et d'Europe — et, pour le dire en passant, cette impopularité des Cincinnati fut sans doute une des causes pour lesquelles la Convention, victorieuse de l'Europe, ne créa pas de décoration.

Le premier pamphlet que Mirabeau ait signé, celui qui commença sa réputation, parut alors et à cette occasion. Ce sont ses *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus*. Critiquant le régime français à propos de l'Amérique, il flétrit, dans ce libelle, les ordres de chevalerie qui sont devenus « un nou-

veau signe d'inégalité », qui « ont créé des rangs jusque dans la noblesse, fondé un nouveau patriciat dans le patriciat, un nouvel orgueil dans l'orgueil et de nouveaux moyens d'oppression dans l'oppression ». « Ces signes enfin ont rallié dans toute l'Europe, autour des trônes, de nouveaux instruments du despotisme, toujours prêts à aliéner les droits des nations pour l'espoir de leur vanité, et à vendre un peuple pour un ruban. » Ces signes, dit-il encore, sont bien plus dangereux dans une république que dans une monarchie. parce que « dans la république tout doit tendre à l'égalité ». Il parle avec mépris de *l'honneur*, « cette production européenne qui supplée aux vertus ». Mais nous sommes des philanthropes, disaient les Cincinnati. Mirabeau leur répond : « L'Évangile dit : *Que votre main gauche ne sache pas le bien que fait la main droite*. Les Cincinnati disent : *Regardez notre ruban bleu; nous faisons du bien à tout le monde*. Mais la République voit l'aigle, qui n'a jamais été un oiseau bienfaisant ». C'est ainsi que Mirabeau semblait pressentir, dans l'emblème des Cincinnati, l' « impérialisme » actuel des Américains, et en même temps il exaltait le civisme pur de Washington, il admirait cette phrase finale de la circulaire par laquelle ce président des Cincinnati annonçait la suppression de l'hérédité : « Laissons pour précepte à la postérité que la gloire des soldats ne saurait être complète que lorsqu'ils savent remplir les devoirs de citoyen. »

Cependant les écrivains français ne provoquèrent pas un mouvement contre les distinctions honorifiques en général. Pas plus pour cet objet que pour d'autres, on ne rencontre dans les cahiers de 1789 de vœux radicalement égalitaires. Si personne ne demande l'abolition de la noblesse, si on demande seulement que la noblesse ne soit plus privilégiée, de même personne ne demande qu'il n'y ait plus de décorations ; quelques-uns demandent seulement qu'elles soient données d'une façon plus équitable et que tous les Français y puissent prétendre. Ainsi la petite communauté de Callian, dans la sénéchaussée de Draguignan, réclame, avec une sorte de naïveté humoristique, « l'anoblissement de tous les Français ne composant tous qu'une seule et même famille, dont le roi est le père commun et doit rendre ses sujets, qui sont tous

ses enfants, égaux sur cet article, sauf d'accorder des marques de distinction, des récompenses et des grades à ceux qui se distingueront par leurs mérites et par leurs talents ».

Ce vœu d'un insignifiant et lointain village passa sans doute inaperçu. Il en est un autre qui fut remarqué et que n'oublieront pas les fondateurs de la Légion d'honneur. En effet, au Tribunat, le 11 pluviôse an XIII, dans son rapport sur la dotation de cette Légion, Leroy (de l'Orne) s'exprimera ainsi : « Messieurs, les électeurs de Paris déposaient dans leurs cahiers, en 1789, ces paroles remarquables : « Il sera » établi par les États généraux une récompense honorable et » civique, purement personnelle et non héréditaire, laquelle, » sur leur présentation, sera décernée, sans distinction, par » le Roi, aux citoyens de toutes les classes qui l'auront mé- » ritée par l'éminence de leurs vertus patriotiques ou l'impor- » tance de leurs services ». C'est bien là, en effet, le texte d'un des articles du cahier du tiers-état de Paris, qui semble demander l'institution même qu'établira la loi du 29 floréal an X.

*
* *

Pendant la Révolution, le *statu quo* fut maintenu assez longtemps pour les ordres de chevalerie et les décorations. Mais la question des récompenses nationales se posa bientôt.

Elle ne fut d'abord résolue que spécialement, pour certains cas et pour certaines personnes.

Ainsi le 19 juin 1790, le jour même où elle supprima la noblesse, la Constituante décréta qu'il serait fourni aux vainqueurs de la Bastille un habit uniforme et un armement complet. « Sur le canon du fusil et sur la lame du sabre, il sera écrit : *Donné par la Nation à . . . . . , vainqueur de la Bastille.* » Un « brevet honorable » sera délivré à chaque vainqueur ou à sa veuve.

Puis vinrent des décrets plus généraux. Par celui du 3 août 1790, concernant les pensions, gratifications et autres récompenses nationales, la Constituante déclara en principe qu'il y aurait « des marques d'honneur, décernées par la nation », et qu'elles seraient « personnelles et mises au premier rang

des récompenses publiques ». Le 30 juillet 1791, elle supprima, en interdisant d'en établir de semblables à l'avenir, « tout ordre de chevalerie ou autre, toute corporation, toute décoration, tout signe extérieur qui suppose des distinctions de naissance », se réservant de statuer « s'il y aura une décoration nationale unique, qui pourra être accordée aux vertus, aux talents et aux services rendus à l'État; et néanmoins, en attendant qu'elle ait statué sur cet objet, les militaires pourront continuer de porter la décoration militaire actuellement existante ».

Ainsi se trouvaient supprimés les ordres réservés aux seuls privilégiés comme ceux de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Un décret du 13 septembre 1791 autorisa le roi et le prince royal à les porter : ils s'y refusèrent. L'ordre militaire de Saint-Louis se trouva maintenu. Diverses lois en modifièrent les formalités, de manière à ne plus exclure les protestants. Le décret du 1er janvier 1791 accorda la croix de Saint-Louis à tout officier qui aurait vingt-quatre ans de service révolus.

Portée par les officiers de l'armée de Condé ou des armées catholiques et royales de la Vendée, la croix de Saint-Louis devint impopulaire. Les 28 juillet 1793 et 28 brumaire an II, la Convention décréta que tous les citoyens « ci-devant décorés de la croix de Saint-Louis ou autres décorations » devaient déposer leurs insignes et brevets à la municipalité, sous peine d'être traités en suspects.

C'est ainsi et alors que toutes les décorations se trouvèrent supprimées.

Quant aux projets de la Constituante en vue de créer une décoration nouvelle et qui fût nationale, l'Assemblée législative eut occasion de s'en occuper dans sa séance du 15 décembre 1791. Des officiers de la garde nationale ayant été admis à défiler devant elle, Vaublanc demanda qu'on mît à l'ordre du jour la question des récompenses militaires, ce qui achèvera, dit-il, « de faire oublier les distinctions de naissance ». Cette motion fut renvoyée au Comité d'instruction publique, qui en confia l'examen à trois commissaires : Vaublanc, Condorcet, Jean de Bry. Ils rédigèrent un projet que le Comité adopta et qui fut présenté à l'Assemblée législative par Vaublanc, rapporteur, le 28 janvier 1792. Ce rapport de

Vaublanc, aussi curieux qu'oublié, caractérise bien les idées du temps.

« L'égalité absolue, y est-il dit, étant la base de la Constitution, les récompenses doivent être calculées de manière à ne pas la blesser. Les cordons que donnent les rois de l'Europe font de ceux qui les portent une caste à part, les distinguent en tout temps et en tous lieux des autres citoyens, et décorent de même l'homme de mérite et le favori, le serviteur des princes et celui de la nation. Vous voulez des honneurs d'un autre genre : vous récompenserez plutôt les actions mêmes que ceux qui les ont faites. »

Que seront ces récompenses? Des fêtes nationales où on verra aux places les plus belles le savant et le philosophe, couronnés de lauriers. Les généraux vainqueurs y figureront aussi, mais celui qui a remporté une victoire sanglante n'y sera placé qu'après celui qui a su épargner le sang précieux des soldats et dont la victoire a coûté peu de larmes à la patrie. Pour les actions les plus vertueuses, des insignes sans valeur : branches de chêne ou de laurier. Pour les actions moins glorieuses, des insignes d'or : médailles, anneaux, couronnes. Mais ce plan de récompenses pour tous les citoyens ne se trouve qu'annoncé dans le rapport de Vaublanc, et, dans le projet de décret qu'il présenta, il n'organisait, vu les circonstances, que les récompenses militaires, à savoir un grand et un petit triomphe pour les armées, une épée donnée par la patrie au général victorieux.

Ce n'était pas que Vaublanc voulût exalter le pouvoir militaire : au contraire, il dit avoir pour idéal de remplacer les armées permanentes par des gardes nationales. Mais ces « pompes triomphales » n'avaient été acceptées par le Comité d'instruction publique qu'après une longue discussion : elles ne furent pas du goût de l'Assemblée législative, qui, après avoir ajourné la seconde lecture du projet, ne procéda jamais à cette seconde lecture.

Après la déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie (20 avril 1792), la question des récompenses militaires revint à l'ordre du jour. Un député, Treilh-Pardailhan, proposa un signe extérieur, le plus simple, dit-il, qu'il serait possible de trouver. « Deux branches de laurier, par exemple,

formant par leur enlacement une couronne civique, qui ombragerait la figure et les emblèmes de la Liberté. » Cette motion n'eut pas d'autre suite.

La Convention n'eut pas besoin d'exciter, par une mesure générale, le zèle des Français pour la défense nationale. Elle ne décerna que des honneurs particuliers.

Ceux qui furent décernés au brave Bertèche sont trop caractéristiques pour être omis dans les précédents de la Légion d'honneur.

A la bataille de Jemappes, le lieutenant Bertèche, en sauvant la vie au général Beurnonville, avait reçu quarante et un coups de sabre et un coup de feu qui le blessa au bras et le jeta à bas de sa monture. Il fut fait capitaine sur le champ de bataille; puis le Comité d'instruction publique de la Convention proposa en sa faveur un projet de récompense à l'antique. Le poète Marie-Joseph Chénier, rapporteur du Comité, lut son rapport à la Convention le 5 mars 1793 : « Lorsque les républiques anciennes, y disait-il, à l'époque de leur splendeur, voulaient récompenser de grandes actions, une feuille de chêne payait la dette de la patrie. Quand ces récompenses furent prodiguées, la liberté fut en péril; elle cessa d'exister, quand ces récompenses ne suffisaient plus. Vous mettrez à profit cette grande leçon de l'expérience; vous n'avilirez point le sang d'un patriote jusqu'à le payer avec de l'or; la reconnaissance nationale est le véritable prix des belles actions. Laissons les trésors aux tyrans; la gloire est la monnaie des républiques. Les généraux, les soldats des rois connaissent le point d'honneur; les républicains seuls connaissent la gloire et sont dignes de l'apprécier. Que Bertèche en jouisse, elle fut sa conquête à Jemappes; qu'il se présente à la barre de la Convention nationale; qu'il soit solennellement appelé dans cette enceinte où sont discutés les intérêts du premier peuple de la terre; qu'il montre à nos yeux ses quarante et une blessures; que la couronne de chêne, prix du civisme et du courage, soit posée par le président de la Convention nationale sur cette tête couverte de cicatrices. Puisqu'il fut tant de fois atteint par le sabre ennemi, que le sabre national soit mis en ses mains; qu'armé de ce glaive sacré il se plonge encore au milieu des rangs de nos adver-

saires; que ceux qui sont échappés aux coups qu'il a portés à Jemappes le reconnaissent et pâlissent, et que le nom de la République française, gravé sur la lame du sabre, étincelle au milieu des combats, enflamme et rallie nos guerriers, renverse les bataillons d'esclaves et frappe les tyrans du coup mortel. N'en doutez pas, représentants de la France, c'est par de tels moyens qu'on fait un peuple de héros : cette couronne de chêne fera tomber des couronnes d'or... »

La Convention rendit un décret conforme, qui fut lu publiquement à la tête de tous les corps d'armée, et le lendemain, 6 mars 1793, Bertèche fut introduit dans l'Assemblée. Le président, Dubois-Crancé, lui adressa un discours flatteur, l'embrassa, lui posa une couronne sur la tête, et lui offrit un siège à ses côtés, au milieu d'applaudissements qui se prolongèrent pendant plusieurs minutes. Bertèche exprima le regret de n'avoir « qu'une vie à offrir pour le salut de la République ». On applaudit encore, et Bertèche s'assit, mais sans pouvoir mettre le sabre, à cause de ses blessures. « Je fais observer à l'Assemblée, dit Dubois-Crancé, que le respectable citoyen qui siège à côté de votre président est trop incommodé pour mettre son sabre; mais il en saura faire un bon usage quand il sera guéri. » A ces mots, les applaudissements recommencèrent.

Marie-Joseph Chénier avait déconseillé d'avilir le sang d'un patriote jusqu'à le payer avec de l'or. Il faut dire que le brave Bertèche ne fut pas de cet avis. Sa couronne de chêne ne lui suffit pas. Il demanda au ministre de la guerre et en obtint une somme de dix mille livres, dont quatre mille à titre d'indemnité et six mille pour aller prendre les eaux de Bourbonne[1].

Si le soldat n'écouta pas les conseils du poète, la Convention les écouta, et elle conserva à ces honneurs le caractère d'idéalité et de désintéressement qui avait marqué la scène du 6 mars. Le 20 du même mois, elle décerna encore une couronne civique au volontaire François Lavigne, qui avait

1. Après tout, en demandant une récompense matérielle, Bertèche ne choquait pas tant que cela les idées du temps, puisque la loi du 21 février 1793 avait promis des pensions et des gratifications aux défenseurs de la patrie, à leurs veuves et à leurs enfants, affectant à cet usage 400 millions de biens des émigrés. La loi du 5 nivôse an II porta cette somme à près d'un milliard.

perdu les deux bras et l'œil droit au camp de Maulde, le 31 août 1792. « C'est une statue vivante, s'écria Sillery, que nous devons entretenir avec soin ! »

Mais la Convention n'abusa pas de ces honneurs, et on pourrait en compter les circonstances et les héros.

Qu'était devenue l'idée d'une « décoration nationale » ? La Convention semblait l'avoir complètement abandonnée, comme antidémocratique. Ainsi, dans la séance du 9 août 1793, le conventionnel Guillemardet ayant demandé que la fête du lendemain (en l'honneur de l'acceptation de la constitution) fût consacrée par une médaille commémorative, Delacroix (d'Eure-et-Loir) se fit applaudir en proposant que cette médaille fût considérée « simplement comme un monument », et que personne ne pût la porter.

En somme, sous la Convention, il y eut des récompenses honorifiques, mais sans rapport avec l'idée et les formes des ordres de chevalerie. Les plus éclatantes de ces récompenses furent décernées à des morts : honneurs funèbres, honneurs du Panthéon. Pour les vivants, individus ou groupes, il y eut la déclaration — très rare — que telle ville ou telle armée avait bien mérité de la patrie. Il y eut les honneurs de la séance accordés à un pétitionnaire ou à une délégation. Il y eut l'accolade du président, et deux ou trois fois, comme on l'a vu, la couronne civique.

Ces quelques exemples d'honneurs suffirent à entretenir ce qu'on appelait le feu sacré du patriotisme. Ce feu fut moins vif quand les dangers de la patrie diminuèrent. Aussi fut-il question, dès le début du Directoire, de mesures générales en vue d'instituer des récompenses honorifiques. Le 29 ventôse an IV, au Conseil des Cinq-Cents, Daubermesnil fit une motion d'ordre « sur les moyens de vivifier l'esprit public et sur les honneurs à décerner aux défenseurs de la patrie ». Rapporteur d'une commission spéciale, il proposa, le 5 thermidor suivant, d'ériger à Paris un monument où seraient gravés les noms des morts destinés au Panthéon, et, dans chaque commune, d'inscrire les noms des meilleurs citoyens sur une « colonne de la loi » et dans un « livre de gloire ». En ventôse an V, au nom d'une autre commission, Bailleul proposa d'ouvrir, dans chaque mairie, un « livre sacré » et

un « livre d'opprobre ». Le 2 vendémiaire an VI, Eschassériaux aîné fit la motion d'élever un monument aux fondateurs de la République française.

Rien de tout cela n'aboutit alors. Il parut plus urgent et plus efficace de préparer les moyens de réaliser les promesses d'avantages matériels faites aux défenseurs de la patrie. La loi du 1er ventôse an VI (Jourdan rapporteur) fit luire de nouveau aux yeux des soldats le milliard promis par la Convention et organisa un mode de rente-tontine viagère, à courir à partir de la paix générale, de manière que chaque soldat eût une pension de quinze cents livres au maximum.

Puis on revint encore aux projets de récompenses honorifiques. Le 29 ventôse an VII, Bigonnet fit aux Cinq-Cents une motion tendant « à jeter les fondements d'un code des mérites et des récompenses ». Le 4 fructidor suivant, il lut un rapport sur les honneurs à décerner aux militaires. Cette fois on aboutit, et il y eut trois lois. La première, du 6 vendémiaire an VIII, porte que « les défenseurs de la patrie tués en combattant pour elle, ou morts par suite de leurs blessures, vivent pour la gloire et dans la reconnaissance de la nation, et qu'en conséquence, et dans tous les cas où le nombre des enfants peut servir à excuser de quelques charges publiques, ils sont réputés vivants et font nombre dans leur famille ». La seconde loi, en date du 11 vendémiaire an VIII, porte qu'il y aura « des récompenses nationales pour les armées de la République ». Ces récompenses seront, pour les armées, les décrets de *bien mérité de la patrie*, les drapeaux transférés au Panthéon, et, après la paix, les noms des armées proclamés solennellement dans les fêtes publiques, notamment dans la grande fête nationale de la Reconnaissance. Il y aura aussi des récompenses individuelles, mais dont le Corps législatif déterminera la nature pour chaque cas. En outre, « il sera formé un livre national, appelé *les Fastes militaires ;* les noms, le département, la commune, la famille de ceux qui auront fait quelque action d'éclat, ou qui seront morts pour leur pays, y seront honorablement inscrits; l'inscription se fera d'après un acte du Corps législatif. Ce livre national sera déposé au Panthéon, sur un autel antique, formé de trophées militaires. Tous les ans, le jour de la fête

de la Reconnaissance, il sera porté, par le Directoire exécutif, au Champ-de-Mars, au milieu d'une marche triomphale, et remis sur l'autel de la patrie ». Une autre loi, du même jour, ordonnait d'ériger, dans chaque chef-lieu de département, une colonne de marbre où le Corps législatif ferait inscrire « les noms des administrateurs, gardes nationales, et des citoyens qui se seraient signalés par des actions éclatantes de dévouement dans les départements livrés à des troubles civils ou attaqués par l'ennemi ».

Ces lois disparurent avec le régime qui les avait édictées, sans avoir (que je sache) reçu aucune application. Eussent-elles été appliquées, il n'en serait pas moins vrai de dire qu'aucun projet de distinction honorifique à l'usage de tous les citoyens ne fut réalisé. On ne récompensa, pendant la Révolution, que certaines actions, certains groupes, certains individus. On évita de former, par des insignes permanents, une apparence de caste dans la nation égalisée. On ne créa de caste, si on peut dire, que parmi les morts, il n'y a que les morts qui alors aient pu prétendre à un privilège d'honneurs.

***

On sait que le régime consulaire, à ses débuts, innova très peu et, malgré le changement des noms, continua le Directoire. L'article 87 de la Constitution de l'an VIII ne fit que résumer, en ces termes, les lois précédentes : « Il sera décerné des récompenses nationales aux guerriers qui auront rendu des services éclatants en combattant pour la République. » L'arrêté des consuls du 4 nivôse an VIII régla la nature et le mode de ces récompenses. Ce furent des armes d'honneur, et aussi une décoration en forme d'une grenade d'or que les canonniers déclarés les plus adroits porteraient sur le parement de leur habit. Jusqu'à la création de la Légion d'honneur, c'est-à-dire en deux ans, il fut donné 1854 de ces armes. Un autre arrêté, du 29 ventôse suivant, décida qu'il serait élevé dans chaque chef-lieu, « sur la plus grande place, une colonne à la mémoire des braves du département morts pour la défense de la patrie et de la liberté ». Le nom d'aucun

homme vivant ne pourrait y être inscrit, sauf le nom des militaires qui auraient obtenu une arme d'honneur. A Paris, outre la colonne du département de la Seine, qui se dresserait place Vendôme, il serait érigé une grande colonne nationale au milieu de la place de la Concorde.

Rien de tout cela, on le voit, n'était contraire aux idées, aux habitudes de la Révolution française ; rien de tout cela n'était incompatible avec une république démocratique.

Mais Bonaparte, dès que ses rêves d'ambition lui parurent réalisables, renonça à ériger ces colonnes, d'un caractère trop civique.

Un des moyens qu'il employa pour faire oublier aux Français leur dignité de citoyen et pour les préparer à redevenir des sujets, ce fut l'insensible et savante substitution de l'idée d'honneur à l'idée de patriotisme, telle que la Révolution l'avait définie et appliquée.

On a vu que Mirabeau avait déclaré servile cette idée d'honneur. Sans citer le passage célèbre où Montesquieu fait de l'honneur le ressort de la monarchie, rappelons ces vers de l'*Alzire* de Voltaire :

> Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
> N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu;
> C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
> La crainte du reproche et non celle du vice.

D'après le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1762, l'honneur, « c'est l'amour de la gloire qui suit la vertu ». Et si la vertu n'est suivie d'aucune gloire?... Ce mot d'honneur n'était donc pas très bien famé parmi les lettrés, les délicats, les patriotes de 1789 qui avaient aidé Bonaparte à faire le coup d'État du 18 Brumaire. Il semblait avoir disparu avec l'ancien régime et les privilèges. Le premier Consul le restaura, en quelque sorte, en l'accolant aux mots *sabre* et *fusil* dans l'arrêté du 4 nivôse an VIII. Puis il le juxtapose à des mots plus nobles, à des mots chers aux Français. Le 17 ventôse an VIII, à la veille de la campagne d'Italie, dans une proclamation aux conscrits, il dit que, s'il va faire la guerre, « c'est pour l'*honneur* de la France et les intérêts sacrés de l'humanité », et un arrêté du même jour somme les mêmes cons-

crits, au nom de l'*honneur*, de rejoindre avant le 15 germinal. Le gouvernement fera proclamer dans toute la République et à la tête des armées les six départements qui auront le plus fourni de conscrits, au 20 germinal, comme étant « les plus sensibles à l'*honneur* et à la gloire de la patrie ».

L'honneur, c'est une émulation dont le premier Consul est juge, comme jadis le roi était juge de l'émulation de ses sujets. Cependant ce n'est certes pas pour l'honneur, pour cet honneur, que les Français se battirent alors, en 1800 : c'est bien pour la patrie, pour la Révolution, qu'ils se firent tuer à Marengo, à Hohenlinden. Mais les voilà qui prennent l'habitude de répondre, comme jadis, au mot d'honneur, sans raisonner : le mot les ramènera au vieux sentiment servile.

La nature de l'honneur étant de demander des préférences et des distinctions, selon le mot de Montesquieu, développer le sentiment de l'honneur, c'était préparer le rétablissement du gouvernement monarchique, qui suppose des prééminences, des rangs, une noblesse. C'est bien pourquoi l'établissement de cette Légion, que Bonaparte appela *d'honneur*, parut si monarchique aux contemporains. Ils y virent aussi le prélude du rétablissement de la noblesse, et quoique la noblesse impériale ne soit pas sortie de la Légion d'honneur, il est presque évident que ces deux institutions, Légion d'honneur et Noblesse impériale, durent être imaginées, à peu près en même temps, dans la même vue antidémocratique.

Pour bien comprendre la pensée de Bonaparte en l'an X, quand il créa la Légion d'honneur, il faut se rappeler que le jeu normal des institutions de l'an VIII avait amené la formation d'une sorte de noblesse démocratique non héréditaire, ou plutôt d'une aristocratie élue. Je veux parler des listes dites de *notabilités* ou d'*éligibles*. Selon un système assez compliqué et dont l'idée première venait de Siéyès, tous les citoyens d'un arrondissement désignaient, par voie de scrutin, le dixième d'entre eux. Cette élite d'arrondissement se réduisait ensuite au dixième, et la réunion de ces dixièmes d'arrondissement formait la liste départementale. Tous les fonctionnaires de l'arrondissement devaient être pris dans la liste d'arrondissement (que l'on appelait *communale*), et tous les fonctionnaires du département devaient être pris dans la liste

départementale. Enfin les citoyens composant la liste départementale se réduisaient eux-mêmes au dixième, et la réunion de ces dixièmes formait la liste nationale, où devaient être pris les fonctionnaires nationaux.

C'était là, semble-t-il, un exercice bien illusoire de la souveraineté populaire. Bonaparte n'en retarda pas moins l'application par l'article 14 de la Constitution, qui portait que ces listes ne seraient formées qu'en l'an IX. De la sorte, quand, en l'an VIII, on pourvut à toutes les fonctions, non seulement d'administrateurs, mais de tribuns et de législateurs, le peuple n'intervint même pas indirectement dans ces nominations. Et quand enfin, en l'an IX, les listes d'éligibilité furent formées, on y inscrivit d'office les noms des fonctionnaires déjà nommés, de la manière suivante : on commença par en établir le nombre, et ce nombre fut retranché de chaque dixième à élire. Or si on retranche du dixième à élire dans chaque arrondissement les noms de tous les conseillers municipaux (alors nommés par le gouvernement), on s'aperçoit que les citoyens n'eurent à élire pour ce prétendu dixième qu'un assez petit nombre d'entre eux.

C'est le Sénat qui fut chargé de rédiger, d'après les procès-verbaux des départements, la liste nationale. Ce fut l'objet de son acte du 4 ventôse an X, et la liste fut imprimée et parut en germinal an X. Quand Bonaparte la lut, nous savons par Thibaudeau et Rœderer qu'il manifesta de l'humeur. Il s'en moqua, il s'en plaignit. Pourquoi? J'ai vainement parcouru les 6 500 noms qui la composent[1], je n'y ai pas trouvé le nom d'un seul opposant de marque, sauf celui de La Fayette, et encore faut-il dire qu'à cette date l'opposition de La Fayette n'était pas encore publique. J'y vois quelques ex-montagnards, comme les conventionnels Ruamps et Dubouchet. Mais celui-là était un fonctionnaire nommé par le gouvernement consulaire, puisqu'il faisait partie du conseil général de la Charente-Inférieure, et celui-ci exerçait obscurément

1. La liste publiée en germinal, et qui avait été dressée le 4 ventôse, ne comprend qu'environ 6 000 noms. (Arch. nat., CC 48.) Mais il manquait les procès-verbaux de quelques départements. Quand le Sénat les eut, il dressa une liste complémentaire (4 thermidor an X), qui contient environ 500 noms (Arch. nat., CC 49).

la profession de médecin à Montbrison. Ce n'étaient donc pas des opposants bien farouches. D'ailleurs, à cette date, il n'y avait presque pas d'opposants républicains. Les vrais opposants, c'étaient les royalistes. Qu'un certain nombre d'entre eux, choisis parmi les obscurs, eussent été élus à la faveur d'un déguisement, c'est possible. Mais il n'y avait pas là de quoi inquiéter Bonaparte, de quoi justifier sa mauvaise humeur.

D'autre part, cette liste nationale était formée de gens désignés *à vie*. C'était donc une caste, une élite aristocratique, une sorte de noblesse non héréditaire. Caste, aristocratie, noblesse, ni le mot ni la chose ne scandalisèrent Bonaparte. Mais il voyait, dans cette liste nationale, qu'il n'avait pas dressée lui-même, un pouvoir indépendant et rival du sien. C'est pourquoi, plus tard, il la supprima, et, en attendant, il créa une autre élite pour la contre-balancer et la discréditer, une élite qui lui devrait d'exister, et dont il serait le chef[1] : la Légion d'honneur.

*
* *

« Dans les premiers jours de mai 1802, dit le conseiller d'État Rœderer, le consul Cambacérès m'invita par un billet à passer chez lui. Je m'y rendis. Il me dit que le premier Consul lui avait adressé, de la Malmaison, par un courrier, à trois heures du matin, la minute d'un projet de loi, qu'il le chargeait de me le communiquer et d'en conférer avec moi. Il me remit au même instant le projet de la Légion d'honneur, et, après quelques réflexions, il me dit d'en parler à la section de l'intérieur, et que le projet serait discuté au Conseil d'État. »

Cette discussion au Conseil d'État eut lieu le 14 floréal an X et jours suivants.

Mathieu Dumas y ayant demandé que la Légion fût exclusivement militaire, Bonaparte répliqua par une de ces sorties

1. Rœderer entre autres, témoin et confident, dit formellement que la Légion d'honneur fut créée pour faire échec à la Liste nationale (*Œuvres*, t. III, p. 443) : « Dans son système, dit-il encore (*Ibid.*, p. 438), c'était à lui à indiquer les notables à la nation, et à les marquer du sceau du chef de l'État, et non à la nation à les présenter au chef de l'État en les marquant du sceau national. »

en faveur du pouvoir civil dont il était coutumier. Déjà, quelques jours auparavant, en particulier, il avait dit à Rœderer : « La valeur militaire ne suffit pas pour donner droit de gouverner. Un militaire qui n'aurait pas les talents civils ne pourrait être qu'un tyran. Savez-vous pourquoi je laisse tant discuter au Conseil d'État? C'est que je suis le plus fort du Conseil dans la discussion. Je me laisse attaquer, parce que je sais me défendre. » Rœderer ne fut donc pas étonné de l'entendre dire au Conseil d'État : « Le commandement est aujourd'hui chose civile. Le soldat veut que son général soit le plus sage et l'un des plus braves. C'est par les qualités civiles que l'on commande. Une qualité d'un général, c'est la connaissance des hommes : qualité civile; c'est l'éloquence, non celle des légistes, mais l'éloquence qui électrise : qualité civile... »

Thibaudeau, qui était aussi présent, prête à Bonaparte des propos plus vifs, et, comme nous dirions, plus antimilitaristes : « J'ai prédit à des militaires, aurait-il dit, que jamais le gouvernement militaire ne prendrait en France, à moins que la nation ne fût abrutie par cinquante ans d'ignorance. Toutes les tentatives échoueront, et leurs auteurs seront victimes. Ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que j'ai les qualités civiles propres au gouvernement. Si elle n'avait pas cette opinion, le gouvernement ne se soutiendrait pas. Je savais bien ce que je faisais, lorsque, général d'armée, je prenais la qualité de membre de l'Institut; j'étais sûr d'être compris, même par le dernier tambour... » Et, reprenant avec éloquence les théories de la Révolution : « L'armée, s'écria-t-il, c'est la nation. Si l'on considérait le militaire, abstraction faite de tous ces rapports, on se convaincrait qu'il ne connaît point d'autre loi que sa force, qu'il rapporte tout à lui, qu'il ne voit que lui. L'homme civil, au contraire, ne voit que le bien général. Le propre des militaires est de tout vouloir despotiquement; celui de l'homme civil est de tout soumettre à la discussion, à la vérité, à la raison. Elles ont leurs prismes divers, ils sont souvent trompeurs : cependant la discussion produit la lumière. Si on distinguait les hommes en militaires et en civils, on établirait deux ordres, tandis qu'il n'y a qu'une nation. Si l'on ne décernait

des honneurs qu'aux militaires, cette préférence serait encore pire, car dès lors la nation ne serait plus rien. »

Bonaparte était-il sincère en paraphrasant ainsi le *cedant arma togæ*? Ou ne voulait-il qu'amadouer le Conseil d'État? Cette assemblée faisait grise mine au projet. Un de ses membres, l'ex-conventionnel Berlier, s'écria, dans la séance du 18 floréal : « L'ordre proposé conduit à l'aristocratie : les croix et les rubans sont les hochets de la monarchie. » Bonaparte répondit, d'après Thibaudeau : « ... Je défie qu'on me montre une république ancienne ou moderne dans laquelle il n'y a pas eu de distinctions. On appelle cela des *hochets* : eh bien! c'est avec des hochets qu'on mène les hommes. Je ne dirais pas cela à une tribune; mais dans un conseil de sages et d'hommes d'État, on doit tout dire. Je ne crois pas que le peuple français aime la liberté et l'égalité ; les Français ne sont point changés par dix ans de révolution; ils sont ce qu'étaient les Gaulois : fiers et légers; ils n'ont qu'un sentiment : l'*honneur*. Il faut donc donner un aliment à ce sentiment-là, il leur faut des distinctions. Voyez comme le peuple se prosterne devant les décorations des étrangers : ils en ont été surpris; aussi ne manquent-ils pas de les porter. Voltaire a appelé les soldats *des Alexandre à cinq sous par jour*. Il avait raison, ce n'est pas autre chose. Croyez-vous que vous feriez battre des hommes par l'analyse? Jamais; elle n'est bonne que pour le savant dans son cabinet. Il faut au soldat de la gloire, des distinctions, des récompenses.... »

Ces boutades, qui sentaient l'ancien régime, ne rassuraient point le Conseil d'État. Bonaparte le sentit si hostile qu'il n'osa pas mettre aux voix le fond même du projet. Le 24 floréal il consulta seulement le Conseil sur la question de savoir si le projet serait envoyé tout de suite au Corps législatif, dont la session allait finir. Thibaudeau proposa l'ajournement, parce qu'il était hostile au projet. Portalis, Mathieu Dumas, Rœderer combattirent l'ajournement, qui fut repoussé, mais seulement par quatorze voix contre dix.

On prévoyait une hostilité plus vive encore dans le Tribunat. On sait que cette assemblée n'avait pas le droit d'amendement ; elle acceptait ou rejetait en bloc. On lui fit la gracieuseté de soumettre officieusement le projet sur la Légion d'honneur à

sa section de l'intérieur, présidée par Lucien Bonaparte. Cette section reçut le projet le 25 floréal à dix heures du matin; elle le renvoya le même jour, à midi, avec deux amendements : 1° elle mit dans l'article 1er du titre premier ce qui se trouvait dans d'autres articles, à savoir que la Légion d'honneur était également destinée aux civils; 2° à l'article 7 du titre second, où étaient énumérées les fonctions qui pouvaient donner droit à la nouvelle distinction, elle ajouta les fonctions législatives. Bonaparte se hâta d'accepter ces changements, ne donna à Rœderer que quinze minutes pour faire un exposé des motifs, et le projet fut déposé au Corps législatif le même jour à deux heures.

Il est temps de dire quelles étaient les grandes lignes de ce projet.

En exécution de l'article 87 de la Constitution, concernant les récompenses militaires, et pour récompenser aussi les services et les vertus civils, il était formé une Légion d'honneur. Cette Légion, dont le premier Consul était le chef, se composait d'un Grand Conseil d'administration et de quinze cohortes dont chacune aurait son chef-lieu particulier et comprendrait 7 grands officiers au traitement de 5000 francs, 20 commandants au traitement de 2000 francs, 30 officiers au traitement de 1000 francs, et 350 légionnaires au traitement de 250 francs. Il était affecté à chaque cohorte « des biens nationaux portant 200000 francs de rente ». Un hospice devait être établi, dans chaque cohorte, pour les légionnaires infirmes. Nommés par le Grand Conseil d'administration, que présidait le premier Consul, les membres de la Légion d'honneur étaient choisis parmi les militaires qui avaient « rendu des services marqués à l'État dans la guerre de la liberté » (ceux qui avaient reçu des armes d'honneur en faisaient partie de droit), et parmi « les citoyens qui, par leur savoir, leurs talents, leurs vertus, ont contribué à établir ou à défendre les principes de la République, ou fait aimer et respecter la justice ou l'administration publique ». Chaque individu admis dans la Légion d'honneur devait « jurer sur son honneur de se dévouer au service de la République, à la conservation de son territoire dans son intégrité, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des proprié-

tés qu'elles ont consacrées ; de combattre, par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le régime féodal, à reproduire les titres et qualités qui en étaient l'attribut; enfin de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité ».

On voit que Bonaparte avait pris soin d'écarter de cette institution tout ce qui pouvait rappeler l'ancien régime : point de privilèges, point d'insignes, pas de décorations. Les nouveaux Cincinnati, plus républicainement organisés que leurs confrères d'Amérique, ne semblaient être, avec ces noms romains, qu'une petite armée de soldats et de penseurs républicains honorablement unis et désignés pour défendre la Révolution. Le serment était conçu dans l'esprit, dans le langage de l'an II, et la démocratique Convention nationale ne l'aurait certes pas désavoué.

Le bref exposé des motifs que Rœderer avait improvisé accentuait ce caractère républicain : « La Légion d'honneur, y était-il dit, doit être une institution auxiliaire de toutes nos lois républicaines, et servir à l'affermissement de la Révolution. Elle paie aux services militaires comme aux services civils le prix du courage qu'ils ont tous mérité ; elle les confond dans la même gloire, comme la nation les confond dans sa reconnaissance. Elle unit par une distinction commune des hommes déjà unis par d'honorables souvenirs ; elle convie à de douces affections des hommes qu'une estime réciproque disposait à s'aimer. Elle met sous l'abri de leur considération et de leurs serments nos lois conservatrices de l'égalité, de la liberté, de la propriété. Elle efface les distinctions nobiliaires qui plaçaient la gloire héritée avant la gloire acquise, et les descendants des grands hommes avant les grands hommes. C'est une institution morale, qui ajoute de la force et de l'activité à ce ressort de l'honneur qui meut si puissamment la nation française. C'est une institution politique, qui place dans la société des intermédiaires par lesquels les actes du pouvoir sont traduits à l'opinion avec fidélité et bienveillance et par lesquels l'opinion peut remonter jusqu'au pouvoir. C'est une institution militaire, qui attirera dans nos armées cette portion de la jeunesse française qu'il faudrait peut-être dis-

putér, sans elle, à la mollesse, compagne de la grande aisance. Enfin c'est la création d'une nouvelle monnaie d'une bien autre valeur que celle qui sort du trésor public; d'une monnaie dont le titre est inaltérable, et dont la mine ne peut être épuisée, puisqu'elle réside dans l'honneur français ; d'une monnaie enfin qui peut seule être la récompense des actions regardées comme supérieures à toutes les récompenses. »

Rœderer eut beau dire, le projet n'en souleva pas moins une opposition très vive, et, dans la séance du Tribunat du 28 floréal an X, plusieurs orateurs le combattirent avec une âpre et libre éloquence. Un de ces discours, celui de Savoye-Rollin, est resté célèbre. L'orateur dénonça comme contraire à la liberté et à l'égalité, comme « incompatible avec le gouvernement représentatif », la formation d'un « corps privilégié et perpétuel, concentrant parmi six mille individus huit millions de rente », d'un corps « qui recèle tous les germes de l'inégalité des conditions ». « La Légion d'honneur, en effet, ne manque d'aucun des éléments qui ont fondé, parmi tous les peuples, la noblesse héréditaire; on y trouve des attributions particulières, des pouvoirs, des honneurs, des titres et des revenus fixes. Il faut même remarquer que presque nulle part la noblesse n'a commencé avec autant d'avantages. » Cette Légion fortifie abusivement l'influence militaire : « Son amalgame avec des hommes civils ne pourrait y opposer aucun changement : ces derniers y seront à peine en raison d'un sixième. » Le tribun Chauvelin critiqua surtout le passage de l'exposé des motifs qui montrait dans la Légion d'honneur une institution politique intermédiaire entre le gouvernement et l'opinion : on veut donc substituer cette légion au Sénat, au Tribunat et au Corps législatif? Lucien Bonaparte riposta par des menaces indignées : « Attaquer, dit-il, la succession d'une loi en la travestissant d'une manière peu convenable, c'est attaquer les intentions de ceux qui la proposent, c'est attaquer le gouvernement... »

Le Tribunat vota le projet de loi, mais à une faible majorité : 50 suffrages contre 38.

La Constitution voulait qu'un projet de loi, une fois adopté par le Tribunat, fût soutenu devant le Corps législatif par des

tribuns et par des conseillers d'État, et le Corps législatif votait ensuite, sans discuter.

En conséquence, le 29 floréal, le Corps législatif entendit six discours en faveur de la Légion d'honneur, où le projet fut présenté sous les couleurs les plus républicaines. Rœderer alla même jusqu'à dire que la Légion d'honneur n'était pas seulement un obstacle au rétablissement de l'ancienne noblesse : elle empêcherait qu'on pût en créer une nouvelle ! Mathieu Dumas allégua, avec une emphase courtisanesque, l'antiquité romaine : « Un illustre Romain, dit-il, Marcus Claudius Marcellus, celui qu'on appela l'épée de Rome, celui qui, en assiégeant Syracuse, honora les sciences par sa généreuse sollicitude pour la conservation d'Archimède, et qui pleura sa mort, enfin, celui dont le vœu du peuple avait, par cinq consulats, prolongé le bienfait public de sa magistrature suprême, voulut élever un temple à l'honneur et à la vertu, et il ne pouvait l'être par de plus dignes mains. Les pontifes consultés ayant répondu qu'un seul temple ne pouvait suffire à ces deux divinités, Marcellus fit bâtir deux temples construits de manière qu'il fallait passer par celui de la vertu pour arriver au temple de l'honneur. Eh bien ! notre Marcellus, notre consul, dont le peuple vote en ce moment la perpétuelle magistrature, celui qui protégea les sciences et les arts au milieu des horreurs de la guerre, qui, sous les ailes de la Victoire, les fit revivre en Égypte, dans leur premier berceau, d'où les Grecs et Archimède les avaient reçus, enfin notre *épée de France* vous propose, pontifes de la loi, d'élever un temple à l'honneur et à la vertu ! »

Cette déclamation pédante souleva de si bruyants applaudissements qu'on crut que le projet allait être adopté à une forte majorité. Au contraire, la majorité fut assez faible : 166 voix contre 110.

Dix opposants au Conseil d'État, trente-huit au Tribunat, cent dix au Corps législatif, c'était beaucoup, pour ce temps et dans ce régime, de la part d'hommes que le plébiscite sur le Consulat à vie, qui se faisait alors, allait livrer sans défense à un maître tout puissant et populaire. C'est bien le sentiment de leur défaite, c'est bien l'impuissante et désespérée colère excitée en eux par ce coup d'État cynique que Bonaparte

venait de faire en provoquant le plus inconstitutionnel des plébiscites, c'est aussi le remords d'avoir cru aux promesses libérales de ce soldat qu'ils pensaient pouvoir mener, c'est cette confusion d'hommes d'esprit liés dans un piège qu'ils avaient eux-mêmes forgé au 18 Brumaire, voilà sans doute ce qui décida les républicains du Conseil d'État, du Tribunat, du Corps législatif à s'opposer à une loi qui, au fond, n'était pas plus contre-révolutionnaire que tant d'autres qu'ils avaient votées sans opposition.

*
* *

Cette loi avait même, on l'a vu, une sorte de figure républicaine, on peut même dire qu'elle était rédigée de manière que Napoléon Bonaparte n'en pût pas faire un instrument de règne. Dans la pratique, il supprima, par une série de mesures ou d'omissions illégales, tout ce qui, en l'institution de la Légion d'honneur, pouvait gêner son ambition. Ainsi la loi du 29 floréal an X portait que le Grand Conseil serait composé des trois Consuls et de quatre membres élus l'un par le Sénat, l'autre par le Corps législatif, le troisième par le Tribunat, le quatrième par le Conseil d'État. C'est ce Conseil, ainsi nommé en majorité à l'élection, qui nommerait tous les membres de l'ordre. Bonaparte n'y aurait que sa voix et son influence.

Le 17 messidor an X, le Conseil d'État allait élire son représentant — raconte Rœderer, — les urnes étaient déjà en place, quand le premier Consul fit dire que l'élection était ajournée.

Ce qui se passa ensuite n'est pas très clair. Un sénatus-consulte du 18 frimaire an XII déclara que le Grand Conseil ne serait complété qu'à la paix. Ce qui est clair, c'est que le premier Consul n'y voulait pas de membres élus, et en fait, par un petit coup d'État, il composa à sa fantaisie le Grand Conseil de quatre personnes : Joseph Bonaparte, Lucien Bonaparte, Kellermann et Lacépède, qui, ajoutés aux trois Consuls, formèrent les sept membres exigés par la loi.

Dès sa première séance, ce Grand Conseil nomma pour grand chancelier le général Mathieu Dumas. Le premier

Consul repoussa cette nomination ; conséquent avec ses récentes déclarations en faveur du pouvoir civil, il ne voulait pas d'un militaire, et, à la place de Dumas, il fit nommer Lacépède.

Le Grand Conseil, dans cette première forme, n'eut qu'une existence très courte. Le sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII, qui établit l'Empire et institua six grands dignitaires, décida que ces dignitaires « composeraient le Grand Conseil de la Légion d'honneur », dont les membres actuels conserveraient, « pour la durée de leur vie, leurs titres, fonctions et prérogatives ».

Dès le 24 floréal, apprenant ce qui se préparait ainsi et voyant que l'établissement des grands dignitaires amoindrirait ses fonctions, Lacépède envoya sa démission de grand chancelier[1]. Aussitôt on fit miroiter à ses yeux la lucrative sénatorerie de Paris, et, le lendemain 25, il écrivit au « citoyen premier Consul » : « Quels projets pourraient tenir contre le brevet d'honneur que vous venez de m'accorder? Comme citoyen, je donnerais ma vie pour le chef de l'État ; Lacépède la donnerait mille fois pour vous[2]. »

En fait, les pouvoirs de Lacépède (qui resta grand chancelier pendant tout l'Empire), et ceux du Grand Conseil furent à peu près annihilés. Méprisant et violant la loi qu'il avait fait voter, l'Empereur nomma lui-même, par décret, à tous les grades de la Légion d'honneur.

On a vu que, dans la loi du 29 floréal, il n'était nullement question de décorations, et, si un insigne y eût été établi, il est peu probable que le Tribunat et le Corps législatif l'eussent voté. L'Empire une fois créé, l'Empereur commit une illégalité de plus pour altérer l'institution de la Légion d'honneur à son profit. C'est par simple décret (22 messidor an XIII) que fut instituée la décoration, et on lit dans l'*Almanach impérial* de l'an XIII, p. 106, la note suivante : « La décoration des membres de cette Légion consiste dans une étoile à cinq rayons doubles, émaillée de bleu. Le centre de l'étoile,

1. J'ai publié cette lettre de démission dans *la Révolution française*, numéro du 14 juillet 1901.

2. Arch. nat., AF IV, 1037.

entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présente d'un côté la tête de l'Empereur, avec cette légende : *Napoléon, empereur des Français;* et de l'autre, l'aigle française tenant la foudre, avec cette légende : *Honneur et patrie.* Elle est en or pour les grands-officiers, les commandants et les officiers, et s'appelle *la Grande Aigle*, et en argent pour les légionnaires, et s'appelle *la Petite Aigle.* On la porte à une des boutonnières de l'habit, et attachée à un ruban moiré rouge. Les membres de la Légion d'honneur portent toujours leur décoration. L'Empereur seul porte indistinctement l'une ou l'autre. » Par un autre décret (10 pluviôse an XIII), Napoléon institua la « grande décoration ou grand-cordon de la Légion d'honneur », pour une élite de grands-officiers, dont le nombre ne pourrait excéder soixante.

Par une mesure non moins illégale, et sans même prendre la peine de libeller un décret, Napoléon avait modifié, dès 1804, ce serment républicain, conçu en termes presque *terroristes*, qui donnait à la Légion d'honneur l'aspect d'une institution révolutionnaire. Il en retrancha la promesse de combattre toute entreprise tendant à reproduire les titres et qualités qui étaient l'attribut du régime féodal, et on voit par là qu'il songeait dès lors à établir une nouvelle noblesse.

Le conseiller d'État Rœderer avait protesté, au nom du premier Consul, devant le Corps législatif, contre l'idée de rétablir une noblesse. Cette protestation n'empêcha pas Napoléon de songer à créer une noblesse, dès qu'il fut empereur, et la première idée qui se manifesta dans ses conseils, ce fut de tirer cette noblesse de la Légion d'honneur, en rendant les titres de cette Légion héréditaire. C'est ce que le sénateur Sémonville proposa, dans un curieux et détaillé mémoire inédit [1]. Napoléon n'adopta pas ce projet. Mais il introduisit l'hérédité dans la Légion d'honneur par le décret du 1er mars 1808, concernant les titres, dont les articles 11 et 12 sont ainsi conçus : « Les membres de la Légion d'honneur et ceux qui, à l'avenir, obtiendront cette distinction porteront le titre de chevalier. Ce titre sera transmissible à la descendance directe et légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en

1. Arch. nat., AFIV, 1038.

mâle, par ordre de primogéniture, de celui qui en aura été revêtu, en se retirant devant l'archi-chancelier de l'Empire, afin d'obtenir à cet effet nos lettres patentes, et en justifiant d'un revenu net de trois mille francs au moins ».

C'est ainsi que dans la pratique les promesses faites aux républicains du Tribunat et du Corps législatif, au sujet de la Légion d'honneur, furent à peu près toutes violées, et que la plupart des craintes, des objections de l'opposition se trouvèrent justifiées par l'événement.

Cependant les souvenirs les plus révolutionnaires de la Révolution, si on peut dire, furent invoqués lors de la première prestation de serment et de la première distribution de croix. Cette cérémonie eut lieu dans la chapelle des Invalides, le 14 juillet 1804 (26 messidor an XII), jour anniversaire de la prise de la Bastille. Le grand chancelier Lacépède célébra pompeusement la victoire remportée en 1789 sur la tyrannie. Il dit qu'alors la nation « reprit ses droits usurpés ». Mais trompée, trahie, elle allait périr, « lorsque le héros du XIXe siècle, interrompant ses triomphes lointains et accourant à sa voix, est venu la sauver, la délivrer et la rendre à la gloire et au bonheur ». Il déclara que la Révolution était *terminée*. « Aujourd'hui, dit-il, tout ce que le peuple a voulu, le 14 juillet 1789, existe par sa volonté. Il a conquis sa liberté, elle est fondée sur des lois immuables; il a voulu l'égalité, elle est défendue par un gouvernement dont elle est la base; il a voulu que la propriété fût sacrée, elle est rendue inviolable par toutes nos institutions. » La Légion d'honneur ajoute à toutes ces garanties. Conclusion : « Honneur! Patrie! Napoléon! Soyez à jamais la devise sacrée de la France et le gage de son éternelle prospérité ».

Ce discours, le serment, une messe, la distribution des croix, voilà en quoi consista cette cérémonie, qui n'excita alors qu'un médiocre enthousiasme, si l'on en croit la tradition orale. Le maréchal Augereau, entouré de quelques officiers, resta sur la place des Invalides et s'abstint de répondre à l'appel de son nom. Quelques personnes, irritées qu'on eût *monarchisé* la Légion d'honneur, renvoyèrent leur brevet, entre autres Lemercier et Truguet. D'autres, pressentis, refusèrent, comme Rochambeau et La Fayette. Il y eut au début

des ricanements, des haussements d'épaule. On lit dans les *Mémoires* de madame de Chastenay : « M. Réal ne put, dans le premier moment, se montrer à nous sans rougir. Je trouvai Garat chez Fouché, les revers de l'habit exactement croisés, pour qu'on n'aperçût pas sur la poitrine d'un philosophe le signe trop peu équivoque de la vanité d'un courtisan ; mais l'impitoyable Fouché se fit un jeu de forcer Garat à me le découvrir. En peu de jours on s'y accoutuma ; en peu de mois, on en vint à l'envier. » Il semble bien que, déjà, à la seconde distribution, au camp de Boulogne, le 28 thermidor an XII, la Légion d'honneur n'était plus ridicule.

*
* *

Pendant le Consulat et l'Empire, il y eut environ quarante-huit mille nominations, dont 1400 de l'ordre civil.

Sur les dotations, sur les maisons d'éducation pour les filles de légionaires, il y eut une foule de décrets et de règlements, dont l'étude ne serait pas sans intérêt pour l'histoire, soit économique, soit pédagogique. Mais, ne voulant que raconter les origines et la création de la Légion d'honneur, je rappellerai seulement, pour ce qui est de l'application et du fonctionnement de cette institution, que Napoléon créa d'autres ordres de chevalerie. La Légion d'honneur lui parut trop démocratique pour son royaume d'Italie : il y établit, en 1805, l'ordre de la Couronne de Fer, à figure bien plus « féodale ». Il éprouva aussi le besoin, quand il eut aboli les derniers vestiges des institutions républicaines, de créer un ordre au-dessus de la Légion d'honneur, les *Trois Toisons d'Or* (décret du 15 août 1809), exclusivement réservé aux militaires et aux grands dignitaires, comprenant 100 grands chevaliers, 400 commandeurs et 1000 chevaliers, avec un grand chancelier, qui fut le comte Andréossy, général de division, conseiller d'État. En outre, le 18 octobre 1811, il abolit l'ordre royal de l'Union, qui existait en Hollande, ainsi que tous les ordres des pays annexés, et créa un ordre de la *Réunion*, destiné aux civils et aux militaires de tout l'Empire, avec 200 grands croix, 1000 commandants, 10000 chevaliers. L'insigne était un

ruban bleu de ciel. Le grand chancelier de cet ordre fut Champagny, duc de Cadore.

A ce moment-là, presque toutes les formes de l'ancien régime réapparaissaient une à une, et Napoléon, perdant le sentiment de la réalité, déployait un faste aussi chimérique que l'était son rêve de domination mondiale. On était loin, non seulement de l'époque où le président de la Convention nationale donnait en citoyen l'accolade fraternelle au brave Bertèche, mais de cette première conception, à demi démocratique, de floréal an X, où se mêlaient confusément, dans une forme républicaine, les idées révolutionnaires et les souvenirs d'ancien régime. C'est cette conception première, aujourd'hui oubliée, dont nous avons cru opportun, à propos du centenaire de la Légion d'honneur, de rappeler les précédents, les origines, les circonstances, la première application, afin de mieux faire connaître, par ces faits oubliés ou travestis, et les Français de 1802 et Napoléon Bonaparte lui-même.

A. AULARD

LES SALONS DE 1902

La Société nationale des Beaux-Arts et la Société des Artistes français, — le « Champ-de-Mars » et les « Champs-Élysées », car ces noms de jadis leur restent, en dépit des déménagements, — sont installées toutes les deux au Grand-Palais. Il y a, de l'une à l'autre, un passage ; et c'est fort gentil, ce rapprochement... Mais la différence est toujours sensible entre ces deux expositions ; peut-être même est-elle plus frappante, aujourd'hui que les dissidents, après les premières audaces et les paradoxes du début, sont arrivés à une notion plus sereine de leurs principes d'art et les appliquent avec une plus juste assurance.

Les « Champs-Élysées », il faut le dire, sont demeurés fidèles à des traditions dont quelques-unes méritent le respect, mais dont quelques-unes aussi semblent surannées. Le « Champ-de-Mars » s'est constitué pour la lutte en faveur de l'esprit d'innovation. Aux Champs-Élysées, par exemple, on s'astreint en général au « sujet » : c'est-à-dire qu'un épisode historique, ou légendaire, ou simplement anecdotique, est l'âme d'un tableau, sa raison d'être. Ces artistes, au lieu d'employer les couleurs, auraient mieux fait, parfois, de recourir à d'autres moyens d'expression, à la littérature surtout, pour rendre leurs idées ; du moins, ils n'ont l'air, souvent, que d'illustrateurs. Au Champ-de-Mars, on est plutôt décorateur ; on est plus peintre : on a une

conscience plus nette de ce que peut et doit donner la combinaison de la couleur et des lignes.

La sculpture des Champs-Élysées subit encore l'influence du XVIe siècle italien; celle du Champ-de-Mars tend à s'émanciper...

Ces distinctions, d'ailleurs, ne sont pas absolues; et il est vrai qu'on se figurerait sans peine M. Henri Martin au Champ-de-Mars, M. Carolus Duran aux Champs-Élysées. Ce ne sont point, à proprement parler, deux écoles bien définies et hostiles; mais ces deux groupes continuent la querelle interminable des anciens et des modernes.

Chez les uns et chez les autres, les individualités seules sont intéressantes, — rares chez les anciens, que les traditions empêchent, plus nombreuses et mieux caractérisées chez les modernes.

I

LA PEINTURE

Il y aurait de l'arrogance et de la désinvolture, de la part d'un « salonnier », à ne point tenir compte de l'opinion publique, à n'exprimer que ses goûts propres, à négliger les gloires consacrées. La critique doit être impersonnelle, ou, comme on dit, *objective*. Mais on ne comprend bien que ce qu'on aime, — voilà, hélas! la difficulté... Je parlerai donc, d'abord, avec respect de quelques maîtres reconnus, en me fiant à l'assentiment général plutôt qu'à des sympathies d'art très spontanées.

M. Bouguereau dessine avec talent, et compose avec soin, et peint avec délicatesse; il aime les tons frais, les transitions fines du rose au blanc. Il ne confond pas la chair de l'homme et la chair de la femme, celle-ci rose et celle-là brune; il idéalise, du reste, l'une et l'autre. Ses qualités habituelles se retrouvent dans ses *Oréades*, où des nymphes toutes nues s'envolent, bien que sans ailes, à l'apparition de l'aurore et des faunes indiscrets. Nulle confusion dans cette fuite éperdue à travers le ciel.

La *Vestale endormie* de M. Jules Lefebvre n'est pas moins agréable, par son joli maintien, sa lassitude décente et le grain délicat de sa peau.

M. Gérôme est toujours spirituel et minutieux. Sa *Rentrée des félins dans le cirque*, un peu ornée, un peu arrangée, évite les défauts d'un truculent réalisme. Les félins que voici sont doux comme des moutons : cela tient, sans doute, à ce qu'on les a gorgés de martyrs ; le ventre alourdi, les babines ensanglantées, ils s'avancent placidement. A peine l'un d'eux fait-il des manières. Et le tableau n'est pas tumultueux.

Le carton « en camaïeu double rehaussé d'or » que M. Guillaume Dubufe consacre à la glorification de Gounod n'est pas une composition très originale, mais on peut en aimer la fraîcheur, la sérénité. Il n'était pas facile de représenter le musicien en son costume très simple de travail, veston de velours et toque sur la tête, parmi de jeunes femmes allégoriques ; M. Dubufe y a réussi. D'ailleurs, la majestueuse figure de Gounod, tout à fait exempte de modernisme et d'ironie, se prêtait à l'apothéose.

Dans la *Glorification de Colbert*, de M. Jean-Paul Laurens, le mélange, au contraire, est bizarre des nudités emblématiques et des parures Louis XIV. Un Colbert en bronze préside, grave, emphatique un peu, cette assemblée disparate. La couleur mate et franche, bleu de roi, rouge, vert cru, le dessin vigoureux, donnent à ce panneau décoratif un caractère intéressant de force, d'énergie, de décision, — et l'on se dit que Colbert eût voulu être glorifié dans ces tons-là. Point de raffinement excessif, ni de gentillesse, ni de grâce chétive, mais de la saine honnêteté, de la conscience. Au premier plan, un homme nu fait un geste mal commode et, je crois, plus académique qu'on ne l'eût souhaité, pour dérouler un parchemin où sont inscrits les noms d'académies, — celle des Sciences et celle d'Architecture, celle de France à Rome, etc., — fondées par Colbert.

Ce sont des événements plus proches de nous et des personnages plus contemporains que célèbrent MM. Gervex et Rixens, et, si leurs toiles n'ont pas l'éclat de la *Glorification de Colbert*, cela tient, en partie du moins, à la médiocrité du costume moderne. En outre, parmi MM. Loubet, Waldeck-

Rousseau, Deschanel, Millerand et Delcassé, il était impossible que figurassent des nudités ornementales. Le *Banquet des Maires*, de M. Gervex, étonne, tout d'abord, par sa composition : deux huissiers, vus de dos, en sont le centre, et tout le reste s'ordonne autour d'eux. Le président de la République, qui fait son entrée par la droite, les présidents du Sénat et de la Chambre et les ministres qui l'accompagnent, — le ministre de la guerre, caché par ses collègues, est seul un peu sacrifié, — sont très ressemblants, paraît-il : le public qui se presse devant cette œuvre se plaît à reconnaître ces messieurs et à les désigner par leurs noms. Je signale, comme spirituel, le dessin des divers pantalons et habits, dont la coupe, inégalement parfaite, a tout l'intérêt d'un document psychologique. — Quant au *Jubilé de Pasteur*, de M. Rixens, la facture en est un peu molle et la couleur un peu terne. Peut-être des cérémonies officielles du genre de celles-ci sont-elles trop récentes pour que l'art puisse déjà les magnifier?... .

Une salle entière des « Artistes français » est occupée par les immenses décorations de M. Detaille, destinées à notre Hôtel de Ville : *les Enrôlements volontaires sur le terre-plein du Pont-Neuf en 1792*, et *la Réception par la municipalité de Paris, à la barrière de la Villette, des troupes revenant de Pologne après la campagne de 1806-1807*. Il y a là un remarquable effet de composition ; les groupes sont bien distribués. Chacune de ces centaines de figures est étudiée dans le détail ; les attitudes sont variées, amusantes ; les costumes sont pittoresques. L'éclairage bleuté des *Enrôlements*, la coloration jaune de la *Réception des troupes* sont obtenues par un mélange heureux de nuances diverses dont la fantaisie réjouit l'œil et qui s'harmonisent joliment. Je ne sais si l'on ne désirerait, dans les *Enrôlements* surtout, plus d'enthousiasme, plus de vie, plus de désordre même : cela n'est-il pas trop placide pour commémorer de telles aventures héroïques? Cela n'est-il pas d'un arrangement quelque peu théâtral? Ces foules ont presque aussi bonne tenue que les troupes.

En famille, de M. Carolus Duran, manque aussi de naturel, de vérité. Les robes trop belles, les gestes trop uniformément gracieux, la sagesse de ces enfants, donnent à cette

scène intime un air apprêté qui n'attendrit pas. Mais la maîtrise de M. Carolus Duran est incontestable, et la petite fille au lévrier, qui tient le milieu du tableau, est d'un style très élégant.

M. Maignan a renouvelé le célèbre épisode de la *Séduction*, — le Serpent dit à la Femme : « Vous serez comme des Dieux », — en donnant au Malin la queue tortueuse d'un reptile, mais le buste et la tête d'un homme très perfide et cajoleur. La blonde chevelure d'Ève est d'un bel éclat ; de larges fleurs roses, bleues et jaunes évoquent les joies merveilleuses du Paradis bientôt perdu...

*
* *

Les maîtres que j'ai cités, depuis longtemps illustres, suivent les traditions de notre ancienne école française, qu'il ne faut pas dénigrer, mais qui, ayant donné tout ce que contenait sa formule technique, n'a plus aujourd'hui l'intérêt d'une nouveauté, imprévue, attrayante par cela même. Une peinture est née, pendant que celle-là s'acharnait à subsister. Si plusieurs des peintres que je louerai maintenant n'ont pas encore atteint à la même perfection que leurs devanciers, cela est excusable : ils durent tâtonner, n'usant pas des procédés reconnus. Et parfois ils se trompent, mais ils ont aussi de belles trouvailles, — et, en tout cas, ils inventent ! Du reste, leur esthétique, peu à peu, se précise et leur révolte s'apaise : aux hardiesses, souvent déconcertantes, des premiers temps, succèdent le calme de la certitude, la sérénité de l'œuvre accomplie.

Il faut commencer par le paysage : c'est la Nature que l'on « redécouvrit » d'abord, lorsqu'on eut pris la décision de rompre avec les poncifs d'autrefois. Une certaine idée de la Nature s'était formée, et s'était imposée à l'esprit de tous, si bien que la Nature elle-même, on avait cessé de la voir : on ne distinguait plus les horizons, le décor des forêts et des plaines, qu'à travers l'image irréelle qu'en avaient composée les artistes les uns après les autres. Et les premiers qui, par un sublime effort d'ingénuité, négligeant cette image médiocre, ouvrirent leurs yeux purifiés sur le spectacle éblouissant de ce qui est, s'émer-

veillèrent. Dans leur joie, il est bien certain qu'ils ont exagéré les effets ; irrités des atténuations, des façons convenues qui leur avaient gâté la vision de la Nature, ils outrèrent l'audace, le paradoxe au besoin. Leurs excès mêmes furent profitables : ils nous obligèrent à être attentifs, à nous apercevoir qu'on nous trompait : ils rendirent à notre regard sa clairvoyance native. Et, à présent, voici retrouvée la Nature...

Parmi tant d'autres paysagistes admirables ou délicieux, M. Le Sidaner se distingue comme le plus pensif et le plus pénétrant. Car il y a toute une philosophie dans ses petits tableaux, de composition très simple et de tonalité douce. Il ne recherche pas les sites grandioses ni les prodigieuses lumières ; mais une rue de village, un coin de jardin, la cour d'une vieille maison, un portail vétuste et qui se délabre, lui sont des témoignages émouvants de la beauté que met en toutes choses un rêve intime et secret. L'heure silencieuse du crépuscule favorise le recueillement, et les teintes adoucies du soir s'accordent à la mélancolie d'une âme, en deuil de sa gaieté, qui s'est écartée des chaudes soleillades et alors seulement s'épanouit dans un décor semblable à elle. La neige, en sa tombée lente et monotone, amortit les couleurs trop vives, unifie les nuances. Au bout du chemin, des lampes qui veillent derrière des rideaux, animent doucement la solitude... Les touches menues et denses de M. Le Sidaner, juxtaposées avec une adresse infinie, donnent aux éléments de ses paysages le relief qu'il faut, les enveloppent d'une atmosphère diaphane, humide ou chargée de brumes impalpables ; et de tout objet, le plus familier, le plus humble, il sait rendre le mystère précieux et essentiel.

Un charme analogue émane des tableaux de M. Duhem, qui goûte aussi l'entre chien et loup, la tranquillité de l'hiver provincial, les ruelles étroites contre les églises vigilantes, aux vitraux clairs dans les buées du soir. Sa *Mise au Parc* est belle de paix lunaire.

M. René Ménard, lui, s'enivre de la gloire dorée des couchants. Non qu'il lui faille les flamboiements, les incendies du soleil à son fastueux déclin ; mais la minute qui l'enchante est plutôt celle qui, tout de suite après la disparition de l'astre, épand en larges ondes la lumière égale, fauve et qui va s'at-

ténuer avec lenteur... Il a splendidement évoqué la chaude et radieuse Corse en son automne éclatant. *Aigues-Mortes* est charmante, avec ses tonalités vertes, et la ligne de ses murailles au bord de l'eau, et sa solitude.

La lumière est rose et bleue dans les paysages provençaux de M. Montenard, on le sait ; et, dans sa *Procession de sainte Madeleine*, elle est bien transparente, vibrante et chaude. A l'ombre, les robes blanches des jeunes filles semblent toutes bleues... M. Dauphin se plaît aux mêmes régions méridionales ; ses ports de *Villefranche* et de *Toulon* sont ensoleillés et frais. Contre les quais, l'eau miroite, danse au flanc des barques, réfléchit le ciel, en casse l'image et joue avec les morceaux.

M. Georges Clairin et M. Iwill voyagent à la recherche de colorations neuves. Les paysages vénitiens et siciliens de M. Iwill sont jolis, presque trop jolis et, dans l'air presque trop pur, assemblent les roses les plus frais au vert, au bleu, au blanc. De grêles et fines silhouettes d'arbres, de palais, d'églises, émergent de ces fêtes de clarté. J'aime surtout la *Route de Taormina*. La poésie d'un cyprès solitaire, sombre, net, découpé sur un ciel d'azur, on ne l'a jamais mieux exprimée... Mais le *Temple de Medinet-Abou*, de M. Georges Clairin, est une œuvre plus ample et majestueuse, d'une inspiration vraiment large. N'est-ce pas dans le paysage que se réalisent le mieux les remarquables dons de coloriste de ce peintre ? Les fortes assises de la montagne, les ruines gigantesques, chauffées de soleil éclatant, l'atmosphère brûlante où miroitent des lueurs éparses, et au milieu de ces splendeurs naturelles, la note vive gaie et perçante des robes égyptiennes, — un enchantement de tons heureux, et la célébration de la lumière aux flots limpides !

Le Vieux Canal, de M. Leempoels, encaissé entre les demeures de la ville ancienne et bordé d'arbres épais, reste dans l'ombre ; mais le soleil bas dore les feuillages touffus, y éveille des rougeurs ardentes. M. Leempoels est un artiste original. Sa facture est un peu trop minutieuse, mais juste et franche, et les effets qu'il obtient ne sont pas dus seulement à de la dextérité : il met une âme dans ce qu'il fait, l'âme même de la Flandre consciencieuse.

M. Charles Giron (qui n'est pas un portraitiste incompa-

rable) aime la montagne et ses fantasmagories, ses prestiges. Il est habile à rendre les reflets du soleil sur les cimes glacées, les perspectives bleues, nacrées, miroitantes, les lointains qui parfois se fleurissent d'illuminations étranges, et, dans les anfractuosités, la blancheur des brumes, qui traîne et s'échevèle. Peut-être eût-il mieux fait de ne point déterminer en formes vaporeuses de femmes ses *Nuées* errantes, — bien que l'on puisse goûter ce vague symbolisme panthéistique.

M. Thaulow a quitté sa Norvège pour la Bretagne. Mais sa Bretagne d'aujourd'hui n'est pas sans ressembler un peu à sa Norvège de naguère : qu'on la compare à celle de M. Cottet, par exemple... Comme si les yeux gardaient l'image ineffaçable des premiers paysages vus, journellement contemplés d'abord, et ensuite n'apercevaient les horizons nouveaux qu'à travers cet écran, la Bretagne que voici, bleue et rouge, a l'air scandinave. Et je ne sais si elle ne doit pas à cette amusante transposition un charme de plus. L'eau, en tout cas, est merveilleuse en ce tableau des *Laveuses de Quimperlé* : elle a des remous bleus, elle est profonde et légère. Ailleurs, à demi gelée, mêlée de glaçons et de neige, elle s'alourdit. Ailleurs encore, la neige, sur le sol et sur les toits, semble éclairée de lueurs immanentes.

Avec M. Raffaëlli, nous revenons chez nous. C'est Paris qu'il a copié ou bien les environs tout proches, Sartrouville, les bords de la Seine à Maisons-Laffitte. Sa *Porte Saint-Denis* est un miracle d'art subtil; dans les tons gris et blancs, bleutés, par endroits, de ce fin brouillard spécial à Paris, l'habituel mouvement de la rue va et vient. Les plans divers apparaissent en valeur juste, différenciés à peine, assez pourtant; et, si la touche de couleur est grêle, un peu indécise, l'atmosphère n'en est que plus frémissante et spirituelle.

« Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre, les éléments dont toutes choses sont composées... » Cette parole de l'*Imitation* n'est point la maxime, assurément, des paysagistes; le spectacle des horizons vains et changeants les ravit. Mais plusieurs d'entre eux ont perçu, comme le vieux mystique, l'identité de la Nature avec elle-même en ses manifestations variées. Ils savent que la poésie de la Nature est tout entière dans le

moindre coin de verdure à la lisière d'un bois, et « la campagne » leur suffit.

Insoucieux de l'exotisme pittoresque, M. Harrison peint une *Soirée sereine*, un *Coup de Soleil*, un *Temps gris*, des *Reflets* de soleil ou de lune sur l'eau. M. Jeanniot, dans un *Bord de rivière*, dans un *Petit Gué*, dans une ligne de peupliers, met toute la délicatesse et la grâce de l'air limpide et léger. La *Belle Journée*, la *Fin de journée*, de M. Lhermitte, sont d'une beauté simple et forte, et ne doivent leur effet admirable qu'à la juste notation de l'éclairage sur les champs, sur les collines. (L'habileté de M. Lhermitte est connue ; mais a-t-il bien raison de travailler à l'huile suivant sa technique du pastel et du fusain?...) L'ombre est silencieuse et douce dans les tableaux de M. Meslé; il emplit de vaporeuse atmosphère la solitude des prés et des villages. Les pins rougis de lueurs crépusculaires, de M. Dainville, sont superbes; parmi les branches basses flotte une buée incandescente.

Et je voudrais louer encore M. Maufra, véridique et hardi; M. Billotte, ami du croissant de lune et des petits nuages qui, le soir, rosissent; M. Buysse, ami de l'arc-en-ciel; M. Viala, qui sait le charme des temps couverts, humides; M. Harpignies, qui sait toutes les transitions du vert au bleu; M. Osterlind, matinal; M. Guignard, qui peint des moutons au bercail, comme naguère des soldats au bivouac, uniquement pour le plaisir de varier, selon l'heure, la coloration de leurs silhouettes; M. Lebourg et ses belles images d'automne et d'hiver; M. Léopold Stevens et ses fines notations d'Orient; M. Flahaut et ses falaises, M. Boyer et ses tempêtes, M. Le Gout-Gérard, M. Pierre Machard, M. Japy...

Tous ces paysagistes ne se donnent pas pour des novateurs, et plusieurs d'entre eux méprisèrent, autrefois, les tentatives des « jeunes »; ce ne fut point une raison pour qu'ils n'en pussent profiter : ils l'ont fait, peut-être à leur insu. Et voilà décidément rajeunie notre vision de la Nature!

*
* *

On peut distinguer trois sortes (notamment) de portraitistes : Holbein serait le type de la première, Van Dyck de la

seconde, et, quant à la troisième, je crois qu'il en faudrait chercher les plus significatifs exemplaires parmi les artistes contemporains. Holbein est, avant tout, un psychologue, et c'est principalement au visage de ses modèles qu'il a demandé le secret de leur individualité : leur regard, fixe ou fuyant, dur ou affable, la ligne de la bouche, molle ou ferme, ironique, douce ou dédaigneuse, la forme des narines expriment une façon de penser, une attitude envers la vie, un tempérament. Van Dyck donne plus d'importance au corps, au geste et à l'allure générale, insolente, ou gracieuse, ou coquette. Et d'autres sont à peine des portraitistes, n'utilisant les personnes qui ont posé devant eux que comme de beaux prétextes à de la peinture : le corps humain, souple et mobile, et, avec la couleur variée de ses costumes, amusant de fantaisie, de somptuosité, n'est-il pas, de tous les objets que la lumière baigne, le plus admirable? et n'exprime-t-il pas, sous la forme la plus parfaite, la vie universelle, éparse au cœur des apparences? A peine des portraitistes, puisque la révélation d'une âme particulière n'est pas leur souci, ces peintres sont peut-être des peintres plus absolument que les psychologues...

Le portrait de femme de M. Louis Anquetin est l'œuvre d'un très grand artiste, que le mélange des bleus, des roses et des fraîches verdures enchante, que l'ardente joie de la vie, manifestée superbement, enivre. Pas de mièvrerie ni de minutieuse gentillesse ; et le labeur de l'intellectualité ne gâte point ce rêve heureux. C'est une fête de clarté, de riante jeunesse et de bel espoir. L'étoffe aux plis faciles, et la chair d'un éclat merveilleux, et les fleurs glorieuses, sont peintes en pleine lumière, sans une ombre, en pleine pâte, qui ne s'entasse ni ne s'étend avec mollesse. Les modelés sont francs, justes, et tout cet art est d'une aisance souveraine...

M. Stewart intitule *Fantaisie rose et or* un joli portrait, et il indique bien ainsi son vœu de coloriste : le jeu des nuances entre elles, délicatement associées, est « le sujet » de son tableau. La robe de soie changeante, que le genou bossèle, a des reflets d'argent mat sur le fond du tissu « fraise écrasée », et les jaunes environnants se joignent à cette harmonie délicate.

Les tableaux de M. Louis Picard, qui s'appellent *Portrait*

de madame L., — *Jeune fille aspirant le parfum d'une rose*, — et *Sur une terrasse au bord de la mer*, évoquent la grâce féminine dans une atmosphère un peu trouble, humide, vaporeuse. Au lieu d'accuser le dessin et de marquer la personnalité, comme d'autres y tâchent, M. Picard enveloppe ces silhouettes élégantes d'un voile de mystère. Les buées nocturnes sont palpables en cette délicieuse *Terrasse au bord de la mer* : on les sent fraîches et pénétrantes. Des fanaux, au loin, clignotent, et, au premier plan, les lueurs jaunes des bougies se répandent sur les beaux fruits d'un souper tardif et sur la jeune femme, un peu lasse et languide, qui est là, jouissant de la soirée douce.

Parmi les portraitistes véritables, et parmi les maîtres aussi les plus sûrs de leur métier, il faut citer d'abord M. Sargent. Ses envois de cette année sont prodigieux de vigueur, de facilité. Le *Portrait de deux sœurs* est incomparable. On en admire la facture, si originale : et il faut aussi remarquer comme tous les détails sont expressifs et concourent à la signification totale de l'œuvre. Ce n'est pas seulement par la physionomie que se révèlent ces « deux sœurs », mais par le port et le maintien hardi, par leur toilette, magnifique en dépit du peu d'ornements, par tout le luxe où se déploie leur beauté saine et triomphante.

Le principe d'art est le même chez M. de la Gandara, et j'analyserais semblablement l'esprit des jeunes femmes qu'il a peintes. Mais lui raffine davantage, et il s'intéresse à des psychologies plus compliquées. Il tourmente les lignes du corps, et il les tortille parfois bizarrement, — avec tant d'adresse, d'ailleurs, que l'image reste claire. — Il aime les étoffes très fines, qui se plissent et ne se chiffonnent pas et qui sont dociles aux attitudes nerveuses ; il les superpose, il joue avec les soies et les gazes capricieuses, il leur ajoute la parure encore des bijoux délicats, et il n'y a point de surcharge en tout cela, ni de recherche excessive. De telles œuvres demeureront des témoignages de la grâce d'aujourd'hui, qui est fantasque et maniérée, spirituelle, exquise.

M. Jacques-Émile Blanche, qu'on a toujours connu artiste de goût, s'est à présent dégagé de l'influence anglaise qu'il a subie si agréablement jadis, et il a pris possession de lui-

même. Ses portraits de M. Paul Adam, de M. Charles Cottet, du petit Philippe Barrès sont excellents, puissants et profonds. L'interprétation du caractère frappe par la netteté, l'exactitude évidente. Son Paul Adam, vaillant et fier, avec le retroussis des moustaches, le lucide regard, le front solide et la mâchoire forte, est bien cet écrivain têtu, confiant en son génie, riche d'idées et dédaigneux du reste... Les couleurs vives, les bleus surtout que M. Blanche affectionna, ne se voient plus ici. La méthode s'est simplifiée; mais la gamme des nuances s'est étendue et, dans les noirs et les bruns, M. Blanche observe d'ingénieuses gradations. Il est plus soigneux que jamais de l'unité du tableau, — et, au besoin, il fait moins rousse que nature la barbe de M. Cottet si la tonalité générale de la composition le veut.

L'habituelle distinction de M. Dagnan-Bouveret ne se dément pas. Si elle se démentait quelquefois, peut-être éprouverait-on à la retrouver un plus subtil plaisir. Il est arrivé, depuis longtemps, à la perfection de son art : alors, on s'intéresse moins aux répliques qu'il donne de ses œuvres excellentes. Il n'y a rien à objecter à ses portraits de cette année : la grâce en est jolie, pure, l'exécution soignée, magistrale sans doute; mais ils n'ajoutent pas grand'chose à ce qu'on savait de lui. Les mains fines sont dessinées à ravir, les doigts s'arrangent élégamment, sans que leur disposition soit trop affectée. Les visages, qui ne sourient ni ne s'attristent, ont la sérénité qui convient. Que sais-je? Tout cela manque de vie, d'entrain, de caractère. M. Gérôme, que voici, est ressemblant, mais figé dans une attitude éternelle. N'y a-t-il pas, en lui, une âme plus remuante, plus gaie, plus impétueuse? Et pourquoi ce nimbe de blancheur qui émane de lui, comme les phosphorences de jadis autour du Christ de la *Cène*?... Il est dangereux pour un peintre d'avoir vite réalisé son rêve d'art, s'il ne possède pas en soi une intime puissance de renouvellement.

Combien nous intéresse davantage l'œuvre sincère et si originale de M. Fougerat, *Ma Maisonnée!* Elle choque les visiteurs du Salon : c'est bon signe; elle ne fait au goût public nulle concession. La volonté de réalisme est saisissante, — mais de bon réalisme, sans outrance facile et sans grossièreté

lyrique. — La vérité humble et rude, pathétique sans incidents, voilà ce que le peintre a rendu, avec une force singulière. Son idéal n'est point extérieur aux constatations qu'il a faites sur la réalité. Il a senti la valeur émouvante de la vie. Les trois êtres dont se compose sa « maisonnée », une jeune femme, une petite fille et une bonne, il les groupe très simplement, presque naïvement, sans apprêt. Il ne s'efforce même pas de combiner une scène familiale : il les a fait venir, et, devant son chevalet, la jeune femme s'est assise, lasse mais énergique et robuste ; la bonne s'est campée de son mieux en arrière du fauteuil, et la fillette, habillée pour la promenade, se tient à côté de sa mère. A chacun de ces trois visages il a donné l'expression juste qui les caractérise, et qui n'indique pas seulement la pensée actuelle, mais toute l'existence antérieure. Voilà trois êtres, et tels que la vie les a faits.... M. Fougerat peint largement, mais avec conscience, et il n'esquive pas les difficultés. Les figures sont bien en place. Dans le détail, il a aussi de charmantes trouvailles : le collier de corail sur le lainage crème de l'enfant est un rappel du rouge des lèvres et des joues. Les blancs et les noirs sont distribués avec goût, sans rien de terne et sans confusions fades.

M. Fougerat expose encore un portrait curieux, *le Supérieur du petit séminaire de Vitré*, — portrait psychologique, où l'accessoire est réduit au minimum, et révélateur surtout par la physionomie. — J'ai cité Holbein comme le maître en ce genre, qui aujourd'hui périclite — à cause, notamment, d'un peu de frivolité chez les peintres : — voyez les merveilleux velours incarnadins, les dentelles d'or de M. Jacquet, et ses visages trop insignifiants ! Mais le prêtre campagnard de M. Fougerat est une œuvre sérieuse, d'une grande puissance expressive et d'une édifiante simplicité de facture ; on ne pouvait mieux rendre l'intelligence paisible et la volonté de ce front, la résolution nette et réfléchie de cette pensée qui ne vagabonde pas, mais s'applique à du réel.

Le portrait d'une dame âgée, de M. Henner, est l'une de ses œuvres les plus belles. Naguère, comme enivré de ces effets de blancheur qu'il inventa, il multipliait, au gré de sa fantaisie, les petites nymphes couchées et resplen-

dissantes dans l'ombre opaque, ou les joueuses de flûte près des fontaines bleues... Aujourd'hui, tous ses procédés subtils, ingénieux, il les applique à un sujet plus grave, plus longuement et intensément étudié, et son habileté contumière s'en trouve ennoblie.

Est-ce parmi les portraits qu'il faut ranger les admirables *Études* de Carrière? Études de physionomie, études de sentiments à travers la physionomie, études de l'âme au delà des accidents individuels, évocations de la souffrance, de la pitié, de la fatigue et de tout le tourment que la vie met dans les profondeurs de la conscience douloureuse. Études aussi de ce mystère, étonnant entre tous : l'esprit qui s'endort et, s'anéantissant avec peine, laisse aux traits du visage le souvenir de son tracas, mal apaisé. Carrière est le portraitiste de l'âme humaine, et il l'a trop intelligemment scrutée pour la peindre claire, précise : il la veut environnée d'ombre et d'incertitude, il ne tente pas de l'expliquer, mais il en révèle les subites manifestations, analogues à des jaillissements d'éclairs dans la nuit.

Les portraits de MM. Chartran, Benjamin Constant, Flameng, Humbert, sont excellents, comme à l'ordinaire : il n'y a qu'à le constater. Ceux de M. Mathey sont vifs, spirituels, amusants. M. Hawkins et M. Frédéric de Madrazo rendent avec beaucoup d'art les effets de l'ombre sur les chairs et sur les étoffes. M. Bonnat abuse magistralement du trompe-l'œil. Mademoiselle Beaux dessine d'une façon large, et son coloris est assez personnel. M. Jean-Pierre Laurens sait toutes les ressources de la simplicité. M. Ablett est distingué. M. Genty est un artiste probe, original, qui ne gaspille pas ses moyens, mais les adapte et les restreint au sujet qu'il traite. M. Fortuny a du goût pour les grâces un peu surannées et charmantes, les manières d'autrefois ; et il devrait illustrer quelque roman de Francis Jammes. La *Tête d'enfant* de M. Abel Faivre est une sorte de tout petit chef-d'œuvre. Et j'insisterais davantage sur le *Portrait de M. Denys Cochin*, par M. Albert Besnard, s'il ne me fallait revenir, à propos de ses autres envois, sur ce prince de la peinture contemporaine...

*
* *

La peinture de genre, — ou, si l'on veut, la peinture « à sujets », — est en train de disparaître. Du moins, elle subit de telles transformations qu'elle sera bientôt devenue tout autre chose. Il n'y a point à le regretter, — ainsi qu'en témoignent suffisamment les derniers vestiges de cet art désuet.

Un jour, un petit pâtissier vient à l'église livrer sa commande de pain bénit. Or, tandis qu'il bavarde avec les enfants de chœur, ceux-ci, industrieux et dénués de scrupules, lui dérobent, à qui mieux mieux, ses brioches dorées. Que dira-t-il, le petit pâtissier, quand il s'apercevra de ce larcin?... Voilà une piquante anecdote, pareille, il me semble, à celles qu'une maman peu inventive débite à son bébé. Au Salon des Champs-Élysées, cela est un tableau, — cela est vingt tableaux, que le public déclare très gentils... En raconterai-je d'autres? A quoi bon? Le *Pain bénit compromis* de M. Chocarne-Moreau intéresse le tout jeune âge; *l'Homme qui court après la Fortune et l'homme qui l'attend dans son lit*, illustration d'une fable de La Fontaine, par M. Louis Galliac, est destiné à des adolescents qui ont déjà quelque expérience de la vie. Nous montrerons à nos fils, « quand ils auront vingt ans », le *Jamais en paix !...* de M. Gourse, car cette toile, où des amoureux pourchassés parmi des démolitions sont en butte à des railleries, à des avanies, inspire à qui la voit une saine terreur des unions illégitimes. Quant à la *Leçon interrompue* de madame Consuelo Fould, voici : Madame du Bar, dans une lettre, nous apprend qu'il y eut à son époque une fureur de science, chez les dames de qualité. Deux de ces dames, une fois, cependant que l'on étudiait la distance des étoiles, se mirent à comparer la finesse de leurs tailles; une soubrette les mesura donc, et le savant professeur fut chargé d'inscrire les résultats. Madame Fould a peint cette petite scène, et elle en a fait un grand tableau...

Il est bien terrible de penser qu'il a fallu de longues semaines et de l'application pour dessiner, pour colorier ces légers épisodes, qui valaient peut-être un rapide croquis! Il y a là une erreur d'esthétique. La peinture n'a

rien à faire avec ces menus sujets : on ne doit employer un art qu'à bon escient et après s'être assuré qu'il sera utile à mettre en valeur ce qu'on lui veut faire exprimer. L'aventure du petit pâtissier qui se laisse ravir ses brioches n'a pas besoin qu'on la peigne : vraiment, c'est trop d'honneur ! Et puis, l'art véritable exige une transposition idéale des contingences : au *Jamais en paix !...* de M. Gourse, comparez *Love among ruins* de Burne-Jones, et vous saisirez aussitôt la différence d'une œuvre d'art et de cela.

Je crois que l'éminente dignité de la peinture à l'huile ne convient pas au genre caricatural. Une caricature peinte à l'huile, c'est une nouvelle à la main rédigée en alexandrins héroïques !... Sauf cette objection, je reconnais que les petites toiles de M. Jean Veber, *Flirt*, le *Dimanche matin*, les *Trois bons amis*, le *Monstre*, sont tout à fait spirituelles, et qu'il est impossible de ne point rire, en face d'elles, de bon cœur, et que l'observation y est fine, plaisante, et va plus avant peut-être qu'on ne le dirait. La *Machine* est, à mon gré, d'une prétention philosophique trop ambitieuse. Mais le talent de M. Jean Veber est bien original ; ses personnages les plus grotesques ont encore assez d'analogie avec la vérité pour que l'intention satirique apparaisse, et leur énorme drôlerie est réjouissante.

La *Kermesse* de M. Hanicotte est d'un comique excellent : les degrés divers de l'ivresse, gaieté croissante et lourde saoulerie, les caractères mêmes de cette affection selon les individualités qui l'éprouvent, y sont indiqués avec exactitude, et ces bonshommes chavirent curieusement dans une brume qui provient de leurs pipes, sans doute, et des fumées de leur cerveau. M. Brispot a représenté, dans les *Comices*, un épisode connu de *Madame Bovary*, la vieille servante qui monte sur l'estrade pour recevoir sa prime ; elle se découpe sur le ciel en ridicule silhouette, et les « bourgeois épanouis » qui considèrent « ce demi-siècle de servitude » ont l'expression qu'il faut. M. Perrandeau, quand il se contente d'avoir de l'esprit, a beaucoup d'esprit ; il attrape des attitudes amusantes. Mais ses *Deux divinités* ne sont pas bonnes.

La peinture historique décroît, décroît... Est-ce un mal ? Si souvent elle n'était que de l'illustration chétive !... Néan-

moins, la *Bataille d'Eylau*, de M. Flameng, est savamment désordonnée, pittoresque dans sa confusion, grâce à Murat surtout qui survient, à la tête de notre cavalerie et enfonce les carrés de la garde russe : le superbe costume qu'il a, oriental et carnavalesque, et comme son impétuosité est héroïque et joviale !... J'aime aussi les *Chouans* de M. Georges Clairin, pour le romantisme sincère qui anime cette image des « vivants défendant les morts ». Un joli cimetière breton, et les Bleus surgissent de l'église, surgissent de l'abri des croix, surgissent des tombes, et c'est un fantastique éveil, dirait-on, du passé, secoué soudain et qui proteste ! La couleur est agréable et, en des coins de ce tableau, charmante; les fleurs de printemps, vives et gaies, éclatent dans ce décor de sépultures et de tueries... La *Révolte de Flamands*, de M. Hoffbauer, est intéressante ; la bande des révoltés qui défilent, hâves, à bout de résignation, calmes encore dans leur sursaut de bêtes affamées, a l'allure morne et obstinée la plus singulière, la plus caractéristique de l'âme flamande en émoi. Le paysage de misère transie, de neige et de boue froide est remarquable.

Et c'est au paysage, en effet, qu'aboutit souvent aujourd'hui le « tableau de genre ». Ainsi cette *Messe basse en hiver*, de M. Charles Cottet. Le long d'une route droite, que bordent de petits murs de pierres entassées, des Bretonnes s'acheminent, par couples pareils, vers l'église. L'heure est matinale, mais sans joie, appesantie de nuages lourds. Le ciel et la terre sont d'une même couleur grise et brouillée. Des femmes nous ne voyons que le dos, recouvert d'amples mantes noires ; et leurs têtes sont encapuchonnées de noir. Elles sont expressives, dans leur marche vieille et recueillie, procession d'âmes pieuses et fermées, pliées sous la menace du destin, craintives, superstitieuses et implorantes. L'œuvre est harmonieuse, avec ses variations subtiles mais fortes du gris et du noir. Et ce n'est point un épisode quelconque de la vie bretonne qui est ici représenté, c'est le paysage breton, la Bretagne même, son sol, son atmosphère, sa vérité intime, telle que la compose l'union de cette terre et de ces gens, car « un paysage est un état de l'âme »...

La Paralytique, de M. Guillaume Roger, poussée dans son

fauteuil à roulettes sur la lande humide, parmi des flaques à peine luisantes que le reflet des nues ternit, semble l'un des éléments de ce décor triste, sans profondeur, que rien n'égaye et qu'on dirait qui lentement s'efface. M. Roger simplifie les lignes et au contour des objets donne un style particulier, bizarre ; il simplifie aussi les nuances et ne recherche, dans l'atonie générale du tableau, que des combinaisons de pâleurs variées, de l'effet le plus curieux.

Le « sujet » reprend toute son importance en quelques tableaux où son emploi est légitime, parce qu'il ne constitue pas une anecdote seulement de pauvre imagerie. Une signification plus haute le justifie et lui donne sa valeur d'art. Cette petite nonne, de M. de Moncourt, qui balaye le perron du couvent, d'une façon si appliquée et méthodique, exprime par son air cette philosophie de l'humilité, l'acceptation pure et entière de « la vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles... »

Le réalisme aussi atteint à la dignité de l'art, quand il n'est pas l'inutile copie de n'importe quoi, quand, à force d'authenticité, de synthétique puissance, il devient révélateur de la vie même, grave ou terrible sous les apparences vulgaires.

Les *Sœurs quêteuses*, de M. Lucien Simon, sont étonnantes de placidité, de résignation, et la vieille dame qui les reçoit, avec cérémonie et bonne grâce, vieille dame dévote assurément et « comme il faut », est parfaite de naturel. Le salon où a lieu cette scène, les meubles, l'ornement de la cheminée et le papier de tenture, tout cela, c'est la quotidienne, étroite et monotone existence de la province... Mais le chef-d'œuvre de ce grand artiste est sans doute cette *Causerie du soir*, admirable de composition, de couleur, large de poésie, splendide. Dans une galerie vitrée, contre la mer, une famille est réunie, à la fin d'un repas, et prend le thé, et cause. A l'entour, dehors, le crépuscule verdit, la grande paix nocturne tombe sur la mer. Et cet infini de calme et de silence accompagne la lente causerie... M. Simon est le plus probe des peintres ; il n'obtient ses effets que par les moyens les plus simples, il rend avec plénitude son idée, sans y ajouter d'ornements, sans l'appauvrir non plus. On ne s'aperçoit pas qu'il est habile,

tant ses procédés sont honnêtes et strictement soumis à leur emploi. La petite fille qui s'endort sur les genoux de son père, le bras replié, les yeux déjà papillotants, est un miracle de gentillesse... On ne saurait dessiner mieux, d'une façon moins commune, et sans effort apparent pour éviter la convention.

Les *Mariés*, de M. Melchers, ont des qualités analogues; l'expression des visages est également frappante de vérité, dans la rudesse, la pauvreté de pensée, la rêverie vague... La *Présentation*, de M. Jeanniot, est une scène vécue, exécutée de verve, intéressante par l'acuité de l'observation, la justesse du coloris, et par l'amertume aussi du moraliste qui l'a conçue. Il y a quelque parenté entre cet art et celui du peintre russe Makovsky; mais combien M. Jeanniot, plus âpre dans la satire, a plus de dextérité, plus d'imagination picturale!... Les *Paysans*, de M. Désiré Lucas, sont rudes, sombres, bien vus. Et le *Drame de la terre*, les *Petites du menuisier*, la *Vieille au fagot*, de M. Roll, ne sont pas indignes de cet artiste qui, jadis, a donné des œuvres plus étudiées et complètes.

Les tableaux africains de M. Dinet séduisent par leur charme captivant d'exotisme. *Ràouacha*, *Autour d'un mourant*, ont l'odeur même de l'Orient lointain et suggèrent de nostalgiques inquiétudes. Les figures étranges, impassibles, sont figées dans la certitude de l'inévitable fatalité ; un rêve obscur et monotone les immobilise.

La joie exubérante et puérile exalte, au contraire, les nègres de M. Aimé Morot. Ils ont tué un lion et, à travers les fourrés drus, par la pente raide, ils le descendent ; la bête est lourde. Et ils se divertissent à lui faire un beau cortège. On tape sur les tambourins, on chante, et c'est un vacarme diabolique dans la forêt ! Le rire de ces grands enfants noirs est terrible, et délicieux de bonhomie.

Nombre de peintres évitent la médiocrité du tableau de genre en utilisant « le sujet » comme l'occasion d'un effet de couleur attrayant, rare. L'*Accident*, de M. Rosset-Granger, représente un attroupement à la devanture d'une pharmacie, où l'on soigne, sans doute, un blessé. C'est une spirituelle étude de mœurs. Les types sont vrais, et les attitudes lasses de ces

gens qui reviennent, le soir, après la journée faite, contrastent avec leur curiosité de badauds. Mais l'artiste voulait surtout noter ce mélange bizarre de la pénombre crépusculaire et des lueurs jaunes de ces bocaux, soleils nocturnes des pharmacies... Le *Bal masqué*, le *Souper après le bal*, de M. La Touche, valent par les blondeurs lumineuses, les épanouissements de phosphorescences où s'imprécise mais se magnifie le contour des choses : c'est la réalité transformée dans un rêve de colorations glorieuses. Les *Dentellières*, de M. Joseph Bail, et les *Cigarières*, de M. Bilbao, sont amusantes, les unes et les autres, par l'éclairage, ici limpide, et là fastueux. M. Caro-Delvaille, quand il a peint *la Belle fille*, — du reste, avec talent, — s'est proposé, sans doute, d'exécuter sur la manière habituelle de Manet des variations auxquelles l'œil d'un peintre se divertit. Il serait injuste de croire que M. Ulmann ait pour les voies ferrées une prédilection ; mais, dans *La Gare (Bercy.-P.-L.-M.)* et le *Tunnel (Batignolles)*, il a fait de spirituelles études de fumées. En outre, sa *Maison de La Villette*, isolée, blanche, haute, est charmante. La *Charge de police*, de M. Devambez, vue d'en haut, est un joli exercice de perspective, et le *Moulin de la Galette*, de M. Truchet, d'un impressionnisme adroit, agite les couples falots dans l'atmosphère de poussière et de sueur de ces endroits où l'on danse.

« Bleu et argent : *La grande Mer.* — Ivoire et or : *Portrait de madame V...* — Pourpre et or : *Phryné la superbe, qui bâtit des Temples.* — Grenat et or : *Le petit Cardinal.* — Rose et or : *Les Voisines* », tels sont au catalogue, les titres des tableaux que le grand Whistler expose cette année. Leur rédaction même est significative et indique le parti pris de ce maître de ne choisir ses sujets qu'en vue d'une harmonie colorée. Et il déroute, parce qu'au lieu de prendre la couleur comme un moyen d'expression, il en fait la fin suprême, le reste n'étant, à ses yeux, que secondaire, accidentel. Semblablement, Mallarmé attribuait aux mots une valeur absolue ; tous deux auront goûté, jusqu'à l'intoxication, les délices de leur art.

***

Les coloristes que voilà nous conduisent de la peinture de genre à la décoration. La tendance décorative est manifeste dans l'art d'aujourd'hui. Le tableau de chevalet subit une crise. Bien des toiles de ces Salons, en dépit de leurs dimensions restreintes et des cadres qui les entourent, ont le caractère déjà de panneaux décoratifs.

Telles sont les jolies figures, un peu anglaises et botticellesques, curieusement stylisées, de M. Maxence, et la *Muse du Peintre*, de M. Henri Martin, d'une si noble et pure beauté, rose apparition, frémissante de rêve. Tel est aussi le *Chant de l'aurore*, de M. Osbert, qui dresse au bord des flots une femme nue dans l'ingénuité de sa grâce; ses cheveux sont du même éclat que le soleil naissant; son bras levé fait un geste d'adoration en présence de la nature qui s'éveille... La *Proserpine rendue à sa mère* et les *Joueuses de balles*, de M. Paul-Albert Laurens, sont disposées avec élégance, d'une manière ingénieuse et ornementale. Le tryptique de M. de Feure, dont la signification littérale est incertaine, ne vise qu'à des combinaisons suaves de rouges, de grenats, de carmins, de jaunes rosés, de pâleurs nuancées. Penseur profond, lui, M. Agache ne se contente pas d'être un coloriste. Mais sa grande image de la *Loi*, inflexible, sereine en son isolement et supérieure aux agitations d'ici-bas, est magnifiquement enveloppée dans sa robe de pourpre.

M. Frédéric, dessinateur méticuleux, a représenté le Matin, le Soir et la Nuit de l'*Age d'or*, et ce tryptique serait un précieux retable d'autel pour un temple de philosophes, si les philosophes songeaient, un jour, à des temples... Ce peintre méditatif est habile à grouper des nudités nombreuses, toutes achevées dans le détail et conformées à son intention idéologique.

Il convient de distinguer, comme l'une des œuvres maîtresses de l'année, l'*Automne*, de mademoiselle Dufau. C'est une admirable composition décorative, resplendissante de lumière et délicieusement poétique. Les chairs sont belles et jeunes ; les reflets d'automne en varient la couleur

tendre. Le paysage est merveilleux, avec le faste de ses feuilles de cuivre et d'or et sa mélancolie d'arrière-saison. Le départ du galant centaure, au second plan, et la femme drapée qui, s'en allant, se retourne encore, rieuse, légère, ont un charme exquis de bucolique. Dans l'eau de la fontaine des feuilles nagent ; il y a de beaux fruits sur la margelle, des treilles mûres et savoureuses.

***

Il ne manque pas de panneaux décoratifs aux Salons. La plupart d'entre eux ont ce défaut principal de n'être, en somme, que des tableaux de grandes dimensions. Une erreur analogue fut commise, à partir de la Renaissance, dans l'art du vitrail, lorsqu'on fit du vitrail un tableau transparent. La peinture décorative a ses lois, qui ne sont pas fantaisistes, mais résultent de sa destination même. Ceux qui les méconnurent, cette année, je les néglige ; et voici quelques œuvres où elles sont bien observées.

M. Auburtin use de jolies teintes plates ; il évite avec raison les reliefs trop accusés, ainsi que les petites minuties, indiscernables à distance. Il se préoccupe surtout des lignes, qu'il fait harmonieuses et simples. On goûterait peut-être davantage les envois de M. Toudouze, si M. Boutet de Monvel n'avait donné avant lui de précieux modèles de cette grande enluminure dont la richesse monumentale est si attrayante. Son *Mariage d'Anne de Bretagne* et son *Cours de théologie au XIVe siècle* sont néanmoins très habiles et délicats.

La fresque est une façon de peindre que l'on n'emploie guère aujourd'hui. Elle a des inconvénients pratiques, mais de grands avantages, — celui, entre autres, d'imposer à l'artiste les procédés qui conviennent le mieux à la décoration murale : point de retouches ni de subtilités ; une manière franche et large. — Les tons de la fresque sont charmants : comparez aux tableaux de Luini ses fresques du Brera. M. Baudouin reprend ce genre, et ses études sont très dignes d'attention, bien qu'un peu ternes et grises. Ses paysages des bords de l'Andelle ont beaucoup de fraîcheur et de poésie dans les lointains violacés.

Les pastels de M. Jules Chéret, ses esquisses, plafonds, dessus de portes, encadrements de glaces, sont traités à sa façon coutumière, hardie, fantasque et désinvolte. Des Pierrots, des clowns, des masques, délicieux jouets animés d'un carnaval féerique. Les fonds ont l'éclat de feux de Bengale. Tout cela vole dans les airs, gambade, danse sans toucher le sol, ballet joyeux, à la fois réel et impossible...

La grande composition de M. Victor Prouvé, *Séjour de paix et de joie*, est bien imparfaite. On y trouve par endroits des accumulations médiocres ; ailleurs, des vides s'aperçoivent, et la lumière n'en est ni vraie ni agréable. Ce panneau peut sembler un peu vulgaire et commun ; mais il importe aussi de constater, comme intéressant, son caractère de réalisme et de modernité. Le rêve qui l'anime est celui d'une démocratique et populaire Arcadie, le bonheur des corps sains dans le facile mouvement de leur exubérance. M. Victor Prouvé travaillait pour la salle des fêtes d'une mairie : il ne s'agissait point de raffiner. En fait de peinture décorative, l'appropriation d'une œuvre au milieu qui l'attend est la qualité première.

Les maîtres, dans le genre décoratif, sont aujourd'hui M. Aman-Jean et M. Albert Besnard.

Le *Parc*, de M. Aman-Jean, carton pour une tapisserie, est délicieux de grâce, — un peu maniérée, — mais pas trop, d'arrangement symétrique et libre pourtant, de tonalité harmonieuse, variée sans discordance — et douce. Les jeunes femmes, réunies autour des paons luxueux, n'ont d'autre souci que d'être belles, de former un groupe charmant dans le paysage tranquille. Les plis de leurs robes sont souples et amples ; leurs gestes simples sont conformes à leur rêve de calme bonheur, et leurs épaules se découvrent, blanches, fines, bien modelées.

L'*Ile heureuse*, de M. Besnard, est un chef-d'œuvre accompli. Jamais peut-être ce peintre n'avait si pleinement réalisé sa conception de l'art, adapté ses idées de coloriste prestigieux à un ensemble si complet, joué de la couleur avec une telle dextérité voluptueuse. L'île de toutes les délices, où de belles femmes s'étendent parmi des fruits superbes et s'alanguissent au son de musiques champêtres, est bordée

d'un lac bleu que de hautes montagnes entourent. Et des barques y viennent, porteuses de ceux que ces félicités requièrent; debout à la poupe, drapés en leurs manteaux rouges ou verts, graves, ils entendent l'appel du bonheur et délaissent la ville qui, là-bas, est claire dans le lointain vague. Des buées emplissent l'horizon; la lumière y joue, les teinte et s'y évanouit. Le lac et l'île et les montagnes s'espacent majestueusement...

Ce n'est point une allégorie. M. Besnard, de même que M. Aman-Jean, s'abstient d'afficher sur nos murs des rébus compliqués et immenses. En cela, ils font preuve, tous deux, d'un sens très juste de la décoration, laquelle ne doit pas fatiguer notre intellect, mais charmer nos yeux. Le *Parc*, l'*Ile Heureuse*, évoquent en nous des pensées calmes, sereines, de repos, de vie apaisée, de joie.

II

LA SCULPTURE

Notre école de sculpture contemporaine jouit à l'étranger — et même chez nous — de la meilleure réputation. De bons esprits que désolent le symbolisme en littérature, en peinture l'impressionnisme et, dans la politique générale, bien des choses, se rassurent un peu, réfléchissant : « Grâce à notre école de sculpture, on ne peut tout de même pas dire que nous sommes en décadence! »

Cela m'étonne. Il me semble que, de tous les arts, la sculpture est présentement le plus arriéré, le plus fidèle à ses traditions ennuyeuses, le plus gauche en ses innovations, le moins vivant, le moins en accord avec notre âme d'aujourd'hui. Cette opinion que j'avais, je ne l'ai point perdue en examinant avec soin les centaines de statues, de bas-reliefs, de bustes en bronze, en marbre, en plâtre et en substances polychromes qui emplissent les halls, les jardins et les escaliers du Grand-Palais. Lamentable indigence d'idées, inutile habileté de facture, voilà l'impression que laisse une visite à la sculpture de cette année.

*
* *

J'excepte de ce jugement quelques artistes peu nombreux, dont j'admire le talent, mais qui apparaissent, parmi les autres, comme des individualités glorieuses, et qui ne constituent pas une école.

Les quatre bas-reliefs de M. de Saint-Marceaux, *les Saisons*, (dessus de portes) sont parfaits. On ne remarque pas assez l'originalité hautaine et sûre de ce sculpteur, qui jadis a subi l'influence de la Renaissance italienne et ensuite s'en dégagea par le conscient effort d'une pensée lucide et volontaire, jusqu'à ne plus relever que de lui-même. Son *Génie de la tombe* était un beau morceau de statuaire michel-angesque. Il n'y a plus trace d'italianisme dans ses audacieuses *Destinées*, dans son exquise *Aurore*, qui, sous la forme plastique la plus achevée, traduit une si fugitive, complexe et délicate impression. Mais à ses hardiesses il n'a point donné une apparence tumultueuse ; un goût scrupuleux l'a gardé des bizarreries et des manifestations voyantes. N'était-ce pas son désir, peut-être, de tout essayer, de tout oser, sans que l'harmonie de son œuvre fût troublée par son incessante recherche esthétique ?... La pureté des lignes, dans les *Saisons*, la qualité du relief qui est vigoureux et ferme, sans rudesse, la juste distribution de la lumière, l'élégance bien composée des attitudes, exempte de gaucherie autant que de grâce convenue, mais neuve et charmante, font de cette œuvre une rare et fine merveille.

M. Constantin Meunier, le maître puissant qui a vivifié de sentiment populaire et de sain réalisme la sculpture anémiée d'il y a vingt ans, expose un buste de Camille Lemonnier, simple et dans le détail même expressif, et un remarquable buste en bronze, d'*Homme du peuple*. L'artiste a vu de près ces mineurs du Hainaut, maigres et forts, astreints à un dur labeur, écrasés de lassitude ; il les a représentés au travail, sapant les parois de houille, tirant sur les pics, ou bien en ribambelles sombres à travers les galeries basses. Et c'est leur âme que ce bronze nous révèle, leur âme telle qu'elle a pu survivre à leurs besognes, leur âme obscure et mal épanouie. La bouche, ouverte vaguement, donne à tout le visage un

air d'hébétude; mais les traits sont aigus et beaux, le profil est presque classique de dessin. Cette œuvre concilie la vérité la plus émouvante et les exigences d'un style très sculptural.

Le *Travailleur des champs*, de Dalou, est, lui aussi, naturel et pris sur le vif. Il retrousse sa manche, avec lenteur et méthode; il regarde placidement le sol que son bras robuste va remuer. Le geste indolent, le tranquille maintien de cet homme, trahissent plus de patience têtue que d'ardeur. C'est le campagnard, opiniâtre et de coutumière énergie. Dalou eut, ainsi que M. Meunier, le sens de la vie, non la même originalité de facture : son œuvre est parfois lourde et négligée.

M. Denys Puech et M. Verlet, avec de la décision, de la vigueur, ont un soin minutieux du détail, une préoccupation du fini qui, parfois, risquent d'affadir leurs ouvrages. Mais le *Buste de madame Dagnan-Bouveret*, de Verlet, gracieux et pensif, est excellent, d'un modelé doux et attentif. Je n'aime pas autant son *Monument de Villebois-Mareuil*. L'artiste a choisi, pour en fixer le souvenir durable, la minute où son héros, frappé à mort, tombait; il a, du reste, magnifié cet épisode : pouvait-il le débarrasser tout à fait de son caractère anecdotique? et une attitude plus stable n'eût-elle pas mieux convenu à cette idéalisation sous une « forme d'éternité », qui est le but de l'art plastique ?... La *Statue du R. P. Didon*, par M. Denys Puech, a de l'allure; les plis bien drapés de la robe, la vaillance de la pose, la mâle expression du visage, font un bel ensemble. Mais pourquoi, derrière le moine, cet ornement puéril de quelques livres entassés, l'un d'eux qui se froisse contre les autres? Une statue en marbre de différentes couleurs, *la Pensée* (pourquoi « la Pensée? » car les yeux ne méditent guère...) a des parties charmantes, le bras, par exemple; l'étoffe, de marbre rouge, est un peu molle, et les plis un peu confus.

Le groupe en bronze de M. Paul Dubois, l'Alsace et la Lorraine, assises côte à côte fraternellement, semble d'abord excessif de simplicité. L'artiste n'a pas renouvelé le sujet; il ne le voulait pas : son désir était de donner une beauté définitive à l'image courante, dès longtemps popularisée, et

touchante par cela même, des provinces perdues. Et le mélange est curieux de cet arrangement naïf et de l'exécution savante.

M. Gardet trouve toujours l'exacte matière qui convient; et voici, pour un *Chien danois*, un étonnant marbre gris taché de noir. M. Gardet a encore le mérite de ne point composer, avec ses animaux, de petites scènes spirituelles ou effrayantes : il a raison de croire que son talent suffit à l'intérêt de sess tatues.

Deux sculpteurs — nouveaux, je crois, — doivent être signalés parmi tant d'autres : M. Gustave Violet, dont *l'Exaltation lyrique*, haut-relief de plâtre, est composé de la façon la plus élégante, sans joliesse ni emphase; — une fontaine, du même auteur, plaît par sa grâce un peu florentine et son ingénieuse disposition; — et M. Fernand David, dont une statue au moins, *la Musique*, révèle un artiste très sûr de soi. Cette « Musique » est un musicien tout simplement, un violoniste debout, habillé comme vous et moi ; mais la manière dont il tient son instrument, sa physionomie aux écoutes, la raideur nerveuse de ses bras et la tension de tout son être vers les harmonies qu'il éveille, le transfigurent, et il devient la Musique, en effet. Sa redingote même en est ennoblie... Cela ne vaut-il pas mieux, cela n'est-il pas infiniment plus expressif que l'allégorie surannée? D'ailleurs, M. David campe bien son personnage; son travail est simple, précis, dédaigneux des petites habiletés et des effets inutiles...

Il faudrait vanter sans hâte les tentatives intéressantes de M. Loysel, son *Obsession*, qui est particulièrement originale, le beau *Persée* de mademoiselle Claudel, et, pour sa grâce nerveuse et fine, le groupe en marbre de Maurice Ferrary, *Vénus et l'Amour*; les petits groupes de *Hâleurs* et de *Jeunes filles* de M. d'Houdain, le *Général du Barail* de M. Marquet de Vasselot, les bustes de MM. Bartholomé, Desruelles, Marqueste et Bernstamm, ceux de M. Fix Masseau, et son *Beethoven*...

*
* *

... Je suppose qu'un visiteur des Salons, après avoir contemplé ces belles œuvres, se sente un peu las. Il aura vu aussi le *Buste de Victor Hugo*, par Rodin, drôlement découpé

d'un monument admirable, planté au sommet d'une colonne trop haute, et, en dépit de ces facéties, merveilleux. Il ira, notre visiteur, pour se reposer, prendre l'air, cinq minutes, dans le petit jardin de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Des statues énormes lui apparaissent, blocs à peine dégrossis, des poitrines comme des murailles et des jambes comme des tours, des yeux comme des caves, des bras comme des sémaphores éperdus.

Il se croit en proie à quelque cauchemar. Puis il accuse M. Bourdelle de s'être voulu moquer de lui. Il n'aime pas ça : il s'indigne et, protestataire, retourne aux halls.

*
* *

L'*Aigle expirant*, de M. Gérôme, l'aile étendue, trouée comme un drapeau, la patte menaçante, le bec ouvert et redoutable, n'est-il pas un peu à l'étroit dans cette enceinte, sous ce velum ? Il sera mieux en place au milieu du site légendaire de Waterloo, auquel on le destine.

La *Statue équestre de Duguesclin*, de M. Frémiet, gigantesque, a du mouvement. Le gros corps qui bombe la cotte, la trogne joviale du héros divertissent. M. Frémiet n'a pas son pareil pour mettre de l'humour dans les sujets les moins folâtres.

Certes, les statuettes et les terres cuites de M. Injalbert sont joliment tournées, vives, amusantes, — un dédaigneux petit garçon, surtout, aux traits purs et fins. — Mais le grand modèle en plâtre de la *Femme au tombeau*, que d'apparat dans sa douleur, que de goût Louis XIV dans ses draperies !... La grâce décente et l'ingénuité sont le charme habituel des œuvres de M. Escoula. Peut-être sa *Nymphe des sources* semble-t-elle chétive et grêle, à force de candeur et de gentillesse enfantine. Le *Monument de Gounod*, par M. Mercié, complète l'hommage rendu à sa mémoire par M. Dubufe ; le groupe des trois femmes, à droite, est agréable, mais le petit organiste ailé, du premier plan, manque d'intérêt. Le bas-relief de la *Guerre de Cuba* n'est pas une des bonnes œuvres de M. Mercié.

Il y a de réelles qualités dans l'*Apôtre* de M. Larche,

malgré l'ampleur des draperies, qui ne sied pas à cette simple et austère figure. La silhouette est forte et de belle tenue...

Notre visiteur se fatigue, décidément, et son admiration s'éparpille. Le *Monument à Pasteur*, de M. Carlès, le satisfait sans l'émouvoir outre mesure : la femme dépoitraillée, avec ses deux enfants près d'elle, est d'un réalisme puissant, mais l'allégorie d'à côté n'évite point assez la convention... Le *Monument au Peintre Louis Français*, de M. Peynot, lui semble une bucolique aimable, un peu fade... Les envois de MM. Icard, Barrias, Mac-Monnies et Baffier ne lui causent pas d'étonnement: ces artistes soutiennent leur réputation. Et il n'a rien de grave à reprocher au *Victor Hugo* de M. Becquet, ni au *Buffon* de M. Carlus, trop analogue cependant à quelque estampe, ni à la *Diane* de M. Paul Gasq, trop analogue à du Falguière, ni à *La Famille, la Loi*, de M. Récipon.

Il constate que la redingote fait mal en plâtre, en marbre, et même en bronze, bien que la couleur de ce métal avantage ce vêtement. C'est l'objection qu'il adresse à M. Marcel-Jacques, par exemple, et à M. Theunissen. Il n'aime pas non plus les lunettes en fil de fer peint, sur des nez de pierre, ni les réductions en plâtre de pianos à queue...

Il est frappé de l'indigence des sujets que trouvent la plupart des sculpteurs et il s'afflige de voir exprimées si laborieusement des idées si banales. Quoi! la mythologie et l'antiquité sévissent encore? Il est vrai que M. Saulo ne s'intéresse à *Sisyphe* que comme à un gaillard qui hisse un rocher trop lourd : étude de muscles. Mais pourquoi M. Breton nous présente-t-il, à l'heure qu'il est, un *Enlèvement d'Eurydice*, et M. Vidal un *Œdipe* accompagné d'une Antigone? M. Grosjean, qui travaille le marbre avec soin, nous offre un *Diogène*, un Diogène demandant l'aumône à une statue et enchanté visiblement de cette plaisanterie... Sujets éternels, dit-on. Éternels sujets!...

D'autres sculpteurs sont plus modernes et recherchent les inventions piquantes. Nul ne sera surpris d'apprendre que M. José Frappa modèle de petits moines jouant au bilboquet ou pêchant à la ligne, avec de vraies lignes, dans de la vraie eau, de vrais poissons rouges, sans rien attraper.

M. Hector Lemaire a sculpté le *Réveil*, une jeune femme qui s'étire et bâille; un coq est à ses pieds, qui chante probablement. Les loups de mer sont nombreux ; physionomies rudes et bonnes. Que ne viennent-ils au secours des *Naufragés* de M. Baralis?...

Demandée en mariage par le roi de France à condition de se montrer sans voiles aux envoyés de celui-ci, la Princesse Clémence déclara qu'elle ne perdrait pas « pour une chemisette » la couronne des fleurs de lis : et c'est à M. Fulconis l'occasion d'une nudité plus robuste que gracieuse. Tout simplement, lui, M. Colle intitule *Dernier voile* une autre académie agréable. *L'arrivée du grand-père* est un sujet plus familial, qui a tenté M. Muscat; et, dans la *Chute des feuilles*, M. Lorieux a mis du sentiment : mais quelle imprudence, de dévêtir ainsi dehors, — car les feuilles mortes tombent sur elle — cette jeune femme poitrinaire!

L'allégorie, le symbole, l'emblème?... Voici *l'Électricité*, par M. Laoust, moins nerveuse qu'on ne l'aurait cru; — *la Misère*, par madame Bisson, jolie, à peine un accroc à sa robe ; — *le Progrès triomphant de la Routine*, par M. Fernandez Patto ; — *la Forme se dégageant de la Matière*, par M. Gustave Michel ; *les Grands soutiens du monde : le Travail, le Patriotisme et la Justice*, par M. Bartholdi : ils supportent, en effet, une mappemonde coloriée, d'apparence pédagogique. — *Le Mur*, de M. Moreau-Vauthier, hommage « aux victimes des révolutions », est revêtu de silhouettes fantômales, têtes hagardes, contractées ou sereines, d'ouvriers, de soldats, de femmes, qui jadis y furent conduits pour qu'on les fusillât : et leur image s'est comme photographiée sur le mur! — M. Eugène Legrain a représenté *Une puissance moderne* : c'est l'absinthe. Le mastroquet bedonnant, au comptoir, verse le poison ; dans la rue un ivrogne est frappé d'une crise d'épilepsie, sa femme terrifiée se courbe vers lui, sa petite fille gémit. Ce groupe en plâtre est un modèle d'imagerie antialcoolique...

*
* *

Notre visiteur des Salons, ayant vu ces choses, sera pris d'un grand découragement. Car il aura perçu l'innombrable

banalité de notre école de sculpture, et, devant tant de statues exécutées avec soin, avec adresse presque toujours, il aura senti combien cet art vulgaire est pauvre. Il me semble qu'alors il se trouvera dans de bonnes conditions pour apprécier plus sympathiquement que tout à l'heure l'effort, malhabile peut-être et incertain, mais louable, en somme, de ceux qui cherchent du nouveau à tout prix...

Le gros monument de M. Bourdelle, *Guerre de 1870-1871*, lourd, mastoc, n'est pas un chef-d'œuvre. Il a le mérite pourtant d'être dénué des qualités les plus ennuyeuses de l'art officiel : il n'est ni élégant, ni joli. Voilà des combattants qui ne font pas des gestes de théâtre, et celui-ci, en avant de tous, se campe avec énergie pour la résistance. Le *Buste de Verlaine*, de M. Niederhausern-Rodo, semble caricatural ; les singularités du masque, le sculpteur les a volontairement accusées : son désir, du moins, est louable d'augmenter la force expressive, au mépris d'un idéalisme vague.

Une tendance pareille se manifeste dans les *Femmes de pêcheurs*, de M. Braecke, tassées les unes contre les autres, debout toutes les quatre, en groupe d'effroi : ce que le statuaire a voulu, ce n'est point un effet plastique, mais un geste significatif d'une sensation poignante. Madame Svirzsky s'est appliquée à rendre aussi de violents mouvements de foules.

L'influence de M. Rodin est évidente sur un certain nombre d'artistes, qui sont loin de l'égaler, qui ne discernent pas toujours très bien ce qu'il y a de meilleur en lui, mais qui lui doivent d'avoir répudié l'insupportable tradition. Peut-être, à leur tour, créeront-ils une tradition. Il faudra que d'autres révolutionnaires alors protestent : l'art a besoin d'un perpétuel renouvellement.

Le « rodinisme » est flagrant dans la *Désolation* de M. Nocquet, dans l'*Ève* de M. Faller Charles, dans les études inachevées de M. Schnegg et dans l'*Éternelle étreinte* de M. Herbay, qui a des analogies avec *le Baiser*.

M. Carl Millès et M. Bernard Hœtger sont « membres de la société des Artistes réalistes » ; leur réalisme est digne d'intérêt... On ne voit, en s'approchant, qu'un bloc de plâtre teinté de brun qui, par endroits, rougit; puis on y discerne des

formes vagues, d'amusantes silhouettes : ce sont les *Veilleurs de Nuit*, de M. Millès. Ils se devinent autour d'un fourneau; les croquis sont justes, spirituels. L'homme aux journaux, surtout... Ce sont bien des journaux qu'il tient, dépliés, sous le bras? On n'en est pas très sûr: il n'est pas nécessaire qu'on le soit: M. Millès évoquait d'indistinctes formes nocturnes... La *Soupe populaire*, de M. Bernhard Hœtger, est une esquisse du même genre. *Engourdie par le froid*, — ici le plâtre est blanc, — figure un lourd amas de neige sur une sorte de cadavre misérable.

M. Rodin serait louable déjà d'avoir, par son exemple, suscité ces initiatives hardies. Mais son œuvre vaut par elle-même, et l'étude serait double à faire, sur son compte, des idées esthétiques qu'il a répandues et de son individualité propre. Il n'est pas réaliste, lui. Ou bien, s'il l'est dans ses moyens (les formes vraies lui ayant paru plus expressives que les formes de convention), il ne l'est pas dans ses fins. Il veut réaliser, avec la matière, des idées, parfois confuses, généralement profondes, et son intention est celle-là d'abord; — des idées qu'on a de la peine souvent à définir par des mots : les transpositions d'un art à un autre sont mauvaises, et ses idées il les a confiées à la matière plastique.

Les *Ombres*, détachées de la « Porte de l'Enfer », aujourd'hui dressées sur un échafaudage provisoire, semblent émerger péniblement du sol. Ombres inquiètes du jour, écrasées de son faix. Elle se courbent de lassitude, leurs bras pendent, leurs têtes s'inclinent; sur la ligne de l'épaule et de la nuque penchée, un poids trop lourd s'appesantit. On dirait qu'un prestige les a, pour un instant, tirées de la terre obscure, où elles aspirent à rentrer, à se confondre...

III

Dans les sections diverses des deux Salons, — dessins, cartons, gravure, architecture, objets d'art, — il y aurait de jolies choses à signaler. Je ne puis le faire que rapidement.

Les croquis de Renouard, *les Gestes de M. Deschanel*, sont étonnants de vie, de synthétique justesse. Les pastels de M. della Sudda, belles images d'Orient, d'un coloris délicat et puissant, un paysage d'Asie où la rafale de vent souffle, témoignent d'une réelle maîtrise. Et il faudrait citer bien d'autres miniaturistes que madame Cassard-Bigot, particulièrement habile, madame Debillemont-Chardon et mademoiselle Duparc.

Parmi les figurines, celles de M. Dampt, en ivoire et bois, drapées à l'antique, sont soignées, un peu froides; celles de M. Gardet valent surtout par l'exécution; celles de M. Carabin, par l'esprit. Les statuettes polychromes de madame Besnard sont prestement tournées. M. Delagrange expose de bons essais de cire vierge solidifiée.

MM. Gaillard, Selmersheim, Majorelle transforment le mobilier. M. Bracquemond s'y efforce avec difficulté.

Les céramiques de M. Delaherche sont toujours distinguées et originales, celles aussi de M. Lerche et de M. Doat. Les porcelaines de M. Dufrène, d'un style un peu frêle et maniéré, dénotent une recherche heureuse de décoration nouvelle.

Les verreries de M. Gallé, dont les motifs sont empruntés à la nature animale et végétale stylisée en perfection, ont leur grâce et leur poésie habituelles. Des coupes en pâte de verre, de M. Dammouse, sont exquises de dessin et de coloris.

M. Lucien Hirtz est l'émailleur qui, dans ces dernières années, a trouvé les tons les plus beaux, les plus rares; sa vitrine est remarquable. M. Feuillâtre, M. Thesmar, mademoiselle Philastre ont aussi de jolies pièces.

En fait d'orfévrerie, un bon modèle de couvert de M. Dubret, un ravissant calice d'argent de M. Becker.

Les bijoux de M. Lalique sont toujours ingénieux et délicats de tons ; trois coupes, montées en métal, ornées de matières précieuses transparentes, sont merveilleuses. Les bonbonnières de M. Falize, les colliers, les pendants de cou, les broches de mademoiselle Annie Noufflard, sont d'un goût très sûr, et d'une excellente exécution...

*
* *

Que d'art! que d'art!... Des milliers de tableaux, des centaines de statues; — et je pense aux refusés innombrables!... Quiconque, jadis, aurait été amateur d'art, est producteur aujourd'hui. Et c'est pourquoi les œuvres d'art ne se vendent plus : ceux qui les aiment en font.

Le talent se généralise. Jamais on n'eut tant de talent qu'à notre époque; jamais, du moins, tant de personnes n'eurent un peu de talent.

Nous sommes environnés d'art, submergés d'art.

Et cependant notre vie quotidienne est inesthétique...

ANDRÉ BEAUNIER

LES MORTS SE TAISENT

Il lui fut impossible de rester plus longtemps là, immobile, dans la voiture. Il descendit et se mit à marcher de long en large. Il faisait déjà sombre : les lumières des réverbères, rares dans cette rue isolée et tranquille, vacillaient au vent. La pluie avait cessé ; les trottoirs étaient presque secs, mais la chaussée de macadam était encore humide, et, par places, des flaques s'étaient formées.

« C'est curieux, — songeait Franz : — ici, à cent pas du Prater, on pourrait se croire transporté dans quelque petite ville de Hongrie. En tout cas, on est en sûreté : ce n'est pas ici qu'elle rencontrera des gens de connaissance, comme elle le redoute tant !... »

Il regarda sa montre :

« Sept heures, et déjà nuit noire... L'automne est précoce, cette année... Et ce maudit ouragan !... »

Il releva le col de son pardessus et marcha plus vite. Les vitres des réverbères cliquetaient.

« Une demi-heure encore, — se dit-il, — et je m'en irai... Ah ! je voudrais presque en être là... »

Il s'arrêta à l'angle des deux rues : il surveillait ainsi les deux chemins par lesquels elle pouvait arriver.

« Oui, elle viendra aujourd'hui, — pensait-il, tout en retenant son chapeau qui menaçait de s'envoler ; — c'est vendredi,

il y a séance à la Faculté : elle osera sortir, et même elle pourra rester assez longtemps... »

Il entendit la sonnerie du tramway; puis la cloche de Saint-Népomucène, qui était tout près, se mit à tinter.

Aussitôt la rue s'anima : des passants le croisèrent en assez grand nombre, des employés pour la plupart, à ce qu'il lui sembla, dont les bureaux fermaient à sept heures. Tous se hâtaient et luttaient contre le vent, qui rendait la marche difficile. Personne ne prenait garde à lui; quelques trottins seulement lui lancèrent un regard curieux. Soudain, il aperçut une silhouette connue; elle avançait vite : il s'élança à sa rencontre.

« Pas de voiture? — se dit-il. — Est-ce bien elle? »

C'était elle, et dès qu'elle le reconnut, elle pressa le pas.

— Tu es venue à pied? — dit-il.

— J'ai renvoyé ma voiture devant le Carltheater... Il me semblait que j'avais déjà pris une fois ce cocher-là...

Un monsieur passa près d'eux et la dévisagea rapidement. Le jeune homme le regarda d'une façon presque provocante, et l'autre s'éloigna précipitamment ; elle le suivit des yeux.

— Qui est-ce? — demanda-t-elle, inquiète.

— Je ne le connais pas... Nous ne rencontrerons personne ici ; rassure-toi... Mais viens vite, montons en voiture.

— C'est ta voiture?

— Oui.

— Découverte?

— Il y a une heure, il faisait si beau encore!

Ils se dirigèrent vers le fiacre. La jeune femme s'installa.

— Cocher! — héla le jeune homme.

— Où est-il donc? — demanda-t-elle.

Franz jeta les yeux autour de lui.

— C'est trop fort! — s'écria-t-il; — pas moyen de découvrir cet animal!

— Au nom du ciel! — fit-elle sans élever la voix.

— Attends une minute, ma chérie. Je vais certainement le trouver par là.

Le jeune homme ouvrit la porte d'un cabaret : le cocher était attablé avec deux autres individus. Aussitôt il se leva :

— Voilà, patron, voilà!

Et, debout, il vida son verre de vin.

— Eh bien, à quoi pensez-vous ?

— Faites excuse, patron, me v'là.

Et, titubant un peu, il se hâta d'aller reprendre sa place sur le siège.

— Et où allons-nous, patron?

— Au Prater, du côté du Pavillon...

Le jeune homme à son tour monta en voiture.

La jeune femme s'enfonçait dans son coin, toute ramassée sur elle-même et se dissimulait sous la capote baissée.

Franz lui prit les deux mains. Elle ne bougea pas.

— Tu ne veux même pas me dire bonsoir? — fit-il.

— Je t'en prie, laisse-moi, un instant... Je suis encore toute hors d'haleine.

Le jeune homme s'appuya dans le coin opposé. Tous deux restèrent silencieux. Le fiacre venait de s'engager dans la rue du Prater, passa devant le monument de Tegethoff, et, quelques secondes après, roula dans la sombre et large allée du Prater. Alors, brusquement, Emma jeta ses bras au cou du bien-aimé. Il releva doucement la voilette qui le séparait des lèvres, et les baisa.

— Enfin me voilà près de toi! — dit-elle.

— Sais-tu combien il y a de temps que nous ne nous sommes vus? — s'écria-t-il.

— Depuis dimanche.

— Oui... et encore, de loin seulement!

— Comment, de loin? tu étais chez nous!

— Justement!... chez vous... Ah! cela ne peut plus continuer ainsi, je ne veux plus aller chez vous... Mais qu'as-tu donc?

— Une voiture vient de passer à côté de nous.

— Chère petite, les gens qui se promènent ce soir au Prater ne s'occupent guère de nous.

— Je le sais bien... Pourtant, si par hasard quelqu'un regardait...

— Il serait impossible de nous reconnaître.

— Je t'en prie... allons d'un autre côté...

— Comme tu voudras...

Il appela le cocher, qui parut ne pas entendre. Il se leva à demi et le toucha de la main ; alors l'homme se pencha vers lui.

— Tournez!... Et ne fouettez pas tant vos bêtes... Nous ne sommes pas pressés, entendez-vous! Conduisez-nous.... vous savez... dans l'allée qui mène au Pont Impérial.

— Sur la route Impériale?

— Oui, mais n'allez pas comme un fou. Ça n'a pas le sens commun.

— Faites-excuse, patron... c'est le vent qui excite les chevaux.

— Oui, c'est vrai... le vent!...

Franz se rassit.

Le cocher fit faire demi-tour à la voiture. Ils rebroussèrent chemin.

— Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier?— demanda-t-elle.

— Comment aurait-ce été possible?

— Je te croyais invité chez ma sœur?...

— Ah!... c'est juste!...

— Pourquoi n'es-tu pas venu?

— Parce que je ne peux pas supporter de me trouver avec toi, au milieu d'autres personnes... Non... Plus jamais...

Elle haussa les épaules.

— Où sommes-nous donc?—demanda-t-elle au bout d'un moment.

Ils passaient sous le pont du chemin de fer et débouchaient sur la grand'route.

— C'est le chemin qui mène au Danube,— dit Franz;— nous allons au Pont Impérial. Il n'y a pas de gens de connaissance par ici, — ajouta-t-il avec ironie.

— On est horriblement cahoté dans ce fiacre!

— C'est que nous sommes de nouveau sur du pavé.

— Pourquoi va-t-il ainsi en zig-zag?

— Tu te figures cela!

Mais lui-même trouvait qu'ils étaient, plus que de raison, lancés de droite et de gauche. Il ne voulut rien en laisser voir, pour ne pas l'alarmer davantage.

— J'ai beaucoup de choses à te dire, Emma... des choses sérieuses.

— Alors, dépêche-toi, car il faut que je sois rentrée à neuf heures.

— Tout peut se décider en deux mots.

— Grand Dieu! Qu'arrive-t-il? — cria-t-elle.

La roue de leur voiture s'était prise dans un rail du tramway, et, en voulant la dégager, le cocher avait failli les faire verser. Franz tira l'homme par son manteau :

— Arrêtez! — ordonna-t-il. — Décidément, vous êtes ivre.

A grand'peine, le cocher retint ses chevaux.

— Mais, patron...

— Viens, Emma, descendons.

— Où sommes-nous?

— A l'entrée du pont... Du reste, il n'y a presque plus de vent. Marchons un peu : il n'y a pas moyen de causer posément en voiture.

Emma baissa son voile et obéit.

— Tu appelles cela « pas de vent »! — s'écria-t-elle.

A peine descendue, elle était saisie par un tourbillon.

Il la prit par le bras.

— Suivez-nous! — cria-t-il au cocher.

Ils avancèrent jusqu'au milieu du pont sans rien dire; là, en entendant l'eau bruire au-dessous d'eux, ils s'arrêtèrent un moment. La nuit les enveloppait. Le Danube, large et gris, s'étendait jusqu'à des limites indéterminées; au loin, des lumières rouges semblaient flotter sur l'eau où elles se reflétaient. Sur la rive qu'ils venaient de quitter, des rayons lumineux se penchaient en tremblant vers le fleuve; devant eux, les eaux paraissaient se perdre dans les prés noirs. Un grondement comparable au tonnerre s'éleva dans le lointain, puis se rapprocha peu à peu. Involontairement, ils tournèrent les yeux vers les lumières rouges : un train aux vitres éclairées passa entre des arceaux de fer qui semblaient brusquement grandir hors des ténèbres, puis s'y replonger aussitôt. Le grondement s'affaiblit insensiblement; tout redevint tranquille; le vent seul mugissait en rafales soudaines.

— Nous devrions partir, — dit Franz après un long silence.

— Oui, — répondit doucement Emma.

— Nous devrions partir,— continua Franz avec vivacité;— j'entends partir tout à fait.

— Mais... c'est impossible!...

— Parce que nous sommes lâches, Emma; voilà pourquoi c'est impossible.

— Et mon enfant?...

— Il te le laisserait; j'en ai la ferme conviction.

— Mais comment partir? — murmura-t-elle. — Nous enfuir dans la nuit?...

— Non, pas du tout. Tu n'as qu'à lui déclarer simplement que tu ne peux plus vivre avec lui, parce que tu appartiens à un autre.

— Es-tu fou, Franz?...

— Si tu veux, je t'épargnerai même cette peine. Je le lui dirai bien moi-même.

— Tu ne feras pas cela, Franz!

Il chercha à voir son visage; mais, dans les ténèbres, il distingua seulement qu'elle avait levé la tête et tourné les yeux vers lui. Il garda le silence un moment, puis il ajouta d'un ton calme :

— Ne crains rien, je ne le ferai pas.

Ils approchaient de l'autre rive.

— Tu n'entends pas? — lui demanda-t-elle. — Qu'est-ce que cela?

— Cela vient de la route, — dit-il.

Le roulement d'une voiture grandissait lentement dans la nuit. Une petite lueur approchait en se balançant; bientôt ils reconnurent que c'était une lanterne accrochée au timon d'une charrette de paysan, mais ils ne purent discerner si elle portait des marchandises ou des gens. Deux autres carrioles suivaient immédiatement; sur la dernière, ils virent un homme qui allumait sa pipe. Les voitures s'éloignèrent, et, de nouveau, ils n'entendirent plus rien que le roulement sourd du fiacre à vingt pas derrière eux. Le pont maintenant s'inclinait légèrement vers la rive opposée et, devant eux, la grand'route, bordée d'arbres, s'allongeait dans l'ombre. A droite et à gauche, les prés semblaient d'obscurs abîmes.

Après un long silence, Franz dit tout à coup :

— C'est donc pour la dernière fois...

— Quoi? — demanda Emma, d'un air inquiet.

— Que nous nous voyons. Reste avec lui. Je te dis adieu!

— Parles-tu sérieusement?

— Très sérieusement.

— Tu vois, c'est toujours toi, pas moi, qui gâtes les quelques heures que nous avons à passer ensemble.

— Oui, oui, tu as raison, — dit Franz, — viens, nous allons rentrer.

Elle se serra plus étroitement contre son bras.

— Non, — répondit-elle avec tendresse, — maintenant c'est moi qui ne veux pas. Je ne me laisse pas congédier ainsi.

Elle l'attira à elle et l'embrassa longuement.

— Où arriverions-nous, — fit-elle alors, — en continuant sur cette route?

— Nous irions directement à Prague, ma chérie.

— Oh! pas si loin! — répondit-elle en souriant; — mais, si tu veux, nous pourrions encore aller dans cette direction.

Elle indiquait d'un geste l'obscurité.

— Hé! cocher! — appela Franz.

Mais il ne répondit pas.

La voiture les avait dépassés et continuait son chemin. Franz courut après. Il vit que le cocher dormait ; enfin, à force de crier, il parvint à le réveiller.

— Nous irons encore un peu plus loin sur la grande route, tout droit, vous comprenez?

— Ça va bien, patron!

Emma monta dans le fiacre, Franz la suivit. Le cocher fouetta ses chevaux, qui se mirent à galoper sur la chaussée humide ; mais les deux amants, enlacés, ne sentaient pas les cahots de la voiture.

— Est-ce qu'on n'est pas bien ainsi? — souffla Emma tout près des lèvres du jeune homme.

Au même instant, elle eut l'impression que la voiture faisait un bond prodigieux, et se sentit projetée en avant. Elle voulut se retenir à quelque chose, mais elle ne rencontra que le vide. Il lui sembla qu'elle tournait sur elle-même avec une rapidité vertigineuse, et ne put s'empêcher de fermer les yeux : tout à coup, elle se trouva couchée à terre. Un silence lourd, extraordinaire, pesait sur elle comme si elle était loin de tout, dans une solitude profonde. Puis elle perçut des bruits confus : tout près d'elle, des sabots de cheval frappant le sol, un gémissement léger... mais elle ne pouvait

rien voir. Alors, elle fut prise d'une terreur folle. Elle cria... et sa terreur augmenta, car elle n'entendait pas le son de sa propre voix. Soudain, elle se rendit très bien compte de ce qui était arrivé : la voiture avait dû accrocher quelque obstacle, sans doute l'une des bornes de la route, elle-même avait été précipitée à terre.

« Où est-il? » — Telle fut sa première idée.

Elle l'appela par son nom. Cette fois, elle s'entendit, très faiblement encore, mais elle s'entendit. Elle n'obtint pas de réponse. Elle essaya de se relever et ne réussit qu'à s'asseoir. En tâtonnant autour d'elle, ses mains rencontrèrent un corps humain étendu à ses côtés et, comme ses yeux commençaient à percer l'obscurité, elle le reconnut : c'était Franz, complètement inanimé. Elle lui toucha le visage et elle sentit quelque chose de chaud et d'humide qui coulait. Sa respiration s'arrêta... Du sang? Qu'était-il arrivé? Franz était blessé... sans connaissance... Et le cocher? Que faisait-il donc? Elle l'appela. Pas de réponse. Et elle restait toujours assise sur le sol.

« Moi, je n'ai rien, — pensait-elle, bien qu'elle éprouvât des douleurs dans tous les membres. — Que vais-je faire? Que vais-je faire?... »

— Franz! — cria-t-elle.

Une voix, tout près d'elle, répondit :

— Où qu'vous êtes, ma petite dame?... Où qu'est le monsieur?... Il n'est pas arrivé de malheur?... Attendez, qu'j'allume la lanterne, qu'on voie quelque chose... Je n'sais pas ce qu'avaient ces rosses-là, ce soir... ce n'est, pardieu! pas ma faute... elles sont allées se fourrer dans un tas de cailloux, les sacrées bêtes!...

Emma, malgré les douleurs qu'elle ressentait dans tous les membres, s'était mise debout, et, comme elle n'avait rien de brisé, ni le cocher non plus, elle se rassurait un peu. Elle entendit l'homme ouvrir la vitre de la lanterne et frotter l'allumette. Pleine d'anxiété, elle attendit la lumière. Elle n'avait plus le courage de toucher Franz étendu à ses pieds; elle se disait :

« Quand on ne voit rien, tout paraît terrible. Il a certainement les yeux ouverts, ça ne sera rien. »

Un rayon de lumière, venu de côté, glissa près d'elle :

Emma vit soudain la voiture qui, à sa grande surprise, n'était pas renversée, mais seulement appuyée contre le rebord du fossé, comme si une roue s'était rompue. Les chevaux ne bougeaient pas. La lueur se rapprocha, elle éclaira d'abord la borne kilométrique, puis le tas de cailloux, le fossé; ensuite, elle atteignit les pieds de Franz, et rampa le long de son corps jusqu'au visage, où elle se fixa. Le cocher avait déposé la lanterne par terre, juste à côté du blessé. Emma se laissa tomber à genoux et son cœur cessa de battre, lorsqu'elle aperçut la figure de son amant. Il était livide, ses yeux à demi fermés ne laissaient voir que le blanc. Un filet de sang coulait lentement de la tempe gauche sur la joue et allait se perdre dans l'évasement du col. Les dents s'incrustaient dans la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas possible !... murmura Emma.

Le cocher, à son tour, s'était agenouillé et regardait fixement le jeune homme. Tout à coup, il saisit la tête entre ses deux mains et la souleva.

— Que faites-vous? — cria Emma d'une voix étouffée.

Et elle eut peur de cette tête qui semblait se dresser d'elle-même.

— Je crois, ma petite dame, qu'il est arrivé un grand malheur.

— Ce n'est pas vrai! — dit Emma, — ce n'est pas possible. Vous n'avez rien, vous... ni moi non plus...

Le cocher laissa doucement retomber la tête inanimée sur les genoux d'Emma. Elle frémit.

— S'il venait seulement quelqu'un!... Si ces paysans avaient passé un quart d'heure plus tard...

— Qu'allons-nous faire? — balbutia-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Dame! si la voiture n'était pas démolie... mais dans l'état où elle est... nous n'avons qu'à attendre que quelqu'un vienne...

Il continuait à parler, mais Emma ne comprenait pas le sens de ses paroles. Peu à peu, cependant, elle reprit possession d'elle-même et se rendit compte de la situation.

— Combien y a-t-il d'ici aux maisons les plus proches? — demanda-t-elle.

— Oh! pas bien loin, ma p'tite dame... Il y a là, tout près, les maisons de Franzjosephsland. S'il faisait clair, on les verrait. On y est en cinq minutes.

— Courez-y. J'attendrai ici. Allez chercher du secours.

— Hem!... ma p'tite dame... je crois que je ferais mieux de rester avec vous. Ça ne peut pas durer longtemps... Il finira bien par passer quelqu'un. Nous sommes sur la route Impériale.

— Ce sera trop tard... Ce sera trop tard peut-être... Il faut un médecin tout de suite.

Le cocher jeta un coup d'œil sur le visage rigide, puis regarda Emma en secouant la tête.

— Vous n'en savez rien! — lui cria la jeune femme, — et moi non plus...

— Oui, mais où trouver un médecin dans ce faubourg?

— Vous enverrez quelqu'un en ville et...

— Savez-vous, ma p'tite dame? Ils doivent avoir un téléphone par là. Nous pourrions téléphoner au poste de secours.

— Oui, oui, voilà ce qu'il faut faire. Allez-y, courez, au nom du ciel, et ramenez du monde!... Mais, je vous en conjure, allez donc! qu'est-ce que vous faites là?

Le cocher regardait toujours la face livide posée sur les genoux d'Emma.

— Le poste de secours... le docteur... ça ne servira plus à grand'chose.

— Courez, pour l'amour de Dieu, courez donc!

— J'y vais... j'y vais... Mais tâchez de ne pas avoir peur, ma p'tite dame, là, toute seule dans la nuit.

Et il s'éloigna vivement.

— Je n'y peux rien, — marmonnait-il entre ses dents, — je n'y peux rien, que diable! Quelle idée aussi... par cette obscurité... sur la route Impériale...

Emma était seule près du corps inanimé sur la route sombre.

— Ce n'est pas possible, — ne cessait-elle de se répéter, — ce n'est pas possible...

Elle crut soudain l'entendre respirer : elle se pencha vers les lèvres pâles. Non, aucun souffle n'y passait. Sur la tempe

et sur la joue, le sang paraissait déjà sec. Elle examina les yeux, ces yeux éteints, et frissonna.

« Pourquoi ne le croyais-je pas? Oui, c'est certain, c'est bien la mort. »

Elle grelotta de peur et n'eut plus qu'une pensée :

« Un mort! Je suis seule ici avec un mort... j'ai un mort sur mes genoux... »

Et, de ses mains tremblantes, elle repoussa la tête et la laissa retomber sur le sol. Alors, un sentiment d'effroyable abandon s'empara d'elle. Pourquoi avait-elle renvoyé le cocher? Quelle folie de sa part! Que devenir là, sur la route, seule avec ce mort?... S'il venait du monde?... oui, que ferait-elle, s'il venait du monde?... Combien de temps allait-il falloir attendre?... Et, de nouveau, elle considéra le cadavre. Elle eut cette idée :

« Je ne suis pas seule avec lui, il y a la lumière. »

Et cette lumière devint pour elle quelque chose de cher, d'amical, à qui elle devait être reconnaissante. Il y avait plus de vie dans cette petite flamme que dans toute la vaste nuit qui l'environnait. Oui, c'était presque une protection contre ce corps immobile, effrayant, qui gisait là, près d'elle, sur le sol. Et elle regarda la lumière, fixement, jusqu'à ce que ses yeux se missent à papilloter, jusqu'à ce que la flamme dansât devant elle... Et soudain, elle eut comme un brusque réveil. Elle se leva précipitamment :

« Grand Dieu! c'est impossible!... Il ne faut pas qu'on me trouve ici seule auprès de lui...»

Elle se voyait debout sur la chaussée, avec le mort et la lumière à ses pieds, et il lui sembla qu'elle grandissait démesurément dans l'obscurité.

« Qu'est-ce donc que j'attends? » — se demanda-t-elle.

Et les pensées se heurtaient dans sa tête :

« Qu'est-ce donc que j'attends?... Que quelqu'un vienne?... Quel besoin aura-t-on de moi?... On viendra... on me posera des questions... Et moi? qu'est ce que je fais ici?... Tout le monde me demandera qui je suis ... Que répondrai-je?... Rien... Je ne prononcerai pas un mot... je n'ouvrirai pas la bouche... pas un mot... On ne peut pourtant pas me forcer...»

Au loin des voix se firent entendre.

« Déjà! » — pensa-t-elle.

Elle prêta l'oreille, anxieuse. Les voix venaient du côté du pont. Ce ne pouvait donc pas être les personnes que le cocher était allé chercher. Mais, qui que ce fût, on remarquerait la lumière et, alors, elle serait découverte...

Du pied, elle renversa la lanterne, qui s'éteignit. Elle était plongée dans de profondes ténèbres, elle ne distinguait plus rien, plus même *lui*.

Seul, le tas de cailloux blanchâtres luisait un peu. Les voix se rapprochaient. Elle trembla de tout son corps... « Pourvu qu'on ne la découvre pas ici... c'est la seule chose qui compte... oui, c'est cela qui importe, et cela seul... Au nom du ciel! elle est perdue si quelqu'un apprend qu'elle a été la maîtresse de... » Elle joint les mains convulsivement.

Elle prie le Ciel de faire passer ces gens de l'autre côté de la route, sans qu'ils l'aperçoivent. Elle écoute. Oui, c'est de l'autre côté... Qu'est-ce qu'on dit? Ce sont deux femmes... ou trois... Elles ont vu la voiture, car elles en parlent... on distingue leurs paroles : « Une voiture versée... » Que disent-elles encore? Impossible de comprendre. Elles passent... elles sont passées... Dieu soit loué!... Et maintenant?... maintenant?... Oh! pourquoi n'est-elle pas morte, elle aussi? Son sort est enviable, à lui : tout est fini pour lui ; il ne connaît plus ni danger ni crainte... tandis qu'elle a peur de tant de choses!... Elle a peur qu'on ne la découvre, qu'on ne lui demande : « Qui êtes-vous? » qu'on ne l'emmène au commissariat de police, que tout le monde n'apprenne son aventure... que son mari... que son enfant...

Et elle ne conçoit pas qu'elle ait pu rester là si longtemps, comme enracinée au sol... Elle peut bien partir : elle n'est utile à personne, ici, et elle se perd... Elle fait un pas... avec précaution, elle traverse le fossé... un pas encore pour monter... oh! que c'est glissant!... puis deux pas, et la voilà au milieu de la route... Alors, elle s'arrête un instant et regarde devant elle. Elle parvient à distinguer la chaussée grisâtre qui se perd dans l'obscurité. C'est par là, c'est par là qu'est la ville... Elle n'en voit rien, mais elle est sûre de la direction. Elle se retourne, une fois encore. Il ne fait pas si sombre que cela, car elle aperçoit parfaitement la voiture, les chevaux... et, avec quelque effort, les contours d'un corps humain, qui gît

par terre. Elle écarquille les yeux, il lui semble que quelque chose la retient sur place... et elle imagine que c'est lui... c'est lui qui veut la retenir, elle subit sa puissance... Mais, violemment, elle se libère, et elle comprend alors ce qui l'empêchait d'avancer : c'était la boue gluante du sol. Elle marche, à présent... elle va plus vite... elle fuit... elle court vers la lumière, vers le bruit, vers la vie... Elle se hâte sur la route, en relevant sa jupe, pour ne pas tomber. Elle a le vent dans le dos, il la pousse. Elle ne sait plus bien ce qu'elle fait... Il lui semble qu'elle fuit le mort qui repose là-bas, loin derrière elle, près du fossé... Mais elle songe que c'est aux vivants qu'elle veut échapper, aux vivants qui vont arriver et qui la chercheront. Que penseront-ils ? Vont-ils la poursuivre ? Il n'est pas possible qu'ils la rattrapent : elle a une grande avance, elle va atteindre le pont, et alors tout danger sera passé.

On ne peut pas soupçonner qui elle est, personne ne devinera le nom de la femme qui était en voiture avec cet homme, sur la route Impériale. Le cocher ne la connaît pas, et, à supposer qu'il la revoie plus tard, il ne la reconnaîtra pas. Du reste, qui s'inquiétera de savoir son nom ? Cela ne regarde personne ..

Oui, elle a eu bien raison de ne pas rester là-bas : c'est prudent, et, d'ailleurs, ce n'est pas vil... Franz lui-même l'aurait approuvée. Il faut qu'elle rentre chez elle : elle a un enfant, un mari; elle aurait été perdue, si on l'avait trouvée près de ce mort, son amant...

Voici le pont, la route s'éclaire... Elle entend bruire l'eau comme avant, et voici la place où elle marchait à son bras... Quand était-ce ? quand était-ce ? Il ne doit pas y avoir longtemps... Pas longtemps ? Qui sait ? Peut-être a-t-elle eu un long évanouissement ?... peut-être est-il plus de minuit... peut-être le jour va-t-il bientôt paraître, et alors... on s'est aperçu de son absence à la maison, on la cherche...

Non, non, c'est impossible. Elle est certaine de ne pas avoir perdu connaissance, elle se souvient de tout, à présent, bien mieux qu'au premier moment. Elle sait qu'elle a été jetée hors de la voiture et qu'elle s'en est tout de suite rendue compte. Elle traverse le pont en courant et elle entend résonner ses pas. Elle ne regarde ni à droite ni à gauche...

Mais voici quelqu'un qui vient en sens inverse : elle

ralentit son allure... Qui cela peut-il bien être? Elle distingue un uniforme... Elle marche lentement : il ne faut pas qu'elle se fasse remarquer... Elle croit voir que l'homme la regarde fixement... S'il allait l'interroger?... Elle le croise, et elle reconnaît l'uniforme : c'est un agent de police. Elle passe, et elle entend qu'il s'est arrêté derrière elle. Elle se retient à grand'peine de courir : cela paraîtrait suspect. Elle continue à marcher aussi lentement. Elle entend la sonnerie du tramway : il doit être encore bien loin de minuit.

Elle recommence à presser le pas et se hâte vers la ville, dont elle voit déjà briller les lumières au bout du viaduc et dont elle croit entendre le bruit sourd... Encore cette rue solitaire, et, après, ce sera le salut... Et voici qu'elle perçoit des coups de sifflet aigus, toujours plus aigus et plus rapprochés ; une voiture passe comme un tourbillon à côté d'elle. Involontairement, elle s'arrête et la suit des yeux : c'est une voiture d'ambulance. « Je sais bien où elle va!... Quelle allure! — se dit-elle, — c'est fantastique... » Une seconde, il lui semble qu'elle doit appeler ces gens, courir après eux, retourner avec eux là d'où elle vient. Un instant elle est envahie par une honte indicible, comme jamais encore elle n'en a éprouvé... Elle sait que sa conduite a été lâche et mauvaise... Mais, à mesure que le roulement de la voiture et les coups de sifflet décroissent dans le lointain, une joie folle grandit en elle, et, comme délivrée d'un danger, elle se précipite.

Des passants la croisent; elle ne ressent plus aucune inquiétude : le plus dur est fait,

Le bruit de la ville devient plus distinct de minute en minute, il fait de plus en plus clair; déjà elle voit s'aligner les maisons de la rue du Prater, et il lui semble qu'elle est attendue là par une foule où elle pourra se perdre et se confondre. Et, comme elle passe sous un réverbère, elle a assez de sang-froid déjà pour regarder sa montre: il n'est que neuf heures moins dix. Elle approche la montre de son oreille : elle n'est pas arrêtée.

Et Emma se dit :

« Je suis en vie, saine et sauve; ma montre ne s'est même pas arrêtée.,. Et lui, lui... il est mort... c'est la destinée! »

N'est-ce pas la preuve qu'elle n'a rien à se reprocher, que tout lui est pardonné?

— Oui, c'est la preuve, la preuve...

Elle s'aperçoit qu'elle prononce ces mots à voix haute. Mais, si le sort en avait décidé autrement... Si c'était elle qui fût là-bas, dans le fossé, tandis que lui serait en vie... Il n'aurait pas fui, lui, non... Mais, c'est que c'est un homme! Elle n'est qu'une femme... et elle a un enfant, un mari... Elle a bien agi, elle a fait son devoir, oui, son devoir.

Elle sait bien, cependant, qu'elle n'a pas agi ainsi par sentiment du devoir... Mais elle a fait ce qu'il fallait, instinctivement, comme tous les cœurs honnêtes...

A présent, on l'aurait déjà découverte, les médecins s'informeraient : « Et votre mari, madame?... » Oh! Dieu, et demain, les journaux!... et sa famille... Elle aurait été perdue à tout jamais, et pourtant elle n'aurait pas pu le rappeler à la vie... Eh! oui, voilà la vérité. Elle se serait perdue pour rien.

Elle passe sous le pont du chemin de fer, elle va... elle va... voici la colonne de Tegethoff, et le grand carrefour. Aujourd'hui, par cette pluvieuse soirée d'automne, avec ce vent, il n'y a plus grand monde dans les rues, mais elle a l'impression que toute la vie de la grande cité bourdonne puissamment autour d'elle, car là-bas, d'où elle vient, c'était l'épouvantable silence.

Elle a du temps devant elle. Son mari, ce soir, ne rentrera pas avant dix heures, elle le sait; elle pourra même changer de vêtements. Et soudain, elle songe à regarder sa robe: elle s'aperçoit avec effroi qu'elle est couverte de boue!

Que dire à sa femme de chambre?... Demain on pourra lire le récit de l'accident dans tous les journaux. Il y sera question d'une femme qui se trouvait dans la voiture et qui a disparu... Et, à cette pensée, elle recommence à trembler: une seule imprudence, et elle aura commis cette lâcheté en pure perte...

Mais elle a sur elle la clef de l'appartement : elle ouvrira la porte, elle entrera sans bruit.

Vite, elle prend un fiacre. Au moment de donner son adresse, elle se ravise : ce serait peut-être dangereux; elle

jette au cocher le premier nom de rue qui lui passe par la tête.

En traversant le Prater, elle voudrait éprouver une émotion quelconque : elle en est incapable. Elle n'a qu'un désir : être chez elle, en sûreté. Tout le reste lui est indifférent. Depuis l'instant où elle s'est décidée à abandonner le mort sur la route, elle a imposé silence à toute douleur, à toute pitié. Elle ne peut plus s'inquiéter que d'elle-même. Ce n'est pas qu'elle soit sans cœur... oh! non! Elle sait fort bien qu'un temps viendra où elle sera désespérée, qu'elle en mourra peut-être... mais, pour le moment, elle n'a qu'un désir : c'est d'être, chez elle, tranquille et les yeux secs, assise à table entre son mari et son enfant.

Elle regarde par la portière : la voiture roule dans l'intérieur de la ville, les rues sont bien éclairées, et les passants, nombreux, se hâtent.

Soudain il lui semble que ces quelques heures qu'elle vient de vivre n'ont rien de réel : c'est un mauvais rêve; il est impossible que ce soit vrai, irrévocablement vrai.

Sur le Ring, à un coin de rue, elle fait arrêter le fiacre; elle saute à terre, tourne brusquement dans la rue, prend une autre voiture et donne son adresse.

Elle ne se sent absolument plus capable de penser. Où est-il, à présent? Cette question lui vient à l'esprit. Elle ferme les yeux et le voit couché sur la civière, dans la voiture d'ambulance, et, tout à coup, elle croit être à ses côtés, elle l'accompagne... Le fiacre s'arrête. Elle tressaute.

Elle est devant chez elle. Elle se hâte de descendre, franchit le porche sur la pointe des pieds : le concierge, dans sa loge, ne lève même pas les yeux. Elle monte l'escalier, elle ouvre la porte tout doucement, pour qu'on ne l'entende pas... Elle traverse l'antichambre, pénètre dans sa chambre à coucher... Dieu soit loué!... Elle allume; elle enlève fiévreusement ses vêtements et les cache au fond d'une armoire : ils sècheront pendant la nuit, et, demain, elle les brossera et les nettoiera elle-même... Puis elle se lave le visage et les mains, et enfile un peignoir.

On sonne à la porte d'entrée. Elle entend que la femme de chambre va ouvrir. Elle reconnaît la voix de son mari et

le bruit de sa canne qu'il dépose. Elle se rend compte qu'à présent il faut être forte ; autrement, tout est perdu, tous ses efforts auront été inutiles. Elle se dirige bien vite vers la salle à manger ; elle y arrive en même temps que son mari.

— Tiens ! tu es déjà rentrée? — dit-il.

— Mais oui, — répond-elle, — depuis longtemps !

— Il paraît qu'on ne t'a pas entendue revenir...

Elle sourit sans avoir l'air de se contraindre, mais elle est bien lasse d'avoir à sourire... Son mari la baise au front.

Leur petit garçon est déjà à table ; il a attendu longtemps et s'est endormi, le nez dans le livre qu'il tient sur son assiette. Elle s'assied à côté de l'enfant, en face de son mari qui prend un journal et y jette un coup d'œil rapide. Puis il le met de côté en disant :

— La séance dure encore, à la Faculté ; ils discutent toujours.

— Sur quoi? — interroge-t-elle.

Et il se met à lui donner de longues explications. Emma a l'air d'écouter ; par instants, elle fait des signes d'assentiment. Mais elle n'écoute rien, elle ne sait pas ce qu'il dit ; elle est toujours dans l'état d'une personne qui a miraculeusement échappé à un grand danger. Elle ne pense qu'à une chose :

« Je suis sauvée, je suis chez moi... »

Et tandis que son mari continue à parler, elle se rapproche de son enfant, lui prend la tête et la presse contre son cœur. Une lassitude inexplicable l'envahit, elle ne peut se dominer : le sommeil va la vaincre... elle ferme les yeux...

Tout à coup, une idée lui traverse l'esprit, une hypothèse à laquelle elle n'a pas songé depuis qu'elle s'est relevée pour sortir du fossé... S'il n'était pas mort? S'il... Oh ! non, aucun doute n'est possible... Ces yeux... cette bouche... et puis aucun souffle ne passait sur ces lèvres. Mais il y a la léthargie... il y a des cas où l'œil le plus exercé peut se tromper... et son œil, à elle, n'est pas exercé, non, certes !... S'il vit?... s'il a repris connaissance... s'il s'est trouvé seul, abandonné sur la grand'route... s'il l'appelle par son nom... s'il croit qu'elle doit être blessée, s'il dit aux médecins qu'une femme était avec lui, que peut-être elle a été projetée plus loin?... Et alors... alors, on l'aura cherchée. Le cocher sera revenu

de Franzjosefsland avec du secours... il aura expliqué : « Cette dame était encore là quand je suis parti... » Et Franz devinera, Franz saura.... il la connaît si bien !... il saura qu'elle s'est sauvée... et il sera pris d'une colère affreuse, et, pour se venger, il la nommera... Car il se sait perdu... et il sera si profondément indigné qu'elle l'ait abandonné dans ses derniers moments, qu'il dira tout, sans conserver d'égards : « C'était Emma... c'était ma maîtresse, aussi sotte que lâche... Car, n'est-ce pas, messieurs, vous ne lui auriez pas demandé son nom, si l'on vous avait priés d'être discrets? Vous l'auriez laissée partir tranquillement; moi aussi, je l'aurais laissée... mais elle aurait dû rester jusqu'à ce que vous fussiez là... Mais, puisqu'elle a commis cette infamie, je vais vous dire qui elle est... c'est... ah!... »

— Qu'as-tu? — dit le mari, très grave, en se levant.

— Quoi?... qu'y a-t-il?...

— Oui, qu'y a-t-il donc?

— Rien!

Elle serre l'enfant plus étroitement contre elle.

Le professeur la regarde longuement.

— Sais-tu que tu t'es endormie et que...

— Et que?...

— Et que tu as tout à coup poussé un cri.

— Vraiment?...

— Tu as crié comme dans un cauchemar. Qu'as-tu rêvé?

— Je n'en sais rien, je n'en sais absolument rien...

Et, en face d'elle, dans la glace, elle voit un visage aux traits crispés qui grimace un sourire affreux. Elle comprend que ce visage, c'est le sien; et pourtant elle en a peur. Et elle s'aperçoit qu'il se pétrifie : elle ne peut plus remuer la bouche, et, elle le sait, ce sourire demeurera sur ses lèvres aussi longtemps qu'elle vivra. Elle essaie de parler. Alors deux mains se posent sur ses épaules et, entre son visage et celui qu'elle voyait dans la glace, la figure de son mari s'interpose : ses yeux interrogateurs et menaçants plongent dans les siens. Elle sent que tout sera perdu si elle ne sort pas victorieuse de cette dernière épreuve.

Elle redevient forte, elle se sent maîtresse de sa physionomie, de ses gestes, elle peut en faire, en ce moment, ce qu'elle

veut ; mais il faut bien vite profiter de cet instant... Et, de ses deux mains, elle prend celles qui appuient toujours sur ses épaules, elle attire son mari à elle et le regarde tendrement, gaiement.

Et, tandis que les lèvres de son mari effleurent son front, elle songe :

« Oui, c'est un mauvais rêve... il ne révélera rien à personne, il ne se vengera pas... car il est mort, il est bien mort... et les morts se taisent... »

— Pourquoi dis-tu cela? — demande soudain la voix de son mari.

Elle est terrifiée :

— Qu'ai-je dit?

Et il lui semble qu'elle vient de tout raconter à haute voix, de dire, là, à table, toute l'horrible histoire de cette soirée, et, une fois encore, elle murmure, en s'effondrant sous le regard anxieux de son mari :

— Qu'ai-je dit?

— « Les morts se taisent », — répète-t-il lentement.

— Oui, — fait-elle, — oui...

Dans ses yeux, elle lit qu'elle ne peut plus rien lui cacher et, longuement, ils se regardent.

— Va coucher l'enfant, — dit-il alors ; — je crois que tu as quelque chose à me raconter.

Et elle sait qu'à cet homme, qu'elle trompe depuis des années, elle va, dans quelques minutes, dire toute la vérité.

Et, tandis qu'avec l'enfant elle sort de la pièce, le regard de son mari toujours fixé sur elle, elle se sent inondée d'une grande paix, comme si tout allait être réparé...

ARTHUR SCHNITZLER

(Traduction de N. Valentin et M. Rémon.)

LA RUINE DE LYON

SOUS

LOUIS XIV[1]

Quand Louis XIV prit le pouvoir en 1661, les Lyonnais étaient exploités, depuis un demi-siècle, sans mesure et sans douceur. Leurs intérêts matériels, à chaque instant compromis par l'intempérante fiscalité royale, n'étaient plus défendus par leur municipalité, que des preuves répétées d'impuissance avaient rendue docile, et que le gouverneur recrutait à son gré. Le despotisme, à coup sûr, ne choquait pas leurs sentiments politiques, et même ne diminuait en rien la robuste affection qu'ils portaient au roi ; mais ils désiraient certainement — leurs plaintes en font foi — des impôts moins lourds, des douanes moins absurdes, des guerres moins fréquentes, une existence en somme plus tranquille. Une expérience déjà longue les avait convaincus que ces vœux n'étaient pas facilement réalisables, et que, pour ne pas demander grand'chose, ils couraient pourtant le risque de ne rien obtenir. Aussi se mêlait-il du scepticisme à leur résignation.

Les débuts du jeune roi furent pleins de promesses. Il déclara son goût pour les travailleurs et la haine des inutiles. Ayant

1. Les documents cités en note appartiennent, sauf indication contraire, aux Archives municipales de Lyon. Je rappelle, pour ne pas le répéter à chaque référence, que la série AA contient la correspondance, la série BB, les procès-verbaux du consulat, la série CC la comptabilité.

fait la découverte du régime douanier de ses Etats, il avoua être surpris qu'il n'eût pas « dégoûté ses sujets de leur commerce ». Il parla avec sympathie de l'industrie, dit sa volonté « de bannir la fainéantise et divertir par des occupations honnêtes l'inclination si ordinaire à nos sujets d'une vie oisive et rampante sous le titre de divers offices sans fonctions [1] ».

Il y avait plus qu'un désaveu des pratiques anciennes, l'affirmation d'une politique nouvelle, dans la lettre que le roi ordonnait de lire solennellement à l'Hôtel de Ville devant les marchands de Lyon assemblés :

Nous avons résolu de faire tenir tous les quinze jours un conseil particulier du commerce dans lequel tous les intérêts des marchands et les moyens de parvenir à ce rétablissement seront examinés et résolus, comme encore tout ce qui concerne les manufactures... Nous écrivons à nos gouverneurs, lieutenants généraux et intendants de protéger en toutes rencontres les marchands, négociants et compagnies, et de leur faire rendre bonne et briève justice... Nous destinons dans les dépenses de notre État un million par an pour le rétablissement des manufactures et l'augmentation de la navigation... Nous ferons incessamment travailler à abolir les péages qui se lèvent sur les rivières navigables... Un million sera dépensé par an pour les chemins... Nous ferons assister de notre trésor royal tous ceux qui voudront entreprendre le rétablissement des anciennes manufactures ou en créer de nouvelles... Nous ferons loger à notre cour et suite tous et un chacun des marchands qui y auraient à faire, ou les députés envoyés par les marchands en un logis qui sera appelé la Maison du Commerce... Ils auront audience à toute occasion [2]. »

Un prince qui tient ce langage s'annonce comme le roi des commerçants et des industriels. Or, industriels et commerçants n'en paraissent pas émus. Vingt et un marchands lyonnais seulement vont l'écouter ; ils ne font pas une réflexion. Même froideur en présence du premier des grands projets royaux qui se réalise : les notables, solennellement assemblés pour connaître le règlement de la Compagnie des Indes orientales et l'appel du roi, écoutent la harangue que le prévôt des marchands leur adresse pour échauffer leur zèle de souscripteurs ; il les flatte : « Les négociants de l'Europe les plus

1. Édit du 18 septembre 1664.
2. BB 219, f° 389, 27 septembre 1664.

avisés et les plus intelligents » n'ont pas besoin de conseils ; « on n'enseigne pas à Annibal à faire la guerre » ; aussi leur adhésion est certaine. Pour prêcher d'exemple, le prévôt s'inscrit le premier sur la liste des actionnaires[1]. Mais ses auditeurs s'abstiennent. La contribution que le roi demande à la ville ressemble si fort à une taxe ! Elle est lourde : un million de livres. Cela demande réflexion. Et puis, cette Compagnie a, parmi ses privilèges, celui d'importer les étoffes de l'Inde ; c'est peut-être une concurrence à la fabrique de Lyon : on s'effarouche. Après un mois, quand le gouverneur a souscrit 30 000 livres, l'archevêque 10 000, les échevins 36 000, on n'a pu obtenir encore que quarante-six souscriptions de bourgeois, soit 408 500 livres. Après quatre mois, malgré de pressantes interventions, il manque encore au million 85 400 livres. La caisse municipale les fournit. Il ne faut pas faire au roi le chagrin d'une déception[2].

Les Lyonnais ont peu de goût pour les entreprises du gouvernement. Leur vie économique est installée dans les mailles d'une réglementation compliquée où les privilèges sont mêlés aux charges : un rien arrête ou bouleverse ce mécanisme : ils le défendent presque superstitieusement, redoutent l'initiative qui le dérangerait, se méfient de toute nouveauté qui détruirait l'équilibre artificiel de leurs habitudes acquises. Il en est, d'ailleurs, de précieuses, où ils n'ont pas tort de voir une cause de prospérité. Telle, la liberté du travail : Lyon ne connaît encore ni jurandes ni corporations fermées[3]. Chacun, régnicole ou étranger, y peut librement ouvrir boutique ou atelier. Cette liberté donne aux industries lyonnaises, et entre toutes à la fabrique de soieries, « la Grande Fabrique », la souplesse, l'aptitude à se transformer quand il le faut. L'esprit d'invention, l'adresse avec laquelle ses maîtres ouvriers savent dérober ou égaler les découvertes étrangères, y entretiennent, malgré mille crises, une vitalité toujours active qui se plie aux caprices de la mode et provoque des goûts nouveaux.

1. BB 219, f° 415, 10 novembre 1664.

2. BB 219, f° 499, 7 décembre 1644, et BB, 220, f° 140, 14 avril 1665.

3. Sauf quatre, pour des raisons d'hygiène ou de police, serruriers, orfèvres, apothicaires, chirurgiens.

Après la Fronde et ses misères, elle végétait. D'ingénieux fabricants la relèvent : Fournier importe d'Angleterre les métiers à bas de soie, Bourget ceux des crêpes de Bologne; Octavio Mey invente le lustrage des soies ; Cloutier établit la première filature d'or à la milanaise. La Grande Fabrique est outillée pour satisfaire au luxe des bourgeois et des princes.

Mais le gouvernement a un inquiétant désir de la protéger. Colbert pense qu'il ne lui manque, pour être parfaite, qu'un bon règlement. Il le lui impose en 1667. Tout y est minutieusement précisé, largeur des étoffes, procédés de teinture, nombre de portées par chaîne et de fils par portée, mode de fabrication des velours « à trois poils et à quatre poils », des brocarts, satins, damas, taffetas, ferrandines, gazes, etc. Puis c'est le nombre des apprentis, la durée de l'apprentissage, du compagnonnage, les formalités et les conditions de la maîtrise. La plupart des articles ne faisaient sans doute que reproduire ou compléter les règlements plus anciens que les tisseurs s'étaient donnés. Mais la nouveauté, c'était la surveillance sévère exercée sur les ouvriers, les pénalités en cas de violation du règlement ; c'était surtout l'obligation de la marque pour toute étoffe mise en vente. Il faut, pense Colbert, « empêcher le grand préjudice qui provient dans la profession dudit état par le moyen de ceux qui, n'en ayant pas la connaissance parfaite, s'ingèrent néanmoins de faire fabriquer..., d'où provient grande quantité d'étoffes mal fabriquées, qui ont par le passé discrédité et donné atteinte à la réputation de la fabrique de la ville de Lyon, et pourraient l'anéantir à l'avenir s'il n'y était pourvu ». Ce n'est pas l'avis des maîtres-ouvriers, qui protestent violemment. On leur impose silence. Une ressource leur reste : celle de ne pas appliquer le règlement. Ils en usent. Colbert a beau multiplier les injonctions : on fait, malgré lui, des étoffes non conformes. Il tente d'organiser le blocus contre les produits lyonnais : « Si vous n'y donnez promptement ordre, écrit-il au consulat, vous verrez que le commerce de la ville de Lyon n'aura point de communication avec celui des autres villes du royaume, à cause qu'on n'y recevra pas les marchandises non marquées et qui ne seront pas conformes aux règlements.

Vous y devez faire réflexion[1]... » Le consulat proteste de sa soumission. Mais que faire devant la coalition muette de toute une ville? Il traîne en longueur, et finalement laisse aller les choses. Le bureau de marque ne fonctionna jamais sérieusement.

Colbert juge les Lyonnais peu enthousiastes du bien public. Il peut du moins agir directement sur les échevins qui sont dans la main du roi, et il essaie de faire d'eux des industriels selon son cœur. Le moulinage des organsins à la bolonaise était d'importation récente: un particulier, nommé Duon. en possédait une manufacture qui prospérait. Colbert invita le consulat à en installer une autre à Neuville, sur les terres de l'archevêque. Il fallut bien obéir. Mais, sitôt installée, le consulat qui n'entendait rien à ce nouveau métier, en céda la direction et la responsabilité à un spécialiste, et se contenta d'en payer le loyer.

Visiblement, les procédés de Colbert et les habitudes des Lyonnais ne s'accordent guère. Pourtant, si on apprécie peu le zèle du ministre, on est sensible aux bienfaits de sa politique financière, prudente et économe. Lyon n'entend plus parler de créations d'offices, d'emprunts forcés, de dons gratuits; l'impôt n'augmente pas. Les métiers battent; les foires sont actives. Les recettes de la douane et de l'octroi augmentent chaque année[2]. C'est la preuve que les industriels achètent davantage, que la population augmente et vit plus largement. Les promesses du nouveau règne ne furent pas toutes des déceptions.

II

Après douze ans de tranquillité, les Lyonnais pouvaient croire abolies les anciennes pratiques. Ils se trompaient; car

1. 6 mars 1671. Depping, *Corr. adminis. sous Louis XIV*, III, 866. Cf. *ibid.*, 368, 863, 864, lettres de Colbert à l'archevêque de Lyon sur le même sujet.

2. La part de la ville dans les recettes de la douane est de 573 000 livres en 1673, au lieu de 366 000 en 1652. L'octroi (entrée du vin) rend 141 000 livres en 1673, au lieu de 102 000 en 1652.

les causes qui les avaient fait naître n'avaient pas disparu. Le roi continue d'agir suivant l'instinct qui le pousse à réaliser toute sa Majesté. En recommençant la guerre, en bâtissant des palais, en détruisant l'hérésie, le roi est dans sa fonction naturelle, et les sujets reprennent vite conscience de leur rôle de sujets, qui est de fournir au roi les moyens d'être roi. Quand il plaît à Louis XIV de mener la lutte contre les princes du continent coalisés, les Lyonnais s'en aperçoivent aussitôt. Voici revenir les « affaires extraordinaires[1] »; ils paient 120 000 livres « pour être maintenus dans leurs privilèges » (1673), puis 120 000 livres encore pour racheter les offices de jaugeurs de boissons (1674), puis 400 000 livres sur la ferme du tiers-surtaux de la Douane de Lyon pour en obtenir le renouvellement (1675)[2]. Comme il leur faut emprunter cet argent, le roi leur permet d'augmenter l'entrée du vin pour gager la dette. La guerre finie, le roi se met en devoir de détruire l'hérésie qui blesse son amour-propre et choque sa raison. Et Lyon en ressent vite les effets. Non peut-être que l'émigration y ait été considérable; les protestants y étaient en petit nombre. Mais le contre-coup de la persécution voisine y est terrible. L'exode des ouvriers, des tisseurs surtout, dauphinois, provençaux, foréziens, cévenols, c'est-à-dire d'une main-d'œuvre énorme qui alimente son commerce, l'appauvrit au point que le travail lui manque. Ses banquiers, ses commissionnaires suivent à Genève, à Bâle, à Zurich, à Francfort, les capitaux

1. On appelle ainsi tous les expédients que le roi emploie pour se procurer de l'argent, quand l'impôt ne suffit plus à ses besoins. Les principaux sont : les emprunts avoués, déguisés ou forcés, les anticipations de recettes par l'émission de bons du Trésor et surtout la création et la mise en vente d'offices nouveaux. Ce dernier procédé était le plus original et le plus lucratif. Quand le roi créait un office, il ne tenait pas essentiellement à trouver un acquéreur qui le fît valoir: il préférait que l'office fût racheté par ceux de ses sujets (ville ou corporation) que cette création lésait dans leurs intérêts; ceux-ci le rachetaient non pour le faire valoir, mais pour le supprimer. Et de cette manière, l'office n'existant plus, le roi pouvait le créer de nouveau, pour le faire racheter une seconde, une troisième fois. On en verra plus loin de nombreux exemples.

2. Henri IV avait octroyé à la ville, en 1595; un tiers à percevoir en plus des revenus de la Douane de Lyon. Cet octroi était une des grosses ressources de la caisse municipale ainsi qu'on le verra plus loin. Comme elle ne pouvait pas s'en passer, le roi, à plusieurs reprises au XVIIe siècle, exigea d'elle des sommes d'argent en échange du renouvellement de ce « tiers-surtaux ».

qui ont fui de la ville ruinée; et ses métiers diminuent de moitié[1].

Lyon, qui avait connu d'autres crises, aurait pu triompher de celle-là, si la guerre qui suivit la Révocation n'avait rendu à la fiscalité royale son ancienne rigueur. Créations d'offices, taxations extraordinaires, emprunts forcés, dons gratuits, vieilles connaissances du temps de Richelieu et de Mazarin, dont l'apparition, timide en 1674, n'avait été qu'un avertissement, firent en 1689 une entrée plus bruyante et, une fois installés, ne quittèrent plus la place. Il n'y en avait pas de meilleure dans le royaume.

Le 15 mars 1689, l'archevêque Camille de Neuville, lieutenant général du gouvernement, apprend au consulat que Sa Majesté « aurait pour agréable une contribution de 300 000 livres aux dépenses immenses qu'elle est obligée de faire pour l'entretien et subsistance des grandes armées qu'elle veut opposer à tant d'ennemis conjurés et déclarés contre ses royales intentions qui ne tendent qu'au repos de l'Europe et à la défense de ses sujets ». Les échevins, « ne pouvant retenir les justes mouvements du zèle qui les anime pour le service du roi », décident un emprunt gagé sur les octrois. Tous ceux qui sont « en état d'entrer dans la contribution sont avertis qu'ils aient à comparaître au bureau du secrétariat ». Les noms des prêteurs seront mis sous les yeux du roi. Malgré cette promesse flatteuse, personne ne se présente. « La défiance du passé a

1. Saint-Étienne et Saint-Chamond perdent les deux tiers de leurs métiers à rubans et de leurs moulins de soies grèges. Il est actuellement impossible de dire avec précision le nombre des émigrés protestants de Lyon. Il semble bien qu'il y ait eu peu de protestants dans les métiers. Pourtant, il y en avait assez pour que les maîtres-gardes de certaines corporations aient pu demander dès 1671 et obtenir en 1681 l'exclusion des réformés de l'apprentissage. Le règlement de Colbert en 1667 les avait exclus de la maîtrise de la Grande Fabrique. Il y eut assez d'exilés aussi pour que l'intendant ait pu faire procéder en 1686 à une vente publique de leurs biens. C'est dans les archives des villes suisses et allemandes où sont des listes détaillées de réfugiés qu'on pourrait trouver les éléments d'un total approximatif. Tollin dans sa *Geschichte der französischen Colonie von Magdeburg* (3 v. in-8, Halle, 1886-1889) donne des listes de Magdebourg. Il n'y figure qu'un Lyonnais, mais quantité de noms des provinces voisines. Tollin parle longuement des industries qu'ils fondèrent, en particulier de celle des bas de soie qui est très probablement d'origine lyonnaise. J'ai relevé moi-même aux archives de Marbourg (Hesse) parmi de nombreuses familles dauphinoises et languedociennes, une dizaine de familles lyonnaises.

produit un mal très difficile à guérir », constate avec mélancolie le consulat. C'est vrai. Les Lyonnais ont bonne mémoire, et détestent les mauvais placements. Ils les déconseillent à leurs amis. Une demoiselle Dufour, de Paris, était disposée à prêter, et s'est récusée tout à coup. « Elle a été empêchée par quelqu'un de nos bons compatriotes, disent les échevins ; elle n'est pas la seule qui ait été ainsi détournée ». Il faut de savantes négociations et de pressants appels pour obtenir après cinq mois (15 août) l'argent nécessaire[1].

Il était sage de contenir les mouvements de son zèle ; car le roi allait lui fournir d'autres occasions de se manifester. En 1690, une pluie d'édits bursaux et d'offices s'abat sur la ville. On put apprécier à Lyon quelles ressources un ministre avisé pouvait tirer du vieux procédé fiscal, la création des offices. En général, quand le roi créait un office, c'était pour le vendre à quelque bourgeois désireux d'acquérir, avec l'exemption de la taille, la considération qui s'attache à une fonction publique. Il sait maintenant rendre le commerce des charges plus sûr, parce qu'il place plus vite sa marchandise, plus lucratif, parce qu'il la vend plus cher. La municipalité d'une grande ville exerce des fonctions de tout ordre ; elle a son procureur, son receveur, les agents de sa voirie, les juges de sa police et de son commerce, les percepteurs de ses revenus ; elle pourvoit à nombre d'emplois divers, depuis les courtiers de change jusqu'aux officiers de la milice qui garde la ville... Voilà une carrière à exploiter : il suffit au roi de prendre une à une les attributions exercées par ses fidèles échevins de Lyon, de les « ériger en titre d'office ». Les échevins ne manqueront pas de racheter le bien dont on les dépouille ; car ils ne voudront pas laisser ruiner leur prestige, et amoindrir l'autorité qui est leur raison d'être.

Et le consulat rachète en effet : l'exercice du petit-scel, 8 250 livres : les offices de procureur du roi et greffier de la ville, 83 000 livres ; ceux de crieurs d'enterrements et cris

1. AA 126. Lettres du consulat de mai à août 1689, et lettre du 3 septembre 1689 accusant réception de la quittance du trésor de 300 000 livres, « que Sa Majesté a eu la bonté d'accepter de notre part ».

publics, 22 000 livres ; ceux d'experts arpenteurs et toiseurs 16 500 livres[1].

Le procédé royal a cet autre avantage que l'office aussitôt créé, étant racheté par ceux qu'il incommode, n'a pas de propriétaire intéressé à défendre son bien. Le roi peut donc le créer à nouveau, quand il lui plaît, sans chercher autre chose ou mieux. Ainsi il a, en 1658, touché le prix des receveurs des amendes ; en 1692, il les ressuscite, et leur adjoint, en 1697, des contrôleurs, anciens, alternatifs et triennaux[2], soit, pour la ville, 22 000 livres à payer[3].

Chaque année marque un progrès. Avec ces offices déjà rachetés et qu'on reconstitue, des droits immémoriaux déjà confirmés à prix d'argent sont contestés, bien que les actes d'achat ou de confirmation contiennent l'engagement royal de les respecter. « Tâchez, écrivaient un jour les échevins à leur député en cour, que le grand sceau de cire verte soit scellé de la meilleure cire qu'il se pourra. » Peine perdue. Le roi ne fait pas honneur à sa signature. L'huissier royal de la juridiction de police a été racheté en 1679 ; le roi a affirmé qu'il n'en serait plus question ; un édit de décembre 1693 le ressuscite[4]. Le droit que perçoit la ville sur l'attache des moulins et des bateaux du Rhône, droit aussi vieux que la « Communauté de Lyon », que tous les rois, y compris Louis XIV, ont confirmé avec les autres franchises, il faut, en 1694, le payer au roi 33 000 livres ; le péage qu'on perçoit au barrage du pont du Rhône, aussi ancien que le droit d'attache, est vendu à la ville 6 500 livres[5].

Le sans-gêne du gouvernement s'accentue dans l'affaire de la *rêve*. C'était un des plus anciens droits de douane ; il se

1. AA 126 f°-250. Corr. consul., et BB 426, Édit sur les crieurs, janv. 1690. Ces crieurs furent de nouveau érigés par le roi en titre d'offices et rachetés par la ville 8 800 livres en 1697.

2. C'est-à-dire trois contrôleurs pour faire le travail d'un seul. L'*ancien* contrôlera la 1re année, l'*alternatif* la 2e, le *triennal* la 3e, l'ancien recommence la 4e année et ainsi de suite.

3. BB 421. Édits de décembre 1692 et juillet 1697.

4. AA 126 f° 25. Lettre du consulat à Villeroy, 29 mars 1695.

5. AA 127, f° 17, lettre du consulat à Villeroy, 17 août 1694. — En 1695, le consulat rachète 19 800 livres les contrôleurs des actes des notaires, (BB. 428).

percevait à la sortie de la ville. En 1536, la municipalité, pour en atténuer la perception et pour éviter les exactions d'un fermier, l'avait racheté au prix de 84 732 livres; en 1555 le roi avait exigé en sus du prix une rente annuelle de 2 500 livres; en 1581, cette rente avait été portée à 3 500. En 1645, la ville avait encore donné 30 000 livres; en 1655, 236 000. Après tous ces sacrifices, elle espérait n'être plus troublée dans la possession de la rêve. Voici pourtant que la rêve est, en 1695, mise aux enchères; la ville est gracieusement autorisée à faire connaître le prix qu'elle y mettra. Les échevins protestent qu'il est pénible « de racheter ce qui a été payé au delà de sa valeur ». Le roi assure qu'il n'a pas l'intention de priver la ville de la rêve, mais n'est-il pas juste qu'il tire profit du vif désir qu'elle a de la garder[1]. Lyon paye encore 66 000 livres et continue de servir la rente de 3 500. De même, le « dixième du vin » est une aide dont Lyon a obtenu l'octroi depuis deux siècles; on paie 99 000 livres pour n'en être pas dépouillé. La ville a eu de tout temps l'administration de ses biens patrimoniaux. Ce sont les revenus de quelques maisons et d'anciens droits domaniaux. Le consulat y tient trop pour ne pas la payer cher. Il rachète au prix de 199 500 livres un office de receveur des deniers patrimoniaux[2]. Les courtiers de change sont nommés par les échevins: le roi les érige en titre d'office, et les échevins rachètent leur droit de nomination pour 92 400 livres.

Il arrive à la fiscalité royale d'être plus ingénieuse. On réclame à Lyon l'éclairage des rues. Le roi, consulté, l'autorise. Un fonds sera levé sur les propriétaires de maisons, pour le compte du roi qui se charge de l'entretien. L'édit fixe la taxe à 350 000 livres, et prévoit 2 500 lanternes. La ville avance la somme, et on n'installe que 1 000 lanternes[3].

« Nous espérons un peu de repos après de si grands efforts », écrivaient les échevins en 1698[4]. Mais le roi est infatigable. Les trois « lieutenants des contrôleurs-conservateurs du tiers-

1. AA 127, f° 42. Lett. du cons. à son procureur alors à Paris, 22 mars 1696.

2. Il fallut en outre donner à ce traitant une indemnité de 2 200 livres à cause d'un retard de paiement. Il en voulait 5 000. AA. 127, f°s 51 et 72.

3. Les premières lanternes furent allumées le 20 oct. 1697. (AA 127, f° 288).

4. *Ibid.*, f° 106.

surtaux » coûtent 39 666 livres, et deux pensions viagères de 3 600 livres ; les experts-arpenteurs, reconstitués, 55 000 livres ; un lieutenant de police, 110 000 livres (janv.-oct. 1699). Encore s'estime-t-on moins maltraité qu'on aurait pu l'être. Chamillart, le nouveau contrôleur général, passe pour avoir ménagé la ville. Il reçoit en remerciement, comme ami de Lyon, un meuble de 13 500 livres [1].

La guerre qui recommence en 1702 renouvelle, après une accalmie de deux ans, en même temps que les besoins du roi, les ressources de l'imagination fiscale. Désormais, la tempête est ininterrompue. Plus de répit jusqu'à la fin du règne. Les « conseillers commissaires aux inventaires des décès et des faillites et greffiers d'iceux » ouvrent la marche (mars 1702) ; cette création ne frappe que les commissaires en titre en les privant de leur emploi : bagatelle ; on passe outre. Mais, en même temps, le consulat est invité à payer un supplément de finances pour « confirmation de l'hérédité » des offices déjà rachetés deux fois de procureur et greffier de la ville. « Les charges réunies aux communautés ne sont pas héréditaires », dit-il timidement ; il paie tout de même 16 500 livres pour confirmer une hérédité qui n'existe pas. Le même édit lui demande 47 500 livres pour le receveur des deniers patrimoniaux (déjà racheté 199 500 liv. en 1695), 2 200 livres pour un substitut royal au tribunal de la Conservation (tribunal de Commerce), 16 500 livres pour trente mesureurs de grains, 18 000 livres pour supplément aux offices de courtiers de change, 15 750 pour garder le droit de nommer les capitaines pennons, chefs de la milice bourgeoise, 11 000 livres de supplément pour les jurés crieurs.

Le consulat est enfin mis dans l'obligation de se racheter lui-même ; car l'édit le met positivement en vente par la

1. Je ne parle pas des offices créés mais non rachetés par la ville : les trente mouleurs de bois (août 1692) qui percevaient 20 sols par moule, et faisaient payer en outre 7 à 8 sols de frais par moule aux habitants ; les contrôleurs des bans de mariage (sept. 1697) ; — non plus de la restriction du privilège qu'avaient les habitants de vendre leur vin au détail « sans assiette ni serviette » ; tous les propriétaires de vignobles avaient une « beuverie » dans leur maison. Ce privilège s'acquérait après un an de séjour. Il fallut, après des réclamations nombreuses des fermiers des aides, dix ans de séjour. Cette restriction amena une forte diminution sur le rendement des octrois (1697).

création d'un lieutenant de prévôt des marchands et de dix assesseurs au prix de 136 000 livres. L'attaque est rude. On ose marchander. Le roi, considérant la pauvreté de la ville, consent à un rabais et « éteint » tous ces offices pour 188 705 livres[1].

En février 1704, « l'attaque » se renouvelle « par sept différents endroits » : inspecteurs aux boucheries, contrôleurs des greffiers de l'hôtel de ville, greffiers de l'écritoire, commissaires aux vivres, inspecteurs des poids et mesures, échevins-perpétuels garde-meubles, greffiers des insinuations. « Si nous n'avions en vue, déclara le consulat, que l'intérêt de la communauté, peut-être qu'il conviendrait de laisser lever ces nouveaux offices et d'en laisser faire les fonctions et percevoir les droits ; mais il nous paraît que le service de Sa Majesté et le soulagement du public s'opposent à cette première idée[2]. »

Il offre 400 000 livres, et en paie 483 200. Sa bonne volonté à l'égard du service de Sa Majesté est mal récompensée. Six mois après (oct. 1704), un édit taxe « tous les échevins de Lyon depuis 1690 jusqu'à la fin de la présente année, à une somme de 4 000 livres chacun, pour la confirmation de la noblesse[3] ». La caisse municipale paie encore. Le même édit renouvelé jusqu'en 1715 coûte à la ville 1 647 504 livres. Les trente mesureurs de charbon (même édit) sont payés 388 000 livres[4]. C'est perdre son temps que de discuter ou de traîner les choses en longueur. Le roi n'a plus le loisir d'attendre. Quand on essaie de lui laisser pour compte des offices qu'on sait difficiles à placer, il impose l'achat de la marchandise qui ne trouve pas preneur. On cherche en vain des « essayeurs, visiteurs et contrôleurs de toutes sortes d'eaux-de-vie et esprit-de-vin » : la généralité de Lyon est invitée à acquérir leurs offices pour 49 500 livres dont la ville paie le cinquième[5]. Si le roi sup-

1. Arrêt du 5 décembre 1702. CC. XXII 291. Les revenus de la douane avaient, pour la part seule de la ville, diminué de 200 000 livres, dans les huit premiers mois de 1702.

2. AA 128, f° 64. Consulat à Villeroy, 4 mars 1704.

3. AA 128, f° 96. Consulat à Villeroy, 3 nov. 1704, et *ibid.* f° 203, 24 déc. 1706.

4. BB 427, février 1705.

5. BB, 428 Arrêt du 14 janvier 1705.

prime, après deux tentatives (1705 et 1709), les essayeurs-contrôleurs d'huiles, c'est qu'il fait percevoir les droits de leurs offices par d'autres agents[1]. En 1705, le consulat rachète pour la seconde fois le droit de nommer les capitaines de la milice bourgeoise, 44 000 livres (3 fév.); et les courtiers, facteurs, commissionnaires, rouliers, 66 000 livres (9 juillet)[2]; en 1706 (octobre), un conseiller-conservateur des Domaines de Sa Majesté coûte à la ville 35 071 livres.

« Les besoins de l'État sont au-dessus de la raison », écrivent les échevins de 1706, à qui l'on réclame (décembre) le prix des « lieutenants de maire alternatifs[3]». Ils ont payé en 1702 136 000 livres pour quelque chose qui y ressemblait beaucoup ; ce n'est plus que 66 000 livres en 1707. Mais les contrôleurs des octrois coûtent 385 000 livres. Et voici revenir pour la deuxième fois les inspecteurs aux boucheries, flanqués des inspecteurs des bâtiments (janvier 1707), des contrôleurs de porcs et des inspecteurs-marqueurs de bas (avril 1708), le tout pour 1 040 000 livres[4]; puis les contrôleurs-visiteurs des suifs, 90 909 livres (déc. 1708)[5], les avocats du roi à la Conservation, 27 500 livres (juin 1710)[6], les chevaliers et lieutenants du guet, 110 000 livres.

C'est la bousculade finale. Le rachat des offices a coûté à la ville 5 405 495 livres.

Mais le budget extraordinaire a d'autres chapitres : le don gratuit, d'abord, C'est cher aussi, mais plus franc. Le roi demande de l'argent, tout bonnement, sans détours, en joignant parfois à sa demande une menace précise, pour être mieux compris. En 1706, il propose aux Lyonnais le choix entre une taxe de 100 écus par tête pour être maintenus dans l'exemption des tailles, ou un don gratuit de 400 000 livres[7]. En mai 1707, la ville donne deux millions pour conserver le

1. BB 430. Série d'arrêts de création et de suppression (mai 1705, déc. 1708, mars 1709, oct. 1710).

2. AA 128, f° 121, Consulat à Villeroy, 9 juillet 1705.

3. C'est-à-dire qui siégeront alternativement une année sur deux.

4. Payées en janvier 1709. (CC. XXII, 259.)

5. Payées en 1713.

6. BB 391.

7. AA 128, f° 161, 9 mars 1706. Le consulat à Bronod, son agent à Paris.

tiers-surtaux de la douane et le quarantième qui forme avec les octrois le plus clair de ses revenus[1]; en août, 600 000 livres pour l'entretien des troupes du Dauphiné. Chamillart en voulait 800 000; il dit sa mauvaise humeur. « Nous voyons bien, disent mélancoliquement les échevins, que notre zèle et notre soumission ne suffisent pas pour contenter M. Chamillart[2]. » Quand Desmarets arrive au pouvoir, le gouverneur Villeroy s'empresse de l'assurer de la bonne volonté de Lyon, et le consulat lui offre 1 040 000 livres « pour contribuer aux besoins de l'État et faire une chose qui lui soit agréable[3]. » En 1709, il donne 200 000 livres, en juin 1711, 1 200 000 livres.

Les dons gratuits, même répétés et généreux (le total en est de 5 440 000 livres) ne garantissent pas les Lyonnais des impôts nouveaux. En 1695, pour faire face aux dépenses de la guerre, le roi crée un nouvel impôt personnel, la capitation. Il disparaît après la paix (1698). Mais il renaît en 1701, et dure jusqu'à la fin du règne. Lyon paie sa part annuelle de capitation, 215 000 livres[4], et dans les mauvaises années, quand le plat-pays ne peut payer la somme prévue par le contrôleur, c'est Lyon qui parfait la différence (87 071 livres pour 1701 et 1702). Quand, au contraire, la capitation donne des plus-values (en 1704), c'est la noblesse du Lyonnais qui bénéficie d'une réduction. Et Chamillart recommande à l'intendant Trudaine de n'en rien dire[5]. Puis, le chiffre monte et double; la capitation est de 560 000 livres en 1707. Comme les étrangers ne la paient pas, on leur applique une taxe spéciale. Ces étrangers sont presque tous des ouvriers : Italiens, Suisses, Savoyards, Niçois, Allemands. On demande à ces pauvres diables — certains « prenoient le pain de l'aumône » — des sommes qui varient de 600 à 8 000 livres.

Le rôle indique la résistance qu'ils font et les moyens qu'on prend pour la vaincre. A côté de chaque nom de refusant (ils

1. AA 128, f° 243. 24 mai 1707. Consulat à Chamillart.

2. *Ibid.* f° 266. 15 sept. 1707. Consulat à Bronod.

3. *Ibid.* f° 308. 24 déc. 1708. Consulat à Desmarets.

4. C'est le chiffre donné dans le mémoire de l'intendant d'Hubigny.

5 Boislisle, *Correspond. des contrôleurs généraux*, II, 860.

le sont à peu près tous) une note revient, presque toujours pareille : « C'est un mutin, il faut le mettre prisonnier »; ou bien : « Il a enterré ses meubles; il faut le mettre prisonnier pour être payé ». Beaucoup protestent qu'ils sont naturalisés; on ne s'en soucie pas. Le fisc ne renonce à rendre ses droits que là où il n'y a littéralement rien à prendre. Aussi, malgré l'énormité des taxes, l'opération ne rend-elle que 150 000 livres. Encore est-ce la Ville qui les avance au roi (30 décembre 1698[1]).

En 1710, la capitation ne suffit plus. Desmarets imagine le « dixième du revenu ». Tous les contribuables doivent, dans la quinzaine de la publication, fournir un état exact de leurs revenus aux agents de l'intendant. « La déclaration du roi alarme toute la ville, et chacun s'attend avec inquiétude à être forcé de signer une déclaration de son bien[2] ». On redoute le traitant flanqué d'huissiers qui fera des visites domiciliaires. « La prévoyance pleine de bonté » de Villeroy obtient pour la Ville une grâce : c'est la commission d'anciens échevins qui établira le rôle d'après les baux à loyer.

La fiscalité royale ne sait être, malgré l'intérêt qu'elle aurait à l'être, ni modérée, ni prudente : quand, entre toutes les manières de percevoir de l'argent, elle a choisi les plus arbitraires, celles qui découragent et qui épouvantent, celles qui tuent toute confiance dans le lendemain, elle frappe la richesse à sa source même. Richelieu, qui n'était ni habile financier ni scrupuleux, avait hésité à taxer le travail; Louis XIV écrase les corporations d'arts et métiers. En dehors de la part de charges que les artisans supportent en tant que sujets, ils sont taxés en bloc dans leurs communautés.

Un chantage audacieux permet au fisc d'en obtenir ce qu'il veut. Les métiers sont libres à Lyon, les corporations ouvertes. Le roi sait que les Lyonnais attribuent à la liberté du travail la prospérité de leur industrie et de leur commerce; car ils l'ont répété, un siècle durant, à chaque tentative du roi pour la limiter. Ils y tiennent donc passionnément. Cela se

1. CC 383. Rôle de la taxe des étrangers, arrêté au Conseil, le 7 décembre 1698.

2. AA 128, f° 352, 21 décembre 1710. Consulat à Villeroy.

paie, et se paie cher. Il y a des emplois dans les corporations de métiers, comme dans l'administration de la ville ; ils sont donnés à l'élection et exercés gratuitement. Donc, on en peut faire des offices et les mettre en vente. Les corporations rachèteront, comme a fait le consulat.

La première menace épouvante les travailleurs, et les réduit à merci. En mars 1691, un arrêt du Conseil crée en titre d'offices les maîtres-gardes, élus jusqu'ici. Les communautés payent 275 000 livres. En mars 1694, elles rachètent les « auditeurs et examinateurs des comptes » pour 165 000 livres [1] ; puis en moins de dix ans (1696-1705) les offices de contrôleurs des poids et mesures (90 000 l.), les greffiers des brevets d'apprentissage (66 000 l.), la confirmation d'hérédité des offices précédents (165 000 l.), l'exemption de la milice (160 000 l.), les gardes des archives (240 000 l.), le rachat de la capitation sur les biens des corporations (900 000 livres) 400 000 livres de rente imposées par le roi ; en tout 2 451 000 livres [2]. Il faudrait énumérer aussi une infinité de taxes qui frappaient en détail telle communauté : les contrôleurs des étoffes de laine, le quatrième plomb de la marque des draps (150 000 livres payées par les drapiers), le contrôle des voitures (même somme), etc. Après 1706, l'orage fiscal éclate, plus violent. Le roi crée les inspecteurs des manufactures; on paie pour les éviter 1 200 000 livres [3]; les offices déjà payés sont reconstitués; voici revenir les auditeurs des comptes sous le nom plus original de « contrôleurs du paraphe des signatures », (50 000 l.), gardes des archives, trésoriers-payeurs des gages, contrôleurs de brevets d'apprentissage... Les communautés sont à bout, à peu près en même temps que la municipalité. Comme elles cessent de racheter faute d'argent et de crédit, vers 1709, le roi, qui a épuisé ce client, l'abandonne.

Encore si les communautés d'arts et métiers, en se ruinant,

1. Le rôle des marchands comprend 91 métiers. Chacun paie à proportion du nombre d'offices créés, de 2 000 à 46 000 livres (CC VII, 621).

2. État des sommes payées pour les communautés (CC VII, 624).

3. « Nous sommes accablés de taxes et de misères; nous n'avons pas encore satisfait à l'imposition des inspecteurs des manufactures, et l'on nous en a déjà signifié trois autres... Tout cela est au-dessus de nos forces et nous ne pouvons plus rien offrir. » Lettre de la Chambre de Commerce, citée par Pariset, *la Chambre de Commerce de Lyon*, I. 115, 18 février 1706.

avaient du moins conservé cette liberté qui leur coûtait si cher ! Elles aperçoivent bientôt que, pour avoir échappé aux officiers royaux, elles n'en sont pas moins tombées sous la dépendance d'autres maîtres plus immédiats, plus dangereux, plus durables. Trop pauvres pour faire face aux exigences du fisc, elles ont emprunté aux riches de la communauté ; ceux-ci, que leur fortune faisait déjà puissants, ayant avancé les sommes nécessaires, deviennent des créanciers que les emprunts répétés rendent perpétuels. Il faut alors que les corporations s'imposent pour payer les intérêts de leurs dettes. Et c'est la cause d'un changemeut profond dans leur nature. Elles étaient libres : chacune pouvait à Lyon ouvrir boutique ou atelier à sa guise. Désormais leur intérêt est de barrer la route aux nouveaux venus qui n'ont point participé aux sacrifices. Les limites qui séparaient les diverses communautés étaient indécises ; et on ne s'inquiétait pas de les préciser, puisque aucune n'avait de monopole. On les précise maintenant pour que les charges d'une communauté ne soient point confondues avec celles d'une communauté voisine. Enfin, l'accession à la maîtrise était facile, souvent gratuite. La nécessité de trouver de l'argent a fait créer des droits très élevés pour devenir maître, et les pauvres y doivent renoncer.

Dans la fabrique de soieries, le droit, de 300 livres après l'emprunt de 1691, monte à 800. Ceux des ouvriers qui ne peuvent franchir cette barrière tombent dans la dépendance des gros marchands qui leur fournissent du travail. Ainsi se constitue une aristocratie industrielle qui réduit une plèbe à travailler à façon pour son compte. Le tisseur tombe dans la condition d'un salarié, et il n'en peut plus sortir. L'équilibre entre les capitalistes et les travailleurs dans les corporations où ils avaient une représentation et une autorité équivalentes est rompu pour toujours. Un peuple d'ouvriers tombe sous la domination d'un petit nombre de riches et attend de lui les moyens de vivre. Comme les riches ne les donnent pas toujours, une ressource reste aux pauvres, celle de protester violemment, de descendre dans la rue [1] pour crier leur misère,

1. Il y eut deux grandes grèves de tisseurs, auxquels se joignirent la plupart des métiers, en 1744 et en 1786.

quand la charité de l'Aumône générale [1] est impuissante à la secourir.

III

Quand on tente d'énumérer les « affaires extraordinaires », il faut craindre d'être incomplet, et on l'est sans doute. Car le relevé exact n'en fut jamais dressé. Les traces s'en trouvent aujourd'hui dans la correspondance, dans tel mémoire isolé, et, probablement, beaucoup échappent. La matière fiscale est de celles où l'imagination se lasse plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Pourtant, ce qui est visible fait au total un compte d'une belle masse. Et si, sans parler des impôts ordinaires annuellement perçus par le roi sur la ville [2], on y ajoute les dépenses courantes de l'administration municipale — à peu près un million par an — il en devient presque paradoxal. Comment une ville, qui n'a pas 80 000 habitants, peut-elle y faire face?

La caisse municipale n'est guère alimentée que par les octrois, c'est-à-dire par les droits d'entrée sur les denrées de consommation, et la part de la ville dans la douane de Lyon; car les biens patrimoniaux ne rapportent presque rien. A chaque demande du roi, il faut donc augmenter les droits d'entrée. Le vin seul payait avant 1674, et rapportait une centaine de mille livres. Augmenté en 1674, l'octroi est triplé en 1677, et accru de droits nouveaux sur les grains, le bois et le bétail (1679); en 1691, l'entrée du vin monte encore d'un tiers, celle du bétail de moitié; en 1695, tous les droits d'un quart [3]. Mais à mesure que les droits augmentent, la consommation diminue: tout n'est pas bénéfice dans cette crue de

1. C'est, avec l'Hôtel-Dieu, le principal établissement d'assistance publique à Lyon.

2. Ce sont principalement les 1 100 000 livres de la douane, les 24 000 livres de subvention permanente, les 1 200 000 livres de la gabelle du sel.

3. L'ânée de vin (96 litres) payait en 1673 10 sols, en 1674 12 sols 1/2, en juin 1677 42 sols 1/2, en octobre 62 sols 1/2, en 1691 67 sols 1/2, en 1695 80 sols 1/2, c'est-à-dire à peu près le prix d'achat.

l'impôt. La moyenne annuelle des entrées du vin, 240 000 ânées, diminue de 60 à 80 000 de 1689 à 1699[1] : la recette du « pied-fourché » (bétail) diminue de 30 000 livres sur 180 000. On en vient, pour relever les recettes, à augmenter le tiers-sur-taux de 2 p. 100, et malgré tout, on atteint péniblement en 1697 le chiffre de 1673, 1 500 000 livres. A partir de 1702, le prix des fermes de l'octroi baisse toujours. Chaque bail nouveau est en diminution sur le précédent, et le fermier, qui se plaint encore d'être en déficit, obtient à chaque instant des indemnités pour compenser ses pertes[2]. La recette tombe à 1 320 432 livres en 1703. On se décide à frapper d'un droit d'entrée la soie, matière première de la grande industrie lyonnaise (1712) pour retrouver en 1715 une recette à peu près égale à celle de 1672[3], 1 555 000 livres.

Il va sans dire que, grosse ou faible, la recette ne suffit jamais. On supplée au déficit par l'emprunt. Lyon doit à son receveur, qui est son banquier ordinaire, à divers habitants de la ville, et à des étrangers, les Génois[4]. En 1678, le capital dû est de 2 500 000 livres, et s'accroît régulièrement malgré des remboursements partiels; il est de 3 687 000 livres en 1697, exigeant un service d'intérêts de 193 767 livres (5 p. 100 en France, 6 p. 100 à Gênes). Déjà les suroctrois, gages des emprunts, sont engagés pour vingt ans. La difficulté de trouver des prêteurs est toujours plus grande. Le consulat écrit en 1696 à Villeroy : « Vous savez ce qu'il nous faudra faire pour trouver de l'argent; cela est incroyable au ministre[5] ». Les Génois sont plus exigeants ; le receveur refuse de faire de nouvelles avances ; on ne sait comment sortir du « bourbier ». Il faut vivre pourtant. En 1698, on tire encore 500 000 livres des bourgeois de Lyon. Les impôts nouveaux permettent de nouveaux emprunts : 800 000 livres en 1704,

1. Mémoire de l'intendant d'Herbigny.

2. De ce chef, la ville rembourse 1 100 000 livres de 1693 à 1697 et 525 000 de 1698 à 1715.

3. C'est-à-dire avant toute augmentation d'octroi.

4. Nous ne parlons pas des pensions viagères, qui ne sont plus qu'une charge du budget ordinaire de la ville, le capital ayant totalement disparu, et n'ayant amais figuré dans les recettes. Voir la *Revue* du 1er septembre 1901.

5. Cf. La série de lettres du consulat, de juin à août 1696. AA 127.

1 400 000 en 1709, 3 millions en 1710 et 1711. Une loterie procure en 1705, 600 000 livres. En 1715, Lyon est endetté de près de 14 millions ; la plus grande partie de ses biens est aliénée ; le déficit du budget de l'année courante est de 750 169 livres[1].

C'est la ruine pour le présent, et c'est l'avenir pour longtemps compromis. Le consulat es placé mieux que personne pour apprécier le danger d'un tel régime et sa dureté, puisqu'il est chargé de trouver les moyens d'y satisfaire. Il sait la lassitude qu'amènent ces « exécutions violentes et scandaleuses » faites « sans ménagement ni mesure », et seul, il a qualité pour parler au nom de la « ville et communauté » de Lyon. Que dit-il ? Il gémit quelquefois, confie à ses agents son ennui ; mais il ne s'indigne pas, et ne résiste jamais. Il comprend les nécessités de l'État aussi bien que le roi lui-même : un mot discret, un geste du gouverneur suffisent pour provoquer de sa part une offre d'argent, et il sait remercier le roi de la bonté qui le porte à accepter un modeste secours. Est-ce chez lui simple souci généreux de contribuer aux charges publiques, de prendre sa part des angoisses communes ? Dans ce cas, il essaiera du moins de réparer le mal nécessaire en vivant à l'économie.

A vrai dire, qui connaît un peu le consulat lyonnais ne s'y attend guère. Depuis que, malgré la comédie de l'élection, il se recrute en réalité conformément à la volonté royale dans une aristocratie de fonctionnaires et de bourgeois enrichis qui aspirent à la noblesse, il a pris des mœurs nouvelles. Il a conscience d'appartenir à une classe supérieure, et cette conscience l'élève à ce point en dignité que les intérêts de la ville ne l'émeuvent pas beaucoup. Sa grande préoccupation est de n'être pas confondu avec ses administrés. Ce serait une déchéance. Aussi faut-il voir l'air scandalisé des échevins si le roi les met au rang de simples bourgeois ! Quand il leur demande un texte de confirmation de la noblesse, leur tristesse est sincère. Non qu'ils soient choqués d'avoir de l'argent à donner, d'autant que la caisse municipale s'en charge ;

1. CC 3044. Compte du receveur. Il ne donne pas le chiffre du capital dû, mais celui des intérêts. Il est de 697 244 livres, qui, à 5 p. 100 (taux inférieur pour certaines dettes à la réalité) donnent 13 944 880 livres de capital.

mais ils protestent qu'on fait injure à « Messieurs les échevins de Lyon » en les confondant « avec les particuliers qui ont acquis la noblesse moyennant deux mille écus »; ils sont « extrêmement blessés de cette égalité de conditions[1] ». Que les traitants exercent leur industrie au détriment des Lyonnais c'est regrettable, à coup sûr; du moins qu'ils ne touchent pas à l'échevinage! « Nous avons eu le désagrément de nous voir livrés aussi bien que Messieurs les ex-consuls à la passion et au peu de considération de ces traitants, lesquels, n'ayant égard ni au caractère dont vous nous avez honorés ni aux services que nos prédécesseurs peuvent avoir rendus, ont presque commencé leurs exécutions chez quelques-uns de nous, ce qui, certainement, n'a pas fait beaucoup d'honneur aux places que nous occupons[2] ».

Ces gens, convaincus de leur supériorité, pour qui le souci de bien porter la robe violette d'échevin ou la robe noire d'ex-consul[3] est capital, savent aussi calculer ce que les dignités rapportent. Quand on est de « famille consulaire », on échappe aux charges fiscales. Messieurs les ex-consuls ne figurent pas dans la liste de ceux qui payent les taxes imposées aux arts et métiers parce qu'ils ont « promis de vivre noblement », ce qui, d'ailleurs, ne les empêche pas de commercer en gros. Il y a plus. Toute la conduite financière du consulat est orientée de manière à satisfaire le fisc sans délier la bourse des familles consulaires. On a vu le mécanisme du système. Le roi veut de l'argent; les échevins l'empruntent. Il faut servir cet emprunt : les échevins augmentent l'octroi. Pourquoi sans cesse augmenter l'octroi, ce qui élève le prix de la vie? Pourquoi ne pas établir une contribution foncière? Elle serait, à coup sûr, plus équitable que l'octroi, et n'engagerait pas l'avenir comme l'emprunt. C'est qu'une taxe foncière frapperait les bourgeois, propriétaires d'immeubles. Ils sont exempts de la taille et ne veulent pas subir un impôt qui en tiendrait lieu. L'octroi, au contraire, est plus accommodant. Il pèse, en principe, sur tous les consommateurs. En fait, on y échappe par

1. AA 128 f° 96. 3 nov. 1704. Consulat à Villeroy.

2. AA 128 f° 48. 11 nov. 1710. Consulat à Villeroy.

3. Échevin sorti de charge.

l'exemption. Qui se plaindrait que les échevins et leurs amis soient exempts? Le public l'ignore, et « Nos Seigneurs » le gouverneur, le lieutenant du gouvernement, l'intendant, messieurs du clergé de la ville, les moines des deux sexes ne le paient pas davantage.

Tous sont du même monde, de bonne maison et de bonne compagnie. Le consulat s'applique à ressembler aux aristocraties plus vieilles; sa vanité et ses intérêts y trouvant leur compte. Il leur fait des cadeaux qu'elles acceptent avec reconnaissance, ce qui donne au consulat le sentiment d'une certaine égalité avec ses obligés. Comme c'est la ville qui les paie, les chefs de cette ville ruinée en sont prodigues. Je ne parle pas des « présents d'honneur » à MM. du Parlement, des Comptes, des Aides, du Conseil : l'habitude en est ancienne et facilite des relations qui pourraient être moins bonnes ; c'est presque une dette. Mais le consulat sait faire aux grands des libéralités avec la bonne grâce qui attire la sympathie. Madame et monseigneur Colbert, ayant goûté le vin de Condrieu, « l'ont trouvé si admirable... qu'ils en ont agréé une pièce... Comme monseigneur Colbert aime beaucoup les grosses olives », on lui en fait un second envoi[1]. Letellier, Louvois, d'Aligre estiment le muscat, de même que M. le duc et madame de Créqui et madame de Canaple... Ces cadeaux sont chose si capitale que la correspondance entre le consulat et son agent de Paris en est encombrée. La dépense est forte, 20 à 25 000 livres par an, sans compter l'imprévu[2]. Mais le consulat est « persuadé qu'il ne peut y avoir d'argent mieux employé[3] ». MM. les échevins savent vivre. Quand ils ont des hôtes illustres, ils ne font pas bourgeoisement des économies déplacées. En 1701, les ducs de Bourgogne et de Berry sont reçus avec toute la magnificence possible. Ce ne sont que fêtes pendant trois jours, et la nuit, « on ne voit que pyramides ardentes et cloches enflammées ».

1. AA 90. 16 déc. 1667. Chanu au Consulat... « J'ai remis au maître d'hôtel de madame Colbert une caisse de citrons et d'oranges les plus belles que j'ai pu choisir *suivant son ordre.* » AA. 91. 20 janv. 1670.

2. Tel est le meuble de 13 500 livres donné à Chamillart en 1697.

3. AA 126 f° 96. 16 déc. 1682. Consulat à Chanu, son agent à Paris.

La visite coûte 150 000 livres[1]. L'entrée de l'archevêque en 1715 coûte 25 575 livres.

Les relations avec les Villeroy montrent au vif les mœurs consulaires. Ils sont depuis un siècle (1607) gouverneurs de la Province, héréditairement. Avec le gouvernement, ils ont la lieutenance, et, presque toujours l'archevêché. Le consulat les a longtemps détestés. Ils passaient sous Louis XIII pour les ennemis naturels de la ville, se conduisant avec les Lyonnais « comme le loup avec les brebis ». On avait vu le gouverneur, Charles d'Halincourt, menacer de son bâton le prévôt des marchands et son lieutenant rosser le procureur de la ville. Son fils Nicolas, duc de Villeroy, gouverneur de 1642 à 1685, son petit-fils François (1685-1730), n'ont plus besoin d'user de violences pour être obéis. Le consulat ne leur marchande ni la soumission ni l'argent.

Car les Villeroy coûtent cher. La ville paie au gouverneur son logement, 6 000 livres, une pension ordinaire de 12 000 livres, une pension « de l'ordre de Sa Majesté » 9 000 livres, et beaucoup de petits cadeaux. En 1704, « à l'entrée de sa campagne en Flandres, les échevins envoient au maréchal pour 2486 livres de provisions de bouche, « vins, liqueurs, salures et fruits[2] »; présent qui se renouvelle probablement en des occasions analogues. Villeroy n'habite jamais Lyon. Mais quand, par hasard, il y vient, la ville pourvoit à son entretien[3]. Au demeurant, il n'a pas besoin d'alléguer de raisons. En 1715, le consulat lui remet, sans justification, 25 000 livres. — Les faveurs du consulat ne s'arrêtent pas à la personne du gouverneur; elles s'étendent à toute la famille. Le neveu de Nicolas, Camille de Neuville, est, en même temps qu'archevêque de Lyon, lieutenant du gouvernement (1646-1693). Il a, de ce chef, 12 000 livres de pension « de la main à la main ». La « maison » du maréchal à Versailles, celle de l'archevêque à Lyon, celles des parents

1. Les princes furent « attristés » par le spectacle de l'hôtel de ville à demi démoli depuis l'incendie de 1674. On n'avait pas encore trouvé l'argent nécessaire pour le réparer.

2. BB 264.

3. 12 807 livres en 1714 pour son séjour de trois mois à l'occasion de la grève des bouchers.

les plus proches reçoivent des étrennes, depuis les secrétaires jusqu'aux remueuses d'enfants. Tous ces « honnêtes gens » ont droit à la reconnaissance de la ville; on n'en oublie aucun : l'agent de Paris tient soigneusement le consulat au courant des augmentations de personnel; il fait inscrire « le précepteur du petit-fils, la nourrice de la dernière fille ». C'est, annuellement, une dépense de 5 à 6000 livres[1].

Tout ce qui arrive d'heureux aux Villeroy fait la joie du consulat. En 1703, le roi donne au maréchal cent mille livres pour l'aider à faire campagne. « Sa Majesté a accompagné ce don de toutes les gracieusetés imaginables; il y a longtemps qu'aucun seigneur n'a reçu une gratification de cette force, et elle est d'autant plus considérable que l'argent comptant est rare à Paris. » Et l'agent qui annonce aux échevins la bonne nouvelle ajoute : « Vous ne serez pas marris de l'apprendre[2]. » En effet, les échevins sont fiers que le gouverneur soit l'ami très cher du roi. La gloire du maréchal, c'est un peu de leur propre vie, et, ils savent, la gloire coûtant beaucoup, y mettre le prix. Quand Villeroy indique la manière dont il serait heureux qu'on lui marquât de l'affection, le consulat est ravi : il a si souvent proclamé que la protection du maréchal a évité à la ville une foule d'exactions qu'il lui tarde de prouver sa reconnaissance. Le roi, qui sait à quel point le gouverneur de Lyon a défendu sa ville contre le contrôleur général, lui en fournit le moyen : « Voulant lui donner des marques de l'attention qu'il a eue à soulager notre bonne ville de Lyon », il lui donne trois cent mille livres « à prendre sur les revenus de la ville » (1699). Un don égal lui est fait en 1706 et en 1712[3]. Quoi que fasse le consulat pour le maréchal, ne lui est-il pas toujours redevable « de la protestation éclatante dont il l'a toujours honoré? Nos ennemis ne l'ont pas pu voir sans envie... et le peuple qui n'est ordinairement frappé que par les marques extérieures d'honneur a toujours pris plaisir à nous voir dans un certain état qui ne mettait aucune compagnie au-dessus de la nôtre.

1. Ce chiffre est de 3 500 livres en 1664, de 5 500 en 1710.

2. AA 57, 25 mars 1703. Anisson au Consulat.

3. AA 11, f° 345, 12, f° 380 et 13, f° 331.

Vous ne sauriez croire, monseigneur, combien ces bagatelles affermissent l'autorité dans des provinces comme celles-ci, où la condition met très peu de différence entre les personnes[1]. »

Ce sont des services qui ne s'oublient pas. Aussi le maréchal peut-il compter sur ses échevins. Ils lui sont fidèles même dans la mauvaise fortune. Villeroy qui commande en Italie, perd le Milanais, et se fait prendre dans Crémone, tandis que ses propres soldats battent l'ennemi. L' « accident » qui amuse tout le monde, les scandalise : « En attendant que la fortune, éblouie par le mérite éclatant de monseigneur le maréchal, ait ouvert les yeux pour reconnaître son erreur.., nous hasardons cette lettre pour vous offrir non seulement nos petites fortunes particulières, mais encore tout ce qu'une communauté comme celle-ci peut faire, pour avancer ou obtenir votre liberté. Nous vous prions de disposer de tout cela comme d'une chose qui vous appartient absolument. Le plus grand service que vous puissiez rendre à votre gouvernement est de ne point nous ménager[2]. »

IV

On voudrait savoir si l'opinion que les échevins de Lyon ont d'eux-mêmes est partagée par d'autres. Villeroy paraît avoir eu pour eux l'estime qu'un propriétaire réserve à un bon régisseur de ses terres. L'intendant, qui voit de près leurs manières de faire, n'est pas homme à se scandaliser de bagatelles. Pourtant Bérulle[3] pense d'eux peu de bien. Herbigny, à quelques mots rapides, çà et là, donne à penser qu'il ne se laisse pas prendre à la majesté de leur démarche. Il a peu de considération « pour les gens de cette sorte », et il a des paroles dures pour leur administration : « Parmi un grand nombre de prévôts des marchands, un seul, le sieur de la Valette, mérite d'être honoré de mille écus par le Roi »; il

1. AA 128, f° 157, 23 fév. 1706.

2. AA 127, f° 240, 7 fév. 1702.

3. Intendant de 1687 à 1694.

fut le seul qui ait été exempté de la taxe perçue sur les échevins « à cause de leur mauvaise administration, et pour être déchargés d'en rendre compte ». Herbigny écrit ceci dans son *Mémoire sur la généralité de Lyon* en 1697. Il ne fut pas témoin de la fin du règne.

Les administrés ne parlent pas, ou guère. Mais ils se fâchent quelquefois, et leur sentiment apparaît. D'ailleurs, les faits et les chiffres suffiraient à le faire deviner.

L'octroi, en croissance continuelle, fait la vie trop chère. Les pauvres souffrent. Survienne un accident, une disette, c'est la famine. Et la colère, longtemps contenue, éclate en émeute. En mai 1693, le bichet de blé monte à six livres[1]. La foule, où les femmes sont en nombre, assiège la maison de l'intendant. Le prévôt des marchands intervient. On le malmène, on crie : « Du pain ». Les capitaines de la milice convoqués déclarent qu'ils ne répondent pas de leurs troupes. L'archevêque revient en hâte de sa maison des champs ; il promet le pain à bon marché ; la foule s'apaise[2]. L'*Aumône générale* distribue 56 000 livres de pain par semaine ; il en faudrait quatre fois plus. Mais sa réserve d'argent est épuisée et le consulat n'a rien à lui donner[3]. La disette s'aggrave d'une crise industrielle provoquée par la guerre ; les produits lyonnais n'ont plus de clients. L'ouvrier émigre : « La ville se voit privée de plus de vingt mille ouvriers dont la plupart avaient des familles nombreuses. Les uns se sont retirés en Hollande, en Angleterre et en d'autres États voisins. Les autres sont morts accablés de misères, et ceux qui sont restés n'ont subsisté qu'en tendant la main[4] ». En 1699 (l'année où Villeroy, pour la première fois, touche 300 000 livres sur les fonds de la ville) la famine sévit de nouveau et plus forte. Le blé coûte dix sols de plus qu'en 1693. Les affamés attaquent l'hôtel de ville à coups de pierre[5] ; le consulat s'épouvante :

1. Le bichet est de 34 litres 27 centilitres. Il n'avait pas atteint ce prix depuis 1630. Le prix moyen est d'environ 50 sols.

2. Boislisle, *Corresp. Contrôl. gén.*, I, 1199 et 1249. L'intendant Bérulle est très dur pour le consulat, et prétend qu'il spécule sur les blés. Villeroy défend le consulat. (*Ibid.*, 1360.)

3. *Ibid.* 1269. Lettre des recteurs de l'Aumône au contrôleur général, 22 déc. 1693.

4. AA 127, f° 94. 11 février 1698. Placet à Pontchartrain.

5. Boislisle, *Op. cit.* I, 1829. Cf. la lettre d'Herbigny, 24 janvier 1699 et la note.

« Nous ne saurions plus répondre du peuple... Nos rues sont remplies et bordées de peuple, dont la plus grande partie sont des ouvriers à qui le travail a manqué. »

La ruine de la plus grande ville industrielle du royaume qui est aussi un grand entrepôt commercial est constatée par tout le monde. Herbigny signale dans son Mémoire l'appauvrissement général, la baisse (de moitié) des revenus de la douane. Le député du commerce de Lyon à Paris, Anisson, précise. La Chambre de commerce (créée en 1702) ne cesse de se lamenter. Le consulat lui-même qui ne fait rien pour atténuer le mal, ne peut le taire. Le mal augmente d'année en année : « Il n'y a pas présentement la moitié des ouvriers qui étaient autrefois dans la ville » (5 février 1701)[1]. — « Le commerce de Lyon a si fort diminué que toutes nos manufactures demeurent à présent sans travail, faute de consommation ; nos négociants se sont trouvés embarrassés dans des faillites si considérables que les plus sages et les plus riches quittent absolument toute sorte de commerce, et les autres sont à la veille de leur perte. Nous avons vu de si grands malheurs et des changements si considérables dans cette ville depuis une année que nous n'osons (cette lettre est adressée à Rouillé, directeur des finances) vous en représenter la misère générale au point où elle est, de peur de vous faire de la peine, par rapport à l'intérêt que vous prenez au bien de l'État » (13 mai 1702)[2].

Le mécontentement se traduit en agitations et en crises toujours plus fréquentes. En 1704, quand le traitant, acquéreur des offices de mesureurs de charbon, vient, au début de l'hiver, percevoir ses taxes, les pauvres s'ameutent et le chassent. Chamillart veut qu'on fasse un exemple. On ne trouve point de coupables. Toute la ville est complice de « l'impatience des misérables[3] ». Le cours forcé des « billets de monnaie » (18 octobre 1707) provoque une débâcle commerciale. Les magasins se ferment. Le taux de l'intérêt monte à 10 p. 100. On paie au roi 800 000 livres pour être

1. AA 127, f° 189. Consulat à Anisson.

2. AA 127, f° 243-245.

3. AA 128, f°s 104 et 108, Nov. 1704. Consulat à Chamillart.

débarrassé de son papier. La ruine s'aggrave de toutes les misères de l'hiver de 1709. De nouveau l'excès de la souffrance arme la révolte. Cette histoire est pleine de redites. En mars, l'émeute saccage la maison du lieutenant de police et demande du pain. Le bichet de blé monte à dix-huit livres. Le consulat effaré prend des mesures d'exception : visites domiciliaires, interdiction de s'approvisionner. La famine développe des maladies contagieuses. Les pauvres meurent par centaines. Il circule des rumeurs d'empoisonnement. La terreur règne dans la ville désolée.

Elle ne la quitte plus. On n'ose pas, tant la tristesse est grande, célébrer selon l'usage par des réjouissances le retour de la paix. Car la guerre a laissé trop de traces qui lui survivront. Il suffit au consulat de prouver sa fidélité en inaugurant la statue du roi. Commandée en 1686 au sculpteur Desjardins qui exécuta le cheval et son cavalier, aux Coustou qui ornèrent le piédestal des figures symboliques du Rhône et de la Saône, elle attendait depuis 1701 un rayon de gloire et de joie pour apparaître majestueuse aux multitudes. Mais le défilé du corps de ville, des penonnages en armes « qui s'inclinèrent à trois reprises devant la statue », les fanfares « des trompettes, des timbales, des tambours et des hautbois qui n'étaient interrompues que par le bruit du canon et de la mousqueterie » échauffèrent mal l'enthousiasme dans la froide journée du 28 décembre 1713[1].

Le consulat avait, d'ailleurs, sagement fait en ne tardant pas davantage à inaugurer la statue du roi. Quelques semaines après la fête, une crise monétaire éclate. Lyon est presque totalement dépourvu de numéraire, et, sans crédit, ne peut plus s'approvisionner. Les paysans cessent d'amener leur bétail en ville. Les bouchers s'agitent, accusent l'octroi du pied-fourché. Le consulat les convoque à l'hôtel de ville ; ils arrivent en force, armés de massues, conduits par leurs maîtres-gardes. La foule les acclame, les pousse devant la maison du fermier de l'octroi, qui est as-

1. C'est du moins ce qui semble ressortir du procès-verbal officiel, qui est bref, et insiste peu sur la joie de la foule (BB 274, f° 242). Les frais d'érection s'élevèrent à 94 543 livres. La décoration de la place coûta 50 000 livres. La place Bellecour prit le nom de place Louis-le-Grand.

siégée et lapidée. Le lendemain, l'émeute y retourne, et, malgré le guet, malgré les arquebusiers du consulat, la saccage et brûle les livres. Déjà les greniers à blé sont menacés, et tous les bureaux de recette. Le consulat suspend l'entrée du pied-fourché et supplie les penonnages fidèles « de ne pas faire de réflexions inutiles sur le passé ; il s'agit d'arrêter les progrès du mal pour l'avenir ». La peur du désordre rallie le plus grand nombre, et, peu à peu, tout se calme. Mais, un mois après, monseigneur le maréchal arrive avec une troupe armée. Il fait publier : « Nous n'avons pu voir sans une peine extrême que MM. les prévôts des marchands et échevins aient été plus touchés dans cette occasion du désir de réclamer le calme que du danger inséparable de la suspension de l'octroi sur le bétail. » Et il le rétablit. L'affaire coûte cinquante mille livres d'indemnité au fermier et douze mille au maréchal qui a vaincu le désordre[1].

La crise, cependant, continue et s'aggrave. En 1715, c'est la ville commerçante tout entière qui, sans métaphore, fait banqueroute. On n'a jamais rien vu de pareil. C'est une « consternation ». « Il n'y a plus aucun commerce dans Lyon ni dans les province de votre gouvernement, écrit le consulat à Villeroy. Nous sommes à la veille du paiement (de juin), et les premiers négociants de cette ville ne sauraient entrer en bilan à cause de la rareté infinie de l'argent comptant, et du défaut de paiement des banquiers de Paris qui doivent des sommes immenses sur cette place... La vérité respectueuse que nous vous devons nous force à vous représenter le mal tel qu'il est. Nous ne l'exagérons point. » On demande à Desmarets de renvoyer le paiement. « Personne n'est en état ni d'accepter ni de payer dans le paiement de Pâques qui doit commencer le 1er juin... La confiance est généralement perdue, la rareté de l'argent augmente... Toutes nos fabriques se détruisent, les droits du roy ne produisent presque plus rien dans les bureaux de la douane... *Nous ne voyons plus ni vendeurs ni acheteurs*[2]. »

1. Peut-être est-ce à cette occasion qu'il obtint de la ville un présent de vingt-cinq mille livres.

2. AA 129, fos 8 et 10. Lettres du 9 mai 1715.

V

Lyon résume en ce trait concis le bilan de sa vie matérielle sous le règne de Louis XIV.

Dans cette ville, qui n'est qu'un grand atelier, l'impuissance de la monarchie administrative à administrer, son aptitude à exploiter la France se montrent plus dépouillées. Ses procédés s'étalent à nu, sans déguisement de gloire, sans appareil de majesté. Le roi demande à ses sujets de la soumission et de l'argent. Qu'ils obéissent et qu'ils payent: ils auront fait leur métier de sujets, il pourra faire son métier de roi.

Les Lyonnais furent des sujets dociles. Louis XIV ne rencontra jamais chez eux des obstacles à sa volonté. Si parfois le populaire s'émut, ce fut sans durée et sans danger. Les amis de l'ordre furent toujours assez nombreux et assez forts pour le calmer. Les Lyonnais donnèrent aussi tout l'argent que le roi leur demanda. Ils en donnèrent tant que la caisse municipale à la fin se trouva vide et chargée de quatorze millions de dettes exigibles. Et pourtant, les octrois avaient quintuplé. Les particuliers aussi s'étaient ruinés. Les fabricants, les commerçants ont fermé leurs maisons pour ne pas risquer le reste d'une fortune déjà compromise. Les ouvriers ont quitté leurs métiers silencieux ; ils émigrent ou mendient. La population diminue. Lyon est — ce sont des privilégiés qui le disent et le répètent — dans la « consternation ».

Ainsi, le roi a poussé son système de gouvernement jusqu'à l'absurde, puisqu'il a détruit les sources mêmes où son gouvernement puisait la vie. Il ne prévoyait pas, sans doute, ce résultat. Mais si l'on admet qu'il ait été lui-même pressé par des nécessités terribles qu'il ne sut pas éviter, on n'est pas moins frappé des procédés qu'il employa pour y satisfaire. Sa manière fut toujours mesquine et médiocre ; il usa de moyens détournés, obliques et déshonnêtes. Il ne lui vint pas à l'esprit de demander à ses sujets un effort volontaire, un

sacrifice héroïque. Ils en seraient sortis aussi misérables peut-être, mais du moins avec la conscience d'avoir agi. Il préféra les attendre auprès d'une barrière d'octroi ou d'un bureau de traitant, leur laissant de quoi continuer leur route pour les dépouiller plus loin. Il leur vendit le droit de vivre pour le leur reprendre, et le leur revendre ensuite. Il n'y eut pas, sous ce régime, de ces terreurs pleines d'épouvantements, où parfois une nation, en un jour de danger désespéré, engloutit sa joie, mais la petite angoisse quotidienne, qui paralyse l'homme, qui le décourage, le démoralise et le diminue.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

LA GUIRLANDE

I

« L'ILE HEUREUSE »

SALON DE 1902

Au maître Albert Besnard.

Solennisé déjà par l'approche du soir,
Avec ses monts voilés de brume violette,
Ses rochers, ses forêts, le site se reflète
Aux flots du lac, splendide et fabuleux miroir.

Là-bas, c'est une ville aux murailles de marbre ;
Mais un îlot, plus près, déroule ses gazons
Où les jeunes rosiers bercent leurs floraisons
Blanches, dans l'ombre bleue et mouvante d'un arbre.

Des couples enlacés restent là tout le jour,
Indolemment assis parmi l'herbe profonde,
Et l'heure magnifique avec l'oubli du monde
Leur verse la langueur divine de l'amour.

Des fruits délicieux croulent en des corbeilles ;
L'âme des vins embaume à travers le cristal ;
La maîtresse gaîment goûte l'exquis régal,
Les oranges d'or rouge et les pommes vermeilles ;

L'amant, que le bonheur trouble comme un vin pur,
Baise une nuque tiède entre des frisons d'ambre,
Des seins lourds et pareils aux grappes en septembre,
Une bouche plus douce aux lèvres qu'un fruit mûr.

Ivresse des baisers! Pour célébrer la joie
De vivre et la beauté de cet instant serein,
Deux ægipans cornus frappent leur tambourin,
Et l'on croirait un vol d'abeilles qui tournoie...

Cependant, sous l'effort d'un svelte gondolier,
Une barque s'en vient de la cité prochaine,
Puis une autre, puis trois, puis quatre : c'est la chaîne
Que font en s'écoulant les perles d'un collier.

Voici, grave, drapé d'une rouge tunique,
Le poète chercheur d'éternel, et voici
Les amants aux regards de songe et de souci,
Tout frissonnants d'un long espoir mélancolique.

Mais, sur le bord de l'île heureuse, dans le vent
Qui gonfle le satin de sa robe légère,
Comme la voile d'une adorable galère,
Comme un pennon d'amour triomphal et vivant,

Une femme, debout, ouvre des mains propices
Et parle aux passagers, charmante, d'une voix
Aussi fraîche qu'un chant de flûte ou de hautbois .
« Amants, cœurs inquiets de tranquilles délices!

Vous qui savez l'amertume que le désir
Mêle à la volupté des humaines caresses,
Vous qui n'avez connu dans le lit des maîtresses
Que les pleurs et le râle triste du plaisir;

Vous qui cherchez, parmi la fièvre et les alarmes,
L'endroit où vos sanglots se pourront apaiser,
Où l'étreinte sera clémente, où le baiser
N'aura plus la saveur de la mort et des larmes;

Par la ferveur de votre espoir, de jour en jour,
Du fond de l'idéal et du fond du mystère,
Vous avez fait surgir l'impossible Cythère :
Amants, voici le port... Amants, voici l'Amour ! »

II

MONSIEUR BERGERET

A M. Anatole France.

La Seine, ce matin, roule un flot d'argent clair
Où la beauté du ciel frissonnant se reflète ;
Notre-Dame, là-bas, dresse sa silhouette
Qui bleuit sous la gaze invisible de l'air.

Les arbres sont déjà parés d'un brouillard vert
Et les femmes s'en vont, souples dans leur toilette,
Cependant que la brise à travers la voilette
Avive la fraîcheur et l'éclat de leur chair.

Menant au long des quais ses riantes pensées
Dont le chœur évolue en robes nuancées,
Monsieur Bergeret sent tout le charme du jour,

Et, devant les bouquins poudreux des étalages,
Il feuillette un « ancien » qui garde entre ses pages
Un immortel parfum de jeunesse et d'amour.

III

L'HEURE AU VERGER

Pour l'éveil triomphal de la jeune saison,
La campagne, durant la nuit, s'est pavoisée :
Comme une gaze verte au front des bois posée,
Les feuillages d'avril tremblent à l'horizon ;

Le vent fait ondoyer le velours du gazon,
Et sous le long frisson de leur neige rosée,
Pareils au clair bouquet que porte une épousée,
Les pommiers dans l'azur bercent leur floraison.

Vois, entre les rameaux dont la caresse effleure
Son front mystérieux et son épaule, l'Heure
S'en vient, blonde, tenant aux doigts son fuseau clair;

Elle tisse les fils merveilleux de nos rêves,
Cependant que le sol embaume et que dans l'air
Palpite le murmure innombrable des sèves.

IV

LA GALÈRE DES HEURES

Le ciel était pâle et profond,
Les ramiers s'envolaient par couples :
J'ai gagné la colline et me suis tout du long
Étendu dans les herbes souples.

Déjà la bonne terre où germent les printemps
Me souffle son odeur vivace ;
Le gazon me submerge et me bat à flots lents
Et l'ombre des rameaux tremblants
Verse la fraîcheur à ma face.

A mes tempes, semblable au chant d'un rouet d'or,
Bourdonne la rumeur tissée
Des innombrables bruits dont le concert endort
Et berce la pensée.

Le pommier rose et blanc érige dans l'air pur
Sa quenouille que le vent file ;
Une nue égarée au milieu de l'azur
Vogue comme un vaisseau tranquille :

Et c'est une galère aux voiles de satin,
Aux cordages tressés de soie
Qui porte avec orgueil vers l'horizon lointain
Les Heures dont la ronde a paré mon destin,
Les Heures de calme et de joie...

Oh ! leur groupe de beau soleil illuminé !
Penchant sur le bordage
Leur gorge harmonieuse et leur front couronné,
Elles laissent, d'un geste adorable, traîner
Des guirlandes dans le sillage ;

Ou bien, entremêlant leurs pas selon les airs
Que modulent les doubles flûtes,
Elles font ondoyer au bout de leurs bras clairs
Une écharpe aux molles volutes.

Une d'elles, debout, cambrant son corps en fleur
Dans le ruissellement des mousselines frêles,
Soulève ses deux seins, pareille à l'oiseleur
Qui dénicha des tourterelles
Et qui montre aux enfants curieux la pâleur
Et le fin glacis de leurs ailes.

Une autre clôt ses yeux, languissante, tout près
De défaillir parmi les pavots de sa couche ;
Une autre se ranime et tend aux souffles frais
La rose moite de sa bouche.

Mais une autre, candide et les mains aux genoux,
Me regarde et soupire
Et sourit d'un sourire indicible, plus doux
Que le plus doux sourire...

Ainsi, par ce matin charmant,
Couché dans la prairie,
Je vois passer, au fond du ciel, indolemment,
Les belles Heures de ma vie !

V

SANGLOT

Dans la sérénité des beaux soleils couchants
La vie est en éveil encore et frémit toute :
Viens t'accouder, mon âme, à la fenêtre; écoute
Le vent du soir qui parle aux peupliers penchants;

Écoute les rosiers te murmurer leurs chants,
Le claquement d'un fouet sonore sur la route
Et les cris des crapauds qui tombent goutte à goutte,
Larmes d'or, dans la paix sensitive des champs...

Le ciel mauve pourtant s'assombrit; à mesure,
Le doux silence étreint les voix de la nature,
Le vent s'apaise et les rosiers cessent leur bruit.

Mais le crapaud se plaint suavement, sans trêve,
Et comme lui, pauvre âme inquiète de rêve,
Tu jettes un sanglot limpide dans la nuit.

VI

L'OFFRANDE

Le soleil vient de se coucher au fond du parc.
Et l'Amour immortel, debout, tendant son arc,
Bronze que le reflet du crépuscule embrase,
Apparaît sur un ciel de nacre et de topaze.

C'est un dieu bienveillant. Approchons-nous. Ses yeux
Ont éclairé la nuit de mon cœur anxieux,
Ses lèvres m'ont vanté la douceur de tes lèvres.
Naguère, adolescent brisé de longues fièvres,

Par les bosquets, sous les rameaux en entrelacs,
Je pillais le trésor embaumé des lilas,
Et, pour que l'âme du bel Amour fût clémente,
Je versais à ses pieds ma récolte odorante.

Grâce à lui, tout ce jour de chaude volupté,
Nous avons moissonné les roses de l'été :
Les corolles s'offraient à nous comme des bouches,
Pulpe moite appelant le baiser; plus farouches,
Les boutons frémissaient, pareils au sein naissant
Que farde la rougeur délicate du sang;
Et de la souple chair des corolles ouvertes,
Et des boutons gonflés entre les feuilles vertes,
Nous avons composé cette guirlande. Vois,
Les feuillages se sont affaissés sous nos doigts
Et notre haleine ardente a brûlé chaque rose...
Soulève la guirlande lasse et la dispose,
Autour du piédestal où nous sourit l'Amour,
Afin qu'en ce moment indicible du jour
Qui défaille parmi des feux de pierreries,
Il s'enivre au parfum de nos roses meurtries.

VII

« FÉERIE INTIME »

SALON DE 1901

Au maître Albert Besnard.

L'atmosphère est obscure et chaude. La clarté
D'un flambeau fait parfois scintiller les dorures,
Les laques, le reflet bleuâtre des fourrures,
Comme un éclair par un crépuscule d'été.

Dans le fauteuil couvert d'un voile pailleté,
Toute nue et sortant de farouches luxures,
Un collier de rubis sur ses épaules pures,
La Dame se blottit, lasse de volupté.

Elle voit le jour naître et fuser dans la chambre,
Couler ses tons de soufre et de miel fauve et d'ambre
Et se mêler à l'ombre en imprévus accords;

Elle darde ses yeux magiques et s'enchante
Des jeux de la lumière et de la nuit vivante
Où surgit la splendeur cruelle de son corps.

VIII

CONSEIL NOCTURNE

Je songeais, l'autre soir, sous la lampe de cuivre.
Sa clarté ruisselait brillante comme un givre
Sur la page où déjà fleurissaient quelques vers,
Et la nuit au dehors taisait ses bruits divers.
Par l'éclat du papier splendide hypnotisée,
Dans ce recueillement de l'heure, ma pensée
Attendait la venue étrange de l'Esprit.

Tel un adolescent dont la grâce sourit,
Blond et mince, le front cerné de bandelettes,
Dans sa molle tunique aux franges violettes,
Il apparut, il vint souplement s'appuyer
A ma table, et, d'un ton suave et familier :

« O rêveur, ô rêveur orgueilleux qui te penches
Si tard sur le miroir glacé des feuilles blanches
Et fais courir la plume et tâches à saisir
Le visage énigmatique de ton Désir,
Pourquoi ne pas dormir, rêveur? Quelles merveilles
Doit enfanter l'effort soucieux de tes veilles,
Et quels rythmes, quels sons harmonieux, quels mots
Vaudront cette douceur divine du repos?
Les mots de ton espoir, les mots de ta souffrance
Avec toi sombreront à l'éternel silence

Et ton meilleur ami bientôt ne saura plus
La cadence des vers savants que tu lui lus.
Leurs échos de cristal s'éteindront... Ou, peut-être,
Dans cent ans, une belle fille à sa fenêtre,
Devant le ciel limpide et les lilas fleuris
Modulera soudain ces strophes où tu mis
Comme le long sanglot pâmé d'une colombe,
Et tes os en seront remués dans la tombe...
Donc, pour le faible espoir de ce frisson, tu veux
Renoncer au sommeil, à ce grand fleuve heureux
Qui monte vers votre âme et qui vient la surprendre
Entre deux bras charmants et frais, sur un cœur tendre?...
Mais ce cœur, il est là, tout proche. Tu entends
Le bruit mystérieux que font ses battements.
La chambre est odorante et tiède; la veilleuse
Coule jusqu'au grand lit sa lumière moelleuse
Et baigne le profil d'une femme qui dort
Parmi ses beaux cheveux d'ambre, de miel et d'or.
Rêveur, rêveur, crois-moi, laisse là ton grimoire;
Ni l'orgueil, ni le clair sourire de la gloire
N'égaleront jamais un amour jeune et sain
Et la rose fleurie à la pointe d'un sein,
Et le parfum flottant dans l'or léger des tresses,
Et cette lassitude exquise des caresses.
Oh! sans le vain souci d'une immortalité,
Vivre toute la vie, à deux, en volupté,
Se prendre d'une étreinte ardente, un peu farouche,
Se respirer longtemps, chair à chair, bouche à bouche,
Puis se fondre en langueur et, d'un rythme pareil,
Descendre vers l'oubli magique du sommeil!... »

ALBERT THOMAS

LES FINANCES ANGLAISES

ET

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Dans une étude publiée ici il y a près de trois ans[1], nous avons essayé de dégager les grandes lignes de la politique financière de l'Angleterre au cours du dernier quart de siècle. Le fait principal qui s'en dégageait était, à nos yeux, la démocratisation progressive du système fiscal, poursuivie pendant cette période, et à laquelle avaient participé également conservateurs et libéraux. A partir de 1875, les chanceliers de l'Échiquier, sans distinction d'opinion, ont cessé de demander aux impôts de consommation les ressources nouvelles nécessitées par l'accroissement continu des dépenses. Bien plus, ils ont profité de toutes les occasions favorables pour diminuer le taux de ces impôts pendant que s'élevait celui des impôts directs. Cette pratique avait eu pour résultat de déplacer l'assiette de l'impôt : en 1874, les droits frappant la propriété ne fournissaient que 30 p. 100 du revenu, alors que les droits de consommation y contribuaient pour 70 p. 100 : vingt-cinq ans plus tard, la part des premiers était portée à 45 p. 100 et celle des seconds réduite à 55 p. 100.

En terminant notre étude, nous nous demandions si cette politique était sage et s'il serait possible, le voulût-on, de la

1. Voir *la Revue* du 15 septembre 1899.

continuer longtemps. Cette question était déjà agitée en Angleterre, mais les hommes politiques croyaient avoir du temps devant eux pour la résoudre. Ils espéraient sans doute qu'un événement favorable, une nouvelle période de grand essor industriel, malgré les menaces de concurrence qui assombrissaient l'avenir, leur permettrait de l'ajourner indéfiniment. C'est le contraire qui s'est produit. La guerre sud-africaine est venue exiger la solution immédiate de ce grave problème financier. Sous la pression de dépenses considérables, autant qu'imprévues, le chancelier de l'Échiquier, sir Michael Hicks-Beach, a dû recourir aux impôts de consommation. Les droits sur les spiritueux, le tabac, la bière, le thé ont été augmentés, et on a vu reparaître des impôts qu'on croyait à jamais abolis : droits d'entrée sur le sucre et les grains, droits de sortie sur le charbon. Ces taxes auront-elles seulement une durée temporaire, ou retrouveront-elles place d'une manière permanente dans le système fiscal anglais? Sont-elles, comme beaucoup l'affirment, les avant-coureurs de taxes analogues dont tant d'intéressés désirent le rétablissement? S'il en était ainsi, la guerre sud-africaine marquerait une date importante dans l'histoire financière de la Grande-Bretagne. Elle aurait précipité cette révolution dans la politique fiscale qui, depuis une dizaine d'années déjà, avait des partisans, mus par des considérations politiques autant que financières, mais dont il y a trois ans la réalisation paraissait encore douteuse. C'est cette question que nous nous proposons d'examiner, après avoir indiqué brièvement les sacrifices qu'a dû s'imposer jusqu'à ce jour l'Angleterre pour la réalisation du grand dessein de M. Chamberlain, et les moyens employés pour y faire face.

*
* *

Rarement population a éprouvé désillusion plus amère que la population anglaise dans son entreprise contre les républiques hollandaises. Pouvait-on supposer, lorsque les Boers, exaspérés par les exigences auxquelles lord Milner leur demandait de se soumettre, jetèrent audacieusement le gant à l'Angleterre, que celle-ci devrait faire appel à toutes ses

forces pour faire crier merci — si elle y parvient — à ce petit peuple? Les troupes qui se préparaient en 1899 à envahir les républiques comptaient célébrer la Christmas à Prétoria. Le gouvernement envisageait la campagne bien plus comme une promenade militaire, que comme une guerre véritable. Les prévisions financières devaient naturellement se ressentir de cet état d'esprit. Quand, en octobre, le secrétaire de la guerre, M. Wyndham, déposa une demande de crédits, 250 millions de francs lui paraissaient être plus que suffisants. En prévoyant la mobilisation de 47 000 hommes et leur maintien en Afrique pendant quatre mois, M. Wyndham croyait pouvoir faire face à quelques surprises dont sa sagesse lui commandait de se méfier. Plus prudent par nature et par fonctions, sir Michael Hicks-Beach déclarait bien que « ces prévisions pourraient peut-être se trouver dépassées », mais il ajoutait aussitôt qu'il ne voyait « aucune raison pour supposer que la campagne ne pût être heureusement terminée dans les limites sur lesquelles le département de la guerre avait établi ses calculs ».

Les faits contredirent promptement ces prévisions optimistes. Dès février 1900, le secrétaire de la guerre était obligé de demander un nouveau crédit de 325 millions, et en mars, le chancelier de l'Échiquier, présentant son budget, évaluait à 950 millions le chiffre des crédits nécessaires pour la continuation des hostilités pendant la nouvelle année[1]. Prudemment, il glissait ces paroles : « Nous pouvons être obligés de demander au Parlement, en juillet ou en août, de nouveaux subsides », mais, bien vite ressaisi par l'optimisme officiel, il s'empressait de déclarer que le gouvernement se croyait autorisé à espérer que les crédits demandés seraient suffisants pour « conduire la guerre à un heureux achèvement ». Dès juillet, cependant, le secrétaire de la guerre réclamait 212 millions de crédits supplémentaires. Dans ces prévisions, qui devaient comprendre, d'après M. Wyndham, toutes les dépenses jusqu'en mars 1901, étaient comptés les frais de rapatriement des troupes après la guerre et les indemnités à allouer aux réservistes à l'époque de leur licenciement. Les

1. L'année financière en Angleterre va, on le sait, du 1er avril au 31 mars.

espérances du gouvernement ne se réalisèrent pas. Au lieu de rapatrier les troupes, on dut continuer à envoyer des renforts, et, avant la fin de l'année financière, il fallait demander 462 millions de crédits nouveaux.

Dans son *budget-speech* d'avril 1901, sir Michael évaluait à plus de 1 400 millions les dépenses à prévoir pour la continuation des hostilités dans l'Afrique du Sud pendant la nouvelle année. En adressant cette demande aux Communes, le chancelier ajoutait, non sans mélancolie : « Cette guerre ne peut vraiment pas être considérée plus longtemps comme une petite guerre ; — au point de vue de la dépense, tout au moins, c'est une grande guerre. » Les prévisions du chancelier se sont, cette fois, trouvées justes. En avril dernier, il a annoncé que les dépenses pour la guerre sud-africaine, jusqu'au 31 mars 1902, avaient atteint 4 milliards : 3 700 millions pour les dépenses militaires; 162 millions 1/2, secours alloué par le gouvernement impérial aux nouvelles colonies du Transvaal et d'Orange, — annexées, mais pas encore conquises, — pour subvenir à leurs dépenses; — et 125 millions, montant des intérêts des emprunts contractés pour la guerre. Il serait légitime de tenir compte de la perte subie par le trésor sur l'émission de ces emprunts, qu'il n'a pu placer qu'au-dessous du pair. Ce serait une centaine de millions de plus à ajouter aux sommes précédentes. En deux ans et demi, cette guerre, dont les instigateurs parlaient à ses débuts avec une si dédaigneuse désinvolture, a coûté plus du double de la guerre de Crimée, plus que les deux années — 1813-1814 — de la fameuse guerre Péninsulaire qui devait amener la chute de Napoléon. Du 1er août 1899 au 1er janvier 1902, l'Angleterre a dû envoyer dans l'Afrique du Sud 378 000 hommes. Récemment encore, on a annoncé un nouvel envoi de 20 000 hommes, et le gouvernement n'est pas sans anxiété sur les moyens de faire face aux besoins à venir, s'il est impossible de contraindre bientôt les Boers à se rendre ou de les amener à conclure la paix.

Cédant sans doute à l'espoir que peuvent faire naître les conférences actuelles des deux armées anglaise et boer, M. Brodrick, qui a succédé à M. Wyndham au ministère de la guerre, n'avait fait figurer, dans ses prévisions pour cette

année, les dépenses de guerre que pour une période de neuf mois. Moins optimiste, sir Michael a établi son projet de budget en calculant ces dépenses pour l'année entière. C'est, suivant ses évaluations, une somme de 1 milliard et demi qui s'ajoutera aux 4 milliards déjà dépensés, si la lutte ne prend pas fin avant le 31 mars 1903. Et même si la paix était prochainement signée, il n'en résulterait pas que l'on pût réaliser de sérieuses économies sur ces prévisions. « Je rappellerai au Comité que, si la guerre est chose coûteuse à faire, elle est aussi chose coûteuse à terminer. J'aurai à pourvoir aux indemnités à allouer aux soldats qui ont servi pendant la guerre, à fournir des sommes importantes pour le licenciement, à faire face à la dépense considérable qu'exigera le rapatriement des troupes, à assurer l'entretien d'un corps d'occupation dans l'Afrique australe. Il faudra pourvoir encore à quelque chose de plus : il faudra se procurer des ressources pour aider à la reconstitution des deux colonies dévastées par la guerre, pour faciliter la reconstruction des fermes et le repeuplement du bétail. »

Ainsi, dès à présent, on peut évaluer à plus de 5 milliards ce qu'aura coûté à l'Angleterre cette guerre contre deux petits peuples, dont la population était à peine de 320 000 individus. C'est là une grande guerre, en vérité, — au point de vue financier tout au moins.

Le peuple anglais avait cru, sur la foi de ses gouvernants, que cette lutte serait facile et de courte durée : il a été déçu. Une autre désillusion, non moins pénible, lui était réservée. On lui avait fait espérer que le Transvaal, dont les mines d'or étaient estimées si haut par les financiers, rembourserait aisément une partie importante des dépenses de la guerre. C'est ce que déclarait le chancelier de l'Échiquier au début des hostilités, et ce qu'il répétait en juillet 1900, après l'occupation de Johannesburg par les troupes anglaises et la constatation que les mines n'avaient subi aucune détérioration grave. Depuis, il a fallu déchanter. Sir David Barbour, l'expert financier chargé d'étudier la situation économique des nouvelles colonies et les perspectives d'avenir qu'elles offrent, n'a pas jugé qu'il fût possible de leur faire supporter avant

longtemps une charge importante comme contribution aux dépenses de guerre. Dévastées, complètement ruinées par cette terrible lutte, il faudra plusieurs années aux colonies avant de retrouver leur ancienne prospérité. Quant aux mines d'or, la seule véritable richesse du pays, ce serait folie d'espérer voir se réaliser le fantastique développement que ne cessent d'annoncer les lanceurs d'affaires de la Cité. Les mines travaillaient à force au début de 1899; tout le pays a été prospecté, et on ne peut plus compter sur des découvertes sensationnelles. Dans ces conditions, le remboursement espéré ne peut être prochain, et il ne sera jamais considérable. Tout ce que pourra faire l'Angleterre, ce sera, suivant le conseil du désillusionné chancelier, de « maintenir ses prétentions pour l'avenir », jusqu'au jour où elle pourra se risquer à imposer de ce chef quelques charges nouvelles au Transvaal redevenu prospère... à supposer que le Transvaal reste colonie britannique.

Pour subvenir aux dépenses de la guerre, sir Michael Hicks-Beach a naturellement eu recours à la fois à l'emprunt et à l'impôt. L'importance des sommes nécessaires rendait impossible le recours exclusif à la taxation, mais sir Michael s'est montré quelque peu timide dans la part qu'il a réclamée à celle-ci. La date avancée de l'année financière au début des hostilités, l'espoir aussi, sans doute, de voir la guerre promptement terminée, décidèrent le chancelier à demander uniquement à l'emprunt les premiers crédits nécessaires : 200 millions. En mars 1900, il se faisait autoriser à emprunter 875 millions, dont 750 furent émis sous la forme d'un emprunt de guerre spécial remboursable à partir de 1910 [1], et au cours de la même année, il émettait encore 600 millions en bons de l'Échiquier à trois et cinq ans. En avril 1901, le chancelier demandait de nouveau aux Communes, pour la cinquième fois depuis le début de la guerre, l'autorisation d'emprunter. Il émit cette fois un milliard et demi de consolidés. Enfin, pour faire face aux dépenses de la prochaine année financière, il a dû encore émettre, en avril dernier, pour 800 millions de consolidés. Dans cette courte période, la dette anglaise a été

1. Les consolidés sont garantis contre tout remboursement jusqu'en 1923.

augmentée de 3 975 millions de francs. C'est, en trente mois, la destruction de l'œuvre d'économie poursuivie pendant trente ans : la dette de la Grande-Bretagne est ramenée, ou presque, aujourd'hui, au chiffre de 1872 : 19 milliards et demi. Bien entendu, l'amortissement a été suspendu cette année, de même que les deux années précédentes. C'est une somme d'environ 115 millions par an, qui a été ainsi rendue disponible.

Les emprunts émis d'octobre 1899 à avril 1901, bien que s'élevant à 3 175 millions, n'ont procuré en réalité au Trésor que 3 062 millions. Les dépenses de guerre atteignant, au 31 mars 1902, le chiffre de 4 milliards, c'est 940 millions — 25 p. 100 à peine — qui ont été demandés à la taxation pour la guerre sud-africaine. Cette somme a été augmentée de 150 millions environ, pour faire face aux dépenses de la campagne de Chine. La faible proportion des frais de la guerre que le chancelier de l'Échiquier a fait supporter aux impôts a soulevé de vives critiques sur les bancs de l'opposition. Sir William Harcourt a eu de charmantes ironies pour la pusillanimité de son successeur, et il n'a pas manqué de lui rappeler la conduite de M. Gladstone qui, dans des circonstances analogues, lors de la guerre de Crimée, n'hésita pas à demander à l'impôt plus de 40 p. 100 des dépenses extraordinaires. Il est vrai que M. Gladstone n'imposa que 750 millions de contributions extraordinaires, tandis que sir Michael a dû, malgré sa timidité, en imposer, pendant le même temps, pour plus de un milliard. Semblable augmentation d'impôts ne va pas sans de sérieuses difficultés, et le choix des taxes auxquelles il veut faire appel est une des questions les plus embarrassantes qu'ait à résoudre un ministre des finances.

Sir Michael jugea de prime abord impossible et injuste de faire supporter à la propriété seule ce surcroît de charges. Il décida de s'adresser à la fois aux impôts directs et aux impôts indirects, et, admettant comme équitable la répartition des charges entre ces impôts, telle que l'ont faite les remaniements successifs apportés au système fiscal pendant les vingt-cinq dernières années, il se proposa de ne pas modifier cette proportion. Le taux de l'income-tax, qui était à la veille de la

guerre de 8 deniers par livre sterling, a été porté à 12 deniers en avril 1900, à 14 deniers l'année suivante, et à 15 deniers cette année, montant de 3,33 à 6,25 p. 100. C'est un taux qui n'a été dépassé qu'une fois depuis le rétablissement de l'income-tax en 1842 : lors de la guerre de Crimée, le taux de 16 deniers, soit 6,60 p. 100, fut maintenu pendant deux ans[1].

Quant aux impôts qui frappent la consommation, sir Michael se contenta en 1900 d'élever les droits sur les spiritueux, le tabac, la bière et le thé. Le budget de 1901 contint au contraire des innovations importantes. Jugeant impossible de demander davantage aux impôts existants, le chancelier de l'Échiquier se vit contraint de recourir à des taxes nouvelles. Le nombre était grand des produits entre lesquels le fisc pouvait choisir, mais le chancelier voulait « un impôt largement producteur ; un impôt sur un article de consommation universelle et très bon marché, qui pût échapper au reproche d'avoir un caractère protectionniste, que tout le monde devrait payer et qui ne tomberait pas seulement sur les privilégiés qui payent l'income-tax et les droits de succession, ou sur ceux qui s'adonnent aux douceurs de l'alcool et du tabac ». Il arrêta son choix sur le sucre. Ce produit qui, depuis 1874 était libre d'impôt, a été de nouveau taxé à un demi-denier par livre. La consommation considérable qui s'en fait en Angleterre a permis d'en tirer à ce faible taux près de 160 millions. Au droit sur le sucre, sir Michael en ajouta un autre, disparu depuis bien plus longtemps encore, et dont la réapparition a soulevé de vives polémiques. Au cours de sa grande réforme douanière, sir Robert Peel avait aboli, au nom des principes économiques dont il s'inspirait, tous les droits à l'exportation. C'est ainsi que disparut en 1845 le droit sur le charbon. C'est ce droit de un shelling par tonne, sur le charbon sortant du Royaume-Uni, que sir Michael a fait inscrire de nouveau sur la liste des droits de douane. L'opposition tout entière se souleva contre cette proposition. Ce droit, suivant M. Asquith, appartenait à une catégorie de taxes

1. Le chancelier de l'Échiquier avait proposé cette année de porter de un à deux deniers le droit de timbre qui frappe les chèques, d'un usage très répandu en Angleterre. Devant les protestations des banquiers, il a abandonné ce projet. Cette élévation de droit devait produire, suivant ses prévisions, douze millions et demi.

délaissées, d'un commun accord, par les deux partis politiques, depuis un demi-siècle et auxquelles, même aux jours des plus grands besoins financiers, personne n'avait songé à revenir. Le chancelier tint bon : d'après lui, cet impôt a un caractère particulier. Ce n'est pas une taxe directe, car il n'est pas supporté par le producteur ; on ne peut pas dire davantage que ce soit une taxe indirecte, puisqu'il ne pèse pas sur le consommateur national, et qu'il est payé tout entier par les consommateurs étrangers, obligés à employer les charbons anglais à cause de leurs qualités spéciales.

Cette année encore, sir Michael a fait une innovation. Cette fois, il a demandé et obtenu, après un rude combat, où l'opposition a fait donner le meilleur de ses forces, le rétablissement d'un droit d'entrée sur le blé. Ce droit sera de 3 deniers par demi-quintal. Lorsque, en 1846, sir Robert Peel, sous la pression de la campagne ardente de Cobden et de Bright, et poussé par la famine menaçante, avait arraché au Parlement l'abandon des droits protecteurs sur les céréales, il avait conservé dans un but purement financier un droit de un shilling par quarter. En 1864, M. Gladstone avait remanié la base de ce droit, et cinq ans après sir Robert Lowe, profitant d'un excédent de recettes, l'abolissait au nom des principes libre-échangistes. Sir Michael Hicks-Beach invoque pour son rétablissement la même raison qu'il a invoquée pour le rétablissement des droits sur le sucre et le charbon : les nécessités financières. Il se défend vivement, lui, partisan convaincu du *free-trade*, de faire une concession aux doctrines protectionnistes. Il ne croit pas qu'un droit aussi faible puisse avoir le moindre caractère protecteur, et pour répondre à ceux qui lui reprochent d'avoir taxé le pain du pauvre, il a affirmé que le peu d'importance du droit l'empêcherait d'avoir le moindre effet sur le prix du pain. Ce n'est pas l'ouvrier qui paiera cette légère augmentation d'impôt ; l'intermédiaire, le boulanger, devra, à cause de la concurrence, la supporter. Les faits ont déjà démenti l'optimisme du chancelier : les boulangers se sont empressés, dès l'annonce du droit, d'élever le prix du pain.

*
* *

Ces augmentations de taxes, ces nouveaux impôts sont-ils destinés à disparaître à la fin de la guerre? Les contribuables anglais se prépareraient une cruelle désillusion s'ils caressaient semblable espoir. Loyalement, d'ailleurs, sir Michael Hicks-Beach n'a pas caché les difficultés financières auxquels le trésor aura à faire face après le rétablissement de la paix. Une partie du produit des taxes de guerre servit, en réalité, à payer les dépenses ordinaires. Quelques-unes de ces taxes devront donc être conservées, à moins que l'on parvienne à réduire le chiffre des dépenses normales ou qu'une ère de prospérité donne un essor inattendu au rendement des anciens droits. Ni l'une ni l'autre de ces perspectives ne semble près de se réaliser, la première moins encore que la seconde, et les difficultés actuelles de l'Angleterre viennent bien plus, ainsi que l'a déclaré le chancelier de l'échiquier au Parlement « de l'augmentation rapide des dépenses ordinaires », que des dépenses occasionnées par la guerre sud-africaine. Voyons dans quels termes se pose le problème financier.

Le Royaume-Uni n'a pas échappé à l'accroissement de dépenses qui a sévi sur toutes les puissances européennes au cours du dernier quart de siècle. Libéraux et conservateurs ont également contribué à l'augmentation des charges publiques; les deux partis ont ajouté aux dépenses militaires et navales, ce gouffre sans fond qui absorbe la plus grosse part des économies des travailleurs dans tout le monde civilisé. Les dix dernières années surtout, les dépenses se sont accrues d'une façon extraordinaire. En 1892, quand le premier gouvernement unioniste se retira, les dépenses ordinaires étaient de 2 180 millions de francs. Lorsque ce parti reprit le pouvoir, en 1895, après trois ans de gestion des libéraux, les dépenses atteignaient 2 350 millions. En cinq ans, en pleine paix, sous le second ministère unioniste, elles s'accrurent avec une rapidité plus grande encore. A la veille de la guerre, les dépenses étaient de 2 760 millions, et cette même année 1899, pour assurer l'équilibre budgétaire, le chancelier de l'Échiquier avait réduit de 50 millions le crédit affecté à l'amor-

tissement. A cette augmentation de dépenses de près de 600 millions en sept ans, les services civils n'avaient contribué que pour 125 millions, tandis que l'armée et la marine avaient vu leurs crédits augmentés de 390 millions. Depuis 1899, le chiffre des dépenses ordinaires s'est encore accru. Dans ses *estimates* pour 1902-1903, sir Michael prévoit une dépense de 655 millions pour les services civils, — c'est une augmentation de 50 millions en trois ans, — et de 1 500 millions pour les services militaires, qui se contentaient de 1 165 millions en 1889. En joignant à ces dépenses les crédits pour le service de la dette, grossis naturellement des intérêts des derniers emprunts, les frais des services postaux et les frais de perception du revenu, on arrive à un total de 3 200 millions. Mais à ce chiffre il faut ajouter encore les sommes nécessaires pour le service de l'amortissement qui, suspendu depuis 1900, devra être retabli dès que l'on sera revenu à une situation normale : c'est environ 125 millions de plus. Ainsi, les dépenses ordinaires de l'Angleterre atteignent actuellement 3 325 millions : c'est en dix ans une augmentation de plus de 50 p. 100.

Peut-on du moins espérer que ce chiffre demeurera stationnaire pendant quelques années? Nullement. Dès à présent, on doit prévoir des augmentations prochaines. Le chancelier de l'Échiquier, dans son dernier *budget-speech,* n'a pu s'empêcher d'exprimer ses craintes à ce sujet : « Je ne puis me dissimuler, devant l'accroissement continu des armements militaires et maritimes des autres pays et devant les demandes toujours plus nombreuses adressées au trésor au nom des besoins de la civilisation moderne, que nous devons nous attendre encore à voir augmenter nos dépenses. » Le plus grave, c'est que cette croyance dans la nécessité de dépenses nouvelles n'est pas seulement l'opinion du parti au pouvoir. Ces dépenses sont la conséquence inévitable de la politique de la Grande-Bretagne, politique qui a reçu l'adhésion de la grande majorité de la population. « Faire des économies, sans doute, nous le désirons tous, — disait l'année dernière M. John Morley aux Communes, — mais je crois bien qu'aucun de nous, aussi longtemps que les maximes politiques actuelles seront en vogue, ne sera capable d'en réa-

liser... » Les désastres de la guerre sud-africaine ont révélé la nécessité d'une grande réforme de l'armée, et les « réformes coûtent cher ». Il faudra augmenter le nombre des troupes régulières; il faudra travailler à rendre plus efficaces la milice et la yeomanry, mesures qui toutes exigeront de l'argent, beaucoup d'argent. Et ce n'est pas tout. La marine elle-même, pour laquelle l'Angleterre a dépensé depuis dix ans sans compter, voilà qu'elle aussi on la trouve insuffisante. En présentant aux Communes les *estimates* de la marine pour 1902-1903, M. Arnold-Forster, secrétaire de l'Amirauté, développait avec complaisance le programme des constructions. L'année dernière, 49 navires sont sortis des chantiers; l'Amirauté proposait d'ajouter, cette année, 27 navires nouveaux aux 60 en cours d'achèvement. « Pouvait-on dire que ce n'était pas là un grand programme, digne de l'Angleterre? » Malgré son ampleur, ce programme a été fortement critiqué par les libéraux eux-mêmes. Sir Charles Dilke l'a qualifié de « misérable », et a reproché au gouvernement « la presque grotesque insuffisance de ses plans ». M. Asquith a déclaré que « la seule mesure des dépenses navales sont les besoins de l'Empire », et que ces besoins doivent être estimés « non d'après la population, la richesse, ou l'activité commerciale, mais d'après les risques auxquels l'Empire est exposé ». Or ces risques se sont considérablement accrus dans ces dernières années : « L'Empire a été fort augmenté, et le nombre des points qu'il faut protéger est bien plus grand qu'autrefois. L'Angleterre qui n'avait pas de rivaux maritimes en a vu naître. La marine française s'est développée par sauts et par bonds. La flotte russe s'est accrue d'une façon appréciable, et la marine allemande, négligeable il y a quelques années, est devenue formidable. A l'est comme à l'ouest, on constate des progrès analogues. » Aussi, la fameuse formule suivant laquelle, pour assurer à l'Angleterre la domination de la mer, il suffisait que sa flotte fût égale aux flottes réunies des deux puissances maritimes les plus importantes, — *the two-powers standard*, — ne présente plus aujourd'hui qu'un « minimum de sécurité ». Suivant sir Charles Dilke, l'Amirauté doit envisager aujourd'hui « l'alliance possible de trois puissances dont l'une est en train de construire une flotte magni-

fique ». Après avoir entendu ces critiques et l'exposé des réformes prochaines regardées comme inévitables, trouvera-t-on exagérées les prévisions de sir Robert Giffen [1] annonçant le moment, qui viendra bientôt, où l'armée et la marine absorberont annuellement 2 milliards. C'est une somme de 500 millions à ajouter au chiffre des 3 325 millions que nous donnions tout à l'heure pour le budget de paix de l'Angleterre. Quant aux dépenses pour les services civils, elles augmenteront aussi, non moins fatalement, mais il est impossible de faire aucune prévision à ce sujet.

Il reste encore une catégorie de dépenses qui seront la conséquence directe de la malheureuse guerre actuelle et auxquelles l'Angleterre devra pourvoir pendant plusieurs années après la fin des hostilités. La paix signée, l'ordre et la tranquillité ne seront pas pour cela immédiatement rétablis dans l'Afrique australe, et il faudra, pour un temps au moins, laisser des garnisons importantes dans le pays. L'Angleterre pourra bien, sous le nom de forces de police, faire payer aux colonies elles-mêmes une partie des frais d'entretien, mais, outre qu'elle devra en supporter une part, — ces troupes remplissant là un service impérial, — elle ne pourra demander une contribution importante à des pays récemment dévastés. Sir Robert Giffen croit qu'au lendemain de la guerre cette charge atteindra six cent vingt-cinq millions, et il estime qu'au bout de quelques années elle pourra seulement être réduite de moitié.

En tout cas, et sans entrer dans la discussion trop incertaine de ces chiffres, on peut affirmer que l'Angleterre verra bientôt ses dépenses ordinaires dépasser trois milliards et demi et se rapprocher rapidement de quatre milliards.

Quelles sont, en face de ces dépenses, les ressources budgétaires? Suivant les prévisions du chancelier de l'Échiquier, les recettes pour 1902-1903, en calculant l'income-tax à 15 deniers et en tenant compte du produit du droit d'entrée sur le blé, s'élèveront à 3 800 millions. Ce serait suffisant pour faire face au futur budget de paix, mais à la condition de rendre permanents les impôts créés depuis 1900 pour

1. Lettres au *Times*, janvier 1902 : *The financial outlook*.

subvenir à une partie des dépenses de la guerre. Or, ce chiffre n'est atteint, nous l'avons vu, qu'en portant l'income-tax à 15 deniers par livre sterling, et en lui demandant 25 p. 100 des recettes budgétaires. Un pareil taux ne peut se justifier que par des circonstances extraordinaires. Il serait impossible de le conserver longtemps sans soulever les protestations des classes moyennes sur lesquelles il pèse le plus lourdement et sans nuire au développement économique du pays. Force est donc de diminuer cet impôt le plus tôt possible. A quel taux faudra-t-il le ramener? Le taux de 8 deniers, qui a duré de 1895 à 1900, était considéré déjà par beaucoup comme trop élevé. Nombreux sont ceux qui estiment qu'en temps ordinaire le taux de 6 deniers, — 2,50 p. 100, — ne doit pas être dépassé. Sir Robert Giffen le trouve même un peu haut. C'est en effet à la seule condition de maintenir l'income-tax à un faible taux pendant les périodes de paix, qu'on pourra continuer à le regarder comme « le bouclier de l'Angleterre aux périodes critiques ». Mais l'abaissement de l'income-tax de 15 deniers à 8 deniers entraînera un sacrifice de près de 450 millions ; l'abaissement à 6 deniers en coûterait plus de 500.

Il est vrai, le service de la Dette diminuera d'une somme importante, d'ici à 1904, par suite de l'échéance d'un certain nombre d'annuités, et de la conversion automatique des Consolidés, en 1903, de 2 3/4 à 2 1/2 p. 100. Mais, bien que si la somme de 125 millions rendue ainsi disponible facilite la solution du problème, elle ne permet cependant pas de le résoudre complètement.

Peut-on espérer un supplément de ressources des vieux droits indirects sur les spiritueux, le tabac, la bière, le thé, qui ne soulèvent, sauf le dernier, aucune opposition? Sir Michael Hicks-Beach leur a déjà demandé, en 1900, 150 millions. Est-il possible d'en élever encore le taux? Il ne semble pas. Pour la première fois depuis longtemps, le produit de ces droits, à l'exception de celui sur le thé, a subi l'année dernière un fléchissement sensible. Dans ces conditions, le chancelier estime qu'une élévation de taux ne pourrait que compromettre le rendement. Pour le thé, il est déjà taxé à 75 p. 100 de sa valeur. Serait-il sage de charger encore ce produit, qui

fournit la boisson des classes pauvres? Ce faisant, d'ailleurs, on risquerait de compromettre par contre-coup, si la consommation diminuait, la situation des planteurs de l'Inde et de Ceylan.

Restent les droits de succession qui, grâce à la réforme hardie de sir William Harcourt, en 1894, ont contribué pour une grande part aux besoins toujours croissants de ces dernières années. Peut-être, si les libéraux revenaient au pouvoir, essaieraient-ils de demander à ces droits un supplément de revenus. Peut-être chercheraient-ils aussi des ressources nouvelles dans la transformation de l'income-tax en impôt nettement progressif, et dans l'établissement d'une nouvelle taxe sur les «ground-values», destinée à faire participer la communauté à la plus-value des biens fonciers. Mais, en supposant même qu'il leur fut possible de réaliser ces réformes, et de vaincre l'hostilité qu'elles soulèveraient de la part des classes riches, elles ne donneraient que de minimes résultats.

L'Angleterre se trouve donc acculée, pour rendre à ses finances une élasticité nécessaire, à l'obligation d'élargir la base de la taxation. La nécessité s'impose de rétablir les droits sur des produits de grande consommation, dont la disparition, après un rude et passionné combat, avait été saluée comme une délivrance. En élevant cette année l'income-tax de 2 deniers au lieu de un denier, sir Michael eût pu ne pas recourir au droit sur le blé. S'il a préféré ce dernier, c'est qu'il songe aux besoins futurs. Il veut profiter des circonstances actuelles, qui permettent de déroger aux habitudes acquises, pour jeter les bases d'une réforme financière inévitable à son avis.

*
* *

Le rétablissement des droits sur le sucre et sur le blé est une véritable révolution dans la politique financière de l'Angleterre. C'est l'arrêt de cette démocratisation du système fiscal qui avait signalé le dernier quart de siècle, et l'abandon du principe qu'avaient tenu à honneur de respecter, pendant vingt-cinq ans, les deux partis politiques : « le déjeuner franc d'impôts ». L'inscription sur la liste des droits de douane du blé et du charbon pourrait bien être le

signal d'une révolution analogue dans la politique commerciale. C'est le premier pas vers l'abandon du libre-échange, la porte ouverte aux *fair-traders*, avant-garde de l'armée protectionniste.

Sir Michael Hicks-Beach a beau soutenir que le droit sur le blé n'est qu'un droit de statistique, le même qui a existé pendant vingt-trois ans après la grande réforme de sir Robert Peel: il a livré les clefs de la forteresse libre-échangiste. L'accueil fait à sa proposition par les protectionnistes eux-mêmes suffirait à montrer combien sont dangereuses ses illusions. Le chancelier de l'Échiquier n'a pas dû entendre avec une satisfaction sans mélange les bruyants applaudissements que lui a valus son innovation sur certains bancs de la Chambre, ni les approbations enthousiastes que lui a adressées sir Howard Vincent, le fondateur et le secrétaire honoraire de la « United Empire trade league », qui, depuis dix ans, s'est fait l'apôtre d'une union commerciale de l'Empire basée sur la protection.

Un double danger menace depuis plusieurs années déjà la politique libre-échangiste: le désir de réaliser la Fédération impériale, et l'ébranlement de la foi robuste qu'avait le peuple anglais dans l'évangile économique auquel l'avaient converti les Cobden et les Bright.

Ce désir de constituer une Fédération pan-britannique, qui enserrerait en des liens plus étroits et plus forts la métropole et ses grandes colonies autonomes : le Dominion du Canada, le Commonwealth d'Australie, la Nouvelle-Zélande, la future Fédération de l'Afrique Australe, pour la réalisation de laquelle M. Chamberlain fait la guerre actuelle, n'est pas seulement une vague idée sentimentale. Harcelés par des concurrents nouveaux sur les marchés où ils avaient réussi à conserver jusqu'à ces dernières années un quasi monopole, nombre d'industriels anglais commencent à rêver à leur tour de marchés réservés. Ils trouvent singulier d'être obligés de payer à l'entrée de leurs produits dans ces colonies qu'abrite le drapeau anglais, les mêmes droits que les étrangers; il leur semble équitable qu'une différence soit faite en leur faveur. D'autre part, les habitants du Royaume-Uni qui voient augmenter chaque jour le poids des dépenses militaires se demandent s'il est bien équitable que les colonies laissent à la métropole

la lourde charge d'assurer avec ses seules ressources l'intégrité de l'Empire. Est-il juste que tout « colon jouisse de l'avantage d'être citoyen d'un des plus anciens, des plus riches et des plus puissants États du monde sans avoir à payer un sou pour ce privilège[1] ? »

Les colonies autonomes assument bien, il est vrai, le soin de leur défense terrestre. L'Angleterre n'entretient de soldats, pour leur sécurité propre, ni au Canada, ni au Cap, ni en Australie. Si elle a des garnisons à Victoria (île de Vancouver), à Halifax, à Simon's bay, à Thursday island, c'est que ce sont là des stations navales qui servent de bases d'opérations et d'approvisionnements à sa marine. Mais les dépenses militaires que font les colonies sont bien peu importantes. Un bon juge, sir Charles Dilke, les évaluait récemment, pour les colonies autonomes, à moins de 50 millions par an[2]. S'il en est ainsi, c'est que la véritable protection des colonies leur est fournie par la flotte britannique. L'étranger ne pourra aborder chez elles, — sauf au Canada, que sa longue frontière continentale expose à une agression des États-Unis, — qu'après avoir détruit cette flotte. Ainsi la marine anglaise protège à la fois l'indépendance et le commerce de la métropole, l'indépendance et le commerce des colonies. Les contribuables du Royaume-Uni supportent de ce chef, nous l'avons vu, une dépense annuelle de 780 millions[3], et l'on voit venir le temps où cette dépense atteindra le milliard. A la vérité, depuis quelques années, certaines colonies versent des contributions à l'amirauté anglaise, pour aider à l'entretien de la flotte, mais l'ensemble de ces contributions n'atteint pas 4 millions et demi. En 1887, les colonies australasiennes ont accepté de payer à l'amirauté une annuité de 3 150 000 francs. Cette annuité, qui est répartie entre les colonies proportionnellement à leur population, représente l'intérêt des frais de construction et le coût de l'entretien de l'escadre qui séjourne dans les eaux

1. *Britannic Confederation*, admiral sir John Colomb.

2. *Journal of the Royal statistical society*, 20 septembre 1900: *The defence expenditure of the Empire*.

3. Dans ce chiffre, ne sont pas comprises les dépenses de construction faites sur fonds d'emprunt, en vertu des *Navals works acts*; ces dépenses ont dépassé l'année dernière 50 millions.

australasiennes et doit être affectée exclusivement à la protection du continent austral. En 1897, la colonie du Cap décida d'offrir en cadeau à sa souveraine, à l'occasion de son jubilé de diamant, un navire de guerre. Après discussion, on décida de remplacer ce présent par une contribution annuelle de 750 000 francs. Enfin, depuis 1898, le Natal, s'est également engagé à payer une annuité de 300 000 francs [1]. Seul le Canada a négligé jusqu'à présent d'imiter ces modestes largesses. Ses hommes d'État ont trouvé mieux. Ne pouvant obtenir des États-Unis, avec lesquels le Canada fait son plus gros chiffre d'affaires, une diminution de leur tarif douanier, et redoutant d'entamer une guerre de tarifs avec leur puissant voisin, les Canadiens ont imaginé de lui faire pièce en accordant des avantages aux produits anglais. Suivant le tarif de 1897, le Canada se déclare prêt à faire bénéficier d'une réduction de droits les articles provenant de pays qui feront des avantages particuliers aux produits canadiens. Jusqu'à présent la Grande-Bretagne a seule profité de cette clause [2].

On trouve insuffisants en Angleterre les sacrifices que s'imposent les colonies pour leur participation à la défense de l'empire. Sir Michael Hicks-Beach, parlant il y a deux ans à la Chambre de commerce de Liverpool, déplorait l'absence d'un trésor impérial : « L'empire s'est développé ; ce développement a exigé des dépenses croissantes. Comment y subvenir ? Tout le monde répondra : au moyen d'un trésor impérial. Je voudrais qu'il y en eût un [3]. » Une nouvelle tentative va être faite prochainement, — le chancelier de l'Échiquier et le secrétaire de l'Amirauté l'ont annoncé aux Communes — pour obtenir des colonies une contribution plus importante, plus équitable, aux dépenses navales de l'Empire. Les premiers ministres coloniaux seront réunis à Londres ce mois-ci, à l'occasion du couronnement d'Édouard VII. En les invitant à cette cérémonie, le secré-

1. L'Inde verse également à l'Amirauté une annuité de 4 025 000 francs, en compensation des dépenses qu'assume celle-ci pour l'entretien des forces navales locales et pour la défense maritime de l'Inde et de son commerce. L'Inde a en outre un budget militaire de 425 millions de francs.

2. La réduction de droits consentie, fixée à 12 et demi p. 100 en 1897, a été portée à 25 p. 100 en 1898, et à 33 p. 100 en 1900.

3. 24 octobre 1900.

taire colonial les informait qu'il serait tenu à cette occasion une conférence où les représentants de la métropole et des colonies discuteraient les questions qui intéressent l'Empire tout entier : le resserrement des liens politiques, la défense impériale et le développement des rapports commerciaux [1]. L'entrain avec lequel l'Australie et le Canada ont offert leur concours à la mère-patrie, dès le début du conflit sud-africain, l'enthousiasme qui s'est emparé de tous les *britons* lorsqu'ils ont senti la nécessité de faire face à l'hostilité non déguisée des autres puissances européennes, peut faire espérer au gouvernement anglais qu'il obtiendra des colonies de nouveaux sacrifices. Il ne saurait se flatter, cependant, de les obtenir sans accorder aux colonies des compensations. La réponse de sir Wilfrid Laurier, le Premier du Canada, à l'invitation à la conférence projetée, les discours récents de M. Seddon, le bruyant Premier de la Nouvelle-Zélande, et de M. Barton, le Premier de la jeune Fédération australienne, sont une indication très nette de l'état d'esprit des coloniaux. Ceux-ci ne s'avancent guère sur la question de la défense impériale ; ce qui leur importe, c'est le développement des relations commerciales. Ils demanderont à l'Angleterre de protéger sur son marché, contre la concurrence des similaires étrangers, les grands produits des colonies : le blé, la viande, la laine, le beurre, le bois, etc. [2]. Ils lui offriront en échange, outre, peut-être, un accroissement de subsides pour sa marine, le bénéfice de droits différentiels pour ses produits sur leurs propres marchés. La création d'un « trésor impérial » n'est possible, on le voit, qu'à la condition pour l'Angleterre d'abandonner sa politique libre-échangiste.

L'existence d'un droit d'entrée sur le blé rend plus facile qu'auparavant un semblable changement. La demande du Canada que le blé du Dominion soit exempté de cet impôt, n'est-elle pas naturelle ? Sir Michael s'est refusé, il est vrai, à accorder aucune faveur aux produits coloniaux ; ses succes-

1. Ce sera la troisième conférence de cette nature. Il en a déjà été tenu deux analogues : en 1887 et en 1897.

2. L'Angleterre s'est interdit à la dernière conférence de Bruxelles de faire bénéficier de droits différentiels à leur entrée sur le territoire britannique les sucres coloniaux, mais cela n'intéresse pas les colonies autonomes, dont une seule, le Queensland, se livre à la culture du sucre.

seurs pourront-ils faire comme lui? La perspective d'un allègement des charges budgétaires ne les amènera-t-elle pas à céder? Le désir de réaliser enfin cette Fédération impériale qui exerce une si vive attraction sur la population britannique, l'ambition d'accomplir un acte politique aussi important, ne l'emporteront-ils pas tôt ou tard sur les conseils de la prudence?

La doctrine de Cobden et de Bright, de Peel et de Gladstone a encore d'illustres défenseurs et de sincères croyants en Angleterre. Sir William Harcourt, M. John Morley, sir Michael Hicks-Beach, lui-même, la défendent avec talent et conviction, mais ces brillants officiers voient chaque jour diminuer leurs troupes. Le nombre des articles s'accroît constamment dans les grandes revues, où l'on expose la nécessité de « considérer à nouveau la politique commerciale », où l'on discute « l'abandon prochain du libre-échange [1]. » Et les faits eux-mêmes semblent venir au secours des avocats de la protection. Le peuple anglais a vécu un demi-siècle dans l'idée que le libre-échange avait été une des causes les plus actives de sa prospérité, et qu'il lui devait cette suprématie industrielle et commerciale qui a fait sa fortune et dont il était si fier. Voilà qu'il sent cette suprématie menacée, et il s'aperçoit avec étonnement, que ses rivaux d'aujourd'hui, ses vainqueurs peut-être de demain, ont élevé leur puissance à l'abri de la protection, derrière ces murs de douanes qu'il avait appris à

1. Voir dans la *Contemporary* et la *Fortnightly* de mars et d'avril les articles de Ogniben, Dr E.-J. Dillon, J.-A. Hobson, John Beattie Crozier; dans la *Nineteenth Century* de mai, l'article de Sir Harry Johnston. Dans le même numéro de cette dernière revue, sir Robert Giffen discute la question de la fédération impériale. Il en reconnaît le grand intérêt politique et s'en dit partisan convaincu, mais il déclare impossible la réalisation d'une union commerciale entre la métropole et les colonies, ou même la conclusion entre elles d'arrangements de réciprocité. En sorte que, suivant lui, les colonies devraient adhérer à la fédération sans demander à l'Angleterre l'abandon de sa politique libre-échangiste. Sir Robert a-t-il vraiment une si grande confiance dans le désintéressement des colonies? Parlant à Sydney le 21 avril, MM. Barton et Seddon ont mis au premier rang des questions à traiter à la conférence de juin l'établissement de tarifs différentiels dans l'intérieur de l'Empire en faveur de ses membres. Plus récemment, le 13 mai, Sir Wilfrid Laurier a déclaré au parlement canadien que le nouveau droit mis par l'Angleterre à l'importation des grains donnait au Canada la possibilité de faire à la mère-patrie des propositions pour lesquelles il n'y avait aucune base en 1897 : « Un pas a été fait qui permet d'obtenir des avantages particuliers pour les produits canadiens. »

regarder comme des entraves, comme des obstacles au progrès. Le prodigieux développement de l'Allemagne et des États-Unis est bien fait pour inspirer des doutes à la population anglaise sur les vertus du libre-échange et pour ébranler sa foi dans les croyances économiques que lui ont transmises les générations précédentes.

Ainsi, poussée par une combinaison d'aspirations nouvelles et de nécessités financières, qui ont exigé le rétablissement des droits sur le sucre, sur le blé, sur le charbon, auxquels on sera peut-être bientôt obligé d'ajouter d'autres produits, l'Angleterre semble à la veille d'abandonner une politique dont la durée et le succès avaient fait croire qu'elle était devenue définitive. Sans doute, la transition ne sera pas brusque et violente. La résistance sera vive. Mais nombreuses sont les raisons que pourront invoquer les protectionnistes pour entraîner les hésitants et amener des défections parmi les *free-traders*. Ils parleront de la nécessité de fournir au gouvernement les armes dont il est à présent dépourvu pour lutter contre l'élévation des droits de douane par les pays étrangers. Ils vanteront les avantages de la fédération impériale qu'il faut réaliser. Ainsi sera masquée pendant un temps l'évolution du libre-échange à la protection. De toute façon, le premier pas dans la voie nouvelle a été fait, et il sera difficile de s'arrêter sur la pente. Les budgets de 1901 et de 1902 marqueront très vraisemblablement, comme l'a dit M. John Morley, une date dans l'histoire financière de l'Angleterre. « Ces budgets ne seront pas la fin d'une période, mais le commencement d'une ère nouvelle. » Aussi bien, ces changements dans la politique financière et commerciale ne seront que la résultante fatale de la politique impérialiste à laquelle la population britannique presque tout entière a donné dans ces dernières années son adhésion enthousiaste.

ACHILLE VIALLATE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

UN RÉGIMENT

SOUS LOUIS XIII

En 1613 arriva pour s'engager dans le régiment du Bourg[1], alors en garnison dans le Lyonnais, un jeune volontaire qui devait y passer environ vingt-cinq ans et y obtenir successivement tous ses grades jusqu'à celui de major, pour s'élever ensuite très haut dans la hiérarchie militaire. Vers la fin de sa vie, il écrivit un ouvrage: *Vie, Mémoires et Histoire de Messire Jean de Gangnières, Chevalier, Comte de Souvigny, Lieutenant-général des camps et armées de Sa Majesté.* — Et il dédiait ce manuscrit : « *A ses enfants.* »

De cet ouvrage inédit, nous avons extrait les passages qui vont suivre. Ils nous initient aux détails peu connus de la vie de régiment pendant le premier tiers du XVIIe siècle et donnent une idée des mœurs du temps. Le lecteur y rencontrera, d'ailleurs, quelques-uns des faits principaux de l'histoire militaire, dans la première moitié du XVIIe siècle. On sortait alors des guerres de religion qui, après la guerre

1. Le régiment du Bourg, mis sur pied par brevet du 6 mars 1597, sous le commandement du baron du Bourg de l'Espinasse comme mestre de camp, fut un des premiers régiments appelés *Petits vieux*. Les cinq *Vieux régiments*, qui constituaient la seule force permanente d'infanterie à la fin des guerres de religion, étaient les Gardes Françaises, Picardie, Champagne, Navarre et Piémont.

de Cent Ans, avaient achevé de décimer la noblesse d'origine féodale. La bourgeoisie entrait volontiers dans les cadres de l'armée, car, à vrai dire, dans ces époques troublées, le métier des armes était le seul qui rapportât à la fois honneur et profit. Ainsi se formait une nouvelle noblesse militaire, prête à accepter sans murmure le régime de la monarchie absolue.

Au début de ces mémoires, l'auteur nous montre, dans une page qui en donne le ton, comment se faisait alors l'ascension d'un bourgeois à une noblesse méritée. Après avoir adressé un éloge à la mémoire de ses parents, il continue :

Je crois certainement qu'en récompense de ma bonne volonté et des petits services que je leur ai rendus avec beaucoup d'amour et de respect, Dieu m'a voulu préserver de plusieurs maladies, blessures, périls sur la terre et sur les eaux, sièges, combats généraux et particuliers, dedans et dehors le royaume, autant de grâces du ciel. Sans aucun mérite, Dieu m'a béni dans les emplois que j'ai exercés d'enseigne [1], d'aide-major [2], de major [3], d'aide de camp [4], de mestre de camp [5], de gouverneur de la ville et province de Quérasque, de maître d'hôtel du Roi, où j'ai servi plusieurs quartiers, de maréchal de bataille [6], de lieutenant-général des armées du Roi [7] en la citadelle de Turin, d'envoyé de Sa Majesté au duc de Mantoue et auprès des villes de Bourgogne, de conseiller d'État, de maréchal

1. Originairement porte-enseigne, premier grade de la hiérarchie. L'enseigne était chargé de porter l'enseigne ou drapeau dans chaque compagnie. En réalité il était suppléé dans cette fonction par un bas-officier ou un piquier.

2. Choisi parmi les lieutenants, s'occupait de la police générale du corps et secondait le major dans le détail du régiment.

3. Le major — ou sergent-major — était un officier qui prenait l'ordre le soir, en écrivait la teneur sur ses tablettes, le distribuait aux capitaines, tenait le rôle des officiers et leur tour de marche, et, les jours de combat, plaçait chacun au poste assigné. Un règlement rendait incompatibles les charges de sergent-major et de capitaine.

4. Attaché aux officiers généraux, assurait la transmission des ordres.

5. Au XVIe siècle, quand plusieurs compagnies étaient réunies pour former un régiment, le commandement en était donné à un capitaine qui recevait la commission de mestre de camp. Le règlement de 1637 lui donne un écu par jour. Il conservait sa compagnie, « la Mestre de camp », commandée par un lieutenant.

6. Sorte de chef d'état-major, était chargé des questions d'effectif et de la disposition des troupes sur le champ de bataille; il était secondé par les sergents de bataille et marchait après les maréchaux de camp.

7. Pris parmi les maréchaux de camp pour seconder le général en chef ou pour représenter l'autorité militaire du Roi dans les places; grade créé à la fin du règne de Louis XIII. Le lieutenant-général marchait après les maréchaux de France.

de camp[1] et lieutenant-général des armées du Roi en la forteresse de Monaco, avec des pensions et des gratifications incomparablement plus grandes que ne méritent mes petits services, dont je suis d'autant plus redevable au feu Roi, d'agréable mémoire, qu'il y a voulu ajouter, pour comble de ses bienfaits, des marques d'honneur auxquelles vous aurez part, mes chers enfants et les vôtres, si vous êtes honnêtes gens, d'autant que mes lettres de noblesse, datées de 1643, ont été confirmées par notre grand monarque régnant à présent, rigoureusement et solennellement vérifiées à la Cour des aides avec toutes les formalités requises l'an 1665.

*
* *

Né en 1600, à Jargeau, petite ville située sur la Loire, à quatre lieues en amont d'Orléans, Jean de Gangnières, futur comte de Souvigny, fils d'un ancien ligueur sur lequel nous n'avons pas de renseignements, était l'aîné de six frères dont le cadet embrassa l'état ecclésiastique. Les cinq autres, que l'on voit reparaître dans le récit sous les noms de du Fresnay, de Champfort, de la Mothe, de Belmont, servirent tous dans l'armée comme officiers et fréquemment dans le régiment de l'aîné. Celui-ci, dès ses débuts, porta le nom de Souvigny, qui était probablement celui d'un domaine de sa famille. Voici comment il raconte son entrée dans la carrière militaire :

J'avais une inclination naturelle d'aller trouver M. de Beauregard, mon oncle. Mon père en faisait de grandes difficultés au commencement ; mais, voyant ma persévérance, il me donna congé avec sa bénédiction, et ma mère aussi. Ainsi je partis de Jargeau à la fin du mois d'avril 1613 et me rendis le 10e mai en suivant au château de Thizy, en Beaujolais, auprès de mon oncle (enseigne au régiment du Bourg) qui y commandait. Auparavant que de m'y recevoir, il m'interrogea si j'y avais inclination, assez de courage et de forces pour supporter les fatigues de la guerre. Lui ayant répondu que oui, il me fit bailler une petite arquebuse et me voilà soldat assez bon en temps de paix.

Mais au mois de juin en suivant, ledit régiment de Bourg eut

1. Grade intermédiaire entre celui de mestre de camp et de lieutenant-général. Le maréchal de camp recevait le commandement temporaire de plusieurs régiments; il était placé sous les ordres du général en chef ou de ses lieutenants-généraux.

ordre de faire deux cents hommes de recrue par compagnie[1] et de partir de Lyon avec lesdites recrues pour aller secourir le duc de Mantoue[2]. Nous devions nous embarquer à Antibes, débarquer près de Finale et entrer dans le Montferrat par l'Altare. Mon oncle eut bien de la peine à se résoudre à me laisser faire ce voyage, étant si jeune, n'ayant guère plus de treize ans. Y ayant consenti, je me trouvai à Sainte-Colombe, près de Vienne, où, la recrue étant faite, il se trouva trois mille cinq cents hommes au régiment au lieu de deux mille, n'y ayant que dix compagnies. La plupart des autres ne laissèrent pas de suivre les troupes comme valets et goujats. Il fut facile aux capitaines de faire leurs recrues, car, en ce temps-là, il ne se fit aucune levée de gens de guerre. Il n'y avait point alors d'autre infanterie en France, sur l'état de l'extraordinaire des guerres, sous l'autorité de M. d'Épernon qui en était Colonel général, que les régiments des Gardes, Picardie, Champagne, Navarre, Piémont, Bourg et Chappe, autrement Nérestang; les cinq premiers ayant les drapeaux blancs[3] et de vingt compagnies chacun, et les deux autres, qu'on appelait Petits vieux, ayant chacun dix compagnies sans drapeaux blancs.

Environ la fin de juin de l'année 1613, ledit régiment de Bourg partit de Sainte-Colombe en fort bon état : les mousquetaires, armés de leurs mousquets avec des bandoulières de velours, moitié couvertes de clinquants; les piquiers, avec des piques de Biscaye en fer

1. Après chaque campagne, sauf dans les Vieux régiments, on licenciait une partie des effectifs. On appelait cela « réformer » les régiments à tant de compagnies, ou réformer les compagnies à tant d'hommes. Parfois le régiment était licencié, versé dans un autre ou réduit à la seule compagnie Mestre de camp. Quand la guerre redevenait menaçante, on complétait de nouveau les corps au moyen de recrues levées pour la circonstance, soit dans les environs du lieu de garnison, soit dans le pays où l'opération semblait la plus avantageuse.

2. Le duc de Mantoue, de la maison de Gonzague, neveu de Marie de Médicis et cousin du duc de Nevers, était mort ne laissant qu'une fille. Son duché revenait à son frère. Le duc de Savoie, qui convoitait une partie de la principauté, y fit entrer ses troupes. On se prépara aussitôt en France à soutenir les Gonzague ; le duc de Savoie renonça alors à ses prétentions.

3. Dans chacun des Vieux régiments une des compagnies appartenait au Colonel général de l'infanterie, se nommait « la colonelle » et possédait comme signe distinctif un drapeau blanc. Commandée par le lieutenant-colonel (lieutenant de la colonelle), elle marchait en tête des autres qui portaient comme drapeaux, soit les armoiries des mestres de camp ou des capitaines, soit divers emblèmes. Le drapeau blanc fut donné en 1635 aux Petits vieux. C'était le signe qu'ils étaient admis dans l'armée permanente. En 1661, à la suppression de la charge de Colonel général, Louis XIV, devenant lui-même Colonel général de toute son infanterie, mit un drapeau blanc (en sus des anciens drapeaux ou drapeaux d'ordonnance) dans tous les régiments. Les fleurs de lys des Capétiens y furent ajoutées par la suite. Telle est l'origine du drapeau blanc dans les armées de l'ancienne monarchie.

doré; nous portions corselets[1] de Milan, bourguignotte[2], hausse-col[3], tassette[4] et brassal[5]. Ayant passé sur le pont de Vienne, nous nous acheminâmes par les étapes du Dauphiné et de la Provence.

Le régiment prend ses quartiers à Cannes et dans les environs.

Mais à la fin de juillet M. du Bourg, notre mestre de camp, reçut l'ordre du licenciement des recrues, la paix étant faite entre les ducs de Savoie et de Mantoue. Il fit embarquer les armes à Antibes pour les faire voiturer à Lyon où il s'en alla lui-même à droiture avec les capitaines et officiers de son régiment. Les soldats marchèrent séparément par petites brigades, et les États de Provence leur donnèrent cinq sous par jour dans la province. A leur retraite, l'on nous mit cinq ou six cadets ensemble sous la conduite d'un sergent.

Les souffrances furent grandes pour notre jeune débutant pendant ces premières routes. Ses pieds étaient meurtris par la marche, et il avait de la peine à suivre, mais il ajoute :

Cette mortification m'était nécessaire pour m'humilier, étant un petit orgueilleux ; ce qui fut cause que mon oncle me fit mettre de l'escadre d'un caporal sévère. Celui-ci faisait que les soldats me querellaient quand je m'imaginais valoir plus qu'eux et il a fallu l'âge et le temps, avec de salutaires avis de mon oncle, pour m'en corriger.

M. de Beauregard, alors enseigne au régiment du Bourg, utilise pour son neveu les loisirs de la vie militaire et « le met en pension à Lyon pour apprendre des mathématiques et fortifications de M. Le Beau, à danser et à tirer des armes ».

*
* *

Il semble intéressant de placer ici les conseils que Souvigny, dans une autre partie de ses mémoires, donne à ses

1. *Corselet* : cuirasse à l'épreuve du pistolet.

2. *Bourguignotte*, ou salade bourguignotte : coiffure militaire empruntée aux modes de Bourgogne, casque à demi ouvert et à auvent.

3. *Hausse-col* : collet de mailles ou autre, porté au-dessus du corselet.

4. *Tassette* : plaques d'acier placées à la partie inférieure du corselet pour compléter la défense du haut des cuisses.

5. *Brassal* ou *brassard* : sorte de gantelet ou de gaine à l'usage du bras.

enfants. Nous y verrons comment se faisait l'éducation des jeunes officiers dans les régiments :

Si vous avez de l'inclination aux armes, il faudra bien considérer si vous avez assez de force et de vigueur pour supporter la fatigue des armées, vous acquitter dignement de votre devoir, l'âme assez forte pour surmonter la faiblesse de nature dans les plus grands périls... En ce cas, je désire que vous commenciez à porter les armes comme j'ai fait, en simple soldat ; car il est impossible de bien commander sans avoir appris à bien obéir, que vous soyez un an dans une garnison, sous quelque gouverneur de mes amis qui m'oblige tant que de prendre soin de votre conduite et de vos mœurs. Je souhaite que vous puissiez dire de lui ce que disait Alexandre d'Aristote : qu'il lui avait plus d'obligation qu'à Philippe, son père, parce qu'il n'avait reçu de Philippe que le vivre, mais d'Aristote le bien vivre.

Quand vous serez hors de garde, employez votre temps à apprendre l'histoire, toutes sortes de règles d'arithmétique qui sont essentiellement nécessaires aux hommes de guerre, et les règles générales des fortifications, à dessiner des plans des places, à attaquer, à former des bataillons et même à préparer les ordres de bataille et campement. J'ai quelque connaissance de ces choses par pratique mieux que par théorie, parce que je demandais à M. Le Beau, mon maître mathématicien, les choses les plus nécessaires sans m'arrêter aux définitions. Ainsi je n'ai pas travaillé sur un bon fondement et n'ai qu'une science confuse. Je vous conseille de commencer les mathématiques par les définitions, problèmes et autres principes des six premiers livres d'Euclide, traduits en français par Henrion. Si dans votre garnison il y a aussi des maîtres pour vous apprendre à tirer des armes et à danser, prenez vos mesures en sorte que les exercices du corps servent de récréation à l'esprit, et le travail de l'esprit au repos du corps, ayant des heures réglées pour l'un et l'autre.

Auparavant que de commencer aucun exercice, ne manquez pas d'entendre la messe tous les jours, s'il se peut, de vous trouver au lever du gouverneur ou de votre capitaine, auprès desquels ainsi que des autres officiers vous devez toujours être, excepté au temps de vos exercices ou lorsque vous serez de garde, afin d'y apprendre quelque vertu. Vous ne devez point du tout être parmi le commun des soldats, — ils ne vous enseigneraient que du vice, — si ce n'était avec quelque cadet honnête. Ce n'est point pour cela que vous deviez mépriser les moindres soldats qui sont vos camarades. Vivez civilement avec eux et faites en sorte que les sergents de la compagnie et votre caporal vous aiment et vous apprennent bien votre devoir. Donnez-leur à manger quelquefois; respectez-les comme vos supé-

rieurs. Gardez-vous bien d'être querelleux et vous souvenez que, comme l'on juge de l'arbre par son fruit, vos premières actions feront connaître ce que vous êtes, et que l'on ne saurait rien acquérir au monde de plus agréable et avantageux que l'amitié des gens d'honneur.

Après environ un an de noviciat dans une garnison, je souhaite que vous soyez enseigne dans un vieux régiment. Vous profiterez beaucoup si vous remarquez soigneusement l'ordre et la police qu'on y observe et si vous imitez les personnes plus vertueuses de qui vous devez rechercher les bonnes grâces...

En quelque lieu que vous vous trouviez, soit à la cour, soit à l'armée, au palais, à la ville ou aux champs, souvenez-vous de ces cinq choses :

La première, de vous maintenir incessamment en la grâce de Dieu ;

La seconde, de vous acquérir un fidèle ami capable de vous donner bon conseil, et de cultiver son amitié par vos services;

La troisième, de porter toujours une bonne épée à votre côté dont vous puissiez vous servir;

La quatrième, de n'emprunter jamais rien de personne qu'en cas de nécessité;

La cinquième, d'avoir toujours cent pistoles à votre disposition dont vous porterez ordinairement cinquante sur vous, et baillerez les cinquante autres à garder sans y toucher qu'alors qu'il plaira à Dieu que vous soyez blessé, malade ou prisonnier des ennemis, — ce que Dieu ne veuille, — ou qu'il faudra faire quelque voyage inopiné qui sera utile pour vous ou votre ami: auquel cas vous vous en pourrez servir sans aller mendier le secours d'autrui, vous souvenant qu'il n'y a rien de plus fâcheux à un homme de cœur que d'incommoder ses amis, comme, au contraire, il n'y a point au monde de si grande joie que de leur faire du bien.

Cette digression sur l'éducation des officiers au temps de Louis XIII, est faite pour apporter quelque atténuation au crayon un peu dur que nous donnent de la vie militaire à cette époque quelques historiens, et surtout les romanciers. Il est dramatique de mettre en scène des bretteurs et des soudards, des spadassins et des coureurs d'aventures. Il est conforme à la vérité de mêler à ces personnages de braves gens qui, malgré la rudesse de l'époque, trouvent dans leurs sentiments moraux ou religieux un frein à leurs passions et, dans d'honnêtes et simples traditions de famille, une règle de conduite.

*
* *

Du Lyonnais, le régiment du Bourg se rendit, en 1615, en Champagne pour faire partie de l'armée du maréchal de Bois-Dauphin, chargé de s'opposer aux mouvements du prince de Condé et des seigneurs mécontents[1]. La guerre, portée d'abord en Bourgogne, puis sur la Loire, fut assez mollement conduite, et se réduisit à quelques escarmouches. Un jour les échevins de Tours demandèrent à M. du Bourg de venir protéger leur ville, puis, quand son régiment fut arrivé, lui déclarèrent que, les ennemis s'étant éloignés, ils n'avaient plus besoin de ses services. Furieux, le mestre de camp refusa le logement et les vivres qu'on lui avait préparés dans les faubourgs et donna l'ordre de se retirer.

Ce fut une chose tout à fait extraordinaire, raconte notre jeune cadet, de voir des soldats qui, en vingt-quatre heures, n'avaient eu chacun qu'un pain de munition, braver en passant près des tables qui avaient près de cent pas de longueur, toutes couvertes de bons vivres, et à côté vingt-cinq ou trente pièces de vin défoncées, sans que nul n'en voulût boire ni manger. Nous quittâmes Tours pour aller loger à Saint-Avertin sans chevaux, ni mules, parce que nos chevaux, qui étaient allés par terre, ne nous avaient pas encore rejoints. M. du Bourg à pied, aussi bien que les autres capitaines et officiers de son régiment, se mit sur une charrette. Lors il passa un bourgeois de Tours à cheval. M. du Bourg lui fit mettre pied à terre. On lui donna quelques coups de bâton en lui disant : « Porte cela aux maires de Tours. »

Partant de Tours, notre régiment alla rejoindre Picardie, Champagne et Boniface, dont nous étions de la brigade, et logeâmes à Saint-Avertin le jour et fête de Saint-Martin. Il s'y fit une débauche capable de faire haïr le vin des gens d'honneur. Je n'en dirai pas davantage ne voulant offenser personne.

Cependant M. du Bourg savait faire observer une exacte discipline. Un jour on lui amène un soldat en possession d'un drap qu'on l'accuse d'avoir dérobé.

1. Condé, mécontent de la faveur dont Marie de Médicis comblait Concini, avait rassemblé des troupes en Champagne : il projetait d'aller enlever la Cour qui se rendait à Bordeaux pour le mariage du Roi avec Anne d'Autriche.

Le mestre de camp fit mettre l'homme en trousse[1] derrière lui et l'attacher par le col à une branche d'arbre, puis donna un coup d'éperon à son cheval. Ce misérable, étant pendu, aurait ainsi été étranglé, si M. de La Molière n'eût coupé la corde en disant qu'il était innocent, qu'il y avait des témoins. M. du Bourg fit une réprimande à un capitaine de son régiment qui était fort dévôt en lui disant : « Il faudrait bien mieux dire moins de chapelets et ne pas servir des bœufs de son hôte », qu'il avait pris pour aider ses chevaux.

La paix de Loudun[2] fut alors conclue.

Le régiment, n'étant composé que d'une partie du corps des officiers et des recrues, fut licencié comme les autres. Il y restait peu de soldats, la plupart étant morts de fièvres chaudes, malignes et maladies d'armée qui s'étaient communiquées aux personnes chez lesquelles ils logeaient et en firent mourir une grande quantité. Les capitaines et officiers allèrent joindre les vieilles compagnies en Lyonnais.

Par une faveur spéciale qui fut d'ailleurs mal vue des « Petits vieux » le nombre des « Vieux régiments » s'accrut alors d'une unité.

En ce temps-là M. le Prince fut arrêté de la part du roi[3], conduit au bois de Vincennes et gardé par trois compagnies que l'on augmenta jusqu'à vingt. On en composa un régiment avec des drapeaux blancs qui eut le nom de Normandie, ayant M. le duc de Luynes pour mestre de camp. Voilà la création du régiment de Normandie.

Les disputes au sujet du rang étaient alors fréquentes entre les régiments. L'année suivante (1617) une nouvelle révolte des grands s'étant produite, le régiment du Bourg complète à cinquante recrues ses effectifs de cinquante anciens soldats par compagnie et se rend dans le Nivernais à l'armée du maréchal de Montigny. Il y trouve le régiment de Chappe :

Et comme les deux dits régiments de Bourg et Chappe avaient été créés avec d'autres cinq en un même jour, après plusieurs disputes

1. C'est-à-dire à cheval sur la trousse ou paquetage placé en arrière de la selle.

2. Condé et les seigneurs révoltés consentirent à désarmer moyennant plus de six millions de livres et des gouvernements en province.

3. Après la paix de Loudun, Condé était devenu insupportable par ses prétentions. Concini, avec l'appui de la reine-mère, conseillée par Armand du Plessis, évêque de Luçon, — le futur cardinal de Richelieu, — se décida à le faire emprisonner à Vincennes où il resta trois ans.

pour le rang il avait été ordonné que le premier qui se trouverait au rendez-vous de l'armée aurait la droite.

La question était d'importance, car on ne cédait pas volontiers son droit de monter le premier à l'assaut et d'entrer avant tout autre dans une ville conquise.

Pour faire observer le rang, M. le maréchal de Montigny, voyant que nous étions arrivés les premiers à l'armée et avions eu la droite à la prise de Cuty, la donna à MM. de Chappe à la ville d'Antrain. Ils firent une belle action.

La guerre se termine en Nivernais par la prise de Clamecy et de Nevers. En 1618, le baron du Bourg de l'Espinasse ayant été nommé maréchal de camp, le régiment qu'il commandait depuis plus de vingt ans passe sous le commandement du comte de la Suze, neveu du duc de Mayenne, autrement appelé M. du Maine, gouverneur de la Guyenne, et tient garnison dans cette province.

La vie devait y être agréable, car, dit Souvigny, « il ne se peut rien ajouter aux bons traitements que nous reçûmes de M. du Maine et de M. le comte de la Suze, notre mestre de camp, qui mit plusieurs jeunes gentilshommes dans chaque compagnie de notre régiment ».

Ici se place un épisode où paraissent les sentiments divers qui agitaient chefs et soldats à cette époque troublée. Le loyalisme des uns et des autres était souvent mis à une rude épreuve; dans les corps de troupe on voit se dessiner le parti des princes à côté de celui du roi. Notre régiment, qui s'appelle alors régiment de la Suze, sortit à son honneur des événements dont le récit va suivre :

Au commencement de l'année 1619 nous apprîmes la ligue que la reine, mère du Roi, avait faite contre Sa Majesté[1]. On disait que M. du Maine et M. de Montmorency (gouverneur du Languedoc) étaient de son parti avec les Parlements de Bordeaux et de Toulouse, et que son armée serait bien forte. Il y en eut même qui passèrent plus avant en disant que cette guerre ne durerait pas parce que le

1. Après la mort de Concini (1617) son favori, la reine-mère avait été exilée à Blois, d'où elle s'échappa en janvier 1619. Sa cour devint un point de ralliement pour tous ceux qui étaient mécontents de l'élévation de Luynes, le favori de Louis XIII.

parti de la faveur était le plus faible. Cela s'entendait des trois frères : MM. de Luynes, Brantes et Cadenet[1]. On crut qu'un capitaine et trois ou quatre officiers avaient été entièrement gagnés. La Ligue se voulait assurer du reste, estimant qu'il n'y aurait point de difficulté par le moyen de M. le comte de la Suze, neveu de M. du Maine et notre mestre de camp, qui venait souvent dans nos garnisons pour s'acquérir l'amitié d'un chacun. Après ces bruits sourds l'on connut ouvertement que M. du Maine était de cette ligue parce qu'il faisait lever des troupes dans son gouvernement sans ordre du roi, et nous eûmes plusieurs avis de la Cour que l'on nous avait envoyés, de nous retirer à Villefranche-de-Rouergue. Alors il y eut grande contestation et défiance parmi nous, la plupart des uns et des autres n'osant dire leur pensée sur l'état présent des affaires.

Les capitaines les plus zélés pour le service du roi, émus par tous ces bruits, tiennent conseil. Sur leur avis, le plus ancien d'entre eux, M. de Chantelot, qui commandait le régiment en l'absence du mestre de camp, convoque les officiers, leur rappelle, entre autres choses, que le roi les paie en temps de paix pour le servir en temps de guerre. Il ajoute qu'il leur sait trop d'honneur pour manquer à leur parole et les adjure de rallier, sans perdre de temps, les partis voisins, restés fidèles à Sa Majesté. Une certaine hésitation se manifeste chez plusieurs officiers ; ils objectent que c'est un grave manquement de se déplacer sans ordre et contre l'autorité d'un gouverneur de province, tel que M. du Maine, « vis-à-vis duquel ils ont tant d'obligations ». Ils sont d'avis de s'informer et d'attendre. Mais M. de Chantelot reprend la parole avec énergie et fait décider que, deux jours après, le régiment quittera ses garnisons de Moissac et des environs.

Un jour de mai 1619, que nous étions en bataille dans la plaine de Moissac et prêts à marcher, M. le comte de la Suze, notre mestre de camp, arriva, lequel, feignant d'ignorer ce qui s'était passé, dit à M. de Chantelot : « Pourquoi avez-vous fait armer sans commande-

1. Les trois frères d'Albert, gentilshommes du Comtat-Venaissin, avaient paru à la Cour sous les noms de Luynes, Brantes et Cadenet. L'aîné, déjà grand fauconnier de France, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur d'Amboise sous Concini, reçut, à la mort de ce dernier, la totalité de ses biens, épousa la fille du duc de Montbazon, eut la terre de Maillé, près de Tours, érigée en duché-pairie sous le nom de Luynes en 1619, fut nommé garde des sceaux de France et connétable en 1621, les plus hautes dignités judiciaire et militaire du royaume. Ses deux frères furent richement pourvus d'honneurs et de biens.

ment du Roi, ni de M. du Maine? » Il lui répondit : « Pour aller combattre les ennemis du Roi et, s'il vous plaît vous mettre à la tête de votre régiment pour cet effet, vous reconnaîtrez que nous savons bien faire notre devoir. » Là-dessus M. de la Suze : « Où sont donc les ennemis du Roi? Faites-les-moi voir. » M. de Chantelot dit qu'il les lui montrerait. M. de la Suze commanda alors de poser les armes et, voyant qu'il n'était pas obéi, voulut faire mutiner les soldats et émouvoir le peuple en disant hautement : « C'est un artifice, un prétexte de M. de Chantelot et des officiers du régiment pour ne pas payer aux soldats les deux montres[1] qu'ils ont reçues pour eux et frustrer les habitants de l'argent qu'ils leur doivent ». Pour faire cesser ce dialogue qui aurait produit quelque mauvais effet dans les esprits des habitants et des soldats, M. de Chantelot fit battre tous les tambours et dit : « Marche! » comme l'on fit. Ce que M. de la Suze ne pouvant empêcher, il se retira et nous allâmes loger près de Lozerte.

Il est piquant de voir ces capitaines fidèles au roi faire couvrir d'un roulement de tambour la voix de leur mestre de camp dont ils soupçonnent le loyalisme. Le régiment entraîne de-ci de-là, avec lui, des détachements de troupes qu'on levait pour le duc de Mayenne. Le duc, « dont le bruit était qu'il se voulait faire duc d'Aquitaine », le poursuit dans les montagnes du Rouergue. On allait en venir aux mains quand on apprend la défaite de l'armée de la reine et des grands aux Ponts-de-Cé (1620). Le traité d'Angers réconcilia Louis XIII avec sa mère. C'est alors que Richelieu reçut le chapeau de cardinal. Le régiment de la Suze fut envoyé en garnison dans le Limousin.

Avec les ordres de route il y avait des lettres du Roi, à tous les capitaines et officiers du régiment, de remerciement du bon service que nous avions rendu en cette occasion et de promesse d'en être bien récompensé. Il était aussi commandé de reconnaître M. le baron de Lauzières, fils de M. le maréchal de Thémines, pour mestre de camp au lieu de M. le comte de la Suze, lequel sa Majesté avait privé de cette charge pour sa forfaiture.

*
* *

Après la lutte contre les princes viennent les guerres contre les protestants où le régiment — maintenant régiment de

1. Quartiers de solde, dont le montant était fixé à la suite de « montres », c'est-à-dire de revues d'effectif.

Lauzières — est sans cesse employé. En 1620, il fait campagne dans le Béarn[1], puis en est rappelé pour prendre part au siège de Saint-Jean-d'Angély.

Il était en fort bon état parce que nous avions fait des recrues, au peu de temps que nous séjournâmes en Guyenne, de plus de deux cents braves Gascons. On n'épargna aucune dépense pour y réussir, car outre ces recrues que nous fîmes, nous achetâmes de bonnes armes, et je fus un de ceux qui eurent ordre d'aller acheter à Bordeaux à cette intention. Nous y achetâmes cinq cents piques de Biscaye et autant de collets de mouton faits en façon des collets de buffle.

Lauzières perdit souvent du monde dans de meurtrières attaques au siège de Saint-Jean-d'Angély : il s'y montrait d'ailleurs fort jaloux de son honneur.

Il est à remarquer qu'à ce siège nous n'avions que six compagnies de notre régiment. Le régiment nouveau de M. d'Estissac, étant de garde à la tranchée avec nous et ordonné pour nous soutenir, s'y présenta plusieurs fois, mais nous les empêchions toujours d'entrer à notre place d'armes jusques à baisser les piques contre eux afin de nous conserver l'honneur d'avoir seuls défendu notre poste.

Lors des vigoureuses sorties des huguenots, M. de Lauzières se mettait fréquemment à la tête de son régiment et il lui arrivait de tuer des ennemis de sa propre main. Après la capitulation on se rendit devant La Rochelle. Ce premier siège ne fut pas poussé à fond, mais la force des passions religieuses s'y montra. « Plusieurs blessés (huguenots) qui étaient pris, à qui on disait : Crie : Vive le Roi ! » répondaient : « Vive l'Évangile ! Achève seulement, je ne veux pas de quartier. »

Le commandement d'une compagnie du régiment étant devenu vacant à ce moment-là, Souvigny, bien qu'il soit encore simple enseigne, rend à son ami, le lieutenant de la Verchère, le service d'aller demander pour lui au roi cette charge de capitaine.

1. Il s'agissait de rétablir en Béarn le culte catholique supprimé cinquante ans auparavant par Jeanne d'Albret. Cette affaire du Béarn, promptement terminée, ne fut que le prélude des dernières guerres de religion. Le 12 mars 1621 l'assemblée générale des églises protestantes, tenue à La Rochelle, vota un « ordre général » qui organisait la France protestante en huit départements ou huit cercles, sorte de confédération politique et militaire en face de la royauté.

Je pris la poste à Saint-Macaire où je laissai mon cheval. Étant arrivé à Damazan, M. de Launay, lieutenant des gardes du corps, qui était capitaine en notre régiment, me présenta au Roi à qui je demandai la compagnie de M. du Rousset pour M. de la Verchère, son lieutenant. Sa Majesté dit d'abord qu'elle l'avait donnée à M. de Courbon. Je représentai à Sa Majesté les services de M. de la Verchère, depuis vingt-deux ans lieutenant ou enseigne dans notre régiment, sa qualité et son mérite. M. de Launay, voyant que Sa Majesté me donnait favorable audience, demanda à l'heure même au Roi une charge de capitaine appointé en notre régiment pour M. de la Verchère de laquelle je retirai les expéditions. Le lendemain, je pris congé du Roi et de M. de Launay.

On voit par ces détails la fraternité d'armes qui régnait dans cette petite armée composée de quelques régiments. Le souverain y connaissait chacun de ses officiers par son nom ; un simple enseigne pouvait s'en aller faire auprès de lui une démarche pour un de ses camarades. Le lendemain, le roi, cheminant à cheval, rejoint Souvigny et engage familièrement la conversation avec lui comme ferait un général de brigade aujourd'hui avec un officier sous ses ordres.

M. de Lauzières étant mort des suites d'une blessure, son régiment est donné au comte d'Estissac, frère du duc de La Rochefoucauld. Les hostilités continuent d'ailleurs en Saintonge et en Poitou entre l'armée royale et les huguenots. Ceux-ci en défendant le château de la Chaume recevaient le régiment d'Estissac aux cris de : « Ravaillac ! » tandis que les autres répondaient « Parpaillots ! » Les sièges sont nombreux auxquels le régiment prend part dans le sud de la France. Le roi offrait aux villes révoltées une capitulation qui assurait la vie et les biens de chacun, mais quand le fanatisme l'emportait et que la capitulation était refusée par les assiégés, les conséquences de la prise d'assaut étaient lamentables.

Il se faisait dans ces guerres perpétuelles une grande consommation de soldats, mais il ne semble pas que la mine en fût facilement épuisée ni que le métier perdît son attrait.

Après la prise de Saint-Antonin, le Roi marcha avec son armée vers le Bas-Languedoc et donna ordre aux Vieux régiments de faire des recrues. Je fus un des officiers du nôtre commandés à cet effet.

Nous partîmes de Carcassonne pour en faire une partie dans le Lyonnais. Quand j'arrivai à Lyon, j'appris qu'on y avait levé sept ou huit régiments nouveaux et la difficulté d'y trouver des soldats. Mais je la surmontai bientôt en donnant plus que les autres.

Ces nouveaux soldats rejoignirent le régiment d'Estissac au siège de Montpellier, où les difficultés étaient grandes pour l'armée royale. Souvigny nous parle, entre autres engagements, de l'attaque d'une demi-lune :

Bien que celle-ci restât presque tout entière au pouvoir des ennemis, on ne laissa pas de nous commander de l'attaquer avec le régiment de Navarre, ainsi que nous fîmes avec beaucoup de vigueur, mais la demi-lune, étant en bon état, fut bien défendue, et nous étions vus des deux bastions, d'un chemin couvert et de la courtine de la ville. Après un combat opiniâtre de près de trois heures nous fûmes contraints de nous retirer avec la perte de plus de cinq cents hommes. Le Bourde, Ferron, Le Mesnil, Seran et Fresnel, capitaines au régiment de Navarre, y furent tués; plusieurs officiers blessés; le baron de Ferté, enseigne de notre Mestre de camp, tué ainsi que plusieurs sergents et soldats. Des capitaines et officiers furent blessés, entre autres M. de Beauregard, mon oncle, d'un coup de mousquet au travers du corps et de plusieurs coups de pierre et grenade. Il fut porté en brancard à Pézenas et, ne me permettant pas de l'accompagner jusque-là, il me renvoya au camp. Enfin cette occasion mit tant d'officiers de notre régiment hors de combat qu'à la garde de la tranchée que nous fîmes après, à l'heure de minuit, quand il fallut relever la tête, ce fut à moi à la commander qui n'étais qu'enseigne.

L'armée royale s'épuisait ainsi en vains efforts. On était en 1622, et, avant que la ville pût être réduite, la paix de Montpellier survint, qui confirma pour les protestants l'édit de Nantes.

*
* *

La tranquillité étant ainsi rétablie dans le royaume, le régiment d'Estissac en compagnie du régiment de Navarre, tous deux sous le commandement de M. de Bassompierre, fut dirigé vers les garnisons des environs de Paris.

Nous avions six compagnies à Pont-Sainte-Maxence et autant à Verberie, fortifiées de soldats d'élite provenant du licenciement des

nouveaux régiments, braves restes de tant de sièges et de combats, mais tout nus. Cette extrémité fut cause qu'ils firent grands dégâts à la forêt du Hallac, n'y prenant pas seulement pour se chauffer, mais encore pour avoir de quoi se nourrir ; ce qui obligea les officiers des Eaux et forêts de nous faire assignation à la Table de marbre[1], ainsi qu'à MM. de Navarre, dont les soldats avaient fait de même à la forêt de Fontainebleau. Quand les officiers des Eaux et forêts en voulurent parler au Roi, qui savait que nous n'étions pas payés, il leur dit : « Vous pouvez jeter vos informations dans le feu. Les forêts et les soldats sont à moi. N'en parlez plus. » Aussi n'y fit-on plus de mal quand nous eûmes l'argent de sept montres qui nous étaient dues. Ayant fait le décompte à tous nos soldats, nous les fîmes habiller à neuf. Nous n'épargnâmes aucune dépense pour mettre nos compagnies en bon état. J'avais trente-six piquiers dans celle de mon oncle[2], des plus grands hommes qu'on puisse voir.

Mais, en février 1623, les compagnies sont réformées de cent à cinquante hommes par mesure d'économie. Louis XIII, qui rencontra à la chasse près de Senlis les soldats congédiés, regretta de voir partir des guerriers si fort à son gré.

Le régiment, ne restant que quelques mois dans ses garnisons successives, quitta les bords de l'Oise pour se rendre en Picardie, puis en Normandie, pour revenir de nouveau en Picardie. Les loisirs du temps de paix n'étaient pas sans danger.

J'ai prouvé en ce temps-là la vérité que l'oisiveté est racine de tous maux. Nous étions plusieurs jeunes officiers ensemble en garnison, en paix avec les ennemis du Roi et en guerre avec les vices. La galanterie avec les dames, les conversations, promenades, collations produisirent des jalousies, querelles et combats où il y eut des tués et des blessés. Cela doit servir d'exemple pour ne pas tomber en pareils inconvents, et enseigner aux pères et mères, maris et femmes, à ne pas recevoir indifféremment toutes sortes de personnes en leurs maisons. C'est le péril de la trop grande familiarité dont le moindre mal est la perte de la réputation qui est infaillible.

1. Les trois juridictions désignées autrefois sous le nom de Table de marbre étaient l'Amirauté, la Connétablie et les Eaux et forêts. Elles tiraient leur dénomination d'une grande table de marbre située dans le palais de justice de Paris et autour de laquelle siégeaient les juges.

2. Souvigny était alors enseigne dans la compagnie dont son oncle de Beauregard était capitaine.

En 1624, Souvigny traite[1] de la charge d'aide-major du régiment d'Estissac, emploi qui correspond à peu près à celui d'adjudant-major. Il en reçut les provisions directement du roi, ce qui molesta fort le duc d'Épernon, Colonel général de l'infanterie.

C'était un temps, dit-il, que le Roi ne voulait pas entièrement supprimer la charge de Colonel de l'infanterie, mais en diminuer l'autorité. Il lui avait seulement laissé à nommer un capitaine en remplacement de celui qu'on faisait remonter à la lieutenance-colonelle. Il ne lui restait que la disposition des majors, aides, maréchaux des logis, aumôniers, chirurgiens, prévôts, leurs lieutenants-greffiers et les archers. Je fus le premier instrument dont le Roi se servit pour affaiblir cette grande charge où la personne la plus jalouse du monde de maintenir son autorité, grand et puissant seigneur, etc...

Mais le duc d'Épernon ne se tint pas pour battu; de son côté, il pourvut de cette charge d'aide-major un sieur de Richebourg. Il fallut que Souvigny, en compagnie de ce dernier, allât exposer la situation au roi qui lui donna des ordres écrits. Ainsi le pouvoir du monarque se fortifiait peu à peu aux dépens des grands officiers de la couronne.

En 1626, le régiment d'Estissac reçoit l'ordre d'aller, de Picardie, tenir garnison en Bretagne à Guérande, au Croisic, à Hennebon, Brest et le Conquet.

Au cours de la route, notre ordre était de loger à Limay, terre de M. de Sully, qui pour lors était à Rosny, et de passer à Mantes.

Le commandant du régiment m'ordonna d'aller trouver M. de Sully, lui faire civilité de la part du corps, lui offrir de loger ailleurs, où il lui plairait, et même de camper près de Limay, si les habitants nous donnaient des vivres pour les soldats. Il en témoigna une si grande joie qu'après m'avoir embrassé, il dit en se tournant vers plusieurs gentilshommes qui étaient présents : « Eh bien, messieurs, vous voyez si j'ai encore des amis! » Et à moi il me dit qu'il entendait que nous logeassions à Limay selon l'ordre du Roi, qu'il

1. Chaque officier avait alors la propriété effective de sa charge qui pouvait être cédée moyennant un prix variable selon les régiments et les circonstances. On verra plus loin le prix auquel Souvigny *traita* de la charge de major. Il est à remarquer que dans ces armées, presque toujours en campagne, ces marchés ne se concluaient qu'entre gens de guerre éprouvés et sauf ratification ou provisions des autorités supérieures.

donnerait ordre de nous y faire bien traiter, mais, puisque nous voulions l'obliger, qu'il fallait que tous les capitaines et officiers logeassent en même temps à Rosny, de sorte que nous fûmes bien aises d'avoir rendu respect à un si grand personnage qui avait été longtemps premier ministre d'État, gouverneur du Poitou, surintendant des finances, grand maître de l'artillerie, favori de Henri quatrième qu'il avait toujours accompagné depuis sa jeunesse.

Pour revenir à notre régiment qui s'acheminait par petites journées vers nos garnisons, nous le fortifiâmes de près de trois cents hommes en passant en Normandie. Cette nouvelle recrue se fit bientôt connaître par les plaintes extraordinaires que nous en eûmes, ce qui nous obligea de faire dire au prône de plus de cinquante paroisses, où nous avions logé, que ceux qui auraient sujet de se plaindre de notre régiment eussent à se trouver à Saint-Aubin-du-Cormier, où nous leur rendrions justice. Nous donnâmes rendez-vous aux compagnies de notre régiment près dudit lieu, dans une plaine où les Francais gagnèrent la bataille contre les Bretons. Il se trouva plus de quatre-vingts gentilshommes du pays et grande quantité de paysans que nous fîmes mettre en haie pour reconnaître plus facilement les soldats qui leur avaient fait tort en faisant passer devant eux chaque compagnie séparément en deux files. Il leur était facile de les reconnaître. Le premier acte de justice que nous fîmes, ce fut de leur faire restituer ce dont ils dirent que les soldats les avaient rançonnés. Après les avoir fouillés, s'il se trouvait quelque chose de plus, on le baillait aux paysans pour la peine qu'ils avaient prise de venir de si loin. Après cela nous en fîmes dégrader et punir d'autres châtiments, dont la noblesse et tout le peuple furent bien satisfaits. Cette action de justice si solennelle eût encore été plus estimée si nous eussions fait pendre quelqu'un des plus coupables. Néanmoins après cela nous eûmes fort peu de plaintes.

Une fois le régiment installé dans les garnisons de la Basse-Bretagne, il semble que la vie, après tant d'agitation, dût paraître monotone, mais il n'en était rien. On était alors en 1626 :

Nous passions des occupations de la guerre aux divertissements de la paix. Ces messieurs, qui croyaient avoir reçu courtoisie de nous au passage de nos troupes, nous venaient voir souvent dans nos garnisons. Après les visites que nous leur rendîmes, ils nous enrôlèrent dans leurs compagnies de chasse, nous en disant les statuts. Ils s'assemblaient réglementairement quatre fois l'année, environ soixante gentilshommes du pays, en lieu convenable à la saison et choisi par le syndic de l'assemblée. Celui-ci donnait avis à chacun de s'y trouver tel jour, sans bagage, ni longues épées, ni pistolets, mais seule-

ment avec des armes propres à la chasse, et d'y venir avec leurs équipages de chasse, chiens courants, levriers, chiens couchants, oiseaux, filets, trémaillets, etc. La cérémonie y était défendue comme un crime capital et les jeux de dés aussi. Il était permis de jouer aux cartes jusqu'à concurrence d'un écu. Il était interdit également de jurer sous peine d'une amende d'un quart d'écu par chaque serment, applicable aux prêtres qui diraient la messe que l'assemblée était obligée d'entendre tous les matins. Il était défendu de parler d'affaires d'État... Il se faisait des courses de bagues et on tirait des prix à l'arquebuse. Il s'y trouvait quantité de dames et de demoiselles bien parées, montées sur des haquenées proprement harnachées. Quelquefois on proposait des mariages et surtout l'on avait grand soin d'accommoder les différends jusqu'aux moindres froideurs survenues à MM. de l'assemblée. A chaque repas l'on mettait son écu sur l'assiette pour payer l'hôte... Cette louable assemblée maintenait l'union et l'amitié parmi la plus grande partie de la noblesse de la Basse-Bretagne. Nous y fûmes une fois, M. de Foudras et moi, et en revînmes avec si grande satisfaction que ces messieurs nous dirent qu'ils voulaient combattre sous nos drapeaux si les Anglais faisaient une descente dans le pays.

Mais le repos ne pouvait durer longtemps. L'écho des victoires des maréchaux de Schomberg et de Toiras sur les Anglais, dans l'île de Ré[1], parvient au régiment où l'on apprend aussi l'intention du roi d'assiéger La Rochelle. Chacun brûle du désir de cueillir de nouveaux lauriers :

Il fut résolu dans le conseil de notre régiment d'Estissac que j'irais trouver le roi de la part du corps pour demander d'être payé des « montres » qui nous étaient dues et de supplier très humblement Sa Majesté de nous faire l'honneur de se servir de nous en son armée... Je fis une assez bonne diligence en arrivant au quartier du Roi, à environ dix heures du soir. Le lendemain matin j'eus l'honneur de voir M. de Beauclerc qui me reçut favorablement. Je lui dis le sujet de mon voyage. Il me dit que le Roi serait heureux de notre bonne volonté, qu'il estimait notre régiment et ferait en sorte que je sois expédié le jour même. Et après j'eus l'honneur de voir le Roi et

1. En 1627 la guerre avait été déclarée entre la France et l'Angleterre. Buckingham, débarqué dans l'île de Ré avec 10 000 hommes, y assiégea vainement Toiras, enfermé dans le fort Saint-Martin. Louis XIII et de Schomberg, venus au secours des assiégés, infligèrent aux Anglais une sanglante défaite et les forcèrent à se rembarquer. Le principal chef des protestants, le duc de Rohan, ayant repris la campagne malgré les conseils de nombreux coreligionnaires et ayant traité avec Buckingham, Richelieu se décida à frapper La Rochelle.

même M. le Cardinal et fus bien reçu. On me fit entendre que M. de Beauclerc me donnerait des ordres.

En effet, Souvigny rapporta à son régiment l'ordre de se diriger vers La Rochelle, la grande citadelle protestante, que Richelieu avait résolu d'assiéger. Le régiment, fort joyeux, quitta les garnisons vers la fin de 1628. Les États de Bretagne étaient bien disposés pour le logement et la subsistance du régiment d'Estissac, dont ils appréciaient la discipline.

Ils avaient au contraire sujet de se plaindre des régiments nouveaux de Thémines et de Coëtquen qui y avaient été levés et qui y avaient commis des violences et concussions. Aussi les communes du pays prirent-elles les armes en plusieurs lieux pour se défendre et même elles taillèrent en pièces deux compagnies. Il fut trouvé, à ce que l'on dit, dans les coffres d'un des capitaines, 64000 livres en argent, et ses soldats sans poudre, balles ni mèches. Quoique M. le maréchal de Thémines fût mestre de camp de l'un desdits régiments, les États de Bretagne supplièrent le Roi de les casser, comme il fit..... Après avoir fait trois logements en Bas-Poitou en suivant notre route, MM. du régiment trouvèrent bon que je m'en allasse à la Cour à l'avance pour savoir ce que nous aurions à faire. Dès que M. de Beauclerc me vit, il me dit que le Roi avait commandé notre régiment pour la garde du canal de La Rochelle, poste le plus honorable de toute l'armée parce que de là dépendait la prise de La Rochelle. On devait nous bailler de bons vaisseaux et dedans ce qui nous serait nécessaire. J'eus l'honneur de saluer le Roi. Sa Majesté me dit la même chose ainsi que M. le Cardinal. J'appris que MM. du régiment de Piémont étaient bien marris de s'être excusés de ce poste, disant qu'ils n'avaient pas le pied marin ; pour nous, nous ne devions point prétendre en user ainsi, mais, tout au contraire, nous en faire honneur. Ceci m'obligea de m'en retourner promptement au-devant de notre régiment pour en avertir M. de Toulongeon qui le commandait, fort habile homme et homme de cour. Il prit bien la chose avec tous les capitaines du régiment. Il fut résolu qu'il irait à l'avant avec la plupart des autres capitaines remercier le Roi et Son Éminence de l'honneur qu'ils nous avaient fait de nous avoir choisis pour un lieu si important, ce qui produisit un fort bon effet.

On nous donna quartier à Trois-Chapeaux et trois jours après un grand vaisseau par chaque compagnie, sans voiles, ni cordages, ni autres appareils, mais seulement quatre ancres, pour en mettre deux de proue et deux de poupe, afin qu'ils puissent tenir aux flux et reflux des marées. Nous eûmes des esparres pour repousser, des bouleaux et des grappins à nos vergues pour retenir les vaisseaux des

ennemis quand ils voudraient faire effort pour passer. On nous donna aussi une chaloupe pour chaque vaisseau et des matelots pour la servir, une barrique d'eau fraîche par jour, et à chaque soldat une pinte de vin qu'on eut régulièrement le long du siège. On nous bailla aussi quelques chandelles et un habit pour chaque soldat. Nous ne distribuâmes les habits qu'après la prise de La Rochelle, hors de nos vaisseaux, parce qu'on les aurait gâtés dedans.

Vient alors la description des travaux que le régiment est chargé d'exécuter sur cette fameuse digue destinée à isoler La Rochelle de la mer et, par conséquent, des Anglais. Sur ces entrefaites, Souvigny est nommé major du régiment d'Estissac. Cette charge tenait à la fois des fonctions actuelles d'adjudant-major et de lieutenant-colonel. Le major marchait auprès du mestre de camp, et il était son principal agent d'exécution.

Je fis mon traité, dit Souvigny, avec M. Dugué, major, à qui je promis la somme de 11 600 livres à condition qu'il me ferait remettre en mains les provisions de M. le duc d'Épernon, celles de la charge de major en mon nom et celles d'aide en blanc pour en pourvoir celui que je voudrais.

Les détails du fameux siège de La Rochelle sont connus, et les horreurs de la famine dont ses courageux habitants eurent à souffrir sont restés légendaires. Souvigny termine ainsi le récit :

Je laisse aux curieux le soin de dire les particularités du siège, ne croyant pas qu'il y ait jamais eu de roi en France qui ait si bien fait voir les effets de sa puissance que le nôtre en cette occasion par l'abondance de toutes choses nécessaires pour une armée navale et pour brider l'Océan. Il régnait un tel ordre dans son armée que les femmes et filles qui apportaient des vivres pouvaient dormir en assurance le long des grands chemins sans craindre que l'insolence des soldats leur fît aucun outrage. Après cette grande action qui abattit la dernière tête de l'hydre de la rébellion, le Roi fit marcher l'armée en Auvergne sous la conduite de M. le maréchal de Toiras. Sa Majesté vit notre régiment en marche partant de notre quartier de Trois-Chapeaux. Il se trouva bons en deux bataillons mille quatre cents hommes, tous vêtus à neuf des habits que le Roi leur avait donnés pendant le siège.

***

La fin de la guerre civile était attendue par Richelieu pour se tourner contre les ennemis du dehors. Le duc de Savoie

contrecarrait alors les projets du Cardinal sur le duché de Mantoue. Une partie des troupes du siège de La Rochelle fut dirigée par petites étapes vers l'Italie. Après l'Auvergne, le régiment d'Estissac traversa ainsi le Forez et le Dauphiné, faisant de temps à autre le siège d'un château, réduisant à l'obéissance un seigneur en contestation avec le roi ou le gouverneur de la province. Souvent aussi survinrent des difficultés avec les autorités ou les habitants pour le logement ou la subsistance des troupes, car ni les unes ni les autres ne montraient grand entrain lors de ces passages.

Enfin on parvient au delà des monts et on découvre l'Italie. Comme toujours, le Roi est là pour saluer ses régiments à leur arrivée. En vrai fils de Henri IV, il est heureux de se retrouver au milieu de ses officiers et de ses soldats. Dans cette campagne à travers les sentiers des Alpes, se manifeste la camaraderie militaire qui régnait dans l'armée royale du haut en bas de l'échelle. Pour la dernière fois, le Roi allait se trouver mêlé sans apparat à ses compagnons de guerre, à ses gentilshommes, dont il n'était que le premier. Bientôt la guerre de Trente Ans, avec la réunion des grands effectifs qu'elle inaugurait et le faste cérémonieux dont la monarchie s'entoura introduisirent une révolution dans les mœurs militaires.

Le jour que notre régiment arriva à Cézane, raconte Souvigny, je fus à l'ordre au quartier du Roi à Oulx. Sa Majesté s'enquit de l'état du régiment, des officiers pareillement et de la façon dont les étapes avaient été fournies. M. d'Escure, maréchal des logis de l'armée, me donna département pour loger notre régiment en un petit village qui s'appelle Saux, près d'Exiiles où logea Navarre. Je ne pus retourner à Cézane qu'il ne fût bien tard. Je trouvai en mon logis M. de Fabert, pour lors major du régiment de Rambures, qui depuis est parvenu à la dignité de maréchal de France, gouverneur de Sedan, par son mérite, et M. le marquis de Chasse, capitaine en notre régiment, qui m'attendaient à souper...

Partant de Cézane, notre régiment passa devant le Roi à Oulx et fut trouvé fort bon. Nous allâmes le même jour loger à notre quartier de Saux près d'Exilles. Le lendemain, le Roi alla loger à Chaumont, où Sa Majesté fit faire elle-même les ordres pour l'attaque du Pas de Suse[1].

1. La ville de Suse, en Piémont, est au confluent de deux vallées venant, l'une, du Mont-Genève, l'autre du Mont-Cenis. Le pas de Suse est le long défilé qui se trouve en avant de la ville, sur la première de ces deux routes par laquelle débou-

Les mousquetaires, commandés par le brave Tréville, d'une part; les Gardes françaises et suisses avec le régiment de Navarre d'autre part, devaient partir au signal et marcher d'une façon convergente vers le Pas de Suse :

Le régiment d'Estissac, dont j'étais major, eut l'ordre d'attaquer le Pas des Graviers, ce qui nous surprit fort, car, ayant fait nos détachements pour attaquer la tour de Jaillon selon un premier ordre, nous n'avions pas reconnu le Pas des Graviers, ce que le temps ne permettait pas de faire. En outre une hauteur au-dessus du village des Graviers nous empêchait de voir où les ennemis avaient mis des mousquetaires pour nous empêcher d'en approcher.

Le régiment de Sault fut destiné à attaquer le Pas de la Brède et, à cet effet, mis en bataille à la droite de toute l'armée. Les Gardes françaises et suisses, Navarre et les mousquetaires qui devaient attaquer le Pas de Suse étaient à droite et à gauche du grand chemin et notre régiment à la gauche de toute l'armée.

Quand le signal fut donné, toutes les troupes marchèrent et forcèrent presque en même temps, chacune de son côté.

Mais un précipice se présenta qui arrêta la marche du régiment d'Estissac tandis qu'une compagnie des Gardes suisses semblait par un détour gagner le Pas des Graviers.

Ce qu'ayant vu, et craignant qu'elle n'y arrivât plus tôt que nous, tout notre régiment se jeta en bas. La plupart se roulant sur la neige jusqu'au fond du vallon, nous arrivâmes au Pas des Graviers en même temps que la compagnie suisse. Les ennemis, après avoir fait une décharge, demeurèrent quelque temps sans se représenter. Je ne sais s'ils avaient fui et si leurs officiers les voulaient ramener au combat, eux ou d'autres en leur place. Il en revint qui apparemment étaient mieux résolus que les premiers, mais pourtant ils lâchèrent incontinent pied. Nous les poursuivîmes jusqu'auprès de la ville de Suse avec peu de gens, parmi des rochers fort difficiles, les Français avec les Suisses mêlés ensemble. Alors il y eut un officier suisse qui s'adressa à moi et me dit : « Monsieur, il me semble que vous commandez les Français qui sont ici, j'y commande aussi les Suisses. Je m'appelle Travers, lieutenant de la compagnie de M. de Salis. Si vous le trouvez bon, je me joindrai à vous et nous verrons à mettre nos

chaient les Français. Il était défendu par trois fortes barricades flanquées de redoutes et appuyées à des rochers élevés : « Il est à noter, dit la légende d'une carte militaire du temps, que toutes les susdites barricades sont si resserrées entre les montagnes, rochers et grands précipices qua peyne trois hommes y peuvent passer de front. »

troupes à couvert du canon de la citadelle et de la mousqueterie de la ville ». Ce qui fut fait. Nous trouvâmes une roche avancée qui nous couvrait de l'un et de l'autre. Environ une heure après, tout notre régiment nous joignit et nous apprîmes que les Pas de Suse et de la Brède étaient pris sans grande perte. De notre côté nous ne perdîmes pas d'officiers que le sieur de la Nauve tué d'un coup de canon et quelques soldats.

Le duc de Savoie remit la citadelle de Suse au Roi pour trois ans à condition qu'il y aurait des Suisses en garnison. Sa Majesté y mit la compagnie de Rédy, capitaine des Gardes suisses. Quand le commissaire du duc de Savoie lui dit qu'il fallait faire serment de rendre la citadelle de Suse au duc de Savoie dans trois ans conformément au traité, il répondit : « Je jure et promets à Dieu de bien fidèlement servir le Roi et ne sais point d'autre serment. »

Au milieu des montagnes des Alpes les gens de guerre vivaient dans l'intimité des grands personnages, et rien ne leur était étranger de ce qui se passait en haut lieu.

La citadelle de Suse étant entre les mains du Roi, le duc de Savoie le vint voir. Il rencontra à un quart de lieue de Suse Sa Majesté qui faisait semblant d'aller se promener. Monté sur un grand cheval blanc, de tout loin qu'il vit le Roi, il mit pied à terre, ce que ne fit pas celui-ci jusqu'à ce qu'il fût à lui. Alors, comme le duc voulait se prosterner à terre, le Roi le releva, l'embrassa et remonta ensuite à cheval. Le duc fit de même et, prenant adroitement la gauche, le chapeau à la main, parla de bonne grâce et fort civilement. Le Roi lui relevait son chapeau, lui disant: « Monsieur, couvrez-vous. » Cela arriva quatre ou cinq fois. En approchant de Suse, ils trouvèrent M. le Cardinal. Ils s'entresaluèrent M. de Savoie et lui, sans mettre pied à terre.

Le Roi étant arrivé à Suse aux Trois-Couronnes, où il était logé, ne fit aucune cérémonie au duc auquel il parla sur une galerie où la curiosité de cette entrevue avait attiré tant de gens qu'à peine y pouvait-on passer. Le Roi dit au duc en entrant dans la salle: « Otons-nous d'ici ; cette galerie branle. » Sur quoi Son Altesse, prenant son temps, répondit: « Que Votre Majesté ne trouve pas étrange que tout branle sous ses pieds. Toute la terre tremble au bruit des armes de Votre Majesté, et, pour moi, je tiens le plus grand bonheur de ma vie d'avoir été vaincu par Elle. » Il dit en peu de paroles tout ce que le Roi avait fait de plus héroïque depuis son avènement à la couronne et en si beaux termes que l'on fit silence et chacun l'ouït en admiration.

Son régiment ayant pris ses quartiers dans les environs de

Suse, Souvigny raconte une escapade qu'il fit en compagnie de quelques camarades :

L'envie nous prit de voir Pignerol et les retranchements des ennemis à travers le col de Pérouse. Nous demeurâmes quelque temps dans une irrésolution entre la crainte de faillir, sortant de France sans congé du Roi, et de perdre l'occasion de satisfaire notre curiosité. Finalement nous demeurâmes d'accord d'y aller, disant qu'étant en trêve avec le duc de Savoie l'on nous y laisserait librement entrer et que nous serions de retour au camp avant que l'on se soit aperçu de notre départ. Étant arrivés à la porte du retranchement des ennemis, nous eûmes tout le loisir de le considérer en attendant que l'ignorant qui y commandait se fût déterminé à ce qu'il avait à faire.

Finalement le gouverneur de Pignerol interdit aux officiers français l'entrée de la ville. Alors l'un d'eux, plus vif que ses compagnons, s'emporte en propos violents notamment contre le duc de Savoie. La garde s'émeut et l'affaire menaçait de mal tourner ; on parvint enfin à calmer le trop impressionnable officier.

Ce fut alors que nous connûmes mieux la faute que nous avions faite d'être partis du camp sans congé du Roi. Craignant d'en être désavoués, s'il nous arrivait quelque inconvénient, au lieu de retourner par le val de Pérouse et de Pragella, nous résolûmes d'aller passer à Javenne et à Vagliano où nous logeâmes. De là nous nous rendîmes à notre quartier de Saint-Étienne, sans dire que nous eussions été si loin pour ne pas faire connaître notre faute. Le Roi était si exact qu'il n'accordait de congé à un capitaine ou à un officier qu'avec le consentement de celui qui commandait le corps dont ils étaient. Il y en avait peu dans ses armées qu'il ne connût bien et dont il ne sût à quoi ils étaient propres. Il employait chacun selon ses capacités, quand il y avait des charges vacantes, sans qu'il fût nécessaire de se presser pour les aller demander, de sorte que c'était faire sa cour que de bien servir. Outre les charges et offices auxquels chacun pouvait prétendre selon sa portée, l'on était souventes fois prévenu par des bienfaits extraordinaires et des brevets de pension, en quoi M. le Cardinal secondait fortement les intentions du Roi, car il élevait hautement les gens de service qui étaient heureux de servir sous un si bon Roi et un si grand ministre. Tous deux croyaient s'acquitter dignement de leurs devoirs en faisant monter certaines personnes aux plus hautes dignités de l'État, sans faveur ni autre recommandation que leurs propres mérites.

Combien la tâche était simplifiée pour une royauté qui savait ainsi se faire aimer ! Et Souvigny continue :

Mais, si Sa Majesté faisait du bien à ceux qui paraissaient affectionnés à son service, elle n'était pas moins sévère pour punir les négligents. Ainsi tous les capitaines et officiers de ses troupes furent cassés qui n'étaient pas arrivés aussitôt qu'elle en Italie. Il n'y en eut qu'un seul de rétabli qui s'appelait Deschamps, capitaine au régiment de Navarre. Encore fut-ce grâce à son adresse et à une complaisance extraordinaire du Roi, car, tandis que les autres officiers ne s'osaient présenter, il aborda le Roi avec respect et assurance et, comme demi en colère, dit qu'il fallait que l'empire de Sa Majesté fût bien long puisque du Bas-Poitou il avait marché quinze jours durant sans pouvoir attraper le roi jusqu'à Suse. Il ajouta qu'il n'y avait personne au monde qui ne fût surpris de son incroyable diligence et d'autres paroles. A quoi le Roi prit plaisir et il fut rétabli en sa charge dès le lendemain. Il n'en fit pas de même de M. des Cars, capitaine en notre régiment, qui ne fut pas rétabli, quoique Sa Majesté sût fort bien la belle action qu'il avait faite lorsqu'il commandait le nouveau régiment d'Estissac : il avait pris alors plus de douze cents hommes des troupes de M. de Soubise et causé en partie l'entière perte de son armée, quand Sa Majesté la défit dans l'île de Ré.

Pendant ce temps-là plusieurs capitaines et officiers français, qui étaient au service du duc dans son armée, l'abandonnèrent pour venir servir le Roi. Il les reçut bénignement et leur donna des charges pareilles à celles qu'ils avaient quittées, les faisant mettre en possession de celles des capitaines et officiers qu'il avait cassés par punition, pour ne s'être pas trouvés au combat du Pas de Suse, et ne s'être pas rendus à leur charge à la sortie du Roi de son royaume.

Quand plusieurs régiments étaient assemblés, il s'élevait fatalement entre eux des disputes de préséance, la date de leur création, qui donnait le pas aux uns sur les autres, étant souvent incertaine. C'était sous l'ancienne monarchie, avant que des ordonnances eussent arrêté le rang des régiments, la plus intéressante manifestation de l'esprit de corps. Elle puisait sa source dans un sentiment honorable, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer : le désir d'être le premier au danger soit pour monter à l'assaut des villes assiégées, soit pour attaquer une troupe ou une position en rase campagne. Et l'on perçoit ici un délicat parfum de chevalerie qui émanait de tout un ensemble de traditions séculaires.

Au mois de mars 1629, le roi étant à Suse fit un règlement général des rangs de toute son infanterie. Le régiment des Gardes était le premier et Picardie marchait après, préalablement à tous les autres. Mais, pour ajuster les différends entre Navarre, Champagne et Piémont, Sa Majesté les fit tirer au sort pour le premier semestre. Quant à notre régiment qui devait s'appeler dorénavant La Rochefoucauld, parce que M. d'Estissac, notre mestre de camp, s'en démit en faveur de M. le prince de Marsillac, fils de M. le duc de La Rochefoucauld, son neveu, le roi me demanda de tirer au sort pour lui avec Rambures; sur quoi je priai très humblement Sa Majesté d'entendre mes raisons pour m'en excuser, à cause de l'ancienneté que nous avions par-dessus lui. Sa Majesté, les ayant trouvées bonnes, ne retira cependant pas son commandement. Quelques jours après elle me l'ordonna derechef. Alors je la suppliai très humblement de nous faire cette grâce d'entendre MM. les capitaines de notre régiment à ce sujet, ce qu'elle m'accorda. Deux jours après que Sa Majesté les eût ouïs, elle me commanda que, sans plus différer, je ne manquasse point d'aller le lendemain trouver, à Bussoleno, M. le duc de la Valette qui me ferait tirer au sort avec MM. de Rambures; ce que je fis. M. le comte de Saligny prit la peine de tirer les billets dont le premier fut pour La Rochefoucauld pour le premier semestre; l'autre fut baillé à M. de Feuquerolles, premier capitaine du régiment de Rambures pour son corps. Peu après j'allai avertir le roi de ce qui s'était passé. Sa Majesté me dit, en me touchant de la main sur l'épaule, qu'elle en était bien aise, que c'était la justice et la raison, ce qui nous fit croire que MM. de Rambures avaient obtenu du Roi de tirer avec nous par la faveur de M. le Cardinal, quoique d'ailleurs nous eussions toute l'estime qu'on pouvait avoir pour la valeur et le mérite de M. de Rambures et de tous les officiers de son régiment.

M. le duc de la Valette me donna la charge de maréchal des logis de notre régiment pour M. de la Mothe, mon frère, et m'a toujours accordé des témoignages de sa bonté en mon endroit au delà de ce que j'eusse jamais su mériter. En ce temps-là, nous étions quatre majors en considération à la Cour, savoir: MM. de Cornes, de Champagne; de la Roche, de Piémont; de Fabert, de Rambures; et moi, de la Rochefoucauld.

*
* *

Peu après, la guerre ayant repris [1], le régiment d'Estissac, devenu, comme on vient de voir, régiment de la Rochefoucauld,

1. Le duc de Savoie avait été mécontent que les Français eussent gardé et fortifié Suse. D'autre part, les Espagnols et les Impériaux avaient de nouveau attaqué

contribue en compagnie des Gardes françaises à une attaque qui amène la reddition de Pignerol, et prend ses quartiers dans cette ville. Mais il y est décimé par la peste qui lui enlève vingt-neuf officiers et plus de cinq cents soldats. La mortalité causée par les maladies, même en dehors des grandes épidémies, était considérable dans les armées à cette époque. Quant à la population de Pignerol, il mourut dix habitants sur onze. Il est vrai que la famine, causée précédemment par la guerre, avait déjà fort affaibli ces malheureux. Souvigny nous donne d'affreux détails sur cette « contagion » au cours de laquelle il perd son frère du Fresnay et ses meilleurs amis. Les corps de garde s'encombraient de morts à chaque garde de vingt-quatre heures, et Souvigny eut peine un jour à former un détachement pour transporter à la citadelle le trésor de la garnison après la mort du trésorier.

Enfin Souvigny tombe lui-même malade, et il ne reste plus que cinq officiers au régiment pour assurer le service. Deux d'entre eux sont députés auprès du roi à Saint-Jean-de-Maurienne pour le mettre au courant de l'état du régiment et du péril où se trouve engagée la place de Pignerol, faute de garnison.

Ces messieurs qui étaient MM. de Montceau, capitaine, et de Villoutre, lieutenant de la Mestre de camp, furent fort bien reçus par le Roi et M. le Cardinal. Mais, à l'issue du conseil qui se tint ce jour-là, on leur bailla des lettres cachetées pour les remettre à M. le premier président de Grenoble en main propre. Elles portaient l'ordre de leur détention. M. le premier Président les ayant lues fit mettre ces messieurs en prison, à l'arsenal de Grenoble, d'où on les retira six mois après sans les rétablir en leurs charges.

L'un d'eux reçut plus tard une compagnie dans le régiment de Champagne; mais on voit ce qu'il en coûtait de quitter son poste sans congé.

Enfin la peste cessa peu à peu à Pignerol. Après sa guérison, Souvigny rentre en France et va visiter sa famille à Jargeau. Puis il est chargé, avec d'autres officiers, de mener

Mantoue et Casal. Richelieu, fatigué du double jeu du duc de Savoie, voulut s'assurer le passage en Italie, et traversa en personne les Alpes en mars 1630. Pignerol tomba entre ses mains ainsi que d'autres places du marquisat de Saluces.

en Italie des recrues faites en Poitou et en Beauce pour réparer les pertes du régiment. Le rendez-vous des détachements fut Gien et, de ce point jusqu'à Pignerol, il fallut effectuer à travers le Lyonnais et le Dauphiné des étapes longues et pénibles à cause de la difficulté de loger la troupe et aussi de l'indiscipline des recrues.

A ce moment, en 1631, le prince de Marsillac « s'accommoda » du régiment de la Rochefoucauld avec le marquis de Leuville.

En 1632 fut signé le traité de Cherasco qui rétablit la paix avec le duc de Savoie. La ville de Pignerol était rendue au duc ; mais, par un article secret, il fut stipulé qu'elle resterait au roi de France. Il s'agissait seulement de contenter en apparence l'empereur et les Espagnols. Au lieu donc d'évacuer complètement la ville, le régiment, devenu régiment de Leuville, laissa vingt-cinq hommes dans le donjon de la citadelle. On persuada aux Espagnols qu'il fallait se garder d'approcher cette garnison encore contaminée par la peste. Quelques semaines après, Leuville, grâce à ce stratagème, et fort de l'appui de la citadelle, rentrait sans coup férir dans la ville : « Messieurs du donjon furent mis en liberté et M. de Toulongeon rétabli gouverneur comme auparavant au grand contentement des habitants qui crièrent d'aussi bon cœur : « Vive le Roi ! » comme ils avaient fait « Vive Savoie ! » lorsqu'ils crurent que le Roi les rendait à Son Altesse. »

Entre temps, le marquis de Leuville avait été conduit à la Bastille pour intrigues politiques. En 1634, il cède son régiment au comte de Maugiron.

En 1635, le régiment de Maugiron quitte Pignerol où il tenait garnison depuis cinq ans. La période française de la guerre de Trente Ans commençait, et les hostilités, en Italie, devaient durer jusqu'aux traités de Westphalie. Le duc de Créquy, appelé au commandement des forces françaises au delà des monts, conduit tout d'abord le régiment de Maugiron au siège de Valenza.

Nous abandonnerons là l'histoire de ce corps que nous avons suivi pour ainsi dire pas à pas presque depuis ses débuts. Souvigny, dès le commencement de la guerre, fut

nommé aide de camp et servit en cette qualité auprès de divers officiers généraux,

*
* *

Un mot seulement sur l'histoire ultérieure de Souvigny. Après son départ du régiment de Maugiron, il continua brillamment sa carrière. Il se signala surtout en 1641, en défendant, à la tête d'une poignée d'hommes, la place de Cherasco, dont il était gouverneur, contre l'armée du prince Thomas de Savoie. Son nom remplit alors les gazettes de l'époque. Au manuscrit de ses mémoires sont jointes des lettres de personnages considérables, qui le félicitent de cette action d'éclat.

Notre héros eut sa terre de Grézieu, en Lyonnais, érigée successivement en baronnie et en comté sous le nom de Souvigny. Il prit part à de nombreuses guerres et à des missions diplomatiques qu'il a racontées. Il mourut en 1672, étant lieutenant-général des armées du roi de France en la citadelle de Monaco. Cette ville, très modeste port sur la Méditerranée, avait expulsé les Espagnols en 1641 et reconnu la protection de Louis XIII. Les Grimaldi, princes de Monaco, préféraient de beaucoup au séjour de leur principauté celui de la cour de France. Ce fut sur le rocher, battu par les flots bleus, que l'ancien major du régiment d'Estissac passa ses dernières années dans le repos et qu'il écrivit ses mémoires.

Un mot aussi sur le régiment de Maugiron. Il prit le nom de régiment d'Auvergne, au moment où Souvigny en sortait. Richelieu aimait à remplacer, dans l'appellation des corps de troupes, les noms des mestres de camp par des noms de province. Il n'aimait pas qu'un régiment parût appartenir à un gentilhomme. Cette mesure, qu'il s'efforça d'étendre, lui semblait enlever à cette institution son caractère aristocratique.

Le régiment d'Auvergne fit son devoir jusqu'à la fin de la monarchie. Le dévouement du chevalier d'Assas à Clostercamp devait, vers la fin du règne de Louis XV, entourer son nom d'une auréole spéciale et faire oublier pour un instant à la France les tristesses de la guerre de Sept Ans. Plus tard, l'Assemblée constituante remplaça les vieux noms de régi-

ments par de simples numéros. La mesure, fort mal accueillie par l'armée, ne plut guère au public. Le nom du régiment d'Auvergne, actuellement 17e régiment d'Infanterie, paraît pour la dernière fois dans l'histoire à propos du fait raconté par le duc d'Aumale, dans son Histoire des princes de Condé, et qu'il tenait d'un témoin oculaire, son père, le roi Louis-Philippe, bien qu'il ne le nomme pas. A Jemappes on voyait encore des bataillons des Vieux régiments que l'on distinguait à la couleur blanche et bleue de leur uniforme : « Au moment de faire battre la charge, dit le duc d'Aumale, le colonel du 5e de ligne, vieil officier à cheveux blancs, se retournant vers sa troupe et se dressant sur son cheval, s'écria l'épée haute : « En avant, Navarre sans peur ! », et le régiment de répéter : « En avant, Navarre sans peur ! » Le 17e de ligne, qui marchait à quelque distance, répondit immédiatement par son cri de guerre : « Toujours Auvergne sans tache ! »

LUDOVIC DE CONTENSON

LA MAISON DU PÉCHÉ[1]

X

Quand Augustin revint au Chêne-Pourpre, le temps avait changé : une averse continue noyait tout dans un brouillard d'eau. Et l'humeur de Fanny avait changé comme le ciel. Timide et presque triste, la jeune femme semblait préoccupée de marquer les distances, d'éviter toute familiarité.

Elle avait lu les *Mémoires* de Fontaine. M. de Chanteprie apporta d'autres livres, et ces lectures provoquèrent de longues discussions. Fanny, plus artiste que philosophe, assez indifférente aux idées générales, ne s'attachait guère qu'aux anecdotes et aux portraits. Les figures des Messieurs et des Mères se dessinaient avec le caractère spécial qu'elle leur prêtait, s'animaient peu à peu, prenaient couleur et vie, se mouvaient dans le décor insuffisamment décrit par Fontaine. Attentive à composer, en imagination, une sorte de vaste tableau, dans la manière de Philippe de Champaigne, madame Manolé s'arrêtait aux réalités extérieures du jansénisme. L'âme de Port-Royal l'intéressait moins que la vie privée, l'histoire intime de Port-Royal. Tout ce qui était doctrine, théorie, dogme et commentaire du dogme lui paraissait incompréhensible et négligeable.

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

Qu'elle s'intéressât aux personnes, c'était beaucoup, pensait Augustin, puisque, vues à travers les siècles, réduites à leurs traits essentiels, les personnes n'étaient plus que la forme sensible des idées. Qu'étaient-ce que les deux Angélique, et M. Le Maistre, et M. de Saci, et le grand Arnauld, sinon l'austérité, l'opiniâtreté, la science, — le jansénisme?... Et qu'était-ce que le jansénisme, sinon l'effort de quelques âmes supérieures — égarées peut-être — pour restaurer dans leur intégrité le dogme et la morale du christianisme primitif? L'aventure particulière de ces âmes, l'histoire d'un couvent de religieuses et d'une petite communauté laïque, conduisait Fanny, par un chemin détourné, au christianisme même, la plaçaient, surprise et récalcitrante, devant les problèmes que le christianisme seul peut résoudre.

Augustin, nourri de Pascal, croyait voir en Fanny cet homme dont parle l'auteur des *Pensées*, cet homme plus indifférent qu'incrédule, qui, enfermé dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant qu'une heure pour l'apprendre et pour obtenir sa grâce, emploie cette heure à jouer au piquet. Elle n'affirmait pas que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, elle disait : « Que sais-je? » et « Que m'importe? » — oubliant que « toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, et qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet ». M. de Chanteprie s'épouvantait avec Pascal de voir, « dans un même cœur et dans un même temps, une extrême sensibilité pour les moindres choses et une étrange indifférence pour les plus grandes... » Il y reconnaissait « cet enchantement incompréhensible, cet assoupissement surnaturel qui marque une force toute-puissante qui le cause... »

Que faire?... Éveiller l'âme engourdie, et la mettre peu à peu dans la situation du personnage « qui ayant toujours vécu dans une ignorance générale et dans une indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à examiner ce qu'il est... Il ne peut plus après cela demeurer dans l'indifférence s'il a tant soit peu de raison; et quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit

souhaiter, après avoir connu ce qu'il est, de connaître aussi d'où il vient et ce qu'il doit devenir... » Mais il chercherait inutilement à s'éclairer par les lumières naturelles : la dernière démarche de la raison, c'est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent, et « il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison ». Les chrétiens, en exposant leur croyance au monde, déclarent que c'est « une folie, *stultitiam* ». Et les personnes qui, s'adressant aux impies, essayent de prouver l'existence de Dieu par les ouvrages de la nature, le cours de la lune et des planètes, par des preuves physiques et même par des preuves métaphysiques, « leur donnent sujet de croire que les preuves de la religion sont bien faibles ». Augustin évitait ces sortes de discours. Il savait que la foi n'est pas un don de raisonnement, mais un don de Dieu, — de ce Dieu qui se nomme lui-même un Dieu caché, « *Deus absconditus* ». — La volonté y a plus de part que l'esprit, et nul ne *peut* croire, s'il ne *veut* croire.

Le jeune homme tâchait d'émouvoir Fanny, avant que de la convaincre ; il souhaitait l'amener à cette « créance qui est celle de l'habitude, et qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement ». Certes, il ne doutait pas qu'au premier moment, madame Manolé, vraie fille de Montaigne, ne se rejetât vers le mol oreiller du doute... Mais du moins n'y trouverait-elle pas le repos mortel dont elle prétendait jouir. Fascinée par l'aube de la vérité chrétienne, elle connaîtrait enfin la nostalgie de Dieu.

Combien M. de Chanteprie regretta l'absence de son maître ! Investi par l'âge et la science d'une autorité quasi sacerdotale, M. Forgerus aurait su manier et dompter l'âme rebelle de Fanny. Ni M. Le Tourneur, ni M. Chavançon, ni M. Vitalis ne semblaient propres à cette difficile tâche, et madame Manolé eût malaisément accepté leur intervention. Elle avait encore la défiance du prêtre. Augustin seul pouvait s'en faire écouter...

Il pleuvait toujours. Sur le plateau, dans la vallée vaporeuse, des bouquets d'arbres, des maisons, émergeaient du brouillard, gris sur gris. L'herbe poussait plus dru sous les

pommiers des pâturages. Des grenouilles sautelaient au bord des mares, et, de loin en loin, une bonne femme passait, jupe troussée, tête basse, tenant à deux mains un parapluie de coton bleu.

Fanny, tourmentée de migraines, recevait Augustin dans sa chambre. Sur les rideaux de toile écrue, des tulipes jaunes fleurissaient parmi des entrelacs de feuillage. Un papier uni, d'un vert très doux, couvrait les murs, et sur ces jaunes pâles, ces verts décolorés, ces blancs laiteux des étoffes et des tentures, les petits stores couleur de citron tamisaient une placide lumière blonde, comme le reflet toujours égal d'un soleil d'hiver.

Parfois M. de Chanteprie, déplorant tout haut son indiscrétion, faisait mine de se retirer, mais Fanny le retenait sans peine. Qu'elle était charmante, appuyée sur les coussins de la chaise longue, un petit fichu de dentelle serrant ses tempes et son menton délicat! Ils causaient doucement, gravement, si bien qu'il oubliait l'heure et qu'elle oubliait son mal.

Fanny goûtait un mystérieux plaisir à se raconter, à s'expliquer... Elle était, de toutes façons, l'aînée, instruite par la vie, par l'amour, par la douleur, d'une complexité qui pouvait déconcerter un jeune homme ignorant et simple. Et, dans cette complaisance qu'elle mettait à montrer son âme peu à peu dévoilée, presque nue et frissonnante de pudeur, il y avait comme un besoin de rassurer Augustin, d'indiquer les points de contact de leurs âmes. Ce n'était point une manœuvre de séduction, car Fanny ne savait pas, ne pouvait pas être coquette avec M. de Chanteprie. C'était l'effet d'un instinct irrésistible qui la poussait à rejeter les mensonges conventionnels, à se révéler toute, dans la vérité de sa nature, dès qu'une sympathie sincère semblait l'interroger. Et ce plaisir de la confidence, hâtif, imprudent, suivi trop souvent d'amers regrets, c'était aussi la revanche de l'obligatoire hypocrisie imposée aux femmes.

Augustin s'en allait, tout ému de compassion et de tendresse. Il dînait tard, servi par Jacquine que ses longues absences inquiétaient déjà. Après dîner, il descendait jusque chez les Courdimanche. Là, M. Le Tourneur, l'administrateur de l'hospice et le capitaine jouaient au whist, avec un

mort. Mademoiselle Cariste, blottie dans un fauteuil à oreillettes, questionnait Augustin : « On ne te voit plus en ville. Où vas-tu donc ?... On t'a rencontré avec la dame des Trois-Tilleuls... » Augustin, averti par l'intuition particulière aux amoureux, flairait un danger possible dans l'innocente curiosité de sa vieille amie. Il répondait par des formules évasives, ne laissant rien percer de son cher secret... Non, il ne voulait rien dire encore, pas même à sa mère, qu'il voyait si peu, pas même à M. Forgerus, pas même à cette naïve demoiselle Courdimanche... Et cependant il éprouvait un vague plaisir à parler — prudemment — de la dame des Trois-Tilleuls !... « Pense-t-elle bien ? demandait mademoiselle Cariste. — Elle ne peut pas mal penser, répondait Augustin, car elle est pleine d'esprit et de sagesse... » Bientôt, la vieille fille dodelinait de la tête et s'assoupissait dans son fauteuil. Augustin feuilletait la *Semaine religieuse*, placée en évidence sur une tablette du secrétaire, — et des pages remuées, des gestes des joueurs, du demi-ronflement de la dévote assoupie, du globe de la lampe, des images pieuses accrochées au mur, des mousselines de la fenêtre, de tout ce salon qui sentait la menthe, la lessive et le moisi, un ennui stupéfiant s'exhalait, un ennui qu'Augustin subissait avec quelque honte.

Il rentrait au pavillon, ouvrait la fenêtre, et, penché sur le balustre, contemplait le précipice noir, les feux errants dans la profondeur, une grande étoile immobile et scintillante à l'horizon. Des imaginations bizarres — coupables peut-être — lui venaient. Il songeait aux jeunes hommes de son âge, tout fiévreux d'ambition et d'amour ; à ceux qui veillaient courbés sur des livres, à ceux qui pressaient des femmes pâmées dans leurs bras... Il se trouvait si gauche, si médiocre ; il était si ridicule, sans doute, aux yeux de Fanny !... L'aimerait-elle jamais ?... Défaillant de mélancolie, prêt aux larmes, il essayait de se distraire. Il prenait dans la bibliothèque un livre qu'il ne lisait pas, et longtemps il restait les mains vides, les yeux vagues, devant la lampe qui baissait...

Le crépitement de la mèche le faisait tressaillir. Il s'agenouillait pour la prière du soir, et c'était l'heure où, librement, sous les regards des anges, il parlait d'Elle, — car il

ne savait plus prier que pour Elle, pour l'âme bien-aimée qu'il nommait avec délices de son nom terrestre « Fanny ».

Quand des affaires le retenaient à Hautfort ou l'obligeaient à de courts voyages, il avait des impatiences mal réprimées, des accès de tristesse qui surprenaient Jacquine et ses amis. Partout, le besoin de voir Fanny, de l'entendre, torturait Augustin; partout, il emportait la sensation lancinante d'un souvenir enfoncé comme un clou, au vif du cœur.

XI

Fanny, cependant, jouissait de sentir autour d'elle cette sollicitude en éveil. Elle devinait le dessein du jeune homme et cet amoureux prosélytisme ne l'offensait pas. Tant d'hommes l'avaient insultée de leur convoitise, offrant l'amour à bail pour quelques saisons! Et M. de Chanteprie la chérissait sans la désirer, d'une tendresse que le temps n'effrayait pas et qui réclamait la vie éternelle...

La vie éternelle! Fanny Manolé n'y pensait guère. Aucun souci de métaphysique ne lui gâtait le très simple bonheur d'exister. Les hypothèses des philosophes ne l'intéressaient pas beaucoup plus que les prétendues certitudes des croyants. On ne lui avait pas donné, dès l'enfance, l'espoir d'une immortalité problématique dont les félicités s'achètent ici-bas péniblement. L'abbé Vitalis avait raison : Fanny était une païenne. Elle bornait son désir et sa curiosité au monde visible, où elle ne cherchait que le bonheur. Elle ne comprenait pas qu'on eût fondé des systèmes de morale sur la vertu purificatrice de la douleur; elle n'éprouvait aucune velléité de se racheter par l'épreuve, ne se croyant point déchue; et tous les romanciers russes réunis n'auraient pu la convertir à la religion de la souffrance humaine.

Que cherchait-elle donc et que trouvait-elle, dans les livres prêtés par Augustin, — sinon Augustin lui-même?... Et elle lisait ces livres avec une application, une patience qui ravissaient M. de Chanteprie. Maintenant, quand le curé de Rouvrenoir venait aux Trois-Tilleuls, elle s'empressait de l'inter-

roger sur les choses de la religion. Et, bientôt, elle oubliait la Trinité, la rédemption, la grâce, le péché originel... Elle parlait de M. de Chanteprie, et l'abbé semblait dire : « Évidemment... Le bon Dieu n'était que la transition nécessaire... »

Elle dit un jour :

— Je me demande ce que M. de Chanteprie deviendra... car je ne pense pas qu'il demeure toujours à Hautfort-le-Vieux.

— Et pourquoi pas ?

— Il peut se marier...

— Avec le consentement de sa mère !... Bah ! madame de Chanteprie épouvantera toutes les jeunes filles... C'est une sainte, je le veux bien ; mais comme belle-mère...

— Elle est terrible ?

— Elle est fossile...

Une ombre passa sur le visage de Fanny.

— Et vous ne pourriez pas disputer M. de Chanteprie à cette influence ?... Vous êtes son ami, peut-être son confesseur...

L'abbé se récria :

— Son ami, certainement... Son confesseur, jamais !

— Pourquoi ?

— Diriger cette âme noble, scrupuleuse, toujours inquiète, qui ne voit pas la vie parce qu'elle regarde plus haut que la vie !... Il faudrait être un savant et un saint, madame, et je ne suis qu'un pauvre curé de campagne, médiocre, dur, ignorant.

— Vous vous calomniez, monsieur le curé.

— Hélas !...

La voix du curé trahissait une souffrance secrète, mais Fanny n'osa pas l'interroger.

Barral n'avait pas manqué d'écrire régulièrement des lettres spirituelles et galantes, auxquelles Fanny répondait par politesse. Cette correspondance ne l'amusait plus. « C'est de la littérature », pensait-elle dédaigneusement. Et elle ajoutait : « Il me parle de son amour ! S'il m'aimait, il ne serait pas en Bavière : il serait au Chêne-Pourpre, près de moi... »

Elle oubliait qu'elle n'avait rien fait pour retenir Barral.

L'image de l'ami, volontairement reculée à l'arrière-plan de sa mémoire, s'effaçait peu à peu, comme une forme dans le brouillard.

Un soir de juin, Augustin, quittant les Trois-Tilleuls, rencontra un cycliste sur la route. Il ne reconnut pas Barral, mais Barral le reconnut :

« Ah çà ! — pensa Georges, — est-ce que... ? »

Fanny, dans la cour, arrosait ses fleurs. Elle entendit le grelot de la bicyclette, et demeura toute saisie en apercevant Barral.

— Vous !... C'est vous ?... Quelle surprise !...

— Une surprise qui ne paraît pas vous enchanter, Fanny.

— Au contraire !...

— Je vous dérange ?

— Mais non...

— Je vous ennuie ?

— Quelle idée !... Entrez dans la maison... Vous avez fait un beau voyage ?

Il raconta ses aventures, d'un ton maussade, et Fanny l'écouta, d'un air gêné. Puis tout à coup :

— Vous m'avez écrit des lettres trop courtes et trop rares, dit-il. J'ai pensé que vous deviez beaucoup travailler.

— J'ai beaucoup travaillé.

— Peut-on voir vos études ?

Ils allèrent dans l'atelier, où quelques toiles accrochées aux murs répétaient les mêmes motifs. Barral n'était pas complimenteur. Il déclara :

— C'est joli de couleur, c'est délicat, mais un peu sommaire... Et puis, c'est monotone : toujours le même toit, le même châtaignier, la même lande... Vous n'êtes pas allée à la découverte... Qu'est-ce qui vous retenait au Chêne-Pourpre ?

— Une femme seule ne peut courir les bois sans imprudence.

— Je vous ai connue moins peureuse... Et c'est tout ? Vous n'avez pas d'autres études à me faire admirer ?

— Non.

— Je vous ai connue moins paresseuse...

— Dites donc, Barral, que faisiez-vous pendant que je travaillais à ces pastels ?... Vous vous promeniez comme un rentier que vous êtes. Eh bien ! laissez-moi tranquille.

— Je vous ai connue plus indulgente... Tiens, qu'est-ce que ces bouquins, là, sur la table ?... Les *Confessions de saint Augustin,* les *Sermons* de Bossuet, l'*Imitation de Jésus-Christ*... Fanny, vous ne lisez pas ça ?

— Je lis ce qu'il me plaît de lire.

— Mais ça !... ça ne peut pas vous plaire, Fanny !

Barral feuilletait les volumes. Un papier tomba.

— Tiens, vous prenez des notes !... Ah ! ah !... je comprends... C'est le jeune homme blond, le hobereau, qui vous a prêté ces livres... Il veut vous convertir !... Non, c'est trop drôle !...

La raillerie toucha Fanny au cœur. Elle devint pâle. Georges, stupéfait, la regarda :

— Quoi ?... C'est possible ?... C'est vrai ?... Vous en êtes là, ma pauvre Fanny ? J'ai bien vu, au premier coup d'œil, que vous n'étiez plus la même... Et le mot de l'énigme, le voilà : il est dans ces livres... On vous a troublée, avec les histoires de l'autre monde : vous avez peur du bon Dieu ; vous pensez à la mort. Demain, vous irez à confesse... Si votre père vous voyait !... Vous, dévote !... C'est impossible, Fanny.

Elle répliqua vivement :

— Je ne suis pas dévote, mais je veux m'instruire, m'éclairer... Et je vous défends de dire du mal de M. de Chanteprie... Il vaut mieux que vous et que moi... Il est sincèrement chrétien, oui. Mais il est tolérant, généreux ; il respecte les femmes... Je vous souhaiterais de lui ressembler !

— Grand merci du souhait !... Tolérant, généreux, et sincèrement chrétien !... Non ! je voudrais savoir ce qu'il pense de vous, votre M. de Chanteprie... N'êtes-vous pas une artiste, une affranchie, une personne assez abandonnée du Ciel pour dessiner des modèles nus et n'en pas rougir ?... Eh bien, ma chère amie, vivez donc en bonne chrétienne... Entrez au couvent ou mariez-vous... Mariez-vous avec un monsieur qui dira sa prière, tous les soirs, sur l'oreiller, et qui vous fera un enfant chaque année, avec la permission de son confesseur.

— Vous êtes fou, absolument fou ! Je ne veux ni me convertir ni me marier.

— Alors pourquoi ce trouble, tout à l'heure ? Je plaisantais

bien innocemment : vous avez changé de visage... Fanny, ma chère Fanny, ayez confiance en moi : je vous aime.

— Vous croyez m'aimer.

— Comment ?...

— Ah ! Georges, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. Vous me trouvez jolie, intelligente, et vous me proposez une association pour le plaisir réciproque... Oui, vivre ensemble, s'amuser, s'amuser toujours, c'est charmant, mais ce n'est pas l'amour, Georges ! Ne vous fâchez pas, mon ami... J'ai quelques excuses à vous faire, et je les fais de grand cœur. J'ai été imprudente, étourdie; j'ai paru vous encourager... Oubliez cela... Restons amis, amis seulement. J'ai de l'affection pour vous... Mais on ne doit vous demander que ce que vous pouvez donner... Et vous ne pouvez pas me donner ce que je demanderai peut-être... à un autre. Sachez-moi bon gré de ma franchise, et donnez-moi la main, sans arrière-pensée.

Il dit, amèrement :

— Je serai toujours votre ami. Pourtant, si je vous remercie de votre franchise, ne me reprochez pas ma mauvaise humeur... Oh ! ça passera... Je n'en mourrai point... Mais j'avais fait un beau rêve, et le voilà par terre, en morceaux, démoli par le souffle du Saint-Esprit... Ce n'est pas gai... Depuis quelques semaines, mon imagination travaillait sur vous... Je devenais presque sentimental... J'étais si parfaitement sûr d'être heureux, et de vous rendre heureuse !... Ah ! Fanny, vous me reviendrez... Vous me reviendrez, et vous serez toute à moi... J'attendrai mon heure... En amour, Fanny, le dernier mot est au plus patient... Maintenant, c'est fini. Parlons d'autre chose.

Il s'efforçait de rire, mais il avait dans les yeux une larme que la jeune femme ne vit pas.

XII

— Où sommes-nous ? — demanda Fanny.

— Entre Milon et Saint-Lambert, — répondit Augustin. — Vous n'êtes pas fatiguée ?

Elle eut un cri de passionné bonheur :

— Fatiguée, moi?... J'irais au bout du monde... Tout me paraît si beau!

D'un geste, elle montrait le ciel d'azur et de nuages, azur vaporeux, nuages traversés de soleil et dont le vol ne laissait pas traîner d'ombres. La route ondulait entre deux versants boisés qui semblaient se rejoindre, se confondre, ouvrir à regret la perspective sur des fonds d'outremer amorti. Des cultures rayaient obliquement la pente, blés jaunissants, pâles avoines légères, bluets innombrables dans le seigle vert. Çà et là, des toits de tuiles, des ardoises, des chaumes pressés par petits groupes, des files de peupliers le long des pâturages humides, des saules à tête argentée indiquant le lit d'un ruisseau.

— C'est pourtant la même vallée que nos pères appelaient un désert horrible et sauvage! — dit Augustin. — Mais j'aime cet horizon toujours proche et qui recule toujours, ce paysage aux lignes simples, sans accident et sans éclat, ce paysage recueilli, fermé, qui borne le regard et retient l'âme au lieu qu'elle a choisi pour retraite... Vraiment, depuis que nous avons résolu de faire, ensemble, ce pèlerinage, je vous ai conduite ici, par la pensée plus de cent fois... Et plus de cent fois j'ai rêvé au bonheur de marcher près de vous, sur cette route, et de vous dire enfin : « Voici Port-Royal! »

— Vous êtes heureux?

— Ah! madame, si vous pouviez ressentir la même joie que j'éprouve, et la même émotion!... Vous êtes ici une passante amusée et curieuse; mais tout, dans cette vallée, parle à mon cœur. Je suis un peu chez moi; je vous introduis dans le domaine de mes ancêtres, dans ma patrie d'élection. Et je voudrais que le ciel fût plus doux encore, et plus charmant le désert de Chevreuse, et que l'ombre même de Racine vous accueillît sous les peupliers de Port-Royal.

— Quoi! je suis donc une « passante amusée et curieuse », et rien de plus?... Vous me traitez en étrangère : ce n'est pas bien. Depuis que nous avons tant parlé de Port-Royal, et de tous les Chanteprie qui l'habitèrent, je vous assure que ce pays m'est devenu cher autant qu'à vous.

Ils dépassaient les maisons de Saint-Lambert : Augustin

salua, d'un regard, d'un mot, le presbytère de Le Nain de Tillemont, entre ses vieilles charmilles; l'église, le petit cimetière où, sous un frêne à branches tombantes dont le feuillage semble lassé, se pressent les dalles rompues, les croix de fer rougeâtre supportant des cercles de foin qui furent jadis des couronnes... Après la route de Dampierre, la vallée soudain s'élargit, se creuse en forme d'entonnoir; puis un chemin caillouteux, raviné, un mur qui s'éboule...

— Nous sommes à Port-Royal, — dit M. de Chanteprie. — Allons d'abord jusqu'à la maison du concierge : il me connaît et me prêtera la clef du musée que nous visiterons tout à l'heure, sans nous embarrasser du bonhomme et de son discours... Prenez mon bras: les chemins mal entretenus sont pleins d'ornières...

Elle releva d'une main sa robe de batiste écrue qui traînait, accrochant les ronces, et, docile, elle prit le bras d'Augustin. Devant eux, une sorte de parc abandonné s'étalait, avec des pelouses jaunies par la sécheresse, des sentiers bordés de haies, des pans de murs vêtus d'un lierre presque noir. Les jeunes gens suivirent le chemin creux qui mène à « la Solitude »; ils aperçurent la croix de bois plantée sur le tertre où s'asseyaient les religieuses pour filer et coudre pendant les heures chaudes du jour. M. de Chanteprie entra seul dans la maison du gardien, et revint avec la clef du musée. Fanny regardait, entre les arbres, les débris de la grange et du colombier, le fragment informe d'une tour construite pendant la Fronde...

— Je vous avais prévenue, madame! — dit Augustin. — Votre curiosité d'artiste sera déçue : il n'y a ici ni colonnes, ni statues, ni portiques brisés, ni rien de ce qui compose la traditionnelle beauté des ruines; il n'y a ici que des souvenirs. L'abbaye primitive, les annexes, ont été rasés en 1709, et les profanateurs ont chassé les morts mêmes de leurs tombeaux... Faites un effort d'imagination : représentez-vous ces grands bâtiments, cette église du XIIIe siècle, que je vous ai montrés sur le plan de mademoiselle Boullongne. Ici était la cour extérieure, la Maison des Hôtes; là-bas, l'hôtel de madame de Longueville, et, là-haut, sur la colline, la ferme des Granges où logeaient les Messieurs... Allons plus loin... Prenez garde

à ne pas vous heurter à ces pierres, éparses dans la broussaille... C'est ici l'emplacement de l'église... Le sol primitif, très humide, et qu'envahissaient parfois les eaux de l'étang, avait été exhaussé en 1651, et la mère Angélique y avait fait jeter plus de douze tombereaux de sable. Les démolisseurs n'ont pas songé à creuser la terre pour détruire jusqu'aux fondements du sanctuaire, et des fouilles récentes ont mis à jour ces tronçons de piliers qui marquent la forme de la nef et le soubassement de la chaire... A l'endroit même où s'élevait l'autel, on a édifié cette chapelle blanche, gardée par les bustes de Pascal et de Racine. C'est le musée du Port-Royal.

Ils marchèrent côte à côte, lisant les sentences gravées sur les pierres... L'herbe, divisée par des allées étroites, simulait un jardin français. Des pigeons s'envolèrent. A l'entrée du chœur, un rosier pourpre, mi-sauvage, frôlé par la jupe de Fanny, s'effeuilla tout à coup magnifiquement. Augustin voulut en couper une branche pour son amie.

— Mettez ces roses à votre ceinture, je vous en prie : elles me rappelleront cette croix rouge que les religieuses portaient sur le cœur. Ce sont des fleurs simples, petites, presque sans parfum, comme il en peut croître de la poussière des morts; mais, pour nous, ce sont des fleurs sacrées...

— Comme vous êtes sensible au charme des choses ! — dit Fanny. — Certes, il ne me faut pas un bien grand effort d'imagination pour revoir, pour admirer le Port-Royal ancien, évoqué par vos paroles. Oui, c'est vraiment votre patrie, et vous m'apparaissez ici tout autre que dans mon logis des Trois-Tilleuls... Vous êtes mieux *vous-même*... Donnez-moi ces fleurs. Je les garderai en souvenir de notre promenade... Mais, dites, n'est-ce pas une impiété?... Je suis une pécheresse, et si la mère Angélique me voyait...

— Venez saluer la Mère Angélique. Elle nous pardonnera.

Il ouvrit la porte grillée de l'oratoire et fit entrer Fanny dans la salle fraîche, éclairée par des vitraux, ornée de tableaux et d'estampes. Il y avait des bibliothèques vitrées contre les murs ; une table au milieu, au fond une statue de la Vierge...

— Regardez ces portraits, madame... Ce sont des copies

assez médiocres, d'après Philippe de Champaigne... Voyez, dans ces vitrines, ces objets : des fragments d'étoffe, des mosaïques, une écuelle, un reliquaire, un coffret de bronze qui contint naguère un cœur desséché... Ces livres, dans les bibliothèques, ces gros livres reliés en cuir brun, c'est l'*Augustinus*, la *Fréquente Communion*, le *Nécrologe*, les œuvres de Nicole, les traductions de M. Le Maistre et de M. de Saci... Cette horloge, dont la gaine est peinte en blanc, a été donnée aux religieuses par M. Arnauld d'Andilly et placée dans la salle de communauté... Voyez ces lettres autographes. Quelle belle écriture française ! On sent que la plume a pesé avec lenteur et précision.

— Les gens qui écrivaient ainsi n'étaient pas neurasthéniques... Et ceci... Qu'est-ce donc?

— Ceci, madame, c'est le masque de plâtre pris sur le cadavre de Pascal.

— Oh ! — fit-elle, — comme il a souffert !

Un sentiment de pitié la retenait devant la face au nez proéminent, aux cils affaissés, à la bouche lassée, détendue...

— Ils meurent donc dans l'épouvante et la tristesse, les saints mêmes, ceux qui cherchent Dieu en gémissant !

Elle se tourna vers Augustin, d'un air d'angoisse. Il dit, doucement, pour la rassurer :

— Qu'importent les stigmates que l'âme imprime sur la chair douloureuse avant de s'en arracher, dans les affres de la suprême lutte et de la libération ! Ces yeux fermés avaient versé des pleurs de joie ; cette bouche détendue avait crié d'extase... Rappelez-vous les effusions du *Mystère de Jésus*... Que cette image de mort ne vous effraie point, mon amie. Il faut aller à Dieu avec simplicité et confiance : on le trouve dès qu'on a commencé de le chercher... Ceux qui nous regardent le savaient bien...

Il désignait les portraits dont les yeux fixes semblaient lui dire :

« Qui êtes-vous? »

Et pendant que Fanny lisait tout haut les noms inscrits sur les cadres, Augustin de Chanteprie, dans le secret de son cœur, répondait :

« Je suis un homme de votre race ; je suis le fils de ces

Chanteprie qui goûtèrent, auprès de vous, les douceurs de la vie mortifiée. Depuis longtemps je vous connais et je vous aime, vierges vénérables, pieux solitaires, maîtres et compagnons de mes aïeux. Je vous connais, Angélique la réformatrice, et vous Agnès, et vous Marie-Claire, et vous Angélique de Saint-Jean qui portez le nom de ma mère et lui ressemblez un peu par la tristesse de vos prunelles et la fermeté de votre bouche délicate dans un ovale aminci. Je vous connais, docteurs et pénitents, Saint-Cyran, Arnauld, Singlin, et vous, M. de Saci, et vous, M. Hamon aux fins yeux bleus, et vous, M. de Pontchâteau, visage enflammé sous la perruque noire. J'ai vécu parmi vous, je vous connais tous, et je connais toutes les pierres de votre ermitage, tous les arbres de votre vallon. Je l'ai entendue, cette voix de la solitude ; je l'ai subi, ce charme de mort dont vous fûtes enchantés... Et j'ai fait quelquefois un rêve : tout quitter pour gagner tout, vivre avec vous dans le travail et la prière, parler peu, méditer beaucoup, borner à ces bleuissantes collines l'horizon de mes songes et de mes désirs !... J'ai fait ce rêve ; mais je croyais le monde plus jeune de trois cents ans. Port-Royal n'est plus que la ruine d'une ruine, et je n'ai trouvé que des pierres, des ronces, le silence et le souvenir...

Les Mères vêtues de blanc, les Docteurs vêtus de noir disaient, de leurs lèvres muettes :

« Nous ne vous connaissons pas. »

— « Vous ne me reconnaissez pas, parce qu'une femme m'accompagne, — répondait encore Augustin. — Vous la regardez sévèrement, M. Le Maistre, vous que la Mère Agnès détourna du mariage... Vous froncez les sourcils, M. de Pontchâteau, vous qui ne fûtes pas insensible aux attraits d'une demoiselle romaine... Rappelez-vous donc le vertueux attachement que les duchesses de Liancourt et de Luynes, vos amies, témoignèrent à leurs époux. Rappelez-vous les noces chrétiennes de M. Issali, honorées par les prières et les présents de la Mère Angélique. Considérez sans colère cette créature de Dieu que j'ai choisie et que je mène, par des voies obscures, vers l'éternelle vérité. Le plein jour de la grâce n'a pas lui sur elle... mais je l'aime pour sa misère, pour son ignorance, pour son erreur, pour le sang de Jésus

qui la couvre... Pardonnez-lui d'être jeune et belle! Pardonnez-moi de la chérir! »

Ainsi parlait Augustin de Chanteprie, avec son âme, effrayé par l'hostilité mystérieuse des morts.

— A quoi pensez-vous donc? — dit Fanny de sa voix caressante.

— Ma pensée divaguait... Je me divertissais, puérilement, à ranimer ces figures silencieuses : ces Messieurs me demandaient qui j'étais et qui vous étiez, et ce que nous faisions dans leur retraite...

— Et vous avez répondu?

— Vous saurez ce que j'ai répondu... Venez, madame.

Ils traversèrent l'emplacement de l'église, et s'arrêtèrent devant un petit enclos où s'élevait une stèle funéraire.

— C'est le « cimetière du dehors » et le tombeau de Racine, n'est-ce pas? — dit la jeune femme. — Pauvre Racine! Les Messieurs haïssaient les mensonges de l'art autant que les réalités de l'amour.

Elle se tut, épouvantée d'avoir prononcé ce mot.

Le jeune homme souriait...

— Je me rappelle, — dit-il, — le matin où M. Forgerus, mon cher maître, me conduisit pour la première fois à Port-Royal. J'avais seize ans. La dernière neige fondait sur la première verdure ; l'air était vif, le soleil tiède, et il y avait des violettes dans les chemins creux. Je venais de lire *Bérénice*... Vous, madame, qui, petite fille encore, aviez tout lu, les bons livres et les mauvais, les modernes et les anciens...

— Les modernes surtout!...

— Vous ne pouvez pas comprendre dans quelle disposition d'esprit et de cœur j'avais abordé Racine. J'étais, par l'éducation et par le caractère, tout semblable à quelque jeune Français de 1680, et je découvrais les classiques dans la fraîche fleur de leur nouveauté. M. Forgerus affirmait que *Bérénice* était une pièce assez faible, une élégie dialoguée, indigne — prétendait-il — de la Muse tragique...

— Il avait des opinions un peu... surannées, votre M. Forgerus.

— Hélas! il ne se doutait pas que j'étais enfantinement épris de la reine juive.

— Ce fut votre première passion ?

— Ce fut ma seule passion. Vous riez ?... Mes sentiments vous paraissent plus ridicules que la perruque et la chaise à porteurs ?

Elle répondit :

— Vous avez une âme charmante... Et qu'advint-il de ce grand amour ?

— M. Forgerus voyait Racine à travers Port-Royal. Moi, pauvre écolier, je vis Port-Royal à travers Racine... Nous parcourûmes les bois où l'élève de Lancelot appelait tout bas Chariclée. Nous passâmes sous ces peupliers qui ont la noble élégance, le jet ferme et pur du vers racinien, et qui murmurent éternellement une tremblante élégie... Écoutez, madame, les peupliers de Port-Royal.

Il montrait les sveltes arbres qui jaillissent du sol toujours humide, les arbres pâles et légers, presque féminins, dont le frémissement semble une prière inarticulée et mélodieuse.

— Mon maître, à cette même place, me parlait de Pascal et d'Arnauld ; moi, je rêvais que j'étais Titus et que je sacrifiais Bérénice à ma gloire et aux intérêts du peuple romain. Oh ! je la sacrifiais héroïquement, galamment, en gentilhomme... Mais n'est-ce pas un singulier présage que j'aie connu à Port-Royal le pressentiment de l'amour ?

— Vous débutiez par le sacrifice, — dit Fanny. — C'était tout à fait janséniste. Et, dites-moi... était-ce encore un présage ?

— Comment ?

— Je veux dire... Non, je ne veux rien dire... Allons-nous-en !

Elle riait d'un rire un peu forcé. M. de Chanteprie insista. Il était redevenu très sérieux, avec cet air de douceur et de gravité auquel Fanny ne résistait point.

— Dites-moi votre pensée, toute votre pensée.

— Je pense... Vous vous en doutez bien... Si vous aimiez Bérénice, si Bérénice vous aimait et si quelque chose... quelqu'un... votre mère, par exemple... ou votre Dieu... vous commandait de sacrifier une femme aimée...

— J'espère que mon devoir serait plus fort que ma passion, — répondit Augustin.

Elle eut un regard plus éloquent que toutes les paroles.

— Vous ignorez la force de l'amour. Vous n'avez aimé que des chimères... Allez, vous êtes un enfant!

— Quoi! — dit-il, — vous me croyez incapable d'amour, vous!

Il y avait dans sa voix de l'étonnement, de la tristesse, un reproche infiniment tendre.

— A la vérité, — reprit-il, — les poètes de la débauche n'ont pas instruit mon adolescence, et ce mot : « l'amour », représente pour moi quelque chose de grave et de sacré! Je ne l'ai jamais prononcé devant aucune femme. Je ne l'ai jamais confondu avec le grossier désir, appel de la chair à la chair. Jamais...

La confidence hésita sur ses lèvres.

— A dix-neuf ans, j'aperçus, tout à fait par hasard, la poitrine nue d'une fille, et je vous jure que l'idée de l'amour ne se mêla point au trouble involontaire que j'éprouvai... Et même, cette première rencontre avec la femme m'inspira je ne sais quelle terreur, je ne sais quelle répugnance... Je ne vis que l'occasion du péché!

— C'est singulier, — dit Fanny. — Si vous m'aviez parlé ainsi quelques semaines plus tôt, j'aurais trouvé votre sentiment monstrueux et contre nature... Mais, aujourd'hui, je crois vous comprendre : vous regardez la beauté, l'art, l'amour, la vie avec vos yeux de chrétien.

— Et je ne puis aimer qu'avec mon âme chrétienne... Fanny! (Il osait prononcer tout haut, ce nom.) Fanny, n'est-ce pas, pour une femme aimée, une certitude très douce et consolante? Celle que j'aimerai, je l'aimerai sans partage, sans défaillance, jusque dans la vieillesse, jusque dans le tombeau, jusque dans les mystérieuses expiations et les mystérieuses récompenses de l'éternité, car, malgré l'inégalité des mérites, Dieu se souviendra de sa promesse et ne voudra point séparer ce qu'il a uni... Oh! Fanny, ne sentez-vous pas ce que vaut un tel amour : un amour que rien ne rebute, qui donne tout, qui ne désespère jamais, qui comporte tous les silencieux renoncements, toutes les ambitions héroïques, l'amour enfin d'un homme qui ne croit pas à la mort?

Il parlait d'une voix véhémente, redressant sa haute taille, le bleu de ses yeux étrangement avivé.

— Ah ! — s'écria Fanny, troublée, tremblante, — pourquoi me parlez-vous ainsi ?... En vous écoutant, moi qui ne suis pas... pas encore... chrétienne, je me demande si j'ai été vraiment aimée, si j'ai aimé vraiment... Si vous saviez ce que le monde appelle amour ! Si vous connaissiez la bassesse, la lâcheté des hommes... et l'ignominie de leurs désirs... Si vous soupçonniez quelle lie de souvenirs vous remuez dans mon âme !... Pourquoi me parler ainsi, à moi... à moi !...

— Parce que... ce sacrifice du rêve et de l'amour, ce sacrifice que je suis capable de faire, et dont la pensée me déchire maintenant, ce sacrifice vous pourriez *nous* l'épargner, Fanny !

— *Nous* l'épargner ?

— O Fanny, vous avez dit : « Je ne suis pas... *pas encore*... chrétienne. » Mais faites un pas seulement... Dieu ne vous demande qu'un peu de bonne volonté... Et déjà, il me semble que vous êtes inquiète, émue... Je devine en vous un sourd travail... Nous séparer ! nous séparer, *maintenant*... après ces émotions, ces joies, après cet aveu !... N'est-ce pas que ce n'est plus possible maintenant ?

— Eh ! que sais-je ? — fit-elle. — Qu'exigez-vous de moi ? C'est terrible... Suis-je maîtresse de mon esprit qui se révolte et s'égare ?... Puis-je croire malgré moi ?... D'où me vient l'émotion, la joie que je ressens ?... Je ne me connais plus moi-même... Vous avez enivré ma raison et mon cœur... Croire ! aimer !... Mais je ne sais pas si c'est Dieu que je cherche ou vous que j'aime !

— C'est Dieu que vous cherchez en m'aimant. (Et, tout à coup, Augustin pâlit.) Vous l'avez dit, vous m'aimez... C'est donc vrai !... Cette heure est venue... Je ne la croyais pas si proche... O Fanny, je ne vous ai pas tendu un piège ; je n'avais pas prémédité cette conversation, cet aveu... Nous avons parlé malgré vous, malgré moi... Dieu a tout conduit ! Il vous éclaire enfin, il vous éveille, il vous promet à moi, ô mon unique amour !... Écartez vos mains. Laissez-moi vous regarder... Oh ! votre sourire, vos larmes délicieuses !... Vous m'aimez ! Vous m'aimez ! Dieu est bon...

Il abaissait presque violemment les mains de la jeune femme, et, dans un délire de bonheur, il lui parlait visage contre visage.

— Fanny, je vous entraînerai, je vous sauverai ! Qu'est-ce que les révoltes de la raison ?... L'amour, l'amour humain et divin emportera tout, fera place nette... Ne discutez pas, ne résistez pas ! Laissez faire la grâce... O mon amie, ô ma compagne éternelle, ô chère âme rebelle et vaincue, chère âme...

Il la tenait contre sa poitrine. Elle renversa la tête, et dit dans un soupir :

— Si c'était vrai !... Mais que faites-vous ? Vous me connaissez à peine. C'est une folie, mon pauvre enfant !... Vous êtes si jeune !... Et moi, j'ai vécu dix vies... Voilà que je n'ose plus vous regarder, vous parler... J'ai presque honte...

— Vous avez tant souffert ! Il faut être heureuse, ma Fanny.

Il la gardait, dans une étreinte très chaste, appuyée à son épaule, et il ne songeait pas même à lui donner un baiser, extasié de la contempler si proche. Soudain, elle pleura.

— Que craignez-vous, ma Fanny ?

— Ah ! — dit-elle — personne ne vous ressemble, personne n'aime comme vous... Eh bien ! persuadez-moi, entraînez-moi. Je ferai tout ce que vous voudrez, je croirai tout... Je ne savais pas tant vous chérir... Dites encore : « Ma chère âme... »

Il balbutia :

— Ma chère âme...

Le vent se levait ; les peupliers frémirent dans la lumière et, sur la prairie, une longue vague verdoyante ondula. Les roses pourpres, à la ceinture de Fanny, s'effeuillèrent... La brise éparpilla les pétales par-dessus la haie, jusque sur la pierre de Racine. Les amants oubliaient le lieu, et l'heure, et qu'ils marchaient sur des tombeaux ; ils se regardaient face à face, avec des yeux éblouis...

De cette heure, des heures qui suivirent, il leur resta le souvenir lumineux et flottant d'un songe, images éparses, sensations confuses, paroles inachevées et recommencées toujours... Ils déjeunèrent à la Chabourne, en plein air,

dans le jardin de l'auberge, et l'hôtesse s'étonna qu'ils n'eussent pas faim. Ah ! le repas sur la table rustique, le bleu du ciel entre les branches, l'odeur de miel qui monte des taillis, et le perpétuel ravissement, la surprise, l'éveil intérieur d'une âme nouvelle à qui tout paraît nouveau ! ...

Fanny se laissa conduire, indifférente aux paysages qu'elle parcourait dans le demi-somnambulisme des grands bonheurs. Une stupeur divine paralysait sa raison. Domptée, esclave, suspendue au bras d'Augustin, elle n'était plus qu'une sensibilité frémissante. Longtemps, ils s'égarèrent dans les bois des Mollerets qui dominent Port-Royal, et, le chemin s'abîmant tout à coup, ils s'arrêtèrent sur la crête de la colline. Un promontoire de rocher s'avançait en proue, surplombant des coulées d'argile rouge, et, sous le vaste ciel bleu et blanc, sous le ciel à gros nuages cernés d'une ligne brillante, c'était le panorama de la vallée toute verte : — le vert acide des prairies rayées par les rubans des routes, le vert olivâtre des bruyères, le vert argenté des trembles et des peupliers, le vert compact et moutonnant des bois qui dessinent sur l'horizon une longue ligne circulaire.

Augustin et Fanny se reposèrent sur la roche où croissaient de maigres pins. Des feuilles mortes pourrissaient dans les flaques d'eau qu'un orage avait laissées aux creux de la pierre. Assis côte à côte, mains unies, fronts rapprochés, ils sentaient planer la mélancolie de l'espace et du silence.

— Êtes-vous heureuse, Fanny?

— Infiniment heureuse. Je voudrais que demain ne vînt jamais.

— Demain sera plus beau qu'hier.

— Je connais les lendemains... Oh ! la douceur de l'amour qui commence !

Ses yeux se voilèrent. Augustin comprit qu'elle demeurait, malgré leurs confidences, une créature mystérieuse. Depuis qu'ils erraient à travers bois, il n'avait voulu parler que d'elle seule, tant il souhaitait la bien connaître. Mais, dès ce premier dialogue d'amants, il s'apercevait combien leur situation était bizarre et délicate... La jeune femme, meurtrie par la vie et les passions, n'était-elle pas l'aînée, l'initiatrice, même quand elle se faisait petite pour dire : « Instruisez-moi,

dirigez-moi ! » Déjà, elle avait prononcé des mots étranges ; elle avait fait allusion aux avilissantes tristesses de son mariage, aux influences corruptrices qu'elle aurait subies, peut-être, si elle n'avait pas rencontré Augustin... Le jeune homme n'osait arrêter sa pensée sur l'énigme qu'il devinait très douloureuse, et un peu humiliante pour son amie; et il ne retenait rien encore de ces demi-confidences, sinon que Fanny avait beaucoup souffert. Elle jouissait de cette confiance, de cette simplicité exquise d'Augustin : elle se penchait sur cette âme comme sur un lac très pur, profond, paisible, où elle ne voyait que son image mêlée au reflet du ciel...

— Fanny, que craignez-vous? Ne vous ai-je pas rassurée? Ne pensez pas à des choses qui vous affligent... Dès demain, mon amie, nous verrons l'abbé Vitalis. Il a deviné notre secret; il m'aime beaucoup, et il vous estime... Je suis certain qu'il ne refusera pas de vous donner des instructions et des conseils... Ah ! si M. Forgerus était en France !

— Vous lui écrivez souvent, à M. Forgerus ?

— Non, je l'avoue... Et lui-même, absorbé par ses travaux, adresse trop rarement, tous les quatre ou cinq mois, une courte lettre à ma mère. J'ai eu quelquefois des velléités de lui écrire, de lui raconter mon amour, mes projets... Une sorte de pudeur m'a retenu... J'ai craint de mal expliquer mes sentiments, d'alarmer M. Forgerus, qui eût alarmé ma mère, par contre-coup.

— Votre mère ne soupçonne rien ?

— Ma mère est une solitaire, une recluse... Elle ne voit que M. Le Tourneur et les Courdimanche... Je les mettrai à moitié dans la confidence, ces bons Courdimanche, pour qu'ils soient engagés d'honneur à ne point nous trahir... On est si méchant dans les petites villes !... Quand mes vieux amis sauront que vous voulez devenir une bonne catholique. ils vous chériront, j'en suis sûr.

— Mais, votre mère... M. Vitalis m'a parlé de sa haute intelligence, de ses vertus... Elle m'effraie un peu...

— Ma mère, quand elle saura votre histoire si touchante, quand elle sera certaine que vous partagez notre foi, ma mère ne demandera pas si vous êtes riche ou pauvre, laide ou jolie...

— Vous êtes optimiste, mon cher Augustin... Madame de Chanteprie doit souhaiter pour bru une jeune fille de votre monde, une ingénue élevée au couvent dans les bonnes traditions, et que vous n'auriez pas besoin de convertir avant de l'épouser...

— On nous l'avait présentée, cette jeune fille : je n'ai pas désiré la voir deux fois.

— Votre mère, vos amis diront que c'est folie, à votre âge, d'épouser une femme plus âgée que vous, une artiste, une indépendante, et qui n'a ni famille, ni relations mondaines, ni dot... Et je ne suis pas loin de penser que c'est une folie, en effet, que vous allez faire...

— Est-ce une folie que d'accomplir la volonté de Dieu, et notre rencontre ne fut-elle pas, pour tous deux, providentielle ?

Fanny murmura :

— Une jeune fille, pure et tendre comme vous, une âme blanche... Mais non, une enfant ignorante ne vous aimerait pas comme je vous aime. Elle ne comprendrait pas ce qui fait le charme exceptionnel, unique, de votre caractère... Moi, je vous aime... (D'un geste involontaire, elle pressa sa joue contre l'épaule d'Augustin, frissonnant au contact de l'étoffe rude.) Je n'ai pas une âme sublime, je ne suis pas sainte, je ne suis pas héroïque : vous ne m'admirerez pas, Augustin, mais vous verrez que je sais bien aimer. Je suis un peu Italienne par ma mère, et je ne ressemble guère aux Françaises coquettes et prudentes qui entretiennent par leurs caprices le désir des hommes et l'irritent par leurs refus. L'amour fait de moi un être faible et violent, mais sincère... Je ne ruse pas ; je ne mens pas ; je hais les subterfuges misérables. Et c'est terrible, ce sentiment qui me livre, corps et âme, sans défense, tout entière à celui que je ne suis pas sûre de posséder tout entier.

— Je suis tout à vous, Fanny.

— Ah ! j'ai peur de vous et de moi... J'ai peur de trop vous aimer... Depuis bien des jours, je ne faisais que vous attendre... Mais j'étais calme encore... Nos petites joies quotidiennes me suffisaient. Maintenant, j'ai vu le fond de moi-même : je sais combien je vous aime et comment...

— Ne savez-vous pas aussi combien et comment je vous aime ?

— Hélas ! j'ai perdu l'habitude du bonheur : ce trésor inattendu que vous m'offrez, il me paraît si fragile dans mes mains tremblantes !... O mon ami, êtes-vous bien sûr de vous ? Dites, vous ne m'aurez pas appelée à la vie, à la joie, à la lumière, pour me rejeter dans la solitude et dans la nuit ?... Je m'abandonne à vous d'un cœur si confiant !... Ne me faites pas de mal ! J'ai tant souffert ! Je voudrais tant ne plus souffrir, être un peu heureuse !... Soyez indulgent et doux pour moi.

— Ma bien-aimée !... Ma pauvre bien-aimée !...

— C'était si cruel d'être seule, toujours seule !... La solitude, l'ennui... Qu'allais-je faire ?... J'ai eu des instants de folie... Et puis je vous ai connu, je vous ai aimé... Comme nos yeux se parlaient malgré nous !... O mon ami, mon amour, puisque vous êtes venu, dites-moi, répétez-moi que vous ne vous en irez plus, jamais, de ma vie !

— Fanny, ignorez-vous donc ce que vous êtes pour moi ?... Vous êtes la sœur, l'amie, l'amante, l'épouse, tout ce que la femme peut être de plus vénérable et de plus charmant. Et comme vous, bien-aimée, j'implore : « Puisque vous êtes venue dans ma vie, ne vous en allez plus jamais, mon amour ! »

Ils se contemplaient, transfigurés dans une admirable expression d'extase presque douloureuse. Et Fanny, tout à coup, posa sa main sur les cheveux blonds, qu'elle effleura d'une caresse...

Un souffle orageux vint de l'ouest, chassant de gros nuages qui décoraient fastueusement le ciel. Des ombres violettes traînèrent sur les collines, et la voix grave des pins et des chênes répondit au lointain murmure des peupliers. Un vol de pigeons monta de la profondeur, se balança mollement, et, dispersé, reformé, à grands coups d'ailes regagna le colombier de Port-Royal. Quelques gouttes de pluie tombèrent.

— Partons ! — dit Augustin.

Ils s'engagèrent dans le bois, lui pâle et pensif, elle tout enivrée encore, et rentrèrent à Port-Royal par la porte de Longueville.

— Attendez-moi un instant, Fanny : j'ai gardé la clef de l'oratoire ; je cours chez le concierge et je reviens.

Le bonhomme, en apercevant Augustin, parut indigné.

— Monsieur de Chanteprie, est-il possible !... Je vous ai cherché partout... Vous aviez laissé la porte ouverte... Oh ! monsieur, ce n'est pas bien !

Il semblait craindre qu'un ennemi — un jésuite, peut-être, — ne s'introduisît dans le musée pour en dérober les trésors. Et il se renfrognait en grommelant des reproches. M. de Chanteprie le suivit jusqu'à la chapelle.

— Voyez, — dit-il, — il n'y a point de dégâts. Personne n'est venu en mon absence.

Le gardien faisait une inspection minutieuse, grognant toujours. Augustin ne l'écouta plus. Une lueur crépusculaire tombait des vitraux qui reproduisent les plus célèbres toiles de Philippe de Champaigne. L'or des cadres s'atténuait, et, presque disparus dans le noir, les visages des Messieurs et des Mères apparaissaient couleur de cendre. Leurs yeux fixés sur Augustin n'exprimaient ni la sympathie ni la colère. Et, pour la première fois, M. de Chanteprie comprit que ces morts étaient bien morts.

Il demeurait cloué au seuil, immobile, respirant une odeur de sépulcre... L'ombre s'épaississait. Le gardien tira la porte, qui gémit lugubrement. Augustin s'en alla comme un étranger, tête basse, à travers les ruines.

XIII

Rouvrenoir est un village de soixante feux, bâti dans la vallée, à l'endroit où les coteaux boisés s'écartent pour découvrir un morceau de plaine.

De cette commune dépendent quelques hameaux, Gariguières, Aubryotte, Morlin, Les Roches, Le Chêne-Pourpre, dispersés dans les replis du terrain, dans la forêt, sur les plateaux, sur la pente des collines. Le chemin vicinal de Hautfort-le-Vieux aux Yvelettes suit la courbe du vallon et

traverse Rouvrenoir : une tranchée artificielle coupe le haut promontoire où s'élèvent, face à face, séparées par la route, étayées par des remblais de maçonnerie, la maison d'école, à droite, et à gauche, en plein ciel, l'église...

Cette église, grossière, pauvre et belle, écrase le village, dont les plus hautes maisons n'atteignent pas au niveau de ses fondations dix fois séculaires. On aperçoit, de très loin, parmi les pins tordus du cimetière, la masse grisâtre du clocher, le toit de tuile brune et moussue rapiécé de tuile rose. Un escalier de pierre monte sur le côté de la tranchée, par où passent les noces et les convois. Et les gens qui flânent, sur le chemin, peuvent voir, en levant la tête, le voile des mariées flotter au soleil, là-haut, ou le drap noir des bières osciller au pas des porteurs.

A trente mètres de l'église, le presbytère occupe l'angle d'une petite place. C'est une maison assez confortable, bâtie entre cour et jardin. L'abbé Vitalis l'habitait depuis douze ans, avec sa mère, vieille paysanne aux traits durs, à l'œil méfiant, toujours mâchonnant des patenôtres. Elle recevait mal les gens qui venaient en visiteurs, et dérangeaient « son garçon l'abbé ». Mais, surtout, elle était féroce pour les femmes.

Un soir d'août, madame Manolé sonna à la grille du presbytère. La vieille, qui étendait du linge dans la cour, ne broncha pas. Elle avait reconnu la Parisienne, qu'elle détestait sans savoir pourquoi.

Fanny carillonna si fort que l'abbé Vitalis lui-même ouvrit une fenêtre au premier étage.

— Maman ! — cria-t-il, — faites entrer madame Manolé : je descends !

La mère Vitalis obéit de mauvaise grâce, et Fanny la suivit dans la petite salle à manger du presbytère. Le papier de tenture à rosaces jaunes, décollé par l'humidité, des lithographies banales, un tapis taché d'encre sur la table, un râtelier de pipes sous une planche de sapin brut où s'alignaient quelques livres, tout révélait la misère et l'incurie. Fanny, demeurée seule, entrevit l'ombre de la paysanne qui rôdait autour de la fenêtre, et l'écho d'une altercation étouffée parvint jusqu'à elle.

— Je suis le maître, ici...

— C'est-i' possible que les enfants commandent à leurs vieilles mères?... Martial, c'est pas parce que t'es curé que tu me dois pas le respect!...

— Je vous respecte, mais je vous prie de me laisser libre...

— Oui, pour qu'on jase de nous dans le pays... Tu sais point la mauvaiseté des gens... J'te dis qu'ils écriront des choses sur toi, à Monseigneur...

— En voilà assez!...

L'abbé entra dans la salle à manger, brusquement.

— Excusez-nous, madame, je vous prie. Ma mère a l'oreille dure, et moi, j'étais occupé là-haut... Vous avez quelque chose à me demander?

— Je vous demande de venir dîner, ce soir, aux Trois-Tilleuls, avec M. de Chanteprie.

— Très volontiers... Et... il n'y a pas autre chose?

— Si...

— A votre air, je m'en doutais. Rien de grave?

— Oui et non... Puis-je vous parler, à cœur ouvert, comme on parle en confession?

— Sans doute!...

— Eh bien, monsieur le curé, je suis très fâchée contre vous. Je vous garde rancune.

— Pourquoi?

— Parce que vous m'avez envoyée à l'abbé Le Tourneur, quand M. de Chanteprie vous a demandé de commencer mon instruction religieuse.

Le visage de l'abbé se rembrunit.

— M. Le Tourneur est un prêtre consciencieux, un homme du monde. Il sait parler; il sait conduire les âmes avec prudence et douceur. Je devine que M. de Chanteprie le trouve un peu... facile, mais un directeur trop sévère vous eût rebutée dès la première conversation.

— Vous êtes l'ami d'Augustin, monsieur le curé, et j'ose le dire, vous êtes *notre* ami... J'avais toute confiance en vous. Pourquoi m'abandonner ainsi, dans cette crise de conscience, si grave, qui va décider mon avenir.

— J'ai fait ce que je devais faire, — dit Martial Vitalis en fixant ses yeux sur le carreau; — soyez certaine que je n'ai pas

manqué à l'amitié. Mais je ne pouvais assumer une tâche au-dessus de mes forces... Je connais mon ignorance, ma maladresse... Non, en conscience, je ne devais pas — je ne voulais pas — me charger de vous.

— Vous me croyez donc bien difficile à convertir ?

— Vous êtes une orgueilleuse et une raisonneuse.

— C'est précisément ce que dit M. Le Tourneur.

— Contez-moi ça... Il ne me paraissait pas bien sévère, M. le curé de Hautfort ?

Fanny se récria : sévère, non, M. Le Tourneur n'était pas sévère. Il était secrètement, mais infiniment dédaigneux. Sa politesse suave cachait le mépris d'un saint Paul pour le sexe inconstant et débile qui doit se taire et obéir. Les dames de sa paroisse lui apparaissaient comme les élèves d'un perpétuel « catéchisme de persévérance », des âmes qui avaient douze ans toujours ; de grandes petites filles et même de vieilles petites filles, à qui lui et ses vicaires distribuaient le « cachet d'argent » et le « cachet d'or ». Il les voulait simples, dociles, pieuses sans mysticisme, car il craignait les fanatiques, les illuminées, les candidates à la sainteté, — et il avait assez d'une madame de Chanteprie dans sa paroisse. Mais il haïssait, par-dessus tout, les savantes et les raisonneuses... On peut, on doit discuter avec un homme ; à une femme, on doit imposer les idées, despotiquement... Or, Fanny n'accueillait pas comme une manne céleste les moindres paroles du prêtre. Elle avait des étonnements scandaleux, des curiosités impertinentes. Entre elle et M. Le Tourneur, c'étaient des escarmouches perpétuelles, chacun guettant l'autre au détour d'un syllogisme. A chaque instant, l'abbé se précipitait sur ses livres, extrayait des citations qu'il lançait comme des bombes sans que l'évidence éclatât jamais aux yeux effarés de l'incrédule. Il énumérait les grands hommes qui avaient fait profession de foi catholique ; Fanny énumérait tous les autres grands hommes qui avaient vécu dans l'indifférence. Et c'étaient des duels acharnés où le prêtre et la femme se battaient à coups de noms célèbres : Spinoza contre saint Augustin et Darwin contre Moïse. M. Le Tourneur finissait par raconter la folie de Nietzsche, la coprophagie de Voltaire et la conversion *in extremis* de Littré.

— Voilà où nous en sommes, monsieur l'abbé ! — conclut Fanny. — J'ai essayé de me monter l'imagination ; j'ai soigneusement cultivé ma sensibilité. J'ai commencé de pratiquer avant de croire... Et je ne suis pas plus avancée qu'il y a deux mois.

L'abbé hocha la tête :

— J'ai vu se convertir de francs païens au déclin de l'âge, parce qu'ils se souvenaient, malgré eux, du catéchisme et de la première communion. D'avoir cru, tout enfants, à l'immortalité de l'âme, il leur restait un fond de crainte obscure et d'obscure espérance. Ces fanfarons d'athéisme, nourris de la morale évangélique, demeuraient chrétiens par les sentiments et par les habitudes... Vous comprenez maintenant pourquoi l'Église attache tant d'importance à la première éducation religieuse... Mais vous, madame, vous n'avez pas reçu cette première éducation. Vous portez en vous les germes du doute. Il faut vous défricher l'âme, d'abord... Et c'est ce que M. Le Tourneur essaie de faire.

— Votre Dieu, s'il existe, sait pourtant que je voudrais croire — s'écria Fanny. — Il doit m'aider...

— Aidez-vous, Dieu vous aidera... Oui, madame, Dieu sait que vous voulez croire, mais il sait aussi pourquoi vous voulez croire, et que vous cherchez seulement dans la foi le moyen d'assurer votre bonheur... Oui, vous apportez dans le sanctuaire une arrière-pensée toute profane. Vous n'aimez pas Dieu pour lui-même et par-dessus tout : vous aimez M. de Chanteprie... Si ce jeune homme n'était pas un bon chrétien, s'il n'avait pas exercé sur votre esprit une sorte de violence, vous fussiez demeurée tranquille dans votre incrédulité...

— Peut-être... probablement...

— Et puis vous raisonnez trop... A quoi bon?... Vous espérez que ce pauvre M. Le Tourneur vous *prouvera* l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc... Mais Pascal a dit, depuis longtemps, que la religion n'est pas *certaine* pour la raison. On ne prouve pas Dieu ; on le sent. « La foi, c'est Dieu sensible au cœur. » Il faut aimer pour croire, — et vous n'aimez pas. Imitez le capitaine Courdimanche : il ne raisonne pas, il aime; Il ne discute pas, il pratique...

Les conversions réelles et durables sont des miracles de l'amour.

— Autrefois j'aurais dit : « des phénomènes d'auto-suggestion... »

— Le bout de l'oreille pointue reparaît ! — dit Vitalis.

— Ne souriez pas, monsieur le curé. Je suis très sincère. J'aime Augustin... Hélas ! je l'aime plus que Dieu, et je voudrais aimer Dieu à cause de lui.

— Oui : vous posez des conditions au bon Dieu : « Seigneur, donnez-moi l'homme que j'aime ; je vous aimerai par surcroît... »

— Ah ! je ne devrais pas ruser avec moi-même, — dit la jeune femme. — Je devrais avouer à M. de Chanteprie que je piétine, que je recule... Et je n'ose pas... Non, je n'ose pas. Je crains de perdre Augustin... Je ne peux plus vivre sans lui, maintenant. Je l'aime.

L'abbé répondit :

— Et moi, je vous plains... Vous êtes dans la mauvaise voie. Si vraiment vous souhaitez vous convertir, il faudrait quitter pour quelques mois M. de Chanteprie. Vous pourriez faire une retraite dans un couvent...

— Ça, jamais...

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas quitter Augustin.

— Eh bien, prenez garde qu'il ne vous quitte, lui, le premier... Ma pauvre amie, votre Augustin a le jansénisme dans le sang. Sa religion intransigeante ne lui permet aucun accommodement avec le Ciel... Étudiez-le bien : c'est une âme toute d'une pièce, naïve, sublime, impitoyable.... Si vous vous mettiez entre Dieu et lui, il marcherait sur vous pour aller à Dieu ; il marcherait sur sa mère !...

— Vous me désespérez.

— Je vous avertis.

— Et vous ne pouvez rien de plus pour moi ?

— Rien de plus.

— Vous refusez encore de me convertir ?

— Absolument. J'y serais inhabile... Il n'y a pas au monde que M. Le Tourneur et moi. Cherchez un autre directeur, et rappelez-vous mon conseil : allez au couvent.

— Comme Ophélie... Grand merci ! Je resterai aux Trois-Tilleuls.

— A vos risques et périls !

— Soit !

« Quel étrange prêtre que cet abbé Vitalis ! — songeait Fanny en remontant la côte du Chêne-Pourpre. — Il a certainement une arrière-pensée... Ah ! ce n'est pas un enthousiaste ! Mais l'abbé Le Tourneur, non plus, n'est pas un enthousiaste, ni ce gros réjoui d'abbé Chavançon qu'on m'a présenté l'autre jour, chez les Courdimanche... »

Aux Trois-Tilleuls, elle trouva Augustin. Il dit son inquiétude : madame de Chanteprie, demi-percluse, ne pouvait plus marcher. Le médecin lui ordonnait expressément les eaux de Bagnères-les-Pins, une nouvelle station thermale des Basses-Pyrénées, récemment mise à la mode par des couvents qui recevaient des pensionnaires. Il insistait même pour que madame Angélique restât dans le midi au moins six semaines. Et devant l'obstiné refus de la malade, Augustin songeait à faire intervenir l'abbé Le Tourneur.

— J'admire et je déplore le courage de ma mère. Elle accepte la souffrance comme une grâce purificatrice. Pour un peu, elle dirait qu'un chrétien doit rougir de n'être point malade, et qu'une trop bonne santé est une honte aux personnes pénitentes. Elle supporte ses maux avec patience, et avec impatience les remèdes du médecin.

— Vous n'avez donc aucun pouvoir sur elle, vous, son fils ?... Est-ce que votre mère vous fait peur ?

— Peur, non. Mais je suis saisi de respect quand je pénètre dans cette chambre nue et pauvre où ma mère vit depuis quinze ans. Ce que je devine de ses austérités me rend tout humble devant elle. Comment oserais-je lui donner des conseils, discuter sa volonté ?

— Voilà une singulière façon de comprendre la tendresse maternelle et l'amour filial !... Votre mère se tuerait pour la plus grande gloire de Dieu que vous diriez encore amen !

— Si vous connaissiez ma mère, vous sauriez qu'elle ne veut point être aimée comme une autre...

— Je m'en aperçois... Ah ! mon cher Augustin, vous

compliquez à plaisir les choses les plus simples... Vous ne pouvez remuer un doigt sans déranger Dieu et le diable...

— Ne plaisantez pas de cette façon, Fanny... Vous êtes bien nerveuse!...

En elle-même, elle pensait :

« Suis-je lâche!... Je devrais lui dire la vérité : que l'abbé Le Tourneur m'assomme, que la vie présente m'intéresse cent fois, mille fois plus qu'une problématique éternité, et qu'il faut me demander, non pas des vertus impossibles, inutiles, mais ce que je puis donner : mon amour. »

L'abbé Vitalis arriva. Tout le temps du dîner, Augustin raconta l'héroïsme et les souffrances de sa mère. Le prêtre blâma cet excès de zèle qui, prétendait-il, est une forme de l'orgueil. Et il montra que l'orgueil est l'apanage héréditaire des jansénistes.

— Ils sont, comme disait plaisamment Voltaire, pleins d'orgueil et de saint Augustin.

Le nom de Voltaire mit Augustin en fureur, et, pendant que les deux hommes discutaient, Fanny rêvait à cette redoutable madame de Chanteprie qu'il faudrait affronter, un jour. Madame de Chanteprie accueillant Fanny Manolé!... La jeune femme s'étonna tout à coup d'avoir cru à la possibilité d'une conversion, d'un mariage, et un immense découragement l'envahit. Certes, quand elle avait dit à Augustin, dans la prairie de Port-Royal : « Je ferai ce que vous voudrez ; je croirai ce que vous voudrez », elle avait obéi à une impulsion soudaine, irrésistible... « Hélas! fût-ce pour sauver ma vie, je ne saurais me convaincre que deux et deux font cinq. »

— Eh! — disait Vitalis, répondant à Augustin, — je ne défends pas les jésuites ; mais je vous affirme que l'homme, muré vivant dans l'étroit cachot de la doctrine janséniste, s'y fût desséché et ratatiné... Les jésuites ont ouvert la brèche, donné un peu d'air et de jour... C'étaient de subtils psychologues...

Il s'amusait quelquefois à taquiner M. de Chanteprie; mais, ce soir-là, Augustin ne voulut pas comprendre les paradoxes de l'abbé. Et Fanny, tirée de sa méditation, vit en lui un homme qu'elle ne connaissait pas, raide et violent, âpre à la

dispute, celui-là même dont Vitalis disait qu'il marcherait sur sa mère pour aller à Dieu.

« C'est un fanatique, — pensa-t-elle avec effroi. — Comme il oublie ma présence et notre amour ! »

Et tout haut :

— Messieurs, taisez-vous, je vous en prie, et quittons la table... Je vais vous faire un peu de musique pour calmer vos esprits.

Elle se mit au piano. Un long arpège éclata, comme une fusée mélodieuse. La porte de la salle à manger, grande ouverte, découpait un rectangle pâle qui fascinait le regard. Il n'était pas tout à fait nuit. Le ciel passait lentement du rose au mauve, et déjà, sur la terrasse, le disque de la pleine lune émergeait parmi les branches des pommiers.

— Écoutez... C'est une valse de Chopin.

De lentes spirales mélodiques se déroulaient, s'élargissaient, plus rapides; des paysages s'ébauchaient, tout de cristal et de vapeur, habités par les fées tournoyantes de la valse ; et parfois, mêlée aux sanglots stridents, aux rires surnaturels, une plainte s'élevait, une plainte humaine, un soupir d'extase et d'amour...

Dehors, les masses d'arbres, les chaumes s'enfonçaient en un mystère bleuâtre. Le mur de la cour devint noir, et le sable des allées commença de blanchir entre les pelouses. Puis un rayon toucha la pierre pâlissante du seuil, glissa sur le carreau, jusqu'aux pieds de la musicienne, et cela fit, à travers la salle obscure, un étroit chemin de lumière, poudré d'impalpable argent.

Le dernier accord expirait en sourdine. Fanny, les doigts étendus, immobiles, prolongeait l'enchantement. La lune et l'ombre erraient sur elle. Et soudain quelqu'un remua, dans les ténèbres, près du piano. Une main furtive toucha l'épaule de la jeune femme ; une joue brûlante effleura presque sa joue, et Fanny tressaillit à ce contact.

Augustin dit tout bas :

— Je vous en prie... sortons... Cette musique m'affole... Être là, si près de vous...

Fanny se leva :

— Monsieur le curé, rêvez-vous ou dormez-vous ? Vous ne dites rien.

— J'écoutais, — répondit Vitalis à l'autre bout de la salle.

— Vous m'avez priée expressément de vous congédier de bonne heure. Voulez-vous que nous fassions une petite promenade au clair de lune? La nuit est si tiède, si belle, j'aurai du plaisir à marcher... Augustin?...

Elle ne put retenir une exclamation en voyant le jeune homme apparaître dans l'irradiation lumineuse... Oh! ce visage changé, transfiguré, et ces yeux, ces yeux d'amour!

—Passez devant, monsieur le curé, et vous aussi, monsieur de Chanteprie! Je ferme la porte. Nous traverserons le bois obliquement pour gagner la route.

Ils s'engagèrent dans le sentier où des baliveaux de sept ans, courbés en arc, criblaient la lumière. Une pluie de clarté brillante et pâle s'égouttait des mille petites branches, des mille petites feuilles, coulait, pénétrait le taillis. Les châtaigniers lui opposaient une épaisseur opaque; les genévriers découpaient des angles noirs, des silhouettes hérissées, hostiles... Mais l'averse lunaire ruisselait sur les feuillages légers des acacias, des bouleaux, des trembles, inondait les troncs blanchâtres d'un éclat mouillé.

Le chemin descendait, plus étroit, vers les pâturages en friche qui bordent la route de Rouvrenoir. On entendait la clochette d'un crapaud, parmi les bruyères. Vitalis marchait en avant; Fanny le suivait, précédant Augustin. Parfois, elle se détournait pour lui sourire.

Jamais elle ne l'avait senti plus troublé, plus vibrant, ébauchant des phrases, des gestes qu'il n'achevait pas. Elle-même frémissait, envahie par une anxiété singulière, dans l'attente de quelque événement mystérieux. Était-ce la musique, l'odeur du bois, la nuit de lune qui leur bouleversaient ainsi l'âme et les sens? Ils n'osaient parler. Ils se regardaient à peine. Et Fanny rougissait comme une vierge aux pensées qui lui venaient.

Elle s'arrêta soudain :

— Des ronces ont accroché ma jupe. Je ne peux plus avancer. Aidez-moi.

Il mit un genou en terre, tira la branche épineuse, dégagea l'étoffe qui criait en se déchirant. Fanny, penchée, appuyait une main sur son épaule.

— Je vous remercie, — dit-elle. — C'est fait.

Il ne bougeait pas. Et tout à coup, s'inclinant plus bas encore, il saisit le pied de la jeune femme, baisa le petit soulier de cuir jaune, le bas à jour... Fanny fit un « Oh ! » de surprise. Augustin se releva, et, prévenant le reproche qu'il prévoyait :

— J'ai déchiré votre robe. Je suis un maladroit. Je m'humilie... Ne dites rien.

Elle demeurait stupéfaite. Quoi ! le janséniste opiniâtre, l'austère M. de Chanteprie, celui qui discutait si rudement, tout à l'heure, et ne souffrait pas la contradiction, il avait pu se prosterner devant une femme, lui baiser les pieds, dans un élan d'amour éperdu ?

Hors du bois, ils trouvèrent l'abbé qui les attendait. Fanny, un peu confuse, lui expliqua l'accident, et tous trois s'en allèrent jusqu'au presbytère. L'abbé paraissait fatigué, triste peut-être.

— Le brouillard monte, — dit-il ; — ne vous attardez pas... Rentrez chez vous, madame. Adieu.

Augustin et Fanny étaient seuls, maintenant. Ils remontèrent vers le Chêne-Pourpre, et, soudain, s'arrêtant au milieu du chemin, ils s'embrassèrent.

Tout près, un grand châtaignier abritait quelques masures. Le feuillage, décoloré par la lune, se perdait dans le bleu verdâtre du ciel. Une cendre aérienne diluait au loin la forêt grise, et les murs des maisons étaient d'un blanc miraculeux, d'un blanc de lait, très pur, sous les chaumes sombres. On ne reconnaissait plus le paysage. Les choses prenaient un aspect immuable et mort, comme si la nuit délicieuse était le commencement d'une éternité, comme si le soleil ne devait plus revenir, jamais, et ranimer le monde...

Ni feux, ni bruit... Rien qui révélât la présence des êtres endormis derrière les murailles. Les crapauds ne chantaient plus. Il n'y avait de vivant sous le ciel que l'homme et la femme enivrés par leur baiser. De temps en temps, sans désunir leurs mains, ils s'écartaient un peu l'un de l'autre et se contemplaient avec un air d'adoration. Ils faisaient quelques pas sur la route éclatante, puis ils s'arrêtaient pour unir leurs lèvres...

XIV

La bande de vieilles filles et de veuves qui forme, dans les petites villes, la sacrée confrérie du commérage, avait bientôt deviné l'innocent secret d'Augustin. Les Courdimanche louaient la Parisienne qu'ils avaient vue deux ou trois fois. » C'était, disaient-ils, une femme supérieure, élevée dans l'ignorance par des parents trop coupables, qui soupirait après le giron de l'Église où elle souhaitait s'abriter pour toujours... » Soit ! Mais pourquoi madame Manolé ne se réglait-elle point sur l'exemple des personnes pieuses ? Pourquoi n'essayait-elle point de ressembler à mademoiselle Piédelu, à mademoiselle Marcotte, si modestes avec leurs corsages plats, leurs paupières baissées, leurs chapeaux de demi-deuil ? La dame du Chêne-Pourpre montait à bicyclette, portait des robes excentriques et recevait des hommes !... M. Le Tourneur dut entendre les représentations que ses plus fidèles paroissiennes lui adressèrent, dans son intérêt. Croyait-il à la bonne foi de l'étrangère ? Ne craignait-il point de se compromettre, en recevant cette personne, comme le curé de Rouvrenoir s'était compromis ?... Tous les cœurs vraiment chrétiens plaignaient le pauvre M. de Chanteprie et sa sainte mère. Ne serait-il pas bon d'ouvrir les yeux de madame Angélique par un avertissement direct ou détourné ?

M. Le Tourneur détestait les « histoires » : il renvoya les dévotes à leur perruche et à leur tricot. Ce n'était pas que Fanny lui fût très sympathique ; il avait accueilli d'assez mauvaise grâce les demi-confidences d'Augustin ; mais il sentait que le jeune homme était amoureux, incurablement amoureux, « buté » dans son idée de mariage... Madame Angélique pourrait refuser son consentement ?... Mais madame Angélique était bien malade... Quoi qu'on fît, Augustin épouserait madame Manolé, convertie ou pas convertie, tôt ou tard. Elle était intelligente, expérimentée ; elle prendrait une grande influence sur Augustin, et, qui sait ?... elle le détacherait peut-être de la religion... « Eh bien ! — se disait M. Le Tourneur, —

essayons de gagner au bon Dieu cette âme et de tirer un peu de bien d'un très grand mal. Si madame Manolé n'est pas avec nous, elle sera contre nous... Et si elle est avec nous, Augustin, aiguillonné par elle, ne refusera plus de servir activement la bonne cause... Il deviendra plus hardi, plus ambitieux... Riche, noble, aimé, estimé dans la région, il représenterait à merveille les catholiques au conseil municipal... au conseil général... au parlement même...

Ainsi rêvait M. Le Tourneur, impatient d'opposer un candidat de son choix au député radical de l'arrondissement. Quand il songeait aux élections, Fanny ne lui semblait plus trop orgueilleuse. Il la ménageait et il ne désespérait plus de l'amener, l'amour aidant, à un catholicisme aimable et modéré, très suffisant pour une dame du monde.

Cependant, Augustin commençait à craindre que son zèle imprudent ne conduisît la jeune femme à une conversion mi-sincère, sans profondeur, sans solidité. Lui-même était troublé, à la pensée d'interminables fiançailles... Les pieuses lectures qui avaient longtemps nourri et fortifié sa confiance le jetaient en d'étranges perplexités. Telle phrase de Bossuet ou de saint Augustin, telle page de saint Jean Chrysostome prenaient un sens nouveau qui inquiétait M. de Chanteprie... Ce qu'il appelait « tendresse », les docteurs l'appelaient « concupiscence ». La sainteté même du mariage, disaient-ils, peut être offensée par un trop violent amour pour la créature. Augustin ne pouvait croire que le démon de la luxure l'eût pris au piège d'une noble et sainte illusion, mais il comprenait enfin qu'il aimait Fanny pour elle-même et pour lui-même. Certes, le nom adoré, « Fanny », n'était plus le nom terrestre d'une âme : Augustin ne le prononçait plus sans évoquer le visage ardent et pâle, les molles grappes de cheveux noirs, le sourire flottant entre la joue et la lèvre, l'élégance du cou, la plénitude de la gorge devinée sous le vêtement. Fanny, c'était une femme, et c'était la femme.

Il en avait éprouvé la puissance, le soir où, dans le bois mouillé de lune, une force magique l'avait courbé devant Fanny... Ah! les baisers sur la route blanche, les baisers lents et profonds qui semblent aspirer l'âme!... Augustin était

revenu à Hautfort fiévreux, malade, parlant tout haut le long du chemin. Et c'était la première fois que les troubles pensées de son insomnie n'avaient pas respecté la bien-aimée.

Alors, pour éviter la tentation, pour expier son amoureuse faiblesse, le jeune homme pressa sa mère de l'emmener avec elle : il l'accompagnerait à Bagnères-les-Pins; il la soignerait, il la guérirait... Madame de Chanteprie refusa tout net. Elle se décidait enfin à partir, mais avec une pauvre malade comme elle, qui serait logée et soignée avec elle, chez ces religieuses hospitalières où les hommes n'étaient pas reçus. Que ferait Augustin seul, à l'hôtel, dans une ville inconnue? Il dut s'incliner devant la volonté maternelle, charmé au fond de l'âme, quoiqu'il jurât d'espacer ses visites au Chêne-Pourpre...

Fanny s'effraya, pleura, cria qu'elle n'était plus aimée. Et madame de Chanteprie absente, la passion emporta tous les scrupules d'Augustin.

Madame Manolé ne se mentait plus à elle-même. Elle avait perdu tout espoir et tout désir de conversion. Le double aspect de sa beauté, qui exprimait si merveilleusement sa double nature sentimentale et sensuelle, se transforma peu à peu, et la Bacchante apparut sous l'Ange brun. Secouant la poussière de ses pieds au seuil du temple, où elle croyait n'avoir rien trouvé que des fantômes, des mots, le vide et la mort, Fanny s'en alla vers l'amour, comme la vendangeuse aux vignes... Et doucement, sournoisement, refaisant en sens inverse la même manœuvre qu'Augustin avait tentée sur son âme, elle rêva de conquérir celui qui ne l'avait point conquise, de convertir le chrétien farouche à la seule religion de la vie...

Elle fut adroite, prudente, insinuante, pour ne pas l'effaroucher; mais, déjà, il n'était plus maître de lui-même.

Septembre s'acheva. Les rosiers remontants donnèrent leurs dernières roses, et, dans les jardinets rustiques, parmi la fumée rousse et blonde des feuillages d'asperges, fleurirent les dahlias simples, les coréopsis de velours jaune tachés de brun, les pétunias à croix violette sur fond blanc, à fine odeur de girofle, et la charmante fleur de la chicorée sauvage, l'étoile bleu lilas collée à la tige rigide d'un vert frais... Dans les chemins creux, où les troènes mêlaient leurs baies noires

aux baies de corail pâle des fusains, Fanny trouvait encore quelques girolles épanouies comme des jacinthes, tordues comme des trompes d'or à large pavillon; mais elle préférait chercher, sous bois, les gros cèpes de cuir rougeâtre, et sur le velours tendre des prairies, les petits mousserons secs, les agarics à feuillets roses, à tête blanche, couleur d'écorce de bouleau... Sans cesse, elle ramassait des petites plantes, des bestioles bizarres, des cailloux joliment veinés. Augustin l'accompagnait dans ses promenades quotidiennes sur le plateau, dans la forêt, dans ces vallons, dont la beauté printanière maintenant disparue s'unissait à jamais, dans sa mémoire, aux premières émotions de son amour. Une vapeur laiteuse, imprégnée de lumière, flottait sous le ciel d'argent et d'azur, sur les coteaux boisés où se mariaient déjà tous les tons du vert, de la rouille et de l'ocre. Les poiriers étaient d'un rouge de cuivre, les chênes d'un rouge de sang, et les petits peupliers tout en filigrane d'or. Les champs labourés avaient des nuances de cendre rose. On voyait partout des tas de pommes, des pommes rouges et meurtries dont l'odeur emplissait les prés, les cours de ferme, les rues de village comme l'odeur même de l'automne mûrissant. Partout le cidre coulait des pressoirs, débordait les cuves. Jours mélancoliques d'octobre, jours enivrants!... La plaine fuyait en des bleus plus légers vers des horizons plus vagues, et les teintes attendries, les lignes amollies du paysage semblaient participer de l'exquise douceur de l'air qui s'insinuait dans les choses et dans les âmes...

Augustin et Fanny ne se quittaient plus. Ils se compromettaient, elle avec un joli cynisme d'amoureuse, lui avec l'inconscience d'un enfant heureux qui ne voit rien, qui ne craint rien... Le mariage, la vie à deux devenait l'éternel entretien du couple. Augustin ne connaissait plus les obstacles possibles, les dangers réels; son imagination se donnait carrière sur le terrain vaste et libre de l'avenir.

XV

Un jour, la porte du pavillon, cachée sous les viornes rougissantes, s'ouvrit pour la bien-aimée, furtivement. Et l'ombre du chevalier Adhémar dut tressaillir quand les échos de la petite maison répétèrent des pas et des rires de femme.

Fanny connut le « bosquet », le jardin à la française, le logis du maître des requêtes, les corridors dallés de blanc et de noir, les escaliers à grosse rampe de bois brun, les portraits du grand salon. Elle contempla la ville aux toits enchevêtrés, l'horizon de plaine et de collines ; elle s'appuya aux balustres de la terrasse ; elle erra entre les murailles symétriques des tilleuls. — Et toutes ces choses prirent une voix, racontèrent l'âme et l'histoire des Chanteprie...

Mais d'autres voix parlaient dans la maison du Pavot. Elle disaient le triomphe de la femme et de la nature, le doux péché de l'oncle Adhémar. C'était un Chanteprie, pourtant, ce gentilhomme philosophe ! Comme tous les Chanteprie, né à Hautfort, il avait reçu la plus sévère éducation sous les yeux d'Agnès la miraculée. On l'avait porté, tout enfant, sur la tombe du bienheureux diacre, au charnier de Saint-Médard. Et la lecture de l'*Émile* et du *Contrat social*, le baiser d'une belle fille, le spectacle des jardins en fleur, avaient dissipé les terreurs chrétiennes dans son âme enchantée de vivre...

Un siècle avait passé. La maison ceinte de pavots s'élevait encore, comme une protestation, comme un défi, en face du bâtiment conventuel érigé par le grand ancêtre, — et le dernier des Chanteprie y ramenait l'amour.

Confinés dans cette retraite, durant les jours pluvieux, Augustin et Fanny s'enivraient d'eux-mêmes. Ils ne voyaient pas le sourire de Jacquine, empressée à les servir, esclave-fée, protectrice et complice. Quand elle apportait leurs repas, elle annonçait bruyamment sa présence, heurtant ses galoches aux marches de l'escalier ; et, le soir, quand elle réunissait en un seul trousseau toutes les clefs de la maison, elle avait une manière ambiguë de dire :

— Faut-il fermer le pavillon?

Ces paroles donnaient le signal du départ. Fanny s'enveloppait dans un châle, et, comme à regret, M. de Chanteprie, disait:

— Fais atteler la voiture, Jacquine. Je vais reconduire madame Manolé aux Trois-Tilleuls.

A travers la grille du potager, la servante regardait s'éloigner le vieux cabriolet, sur le chemin du Chêne-Pourpre. Ironique, elle haussait les épaules d'un air de pitié.

Pourquoi s'en allait-elle, l'amoureuse, et lui l'amoureux, pourquoi revenait-il seul dans sa chambre vide? Ils attendaient quoi?... Le mariage? Ils pouvaient attendre! Tant que madame de Chanteprie vivrait, Jacquine ne mettrait pas les draps blancs au lit de noces... Ils avaient donc bien peur du bon Dieu, ces jeunes gens? — Et, dans le souhait informulé qui montait aux lèvres de Jacquine, il y avait comme un désir de revanche sur ce Dieu qui tuait madame Angélique, et réclamait peut-être la jeunesse stérile d'Augustin.

Le capitaine Courdimanche, l'abbé Le Tourneur se présentèrent plusieurs fois aux Trois-Tilleuls et trouvèrent la porte close. Fanny avait inventé plusieurs prétextes successifs pour interrompre les conférences religieuses... Le curé de Saint-Jean s'aperçut brusquement que la Parisienne, par des imprudences avérées, rendait son mariage impossible. Si madame de Chanteprie revenait guérie, Augustin n'oserait jamais, contre le veto maternel, épouser la femme que tout Hautfort lui attribuait comme maîtrese.

Alors, M. l'abbé Le Tourneur, « lâcha » Fanny. Il se mit résolument à la tête des dévotes qui criaient au scandale. Mais Augustin se déroba à toute entrevue, à toute explication...

Un soir, vers la fin d'octobre, les amants achevaient leur repas, dans le cabinet d'Augustin. Jacquine desservait. Augustin regardait Fanny, et Fanny regardait le soleil qui se couchait, au loin, dans un ciel rouge et terrible.

— Voyez, — dit-elle, — cela ressemble aux vieux tableaux espagnols, où le ciel écarlate semble saigner derrière des crucifiements et des tortures. La ville est toute noire et l'on devine, dans un trou indistinct, les croix blanchâtres du cimetière.

Jacquine posa sur la table un flambeau à trois branches, entassa les assiettes dans un panier, et dit sentencieusement :

— Ciel rouge au soir annonce grand vent... C'est un temps de saison... Les hirondelles s'assemblent, les corbeaux volent par troupes sur les champs. V'là les beaux jours finis, madame.

La table desservie, Augustin se penchait à son tour, contre la vitre.

— Ce ciel, — dit-il, — ce paysage ne parlent que de tristesse et de mort... Assurément, l'oncle Adhémar avait mal pris ses mesures en bâtissant ici le pavillon. La vue du cimetière devait gêner Rosalba-Rosalinde. Mais ni l'oncle Adhémar ni sa danseuse ne surent entendre le conseil des morts.

— Ma foi, — répondit Fanny, — je pense comme Jacquine : les pauvres morts sont bien morts. Vous leur faites dire tout ce que vous voulez, vous, l'homme austère... Mais si les morts pouvaient parler, ils nous diraient assurément qu'il n'y a pas d'autre sagesse que de vivre en joie et de cueillir le jour.

— Hé ! que faisons-nous, mon amie, depuis tant de semaines, sinon de cueillir les jours ?

— La cueillette est presque achevée, Augustin. Les jours délicieux s'effeuillent. Votre mère revient de Bagnères après-demain, et je partirai dimanche pour Paris... Ah ! chère maison, maison d'amour que nous devons au péché de votre oncle ! Je me sens tout à fait la nièce de cet Adhémar...

— Vous reviendrez ici, Fanny.

— Qui sait ?

— Vous y reviendrez bientôt, pour n'en jamais partir, bien-aimée.

Ils unirent leurs mains par-dessus la table. Leurs yeux brillaient à la lueur du flambeau qu'un faible courant d'air agitait. Et l'adorable visage de Fanny pâlissait un peu entre la chevelure noire et la robe violette.

— Je vous aime à en perdre la raison. Quand vous me regardez ainsi...

Jacquine enlevait la nappe. Elle avait entendu les dernières paroles d'Augustin ; elle avait surpris le regard voilé, le sourire crispé, le frisson du jeune homme.

— Mon fieu, — dit-elle, — vous savez que je m'en vas au Petit-Neauphle jusqu'à demain, voir mon cousin qui est de passage, chez ma sœur, la mère à Georgette... Puisque notre jument est malade, le charron me conduira. Et il ne revient que demain, le charron... Et alors...

— Quoi ?... Que veux-tu ? Tu es libre. Fais ce que tu voudras, — dit Augustin impatienté.

Un rire muet plissa les lèvres de Jacquine. Avant de sortir, elle fixa ses yeux jaunes sur le couple qui causait tout bas, doucement.

— Je m'en vas, — dit-elle. — Il fait froid, ce soir. J'ai préparé du feu dans la chambre.

— C'est vrai qu'il fait froid, — dit Augustin. — Venez vous chauffer, Fanny. La route nous paraîtra longue.

Ils entrèrent dans la chambre. Augustin alluma les brindilles de bois sec, disposées sous les grosses bûches, et la flamme claire jaillit, très haut. Une couleur pourpre, mobile, à reflets dansants, se répandit sur les boiseries grisâtres, sur les rideaux de gourgouran fané dont l'exquise nuance hésitait entre les tons du safran pâli et ceux de la rose mourante. L'image rétrécie du foyer brilla au flanc cintré de la commode, aux reliefs des bronzes brunis. Fanny, debout, accoudée au marbre de la cheminée, recevait la lueur brûlante. Le violet de sa robe rougissait comme certains feuillages à l'automne, mais le haut de la gorge et le visage incliné demeuraient dans une chaude pénombre.

— Ne sommes-nous pas bien ? — dit Augustin. — Asseyez-vous là, dans cette bergère, et laissez-moi me reposer à vos pieds, mon cher amour. C'est notre première veillée au coin du feu... Écoutez le vent qui siffle et tourne sur les ardoises... Rêvons que nous sommes époux.

— Hélas ! il faudra nous séparer, tout à l'heure.

— Pourquoi ne voulez-vous plus que j'aille aux Trois-Tilleuls ?

— Parce que j'aime ce pavillon... parce que mon souvenir, ici, vous enveloppe mieux, vous laisse, jour et nuit, l'illusion que je suis présente ou proche... Je pars, mais je ne vous quitte pas... Et, dans cette maison vide, vous ne vous sentez pas seul.

— Chère, chère Fanny! C'est vrai... Il me semble que vous m'appartenez enfin, pendant ces heures où vous êtes chez moi, toute à moi.

— Non pas *toute* à vous... pas encore.

— Ah! je suis heureux! je suis bien!...

Les doigts de Fanny jouaient dans les cheveux blonds du jeune homme. Il fermait les yeux, envahi d'une béatitude physique sous la caresse légère. Ses bras entourèrent la taille de son amie; sa tête soulevée cherchait le tiède appui des seins.

— Que je suis bien! — répéta-t-il.

Une chaleur délicieuse le pénétrait, et il ne savait plus si cette chaleur rayonnait du foyer brûlant ou de la femme...

Les heures passèrent, emportant les baisers, les promesses, les paroles amoureuses balbutiées bouche à bouche dans l'intimité presque nuptiale de la chambre. Le feu baissa. Les bougies diminuaient. Et derrière les volets, le vent faisait rage. Des ardoises tombèrent du toit.

La pendule d'albâtre, enguirlandée de pavots dorés, sonna onze heures, d'un timbre grêle. Madame Manolé s'écria:

— Onze heures!... Je devrais être partie depuis longtemps... Vite, mon chapeau, mon châle... Vous ne serez pas de retour avant le milieu de la nuit...

— Encore une minute, Fanny!

— Non, c'est impossible... Levez-vous! L'amour vous rend paresseux, ce soir, monsieur de Chanteprie!

Augustin se leva lentement, à regret.

— J'avais encore tant de choses à vous dire! Et je vous réservais une surprise, un souvenir... Regardez!

Dans le tiroir de la commode, il prit une miniature cerclée d'or.

— J'ai trouvé cela dans le grenier du pavillon, entre le mur et une vieille caisse remplie de livres. C'est évidemment le portrait de cet oncle Adhémar que vous aimez tant. Ce seigneur gisait sans gloire dans la poussière... Depuis combien de temps? Depuis le Premier Empire, sans doute. Mon arrière-grand'mère, la Hollandaise, avait banni de sa maison, les moindres souvenirs du renégat... La feuille d'ivoire est fendue. Pourtant la peinture m'a semblé jolie...

— Très jolie.

— Eh bien, puisqu'elle vous plaît, gardez-la.

— Je vous remercie, Augustin, et j'accepte avec plaisir... Oui, la peinture est jolie, fine, expressive, spirituelle... Mais... je ne me trompe pas... cette figure vous ressemble... C'est extraordinaire... On jurerait que c'est là votre portrait.

Elle comparait le visage d'Augustin au visage plus coloré, plus arrondi, qui souriait sur l'ivoire. Les traits communs à tous les Chanteprie, le nez droit, le front haut, serré aux tempes, marquaient la parenté de l'arrière-grand-oncle et de l'arrière-petit-neveu. Le chevalier Adhémar, c'était Augustin de Chanteprie, à ce même âge de vingt-trois ans, un Augustin plus vigoureux, plus hardi, les yeux rieurs, la lèvre fine, le teint fleuri sous la poudre ; un Augustin qui ne songeait guère aux choses de l'autre monde...

— Il nous regarde, — dit Fanny, — il nous regarde avec complaisance... Me prendrait-il pour une nièce de Rosalba-Rosalinde ?

— Erreur outrageante pour vous, Fanny, et pour moi... Oh ! le vent souffle en tempête. Je vais chercher une lanterne et la clef du jardin.

Il descendit. Madame Manolé tenait la miniature, toute petite, dans le creux de sa main. Oui, vraiment, l'Homme aux Pavots semblait rire... Il n'eût pas laissé partir Rosalba-Rosalinde, dans la nuit tumultueuse et noire, lorsque le feu discret, les rideaux tirés, le lit proche...

Fanny soupira :

— Hélas ! monsieur le chevalier, notre cher oncle, vous voyez bien que le temps n'est pas venu...

Augustin reparaissait, portant la lanterne éteinte.

— Une étrange aventure, Fanny ! Toutes les portes qui donnent sur la rue sont fermées !... Le trousseau de clefs qu'on suspend chaque soir dans l'office a disparu, Jacquine a dû l'oublier je ne sais où... Elle était si pressée de partir qu'elle en perdait la tête.

— Alors ?...

— Alors, nous sommes prisonniers... Fermée, la porte charretière ; fermée, la petite porte, derrière le pavillon ; fermée, la grille du potager... A moins de sauter par-dessus les murs du jardin !...

— Grand merci !...

— Je suis désolé... Je vous fais mille excuses...

— Clerchez plutôt un moyen de me faire évader.

— Il n'y en a pas !

— Inventez l'impossible... Je ne peux pas rester chez vous toute la nuit !

— Pourquoi pas ?

— Comment, pourquoi pas ?...

Le vent, furieux, fit grincer les girouettes, et trembler le Pavillon comme un navire. Augustin s'écria :

— Toutes les puissances de la nature se sont liguées avec Jacquine pour vous empêcher de partir ! Fanny, ma chère Fanny, prenons gaiement l'aventure. Je vous céderai la place ; j'irai dormir dans la grande maison... Le lit a des draps blancs de ce matin ; le feu couvera sous la cendre. Vous reposerez à l'abri, bien tranquille... Il n'y a pas de revenants.

— Qu'en savez-vous ?... Et que ferais-je si, vers minuit, l'oncle Adhémar et Rosalba-Rosalinde apparaissaient, en linceuls blancs, traînant des chaînes !... Cette maison est la maison du péché !... Et puis, que dirait Jacquine ?

— Je suis certain de sa discrétion : Jacquine vous aime comme sa future maîtresse... Mais que c'est mal de penser à ce que dira Jacquine, lorsqu'un mot de vous, un « oui », un « non », peut me faire tant de plaisir ou de chagrin !

— Ah ! monsieur de Chanteprie, vous commencez à devenir amoureux pour de bon, puisque Votre Sagesse a de tels caprices... Vous n'êtes pas janséniste, ce soir !

— Moquez-vous de moi, tant qu'il vous plaira, mais restez...

— Vous ne redoutez rien de moi, ni de vous-même ?...

— Puisque je m'exile !...

Elle s'était rassise, encore hésitante, retenue par une très intime pudeur. Certes, il lui serait très doux de reposer dans cette chambre, dans ce lit, mais elle n'y dormirait guère...

— Vous vous en irez tout de suite ?

— Ah ! vous consentez, vous consentez ! —s'écria-t-il... — Oui, ma chérie, je vous obéirai, je m'en irai tout de suite...

— Eh bien, partez ! Je dors debout. Allez-vous-en.

Elle lui tendit la main, qu'il baisa avec une affectation de respect, comme pour rassurer la jeune femme.

— Bonsoir, Fanny,

— Bonsoir... Qu'attendez-vous ?

Il était devenu, subitement, tout mélancolique.

— Rien... Je m'en vais. Adieu.

Il sortit. La porte de la salle basse claqua lourdement. Des gouttes de pluie cinglaient les vitres.

« Qu'ai-je donc ? — pensa Fanny. — On dirait que je pleure... Et l'oncle Adhémar se rit de moi... Je devrais être heureuse, pourtant : je suis aimée... Ah ! comme l'amour triomphait, ce soir !... Si j'avais voulu !... Mais, demain, quel réveil !... Il me détesterait sans doute... »

Les bougies, au ras des bobèches, crépitaient. Fanny souffla la triple lumière, et le reflet pourpre du feu ranimé dansa plus joyeusement sur les rideaux, sur la courtepointe du lit, en vieille indienne, qui représentait le tombeau de Jean-Jacques... La jeune femme enleva son corsage, puis son corset, et, les épaules nues, les seins libres dans la blancheur du linon, elle commença de natter sa chevelure.

Soudain, elle entendit des pas dans l'escalier. Quelqu'un montait, heurtait à la porte de la chambre. La voix d'Augustin appelait :

— Fanny !

— Vous !... Que faites-vous ?... Qu'y a-t-il ?

— Ouvrez-moi. Je vous en conjure.

Elle releva ses cheveux, en hâte, s'enveloppa de son grand châle, et entr'ouvrit la porte.

— Qu'avez-vous, Augustin ?... Vous m'avez fait peur.

Il poussa la porte, et entra dans la chambre. Il était pâle, les cheveux rabattus par le vent et tout emperlés de gouttes brillantes. Ses yeux dilatés semblaient d'un violet sombre, et Fanny reconnut son regard, — ce regard de fièvre et de vertige, qu'elle avait vu naguère en d'autres yeux.

— Pardonnez-moi, Fanny... Je n'ai pas pu m'en aller comme ça... Le cœur m'a manqué... J'ai cru vous perdre pour toujours... J'ai senti que je ne pouvais m'éloigner davantage... J'ai rôdé dans le jardin, sous la pluie, comme

un fou... Et puis, j'ai vu la lumière filtrer par la fente des rideaux, j'ai pensé que vous étiez là, derrière la muraille, si près, si loin... Et je me suis trouvé à votre porte, tout à coup, sans savoir comment...

Elle le considéra en silence et, croisant son châle plus strictement sur sa poitrine, elle dit :

— Vous êtes fou, en effet... Vous êtes malade... Allez-vous-en.

— Fanny !

— Si vous ne partez pas, je partirai !

Il ne pensa pas que cette menace était vaine, puérile, un peu comique même, puisque toutes les issues étaient fermées. Il s'écria :

— Par pitié ! ne partez pas, et ne me renvoyez pas. Permettez-moi seulement de rester au pavillon, dans la pièce voisine. Je ne bougerai pas, ma chérie. Vous ignorerez ma présence...

— Est-ce possible? Dans un quart d'heure, vous frapperiez à ma porte, plus impérieux encore, plus exigeant... Partez, Augustin, par pitié pour vous, pour moi-même...

— N'êtes-vous pas ma fiancée, ma femme? N'ai-je pas le droit de veiller sur vous?... Fanny, ne secouez pas la tête ! ne vous détournez pas de moi... Je souffre, je vous jure que je souffre...

— Mon pauvre enfant !

— Un enfant, dites-vous?... Oui, j'étais un enfant lorsque je vous ai rencontrée, un enfant ingénu, chimérique, qui rêvait sa vie... Mais vos baisers, vos redoutables baisers ont éveillé l'homme qui, maintenant, crie vers vous !... O Fanny, qu'avez-vous fait de moi? Pourquoi ne puis-je plus me contenter de ces miettes d'amour qui faisaient hier mes délices?... Je ne me reconnais plus moi-même... je ne sais plus, je ne peux plus vous obéir... je reviens, et je vous implore, et je ne m'en irai plus, Fanny !

Il la suppliait sur un ton de commandement impérieux. Elle balbutia :

— Je ne vous ai jamais vu ainsi... Vous me faites peur... Je ne veux pas...

— Je t'aime ! je t'aime !...

Le tutoiement lui montait aux lèvres comme le cri significatif de son désir et de son droit. Fanny reculait, dans une épouvante instinctive... Oui, certes, il lui faisait peur, avec sa face pâle, ses yeux fous, ses cheveux mouillés... Il la saisit... Elle lutta, la tête perdue, dans un réveil involontaire de prudence et de pudeur. Et ce fut, tout à coup, la trahison de sa volonté, l'évanouissement de son énergie. Augustin l'enveloppait, baisait ses cheveux dénoués, ses paupières, sa joue, sa bouche... Le châle tomba ; des mains tremblantes frôlèrent les dentelles de la chemisette, et, vaincue, les lèvres aux lèvres d'Augustin, Fanny se promit toute, dans un baiser si long, si profond, qu'ils y sentaient fuir leurs âmes...

Alors, il s'écarta d'elle, pour la voir, pour la posséder d'un regard de maître, et la splendeur révélée de la femme l'éblouit... Fanny était debout, près du lit, couronnée de boucles noires, les cils baissés, la gorge nue dans le reflet du brasier... Muette, les mains ouvertes comme pour dire : « Me voici », elle oubliait son désordre d'amoureuse. Et, pudique dans la simplicité de son abandon, songeant qu'elle était la première, l'Initiatrice, elle éprouvait un sentiment mystérieux et doux fait d'orgueil, de honte, de tendresse, de mélancolie et de volupté.

Sur la cheminée, dans la pénombre, l'Homme aux Pavots souriait.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

LETTRES A L'ABBÉ DELOR[1]

XVIII

31 décembre 1860.

Mon ami,

Je vous embrasse à la fin de l'année, et je vous souhaite une nouvelle année meilleure pour la Sainte Église, puisque nous ne pouvons avoir de bons jours si elle en a de mauvais. J'espère tout de Dieu, rien des hommes. J'ai vu deux fois longuement le nouveau ministre de l'Intérieur[2]. Il a été charmant pour moi, il m'a rendu mes papiers gardés par la police. Mais je voulais obtenir l'autorisation de fonder un journal, et il ne me l'a point donnée. Il a, dit-il, besoin de réfléchir, avant de mettre une pareille arme dans de pareilles mains. Je crois que ses réflexions sont faites. Ainsi me voilà tout à fait sous la remise, car Taconet[3] n'a pas moins peur de moi que le ministre, et il refuse net de me recevoir dans son *Monde*, sous prétexte que je le ruinerais ou que je le déshonorerais. Le ministre a voulu me rassurer sur les desseins du gouvernement et n'y a point réussi, tant s'en faut. Ils sont bien ignorants, bien aveugles et suraveuglés par l'orgueil, bien embarrassés dans leurs filets, et Dieu enfin donne bien des facilités à ceux qui veulent mal faire. Que je pleure

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

2. M. de Persigny.

3. Directeur du *Monde*.

l'évêque de Périgueux[1] ! Et mon cher archevêque d'Auch[2] va mourir ! Mais enfin Dieu est, et seul est Dieu !

Bien à vous en N. S.

LOUIS VEUILLOT

XIX

1er janvier 1861.

Mon très cher ami, j'ai bien rêvé d'aller à Poitiers et ensuite à Limoges, mais il n'y a aucune possibilité que je quitte Paris en ce moment. J'attends une réponse de M. de Persigny, à qui j'ai adressé une seconde sommation très respectueuse de me mettre en possession de mes droits de citoyen. Oh ! que je voudrais que l'évêque lût ma lettre ! En outre, je marie mardi ma cuisinière. Je suis son témoin, son père, sa famille, presque ses amis ; il n'y a pas moyen de la planter là ou de lui demander une remise. Mes regrets sont grands. Que j'aurais été heureux d'entendre ce discours sur Hilaire[3], et après cela de causer et de pousser jusqu'à Tulle, toujours causant ! Cependant ce bon évêque ne me gâte pas. Il avoue ses torts d'une façon charmante. J'aimerais mieux un peu d'amendement que toute cette repentance stérile. Enfin je l'aime tant que je lui pardonne non seulement ses torts envers moi, mais aussi ses torts envers lui-même, qui me touchent bien plus.

Le bon M. H. Cramouzaud[4] m'a écrit pour me proposer un coin de terre limousin, dont il fait le tableau le plus séduisant. Il y a deux défauts néanmoins : c'est à quinze lieues de Tulle et à trente ou quarante mille francs de ma bourse. Et puis, si l'on me permettait par hasard de fonder quelque chose, j'y jetterais résolument ce que j'ai avec ce que je pourrais obtenir. Je crois bien que je ne suis pas né pour

1. Monseigneur Massonnais, connu à Périgueux sous le nom populaire de monseigneur Georges.

2. Monseigneur de Salinis.

3. Panégyrique de saint Hilaire, prononcé par monseigneur Pie.

4. Notaire à Limoges.

posséder quelque chose dans cette époque où les cimetières même ne sont pas des demeures définitives ; et je garderai toute ma vie ce titre que je voulais prendre dans l'acte de mariage de ma cuisinière : *locataire !*

Adieu, mon cher ami.

LOUIS VEUILLOT

XX

16 janvier 1861.

Mon cher ami,

Je ne demandais qu'à vous envoyer le brouillon de ma lettre au ministre ; mais le prudent Eugène[1], qui met toujours Élise de son avis, pense qu'il faut tenir ce document dans le dernier secret pendant quelques semaines encore. Comme j'ai reconnu en maintes circonstances la sagesse supérieure de mes cadets, j'obéis. Vous ne perdez pas grand'chose, consolez-vous, et servez sans crainte votre dîner maigre. Je voudrais bien en être. Et quel bon repas que celui où il n'y aurait que du pain sec et la parole de l'évêque de Tulle !

Je n'ai point de réponse du ministre. Je crois que je n'en aurai point. Quand mon attente aura satisfait aux convenances, alors je donnerai toute la publicité possible : ce sera une insertion dans les journaux belges.

Je vous assure que cette hypocrisie qui se vante de laisser parler et qui impose le silence par tant de petits et bas moyens, constitue un plat d'iniquité fort dur à mâcher et des plus indigestes. Toutes les épices du diable sont là dedans.

Offrez mes très humbles civilités à votre évêque[2] ; dites au *nôtre*[3] que je l'aime et l'aimerai obstinément, sans me lasser jamais, sans tenir compte de ses silences, mais non pas sans lui souhaiter des remords.

J'aurai dans quelques jours le dernier volume des *Mélanges*,

1. M. Eugène Veuillot, son frère.

2. Monseigneur Fruchaud, évêque de Limoges.

3. Monseigneur Berteaud.

Voilà ce gros travail terminé. Il y a une préface en réponse à certaines assertions inquiétantes et intolérables de l'*Introduction* aux *Moines d'Occident* et un développement de ma lettre sur la bataille de Castelfidardo, écrite de Servières. Ce morceau vous plaira plus que l'autre ; votre cœur toujours tendre pour Charlotte n'en sera pas blessé. Vous demandez qui est Charlotte ? Cazalès avait ainsi baptisé Charles de Montalembert quand nous étions amis. Cela nous aidait à supporter ses humeurs de jolie femme. Hélas ! hélas ! Charlotte a vieilli, et de capricieuse elle est devenue enragée.

Adieu ; bon appétit.

Votre très dévoué,

LOUIS VEUILLOT

XXI

[Janvier 1861.]

Mon très cher ami,

...M. de Persigny refuse de m'autoriser à faire un journal. Je m'y attendais, mais je ne m'attendais pas à la formule du refus qui semble rédigée par M. Billault[1] ; et, en effet, c'est bien le même esprit et la même main qui ont tracé cette lettre et le rapport pour la suppression de l'*Univers* et tant d'autres tissus ignobles de contradictions et de monuments insignes d'hypocrisie. On me refuse parce que « on a vu avec le plus vif regret que, dans mes appréciations des actes et des intentions du gouvernement de l'Empereur, j'imite des partis politiques qui, se cachant sous le manteau de la religion et se jouant du Pape, voudraient faire du Saint-Père un instrument de leur hostilité contre l'Empereur ». Il y a plusieurs paragraphes du même genre. J'ai répondu à cela et le tout finira par voir le jour, mais quand et comment, je l'ignore. Et en attendant, je suis au secret.

Adieu, mon cher ami. Le courrier de Rome part aujourd'hui et je vous quitte.

LOUIS VEUILLOT

1. Précédemment ministre de l'Intérieur.

XXII

Château de Craon, 13 février 1861.

Mon cher ami,

Depuis deux mois j'ai promené des bords de la mer aux bocages de cette quasi Vendée une conjonctivite et un rhumatisme qui m'auraient fait maudire mes vacances si mes filles et ma sœur n'y avaient trouvé autant de plaisir et autant de santé que j'y ai rencontré d'ennuis. Je voulais travailler et je n'ai rien fait; je n'ai pas même lu, je n'ai pas même pris de repos, je suis atteint de fatigue et de dégoût; je me croirais découragé si je ne sentais au dedans de moi quelque chose qui proteste encore. Tout ce que je vois des hommes est de plus en plus attristant; il n'y a plus de cœur, plus d'intelligence publique. Quand on voit ces peuples qui vont encore à l'église, on se demande si leur foi n'est pas tout simplement de la superstition. Le monde veut être puni; il le sera.

Ces pays-ci sont agricoles et pasteurs; le peuple est loin de la démoralisation dont vous me faites un si lamentable tableau; j'ai vu des fermes et même des villages où l'on mène encore la vie patriarcale : c'est une habitude! On travaille à leur faire perdre cette habitude-là; le gouvernement et le bourgeois s'y emploient d'un commun accord et la besogne va vite. Si ce n'est pas la dernière heure de l'humanité qui approche, Dieu prépare des miracles plus inattendus que le monde n'en a vu jusqu'ici. Je viens de parcourir une histoire abrégée des papes. Cette époque-ci est incomparable : nulle part il ne s'est vu dans le monde un pareil abandon de la divinité... Frédéric Barberousse interrompait une opération de guerre pour célébrer une fête et mourait à la croisade; Frédéric II, le premier athée des temps chrétiens, voyait autour du pape la ligue des villes italiennes; Innocent X forçait Louis XIV de revenir sur ses pas; la Terreur provoquait la Vendée; Napoléon Ier avait contre lui toute l'Europe. Jamais la Papauté n'a été comme aujourd'hui abandonnée des peuples et des rois; l'Apostasie est universelle, c'est l'église de Satan qui est catholique.

Voilà dans quelles pensées, malade, je vais rentrer à Paris pour finir un petit livre. Hélas, mon cher ami, priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT

XXIII

La Roche-en-Breny (Côte-d'Or), le 28 janvier 1862.

Monsieur le curé,

Ayant enfin terminé le travail que j'avais entrepris pour rendre à la grande et sainte mémoire du Père Lacordaire l'hommage que je lui devais, je reprends l'arriéré de ma correspondance et je retrouve tout d'abord la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 décembre.

L'accent qui règne dans cette lettre m'a touché; il m'a semblé y reconnaître celui des anciens jours où nous étions d'accord et dont vous m'aviez déshabitué[1]. C'est de cela dont je vous remercie, monsieur le curé, encore plus que du suffrage dont vous avez honoré la première partie de mon travail. Pour vous témoigner ma reconnaissance, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de vous parler avec cette entière franchise que l'on doit, au déclin de ses jours, à ceux pour lesquels on a conservé quelque estime. Mes sentiments pour vous ont changé lorsque j'ai vu que les vôtres avaient changé pour moi... Je sais bien que vous n'avez fait que ce qu'ont fait beaucoup d'autres, et que vous êtes même resté en deçà de plusieurs... Mais enfin les antécédents de notre relation me donnaient lieu de compter sur votre sympathie : j'y avais d'autant plus droit que j'étais alors précisément ce que je suis aujourd'hui et ce que j'étais en 1836, quand vous m'avez écrit pour la première fois. Elle m'a manqué et je ne saurais vous dissimuler que ceux qui m'ont abandonné alors ont perdu tout droit à ma confiance.

Je ne crois pas que l'avenir nous offre une chance quelconque de réparer ce passé. Un passage de votre lettre me

1. L'abbé Delor n'a jamais cessé de déplorer la scission qui s'était produite entre Montalembert et Louis Veuillot. Toutefois, s'il faisait deux parts de son amitié, il ne se séparait point d'opinions du rédacteur du *Monde*, et ne s'en cachait pas avec son correspondant actuel.

montre que vous entrevoyez le salut de l'Église et de la société dans l'avènement de je ne sais quel César orthodoxe. Ce rêve, démenti par le passé comme il le sera assurément par l'avenir, est complètement étranger à l'esprit qui a présidé au mouvement catholique de 1830 et 1850, esprit auquel je suis demeuré fidèle et qui répugne à chercher la solution des difficultés présentes dans des utopies. Je ne connais dans toute l'histoire de France que deux Césars vraiment orthodoxes, Charlemagne et Saint Louis : Charlemagne n'a laissé derrière lui que la pitoyable engeance des Carlovingiens, réduits à une heureuse impuissance par la liberté des races germaniques; Saint Louis a eu pour petit-fils Philippe le Bel, dont le fatal germe a survécu chez tous ses successeurs, y compris celui qui règne aujourd'hui...

CH. DE MONTALEMBERT

XXIV

Avril 1862.

Hélas! mon cher ami, c'est bien tentant ce que vous me demandez[1]; mais c'est encore plus impossible peut-être que tentant. Songez donc que je pars pour Rome dans quinze jours et que la seule chose qui m'empêche de partir plus tôt et d'être déjà parti, c'est la multitude des travaux que j'ai à terminer. Il faut laisser du manuscrit pour assurer les vivres en mon absence. Je dois donner deux volumes à Gaume, deux articles à Eugène pour sa petite revue, un article à un autre journal ; je corrige des manuscrits de novices, que sais-je encore! Et rien n'est complètement terminé. Je m'estimerai heureux si je peux déposer la plume une demi-heure avant de monter en voiture. Et vous me proposez une vacance de huit jours! Adieu, mon très cher ami, priez bien pour moi au milieu de vos saints amis. Vous leur direz de bonnes choses que je voudrais bien entendre. Ce serait un de mes désirs de vous entendre prêcher.

Tout à vous en N. S.

LOUIS VEUILLOT

1. L'abbé Delor proposait à son correspondant un voyage à Tulle.

N'oubliez pas que je pars pour Rome pour faire vos commissions. J'y trouverai un grand sculpteur, M. Étex[1], que j'y ai envoyé pour faire ses pâques après une interruption de trente ou quarante années. Il est parfait. Et j'espère bien que nous trouverons un jour moyen de l'envoyer à Tulle pour faire un vrai buste de notre évêque.

XXV

Paris, le 11 avril 1862.

Monsieur le curé,

Il faut cependant que je vous dise un tout petit mot de remerciement pour l'excellente idée que vous avez eue de faire tirer à part cette épreuve de saint Thomas d'Aquin [2]. Je la connaissais et l'admirais depuis longtemps, si bien que j'en ai fait peindre une partie sur la corniche de ma bibliothèque, à la campagne afin de l'avoir toujours sous les yeux en travaillant : *Da mihi, Domine, cor nobile... Da invictum...* Je ne connais rien de plus beau ; aussi je vous félicite sincèrement de votre traduction qui est excellente, et de l'avoir mise sous cette forme, à la portée d'un grand nombre d'âmes. Envoyez-m'en, je vous en supplie, plusieurs autres exemplaires afin que je la puisse mettre dans tous mes livres de prières. Hélas ! je prie si mal que c'est une vraie pitié. Il faut donc venir à mon secours en priant beaucoup pour moi, ce dont je vous serai à jamais reconnaissant.

CH. DE MONTALEMBERT

XXVI

Je vous dois une lettre, mon cher bon curé. La vôtre m'est venue trouver à Époisses [3] où elle m'a tout simplement crevé le

1. Tony Étex, auteur des groupes *la Résistance* et *la Paix* à l'arc de triomphe de l'Étoile, et de *Caïn et sa race maudits de Dieu* qui passe pour son chef-d'œuvre.

2. Prière de saint Thomas d'Aquin traduite et publiée en 1862 par l'abbé Delor.

3. Propriété du comte Guitaut.

cœur. Pendant que je prolongeais mes vacances, croyant faire une bonne affaire, l'évêque de Tulle était à Paris. J'ai enragé, mais il n'était plus temps; je serais arrivé trop tard. Mon frère Eugène m'a dit combien j'avais perdu: je le savais bien, et même mieux que lui.

Vous me demandez de faire du roman. Je n'ai plus l'âge, à supposer que le reste ne m'eût point manqué. Cette fougue de production dont je vous ai parlé s'est bien appauvrie. Hélas! nous avons perdu, il y a deux mois, l'esprit le mieux fait pour nous donner un roman catholique. C'était l'auteur de *l'Enthousiasme*, la pauvre Marie Gjertz. Elle est morte, et ses amis ont dû contribuer pour lui donner un linceul. Elle avait la plus vaste, la plus noble, la plus épique conception du roman. Elle a succombé sur son œuvre à peine commencée. C'est une grande douleur que je porterai longtemps.

Adieu, mon cher ami, j'ai subi de terribles deuils cette année : Segretain, Tessier, Marie Gjertz; tous trois tendrement aimés, tous trois d'un grand esprit et d'un grand cœur chrétien. J'attendais qu'ils jetteraient de belles lumières. Dieu éteint les flambeaux qui illuminaient ma pensée et qui réchauffaient mon âme. Je suis triste jusqu'au fond. Aimez-moi, priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT

XXVII

Époisses, 5 janvier 1863.

Mon bien cher ami,

Me voici encore à Époisses. Ce beau lieu si facile à gagner m'attire invinciblement. J'y suis venu sous le moindre prétexte, en réalité pour échapper au macadam et voir une fois l'hiver du bon Dieu, dans sa parure d'arbres noirs et d'herbe verte. Cela est beau. J'ai de plus ici le grand vent, le grand feu dans de vieilles cheminées, le beau silence, l'odeur des bois et enfin les hôtes, et quelques immortels amis de la famille et de la maison. C'est une glorieuse liste qui commence par madame de Sévigné et qui se termine par monseigneur de Salinis, archevêque d'Auch. Dans l'intervalle il y a Joubert, Chateau-

briand et bien d'autres dont je lis les lettres manuscrites. Tout cela me repose et m'attriste, car tout cela n'a plus rien qui nous ressemble. Je crois que je serais vraiment heureux si j'échappais au bruit des journaux, mais où ne pénètre-t-il pas ?

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Je vous remercie de m'aimer si fidèlement. J'ai la joie de voir qu'au moins l'amitié est aussi fidèle que la haine. J'avais apporté les lettres du P. Lacordaire, je lisais cela tranquillement, heureux d'y trouver quelque simplicité ce qui n'est pas commun chez l'auteur. Tout à coup je tombe sur l'injure la plus brutale à l'adresse du pauvre *Univers* toujours accusé de férocité et de servilité. C'est à propos de la contestation sur la part d'Ozanam dans l'œuvre des Conférences [1]. Nous sommes accusés d'avoir foulé aux pieds cette tombe *aimable*, parce que le digne Ozanam ne partageait pas nos fureurs contre la liberté ! Quelle pitié ! et quelles réparations je devrais faire à Augier [2] qui ne fait que répéter contre nous ces cris insensés et avec plus d'excuses !

Adieu, mon bon ami, avec tout cela il faut remercier profondément le Dieu de la paix qui ne me refuse pas ses dons.

Mille tendresses respectueuses à tous vos parents.

Votre bien dévoué en N. S.

LOUIS VEUILLOT

XXVIII

La Roche-en-Breny, ce 24 février 1863.

Monsieur le curé,

J'ai été profondément touché de votre bonne lettre à propos des attaques dirigées contre moi par M. Eugène Rendu. Ces attaques ne m'ont pas fait beaucoup de peine : ce n'est pas du

1. Les conférences de Saint-Vincent de Paul dont Ozanam fut l'un des fondateurs.

2. Dans *le Fils de Giboyer*, Émile Augier, de son propre aveu, avait prétendu désigner L. Veuillot sous le nom de *Déodat*, ce journaliste cynique et louche disparu inopinément et dont l'aventurier des lettres Giboyer devient le successeur. Louis Veuillot était privé de tout droit d'écrire dans aucun journal. Il dut composer un volume, *le Fond de Giboyer*, pour répondre sous la forme d'un livre à des attaques à tout le moins peu généreuses en un pareil moment.

côté des adversaires du Saint-Siège que peuvent me venir des coups propres à blesser mon cœur, et l'on ne me fera jamais injure en me reprochant d'être du même avis que le Pape. Cependant j'aurais mieux fait de ne pas relever les imputations de M. Rendu ; et l'empressement du *Monde* à reproduire les diatribes de mon antagoniste m'a fait comprendre la faute que j'avais commise en éveillant les échos de la publicité sur son livre. Je m'en console en relisant les témoignages de sympathie que cette aventure m'a valus de votre part, monsieur le curé. Vous savez tout le prix que j'attache depuis si longtemps à votre approbation. Accordez-moi surtout le secours de vos prières, dont j'ai plus que jamais besoin au déclin de ma vie et de mon courage, et recevez avec mes plus affectueux remerciements, l'hommage de mon respect.

CH. DE MONTALEMBERT

XXIX

Paris, ce 25 mai 1863.

Monsieur le curé,

Votre bonne lettre du 23 me rappelle celle que j'ai toujours conservée sous les yeux depuis le commencement de mars, avec l'espoir toujours trompé de pouvoir un jour ou l'autre vous répondre à mon aise. Je le puis moins que jamais en ce moment où je suis absorbé par les ennuis et les fatigues inséparables d'une double candidature, qui ne doit aboutir qu'à un double échec[1]. Mais je veux au moins vous dire en deux mots que je suis très touché de votre active et vigilante sympathie. Vous m'avez écrit, au sujet de cette Pologne, plus malheureuse et plus sacrifiée que jamais, des paroles qui m'ont édifié et charmé. Vous venez aujourd'hui m'exprimer vos vœux pour mon élection. Je les accepte comme un témoignage d'affection, mais sans espérer, sans désirer surtout qu'ils soient exaucés. J'ai rencontré trop de trahisons et trop de bassesses dans la France contemporaine, surtout parmi les

1. Candidat d'opposition au Corps législatif et au Conseil général. M. de Montalembert, ardemment combattu par le pouvoir, échoua en effet.

catholiques, pour avoir grande envie de rentrer dans la vie publique.

Je vous remercie aussi de l'approbation dont vous honorez les travaux de mon gendre[1]. C'est un homme distingué et digne, sous tous les rapports, de son grand-père qui, après avoir été longtemps député, a fini sa vie à la Trappe. M. de Meaux est aussi candidat dans son pays ; mais sans chance d'être nommé.

Je vous affirme en toute sincérité que vous ne me ferez jamais de peine en me disant *toute votre pensée* sur les dissentiments qui me séparent de l'école dominante aujourd'hui dans le clergé. Non seulement vous ne me ferez pas de peine, mais vous me ferez *sûrement* du bien, car rien n'est plus utile que d'écouter un contradicteur bienveillant et intelligent. Je persiste à croire que vous vous trompez sur la *nature* et sur l'*origine* de ces dissentiments, bien autrement graves que vous ne le supposez. Mais je n'ai pas le temps de développer ma conviction à cet égard. Un jour peut-être nous nous rencontrerons et nous pourrons alors nous expliquer de vive-voix. En attendant, gardez-moi fidèlement votre affectueux intérêt et accordez-moi surtout le secours de vos prières.

CH. DE MONTALEMBERT

J'aime à vous dire que ma santé s'est en effet améliorée et j'espère en profiter pour continuer les *Moines d'Occident*.

XXX

Maiche (Doubs), le 9 octobre 1863.

Monsieur le curé,

Malgré la permission que vous m'avez donnée, ou plutôt l'injonction que vous m'avez faite, de ne pas vous répondre, j'éprouve depuis longtemps le remords de ne pas vous avoir remercié de vos deux dernières lettres, celle que vous avez bien voulu m'écrire au sujet de ma défaite électorale, et

1. M. le vicomte C. de Meaux.

celle plus précieuse encore du 1er mars à propos de mon écrit sur l'*insurrection polonaise*[1], mais où vous me parliez sur moi-même un langage à la fois sacerdotal et amical, qui m'a profondément touché. Je vous prie d'agréer comme gage de ma reconnaissance et de mon repentir le volume qui devra vous arriver en même temps que cette lettre et qui contient le texte de ces deux discours prononcés à Malines[2] qui, selon l'oracle quotidien du clergé, ont *affligé les catholiques* et n'ont été *loués que par les libres penseurs*. Vous ne les jugerez pas aussi sévèrement, j'en suis bien sûr, mais vous lisez et vous aimez trop le digne successeur de l'*Univers*[3] pour que je n'aie point à redouter certaines de vos impressions, et aussi pour que je ne cède pas à l'envie de vous adresser certaines explications, provoquées par votre chère lettre du mois de mars, comme par celle qui l'a suivie.

A propos des dernières élections, je voudrais voir les prêtres éclairés et sincères comme vous, réfléchir sur cette simple question : comment se fait-il que le clergé français qui, en 1848 et 1849, avait pu faire élire *cent quatre-vingts* représentants catholiques, n'en a pas pu faire nommer UN SEUL en 1863? A quoi faut-il attribuer cette incroyable déchéance politique et sociale, si ce n'est à l'influence des ridicules utopies dont le clergé a été nourri par cette bande de journalistes qui d'un autre côté, selon la forte et juste expression du Père Lacordaire, « semblent avoir pris à tâche par leur palinodie, leur âpreté et la résurrection des systèmes les plus odieux, de nous vouer au mépris et à la haine de la France moderne »?

En ce qui n'est personnel, *oui*, vous avez raison, il y a dans mon âme *une blessure qui saigne toujours*. Mais cette blessure ne provient pas d'une cause aussi indifférente que vous le supposez. Vous dites que j'ai tort de me préoccuper de ce que des catholiques, d'accord avec moi sur le *but*, emploient des *moyens*, une *tactique* que je désapprouve. Sur quoi, je prétends que, dans ce monde, en dehors du salut de

1. *Une nation en deuil*, brochure de M. de Montalembert.

2. A l'occasion d'un congrès catholique.

3. *Le Monde*, fondé en 1860 après la suppression de *l'Univers*.

l'âme, il n'y a rien de plus trompeur, de plus incertain que le *but* de nos travaux et de nos entreprises. L'honneur et le mérite de la vie consistent exclusivement dans le choix et l'emploi des *moyens*. On peut tendre à un but mesquin ou erroné : mais si on n'y arrive que par des moyens honnêtes et avoués de la conscience, on demeure irréprochable. Tout au contraire, on peut aspirer à un but très utile et très élevé, mais si on n'y parvient que par des moyens criminels ou ignobles, on ne mérite ni honneur, ni estime, ni sympathie. Il y a donc, selon moi, certains *moyens* employés pour servir l'Église, aussi répréhensibles et plus dangereux que les moyens employés par ses ennemis pour l'attaquer. Tels sont *la diffamation* envers les vaincus et les faibles, *l'adulation* envers les forts, et *l'outrage* quotidien par voie *de dénonciation* ouverte ou d'insinuation perfide contre les honnêtes gens restés debout au sein de la prostration générale, la *proscription* systématique de la raison, de la nature, de la liberté, proscription qui va atteindre jusque dans les siècles passés tout ce que les hommes ont vénéré, et qui, non contente de fouler aux pieds toutes les libertés modernes, s'en va regretter que Xerxès n'ait pas triomphé à Salamine de la liberté des Grecs! (*Monde* du 24 août 1862).

Je pense avec le Père Lacordaire et l'évêque d'Orléans [1] que ce sont là les caractères distinctifs de ce gouvernement à la fois occulte et public exercé par un journal sur le clergé de France. Je m'en afflige et je m'en indigne, non pas que je ne reconnaisse à ces écrivains le droit de professer et de publier tout ce qu'ils voudront sur le passé, le présent et l'avenir, mais parce qu'ils ont l'insolente prétention de se poser en *seuls interprètes de la vérité catholique*, parce qu'ils n'hésitent jamais à poursuivre de leurs délations les catholiques restés en dehors de leur influence, et à contester *l'orthodoxie* de tous ceux qui contestent leur infaillibilité. Oui, je veux bien être aux pieds du successeur des Apôtres, mais non à ceux d'une bande de laïcs sans mission, sans science et sans charité qui se sont constitués juges souverains des personnes et des choses religieuses. Cette incroyable tyrannie, qui s'exerce

1. Monseigneur Dupanloup.

depuis douze ans sur l'Église de France, est un scandale inouï dans l'histoire du catholicisme.

Ce scandale, encore une fois, ne provient pas de la prétention de ces hommes à dominer, mais de ce que leur domination est acceptée et admirée par la très grande majorité du clergé. — Je n'en veux pas d'autres preuves que la malveillance ou la profonde indifférence de ce clergé pour les meilleurs défenseurs de la cause catholique tels que le Père Lacordaire, le comte de Falloux, le prince de Broglie, Ozanam, l'évêque d'Orléans lui-même (avant ses récentes campagnes pour le pouvoir temporel), tous successivement dénoncés et démolis dans l'esprit des aveugles sectateurs de MM. Rupert, Chantrel et Coquille [1]...

Il me semble, cher monsieur le Curé, que j'ai dû vous écrire tout cela ou quelque chose d'approchant, lorsque après un long silence, vous avez bien voulu renouer nos anciennes relations. Quoi qu'il en soit, vous voilà bien renseigné sur la *blessure* dont vous me parlez en termes si affectueux : vous voyez qu'il s'agit de bien autre chose que d'une simple *diversité d'esprit* ou d'opinion — et que c'est bien l'honneur, ou pour mieux dire la justice et la probité qui sont en jeu. Désormais, je l'espère, il me sera inutile de vous fournir des explications sur un point capital de ma vie, où je sais bien que je ne rencontrerai pas votre approbation, mais où vous ne réussirez probablement pas à me convertir. Sur tout le reste je suis heureux de me sentir en complète union avec vous : et je vous remercie, avec la plus affectueuse reconnaissance, de ce que vous voulez bien faire mémoire de moi dans vos saints sacrifices. Croyez à mon respectueux dévouement.

CH. DE MONTALEMBERT

XXXI

Paris, ce 25 avril 1865.

Monsieur le curé,

Le soin de mes yeux m'oblige à employer la main de ma fille pour vous remercier de votre bonne lettre du 22 mars.

1. Rédacteurs du *Monde*.

J'avais lu et remarqué dans le *Monde* un extrait de votre notice sur l'excellent abbé Roy de Pierrefitte[1]. Je vous remercie mille fois de m'avoir procuré l'occasion de lire en entier cet hommage rendu à la mémoire du prêtre que vous avez aimé et si bien apprécié ; sans l'avoir jamais vu, il me semblait le connaître personnellement, tant l'ardeur et la noblesse de son âme se faisaient jour dans ses lettres et même dans ses diverses publications. C'est une véritable perte pour moi. Il comprenait, comme vous le dites si bien, l'*honneur du prêtre* et sous ce rapport surtout il laisse un vide qu'il importe plus que tout autre de combler. Je serai heureux d'associer son souvenir à celui de votre constante sympathie pour moi.

Les noms de Felletin et de la paroisse de Saint-Pierre de Limoges me sont familiers depuis les grandes luttes d'il y a plus de vingt ans, qui se renouvellent aujourd'hui sur un terrain si différent, avec des chances tellement moins favorables, et en présence d'un pays et d'un clergé si douloureusement transformé.

Comme vous l'avez pressenti, monsieur le curé, *plenus sum sermonibus* ; mais vous êtes le seul prêtre jusqu'à présent qui m'ayez témoigné le regret du mutisme qui m'est imposé. C'est d'ailleurs surtout en France qu'il faut s'attendre à devenir inutile et oublié ; le pays, qui prodigue tant de larmes à M. le duc de Morny, n'a pas besoin d'être servi par de vieux parlementaires comme moi...

CH. DE MONTALEMBERT

XXXII

[octobre 1866]

Mon cher ami,

J'ai lu votre article sur le Charlemagne, je l'ai trouvé fort bon, tout en le soupçonnant fort d'excès de bienveillance, et je l'ai donné à mon jeune collaborateur Roussel, en le priant de le faire passer. J'ai quitté Paris quelque temps après, pour changer d'air à cause d'un gros rhume, croyant bien que

1. Prêtre du diocèse de Limoges.

mon rhume et surtout l'article passeraient. Rien n'a passé et j'en suis désolé, d'autant plus que mon coquin de jeune homme est en vacances et que je ne sais où il a fourré votre manuscrit. Je reviendrai heureusement dans quelques jours et tout sera fait. Puisque j'en ai l'occasion je vous prie de me faire envoyer le livre ; vous m'avez donné envie de le lire.

Je me suis cru un moment dans la voiture de Tulle. Mais il a plu de l'eau et des affaires. J'aurais peut-être sacrifié les affaires — je n'ai osé affronter l'eau ou plutôt on me l'a défendu. Je suis enrhumé pour la première fois de ma vie, mais quel rhume ! Il a ses quarante jours et tient encore. On me dit pour me consoler que je suis à l'âge de ces choses-là, et qu'ayant fait au commencement de l'année une fluxion de poitrine qui m'a laissé du catarrhe, je dois m'attendre à être enrhumé souvent. Toute fleur passe comme l'herbe, et me voilà chaume en attendant d'être fumier. Amen ! Je me suis bien porté pendant cinquante-six ans, j'aurais tort de réclamer. Néanmoins j'avais bien envie de Tulle ; mais Tulle sera à Rome et j'y serai aussi. Ne m'oubliez pas dans vos prières, très cher ami.

LOUIS VEUILLOT

XXXIII

Époisses, 31 août 1866.

Mon très cher ami,

Comment ne vous ai-je point encore écrit ? Mon cœur me pressait de le faire tout de suite, mais j'étais dans le feu d'une action, et quand la muse me tient, j'ajourne tout pour la suivre : c'est plus fort que moi. Je crois que j'ai depuis quinze jours écrit un volume et je ne m'arrête que parce que je n'en peux plus. J'ai serré mes papiers, l'on fait mes paquets, je rentre à Paris où je vais incontinent reprendre ma besogne qui est besogne de guerre. Dans cet entre-deux, je viens à vous. Je ne m'étais pas trompé sur votre aventure [1], j'ai toujours su que, Dieu merci, vous n'en valez pas moins. Vous

1. L'abbé Delor avait été décoré le 15 août 1866.

êtes de ceux qui recevez cela sans l'avoir demandé et à qui l'on peut bien le donner sans lui ôter autre chose! Hélas! lequel d'entre nous aujourd'hui n'a des amis ailleurs qui restent assez bons d'une certaine manière, mais qui ont perdu le sens jusqu'à supposer qu'ils nous pourraient faire plaisir par de semblables coups! Cela m'est arrivé à moi qui vous parle, et j'ai eu toutes les peines du monde à me garer; sainte mère Église elle-même (dans sa partie faillible) s'était mise du complot; mais, en bonne mère, elle m'avait prévenu. Vous n'avez pas eu le même bonheur; il faut courber la tête et filer doux si la charité le conseille. Le bon curé de Plombières, où j'étais il y a deux mois, fut ainsi pincé de la propre main de César. Il ne dit ni oui ni non, et, quand César fut parti, il décrocha l'objet, le mit dans un tiroir, et personne n'en eut plus la vue. Dans le fond ces braves gens mériteraient bien qu'on leur jetât leur babiole au nez en leur demandant s'il n'y a plus de vaudevillistes, de rabbins, d'histrions, de mouchards ou de gens de lettres qu'ils puissent orner de leurs faveurs.

Je suis malade. J'ai un rhumatisme des plus agaçants et les yeux en compote. Mais ce n'est rien, c'est la douleur de l'âme qui est immense. Je croyais ne plus souffrir que comme chrétien, et je me suis encore broyé et humilié comme Français. Outre l'horreur de voir la France renier l'Église qui est pour moi comme une privation de la patrie, j'ai le sentiment d'un médaillé de Saint-Hélène, touchant la situation que nous fait la politique impériale. Nous avons donc donné Mexique à Juarez, l'Allemagne à Bismarck, l'Italie à Mazzini, Rome au diable. Voilà un joli bilan, et qui nous promet des fleurs pour la seconde moitié du siècle.

Je reconnais que c'est bien fait, que c'est juste, mais il est ennuyeux d'être Français et force est bien d'avouer que ces gredins-là vous ont décoré dans un mauvais moment. Mais Dieu arrangera tout en donnant d'autres croix. Bien à vous avec toute la tendresse et tout le respect que je vous ai voués dès longtemps.

LOUIS VEUILLOT

XXXIV

Paris, 27 décembre 1866, 40, rue du Bac.

Monsieur le curé,

La lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 20 de ce mois m'a sincèrement touché. J'y ai vu une nouvelle preuve de la sollicitude si constante dont vous m'honorez. Malheureusement, je ne puis pas encore écrire ni même dicter sans une très grande fatigue. C'est pourquoi je suis obligé d'avoir recours à une main étrangère pour vous répondre.

Après huit mois de traitement, les médecins m'abandonnent à la nature, sans me laisser entrevoir le terme de ma maladie. Ils affirment toutefois que je guérirai tôt ou tard et que j'irai mieux au printemps, sans me promettre pour cette époque un rétablissement complet. D'ici là, le peu de force dont je puis disposer doit être exclusivement consacré à la revision et à la correction des épreuves du tome V des *Moines d'Occident*. Les tomes III et IV étaient achevés et même imprimés avant ma maladie.

Croyez bien, monsieur le curé, que je suis très reconnaissant des sentiments d'affectueuse sympathie que vous voulez bien m'exprimer, et que j'ai plus que jamais besoin du secours de vos bonnes prières.

Recevez, avec tous mes remerciements, l'hommage de mes sentiments respectueux.

CH. DE MONTALEMBERT

XXXV

3 janvier 1867.

Mon bien cher ami,

Mille remerciements, mille amitiés, mille bons souhaits, ou un seul qui les comprend tous : continuez de servir Dieu dans votre très simple et très sublime vocation comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. Accroissez vos mérites et versez-en

quelque chose sur moi. J'ai un grand succès[1], je reçois de grandes injures et la fidélité de votre souvenir m'est une grande joie. Je voudrais bien vous en dire plus long, mais les journées sont courtes et j'ai cinquante lettres à écrire dans le cours de l'octave. Mes amis les plus chers sont ceux à qui j'écris le moins. Je vous assure que si la renommée n'avait que son bruit injurieux ou flatteur, ce serait une insupportable chose; mais je considère que sur les milliers de lecteurs qu'elle m'a faits en dehors de mon achalandage ordinaire, il m'en restera bien quelques-uns qui voudront désormais écouter la voix chrétienne, c'est la grande consolation. On a maintenant vendu plus de trente-cinq mille exemplaires des *Odeurs de Paris* et l'on pense monter à quarante mille. Mon public chrétien était de dix à douze mille.

Ma sœur est souffrante, mes enfants qui ne sont plus des enfants vont très bien, mon frère aussi. Moi j'entre dans les infirmités, encore doucement et néanmoins d'une manière sensible. Assez pour comprendre qu'on peut en finir avec joie. C'est encore un gain. Quant aux choses de ce monde, elles me paraissent absolument sans espoir. La civilisation périra sans remède, c'est le moins qu'on puisse attendre. Quant aux destinées de l'humanité, Dieu seul les connaît et sait seul où en est encore la vie.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT

XXXVI

Tréport, 1er août 1868.

Mon très cher ami,

Lorsque j'ai reçu votre lettre je venais de réparer très mal un de mes torts envers vous. J'ai envoyé à M. Loth[2] un chant que vous m'aviez adressé il y a bien quelques mois, avec de très gracieuses amitiés auxquelles je n'ai pas répondu. J'ai retrouvé le tout ici dans un horrible faix de papiers en

1. Avec son nouveau livre *les Odeurs de Paris*.

2. Rédacteur à l'*Univers*.

retard dont je ne peux atteindre le fond depuis quinze jours que j'y travaille. Par nature et par profession je suis condamné à ces négligences impolies dont j'ai horreur. De nature je suis distrait et musard ; de profession je suis préoccupé et accablé. Tous les matins il survient des incidents qui m'éloignent violemment des choses commencées. Je remets, j'oublie, je me désole. Il me faudrait deux ou trois secrétaires et je n'en peux trouver un. Entrez dans ma situation et pardonnez-moi tout. Hélas ! il ne manque point de gens qui ne pardonnent pas. Je reçois souvent des lettres violentes où l'on me demande pourquoi je ne réponds pas. Les demi-iniquités ajoutent aux remords que j'éprouve en songeant à ceux qui ne se plaignent point. Vous êtes du nombre, et, en ce sens, des plus cruels.

Je voudrais bien vous aller voir et faire encore une visite à Tulle. Je ne l'espère point pour cette année, sans cependant désespérer tout à fait. Je suis terriblement tenu à Paris. Je m'étais ménagé un mois de vacances. A peine arrivé ici, avec mon gynécée, la Bulle est arrivée et je suis reparti ; mes pauvres vacances en ont été rognées de quinze jours, et quelles vacances ! J'ai lu quatre ou cinq volumes et écrit peut-être une cinquantaine de lettres aux quatre coins du monde. Ce serait un cruel et insoutenable métier s'il ne s'agissait pas de la vérité de Dieu. Et je ne sais comment le peuvent faire ceux qui n'y ont pas cet intérêt.

Que Tulle est muet et quel dommage ! N'a-t-il rien fait depuis un an, ou ne veut-il plus entendre l'écho de ses paroles ? Je rêve qu'il fera un mandement sur le Concile[1]. Il aurait à traiter du Saint-Esprit et du *Concile et du Pape*, ce qui n'est pas sans importance. Et puis il faut occuper les intelligences, il faut tourner de ce côté les attentes du monde, il faut mettre l'Église en prières parce que l'enfer va être plus que jamais en fureur. Vous n'apprendrez pas sans plaisir que le Saint-Père a été content de l'*Univers*. Voici ses paroles qui m'ont été rapportées directement : « *Bello ! bello assai. E ne ha promesso degli altri.* » Bien ! très bien ; et il en annonce d'autres.

1. Le Concile du Vatican qui allait s'ouvrir. Monseigneur Berteaud fut un des partisans les plus ardents de l'infaillibilité papale.

Ce qui est singulier, c'est qu'aux Tuileries on a parlé à peu près comme au Vatican; mais je pense qu'il ne s'agissait plus du fond.

Adieu, très cher ami, aimez-moi comme si je le méritais un peu plus.

LOUIS VEUILLOT

XXXVII

Mercredi de Pâques, 1869.

Mon cher ami,

Je vous envoie mes *Couleuvres*[1]. L'impression en a été improvisée, et il paraît que c'est horrible. J'y regarderai si l'on réimprime, ce que je n'attends guère, vu l'abondance du premier tirage. Vingt mille exemplaires! Ces précipitations et ces profusions ne sont pas les traits les moins hideux de notre temps. Ils nuisent à tout perfectionnement quelconque d'une œuvre d'art. C'est fait! c'est vendu! c'est oublié! va manger ton gain!

Vous demandez pourquoi cette précipitation. C'est que je voulais aller à Rome. Et je n'y vais pas; j'ai trop à faire ici. Adieu, mon cher ami; qu'aucune faute d'impression ne vous empêche d'aimer l'auteur. Quant au livre, qu'il aille où il voudra, même à l'épicier.

Bien à vous,

LOUIS VEUILLOT

XXXVIII

Samedi de Pâques, 1869.

Merci, mon très cher ami. Je ne peux, hélas! me donner une fatigue d'un jour, ni prendre un repos de deux jours. Mon frère a été dans les maladies, il y est encore, et ma présence est nécessaire. J'avais tout arrangé pour me trouver aux *noces d'or*[2]. J'y renonce! voilà un sacrifice!

1. *Les Couleuvres*, poésies de Louis Veuillot.

2. Les noces d'or de monseigneur Pie, évêque de Poitiers.

Je suis content que mon article vous ait plu. J'ai trop peu profité de l'occasion de vous montrer mon amitié. Mais vous ne pouvez vous imaginer cette vie ! Quand Margerie[1] apportera son compte rendu, l'on fera des *bousculages* pour lui donner place.

Je ne sais trop si mes *Couleuvres* prendront. Il en est parti huit mille sur vingt mille, mais c'est le triomphe de l'éditeur, non le mien. On y trouve de la précipitation et de la surcharge, et mon dessein me semble généralement peu compris. Les journaux me sont très hostiles à peu près sans exception, et les légitimistes plus que les autres. Ils me font la guerre très habilement, quoique très lâchement, citant avec dédain quelques pièces légères ou sans couleur, passant sous silence tout le reste. J'ai eu le tort de ne pas vouloir me faire des amis, soit d'un côté, soit de l'autre, et je m'en vante. Il m'a semblé que ce serait une bassesse de me taire sur ceux-ci pour me les concilier, tandis que j'attaquerais ceux-là. Aussi suis-je repoussé de partout. Advienne que pourra. Il est insupportable de se dire : J'ai ménagé tel coquin pour me mettre contre tel autre, — et de se coaliser avec l'aspic afin de marcher sur le basilic. Marchons suivant le droit et le devoir sur tous les deux.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT

XXXIX

Paris, le 6 juin 1869.

Monsieur le curé,

J'ai été si touché de la carte que vous avez bien voulu m'adresser il y a bientôt deux mois, que je veux vous en remercier de ma main toujours défaillante. Je suis bien loin d'être rétabli, et rien ne me fait entrevoir une chance sérieuse de guérison. Mais je sors peu à peu de la crise très aggravée que j'endure depuis le mois de mars. Je n'ai encore écrit à

1. M. A. de Margerie, doyen honoraire de la Faculté des lettres à l'Institut catholique de Lille.

personne de ma propre main : mais j'avais à cœur de vous dire que votre souvenir m'a été infiniment précieux. Croyez que ceux qui me conservent, comme vous, un peu d'intérêt, ne sont pas nombreux. J'ai le malheur d'avoir été enterré tout vivant : et cela bien avant la cruelle maladie dont je suis victime depuis plus de trois ans. Je n'ai plus qu'un espoir, celui d'être bientôt délivré d'une croix que je supporte avec toute la résignation dont je suis capable, mais que je ne puis m'empêcher de trouver bien lourde et surtout bien longue ! Aidez-moi par vos bonnes prières à obtenir cette mort après laquelle je soupire, et recevez d'avance toute ma respectueuse reconnaissance.

CH. DE MONTALEMBERT

LA LÉGENDE DE LA MORT

EN PAYS CELTIQUES

« Un des traits par lesquels les races celtiques frappèrent le plus les Romains, — écrit Renan[1], — ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide, les prêts et les contrats qu'ils signaient en vue de l'autre monde. Les peuples plus légers du Midi voyaient avec terreur dans cette assurance le fait d'une race mystérieuse, ayant le sens de l'avenir et le secret de la mort. » Aussi loin que nous remontions, en effet, dans l'histoire des Celtes, la préoccupation de l'au-delà, comme nous disons aujourd'hui, semble avoir exercé sur leur imagination un prestige vraiment singulier. César nous montre les Gaulois se réclamant, sur la foi des druides, de la paternité du dieu de la Mort, et faisant profession d'en être tous descendus. « C'est pour cette raison, ajoute-t-il, qu'ils mesurent la marche du temps, non par les jours, mais par les nuits. » Nous savons également, grâce aux *Commentaires*, quelle importance ils attachaient aux funérailles, quelle somptuosité tout exceptionnelle ils y déployaient. Nous savons enfin, toujours par la même voie, que le principal souci de l'enseignement druidique était d'inculquer aux âmes la certitude qu'elles ne périssaient pas. Il est vrai

1. *Essais de morale et de critique*, p. 451. (Paris, 1860.)

qu'à ce propos César parle moins d'une survie que d'une sorte de métempsychose. Mais le peuple interprétait évidemment la doctrine dans le sens d'une immortalité personnelle, comme l'attestent les vers de la *Pharsale* où Lucain, s'adressant aux druides, s'exprime en ces termes : « D'après vos leçons, les ombres ne vont pas aux silencieuses demeures de l'Erèbe ni dans les pâles royaumes souterrains de Pluton ; le même esprit anime les membres dans un autre monde : si votre science n'est pas du charlatanisme, la mort est le milieu d'une longue vie. » Et quant à cet autre monde, cet *orbis alius*, où la vie était censée reprendre et se poursuivre au lendemain de la mort, il est prouvé, par l'acception même du mot *orbis* dans la langue de Lucain, qu'il ne faut point l'aller chercher dans une planète différente de la nôtre. L'élysée celtique n'était pas une région extra-terrestre. Les morts ne s'évadaient pas plus de la terre qu'ils ne s'évanouissaient dans ses profondeurs. Mourir, c'était simplement émigrer. Lorsque le guerrier gaulois qui, au IVe siècle avant notre ère, occupait avec son clan les provinces bataves actuelles, voyait les vagues déchaînées de la mer du Nord se ruer vers sa cabane pour l'engloutir lui et les siens, impuissant à conjurer le péril, il revêtait son costume de bataille, puis, l'épée nue à la main, le bouclier au bras, sa famille serrée à ses côtés, il attendait sans défaillance l'instant suprême, assuré, cet instant franchi, de se retrouver sain et sauf sur une autre rive et de continuer une existence identique dans un nouveau pays.

Ce pays des morts, où les Celtes le plaçaient-ils, c'est ce que l'on ne saurait guère indiquer avec précision. Eux-mêmes n'avaient sans doute sur ce point que des notions assez flottantes et confuses, et probablement la tradition variait-elle avec le milieu, selon qu'il était continental ou marin, comme cela se constate aujourd'hui encore en Basse-Bretagne, où les gens de l'intérieur n'assignent pas aux âmes des défunts le même séjour que les gens de la côte. Les populations celtiques du littoral de l'Océan étaient tout naturellement portées à localiser ce séjour dans une ou plusieurs des multiples îles dont elles apercevaient la silhouette indécise au large des eaux et qui, tour à tour éclairées par le soleil ou voilées

par les brumes, devaient leur apparaître comme des espèces de terres enchantées. Au VIe siècle après Jésus-Christ, au temps de l'historien Procope, c'est l'île de Bretagne qui est réputée, dans la croyance populaire, pour être la patrie des morts. Sur la côte d'en face, nous raconte en substance cet historien, sont disséminés quantité de villages dont les habitants pratiquent de concert le labourage et la pêche. Sujets des Francs pour tout le reste, ils sont cependant dispensés de leur payer tribut, en raison de certain service (c'est leur mot) qui leur incombe, disent-ils, depuis une époque déjà reculée : ils se prétendent voués au passage des âmes. La nuit, durant leur sommeil, ils sont soudain réveillés en sursaut par des coups heurtés à la porte : du dehors, une voix les appelle à l'ouvrage. Ils se lèvent en hâte. Vainement se refuseraient-ils à obéir : une force mystérieuse les arrache au logis et les entraîne vers la grève. Des barques sont là, non point les leurs, mais d'autres. En apparence, elles sont vides ; en réalité, elles sont chargées de monde, presque à couler bas : l'eau vient affleurer le bordage. Ils y montent et saisissent les rames. Une heure après, malgré le poids des invisibles passagers, ils sont à l'île, alors qu'en temps ordinaire le trajet ne demande pas moins d'une nuit et d'un jour. On n'a pas plus tôt touché le rivage breton que, brusquement, les barques s'allègent, sans qu'ils aient vu descendre aucun de leurs compagnons de traversée, et, à terre, une voix se fait entendre, celle-là même qui les a réveillés dans leur lit : c'est le conducteur des âmes qui présente un à un les morts qu'il amène, aux personnes qualifiées pour les recevoir, en appellant les hommes par le nom de leur père, les femmes, s'il y en a, par le nom de leur mari, et en déclinant pour chaque ombre les fonctions qu'elle exerçait de son vivant.

Tel est, dans ses grandes lignes, le récit de Procope — l'épisode le plus complet que l'antiquité nous ait transmis de la légende de la mort chez les Celtes. Tout y est suggestif à souhait, depuis le glissement de ces barques inconnues sur la mer nocturne jusqu'au mystérieux défilé funèbre à l'appel de l'invisible nomenclateur. Comment ne point rapprocher quelques-uns des détails contenus dans ce récit des traits

analogues que nous a conservés la vieille poésie épique de l'Irlande ? Là aussi il est question d'un autre monde, où l'on se rend également par mer, soit dans un vaisseau de verre, soit dans un vaisseau de bronze. Les noms qu'on lui donne sont des plus divers : c'est tantôt *mag mell*, la « plaine agréable », tantôt *tir innam beo* « la terre des vivants », tantôt *tir nan og*, la « terre des jeunes ». Dans les tableaux qu'on en fait il est dépeint comme une contrée merveilleuse. La belle Fand le célèbre en termes séduisants à Condlé, fils de Cond : « Il y a un pays où il n'est pas malheureux d'aller. Je vois que le soleil baisse ; quoique ce pays soit loin, nous y serons avant la nuit. C'est le pays de la joie ; ainsi pense quiconque le parcourt. » Ni la mort, ni le péché, ni le scandale n'y sont connus ; le temps s'y passe en plaisirs sans fin. Bref, il réunit, semble-t-il, toutes les conditions d'une terre élyséenne. Faut-il en conclure qu'il répondait, dans la pensée des *file*[1], à l'*orbis alius* de Lucain, à la Bretagne insulaire de Procope ? Le doute est peut-être permis.

Les habitants de ce séjour de délices nous sont, en effet, présentés le plus souvent, non comme des morts, mais comme des êtres d'une nature à part, supérieure à l'humanité. On les désigne par le nom de *sidhe*, qui veut dire « fées ». Ils logent dans des palais somptueux, où se voient jusqu'à cent cinquante lits, ornés de colonnes bien dorées, avec des cuves d'hydromel qui ne tarissent jamais. Leurs occupations habituelles sont les festins et la guerre. Il n'est pas rare qu'ils y convient les simples mortels. Car, visibles ou invisibles à leur gré, volontiers ils fréquentent ce monde ; leurs chars enchantés volent à la surface des eaux. Mais ce sont surtout les filles de *Mag Mell* qui viennent querir fortune d'amour aux rivages de l'Irlande. Elles ne ressemblent point aux femmes de ce pays ; quand elles sortent, elles laissent flotter leur chevelure blonde ; leurs poitrines aux belles formes sont couvertes d'or ; elles possèdent des attraits sans nombre : un charme est dans leurs paroles qui blesse infailliblement au cœur. Elles savent leur pouvoir et se plaisent à l'éprouver sur les fils des hommes. Parce que la *sidhe* qui s'était donnée à lui l'a quitté, Cuchu-

1. C'est le nom des poètes épiques irlandais.

lainn l'indomptable languit d'un mal sans remède, jusqu'à ce que les druides lui aient fait boire un breuvage d'oubli. Quand elles ont jeté leur dévolu sur un jeune homme, elles lui remettent une pomme merveilleuse; s'il en mange, il leur appartient pour toujours : aucune influence, aucune incantation n'ont désormais la vertu de le détacher d'elles ; il rompt les liens les plus chers pour les suivre sur les vagues, « dans les régions situées au delà des mers immenses », et quelquefois disparaît ainsi sans retour. Non pas que celui qui a été ravi au « pays des fées » soit condamné à n'en plus sortir. Ce n'est point ici la terre d'où l'on ne revient pas. Nous voyons des héros s'y rendre, y demeurer un mois ou deux, puis regagner intacts leurs foyers. Il en va de même des mortels ordinaires, sauf que, rentrés dans leur patrie, ils restent astreints à certaines obligations magiques qu'ils ne sauraient impunément violer.

*
* *

On a quelque peine à découvrir en quoi ce monde de pure féerie rappelle, à proprement parler, l'« autre monde ». L'homme de France le plus compétent en la matière, M. d'Arbois de Jubainville, n'hésite pourtant pas à les confondre. C'est une hypothèse à laquelle l'ont conduit, je suppose, les nombreux rapports qu'il a été le premier à signaler entre la légende irlandaise et la légende hellénique. Rapprochant la « plaine agréable » des Gaëls de la « plaine Élysion » des Grecs, il identifie avec les Bienheureux qui peuplent l'une les *sidhe* qui peuplent l'autre. Ceux-ci sont, comme ceux-là, des morts. Et ainsi s'expliquent ces dénominations de « vivants » et de « jeunes » qui leur sont attribuées dans les textes, puisque, morts, ils jouissent de la vie sans fin et sont assurés d'une jeunesse éternelle... Rien, dans l'ancienne épopée, n'autorise expressément une pareille interprétation. Il est, toutefois, d'autres traditions qui semblent militer en sa faveur. Tels, les récits qui avaient cours sur les Tûatha Dê Danann. Ces Tûatha Dê Danann, « gens du dieu dont la mère avait nom Dana », formaient la population de l'Irlande quand les pères de la race actuelle envahirent le pays. Vaincus, ils

cédèrent la place aux nouveaux occupants, et disparurent, sans toutefois abandonner l'île où, tantôt visibles, tantôt invisibles, comme les *sidhe*, ils ne tardèrent pas à jouer, dans la croyance populaire, le rôle jadis réservé à ces personnages surhumains. Si donc l'histoire des Tûatha Dê Danann a quelque fondement réel, si elle n'est pas une conception mythique, il en résulterait que la légende des ancêtres morts se serait de bonne heure mélangée, substituée même, à l'antique légende des fées. Or il est certain que les parages attribués comme séjour d'outre-tombe aux Tûatha Dê Danann sont particulièrement riches en sépultures de l'époque primitive : témoin la vaste nécropole des bords de la Boyne, si souvent visitée des archéologues, où les annales préchrétiennes situaient le palais merveilleux du roi Dagdé.

Le morceau intitulé « l'expédition de Néra » qui sert d'introduction au *Tain bo Cuailgne* (enlèvement des vaches de Cuailgne), épopée du xe siècle, est le premier texte irlandais qui fasse mention précise d'un fantôme. Et voici à quelle occasion. « Un soir de Samhain, c'est-à-dire dans la nuit qui précède la Toussaint, le roi Ailill et la reine Medb proposèrent un prix au guerrier qui serait assez hardi pour aller nouer d'un lien d'osier les pieds d'un captif, pendu de la veille. Néra, seul, accepta de braver les ténèbres et l'horreur d'une semblable nuit, que les démons ont coutume de choisir pour se montrer. Lorsqu'il eut atteint l'endroit, ce fut le pendu qui lui indiqua lui-même comment fixer le lien d'osier; après quoi, il lui demanda de le prendre sur son dos et de le mener boire. Néra le prit donc et le porta de seuil en seuil. Le mort ne voulait entrer que dans une maison où l'on n'aurait ni vidé les seaux ni couvert le feu. Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait et qu'il eut fini de se désaltérer, il lança la dernière gorgée d'eau sur les hôtes de la maison, et, tout aussitôt, ceux-ci moururent. » Cet épisode est significatif, en ce que l'acte mis ici au compte d'un pendu, c'est généralement à des fées qu'on l'impute. La confusion des morts et des fées est donc évidente dans l'*Echtra Nerai*. Un passage du *Togail Bruidne dà Derga* (la destruction du château de Dà Derga) fournit un argument encore plus caractéristique peut-être à l'appui de la doctrine de M. d'Arbois. Comme le roi Conaire

est en voyage, il aperçoit en avant de lui, sur la route, trois hommes rouges à cheval. Il dépêche vers eux un de ses guerriers pour leur offrir d'entrer à son service, et il en reçoit cette réponse : « Nous montons les chevaux de Donn Tetscorach, du séjour des *sidhe* : *bien que nous soyons vivants, nous sommes morts.* » Les trois hommes rouges avaient été bannis du pays des *sidhe* pour avoir menti.

Mais ces textes sont les seuls où l'on ait affaire à de véritables revenants. Par ailleurs, toutes les fois que des êtres venus de l'autre monde apparaissent dans l'épopée irlandaise, ces êtres sont des fées, et non des morts. Dans les croyances modernes, au contraire, l'identification des uns avec les autres est chose quasi constante. Les exemples abondent qui en font foi. A l'île de Man, un homme franchit le seuil d'une salle où les fées banquetaient ; parmi les convives, il reconnaît des personnes de sa connaissance. L'une d'elles l'avertit charitablement de ne goûter à rien de ce qu'on pourra lui offrir, s'il ne veut s'exposer à ne jamais revoir sa demeure. Il se hâte de répandre sa coupe à terre, et, à l'instant même, la salle, le festin, les gens assemblés, tout s'évanouit comme un mirage. La personne qui lui avait donné ce salutaire conseil était un mort. En Irlande, la *bean sidhe*, cette mystérieuse annonciatrice du trépas, est indifféremment, selon les cas, une fée ou un fantôme, et les âmes errantes des parents morts sont parfois assimilées à des nains qui courent les routes, la nuit, en faisant de la musique. Comme les fées, les défunts sont censés habiter des résidences souterraines : comme les fées, on les rencontre par les chemins, à cheval sur de fantastiques montures qui galopent à toute vitesse. Le fer, qui protège contre les fées, est aussi un préservatif contre les revenants. Les jours consacrés aux fêtes des *sidhe* dans la mythologie irlandaise sont Belténé (le 1er mai) et Samhain (le 1er novembre) : or ce sont pareillement les dates où les morts redeviennent leurs maîtres et recouvrent une liberté sans entraves. La nuit du Samhain, ils participent aux réjouissances des fées, boivent du vin dans les coupes des fées, dansent sous la lune aux accords des instruments féeriques. Un homme que les fées avaient enlevé pour assister à leur partie de balle trouve chez elles sa sœur qu'il avait

perdue trois années auparavant et obtient qu'elle lui soit rendue, vivante. La croyance que la mort n'est réelle que pour les gens âgés est générale chez les Irlandais. Lorsqu'on disparaît de cette vie en pleine jeunesse, c'est qu'on a été ravi par les fées. La même croyance existe en Écosse. Dans un conte recueilli par Campbell, une vieille femme, causant avec les fantômes de ses anciens maîtres, apprend de leur bouche que les *sidhe* viennent de s'emparer d'un jeune homme pleuré comme mort. Enfin, là où les deux catégories d'êtres ne sont pas entièrement confondues, — et où ne s'est pas implantée l'idée chrétienne que les fées sont des démons, — ces dernières passent pour la descendance des Tûatha Dê Danann qui, dans ces traditions plus récentes, sont authentiquement conçus comme des ancêtres morts, et non plus comme un peuple surnaturel.

Ainsi la légende transmise par la voie orale supplée dans une large mesure aux silences de l'épopée savante. Ce que les *file* des premiers siècles ne nous disent pas ou qu'ils nous laissent à peine soupçonner, les conteurs des âges plus rapprochés nous l'enseignent. Quelle que soit, au surplus, l'opinion que l'on adopte sur ce point spécial, il n'en reste pas moins que la conscience irlandaise fut toujours hantée, comme toute l'âme celtique, par l'impérieuse image d'un autre monde. Et ce qui le montre peut-être avec plus d'éloquence encore, c'est le parti que le christianisme sut tirer de cette préoccupation, en la détournant et en l'exploitant à son profit. On a vu que la tradition relative au séjour des *sidhe* ou des morts est double, en quelque sorte. Tantôt il revêt l'aspect d'un pays marin, baigné par des eaux immenses, dans les lointains lumineux du couchant. Mais tantôt aussi il nous est représenté sous la forme d'une cité souterraine, comme c'est le cas pour les palais qui abritèrent dans leurs profondeurs la race vaincue des Tûatha Dê Danann. Il y a lieu de penser que la vénération païenne dont ces antiques nécropoles étaient l'objet ne fut pas étrangère à la naissance, puis au développement du mythe chrétien du *Purgatoire de saint Patrice*.

On connaît cette fable pieuse. Lorsque saint Patrice voulut prêcher aux hommes d'Hibernie les dogmes du Paradis et de

l'Enfer, il se heurta chez eux à la plus violente incrédulité. La vie future envisagée comme une sanction de la vie présente n'était pas, en effet, une conception celtique. « Si tu veux que nous croyions à la réalité des tourments dont tu nous parles, dirent les auditeurs de Patrice, permets qu'un des nôtres s'en rende compte par ses yeux et nous en rapporte des nouvelles. » Le saint, pour les convaincre, exauça leur désir. Une fosse fut creusée, à moins qu'elle n'existât déjà sous forme de grotte ou de chambre funéraire, — car, ainsi qu'on l'a justement observé, l'aspect physique du pays est pour beaucoup dans la création de ce genre de mythes, — et un Irlandais s'y aventura. Quand il reparut, il avait sur la face toute l'épouvante des régions traversées et des spectacles entrevus. Cela se passait, dit-on, sur une petite île du Lough-Derg, dans le comté actuel de Donegal. Ce coin sauvage et reculé de l'Irlande était destiné à devenir par la suite un centre de pèlerinage pour toute la chrétienté. Le voyage au « puits » ou purgatoire de saint Patrice fut une des dévotions les plus ferventes du moyen âge. Ceux qui l'avaient accompli en perdaient le goût des joies humaines et demeuraient semblables à des morts parmi leurs contemporains. Les épreuves à subir étaient longues et redoutables. C'était toute une initiation, analogue à celle des mystères anciens ou de la franc-maçonnerie moderne. Le postulant devait d'abord s'assurer, par un scrupuleux examen de conscience, s'il se sentait la force d'âme et la bravoure nécessaires. Sa résolution arrêtée, il allait trouver l'évêque de la région qui, après lui avoir représenté les risques de l'entreprise, lui remettait une lettre pour le prieur du monastère de l'île sacrée. La navigation sur le lac se faisait, non sans péril, dans un tronc d'arbre évidé, juste assez large pour contenir le corps d'une personne : elle durait parfois des jours entiers, pendant lesquels le pèlerin était réduit au pain et à l'eau. Aussitôt débarqué, il se rendait à la cellule pénitentielle que le prieur, sur le vu de la lettre épiscopale, lui assignait et qui était à peine plus spacieuse qu'un cercueil. Il y restait sept jours, défunt au siècle, priant et se mortifiant. Le huitième jour, on l'enfermait dans une cellule encore plus profonde où il ne recevait plus d'aliment d'aucune sorte.

C'est là qu'on le venait chercher le lendemain — qui était le jour solennel — pour le mener en grande pompe à l'église. Il se confessait, communiait, entendait une messe de *requiem*, sa messe de mort, puis, précédé des clercs et des laïques chantant des litanies, il s'acheminait vers l'entrée de la sombre caverne. Sur le seuil, le prieur l'avertissait une dernière fois de renoncer à son dessein, pendant qu'il en était encore temps et, s'il persistait, lui donnait sa bénédiction avec son accolade, en lui disant : « Allez! » L'instant d'après, il était retranché du monde : la porte retombait derrière lui, comme la dalle d'un sépulcre. On la rouvrait le jour suivant, à la même heure, avec le même cérémonial. Si l'homme ne reparaissait point à ce moment précis, on jugeait qu'il avait succombé par manque de foi et l'on faisait le silence sur lui pour jamais.

Ceux qui sortaient victorieux de l'épreuve ne tarissaient point en récits sur les merveilles ravissantes ou terribles dont ils avaient été les témoins. Dans l'Europe du XIIIe et du XIVe siècle, la fortune de ces récits étranges fut presque aussi grande que celle des romans gallois. Dante, on le sait, s'en est visiblement inspiré. La relation du chevalier Owen, surtout, eut un succès prodigieux. Marie de France la mit en vers. Et, quatre cents ans plus tard, quoique défigurée au cours des âges, elle gardait encore assez de vertu féconde pour fournir un de leurs plus beaux thèmes dramatiques aux deux émules espagnols Calderon et Lope de Vega. Mais nulle part, j'imagine, — l'Irlande exceptée, — elle n'eut une action plus directe sur les âmes que dans la Bretagne armoricaine, où ce fut également le théâtre qui la popularisa. La *Vie de Louis Eunius*, naïvement découpée en scènes et dialoguée en vers frustes par quelque paysan inconnu, reste la lecture favorite des Bretons d'aujourd'hui, comme elle fut, pour leurs ancêtres, le spectacle le plus passionnant. « Il n'y a pas deux livres pareils à celui-là, me confiait une vieille fileuse trégorroise ; — pensez donc! on y voit comment les choses se passent dans l'autre monde. »

*
* *

C'est que, de tous les peuples celtiques, les Bretons sont peut-être celui qui a conservé le plus intacte l'antique curiosité de la race pour les problèmes de la mort. Il n'y a pas de sujet qui les captive davantage, ni qui leur soit plus domestique, en quelque sorte, et plus familier. La physionomie même du pays qu'ils habitent semble avoir contribué à les entretenir dans cet état d'esprit. « Lorsqu'en voyageant dans la presqu'île armoricaine, dit Renan,... on entre dans la véritable Bretagne, dans celle qui mérite ce nom, par la langue et la race, le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir : une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements... Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge, et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son Enfer. » La peinture est sans doute poussée au noir. Il n'en est pas moins incontestable qu'il y a une gravité, une mélancolie propres à cette contrée. L'indécision de la lumière, la fréquence des brouillards, les déformations souvent singulières qu'ils font subir aux objets, les silhouettes fantômales et mystérieusement animées qu'ils prêtent, par exemple, aux rochers des côtes ou aux troncs, déjà bizarres en soi, des chênes ébranchés sur les talus, la plainte du vent qui règne ici en maître, celle de la mer, dont l'accent n'est jamais le même le long d'un rivage découpé à l'infini, tantôt creusé d'entailles profondes, tantôt semé de récifs ou jonché de galets, — tout concourt à favoriser le penchant inné de l'imagination bretonne au fantastique et au surnaturel.

Le paysage est, en effet, de complicité avec le climat. A suivre les vieilles routes abandonnées, feutrées d'herbe molle, on s'explique sans trop de peine que la rencontre subite d'un passant tardif y puisse prendre le caractère d'une

apparition. Telles régions, d'une solitude farouche et presque sinistre, appellent nécessairement le mythe. Et, pour qui a visité l'immense marais de tourbe noirâtre, désigné sous le nom de Yeun Elez, dans le canton le plus sauvage de la Bretagne intérieure, au centre d'un dur horizon de granit d'où toute vie, même végétale, est comme absente, il n'est pas étonnant que le peuple en ait fait quelque chose d'analogue au Lough-Derg d'Irlande, une sorte de vestibule des palais souterrains de la mort. C'est encore à la nature des lieux, c'est au déferlement de la vague dans les fissures du littoral que doivent leur tragique légende tous ces « enfers » marins d'où montent des voix si lamentables, — Enfer de Plougrescant, Enfer de Plogoff, Enfer de Groix, pour ne mentionner que les plus connus. On comprend de même, au seul aspect des montagnettes bretonnes, qu'avec leurs profils tumulaires et leurs couronnements pyramidaux de quartz ou de schiste, elles soient devenues, dans la tradition locale, de vastes sépultures des âges immémoriaux, abritant : ou bien des sages doués de l'esprit prophétique, comme le Gwen-Klan qui dort sous le Ménez-Bré ; — ou bien de fabuleux chefs de guerre, comme le roi Marc'h à qui est consacré l'un des sommets du Ménez-Hom ; — ou enfin des êtres de stature et de puissance plus qu'humaines, comme ce Gewr, enseveli dans la montagne de Loqueffret et qu'il fallut plier neuf fois sur lui-même pour l'y faire tenir tout entier.

Pour ces raisons et d'autres encore, on a pu dire de la Bretagne qu'elle était avant toute chose le pays de la mort. Et l'homme a parfait à cet égard l'œuvre de la nature. Sur cette terre si propice aux évocations d'outre-tombe, il a prodigué les monuments funéraires. Voyager en Bretagne, c'est fouler le sol classique des ossuaires et des charniers. Il n'est pas de bourgade si humble, pour ainsi parler, qui n'ait le sien ou qui n'en exhibe du moins les débris. Anciennement, une église bretonne n'allait jamais sans un ossuaire, soit aménagé dans ses murs mêmes, soit distant d'elle de quelques pas. En face de la maison de Dieu, on voulait la « maison des morts », ces autres dieux de la mythologie primitive, — et la dévotion des vivants ne s'attachait pas moins à l'une qu'à l'autre. Souvent l'ossuaire était plus beau, plus

orné, plus monumental que l'église, comme c'est le cas pour les chapelles funéraires de la Roche-Maurice et de Saint-Servais. Beaucoup sont de pures merveilles architecturales. Les citer tous équivaudrait à dresser une interminable liste de paroisses. Il en est, comme le *campo-santo* de Saint-Pol-de-Léon, avec sa large enceinte jalonnée d'édicules gothiques, qui donnent l'impression, non plus d'un temple, mais d'une véritable cité de la mort. Les plus misérables d'aspect sont, du reste, parfois les plus saisissants ; et, pour mesurer à quel point les Bretons se complaisent aux voisinages funèbres les plus tristement suggestifs, il n'est que de pérégriner dans les pauvres villages de la montagne, à Lanrivain, par exemple, ou à Spézet. Vieux, délabré, la toiture crevassée par les vents ou les pluies, le charnier semble s'effondrer de la même ruine que les ruines humaines qu'il contient ; derrière les barreaux de la claire-voie, pêle-mêle avec des planches de cercueils, les ossements sont empilés par monceaux : il arrive qu'ils débordent et l'on peut frôler, sur l'appui extérieur de la fenêtre, des rangées de crânes moussus qui suivent, de leurs yeux vides, les allées et les venues des passants.

Comme si ce n'était pas assez de la muette éloquence d'un tel spectacle, la plupart de ces « maisons des morts » sont agrémentées d'inscriptions latines, françaises, bretonnes, ressassant toutes le même refrain hallucinant. *Memento mori*, dit l'ossuaire de Guimiliau; *Cogita mori* — *Respice finem*, répète celui de Lannédern. A Saint-Thégonnec, on croit s'entendre interpeller par les morts eux-mêmes : « C'est une bonne et sainte pensée de prier pour les fidèles trépassés — *Requiescant in pace : amen.* — *Hodie mihi, cras tibi.* — O pécheurs, repantez-vous estants vivants, car, un de ces jours aussi, vous en serez. — Soiez en paix. » L'inscription de La Martyre, en vers bretons, plus sobre, moins gémissante, a quelque chose de plus âpre aussi et de plus véhément :

An Maro, an Barn, an Ifern ien
Pa ho soing den e tle crena
Fol eo na preder e speret
Guelet ez-eo ret deceda.

[La Mort, le Jugement, l'Enfer froid, — quand l'homme y

songe, il doit trembler. — Fol est à coup sûr son esprit, — s'il ne voit qu'il faut décéder.]

Les motifs sculpturaux qui décorent ces édifices sont naturellement en harmonie avec leur destination. Ce sont des os en croix, des têtes de mort; c'est quelquefois un ange élevant dans ses bras un petit personnage nu qui symbolise une âme, quelquefois un cadavre essayant avec effort de secouer les plis de son linceul et de se dégager de la tombe; c'est surtout la figuration de la mort elle-même, sous les traits d'un squelette armé de la lance qui lui est également donnée pour attribut dans les drames corniques et les mystères bretons. Son nom, dans le langage populaire, est l'*Ankou* (le Trépas). Certains de ces Ankou de pierre ou de bois ont une célébrité régionale : il y a l'Ankou de Bulat, celui de Ploumilliau, celui de Cléden-Poher, celui de la Roche-Maurice, celui de Landivisiau — et j'en passe. L'Ankou de Ploumilliau a longtemps trôné au-dessus de l'autel des morts, dans l'église même, et, de toutes les paroisses d'alentour, les gens le venaient prier, quelques-uns en lui apportant des offrandes. Sur le tailloir de granit qui surmonte le crâne décharné de l'Ankou de Landivisiau, se lit cette ironique épigraphe : « Or ça, je suis le parrain — De celui qui fera fin ». L'Ankou de la Roche-Maurice, lui, brandissant sa lance comme un javelot, a ce cri de menace ou de triomphe : « Je vous tue tous ! »

L'usage est qu'une fois l'an, le soir de la Toussaint, le Breton visite processionnellement les charniers où sont entassées les reliques de ses ancêtres, mais il n'est guère de jour dans l'année qu'il ne s'agenouille, au cimetière, sur les tombes de ses morts plus récents. Ailleurs, par mesure d'hygiène, on tend à éloigner de plus en plus des villages les lieux affectés aux sépultures. En Bretagne, de pareilles entreprises sont regardées comme de pures profanations. Exiler les morts du voisinage immédiat de l'église, n'est-ce pas, en quelque sorte, les faire mourir deux fois, en les retranchant de la communion de leurs proches, aux faits et gestes desquels on ne doute point qu'ils ne continuent de s'intéresser? Aussi le cimetière, sauf de très rares exceptions, occupe-t-il partout le centre de la bourgade. Il en est, à vrai dire, l'élément essentiel et comme le noyau vital. Les maisons qui l'entourent

ne semblent groupées là que pour lui tenir compagnie. D'aucunes font corps avec son enclos, et je me souviens d'une salle d'auberge, à Saint-Jean-du-Doigt, dont la table avait pour pendant au dehors une dalle funéraire dont elle n'était séparée que par le vitrage d'une fenêtre ouvrant au ras du sol sacré. Cette promiscuité quasi perpétuelle de la vie et de la mort est une des choses qui frappent le plus en ce pays.

Il serait mauvais que l'enfant qui vient de naître n'eût pas à traverser le cimetière pour aller se faire baptiser. Jeune homme, c'est sous les ormes ou les ifs du cimetière qu'il donnera rendez-vous, après vêpres, à la jeune fille dont il aura « désir », et c'est sur le mur du cimetière que sa « douce » attendra, les jours de pardon, qu'il l'invite à la promenade ou à la danse. C'est encore des marches du cimetière que se font les proclamations, les annonces, les bans. Le cimetière est tout ensemble une tribune publique et un mail. On y fréquente par devoir et par goût. Sur la semaine, on s'y attarde volontiers en flâneries pieuses, le soir, après le travail fini, jusqu'à ce que les derniers tintements de l'angélus aient expiré dans le silence. Le dimanche est autant le jour des morts que le jour de Dieu. Et les fabriques paroissiales le savent bien. Le plus clair de leurs ressources, elles le doivent aux oboles dominicales versées en mémoire des morts. Assistez à une messe de village. Trois, quatre quêteurs défilent, invoquant la générosité des fidèles en faveur de telle Notre-Dame ou de tel saint : c'est à peine s'ils recueillent de-ci de-là quelque chétive offrande. Mais, derrière ceux-là, voici s'avancer un cinquième solliciteur. Il dit : *Ewit an Anaon !* (Pour les âmes) ; aussitôt le billon de pleuvoir, et souvent les menues pièces blanches. Il n'est si pauvre servante de ferme ni si misérable gardeur de vaches qui ne tienne en réserve son « sou des morts ».

L'office terminé, c'est à qui se répandra le plus vite parmi les tombes. Sur chaque tertre, sur chaque bloc mortuaire s'abat un essaim vivant. Et, là, un autre office commence, célébré cette fois par les croyants eux-mêmes et où il est aisé de voir, aux physionomies comme aux attitudes, qu'ils apportent ce qu'il y a en eux de plus personnel, de plus intime et de plus profond. L'acte religieux par excellence, c'est au

cimetière que le Breton l'accomplit. J'ai connu, à Paris, des familles d'ouvriers, d'hommes d'équipe, transplantées de Bretagne dans les quartiers de Grenelle ou de Vaugirard, qui, lorsqu'elles étaient de quelque loisir, s'en allaient, sous prétexte de prendre l'air, rôder par les avenues du cimetière Montparnasse. « Ça nous rappelle un peu chez nous », disaient-elles. A parcourir ces asiles funèbres, elles s'imaginaient retrouver leur pays.

*
* *

Au fond, toute la conscience de ce peuple est orientée vers les choses de la mort. Et les idées qu'il s'en fait, malgré la forte empreinte chrétienne qu'elles ont reçue, ne semblent guère différentes de celles que nous avons signalées chez ses ancêtres païens. Pour lui, comme pour les Celtes primitifs, la mort est moins un changement de condition qu'un voyage, un départ pour un autre monde. Et sans doute, à propos de cet autre monde, il prononce bien les mots de paradis, d'enfer, de purgatoire ; mais il est visible qu'il ne s'en sert que comme d'une langue apprise et que ce qu'il aperçoit derrière ces vocables n'a qu'un rapport très lointain avec les notions particulières qu'ils expriment.

Pas plus que les Gaulois du temps de Lucain ou les Gaëls de la vieille Irlande, les Bretons ne relèguent les morts dans une patrie distincte de celle des vivants. On retrouve, en effet, chez eux, très reconnaissables encore sous des modifications de détail, les vestiges de la double tradition irlandaise qui voit dans l'autre monde tantôt une région souterraine, tantôt une région marine. La première est figurée, en Bretagne, par le Yeun Elez où les morts s'engouffrent dans les entrailles du sol, par un trou vaseux, le Youdic ; la seconde est figurée par un îlot rocheux, le Tévennec, au large de la pointe du Raz. Comme dans le récit de Procope, les morts y sont conduits en barque, nuitamment. Ailleurs, au mythe de l'île on substitue celui de la ville engloutie. C'est ce qui arrive en particulier sur toute la côte du Trégor. Là dort sous les eaux une terre immense dont les chapelets d'îles égrenés le long du littoral sont les débris encore subsistants. Une ville merveilleuse la couvrait de ses jardins, de ses rues, de ses porti-

ques, de ses églises, de ses palais. C'était Ker-Is. Dans les beaux soirs d'été, quand les vents s'assoupissent et que la mer est calme, on entend la sonnerie de ses cloches. Car, surprise en pleine vie, en pleine activité, par un cataclysme soudain, elle continue de vivre d'une vie mystérieuse, d'une vie enchantée. Ceux qui l'habitent pourraient dire, au rebours des trois hommes rouges de la légende irlandaise : « Bien que nous soyons morts nous sommes vivants. » Ce n'est, du reste, pas le seul trait par où elle rappelle le fabuleux pays des *sidhe*.

Avant le châtiment qui la frappe — et qui est une fiction chrétienne — elle apparaît, elle aussi, comme la *contrée de la joie*. Tous les jours, toutes les nuits, ce ne sont que liesses, ripailles et voluptés. Comme Tethra, le roi de Mag-Mell, le roi de Ker-Is prêche d'exemple à ses sujets. Et dans Ahès ou Dahut, sa fille, qui ne reconnaîtrait la sœur bretonne de Fand, à sa flottante chevelure d'or, à sa beauté sans pareille, aux prestiges de sa jeunesse, au charme irrésistible de sa voix? Ainsi que Fand, Dahut recherche les fils des hommes; ainsi que Fand, elle est experte aux maléfices d'amour, et les cœurs sont aussi dociles à son appel qu'à l'appel de Fand les cœurs d'un Cuchulainn ou d'un Condlé. Joignez que la même incertitude plane sur la ville sous-marine que sur la « terre des vivants ». Est-elle un séjour élyséen ou simplement une cité de féerie? On ne saurait le dire au juste. Non pas que des gens de ce monde ne l'aient visitée; il en est d'elle, sur ce point encore, comme de Mag-Mell, et il n'est pas nécessaire d'être sorti de cette vie pour y avoir accès. D'aucuns ont donc franchi ses portes et causé avec ses habitants. Mais leurs témoignages ne nous apprennent rien de précis sur les êtres qu'ils ont rencontrés : on se demande s'il s'agit de morts véritables ou si ce ne seraient pas plutôt des victimes analogues à celles des *sidhe*, que des sortilèges magiques retiendraient captives au fond des eaux. Les deux conceptions se mêlent et se pénètrent si étroitement qu'il est bien difficile de les débrouiller.

En Bretagne comme en Irlande, la confusion s'est produite de bonne heure entre les personnages purement fantastiques et les fantômes. C'est ainsi que les formes redoutables, primitivement engendrées par la peur des ténèbres, sont, à la

longue, devenues des morts. Les *Kannerezed-noz* (lavandières de nuit), qui d'abord ont dû être des fées des eaux, passent aujourd'hui pour tordre le linge des morts, sur la berge des étangs ou la margelle des fontaines, au creux des vallons déserts. Le *hopper-noz* (crieur de nuit) le *buguel-noz* (enfant ou pâtre de la nuit) et, de façon générale, tous les Esprits de l'ombre, à mesure que s'obscurcissait dans la croyance populaire la notion de leur caractère antérieur, ont été rangés de même parmi les revenants — à titre de revenants anonymes, toutefois, et sans autres attributions définies que d'être de mystérieux semeurs d'épouvante. Par là peut-être restent-ils vaguement distincts des morts proprement dits.

Les derniers continuent, en effet, pour la plupart, de faire dans l'autre monde ce qu'ils faisaient dans celui-ci. Et, de tous les rapprochements qui s'imposent entre la légende bretonne et l'ancienne conception celtique, ce n'est pas ici sans doute le moins significatif. Le trépas ne change rien à la condition de l'homme. Le mort est « parti », mais la vie qu'il mène dans sa nouvelle résidence est identique à son existence d'autrefois. Comme le Celte des âges épiques était assuré de retrouver sur l'autre rive son harnais de guerre et ses armes, ainsi le Breton de nos jours est censé reprendre « là-bas » ses outils et ses habitudes. Les boutiquiers de Ker-Is n'ont pas cessé d'offrir aux chalands leurs étoffes, ni les maraîchers leurs légumes. Ailleurs, nous voyons le fantôme d'un laboureur pousser la charrue, ou bien c'est le rouet d'un vieux fileur d'étoupes qui se fait entendre après sa mort aussi obstiné que de son vivant. Ces êtres d'outre-tombe sont désignés par un nom collectif : *an anaon*, les âmes. Mais ces âmes n'apparaissent point séparées de leurs corps. Le défunt garde sa forme matérielle, son extérieur physique, tous ses traits. Il garde aussi son vêtement coutumier, il porte la même veste de travail, le même feutre à larges bords qu'on lui a connus, quand il était de ce monde. Et ses sentiments non plus, ni ses goûts, ni ses préoccupations, ni ses intérêts ne sont devenus autres. Les idées chrétiennes n'ont pu entamer sur ce point la vieille croyance primitive. Le mort a ses sympathies et ses aversions, ses amours et ses haines. Un manque d'égards le met hors de lui ; si on lui fait du tort, il se venge. Son âpreté paysanne

ne l'abandonne pas, ni davantage, il est vrai, le souvenir des dettes qu'il a laissées impayées et dont, au reste, il ne s'acquitte pas moins religieusement que ne faisait le Celte du temps des druides. Comme de son vivant, il se passionne, fermier, pour son champ, pêcheur, pour sa barque et pour ses filets. Sa maison, il la hante presque autant que par le passé. Il revient s'asseoir dans l'âtre, chauffer ses pieds à la braise, converser avec les servantes, surveiller le train des gens et celui des choses.

Il revient, ai-je dit? L'expression est impropre. Ce ne sont point là des *revenants*, puisque, à parler exactement, ils ne se sont point éloignés, — ou si peu! On n'a pas plutôt cloué le cadavre dans sa bière qu'on le rencontre, la minute d'après, adossé à la barrière de son courtil. Si la mort est un voyage, le retour, en tout cas, suit de bien près le départ. Peut-être est-ce au mode chrétien de sépulture qu'il faut attribuer cette déformation de l'ancien mythe. La création des cimetières a dû suggérer l'idée que l'autre monde commençait au seuil de la fosse : il n'a donc plus été localisé dans une région déterminée, spéciale, isolée par des montagnes ou par la mer. Le Yeun Elez s'est vu dépouiller ainsi d'une partie de son prestige : on a continué d'y acheminer les âmes, mais seulement les âmes inquiètes, dangereuses, celles qu'on ne peut faire tenir en repos que là. De même pour le rocher de Tévennec et les autres élysées maritimes : on n'y a plus logé que les mânes inapaisés des morts de la mer dont nul enclos de terre bénite n'a recueilli les restes.

Le surplus — c'est-à-dire l'immense majorité des morts — on ne se les représente plus accomplissant ces lointaines équipées funèbres. Il semble qu'en entrant dans la tombe ils entrent du même coup dans l'autre vie. Ils revivent donc, en définitive, aux lieux mêmes où ils ont toujours vécu. Le séjour des morts se confond avec celui des vivants. Il n'est plus ici ou là, dans tel canton terrestre ou dans tel îlot marin : il est partout, il s'étend aussi loin que s'étend la Bretagne, et c'est le pays breton tout entier qui devient à la lettre le « pays des morts ». Les légendes le montrent expressément. Invisibles le jour, mais non absentes, les âmes, dès le coucher du soleil, envahissent les champs, les landes, les chemins, pour vaquer

à leurs silencieuses besognes. Elles sont aussi nombreuses, aussi pressées « que les brins d'herbe d'une prairie ou les grains de sable de la grève ». Elles devisent entre elles dans le frisson des feuillages et le murmure du vent. Elles rôdent autour des maisons, elles y pénètrent, elles s'y installent jusqu'au premier chant du coq. Longtemps ce fut un usage, en Bretagne, de ne point verrouiller les portes, la nuit, en prévision de la venue possible des morts. Aujourd'hui encore, on a soin de couvrir de cendre la braise de l'âtre pour qu'ils soient assurés de trouver du feu à toute heure. Et les aliments qu'on dispose ou qu'on laisse sur la table, le soir de certaines fêtes, répondent à la même préoccupation. Par une espèce d'accord tacite, il est entendu que la terre appartient, le jour, aux vivants, la nuit, aux morts. Et le pacte veut être respecté de part et d'autre. Le vivant qui le rompt s'expose à de fâcheuses rencontres, susceptibles d'entraîner les plus funestes conséquences. Mais le mort, de son côté, ne peut l'enfreindre sans dommage : lequel? On ne nous le dit pas de façon explicite. Mais nous voyons constamment les âmes errantes trembler d'être surprises par le jour. Une puissance supérieure — celle de Dieu, déclarera le christianisme — les contraint de regagner, souvent à regret, les résidences diurnes qui leur sont assignées.

Serait-ce qu'il a existé, dans la conception populaire primitive, une sorte d'organisation hiérarchique et de police régulière du peuple de l'*Anaon*? Plusieurs indices tendraient à le faire croire. L'un des plus caractéristiques est le personnage de l'*Ankou*. Son multiple rôle prête à des hypothèses fort diverses. Il se peut qu'il ait été, à l'origine, soit le similaire de ce *Dispater* dont les Gaulois de César se proclamaient descendus, soit un de ces dieux, un de ces « rois » des morts, que les traditions irlandaises font trôner au pays des *sidhe*. « Salut, Labraid, rapide manieur d'épée ! » chante un poème du cycle d'Ulster. « Il hache les boucliers, il disperse les javelots, il blesse les corps, il tue les hommes libres ; il recherche les carnages, il y est très beau ; il anéantit les armées, il disperse les trésors. O toi qui attaques les guerriers, salut, Labraid ! » On retrouve comme un écho de ces strophes farouches dans la ballade bretonne qui exalte l'omnipotence

de l'Ankou. De même que les rois de Mag-Mell, l'Ankou voyage sur un char, — un char qui ne rappelle guère, il est vrai, les brillantes descriptions de l'épopée gaélique, mais qui, pour grinçants que soient ses essieux, n'en répand pas moins la terreur et la dévastation sur son passage. Par tous ces traits l'Ankou fait évidemment penser à quelque antique divinité de la mort. Il en a d'autres, par contre, qui semblent provenir d'une conception très différente. Parfois, en effet, il nous est représenté comme une espèce d'administrateur, de préposé à la garde et à la surveillance des choses d'outre-tombe. « C'est lui le maire des morts, » me disait un jour un paysan. Dans cette conception, chaque paroisse a son Ankou. Cet Ankou local est pris dans le commun des morts et sa charge n'est que temporaire : elle revient de droit au dernier défunt de l'année, lequel en est investi jusqu'à la fin de l'année suivante. Peut-être, comme l'a insinué M. Marillier, faut-il voir ici la survivance lointaine d'un ancien culte ancestral : l'Ankou de chaque village aurait été, aux temps reculés, le chef le plus récemment mort ; puis, l'organisation par clans et le culte des ancêtres ayant tous deux disparu, la croyance populaire aurait attribué à n'importe quel mort, pourvu qu'il fût le plus récent, les prérogatives du chef jadis adoré.

Quoi qu'il en soit de la valeur ou de l'inanité de ces conjectures, ce qu'on ne saurait nier, c'est que la religion de la mort, si chère à la conscience celtique, a conservé des racines singulièrement vivaces et profondes dans l'âme du peuple breton. Si elle n'est pas toute sa religion, comme on serait presque tenté de le soutenir, du moins en est-elle la trame la plus résistante et le fond le plus permanent. Le christianisme n'a pu que consacrer ce qu'il était impuissant à détruire. Et ainsi s'est perpétué jusqu'à nos jours l'anachronisme d'une race ne vivant que de ses morts et avec ses morts, goûtant leur commerce tout en le redoutant, et faisant d'eux, de leurs gestes, de leurs démarches, de leurs joies ou de leurs tristesses, de leurs regrets ou de leurs désirs, je ne dis pas seulement sa pensée constante, mais son entretien éternel.

ANATOLE LE BRAZ

NAPOLÉON

ET

LES THÉATRES POPULAIRES

I

Il y avait huit ans que les théâtres populaires, anciens spectacles forains, établis sur les boulevards grâce au bon plaisir de Louis XVI et affranchis par un décret de l'Assemblée nationale, glorifiaient les grandes dates de la Révolution, les conquêtes de la liberté et les victoires des armées républicaines, lorsque Bonaparte fit son coup d'État ; et il savait bien alors qu'il trouverait chez les amuseurs favoris des Parisiens de précieux apologistes. Depuis longtemps déjà, le vainqueur d'Italie remplaçait au répertoire des pièces patriotiques les Beaurepaire, les Custine et les Barra. Dans *Arlequin journaliste*, on avait chanté des couplets à sa louange ; dans *le Souper imprévu*, on avait célébré ses triomphes en Lombardie ; dans *l'Apollon du Belvédère*, on avait applaudi au pillage des musées italiens ; et voici ce qu'un charbonnier, amphitryon généreux, répondait au héros, qui voulait payer son dîner :

Quant à la carte d'vot'souper,
C'est à vot'retour d'Angleterre
Qu'au-devant d'vous je veux aller
Pour en recevoir le salaire.
J'n'crains pas qu'vous m'en fassiez tort,
Ni que d'vot'mémoire al's'écarte ;
Car il ne vous est pas encor
Arrivé de perdre la carte.

Bientôt, couronnant nos succès,
Heureux vainqueur de la nature,
Nous irons sur le sol anglais
Punir une trop longue injure.
Et comme une franche gaîté
Des Français jamais ne s'écarte,
Nous boirons à la liberté,
Et les Anglais paieront la carte.

Cet enthousiasme se manifeste en province comme à Paris; et, à son retour d'Égypte, c'est peut-être au théâtre des Célestins que Bonaparte eut d'abord le sentiment qu'il pouvait tout oser. « J'étais à Lyon, raconte Charles Maurice[1], lorsque le général Bonaparte arriva d'Égypte, et s'arrêta dans cette ville. A cette nouvelle, une foule immense se porta à son hôtel, et demanda le héros avec tant d'insistance qu'il parut au balcon, bien que la soirée fût déjà fort avancée. Bonneville, le directeur du spectacle, alla sur-le-champ trouver Martainville, qui végétait dans ces parages, pour l'engager à composer un à-propos qu'on jouerait le lendemain. Le délai était court. Cela n'effraya point l'esprit aventureux de l'auteur, qui mit aussitôt ses idées en campagne. De son côté, Bonneville se rendit auprès du général, pour le prier d'assister à la représentation; ce qui fut accepté... L'heure est arrivée; la salle regorge de spectateurs; le général et son état-major sont aux premières avant-scène. Les acteurs se réunissent ; ils tâchent de se recorder, de se rappeler que dans la soi-disant pièce, l'un est le père, l'autre un jeune officier revenant de l'armée, celui-ci un rival, et celle-là la fiancée du militaire. Mais la frayeur les paralyse : ils ne se souviennent plus de ce qu'ils croyaient savoir. La trop grande envie de bien faire, cette puissante raison de faire plus mal que de coutume, jette une affreuse confusion dans leur esprit... » — Et ce fut la plus extraordinaire des soirées, la plus manquée et la plus triomphale. La pièce, mal bâtie en une nuit, était stupide ; les acteurs bredouillaient ou restaient muets, entraient et sortaient sans raison. Mais il y avait des rimes

1. *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I, p. 57.

éclatantes, des couplets bourrés de « lauriers » et de « guerriers », de « victoires » et de « gloires »; et les spectateurs, qui ne comprenaient rien à l'intrigue, applaudissaient avec frénésie.

Ces applaudissements, Bonaparte allait les retrouver sur les boulevards de Paris, au lendemain du 18 Brumaire. Cependant, si pressés qu'ils aient été de célébrer le coup d'État, les théâtres populaires n'arrivèrent pas bons premiers. Un auteur presque aussi expéditif que Martainville, le citoyen Servien, fit en deux jours *les Mariniers de Saint-Cloud*, qui purent être joués le 22 Brumaire à l'Opéra-Comique. Comme il était un peu tôt pour livrer les Cinq-Cents au ridicule et à la haine, et pour traiter de « factieux » les Français restés fidèles à la légalité, la pièce fut interdite après la deuxième représentation. Mais quelques jours après, le 28, elle était de nouveau autorisée. De tous côtés, en effet, affluaient sur toutes les scènes des impromptus inspirés du même esprit et accueillis avec transport : les théâtres des boulevards rattrapaient le temps perdu. Devant l'enthousiasme soulevé par ces apologies populaires, Bonaparte comprenait que les ménagements étaient superflus. Le succès de pièces comme *la Journée de Saint-Cloud*, jouée aux Troubadours, et *la Girouette de Saint-Cloud*, jouée au Vaudeville, l'invitait à marcher en avant, au pas de charge. Les rires dont on poursuivait les députés « charlatans, intrigants, tyrans et brigands », les acclamations dont on saluait « le sauveur de la France, nouveau Messie venu d'Égypte », étaient d'éloquents plébiscites. « L'ivresse fut telle, écrivait le lendemain un spectateur, et les *bis* furent si multipliés, qu'on peut bien dire que les acteurs ont, en une soirée, deux fois joué ces pièces. »

C'est ainsi que les théâtres des boulevards, dont l'autorité sur le public était depuis longtemps très puissante, se firent, aussitôt après le 18 Brumaire, les complices de Bonaparte. Pareils au citoyen Tourniquet, de *la Girouette*, ils savaient prendre le vent, et diriger dans le bon sens les refrains de leurs couplets. Nulle part ailleurs le Premier Consul ne trouva plus fervents panégyristes. Ce sont les chansonniers du Vaudeville, les mimes de l'Ambigu et les acrobates de feu Nicolet qui consacrèrent d'abord le grand attentat contre la liberté. Ces

services ne seront pas oubliés, et le nouveau maître saura payer sa dette : il attendra sept années avant de supprimer ceux qui, depuis 1796, s'égosillaient sur toutes les scènes populaires à célébrer ses victoires. Et d'ici là, il leur témoignera de la bienveillance, mais une bienveillance plutôt négative, assez semblable à celle de Frédéric II pour les écrivains allemands : il n'aura pas l'air de songer à eux, ni même de les connaître. Ce sera déjà beaucoup, si l'on se rappelle la surveillance très active, personnelle et rigoureuse, dont il entourait les théâtres officiels. Dupaty, que semblait devoir protéger sa collaboration à *la Girouette de Saint-Cloud*, fait jouer à l'Opéra-Comique *l'Antichambre* ; dans cette inoffensive histoire de deux valets métamorphosés en gentilshommes, et faiseurs de dupes, la censure découvre une satire des seigneurs de contrebande qui composent une bonne partie de la nouvelle cour : la pièce est interdite, et l'auteur expédié sur un ponton ; sans l'intervention de Joséphine, il partait pour Saint-Domingue. Alexandre Duval donne à la Comédie-Française *Édouard en Écosse :* c'est, paraît-il, une miséricordieuse allusion aux malheurs des Bourbons ; la pièce est arrêtée, et l'auteur s'enfuit à Saint-Pétersbourg. L'année suivante, il risque un *Guillaume le Conquérant* : dans un hymne funèbre en l'honneur du preux Roland, le gouvernement croit entendre une sinistre prophétie pour le Premier Consul, qui prépare alors l'expédition d'Angleterre ; et la pièce est supprimée.

Avec une oreille si bien ouverte et des yeux si perçants, la censure aurait pu facilement, on le devine, trouver dans le répertoire des boulevards de la besogne pour ses ciseaux. On trouve toujours ce qu'on veut. Quelle pièce, si innocente soit-elle, saurait échapper à l'ingénieuse perspicacité d'une administration qui reconnaît le héros de Brumaire dans celui de Roncevaux, Louis XVI dans Édouard d'Écosse, et, sous les habits d'emprunt de deux laquais fripons, toute une légion de chambellans chamarrés ? Il n'y eut pourtant point de victime parmi les petits auteurs et sur les petits théâtres. Seul, un drame de l'Ambigu-Comique fut suspendu à la suite de l'attentat de Georges Cadoudal. C'est que, dans *Tékéli*, on s'apitoyait sur un magnat hongrois poursuivi par la police autri-

chienne et caché dans un moulin. Un paysan, qui a surpris ce secret, propose au receleur de livrer le fugitif et de partager les cent ducats promis en prime. « Qu'oses-tu dire, malheureux? — lui répond le meunier. — Tu vas, pour quelques misérables pièces d'or, envoyer au supplice un homme que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais fait de mal! Tu ignores donc qu'il n'est pas de métier plus vil, plus infâme, que celui de délateur; que le mépris universel est la juste récompense des lâches qui se jouent à ce point de la vie de leurs semblables?... » A ce moment, la police de Bonaparte cherchait partout l'insaisissable Cadoudal : ordre vint donc de suspendre la pièce. Mais l'interdiction était levée quelques jours plus tard. Pixérécourt était plus heureux que Dupaty et Duval, l'Ambigu mieux traité que l'Opéra-Comique et le Théâtre-Français.

C'était sans doute en souvenir d'une excellente réclame, faite à propos, que le Premier Consul laissait aux spectacles populaires une liberté, en somme peu dangereuse, puisqu'un simple trait de plume pouvait suffire à en réprimer les abus improbables; mais c'était aussi pour d'autres raisons. Une brusque suppression de ces divertissements très aimés ne ferait-elle pas remarquer qu'un autre bien, beaucoup plus précieux, venait d'être perdu? Ne donnerait-elle pas au nouveau gouvernement l'air de vouloir reprendre à son compte le projet, adopté par les Cinq-Cents et repoussé par les Anciens, de réduire le nombre des théâtres, et de les soumettre à l'autorité exclusive du Directoire [1]? Ne semblerait-elle pas enfin préparer le rétablissement des privilèges royaux et le retour aux habitudes de l'ancien régime? Au contraire, en maintenant les spectacles des boulevards, on protestait contre le vote mal accueilli des Cinq-Cents, on affermissait une des conquêtes de la Révolution, on conservait au peuple une de ses distractions favorites, traditionnelles et nécessaires, et, dans une certaine mesure, on l'attirait vers ce métier des armes qui allait être le sien pendant quinze années. Les pantomimes militaires, les exhibitions d'uniformes et de drapeaux,

1. Rapports d'Audouin, Joseph Chénier, Portiez et Lamarque; — séances des 25 pluviôse, 26 brumaire, 2 germinal an VI (Conseil des Cinq-Cents); séances du 28 floréal et du 18 prairial an VI (Conseil des Anciens).

les sonneries de clairon et les fanfares belliqueuses, les coups de fusil et les simulacres de batailles, toutes ces pièces bruyantes que prodiguaient alors les directeurs et dont les Parisiens se montraient friands, favorisaient aussi bien les projets du futur empereur que les impromptus de Brumaire avaient servi la politique du général. Elles entretenaient le goût des choses de la guerre ; c'était une petite école du soldat, des manœuvres pour rire, en attendant les grandes.

Il faut ajouter que cette bienveillance, surtout apparente et provisoire, cachait mal un dédain profond. S'il aimait passionnément la tragédie, dont il appréciait les chefs-d'œuvre avec une bizarrerie si peu littéraire, Napoléon ne goûtait guère la comédie : « Elle est pour moi, disait-il, comme si l'on voulait me forcer à m'intéresser aux commérages de vos salons. J'accepte vos admirations pour Molière, mais je ne les partage pas. » Il partageait bien moins encore le goût des Parisiens pour les farces des anciennes foires, les vaudevilles, les mélodrames, tirés de romans qu'il méprisait, les parades et les folies des boulevards. Cela ne comptait pas à ses yeux ; c'étaient des divertissements de laquais, comme les romans étaient des lectures de chambrières. Il se désintéressait donc absolument de ces exhibitions « où l'on essaie tous les moyens d'amuser les spectateurs qui veulent qu'on parle moins à leur esprit qu'à leurs sens ». « L'art, disait-il encore, n'a point à souffrir du succès non plus que de la chute des petits théâtres. Ils sont hors de son domaine sous tous les rapports. Ce ne sont que des entreprises commerciales ; et la seule mission du gouvernement est de veiller aux sujets offerts au public, de prévenir les attaques contre le pouvoir établi et les offenses à la morale. »

Ni l'un ni l'autre de ces délits n'étaient à redouter désormais. La surveillance morale et politique des théâtres était faite et bien faite par le ministre de l'intérieur, le directeur de l'instruction publique et le préfet de police. Prompte eût été la répression, si les auteurs et les chefs de troupes n'avaient eu, pour attirer la foule, que la ressource des satires et des indécences. Mais ceux dont les noms apparaissent chaque jour sur les affiches de cette époque sont des gens graves, pacifiques, et dévoués au nouveau maître. Cuvelier est membre

de la Société philotechnique, et il vient d'être nommé capitaine dans les guides-interprètes. Gabiot jouit de la réputation modeste d'un homme qui s'efforce « d'apporter la moralité à la scène et de travailler à l'instruction du peuple, à la correction des mœurs ». Loisel de Tréogate, ancien gendarme du roi, veut « ramener l'homme de son siècle à la vérité par le sentiment et la raison ». Caignez, dont la Révolution a ruiné la famille, ne vit que pour les lettres, et, surnommé « le Racine des boulevards », n'aspire qu'à en surpasser le Corneille, c'est-à-dire Pixérécourt. Celui-ci, dont l'étoile s'est levée sur les théâtres de Paris au moment où celle de Bonaparte brillait en Italie, est aussi le moins turbulent et le plus pudique des hommes. Il n'a pas fait, comme officier au régiment de Bretagne, la campagne de 1792 contre la France, pour venir aujourd'hui défendre la République menacée. Simple littérateur, il entend n'offrir au peuple que « de beaux modèles, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité. Il veut l'instruire à devenir meilleur en lui montrant, même dans ses plaisirs, de nobles exemples tirés de nos annales ». Il prépare à sa manière le rétablissement prochain du culte : « il supplée aux instructions de la chaire muette, et porte, sous une forme attrayante qui ne manque jamais son effet, des leçons graves et profitables dans l'âme des spectateurs[1] ».

Que diable la politique irait-elle faire dans les drames de tous ces gens-là ? On se soucie bien de la constitution de l'an VIII et du concordat, au fond du *Château des Apennins*, dans *la Tour de Lowinska*, dans *les Cavernes de la Calabre* et dans *les Mines de Pologne* ! Victor « ou l'enfant de la forêt », Cœlina « ou l'enfant du mystère », et le Pèlerin blanc, et le bon nègre Adonis, et Adélaïde de Bavière, et Christophe Colomb, et Pizarre, et Nourjahad, et Chérédin ont bien le temps de s'occuper des affaires du général Bonaparte au milieu de leurs multiples aventures, si compliquées et si périlleuses ! Et comment pourraient-ils outrager les mœurs, ces honnêtes mélodrames, où l'inévitable Providence ne manque jamais, dans un invariable dénouement, de châtier

1. Charles Nodier ; — *Revue de Paris*, juillet 1835.

les traîtres lâches, de récompenser les soldats vaillants, les amoureux fidèles et les vierges innocentes? On n'encourage pas le vice sur les boulevards, on y applaudit la vertu ; on n'y conspire pas, on y pleure.

On y rit aussi, même dans les drames qui font pleurer; et le rire, qui est le propre de l'homme, est l'ami des gouvernements, — quand il n'est pas moqueur. Pour détendre les nerfs et sécher les larmes, les directeurs réclament, et les auteurs leur accordent volontiers un personnage qui devient alors, et qui est resté, depuis, le favori du parterre et du paradis. Héritier de Pierrot et de Janot, il arrive en droite ligne des tréteaux forains, ce niais dont les plaisanteries et les lazzis égayent les intrigues les plus noires. Le siècle n'avait pas deux ans, et Victor Hugo n'était point né, que le grotesque et le tragique, le larmoyant et le comique avaient consommé leur union, ou plutôt s'étaient, dans une même œuvre, juxtaposés. Il ne manque plus que des écrivains et des poètes, des charpentes solides et des personnages qui se tiennent à peu près debout, une belle préface et d'éblouissantes tirades, pour avoir le drame romantique. Même on rencontre dans certaines pièces, au début du siècle, les thèses et les contrastes qui seront si chers à Victor Hugo : Fanchon la Vielleuse, Fanchon, parangon de vertu, modèle de délicatesse et de générosité, Fanchon qui, après avoir donné tant de plaisir à ses contemporains, inspire un amour honnête, n'est-ce pas déjà Marion Delorme?

Le vaudeville, qui apparaît alors comme la forme préférée de la comédie populaire, n'est pas moins inoffensif que le mélodrame. Depuis deux cents ans qu'il existait, il avait successivement revêtu tous les costumes, celui du grand seigneur et celui du manant, ceux du soldat, de l'ouvrier et du paysan. Conduit par Le Sage et Favart, il était allé chanter dans les foires et dans les villages. Au bras de Vadé, il s'était enivré dans les cabarets avec les poissardes et les racoleurs. Dans les camps et sur les boulevards, il avait enflammé de ses refrains patriotiques les soldats et les sans-culottes. Il s'était tour à tour montré naïf, grossier, sentimental, polisson, malin et méchant. Aujourd'hui que les hymnes à la liberté, les satires politiques et religieuses et les trop lestes propos

ne sont plus autorisés, il se fait littéraire et semble vouloir fréquenter les critiques et l'Académie. Il célèbre les grands écrivains, et le répertoire du théâtre qui porte son nom devient un cours anecdotique de littérature française.

« C'est une idée fort heureuse, disait alors un des auditeurs de ce cours, que celle de faire passer successivement en revue tous les auteurs illustres. On aime à voir sur la scène les personnages dont on a souvent admiré les talents. C'est en quelque sorte vivre avec eux. » Et voici que, ressuscités et bien vivants, défilent sous nos yeux Clémence Isaure aux Jeux Floraux, Rabelais dans l'auberge où il passa un si mauvais quart d'heure, Patru dans sa bibliothèque, Molière dans sa maison d'Auteuil, Colletet sur le Pont-Neuf, Voltaire et Richelieu, enfermés à la Bastille, l'un pour les *J'ai vu* qui n'étaient point de lui, l'autre pour son épouse qu'il ne voulait point voir, et devisant le plus spirituellement du monde. Comme de juste, cette histoire littéraire ne pouvait oublier les grands ancêtres, fondateurs, directeurs et fournisseurs des spectacles populaires. Et, en effet, les Carlin, les Dominique et les Monet, Piron, Favart, Le Sage revivent sur les théâtres qu'ils ont créés ou fécondés, et, dans des pièces écrites à leur gloire, assistent, pour ainsi dire, à leur apothéose, faite par eux-mêmes. Quand tout à l'heure elle imaginera de fêter par des à-propos les anniversaires de ses grands auteurs, Corneille, Racine et Molière, la Comédie-Française ne fera qu'adopter un usage inauguré sur les boulevards, où les dévots des anciennes foires et leurs enfants perpétuent le culte des amuseurs du siècle qui vient de disparaître.

A ces évocations on n'oublie pas d'ailleurs de mêler, le plus souvent possible, des couplets de circonstance. Quand il est question d'une descente en Angleterre, on chante :

Si pour descendre en Angleterre,
Faisant un miracle nouveau,
Dieu, comme aux beaux jours de la terre,
En vin pouvait transformer l'eau,
Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
Redouteraient un grand échec;
Car bientôt, à force de boire,
Chez eux on irait à pied sec.

De même, la nouvelle que Bonaparte venait de ratifier le traité d'Amiens s'étant répandue à l'heure où le rideau du Vaudeville allait se lever sur *René Le Sage*, et le canon l'annonçant à Paris, les auteurs improvisaient dans la coulisse un couplet aussitôt récité par l'acteur Laporte :

Pour éviter certaine guerre
Entre le public et l'auteur,
Par un couplet préliminaire
On vous engage à la douceur.
En conséquence, moi, Laporte,
J'allais vous demander la paix ;
Le canon a la voix plus forte :
Il vous l'annonce et je me tais.

Ce sont, probablement, les éloges prodigués sur les boulevards aux guerres et à la politique de Bonaparte qui, vers la fin du Consulat, valurent à l'un des petits théâtres un honneur précieux et gros d'espérances. Les deux principales troupes foraines de l'ancien régime, devenues sous la République l'Ambigu-Comique et la Gaîté, gardaient pieusement le souvenir des représentations extraordinaires données jadis à la cour par les petits artistes d'Audinot et les grands danseurs de Nicolet. En 1804, le Vaudeville put inscrire dans ses annales un triomphe aussi mémorable. Son directeur et les meilleurs sujets de la troupe furent mandés au camp de Boulogne, comme le seront plus tard, à Bruxelles, à Dresde et à Erfurt les Comédiens Français ; et ils y chantèrent les victoires de Napoléon, comme Favart avait chanté dans les camps celles du maréchal de Saxe. Les applaudissements, l'argent et les pensions récoltés pendant cette expédition glorieuse ne permettaient-ils pas aux théâtres populaires de regarder l'avenir avec sérénité ?

II

Hélas ! non : ces faveurs ne devaient pas se renouveler. L'empire est fait, et ce sont les Grands Comédiens qui divertiront désormais la cour, l'état-major et les souverains

étrangers. Ce privilège leur revenait de droit avec tous les bienfaits du maître. Ne sont-ils pas maintenant les « Comédiens ordinaires de Sa Majesté », les représentants d'une institution « qui fait partie de la gloire nationale », les interprètes attitrés de la tragédie, « cette école des grands hommes, des peuples et des rois »?

Les préférences de Napoléon étaient donc très légitimes, et les directeurs des théâtres secondaires eurent d'autant moins l'idée de s'en plaindre qu'ils n'avaient jamais connu les hautes protections et s'étaient toujours inclinés devant la suprématie de la Comédie-Française. Ils ne réclamaient que le droit de vivre. Or ce droit, consacré par les décrets de la Constituante et de la Convention, le Premier Consul l'avait toujours respecté; et, en vérité, il devait bien cela à ses amis de la première heure, qui lui demeuraient très fidèles. Ceux-ci, en effet, comme ils avaient exalté le 18 Brumaire, glorifiaient l'Empire : la lecture des bulletins de la Grande Armée est toujours suivie d'odes enthousiastes ou de scènes improvisées avec lesquelles on rafraîchit, de façon plus ou moins heureuse, les pièces en cours de représentation. A la nouvelle de la prise de Vienne on chante au Vaudeville :

Tandis que, quittant son château,
Alexandre, l'empereur russe,
Va pour raison, *incognito,*
Rendre visite au roi de Prusse,
Voilà qu'un beau matin, au son
De sa bruyante artillerie,
Notre empereur Napoléon
Entre à Vienne en cérémonie.
Au lieu d'être en son domicile
Pour recevoir Napoléon,
François s'en va dîner en ville,
Et personne dans la maison.
En pareil cas, c'est malhonnête
De tourner ainsi les talons...
Mais ça n'empêche pas la fête
Dont François paiera les violons.

Tel était alors l'enthousiasme napoléonien des petits théâtres qu'on trouvait toujours et partout, même dans les cas les

plus inattendus, le moyen de flatter le maître. Pendant la Révolution, *la Chaste Suzanne* avait fait beaucoup de bruit à cause des analogies frappantes et transparentes entre certaine scène de la pièce et la séance du tribunal qui avait jugé Marie-Antoinette; et l'on connaît l'accueil réservé à la phrase fameuse : « Vous êtes ses accusateurs, vous ne sauriez être ses juges ». Dix ans après, cette même Suzanne, rajeunie par de nouvelles allusions, provoquait une curiosité analogue, et l'on applaudissait avec transport des morceaux ajoutés, comme ceux-ci :

JOACHIM

Peuple d'Israël, nos perfides ennemis et leurs nombreux alliés s'étaient vainement ligués contre toi.

Leurs projets s'en vont en fumée,
Et leurs bataillons sont épars.
Le chef de notre Grande Armée
Vous adresse leurs étendards.
Nous devons ces précieux gages
A nos jeunes triomphateurs;
C'est à nos vieillards, à nos sages
D'en être les conservateurs.

LE JUGE

Nous allons les déposer au temple, et préparer les tables d'airain où seront inscrits les noms des braves qui se sont le plus distingués.

SUZANNE ET DANIEL

Chantons les exploits de nos braves;
Rien n'est égal à leur valeur.
Ils ne connaissent point d'entraves;
Pour guide ils ont toujours l'honneur.
Des beaux jours de ce vaste empire
Je vois les signes précurseurs.
Quel éclat on peut lui prédire,
Avec de pareils défenseurs!

Ces chants de triomphe et d'amour devaient, semble-t-il, assurer à leurs auteurs la bienveillance du gouvernement et une liberté dont ils faisaient un usage si profitable à la

politique impériale. Ils étaient pour Napoléon de précieux collaborateurs, non seulement parce qu'ils trompettaient sa gloire tout le long des boulevards et développaient les sentiments belliqueux des Français, mais encore, tout simplement, parce qu'ils les divertissaient. Il ne déplaisait pas à Mazarin que les Parisiens chantassent, du moment qu'ils payaient; Napoléon devait être content de savoir qu'ils riaient pendant les hécatombes des champs de bataille. Et ils riaient bien. Jamais peut-être le public ne parut plus attaché à ses vieux amuseurs. Chaque soir, les théâtres populaires s'emplissaient d'une foule joyeuse; et Campenon, commissaire impérial près l'Opéra-Comique, constatait avec mélancolie que tout Paris courait à la Gaîté, voir *le Pied de mouton*, et aux ballets de la Porte-Saint-Martin. L'Ambigu, avec ses mélodrames, le Vaudeville, avec ses comédies à couplets, le Théâtre Montansier, avec ses grivoiseries et ses farces renouvelées des foires, n'encaissaient pas de moins bonnes recettes.

Sans doute, ces mélodrames, ces comédies et ces vaudevilles manquaient de goût, de style et de bon sens. Malgré cela, ils s'imposaient à tous et préparaient les spectateurs à la révolution romantique. « Le peuple grossier, séduit par un faux prestige qui l'éblouit en trompant sa raison, la haute société même, excitée par l'attrait et le besoin de la nouveauté, couraient en foule à ces monstruosités, comme on se hâte de dévorer le roman le plus bizarre, comme on va voir un animal hideux, offert à la curiosité publique [1]. »

On était emporté par le mouvement continuel des drames, par les péripéties multipliées, par les sentiments romanesques, par la mise en scène, le jeu des machines et la décoration. Comme les personnages de la tragédie paraissaient froids, à côté des héros obligés du mélodrame! Combien plus intéressants le traître aux longues moustaches, qui déclamait des imprécations bien conditionnées, et le niais qui, affublé d'un habillement grotesque, débitait d'énormes bêtises! Quelle différence entre les longs récits en vers de la Comédie-Française et les aventures extraordinaires, les incidents

1. *Plan d'une organisation générale de tous les théâtres de l'Empire*, par Fay, administrateur privilégié du théâtre de Marseille.

tumultueux qui se pressaient sur les scènes des boulevards, étonnant l'esprit, captivant l'attention, agitant l'âme et la promenant de surprise en surprise! Quand on venait de voir les vieux décors fanés, et toujours les mêmes, des tragédies classiques, jugez de l'effet que devait produire un drame comme *Robinson Crusoé*, où chaque acte présentait un tableau différent, et d'un effet neuf. Ici, une montagne d'où descendaient, à travers les arbres de la forêt, une nuée de Caraïbes amenés par Vendredi au secours de Robinson ; là, l'immensité des mers où s'avançait majestueusement un vaisseau de haut bord. Et au milieu de ces décors somptueux, que de personnages ! Des blancs, des nègres, des soldats, des marins, des sauvages ! Quels costumes pittoresques ! Que d'événements inattendus ! C'est Vendredi arrachant son père à une horde de sauvages qui vont le faire rôtir pour le dévorer ; c'est Robinson sauvant un capitaine que des marins révoltés attachent à un arbre pour l'abandonner aux bêtes féroces, et reconnaissant dans ce capitaine son père Diégo ; ce sont des matelots enchaînés, brisant leurs fers, et revenant à la charge avec un renfort de rebelles. Et tout cela mêlé de changements à vue, d'intermèdes et de ballets. Ces danses apparaissaient bien un peu comme des massifs de fleurs dans une catacombe ; mais on n'y regardait pas de si près. Et, depuis, n'en a-t-on pas admiré, même à l'Opéra, de plus imprévues encore !

C'est par de semblables exhibitions que les petits théâtres devenaient chaque jour davantage, selon le mot d'un contemporain, « les plus dangereux ennemis de ces antiques établissements qui suffisaient aux plaisirs de nos aïeux ». En attirant tout Paris, ils vidaient les grands. « Ceux-ci, écrivait alors madame de Rémusat, ne font rien ; l'Opéra est endetté, Feydeau ne reçoit personne et les Français clochent. » — « La situation actuelle du Théâtre-Français, disait *l'Opinion du parterre*, est sans contredit une des plus affligeantes et des plus pénibles où il se soit trouvé depuis son établissement. L'empressement avec lequel le public se portait à ses représentations est sensiblement ralenti ; les pièces qu'il suffisait de placer sur l'affiche pour remplir la caisse se jouent aujourd'hui dans le désert. » Pourtant, depuis le 18 Brumaire,

Napoléon, vivement sollicité par Talma, et désireux de relever une des plus glorieuses créations de la royauté, n'avait cessé de multiplier les encouragements : il dotait la Comédie-Française d'une rente de cent mille francs, il modifiait très avantageusement son organisation commerciale, il confiait ses intérêts à un commissaire et à un surintendant, et dirigeait lui-même les affaires de la maison. Eh bien, en dépit de tous ces efforts, ses protégés n'avaient une bonne salle qu'aux premières représentations, aux soirées gratuites ou de gala, et les jours où l'empereur était attendu.

Quand, malgré les soins qu'on lui prodigue, l'eau dont on l'abreuve et le fumier dont on le nourrit, un arbre rare s'étiole, prêt à mourir, un bon moyen de lui rendre la vie est d'arracher les arbres voisins qui lui font concurrence, lui disputent l'air et la terre. Puisque la décadence de la Comédie-Française était causée, non par le peu de goût des Parisiens pour les spectacles, mais par leurs préférences pour les petits théâtres, n'était-il pas à craindre que l'empereur ne prît, contre ces derniers, les mesures énergiques d'un jardinier soucieux de conserver une plante précieuse? S'il persistait à les considérer comme de simples entreprises industrielles, il ne pouvait plus croire que leur succès ou leur ruine n'intéressait point l'art : c'était le succès des farces, des vaudevilles et des mélodrames qui menaçait de mort l'art dramatique, représenté surtout à ses yeux par le Théâtre-Français. Et Talma ne lui laissait pas ignorer le danger, non plus que les principaux sociétaires : nous savons que Monvel, Fleury, Saint-Prix et Dugazon profitaient de leur fréquente présence à la cour pour lui soumettre des pétitions, où revenaient sans cesse les doléances dont la Comédie-Française était depuis plus d'un siècle coutumière.

Confiants dans les droits acquis, dans les flatteries dont ils comblaient le maître et dans la fidélité des Parisiens, les théâtres des boulevards ne s'inquiétaient cependant pas. Mais voici qu'au commencement de l'année 1806, MM. de Luçay, de Rémusat et de Talleyrand ayant apporté sur la situation et comptabilité de l'Opéra, des Français et de l'Opéra-Comique des rapports désastreux, l'empereur leur dictait la Note suivante :

25 février 1806.

Des observations ayant été soumises à Sa Majesté sur les moyens d'améliorer la situation des divers théâtres de la capitale[1], qui ne se soutiennent qu'au moyen des secours du gouvernement, Sa Majesté invite le ministre à s'occuper d'un règlement qui aurait pour objet de statuer qu'aucun théâtre ne pourrait s'établir sans l'autorisation de Sa Majesté; que, pour obtenir cette autorisation, les entrepreneurs s'adresseraient au ministre de l'intérieur, lui feraient connaître leurs moyens pour la suite de l'entreprise, et fourniraient le cautionnement qui serait réglé pour la sûreté soit des acteurs, soit des fournisseurs du théâtre; que tous les théâtres actuellement existants à Paris, la Comédie-Française, le Théâtre de l'Impératrice, l'Opéra et l'Opéra-Comique exceptés, remettront dans le courant du mois leur état de situation en recettes et en dépenses au ministre de l'intérieur; que tous ceux qui se trouveront en déficit et hors d'état de couvrir leurs dépenses par leurs produits, seraient forcés de se liquider dans un délai fixé, afin de ne pas aggraver encore le sort de leurs créanciers en perpétuant une existence qui, lors même qu'elle les ruine, établit une concurrence désavantageuse aux autres théâtres; qu'après la chute de ceux qui se trouveront dans ce cas, tout nouveau théâtre autorisé payera à l'Opéra une redevance qui sera déterminée.

Il y avait là un premier, mais peu terrible avertissement. Les petits théâtres devaient se réjouir de voir écartés par avance de nouveaux concurrents possibles, et ils pouvaient sans crainte, avec orgueil même, apporter au ministre leurs états de situation : dans le courant de la précédente année, l'Ambigu et la Gaîté avaient fait plus de quatre cent mille francs, et le Vaudeville plus de trois cent mille. Ils ne couraient donc aucun risque, si les recettes se maintenaient bonnes; et rien ne laissait prévoir une diminution prochaine. On avait toujours sous la main des auteurs dont la fécondité était inlassable, les pièces jouées continuaient de plaire à un public nombreux, et enfin il était bien difficile d'enlever à Paris sa distraction favorite.

Cette confiance et cette quiétude étaient troublées, trois mois plus tard, par un second avertissement, qui faisait une première victime. Le 24 avril, dans une séance du Conseil d'État,

1. Il ne s'agit ici que des grands théâtres, la Comédie-Française, le Théâtre de l'Impératrice, l'Opéra et l'Opéra-Comique : les autres théâtres ne comptaient pas pour l'empereur.

au cours d'une longue discussion sur la réforme dramatique, l'empereur déclarait que, pour protéger les grands théâtres, trois mesures étaient nécessaires : la Comédie-Française devait réduire à vingt sous, le dimanche, le prix du parterre ; il fallait réserver les ballets à l'Opéra, et supprimer tous les indiscrets voisins de ces privilégiés... Et il désignait expressément la Montansier, qui, installée au Palais-Royal, était pour le Théâtre-Français une très proche et très redoutable rivale.

C'est que, chez elle, on s'amusait prodigieusement, dans la salle d'abord, mais surtout au foyer et dans les coulisses, où l'on jouissait d'une liberté presque aussi grande que jadis chez Nicolet. Là, se réunissaient tous les agioteurs du Perron, qui allaient s'y délasser de leurs travaux, toutes les filles galantes qui venaient y trafiquer de leurs charmes, et des jeunes gens de mauvais ton, en quête d'aventures. Sur la scène, on voyait revivre les farces et les personnages chers aux anciens habitués du faubourg Saint-Germain et du préau Saint-Laurent : nulle part ailleurs ne se perpétuaient plus fidèlement les traditions foraines. Brunet, l'inimitable Brunet, dont dix ans de succès n'avaient point affaibli la vogue, faisait le niais supérieurement ; Volange fils rappelait son père, et Tiercelin copiait avec un naturel impayable les habitudes et le langage des portefaix et des ivrognes. « C'est là, disait *l'Opinion du parterre*, que les Jocrisse et les Cadet Roussel ont élu domicile. Le genre canaille est dominant à ce théâtre. C'est le réceptacle impur de toutes les ordures, de toutes les équivoques grossières, de tous les calembours, de toutes les platitudes reléguées jadis aux tréteaux des foires et des boulevards. Eh bien, à la honte du siècle et des habitants de Paris, ce théâtre est plein tous les soirs. » — Napoléon entendait donc protéger les mœurs et le goût, en même temps que ses Comédiens, quand il signait le décret qui fermait la salle du Palais-Royal. Tandis que l'on construisait celle du boulevard Montmartre, près du passage des Panoramas, la troupe expulsée s'établit au théâtre de la Cité, où avaient été représentées les pièces les plus républicaines de la Révolution. La fortune ne devait l'abandonner ni dans ce domicile provisoire, ni dans sa maison définitive, toujours debout et prospère.

Publié le 8 juin 1806, le décret qui fermait le Théâtre Mon-

tansier avait eu son effet le 31 décembre de la même année. Le lendemain, en vertu du même décret de Saint-Cloud, les ballets d'action étaient supprimés sur tout autre théâtre que l'Opéra. Ainsi, les plaintes de Campenon avaient été écoutées, et Napoléon, malgré des occupations plus sérieuses qui le retenaient alors devant Dantzig, suivait son idée avec une persévérance menaçante.

Il le montra bien, après la bataille d'Eylau. D'Osterode, où il était cantonné, il se plaisait à envoyer à Paris des ordres et des règlements qui faisaient un contraste piquant avec les bulletins de la Grande Armée : il commandait des fêtes, réprimandait les journaux, défendait Mirabeau attaqué à l'Académie par le cardinal Maury, expulsait madame de Staël, réglait le travail des jeunes filles d'Écouen et les distractions de Joséphine : « Je vois avec plaisir, lui écrivait-il, que tu as été à l'Opéra et que tu as le projet de recevoir toutes les semaines. Va quelquefois au spectacle, et toujours en grande loge... » Mais Joséphine aimait bien aussi les petites loges et les petits théâtres ; et ce sont peut-être ses escapades qui ramenèrent sur les innocents amuseurs d'une auguste spectatrice l'attention d'un époux très autoritaire. Instruit par sa police que l'impératrice ne résistait pas à la séduction des mélodrames et des pièces légères, et que — ô horreur! — on l'avait vue chez la Montansier[1], dans ce théâtre traité par lui de « scandale pour les mœurs », et première victime de sa sévérité, il lui écrivait le 17 mars : « Mon amie, il ne faut pas aller en petite loge aux petits théâtres ; cela ne convient pas à votre rang. Vous ne devez aller qu'aux grands théâtres, et toujours en grande loge. Vivez comme vous faisiez quand j'étais à Paris. » Et cinq semaines plus tard, le 25 avril, pour éviter toute confusion ou nouvelle désobéissance, un arrêté ne laissait à Joséphine aucun doute :

Sont considérés comme grands théâtres : la Comédie-Française, le Théâtre de l'Impératrice, l'Opéra et l'Opéra-Comique. Les théâtres

1. Une indiscrétion du *Journal de Paris* (22 février 1807) donne sur ce point des renseignements très précis : « Il y avait hier une foule immense au Théâtre de la Cité. Des cris de Vive l'Impératrice! et plusieurs reprises d'applaudissements ont pendant quelque temps interrompu le spectacle. L'auguste objet de ces acclamations n'était malheureusement pas visible à tous les yeux, mais tous les cœurs ont deviné sa présence, et l'allégresse a été générale. »

secondaires sont : le Vaudeville, les Variétés-Montansier, la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, les Variétés Étrangères. Les autres théâtres actuellement existants à Paris et autorisés par la police sont considérés comme annexes des théâtres secondaires.

Il y avait dans ce décret autre chose qu'une classification. Outre qu'il blessait certains amours-propres, et notamment celui du vieil Ambigu, réduit désormais à doubler la jeune Porte-Saint-Martin, il faisait une nouvelle brèche à la liberté de tous, et leur imposait une désastreuse uniformité. Avec son esprit organisateur, son excessive et universelle passion de l'ordre, Napoléon assignait à chaque théâtre un genre spécial, d'où il était interdit de sortir. Le répertoire du Vaudeville ne pouvait contenir que de petites pièces à couplets sur des airs connus, et des parodies ; celui des Variétés devait être composé de petites pièces dans le genre grivois, poissard ou villageois, quelquefois mêlées de couplets, également sur des airs connus. La Porte-Saint-Martin gardait le privilège du mélodrame ; les ballets dans le genre historique et noble lui étaient défendus. Aux Variétés Étrangères étaient seules permises les traductions; et enfin la Gaîté ne pouvait jouer que des pantomimes sans ballet, des arlequinades et des farces, comme les aimait Nicolet, son fondateur. Adieu donc les mélodrames et les féeries qui — *le Pied de mouton*, par exemple — faisaient courir tout Paris! Les œuvres classiques, répertoire des grands théâtres, n'étaient pas encore expulsées des scènes secondaires, mais que de restrictions à cette liberté votée par l'Assemblée nationale! Pour les jouer, il fallait l'autorisation des comédiens propriétaires de ces pièces, et une rétribution serait due et payée sous le contrôle du ministre de l'intérieur. A ce ministre enfin tous les manuscrits devaient être présentés, mais son approbation ne dispensait pas les directeurs de les porter au ministère de la Police, où ils seraient examinés de nouveau.

La plupart des troupes ainsi classées et comprimées se soumirent sans peine à ce nouveau règlement, qui ne troublait guère leurs habitudes. Le Vaudeville restait ce qu'il avait toujours été : on lui permettait « les petites pièces mêlées de couplets » ; le terme, très général et très élastique, lui laissait une liberté dont il faisait d'ailleurs un très rassurant

usage ; nulle part ailleurs le maître n'était plus constamment et plus énergiquement encensé. L'Ambigu et la Porte-Saint-Martin continuèrent, comme par le passé, à donner des mélodrames ; seulement, les ballets dont ils les égayaient prirent le nom de pantomimes. Le Théâtre du Marais, dont la concurrence n'était pas bien dangereuse, et qui avait, loin de la Comédie-Française, un public de petits bourgeois, obtint sans peine l'autorisation de conserver sur ses affiches *le Médecin malgré lui*, *le Dépit amoureux* et *la Métromanie*. Quelques suppressions, dont les spectateurs ne songèrent point à se plaindre, mirent les Variétés-Montansier en règle avec les ordonnances. « Fidèles à la circonscription que l'autorité leur a tracée, disait alors *le Journal de Paris*, les Variétés du boulevard Montmartre vont devenir un des asiles du rire franc et de la belle humeur. Puisqu'on leur permet le genre villageois, le genre grivois et le genre poissard, elles se contenteront des pièces en vaudevilles, à la façon de Favart, de Collé et de Vadé. Elles doivent s'estimer trop heureuses de ce qu'on leur interdit le genre sentimental et le genre larmoyant. Le vaudeville sera donc aux Variétés ce qu'il était à la foire Saint-Laurent. »

Restait la Gaîté ! Qu'allait-elle faire et devenir ? Sans doute il faudrait bien s'incliner devant une autorité qui savait se faire respecter, et ne voulait pas médiocrement ce qu'elle voulait. Eh bien, non : si extravagante que paraisse cette audace, le successeur de Nicolet ne tint aucun compte des prescriptions impériales. Trois jours après le décret, le 28 avril, il donnait un nouveau mélodrame, *la Queue du diable*, et les dépenses faites pour monter cette pièce, la magnificence des décors, le nombre des machines, l'élégance des costumes attestaient la parfaite et presque insolente sécurité du directeur. « Assurément, disait un spectateur, le théâtre qui venait de jouer *le Pied de mouton* ne pouvait tirer le diable par la queue. » Et ce fut un gros succès, dont le gouvernement n'arrêta pas le cours. Que s'était-il donc passé ? Quelles causes imprévues suspendaient ainsi l'exécution du décret ? Ribié comptait-il, pour échapper à la répression, sur les graves préoccupations de l'empereur, et sur la reprise des hostilités, à la suite du pacte conclu entre le czar

et le roi de Prusse? Non: il n'y avait de la part du gouvernement ni oubli ni négligence; mais le ministre de la police fit alors observer que « la représentation des mélodrames était utile à l'esprit public en ce qu'elle alimentait l'effervescence du peuple et fascinait les yeux de la multitude ».

Voilà pourquoi on laissa la Gaîté tranquille; et, naturellement, cette bienveillance intéressée encouragea les autres entrepreneurs. Rassurés pour l'avenir, les Jeunes Artistes remirent leur salle à neuf et annoncèrent *la Queue du chat* et *le Pied de bœuf*, féeries à grand spectacle, superbement montées. « Là, vous passez en revue tous les pays, l'Espagne avec sa noble magnificence, la Chine avec son luxe de papillotage. Des géants tombant des nues dans un pays de pygmées emportent sur leurs épaules le plus gros vaisseau de la marine royale du monarque lilliputien. Pluton, dans son royaume de feu, préside aux ébats infernaux de ses démons en goguette. Neptune tient sa cour au fond de son palais, ou parcourt le liquide empire sur une conque traînée par d'aimables Naïades. Puis, ce sont encore des ascensions aérostatiques, des naufrages, des ballets, des combats, un jeu infini de machines, des costumes frais et riches, des décorations au-dessus de tout ce qu'on voit ailleurs de plus brillant[1]. »

Telles étaient les libertés prises avec le décret du 25 avril, lorsque le 27 juillet, à six heures du matin, l'empereur arriva à Saint-Cloud. Le soir même, des couplets de circonstance, fêtant l'heureux retour, étaient chantés sur toutes les scènes des boulevards, et accueillis avec le sentiment qui les avait inspirés. Le surlendemain, 29 juillet, *le Bulletin des lois* publiait un décret, dont voici l'article II :

Le *maximum* du nombre des théâtres de notre bonne ville de Paris est fixé à huit; en conséquence, sont seuls autorisés à ouvrir, afficher et représenter, indépendamment des quatre grands théâtres, les entrepreneurs et administrateurs des quatre théâtres suivants :

1° Le Théâtre de la Gaîté, établi en 1760; celui de l'Ambigu-Comique, établi en 1772, boulevard du Temple, lesquels joueront concurremment des pièces du même genre, désignées aux paragraphes 3 et 4 de l'article III du règlement de notre ministre de l'intérieur.

1. *Journal de Paris*, 15 juin 1807.

2° Le Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, établi en 1777, et le Théâtre du Vaudeville, établi en 1792, lesquels joueront concurremment des pièces du même genre, désignées aux paragraphes 3 et 4 du règlement de notre ministre de l'intérieur.

Tous les théâtres non autorisés par l'article précédent seront fermés avant le 15 août.

En conséquence, on ne pourra représenter aucune pièce sur d'autres théâtres dans notre bonne ville de Paris que ceux ci-dessus désignés, sous aucun prétexte, ni y admettre le public, même gratuitement, faire aucune affiche, distribuer aucun billet, imprimé ou à la main, sous les peines portées par les lois et règlements de police.

D'aucuns pensaient, avec effroi ou avec plaisir, que cette suppression partielle de divertissements très populaires, conquis par la Révolution, allait amener des troubles le jour de la fête du 15 août. Il n'en fut rien ; et Fouché se félicitait en ces termes de ce qu'il appelait la sagesse des Parisiens : « La fête d'aujourd'hui a été vraiment nationale. Les étrangers ont pu comparer la fête de Napoléon à celle de saint Louis. Ce n'était pas seulement le héros qu'on célébrait ; c'était le monarque qu'on s'applaudissait d'avoir reçu des dieux, comme un présent du ciel. Ceux qui s'imaginaient que la suppression de plusieurs spectacles devait causer quelque altération dans l'expression de la reconnaissance publique connaissent peu ce qui influe sur les masses... »

« L'opinion, disait Napoléon, est une toupie que l'on fait marcher à coups de fouet. »

MAURICE ALBERT

(La fin prochainement.)

LE TRUST DE L'OCÉAN

Il y a une mode pour les mots. Le mot *trust* est tout à fait à la mode en ce moment : aussi est-il employé sans discernement. A proprement parler, un *trust* est une Société industrielle parvenue à réunir sous sa domination toutes ou à peu près toutes les entreprises d'une même industrie. C'est une Société monopolisatrice. Quand on parle de Trust de l'Océan on suggère donc l'idée que l'Océan vient d'être conquis par une puissante coalition qui le réserverait à son usage exclusif.

En réalité, cinq Compagnies de navigation, trois anglaises et deux américaines, dont les lignes se faisaient jusqu'ici concurrence dans l'Atlantique-Nord, sont sur le point de fusionner. Et elles s'entendent avec deux grandes Compagnies allemandes pour s'interdire certains procédés de lutte. Voilà les faits ramenés à leur véritable proportion. Ils sont plus frappants dans cette précision que dans l'exagération dont les revêt le nom de Trust de l'Océan. Toute idée de *bluff* américain étant écartée, il reste que sept importantes Compagnies ont décidé de ne plus se faire la guerre comme elles en avaient l'habitude, que cinq d'entre elles fusionnent, que, par suite de cette fusion, trois Compagnies anglaises sont absorbées par une Société américaine. Au point de vue économique comme au point de vue politique, cela est grave et mérite examen.

***

En premier lieu, quel est le but poursuivi? A quoi bon cette fusion et cette entente? « On veut pouvoir supprimer la concurrence, fixer les prix à son gré », répondent la plupart des gens qu'on interroge. C'est en effet la combinaison naïve qui vient tout de suite à l'esprit. S'emparer d'un moyen de transport et rançonner ceux qui s'en servent, quelle façon commode de gagner de l'argent! Les coupeurs de routes de tous les temps et de tous les pays ont pratiqué cette économie politique; mais elle ne réussit que par un recours constant aux moyens violents; elle n'est possible qu'à la condition d'exercer une tyrannie sans partage, d'être seul maître. Ce n'est pas le cas du soi-disant Trust de l'Océan.

En effet, la concurrence n'est pas encore supprimée sur l'Océan, ni même dans le nord de l'Atlantique. Les Compagnies qui fusionnent sont la *White Star*, la *Dominion*, la *Leyland*, l'*Atlantic*, l'*American*. Elles ont une entente avec la *Hamburg-Amerika* et le *Norddeutscher Lloyd*. Des Compagnies fort importantes telles que la *Cunard*, l'*Allan Line*, la *Compagnie Générale Transatlantique*, se tiennent jusqu'ici en dehors de la combinaison. Que le Trust élève ses tarifs au delà des limites raisonnables, il verra la clientèle le quitter pour aller aux Compagnies concurrentes.

Peut-être, il est vrai, assistons-nous seulement au début de l'opération. Peut-être le Trust, qui avait déjà engagé, paraît-il, des négociations avec la Compagnie Cunard, parviendra-t-il dans un avenir plus ou moins éloigné à mettre la main sur toute la flotte qui dessert l'Atlantique-Nord. Admettons cette hypothèse. Le monopole s'étendra bien sur tous les bateaux en service, mais non sur ceux qu'une Compagnie quelconque pourra construire, lancer et exploiter. On ne s'empare pas d'une route de mer, comme d'une voie ferrée : la mer est à tout le monde. Par suite, la concurrence restera toujours possible et, plus on élèvera les tarifs, plus on l'excitera.

Il est infiniment plus habile de la décourager, de la rendre pratiquement impossible, et c'est là très certainement ce que

veulent faire les fondateurs du Trust. C'est ainsi qu'ont agi les grands trusts américains fondés jusqu'ici. La combinaison sur laquelle ils reposent essentiellement consiste non pas à augmenter le prix de vente, mais à diminuer le prix de revient par la concentration industrielle. Ils demandent les bénéfices qu'ils réalisent non pas à leur clientèle, mais à leurs méthodes de fabrication et d'exploitation. C'est pourquoi ils sont puissants.

Précisément cette industrie très spéciale des transports par mer est une de celles dans lesquelles une concentration énergique peut avoir les résultats les plus avantageux. A l'heure actuelle, elle souffre cruellement des faux frais, des dépenses *de guerre* que lui impose une concurrence effrénée. Elle engloutit chaque année des millions sans profit pour personne, en luttes stériles.

Dans un *interview* du mois de novembre dernier, M. Ballin, directeur général de la Compagnie *Hamburg-Amerika*, disait à un journaliste allemand qu'il serait facile d'économiser annuellement 50 millions de marcs, soit 62 millions et demi de francs, simplement en supprimant les départs inutiles de bateaux pendant la saison-morte, de novembre à avril environ. En sept jours, il part de New-York pour l'Europe nord-occidentale huit grands paquebots, alors que deux ou trois suffiraient aux transports de voyageurs effectués ; mais comme chacun de ces paquebots appartient à des Compagnies différentes, comme, d'autre part, aucune de ces compagnies n'est assez faible pour être facilement tuée par les autres, ni assez forte pour les tuer, cela durera ainsi longtemps encore si on ne parvient pas à une entente amiable.

Même pendant la saison la plus favorable, les paquebots voyagent rarement à plein. Il faut des circonstances exceptionnelles, une exposition à Paris, par exemple, pour amener ce résultat. Quand une Compagnie vient de lancer un nouveau paquebot, l'attrait de la nouveauté, le confort croissant de l'installation, la rapidité généralement plus grande aussi détournent à son profit, pendant quelques mois, une partie de la clientèle. C'est un *record* d'avoir passé l'Océan sur le bateau le plus neuf, et il se trouve naturellement des passagers soucieux de le détenir. Mais cette vogue dure peu ; elle

disparaît aussitôt qu'une Compagnie concurrente augmente sa flotte d'une nouvelle unité. On devient, au contraire, victime pour une longue période du snobisme dont on a profité pendant une période courte.

On pourrait à la rigueur se consoler d'une situation si défavorable si elle était momentanée, si l'on en prévoyait le terme, ou du moins l'adoucissement. Mais les circonstances la rendent, au contraire, de plus en plus critique. On veut avoir des bateaux toujours plus rapides, et la rapidité est une très grosse source de dépenses. Chaque voyage coûte plus cher à la Compagnie à mesure que sa flotte se renouvelle. Chaque voyage non justifié par le nombre des voyageurs et le tonnage des marchandises transportées, occasionne des pertes d'autant plus sérieuses. En somme, avec l'organisation actuelle, le progrès devient ruineux pour les Compagnies; et, d'autre part, le progrès est la condition de leur vie. Une Compagnie qui ne renouvellerait pas sa flotte signerait son arrêt de mort; mais en la renouvelant, elle assume des charges croissantes sans profits correspondants. Quelques détails sont nécessaires pour se rendre compte de cela.

D'après un tableau publié par M. Charles-Roux[1], les bateaux du type *Labrador*, filant 11 nœuds 70, consommaient, pour un voyage du Havre à New-York et retour, une quantité totale de 1 150 tonnes de charbon. La *Normandie*, filant 15 nœuds 15, avait une consommation double, 2 350 tonnes; les types actuellement en service, *Champagne*, *Touraine*, *Lorraine*, avec des vitesses de 16, 18 et 20 nœuds, consomment respectivement 2 750, 3 700 et 5 100 tonnes. Ajoutez à cette dépense de charbon le coût beaucoup plus élevé des bateaux eux-mêmes, dont la dimension va toujours croissant.

Cette dimension croissante n'augmente pas, comme on pourrait le croire, la capacité disponible du bateau; tout au contraire. A mesure que les paquebots sont plus rapides et plus grands, ils peuvent transporter moins de marchandises. « Nous pouvions prendre 3 000 mètres cubes sur la *Normandie*, me dit le secrétaire général de la Compagnie Transat-

1. *Notre marine marchande*, p. 118.

lantique, nous n'en prenons plus que 2 500 sur la *Champagne*, 1 900 sur la *Touraine*, 1 200 sur la *Savoie*.» Dans ces conditions, il ne faut pas compter payer la vitesse d'un bateau avec les marchandises qu'il transporte. Plus il est rapide, plus les machines et les soutes à charbon y deviennent encombrantes. Le paquebot à grande vitesse est un objet de luxe, qui se spécialise de plus en plus dans le transport des voyageurs. C'est l'analogue de nos trains rapides. Par suite, il y aurait un immense avantage à supprimer les départs de paquebots reconnus inutiles. Cette suppression est absolument impossible dans l'état actuel de la concurrence; elle deviendrait possible avec une concentration de plusieurs lignes entre les mêmes mains. Première raison de fonder le Trust.

Il y en a une seconde. Puisque les paquebots rapides ne peuvent pas payer leur vitesse avec les marchandises qu'ils transportent, il faut qu'ils la paient avec les marchandises transportées sur d'autres bateaux plus lents, pourvus de larges cales ; mais cela n'est possible que si les mêmes Compagnies possèdent à la fois le navire à grande vitesse et le navire à petite vitesse. Au lieu d'une flotte il en faut deux. Il est donc indispensable que les Compagnies de navigation soient très puissantes ; en réunissant ensemble cinq Compagnies existantes, en s'entendant avec deux autres, on améliore ainsi la situation de chacune d'elles.

La nécessité d'avoir deux flottes distinctes est si réelle sur ces lignes que les Compagnies assez fortement organisées et assez importantes pour supporter pareille charge ont déjà résolu le problème. La *Hamburg-Amerika* et le *Norddeutscher Lloyd* ne se contentent pas des records de vitesse du *Deutschland*, du *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, qui sont leur luxe et comme leur réclame. Leur flotte de bateaux à marche plus lente fait aux Compagnies anglaises une concurrence très vive et transporte une énorme quantité de marchandises américaines. D'autres Compagnies telles que la *White Star Line*, négligeant délibérément les records de vitesse, s'appliquent à avoir d'immenses paquebots[1], pouvant transporter à moindre prix

1. Le *Celtic* ne jauge pas moins de 20 904 tonneaux et le *Cedric*, actuellement en construction, atteindra 21 000 tonneaux.

un grand nombre de voyageurs et un fort tonnage de marchandises. Elles adoptent le type mixte du paquebot qui paie ses frais par lui-même. C'est une autre solution, mais elle ne répond pas à tous les besoins.

Seule, une fusion de Sociétés, un Trust, puisqu'on veut l'appeler ainsi, peut mettre en service dans les conditions les plus économiques et les plus parfaites, les divers types de bateaux réclamés par les voyageurs et convenant aux marchandises. Le Trust peut éviter les dépenses de pure perte résultant de la concurrence ; il peut faire partir seulement le nombre nécessaire de paquebots et il peut assurer toujours un nombre de départs suffisant. Il a la liberté de distribuer ses voyageurs et ses marchandises au mieux de leurs exigences particulières ; il peut établir ses services sur une base normale et réaliser des bénéfices là où des Compagnies séparées subiraient des pertes. Il redevient maître de la direction de l'exploitation qui lui échappait.

Sa grande force, sa force scientifique, c'est qu'il constitue l'organe convenable à l'objet qu'il se propose. Les conditions économiques et les conditions techniques dans lesquelles s'opèrent aujourd'hui les transports transatlantiques exigent impérieusement une concentration industrielle très avancée. Le Trust, qui la réalise, se trouve donc par le fait même avoir sur tous ses concurrents restés dans la vieille formule, dans les vieilles méthodes d'exploitation, une supériorité essentielle. Il représente la façon moderne et perfectionnée d'exploiter les transports maritimes. Voilà pourquoi c'est une naïveté de croire que le Trust se fonde pour hausser le fret. Il serait beaucoup plus exact de penser qu'il se fonde pour le faire baisser. En effet, si la baisse du fret n'est pas le but qu'il poursuit, c'est le moyen d'action par lequel il atteindra son but. En donnant aux transports transatlantiques l'organisation que les circonstances réclament, il les fera à meilleur marché. Et ce sera sa force.

Pourtant, le premier effet visible du Trust est un certain relèvement des prix, et cela confirme dans leur conception simpliste tous ceux qui croient y voir un phénomène d'accaparement. La concurrence très vive a fait descendre les prix de passage entre l'Europe et les États-Unis pendant que

les augmentations de vitesse rendaient le transport plus coûteux pour les Compagnies. Aujourd'hui il n'y a plus rémunération suffisante. Le Trust, maître de plusieurs Compagnies autrefois concurrentes, remonte les prix un peu plus haut[1]. C'est le résultat immédiat et pour ainsi dire commercial de sa fondation, mais ce ne sera pas son résultat durable. Il y en aura un autre, d'ordre industriel, plus lent à se produire, mais moins éphémère.

Au surplus, il n'est même pas exact de dire que le relèvement des prix soit un résultat du Trust. Étant donné que les Compagnies de navigation transportaient les voyageurs à perte, il fallait de toute nécessité que le relèvement eût lieu. S'il n'y avait pas eu accord, si chaque entreprise s'était entêtée à perdre de l'argent sur chaque voyage, on aurait abouti à la disparition des plus faibles, au triomphe des plus fortes et celles-ci, une fois maîtresses de la situation, se seraient payées des frais de la lutte en établissant des tarifs beaucoup moins modérés. En réalité, le Trust fait l'économie d'une guerre de tarifs dont les dépenses seraient retombées en fin de compte sur la clientèle.

*
* *

Voilà donc un fait reconnu : il y avait une transformation à opérer dans les transports maritimes de l'Atlantique-Nord. Cette industrie réclamait impérieusement, pour être mieux organisée, un degré de concentration plus avancé. Les Américains étaient tout désignés pour accomplir cette besogne.

En premier lieu ils sont les plus experts en la matière. Ce sont eux qui ont mis sur pied les entreprises les plus colossales que l'initiative privée ait jamais créées : le Trust du Pétrole, par exemple, et plus encore celui de l'Acier. La personnalité la plus en vue du Trust de l'Océan est précisément J. Pierpont Morgan, le banquier de New-York

1. Par une convention préalable du 17 mars, le prix de transport des passagers de troisième classe a été fixé à un minimum de 38 dollars et demi de Brême à New-York, de 38 dollars de Hambourg à New-York. On a préparé également un accord relatif au transport des voyageurs de cabine. Quatorze compagnies auraient souscrit à cet arrangement. (Voir *Circulaire n° 142 de la Chambre syndicale des Constructeurs de navires.*)

qui a réussi, l'an dernier, à fonder au capital nominal de sept milliards de francs la « Corporation Américaine de l'Acier ». Les deux affaires ont d'ailleurs entre elles un lien intime.

C'est que les créateurs de trusts américains n'avaient pas seulement l'avantage de leur expérience toute spéciale. Ils n'étaient pas seulement les plus qualifiés; ils étaient aussi les plus intéressés. La concentration des transports maritimes, scientifiquement nécessaire, leur était personnellement favorable. Elle servait les besoins de leurs industries. Et il était utile à leurs desseins qu'elle fût réalisée par eux-mêmes. Aujourd'hui, les États-Unis sont les plus grands producteurs de houille, de fonte, d'acier qui soient au monde. Et leurs méthodes sont si perfectionnées qu'ils peuvent faire concurrence aux mineurs et aux métallurgistes européens en donnant à leurs ouvriers des salaires beaucoup plus élevés que ceux des ouvriers européens similaires. Ils vendent leurs produits moins cher tout en payant leurs ouvriers plus cher, en sorte qu'ils ont sur nous une avance énorme. Mais pour faire concurrence à l'Europe, il faut avoir à sa disposition une flotte commerciale. Depuis 1861, c'est-à-dire depuis la Guerre de Sécession, la marine marchande américaine ayant constamment décliné jusqu'à ces dernières années, au point d'être, pour ainsi dire, inexistante, c'étaient des bateaux étrangers, anglais surtout au début, anglais et allemands ensuite, qui transportaient les marchandises américaines d'exportation.

Tant que ces marchandises furent surtout d'origine agricole, il ne semble pas que les Américains se soient le moins du monde préoccupés de cette situation. Les cultivateurs isolés de l'Ouest qui vendaient leur maïs, leur froment ou leurs bestiaux dans les marchés locaux, ne pouvaient rien sur l'organisation des transports maritimes. Cela était évidemment hors de leur atteinte. Et ils s'en souciaient assez peu d'ailleurs. L'Europe avait besoin de leurs produits parce qu'ils venaient combler des vides. Il était impossible, par exemple, à l'Angleterre de se passer du blé américain. C'était affaire aux armateurs de Liverpool de les transporter à bon compte, puisque en réalité le fret était payé par le consommateur anglais. Enfin les armateurs américains étaient découragés par

la difficulté de revenir sur fret; les États-Unis fermant leurs frontières, on ne savait plus quelle marchandise étrangère y ramener.

Avec l'excédent actuel des produits fabriqués, tout change. Ce ne sont plus des cultivateurs isolés, la plupart sans capital et sans expérience des affaires, qui ont besoin des transports maritimes, mais des industriels groupés, disposant de gros capitaux et habitués à les manier. Ces hommes sont capables de créer l'organisme commercial qui fait défaut à l'Amérique. Et ils ont un intérêt direct à le créer, parce que les produits qu'ils exportent, au lieu de combler des vides comme les grains ou la viande, ont la prétention de supplanter des produits européens similaires. Ce n'est pas une exportation complémentaire, mais une exportation de combat qu'ils tentent. Dans ces conditions, il ne suffit plus d'atteindre le consommateur n'importe comment. Il faut l'atteindre par les voies les plus économiques, et le fret est un élément de la concurrence industrielle.

Ainsi les Américains se trouvent poussés vers un mode nouveau d'activité. Eux qui ont négligé pendant quarante ans les transports maritimes vont se remettre à les exploiter. Mais ils reviennent avec une expérience très perfectionnée des grandes combinaisons industrielles et, tout de suite, l'organisation défectueuse qui subsiste dans la navigation commerciale les choque. Ils vont renouveler par des méthodes empruntées à d'autres industries un genre d'entreprises qui, merveilleusement en progrès au point de vue de la simple technique, est suranné dans sa constitution économique.

La première manifestation américaine notable dans ce sens est l'achat par Morgan de la Compagnie anglaise de navigation *Leyland*. L'affaire était importante; elle montrait bien la volonté arrêtée des métallurgistes des États-Unis d'assurer et d'assurer sans retard le transport de leurs produits en Europe. De même que le Trust de l'Acier possédait non seulement des aciéries, des tréfileries, des hauts fourneaux, des établissements métallurgiques de toutes sortes, mais aussi des mines, des chemins de fer, des bateaux sur les lacs; de même, sentant impérieusement le besoin de faire de l'exportation outre mer, il voulait avoir à sa disposition une flotte maritime, être

maître de tous ses moyens, ne jamais se trouver entravé dans aucune de ses opérations par la difficulté d'une autre opération liée à celle-ci, mais échappant à son contrôle. De la matière première enfouie dans le sol jusqu'au produit fini atteignant le consommateur, le Trust voulait tenir toute la filière des transformations et des transports. C'était là, d'ailleurs, un des aspects de la concentration qu'il opérait.

Mais en achetant une Compagnie de navigation, le fondateur du Trust de l'Acier avait ressenti par lui-même l'inconvénient de la concurrence sans frein qui règne entre les grandes entreprises de transports maritimes; désormais l'idée d'une concentration entre les plus importantes de ces entreprises, d'un Trust de navigation, était née. Il est intéressant de voir à quelle réalisation elle a abouti et ce qu'est en somme ce Trust de l'Océan dont nous connaissons maintenant les causes éloignées et l'occasion immédiate, que les circonstances rendaient économiquement désirable, et que les Américains pouvaient et voulaient créer.

*
* *

Le Trust de l'Océan consiste essentiellement en une fusion et en une entente, — fusion entre certaines Compagnies anglaises et américaines, entente avec les deux grandes Compagnies allemandes, Pour le moment la fusion n'est pas encore opérée, mais on peut la considérer comme en bonne voie. Il ne manque plus que l'assentiment des actionnaires des Compagnies intéressées et cet assentiment est à peu près certain, le syndicat chargé d'opérer la transformation ayant, dit-on, en mains des paquets d'actions suffisants pour s'assurer la majorité. Voici, d'ailleurs comment l'affaire a été conduite.

Le 4 février 1902 un accord était signé entre MM. J. Pierpont Morgan et Cie, banquiers à New-York, propriétaires de la ligne anglaise *Frederic Leyland* d'une part, et quatre Compagnies de navigation, la *Whit Star Line*, la *Dominion*, *l'American* et l'*Atlantic Transport Line*, d'autre part. D'après cet accord, le prix auquel chacune des Compagnies susmentionnées céderait éventuellement son avoir à une société américaine à constituer était fixé. De leur côté, les banquiers

Morgan s'engageaient à former avant le 30 avril 1902 un syndicat financier apportant à la société 50 millions de dollars comptant pour faciliter les opérations de rachat.

Le syndicat existe aujourd'hui et il réussira sans aucun doute à établir, « sous la direction des vendeurs et à la satisfaction des banquiers », ainsi que le porte le contrat, une corporation organisée conformément aux lois de l'État de New-Jersey[1]. Cette corporation sera constituée au capital de 120 millions de dollars, avec 50 millions de dollars d'obligations.

Un point fort important et souvent inaperçu dans la constitution du Trust, c'est son lien avec les chemins de fer américains. Ce n'est un mystère pour personne en Amérique que les mêmes hautes personnalités jouent un rôle financier considérable dans les grands chemins de fer et dans les grands trusts. D'autre part, il s'opère depuis quelques années aux États-Unis une concentration très intense dans l'exploitation des chemins de fer. Les lignes les plus importantes s'entendent de plus en plus entre elles ; les lignes parallèles fusionnent, au grand profit général d'ailleurs, en sorte que cette sorte de Trust des Chemins de fer devient un sérieux élément de progrès. En ce qui concerne spécialement le Trust de l'Océan, il favorise beaucoup l'action harmonique et combinée des transports maritimes et des transports terrestres. Le Trust des Chemins de fer drainera, au mieux des intérêts du Trust de l'Océan, les pays d'Amérique produisant des marchandises d'exportation, et le Trust de l'Océan, en organisant sur un plan perfectionné l'exportation de ces marchandises, les attirera à lui et augmentera ainsi le trafic des chemins de fer. C'est là un grand avantage et un élément de profit absolu résultant de meilleures méthodes d'exploitation. Cela pourrait être aussi un élément de lutte, une arme dangereuse entre les mains du Trust de l'Océan, s'il engageait jamais contre les Compagnies de navigation restées indépendantes

1. Tous les grands trusts et une infinité d'autres Sociétés américaines ont à New-Jersey leur siège social, parce que les lois de cet Etat sont plus libérales que celles de New-York et du Massachusetts, notamment. On sait qu'il suffit aux gens de New-York de traverser un bras de l'Hudson pour se trouver dans le New-Jersey.

une guerre d'extermination. La complicité des chemins de fer pourrait s'exercer à son profit comme elle s'est exercée au profit d'autres trusts.

Mais il est permis de se demander et on se demande en fait aux États-Unis s'il y aura jamais lutte de ce genre. Sans doute la ligne *Cunard*, l'*Allan Line*, l'*Anchor Line*, la *Wilson Line*, la *Bear Line*, pour ne parler que des plus connues, ont conservé jusqu'ici leur liberté d'action. Quelques-unes, comme la *Cunard*, ont même fait savoir au public qu'elles s'étaient refusées aux offres de traiter du Trust, mais tout le monde n'a pas été convaincu par ces dénégations. Des Américains, très bien informés, pensent qu'il aurait été imprudent d'alarmer l'opinion publique en annonçant tout d'un coup la fusion de toutes les grandes Compagnies anglaises et américaines de navigation ; qu'en conséquence on a englobé, pour commencer, celles qui font aujourd'hui officiellement partie du Trust, et que les autres suivront plus tard. Cela est très possible. On voit très clairement l'avantage qu'a toute ligne concurrente à faire partie de la combinaison ; on ne voit pas l'avantage qu'elle pourrait trouver à lutter contre elle. Peut-être le Syndicat de création et certaines Compagnies sont-elles tout simplement en désaccord sur le prix de rachat.

En France, le seul concurrent du Trust, la Compagnie Générale Transatlantique, a déclaré qu'aucune négociation n'a été engagée avec elle, et on peut en donner deux explications. La plus courante consiste à dire que les actions de cette Compagnie étant cotées à 150 ou 160 francs, il serait plus habile de la part du Trust d'en acheter un nombre suffisant pour s'assurer la majorité parmi les actionnaires, et par suite une influence décisive sur l'affaire, que de traiter par voie directe. On a même cru voir, dans certaines modifications du haut personnel de la Compagnie une indication dans ce sens. D'ailleurs, le Trust eût-il voulu engager des négociations avec la Compagnie, celle-ci aurait rencontré un obstacle insurmontable dans l'opinion publique française toujours si prompte à s'alarmer de toute entente commerciale, alors même que l'intérêt général et l'intérêt politique y trouvent leur compte. Une autre explication plus fondamentale est celle-ci : la Compagnie Générale Transatlantique transporte en fait un

faible tonnage de marchandises sur la ligne Le Havre-New-York. En effet, nous n'avons guère que des objets de luxe, d'un poids et d'un volume faible, par rapport à leur valeur, à exporter vers les États-Unis. En outre, nous l'avons vu, la Compagnie s'outille de plus en plus pour transporter rapidement ses passagers, sacrifie de plus en plus le tonnage disponible à la vitesse, et ne crée pas, comme certaines autres lignes, une flotte de bateaux plus lents et plus à même de prendre le fret encombrant. Dans ces conditions, le Trust a-t-il vraiment besoin du concours de la Compagnie française? Ce qu'il recherche, lui, ce sont de larges cales pour y empiler du charbon, des aciers, des machines, ou bien encore des grains, des conserves, voire même des animaux. La Compagnie ne peut pas lui fournir cela.

Au contraire, les deux grandes Compagnies allemandes engagées dans la navigation Nord-Atlantique, la *Hamburg-Amerika* et le *Norddeutscher Lloyd*, ont à la fois un service rapide de voyageurs et un service de marchandises. Elles amènent aux États-Unis non seulement des produits manufacturés allemands, mais toutes sortes de produits recueillis sur les côtes de la Méditerranée où elles font un trafic considérable, dans les nombreuses escales où leurs bateaux relâchent, dans les grands ports de Brême et de Hambourg, où se pratique un énorme échange de fret. Elles chargent aux États-Unis à destination de toute l'Europe nord-occidentale. On ne pouvait rien faire sans elles, et le Trust a traité avec elles. Les conditions de l'entente sont connues dans leurs points les plus importants.

En premier lieu, il est stipulé que chacun conservera les positions acquises et qu'aucune extension d'activité du Trust ou des Compagnies allemandes ne pourra avoir lieu sans un accord spécial. Le Trust n'enverra pas de navires dans les ports allemands ; il ne laissera pas plus de deux paquebots relâcher à un port français en une semaine, tant que les Allemands n'augmenteront pas le nombre de leurs escales en France. De leur côté, les Compagnies allemandes ne toucheront aucun port belge dans leurs services nord-américains ; elles ne pourront faire relâche en Angleterre que trois cents fois en tout par an, soit soixante-quinze fois à l'aller et

soixante-quinze fois au retour pour chacune des deux Compagnies. En somme, l'état de fait actuel est consacré et ne peut plus être modifié que d'un commun accord entre les parties contractantes. C'est ainsi que, par une clause spéciale, on reconnaît à la compagnie *Hamburg-Amerika* le monopole du trafic entre New-York et l'Asie Orientale, et aussi entre New-York et les Antilles. Aucune concurrence ne lui sera faite ni par le Trust, ni par le *Norddeutscher Lloyd* sur ces deux lignes où elle est actuellement maîtresse incontestée.

En retour de ces engagements par lesquels chacune des parties s'impose des restrictions, il y a, pour chacune d'elles aussi, des avantages correspondants. Le principal est l'appui mutuel contre une concurrence extérieure. Qu'une ligne quelconque appartenant au Trust ou faisant partie de l'entente se trouve menacée par la concurrence d'une ligne indépendante, elle devra être soutenue dans sa lutte par les six autres.

Pour les prix de passage d'Europe aux États-Unis, un tarif commun est établi, mais aucune convention n'est faite en ce qui concerne le fret. Il est permis de croire que le Trust de l'Océan, très intimement lié au Trust de l'Acier, tient à ne pas se lier les mains. Les charbons du Trust, les produits métallurgiques du Trust, seront vraisemblablement traités avec faveur sur les navires comme ils le sont sur les chemins de fer, et cela au détriment des producteurs européens qui verront arriver sur leurs propres marchés des charbons et des fers américains ayant traversé la mer dans les conditions les plus avantageuses, faiblement grevés par le prix de ce long voyage.

Ce détail précise bien le véritable but de la convention. Si les Américains avaient voulu s'emparer de la navigation de l'Atlantique-Nord directement et pour elle-même, ils auraient établi des tarifs généraux pour le fret. Il semble au premier abord que l'absence de toute entente sur ce point essentiel indique la faiblesse ou la modération du Trust. En fait, elle marque simplement que son but est ailleurs. Les Américains n'ont voulu qu'une chose, être maîtres d'une flotte commerciale suffisante pour assurer l'exportation de leur industrie. Le soi-disant Trust de l'Océan est une annexe, un prolonge-

ment du Trust de l'Acier. S'il a tenu à conclure une entente avec les Compagnies allemandes, c'est qu'elles auraient pu nuire à ses projets en lui faisant concurrence, mais il lui importe peu qu'elles pratiquent tel ou tel tarif dans la sphère d'action qui leur est abandonnée ; et, d'autre part, il lui importe beaucoup de conserver sa liberté, de pouvoir accorder aux produits de certaines usines des prix de transport très bas. La politique des *discriminations*, qui a été pratiquée si longtemps et si largement sur les chemins de fer américains, va s'appliquer maintenant aux transports transatlantiques.

Pour sceller l'alliance du Trust avec les deux Compagnies allemandes, il a été établi entre les contractants une certaine communauté d'intérêts. Le Trust remettra chaque année à chacune des deux Compagnies 6 p. 100 sur le quart de leur capital[1]. En retour, chacune des deux Compagnies remettra au Trust le quart de ses bénéfices. De cette manière, les Compagnies se trouvent assurées contre le Trust, car si elles réalisent moins de 6 p. 100 de bénéfices sur leur capital, elles infligent le quart de la perte au Trust au lieu de la subir elles-mêmes. De son côté, le Trust est assuré contre les Compagnies ; si celles-ci tentent de lui faire concurrence en baissant leurs prix de fret d'une façon anormale, elles compromettront leurs bénéfices et se trouveront dupes pour les trois quarts.

*
* *

Nous avons exposé les faits en nous attachant à en faire ressortir la vraie nature et la signification. Nous savons maintenant que le Trust de l'Océan n'est pas né d'une conception subite et grandiose de M. Pierpont Morgan, qu'il n'est pas sorti tout armé de son cerveau. Il est bien plutôt le fils du Trust de l'Acier lui-même. Le Trust avait besoin de bateaux pour exporter ses produits en Europe ; il ne voulait pas être à la merci de navires anglais ou allemands sur lesquels il n'exerçait aucun contrôle ; il ne voulait pas payer tout d'un coup des frets doubles et triples comme cela avait eu lieu en 1901 par suite de la guerre du Transvaal qui détournait les

1. Il est à noter que le dividende moyen de la *Hamburg-Amerika*, pour les quinze dernières années, ressort à 5,84 p. 100.

navires anglais de leur destination ordinaire. Précisément à ce moment-là, l'Europe manquait de charbon et les États-Unis étaient à même de lui en fournir, mais ils en avaient expédié des quantités relativement faibles, les navires faisant défaut et le fret étant trop cher. La leçon était claire : pour servir le développement industriel des États-Unis il fallait une flotte commerciale américaine; il la fallait tout de suite puisque les produits étaient prêts pour l'exportation et que l'activité des fabriques américaines allait croissant. Et M. Morgan commença à acheter des Compagnies de navigation.

Il se rendit vite compte que l'industrie nouvelle qu'il adjoignait aux autres était livrée à une véritable anarchie. Il résolut de la faire cesser, et nous avons su comment il s'y prit pour cela. Le Trust de l'Acier engendra un autre Trust. Mais le fils ne ressemble pas en tous points au père. On pourrait même rigoureusement lui refuser le nom de Trust, mais il est jeune encore et mieux vaut ne pas le chicaner sur son nom : bientôt, peut-être il nous prouvera qu'il en est digne. Et le jour où il aura grandi on s'apercevra que le nouveau venu parmi les Trusts constitue un type inconnu jusqu'ici, moins artificiel que ses prédécesseurs, plus compréhensif, et enfin — Trait absolument nouveau — un trust international.

Sans doute, il existe actuellement des trusts internationaux, mais ils ne portent que sur certains produits spéciaux comme le pétrole, la soude, le borax. Ils sont dus soit à la rareté de certains gisements, soit à la supériorité d'une méthode de fabrication garantie par des brevets. Ce qui naît aujourd'hui avec le Trust de l'Océan est bien autre chose. C'est un organisme international du commerce international, et non un organisme quelconque, mais l'organisme essentiel du commerce maritime. Il y a dans ce fait le début d'une véritable révolution économique et politique.

Le Trust de l'Océan se distingue de tous les trusts américains qui l'ont précédé par l'absence d'artifice. Jusqu'ici, nous l'avons démontré ailleurs [1], les grandes concentrations industrielles qui ont abouti aux États-Unis à des monopoles

1. Voir les *Industries monopolisées aux États-Unis.*

de fait ou à des quasi monopoles de fait s'appuyaient fortement sur les droits protecteurs ou sur la complicité des chemins de fer, gérés là-bas en dehors du contrôle de l'autorité publique. Ici nous ne retrouvons plus les mêmes influences que très atténuées et très indirectes. Les droits protecteurs américains permettent aux fabricants d'outre-mer de faire sur leur clientèle nationale des profits suffisants pour baisser leurs prix à l'exportation. Cette circonstance favorisera évidemment le trafic du Trust de l'Océan, mais ce n'est pas elle qui est responsable de sa formation. Elle aurait tout aussi bien favorisé des entreprises de transports maritimes organisées sous le régime ancien. La complicité à peu près certaine des grands systèmes de chemins de fer américains sert le Trust d'une façon plus positive; elle pourrait le servir énergiquement s'il entamait jamais une lutte contre les Compagnies restées indépendantes ; elle se bornera à la bonne entente naturelle et désirable entre transports terrestres et transports maritimes si, comme il est probable, cette lutte n'a pas lieu. Nous assistons donc à une concentration industrielle très énergique qui englobera peut-être à court délai les principales entreprises de transports maritimes dans l'Atlantique-Nord sans que rien dénote l'influence précise et incontestée d'un élément artificiel. Voilà déjà une première nouveauté et une nouveauté notable. Ajoutons, pour écarter tout malentendu, que, comme nous l'avons déjà fait remarquer au début de cet article, la concurrence ne sera écartée victorieusement par le Trust qu'à la condition expresse qu'il servira l'intérêt général, qu'il n'abusera pas de sa situation prédominante pour rançonner la clientèle. Précisément parce qu'il ne s'appuie pas sur l'autorité publique, il faut qu'il trouve en lui-même toute sa force, et il trouvera cette force dans la convenance de son organisation à l'objet qu'il se propose, dans la supériorité de fait qu'elle lui vaudra et finalement dans la satisfaction du public.

Quant au caractère international du Trust, il mérite d'être examiné de près. En ce qui concerne d'abord le Trust proprement dit, la fusion des Compagnies anglaises et américaines en une seule Société américaine, on peut se demander s'il représente simplement une absorption accomplie au profit des

États-Unis ou bien une réunion opérée au profit commun des États-Unis et de la Grande-Bretagne. La presse allemande a pris à tâche de présenter la chose dans le premier sens; sur quoi une partie de la presse anglaise a protesté avec indignation. Il faut s'élever au-dessus de ces querelles. M. Pierpont Morgan est loin de détester l'Angleterre, et il serait absurde de voir dans son initiative une manœuvre politique. S'il a voulu s'assurer le concours de certaines Compagnies anglaises, c'est simplement parce qu'elles étaient en mesure de lui fournir de suite les bateaux dont il avait besoin. Tant que la Grande-Bretagne est demeurée la principale pourvoyeuse de produits fabriqués pour l'exportation par mer, sa marine marchande pouvait normalement dépendre d'elle seule. Elle seule ou du moins elle surtout lui donnait du fret. Aujourd'hui que les États-Unis deviennent de grands exportateurs, ils ne peuvent pas rester à la merci d'une marine qu'ils contribuent beaucoup à faire vivre. C'est donc la nature des choses, non pas le caprice d'un milliardaire, ni l'ambition irréfléchie d'une nation présomptueuse, qui réclame impérieusement la transformation actuelle. La flotte commerciale du Nord-Atlantique tend à se constituer sur une base internationale, parce qu'aucune nation ne domine plus exclusivement le commerce maritime du Nord-Attlantique.

Voilà pourquoi il a fallu, à côté de la fusion anglo-américaine, une entente avec les deux grandes Compagnies allemandes du Nord-Atlantique. Quelles que soient les formes adoptées pour ménager le sentiment national, en dehors de toute considération politique, il ressort des conventions passées entre le Trust et ces deux Compagnies qu'aucune nation n'est actuellement en mesure de desservir, par une marine nationale de commerce indépendante, les intérêts commerciaux communs des États-Unis et de l'Europe nord-occidentale. En ce sens il est strictement vrai d'affirmer que le commerce international de cette partie du monde vient de créer un outillage de transport international.

Au point de vue politique, il n'y a, pour le moment du moins, rien d'international dans le Trust. Le Trust lui-même est américain ; il compte dans sa flotte des navires dont les uns battent pavillon américain, les autres pavillon anglais.

Aucun d'eux ne perd sa nationalité, pas plus que les navires allemands de Brême ou de Hambourg. Cependant le fait qu'une Société américaine possède des navires anglais en grand nombre ne paraît pas d'accord avec la souveraineté des mers orgueilleusement affirmée par l'Angleterre. En effet, cette supériorité nationale et presque exclusive n'existe plus aujourd'hui, commercialement parlant, depuis que l'Amérique et l'Allemagne sont devenues des puissances industrielles, qu'elles exportent des produits fabriqués et qu'elles organisent elles-mêmes les transports maritimes dont elles ont besoin. Du jour où l'Angleterre a été envahie par l'article *made in Germany*, du jour où elle s'est vu enlever des commandes métallurgiques sur des territoires dépendant d'elle par les maisons américaines, elle ne pouvait plus prétendre à dominer le commerce maritime. Celui-ci lui échappait dans la mesure où elle cessait de l'alimenter par son industrie. Le partage auquel elle se résout aujourd'hui n'est que la manifestation visible de cet état de choses ; il existait antérieurement au Trust.

Quelles seront les conséquences du Trust sur la puissance navale militaire de la Grande-Bretagne ? Cela est plus difficile à dire. Aux questions qui lui ont été adressées à ce sujet à la Chambre des communes, M. Balfour a répondu que l'Amirauté avait des contrats en cours pour trois ans encore avec les navires passés au Trust et que d'ici là on aviserait. Cette réponse a bien l'air d'une défaite, et il est très possible que dans trois ans le Trust n'accepte pas de faire servir comme croiseurs auxiliaires en temps de guerre ceux de ses bâtiments qui sont propres à cet usage. Mais il faudrait savoir, pour apprécier exactement l'importance de cette éventualité, quel secours la flotte militaire anglaise attend de ces croiseurs auxiliaires. On considère généralement que leur rôle n'est pas aussi important en Angleterre qu'en France et en Allemagne. En tout cas, de nombreux inconvénients pourraient résulter de ce fait que des bateaux anglais seraient possédés par une Société américaine. Toute puissance a, vis-à-vis des bâtiments naviguant sous son pavillon, un droit de réquisition qu'elle exerce fréquemment en temps de guerre. Mais ce droit peut se heurter à la mauvaise volonté des propriétaires de ces

bâtiments. Pendant la guerre hispano-américaine, par exemple, des navires espagnols possédés par des capitalistes anglais favorables à l'indépendance cubaine ont opposé, dit-on, aux réquisitions du gouvernement espagnol, toutes sortes de prétextes : l'éloignement, les réparations urgentes, etc. On affirme même que si l'amiral Cervera n'a pas reçu en temps utile des secours et des munitions, cela a tenu pour une part à cette circonstance. Quoi qu'il en soit, il y a là pour l'Angleterre un danger possible.

Les Allemands ont défendu avec un soin plus jaloux leur liberté d'action militaire. Si une guerre éclate entre deux quelconques des trois nations qui sont parties dans l'entente — États-Unis, Angleterre, Allemagne — l'effet de celle-ci est suspendue *ipso facto* ; le Trust et les Compagnies allemandes sont affranchis de toute obligation réciproque. Par suite de préoccupations analogues, M. Ballin, directeur de la *Hamburg-Amerika* a refusé l'offre qui lui était faite par M. Morgan de donner son concours au Trust moyennant un traitement annuel de cinq millions de francs, et l'empereur a marqué sa satisfaction à M. Ballin en lui conférant une décoration enviée. Enfin, dans une réunion toute récente, l'Assemblée générale des actionnaires de la *Hamburg-Amerika* a voté un nouveau règlement destiné à empêcher l'entrée de membres étrangers dans le Conseil d'administration. Des précautions de toutes sortes ont été prises pour prévenir toute atteinte à la nationalité allemande de la Compagnie. Quelques-unes décèlent nettement le danger auquel elles veulent parer. Ainsi une majorité représentant les quatre cinquièmes du capital sera nécessaire pour décider « le transfert du siège social de la Compagnie en dehors du territoire de l'empire allemand ». Peut-on marquer d'un trait plus clair à quel point le caractère international du commerce maritime menace aujourd'hui le caractère national des Compagnies de navigation?

En présence de ces faits il n'est pas possible de nier que la concentration industrielle et la réglementation volontaire de la concurrence entre intéressés s'imposent aujourd'hui de plus en plus. Déjà, une industrie importante commence à opérer cette concentration entre unités de pays différents, malgré les obstacles très sérieux que rencontre forcément une pareille

entreprise dans les susceptibilités nationales. La situation du commerce maritime français ne lui permettait peut-être pas de prendre part à cette combinaison, mais on peut affirmer sans crainte que l'opinion publique française n'était nullement préparée à l'accepter. A coup sûr, elle se serait émue si une Compagnie française avait conclu avec le Trust anglo-américain un arrangement analogue à celui que les Compagnies allemandes ont cru pouvoir signer et dont elles tirent honneur. Comment en serait-il autrement quand toute entente industrielle entre producteurs exclusivement français soulève les défiances les plus injustifiées? Nous n'avons pas encore compris en France qu'il n'est plus possible de faire aujourd'hui de l'industrie et du commerce avec les méthodes d'autrefois ; qu'on n'atteint pas la clientèle éloignée avec les armes à courte portée qui suffisaient il y a quarante ans ; que si la concurrence libre est un grand progrès sur le privilège, la concurrence spontanément réglée par les intéressés au mieux du bien être général est un non moindre progrès sur la concurrence désordonnée et anarchique ; qu'enfin les conditions présentes exigent ce progrès et l'exigent sans retard. Si l'exemple du Trust de l'Océan pouvait nous ouvrir les yeux sur cette vérité, nous gagnerions beaucoup, nous aussi, au Trust de l'Océan.

PAUL DE ROUSIERS

« IL MADRO[1] »

J'arrivais à peine au théâtre, que la brave dame me vit, courut à ma rencontre et me tendit ses deux mains ossues, plus ou moins propres.

— Oh! mon cher garçon! Comment vas-tu?

Elle tutoyait tout le monde, par une vieille habitude contractée dans sa jeunesse.

— Très bien. Et vous? et Bianca?

— Chut! viens par ici, qu'on ne te voie pas dans les coulisses. Elle a sa grande scène. Si elle aperçoit un ami comme toi, qu'elle aime bien, ça la distrait, ça l'émeut et elle bafouille. Elle a du talent, tu sais; elle en a à revendre. Mais il n'y a que trois mois qu'elle joue les grands premiers rôles, et, tu comprends, il lui faut encore un peu de pratique.

Elle me prit par la main et, marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit, me conduisit à sa loge, de l'autre côté de la scène.

En passant au milieu des malles, des portants démontés, des décors appuyés au mur, derrière la toile de fond, je vis

1. Ce mot, emprunté à l'argot théâtral italien, est un dérivé, un péjoratif, de *madre* (mère) : — quelque chose, non pas comme « la marâtre », mais comme serait « la mèrasse » ou, plutôt, « le matron » ; — de fait, il n'a pas d'équivalent chez nous.

d'autres acteurs et d'autres actrices me tendant les mains, me saluant à voix basse, — de bons amis auxquels j'aurais voulu souhaiter le bonjour, car c'était la première soirée d'une nouvelle saison théâtrale. Mais la vieille m'entraînait, sans me permettre de m'arrêter ni de causer avec personne.

— A moi d'abord! je ne te lâche pas. Nous avons tout plein de choses à nous raconter.

Quelques-uns souriaient et me clignaient des yeux comme pour me dire : « Va donc ; tu en entendras de belles !... »

Nous entrâmes dans la loge de la petite diva, mise à l'abri des regards indiscrets par une lourde portière au milieu de laquelle se détachait le nom de *Bianca* brodé en relief. Les murs de ce réduit, pas plus grand qu'une voiture à quatre places, étaient recouverts d'une cotonnade à raies rouges et bleues avec des filets d'or. La toilette était encombrée de peignes, de brosses, de crayons, de houppes, de fards, de boîtes à poudre. Aux portemanteaux étaient accrochées deux magnifiques robes, l'une de bal, en brocart blanc broché tout garni de dentelles et de broderies ; l'autre, un peignoir d'un jaune très clair, avec une large collerette de guipure ancienne de grande valeur. Et partout, sur la toilette, piquées aux murs, pêle-mêle sur les chaises et par terre dans tous les coins, des photographies de Bianca en cent poses et en cent costumes différents.

— Viens ici, assieds-toi et raconte.

Elle débarrassa un coin de chaise pour moi, s'assit sur la malle qui lui servait de *cesta* (les comédiens appellent *cesta*, c'est-à-dire corbeille, celle de leurs malles qui leur sert à porter chaque jour au théâtre les costumes nécessaires pour le soir, et à les rapporter chez eux le lendemain matin).

— Ainsi donc, tu vas bien?

— Merci. Et vous, et Bianca? De grands succès?

— Tu as vu ? Tu as lu les journaux que je t'ai envoyés ? A Gênes, une saison à ne pas croire : et grâce à elle seule, oui ! En veux-tu la preuve?... Elle a un jour de liberté par semaine : eh bien, ce soir-là, on ne fait pas seulement les frais d'éclairage.

— Mes compliments !

— Et...

La bonne femme s'interrompit. Elle s'en alla soulever la portière pour s'assurer que dehors personne n'était aux écoutes, puis, se penchant à mon oreille, elle murmura :

— ... toujours une enfant !

Et comme j'avais l'air étonné par cette confidence à brûle-pourpoint, elle retourna s'asseoir sur la *cesta*, et reprit :

— Eh ! non... Je sais ce que je dis : et je te le dis à toi, parce que tu es un homme sérieux, presque de la famille... Est-ce qu'un auteur n'est pas de la famille?... Et puis tu m'estimes, et tu sais comment je suis et ce que je vaux, et tu aimes ma Bianca, tu lui veux du bien, sérieusement... Tu n'es pas un de ces imbéciles qui lui font la cour.

Puis, après une courte pause :

— Je sais bien ce que je dis : je connais les bruits qui courent et qui nous ont précédés ici.

Et, se démenant, avec une rage contenue :

— Ah ! je finirai par aller en justice, je me déciderai à faire un exemple ! Et je fournirai les preuves, entends-tu !... Trois médecins, trois professeurs d'Université viendront déclarer... Je suis prête à tout, pour les démentir... Canailles !

Je tâchai de calmer la juste indignation de cette mère offensée dans ce qu'elle avait de plus respectable, la pureté de son unique fille chérie.

— Non, mon amie, je vous en conjure, ne faites pas cela. Ce sont des choses délicates. Il ne faut pas écouter ce qu'on dit. Vous savez bien qu'il y a toujours des envieux !

— Les envieux ! — s'écria-t-elle, — les envieux, tu as raison... Car mon trésor joue d'une façon... ce n'est pas pour dire, mais certaines célébrités pourraient aller se cacher !... Elle a les applaudissements de sortie... A ses bénéfices, on refuse du monde... Maintenant on va raconter qu'à Gênes, un banquier... Et tout cela, pourquoi ? Parce qu'elle porte des toilettes qu'elles, les loqueteuses, elles ne peuvent même pas rêver, et qu'elle a une paire de boucles d'oreilles et quelques bagues en diamants... Mais quelles souffrances, quels sacrifices, quelles luttes ! Chez Paventa à Turin, chez Bellotti à Milan, il y a des notes qu'on paiera, Dieu sait quand ! Ces malheureux bijoux ?... J'ai vendu une propriété, une petite terre en Piémont, que j'avais héritée d'un oncle prêtre...

Je l'ai donnée pour rien, pour avoir de l'argent... Je voulais la garder. Je me disais : « Qui sait ce que l'avenir me réserve? Bianca peut aimer quelqu'un, faire un beau mariage, abandonner le théâtre... Moi, je ne veux pas embarrasser mes enfants. J'irai là-bas, vivre le reste de mes jours, dans cette maisonnette avec un bout de jardin... » Eh bien, non ; poussée par le besoin, j'ai dû la vendre. Tout cela dans l'espoir de l'avenir. Car ma fille a du talent ; elle est née pour le théâtre, comme sa mère, ce n'est pas pour dire... elle y fera son chemin, et un jour viendra où elle gagnera beaucoup d'argent. En attendant, voici quelque chose...

Elle s'était levée et fouillait derrière sa robe, évidemment pour chercher une poche dissimulée avec soin. Elle finit par la trouver, y plongea la main et en tira deux écrins et une grande feuille de papier plié. Le papier était sali et déchiré aux coins et aux plis.

— Qu'est-ce? — demandai-je.

Elle posa les écrins sur ses genoux.

— Ce sont les bijoux dont je t'ai parlé. Je les porte sur moi, parce qu'on ne sait jamais, quand on vit avec certaines gens.

Elle déplia ensuite la feuille et me la mit sous les yeux.

— Et ça, c'est un engagement, un engagement superbe pour l'année prochaine... Tu dois le savoir déjà : je l'ai fait annoncer dans les journaux... N'importe, regarde-le. Et les timbres, et les signatures... Grand premier rôle, vingt-trois rancs par jour et une représentation à bénéfice par ville.

Malgré moi, et en dépit de la bonne intention que j'avais de ne pas contredire ma vieille amie, je ne pus éviter un léger pincement des lèvres et un clignement d'yeux auquel j'ai recours lorsque je ne veux pas laisser voir ma pensée. Mais elle, la brave dame, me considéra un instant, puis, me prenant la main, elle continua, d'un ton affectueux et avec des larmes dans la voix :

— Non, mon cher ami, ces sourires-là il ne faut pas me les faire, à moi. Tu dois me dire ce que tu penses et je suis là pour te répondre, pour te convaincre, pour te donner les preuves de ce que j'avance.

J'essayai de réparer :

— Mais, chère amie, je ne dis pas le contraire, je n'en doute même pas. Et puis, quel droit ai-je de m'occuper de cela? Je ne vous demande rien. Vous arrangez vos affaires comme vous l'entendez ; tant mieux si elles réussissent !

— Non : nous sommes amis et l'amitié compte pour quelque chose. Je te parle à cœur ouvert parce que je te reconnais digne de ma confiance. Tu peux faire du bien à Bianca, tu peux l'aider, artistiquement. Mais, pour l'aider, tu dois l'estimer, et pas seulement comme artiste.

Un moment de silence. Puis :

— Écoute, pourquoi feindre avec toi? Si Bianca était... ce qu'on prétend... eh bien, je te le dirais, à toi. Des mystères, avec toi, j'en serais incapable. Tu le crois?... Je te sais un galant homme, un homme discret; tu n'es pas de ceux qui se vantent partout. Et si je voyais mon ange prête à... eh bien, tu en aurais l'étrenne. Peut-on mieux dire?

Je me sentais monter aux yeux des larmes d'attendrissement.

— Ainsi donc, — reprit la vieille, — on nie l'authenticité de cet engagement-là. Oh ! j'en suis sûre ! Qu'est-ce qu'on n'inventerait pas pour nous faire du tort, à moi et à cet ange?... On dit que le futur directeur est un va-nu-pieds, qui n'a jamais eu que des dettes, qui ne possède pas de capitaux ; et que, pour former la troupe, l'année prochaine, c'est nous qui fournirons l'argent... c'est-à-dire Bianca, c'est-à-dire le protecteur de Bianca... Et que l'engagement est une frime ; que les vrais directeurs, c'est nous; que celui-ci nous prête son nom, parce que le gros malin a trouvé une bonne mine à exploiter... Eh bien, c'est des infamies ! Et pour t'en convaincre, je te tiendrai un raisonnement très simple et bien clair : si Bianca avait un protecteur millionnaire, disposé à sacrifier de l'argent, t'imagines-tu réellement que je serais assez bête pour employer cet argent à engraisser les autres?

— C'est vrai ! — m'écriai-je.

— Ah ! pardienne !... Mais, sang d'un Turc ! je le garderais pour moi, et je paierais mes dettes... Aujourd'hui, Bianca, belle et capable comme elle est, n'a plus besoin de ces inventions-là pour réussir. Il y a sept ou huit directeurs qui la voudraient et qui lui feraient des ponts d'or. Avec sa beauté,

son talent, ses toilettes... mais elle n'a qu'à étaler son tablier pour qu'il pleuve des engagements !

On entendit un bruit d'applaudissements. L'excellente femme tendit l'oreille.

— Est-ce que l'acte serait déjà fini ?... Ah ! non, c'est son monologue... Écoute comme on applaudit ! Et nous ne sommes pas à Peretola, hein ? ni à Borgoabuggiano !... Oh ! ma chérie ! mon ange ! mon trésor ! Tiens !

Et elle lui envoya du bout des doigts un baiser à travers la porte. Puis elle reprit :

— Non, mon ami, tant que je vivrai, tant que mes jambes me porteront, il ne se passera pas de cochonneries chez moi. C'est inutile, on naît honnêtes, ou on naît... cochons. Et moi, ce n'est pas pour dire... mais tu me connais !

Oui, je la connaissais. Et je pensais, en ce moment même, que cette digne et maintenant regrettée dame — elle est morte, il y a trois ou quatre ans — n'avait jamais été mariée, ce qui ne l'avait pas empêchée de mettre au monde je ne sais combien d'enfants. Je me disais, en outre, que les histoires de théâtre les plus sales et les plus scabreuses, racontées au café par les comédiens, pendant les heures de loisir, avaient toujours la même héroïne : elle. Et je concluais : quelles bonnes mères sont, parfois, les femmes qui n'ont pas de mari !

Mais, ce soir-là, ma brave femme avait la langue encore plus déliée qu'à l'ordinaire, et elle ne me donna pas le temps de me livrer à mes réflexions.

— Vois-tu, — poursuivit-elle, — des propositions, ce n'est pas pour dire, j'en ai eu... et beaucoup...

— De directeurs ? — interrompis-je.

— ... Oui, aussi de directeurs... mais, à présent, je voulais parler des autres propositions...

— Ah ! conjugales !

— ... Oui, conjugales... Oh ! mon Dieu, ne viens pas faire l'ignorant. Tu sais bien de quoi je veux parler.

— Des confidences, alors ?...

— Mais oui ! Il y a une heure que je veux te répondre,

que je veux m'ouvrir à toi, comme si tu étais mon fils... Des propositions que... ça n'est pas pour dire... sans cette maudite honnêteté que j'ai dans les veines, j'aurais dû accepter, les yeux fermés. Un entre autres, à Florence ; il ne pouvait pas l'épouser, puisqu'il était déjà marié...

— La raison est convaincante.

— Oui, — repartit la vieille, — mais, à part le mariage, il s'offrait en tout et pour tout. Riche à millions.

— Il est venu lui-même vous trouver ?

— Oui. Tu comprends, dans sa position, il ne pouvait se confier à personne.

— Vous l'avez chassé à coups de pied quelque part ?

— Non. Avant tout, il faut éviter le scandale... Puis, je t'assure, c'était un homme si bien, il s'est présenté d'un air si modeste... et j'ai deviné qu'il était si amoureux !... Un de ces hommes, tu sais, qui font perdre la tête. Que veux-tu ? je n'ai pas eu le courage de le recevoir mal. A qui aime beaucoup, on pardonne beaucoup... Je lui ai fait entendre, avec certains égards, que ce n'était pas la peine d'en parler. Et maintenant nous sommes très bons amis. Il n'y a pas une représentation à bénéfice pour Bianca, dans n'importe quelle ville, sans qu'il donne signe de vie : un bracelet, une épingle, une montre... pas des choses de grande valeur... mais une idée gentille, qui prouve le bon souvenir qu'il a conservé de nous. Je traite bien ceux qui me traitent bien. J'ai toujours fait comme cela ; et jusqu'ici je n'ai pas eu à m'en repentir. Ai-je raison ?

— Parfaitement raison !... Et, dites-moi, — ajoutai-je, enhardi par la confiante expansion de ma vieille amie, — combien de temps comptez-vous que cela doive durer ?

— Quoi ?

— Mais... le *statu quo*.

— Je ne comprends pas.

— Pas possible ?... Je veux dire combien de temps ferez-vous le gendarme ?... Voulez-vous qu'on la canonise, votre fille ? Ou bien lui faire épouser un acteur ? J'espère que non... Alors ? Faites bien attention — ce n'est plus seulement l'ami qui vous parle à présent, mais encore l'auteur : — c'est une de mes vieilles idées, qu'une actrice ne peut être

une actrice complète, produisant toujours l'effet voulu, capable de représenter tous les personnages, tant qu'elle reste... sage. Comment peut-elle « rendre » certaines passions, certains moments psychologiques, certaines situations? Admettons même qu'elle « sache ». Cela ne suffit pas : il faut « éprouver ». Il faut être femme dans la vie pour l'être sur la scène. Il faut aimer, souffrir, jouir en réalité, pour savoir jouir, souffrir, aimer dans le drame ou dans la comédie... Et puis, il y a la voix, il y a la physionomie... Ainsi donc, jusques à quand?...

Elle se recueillit un instant pour réfléchir. Puis elle me dit :

— Je ne sais pas ce que pensent ni ce que font les autres; moi, j'ai encore trois ans à veiller. Dans trois ans, ma Bianca sera majeure, et maîtresse d'elle-même. Alors, elle fera ce qu'elle voudra. Mais, ce jour-là, elle aura un nom et une position. Et les exemples que je lui ai donnés, la morale que je lui ai inculquée, porteront leurs fruits. Ou elle aimera un acteur, — malheureusement pour elle, — et elle l'épousera, et elle continuera sa carrière; ou elle aimera quelqu'un d'autre et abandonnera son art, et elle deviendra une femme modèle.

Crut-elle apercevoir un nouveau sourire d'incrédulité sur mes lèvres? Je l'ignore. Elle se leva, se rapprocha de moi, me prit une main et se mit l'autre sur la poitrine.

— Écoute, mon bon ami, je te parle comme à un confesseur. Voilà mon idée, voilà ce que je ferai... Oh! je sais bien qu'elles ne pensent pas toutes comme moi. Mais je suis une mère et non pas un *madro*... Car, tu sais, on m'appelle aussi *madro*, comme la X..., comme la Y... Est-ce qu'on m'épargne une seule infamie?...

Elle retourna s'asseoir. Et elle recommença :

— Oh! la X..., celle-là, oui!... L'année dernière, nous étions dans la même troupe, tu le sais. Un soir, on causait, justement, de nos filles, de leur avenir... Fais bien attention : je t'ai dit que je parlais avec toi comme si j'étais au confessionnal; ce que je te répète, en sortant d'ici, tu ne te dois même pas te le rappeler...

— C'est convenu!

— Eh bien, écoute... « Moi, ma Clotilde, qu'elle me disait, je veux qu'elle attende un prince, un duc, ou un banquier

millionnaire... Sapristi ! à force de se montrer tous les soirs sur ce maudit théâtre, est-ce qu'il n'en arrivera pas un qui, après avoir essayé vainement de tous les moyens, finira par la conduire à la mairie ?... » Comprends-tu, mon bon ami ?... L'art ? L'art ! elle le met sous les semelles de ses souliers, celle-là ! C'est une excuse, un prétexte !... Et elle allait encore plus loin. Elle avouait que, si l'occasion se présentait, elle s'en mêlerait pour hâter les choses et pour les faciliter. « Comment a-t-elle fait, une telle, avec sa fille ? Elle l'a laissée filer. Elle l'a même fait filer ! Mais elle a couru après, en criant comme une damnée, à l'infamie, à la trahison, et elle a porté plainte aux autorités : détournement de mineure... Et le ravisseur a dû l'épouser... J'en ferai autant. Sapristi ! Qui casse les verres les paie... et les morceaux lui appartiennent !... » Vois-tu quels sentiments ?

Je ne m'étonnais pas d'entendre à nouveau ces vieilles histoires de théâtre. Mais j'éprouvais quelque répugnance à les entendre ainsi répéter par cette femme. J'eus un mouvement de dégoût et je fis mine de me lever.

— Attends, mon cher, ça n'est pas fini ! — reprit la vieille en m'obligeant à me rasseoir. — Il y en a une autre, une autre espèce de *madro*, encore plus dégoûtante. Et ça n'est pas des blagues, mais des choses que j'ai entendues, moi, de mes propres oreilles. Celle-là, je ne te la nomme pas... ça me répugne de penser que nous avons, en art, de pareilles collègues !... celle-là s'imagine que sa fille a un grand avenir comme artiste. Une mâtine, par parenthèse, qu'on devrait museler : je l'ai entendue en septembre, au Balbo ; il y avait de quoi se sauver !... Eh bien, celle-là, cette espèce de *madro*-là, ne veut pas entendre parler de mariage : « Un qui ne serait pas acteur lui ferait abandonner le théâtre, et je n'ai pas le courage, dit-elle, de la soustraire à la gloire assurée qui l'attend... Quant à un comédien, que le bon Dieu m'en préserve, ce serait un avenir de gifles et de pommes de terre frites... Non, qu'elle suive sa destinée, la destinée de sa mère, — a-t-elle l'impudence de dire, — la destinée de toutes les grandes artistes. Mais, au moins, qu'elle en retire ce que ce brigand de monde a le devoir de lui donner... Pardienne ! *La première fois*, il n'y en a qu'une... C'est comme une pièce qui fait fiasco :

on ne la rejoue pas... En attendant l'homme pratique et connaissant la vie et le monde tels qu'ils sont, nous acceptons les fleurs, les bijoux, les invitations à souper; mais, à souper, moi aussi, j'y vais... Et tous ceux qui voudront venir chez nous seront bien reçus; mais.. regardez et ne touchez pas!

A ce moment, la digne femme, saisie de dégoût, se rappela sans doute un « effet » usité avec succès autrefois dans sa carrière d'actrice : elle se porta les mains à la figure, comme pour se clore subitement la bouche et s'empêcher de poursuivre. Puis elle s'écria :

— Et on appelle ça des mères!

De nouveau les applaudissements éclatèrent, et, cette fois, plus longuement et avec plus d'insistance.

— Ah! l'acte est fini, — s'écria-t-elle. — Écoute combien de fois on la rappelle, cet ange!...

Et, les larmes aux yeux, elle resta aux aguets, sur le seuil de la loge.

Comme les rappels avaient cessé et que Bianca s'attardait à bavarder sur la scène, ma digne amie appela sa fille :

— Bianca! Bianca! Bianca! mais viens donc!

Et, Bianca se rapprochant, elle ajouta tout bas :

— Viens vite, viens... Regarde qui est là...

Elle entra :

— Tiens, c'est vous! Comment va? — me dit-elle en me tendant la main, gaiement, l'air déluré.

Je me levai, je fis le geste de la prendre dans mes bras. Mais elle se recula.

— Hé!... Bas les pattes!

— Comment? — dis-je. — Voulez-vous me faire perdre mon ancienne habitude?

— Bien sûr! Je ne suis plus une fillette.

— Alors on ne se tutoie pas non plus? nous nous dirons « vous? »

La vieille, qui la couvait des yeux, souriant de tendresse, intervint :

— Va, va, tu peux bien le tutoyer! Il n'est pas comme les autres.

Je contemplais Bianca. Quelle splendide créature elle était devenue, en ces deux ans ! Je l'avais quittée enfant, je la retrouvais jeune fille... Jeune fille ? Une femme très jeune, mais grande, élancée, bien faite. Femme, en somme, par le corps, par la démarche assurée, par la franchise de ses mouvements.

— Laissez-moi vous admirer un peu ! dis-je.

— Je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps... Il faut que je change de costume.

— Bien ! fermons la porte. Je pourrai vous admirer encore mieux.

— Fou ! — repartit, en riant, la mère. — Sors un instant, tu reviendras tout à l'heure causer avec Bianca : elle ne joue pas au commencement de l'acte.

Et elle me poussa dehors.

Je me promenai sur les planches, saluant çà et là mes nombreux amis de la troupe.

J'aperçus, dans un coin peu éclairé, une petite femme âgée dont la figure ne me paraissait pas inconnue. Elle était assise, rencognée, se faisant toute petite, comme si elle craignait de déranger, de gêner les manœuvres des machinistes, le va-et-vient des employés. Je m'avançai.

— Ah ! je ne me trompais pas... Comment vous portez-vous, madame Caroline ?

— Et vous ? vous allez bien ?... Tant mieux !... moi aussi... comme une pauvre vieille...

— Et Corinne ? comment va-t-elle, cette belle enfant ?

— Elle est là-haut dans sa loge, qui s'habille pour la petite pièce. Elle va descendre.

Celle-là (encore vivante) est un autre *madro*, mais plus sympathique, parce qu'elle est plus sincère. Elle veille sur la seconde virginité de sa fille.

Je m'assis auprès d'elle et la fis jaser.

— Avez-vous trouvé un logement ?

— Oh ! il était déjà prêt. Il y avait quelqu'un pour s'en occuper.

— Où demeurez-vous ?

— Rue Charles-Albert. Un joli petit appartement. Nous

avons deux chambres à coucher, un salon, une cuisine et une grande chambre de débarras.

— J'irai vous voir.

— Vous nous ferez plaisir. Corinne est toujours seule. Elle s'ennuie tant, la pauvre fille!

— Elle s'ennuie? Pourquoi?

— *Santo Dio*! cela se comprend, à son âge!

— Mais vous connaissez tant de personnes qui pourraient lui procurer des distractions!

— Vous plaisantez! La maison et le théâtre, le théâtre et la maison... Et, à la maison, il ne vient personne.

— Alors, je n'irai pas non plus.

— Oh! vous, c'est autre chose. Vous êtes un auteur qui fait une visite à une actrice... Quand on le saurait, on n'y trouverait pas à redire... Mais un autre? Heu! les mauvaises langues, les mauvaises langues que les comédiens!... On écrirait aussitôt des lettres anonymes... Oh! quant à lui, il est plein de confiance : il sait que, tant que je serai là, il n'arrivera pas de malheur... Mais je ne veux pas qu'il ait de désagréments. Il ne les mérite pas, le pauvre homme. C'est lui qui l'a poussée. Il lui a parlé comme un père : « Tu es belle, intelligente, tu as des dispositions pour la scène; je te donnerai une carrière, je te ferai une position indépendante, je pourvoirai à tes besoins... Naturellement, pendant quelques années, tu ne pourras pas gagner plus de six ou sept francs par jour. Et il en faut cinquante : les voyages, la maison, les toilettes, ta mère, la pauvre femme, qui est âgée et qui a besoin de bien-être... Ne te tourmente pas : à la fin du mois, tu recevras ce qu'il te faut. Je viendrai te voir de temps en temps, où tu te trouveras avec la troupe. Mais sois sage, je te le recommande; pas de bêtise! Si on te croit... tu m'entends... cela sert aussi pour arriver; cela sert même plus que le talent et que l'étude... C'est comme une auréole... j'en sais quelque chose : tu n'es pas la première à qui je fais du bien... » Pauvre commandeur! il peut vivre tranquille, je vous assure. Car je suis là, moi... Oui, à vous je peux bien l'avouer : si je la laissais faire, Corinne aurait une amourette dans chaque ville où nous passons. Elle est gentille, ils sont tous après elle... les

comédiens, pire que les autres... Elle a une si belle santé !... Elle est jeune... Le commandeur vient rarement, et quand il vient... Dame ! il n'est plus jeune, lui... Je vous le dis, il faut que j'aie, nuit et jour, les yeux sur elle... Et elle se plaint ! mais peu importe. Oui ou non, est-ce pour son bien que je travaille ? Moi, je vois un peu plus loin que le bout de mon nez. Risquer une position !... A la fin du mois, la lettre chargée arrive, ponctuellement... sûr comme parole d'Évangile... Et un homme comme cela, on n'en trouve pas à tous les coins de rue... Et puis, mettons de côté la question d'argent ! D'accord, on ne vit pas que de pain... Justement à cause de cela, je peux, je dois lui pardonner sa première faute : je suis la mère, n'est-ce pas ?... Mais que ça s'arrête là... autant que possible... Ai-je raison ? N'est-ce pas une belle chose que d'être respectée ? Et, tant que je serai là, Corinne sera respectée. Je voudrais voir un peu qu'on ait le toupet de dire un mot sur son compte !... Vous, lui avez-vous jamais vu le genou ?... c'est une façon de parler... Non ! Eh bien, les autres en ont vu encore moins que vous.

Je lui serrai la main en signe d'approbation et de félicitation, et je me dirigeai vers l'escalier qui mène aux loges supérieures. Je cherchais celle d'une vieille amie âgée de cinquante ans, une actrice pleine d'esprit qui a toujours une foule d'histoires à me raconter, et que je n'avais pas encore vue.

Au premier étage, tandis que je lisais les écriteaux fixés aux portes, afin de savoir à laquelle je devais frapper, j'en vis une s'ouvrir, avec précaution, et en sortir un fringant jeune homme, habitué des coulisses. Poussé par la curiosité, je l'avoue, je me blottis contre le mur, et je prêtai l'oreille. La conversation fut brève et chuchotée du bout des lèvres :

— Au revoir...

— Au revoir...

Mais il n'avait pas fait deux pas qu'elle le rappelait, avec un filet de voix :

— Dis donc !...

Il revint tout près d'elle.

— J'oubliais : la plus grosse clef pour en bas, l'autre pour en haut... Surtout, pas avant deux heures, maman serait encore levée.

La porte se referma, et le jeune homme descendit l'escalier à pas de loup.

Je m'approchai tout doucement de la porte sur laquelle je lus : « Mademoiselle Corinne S... »

Je ne pus m'empêcher de rire. Pauvre commandeur !... Et pauvre maman !... Mais quand, arrivé chez ma vieille amie âgée de cinquante ans et pleine d'esprit, je lui racontai l'aventure, elle cligna ses yeux malins et me dit :

— Vous y croyez ? Des comédies ! La mère est d'accord avec la fille, c'est un moyen d'obtenir que les amoureux soient discrets... Et puis, le fruit défendu se paie plus cher...

La mauvaise langue, que ma sympathique amie !

Je retournai à la loge de Bianca. Elle était ouverte, et la portière relevée. La divette avait fini de s'habiller, et je la trouvai resplendissante dans son costume de brocart blanc. Un gros bouquet de violettes surgissait du corsage outrageusement décolleté. Je me demandai à quoi servait ce bouquet : à cacher un développement qui serait trop précoce, vu l'état physiologique de la belle fille — ou du moins celui que le *madro* s'était empressé de me vanter ? — ou à remplacer ce qui manquait encore à cette enfant de dix-huit ans ?

J'entrai et je vis un élégant jeune homme que je ne connaissais point.

Bianca fit la présentation. C'était un marquis napolitain, de passage ici. Il traitait la fille avec beaucoup d'égards, mais paraissait très familier avec la mère. Et la brave dame lui prodiguait les flatteries affectueuses, comme à moi quelques minutes auparavant.

— Cicillo !... ce bon Cicillo !... Quand êtes-vous arrivé ?... (Elle ne le tutoyait pas, lui.) Quand êtes-vous arrivé ?... En voilà une surprise !... Et à Naples... qu'est-ce qu'on fait là-bas ? Nos amis, que deviennent-ils ? Oh ! si tu savais, — continua-t-elle en s'adressant à moi, — si tu savais toutes les amabilités qu'il a eues pour nous, ce cher marquis, le printemps dernier, quand nous étions aux *Fiorentini* !... Sans lui, nous n'aurions même pas vu la ville. C'est superbe, c'est admirable !... Vous rappelez-vous les dîners et les sou-

pers à Frisio? Et l'excursion à Pompéi?... Ce cher ami, quelle bonne surprise! Vous êtes de passage? Ah! pour les courses... vous venez ici pour les courses?... Resterez-vous longtemps? Vous viendrez nous voir? Après trois heures, nous sommes toujours à la maison... 38, sur le Corso, au second étage... Mon bon Cicillo! Oh! je n'oublie pas toutes vos prévenances, allez!... Figure-toi, mon cher ami (elle s'adressait à moi de nouveau) que, pendant un mois et demi que nous sommes restées là-bas, nous avions la voiture à la porte, jour et nuit, à notre disposition. Sa voiture!... Et nous l'acceptions de toi (dans son enthousiasme, dans la rage d'affection qui la reprenait peu à peu, elle le tutoyait maintenant); nous l'acceptions parce que tu es connu pour un homme très bien... Tu sais, il est tout comme toi Cicillo: un bon, un loyal ami; lui non plus n'est pas de ceux-là qui se mettent à courir après les actrices... Ah! mais non!...

— Maman!... — observa Bianca, rougissant légèrement tandis qu'elle s'attachait aux oreilles deux magnifiques émeraudes entourées de diamants.

— Laisse-moi parler! — reprit la vieille, — il faut dire la vérité, et elle nous fait honneur, à nous et à lui.

J'admirais les boucles d'oreille de Bianca. Sapristi! La vente de la propriété en Piémont, cet héritage de l'oncle prêtre, avait été d'un bon rapport, puisqu'on avait pu acheter, entre autres choses, ce petit peu de bijoux.

— Vous partez déjà, Cicillo? on vous verra demain? viendrez-vous à la maison?

Le beau marquis s'excusait. Le lendemain, de bonne heure, il irait voir galoper les chevaux. Et puis... des visites indispensables... de nombreuses occupations...

— Demain soir, alors? Ne manquez pas, je vous en prie... Bianca, pour demain, qu'a-t-on annoncé? Ah! *Francillon*... N'y manque pas, Cicillo, je t'en prie. Tu ne l'as pas encore entendue dans *Francillon:* nous l'avons montée depuis peu. Il faut que tu viennes l'entendre... Le second acte! A Turin, on m'a assuré que même la Duse ne le jouait pas comme cela, le second acte.

— Maman!... — observa encore Bianca en rougissant de nouveau.

— Ainsi donc, à demain soir... A propos, où êtes-vous descendu ?

— Hôtel de Milan.

— Ah ! à l'Hôtel de Milan.

Lorsque le marquis napolitain s'en fut allé, je partis à mon tour : dans un instant, Bianca rentrerait en scène, et je ne voulais pas me laisser reprendre au bavardage de la vieille.

Sur le seuil du théâtre, je revis Cicillo dans un immense pardessus gris, long et large. Il sortait aussi. Après un échange de salutations, nous nous séparâmes,

*
* *

Je me promenai en rêvant à ce que j'avais vu et entendu.

Le *madro* !

Oh ! le *madro* n'est pas seulement un mot inventé par le langage expressif et imagé du théâtre. Le *madro* est un type, c'est une institution. Le *madro* est la maman qui tient lieu aussi de papa à sa fille, parce que le papa est mort, ou qu'il ne compte pas s'il existe, ou qu'il n'a jamais existé — sur les registres de l'état civil... C'est la mère de la jeune actrice, qu'il ne faut pas confondre avec celle de la ballerine, de la mime ou de la cocotte... Celle-ci est un type moins raffiné, plus vulgaire ; neuf fois sur dix, elle n'est même pas une vraie mère, ce n'est qu'une maman d'emprunt, une entremetteuse déguisée, qui sauve les apparences et conclut les affaires. Le *madro* de l'actrice est, au contraire, la vraie mère, et il a cette curieuse et unique mission de sauvegarder la virginité — feinte ou réelle — de sa fille, et de la faire valoir.

Sa fille, ou ses filles ?...

Sa fille, car c'est précisément un de ses traits caractéristiques.

Les *madri* n'ont jamais qu'une seule fille en activité de service. L'autre ou les autres, quand il y en a, ne comptent pas. Ou elles sont mariées et vivent dans leur ménage, ou elles restent dans l'ombre, pour laisser briller la diva. Même si elles vivent en famille, et si elles jouent aussi, elles sont sacrifiées, artistiquement, moralement et matériellement. Elles

font les servantes, à la maison et au théâtre. A leurs moments perdus, elles font aussi l'amour. Seule, la préférée, l'étoile, la... vierge, a le devoir important de maintenir l'honneur du nom, comme femme et comme artiste. Qui se préoccupe de la sœur, de la Cendrillon? Elle a moins d'aptitudes pour la scène et pour faire son chemin ; elle est moins belle. Dans la troupe, elle remplit les rôles secondaires ; elle est toujours la soubrette de sa sœur la diva, qui est aujourd'hni Suzanne d'Ange, demain Clotilde Dumesnil ou Marie Letellier, ou la Tosca ou Mirandolina, quand elle n'est pas Marguerite Gautier.

A la maison, dans la journée, la diva écrit des lettres ; elle s'étend sur une chaise longue et relit le dernier rôle qui lui a été confié, non pour l'étudier, mais pour l'apprendre par cœur ; elle reçoit les visites des critiques, des jeunes auteurs, des Cicilli, de ses admirateurs de tout genre ; et pendant ce temps, la Cendrillon prépare le dîner ou raccommode les bas. Le soir, pendant que la diva reçoit les hommages, les compliments, les déclarations plus ou moins respectueuses des habitués des coulisses, la Cendrillon, assise sur une malle, dans un coin sombre, flirte avec le second amoureux ou avec le souffleur, quand ce n'est pas avec le machiniste dans un réduit sous les combles. Plus tard, si celui-ci est un honnête homme, ou s'il y trouve son intérêt, il la demande en mariage et l'épouse. Et la mère, trop heureuse de s'en débarrasser, la laisse partir et lui souhaite bonne chance... Ou bien le maire n'intervient pas avec son écharpe et son code pour légitimer cet amour caché, et les amours se succèdent ; tous les camarades inoccupés ou à court d'argent y passent l'un après l'autre, sans bruit, sans jalousie, sans rancune. Un beau jour, le *madro* s'en aperçoit enfin. Et alors ce sont des gifles et des grossièretés : « Maudite ! Tu déshonores ta famille ! De qui es-tu donc la fille? Quel sang coule dans tes veines ? Mais prends garde, vois-tu ! prends garde de perdre la position de cet ange qui fait l'orgueil et la consolation de son père. Je t'étranglerai, moi !... » L'orage passé, elle lui recommande avec un peu plus de calme et de douceur de bien réfléchir à ce qu'elle fait, attendu qu'elle, sa mère, elle ne peut pas être partout, elle ne peut pas surveiller deux filles à la fois. Qu'elle ne l'oublie pas, il n'y a jamais eu de scan-

dale dans leur famille... — Et pour conclure, baissant le ton et redevenant sévère : « Avec un souffleur! avec un troisième rôle de genre, astreint à l'emploi de comparse! en voilà des goûts! Imbécile! je me demande si tu sors de mes entrailles!... »

Je me promenais et je m'abandonnais à mes réflexions. Le *madro*! Ah! c'est elle qui commande, qui gouverne, qui fait la loi. Le chef de la troupe, le directeur, le régisseur doivent compter avec elle. Elle signe les engagements, — quand elle joue aussi, — « pour elle et sa fille mineure », car la fille est toujours mineure, même à vingt ans accomplis, tout comme elle est toujours vierge, même quand elle ne l'est plus... Elle touche les appointements et le produit des soirées à bénéfice : « Ne te salis pas les doigts avec cet argent, mon cher ange. Pense seulement à ton art... » Elle prononce son arrêt dans les contestations : à propos d'un rôle, de la composition du spectacle, du choix d'un congé, le directeur doit s'incliner devant elle, pour peu que la fille soit diva et attire au théâtre quelques spectateurs de plus. Et la mère est inflexible. Elle a ses droits bien établis par les engagements, et elle les fait valoir, elle les exagère tant qu'elle peut : « Car enfin, mon enfant est la base du théâtre, c'est pour elle qu'il vient tant de monde, et si nous partons, *nous*, nous verrons bien comment vous vous en tirerez sans *nous*!... »

« Son ange, son trésor, son enfant... » En public, c'est une adoration, c'est une vénération réciproque de la mère et de la fille. Entre les quatre murs d'un appartement meublé, ou dans la loge quand elles peuvent espérer n'être pas entendues, ce sont, au contraire, des disputes, des injures, des paroles triviales. Car les sujets de dispute ne manquent jamais. Elles ont des vues si opposées, des opinions si différentes, dans leur façon de comprendre la vie, sur les moyens de faire son chemin rapidement! Chez la vieille, l'expérience raffinée, le froid calcul, le cynisme éhonté. Chez la fille, l'insouciance de ses vingt ans, le désir d'arriver, quelquefois un élan de son cœur incomplètement gâté ou vicié. Mais comme, de chaque dispute, la fille sort plus instruite et plus experte! Quelle belle et profitable leçon elle retire de chaque discussion, de chaque

prise de bec avec sa mère ! C'est toujours la mère qui finit par l'emporter. Forte de sa mission, elle ne recule pas, elle ne se laisse pas intimider. Elle emploie les douces paroles, le calme raisonnement, ou les invectives et les injures ; ou la démonstration imagée, qui n'a pas peur d'un gros mot, qui ne craint pas l'explication d'un fait ; ou les taloches, quand les argumonts ne servent plus à rien... Et la fille apprend à voler de ses propres ailes.

Il y a pourtant une chose qui échappe à l'œil attentif et aux conseils du *madro* : la correspondance. La jeune artiste écrit à qui elle veut, reçoit de qui elle veut autant de lettres qu'elle veut. Le *madro* ne s'y oppose pas, ne s'en occupe pas ; elle n'est point curieuse. D'abord, elle manque d'instruction : elle sait lire et écrire, juste assez pour lire dans les journaux les éloges de sa fille, et pour signer les engagements. Puis, elle sait qu'une « artiste », presque célèbre, admirée, adulée, désirée par tant de monde, ne peut vivre dans sa coquille comme une moule. Dans chaque ville, l'actrice doit recevoir des visites jour et soir et accueillir tous ceux qui demandent à lui être présentés : elle se trouve donc obligée de répondre aux nombreuses lettres des nombreux amis laissés un peu partout, qui lui écrivent — les braves garçons — parce qu'ils gardent « un si bon souvenir d'elle !...» Peut-être y en a-t-il qui écrivent de tendres paroles d'amour ? Peut-être la fille répond-elle sur le même ton, en accordant quelques espérances pour l'avenir ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal ! On se procure et on conserve ainsi des amis précieux : et cela est si utile d'avoir des amis parmi le public, pour ceux qui ont affaire au public et qui en vivent. Somme toute, jamais une lettre n'a fait tort d'un cheveu à personne, et cent mille lettres réunies ne peuvent pas lui faire perdre sa fleur d'oranger... Sa fleur d'oranger ! Toute la question est là. Le reste, de la blague !... Le sentiment ? Oh ! oh ! le sentiment ! C'est comme les décors vus de près : on s'aperçoit que c'est peint à coups de balai. Il faut vivre sur les planches pour comprendre ce qu'est cette vie-là. On ne remplit pas la bourse avec du sentiment. Pour l'instant, le plus urgent, le plus important, c'est que sa fille reste « sage ». Tant qu'elle n'appartient à personne, elle appartient à tout le monde. Et puis...

on en causera plus tard. Rien ne presse, Savoir attendre, voilà le secret... Attendre? Jusques à quand?

La mère peu franche de Bianca me l'avait dit tantôt, jusques à quand!... Elle m'avait raconté les espérances, les projets, les intentions d'autres mères moins dissimulées. Et je me rappelais maintenant les morales différentes de ces deux ou trois *madri*.

Des morales différentes? Non, il n'y en a qu'une. Ce sont les appétits qui diffèrent, et les circonstances seules les rendent plus vifs et plus violents. Le *madro* qui rêve pour sa fille un riche mariage n'est pas plus honnête que la voisine, qui se contenterait d'un riche protecteur. La première a tout bonnement une fille plus belle et plus admirée, une fille ayant plus de talent et plus d'aptitudes pour la scène, et l'espoir mieux fondé d'une carrière brillante et rapide... Ou bien la fille a eu plus de chance au début et maintenant elle se trouve plus haut placée, plus en vue et déjà presque une diva. L'autre, au contraire, apparaît depuis peu à l'horizon; elle n'est guère connue, son nom ne court pas les journaux... Quelquefois l'appétit grandit avec l'importance de l'emploi. Celle-là est déjà grand premier rôle, et celle-ci n'est encore qu'une amoureuse ou une soubrette. Oh! que cette dernière monte lestement l'échelle hiérarchique, que sa notoriété grandisse, que ses louanges se multiplient dans les critiques théâtrales, qu'elle arrive au pinacle sans accident, sans accroc à sa réputation de vierge immaculée, et son *madro* la suivra pas à pas dans la fantastique réalisation de ses vœux, dans la satisfaction de ses appétits.

Pauvres filles! Pauvres bonnes créatures que l'immonde cupidité d'un *madro* corrompt et pourrit tout en défendant leur virginité.

Et pourtant, me disais-je, les pauvres *madri*, comme ils sont à plaindre parfois! Quels tours cruels leur joue la destinée! Quelles amères déceptions leur réserve l'avenir! C'est une nuit, quand elle s'y attendra le moins, dans l'unique auberge d'une petite ville de province, où l'on s'arrête pour deux ou trois représentations, dans la promiscuité ou dans la communauté forcée des logements; c'est

en plein Océan, qu'on traverse pour courir à la poursuite des lauriers et de la fortune, après de longues et interminables journées de navigation calme et monotone, avec la complicité de la chaleur tropicale qui attise les sens et engourdit l'esprit ; c'est un soir d'été, dans le voisinage d'une gare, entre deux trains, après bien des heures insipides de voyage, qui en précèdent d'autres encore, et encore plus fastidieuses, pendant que les *madri*, étendus sur les banquettes des salles d'attente, cèdent au sommeil et continuent leurs rêves commencés les yeux ouverts ; — c'est peut-être alors que les candides fleurs d'oranger, cultivées avec tant de soins, tomberont sans violence, sans effroi, sans surprise. Et elles seront peut-être cueillies par le dernier des cabotins, par un homme dépourvu de toute qualité physique ou morale, dépourvu d'intelligence et de cœur, n'ayant ni élégance ni éducation : le plus laid et le plus bête, le plus vulgaire et le plus grossier ; mais fourbe, patient, vigilant... C'est lui qui aura le premier baiser complet, délirant, sincère. Et c'est lui, parce qu'il se présente au jour inéluctablement fixé par le destin, au moment physiologique où l'instinct livre sa grande bataille aux conventions humaines... Oh ! la facile bataille et la plus facile victoire ! Quelle pauvre virginité à détruire que celle du corps ! quel ennemi faible et sans défense à mettre en fuite ! La virginité de l'esprit — celle qui est le redoutable adversaire — ne prend aucune part à la bataille, avec ses pudeurs, avec ses répulsions, avec ses craintes, avec son sentimentalisme, si vrais, si humains ! Cette virginité de l'esprit n'existe plus, elle a déjà été détruite par la mère : elle n'avait aucune valeur à ses yeux ; il fallait même la détruire, afin que sa fille apprît à estimer la valeur marchande de cette autre virginité si précieuse. Si elle ne le lui a pas dit, elle le lui a fait deviner par tous les moyens : *cela* vaut quelque chose, *cela* se vend, *cela* peut rapporter... Et le résultat le voici : quand vient ce fatal moment où les sens se réveillent impérieux et commandent la pauvre fille se dit avec conviction qu'en se donnant ainsi elle renonce à un vulgaire profit qu'elle saura bien regagner dans l'avenir... Il y a quelque chose de plus grand, de plus noble, de plus élevé, à quoi elle renonce ; mais elle n'y pense pas, elle ne peut pas y penser;

elle ne peut même plus le comprendre... Et elle se donne...

Elle se donne pour la satisfaction des sens, ou par curiosité maladive, ou par lassitude... Peut-être même, quand le camarade fourbe ou patient vient lui murmurer : « Je t'aime... », — oh ! il ne sait pas dire autre chose, lui, il le dit dans toutes les comédies ; son seul mérite, c'est de le dire à temps ; — peut-être le croit-elle... Qu'en sait-elle, après tout ?... Parmi tous ceux qui lui ont répété la même chose en l'invitant à souper, en lui envoyant un bracelet, elle ne pense pas en avoir jamais entendu un plus sincère que celui-ci... Et si elle avait été sur le point d'ajouter foi à l'un d'eux, si un jour il lui avait plu de s'en laisser conter par l'un d'eux, sa mère était là pour lui murmurer d'un ton bref : « Non, ce n'est pas celui-là que tu dois écouter ; ce n'est pas encore celui-là qu'il *nous faut*. Attends. » Et elle a attendu... Mais il est venu un jour où elle a trouvé que ce n'était plus la peine d'attendre.

Elle ne se cache pas, après, elle ne rougit pas, la pauvre fille. Elle sent si bien, elle a si bien conscience qu'elle peut regarder franchement sa mère en face ; elle comprend qu'elle en a tellement le droit !...

Alors, voilà une virginité à refaire : oh ! le *madro* ne perd pas la tête pour si peu ; au fond, il n'y a rien à changer, la tactique est toujours la même... En avant, en avant !... Et si le talent et la chance ne sauvent pas l'artiste, la femme descend l'un après l'autre les ignobles degrés du vice.

Pauvre *madro* ! Il a rêvé d'être un jour la belle-mère authentique d'un prince ; tout au moins la belle-mère apocryphe d'un banquier millionnaire, et de lui seul... Il était écrit qu'il deviendrait la belle-mère de tout le monde. Un gendre par jour... et bien heureux quand on le rencontre !...

Et c'est juste, me disais-je. Autrement, quelle différence y aurait-il entre le sort d'un *madro* et celui d'une mère ?... Car chez les comédiens aussi, dans ce monde si varié, si curieux, si caractéristique, combien n'y-a-t-il pas de bonnes et dignes mères !

Je m'étais attardé à songer ainsi tout seul, en errant au hasard, dans les rues sombres et désertes.

Je me trouvais sur le Corso. Je consultai ma montre : une

heure du matin. Et tandis que je me demandais si je rentrerais ou si j'irais souper, j'entendis se rapprocher un pas lourd et cadencé. Puis je vis passer devant moi un immense pardessus gris, long et large ; et, dans ce pardessus, je reconnus Cicillo, le marquis napolitain, l'ami de Bianca...

Pris d'une curiosité diabolique, je le suivis prudemment, à distance. A un moment, il s'arrêta. Il regarda un peu autour de lui, tira une clef de sa poche, ouvrit une petite porte et disparut... Je m'approchai à mon tour et je vis que la maison portait le n° 38.

Ainsi, pendant que la jeune Corinne, recevait à cette heure, son nouvel ami, Cicillo montait chez Bianca... Et le lendemain ces deux *madri* me jureraient encore, l'une, que la jeune Corinne en est à sa première faute, l'autre que Bianca est toujours une enfant.

Et il y a des gens pour y croire !...

MARCO PRAGA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA ROYAUTÉ ESPAGNOLE

La catastrophe de la Martinique semble avoir ému l'humanité tout entière presque autant que la mère-patrie. D'Europe et d'Amérique, les paroles et les preuves efficaces de compassion nous sont venues attester l'affection de l'univers chrétien, et même le khalife de Constantinople a voulu joindre son offrande aux envois de Berlin, de Vienne, de Londres, de Washington, etc., et à l'impériale générosité de Saint-Pétersbourg. Toute pareille catastrophe eût sans doute éveillé les condoléances du monde entier. Mais peut-être la France est-elle, à cette heure de l'histoire, la seule nation qui, chez tous les peuples et près des gouvernements, puisse escompter une aussi profonde et active sympathie. La lutte pour l'existence, qui est devenue la morale des nations, et les rêves d'Empire universel, de Sur-Empire (pour créer le vrai nom de cette politique nietzschéenne), qui se sont emparés de tous nos voisins, nous suscitent un peu partout des adversaires et des rivaux. Mais peut-être n'est-ce pas une naïveté de croire que nous n'avons aucun ennemi irréconciliable, — sauf le ministre anglais des Colonies, M. J. Chamberlain, qui garda le silence en ces cruels instants.

En Europe le voyage du Président de la République, en Amérique les fêtes de Rochambeau ont continué le sillon que depuis dix ans notre diplomatie cherche à tracer dans le monde. Placés par la nature entre le géant russe et le géant *yankee*; n'ayant rien à craindre et pouvant tout espérer de l'un et de l'autre; unis par l'amitié ou l'alliance à ces deux champions du monde asiatique et du monde américain, quel beau et profitable rôle nous pourrions avoir dans le

commerce et la politique du siècle prochain, si nous savions organiser notre pays et nos affaires, tourner nos efforts et nos études vers cet avenir !

Il a fallu six semaines de négociations pour établir enfin cette paix sud-africaine, qui permettra au couronnement d'Édouard VII d'étaler ses joies sans trop de mélange et de remords : dans ma chronique prochaine, c'est le présent et l'avenir de cette paix et de cette royauté anglaises que je voudrais envisager. Aujourd'hui, puisque le jeune Alphonse XIII a pris possession de son trône presque au jour même où Cuba libérée prenait possession de sa république, il convient, je crois, d'étudier ces choses d'Espagne, qui sur notre commerce peuvent peser si lourdement. Le voisinage, la communauté de religion et d'intérêts, les sympathies individuelles et nationales ont depuis cinquante ans fait de la péninsule ibérique la meilleure de nos colonies. L'Espagne entière semble espérer du nouveau règne un changement complet de sa destinée. La France aurait grand tort et grand dommage à se désintéresser de cette vieille et fidèle amie.

*
* *

Le 17 mai 1902, Alphonse XIII, fils posthume d'Alphonse XII, ayant atteint sa seizième année, a été déclaré majeur et roi : la régence de sa mère Marie-Christine a pris fin. Conduit par douze sénateurs et douze députés, le Roi a paru devant les Cortès : « Je jure par Dieu et sur les saints Évangiles de garder la constitution et les lois : si je tiens mon serment, que Dieu me récompense ; si j'y manque, que Dieu me punisse. » Et, par la bouche du président de leur Congrès, les Cortès ont accepté le serment du Roi. Puis, conduit par deux cardinaux et trente évêques, le Roi est allé chanter un *Te Deum* dans l'église de Saint-François, le Panthéon de la catholique Espagne. Le 19 mai, conduit par cette troupe de maréchaux et de généraux dont son royaume n'est que trop bien pourvu, le Roi est allé passer la revue des troupes. Enfin, le 21 mai, il a présidé la grande course de taureaux, la « course d'État », qui, seule, aux yeux de la populace madrilène, inaugure vraiment le nouveau règne.

Serment pour les politiciens ; *Te Deum* pour les prêtres ; revue pour les généraux ; taureaux pour Madrid : désormais Alphonse XIII est en règle avec les quatre pouvoirs dont sa royauté n'est que la mandatrice. Et l'Espagne ? et son peuple ?

Un supplément de la *Gazette Officielle* leur a porté, avec la première proclamation du nouveau roi, de cordiales salutations et de belles promesses : « En recevant le pouvoir des mains de ma mère, j'envoie mon cordial salut au peuple espagnol... Avec l'aide de Dieu, j'espère montrer à l'Espagne que je ne suis pas seulement le premier Espagnol par le rang, mais aussi par le dévouement à la patrie et par la poursuite de tout ce qui peut assurer son bonheur et sa grandeur dans la paix. » Ces messages un peu lointains traduisent bien l'état des rapports entre l'Espagne et sa royauté.

Car l'Espagne est fort éloignée de sa capitale et de son roi. Les statistiques et recensements mettent en lumière un fait qui domine toute la vie matérielle et mentale du royaume. Les plateaux des deux Castilles et la vallée de l'Èbre, qui en occupent le centre, sont presque déserts ou déshabités : la vie n'abonde que sur le pourtour maritime de la péninsule. Toutes les régions qui ne touchent pas à la mer, les deux Castilles, la Navarre, l'Aragon, la Manche et l'Estremadoure, semblent frappées de sommeil léthargique et de mort; toutes les régions maritimes, au contraire, agissent, travaillent, vivent. Sur l'océan Atlantique, au nord, sur le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, au sud et à l'est, les provinces galiciennes, asturiennes et basques, andalouses, valenciennes et catalanes, bordent la mer de leurs grandes villes et de leurs bourgs étagés. Les trois quarts des grandes villes espagnoles, Barcelone (510 000 habitants), Valence (205 000 hab.), Séville (150000 hab.), Malaga (125 000 hab.), Murcie (110 000 hab.), Carthagène, Grenade, Bilbao, Cadix, Oviédo, la Corogne, etc., jalonnent les rivages ou leurs premiers abords, et font à la péninsule un collier de ports maritimes ou fluviaux. Par leur superficie, ces provinces côtières représentent à peine les deux cinquièmes du royaume et, si l'on tient compte seulement de leurs terres cultivables, elles n'en représentent pas le cinquième, à cause des montagnes qui les encombrent. Mais leurs onze millions d'habitants en font la partie de beaucoup la plus forte et la plus active de l'Espagne (18 millions d'habitants au total). Telle de ces régions côtières autour de Bilbao ou de Barcelone, qui a 134 habitants par kilomètre carré (beaucoup plus que la moyenne de la Grande-Bretagne :

120 hab. par kilomètre carré), égale en densité de population nos départements les plus florissants de la Loire, du Pas-de-Calais et de la Seine-Inférieure. Dans l'ensemble, ces provinces maritimes, malgré leurs chaînes et croupes de montagnes presque inhabitables, ont soixante habitants par kilomètre carré : la France, en moyenne, n'en compte guère que soixante-douze.

Mais quittez la mer ou les frontières continentales ; pénétrez dans l'intérieur du royaume : tout aussitôt la population se fait plus rare et, de la périphérie vers le centre, villes, villages et fermes s'espacent de plus en plus. Une première zone est encore à demi vivante : l'Aragon et la Vieille-Castille au nord, une moitié de l'Estremadoure à l'ouest, et les pentes de la Sierra Morena au sud gardent encore trente à trente-cinq habitants au kilomètre carré : deux grandes villes s'y sont construites au croisement des routes, Saragosse (98 000 hab.) et Valladolid (68 000 hab.), et trois autres villes moins importantes y font encore quelque figure, Burgos, Badajoz et Cordoue. Puis il faut traverser une seconde zone presque déserte, morte : plateaux arides ou monts dénudés, landes incultes, steppes abandonnées à l'élevage des libres taureaux ou à la transhumance des moutons, les sept provinces qui entourent Madrid et qui sont le cœur même du royaume, Soria, Guadalajara, Téruel, Cuenca, Albacéte, Ciudad-Réal et Cacerès, n'ont pas seize habitants au kilomètre carré. C'est en ce désert que la monarchie castillane, ayant fait l'unité du royaume espagnol, planta sa capitale de Madrid.

Pour la monarchie absolue des rois catholiques, Madrid était une capitale à souhait. Loin des ports commerçants, loin des villes ouvrières, loin des communes turbulentes, à l'écart des mouvements populaires et des discussions d'idées ou d'intérêts, l'absolutisme ne pouvait gagner à ce recul que plus de grandeur mystérieuse et comme de sainteté : un roi demi-dieu, pour garder longtemps son tonnerre, doit éviter le coudoiement des foules. Durant trois siècles, de Philippe II jusqu'à nos jours, l'Espagne respectueuse se laissa gouverner par les solitaires de Madrid, qui, d'ailleurs, comblaient tous ses désirs et toutes ses ambitions. Au dedans, le service de la religion et l'unité de la foi ; au dehors, la conquête des Eldo-

rados et l'exploitation des terres nouvelles : durant trois siècles, moine ou *conquistador*, l'Espagnol n'eut pas d'autre rêve, pas d'autre besoin. Tour à tour serviteur ou maître de l'Inquisition, l'homme de Madrid pouvait donc, selon la formule d'Olivarès, disposer de tous les corps puisqu'il abandonnait les âmes aux représentants de Dieu. Et possesseur, au delà des mers, d'un empire où jamais le soleil ne cessait d'éclairer les champs pailletés d'or, il pouvait aussi disposer de tous les biens du royaume, puisqu'au dehors il ouvrait une carrière sans bornes et des trésors inépuisables à tous les coureurs de fortune. Aussi, durant trois siècles, l'absolutisme madrilène put se maintenir et, par son fonctionnement même, se faire plus rigide et plus étroit : une sorte de sélection systématique retrancha de l'Espagne tout ce qui n'aurait pas pu se prêter à l'obéissance passive ; l'Inquisition brûla les hommes de tête et de libre esprit ; les colonies enlevèrent les hommes de cœur et de main ; et l'Espagne fut de plus en plus apte à goûter le bonheur de son régime théocratique.

A Madrid, le roi et les prêtres ; à la côte, les *conquistadores* et les marchands : entre les deux, le clergé régulier et séculier, la milice de Dieu qui était aussi la milice du roi et qui fournissait à Dieu des évêques, des prêtres et des moines, au roi ses ministres, ses ambassadeurs, ses généraux, ses amiraux, ses policiers, tout son haut et bas personnel gouvernemental. Tant que l'Espagne garda son empire colonial, rien ne pouvait détruire cette machine bien équilibrée, dont les colonies faisaient tous les frais. Maîtresse des Amériques et coupée du reste du monde par la mer ou les Pyrénées, l'Espagne eût pu vivre éternellement suivant son rêve. Mais un trouble-fête survint dans la personne de Napoléon [1], qui brusquement supprima le roi. Alors toute l'Espagne se leva pour réclamer son « Ferdinand l'Idolâtré ». Le pays se couvrit de syndicats civils, *juntes*, et d'armées volontaires, *guerillas*, qui administrèrent le pays ou guerroyèrent contre les Français impies au nom du maître légitime et sacro-saint. Après six ans de luttes, l'Espagne vint à bout de Napoléon et retrouva son roi : elle reprit en 1814 sa vie traditionnelle.

1. Il faut lire cette histoire politique de l'Espagne dans l'admirable volume de Ch. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, pp. 269-300.

La révolte du Mexique, du Pérou, de toute l'Amérique du Sud en troubla quelque peu le rétablissement parfait. Le champ d'exploitation se trouva réduit des trois quarts pour les *conquistadores* et marchands de la côte. Pourtant ce qui restait encore du gigantesque Empire pouvait suffire à leurs besoins diminués, à leurs rêves rétrécis, à leur nombre décroissant : Cuba et les Philippines leur restaient, qui pendant tout le XIXe siècle travaillèrent encore pour l'entretien et la fortune de la métropole.

Mais les guerres napoléoniennes avaient laissé derrière elles, à l'intérieur du pays et dans la capitale même, à Madrid, des éléments de troubles ou des fauteurs de nouveautés qui, jadis, n'avaient pas leur place dans l'Espagne théocratique et qui désormais étaient de force à se tailler un rôle aux dépens de la monarchie restaurée. Contre Napoléon, la nation privée de son roi avait dû se choisir elle-même des chefs civils et militaires : en leur déléguant elle-même ses pouvoirs, elle n'avait nullement songé à empiéter sur l'absolutisme royal, dont elle se proclamait toujours l'humble et fidèle servante; mais, en l'absence du roi et des mandataires de sa volonté, il avait bien fallu recourir à l'élection de chefs populaires. L'Espagne, malgré elle, à seule fin de défendre les droits de la royauté théocratique, avait dû s'éveiller à la vie politique des *juntes* et se plier à la libre discipline des *guerillas*. De *juntes* cantonales en *juntes* provinciales et centrales, elle avait fini par réunir tous ses chefs civils, tous ses politiciens, en une assemblée de *Cortès*. De bandes en régiments, elle avait aussi réuni ses *guerillas* en une armée nationale. Après Napoléon, la royauté restaurée trouva donc à Madrid deux puissances nouvelles : les politiciens et les généraux, que la nation n'avait délégués que pour tenir les intérêts du roi captif, mais qui, de leur propre force ou autorité, se maintinrent après le retour du maître. A côté du clergé, la restauration fut donc obligée de faire à ces nouveau-venus une place dans ses conseils et dans ses fonctionnaires, une part dans son pouvoir et dans ses revenus. Toute la vie politique, sinon de l'Espagne, du moins de Madrid, en fut modifiée, et l'équilibre ne se retrouva pas de sitôt : il fallut soixante ans (1814-1876) pour le rétablir.

Au cours des trois derniers siècles, Madrid en effet ne dictait à l'Espagne que la volonté du roi, servante du dogme clérical. Au cours du XIXe siècle, Madrid devient la résidence de quatre puissances rivales, — roi, prêtres, politiciens et généraux, — qui, tour à tour unies ou brouillées, se partagent ou se disputent l'exploitation du royaume et les bénéfices matériels du gouvernement. Durant soixante ans, de 1814 à 1876, chacune de ces quatre puissances rêve d'asservir les trois autres et chacune, à son heure, réussit à conquérir ou à capter le monopole. Royauté absolue de Ferdinand ; gouvernement clérical d'Isabelle ; dictatures militaires d'Espartero, de Narvaez, de Prim, de Serrano, etc. ; républiques de Pi y Margall, de Salmeron et de Castelar : l'Espagne connut tour à tour les quatre formes de gouvernement que le triomphe temporaire de l'un des maîtres érigeait sur la faveur de la populace madrilène. Mais aucune de ces formes exclusives ne pouvait longtemps durer : chacune succombait rapidement sous la coalition de ses trois rivaux évincés. La seule dictature militaire eût disposé de la force suffisante, si elle n'eût pas en elle-même contenu le germe de sa prompte mort : car elle ne vivait que par l'armée, et elle avait aussitôt contre elle la majorité de l'armée conduite par les camarades et collègues du dictateur, par les généraux et maréchaux qui, ses égaux en grade, ne pouvaient pas longtemps supporter de n'être pas ses égaux en puissance.

Après soixante ans de révoltes, de révolutions et de guerres civiles, les quatre fermiers du royaume s'aperçurent que leurs discordes ne ruinaient pas seulement la ferme commune et leurs revenus personnels, mais encore les fondements mêmes de leur puissance, qui ne reposait que sur la patiente et indifférente résignation de l'Espagne. Or la nation semblait se réveiller : par la porte de Barcelone, elle laissait entrer les mots, les idées, les habitudes de l'Europe moderne ; elle commençait à discuter la tyrannie madrilène ; cantonaliste ou fédéraliste, elle penchait à la révolte contre ses exploitants. Le péril était imminent : encore deux ou trois ans de guerres civiles, et l'Espagne réveillée pouvait un beau matin mettre d'accord tous les rivaux en les supprimant tous et en prenant la direction de ses propres affaires. L'alarme fut si chaude

que nos quatre frères ennemis conclurent aussitôt la paix, en signant le pacte constitutionnel de 1876.

*
* *

Cette constitution de 1876, qui régit encore l'Espagne, a su faire à chacun sa part équitable. Roi, clergé, politiciens et généraux, chacun a son morceau du gâteau gouvernemental et, si depuis vingt-cinq ans ce partage fraternel s'est maintenu, c'est que (il faut rendre justice à l'habileté castillane) la part de chacun avait été mesurée sagement, rigoureusement proportionnée aux appétits et aux préférences de chacun, comme à son travail effectif et à son utilité. Du pouvoir mis en commun, le Roi a le titre, les politiciens l'apparence, les généraux la réalité, et le clergé les bénéfices : tous en vivent largement. Ce partage peut nous sembler dérisoire : les parts du roi et des politiciens ne sont rien, à nos yeux, comparées aux parts du clergé et des généraux. En toute équité pourtant, roi et politiciens ne pouvaient pas, au partage initial, réclamer davantage et, à l'user d'ailleurs, ils ont reconnu de jour en jour que tous leurs goûts et tous leurs besoins en avaient reçu pleine satisfaction.

Pour la royauté d'abord, ni l'un ni l'autre des deux rois que l'Espagne a eus depuis 1876 n'était d'âge ni d'humeur à réclamer un autre destin. En 1876, le seul titre royal recouvré (avec la liste civile, la vie et les honneurs qui l'accompagnent) était une fortune inespérée pour Alphonse XII, pour ce jeune homme de dix-neuf ans qui, du vivant de ses père et mère, recevait le trône après avoir connu la dépendance et la vie parcimonieuse de l'exil : de l'argent, des soldats, du galon, des chasses, des plaisirs et des fêtes, Alphonse XII fit de sa courte royauté un si joyeux usage que, malgré son incontestable désir de servir la nation, il n'eut par malheur ni le temps ni le besoin d'être vraiment le roi. Après lui, le titre seul suffisait encore à encombrer le berceau fragile de ce fils posthume qu'un souffle de vie semblait à peine animer; gardienne de ce titre royal, la mère d'Alphonse XIII fut, pendant seize ans, trop anxieuse de faire vivre son fils, pour songer à le faire régner et à régner sous son nom.

Quant aux politiciens, il ne faudrait pas prêter à l'Espagne des choses ou des hommes qu'elle ne connaît pas. Jamais à Madrid la politique n'a été une lutte de théories ou d'idées, et jamais le politicien n'a été un serviteur de principes ni même d'intérêts généraux. Madrid a deux arènes, où, dès l'adolescence, rêvent d'entrer tous ceux qui, dans la péninsule, veulent vivre en artistes et gagner la renommée : son Parlement et sa *Plaza de Toros*. Ceux que leur force et leur agilité physiques désignent pour la noble carrière de *matadores*, vont à l'une. Tous ceux qui se croient en tête quelque valeur ou quelque souplesse intellectuelles, vont à l'autre. Mais, dans toutes les deux, le métier reste le même. Jouer quelque grand rôle ou, faute de mieux, tenir les utilités ; guetter l'occasion d'étaler sa faconde et sa prestance ; quémander les bravos du public et éviter les sifflets ; garder bellemment sa place et porter galamment sa veste, sa cape ou son épée de *toreador* parlementaire ; la course finie, recueillir en popularité et en espèces sonnantes le prix de son adresse : le politicien espagnol n'a jamais eu d'autre idéal.

Toute la troupe se recrute des mêmes hommes, dans les mêmes classes et dans les mêmes régions : les grandes villes de toute la péninsule fournissent à Madrid, chacune son contingent d'avocats, de professeurs, de journalistes et d'anciens étudiants que la même habitude de la parole et le même culte de la phrase ont préparés à ce jeu. Andalous ou Catalans, Basques ou Valenciens, entre eux les différences ethniques disparaissent sous le même badigeon de culture littéraire et juridique, et le parler académique de Castille remplace dans toutes leurs bouches le patois du pays natal. La troupe tout entière est donc homogène. A l'exemple des autres pays constitutionnels, cependant, et pour ne pas épuiser les forces des acteurs ni lasser la patience du public, elle s'est partagée en deux *quadrilles* qui de l'étranger ont emprunté les noms et livrées de conservateurs et de libéraux. Ces quadrilles se succèdent dans l'arène politique. Mais ne vous y trompez pas : sous l'apparence différente de leurs noms et de leurs costumes, tous ces politiciens se ressemblent et jouent la même pièce. En Europe, nous avons d'ordinaire deux troupes différentes — différentes d'origine, d'éducation, de langue même — qui tour

à tour viennent offrir au public le spectacle de deux pièces très différentes aussi, la tragédie conservatrice et la comédie libérale. A Madrid, pièce, rôles, langue et jeu des acteurs, tout est presque invariable : libéraux ou conservateurs, il faut savoir le nom des protagonistes en scène pour discerner une subtile variante dans leurs conceptions et pratiques du gouvernement. Un spectateur non prévenu, même quand l'un des chefs d'emploi, un Sagasta ou un Canovas del Castillo, prend la parole, serait incapable de dire quel quadrille il a devant les yeux : ce n'est toujours que la même course espagnole, avec les mêmes feintes, les mêmes passes, les mêmes poses de bravoure et les mêmes prudentes esquivades, autour du même malheureux budget.

Il ne faut point outrer la sévérité. Ces politiciens en somme gagnent honnêtement leur vie, en faisant tout ce qu'ils peuvent et tout ce qu'ils doivent. Car ils n'ont aucun autre pouvoir que de se représenter eux-mêmes, et aucun autre devoir que de servir leurs propres intérêts. Ils ne sont pas les élus de l'Espagne ni les représentants de la nation. Ils ne sont pas même les mandataires d'une province, d'une ville ou, simplement, d'un comité. Si l'Espagne vote pour les élire, ce n'est que le ministère régnant qui les nomme : depuis vingt-cinq ans, il n'est pas d'exemple qu'un ministère n'ait pas obtenu aux élections une énorme, écrasante, presque unanime majorité. La nation n'a donc rien à voir dans ces scrutins, où Madrid a d'avance truqué les urnes, et, quand une ville ou une province ne prennent pas les armes pour imposer leurs députés, c'est le quadrille en scène qui recrute à son gré toute la troupe. Aussi n'ayant derrière eux ni partis nationaux, ni comités locaux, ni conviction traditionnelles, ni intérêts particularistes, quel droit, quel titre pourraient avoir ces politiciens à parler au nom de la patrie, et quelle force leur permettrait de travailler au bien de la nation?... Conscients de leur propre faiblesse, on comprend qu'ils aient dû se tenir satisfaits d'une constitution qui leur assurait généreusement, avec de larges moyens d'existence, le libre et public exercice de leur art.

Mais, ayant reçu le monopole de la scène, les politiciens durent, en toute justice, abandonner à d'autres la régie des coulisses et le contrôle des recettes. Et, ici encore, il faut

admirer l'équité de cette constitution : les généraux et les prêtres ont reçu d'elle tout ce qu'ils méritaient, tout ce qu'en justice ils devaient avoir. Si leurs parts de profits nous semblent énormes, c'est qu'en réalité leur part de travail est considérable : c'est la police des prêtres qui assure encore la durée du régime ; c'est la vaillance des généraux qui longtemps assura le pain quotidien de tous.

Car les prêtres ont raison de dire que, sans leur bon vouloir, sans l'appui de leurs évêques et de leur pape, cet édifice constitutionnel n'aurait pas tenu vingt-quatre heures. Madrid est sans cesse obligée de recourir à Rome pour mâter les sursauts de la tradition théocratique. Il dépendrait des prêtres de déchaîner demain dans la péninsule une nouvelle guerre carliste. Puisque le clergé daigne appuyer le trône constitutionel, il est tout naturel qu'il en vive, et qu'il en vive largement, comme il convient à des serviteurs indispensables. Les prêtres, d'ailleurs, ont été modérés dans leurs appétits. Ils ont bien voulu renoncer à leurs privilèges exclusifs d'autrefois : ils ont abandonné aux politiciens le ministère, les ambassades, la justice et les différentes administrations, aux généraux les commandements d'armées et les gouvernements de colonies. S'ils se sont réservé, par leurs privilèges financiers, le plus clair des richesses et, par l'éducation et la police intellectuelle du peuple, le plus gros de l'influence, ce n'est, en réalité, que pour remplir leur rôle constitutionnel. A défaut du sabre, comment tenir un peuple sinon par la conscience et par l'argent ? Il faut donc, pour le maintien de la constitution, que les richesses du clergé croissent de jour en jour, par les legs, dons, échanges et substitutions qu'il accepte, suggère ou impose, et il faut aussi que l'influence du clergé surveille ou façonne les paroles et les écrits, les individus et les réunions, les vouloirs et les pensers de tout le royaume ; pour le maintien de la constitution, la puissance occulte ou manifeste des prêtres doit régir toutes les affaires publiques et privées de la catholique Espagne.

Et pour les généraux, comment leur refuser aussi la haute main en bien des choses, quand ils peuvent, du soir au matin, renverser ce château de cartes et installer leur dictature ? Comment surtout refuser leur juste salaire à ces glorieux

héros, à ces pères du peuple et de la patrie, à ces sauveurs de l'Espagne, sans qui, depuis vingt-deux ans, la moitié de la nation mourrait de faim derrière ses comptoirs désertés ? Car ces généraux ne sont pas des oisifs, et nous touchons ici à la pièce maîtresse de tout l'engrenage.

De 1876 à 1898, l'Espagne a continué de vivre de ses colonies. Filateurs, manufacturiers et industriels de Catalogne ; cordonniers des Baléares ; épiciers et importateurs de la Corogne et du Ferrol ; marins, sauniers et trafiquants de Cadix, de Séville et de Santander : tous, sauf Bilbao, Huelva et Malaga, ont tiré du marché colonial leurs plus clairs revenus ; c'est le marché colonial qui a nourri le commerce et l'industrie de presque toute la nation. Par un système de douanes prohibitives, on a empêché les colonies de prendre aucun autre fournisseur que la mère-patrie. On les a forcées d'acheter jusqu'à leur pain quotidien dans les ports espagnols, qui, important la farine étrangère (car l'Espagne ne peut même pas suffire à sa consommation personnelle), la leur revendait à des prix doublés. On a forcé les Philippines de se vêtir à Barcelone et de se chausser à Mahon, afin qu'important aussi machines, matières et même manufactures étrangères, la Catalogne et les Baléares fissent payer leur travail ou leur simple courtage par des surtaxes de 30, 40 et 50 p. 100 sur les produits similaires de l'étranger. Cuba produisait du sucre et du cacao : on l'a empêchée de fabriquer son chocolat (denrée première dans la vie de tout Espagnol), à seule fin de réserver les bénéfices légitimes et frauduleux de cette fabrication aux villes de la Galice et des Asturies.

Or, les colonies n'eussent pas longtemps supporté cet inique régime ; leurs révoltes sans cesse renouvelées eussent abouti à leur indépendance et à la ruine de l'industrie nationale, si la bravoure des généraux n'avait pas, à intervalles réguliers, terrorisé les mutins et rétabli à Manille et à la Havane l'ordre légal et l'exploitation régulière, par quelques belles tortures ou quelques grandes tueries. C'est ce rôle utile, nécessaire, sauveur, des généraux espagnols dans la vie économique du pays, qui leur a valu un rôle profitable et considéré dans sa vie politique. Madrid ne faisait que payer la dette de l'Espagne envers les Weyler, bourreaux de Cuba, ou les

Polavieja, tourmenteurs des Philippines. Il était juste, il était constitutionnel, que l'influence d'un général sur le gouvernement de Madrid se mesurât à ses atrocités sur les dernières colonies du royaume. Tout le système de 1876 reposait, en dernière analyse, sur ces atrocités. Car il est bien certain que l'Espagne n'eût pas toléré longtemps l'exploitation constitutionnelle de Madrid, si Madrid à son tour n'avait pas imposé aux colonies l'exploitation commerciale de l'Espagne. Mais, pendant vingt-deux ans, grâce à ce système admirablement agencé, le syndicat du roi, des politiciens, des prêtres et des généraux obtint de la nation une obéissance passive, muette, en échange de la vie paresseuse et de la fortune qu'assuraient au commerce les tarifs coloniaux de prohibition.

Depuis 1898, par l'intervention des États-Unis, voici que la pièce maîtresse de cet engrenage est faussée : plus de colonies à exploiter et plus de révoltes à éteindre ; que va devenir le rôle des généraux dans Madrid, et de Madrid dans l'Espagne? le pacte de 1876 entre les quatre fermiers, et le fermage lui-même de nos quatre associés va-t-il se maintenir? ou un nouveau pouvoir, la nation, ne va-t-il pas enfin prendre leur place?

*
* *

Le consul anglais[1] de Barcelone écrivait en mai 1898 :

La guerre avec les États-Unis vient d'enlever à l'Espagne Cuba, Porto-Rico et les Philippines. Voici quelques remarques et des statistiques qui, pour les relations commerciales de la péninsule, feront comprendre l'importance de ces pertes. Notre province de Catalogne subira les plus lourdes, Barcelone étant devenue le grand port d'exportation vers les colonies. Car le tarif douanier de 1892 avait élevé les droits sur les produits manufacturés à un taux qui, pratiquement, donnait le monopole aux industries métropolitaines. D'où l'énorme développement de l'industrie, l'accroissement en nombre et en métiers des usines, et la rapide progression de la richesse dans cette province de Catalogne. Les maisons étrangères, qui jadis avaient une clientèle dans les colonies espagnoles, ne purent la conserver qu'en venant fonder usines et comptoirs dans la péninsule ou en ne servant

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2309.

plus que de commissionnaires aux fabriques catalanes. De 1894 à 1896, les exportations espagnoles vers les colonies se chiffrèrent comme il suit :

EXPORTATIONS DE L'ESPAGNE DANS SES COLONIES

(en millions de pesetas).

	Cuba.	Porto-Rico.	Philippines.	Total.
1894	115,4	28,5	28,5	172,6
1895	119,8	27,2	25,5	172,6
1896	134,4	37,6	38,3	210,4
TOTAL.	369,7	93,4	92,5	555

Dans ces exportations, les matières premières ne figurent annuellement que pour une somme minime : un million de pesetas à peine. Ce sont les produits manufacturés (146 millions) et les vivres (63 millions) qui en 1896 forment la masse. Les importations coloniales en Espagne venaient ajouter, à ces bénéfices de l'exportation, les bénéfices du fret et les retours d'argent. Le total des frets, durant les trois années dernières, dépassa en moyenne dix millions de pesetas, auxquels il faut ajouter encore les passages de voyageurs et d'émigrants, soit environ vingt-trois millions par an. Si l'on calcule que, durant les trois années dernières, le total des exportations s'éleva à deux milliards trois cents millions et, par suite, la moyenne annuelle à sept cent soixante-quatorze millions (pour tout le commerce d'exportation du royaume), il faut dans ce total attribuer aux colonies cinq cent cinquante ou soixante millions, soit une moyenne annuelle de cent quatre-vingt-cinq millions de pesetas; les colonies auraient donc pris à la métropole environ 23 p. 100 de ses exportations.

Ce chiffre de 23 p. 100 — presque le quart, — est par lui-même déjà éloquent; mais il prend toute sa valeur si l'on réfléchit que ces exportations coloniales de produits manufacturés laissaient au commerce espagnol ses plus grands bénéfices, alors que les exportations vers l'étranger ne comprenaient que des matières premières, minerais et métaux bruts, vins et substances alimentaires (car les vins espagnols, sauf de rares exceptions, ne sont que des matières premières entre les mains des Français, qui les mélangent, les coupent et les « travaillent »). Dans les bénéfices de l'Espagne, il fallait donc prévoir que la perte des colonies entraînerait un sérieux

déficit... Il n'en fut rien. Les consuls anglais de Cadix et de Barcelone écrivent en 1899[1] :

Dans l'estime publique, la perte des colonies devait porter un coup sensible au commerce de l'Espagne. Quelques-uns pourtant escomptaient cette perte comme un débarras et comme le signal d'une reprise générale des affaires dans le pays. Il semble que ces derniers avaient raison. Dans tout mon district consulaire, une surprenante activité a relevé toutes les entreprises industrielles, moins encore à Cadix qu'à Séville, Huelva, etc. Les seules recettes de la douane à Cadix suffiraient à montrer le progrès de l'année 1899 sur les précédentes : 2 millions, 5 de pesetas en 1899, au lieu de 1,3 en 1898, 1,9 en 1897, et 2 en 1896.

En Catalogne, l'année 1899 a été de tous points satisfaisante : Barcelone, Tarrasa, Manresa, Sabadell, toutes les manufactures ont travaillé sans arrêt et à des prix rémunérateurs : la consommation de coton brut a dépassé soixante-dix mille tonnes. Une excellente récolte avait, en 1898, rempli la bourse du paysan espagnol. Deux cent mille hommes rentrés des colonies touchèrent leur solde arriérée et eurent besoin de vêtements. Les manufactures de toile déclarent n'avoir jamais connu d'année plus productive.

Toutes les villes côtières de l'Espagne ont éprouvé le même regain d'activité : « A Malaga, tout traduit au dehors le rapide accroissement de la prospérité, dit en 1900 le consul anglais[1]. Les signes les plus visibles sont le développement des industries locales et la mise en valeur de toutes les capacités agricoles ou minières de ce pays. » A la Corogne, à Santander, à Bilbao, le regain est encore plus sensible et, n'étant pas accidentel, il semble ne pas devoir être passager : car il sort de deux causes profondes et permanentes.

Les colonies donnaient sans doute à la métropole de faciles revenus. Mais, chaque année, pour leur défense et leur police, comme pour leur exploitation, elles lui enlevaient une centaine de milliers d'hommes vigoureux et entreprenants, émigrants ou soldats : la jeunesse et l'activité de l'Espagne coulaient vers Cuba et vers les Philippines. Et les capitaux espagnols coulaient aussi vers les placements coloniaux. La perte des colonies a ramené vers la métropole des capitaux considérables, de nombreux et laborieux jeunes gens, et, se

1. *Diplomatic and Consular Reports*, nos 2406 et 2460.

1. *Diplomatic and Consular Reports*, no 2636.

repliant sur elle-même, l'Espagne a découvert soudain, — ce que durant l'antiquité et le moyen âge tout le monde savait, mais ce que depuis la Renaissance, depuis la découverte des Amériques, tout le monde et l'Espagne elle-même avaient oublié, — qu'elle pouvait être, qu'elle était la terre la plus riche, la mieux pourvue d'avantages naturels : « L'Espagne, disait le vieux Polybe deux siècles avant Jésus-Christ, n'est pas seulement riche, mais encore sous-riche, car les richesses de sa terre sont doublées des richesses du sous-sol, qui en font comme le coffre-fort royal de l'éternité. »

On peut dire qu'en 1898 l'Espagne, réveillée, s'est mise au travail [1]. Bilbao a pris la tête du mouvement. Depuis longtemps, ses relations avec l'Angleterre et l'Europe industrielle la désignaient pour ce rôle. Depuis 1861, ses mines de fer en faisaient le district le plus riche et le plus vivant de l'Espagne : toutes les flottes minières du monde civilisé se donnaient rendez-vous dans sa rade, pour charger le fameux *rubio*, ce minerai inépuisable et presque pur, sans lequel les usines anglaises ou allemandes ne pourraient plus soutenir la concurrence américaine. Bilbao, de 1861 à 1898, a extrait plus de quatre-vingt millions de tonnes. Elle a dans ses mines des réserves pour quelque temps encore, cinquante-sept millions de tonnes, disent les experts, alors que, bon an mal an, son extraction ne dépasse guère cinq millions. Elle éprouve pourtant le besoin d'assurer l'avenir. Sur toute la périphérie de la péninsule, elle a étendu ses entreprises, grâce aux capitaux asturiens qui, retour de Cuba, affluèrent vers elle, et grâce à la main-d'œuvre que la perte de Cuba faisait partout disponible. Sur tout le pourtour de l'Espagne, Bilbao a cherché des minerais semblables ou similaires aux siens, et partout elle en a trouvé. A ses portes d'abord, elle a rouvert les anciennes mines des Asturies et de la Galice ; Santander, Gijon et la Corogne sont en passe de devenir de grandes places de commerce et de grands ports miniers :

La perte des colonies a été une bénédiction déguisée, qui a

1. Même quand je ne le dis pas expressément, tous les détails qui vont suivre sont empruntés : 1° aux rapports de Gaston Routier, délégué du Ministère français du Commerce ; 2° aux *Rapports commerciaux* des agents français ; 3° aux *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series* et *Miscellaneous Series*.

ramené vers l'Espagne les capitaux asturiens et cubains, et qui les a tournés vers les entreprises commerciales. On estime que 45 p. 100 des capitaux engagés à Cuba et Porto-Rico appartenaient aux gens des Asturies, qui les ont réalisés, rapportés chez eux, puis engagés à nouveau dans les entreprises locales de Gijon et d'Oviédo, sans parler des compagnies de navigation. C'est ainsi que se sont fondées les grandes banques de Gijon (capital : 10 millions) et d'Oviedo (capital : 12 millions), les sucreries de Viéra, Liérès, Villaviciosa et Pravia, les tissages de Gijon, etc., etc.[1].

Santander[2], qui jadis vivait surtout du commerce colonial et de ses exportations de grains, de farine et de vins vers Cuba et Porto-Rico, ne peut plus avoir d'avenir que par ses minerais. Mais les mines de fer se développent de jour en jour, et les exportations augmentent d'année en année :

	1895	1896	1897	1898	1899	1900
Millions de tonnes...	260	301	402	413	648	688

La Corogne[3] a vu son commerce ruiné par la guerre cubaine : ses importations, sucres et café, lui venaient de Cuba ; ses exportations, pommes de terre, oignons, légumes, etc., faisaient vivre tout le district agricole, et les montagnards y gagnaient aussi leur pain quotidien dans la fabrication des paniers et emballages. La fabrication du chocolat surtout lui valait d'énormes bénéfices : le chocolat était un gros article de l'exportation espagnole vers les colonies ; il représentait en valeur les 80 p. 100 de cette exportation. L'extraction et le commerce des minerais a pris dans toute la région la place des industries et commerces coloniaux. La région est fort riche : près de Rivadeo, certaines veines contiennent 50 et 52 p. 100 de fer ; telles autres vont jusqu'à 57 et 62 p. 100 ; les noms de lieu, *Herreria de Incio, Hospital de Incio*, etc., et les déblais montrent que ces mines furent jadis prospères ; avec l'aide des ingénieurs allemands et des spéculateurs anglais, les capitalistes de Bilbao rouvrent ces mines aujourd'hui. Les ports de la Corogne et de Vigo offrent au chargement des commodités et des sûretés admirables. La Corogne, surtout, est appelée à un grand avenir : je ne serais pas surpris de la voir un jour rivale de Bilbao même et le principal embarcadère minier du nord de l'Espagne.

Non contents de leurs rivages atlantiques, les gens de Bilbao et, derrière eux, les chercheurs et entrepreneurs de toute

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2407.
2. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 2078, 2240, 2245 et 2598.
3. *Id., ibid.*, 2061, 2216, 2407, 2586 et 2771.

l'Europe ont exploré les rivages et les abords de la Méditerranée espagnole, et partout, à une courte proximité des ports ou jetées d'embarquement, ils ont découvert de riches minerais. Ces minerais méditerranéens n'étaient pas aussi purs que les produits basques ou galiciens; mais leur teneur en manganèse leur valait depuis longtemps une clientèle mondiale, et les Américains eux-mêmes en venaient prendre à Carthagène et à Porman des chargements considérables. Depuis 1898, toute la côte méditerranéenne entre Valence et Algésiras a vu descendre des lignes de petits railways qui, prolongés d'un môle ou d'une simple jetée sur pilotis, viennent jeter dans la cale des vaisseaux les minerais de la région bordière. Porman, tout voisin de Carthagène, est le plus fréquenté de ces embarcadères; mais vingt autres, Adra, Aguilas, Garrucha, Carthagène, Mazarron, etc., le dépasseront quelque jour :

A Aguilas[1], les chargements de minerais de fer ont augmenté constamment depuis 1894, mais il est probable qu'après 1899 ils auront atteint un considérable maximum : de 41 000 tonnes en 1897, ils sont à 60 000 en 1898... En 1899, un activité fébrile n'a pu satisfaire les demandes anglaises et françaises : 101 000 tonnes d'exportation... En 1900, il a fallu construire un môle pour l'embarquement du minerai. Des compagnies anglaises viennent d'ouvrir des mines nouvelles dans le district voisin de Bacarès : l'exportation a dépassé 138 000 tonnes; on peut prédire qu'Aguilas va devenir l'un des grands ports miniers du royaume.

J'ai pris cet exemple d'Aguilas parce qu'il est le plus typique : ce port n'était, il y a huit ans, qu'une plage déserte; il sera dans dix ans un grand embarcadère vers l'Europe et l'Amérique. Et j'ai pris ce commerce des minerais de fer parce qu'il est, et que, de jour en jour, il sera le plus important : le minerai de fer est le pain de l'industrie moderne; riche en fer, l'Espagne est assurée de l'avenir. Mais bien d'autres ports atlantiques et méditerranéens et le commerce de bien d'autres minerais prêteraient aux mêmes remarques. Les gîtes aurifères de la Galice[2], célèbres durant

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 2112, 2289, 2420 et 2636.

2. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, no 538 : Mining industry in Galicia.

l'antiquité, ont vu revenir les *prospecteurs*. Huelva, le grand embarcadère du cuivre, et Carthagène, le port du plomb argentifère, ont subi la même poussée, et ces minerais précieux ont attiré les capitaux européens en plus grande abondance encore que les capitaux espagnols.

Et, de l'industrie, la contagion a gagné l'agriculture. Vignerons d'Andalousie, fruitiers de Malaga, maraîchers de Galice ou de Valence, laboureurs de Castille, toute l'Espagne des champs s'est remise au travail avec l'ardeur de la nécessité, et comme avec la joie d'une conscience plus tranquille :

C'est un spectacle vraiment curieux, écrit le consul de Séville[1], que l'effet produit sur l'Espagne par la perte de ses colonies. En ce qui concerne les intérêts de cette région, je n'hésite pas à dire que cette perte fut une bonne affaire. Pour l'ensemble du peuple espagnol, en effet, les colonies en ces années dernières ne représentaient plus qu'un énorme sacrifice d'argent et de vies humaines, si les tarifs protecteurs et les grasses sinécures remplissaient la poche de quelques privilégiés. La suppression de ces tarifs n'empêchera pas, de longtemps encore, vers les anciennes colonies l'exportation espagnole des mêmes produits agricoles, fruits, huiles, olives, vins, pois chiches, aulx et oignons, etc. Car ces anciennes colonies sont habituées au régime de nourriture espagnol et elles ne produisent pas ces différents articles de consommation.

Les exportations de vivres vers les anciennes colonies se sont donc maintenues pour le bénéfice de l'agriculture espagnole ; en même temps les tarifs douaniers, dressés désormais entre les colonies et l'ancienne métropole, ont supprimé les importations en sucre, tabac, etc., de Cuba et des Philippines et, de ce chef encore, l'agriculture espagnole a largement profité. L'Espagne offre un marché que jadis les produits coloniaux encombraient. Ce marché se réserve aujourd'hui aux producteurs de la péninsule. Murcie a développé ses plantations de cannes, l'Andalousie et la Galice ont entrepris, puis énormément accru leurs plantations de betteraves, et les champs espagnols ont pu fournir le marché national de sucres indigènes. Pour le tabac, il en serait de même, n'étaient les monopoles et stupides entraves imposés par la rapacité des gens de Madrid. Car le droit exclusif de vente et de manu-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2223.

facture du tabac dans le royaume a été concédé à la Banque d'Espagne. La culture du tabac est ainsi interdite par la Banque aux trois quarts des provinces : vainement les gens de Séville et de Léon ont réclamé.

Ajoutez encore que la renaissance du commerce a développé chez l'agriculteur espagnol des soucis que jadis il n'avait pas. Autrefois l'Espagne ne vendait que des produits bruts, vins, fruits, huiles, etc. ; elle livrait tous ses produits « nets » à l'étranger ; elle laissait les Italiens et les Français « travailler » ses huiles brutes ou ses vins grossiers ; elle laissait les commissionnaires anglais choisir, encaisser et exporter ses raisins, oranges, limons, dattes et pommes. Le plus gros des bénéfices restait donc entre les mains de ces intermédiaires. Il semble que, depuis trois ans, l'Espagne veuille s'outiller et s'apprendre à fournir directement les consommateurs selon leurs préférences ou selon leurs besoins. Pour les vins en particulier, tant que la rupture commerciale entre la France et l'Italie et tant que la disette de nos vignes phylloxérées ouvraient aux produits espagnols, vaille que vaille, un débouché presque insatiable, le vigneron espagnol ne cherchait que la quantité de la récolte et, par là même, avilissait le prix de sa marchandise. Aujourd'hui, nos besoins et, par la reprise de notre commerce avec l'Italie, nos achats en Espagne ont beaucoup diminué. L'Espagne s'est mise en tête de ne plus produire seulement de gros vins de coupage ; elle essaie de fabriquer des vins de table ; elle veut surtout développer son commerce des vins de liqueurs et des cognacs. Xérès [1] a fait venir une commission de médecins anglais pour lui prouver *de visu* l'excellence de ses produits absolument sains et naturels : elle voudrait détrôner en Angleterre le monopole du *porto*.

Bref, agriculture, industrie et commerce, on peut dire de toute l'Espagne ce qu'un consul anglais écrivait en 1899 des gens de Cadix [2] :

Depuis la fin de la guerre américaine, il y a des signes indiscutables que les gens de Cadix ouvrent enfin les yeux. Cadix n'est plus la bril-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2 223.

2. *Id. ibid.*, n° 2 223.

lante cité commerciale d'autrefois ; vivant sur cette glorieuse tradition, elle a laissé prendre ses bénéfices par les marins d'autres ports plus énergiques et plus entreprenants. Après avoir eu le monopole des Amériques et des Indes espagnoles, elle est tombée à un rang qui ne lui réserve qu'un sombre avenir. Il semble que cette ruine ait enfin réveillé son peuple, et que, sérieusement, elle soit disposée à chercher et à trouver ce qui doit lui rendre son ancien rôle et les profits auxquels sa situation et ses avantages naturels peuvent l'appeler.

*
* *

Mais, comme les gens de Cadix, toute l'Espagne n'a pas tardé à s'apercevoir que ses efforts étaient contrariés, annihilés, par la tyrannie madrilène. L'ignorance, la paresse, la malhonnêteté et le gaspillage de Madrid sont des obstacles insurmontables ou des *drawbacks* vraiment trop lourds. Tant que l'entreprise espagnole a pu se limiter à la région côtière, elle n'a que médiocrement souffert de cette incurie et de cette rapacité. La mer du moins échappait à l'absolu contrôle de Madrid. Les gens de Bilbao, doublant et triplant leurs flottes, assuraient le cabotage entre les ports indigènes, et l'exportation vers l'étranger. C'est toute une flotte marchande que les capitalistes de Bilbao ont, depuis trois ans, rendue à l'Espagne par leurs achats de navires : dans la seule année 1899, Bilbao a acheté à l'Angleterre soixante et un vapeurs, d'un tonnage total de 130 000 tonnes[1]... Mais, dès les quais de ses propres ports, l'entreprise espagnole devait lutter déjà contre le douanier, le gabelou, le peseur et le contrôleur gouvernementaux, et, quand elle voulut pénétrer vers l'intérieur du pays, elle trouva les routes impraticables ou barrées d'une

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 2407 et 2445 : « Les Espagnols ont monopolisé à leur profit le commerce des transports avec l'Angleterre et le Continent. Ils comptent étendre leurs opérations jusqu'à la Baltique (pour leurs bois) et jusqu'à la Mer Noire et au Danube (pour leurs grains). La ligne Meliton-Gonzalez vient d'acheter cinq bateaux de 1 500 à 2 000 tonnes pour ce dernier usage ; les Compagnies de Gijon ont acquis pareillement trois nouveaux steamers pour le cabotage. La seule année 1899 a vu le lancement dans les seules Asturies de cinq nouvelles Compagnies de navigation au capital total de quarante millions de pesetas, et l'une d'elles, *Sindico Minera*, d'Aviles, a déjà acheté cinq vapeurs. Mais Bilbao tient toujours la tête : dans la seule année 1899, elle a acheté 61 steamers et le tonnage de sa flotte dépasse 300 000 tonnes, soit la grande moitié du tonnage de toute la flotte marchande du royaume. »

armée de parasites et de pillards. Il faudrait un volume pour résumer les principaux chapitres de cette exploitation madrilène. En voici du moins quelques exemples.

Cadix voit son avenir dans son port qui, situé à l'extrémité méridionale de l'Europe et à l'entrée de la Méditerranée, devrait être le grand embarcadère et débarcadère des passagers vers l'Afrique et l'Amérique du Sud, et le port charbonnier des vapeurs méditerranéens. Il lui faudrait un chemin de fer direct et des trains rapides vers Madrid et l'Europe pour les passagers, des entrepôts pour le charbon, mais, avant tout, des passes praticables et des quais. Elle ne peut rien obtenir : elle garde jusqu'en 1900 sa gare en bois, construite provisoirement il y a quarante années. Entre elle et Madrid, la ligne ferrée fait des tours et des détours que l'on pourrait abréger de cent kilomètres par la construction de l'embranchement Puertollano-Cordoue. Cet embranchement est décidé depuis 1880 ; une des grandes Compagnies de Madrid s'en est chargée ; elle devait l'avoir commencé avant 1888 et terminé avant 1892, sous peine de confiscation des 2 750 000 pesetas, qu'elle donnait en cautionnement, sous intérêt de 6 p. 100 jusqu'en 1892. Elle n'a rien commencé. Les Chambres de commerce de toute l'Andalousie ont en vain protesté. La Compagnie avait trop grand bénéfice à ne pas établir ce raccourci. Or, non seulement le gouvernement ne lui a pas retiré la concession, mais encore, après 1892, il a continué de lui verser l'intérêt intégral de ce cautionnement, qu'il aurait dû confisquer[1].

A San Lucar, les bateaux paient les droits de port : mais la barre, jamais nettoyée, rend l'entrée presque impossible. A Huelva, un droit d'exportation sur le minerai de cuivre rend nécessaire l'envoi préalable, aux laboratoires officiels de Madrid, de tous les échantillons de minerais embarqués. A la Corogne, l'absence de routes et de lignes gouvernementales nécessite l'établissement de diligences automobiles. Dès 1834, l'ingénieur allemand W. Schultz prédisait aux mines de Lugo un merveilleux avenir : l'apathie ou la corruption gouvernementale ont empêché les routes d'arriver jusque-là. Un grand

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2592.

chemin de fer est depuis longtemps désiré et commencé entre Carril et Pontevedra ; mais un riche propriétaire, appuyé par le ministère, arrête les travaux à deux kilomètres du but. Les côtes de Galice regorgent de poisson, qui trouverait un prix rémunérateur sur tous les marchés du royaume, car l'Espagnol vit de légumes et de marée, et la morue salée est l'une de ses principales importations. Mais la Galice ne peut pas obtenir la ligne directe et les trains rapides qui porteraient sa pêche à l'intérieur. A Santander, le curage du port et le creusement du chenal ont été menés à bien par l'initiative locale ; mais le gouvernement ne peut ou ne veut pas achever les cales sèches commencées depuis dix ans. La digue de Gijon, qui ferait de ce port le meilleur refuge à l'entrée du tempêtueux golfe de Gascogne et un grand embarcadère de minerai à égale distance de toutes les mines asturiennes, est toujours en pareil état d'inachèvement.

Il n'est pas un rapport consulaire qui ne mentionne cette incurie dans les travaux publics. Et si l'on voulait étudier la justice, les finances et les monopoles !... Nous avons déjà vu le monopole des tabacs. La loi de juin 1897 a donné le monopole des explosifs à une compagnie madrilène, qui s'est empressée de faire fermer toutes les fabriques de poudre et de dynamite, etc., et qui a fait monter les vingt-cinq kilogrammes de dynamite de 42 à 75 pesetas, tout en ne fournissant encore que des qualités inférieures. L'*Union Minière* propose à l'État, s'il consent à supprimer ce monopole, de lui payer annuellement les trois millions de pesetas que ce monopole lui rapporte. Mais les spéculateurs de Madrid ont fait rejeter cette offre et continuent d'entraver ou de surcharger iniquement toute l'exploitation minière de la péninsule... Cet admirable effort de l'Espagne régénérée risque d'échouer lamentablement contre l'ignorance ou la malhonnêteté de ses maîtres. Cet honnête pays (les consuls, tous ensemble, vantent l'honnêteté profonde du commerce espagnol au cours de la crise cubaine) se débat aux mains louches ou malpropres de Madrid. Mais voici, pour la première fois depuis quatre siècles, qu'il semble avoir pris la résolution de leur échapper. Chaque année, depuis 1898, il a syndiqué ses Chambres de commerce en une sorte de

concile national qui, loin de Madrid, a tenu ses assises dans quelqu'une des glorieuses métropoles de jadis, Cadix, Saragosse ou Valladolid. En face de Madrid, il semble que la nation relève la tête et que l'Espagne soit aujourd'hui à la veille des mêmes luttes sociales et économiques, qui, de l'Angleterre féodale de 1800, firent la grande Angleterre libérale de 1850. Mot pour mot, les Espagnols pourraient reprendre le programme radical anglais de 1830 : *peace, reform and retranchment.*

1° *La paix*, c'est-à-dire l'abolition de cette exploitation militariste, qui a fait la honte et la ruine du pays, qui l'a chargé des crimes et dettes de Cuba, et qui n'a pu lui épargner ni les misères ni les terreurs de la défaite : Cadix et la Corogne, pendant l'année 1898, n'ont pas vécu, s'attendant chaque jour au bombardement américain. Il est temps d'en finir avec ce budget militaire qui absorbe le quart des recettes publiques : l'Espagne n'a plus de colonies à maîtriser, et en Europe aucun ennemi ne la menacera jamais.

2° *La réforme*, c'est-à-dire le renversement de la tyrannie cléricale et la résurrection à la liberté, à la vérité, à la science, à l'esprit. Bilbao déjà sait, par expérience, que sa fortune actuelle est sortie tout entière de ses écoles, et l'Espagne est en train de se convertir aux mêmes idées :

L'introduction d'usines et de comptoirs, écrit le consul anglais de Madrid [1], et les occasions de travail, qui s'offrent maintenant à toute la main-d'œuvre un peu dégrossie, ont réveillé jusque dans les moindres villes de province le besoin d'instruction. Les districts ruraux eux-mêmes s'intéressent à l'enseignement, qui les met à même d'exiger de meilleurs salaires. C'est le manque d'instruction des petites villes et des bourgs qui arrête un peu le rapide progrès de la vie industrielle. L'agriculture aussi en est asservie à ses méthodes et outillages surannés. Le paysan illettré ne peut déchiffrer le moindre papier, manuel, journal ou réclame, qui lui ferait connaître les nouvelles machines, les nouveaux engrais, toutes les innovations destinées à décupler la production en diminuant le travail.

3° *L'économie*, c'est-à-dire la suppression du gaspillage et du bavardage politiciens, l'économie de temps, de travail et d'ar-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2560.

gent : les Chambres de commerce ont pu voir, dans l'administration de leurs ports et marchés, quelle est l'importance vitale d'un budget bien étudié; elles ont éprouvé surtout combien leur coûtait l'incurie des politiciens qui, livrant le crédit et les gains du royaume à la Banque d'Espagne, ont fait monter et maintiennent le change à 35 et 40 p. 100.

Paix, réforme, économie, le concile commercial de Saragosse a réclamé ces trois points et il semble bien que la nation saura les obtenir. Ce programme national aura sans doute contre lui trois des maîtres de Madrid. Prêtres, politiciens et généraux n'ont aucun penchant à ces mesures d'honnêteté et de sagesse. Ce n'est pas que ces bons bergers ne sentent pas venir la révolte du troupeau : depuis trois ans, chacun a rivalisé de zèle pour rejeter la faute sur autrui et sauver son propre pouvoir. On a entendu les généraux, par la bouche d'un Weyler, se proclamer les champions de l'industrie et du travail contre l'inertie et le gaspillage parlementaires. Les prêtres, en maints endroits, ont fait cause commune avec les revendications particularistes, et ce sont les politiciens qui ont dénoncé l'exploitation, et, comme on dit outre-Pyrénées, la lèpre cléricales. Mais l'Espagne connaît la juste valeur de ces apparentes disputes. Elle sait que tous ces gens de Madrid resteront ligués contre ses intérêts.

Mais le roi ? Les premières paroles d'Alphonse XII avaient été : « Je ne cesserai jamais d'être un bon Espagnol, un bon catholique comme tous mes prédécesseurs et, comme un homme du siècle, un vrai libéral. » Il semble bien qu'Alphonse XIII doive être autre chose encore : le maître et tout à la fois le serviteur de la nation contre ceux qui l'exploitent. Un roi vraiment national, c'est-à-dire honnête, travailleur et démocrate, aurait un si beau rôle en ce pays si bien pourvu, à cette heure si décisive ! Être le roi de l'Espagne et non plus le soliveau de Madrid ! le chef de la nation et non plus le traitant du peuple ! Si la fortune réservait à nos voisins un souverain de cette taille, les destinées de l'Espagne pourraient encore éblouir le monde : car, placée sur toutes les grandes routes terrestres et maritimes du commerce futur, l'Espagne peut redevenir au siècle prochain une grande puissance.

Les choses espagnoles offrent toujours de terribles sur-

prises : ce roi aura-t-il seulement le temps de devenir un homme? Au jour même de sa majorité légale, on a pu craindre pour sa vie, et Barcelone couve un feu terrible, car Barcelone, seule de toute l'Espagne, n'a pas eu à se réjouir longtemps de la perte des colonies. Ses exportations avaient constamment progressé depuis 1886. La moyenne annuelle avait été : de 1886 à 1890, 114 millions de *pesetas ;* de 1890 à 1895, 162 millions ; en 1896 et 1897, 170 et 176 millions. La chute en 1898 fut rapide : 147 millions, et en 1899 elle a continué : 136 millions. « Cette baisse énorme, ajoute le consul français, est due uniquement à la perte des colonies ; malgré l'égalité du traitement douanier, concédé par les États-Unis, les produits espagnols lutteront difficilement à Cuba contre la concurrence américaine[1]. » A l'intérieur de l'Espagne, Barcelone n'a pas encore une clientèle suffisante pour remplacer les marchés coloniaux. Ses intérêts et ses désirs sont d'ailleurs forcément contraires à ceux des autres villes du royaume. Car l'Espagne du vin et des métaux arrivera tôt ou tard à réclamer l'abaissement, la suppression peut-être, des tarifs douaniers : le libre-échange lui assurerait au dedans la vie au meilleur marché possible, et ouvrirait au dehors toutes les portes à ses propres produits. Barcelone a besoin, pour défendre son industrie, d'une pesante armure de protection et, pour défendre son commerce, elle réclame un port libre que le reste de l'Espagne ne veut pas lui concéder.

Barcelone, peu à peu, se persuade qu'elle n'a rien à gagner et tout à perdre dans l'union espagnole. Travaillée depuis longtemps par les idées séparatistes de ses Catalans et par les idées révolutionnaires de ses socialistes et anarchistes ; tyrannisée par les sociétés secrètes qui, brusquement au printemps dernier, décrétèrent et imposèrent cette grève générale à laquelle personne aujourd'hui encore ne peut rien comprendre ; ulcérée par les répressions brutales dont les généraux ou policiers de Madrid ensanglantèrent ses rues ; dominée surtout par cette bastille du Mont-Juich qui, chaque jour, lui rappelle les tortures et pendaisons de centaines de patriotes : Barcelone est toute prête à la révolte, à la révolution ; chaque année, elle

1. *Rapports commerciaux*, n° 4. Cf. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2651.

fait un pas vers la séparation, et la guerre fédéraliste ne serait pas pour lui déplaire. Or Barcelone jouit d'une grande influence sur la démocratie espagnole. La bourgeoisie des Chambres de commerce peut, à coup sûr, ne pas désirer la suppression du gouvernement de Madrid ni de la royauté : la réforme de celui-là par celle-ci suffirait à contenter les désirs et les intérêts des bourgeois. Mais le peuple de la péninsule a toujours gardé le secret amour de ses *fueros* locaux, de son antique vie provinciale, et le rêve de sa république fédéraliste.

Cet incendie de Barcelone va-t-il éclater et détruire en quelques heures, avec les restes de l'antique royauté, tous les germes de cette prospérité à peine reconquise? Quand il s'agit de la malchanceuse Espagne, il faut toujours s'attendre au pire. Vers la fin de 1869, au palais des Tuileries, la gouvernante des demoiselles d'Albe, nièces de l'impératrice Eugénie, faisait lire à ses élèves la correspondance de madame de Maintenon. Il y fut question de riches tapisseries, envoyées par Louis XIV à la famille d'Albe, à l'occasion du mariage de Berwick. Les petites princesses, qui n'avaient jamais vu ce cadeau du grand roi, interrogèrent leur tante, qui ne le connaissait pas davantage, mais qui le fit rechercher dans toutes les demeures espagnoles de la noble maison. Dans l'un des châteaux de province, on finit par retrouver, non déclouées, les caisses venues de France au début du XVIIIe siècle ; non déclouées, on renvoya ces caisses en France à l'impératrice Eugénie. Ouvertes, elles livrèrent leurs tapisseries presque intactes, merveilleuses de beauté et de richesse. On les transporta à Saint-Cloud. Six mois après, ces malheureuses tapisseries d'Espagne brûlaient dans le bombardement et l'incendie de 1871.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1902

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
GABRIELE D'ANNUNZIO	La Gioconda	1
VICTOR BÉRARD	Les Origines grecques	54
JACQUE VONTADE	Royales Amours *(1re partie)*	81
MAURICE WILMOTTE	La Belgique et l'État indépendant du Congo	124
LUCIE DELARUE-MARDRUS	Au Crépuscule	149
JEAN SAINT-YVES	Sur les Côtes de Meuse	150
MYRIAM HARRY	Petites Épouses *(fin)*	165
CHRISTIAN SCHEFER	Un Essai de Gouvernement direct	214

LIVRAISON DU 15 MAI

MAURICE MAETERLINCK	Monna Vanna	233
MARCELLE TINAYRE	La Maison du Péché *(1re partie)*	281
L. HOULLÈVIGUE	Le Transport et la Distribution de l'Énergie	313
MARCEL PRÉVOST	Lettres à ma Nièce. — II	336
LÉON SÉCHÉ	La Mère d'Alfred de Vigny	361
JACQUE VONTADE	Royales Amours *(fin)*	373
ANDRÉ HALLAYS	« Pelléas et Mélisande »	411
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — L'Affaire Sud-Africaine	422

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
CH. DE MONTALEMBERT LOUIS VEUILLOT	Lettres à l'Abbé Delor. — I	457
MARCELLE TINAYRE	La Maison du Péché *(2e partie)*	481
A. AULARD	Le Centenaire de la Légion d'honneur	539
ANDRÉ BEAUNIER	Les Salons de 1902	567
ARTHUR SCHNITZLER	Les Morts se taisent	601
SÉBASTIEN CHARLÉTY	La Ruine de Lyon sous Louis XIV	620
ALBERT THOMAS	La Guirlande	651
ACHILLE VIALLATE	Les Finances anglaises et la Guerre Sud-Africaine	660

LIVRAISON DU 15 JUIN

LUDOVIC DE CONTENSON	Un Régiment sous Louis XIII	681
MARCELLE TINAYRE	La Maison du Péché *(3e partie)*	712
CH. DE MONTALEMBERT LOUIS VEUILLOT	Lettres à l'Abbé Delor. — II	761
ANATOLE LE BRAZ	La Légende de la Mort en Pays celtiques	785
MAURICE ALBERT	Napoléon et les Théâtres populaires. — I	806
PAUL DE ROUSIERS	Le Trust de l'Océan	828
MARCO PRAGA	« Il Madro »	849
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. —La Royauté espagnole	872

cts

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JUL 2 1902

9e Année. N° 12. 15 Juin 1902.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Ludovic de Contenson	*Un Régiment sous Louis XIII*	681
Marcelle Tinayre	*La Maison du Péché* (3e partie)	712
Ch. de Montalembert / **Louis Veuillot**	*Lettres à l'Abbé Delor.* — II	761
Anatole Le Braz	*La Légende de la Mort en Pays celtiques*	785
Maurice Albert	*Napoléon et les Théâtres populaires.* — I	806
Paul de Rousiers	*Le Trust de l'Océan*	828
Marco Praga	« *Il Madro* »	849
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *La Royauté espagnole*	872

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

H. TAINE. — SA VIE ET SA CORRESPONDANCE. — CORRESPONDANCE DE JEUNESSE, 1847-1853.

Taine, qui ne pouvait souffrir que sa personne et sa vie intime fussent étalées aux yeux du public, a interdit toute reproduction de ses « lettres intimes ou privées » ; parmi sa correspondance, il n'autorisa que la publication des lettres « qui traitent de matières purement générales ou spéculatives ». Nous aurons donc, dans ce volume et les deux suivants, qui achèveront l'ouvrage, les seuls matériaux épistolaires pouvant servir à l'histoire de sa pensée et de sa personne morale. Ce volume nous raconte la fin des études scolaires, puis le séjour à l'École Normale, puis l'année de professorat à Nevers et à Poitiers, enfin le retour à Paris, et la soutenance des thèses de doctorat. Un assez grand nombre de documents, de notes et de pensées, de projets de travaux, de plans philosophiques sont joints aux lettres. Beaucoup de lettres de la première époque sont adressées à la mère et aux sœurs de l'auteur, beaucoup à Prévost-Paradol, et un assez grand nombre à Édouard de Suckau ; les autres, à des camarades ou à des maîtres. La maturité et la carrure précoces, la dignité un peu laborieuse et froide de la forme, l'effort de création, de construction, d'organisation de tout un système de pensée, d'imagination et de style, tout cela annonce et explique le Taine de la maturité, que des volumes suivants nous feront mieux connaître.

L'ÉTAPE, par **Paul Bourget.**

Ce n'est pas seulement l'évolution littéraire de M. Paul Bourget, mais surtout son évolution morale et politique que ce roman révèle et affirme fortement. Préoccupé longtemps des seuls problèmes psychologiques, épris autrefois des âmes subtiles et compliquées de nos modernes amants, M. Paul Bourget se tourne aujourd'hui vers les études sociales, s'intéresse et nous intéresse à des personnages qui sont moins des individus que des types; et ce ne sont plus des drames de sentiments, mais des drames de famille, ce ne sont plus des luttes de passions, mais vraiment des luttes de classes qu'il imagine, pour démontrer ses théories particulières sur les lois inéluctables, pense-t-il, de notre société contemporaine. En pareils sujets, il est bien difficile, à l'auteur comme au critique, d'échapper à ses préférences personnelles et, comme dirait M. Bourget lui-même, à l'influence de son milieu. Il reste du moins que par le sérieux de la pensée, la solidité de la construction, et la profondeur de l'analyse, cette œuvre, qui sera beaucoup discutée, mérite en effet de l'être, et ceux qui en combattront le plus vivement les conclusions, ou les affirmations par trop arbitraires, y devront reconnaître et louer la grandeur de l'effort et la sûreté de l'exécution.

SOUVENIRS DU LIEUTENANT GÉNÉRAL VICOMTE DE REISET, 1814-1836,
publiés par son petit-fils, le **vicomte de Reiset.**

Nous avons signalé naguère les deux curieux volumes, déjà parus, de ces *Souvenirs*. Ce troisième et dernier volume nous apporte des révélations non moins attachantes : nos lecteurs retrouveront les curieux détails sur la naissance du duc de Bordeaux que la *Revue de Paris* a publiés. Presque au jour le jour, le lieutenant général vicomte de Reiset prenait des notes sur les moindres événements ; cette dernière période de ses souvenirs est particulièrement intéressante. L'auteur nous fait assister aux Cent-Jours, au départ du roi Louis XVIII et à son installation dans la ville de Gand, puis à sa rentrée à Paris et à sa mort. Les quatre derniers chapitres sont consacrés à Charles X. Après l'abdication du roi, Reiset se retire à Rouen, où il mourut le 25 mars 1836, à soixante et un ans, chargé des souvenirs que son petit-fils a pieusement recueillis et publiés.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA FIGURE HUMAINE, par **le docteur Paul Richer.**

Ce volume est une introduction à toute une importante série d'études consacrées à la figure humaine : on y trouvera des considérations générales sur les rapports de l'art et de la science, sur certaines des questions que soulève l'étude du nu et sur quelques-uns des problèmes de l'esthétique. « L'homme moderne semble enfin s'être souvenu que, pour grande que soit la pensée, elle ne saurait exister sans substratum matériel, et qu'elle puise dans les mystérieuses profondeurs de la vie organique les conditions nécessaires de son libre essor et de son complet épanouissement. » Le moment est donc bien choisi d'entreprendre « une sorte d'encyclopédie de la morphologie humaine ». Des savants et des artistes éminents ont promis leur concours à cette œuvre intéressante, que déjà recommande hautement l'étude-préface de M. Paul Richer.

LA VIE D'UN POÈTE, ESSAI SUR LENAU,
par **Jacques Saly-Stern.**

La vie de Lenau, c'est « la vie d'un poète qui chercha le Vrai dans le Scepticisme, dans l'Amitié, dans l'Amour et qui le trouva dans la Foi ». L'essai de M. Jacques Saly-Stern sur le poète que Grillparzer appelait le « Dante allemand », et dont l'Autriche va célébrer le centenaire, nous fait assister à l'histoire de cette pensée et de ce cœur inquiets. C'est plutôt une biographie qu'une étude : le critique ne recherche dans l'œuvre que des révélations sur l'homme et sur le poète; presque à chaque page, il nous cite des fragments de lettres ; il laisse son héros se raconter lui-même, ou bien il fait appel au témoignage de ses amis et de ses proches. C'est là un livre extrêmement curieux.

Vin Désiles

Cordial Régénérateur

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup **d'activité**, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif et fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

DÉPÔT CENTRAL : 80, Rue Réaumur, Paris, ET TOUTES PHARMACIES.

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

La Grande Course

PARIS-BREST-PARIS

1200 kil. en 52 h. 11' 1"
gagnée par GARIN
sur la bicyclette de la

Société "LA FRANÇAISE"
Marque DIAMANT

MAGASIN DE VENTE ET D'EXPOSITION
16, Avenue de la Grande-Armée — PARIS

Demander le Tarif des
Automobiles DIAMANT

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

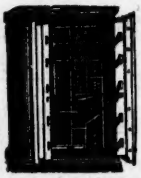
HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS
Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale A : *134, rue Reaumur (place de la Bourse),*
à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans): 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre); — Ordres de Bourse (France et Etranger); — Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.);—Escompte et Encaissement de Coupons ; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages; — Transports de fonds (France et Etranger);— Billets de crédit circulaires; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.



LOCATION DE COFFRES-FORTS
Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

59 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 290 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

BIBLIOTHÈQUE Tournante TERQUEM

(MARQUE DÉPOSÉE)
POUR LIVRES ET MUSIQUE
Appui-Livres,
Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

EM. TERQUEM
PARIS — 19, rue Scribe, 19 — PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

BILLETS VALABLES POUR 30 JOURS, DÉLIVRÉS DU 1er MAI AU 30 SEPTEMBRE

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'étranger

VOYAGE EN BELGIQUE ET DANS LE NORD DE LA FRANCE

1er Itinéraire : Première classe : **88** fr. **30.** — Deuxième classe : **64** fr. **60.**
2e Itinéraire : Première classe : **67** fr. **70.** — Deuxième classe : **49** fr. **45.**
3e Itinéraire : Première classe : **74** fr. **30.** — Deuxième classe : **54** fr. **65.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares de Lille, Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin, pour les deux premiers itinéraires, et à Paris-Nord et à Saint-Quentin, pour le troisième itinéraire.

BORDS DE LA MEUSE

Première classe : **72** fr. **70.** — Deuxième classe : **53** fr. **20.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux principales gares du réseau du Nord situées sur l'itinéraire.

CHAQUE BILLET DONNE DROIT AU TRANSPORT GRATUIT DE 25 KILOS DE BAGAGES SUR TOUT LE PARCOURS
(Excepté sur les chemins de fer de l'État belge.)

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

SIX DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trajet en 6 heures 45. — Traversée en 1 heure.

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 9 h. 45 et 11 h. 35 du matin (1re et 2e classe) et à 9 h. du soir (1re, 2e et 3e classe)

2° Par Boulogne et Folkestone :

Trains rapides à 8 h. 15 du matin, à 3 h. 30 du soir (1re, 2e et 3e classe) et à 4 h. du soir (1re et 2e classe)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS, *via* **BOULOGNE-FOLKESTONE**

1re classe : **109** fr. **85.** — 2e classe : **78** fr. **80.** — 3e classe : **46** fr. **70**

via **BOULOGNE-FOLKESTONE-CALAIS-DOUVRES**

1re classe : **118** fr. **45** — 2e classe : **86** fr. **05** — 3e classe : **49** fr. **90**

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 Octobre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

PRIX AU DÉPART DE PARIS POUR

	1re cl.	2e cl.	3e cl.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Eu	25.40	20.10	12.70	Dannes Camiers	31.70	24 40	17.30
Le Tréport-Mers	25.75	20.35	13.90	Boulogne	34. »	25 70	18.90
Woincourt	26.45	20.85	14.35	Wimille-Wimereux, (Ambleteuse, Andresselles)	34.55	26 10	19.30
Noyelles	26 45	20 85	14 35	Marquise-Rinxent (Wissant)	35.60	26 80	20.05
Saint-Valery-sur-Somme	27.15	21.35	14.75	Calais	37.90	29. »	21.85
Cayeux	29.30	23.05	15.95	Gravelines	38.85	29.95	22.60
Le Crotoy	27.90	21.95	15.15	Loon-Plage	38.75	29.90	22.50
Quend (Fort-Mahon)	28.30	22.15	15.45	Dunkerque	38.85	29.95	22.60
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28.80	22.50	15.75	Ghyvelde (Bray-Dunes)	39.95	31.15	23.40
Berck	31. »	24.15	17. »	Leffrinckouke (Malo-Terminus)	39.40	30.55	23.05
Etaples	30.90	23.95	17. »	Zuydcoote (Nord-Plage)	39.80	30.95	23.25
Paris-Plage	32 10	24.95	18 »				

L'ASSURANCE COMBINÉE

Économiser 627 francs par an est, pour beaucoup, chose facile. Mais que faire d'une somme aussi minime ? LA NATIONALE (Vie) en offre l'emploi fructueux.

A 30 ans, avec 627 francs de prime annuelle, souscrivez une assurance combinée de 20 ans pour un capital de 10 000 francs. Si vous mourez dans le cours des 20 années fixées, le capital de 10 000 francs est immédiatement versé à vos héritiers ou ayants droit.

Si vous êtes vivant à l'expiration des 20 années, vous pouvez à votre choix :

1° Résilier et toucher comptant une somme de 15 359 francs ;

2° Rester assuré pour 10 000 francs sans avoir de nouvelles primes à payer et toucher de suite 9 405 francs ;

3° Rester assuré pour 10 000 francs en cessant tous versements et recevoir, jusqu'à votre mort, une rente annuelle de 627 francs payable par semestre.

Ne pas confondre cette combinaison avec celle qui porte le nom d'accumulation ou de distribution. Dans l'assurance combinée, les chiffres sont garantis et inscrits dans le contrat.

Dans les polices d'accumulation ou de distribution, les chiffres ne sont pas garantis par contrat et ne peuvent pas l'être, étant basés sur des évaluations hypothétiques.

LA NATIONALE (Vie) a son siège social à Paris, 18, rue du Quatre-Septembre, et des Agents généraux dans tous les arrondissements de France.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

ASSURANCES DOTALES — COMBINAISONS DIVERSES

RENTES VIAGÈRES

ACHATS DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

Agence COOK & Fils

1, Place de l'Opéra — Paris

Excursions organisées pour l'Été 1902

DANEMARK, SUÈDE & NORVÈGE

Le Soleil de Minuit, le Cap Nord, les Fjords de la Norvège et le Valders

Départ de Paris : le 11 juillet

ANGLETERRE, ÉCOSSE & IRLANDE

Londres, les Trossachs et les Highlands

7 et 28 juillet et 25 août

Londres, l'Ile de Skye, Oban, Iona, Staffa, la grotte de Fingal, les Trossachs, etc.

4 août et 1er septembre

Londres et le sud de l'Irlande

14 juillet et 11 août

Londres, l'Irlande, Achill et Connemara

21 juillet et 18 août

Pour les autres excursions, voir le numéro précédent.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

A ANVERS. — M. Aug. BOYER, 131, avenue des Arts.

THÉ DE CEYLAN MARAVILLA

Médaille d'Or de l'Exposition Univ. de 1900

14, Rue de Rome, Paris

1889 **THÉ DES 3 MARQUES** 1900

SAVONS MOLLARD

Paris, 5, Rue des Lombards, 5

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 1 à 24 la 12	
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol..à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

Dentition

SIROP DELABARRE

Sirop sans narcotique.

Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.

Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 le flacon

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

Le meilleur Calmant

SIROP BERTHÉ

Souffrances de toute nature : ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies,*** etc.

PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.

EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature*

Sirop, 3f; *Pâte,* 1f60.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — **50 Ans de Succès,** — (Pour la barbe, 20 fr.. 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER,** 1. Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 7 JUIN 1902

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Le compromis entre les Anglais et les Boers dans l'Afrique du Sud : l'avenir de cette contrée. — La grève des ouvriers des tabacs. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis : le relèvement de l'immigration ; Pays d'origine et répartition des immigrants aux Etats-Unis. — Lettres d'Autriche : la situation générale ; les conversions ; le rachat des chemins de fer ; les traités de commerce. — Une œuvre antialcoolique : les maisons de marins. — Les frais de la guerre Sud-Africaine et les finances anglaises. — Cultures et routes fruitières. — Revue économique : la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; mouvement général des opérations du mois de mai 1902 ; le Congrès d'économie sociale ; le commerce extérieur de la Chine. — Nouvelles d'outre-mer : le Pérou.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Compagnie des Voitures ; Métropolitain ; Mines d'or du Transvaal ; Mines de l'Australie de l'Ouest et de l'Ouest-Africain ; Assurances ; cours des Changes. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus, Canal de Suez, Recettes hebdomadaires des Chemins de fer.

Rapports : Rente foncière ; — Chemins de fer Méridionaux.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr. ; six mois, 20 francs.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

ÉTUDE de Me PAUL MEUNIER,
avoué à Versailles, rue des Réservoirs, n° 19,
successeur de Mes Nansot et Rameau.
VENTE AU TRIBUNAL DE VERSAILLES
le jeudi 19 mai 1902, à midi.

1° D'UNE MAISON

SITUÉE A PUTEAUX (Seine),
à l'angle de la rue de l'Eglise, sur laquelle elle porte le n° 10, et de la rue Voltaire (ancienne rue Saint-Denis), portant sur cette rue le n° 48.
Revenu brut annuel d'environ 2.870 francs.
Mise à prix 30.000 francs.

2° D'UNE MAISON

SITUÉE AU MÊME LIEU, rue du Marché (ancienne rue de la Croix), n° 41.
Revenu brut annuel d'environ 1.428 francs.
Mise à prix 15.000 francs.
S'adresser, à Versailles, à Mes MEUNIER, Deguinguand et Second, avoués ;
A Chatou, à Me Aubry, notaire,
Et sur les lieux pour visiter.

JUILLY (S.-et-M.). BELLE PROPRIÉTÉ d'AGRÉMENT. Cont. 6 h. 50 ares. Mobil. 20.000 f. M. à pr. 80.000 fr. Fac. louer chasse de 311 hectares. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 1er juillet 1902. S'ad. Me DURANT DES AULNOIS, not., 15, r. Tronchet.

VENTE au Palais, à Paris, le samedi 21 juin 1902, à 2 h., en 3 LOTS, avec faculté de réunion.

GRANDE PROPRIÉTÉ

AU VESINET (Seine-et-Oise)
Route de Croissy, 47, et avenue d'Alsace, 18, 20, 22.
Constructions diverses.
Terrain contenant environ 7.474 mètres.
Mises à prix réunies 53.000 francs.
S'ad. Mes Pierre LAUNAY, av. à Paris, r. Banque, 1 ; Prudhomme et Rigault, not. à Paris ; Sourdeau, not. à Bougival ; Moisson, not. à Saint-Germain-en-Laye.

VENTE au Palais, le 28 juin 1902 :

1° **GRAND HOTEL** avec Jardin à **PARIS**
Rue de Babylone, 57, et rue Monsieur, 1.
Contenance environ 2.165 mèt. Façade 81 mèt. 70 c.
Mise à prix 800.000 francs.

2° BELLE PROPRIÉTÉ AVEC JARDIN
dite **" VILLA BAGATELLE "** a Villers-sur-Mer
(Calvados). Mise à prix 50.000 francs.

3° GRANDE **PROPRIÉTÉ** DE **CAMPAGNE**
Dépendances importantes à Epernon (Eure-et-Loir).
Contenance environ 13 hectares 50 ares.
Mise à prix 200.000 francs.
S'adr. à Mes MANCEAU, Cortol, avoués à Paris ; à Me Michelez, notaire, et sur les lieux pour visiter.

OFFICIERS MINISTÉRIELS (Suite.)

VENTE au Palais, le 21 juin 1902.

CHATEAU DE BEAUBOURG

Commune de Croissy-Beaubourg (Seine-et-Marne).
Contenance 25 hectares.
Mise à prix 100.000 francs.
S'adresser à Me FROMAGEOT, rue Joubert, n° 28, et Gieules, avoués.

Etude de Me ROUX, avoué à Rambouillet.

VENTE MAISON au Tribunal de Rambouillet, le vendredi 27 juin 1902, à 2 heures. et JARDIN aux Essart-le-Roi (Seine-et-Oise). Mise à prix 10.000 francs.

VENTE au Palais, le 2 juillet 1902 :
1° D'UNE PROPRIÉTÉ SISE A PARIS

RUE DU FAUB.-DU-TEMPLE, 65

Contenance 849 mèt. 69 cent.
Revenu brut 28.508 fr. 40.
Mise à prix : 350.000 francs.

2° TERRAIN A PARIS 143, avenue PARMENTIER et TERRAIN CONTIGU à la suite de la Propriété du 65 du Faubourg-du-Temple. Conten. 639 mèt. 09.
Mise à prix 100.000 francs.

3° PROPRIÉTÉ A PARIS

109, rue du FAUBOURG-DU-TEMPLE. Contenance 209 m. 35. Revenu brut 9.010 francs.
Mise à prix 110.000 francs.
S'adresser à Mes Victor TRICOT, avoué, 51, rue Le Peletier ; Bertin, avoué ; Me Manuel, notaire.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, 8 juillet 1902.

2 TERRAINS boul. RASPAIL. Surf. 585 m. et 483 mèt. M. à pr. 150 fr. le mèt. S'adr. à Me MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, 14, r. Pyramides, et Me DELORME, 11, r. Auber, dép. ench.

---

3 TERRAINS 1° rue des PYRÉNÉES, 337. Cont. 361 m. M. à pr. 25.000 fr.— 2° R. des PYRÉNÉES, 341. Cont. 414 m. M. à pr. 38.000 f.— 3° Rue de la BIDASSOA, n° 50. Cont. 861 m. M. à pr. 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 1er juillet, S'adr. à Me G. BAZIN, not., 52, rue de Clichy. Paris.

MAISON et JARD., r. du PRÉ-St-GERVAIS, n° 66. Cont. 272 m. M. à p. 35.000 f.—TERRAIN et USINE, même rue. Cont. 293 m. M. à pr. 1.500 fr. Jouiss. imméd. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 1er juillet. Me F. DELAPALME, not., 8, r. Villersexel.

VENTE au Palais, le 28 juin 1902.

GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS

PASSAGE SAULNIER, 21 et 23.
Superficie 600 mètres.
Revenu brut 18.823 francs environ.
Mise à prix 180.000 francs.
S'adresser à Me TISSIER, avoué, 50, rue Ste-Anne ; à Me Marin, avoué ; à Me Albert Girardin, notaire.

NEUILLY-s.-SEINE. **HOTEL** boul. VICTOR-HUGO, 50 à 54. Libre. M. à pr. 240.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 17 juin. A Me PAMAROU, 22, Ch.-d'Antin, et à Me Théret, 24, boul. Saint-Denis.

MAISON à Paris, rue LEONIE, n° 12. Cont. 520 m. env. Rev. br. 11.774. M. à pr. 160.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 24 juin 1902. S'ad. à Me GRESLÉ, not. à Paris, n° 87, r. de Rennes.

NEUILLY/Seine : 1° MAISON av. du Roule. Cont. 580 m. Rev. br. 25.000 fr. M. à p. 400.000 fr. — HOTEL et TERRAIN, r. St-Pierre, 14, 16, 18, 20. 3 LOTS. Cont. 1.402 m., 723 m., 733 m. M. à p. 190.000 fr., 80.000 fr., 75.000 fr. — 3° TERRAIN rue Devès, 6. 2 LOTS de 374 m. chac. M. à pr. 40.000 fr. chaque. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le mardi 24 juin 1902. S'adr. à Me LARDY, not., n° 66, r. Basse-du-Rempart.

TERRAIN Paris, 137, r. MONT-CENIS (18e arr.). Superf. 1.329 m. 92. M. à pr. 40.000 fr. (env. 30 fr. le m.). A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 24 juin. Me DURANT DES AULNOIS, not., 15, r. Tronchet.

MAISON à Paris, place d'ANVERS, 10. Cont. 152 m. env. Rev. br. 12.230 f. M. à pr. 80.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 8 juillet 1902. S'adr. Me MOUCHET, not., 57, rue Faub-Montmartre.

TRAMWAYS élect. de VALS-LES-BAINS, à la gare d'AUBENAS, concess. 8 k. 500, à adj. étude de Me Champetier de Ribes, not., n° 10, r. Castiglione, à Paris, le 25 juin 1902, à 2 h. M. à pr. (ne pouv. être baiss.) 66.000 fr. Consignat. 10.000 fr. S'ad. à Me LAFORGE, synd., 47, r. St-André-des-Arts.

PROPRIÉTÉ boul. GARIBALDI, n° 16, et pass. Cépré. Cont. 901 m. Libre. M. à pr. 40.000 fr. A adj. Ch. des not. Paris, le 24 juin 1902. S'adr. à Me FAY, notaire, 11, n° rue Saint-Florentin.

GENTILLY PROPRIÉTÉ angle rue des Noyers. Cont. tot. 29.500 m. M. à p. 60.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 8 juillet 1902. S'adr. à Me P. RIGAULT, not., 31, boulev. Sébastopol.

1° MAISON à PARIS, r. de Rennes, n° 91. Cont. 356 m. Rev. br. 25.350 fr. M. à pr. 250.000 francs. **2° ST-NOM**-la-BRETÈCHE. 38 hect. 79 a. 15 c. de terre. Rev. 4.000 fr. M. à pr. 50.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, 24 juin. S'adr. à Me MEGRET, not., 45, rue Richelieu.

MAISON boul. BONNE-NOUVELLE, 9, et rue de la Lune, 8. Cont. 146 m. Rev. br. 13.245 fr. M. à pr. 100.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, 24 juin. A Me F. DELAPALME, not., 8, r. Villersexel.

MAISON rue SUGER, 22. Cont. 281 m. env. Rev. br. 10.700 fr. M. à pr. 140.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 24 juin 1902. S'ad. Me Marcel COCTEAU, not., 242, boul. St-Germain.

MAISON passage de l'INDUSTRIE, n° 3 (10e arr.). Rev. br. 12.130 fr. M. à pr. 140 000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 1er juillet. S'adr. à Mes Moreau et G. BAZIN, not., 52, r. de Clichy, Paris.

LE GARDE MEUBLE PUBLIC BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

Librairie RENOUARD — H. LAURENS teur

VIENT DE PARAITRE :

Louis XIII

D'après sa Correspondance

AVEC

le CARDINAL DE RICHELIEU

1622-1642

Par le Comte DE BEAUCHAMP

Ancien Élève de l'École Polytechnique.

Un magnifique volume grand in-8° avec un portrait en héliogravure, 16 planches hors texte, 80 gravures dans le texte. Broché . . . . . 25 francs.

TIRAGE JAPON ÉPUISÉ

Il sera exécuté sur commande des reliures.

LES GRA RT

Collection d'Enseig et de

PUBLIÉE SO ECTION

M. ARX

Inspecteur généri re des Be

Vie

RAPHAEL,

Par Eugène MU embre de

DURER,

Par Auguste LLIER

Beaux-Ar

WATTEAU,

Par Gabriel SÉ, Protes

Chaque volume, broc 50 —

Léonard de Vinci, ÉAILLES.

G. GEFFROY. — Delacro M. TOUR

par H. HAMEL.

COLLECTION D'ALBUMS GRANDS IN-4° (30 × 40)

16 francs.

Peintres et Aquarellistes contemporains.
1 album de 32 planches en couleurs.

Croquis et Études d'animaux, par R. VALETTE.
1 album de 32 planches en teintes.

Compositions ornementales pour le Cuir et la Pyrogravure, par différents ornemanistes. 1 album de 32 planches en teintes.

La Fleur et ses applications décoratives, par G. FRAIPONT. 1 album de 32 planches en teintes.

LES VILLES T CÉ

COLLECTION UMES

Paris, par G. RIAT. 1 vol gravures
Relié . . . . . .

Bruges et Ypres, par ANS. 1 vo
Broché. . . . . 3 fr. Relié . .

Venise, par P. GUSMAN. e, 130 g
Broché. . . . . 4 fr Relié . .

EN P TION :

Gand et Tournai, par MANS.

Les Conquêtes Artistiques de la Révolution et de l'Empire

Reprises et Abandons des Alliés en 1815. Leurs Conséquences sur les Musées d'Europe.

Par Charles SAUNIER

1 volume in-8° raisin, 12 planches hors texte. Broché . . . . . 12 f.

DOCUMENTS D'AR CTUR

Ensembles et détails, Matéria

DIRECTEURS : R. AIR et J

Journal mensuel paraissant le de 8 p

L'ABONNEMENT MOIS DE

Prix de l'abonnement. . 30 x du Nu

ENVOI FRANCO CO RE N

teur, 6, rue de Tournon, PARIS (VIe)

ARTISTES

seig et de Vulgarisation
ÉE DIRECTION DE
M. MARX
énérale des Beaux-Arts

Viennent de paraître :

L,
MEMBRE de l'Institut.

ce MILLIER, Secrétaire de la
Beaux-Arts.

U,
SÉE, Professeur à la Sorbonne.
broché 50 — Relié 3 fr. 50

En préparation :

ci, BAILLES. — Rubens, par
acro M. TOURNEUX. — Titien,

VIENT DE PARAITRE :

Le Cheval
DANS
l'Art
ET DANS
la Nature

Par E. DUHOUSSET
LIEUTENANT-COLONEL

Un très beau volume in-4° avec une planche en héliogravure, 8 planches hors texte, 80 gravures dans le texte. Broché 20 francs. Relié 22 francs.

ES T CÉLÈBRES
TION LUMES IN-4°

vol gravures. Broché 5 francs.
. . . . . 6 francs.
par ANS. 1 volume, 116 gravures.
fr. Relié . . . . . 4 fr. 50
AN. 2, 130 gravures.
fra Relié . . . . . 5 francs.
PTION :
par MANS.

COLLECTION ARTISTIQUE DE GRAND LUXE

Ouvrages grand in-4° renfermant chacun 20 héliogravures de Braun, accompagnées de notices. Br. 50 *fr. Rel. amateur* 60 *fr.*

Le Louvre (L'ÉCOLE FRANÇAISE). 1 volume.
Les Maîtres de l'Art chrétien. 1 volume.
Les Maîtres du Portrait. 1 volume.
Les Peintres de genre et de figure. 1 volume.
Les plus beaux Types de l'Architecture en Europe. 1 volume.

ARCHITECTURE MODERNE
ils, Matériaux, Couleurs.
R. LAIR et J. GRADL
t pl de 8 planches en couleurs.
NT MOIS DE JANVIER
30 fr. du Numéro . . . . . 5 fr.

COURS DE COMPOSITION DÉCORATIVE
Appliqué aux Travaux de Dames
Par Mmes SCHEFER & KLEIN
1 volume in-4° avec 10 planches en couleurs, 20 planches en noir, 300 dessins dans le texte.
Broché . . . . . 10 fr. | Relié . . . . . 13 fr.

CORE MANDAT-POSTE

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

COLLECTION DES VOYAGES ILLUSTRÉS

CHARLES RABOT

La Terre de Feu

D'APRÈS

Le Dr Otto Nordenskjöld

OUVRAGE CONTENANT 55 GRAVURES ET UNE CARTE TIRÉE HORS TEXTE

Un volume in-16, broché. . . . . 4 fr.

AVANT le conflit qui s'est élevé entre la République Argentine et le Chili, à propos de la délimitation de leurs frontières, la Patagonie et **la Terre de Feu** demeuraient presque inconnues. Or, à bord de la canonnière chargée de transporter la commission de délimitation dans la Patagonie du Sud, prenait place un distingué naturaliste suédois, le docteur Otto Nordenskjöld, neveu du célèbre explorateur arctique, qui avait assumé la périlleuse tâche d'étudier des régions réputées inaccessibles.

Grâce au récit de M. Charles Rabot, nous possédons aujourd'hui la relation vivante et complète de ce curieux voyage. Parmi les ouragans, les tempêtes de sable, M. Nordenskjöld et ses quatre compagnons se lancent vers l'inconnu... Quelles chevauchées vertigineuses à travers les ravins, les plaines infinies, le long des pentes glacées des Cordillères!

En cours de route, l'intrépide voyageur nous décrit les types et les mœurs des Fuégiens, des Onas, races condamnées à disparaître; il visite Ouchouaya, la ville la plus méridionale du Monde, et reprend le chemin du Nord, après avoir enrichi la science de documents inestimables et réuni, pour la **Terre de Feu,** les éléments d'une œuvre captivante.

Nouvelle édition

JULES GOUFFÉ

ANCIEN OFFICIER DE BOUCHE DU JOCKEY-CLUB DE PARIS

Le Livre de Cuisine

La Cuisine de Ménage et la Grande Cuisine

1re Édition : Un volume in-8° jésus comprenant la *Cuisine de Ménage* et la *Grande Cuisine* avec 195 gravures dans le texte et 25 *planches en couleurs* hors texte.
Prix, broché. **25** fr.; cartonné toile forte, **28** fr.

2e Édition : Un volume in-8° jésus comprenant la *Cuisine de Ménage* et la *Grande Cuisine* avec 195 gravures dans le texte, *4 planches en couleurs* et *11 planches en noir* hors texte. Prix, broché. **20** fr., cartonné toile forte, 23 fr.

Voir le Prospectus spécial encarté dans le présent numéro.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

ROBERT DE LA SIZERANNE

Le Miroir de la Vie

ESSAIS SUR L'ÉVOLUTION ESTHÉTIQUE

AVEC 34 GRAVURES

Première série

I. L'ESTHÉTIQUE DES BATAILLES. — II. LA CARICATURE.
III. LA MODERNITÉ DE L'ÉVANGILE. — IV. LES PORTRAITS D'ENFANTS.

Un volume in-16, broché . . . . . **3** fr. **50**

Du même auteur :

La Peinture Anglaise Contemporaine. *Ses origines préraphaélites. — Ses maîtres actuels. — Ses caractéristiques.* Ouvrage couronné par l'Académie française, prix BORDIN. 2e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Ruskin et la Religion de la Beauté. Sa physionomie, ses paroles, sa pensée esthétique et sociale. 5e édition. Un vol. in-16, broché, avec deux portraits . . . . . 3 fr. 50

LOUIS LEGER

Membre de l'Institut

Le Monde Slave

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Deuxième série

LES BOHÉMIENS A CRÉCY — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA POLOGNE.
LA POLOGNE NAPOLÉONIENNE — MICKIEWICZ EN SUISSE — ALEXANDRE POUCHKINE
LES ORIGINES DE LA RUSSIE — LES MANUSCRITS SLAVES
L'ÉVANGÉLIAIRE SLAVON DE REIMS — L'ART DE VOYAGER EN RUSSIE

Un volume in-16, broché . . . . . **3** fr. **50**

Du même auteur :

Russes et Slaves, études politiques et littéraires. 2e et 3e séries. Deux volumes. Chaque vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Le Monde Slave, études politiques et littéraires. *Première série.* Un volume in-16 br. 3 fr. 50

Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1894. 4e édition. Un volume in-16, 6 cartes . . . . . 5 francs

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS

ERNEST RENAN

Lettres du Séminaire

1838-1846

Un volume grand in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

PIERRE DE SÉGUR

LE

Maréchal de Luxembourg

ET

le Prince d'Orange

1668-1678

Un vol. grand in-8° avec un portrait en héliogr. et une carte. Prix. 7 fr. 50

THÉATRE

DE

Meilhac et Halévy

De l'Académie française

TOME VII

Le Prince - Les Brigands - La Roussotte - Carmen

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

PEREZ GALDOS

Le Roman de Sœur Marcela

Traduit de l'espagnol par L. de L***

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi Franco contre MANDAT ou TIMBRES-POSTE

LIVRES NOUVEAUX

LETTRES A FRANÇOISE, par **Marcel Prévost.**

Des *Demi-Vierges* à *Frédérique* et *Léa*, et de ces romans aux *Lettres à Françoise*, on retrouve partout dans l'œuvre de M. Marcel Prévost ce même souci de présenter, en ses types les plus divers, la jeune fille d'aujourd'hui, — demi-vierge, vierge forte, ou simplement novice. — Dans une de ces préfaces que M. Marcel Prévost excelle à écrire, l'auteur dédie son livre à sa jolie nièce Françoise et à toutes ses innombrables sœurs : « Jeune fille,. ce livre est pour vous. Vos yeux n'y rencontreront rien qui puisse choquer votre modestie ni troubler votre cœur... » Et c'est, en effet, un livre de conseils pratiques, sous la forme d'un « roman de la vie courante ». Nos lecteurs connaissent quelques-unes de ces lettres alertes où abondent les sujets de réflexion et de méditation : il faut souhaiter que ce livre soit beaucoup lu par les jeunes filles et surtout par les mères. Les *Lettres à Françoise* aideront les femmes futures à prendre conscience d'elles-mêmes et de leur rôle, de leurs devoirs et aussi de leurs droits.

ISLE-DE-FRANCE, par **Pierre Gauthiez.**

Pour chanter dignement les délicieux paysages de la banlieue et les coins pittoresques de Paris, M. Pierre Gauthiez n'a pas craint d'emprunter aux anciens poètes de l'Isle-de-France cette forme surannée de la ballade. On en trouvera d'exquises en ce recueil, légères, spirituelles, rimées sans effort. On y trouvera aussi des chansons charmantes qui savent tout dire et tout décrire, même les plus humbles détails. A la fin, l'auteur a mis en vers quelques-uns de ces « cris de Paris » qui, chaque jour, passent sous nos fenêtres : « Tonneaux, tonneaux ! — A la douce, à la douce ! » Cela est d'une poésie émouvante, sincère : l'œuvre est « alerte et grande » et telle que l'auteur avait rêvé de l'écrire.

L'IMPÉRIALISME ALLEMAND, par **Maurice Lair.**

La victoire des armées allemandes en 1870 a profondément modifié le génie de la nation ; l'Allemagne, au moins autant que l'Angleterre, a vu naître le sentiment et les théories de cet impérialisme qui s'est développé dans les deux pays sous la double forme de l'« industrialisme » et de la « paix armée ». M. Victor Bérard, dans une étude magistrale, nous avait présenté l'impérialisme anglais ; M. Maurice Lair, à son tour, nous montre en ce remarquable ouvrage l'évolution morale de nos puissants voisins. Demain nous dira si cette rupture brusque de l'Allemagne avec les traditions de son passé fut heureuse ou néfaste pour la grandeur du pays. M. Maurice Lair, en un dernier chapitre, ne nous dissimule pas d'inquiétants symptômes, et il est permis de se demander avec lui si un peuple peut compter longtemps sur « l'autorité de la force ».

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY, tome VII.

Ce volume nous apporte *les Brigands*, cet opéra-bouffe d'une fantaisie et d'une gaieté « immenses », comme dirait l'un des personnages de ce théâtre délicieux, et on ne se lasse pas de relire la fameuse scène du troisième acte, celle du caissier et du « bon petit billet de mille francs ». Et après *les Brigands*, c'est *la Roussotte*, cette autre *Cigale*, délurée et toujours chantante, avec ses « pil... ouitt ! » de gavroche et sa bonne petite âme fidèle, *la Roussotte*, cette dernière fille d'une géniale collaboration. Puis, c'est le livret de *Carmen*, si vivant et si dramatique, ce livret modèle, à peu près unique. — Et c'est, d'abord, *le Prince*, avec ses deux actes de comédie provinciale, où triomphe sans effort l'observation la plus vraie, et ses deux actes de farce parisienne où s'ébat librement la fantaisie. C'est, encore et toujours, de la gaieté mise en chefs-d'œuvre.

LE CHEVAL DANS LA NATURE ET DANS L'ART, par **E. Duhousset.**

M. le colonel Duhousset, dont l'autorité est reconnue et consultée par les hippologues aussi bien que par les artistes, nous présente en ce livre « une sorte d'inventaire résumé de ce que les savants ont écrit, un compte rendu sommaire, de ce que les artistes produisirent », depuis Phidias jusqu'à nos jours, en prenant le cheval pour modèle. On sait que, jusqu'à Léonard de Vinci, dont le grand génie observateur découvrit le véritable *canon hippique*, les peintres et les sculpteurs ne nous avaient donné du cheval que des représentations conventionnelles. Et c'est seulement à la fin du XIXe siècle que « la vive animation des chevaux » fut interprétée fidèlement. M. le colonel Duhousset nous fait assister à tous les longs efforts des artistes, à leurs tentatives innombrables « d'accorder l'art et la nature ». Avec les dessins inédits de l'auteur et d'intéressantes reproductions photographiques, ce bel ouvrage érudit et précis s'impose à l'attention du public.

PORTE A PORTE par **Clara-Louise Burnham**, traduit de l'anglais par **Paul d'Ybardens.**

C'est un délicieux roman anglais où il y a des jeunes gens et des jeunes filles et une bonne tante naïve et indulgente, et qui finit par deux mariages. L'intrigue est charmante, les scènes sont alertes et vivantes ; dès les premières pages on est intéressé, et, bien que l'heureux dénouement se laisse longuement pressentir, l'auteur nous y achemine avec tant de grâce, par de si agréables sentiers, qu'on ne regrette pas de s'attarder en route. L'œuvre si heureusement choisie par Paul d'Ybardens est fort joliment traduite avec une élégante simplicité.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11640-6-02. — (Encre Lerilleux).